

Université

de Strasbourg



UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ÉCOLE DOCTORALE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

« PERSPECTIVES EUROPÉENES (ED SHS-PE 519) »

LABORATOIRE DYNAMIQUES EUROPÉENES UMR 7367 –

CNRS/UdS

THÈSE présentée par :

Rachel PERREL

Soutenue le : **8 novembre 2019**

Pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Spécialité : Sociologie

The wild side : jouer à la frontière du sexuel

Thèse dirigée par :

Patrick Ténoudji

Maître de conférences émérite (HDR), Université de Strasbourg

Rapporteurs :

Philippe Combessie

Professeur des universités, Université Paris-Nanterre

Catherine Deschamps

Maîtresse assistante (HDR), ENSA, Paris-Val de Seine

Autres membres du jury :

Fleur Laronze

Maîtresse de conférence (HDR), Université de Haute Alsace

Monique Selim

DRI émérite CESSMA/ird, Université Paris Diderot

Remerciements

Une page ne suffirait pas à remercier tous ceux qui ont contribué à cette thèse...

Les mots, eux aussi, sont bien insuffisants.

Tous seront remerciés en privé, avec le cœur et à ma façon...

Pour ces remerciements publics je me contenterai de m'adresser directement aux personnes concernées : sans vous cet écrit n'aurait jamais vu le jour et je n'aurais jamais osé me lancer dans cette aventure trépidante avec autant de joie et de sérénité. Vous m'avez aidé à penser, vous m'avez supporté, vous avez apaisé mes peines, et surtout vous avez toujours su rire ! Rire de tout. Même de ce dont on ne devrait pas... surtout de ce dont on ne devrait pas !

Pour cela et pour toute votre bienveillance : merci, merci, merci...

Table des matières

Remerciements	3
Introduction	15
Walk on the wild side.....	15
Boîte à outils	19
Partie 1 : Méthodologie, éthique et présentation du terrain	32
Chapitre I : Méthodologie et éthique.....	32
1/ Choix de population.....	32
A/ Une enquête exploratoire avec des étudiants : la rencontre des difficultés éthiques et méthodologiques.....	32
B/ Un cheminement jusqu’aux créateurs d’artefacts érotiques.....	36
a/ De la difficulté d’obtenir des récits volontaires sur les désirs et les plaisirs.....	36
b/ Les créateurs d’artefacts érotiques : une population idéale	37
c/ Définition des concepts.....	39
C/ Le choix de la résonance érotique	42
a/ Une volonté de se préserver	42
b/ Une population fortement hétéroclite	45
D/ Le terrain	46
a/ Une dizaine d’informateurs.....	46
b/ Nommer une population créée de toute pièce	49
c/ De la nécessité de ne pas se limiter à l’étude de cette population	53
2/ Une démarche inductive.....	54
A/ Faire le choix des entretiens <i>in vivo</i>	54

B/ Prise de contact et choix du lieu	58
a/ Se laisser emporter	58
b/ Intérêts de cette démarche	61
C/ Les techniques employées	63
a/ Le premier entretien	63
b/ Le second entretien.....	65
c/ Les off et participation observante	67
D/ Une implication personnelle inévitable	69
E/ Les relations créées	74
3/ Limites de la démarche	78
A/ Le risque de trahison.....	79
B/ La problématique de la transparence	82
C/ Une trop grande proximité avec la population ?	83
D/ Faire des interactions sexuelles personnelles un objet d'analyse.....	87
a/ Une démarche contestée, stigmatisée	87
b/ Faire de l'expérience objet analysable : l'usage de la fiction	92
E/ Le risque de biais	97
4/ Éthique rédactionnelle.....	98
A/ La problématique de l'anonymat.....	98
B/ Appeler une chatte une chatte	102
C/ Transfert de savoirs, transfert de pouvoir	105
Conclusion partielle	111
Une approche éthique similaire à celle employée par la population	112
Une méthode avec ses imperfections et limites	114
Chapitre II : Description détaillée du terrain	117
La question de l'orientation sexuelle.....	117

Définition préliminaire : la notion de sexualité.....	122
1/ Portraits des informateurs.....	125
A/ Berlin Tintin/Erik : homosexuel ?	125
a/ Une « homosexualité » clairement affirmée (en couple avec la séropositivité)	125
b/ « Cybercochonne de l'espace » : pour une homosexualité subversive.....	126
c/ Une orientation sexuelle évolutive	129
d/ L'amour comme relation fraternelle.....	130
e/ « Oversize queen » : celui qui les aimait grosses	132
f/ La préférence sérologique	134
En somme	136
B/ Étienne(Liebig) : hétérosexuel ?	137
a/ Quand l'homo révèle l'hétéro	137
b/ L'ange de Théorème.....	138
c/ Une fascination pour le corps des femmes.....	140
d/ Les joies de l'anus : tout plaisir est bon à prendre	142
e/ Des expériences qui tiraillent son hétérosexualité.....	143
f/ Plus que l'amour des femmes : l'amour de la transgression, de la subversion..	144
En somme	145
C/ PD : hétérosexuel?	146
a/ Une hétérosexualité déduite du silence.....	146
b/ « Pervers », « obsédé » : entre taquinerie amicale et violence.....	147
c/ Une expérience qui remet son hétérosexualité en question.....	148
d/ Des hommes, pourquoi pas, mais comme « adjuvant » ou « bon technicien ».	149
En somme	152
D/ Christelle : hétérosexuelle ?	153
a/ Des soumises, oui, mais pas bisexuelle pour autant	153
b/ « Je ne l'ai pas choisie »	155
c/ Le genre : une information qui compte dans la présélection des partenaires de jeu	156
.....	
d/ Une relation BDSM* sur mesure : entre « éducation » et « thérapie »	157
e/ Une autre façon d'aimer	159
En somme	161
E/ M. M : hétérosexuel ?.....	162
a/ « Plus hétéro que homo ».....	162
b/ Un imaginaire érotique plus complexe.....	163
c/ Un focus sur la « schneck* » et passion pour l'insolite	165

d/ Accumulation d'étiquettes	167
En somme	170
F/ Gala (Fur) : bisexuelle ?	171
a/ Une bisexualité non-dit	171
b/ Les relations aux hommes	174
c/ Un point sur les relations « payantes »	180
d/ Relations aux femmes.....	183
e/ D'autres étiquettes	191
En somme	192
G/ Pierre : bisexuel ?	193
a/ « Bi, si c'est un mot »	193
b/ Une approche différente des deux sexes/genres... jusqu'à nouvel ordre	194
c/ La « case » comme outil de communication	197
d/ Au mieux « rien » ou, pourquoi pas, « pervers polymorphe »	199
En somme	201
H/ Catherine (Robbe-Grillet) et Jeanne de Berg : bisexuelle ?.....	202
a/ De Catherine Robbe-Grillet à Jeanne de Berg	202
b/ Avant le mariage	204
c/ Mariage et relation avec Alain	205
d/ Amants et amantes	207
e/ La naissance de Jeanne de Berg	211
f/ Des relations privilégiées	217
g/ D'autres étiquettes.....	222
En somme	223
I/ Ilo et Hugo : « Tout ce qui fait du bien ! »	224
a/ Un binôme.....	224
b/ Ilo et Hugo avant mademoiselle Ilo	226
c/ Des artefacts qui marquent un goût pour le latex et la fête	228
d/ Des soirées	230
e/ L'intimité du binôme	234
f/ Sexe/genre et autres variables corporelles : des contraintes à contourner	236
En somme	239
J/ Une population qui malmène les catégories existantes.....	240
a/ Des individus qui vont au-delà des goûts initiaux pour diverses raisons.....	240
b/ Le sexe et le genre comme information concernant les qualités sexuelles individuelles.....	241
c/ D'autres variables qui importent et qui mériteraient d'être prises en compte ?	241

d/ De la difficulté à catégoriser	243
e/ Le rejet de la détermination : une conception des goûts comme infiniment mouvant	245
2/ Production d'artefacts érotiques et publication	248
A/ Ceux pour qui la diffusion n'est pas une perspective première	249
a/ Pierre.....	249
b/ Catherine Robbe-Grillet (Jeanne de Berg).....	254
c/ Christelle.....	260
B/ Ceux qui créent dans l'optique d'être publié	263
a/ Étienne et M. M.....	263
b/ Gala (Fur) et Erik (Berlin Tintin)	267
c/ Ilo et Hugo	274
C/ PD : celui qui œuvre dans l'ombre	277
3/ Les normos*	280
A/ <i>Kinky</i> */normos* : un binôme indissociable	280
B/ Plus qu'hétérosexuel	281
C/ Révision du modèle normatif selon Rubin.....	283
D/ Des compléments issus du terrain	290
E/ Pratiques <i>kinky</i> * et normalité : pimenter sa sexualité	292
F/ <i>Kinky</i> *, normos* : une affaire de mots ?.....	295

Partie 2 : L'idéal liminoïde.....304

Chapitre I : Quand la sexualité se fait aventure : la passion de l'inconnu et du transgressif.....306

1/ La sexualité selon les informateurs.....	308
A/ Curiosité, aventure, jeu	308
a/ Curiosité et goût pour l'aventure.....	308
b/ La sexualité comme zone d'aventure privilégiée	311

c/ Jeu et rapport à l'enfance	316
d/ L'utopie du pervers polymorphe et la pratique de l'érotisation	319
B/ Une passion pour la transgression... ..	324
a/ Sexualité = transgression	324
b/ Une quête de l'extrême ?	330
C/ ... qui invite à s'écarter des normes.....	333
a/ Une sexualité politique, anti-bourgeoise.....	333
b/ Expérimenter sa liberté.....	338
D/ Une pratique liminoïde ?.....	341
a/ Le concept de Liminoïde	341
b/ Un loisir ?	346
2/ Plus que sexualité ou art : une sexualité exploratoire	350
A/ S'approprier les techniques et artefacts issues de l'art et de la science pour explorer de nouveaux horizons	350
a/ Provoquer le hasard	350
b/ Activités sexuelles et créations artistiques : même processus, même objectif..	357
c/ Des techniques artistiques et scientifiques	364
d/ Le besoin de matière mobilisable.....	367
B/ Fusion de la sexualité et de l'art : des expériences d'avant-garde	374
a/ De l'art ou du cochon ?.....	374
b/ Plus qu'un objectif et des méthodes communes : un circuit de recyclage	378
Conclusion de la section.....	381

Chapitre II : Le liminoïde comme idéal : conséquences sur le mode de vie et limites384

1/ Un mode de vie propice à la sexualité exploratoire.....	385
A/ Le mode de vie des normos* : peu propice à la sexualité exploratoire	385
a/ Une activité qui demande de l'investissement	385
b/ Vie affective, professionnelle et sexualité	386
B/ Une autre façon d'organiser la vie affective et sexuelle	392

a/ Le concept de partenaire privilégié	392
b/ Relations parallèles et l'intérêt de la distinction	396
c/ L'investissement familial.....	400
C/ Vivre de son art ?.....	404
a/ Entre augmenter le temps imparti à la création et résister à l'impératif de rentabilité.....	405
b/ Les effets positifs de la publication.....	411
D/ Un mode de vie qui fait place belle à l'exploration des possibles	414
E/ Les potentiels effets secondaires peu désirables liés à la publication et au statut d'artiste	415
a/ Un personnage vorace.....	415
b/ Un droit à l'excentricité au prix du maintien dans la marge	419
c/ Expertise ou phase qui réduit le champ de l'exploration	421
2/ Je t'aime, moi non plus : quand les informateurs prennent leurs distances avec les communautés érotiques.....	425
A/ Les critiques adressées aux communautés BD/SM*	426
a/ Population « lisse » et lissage de la pratique.....	426
b/ La problématique de génitalité comme marqueur de la structuration et de la normalisation du milieu	434
B/ Berlin Tintin et la rupture avec le milieu gay Parisien	440
a/ Résister à la normalisation	440
b/ Une prévention ajustée pour une sexualité satisfaisante.....	444
C/ Le liminoïde comme norme et ses effets	450
a/ S'écarter de la norme dominante et de toute forme de structure, toujours.....	450
b/ De la structure derrière les discours libertaires	453
c/ Mettre en scène le liminoïde... ..	456
d/ ... signe d'une évolution plus profonde	458
Conclusion de la section.....	463
Conclusion de la partie	468

Partie 3 : Cultiver le plaisir, entre prise de risque et prévention.....472

Processus de séduction et choix des exemples.....475

Chapitre I/ Définition de l'éthique sexuelle de la population479

1/ Les satisfactions..... 483

A/ Ce qui fait satisfaction 483

a/ Amusement et réponse à la curiosité comme satisfaction première483

b/ Glisser dans la fiction486

c/ Et l'orgasme dans tout ça ?493

B/ Des situations particulièrement appréciées 499

a/ La « chasse »499

b/ L'initiation501

c/ Le plaisir manifeste de l'autre505

2/ Les limites du jeu : déplaisirs, insatisfactions et expériences à ne pas tolérer .. 507

A/ Quand ça fait partie du jeu 507

a/ Les punitions*507

b/ Quand les déplaisirs sont justifiés512

c/ Un dépassement accidentel des limites convenues pour l'amour du jeu514

d/ Une idée prometteuse en théorie522

e/ Quand l'accord est respecté525

B/ Quand « ce n'est plus du jeu... »..... 531

a/ Œil pour œil, dent pour dent : un hors-jeu qui saute aux yeux.....531

b/ Noviciat et abus de confiance534

c/ L'absence de sensibilité à autrui542

d/ Les « vrai pervers »550

C/ Deux cas à part : quand il y a violence... mais seulement aux yeux de la loi555

D/ Une éthique commune 560

a/ Conceptions du tolérable et de ce qui ne devrait pas être toléré.....560

b/ Être ou ne pas être sadique/pervers ?564

c/ Pouvoir, vulnérabilité et responsabilité569

Conclusion de la section.....	574
Chapitre II/ parvenir à des expériences éthiques et satisfaisantes : entre mise en scène <i>wild</i> et méthodes préventives.....	580
1/ Application de l'éthique en soirées semi-publiques : trop facile.....	582
A/ Un cadre	582
B/ Une sélection silencieuse	583
C/ Conversation et négociation masquée.....	588
D/ Se passer de toute verbalisation ?.....	596
E/ Atouts et limites des soirées semi-publiques.....	598
2/ Application de l'éthique en soirées privées : plus risquée...mais plus satisfaisante !	603
A/ Avant-propos concernant les exemples	603
B/ Présentation des exemples.....	606
a/ Jeanne de Berg et le martyr de Sébastien	606
b/ Pierre, M. M. et Rachel fêtent la journée de la schneck*	611
c/ Quand Étienne Liebig rencontre Isabella.....	620
C/ Pouvoir et séduction.....	623
a/ Quand la fantaisie est rédigée par une seule personne.....	623
b/ Quand le volontariat et l'envie n'y sont pas	627
c/ Une éducation à la liberté	630
d/ Intérêts et limites de cette technique	637
D / Lire et tester l'autre pour cerner ses contours	640
E/ Une démarche de chercheur	646
a/ Improviser en respectant les cadres	647
b/ Prévenir l'action sur autrui	647
c/ Rester sensible à l'autre tout au long du processus	649
d/ Le risque de méprise et le besoin de vérification	651
e/ Une démarche exploratoire vertueuse pour tous	652
F/ Rajouter du trouble quand c'est trop simple.....	653

G/ L'importance de maintenir de façon cohérente un personnage et la logique de l'interaction	657
Conclusion de la section.....	660
Conclusion de la partie	663
Coda : du consentement ?	667
A/ Le consentement comme outil pour distinguer le licite de l'illicite	667
a/ Le consentement comme cadre aux interactions sexuelles	667
b/ Les problématiques que posent le consentement	669
c/ Des protocoles invitant à la recherche du consentement	672
d/ Émergence de protocoles pour la sexualité.....	675
B/ Comparaison des protocoles émergents avec les méthodes employées par les individus <i>kinky</i> *	677
a/ Consentement ou consensus ?.....	677
b/ La question de l'implicite et du pouvoir en milieu spécialisé.....	678
c/ Limites des protocoles et des méthodes.....	684
d/ Les méthodes employées en situation d'initiation hors des soirées spécialisées	688
Ouverture sur la question du consentement	691
Conclusion	699
Entre activité liminoïde et performance du wild	699
Satisfaction et risque	700
Rapports de pouvoirs dans une activité ludique.....	702
Sur la frontière entre individus normos* et kinky*	704
Autres apports	707
Les limites de ce travail.....	707
Les pistes à explorer	708
Ouvrages utilisés	712
Glossaire :.....	732

Introduction

Walk on the wild side

En 1972, on pouvait entendre, sur les ondes, *Walk on the wild side* (Lou Reed, RCA Records 1972), chanté par Lou Reed. Dans cette chanson, la sexualité tient une place importante, c'est un thème fréquent dans les chansons de l'artiste. Ici il parle de prostitution, de sexualité entre hommes dans les *backrooms**, tandis que dans *Venus in Fur* (Lou Reed, Verve 1967) il fait explicitement référence aux pratiques sadomasochistes. En matière de sexualité, Lou chante la diversité, avec une tendance toutefois à se focaliser sur ces pratiques qui intriguent, choquent, inquiètent, ou, plus simplement, questionnent : où est le plaisir là-dedans ? Depuis cet observatoire le plaisir sexuel perd son évidence et c'est pour cela que j'ai, moi aussi, choisi de porter mon attention sur le *wild side* de la sexualité.

Pour ce faire, j'ai constitué une population variée, tant sur le plan de l'orientation que des goûts et pratiques sexuelles. Cette population, composée de dix personnes/personnages¹, résidant à Strasbourg ou à Paris, ne préexistait pas à l'enquête en tant que groupe. Il s'agit d'une création sociologique personnelle. Toutefois, il est possible de mettre en forme de manière plausible cette entité hétéroclite, de lui donner une cohérence, notamment parce que chacun de ces personnages se présente comme explorateur du champ des possibles en matière de sexualité.

Pour eux, la sexualité consiste à « sortir des sentiers battus » (« *walk on the wild side* »). Ils aiment à jouer avec les frontières du sexuel, c'est là qu'ils trouvent leur plaisir : dans le « trouble » généré par la transgression ou la rencontre de l'insolite, de la nouveauté. Pour beaucoup, il s'agit également d'une activité politique : en jouant aux frontières du sexuel, il leur paraît possible de faire évoluer les mœurs, en pointant la vulnérabilité des

¹ J'emploie le terme « personnage », car nous verrons qu'ils endossent des rôles particuliers durant la sexualité.

normes et proposant d'autres façons de faire et de penser l'activité. Eux-mêmes évoluent au fil des expériences. Ils découvrent leurs *contours érotiques*, la diversité de leurs goûts, de leurs fantaisies, mais également leurs limites. S'il s'agit de « jeux », ces activités peuvent avoir des conséquences, contrairement à ce que postulait Roger Caillois (1967).

« *Wild side* » fait aussi référence à l'*underground*, un espace en marge de la société où il est possible de se défaire momentanément des conventions². Cet espace peut être fantasmé comme étant *wild*, « sauvage », sans règles : un lieu où tout est possible, le meilleur comme le pire. Nous verrons que cela vaut pour les espaces fréquentés par les informateurs ainsi que pour ceux qu'ils ont créés : tout est fait pour que cela semble *wild*, mais c'est avant tout affaire de mise en scène. Les soirées privées ou semi-publiques, y compris celles organisées par les informateurs, s'avèrent extrêmement structurées, normées. Le champ des possibles y est limité. Cela est dû au fait que les informateurs eux-mêmes ont leurs limites en matière de sexualité. Ils ne peuvent tout érotiser (et qui le pourrait, hormis l'enfant de Freud réputé pervers polymorphe) ?

Pour trouver satisfaction, il leur faut favoriser l'émergence de bonnes surprises et éviter les mauvaises, ce qui implique une organisation particulière des jeux sexuels. En outre, même s'ils tendent à garder une ouverture face à la nouveauté, ils finissent par développer un style propre, comme tout artiste. Ils échappent au carcan des normes dominantes, mais pas à celui de leur individualité.

Un souci de taille se pose à eux : après avoir « irrité » les normes du système dominant, celle-ci s'est progressivement adaptée en les incluant. Elle a fini par considérer la plupart de ces jeux comme tolérables, possibles, jouables. La révolution désirée a bien eu lieu, mais elle n'enchant guère ceux qui l'ont attendue et désirée. Incorporées par un trop grand nombre d'individus, normalisées, ces activités sexuelles perdent leur caractère transgressif. La bombe est désamorcée, et n'inquiète plus que par son apparence. Ainsi, s'il est possible que durant un temps les informateurs aient chevauché

² Dans la chanson il y a une référence aux *backrooms** lieu où les hommes peuvent vivre une promiscuité sexuelle impersonnelle.

les frontières du sexuel, celles-ci ayant bougé, ils se retrouvent contraints de rechercher de nouvelles frontières ou de trouver des façons de raviver l'aspect *wild* de ces jeux.

Faute de pouvoir travailler leur plasticité à outrance, il leur faut trouver un moyen de réactiver la bombe (ou de faire comme si). Il leur importe de réinjecter du frisson, du trouble, autrement dit une part de jeu : il faut de l'aléa, du risque. Cela est rendu possible par un nouveau travail de mise en scène du *wild* et surtout par la recherche de partenaires normos* avec qui ils vont jouer en dehors du contexte aseptisé des soirées spécialisées (gay, BD/SM*). D'où une tendance à entreprendre des relations déséquilibrées, d'initiation, entre expert et novice.

Toujours dans la chanson de Lou Reed, une proposition ne cesse d'être répétée : « *hey babe, take a walk on the wild side* », ce qui pourrait se traduire par « hey bébé, vient faire un tour dans mon univers » ou « viens jouer à mon jeu. » C'est l'invitation que plusieurs informateurs font à des inconnus, rencontrés hors des milieux *wild*.

Manquant d'expérience, ceux que j'appelle les normos* peuvent difficilement se figurer à quel point ces jeux et espaces sociaux sont structurés et sécurisés. Surtout, certains croient encore les frontières actives. Ils peuvent donc se laisser emporter par la mise en scène du *wild*, ce qui réamorçait temporairement la bombe. En outre, il est délicat de deviner les contours érotiques d'un partenaire normos*, car est justement normos* celui-ci ne montre rien de sa sexualité. Il se fait alors Autre, territoire inconnu à explorer pour les informateurs qui se doutent qu'il réserve des surprises, des dangers, des résistances. Faute d'explorer leurs limites ou celles du système, ils vont s'atteler à découvrir les frontières du sexuel d'autrui, ses limites et ses possibles. Si l'activité a une dimension liminoïde, ce n'est pas à l'échelle sociétale mais à l'échelle individuelle par le tiraillement des normes qui existent dans la tête d'autrui.

Il s'agit là d'une entreprise complexe, car la satisfaction mutuelle est loin d'être assurée. Parvenir à un échange équilibré de satisfactions n'est pas chose aisée, or plus qu'un impératif jouissif, il s'agit là d'un impératif éthique que le partenaire expérimenté se doit de respecter sous peine d'être suspecté d'abus (y compris par lui-même). Pour le novice, sortir de sa zone de confort peut s'avérer complexe et anxiogène. En outre, rien

n'indique qu'il prendra plaisir à ces nouveaux jeux, qui s'éloignent parfois pour beaucoup de ce qu'il connaît et sait apprécier. Tout le jeu consiste pour l'expert de la situation à deviner le potentiel *wild* de ce dernier. La satisfaction de l'expert est tout aussi délicate à obtenir, dans la mesure où elle s'appuie sur la satisfaction de l'autre, autant que sur une bonne mise en scène du *wild* (ce qui suppose un minimum de complicité de la part du partenaire). Toutefois, le partenaire expérimenté, par son surplus de connaissances concernant la sexualité et ses propres contours érotiques, détient un important ascendant sur le partenaire novice : il est en capacité de créer un script favorisant sa propre satisfaction. Réaliser une expérience éthique est d'autant plus délicat en ces circonstances.

Pour toutes ces raisons, l'entreprise initiatique est un *challenge* à relever pour l'informateur, une activité sexuelle à la dimension ludique notable et, de ce fait, fortement attractive. Nous nous intéresserons tout particulièrement aux méthodes développées par cette population en vue de générer une expérience satisfaisante, tolérable pour soi, mais aussi dans la mesure du possible, pour autrui. Nous verrons que l'érotisation de l'expérience sexuelle s'obtient par le travail en vue d'un équilibre subtil entre « prise de risque » et prévention des déplaisirs, le tout saupoudré d'une bonne dose de théâtre. Certains risques sont effectifs (toute activité sexuelle comporte des risques) mais nous verrons que certains risques sont surtout symboliques et que les autres, effectifs, sont anticipés et donc relativement maîtrisés. C'est là une activité plaisante, pratiquée de longue date, mais susceptible de retrouver une dimension liminoïde dans une société acquise aux principes hygiénistes et qui s'attache à mettre en scène le risque zéro.

Ainsi, la réflexion qui va être présentée repose sur la difficulté de sortir des « sentiers battus » ainsi que de pérenniser cette dynamique sur le long terme. Cette recherche invitera également à repenser la frontière entre individus normos* et *kinky**. De multiples indices émergent en parallèle de la réflexion principale et m'inciterons à penser la possible porosité de ces deux populations et donc la mise en scène de la différence.

Enfin, avant de passer à la présentation de ma boîte à outils théoriques, il me faut souligner un échec : le plaisir a beau avoir été mon fil conducteur, je n'ai pu en faire l'objet principal de cette recherche. L'absence de toute référence au plaisir sexuel dans le titre en atteste. Il m'importait de me démarquer des études classiques en sciences sociales qui, à mon sens, ont tendance à délaissier la question de la satisfaction sexuelle (voire l'oublient totalement) au profit de ce qui fait problème (prostitution, sida, violences, troubles dans les rapports de genre, etc.). Cependant, cet objet m'a comme glissé des mains. Fuyant, complexe, le plaisir habite malgré tout ce travail, comme une musique de fond.

Boîte à outils

(...) je crois qu'il faut avoir une boîte à outils et prendre celui qui est le mieux adapté pour un projet particulier. En ce sens, pour ce qui concerne les outils théoriques, je suis une adepte de l'échangisme [rires]. (Rubin 2012 : 141)

Partageant l'avis de Gayle Rubin en la matière, je ne vais pas présenter un cadre théorique, mais plutôt les outils théoriques qui m'ont séduit et servi à construire ma recherche et mon propos.

Je me retrouve dans la lignée des études inspirées de l'interactionnisme symbolique, visant la compréhension plutôt que l'explication et suggérant une approche culturelle des pratiques sexuelles estimées atypiques, déviantes, voire pathologiques. On distingue l'empreinte de ce courant de pensée dans le choix du sujet (la diversité sexuelle), l'approche normative (qu'est-ce qui fait norme et déviance) ainsi que dans le désir de « dé-stigmatiser le sujet et normaliser le comportement », démarche qui a nécessairement « une valeur politique » (ibid. : 150).

Plus précisément, si je pouvais choisir l'emplacement de ma thèse dans une bibliothèque, je me placerais au plus près de Rubin pour le choix de la population et des pratiques sexuelles étudiées ainsi que son approche féministe, radicale et pro-sexe. Surtout, je suis sensible à sa réflexion concernant la problématique des rapports de pouvoir dans la sexualité.

La domination des femmes par les hommes est un marronnier (légitime) dès qu'il est question d'étudier la sexualité. Cependant, il me semble dommageable de limiter l'étude des rapports de pouvoir, dans le cadre de la sexualité (notamment SM*), à ce seul axe sexué et genré. Sur ce point, Gayle invite à d'autres perspectives en rappelant lors de son entretien avec Rostom Mesli que les sources de pouvoirs sont multiples, comme dans toute interaction sociale (Rubin 2012). Mon terrain est fortement diversifié en matière de rapports genrés³ et ma réflexion centrée sur les situations d'initiation. Ce n'est pas le pouvoir tiré du genre/du sexe qui ressort, mais plutôt celui lié à l'expérience empirique et à la disposition et usage de connaissances. C'est l'axe qui sera mis en lumière, sans pour autant délaisser complètement l'impact du genre et du sexe. La question des rapports de pouvoirs s'en verra complexifiée⁴.

Un autre chercheur, descendant du courant interactionniste symbolique⁵, m'a également influencé, il s'agit de John Gagnon. L'approche de la sexualité sous l'angle des scripts sexuels, qu'il a développé conjointement avec William Simon, m'a particulièrement inspirée.

Les scripts sexuels sont des récits présentant des personnages, un contexte précis ainsi qu'un enchaînement d'actes, suivant un ordre précis. Selon Gagnon et Simon, ces scripts structurent l'activité sexuelle⁶. Ils « sont impliqués dans l'apprentissage de la signification des états internes, l'organisation des séquences d'actes sexuels spécifiques, le décodage de situations nouvelles, la mise en place de limites aux réponses sexuelles et la capacité à mettre en relation des significations d'aspect non sexuels de la vie avec des expériences sexuelles spécifiques. (...) Le script est l'organisation de conventions

³ Il y a des relations où des hommes dominent des femmes, mais aussi des relations où des hommes dominent des hommes, où des femmes dominent des hommes et des femmes dominent d'autres femmes. J'entends « dominer » non pas juste par l'endossement d'un rôle de dominant, mais surtout par l'écriture du script sur lequel repose l'interaction. Cf. Part. 3, chap. II, 2/.

⁴ Chose qui pourrait se faire encore davantage en prenant en compte d'autres ressources telles que l'argent, l'âge, la beauté. Cela demanderait un travail spécifique.

⁵ Dans son introduction à l'ouvrage *Les scripts de la sexualité, essai sur les origines culturelles du désir* (Gagnon 2008), Alain Giami présente Gagnon comme un héritier de George Herbert Mead mais aussi des sociologues du courant de l'interactionnisme symbolique tels Erving Goffman, Howard Becker, Erliot Freidson, etc. (ibid. : 17).

⁶ D'après Gagnon : « La théorie des scripts ne s'applique pas qu'à la sexualité mais à toutes les conduites sociales » (Gagnon 2008 : 77).

partagées qui permettent à deux ou plusieurs acteurs de participer à un acte complexe qui suppose une dépendance mutuelle. » (Gagnon 2008 : 78-79).

De ce point de vue, l'interaction sexuelle implique une phase d'improvisation et de négociation⁷ qui nous intéressera tout particulièrement au moment de penser la réalisation d'expériences satisfaisantes. Par ailleurs, il n'y a pas de réponse individuelle purement spontanée : l'individu s'appuie nécessairement sur des scripts pour agir, y compris pour innover. En somme, sans scripts sociaux pas de sexualité.

Gagnon et Simon présentent trois types de scripts différents, résumés par Michel Bozon et Alain Giami :

- Les « scénarios culturels » qui sont des « prescriptions collectives qui disent le possible ainsi que ce qui ne doit pas être fait en matière sexuelle. » ;
- Les scripts « interpersonnels », concernant la pratique au moment des interactions, faits de « séquences ritualisées et bien connues d'actes qui interviennent dans la rencontre et la séduction, provoquent l'excitation et coordonnent la réalisation pratique des rapports sexuels. » ;
- Les scripts « intrapsychiques » qui « utilisent des éléments d'origines très diverses - éléments symboliques fragmentaires, scénarios culturels plus largement partagés, éléments d'expérience personnelle - et les organisent en des schèmes cognitifs structurés qui prennent la forme de séquences narratives, de projets, de fantasmes sexuels. » (Bozon, Giami 1999 : 70).

Je vais donc utiliser la notion de « scripts » ou celle de « fantaisies »⁸ pour désigner les créations mentales, stimulantes, des informateurs (que l'on retrouve dans les artefacts).

⁷ Giami et Bozon le précisent dans ce passage : « Les scripts organisent des séquences complexes d'événements et invitent à aborder l'engagement dans la sexualité comme processus d'apprentissage, de reconnaissance, de négociation et aussi d'improvisation. » (Bozon, Giami 1999 : 72).

⁸ Je choisis de parler de *fantaisie* pour me défaire de la conception du « fantasme » qui fait nécessairement référence à la psychanalyse, qui n'est pas abordée ici. Par sa définition, le fantasme évoque le rêve, ce qui se distingue de la réalité. Or, les scripts imaginés par les informateurs n'ont pas toujours vocation à rester cloîtrés dans le domaine des songes. Il s'agit de quelque chose qui pourrait être réalisé, pour peu que l'individu trouve l'opportunité, s'en saisisse ou en crée les conditions de réalisation. *Fantaisie* me semble donc plus adaptée, car le terme est emprunté au latin classique *fantasia* ou *phantasia*, qui signifie « image, concept » ou « vision » en bas latin. Il n'est pas nécessairement une illusion, il s'agit d'une conception créative de l'esprit d'« objet que forme l'imagination » (Rey 2012). Les définitions trouvées dans le *Dictionnaire historique de la langue française* ainsi que dans le Petit Robert mettent en avant un artefact qui plaît par son originalité, sa nouveauté ainsi qu'une certaine liberté de création (d'où l'expression « donner libre cours à sa fantaisie »). Il est également précisé qu'un objet

Je parlerai d'« expériences », plutôt que de « scripts interpersonnels », simplement en vue de mettre l'accent sur la dimension exploratoire, expérimentale de la démarche. Enfin, je garderai la notion de « scénarios (culturels) » afin d'évoquer les prescriptions collectives servant de base aux interactions.

Notons que si les scénarios culturels structurent les réponses de l'individu, dans la pensée de Gagnon et Simon l'individu dispose d'une marge de manœuvre vis-à-vis de ces derniers. Lors des interactions, il lui faut adapter le scénario à la complexité de la situation et donc improviser sur cette base. L'individu de Gagnon et Simon (et de ce fait celui que je vais penser) est par conséquent un acteur et non un simple agent. Cette possibilité d'innover, de se défaire des scripts existants va particulièrement m'importer dans la mesure où je traiterai de l'élargissement du champ des possibles, en matière de sexualité, via la création de nouveaux scripts.

Enfin, toujours dans cette perspective, il est possible de penser le plaisir en dehors de l'orgasme et, par là même, une sexualité qui ne repose pas (uniquement) sur l'orgasme, puisque tout dépend du script :

Le script est ce qui fait le lien entre le sentiment de désir et de plaisir ou de dégoût et de désintégration et les activités corporelles qui sont associées aux contacts physiques et aux signes physiques d'excitation. Il en ressort que l'érection, pas plus que l'orgasme, ne connote automatiquement le plaisir. »
(Gagnon 2008 : 78)

De ce fait, il n'y a pas de marqueur absolu du plaisir chez Gagnon et Simon, ce qui invite au dépassement de ce qui pourrait sembler évident. Les deux chercheurs invitent d'ailleurs à adopter une posture critique vis-à-vis des recherches scientifiques dans la mesure où elles sont influencées par des scénarios culturels et en produisent de nouveaux. Elles font alors « advenir ce qu'elles décrivent », « contribuent à fixer ou à redéfinir » les scénarios existants (Bozon, Giami 1999 : 69) et méritent de ce fait d'être questionnées.

fantaisiste est considéré comme peu utile, c'est avant tout un caprice, une affaire de plaisir. Enfin, la notion fait également référence à la pratique artistique puisqu'elle désigne également une « pièce musicale de forme libre » (Rey 2012).

Remettre en question des créations scientifiques m'importe, car comme dit (encore) Rubin :

Nulle idée n'est suffisamment bonne qu'elle ne puisse un jour être transformée en une série de recettes rigides qui finissent par nous dire à peu près tout sur tout. C'est bien pourquoi il faut s'acharner à penser différemment. Les choses perdent de leur utilité à mesure qu'elles sont trop utilisées. J'avais envie de regarder ailleurs, parce que ceux que je tenais pour des outils utiles avaient été transformés par certains en objets de vénération religieuse. (Rubin 2012 : 140-141)

Toutefois, se défaire de ses acquis afin d'explorer d'autres voies, d'autres façons de penser, ne se fait pas tout seul. La bonne volonté ne suffit pas, il faut provoquer la prise de distance. C'est pourquoi j'ai choisi une démarche inductive où le terrain prime sur les théories et permet à de nouvelles perspectives d'émerger. Le fait de générer et d'étudier une collection d'individus, aux goûts et orientations sexuelles très variées, contrairement à ce qui se fait souvent en sciences sociales⁹, permet également de remettre en question les interprétations des pairs ainsi que leurs artefacts analytiques. Surtout, cette population m'a enjoint à penser à contre-courant : au lieu de s'intéresser à une population très spécifique et de contribuer à subdiviser la société (et la sexualité) en une multitude de petits groupes sociaux, il s'agit ici de voir s'il est possible de penser ensemble cette diversité, car ce n'est pas non plus une évidence.

Étudier distinctement les individus aux comportements estimés hétérosexuels, homosexuels, bisexuels, sadomasochistes, fétichistes*, etc. revient, indirectement, à conforter les nomenclatures générées par la psychiatrie et/ou de la psychanalyse. Peut-être est-il temps de créer de nouveaux (concepts) fétiches* (également voués à l'obsolescence).

On peut lire dans ce choix de population fortement hétéroclite une sensibilité aux apports de James Clifford et notamment à sa conception de l'ethnographie surréaliste.

⁹ Pour des raisons méthodologiques louables, les populations choisies par les chercheurs sont souvent homogènes sur le plan des goûts et de l'orientation sexuelle, notamment parce qu'ils prennent pour objet d'étude une communauté précise, préexistante (Chetcuti-Osorovitz 2010, Le Talec 2007, Deschamps 2002, Rubin 2010, etc.) ou un espace social (physique ou virtuel) attirant une population aux mœurs sexuelles particulières (Humphrey 2007, Mendès-Leite Proth 2002, Rigaut 2004, Poutrain 2003, etc.).

Celle-ci vise à « attaquer le familier » et « provoquer l'irruption de l'altérité – l'inattendu » (Clifford 1996 : 146). La population choisie pour cette étude peut être considérée comme un collage qui génère dépaysement et rend possible une « critique subversive » (ibid. : 21).

Toujours en accord avec Clifford, qui pense la proximité entre art et science, je considère ma recherche comme une expérience artistique et son produit comme une création et non une découverte¹⁰. Après avoir inventé une population, mon travail consiste à créer une cohérence (ibid.), une proposition critiquable, mais viable dans la mesure où elle est sincère et située¹¹.

Notons que l'effort de déconstruction demande nécessairement à mettre en suspens certaines conceptions qui font foi jusqu'à présent, puisque l'opération consiste à remettre les acquis en question. Le respect du terrain m'invitera à traiter, le temps de l'étude, des faits et des pratiques communément considérées comme des violences comme des choses acceptables. Ce faisant, mon objectif consiste à rendre compte des représentations des membres de la population tout en proposant de nouvelles pistes de réflexion (à saisir ou non) et non pas à devancer les autres approches existantes.

Par exemple, j'aborde, dans le contexte de parcours biographiques, la question des relations sexuelles entre adultes et enfants comme quelque chose qui ne relève pas systématiquement de la violence (lorsque cette violence n'a pas été perçue comme telle par les individus concernés). Cela ne signifie pas que je nie ou cherche à réfuter les approches psychiatriques et sociétales. Je ne pense pas qu'il faille nécessairement remplacer un point de vue par un autre. Même sous prétexte que le second se tient, pourquoi faudrait-il invalider le premier ? Cela vaut également sur le plan de l'orientation et des goûts sexuels : j'ai certes choisi des outils dé-naturalisants, dépathologisants et décriminalisants mais, pour autant, il me semble important de ne pas considérer mon propos comme en opposition aux autres approches existantes. Je suis

¹⁰ Point de vue également partagé par Gagnon comme en atteste cette citation : « Les théories sont des systèmes idéaux de croyances qui sont pratiqués sur le mode du provisoire par une communauté d'acteurs qui explorent leurs points de contacts avec le monde. Elles sont la carte qui désire devenir le territoire, mais elles restent une carte en laquelle on ne doit pas croire et qui ne doit faire l'objet d'aucune croyance défendue bec et ongles ou imposée par la force à quiconque. Il s'agit d'une manière de construire ou d'inventer le monde plutôt que de le découvrir. » (Gagnon 2008 : 71). Cela invite une fois de plus à une certaine humilité concernant le produit créé et à la critique en général (la sienne comme celle d'autrui).

¹¹ Dans le sens où elle rend compte de mon expérience du terrain, d'où l'usage du « je ».

pour la cohabitation des théories. Je considère la multiplicité des outils théoriques nécessaire à la créativité scientifique¹², autrement dit à la réalisation de combinaisons originales de concepts (bien que cela puisse s'avérer problématique sur le plan politique, et notamment en politique disciplinaire¹³).

Outre cette considération pour la créativité scientifique, c'est une fois de plus le terrain qui m'incite à envisager la possibilité que, dans certains cas précis, les pratiques et goûts *kinky** relèvent du psychiatrique. Pour les informateurs, comme pour certains spécialistes¹⁴ rencontrés, il y a des « vrais » et des « faux », autrement dit des personnes dont le comportement correspond aux descriptions psychiatriques ou juridiques et d'autres qui jouent avec ces idéaux-types et les performant¹⁵. Ont-ils raison ? Je ne saurais le dire, dans la mesure où je ne suis pas habilitée, par mes études, à en juger. Ces représentations, pour être mises à l'épreuve et vérifiées, nécessiteraient une approche transdisciplinaire et une diversité d'outils théoriques hors de ma portée. Reste une question : existe-t-il une différence entre « jouer pour de vrai » et « pour de faux » ? Je laisse aux informateurs et spécialistes le bénéfice du doute et envisage la coexistence de deux populations différentes (les « vrais » et les « faux »).

De ce point de vue, il serait donc malvenu de mettre tous les individus faisant montre de goûts et comportements *kinky** dans le même sac. D'où l'intérêt d'éviter certains raccourcis qui pourraient s'avérer malheureux et surtout injustifiés sur le plan scientifique, ainsi que tout amalgame pouvant induire un effet de « naturalisation ». Il

¹² Je suis pour la coexistence des pensées, convaincue qu'il n'y a pas de vérité singulière, mais *des* points de vue, et que cette diversité est un atout qui permet de penser mieux, plus loin, autrement. C'est quelque chose que j'ai observé sur le terrain, concernant la créativité sur le plan sexuel et l'élargissement du champ des possibles, et cela s'applique aussi à la recherche.

¹³ En effet, l'on fait généralement appel à la nature pour légitimer une culture au détriment d'une autre. Les théories naturalisantes ont servi à légitimer des pratiques, qu'aujourd'hui, nous considérons comme discriminantes et violentes (le traitement de l'homosexualité par les électro-chocs par exemple).

¹⁴ En l'occurrence un médecin sexologue et une psychologue clinicienne.

¹⁵ Notons que, en ce qui concerne les informateurs ici sélectionnés, plusieurs d'entre eux vont laisser planer un doute concernant leur positionnement entre « vrai » et « faux » : ils peuvent présenter leurs goûts comme relevant de l'inné, de leur « nature », pour autant ils se distinguent des « vrais » et se montrent souvent fortement critiques à leur égard, car ces derniers rompent avec leur éthique sexuelle. C'est leur représentation, mais je fais également l'hypothèse qu'il s'agit là d'une façon de performer le *wild* et de semer le trouble auprès des interlocuteurs.

m'importe de ne pas contribuer à la nombreuse littérature qui, volontairement ou non, cristallise les ghettos sexuels¹⁶.

Pour rendre bien présent le danger auquel je pense, je vais prendre pour exemple le travail de Véronique Poutrain¹⁷. Dans le but de faire exister la notion de « sadomasochisme », elle commence par évoquer des évènements mythologiques (Hercule vendu aux Amazones) ou des comportements culturels passés (la gestuelle de l'amour courtois) et les lie au sadomasochisme contemporain en s'arrêtant à des ressemblances de surface, en l'occurrence la performance d'une soumission et de la domination (Poutrain 2003 : 15-26). Elle construit une généalogie allant « de la sexopathologie » à « une sexualité ludique »¹⁸ que ce travail démentira. Elle part de Richard von Krafft-Ebing, qui invente « sadisme » et « masochisme », en tant que « perversions », prenant appui sur deux personnages iconiques (Donatien Alphonse François de Sade et Leopold von Sacher-Masoch). Puis elle présente brièvement les travaux d'autres chercheurs s'étant intéressés à l'attrait pour la douleur, la cruauté, la perversité des instincts sexuels, etc. Cela lui permet d'annoncer la naissance des concepts de sadisme et masochisme puis de procéder à une sorte d'état de l'art à propos des phénomènes qu'elle considère liés au sadomasochisme. Elle en vient aux apports de la psychanalyse, à Sigmund Freud qui a lié sadisme et le masochisme et à Gilles Deleuze qui les a déliés. Enfin, elle débute sa critique des thèses psychanalytiques en commençant par « Dans la réalité des pratiques pourtant... » (ibid. : 18).

La généalogie du concept actuel de « sadomasochisme » était à faire. Néanmoins, il m'aurait paru plus judicieux qu'elle construise une réalité « actuelle » des pratiques pour critiquer les approches de ceux qu'elle présente comme ses prédécesseurs sur le sujet, plutôt que de présenter une sorte d'évolution dont elle serait le sommet. Cela atteste, comme l'a établi Mary Douglas (1972), de la puissance de l'analogie évolutionniste dans les sciences de l'homme, mais cela reste intéressant : s'agit-il d'une sorte de mythe d'origine identitaire commun à elle et à ses informateurs (et pairs) ? Il

¹⁶ Trachman avait déjà évoqué une certaine « ghettoïisation des perversions, qui rompt avec leur répression tout en les circonscrivant dans des espaces spécifiques » dans lequel il inscrit la ghettoïisation du commerce porno en France depuis 1970 (Trachman 2012 : 20).

¹⁷ *Nothing personal !* Comme dirait Isaac Newton : « Si j'ai vu si loin, c'est que j'étais monté sur des épaules de géants ». Monter sur les épaules de Véronique Poutrain m'a aidé à penser.

¹⁸ Il s'agit là de deux sous-titres de son introduction réunis en un : « de la sexopathologie... » (Poutrain 2013 : 16) « ...à une sexualité ludique » (ibid. : 18).

eût été utile d'en prendre conscience et d'examiner l'écart entre les discours et les pratiques. Ne pas le faire laisse entendre qu'elle étudie le même objet que tous ces chercheurs et le fait exister, le naturalise, génère une généalogie entre les populations. Cela revient à lier par exemple les adeptes se réclamant d'un sadomasochisme contemporain à Sade. J'ai moi-même fait cette connexion en comparant dans un écrit les pratiques observées sur mon terrain avec celles qu'on découvre dans les ouvrages du Marquis. Une informatrice m'a aussitôt reprise, pointant une analogie malheureuse : selon elle ces deux cas ne peuvent être comparés, car dans un cas il y a écrasement des partenaires sous les désirs d'un seul individu, et dans l'autre consensus et recherche de satisfaction mutuelle entre les partenaires.

Sans renoncer à la généalogie des concepts, je ne souhaite pas conforter l'idée selon laquelle la population et les pratiques sexuelles auraient un lien de parenté autre que performatif et/ou qu'elles n'ont pas changé depuis plus d'un siècle, alors que nous ne disposons d'aucune preuve concrète. On sait aujourd'hui combien l'amalgame entre certaines pratiques sexuelles, sous prétexte qu'elles se ressemblent, d'une culture ou d'une époque à une autre, peut être néfaste (Boehringer, Sebillotte-Cuchet 2015). En outre, il ne faudrait pas sous-estimer l'impact des recherches, largement médiatisées, sur les populations et les pratiques qui ont potentiellement contribué à l'évolution ou à la formation de nouvelles populations : ceux qui n'en sont pas (ou pas vraiment), mais qui font comme si et le disent.

Il me semble nécessaire de rester méfiante et ne pas me laisser berner par les mots-étiquettes et les apparences. C'est pourquoi, dans le doute, je ne présenterai aucune généalogie relative aux « perversions » de la population ici étudiée. Le seul lien que je suis en mesure de faire actuellement entre cette population et les « perversions » relève uniquement de la performance : les personnages et les notions créés par la psychiatrie servent de support, de scripts, aux informateurs pour mettre en scène le *wild* et générer une interaction sexuelle grisante.

Le terrain me conforte dans le respect, faute de preuve, des autres interprétations existant sur des sujets (pratiques, populations) que l'on pourrait estimer semblables ou connexes. Si l'on reprend la métaphore de la généalogie par arborescence, mon étude est une plante rhizomatique (Deleuze, Guattari 1980) dont l'espèce est à la fois proche

et distincte du grand arbre de la sexopathologie et non une de ses branches. De la sorte, des croisements, des boutures pourront un jour être réalisés. (Plus largement cette proposition vaut pour toutes les théories que mon étude serait capable d'irriter ou de mettre à mal).

Enfin deux autres concepts m'ont été particulièrement utiles pour penser mon terrain *a posteriori*. Le concept d'actes « liminoïdes », développé par Victor Turner, est central dans l'étude, étant donné qu'il m'aide à donner du liant à la population choisie. La conception de la « séduction » développée par Fassin (2012) est l'outil principal de la troisième partie de ce travail. Elle me servira à penser les rapports de pouvoirs entre les individus experts et novices lors des situations d'initiation. Je m'appuierai également sur la proposition développée par Philippe Combessie et Sibylla Mayer, consistant à analyser la sexualité sous l'angle de la négociation, afin de penser les échanges entre partenaires, avec l'idée de générer une interaction mutuellement satisfaisante (Combessie, Mayer 2013).

Résulte de tout cela une recherche indisciplinée (Carpigo, Delfino, Higashi, Humbert, Padilla, Perrel, Ténoudji 2017) qui m'a amenée à m'intéresser au droit, à la sociologie de l'art ou encore à l'épidémiologie. Autant de domaines que je maîtrise mal, mais que j'ai tenté d'appréhender pour rendre compte de la complexité.

La présente recherche se distingue par son objet (le focus sur le plaisir), son attention à des sources de pouvoir autres que le genre/sexe, celui tiré de la connaissance, et surtout par une population hétéroclite permettant de repenser le partage entre « normal » et l'« anormal » et de questionner la viabilité des outils analytiques que nous avons conservé des travaux de sexopathologie, lesquels nous enjoignent à une analyse et à un traitement différenciés des communautés érotiques.

Enfin, il s'agit également d'une recherche se situant à la frontière entre le scientifique et l'intime, par son objet et approche méthodologique. C'est pourquoi je ne rendrai pas

d'annexe¹⁹, estimant que ces entretiens ont un caractère privé qui nécessite une totale discrétion (et ce d'autant plus que la plupart des informateurs, tout comme moi-même, ne sommes pas protégés par l'anonymat). Une importante présentation du terrain est proposée afin de pallier cette absence.

Ma réflexion va se distribuer en trois parties. Dans la première, je ferai un point sur la méthodologie et l'éthique de cette recherche, ainsi qu'une présentation détaillée du terrain. Je présenterai les portraits des dix informateurs afin de dépeindre leurs goûts et pratiques sexuelles ainsi que leurs activités artistiques « érotiques ». Enfin, je ferai également un point sur ceux que je qualifierai de normos*, dans la mesure où les informateurs se définissent par une distance via cette population idéalisée. Cette partie donnera lieu à plusieurs points critiques, l'un concernant la limite des orientations sexuelles comme artefacts analytique, l'autre à propos de l'écart qui sépare normos* et kinky* sur le plan des représentations.

La seconde partie portera sur la construction en cohérence de la population sélectionnée. Je présenterai les points communs qui lient ces individus concernant leur représentation de leur propre sexualité, leurs façons de la pratiquer, mais aussi leur mode de vie affectif et professionnel. À travers cet exposé, je montrerai la centralité du *wild* et achèverai le propos sur la présentation d'une autre prise de distance vis-à-vis de deux milieux précis : les communautés érotiques (gay et BD/SM*). Ce phénomène de distanciation permettra de mettre en relief le fait que le *wild*, plus qu'une passion, est devenu une norme qui voue les informateurs au nomadisme ou au repli sur la sphère privée. Par ailleurs, plusieurs de mes informateurs reprochent à leurs pairs d'avoir structuré les jeux et d'avoir cédé ainsi à la normalisation. En outre, à leurs yeux mêmes certains pairs s'apparentent de plus en plus aux normos*. La question se posera alors : est-ce que normos* et membres des communautés *kinkys** ne seraient pas en train de former un seul et même groupe capable de jouer ensemble ?

Enfin, nous en viendrons à la problématique de la satisfaction ou, plus précisément, de la génération d'une activité sexuelle conçue comme satisfaisante par les informateurs. Je

¹⁹ Les annexes ont toutefois été constituées et pourront être consultées par le jury sur demande justifiée.

ferai un point sur ce qui est considéré comme satisfaisant sur le plan sexuel pour les informateurs, puis, à l'inverse, je présenterai ce qui est susceptible de freiner, d'empêcher la perception de satisfaction ainsi que les comportements jugés par eux « à ne pas tolérer ». Je tracerai ainsi les contours d'une éthique reposant sur l'échange équilibré de satisfaction ou, *a minima*, la preuve d'une sensibilité, d'une empathie envers autrui. Puis je présenterai l'application de cette éthique dans les soirées spécialisées (BD/SM*) avant d'observer comment cela est opéré dans des circonstances moins sécurisantes, mais bien plus érotiques, que sont les situations d'initiation.

Enfin, en coda, je risquerai une comparaison entre les méthodes préventives développées par les informateurs en vue de parvenir à une expérience « satisfaisante » et les propositions de protocoles de consentement qui ont émergé suite à deux grands scandales sexuels (l'affaire Strauss-Kahn et l'affaire Weinstein). Ce sera l'opportunité de présenter une réflexion critique sur les politiques sanitaires qui ne prennent pas la recherche de satisfaction en compte ainsi que sur la notion de consentement.

Partie 1 : Méthodologie, éthique et présentation du terrain

Chapitre I : Méthodologie et éthique

1/ Choix de population

A/ Une enquête exploratoire avec des étudiants : la rencontre des difficultés éthiques et méthodologiques

J'ai débuté ma recherche à l'université de Strasbourg par une première salve d'entretiens avec une soixantaine d'étudiants. Mon objectif était d'expérimenter l'entretien en face à face, de développer ma méthode et de penser les problèmes éthiques de ce type d'enquête. C'était également l'occasion de relever, au fil des entretiens, des pistes intéressantes à approfondir par la suite. Ma démarche se voulait inductive. J'avais à cœur de me défaire de mes idées préconçues et de me laisser porter par le terrain vers un horizon nouveau. Par conséquent, il ne s'agissait pas d'entretiens semi-directifs, mais plutôt d'entretiens exploratoires portant sur le parcours sexuel des personnes rencontrées.

J'ai proposé à chaque étudiant une rencontre d'environ une heure, dans le lieu de leur choix. Je débutais l'entretien par la question : « Pouvez-vous me parler de souvenirs

mémorables concernant votre sexualité ? » Puis construisais l'échange en rebondissant sur leurs propos. Je me suis permis de nourrir l'entretien avec des exemples personnels. Cela me permettait de faire glisser l'entretien dans une situation de confiance mutuelle et d'offrir, via ces exemples, un support aux informateurs pour penser et se positionner (ce qui avait d'autant plus d'intérêt que, pour un bon nombre d'entre eux, c'était la première fois qu'ils parlaient ainsi de leur sexualité).

Je me suis aperçue que certains se confiaient à moi rapidement. Ils/elles s'ouvraient sur des sujets qui m'ont semblé délicats : difficultés de couple, violences sexuelles (viols, pédophilie), IST²⁰ (SIDA, hépatites, etc.), relations sexuelles intéressées (échange d'interactions sexuelles contre des bénéfices de toutes sortes : promotion sociale, cadeaux, etc.), pratiques « minoritaires » (relations BD/SM*, homosexualité, etc.). Sans doute notre proximité d'âge a-t-elle contribué à faciliter la confiance. La grande majorité des participants avaient entre 19 et 21 ans et j'entrais tout juste dans ma 24^{ème} année. D'autres variables semblent avoir facilité l'échange. Plusieurs ont relevé que mon genre (le fait que je sois « une fille ») était important, surtout pour les hommes qui ne se seraient pas confiés ainsi à un autre homme. Ils ne se sont pas ouverts davantage sur la raison de cette préférence, mais je présume que, puisque parler de sexe c'est déjà un peu le faire²¹, des hommes, hétérosexuels de surcroît, étaient plus à leur aise à parler avec un membre de l'autre sexe. D'autres ont affirmé que le fait que l'entretien ne soit pas à sens unique, autrement dit que je me prête également au jeu de la confiance, additionné au fait qu'on soit chez eux en train de boire un verre et de manger des gâteaux (que j'amenais) conférait à la situation une dimension amicale particulièrement propice à la confiance.

Avec le recul, je suppose que mon apparence (piercings, cheveux bicolores, vêtements noirs, etc.) et ma façon de parler « cul », très imagée et humoristique, paillardonne pourrait-on dire, ont joué en ma faveur. Je fais l'hypothèse qu'il est plus aisé d'aborder des sujets complexes avec une personne qui, par son apparence et son comportement

²⁰ Infections Sexuellement Transmissibles.

²¹ Devereux exprimait dans *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement* qu'« Un entretien sur la sexualité, même s'il s'agit d'une interview scientifique, est, en lui-même, une forme d'interaction sexuelle qui peut, dans certaines limites, être entièrement vécue (*lived out*) et résolue sur un plan purement symbolique ou verbal, comme le montrent l'expérience et la résolution du transfert sexuel dans la psychanalyse. » (Devereux 1980 : 160).

s'écarte des conventions, car, après tout, qui mieux qu'une personne « étrange » pourrait entendre sans jugement des choses « étranges » ? En outre, le fait de ne pas me cacher de mes propres excentricités sexuelles faisait de moi un personnage « décomplexé », et donc décomplexant. Je me suis également placée dans la même situation de vulnérabilité qu'eux sur le plan du jugement.

Toutefois, je me suis retrouvée confrontée à plusieurs problématiques. Certains m'ont expliqué que c'était la première fois qu'ils formulaient un tel discours concernant leur sexualité. La question de la prise de recul et de la performativité du discours s'est alors posée à moi : est-il possible qu'ils regrettent à terme de m'avoir confié ces informations ? Et surtout, est-ce que formuler ce discours n'allait pas opérer un changement de représentation d'eux-mêmes et de leur sexualité ? L'anthropologue change ses informateurs (ne serait-ce qu'en les transformant peu ou prou en anthropologues), de même qu'il est changé par eux, *he goes native*. C'est connu, inévitable, et il m'importait d'en tenir compte.

Les effets secondaires, positifs ou non, de l'entretien sont connus²² (Rossi 1997, Milo 1997, Sperber 1997) et cela pose nécessairement la question : est-ce que dans ce contexte ces effets sont désirables ? Y a-t-il lieu de les craindre ? La réponse varie sans doute d'une personne à l'autre. Il m'apparaît, après coup, qu'il eut été intéressant d'informer les individus de ces effets secondaires potentiels afin de recueillir leur accord concernant la participation à cette expérience, en connaissance de cause.

J'aurais certes pu œuvrer à l'obtention d'un consentement libre et éclairé dans les règles de l'art²³. Cependant, j'avais peur que cela refroidisse les participants et brise la situation de confiance que je visais à construire. En outre, le consentement offert par un étudiant à une doctorante qui aura à noter ses copies²⁴ est fortement suspect et critiquable : est-il donné en toute liberté ? Pour ces étudiants j'étais leur « prof », ce rapport hiérarchisé risquait d'influencer leur décision quant à la participation à l'enquête.

²² Les psychanalystes parlent de transfert et de contre-transfert et Devereux (1980) a démontré que cette relation était commutative : l'analyseur change l'analysé, et vice versa.

²³ J'aurais pu, par exemple, confectionner un contrat, récapitulant le recueil et l'usage des données et le faire signer en deux exemplaires (un pour moi, un pour l'informateur) histoire de conserver des traces de l'accord en cas de litige.

²⁴ Ces étudiants m'ont rencontrée dans le cadre d'une enquête inter-année dont j'étais l'encadrante.

Faute de consentement libre et éclairé, j'ai décidé de faire preuve d'un suivi bienveillant : je prenais un temps, une fois le dictaphone arrêté, pour demander à l'étudiant/e si l'entretien s'était bien passé. J'envoyais également la piste audio de l'entretien à chaque participant et m'engageais auprès de lui à en effacer toute trace s'il en formulait la demande (sans préciser de date limite dans le temps, il était libre de me faire cette demande à tout moment). Cela ne permettait pas de maîtriser parfaitement les risques d'une mauvaise expérience, mais c'était ma façon de leur offrir une prise sur le produit que nous avions créé.

Cette précaution ne s'est pas montrée vaine. En effet, plusieurs étudiants m'ont demandé *a posteriori* d'effacer les données. C'était, pour moi, la preuve que mon entreprise n'était pas suffisamment sécurisée et qu'elle risquait d'impacter des personnes qui découvrent à peine leur sexualité. De surcroît, il est fort probable que certains n'aient pas osé me demander d'effacer la bande audio, de peur de mettre à mal mon enquête, alors qu'ils l'auraient souhaité.

La rencontre avec cette population estudiantine fut certes très riche et intéressante, mais il ne m'était pas possible de m'entretenir avec eux dans une perspective de moindre risque. Le « suivi bienveillant » opéré était insuffisant. Par ailleurs, cette technique me mettait dans une situation de vulnérabilité trop importante : la perte inopinée de données (et ce jusqu'à la fin du processus) risquait de rendre mon entreprise impossible. Pour mener mon enquête sur la sexualité tout en respectant mes attentes éthiques, il me fallait changer de population.

Fort de cette expérience, je me suis décidée à trouver des individus :

- volontaires pour parler de leur sexualité ;
- qui, si possible, disposent déjà un certain recul quant à leur expérience sexuelle ou cherchant à prendre du recul ;
- avec qui le rapport hiérarchique serait, au mieux, réduit au maximum ou alors renversé. Autrement dit une situation où mon statut de doctorante ne serait pas intimidant.

B/ Un cheminement jusqu'aux créateurs d'artefacts érotiques

a/ De la difficulté d'obtenir des récits volontaires sur les désirs et les plaisirs

Dans mon tâtonnement, j'ai essayé de rencontrer des personnes volontaires, intéressées par la production de discours concernant leur sexualité. Pour ce faire, j'ai propagé via mon réseau de connaissances une proposition de rédaction de fantasmes²⁵ (scripts désirables, fictifs ou non). L'idée était de faire circuler cette annonce jusqu'à ce que des personnes se manifestent d'elles-mêmes, proposant un récit qui servirait ensuite de support aux entretiens. J'ai choisi la thématique des fantasmes, car au fil de ce processus, ma curiosité s'est de plus en plus tournée vers la question du plaisir, de ce qui générerait l'excitation, l'envie de s'adonner à une activité sexuelle. J'étais d'autant plus motivée à aborder ce sujet que j'avais le sentiment d'une absence de traitement de celui-ci dans les ouvrages sociologiques/anthropologiques où le sexe est avant tout une affaire de problèmes (maladies, violences, discriminations, etc.)

La petite annonce a cheminé à travers mon réseau amical, mais les retours obtenus se comptaient sur les doigts d'une main. J'avais par ailleurs demandé à des amies proches, avec qui les conversations tournaient facilement sur « le cul » en ma présence, de me partager un de leurs fantasmes (si elles le désiraient). L'une d'entre elles m'a répondu qu'elle aurait bien voulu m'en confier un, mais qu'elle n'en avait pas. Ou du moins qu'elle ne s'en connaissait pas sur le moment. La seconde m'a donné pour toute réponse « double pénétration », autrement dit une catégorie pornographique. On était bien loin du récit, de la petite histoire, que j'espérais. Quand je l'ai invité à développer, à mettre cette pratique en contexte (où, avec qui, etc.) mon amie s'est retrouvée sans mot et a fini par me dire qu'elle ne pouvait pas : elle n'avait aucune idée.

Ces femmes, dans la vingtaine, avaient apparemment peu investi leur sexualité sur le plan réflexif. C'était avant tout quelque chose qu'elles vivaient. Elles m'ont toutes deux confié qu'elles ne s'étaient jamais posé cette question jusqu'alors. Forte de ces nouvelles informations, j'ai émis l'hypothèse que le peu de retour à mon annonce était sans doute lié à un double problème. D'une part, les personnes n'ont pas forcément l'habitude de penser, de formuler leurs fantasmes ou bien n'en ont peut-être pas (ou ne

²⁵ Je parle de fantasme car je n'avais pas encore distingué fantasme de fantaisies.

les ont pas encore identifiés ?). D'autre part, la population était sans doute trop jeune, manquait d'expérience et n'avait sans doute pas eu l'occasion de prendre du recul concernant leur vécu (ce qui n'est d'ailleurs pas une nécessité ou un passage obligé dans le parcours sexuel). Cette expérience m'a offert un premier résultat : elle m'a poussée à chercher une population qui pense sa sexualité, sinon pendant, au moins avant ou après.

On peut s'interroger à ce propos : est-ce que l'on ne commence à penser sa sexualité qu'après avoir acquis une certaine expérience ? Quand prend-on le temps de s'intéresser à cette pratique et comment parvient-on à la penser dans la mesure où nous n'avons que peu d'information concernant ce que font les autres ? Pour penser la sexualité ne faut-il pas déjà ressentir le doute ? Avoir la sensation que tout cela n'est pas aussi évident, « naturel », qu'il n'y paraît et qu'il importe de penser le phénomène et de se renseigner ?

J'ai ensuite pensé que la création d'artefacts pouvait également contribuer à cette réflexion, car la création permet de se refléter à travers un objet extérieur et donc de s'observer. C'est le principe de l'autoethnographie²⁶. En outre, créer demande du temps et c'est peut-être ce qui manque le plus cruellement : prendre du temps pour penser une activité qui peut sembler secondaire, évidente, « naturelle ». Enfin, il faut également oser s'observer, au risque de se découvrir des goûts et tendances plus ou moins inquiétantes.

Ainsi, si je souhaitais aborder la sexualité sous cet angle, il me fallait trouver des individus non seulement volontaires mais aussi experts. Une population qui se pense, qui sache se raconter et accepte de partager ses connaissances.

b/ Les créateurs d'artefacts érotiques : une population idéale

Étant partie sur l'idée de la rédaction de fantaisies, contacter des écrivains s'est rapidement imposé à moi. Si ces derniers écrivaient des récits fondés sur leur expérience personnelle, ils s'avéraient alors susceptibles de répondre à tous les critères retenus.

²⁶ L'auto-ethnographie est une méthode qualitative, où le chercheur est son propre terrain, qui invite particulièrement à la réflexivité.

Je pouvais présumer d'une volonté et d'une facilité à communiquer à propos de leur sexualité, puisque ces personnes avaient entamé un processus de transmission de ces informations de leur plein gré, avant toute proposition d'entretien. Restait à vérifier si communiquer avec moi, dans le cadre d'une recherche scientifique, leur convenait ou non. Difficile d'estimer le degré de recul de la personne, mais la mise en mots d'une partie de la sexualité m'invitait à penser que le processus réflexif avait déjà débuté. En outre, la publication de ces artefacts pouvait confronter les créateurs à des réactions du public et contribuer à une prise de recul notable.

Restait la question du rapport hiérarchique. Je me suis rapidement rendu compte, au contact de la population finalement sélectionnée, que le rapport était relativement horizontal dans la mesure où nous partagions la même démarche : chercher à comprendre. C'est ce qui les a amenés à glaner beaucoup d'informations, à développer des connaissances, faisant d'eux des individus aussi (voire plus) « sachant » que moi.

Nos rapports s'apparentaient souvent au modèle initiatique²⁷, ce que la différence d'âge a sans doute renforcé puisque j'avais entre 20 et 60 ans d'écart avec les personnes rencontrées. Ce rapport m'était doublement profitable puisqu'il tempérerait l'impact de mon niveau d'étude tout en encourageant la transmission d'informations.

Enfin, cette population présente un atout précieux pour la recherche sur les artefacts. Les ouvrages peuvent à la fois servir de support pour l'entretien et de matière à analyser. Par ailleurs, je présume que les artefacts sont des ressources informatives particulièrement fiables, dans la mesure où ils sont le fruit d'une décision individuelle, et donc d'un processus volontaire. Par conséquent, il y a plus de chances que les artefacts soient le reflet d'une vérité personnelle que n'importe quelle parole prononcée lors d'un entretien. Une telle population me permet alors de disposer d'au moins une ressource informative qui ne sera pas impactée par nos rapports et les potentiels biais inhérents à la démarche scientifique²⁸.

²⁷ J'entends initiation au sens des romans érotiques : cela sera développé.

²⁸ On peut citer les soucis induits par la présence du dictaphone, les soucis de sincérité (Ledrion, Bozon 1993) ou encore les biais liés aux rapports de genre qui peuvent impacter l'enquête de diverses façons (Firdion, Laurent 1998), etc.

Le risque d'un discours pré-fait est prégnant avec les écrivains. Ils sont régulièrement invités à parler de leurs œuvres et ont souvent construit des discours clé en main. C'est ce que j'ai pu constater lors des premiers entretiens avec certains d'entre eux : je n'avais même pas à poser de question, l'individu s'auto-interrogeait. Dans d'autres cas, les réponses étaient réduites et répétitives, comme pour ne pas risquer de donner une information problématique et conserver ainsi la maîtrise du discours. Cela est sans doute lié au fait que l'entretien peut s'apparenter aux interviews journalistiques. Le sociologue peut apparaître comme un énième journaliste potentiellement à l'affût d'un *scoop* (souvent au détriment des interviewés). Leur méfiance est légitime.

Pour esquiver cette problématique, il me fallait me distinguer des journalistes et « montrer patte blanche ». C'est ce que j'ai fait en parlant ouvertement de ma démarche, en expliquant ma méthode, mes objectifs, mais également en impliquant les informateurs dans la réflexion. J'ai également tenté d'enrayer ce phénomène en m'ouvrant sur ma propre expérience sexuelle. Cela a permis d'entrer dans une démarche plus intimiste, de faire baisser leur garde tout en incitant les informateurs à rebondir sur d'autres sujets qu'ils n'avaient pas forcément abordés et préparés. Je reviendrai plus en détail sur cette question de collaboration et sur l'intérêt de parler de sa sexualité.

c/ Définition des concepts

La question du type de médium s'est posée : devais-je m'en tenir aux écrivains alors qu'il y a d'autres façons de s'exprimer, de communiquer ? Cherchant à approcher tout ce qui est caché, ce qu'il est difficile à exprimer, je me suis dit qu'étendre mon intérêt à différents types d'artefacts serait intéressant. J'ai donc décidé de ne pas m'en tenir qu'aux écrivains et d'étendre la population aux plasticiens, aux créateurs en général. Je décidai de partir sur la piste de créateurs d'artefacts érotiques en tous genres.

« Artefact » est à entendre comme *artis factum*, « fait de l'art »²⁹, en somme une création qui est le fait de l'humain (la beauté n'est pas dans les choses, mais dans ce que

²⁹ Définition donnée par le Petit Robert 2014.

nous y apportons.) L'artefact est un concept. Il nécessite une ou plusieurs matières³⁰ à travailler ainsi qu'une ou plusieurs méthodes pour la modifier.

Si j'ai privilégié la notion d'« artefact » par rapport à celle d' « objet », c'est parce que cette dernière induit une matérialité. A l'heure d'internet et des réseaux sociaux, cela équivaut, certes, à fermer la voie à un mode de création et de publication en forte expansion. À l'inverse, « artefact » ouvre l'étude aux produits humains matériels et immatériels tels que des blogs, des musiques ou plus simplement des idées. Inclure les idées permettra de penser les rêveries érotiques, les fantaisies, comme des créations érotiques à part entière, pouvant inspirer (ou non) la création d'un autre artefact : peinture, mise en scène, etc. Cela m'aide à embrasser une population diversifiée.

Je préfère également « artefact » à « œuvre »³¹, car plus neutre. « Artefact » ne suggère rien concernant la qualité et le statut de la création (et de son créateur). Je n'opérerai pas de sélection en fonction d'une éventuelle valeur artistique, symbolique et/ou économique de l'artefact. Outre le fait que la valeur économique et symbolique des productions est susceptible d'évoluer en fonction de celui qui les détient³² et de la manière dont elles sont acquises, faire une distinction en fonction d'une valeur supposée me semble discriminant. Par conséquent, le panel se composera d'auteurs/d'artistes à la notoriété variable, mais aussi d'artisans et autres bricoleurs anonymes.

Quant à la qualification d'« érotique », elle n'est pas à entendre en opposition à « pornographique » comme il est de coutume de le faire dans le domaine des arts³³. Ruwen Ogien explique comment les censeurs divisent les œuvres de l'esprit centrées sur la thématique de la sexualité en deux catégories, l'une noble (l'érotisme) et une

³⁰ La matière peut être « naturelle » dans le sens où elle n'a apparemment pas été travaillée par l'homme, ce qui est rarement le cas étant donné que même certains brins d'herbe n'auraient jamais poussé sans l'aide humaine. Mais il peut également s'agir d'un autre artefact qui peut aussi bien détenir un statut de « matériau » ou d'« œuvre ».

³¹ Je serai toutefois amenée à l'employer lorsqu'il s'agit de produits reconnus comme tels.

³² Concernant les évolutions de la valeur économique et symbolique des objets au fil de son parcours biographique, se référer à l'ouvrage de Thierry Bonnot 2002. *La vie des objets : d'ustensiles banals à objets de collection*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

³³ Je ne ferai pas ici la liste exhaustive des critiques d'art qui ont tenté de faire exister (par autorité plus que par preuve) une distinction entre érotisme et pornographie, tout en donnant à l'érotisme une qualité supérieure à la pornographie. L'ouvrage de Franck Evrard 2003. *La littérature érotique : ou l'écriture du plaisir*, Toulouse : Mila, en est un exemple parmi d'autres.

autre (la pornographie), lisier de la première. Ainsi les censeurs ciblent « (...) les représentations sexuelles explicites qui ne sont pas jugées assez « nobles », « belles », ou édifiantes, c'est-à-dire la plus grande partie de la production courante » tout en instaurant « un statut juridique d'exception pour les œuvres de l'esprit qui le « méritent » en raison de leurs qualités littéraires ou artistiques. » (Ogien 2007/a : 8-9). Basée sur des critères flous (indéfinissables, car fondamentalement subjectifs) comme le « beau », « le noble » et « l'édifiant », la distinction entre pornographie et érotisme ne peut être qu'autoritaire et stratégique et n'a, par conséquent, aucun sens dans une étude qui tend à questionner la diversité des désirs et des plaisirs.

J'ai toutefois retenu le mot « érotique » pour deux raisons. Premièrement, même si les deux termes sont communément employés pour désigner des productions ayant pour thème la sexualité, la pornographie reste étymologiquement restreinte aux productions d'images. Or, mon champ d'investigation se veut bien plus étendu. Deuxièmement, le terme « érotique » est récurrent dans le discours des créateurs sélectionnés pour l'enquête. C'est ainsi qu'ils qualifient, pour la plupart³⁴, leurs œuvres, mais aussi leur activité sexuelle. En outre, ces œuvres, une fois publiées, sont souvent classées par les médiateurs dans la catégorie dite « érotique ». L'usage de ce terme fait donc sens concernant cette population précise.

J'ai également préféré artefact « érotique » à « sexuel », car l'érotisme est une activité sexuelle pensée et culturelle :

(...) si l'érotisme est l'activité sexuelle de l'homme, c'est dans la mesure où celle-ci diffère de celle des animaux. L'activité sexuelle des hommes n'est pas nécessairement érotique. Elle l'est chaque fois qu'elle n'est pas rudimentaire, qu'elle n'est pas simplement animale. (Bataille 1957 : 33).

Dans le cadre que je propose, « érotique » concerne tout artefact ayant la sexualité pour thématique principale ou comme visée. Autrement dit, l'artefact érotique peut représenter la sexualité (par les mots, l'image) et peut également la servir : les livres, tenues, vidéos peuvent être employés comme ressources informatives, mais également comme support à l'excitation.

³⁴ Certains acceptent également la notion de « pornographique » mais ils sont plus rares.

Pour autant, l'artefact érotique, tel que je le conçois, ne vise pas nécessairement ou uniquement à servir l'activité masturbatoire. Certains produits catalogués « érotiques » peuvent servir d'autres objectifs, politiques notamment, comme nous le verrons plus loin. Le fait est qu'ils peuvent en outre générer de l'excitation. Notons à ce propos que certains artefacts, non reconnus comme « érotiques », peuvent générer chez certains une excitation et des envies masturbatoires. Franck Évrard explique que le *Cantique des cantiques* ou encore le *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing peuvent susciter ce type d'émois alors qu'il s'agit respectivement d'un écrit saint et d'un travail scientifique (Évrard 2003). Ainsi ma définition d'« artefact érotique » inclut tout artefact susceptible de générer ce type de sensation même s'il n'est pas reconnu « érotique » par les experts autorisés.

C/ Le choix de la résonance érotique

a/ Une volonté de se préserver

Avec les variables retenues jusqu'à présent, le choix en matière d'informateurs reste immense. S'est posée la question d'une variable de sélection supplémentaire. Sélectionner les créateurs selon leurs pratiques sexuelles peut s'avérer intéressant. Étudier uniquement des pratiques entre hommes, sadomasochistes ou urophiles faciliterait l'étude et l'analyse. La population aurait déjà une certaine cohérence, or mon intérêt n'est pas tourné vers un type de plaisirs mais plutôt vers la variété des plaisirs. C'est la complexité qui m'intéresse, par conséquent réduire la population à un seul type de pratique aurait contrarié mon projet.

J'ai finalement opté pour une variable de sécurité, présentant également de forts intérêts méthodologiques. Cette variable je l'appelle *résonance érotique*. J'entends par là le fait de ressentir un intérêt, une attraction pour les artefacts, car ces derniers font écho soit à des fantasmes personnelles soit à des expériences personnelles (régulières ou occasionnelles). Cette variable a pour fonction première de me protéger, moi et mon intimité, face aux effets de l'enquête.

Comme je l'évoquais déjà précédemment, tout chercheur est voué à être changé par son enquête³⁵. Approcher l'Autre c'est accepter de se laisser toucher et de muter. Le chercheur qui se lance dans une enquête sur la sexualité doit se préparer au surgissement de fantasmes « parasites », nés sur le terrain, car enquêter sur la sexualité amène nécessairement à confronter vie intime et vie professionnelle. Il revient à chacun de se questionner sur l'impact de ce type d'enquête sur sa vie personnelle. Pour ma part, ce qui m'importait, c'était de réduire ma confrontation à des pratiques sexuelles qui m'étaient nouvelles, inconnues et conserver *un petit quelque chose pour moi*, un espace d'exploration et une certaine intimité.

Pour moi, la sexualité est une aventure. Je craignais de déflorer des pistes de plaisir par ma recherche et de regretter de ne pas les avoir découvertes dans le cadre de mon intimité où l'exploration est plus libre (pas de contraintes méthodologiques, pas d'objectifs à atteindre, etc.). Sélectionner les futurs informateurs en fonction de ma résonance avec leurs artefacts est ma façon de rester, dans une certaine mesure, dans le familier, le « déjà exploré » tout en découvrant ces activités sous un nouveau jour à travers l'expérience d'autrui. Bien entendu, l'enquête me mènera forcément à approfondir mes connaissances en la matière, ce qui n'est pas sans impact sur ma personne et mon intimité, mais au moins je préserve mes territoires inconnus, « mes Amériques » si je puis dire.

Les tactiques de prévention me concernant ne s'arrêtent pas là. En effet, concernant les interactions avec le terrain, je me suis posée au fur et à mesure certaines limites pour ne pas perdre en intimité. J'ai décidé très tôt de ne pas parler de mes relations sexuelles actuelles, ou alors que très brièvement, juste de quoi permettre à mon interlocuteur de situer mes tendances. Les exemples personnels employés étaient prioritairement des exemples antérieurs à mon actualité, liés à des relations révolues ou alors des expériences de terrain qui relevaient d'un champ sexuel à part. (Je me suis inspirée de la tactique d'un informateur qui a opéré ainsi lors des entretiens : il a occulté le présent pour le préserver, mais partageait volontiers son passé.)

³⁵ Cf. le parcours de Carlos Castaneda (1977).

Suite à diverses propositions faites par mes informateurs, j'ai décidé de me poser des règles supplémentaires visant, toujours, à préserver un espace d'intimité. J'étais prête à m'engager dans certaines expériences sexuelles sur le terrain, mais à condition que celles-ci soient incomparables avec celles qui relèvent de ma vie privée. Je voulais éviter tout risque de compétition. L'idée est de pouvoir dissocier au mieux vie privée et recherche de terrain et surtout de préserver ma vie privée, autant que faire se peut, de certains impacts indésirables.

Pour ce faire, j'optai pour un changement de posture dans le jeu ou bien expérimentai des pratiques sexuelles qui n'entraient pas dans le cadre de ce qui me semblait faisable, désirable dans le cadre de mes relations privées. Ainsi j'ai eu des rapports sexuels avec des informateurs, mais aucune de ces expériences n'a impliqué une quelconque pénétration génitale. J'ai décrété que cela resterait cantonné à mes activités intimes.

Tout cela était rendu possible par ma capacité à penser (et apprécier) une sexualité « amicale », « exploratoire », comme un espace d'expérience distancié de l'intimité (à l'instar de la population étudiée). J'avais, pour ainsi dire, des « dispositions biographiques » pour entreprendre une telle démarche (Broqua 2000).

Compte tenu de mon désir de préserver un « petit quelque chose pour moi », j'ai développé des stratégies qui ont rendu possible une dissociation claire d'un champ d'activité sexuel exploitable pour l'enquête : ni trop nouveau, afin de conserver une zone d'exploration dans le cadre de mes activités intimes ; ni trop semblable, de sorte que les deux champs sexuels ne soient pas mis en concurrence.

Cependant, choisir de rencontrer des personnes avec qui je partage certains goûts laisse supposer une fragilité quant à la prise de recul et ma neutralité. C'est un fait. C'est l'épée de Damoclès qui surplombe tout chercheur (Pfefferkorn 2014) mais qui me semble ici contrebalancé par des atouts méthodologiques substantiels.

Effectivement, rencontrer des individus avec qui la résonance érotique est avérée permet d'esquiver le sentiment de dégoût ou d'une trop grande étrangeté susceptible de rebuter. Lors d'une recherche, l'un des risques encourus est toujours celui de l'excès, que ce soit en distance ou en familiarité. D'après moi, et la recherche le confirmera, il est impossible d'être « poreux » à tout. Il y a des choses qui nous seront à jamais

étrangères, voire intolérables et d'autres qui le sont à l'instant T. Or, pour mener une enquête, il est nécessaire d'accepter de se défaire d'une partie de ses préjugés. Si les pratiques étudiées relèvent de l'intolérable pour celui ou celle qui l'étudie, ce processus est compromis. Choisir ce terrain est une façon de m'assurer une capacité à entendre et à comprendre plus finement les phénomènes sociaux étudiés dans le temps imparti. Je reviendrai sur cette question de distance dans une réflexion plus poussée quant aux limites de ma démarche.

b/ Une population fortement hétéroclite

Étant particulièrement curieuse en matière de sexualité, j'ai pu profiter d'une grande amplitude pour faire mon choix. Je me suis rapidement orientée vers les artefacts à tendance BD/SM*, mais également vers des approches plus grivoises, paillardes même, du sexe.

Tous les artefacts ont un point commun : les pratiques qui y sont dépeintes peuvent aisément passer pour insolites. La plupart relèvent (ou relevaient, concernant l'homosexualité) de ce qui est aujourd'hui appelé « paraphilies »³⁶.

Ainsi, en sélectionnant par résonance j'ai fini par constituer un panel qui n'a aucune homogénéité sur plan de l'orientation sexuelle, des goûts, pratiques et postures/rôles endossés lors des activités sexuelles. Je n'ai pas non plus tenu compte de l'âge, du genre ou de l'origine géographique, de l'ethnie ou de la nationalité, de peur de voir mon panel se réduire comme peau de chagrin.

³⁶ Terme employé en psychiatrie visant à remplacer celui de « perversion » estimé péjoratif. La liste de ces paraphilies est présentée dans le DSMIII (et les versions suivantes), et mêle encore aujourd'hui pratiques légales (exemple : fétichisme*) et illégales (exemple : pédophilie) mais qui restent toutes considérées comme potentiellement pathologiques.

D/ Le terrain

a/ Une dizaine d'informateurs

Les variables de sélection finalement retenues sont les suivantes :

- être créateur d'artefacts érotiques
- que les artefacts fassent écho au vécu personnel
- accepter de participer à l'enquête.
- que je sois en résonance avec lesdits artefacts

Ces variables sélectives répondent à un souci éthique, à des impératifs méthodologiques ainsi qu'à mon intérêt pour la question du plaisir.

J'ai opéré une présélection de treize participants potentiels avec les variables « créateur d'artefacts érotiques » et « résonants avec mes propres pratiques ». Puis le panel s'est resserré en fonction de l'envie de participer ou non et du degré d'enthousiasme perçu. Ils n'étaient alors plus que onze. J'ai réajusté une seconde fois la population : de onze personnes, j'en suis venue à neuf, après avoir vérifié lors d'un premier entretien que les artefacts faisaient bel et bien écho à l'expérience sexuelle personnelle des individus. Enfin, le panel a été augmenté d'une personne lorsque je me suis aperçue que derrière les créations de « Mademoiselle Ilo » il n'y avait pas juste une créatrice de vêtements en latex, mais un binôme complémentaire et indissociable sur le plan créatif, professionnel et intime.

Le panel aurait pu être augmenté sans trop de difficultés. La plupart des informateurs/trices m'ont proposé, de leur propre chef, de me fournir le contact d'amis ou connaissances susceptibles de contribuer à mon projet. J'ai toutefois décidé de m'en tenir à ce panel réduit. Consciente qu'il s'agit là d'une expérience complexe, tant la population est hétéroclite, augmenter le panel aurait sûrement compliqué le travail de comparaison qui s'annonçait d'ores et déjà ardu. En outre je désirai mener une recherche qualitative à visée compréhensive, ce qui nécessite un suivi approfondi avec chaque informateur (travail de la relation de confiance, répétition des entretiens), impossible à réaliser avec une population plus dense, du moins dans les conditions du doctorat.

Ainsi, la population sur laquelle repose principalement mon analyse est composée de dix personnes : Catherine (Robbe-Grillet), Christelle, Erik Rémès (alias Berlin Tintin), Étienne (Liebig), Gala (Fur), Hugo et Ilo, Pierre, M. M, et PD, soit six hommes et quatre femmes. Catherine, Christelle, Hugo et Erik Rémès sont à découvert, il s'agit là des prénoms (et noms) officiels des informateurs. « Étienne Liebig », « Gala fur » sont des pseudonymes que les informateurs ont générés dans le cadre de la création d'artefacts. C'est leur nom d'auteur ainsi que le nom du personnage dont ils narrent les aventures. Quant à « Ilo », il s'agit là du pseudonyme que l'informatrice s'est attribué dans le cadre de sa création de tenues de latex. Enfin, Pierre, M. M. et PD sont des pseudonymes créés (par eux et moi) pour la recherche³⁷.

Précision importante : les informateurs qui se sont créé un pseudonyme dans le cadre de la création d'artefact sont souvent appelés par celui-ci dans certaines interactions du quotidien. Ilo et Étienne, par exemple, sont souvent nommés ainsi par des connaissances ou amis.

Concernant leur âge au début de l'enquête, Jeanne de Berg avait 85 ans, Christelle 37 ans, Erik 51 ans, Étienne et Gala 60 ans, Ilo et Hugo respectivement 41 et 48 ans, Pierre 48 ans, M. M. 65 ans et PD 73 ans.

La majorité des informateurs ont donc dépassé la cinquantaine (pour certains très largement) ou s'en approchent. Cette tranche d'âge est le fruit du hasard et non d'une volonté. Il peut être dû au fait que publier et gagner en notoriété peut prendre du temps. Il peut également être lié à mes goûts personnels pour une certaine approche de la sexualité, ce qui se vérifiera plus tard. En effet il s'agit, dans la quasi-totalité, d'une génération particulière qui a connu encore une sexualité qui rimait avec tabou et transgression ainsi qu'une impulsion de libération : certains ont vécu mai 68, d'autres en sont les frais descendants (Cf. 2e partie).

Les activités qui seront transmises et analysées ne sont pas forcément récentes. Certaines datent d'une vingtaine d'années et certaines anecdotes remontent pour certains à plus de 40 ans. L'aspect révolu, voire ancien, de ces activités représente un intérêt sur le plan méthodologique, car comme me l'a fait remarquer M. M., il est

³⁷ Nous verrons plus en détail la problématique de l'anonymat.

souvent plus simple de parler du passé que de l'actualité en matière de sexualité. L'actuel est l'intimité, ce qui se garde pour soi, tandis que le passé peut plus facilement tomber dans le domaine public, car il y a moins d'enjeux : plus besoin de préserver la relation ou la réputation de l'autre. C'est également plus aisé à analyser ensemble, car il y a déjà un recul possible, parfois désirable.

Enfin, je précise que tous les informateurs sont encore sexuellement actifs³⁸. Preuve, s'il en manquait, que la sexualité (et surtout l'intérêt pour la sexualité) peut couvrir la totalité du temps de vie.

Concernant la localisation du terrain, deux d'entre eux ont été rencontrés en Alsace, les sept autres à Paris et ses périphéries³⁹.

Parmi cette population, seuls deux hommes sont actuellement mariés. Trois sont divorcés (tous des hommes, dont un qui était marié avec un homme) et une informatrice est actuellement veuve. Cette dernière est la seule femme du panel à s'être mariée.

Tous étaient engagés dans au moins une relation privilégiée⁴⁰ durant le temps de l'enquête. La plupart des informateurs comptent un seul partenaire privilégié à la fois. Une seule informatrice entretient deux relations de ce type, simultanément (avec une « soumise » et un « compagnon »). Tous les informateurs ont également des relations sexuelles parallèles à leur/s relation/s privilégiée/s⁴¹. Les concernant, sur le plan sexuel, on peut parler de pluripartenariat⁴².

³⁸ J'entends « actif » selon leur définition, ce qui n'implique pas nécessairement la génitalité, mais de continuer à « jouer ». Certains ont un ou plusieurs partenaires et le seul qui n'en a plus à l'heure actuelle n'a pas pour autant cessé de jouer seul avec les divers outils accumulés.

³⁹ Tous n'ont pas pour autant leur résidence principale à Paris, et certains ont déménagé au cours de l'enquête.

⁴⁰ Pour une définition se référer à la partie 2, chap. II, 1/.

⁴¹ Parfois je vais respecter la règle de la neutralité masculine, mais je vais parfois me permettre de préciser qu'il s'agit bien des deux genres. C'est un choix politique que j'opère pour travailler à démanteler certains stéréotypes genrés, par exemple lorsqu'il est question de prostitution. Je parlerai alors de prostitué/e/s car bien que tous s'accordent sur la majorité de femmes dans le milieu (et encore, les études sont sûrement biaisées) il m'importe personnellement de ne pas noyer les minorités surtout lorsque cela contribue aux stéréotypes et que cela empêche de penser la complexité.

⁴² La notion de pluripartenariat sera employé dans le sens proposé par Philippe Combessie : « On parle de pluripartenariat, ou de multipartenariat, lorsqu'une personne a plusieurs partenaires ; cela peut se faire de façon séquentielle (lorsqu'une relation ne commence qu'après la fin de la précédente), simultanée (lorsqu'il y a plusieurs relations parallèles) ou dans le cadre de sexualité collective (lorsque plus de 2 personnes ont des rapports sexuels dans un même espace). » (Combessie, 2014 : 655) Pluripartenariat sera

Cinq informateurs ont des enfants (le maximum est de deux enfants). Il s'agit de tous les hommes de la population, hormis celui qui se reconnaît comme « homosexuel ». Les femmes sont toutes nullipares et trois d'entre elles ont précisé que c'était par choix. Je note également que tous ont fait des études supérieures, de bac +2 à bac +7.

b/ Nommer une population créée de toute pièce

Cette population est une création de toutes pièces. Elle ne se reconnaît pas d'une même communauté érotique (Rubin 2010) et n'a pas été rencontrée sur un terrain précis comme un bar, une association, une boîte de nuit, etc. Elle n'a donc aucune cohérence préexistante.

Certains d'entre eux se reconnaissent d'une communauté érotique spécifique. Erik se reconnaît de la communauté gay. D'autres disent plutôt participer à un milieu SM* dit « la scène » (Parisienne en l'occurrence), c'est le cas de Jeanne de Berg, Gala Fur et Christelle. D'autres cependant ne font mention d'aucune communauté érotique en particulier comme c'est le cas de PD, de M. M. ou d'Étienne. Enfin, ils sont plusieurs à traverser différentes communautés, au gré de leurs envies du moment. C'est le cas de Pierre qui se rend à la fois dans les « boîtes à cul » pour les rapports sexuels entre hommes, mais aussi dans les milieux BD/SM* nationaux et internationaux.

Toutefois, j'ai constaté, suite aux entretiens, que des liens se tissaient de diverses façons entre ces dix individus.

Que certains membres de la population se connaissent n'a rien d'étonnant. Par exemple, Christelle, Gala Fur et Jeanne de Berg ont fréquenté toutes les trois la scène parisienne⁴³, il était donc probable qu'elles s'y croisent. D'autres ont des amis ou des connaissances communes. C'est le cas d'Ilo et Hugo qui connaissent manifestement plusieurs personnes également connues de Gala Fur. À nouveau, cela est peu étonnant, puisque les pratiquants du BD/SM* et les fétichistes* peuvent se retrouver dans les mêmes soirées spécialisées⁴⁴ (Rigaut 2004). D'autres se connaissent de nom car ils sont

préférés à multipartenariat afin de se démarquer de la définition de l'OMS et du cadre épidémiologique que cela suppose.

⁴³ Formule courante dans le terrain pour désigner un milieu BD/SM* particulier. On parle également de scène new-yorkaise par exemple. Formule d'autant plus intéressante qu'elle met en exergue la dimension théâtrale de ces pratiques.

⁴⁴ J'entends par là des soirées privées ou semi-publiques qui portent sur un type d'activité (gay, BD/SM*, etc.) et/ou un thème (*bareback**, dominatrices* et soumises, etc.) ou sur un script précis.

publiés par la même maison d'édition, c'est le cas d'Étienne, Erik et Gala Fur. D'autres connaissent également un membre de la population et/ou une de ses œuvres, car ils consomment leurs artefacts. Par exemple, Pierre a lu les livres d'Erik Rémès ainsi que des ouvrages rédigés par Jeanne de Berg. Hugo me montrant le blog d'un photographe (érotique) dont il apprécie particulièrement le style me montre, sans le savoir, plusieurs photos auxquelles un autre informateur a contribué.

Enfin, il s'avère que certains membres de la population se sont contactés dans le cadre de créations artistiques et/ou érotiques. M. M par exemple a été contacté par l'un d'eux, afin d'illustrer son dernier ouvrage de l'une de ses peintures. Je présume également que certaines des femmes dominantes du panel ont potentiellement joué ensemble lors de soirées publiques ou privées. La plus grande surprise fut de découvrir que Pierre et M. M. avaient des activités artistiques, érotiques, communes : évoquant à Pierre mon désir de rencontrer un certain M. M. ce dernier m'annonce qu'il le connaît et m'explique qu'ils organisent des séances de photos érotiques ensemble depuis des années. Y aurait-il finalement du sens dans « mon » chaos ?

C'est encore trop tôt pour le dire, mais il me semble intéressant de relever qu'ils aient pu être amenés à se rencontrer, voire à collaborer sur le plan professionnel et sexuel.

Enfin, il apparaît également qu'ils partagent tous un sentiment de différence, d'écart à la norme, ou plutôt vis-à-vis de ceux qui incarnent cette norme, d'après leurs dires. Notons que dès lors que je parlerai de normes il sera uniquement question de représentation des normes d'après une personne ou une population. Ces représentations peuvent par conséquent se rejoindre ou s'opposer. Elles peuvent également être en contradiction avec une potentielle norme commune ou statistique.

Cette population incarnant la norme est conçue par les informateurs comme majoritaire sur le plan numérique et dominante car elle est préservée du jugement social, contrairement à eux (d'où le développement de pseudonymes et d'avatars pour investir la place publique). Cette population existe beaucoup dans les conversations ainsi que dans les ouvrages, car elle sert à la comparaison et à la distinction de leur expérience sexuelle. C'est l'Autre.

Cette population « autre », tout comme ces unités (puisqu'elles ne se distinguent pas de la masse), sera dorénavant appelée *normos**. J'emprunte ce terme à la romancière américaine Katherine Dunn qui l'emploie dans *Amour monstre* (Dunn 2016). Elle place ce mot dans la bouche des membres d'une famille de professionnels du spectacle qui sont tous dotés d'une particularité physique⁴⁵. La particularité physique est une chose valorisée dans cette famille, car le monstrueux est pour eux extraordinaire (et source travail car ils en tirent profit en s'exhibant). C'est ce qui les distingue de cette masse de « normos* »⁴⁶. J'apprécie ce terme car il s'agit d'une caricature grammaticale de « normaux », une sorte d'interdit anthropologique apparemment partagé par la population. En effet, les informateurs n'ont jamais parlé directement de gens « normaux »⁴⁷. Normos* permet alors de remplacer les propos pudiques (« eux », « les autres ») et de nommer cette masse informe dépeinte par les informateurs (moi incluse) dont aucun membre ne semble se distinguer tant ils œuvrent à se ressembler dans la fadeur, le manque de difformité distinctive, individualisante (ici sur le plan des pratiques sexuelles). L'aspect caricatural de « normos* » est également appréciable parce qu'il permet de mettre en relief le fait qu'il s'agit là d'une représentation, d'un stéréotype qui n'a pas forcément d'existence empirique.

Puisque tous les membres de la population se distinguent d'une masse de normos*. Je présume que, s'ils étaient amenés à faire face à cet « alter » commun, tous ensemble, ils pourraient temporairement se penser comme un « nous ».

Par cette opposition commune à la norme, je choisis de présenter la population sélectionnée sous le terme de *kinky**.

⁴⁵ La narratrice est naine, bossue, albinos et chauve, son frère est une sorte d'homme-poisson, ses bras et jambes étant des nageoires, les deux autres sœurs étaient siamoises. Le petit dernier de la fratrie n'ayant, à première vue, aucune difformité. Il était d'une « morne banalité » (Dunn 2016 : 20) et a bien failli être abandonné à la naissance par cette famille qui ne valorise que la monstruosité.

⁴⁶ Je garderai le pluriel y compris au singulier car un normos* n'est jamais unique, individuel, il n'existe que parce qu'il fait partie d'une masse.

⁴⁷ Parfois avec les adeptes du BD/SM* et du fétichisme* nous parlons de personnes « vanille* » pour désigner ce « eux », mais j'ai préféré ne pas conserver ce terme car il n'est propre qu'à une partie de ma population, tandis que « normos* » parlera à tous puisqu'il se fait caricature grammaticale du mot qu'on ne saurait visiblement employer.

« *Kink* », terme anglais, signifie dans son sens premier une forte tordaison, « *a sharp twist or curve in something that is otherwise straight* » et peut également servir de manière informelle à qualifier « *a person's unusual sexual preference* »⁴⁸. Rubin emploie ce terme pour désigner « principalement les pratiques comme le sadomasochisme (SM*), le bondage et la discipline, ou encore le fétichisme. » (Rubin 2010 : 319) et donc dépasser le champ limité de l'acronyme BDSM*⁴⁹. *Kinky** est un terme fourre-tout, puisqu'il désigne un écart à la norme, sur le plan sexuel, sans préciser de quel type d'écart ni exactement de quelle norme il est question. Il me permet par conséquent de contenir toute la diversité de la population retenue.

Son principal avantage consiste à ne générer aucun a priori négatif, à la fois dans notre discipline et dans la population étudiée. Ce terme n'est pas connoté aussi négativement que « perversions » ou « paraphilie » (qui, même s'il se veut moins stigmatisant reste une classification psychiatrique). Ces termes, issus du vocabulaire psychiatrique, incitent à présumer d'une pathologie, au mieux d'une déviance, tandis que se sentir *kinky**, c'est se sentir étranger à la norme sans préciser l'axe sur lequel on se positionne pour estimer cela (du sain au malsain, du normal ou du pathologique, du plus courant au plus rare, etc.). *Kinky** permet également de penser l'accumulation de goûts « tordus », contrairement à la « perversion » qui est forcément liée à une obsession singulière⁵⁰, sans pour autant affilier l'individu à une communauté particulière⁵¹.

*Kinky** laisse par conséquent la voie libre à toutes les interprétations de ces pratiques sexuelles.

⁴⁸ Définitions provenant du *New Oxford American Dictionary* 2010.

⁴⁹ Je note cependant que Czuser, qui s'intéresse aux « pratiquant-es de BDSM » utilise également la racine « *kinky* » pour nommer la population étudiée. Ils deviennent alors des « *kinksters* », terme qu'il a emprunté à sa population (Czuser 2017). Dans ce cas la notion de *kinky** se voit réduite à une population et à un ensemble de jeux et pratique spécifique, ce qui ne sera pas le cas dans l'étude ici présente. Pour faire la distinction, je ne parlerai donc pas de « *kinksters* » mais d'« individu *kinky* » (ibid.).

⁵⁰ D'après Freud « l'« essence des perversions seulement dans le caractère exclusif et invariable de ces déviations, caractère qui les rend incompatibles avec l'acte sexuel en tant que condition à la procréation » citation tiré de Freud, S. 1972. *Introduction à la psychanalyse*. Paris : petite bibliothèque Payot, p302 cité par Katz (2001 : 63-64). Il précise que « selon ce modèle d'exclusivité, l'acte doit se détourner complètement du but de reproduction avant de devenir pervers – voilà, en effet, un généreux modèle reproductif. » (ibid. : 64)».

⁵¹ BDSM* et fétichisme* sont également des termes qui recouvrent une grande diversité de pratique (Rigaut 2004) mais ils font référence à un milieu et un imaginaire érotique spécifique auxquels certains informateurs, tels qu'Étienne ou Erik, ne se reconnaissent pas ou plus.

c/ De la nécessité de ne pas se limiter à l'étude de cette population

*Kinky** n'a de sens que s'il n'existe des personnes « non-tordues » (*straight* en anglais). Ce concept ne peut être pensé sans son opposé, à l'instar du binôme normal/anormal. Ainsi, même si je n'ai pas investi autant de temps à l'étude des normos* que des *kinky** il importe de se renseigner à leur propos.

Par chance, ma recherche a eu d'heureux effets secondaires. En effet, mon sujet a constamment suscité l'intérêt des personnes auxquelles je l'exposais (quelle que soit leur sexualité). Ainsi, des inconnu/e/s me voyant régulièrement travailler dans un bar, ou dans une bibliothèque, entourée de « bouquins pornos », sont entrés en contact avec moi pour me demander ce que je pouvais bien faire avec « ça ». Et bon nombre se sont ouvertes spontanément à moi au fil de la conversation. Ils/elles ont réagi à propos de mon sujet, montrant leur intérêt, parfois leur perplexité, voire leur dégoût ou leur malaise. Certains se sont même risqués à parler de leur intimité sexuelle. Cela m'a permis de récolter des données concernant ces gens que j'ai préjugés (au moins statistiquement) « normaux » : leurs pratiques sexuelles, leurs représentations, leur intérêt et leur ouverture quant aux pratiques *kinky**.

Par ailleurs, les différents discours concernant la sexualité diffusés dans la société via les artefacts sont constamment traversés par la problématique de la norme et de la marge⁵². Il me semblait essentiel de m'imprégner de ces discours afin d'ancrer cette problématique dans son terreau culturel. J'ai fait de sorte d'être attentive aux médias (journaux, télévision, internet) dès lors qu'ils abordaient, sous un angle ou un autre, la question de la sexualité. Les informateurs et rencontres passagères m'ont également nourrie sur ce point, en me conseillant des ouvrages, des reportages, des sites internet, etc.

J'ai également pris le parti de rencontrer un sexologue ainsi qu'une conseillère conjugale du planning familial en vue de m'informer sur leurs connaissances et leur conception de la sexualité. Cela m'a semblé pertinent, étant donné que sexologues et associatifs certifiés sont les rares personnes habilitées (en théorie) à éduquer à la

⁵² Ou peut-être est-ce aussi ce qui m'intéresse tout particulièrement en tant qu'individu formé par la sociologie...

sexualité. Ils sont les détenteurs d'un savoir et sont chargés, entre autres, de rappeler ce qui est tolérable ou non en France.

Tout cela a contribué à approfondir ma connaissance du contexte culturel et, de ce fait, à augmenter ma capacité de recul le champ de mes interprétations des informations recueillies. Ces ressources supplémentaires me servent également à penser la distance entre individus *kinky** et *non-kinky**.

Enfin, je suis moi-même un individu doté d'une vie intime et d'une sexualité, qui plus est *kinky**. Ces connaissances ne seront pas exposées pour des questions d'intimité mais elles me serviront nécessairement ma compréhension et mon interprétation des pratiques analysées.

En somme, mon approche ethnographique se voulait la plus englobante possible, dans la mesure de ce qui m'était accessible et faisable dans le temps imparti.

2/ Une démarche inductive

A/ Faire le choix des entretiens *in vivo*

Il me semble nécessaire de préciser pourquoi il m'importait tant de mener les entretiens en face à face et non via internet, distribution de questionnaires ou téléphone, comme d'autres en ont fait le choix avant moi. Comme évoqué précédemment, parler de sexe, c'est déjà à s'engager dans une forme de relation sexuelle. Cela peut entraîner des complications (desquelles je répondrai plus tard), mais c'est avant tout une manne d'informations.

D'une part, concernant les informateurs qui ont rédigé des ouvrages, il m'importait de me rendre compte s'ils se jouent *in vivo* tels qu'ils se dépeignent dans leurs livres. Les rencontrer m'a permis d'estimer le degré de fidélité de l'artefact et donc des informations que je comptais employer comme support à ma réflexion.

D'autre part il est délicat de lire les émotions d'autrui via les correspondances par SMS ou mails qui ne permettent pas de capter les intonations et les silences ainsi que certains signaux corporels contribuant à la compréhension du discours (tels que sourires, clin d'œil, etc.)⁵³ Or, le sujet étant particulièrement sensible, je ne voulais pas augmenter le risque d'une mésentente qui pèse déjà sur tout type d'échange. Capter les mimiques et gestuelles corporelles me semble essentiel afin de donner de l'épaisseur aux propos, cerner ce qui est tu ou seulement exprimé par la métaphore. De surcroît, il s'agit d'un terrain sensible (Fassin 2006). La conversation peut rapidement mener sur des sujets polémiques voire invasifs (pour l'informateur tout comme pour le chercheur), comme la maladie, la violence ou la stigmatisation. Un « terrain sensible » implique, selon moi, une approche sensible. Il m'importait par conséquent de pouvoir écouter, mais aussi ressentir l'état de l'interlocuteur afin de ne pas le brusquer plus que de raison.

En outre, l'humour étant un mode de communication pratiqué par un bon nombre d'informateurs, sans l'intonation ou les petits sourires complices, certains propos auraient pu passer pour ce qu'ils ne sont pas : des avances, voire des menaces, au premier degré.

Pour autant, je n'ai pas exclu les autres formes de communication. J'ai souvent communiqué par mail ou SMS avec les informateurs, mais je note qu'il m'a été particulièrement utile d'avoir échangé en face à face avec eux avant cela. Je pouvais alors, mentalement, calquer le souvenir de leur façon de s'exprimer sur les mots inertes s'affichant sur les écrans. De la sorte, je leur donnais vie et cernais parfois les sous-textes cachés.

⁵³ Pour plus de détails, se référer à l'article de Stéphane Beaud intitulé « L'usage de l'entretien en sciences sociales ». Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique » (Beaud 1996), qui évoque précisément tout l'intérêt de pouvoir capter ces détails objectifs qui permettent de soutenir l'interprétation du matériel discursif récolté durant l'entretien.

Concernant l'option des entretiens téléphoniques, je doute que cette procédure m'eût permis d'opérer des entretiens aussi longs et détaillés que ceux obtenus en allant à la rencontre de la population⁵⁴. L'entretien téléphonique et la distribution de questionnaires sont sans doute des atouts méthodologiques pour une enquête quantitative, mais ce n'est pas le cas. Mesurer des variables prédéfinies n'a aucun sens avec un panel aussi divers. Mon enquête se veut qualitative et exploratoire, ce qui nécessite une prise de contact approfondie et prolongée avec la population. J'ai d'ailleurs pu m'apercevoir après coup qu'une relation de long terme, à l'image de ce qui s'est créé avec la majorité des informateurs, n'aurait sans doute pas eu lieu si je n'avais pas fini par me présenter à eux, en chair et en os.

Par exemple, Ilo et Hugo ont coutume de faire des rencontres via internet. Par leur activité professionnelle (la vente de tenues en latex) ils sont amenés à converser avec leurs clients concernant les tenues pour les adapter aux besoins et désirs de ces derniers. De fil en aiguille, ces échanges peuvent déboucher sur des discussions plus intimes et un désir de rencontre cordiale. C'est à ce propos qu'ils m'ont parlé de ceux qu'ils nomment les « fantasmeurs »⁵⁵. Individus qui, selon le binôme, disent pratiquer mais étrangement qu'ils ne rencontrent jamais. Hugo m'explique qu'ils n'insistent pas avec ce type de personne, cela ne les intéresse pas.

Autrement dit, au bout de quelques échanges intéressants, si la personne ne pointe pas le bout de son nez, l'intérêt se dissipe et la relation s'étiole. Pierre présente un point de vue similaire. Il me parle d'un jeune homme, désireux d'apprendre le *Shibari**, qui l'a contacté via les réseaux sociaux pour lui demander conseil. Pierre n'a pas donné suite puisque le jeune homme voulait une « recette » et n'a pas proposé de rencontre. Au regard de ces informations, j'émet l'hypothèse que plusieurs informateurs n'auraient pas donné suite à ma proposition si je n'avais pas accepté de venir physiquement à leur rencontre. Le fait d'être sur place, avec eux, a souvent contribué à étendre l'entretien dans le temps grâce à l'emportement généré par l'échange engagé.

⁵⁴ Les entretiens pouvaient durer jusqu'à 4 ou 5 heures selon la disponibilité des informateurs et le temps qu'ils avaient envie de m'accorder sur le moment.

⁵⁵ Newmahr parle également de ces personnes qui se cachent derrière les écrans, nommés « wannabes » (ceux qui voudraient être) et explique d'ailleurs qu'ils peuvent représenter un biais dans l'étude des pratiques SM* via des contacts internet, car ils sont présents sur les sites, mais ne pratiquent pas le SM* (Newmahr 2010/b). Il s'agit en somme d'une autre population.

Par ailleurs, désirant mener une enquête qualitative, je n'étais pas hostile à l'observation participante, dans la mesure où l'expérience est proposée par l'informateur (question de volontariat, toujours) et qu'elle s'inscrit dans le champ des possibles défini en amont⁵⁶. Le fait de les rencontrer en face à face m'a ainsi permis de me mettre « à portée de main ».

J'ai également décidé de procéder de la sorte, car je m'en sentais capable. Mon expérience avec la soixantaine d'étudiants m'avait en quelque sorte rodée à la tâche. En outre, je dispose de suffisamment de vocabulaire issu de champs lexicaux différents pour pouvoir m'adapter au discours de l'informateur.

Entre socialisation primaire et secondaire, études universitaires et bénévolat à SOS Hépatite j'ai accumulé du vocabulaire paillard, mais aussi du vocabulaire scientifique et médical ou encore un vocabulaire *poussiéreux*⁵⁷. Cela aide à gommer les éventuelles différences de statut et écarts culturels liés au niveau social, mais également à l'âge : nous nous retrouvons à parler la même langue, au moins sur ce sujet. En plus des vocabulaires, j'ai également acquis beaucoup de répartie au fil de mes diverses expériences de vie. Mes dix ans de bénévolat, à parler de sexualité avec des populations diverses (usagers de drogue, familles, prostitué/e/s, étudiant/e/s, lycéen.ne.s, etc.), m'ont donné l'occasion de vivre de multiples situations auxquelles j'ai eu à m'adapter en trouvant des parades, souvent par l'humour et l'empathie. Ainsi, je disposais, selon moi, des outils et de l'aisance nécessaires pour me lancer dans des rencontres *in vivo* avec une certaine sérénité.

Enfin, rencontrer les personnes en face à face a permis de donner une toute autre dimension aux entretiens. D'un temps de recueil de discours ils sont devenus de véritables temps d'immersion dans le terrain et d'observation, comme je vais le présenter.

⁵⁶ La participation à des jeux sexuels m'a semblé possible dans la mesure où il s'agit d'une expérience qui m'intéresse, et que cette dernière se démarque de ce qui fait mon intimité. C'est une façon pour moi de conserver une marge d'intimité afin que toutes les sphères d'activité qui font mon quotidien ne se confondent pas.

⁵⁷ J'entends par là un vocabulaire employé dans les ouvrages érotiques tel que « enconner », « décharger », « faire beau cul » etc. en somme tout ce qu'on a pu trouver par exemple sous la plume de Sade (1998, 2013).

B/ Prise de contact et choix du lieu

a/ Se laisser emporter

Après avoir opéré ma sélection, il m'a fallu me procurer les contacts de la population en question. Dans certains cas, j'ai trouvé un mail sur leur site internet (ce fut le cas pour Pierre, Ilo et Gala Fur), dans d'autres je passai par le biais des maisons d'édition qui me fournissaient un mail ou acceptaient de transmettre une lettre (Étienne, Erik, Catherine Robbe-Grillet). Concernant PD, je disposais déjà de son contact puisqu'il était une connaissance antérieure à l'enquête. Quant à Christelle, c'est une collègue de travail qui, apprenant le nouveau virage de ma thèse, m'a parlé de cette « amie d'enfance » et transmis son mail. Enfin, M. M. était sur la liste des personnes que je désirais contacter mais après avoir envoyé un message sur la page « contact » de son site internet je n'ai reçu aucun retour. C'est Pierre qui nous mettra en contact après avoir passé un « *deal* » avec moi (celui-ci est décrit plus loin).

Par mail, par lettre ou encore de vive voix, j'ai présenté aux personnes visées mon projet et mes intentions afin de solliciter un premier entretien. J'exprimais déjà, lors de ce premier contact, les raisons de mon intérêt tout personnel pour leurs créations, laissant ainsi, volontairement, apparaître certains de mes goûts sexuels et affinités possibles. Les réponses furent rapides et accueillantes dans la plupart des cas. Certains entretiens ont eu lieu à Strasbourg et ses environs, d'autres m'ont amenée à gagner la capitale.

J'ai décidé de laisser le choix du lieu, de la date et de l'heure du rendez-vous aux informateurs. J'avais uniquement précisé qu'il était préférable que nous disposions, au minimum, d'une heure pour ce premier entretien et que le lieu soit relativement calme (puisque'il me fallait enregistrer l'échange). Le reste était « à leur guise ». J'avais également proposé, pour ceux que ça pouvait arranger, de réaliser l'entretien dans mon propre logement à Strasbourg.

Je me suis retrouvée à réaliser les entretiens dans deux types de lieux différents : tantôt des espaces publics, tantôt des espaces privés. Gala⁵⁸ m'a donné rendez-vous dans un hôtel qui fait également salon de thé, tout comme Catherine. Dans les deux cas, l'entretien fut relativement court (une heure et demie), car elles avaient d'autres rendez-vous après celui-ci. Toutefois, Gala a pris du temps après l'entretien pour me faire découvrir une librairie insolite qu'elle affectionne tout particulièrement.

D'autres m'ont accueilli dans leur espace de travail. Ce fut le cas d'Ilo et Hugo ainsi que d'Étienne. Ilo et Hugo m'ont fait venir dans l'atelier où ils confectionnent les tenues en latex qui m'intéressent tant. Ils m'avaient initialement attribué une heure d'entretien, mais emportés par la conversation, l'entretien a dépassé les trois heures.

Étienne m'a emmenée dans le bureau qu'il occupe en tant qu'agent social après m'avoir promenée dans la capitale. N'ayant pas posé de limite de temps, il m'a emmenée à la station radio où il intervient régulièrement dans un talk-show, puis il m'a fait visiter une église qu'il affectionne avant de m'inviter dans un restaurant chargé d'histoire. Ce n'est qu'après, rassasiés, que nous sommes allés sur son lieu de travail. Un véritable circuit touristique des lieux de vie que le « pornophile » (comme je me plais à l'appeler) apprécie. Par ailleurs, nous avons effectué tous les trajets ensemble, sur son scooter, temps privilégié durant lequel nous avons continué à converser. Notre entretien officiel n'a duré que deux heures, mais nous avons passé quasiment une demi-journée ensemble à parler principalement « de cul ».

Pierre m'a accueilli dans un premier temps dans son atelier, lieu où naissent les sculptures. Puis il m'a proposé d'aller dans sa maison et de poursuivre l'entretien dans sa cuisine (la maison était proche de l'atelier). Arrivée en début de soirée (21h), je suis repartie de chez lui vers une heure du matin.

Christelle m'a emmené dans son lieu de résidence du moment, autrement dit chez son ex, endroit où elle dispose d'un donjon particulièrement riche pour s'adonner à ses activités BDSM*. Elle m'a convié à un dîner et envisageait de m'emmener également

⁵⁸ Je vais parler de Gala et non de Gala Fur dès lors qu'il est question de la personne que j'ai rencontrée, autrement dit de l'auteur, c'est une façon de faire la distinction entre personne et personnage dans son cas. Cela m'importe pour être précise : je reviendrai plus loin sur cette décision.

au « goûter du divin marquis »⁵⁹ mais cela n'a malheureusement pas pu se faire. Notre entrevue s'est achevée vers une heure du matin, d'où environ quatre à cinq heures de présence.

PD, pour sa part, m'a proposé de venir chez lui, lieu où il vit, bricole et entrepose ses créations. C'était la première fois que l'on se retrouvait en dehors du « bistrot ». L'entretien a également duré une bonne partie de la soirée (entre quatre et cinq heures également).

Erik m'a également invité dans son appartement, lieu où il travaille en tant qu'écrivain et où sont exposées plusieurs de ses peintures dont l'une sert d'ailleurs de couverture à *Sérial Fucker, journal d'un barebacker* (Rémès 2003).

Enfin, M. M. fut le seul à avoir choisi de réaliser l'entretien chez moi. C'était, dit-il, l'opportunité de rendre visite (avant l'entretien) à des amis tatoueurs qui ont leur boutique non loin de mon domicile.

Pour le second entretien officiel, j'ai décidé une fois de plus de me laisser porter par les envies de mes informateurs, constatant que cela m'avait été profitable jusque-là. Certes, les lieux publics manquent d'intimité, mais dans les cas où l'entretien se déroulait chez eux, de leur plein gré (car c'est leur proposition) l'entretien devenait une véritable immersion dans les lieux de la création artistique et sexuelle. Le lieu était le même, ou du même type, dans la majorité des cas.

Gala Fur m'a emmenée dans un autre salon de thé où elle a ses habitudes. Catherine, m'a proposé de la rejoindre dans ses appartements pour l'entretien, ce qui nous a permis, une fois l'entretien achevé, de rejoindre sa soumise, Beverly, dans ses propres appartements pour un verre et une longue conversation en *off*. Ilo et Hugo m'ont accueillie à nouveau dans leur atelier pour le second entretien, mais aussi pour le *before*⁶⁰ durant lequel j'eus l'occasion de rencontrer leurs « ami/e/s » (dont plusieurs ont

⁵⁹ Nom de soirées qui ont lieu dans la boîte SM* parisienne nommée *Cris et chuchotements*.

⁶⁰ Concernant Ilo et Hugo, il s'agit d'un temps convivial avant de rejoindre la soirée officielle durant laquelle les convives se préparent et prennent l'apéro.

été modèles pour la promotion de leurs produits). Nous sommes ensuite partis tous ensemble à l'une des soirées BDSM*/*fetish**⁶¹.

Étienne m'a à nouveau emportée sur son scooter à la découverte de Paris. Il m'a cherchée à Pigalle pour m'emmener manger dans un « p'tit bistrot sympa » (toujours chargé de ces histoires qu'il aime à me conter) avant de me faire découvrir les locaux où se confectionne le journal satirique Siné Hebdo auquel il contribue régulièrement. C'est dans ces locaux que nous réalisons le second entretien.

Lorsque nous avons pris rendez-vous avec Pierre pour le second entretien, il m'avait proposé de le rejoindre chez lui, or il s'était passé la veille un évènement particulièrement problématique (que je ne préciserai pas pour des raisons de confidentialité). L'évènement ayant particulièrement éprouvé Pierre, j'ai estimé qu'il valait mieux reporter l'entretien, ce qu'il a accepté. Malgré tout, nous avons passé un bout de soirée en *off* à discuter de l'évènement ainsi que de créations et d'expériences diverses. L'entretien officiel aura lieu chez moi, plusieurs mois plus tard à sa demande (j'avais proposé qu'il décide de la période où il se sentirait à nouveau capable de parler). Notre échange prendra à nouveau une grande partie de la nuit.

PD m'a, à nouveau, accueilli chez lui une bonne partie de la soirée.

Erik m'a également proposé de revenir chez lui sur un créneau de deux heures, ce qui deviendra une sorte de coutume, même pour nos rencontres en *off*.

Quant à M. M., il est revenu chez moi trois petites heures jusqu'à ce qu'il ait été contraint de retourner à ses devoirs familiaux.

b/ Intérêts de cette démarche

Offrir cette marge de manœuvre aux enquêtés est avant tout une façon de montrer mon attention à leur confort et m'assurer que la rencontre s'ajuste à leur besoin de

⁶¹ Je précise BDSM*/*fetish** car comme le relève Rigaut (2004), ces soirées brassent des amateurs/trices de jeux fortement différents. Lui estampille ces soirées *fetish** mais je trouve cela réducteur. Cela peut prêter à confusion, car on ne s'attendrait pas alors à y découvrir des pratiques BD/SM*. De ce fait, n'ayant pas d'autre terme, je parlerai dorénavant de soirées BDSM*/*fetish**. Je parlerai uniquement de soirées *fetish** quand il s'agira d'Ilo et Hugo afin de mettre en relief leur goût prédominant pour cette tendance.

confidentialité (vis-à-vis de moi ou vis-à-vis du monde). Mais cette démarche eut bien d'autres heureux effets.

Cela m'a permis d'en apprendre plus sur leur environnement et leur mode de vie, et notamment leur façon de faire exister leur personnage. Par exemple, j'ai pu constater qu'Étienne vit en tant qu'Étienne Liebig, son personnage de roman érotique, la plupart du temps passé en dehors de son espace privé. En le suivant dans différents espaces (plus ou moins publics, et où il est plus ou moins connu) et diverses activités j'ai pu constater le peu de changement de son comportement et de sa façon de « parler cul ». Il ne semble pas faire un secret de son obsession pour le sexe. Même ses collègues, rencontrés au journal ou sur son lieu de travail (où il est connu sous sa véritable identité), ne se sont pas étonnés du sujet de nos conversations (au journal, Étienne avait même laissé la porte du bureau ouvert durant l'entretien).

Me laisser emporter dans les activités et lieux qu'ils souhaitaient me partager m'a permis de découvrir le champ d'action de leur personnage (les lieux où ils l'exposent et ceux où ils le masquent) ainsi que d'autres facettes. Tout cela a apporté de la texture aux discours et m'a permis d'en apprendre plus sur les stratégies d'existence vis-à-vis du risque de stigmatisation et la préservation de l'intimité. En effet, certains ne m'ont jamais proposé de venir chez eux alors que la relation m'a semblé particulièrement poussée entre nous (c'est le cas d'Étienne ou de M. M.). J'ai pu ainsi supposer une forte séparation entre les différentes sphères sociales (notamment vie familiale et vie « amicale ») et deviner, par la même occasion, quel était le statut qui m'était attribué : connaissance, « amie » (sous-entendu partenaire de jeu), journaliste, etc.

Concernant ceux qui m'ont ouvert leur espace privé, de vie ou de travail, les apports furent importants puisque j'ai pu en apprendre davantage sur la conception des artefacts, la relation que les créateurs ont avec leur création (et son évolution) ainsi que le parcours de vie des objets (Bonnot 2002). Apport qui me permettra de cerner la place essentielle de l'art dans leur sexualité. En outre, l'espace, souvent débordant d'artefacts, était un environnement particulièrement propice à l'entretien : les informateurs pouvaient se servir des objets en présence pour illustrer leurs propos, m'ouvrant à un autre degré de compréhension de la parole donnée.

Enfin, cette approche a fait la place belle à une relation d'initiation, voire de collaboration complice. Il est important de préciser que tous avaient déjà à cœur et une envie manifeste de me partager leur univers. Je n'ai pas eu à forcer quoi que ce soit (ce qui s'explique d'ailleurs stratégiquement, nous le verrons plus loin). Le fait de me mettre « à portée de main », curieuse et enthousiaste, a manifestement contribué à asseoir ce rapport d'initiation et de bienveillance à l'égard de ma recherche. Par ailleurs, plusieurs écrivains ne voyaient pas en moi uniquement une commère de vice, mais également une « écrivaine » qui, comme eux, allait devoir trouver un moyen de faire de la place à ses idées, à ses mots. Ce qui nous liait, au-delà des goûts sexuels, dans une autre forme de vulnérabilité. De ce fait, l'initiation s'est également faite sur un plan professionnel en me prodiguant leurs conseils ainsi que des pistes de publication.

En somme, cette approche a permis d'obtenir beaucoup de données supplémentaires et m'a encouragée à penser l'entretien comme une expérience à part entière, qui appelle alors à la description et à l'analyse de celle-ci. Il est question alors d'entretiens ethnographiques (Beaud 1996) que j'ai retranscrits dans leur épaisseur en notant les rires, les silences, les gestes et autres indices permettant de penser le discours dans son contexte et de gagner en réflexivité.

C/ Les techniques employées

a/ Le premier entretien

Le premier entretien effectué avec les informateurs est de type exploratoire.

Je suis venue à eux sans questionnaire, uniquement avec quelques connaissances de leurs artefacts. Je ne voulais pas attendre d'avoir pris connaissance de la totalité de leurs créations pour les rencontrer. C'était pour moi une façon de tempérer mon envie d'orienter l'entretien sur tel ou tel aspect qui m'aurait particulièrement intrigué. Je souhaitais les laisser me guider dans leur univers.

J'ai pris appui sur un ou deux artefacts pour orienter cette première conversation. Nous avons abordé dans tous les cas les raisons de la création de ces artefacts ainsi que le processus créatif. Outre les données recueillies, cette approche m'a permis de me familiariser avec la personne, d'adapter mon vocabulaire au sien, d'estimer le degré de correspondance entre les artefacts et des événements vécus et d'aborder la problématique de l'anonymat avec ceux pour qui cela allait s'avérer complexe. Certains se sont ouverts sur leur sexualité dès ce premier contact, d'autres sont restés plus évasifs. L'approche par les artefacts érotiques était une sorte de perche que l'individu pouvait saisir ou non, en fonction de son envie et de son aisance face à moi.

N'ayant pas une approche directive, je suivais leurs digressions jusqu'à ce que le temps attribué à l'entretien soit révolu ou bien que nous soyons épuisés par l'exercice. Les entretiens ont ainsi duré entre une heure et quatre heures selon les personnes, mais les entrevues pouvaient s'allonger dans le temps avec de multiples temps *off*, avant, pendant et après l'entretien, spontanés ou à la demande de l'informateur.

Enfin, l'entretien était aussi une séance de présentation de ma personne et de l'enquête à chacun d'entre eux. Je n'ai pas hésité à répondre à leurs questions concernant mes goûts et pratiques, mais aussi mes intentions scientifiques. J'avais opté pour la transparence la plus totale pour des raisons de respect, mais également pour éviter toute suspicion. La population concernée par cette enquête est accoutumée à être en butte aux jugements moraux et à la stigmatisation, notamment de la part de personnes qui consomment leurs artefacts (notamment les journalistes). Ils savent qu'ils peuvent être tournés en ridicule ou insultés à tout moment, d'où ma décision de ne rien leur cacher de peur de perdre la confiance en germe.

J'ai également parlé spontanément de mes expériences sexuelles (dans la mesure de ce que je me permettais) lorsque cela me semblait important pour donner le change et générer de la confiance. Après tout, l'entretien est un cadeau fait par l'informateur au chercheur et le chercheur ne sait pas toujours quoi offrir en échange (Bouillon 2006). J'ai remarqué, une fois de plus, que les exemples échangés étaient pris comme support de réflexion par les informateurs. Ils rebondissaient en donnant alors un exemple proche ou opposé afin d'exposer leur point de vue. Exemples que je stockais dans ma mémoire

et réinjectais, selon les opportunités, dans les entretiens suivants avec d'autres informateurs. Cela m'a permis de faire dialoguer les informateurs.

Venue sans questionnaire, décidée à me faire transparente et ouverte à partager des informations concernant ma propre sexualité, plusieurs entretiens ont très rapidement pris la tournure de conversation conviviale et décontractée. Sorte de confiance complice, comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Certains entretiens sont toutefois restés plus formels, cela dépendait de l'informateur. Je cherchais à m'adapter à leur rythme, à leur humeur du moment, en utilisant le principe du mimétisme : s'ils me vouvoient je les vouvoiais, s'ils m'invitaient à les tutoyer, je les tutoyais. S'ils donnaient à la conversation un caractère grivois, je faisais à mon tour de l'humour. De même, lorsque l'interaction prenait un caractère plus grave, je devenais également plus grave.

Mon souci était de m'adapter plutôt que de chercher à tout prix à conserver les marqueurs formels de l'entretien. En résultent deux tendances : d'une part des entretiens qui se sont très vite apparentés à des conversations informelles, amicales. Seul l'enregistrement nous rappelait qu'il s'agissait d'un exercice à visée scientifique. D'autre part des entretiens qui ont conservé une dimension plus formelle (vouvoiment, moins de confidences intimes). Néanmoins, la majorité des entretiens tendaient plutôt vers la forme « confiance amicale », car nous y étions disposés sur le moment, les informateurs et moi-même.

Je relève que ceux avec qui l'entretien gardait un caractère relativement formel étaient coutumiers des interviews. Ils ont régulièrement eu à faire à des journalistes, venant à eux afin de faire des articles sur leurs activités sexuelles, leurs connaissances ou leurs ouvrages. Je présume qu'ils ont vécu l'entretien sur ce même mode.

b/ Le second entretien

Le premier entretien étant exploratoire j'ai été amenée à aborder des axes différents avec les informateurs. Je disposais donc d'informations disparates : chaque informateur avait tissé son propre fil réflexif. Entretemps, j'ai également pris connaissance des œuvres réalisées par la population, ce qui a ouvert d'autres axes de questionnement. Il

m'importait alors d'obtenir le corpus informatif le plus uniforme possible. Pour ce faire, j'ai décidé de réaliser un support pour le second entretien composé de questions et de points à aborder. Cette grille était adaptée à chaque informateur, en fonction de ce que nous avions déjà abordé ou non. Il m'importait également d'orienter ce second entretien sur la question de la pratique sexuelle. Notons qu'il n'y a pas eu de second entretien avec Christelle, dans la mesure où cette dernière n'a pas donné suite à mes sollicitations. J'aurais pu me faire plus insistante, mais cela allait à l'encontre de mon éthique.

J'ai informé chaque participant de ce tournant plus directif et intime durant le temps *off* qui précédait l'entretien, histoire de les préparer à ce qui allait suivre et ne vivent pas mes questions comme une intrusion soudaine dans leur intimité.

Je leur ai également affirmé qu'ils pouvaient balayer sans scrupules les questions qui les indisposaient. C'était ma façon de rester fidèle à ma ligne éthique, fondée sur le volontariat, même si c'était là le risque de ne pas accéder à certaines données. Plusieurs ont tourné le discours de sorte à aborder le moins possible leur sexualité, un autre m'a expliqué qu'il pouvait me parler du passé, mais pas du présent, cela est « intime ». Il y avait manifestement des informations sexuelles qui pouvaient être dites et d'autres non. D'autres me renvoyaient à leurs ouvrages puisque tout ce qu'ils pouvaient dire au sujet de leur vie intime était d'ores et déjà développé dans ces pages. Enfin, d'autres se sont montrés particulièrement ouverts et ont parlé d'expériences anciennes et actuelles. Il s'agit particulièrement de ceux qui avaient pour ainsi dire « oublié » le caractère officiel de la conversation (Ilo, Hugo, PD, Pierre, M. M et Étienne). Les entretiens avec ces derniers ne différaient pas, dans leur forme et leur fluidité, des échanges en *off*.

En fin d'entretien, j'ai pris soin de demander à tous ceux qui parlaient à découvert (sous leur pseudonyme de créateur ou bien leur véritable identité) s'ils acceptaient que ce nouvel entretien leur soit attribué. Le cas échéant, j'aurais conservé uniquement les données importantes et me serais attelée à la création d'une fiction en vue d'attribuer leurs propos à un personnage imaginaire et de pouvoir en user pour la thèse. Heureusement, je n'ai pas eu à user de cette procédure.

Une fois de plus, je tentais de suivre la tendance des informateurs. Ceux avec qui le premier entretien avait déjà pris une tournure informelle ont continué sur cette lancée

tandis qu'avec les autres nous progressions lentement vers une plus grande confidentialité. Cependant je n'ai pu que constater que cette proximité s'exprimait d'autant mieux lorsque le dictaphone était éteint et que nous nous retrouvions dans un temps *off*.

c/ Les off et participation observante

Les *off*, sont des temps de conversation qui ne sont pas opérés dans le cadre énoncé d'un entretien et qui ne sont pas enregistrés. Il s'agit de temps informels. Comme présenté ci-dessus, des échanges en *off* ont eu lieu spontanément dès les premiers entretiens officiels. Il pouvait s'agir d'un temps de discussion (en face à face ainsi que par mail ou SMS), d'un repas partagé, ou encore d'un moment de promenade.

Constatant que ces temps *off* étaient parfois plus riches que les entretiens officiels (notamment avec Erik qui se montrait bien plus détendu et loquace une fois le dictaphone éteint) et que les entretiens officiels prenaient progressivement la forme d'une confiance amicale, j'ai décidé de mener les rencontres suivantes sur ce modèle. J'ai pris régulièrement contact avec les informateurs pour leur proposer un retour sur ma réflexion et l'avancement de ma thèse (il est également arrivé que je rencontre au hasard ceux qui résident à Strasbourg et profite du moment pour converser un peu). Ces derniers acceptaient souvent bien volontiers.

J'ai ainsi revu Ilo, Hugo, Gala Fur, Étienne, Erik, Pierre, M. M et PD selon leurs disponibilités et toujours dans les lieux de leur choix afin de poursuivre ma promenade dans leur quotidien. Je leur présentais mes axes de réflexion, mes hypothèses et en profitais pour leur demander leur avis sur le propos. Souvent, ces discussions débouchaient sur de nouvelles confidences que je notais dans mon carnet de terrain le soir venu : autant de matière à penser supplémentaire.

Les informateurs se sont également fait force de proposition en matière de temps *off*. Ilo et Hugo m'ont invité à une *Nuit Démonia* puis à chaque *Latex Addict* qu'ils organisaient. J'ai ainsi participé à trois soirées BDSM*/*fetish** en leur compagnie : une *Nuit Démonia* (04/07 /2016) et deux soirées *Latex Addict* (04/03 /2017 et 30/09 /2017), toutes retranscrites dans mon carnet de terrain.

Gala Fur m'a proposé de l'accompagner à un *munch** parisien qu'elle coanimait, ainsi qu'à la session de dédicaces de son dernier livre, qui fut également l'opportunité de revoir Catherine. Elle m'a également invitée à visiter une exposition de meubles réhabilités pour les jeux BD/SM* et à une séance de cinéma.

Pierre m'a invitée à l'une de ces performances, mais j'ai dû décliner l'invitation. Il m'a également invitée avec M. M. à venir réaliser le « *deal* »⁶² chez lui. M. M., quant à lui, m'a tenue régulièrement au courant de ses expositions et m'a proposé de le rejoindre pour un concert, ce que j'ai accepté. Enfin, PD m'a régulièrement invitée à manger avec lui, histoire de me conter ses dernières émotions érotiques de comptoir.

Cependant, j'ai refusé certaines propositions comme la soirée sex-webcam à plusieurs, suggérée par Erik, ainsi que l'offre formulée par Christelle de devenir la soumise de son couple. J'ai également remis à plus tard la séance de photos *fetish** proposée par Hugo. Toutes ces opportunités m'auraient certes apporté du grain à moudre, mais elles n'entraient pas dans le cadre des possibles décidé dans le cadre de la thèse. Si cela doit se faire, ce sera alors dans le cadre de mon intimité, une fois la thèse achevée.

Lors des observations participantes, j'ai suivi la même ligne de conduite que Bolton et Muray : si je me prêtai à des activités sexuelles, c'était uniquement dans la mesure où je m'y serais également engagée en dehors du cadre de la recherche⁶³. Il n'était pas question d'aller à l'encontre de mon désir ou de mon intérêt personnel, mais de profiter de la marge qui est la mienne pour en apprendre plus sur les façons de faire des personnes rencontrées.

Ainsi, en soirée, je ne me suis pas forcée à avoir des interactions avec d'autres personnes en présence, d'où une posture de voyeuse, acceptable dans ces espace-temps

⁶² Autrement dit la séance photo de *schneck** négociée en échange de la prise de contact et l'entretien avec M. M.

⁶³ Broqua, dans sa réflexion sur la méthodologie a adopté concernant l'étude de la sexualité entre hommes, diverses démarches et approches. Il précise à propos de Bolton et Muray que « la « participation sexuelle » n'est pas un simple moyen mis en place pour les besoins de la recherche, mais qu'elle participe d'un principe général d'engagement. Il déclare ainsi n'avoir jamais provoqué de relation sexuelle dans le cadre de son enquête qu'il n'aurait engagée à titre personnel, suggérant implicitement que le plaisir personnel est ici au principe du recueil de données. » (Broqua 2000) Il en va de même pour moi. Broqua souligne que cela permet de contrecarrer la suspicion d'un échange d'information contre de la sexualité mais pour ma part il n'est pas tant question de me défaire de ces suspicions que de respecter mon intimité. Ma sexualité est au service de la recherche jusqu'à un point bien précis.

spécialisés⁶⁴. En effet, une grande partie de l'activité des personnes présentes en soirées consiste à regarder et se faire regarder. C'est tout particulièrement le cas dans les *Nuits Démonia*, présentées par Ilo et Hugo comme une sorte de grand « carnaval *fetish** », bien que les interactions sexuelles soient tolérées et que des espaces y soient consacrés (selon la disposition des lieux qui accueillent l'évènement). Ainsi, à l'instar de Laud Humphrey, j'ai pu profiter des postures coutumières des lieux afin d'observer et participer à d'autres formes d'interactions sexuelles selon mon envie (Humphrey 2007).

Si je précise « d'autres formes d'interactions sexuelles » dans la mesure où observer est déjà en soi une forme d'interaction sexuelle : cette activité représente pour certains une fin (sexuelle) en soi. En effet, dans ce cadre des activités sexuelles *kinky** il n'y a pas lieu de différencier observation et contact physique, car observer, c'est déjà participer en quelque sorte à un jeu érotique, à une activité satisfaisante pour soi et/ou pour l'autre. En somme, il n'y a jamais de public à proprement parler puisqu'être « public » est un rôle, une posture à part entière qui implique une participation active au jeu. Nous y reviendrons.

D/ Une implication personnelle inévitable

L'implication personnelle⁶⁵ se traduit sur ce terrain dans l'acceptation de parler de soi, notamment de sa sexualité, mais aussi par le fait de se prêter à certaines expériences d'ordre sexuel⁶⁶. Ce choix peut paraître contestable pour plusieurs raisons que je développerai plus loin à propos des limites de la méthodologie. En attendant, il me semble important de préciser, à présent que le travail empirique est achevé, qu'éviter toute implication personnelle me semble aujourd'hui impossible, et ce pour deux raisons.

⁶⁴ Tout comme des pissotières investies par Humphrey, les soirées spécialisées offrent la possibilité d'être juste observateur (Humphrey 2007). C'est la posture coutumière des novices mais aussi de ceux qui tout simplement aiment à regarder. Posture également endossée par Rigaut (2004) et Trachman (2012) (même si ce dernier ne la nomme pas ainsi) sur leur terrain respectif.

⁶⁵ Aussi dis « engagement sexuel du chercheur sur le terrain » (Broqua 2000).

⁶⁶ Dans le cadre de ce qui a été défini comme relevant du sexuel concernant ce terrain.

Tout d'abord, comme souligné ci-dessus, bon nombre d'interactions non génitales, telles que l'observation ou la discussion à bâtons rompus, peuvent être perçues comme relevant du sexuel dans le cadre de ce terrain. C'est l'un des premiers résultats de ce travail : ce qui est considéré comme sexuel est défini individuellement et ne se limite jamais au contact génital⁶⁷, voire à tout contact physique. Présenter l'observation comme une façon de rester en périphérie de l'acte sexuel serait, dans ce contexte précis, omettre le caractère polymorphe de la sexualité de ces gens, et sans doute aussi de la sexualité en général. De ce fait, que l'enquêteur le désire ou non, il se retrouve pris dans des interactions sexuelles, y compris lorsqu'il limite son implication à l'observation ou même à l'échange discursif⁶⁸. Bref, la parade visant à contourner le biais de l'implication personnelle en se contentant d'observer ou de parler, n'est qu'un leurre lorsqu'il s'agit d'étudier des individus aux goûts *kinky**, et sans doute pas seulement eux.

Par ailleurs, même si l'enquêtrice décide qu'il convient de rester en retrait, de ne pas parler de soi, ne serait-ce que de son orientation sexuelle par exemple, il y a de fortes chances qu'elle s'y retrouve contrainte, malgré tout. Contrairement aux acteurs/actrices pornos rencontrées par Mathieu Trachman, qui se contentaient de présumer de son orientation sexuelle, hétérosexuel par défaut (Trachman 2012), les personnes rencontrées n'hésitent pas à questionner ouvertement tout nouvel interlocuteur, et ce pour deux raisons : vérifier si l'autre est un interlocuteur capable de comprendre ce qu'ils vont lui confier et/ou estimer si ce dernier ferait un bon partenaire de jeux.

Présenter son orientation ou ses goûts en matière de sexualité n'est pas un choix laissé à l'enquêtrice, c'est bien souvent ici une nécessité. En effet, bien que je n'aie jamais rechigné au dévoilement, des questions très intimes m'ont été posées dès les premières rencontres : « Pourquoi je m'intéresse à ce sujet ? », « Est-ce que j'avais déjà testé telle ou telle pratique ? », etc. La plupart des personnes rencontrées n'ont pas honte de poser ce type de questions. Libre ensuite au chercheur de répondre ou non, de mentir ou

⁶⁷ Points déjà mis en avant par Newmahr (2010/b) et Poutrain (2003).

⁶⁸ Nombreux sont les informateurs à avoir précisé le caractère fortement érotique de la parole et de l'observation (ou du fait d'être observé). Toute observation et toute parole n'a pas nécessairement de caractère irritant, érotique, mais parler de sexualité avec quelqu'un que cela peut troubler peut être source d'une vive excitation, d'après mon expérience de terrain. De ce fait, l'échange revêt un caractère sexuel. Un enquêteur qui ne connaît que peu de choses à ces pratiques sexuelles serait par conséquent un met de choix pour certains membres de la population ici étudiée.

d'esquiver la question. Cependant, esquiver la question revient à envoyer un signal peu engageant : cela peut laisser supposer que l'enquêtrice n'est pas à l'aise avec la problématique de la sexualité et qu'elle ne ferait pas une bonne interlocutrice.

D'autre part, il s'est avéré que plusieurs informateurs s'ouvrent de préférence à des interlocuteurs qui ont des expériences sexuelles *kinky**. Il s'agit d'une variable manifestement rassurante, car l'expérience les amène à présumer d'une meilleure compréhension de leurs discours.

Ce fut le cas par exemple avec Pierre qui m'a d'abord expliqué par mail qu'il n'aimait pas parler de ses sculptures. Or, ce n'est pas qu'il n'aime pas en parler, mais d'une part, il estime ne pas s'exprimer aussi bien à l'oral que par son art, d'autre part, lorsqu'il est amené à parler de ses œuvres (notamment lors de vernissages) il se retrouve régulièrement confronté à des interlocuteurs qui ne partagent en rien son point de vue. Là où il voit Eros, eux voient Thanatos⁶⁹.

Il m'explique en *off* qu'il se prête à une conversation approfondie sur ses créations de préférence avec ceux qui « en parlent bien », autrement dit avec des personnes capables de partager son regard ou qui, au minima, ne voient pas en ces statues uniquement les corps calcinés de Pompéi. Ayant exprimé par mail l'attraction érotique que j'avais envers ses sculptures et fait le lien avec le *Shibari** (à laquelle elles font écho), le sculpteur a accepté de me rencontrer. Si j'avais une « bonne lecture » de ses artefacts, c'est bien parce que je les lisais à l'aune de mon expérience personnelle. Une fois face à lui, je me suis très vite confiée et lui ai expliqué que je connaissais le *Shibari** « par le corps » pour ainsi dire. C'est alors que la personne, qui s'était présentée à moi comme particulièrement « timide » et sur la réserve, s'est ouverte. Ce fut l'un des entretiens les plus longs et les plus riches de mon parcours.

D'autres ont accepté de me rencontrer sans condition apparente, mais je n'ai pas échappé pour autant à cette sorte d'évaluation. Par exemple, Beverly, soumise et compagne de vie de Catherine, m'a accueillie chez elle pour boire un verre après le long et éprouvant entretien que j'ai mené avec sa maîtresse. Cette dernière m'a tout de suite posé de nombreuses questions sur ma vie intime et notamment sur mon expérience en

⁶⁹ Il a d'ailleurs rédigé un petit manifeste sur un site qui présentait ses œuvres pour se défendre de cet aspect morbide qui était attribué de manière récurrente à ses sculptures.

matière de jeux SM*. Elle semblait heureuse de voir que nous partagions certaines valeurs. Ce n'est qu'après cet échange qu'elle a décidé de me prendre en photo avec la tablette numérique afin que Catherine puisse « me reconnaître »⁷⁰.

Je n'avais pas très bien saisi l'objectif de l'interrogatoire ainsi que de la photo jusqu'à ce que Beverly me donne son avis sur les personnes qui se présentent comme « spécialistes » des questions sexuelles. Elle dit à leur propos que « cela se sent [dans leurs analyses], s'ils pratiquent ou non ». Cela change leur discours, sous-entendu celui des pratiquants est plus juste à son sens. Son propos a éclairé l'évènement qui venait d'avoir lieu : en apprendre davantage sur mon expérience personnelle était une façon de me rencontrer, mais aussi une information permettant de présumer de ma capacité à comprendre et à retranscrire avec justesse les informations puisées auprès d'elles. Ayant réussi le test, je n'étais plus une énième journaliste venant inciter madame Robbe-Grillet à confier ses secrets, mais une personne digne d'être reconnue.

De même, PD, avant d'oser me parler des expériences anales qu'il a eu en compagnie d'hommes, m'a demandé de but en blanc si j'aimais la sodomie. C'était sa façon sans doute de vérifier que j'étais capable de comprendre que la pratique est agréable en soi et de la détacher de la question de l'orientation sexuelle.

Ainsi, le fait d'avoir expérimenté une sexualité *kinky** et de m'ouvrir sur le sujet m'a permis, dans certains cas, de contourner en partie les stratégies sécuritaires de la population (consistant à trier, réduire, les informations données). La plupart des informateurs adaptent leurs discours à leur interlocuteur, souvent dans l'optique de se préserver du jugement et des mésinterprétations. L'interlocuteur est donc estimé, testé avant de se voir offrir certaines confidences⁷¹. Je suppose également que le fait d'obtenir des informations intimes concernant la personne à qui l'on se confie est également une façon de contracter une caution : si je fais mauvais usage des données intimes confiées, ils seraient alors potentiellement en mesure de me rendre la pareille.

⁷⁰ Cette dernière ayant des soucis de vue relativement contraignants, elle ne peut reconnaître quelqu'un qu'à travers une photo prise via une tablette et fortement illuminée.

⁷¹ Nous verrons qu'ils font de même dans le cadre des interactions sexuelles. Les informateurs testent leurs futurs partenaires pour percevoir leur potentiel érotique mais aussi pour s'éviter jugements et déboires. La chercheuse n'échappe pas à cette évaluation.

Ainsi, le fait de partager des goûts et d'avoir une expérience *kinky** permet de rassurer l'interlocuteur quant au risque de jugement (si je le juge, je me juge) et ma capacité à comprendre leur conception de la sexualité (car je ne fais pas qu'entendre ce qu'ils disent, je le ressens, j'écoute de tout mon corps).

Mentir aux questions explicites serait également une bien mauvaise idée. Les personnes rencontrées sont pleines de ressources et n'hésitent pas à jouer avec leurs interlocuteurs, pour les faire réagir. Ces jeux qui ressemblent à de petites provocations, des surprises, permettent de faire émerger les contours érotiques de l'autre, qu'il le veuille ou non. C'est une technique également employée en vue de récolter de l'information permettant de présumer des chances de concordances érotiques en cas d'interaction sexuelle. Lorsque le biologiste use d'un réactif sur un produit organique, il obtient une réaction, autrement dit un indice permettant d'avancer dans la connaissance de la matière, ici c'est le même principe.

Pour ce faire, il suffit de confronter l'interlocuteur à un artefact, par exemple une expérience personnelle ou bien un livre de peinture, une photo, etc. L'autre va nécessairement à réagir et divulguer, qu'il le veuille ou non des informations quant à ses tendances, ses limites. Notons que l'absence de réaction est également une information qui peut être interprétée comme un mutisme lié à l'effet de surprise, ou encore une volonté de garder le contrôle. L'entretien portant sur les artefacts érotiques ou sur les expériences sexuelles de l'informateur est idéal pour opérer ce test.

M. M., par exemple, va dès le premier entretien me confronter à sa mythologie personnelle. Il va me conter de son propre chef comment il s'amusait, enfant, à crucifier ou noyer des chats. La réaction à une telle déclaration inattendue est difficile à maîtriser, c'est le type de propos qui mettent l'autre à nu. Difficile de contenir dégoût, peur ou incompréhension. Pour ma part, je me suis contentée de demander si le chat avait survécu, ce à quoi M. M. m'a répondu en rigolant qu'il n'était plus très bien en point après cela. J'ai rigolé également, montrant ainsi que je n'attribuais pas nécessairement de gravité à cet acte. Par la présentation d'exemples particulièrement irritants, sans prévenir, l'informateur recueille une réaction à vif qui l'aide à cerner la personnalité de l'autre, ses limites, sa souplesse d'esprit.

Christelle, sous prétexte d'aller choisir de la glace, m'a emmenée à la cave. Le congélateur était sans doute l'un des rares objets présents qui n'avait pas de fonction BDSM* explicite. Le sous-sol était organisé en donjon. Elle ne m'a pas préparé à ce que j'allais découvrir, je suis tombée sur le fait accompli. Je me doute que l'effet de surprise était voulu : il s'agissait de voir comment j'allais réagir.

Enfin ils sont deux, à avoir interrompu le cours d'une conversation pour me montrer leur sexe en photo sur leur téléphone portable. Là encore, il n'y a pas eu proposition (« Veux-tu voir ma bite ? ») ni préparation (« Tiens, je vais te montrer ma bite... ») j'étais face au fait (« Regarde, c'est ma bite ! »).

Jeu de séduction, jeu d'exhibition, appréciation de ma souplesse d'esprit, les frontières sont minces. À partir des hypothèses formulées au fil de cette enquête, je présume que mes réactions étaient constamment relevées et évaluées de sorte à ajuster le discours ainsi que la relation.

Tout enquêteur est susceptible d'être testé et l'est, selon moi, offrant ainsi, qu'il le veuille ou non, de multiples indices permettant, dans le présent contexte, aux informateurs d'émettre des hypothèses quant à ses contours érotiques (silence confus, sourcils froncés, sourire complice, rougissement des joues, etc.). Je fais l'hypothèse que cette population tout particulièrement ne s'ouvrirait pas à une personne qui ne s'ouvre pas en retour, quitte à provoquer le dévoilement. L'implication intime est de ce fait incontournable.

E/ Les relations créées

Les relations générées par cette approche du terrain sont de différents types. Celles-ci peuvent s'alterner dans le temps en fonction des situations.

D'une part, j'ai été une confidente privilégiée, particulièrement pour ceux qui ont vécu des épisodes de contrôle social qui les ont particulièrement affectés, ou qui les anticipent et les craignent. Je représentais alors la « bonne personne » (Bouillon 2006),

étant donné que notre relation tirait vers une forme d'amitié, sans que je sois pour autant inscrite dans le réseau amical de la personne. Tenue à la confidentialité, j'étais une confidente idéale.

D'autre part, je me suis retrouvée à endosser le rôle d'une sorte de complice intellectuelle, une « doctorante de compagnie » comme on se plaisait à le formuler avec Ilo et Hugo. Cette population a pour particularité de s'interroger sur la sexualité et d'autres phénomènes sociétaux connexes ou non. Ils aiment à penser, à réfléchir et développer leur point de vue. Certaines personnes rencontrées se comparent d'ailleurs à des sociologues ou des ethnologues puisqu'ils s'observent et observent les autres pour penser (l'un d'eux l'est même de formation). J'étais alors une interlocutrice de choix puisque mon objectif est de penser les phénomènes sociaux et tout particulièrement les comportements sexuels qui les intéressent tout particulièrement.

Ainsi, une grande partie de nos entretiens formels et discussions informelles visaient la formulation d'hypothèses concernant tel ou tel comportement, telle ou telle réaction sociale, etc. Nos échanges ne se limitaient pas à des questions-réponses, nous pensions ensemble comme lors d'un *brainstorming*. Les échanges et débats endiablés faisaient de nous, sur le moment, des collègues, puisque nous pensions ensemble le même objet et qui plus est avec le même objectif : rendre intelligible ce qui jusque-là apparaît obscur, comprendre pour ensuite gagner en ouverture et en tolérance de l'étrange et de l'étranger. Cette relation s'est instaurée relativement rapidement avec certains, avec d'autres elle a émergé suite à mes retours concernant l'avancement de l'enquête. Présentant mes résultats et demandant leur avis en retour, nous en venions souvent à réfléchir ensemble à la question.

Je parle de complicité intellectuelle, car souvent nous nous retrouvions à parler d'un « nous » ainsi que d'un « eux ». « Eux » étant parfois les adeptes de la « norme », mais également des pairs dont les pratiques les écartent de « nous » (personnes en réflexion et en présence). De mon point de vue, la complicité consiste à *partager un petit quelque chose à nous*. Cela relève d'une forme de secret concernant souvent une *bêtise*, autrement dit une transgression, que nous concevons comme sans gravité, mais qui est supposée susceptible d'offusquer ceux qui ne font pas partie de ce « nous ».

Cela m'a sauté aux yeux lors du *munch**. Gala et moi-même étions installées à une table avec d'autres « intervenants »/« spécialistes »⁷². Notre table était disposée au centre de la pièce. Nous étions en plein débat avec des personnes se présentant comme pratiquant le BDSM* et/ou le polyamour*, réparties en îlots autour de nous. J'ai constaté ce soir-là qu'il y avait deux niveaux d'échange, deux débats séparés parallèles : le débat du *munch** d'une part, impliquant toutes les personnes désireuses de prendre la parole, et d'autre part des échanges privés qui sont restés confinés à la table des intervenants. Nous conversions entre « spécialistes », par le biais de bouts de papier griffonnés. Ces mots ont d'abord circulé entre Gala et moi (Gala en prit l'initiative) puis ils ont voyagé tout autour de la table sans jamais s'en échapper. Par ce procédé nous parlions du débat, nous y écrivions ce que nous ne voulions pas dire à haute voix, face aux autres : nos désaccords, nos suspicions (fait-il ce qu'il dit ou est-ce juste de la poudre aux yeux ?), etc. il y avait donc un débat public et un débat privé, secret, entre « spécialistes », « complices » qui s'amusaient à analyser les autres en présence.

Cette complicité intellectuelle, qui tend autant à observer les pratiques du « nous » (les siennes et les miennes) que celle des « autres », a généré un lien spécial avec la majorité des informateurs qui a permis à la relation de s'étendre dans le temps, malgré mes longues absences. Je devine d'ailleurs que leur implication dans l'enquête était fortement motivée par cette curiosité et cette envie de partager des réflexions et d'en accueillir de nouvelles.

La complicité s'est également développée sur un plan moins théorique et plus expérimental avec certains d'entre eux, soit par le biais de jeux de séduction, soit par des expériences ludiques et sexuelles partagées. Cela a eu lieu plus particulièrement avec les hommes de la population. Le fait d'avoir partagé des expériences qui revêtaient un caractère sexuel, à nos yeux, nous offrait un *petit quelque chose à nous* supplémentaire dont nous pouvions rire et auquel nous pouvions faire référence sans que d'autres puissent nécessairement comprendre. C'était un pas vers une certaine intimité, une source de confiance.

⁷² Souvent des individus ayant proposé des artefacts sur la question discutée (auteurs d'ouvrages, personnes qui ont organisé des événements, etc.).

Toutefois, je précise que ces relations relevaient d'une complicité amicale. Maintenir la relation dans une forme d'amitié était d'autant plus aisé, que la majorité d'entre eux, tout comme moi, avions déjà un partenaire privilégié et que nous étions accoutumés aux relations sexuelles parallèles relevant justement d'une certaine forme d'amitié. Étienne Liebig parle de « relations d'aventure », il s'agit non pas de construire une relation durable sur un projet précis, mais de se lancer ensemble dans une expérience ludique et stimulante.

En somme, je n'ai pas « épousé mon terrain » : aucune relation susceptible de donner lieu à une liaison affective n'a été développée durant cette enquête. Nos « relations d'aventures » pourraient même être qualifiées de *collaborations entre chercheurs* puisque nos expériences sexuelles communes devenaient support à réflexion durant nos *brainstormings*. C'était l'un des autres atouts insoupçonnés de ce terrain : la préexistence d'un mode de relation amicale qui faisait la place belle à la séduction et à l'expérience sexuelle tout en évitant les méandres des relations amoureuses. Expérience sexuelle qui, d'ailleurs, n'était pas forcément focalisée sur le contact génital, second atout notable de ce terrain dans la mesure où je désirais conserver cette activité dans le cadre de mon intimité.

Enfin, comme je l'avais espéré, les relations ont pris une allure de compagnonnage initiatique. Ils avaient tous à cœur de m'apprendre des choses. Ils ont saisi toute occasion de me nourrir même lorsque cela n'avait pas explicitement de lien avec notre objet premier (la sexualité). Toutefois, cette perspective initiatique n'a pas instauré un rapport hiérarchique à proprement parler, dans la mesure où l'initiation n'était pas directive : ils se contentaient de me faire partager leurs connaissances, de me donner des outils et astuces pour m'acclimater aux soirées, mais à aucun moment ils ne m'ont donné de directives claires quant à la façon dont je devais me comporter ou ce que je devais expérimenter.

Tout au plus, certains m'invitaient à essayer ceci ou cela, ou m'incitaient à me défaire de ma posture de « doctorante », notamment lors des soirées. Ils me souhaitaient de parvenir au « lâcher-prise », afin de mieux « profiter » de l'expérience, mais à aucun moment je ne me suis retrouvée contrainte ou explicitement dirigée. Même, lorsque PD me présente un jouet, qu'il me propose d'expérimenter, il se retient de me donner la

moins directive, préférant que je me fasse ma propre expérience. Ils m'ont outillée, mais ne m'ont pas dirigée. Ainsi, dans ce contexte, l'initiation équivaut à une sorte d'échange, de partage, d'où un sentiment d'une relation relativement horizontale.

3/ Limites de la démarche

J'ai présenté, tout au long de la description de la démarche employée, les différents intérêts de la méthode, qu'ils soient anticipés ou découverts après coup. Parler de sexualité, se mettre à portée de main, laisser les entretiens glisser vers une forme de conversation informelle a notamment permis d'accéder au terrain, de générer une confiance voire une forme de collaboration qui me permet de présumer d'une certaine sincérité quant aux informations récoltées. Sincérité renforcée, je pense, par le volontariat (sélection de la population pour cette qualité supposée et refus de l'entretien semi-directif ou directif).

Cependant, cette démarche présente également des limites non négligeables que sont :

- 1/ le risque de générer un sentiment de trahison ;

- 2/ prendre le parti de la population (et donc de perdre en indépendance) ;

- 3/ manquer de distance avec les membres de la population étudiée ;

- 4/ la difficulté à objectiver les expériences sexuelles personnelles

et enfin 5/ le risque de recueillir des informations biaisées.

Je vais présenter une à une chaque limite ainsi que les techniques développées ou atouts qui m'ont permis d'éviter en partie ces écueils.

A/ Le risque de trahison

Le risque de trahison est lié au fait que la relation nouée avec les informateurs oscille entre deux types de relations, suggérant des comportements et des attentes différentes. En effet, il y a entremêlement d'une relation amicale/complice et d'une relation enquêteur-enquêté qui relève du domaine professionnel. L'intime et le professionnel se superposent, pour eux comme pour moi, et le risque est alors la confusion ou l'oubli d'une des deux casquettes. Par exemple, l'informateur pourrait se confier à moi sur un mode amical et s'étonner que l'information soit réemployée dans le cadre de l'enquête, oubliant que mon amitié jusqu'ici n'était pas désintéressée. Il pourrait également s'étonner de la différence entre le discours (les formules, mais aussi l'autorité, le statut) de la chercheuse lorsqu'elle communique ses résultats à la communauté scientifique et celui tenu entre « nous » lors d'un moment de confiance ou de *brainstorming*.

L'écart est légitime étant donné que les règles du jeu ne sont pas les mêmes d'une situation à l'autre, mais il peut malgré tout surprendre comme en atteste Florence Bouillon (2006) : un informateur ayant perçu l'écart entre les deux discours, les deux personnages, a nourri un sentiment de trahison envers l'enquêtrice et a propagé la défiance au sein de la population qu'elle étudiait. La confiance est alors rompue et l'accès au terrain révolu.

J'ai paré ce souci en communiquant beaucoup à propos de mon enquête et de mes difficultés avec la population impliquée. Je leur parlais non seulement de mes intentions, de mes hypothèses et découvertes, mais également de mes craintes et difficultés méthodologiques notamment concernant l'écriture. Je m'ouvrais sur la problématique de la traduction à laquelle j'allais être confrontée : j'expliquais que mon travail relevait d'une certaine façon de la traduction, et que toute traduction implique une part de déformation. Je les préparais ainsi à tolérer une certaine distance entre nos échanges verbaux et mes écrits ainsi qu'un risque de malentendu. Je leur expliquais également les règles du jeu académique et de l'exercice nommé « thèse » afin qu'ils comprennent les contraintes qui sont les miennes. Ma solution consistait à faire preuve de transparence et de médiation, dans l'optique de modérer l'effet de « mauvaise surprise » voire de le dissiper, car dans ces conditions cela devient attendu et acceptable.

Par chance, tous se sont montrés ouverts à ces conversations, intéressés au point parfois de réfléchir avec moi aux solutions possibles.

En outre, je faisais exister la thèse dans toutes nos relations. La relation de collaboration nouée avec les informateurs se prêtait particulièrement bien à l'évocation du projet de thèse. Ainsi lors de nos *brainstormings*, je faisais très souvent allusion à un auteur, à une hypothèse ou encore à un autre informateur (sans le nommer) de sorte que la recherche soit toujours présente en toile de fond même lors des moments les plus intimes et informels. De la sorte, ni eux, ni moi, ne pouvions oublier qu'il y avait toujours un intérêt scientifique, professionnel à nos échanges.

Il me faut toutefois préciser que cette tactique a fonctionné, dans la mesure où cela ne m'a pas demandé un gros effort de médiation. Effectivement, les personnes rencontrées étaient particulièrement à même de comprendre les problématiques que je leur exposais puisqu'elles ont toutes suivi un cursus universitaire (et fréquentent souvent des universitaires). Elles étaient donc d'ores et déjà au fait de certaines règles et contraintes liées à l'exercice de la recherche.

Par ailleurs, les soucis de traduction, d'interprétation et d'entremêlement du professionnel et du privé sont des problématiques qu'ils sont nombreux à avoir rencontrées dans leur propre parcours. Écrire sur soi, sur son expérience, implique d'écrire sur les autres, des personnes proches ou qui l'ont été. Ils savent que cela peut mettre certaines relations en péril, en fonction de la façon dont ils vont les dépeindre, de ce qu'ils vont dévoiler (surtout si l'écrit est publié et les identités de ces autres révélées). Ils savent également à quel point un artefact peut générer des mésententes ou des conflits idéologiques. Gala par exemple m'a confié en *off* qu'en créant son *Dictionnaire du BDSM* (Fur 2017) elle s'exposait aux foudres des « modernes primitives » pour les avoir inclus dans cette catégorie. Ainsi, entendre que le fruit de ma recherche pourrait s'éloigner par la forme, mais aussi, d'une certaine façon, par le fond de ce que nous avons construit ensemble n'est pas si compliqué à entendre pour cette population.

Enfin, même si par la transparence et la médiation je prévenais le risque de mauvaise surprise je ne pouvais pas être assurée pour autant que cela suffise pour éviter tout type de confusion. Le risque qu'un informateur attende de moi une réaction d'amie

(autrement dit, garder l'information pour soi et ne pas en faire un matériau de recherche), notamment lors d'une confidence particulièrement problématique, subsistait.

Cette problématique s'est imposée à moi après l'exposé d'un collègue chercheur qui m'avait particulièrement interpellée. Ce dernier racontait lors d'un séminaire qu'il était parti en vacances avec un informateur et qu'il avait employé des données récoltées durant ce temps, informel, dans sa recherche, sans en informer la personne en question. Lorsque je l'ai questionné sur la dimension éthique de cette démarche, il m'a répondu que l'informateur savait qu'il était chercheur et, par conséquent, que tout ce qu'il lui disait était susceptible d'être employé au profit de sa thèse. Dans un tel contexte, éloigné en tout point de la mise en scène courante des relations d'enquête, je me suis dit que la confusion (et donc la trahison) était un risque notable que je ne souhaitais pas courir. Un tel consentement présumé n'aurait pas suffi à contenter mes attentes éthiques.

Pour remédier à cela, j'aurais certes pu faire signer un contrat aux informateurs dès le début de la rencontre, indiquant les tenants et aboutissants de la démarche, ma posture et les risques encourus. Toutefois, cela aurait selon moi empêché ce fameux glissement vers une relation informelle, si profitable à l'enquête. Sans oublier qu'avec un contrat, plus d'érotisme ! J'aurais sans doute perdu en attractivité aux yeux de certains informateurs, la relation étant dès lors explicitement réglementée. Il n'y a plus de jeu si tout est prédéterminé, cadré, or ces temps de séduction ont également été particulièrement enrichissants : ils m'ont aidé à interpréter leurs pratiques sexuelles, et surtout leurs techniques de négociation. Il me fallait procéder différemment.

J'ai donc décidé de demander l'accord à chaque informateur pour l'emploi de toute information récoltée en *off* puisqu'elles n'ont pas été données à la chercheuse, mais à l'« amie/chercheuse ». Pour ne pas leur « mettre la pression », j'ai proposé à chaque fois une solution alternative qui consiste à *fictionner* l'information pour la détacher d'eux (dans le cas où elle m'était absolument nécessaire). Aussi toute chose qu'ils m'ont demandé de ne pas « utiliser » a été conservée dans *ce petit quelque chose entre nous*.

B/ La problématique de la transparence

La transparence vis-à-vis de mon projet, de mes intentions et des soucis rencontrés était un atout de taille. Cela a généré compréhension et bienveillance de la part de la population vis-à-vis de mon travail et de ses effets. Cela a également contribué à la collaboration instaurée grâce aux retours concernant mon travail. La relation ressemblait, trait pour trait, à celle que je pouvais entretenir avec mes collègues doctorants, aux nuances près que j'étais la seule à en avoir officiellement le statut et, qu'au lieu de nous concentrer sur un objet distant, nous portions notre attention sur un corpus d'expérience puisé à la fois dans leur vécu, mon vécu.

En outre, j'ai décidé de leur transmettre certains écrits, par exemple les portraits où les articles (dès lors qu'ils en faisaient l'objet), en plus de la transmission des pistes audio des entretiens. J'ai pris soin lors de chaque retour écrit de présenter les atouts, intérêts, visées et limites de mes écrits pour que l'informateur puisse estimer le produit dans une juste mesure.

En leur transmettant les portraits, mon intention était de vérifier que je ne m'écartais pas de trop de leur réalité. Ces portraits représentant les fondations de mon interprétation, il m'importait qu'ils soient le plus fidèles possible. Or, seules les personnes dépeintes sont à même d'en attester. Travailler sur une base ajustée c'est augmenter les chances que l'interprétation soit elle-même ajustée (même si cela n'assure rien dans l'absolu).

Concernant les articles, mon intention consistait à vérifier que les propos que j'allais diffuser ne porteraient pas atteinte à leur intégrité sachant que plusieurs informateurs ne sont pas anonymisés. Je leur ai donc soumis l'article pour qu'ils me fassent leurs commentaires et vérifier que l'objet ne leur nuise pas.

Je précise qu'ajustement ne signifie pas soumission. Il n'était pas question de perdre mon autonomie, mais de mettre en relief ce qui pouvait poser problème, par souci éthique (d'autant plus que la population en question a déjà son content de stigmaté). Par ailleurs, procéder de la sorte permettait de débattre, une fois de plus, lorsque nos points de vue divergeaient, jusqu'à comprendre la source du problème et trouver un compromis.

Opérer ces retours a été une grande source de stress pour moi, car s'il y avait désaccord cela risquait de mettre la relation en péril : si j'ai mal compris..., c'est peut-être que je n'étais pas un aussi « bon interlocuteur » que je le laissais paraître. En outre, cela risquait d'ajouter du travail supplémentaire (compréhension de « l'erreur », négociation et réécriture). Heureusement, ce *jury de pairs* s'est montré juste (au sens musical) dans ses remarques et bienveillant. Par exemple Gala m'a repris concernant ma comparaison entre les pratiques SM* contemporaines et celles du Marquis de Sade que j'avais fait dans l'un de mes articles. Elle a pointé avec raison une confusion malheureuse, et a fait de même sur d'autres points où mes propos pouvaient porter à confusion. Je suppose que c'est là encore un effet de la collaboration et du partage d'un objectif commun : explorer les pratiques sexuelles d'un point de vue compréhensif et diffuser le fruit de cette recherche dans la société. Ils n'avaient alors aucune raison de me mettre des bâtons dans les roues.

Le savoir, c'est le pouvoir comme nous l'a appris « saint Foucault »⁷³, or en exposant mon travail à mes informateurs, je me mettais en posture de vulnérabilité. Le risque était la censure ou la perte de l'indépendance, essentielle à la réflexion et à l'écriture scientifique. Afin de ménager transparence et recherche d'un espace de liberté, j'ai décidé de ne pas retransmettre la partie interprétative de la thèse par écrit avant qu'elle soit achevée. Je leur ai fait part de mes résultats et interprétations uniquement à l'oral. Je pouvais ainsi écrire cette partie en échappant à la pression de la relecture tout en continuant à échanger avec eux à l'oral (avec un vocabulaire plus ajusté). La partie interprétation a donc été rédigée uniquement sous contraintes académiques.

C/ Une trop grande proximité avec la population ?

L'ethnographie s'intéresse à l'Autre pour sa différence avec *je*, même si Claude Lévi-Strauss a bien expliqué qu'au bout du compte « je est un autre, et l'autre est aussi un je » (Levi-Strauss 1973). Cette différence est source de découvertes et atout

⁷³ Je fais référence ici au titre de l'ouvrage de Halperin, D. 2009. *Saint Foucault*. Paris : Epel.

méthodologique : en tant que posture elle génère inévitablement un écart entre le chercheur et son objet, essentiel à l'activité scientifique, or l'écart est parfois difficile à obtenir, notamment lorsque la chercheuse est biographiquement proche de la population étudiée.

Notons tout d'abord que la neutralité du chercheur relève plus d'un idéal que d'une opération réalisable.

À travers son article, « L'impossible neutralité axiologique », Roland Pfefferkorn explique que la neutralité axiologique est le fruit d'un contre-sens opéré par Freund lors de sa traduction de l'œuvre de Max Weber, contre-sens qui a donné lieu à une longue période d'orthodoxie méthodologique en sociologie française (Pfefferkorn 2014). Il rappelle que la neutralité axiologique n'est recherchée par Weber qu'en tant que posture. Il ajoute que cette neutralité attendue n'est rien d'autre qu'un mythe dans la mesure où « le chercheur ne peut pas se retrancher du monde, son esprit comme son corps y sont inscrits et quand bien même le voudrait-il, il participerait malgré tout au cours du monde, y compris par son retrait. » (ibid. : 91)

Même, Didier Fassin rappelle l'« indissociabilité des dimensions épistémologique et politique de la relation des sciences sociales à leur objet ». En s'appuyant sur la thèse d'Elias, il propose à son tour de nuancer l'impératif de « neutralité axiologique » de Weber :

Pour Weber (1959 : 79-90), on le sait, les deux activités non seulement doivent, mais également peuvent, être distinguées. Certes, nul ne saurait empêcher le savant d'avoir des « convictions personnelles », pourvu toutefois qu'il ne les mêle pas à ses recherches et qu'il ne les enseigne pas du haut de sa chaire. (...) Cette séparation relève en réalité plus d'une définition normative de ce que devrait être une science que d'une description objective de ce qu'elle est. Dans la pratique de la recherche, et Weber lui-même n'en est pas dupe, l'idéal de la « neutralité axiologique » n'est pas atteignable. Dès lors, la théorie éliásienne permet de penser la tension entre l'engagement et la distanciation, en la représentant sous la forme d'un gradient plutôt que comme deux entités séparées. (Fassin 1999 : 43-44)

Les deux chercheurs s'accordent donc sur ce point : la neutralité axiologique est un mythe ou, au mieux, une utopie.

Pfefferkorn souligne également l'intérêt de « recherches engagées » :

C'est du point de vue des femmes elles-mêmes que leur situation peut être perçue comme oppression, et c'est en ce sens que l'engagement féministe contribue à changer le regard sur la place des femmes dans la société (Delphy 1998). La théorie féministe du point de vue a profondément renouvelé l'épistémologie dans les sciences sociales au cours des dernières décennies (Hartsock 1987 ; Harding 2004). Le point de vue et le parti pris permettent de poser des questions qui sans cela ne se posaient pas, ou du moins de manière plus confuse ou plus elliptique. Par exemple la recherche féministe a permis des avancées novatrices tant en sociologie de la famille qu'en sociologie du travail. (...) Bref, une recherche engagée non seulement est possible (Mercader 2000), mais encore nécessaire. (Pfefferkorn 2013 : 92-93)

La proximité avec la population n'est pas nécessairement un souci. Fassin explique d'ailleurs que certaines postures plus impliquées ont permis de remettre en cause certains préjugés qui ont longtemps desservi la recherche et la lutte contre le SIDA. C'est le cas par exemple de l'hypothèse d'une « sexualité africaine déviante » ou de la « promiscuité sexuelle » comme unique moyen de prévention contre l'épidémie en Afrique (Fassin 1999). Il y a malgré tout un intérêt anthropologique à pouvoir osciller entre distance et proximité.

La question de la distance peut se poser dans mon cas puisque je partage plusieurs caractéristiques avec la population étudiée⁷⁴. Suis-je pour autant une « *insider* » à

⁷⁴ Si je ne présente pas mon orientation sexuelle ni mes goûts sexuels explicitement c'est d'une part parce que j'estime que cela m'est intime, j'en dis déjà bien assez pour que le lecteur puisse se figurer quelques tendances, mais aussi parce que je ne saurais précisément définir mes goûts. Je ne ressens pas d'affiliation à une communauté érotique existante, tout au plus je me sens liée à la population par cette curiosité qui me pousse à évoluer constamment dans ma sexualité. Cette plasticité des goûts et des pratiques m'incite à ne plus m'attribuer une étiquette.

l'instar de Styles⁷⁵? J'ai le sentiment qu'une partie de ma sexualité est *kinky** ; j'ai même vécu des expériences qui se rapprochent de celles vécues par certains membres de la population. Par-dessus le marché, je suis en train de créer un artefact scientifique au fort potentiel érotique à partir de cette recherche. Ma capacité à me rapprocher ne semble pas poser souci, le problème réside plutôt dans ma capacité à prendre de la distance.

Tout d'abord, il me semble intéressant de préciser que, au-delà de ces ressemblances, nous ne sommes pas des « mêmes ». Nous nous retrouvons parce que nous cherchons à expérimenter notre liberté dans le cadre de la sexualité, mais pour autant nous n'avons pas du tout le même paradigme⁷⁶. Leur parcours et le mien ne se superposent pas sur le plan des pratiques sexuelles, même s'il peut y avoir des zones de jonction. Nous avons un ensemble d'expériences propres à chacun. Les personnes rencontrées restent par conséquent des « autres » à part entière.

Par ailleurs, nous ne faisons pas partie d'une communauté, à proprement parler et ne fréquentons pas les mêmes lieux de sociabilité sexuelle (en dehors des temps d'enquête). De ce fait, je ne suis pas contrainte à faire allégeance aux valeurs d'un groupe d'appartenance, ce qui facilite grandement la distanciation critique.

S'ajoute à cela une forte différence d'âge qui impacte nécessairement nos parcours, puisqu'ils ne se sont pas déroulés dans le même environnement socio-économique et historique. Il y a donc différents axes d'altérité auxquels je peux me raccrocher.

Notons également que l'importante hétérogénéité des pratiques sexuelles de ladite population incite également à la prise de recul. Par exemple, certains sont adeptes du SM*, d'autres ont cela en horreur ou bien cela les laisse froids. Les critiques ont fusé au sein de ce grand débat indirect⁷⁷ dont j'étais la médiatrice. Cela m'enjoignait à faire de même.

⁷⁵ Broqua nous rapporte que Style est le premier à exposer dans un article sa participation aux activités sexuelles qu'il escompte étudier et à discuter les effets de cette posture (Broqua 2000).

⁷⁶ Je prends paradigme dans le sens étymologique du terme, autrement dit « modèle, collection d'exemples ».

⁷⁷ « Indirecte » car les individus n'étaient pas en présence, mais le produit final des entretiens, à mon échelle, correspond à cela : une longue conversation sur la sexualité et les pratiques où les individus se répondent et s'alpaguent. Ayant posé les mêmes questions aux informateurs et en usant des exemples des

D'autre part, j'ai mis de l'espace et du temps entre nous, restant dans mon coin pendant plusieurs mois avant de retrouver les informateurs pour leur faire mes retours. Je ne suis pas restée immergée dans le milieu, j'opérais des allées et venues régulières, permettant une prise de distance.

Ultimo, l'un des effets secondaires de ma recherche a engendré une heureuse dynamique : celle-ci ayant attiré à moi de nombreux individus curieux, extérieurs au panel, j'ai pu à loisir partager mes expériences de terrain et ainsi recueillir leur point de vue. Ainsi, je baignais entre deux eaux : tantôt avec une population pour qui ce que je racontais était convenu, « normal », et tantôt avec une autre, pour qui les exemples présentés relevaient de l'étrange, voire de l'« anormal »⁷⁸. Je pouvais ainsi à loisir m'imprégner des deux ambiances pour nourrir mon esprit critique (envers les deux populations).

D/ Faire des interactions sexuelles personnelles un objet d'analyse

a/ Une démarche contestée, stigmatisée

Concernant les interactions sexuelles avec la population étudiée, j'ai beau avoir démontré qu'elles étaient inévitables sur ce terrain particulièrement, elles n'en restent pas moins problématiques sur le plan méthodologique⁷⁹. En effet, ces pratiques sont régulièrement présentées comme des erreurs méthodologiques lorsqu'elles ne sont tout simplement pas tues sous la pression du tabou (Kulick, Willson 1995 ; Clair 2016 ; Broqua 2000 ; Laurent 2014).

uns pour faire réagir les autres il m'était aisé de me représenter l'ensemble des entretiens comme un immense débat.

⁷⁸ Chez les personnes extérieures au panel, non-initiées à ces jeux, la suspicion de pathologie est toujours présente en fond, tapie parmi d'autres craintes telles que la perte de contrôle de sa sexualité jusqu'aux dérives.

⁷⁹ J'estime qu'elles ne le sont pas sur le plan éthique, étant donné que je n'ai contrarié aucune loi en vigueur dans le pays. D'autre part, je n'ai jamais fait de propositions sexuelles (je me suis contentée d'accepter, refuser ou négocier celles qui m'étaient faites) je ne peux être suspectée d'avoir abusé d'une quelconque autorité pour obtenir des satisfactions sexuelles (Broqua 2000).

Mon approche est d'autant plus suspecte que je n'ai aucune « bonne excuse », aucun prétexte permettant de justifier mon implication sexuelle sur le terrain. Originellement, ma recherche ne visait en rien l'étude des pratiques à risque. Autrement dit, mon apport scientifique n'avait pas vocation à contribuer à la lutte et la prévention de maladies sexuellement transmissibles ou encore aux violences sexuelles. Ma question de départ était « les plaisirs ». En conséquence, je ne disposais d'aucun argument susceptible de me soustraire à la suspicion d'être simplement « une grosse cochonne »⁸⁰. Passer du « bon temps » sur le terrain sans se revendiquer d'aucune noble⁸¹ cause, c'est un peu fort de café.

Néanmoins, même en revendiquant d'augustes projets, l'implication sexuelle du chercheur reste problématique. Christophe Broqua en fait état dans son article concernant l'étude de la « sexualité publique entre hommes » et les diverses méthodes employées pour approcher ce phénomène (Broqua 2000). Il précise à quel point l'implication sexuelle du chercheur divise la communauté scientifique. Ce degré d'implication sur le terrain reste pour beaucoup de spécialistes de la question une voie problématique, voire inenvisageable, car menant à rien de pertinent sur le plan scientifique. Il cite notamment Georges Devereux qui argue « qu'un « voilement de la conscience » surgirait au moment des relations sexuelles, interdisant au chercheur la moindre réflexivité ou capacité d'analyse »⁸². Le philosophe considère manifestement l'interaction sexuelle comme une activité fondamentalement différente des autres interactions humaines, au point qu'elle se déroberait à toute analyse. En outre, la sexualité pose également la question de l'engagement affectif susceptible de complexifier la prise de distance. La possibilité d'objectiver l'expérience sexuelle partagée est donc un point méthodologique crucial.

Comme évoqué précédemment, la possibilité d'envisager la sexualité sous un angle exploratoire, aventureuse, est un atout puisque celles-ci ne sont pas sources de projets autres que ludiques (exemple : enfantement, vie commune, etc.). Il peut malgré tout y avoir des sentiments entre les participants : suivant mon expérience, de la tendresse, de

⁸⁰ Terme employé par un étudiant de la première salve d'entretien qui avait interrompu notre échange pour me questionner sur mes motivations à mener une telle recherche.

⁸¹ Pour moi le plaisir est une noble cause, mais on voit bien par l'attribution des budgets de recherche que ce n'est pas une cause prioritaire dans notre société.

⁸² Passage qu'il tire de Devereux 1967 (Broqua 2000).

l'admiration, de la bienveillance, voire un sentiment d'amour, vif, soudain, qui s'évanouit aussi vite qu'il est apparu peuvent advenir.

En outre, les membres de cette population prennent explicitement leur sexualité comme un objet de réflexion. Ils l'observent, la pensent, l'écrivent, la parlent. Le fait de pouvoir débriefer avec le/la partenaire après expérience, justement parce que le partenaire est un « ami » et que la relation ne revêt pas d'autres enjeux que le plaisir de l'expérimentation, permet en outre de gagner en recul, de modifier le point de vue. La conception de Devereux trouve ici une limite, à moins de ne pas donner foi aux dires des personnes rencontrées, ce qui serait absurde sur le plan de la recherche anthropologique. En effet, à quoi bon interroger des personnes si c'est pour démentir leurs propos et leur vérité ?

Enfin, reste le souci de parvenir à se regarder soi et surtout de s'exposer. L'exploitation d'expériences sexuelles personnelles pose selon moi un double problème. Le premier est la crainte d'être jugé sur ses pratiques sexuelles ou simplement pour s'être usé⁸³ pour faire de la science.

Par exemple, il m'a été reproché lors de la soutenance de master 2 d'avoir fait preuve d'« exhibitionnisme », pour avoir exposé ce que le membre du jury considérait être « ma vie privée » et l'avoir pensée dans le cœur du mémoire. Jugement qui n'a rien d'anodin dans un pays où un tel comportement ou l'exhibitionnisme (du corps nu) est puni par la loi et qu'on retrouve cette pratique dans la liste des paraphilies. Ce jugement n'est pas sans rappeler celui apposé au chercheur qui ose l'auto-ethnographie : s'exposer ainsi sous prétexte de faire science peut être considéré comme un acte nombriliste (Kulick, Willson 1995).

Notons qu'il n'est pas question dans la présente enquête de troquer mon intimité contre une reconnaissance sociale (diplôme) et de l'argent dans la mesure où les activités auxquelles je me suis prêté entrent dans le champ des possibles que je me suis définie de sorte à justement préserver mon intimité.

⁸³ J'emploie ce terme pour parler de l'usage de soi, de son individualité et surtout de sa vie privée, ce qui, d'après mon expérience, peut s'avérer particulièrement « usant », car complexe. D'où le choix de ce terme.

Broqua soulève également le risque que la participation sexuelle du chercheur durant l'enquête soit considérée comme de la prostitution dans le cas où l'acte sexuel ne « procurerait aucune satisfaction » et serait uniquement accepté dans l'optique d'obtenir de l'information (Broqua 2000). Il présume que, dans un tel cas, les détracteurs de la méthode pourraient y voire une « forme de commerce », or comparer l'activité scientifique à de la prostitution est également une façon de stigmatiser l'activité dans un pays où « pute » est une injure des plus courantes.

Toujours d'après Broqua, Bolton qui a choisi (et assumé au grand jour) de participer aux activités sexuelles qui avaient cours sur le terrain s'est défendu des accusations de prostitution en arguant qu'il n'a « jamais provoqué de relation sexuelle dans le cadre de son enquête qu'il n'aurait engagé à titre personnel, suggérant implicitement que le plaisir personnel est ici au principe du recueil de données. »⁸⁴.

Pour ma part, il en va différemment. Je ne peux nier l'impact de la recherche sur ma motivation à me mêler à ces activités. En effet, je ne peux assurer que sans la perspective d'accumuler du savoir j'aurais accepté de jouer avec l'homme-chatte rencontré à la *Latex Addict* ou de participer à la séance photo proposée M. M. et Pierre (voir plus loin) surtout en les connaissant si peu. Si je me suis prêtée c'est pour mieux comprendre leur activité, par curiosité et non par désir ou plaisir tel qu'on les entend communément dans le cadre de la sexualité⁸⁵.

Toutefois, il faut relever que ce comportement ne m'est pas totalement étranger. En effet, il est dans mes coutumes, en dehors de toute perspective scientifique, de me prêter à des expériences sexuelles, sans désirs ni perspectives de plaisir sexuel à proprement parler, juste par curiosité, à l'instar de la population. La réponse à ma curiosité est, pour moi, une forme de satisfaction possible et suffisante. En cela, je me rapproche de la dynamique de Bolton car j'agis bien dans la perspective d'une recherche de satisfaction personnelle. Par ailleurs j'ai choisi cette thèse, il ne s'agit pas d'un sujet imposé ou auquel j'aurais postulé, mais du fruit d'un questionnement purement personnel. Donc oui, je me suis peut-être prêtée à des interactions pour obtenir des informations pour la

⁸⁴ Broqua cite ici Murray, S.O. 1999. Self Size and Observable Sex. In LEAP, W.L. *Public Sex/Gay Space*. New York : Columbia University Press, p. 157-186. (Broqua 2000)

⁸⁵ Ne connaissant pas ces hommes ni leur conception du jeu en question il m'était d'ailleurs difficile de présager d'heureux effets.

recherche, mais cela m'éloigne extrêmement peu de ma dynamique intime. Pour moi, la sexualité a toujours été objet d'investigations.

Par ailleurs, il serait intéressant de se questionner sur le désir des chercheurs qui travaillent sur un tout autre sujet et qui ont également choisi de participer aux activités sur le terrain qui peuvent, selon les occasions comporter des risques divers. Ont-ils tous envie de se prêter à ces interactions ? Auraient-ils accepté de telles propositions en dehors du cadre de la recherche ou bien s'y prêtent-ils uniquement dans l'optique de récolter les informations nécessaires à leur enquête ? N'est-ce pas là aussi une forme de prostitution ? Ou bien y a-t-il prostitution uniquement lorsque l'activité revêt caractère sexuel ?⁸⁶

Enfin, si la prostitution revient à « louer »⁸⁷ ou « vendre son corps », comme le dit la formule courante, alors tout anthropologue est un/e prostitué/e. L'anthropologie se fait avec son corps. En effet, le chercheur évolue au contact du terrain, tout son être est pris à partie dans la recherche et son travail consiste à nous faire part de cette évolution, en échange de quoi il obtiendra diplôme, titre, renommée et argent. De ce point de vue, notre profession, par l'engagement personnel total (physique, mental, social) qu'elle implique, ne serait alors rien d'autre qu'une forme de prostitution autorisée et valorisée. Enfin je ne peux que regretter qu'il faille encore se défendre de l'accusation de s'adonner à la prostitution, car cela montre une fois de plus à quel point l'échange de pratiques sexuelles contre de l'argent ou un quelconque gain est problématique et stigmatisant dans notre contexte culturel.

La crainte du jugement peut cependant amener le chercheur à modifier le récit de son vécu et donc à le biaiser. Il pourrait être tenté de lisser les évènements qui pourraient lui faire perdre la face (Goffman 1974) par l'effacement de certaines informations ou la

⁸⁶ Caractère sexuel qui, dans les cas qui nous intéresse ici, est parfois difficile à percevoir tant les interactions s'éloignent des canons : pas de pénétration d'un sexe par un autre... pas d'orgasme, parfois il n'y a tout simplement pas de contact physique, pas de désir sexuel à proprement parler... est-ce encore de la sexualité ? Et, sinon, est-ce encore de la prostitution ? Notons cependant qu'il s'agit bel et bien d'une activité sexuelle, puisque tous les participants, moi comprise, la considérons comme telle.

⁸⁷ Formule employée, à mon grand étonnement, dans l'intitulé d'une conférence portant sur la prostitution, organisée dans le cadre du forum de bioéthique de Strasbourg : <https://www.forumeuropeendebioethique.eu/?s=louer+son+corps> (dernière consultation le 3 janvier 2019).

démultiplication les tournures elliptiques. Réflexe qui pourrait être néfaste pour l'analyse puisque le récit qui sert de base se trouve biaisé, amputé.

L'autre risque, déjà souligné par plusieurs chercheurs, est la difficulté d'objectiver l'expérience intime afin de pouvoir la mêler et la penser avec le reste du corpus. L'objet chargé émotionnellement pourrait alors résister à l'analyse. Dans les deux cas, il s'avère nécessaire de défaire le vécu personnel de sa charge émotionnelle, des craintes liées à l'emploi d'un produit aussi abrasif pour l'individu qui l'a extrait de lui-même.

b/ Faire de l'expérience un objet analysable : l'usage de la fiction

Broqua suggère que le travail d'écriture pourrait suffire à l'objectivation du vécu (Broqua 2000) mais, pour l'avoir expérimenté lors de mes précédents mémoires, il m'apparaît que la méthode est insuffisante, surtout s'agissant d'un travail aussi fastidieux et prenant que la thèse. Le travail d'écriture ne m'offrait pas un détachement suffisant et il ne me protégeait en rien au risque de stigmatisation. Je me souviens encore des nausées récurrentes ressenties à l'idée qu'un jury allait lire mon vécu et le juger (me juger). Les récits m'exposent, mais la *justesse*, la vérité personnelle qui seule peut emporter l'assentiment d'un lecteur, ou jury, est à ce prix.

Pour mieux gérer cette double problématique, je me suis tournée vers une technique que j'avais expérimentée pour le master 2 : la fiction. Pour partager, manipuler un objet dangereux il faut d'abord le désamorcer, en l'occurrence l'éloigner de soi. C'est en cela que la fiction me semble être une bonne méthode. C'est celle employée par les informateurs confrontés à la problématique de l'exposition de ce qui peut être considéré comme de l'intime ou de toute information susceptible de servir d'appui à la formulation de jugements.

D'après ce que j'ai appris du terrain, la fiction peut se voir de trois façons, qui peuvent se combiner :

- Premièrement, on peut conserver le vécu intact et l'attribuer à un personnage fictif qui servira de cible aux potentielles critiques. Par exemple, Pierre a créé un personnage capable d'assumer ce qu'il fait sur scène, à grand renfort de vêtements, de maquillage et

de jeu scénique. Ainsi grimé, il distingue son personnage quotidien de celui qui *sexpose*⁸⁸, conserve une forme d'anonymat et s'évite ainsi les éventuels jugements. Il en va de même de tous ceux qui ont créé des pseudonymes et qui se sont arrangés pour que le lien entre le personnage et la personne ne puisse être fait (en évitant les photos par exemple ou en apparaissant uniquement masqué).

- Deuxièmement, il est possible de changer une partie du récit en la remplaçant par le fruit de l'imagination ou encore en la croisant avec d'autres vécus⁸⁹. Cela permet également de créer une distance avec l'objet problématique et les effets secondaires indésirables qu'il pourrait produire. C'est ce que la plupart des écrivains rencontrés m'ont dit faire : ils écrivent leur vérité en jouant avec certains événements, en les travaillant, les exagérant, etc.

- Troisièmement, j'imagine qu'il est possible de conserver le récit de l'expérience intacte et de se contenter de dire que le récit est une fiction, pour brouiller les pistes.

Notons toutefois que toute forme d'écriture relève de la fiction. Toute écriture en sciences sociales *fictionne* pour construire une cohérence, une nouvelle façon de penser le monde. En outre, cela doit être fait en conscience. Il est question non pas de vrai ou de faux, mais de justesse personnelle ou de « vraisemblance » comme le présente Luc Boltanski :

Dans le cas de la fiction romanesque, la vraisemblance est, pour une large part, un effet de la cohérence introduite par l'auteur dans son récit. Cette vraisemblance interne confère par-là moins une « crédibilité » au récit qu'elle n'assure la reconnaissance de la fiction en tant que telle, constituée en un univers autonome. Dans le cas de la connaissance scientifique et historique, la vraisemblance est supposée dépendre des conditions dans lesquelles ont été recueillies les observations et/ou les éléments disparates dont la mise en correspondance supporte les inférences. (Boltanski 2012 : 303)

Michel Foucault ajouterait :

⁸⁸ Jeu de mot que je trouvais intéressant pour parler de l'exposition de la sexualité.

⁸⁹ C'est le cas notamment d'Erik qui crée souvent une histoire composite avec des souvenirs personnels et des souvenirs transmis par autrui (proches, rencontres, etc.).

« Il me semble qu'il y a possibilité de faire travailler la fiction dans la vérité, d'induire des effets de vérité avec un discours de fiction et de faire en sorte que le discours fabrique quelque chose qui n'existe pas encore, donc fictionne » (Foucault 2011 : 14)

L'important, pour une anthropologue, c'est la « justesse », au sens musical du terme. Ce n'est pas parce que c'est fictionné que c'est faux, au contraire, cela est sans doute d'autant plus ajusté à la véracité toute personnelle. C'est d'ailleurs en cela que les récits présentés comme « fictifs » sont une ressource importante et viable pour la recherche en sciences sociales qui ne saurait procéder autrement pour formuler de nouvelles lectures du monde.

Des collègues m'ont invité à opter pour la première option, à attribuer mon expérience à un personnage fictif de sorte à me protéger du jugement, chose que j'avais moi-même envisagé durant un temps. Or, faire ce choix c'est adhérer à l'idée qu'avoir des rapports sexuels sur le terrain est inconvenant et stigmatisant. J'aurais le sentiment de contribuer à pérennisation du tabou dénoncé par Isabelle Clair (2016), Érick Laurent (2014), Don Kulick et Margaret Willson (1995) et bien d'autres, alors que je suis convaincue qu'il n'y a pas lieu de dénigrer une telle démarche et qu'il s'avère nécessaire de jouer d'un maximum d'options possibles afin de trouver celle qui convient au chercheur ainsi qu'aux spécificités du terrain. J'ai donc fait le choix, politique, d'employer la 3^{ème} option et de *fictionner* mon récit⁹⁰ de sorte, finalement, à être la plus sincère possible.

Pour ce faire, j'ai gardé la structure sociale que je souhaitais étudier (les interactions physiques et verbales et leur enchaînement) et j'ai joué principalement sur quelques variables non essentielles pour créer de la distance et préserver toujours ce petit quelque chose pour moi. Cela m'a permis de me soustraire à la crainte du jugement, d'approcher

⁹⁰ Katherine Franck discute les intérêts de l'usage de la fiction dans le travail ethnographique dans son article (Frank 2000). Toutefois, le degré de fiction qu'elle présente est bien plus important que le mien étant donné que les personnages sont entièrement fictifs. L'emploi de cette méthode lui permet notamment de mettre en lien différentes données récoltées sur son terrain, d'entrer en complexité, il est moins question de travailler la prise de distance vis-à-vis de l'expérience à caractère sexuel (bien qu'il soit question de *strip-tease*).

l'objet plus sereinement et ainsi d'en faire une ressource viable pour l'analyse, car déchargée de tout son potentiel émotionnel.

Procéder de la sorte m'a permis de lutter contre l'envie de réécrire et de neutraliser certaines formulations trop explicites ou péjoratives (certaines formules dans la rédaction à chaud peuvent, avec le recul, sembler trop fortes, difficiles à assumer).

En somme, procéder par la fiction m'a aidée à couper le cordon ombilical qui me liait viscéralement à cette expérience pour en faire une chose autre, que je pouvais lire, relire, analyser et exposer.

Soucieuse de partager mes réflexions méthodologiques avec le reste de la communauté scientifique, je précise qu'en plus de l'exercice de mise en fiction, je me suis entraînée à faire de ces expériences de terrain des expériences publiques. J'ai donc rapporté mes aventures à des personnes avec qui je me sentais proche (amis, famille, collègues, informateurs) afin que ces histoires ne deviennent pas objet intime qu'il convient de taire ou cacher. Cela m'a également aidée à gagner en recul puisque les personnes me questionnaient avec bienveillance à propos de ces expériences, m'entraînant ainsi vers un autre degré d'appréhension de l'objet.

Pour finir sur ce point, il m'intéresse de souligner que si l'implication sexuelle semble poser problème dans l'étude d'interactions sexuelles entre hommes ou d'autres interactions sexuelles non-*kinky**, cela semble être moins problématique lorsqu'il est question de pratiques BD/SM*, sans doute parce que la pratique comporte peu d'interactions génitales et peut même sortir du cadre de ce qui est conçu comme « sexualité ».

En effet, les réflexions exposées par Rubin dans ses ouvrages s'inspirent ouvertement de son vécu personnel en tant que femme, lesbienne et adepte du sadomasochisme⁹¹ (Rubin 2010). Rubin avait des dispositions biographiques pour son terrain et en a manifestement usé sans s'en justifier dans l'ouvrage (peut-être le fait-elle dans les autres ouvrages ?).

⁹¹ Le récit portant sur les catacombes est visiblement inspiré de sa connaissance et de son expérience personnelle des lieux.

De même, Stacy Newmahr a opté pour l'observation participante de type ethnographique⁹² d'une population pratiquant le BD/SM*. Étonnamment, dans son article concernant la méthodologie employée sur son terrain, la problématique du traitement scientifique d'une expérience relevant de la sexualité est totalement absente. On peut présumer d'une plus grande ouverture académique en Amérique concernant l'approche du terrain mais, selon moi, cela peut également s'expliquer par le fait que l'activité n'est pas forcément reconnue comme sexuelle. En effet Newmahr propose de concevoir le SM* non plus comme une forme de sexualité *kinky** mais comme un « loisir sérieux » (« *serious leisure* ») (Newmahr 2010/b). Elle vise explicitement à déssexualiser cette pratique en s'appuyant sur ce parallèle avec la notion de loisir ainsi que sur la rareté des stimulations et pénétrations génitales. La question se pose alors : est-ce que la participation à des activités BD/SM* est moins problématique sur le plan méthodologique dans la mesure où la génitalité et la pénétration se font rares et/ou que l'activité ne revêt pas de caractère sexuel pour ses participants ?

Cela se tient, du moins dans le contexte exposé par Newmahr, mais pas dans celui auquel j'ai à faire. En effet, dans le cadre de la population ici retenue ce type d'activité relève clairement de la sexualité. Plus encore, toutes les activités ici étudiées, y compris des actes qui n'impliquent aucunement le contact et la stimulation génitale, sont comprises comme relevant de la sexualité pour tous les informateurs rencontrés. C'est pourquoi j'évoquais précédemment que, dans ce contexte, le simple fait d'observer est déjà une interaction sexuelle. Je ne pouvais donc pas arguer, dans mon cas, qu'il ne s'agit pas de sexualité pour me défaire de la problématique de la participation intime. D'où ce développement.

⁹² Adrien Czuser (doctorant) travaille également sur une communauté pratiquant le BDSM*, en France. Il fait ouvertement référence aux approches classiques de l'ethnologie, stipulant que son matériau a été récolté par « observation, observation-participante, voire « participation-observante » – le monde de la sexualité requérant en effet pour l'ethnologue et dans une certaine mesure de « jouer le jeu » (Czuser 2017). Il fait référence à Newmahr concernant son approche du terrain. Tous deux s'inscrivent ainsi dans les démarches traditionnelles de l'ethnographie pour justifier leur participation à des activités qui peuvent revêtir, selon les points de vue, un caractère sexuel/érotique.

E/ Le risque de biais

Mon choix de divulguer des informations concernant ma vie privée lors de l'entretien peut sembler critiquable au vu de l'impératif de neutralité axiologique intimé à tout chercheur en sciences sociales. Je me souviens à ce propos de ma rencontre avec Romy Sauvayre, auteure d'un ouvrage de méthodologie pour les entretiens en sciences sociales⁹³. Je me suis ouverte à ce sujet afin d'obtenir son avis. Sa réponse fut sans appel : mon choix méthodologique était une erreur qui allait invalider mon enquête, car je quittais la posture de neutralité censée assurer le recueil d'un matériau non biaisé. Manifestement, elle n'a pas lu l'article de Fassin ni celui de Pfefferkorn (cités précédemment). Je relève par ailleurs que ce choix méthodologique a eu plusieurs impacts positifs.

D'une part, cela a permis de générer un contre-don, problème récurrent lors des recherches. Comme Bouillon le rappelle, il n'y a aucune obligation à participer à une enquête et l'on peut s'étonner que les individus acceptent de jouer le jeu. C'est pourquoi elle s'est intéressée à la question du contre-don, à ce que l'enquêteur donne en échange de l'information qui l'intéresse. Elle précise avec justesse que « si les terrains sont qualifiés de sensibles, c'est en partie parce que l'observateur doit y faire sa place, négocier les termes de sa présence et trouver les termes de l'échange adéquats. » (Bouillon 2006 : 76) Bouillon a troqué ses informations contre de l'écoute et des services, d'autres contre de l'argent, pour ma part j'ai échangé des données personnelles contre d'autres données personnelles. Ces informations pouvaient intéresser mes informateurs non seulement pour estimer la personne qui leur faisait face, mais également parce qu'ils sont curieux de la sexualité, qu'ils sont friands de données personnelles sur autrui (notamment en vue de nourrir leurs projets artistiques). Comme évoqué précédemment, cela leur permet également d'avoir une caution au cas où je ferais un mauvais usage de leurs données.

En outre, cela a permis de nourrir l'horizontalité de la relation puisque tout individu participant à l'entretien est susceptible d'être soumis à la question et d'offrir des

⁹³ Il s'agit de Sauvayre, R. 2013. *Les méthodes de l'entretien en sciences sociales*. Paris : Dunod.

réponses. Le climat amical si propice aux confidences est également le fruit de ce processus, car lorsque des amis se confient c'est rarement à sens unique.

D'autre part, cela a offert un support de réflexion, de comparaison lorsque les informateurs manquaient d'idées, ou que mes questions manquaient de clarté : mon vécu exemplifiait la problématique visée.

Newmahr a d'ailleurs procédé de même sur son terrain :

The interview conversation flowed reciprocally, and as has been noted elsewhere (Berger 2001) I found that my own disclosure and self-reflection often enhanced the interview relationship. In a few cases, respondents were direct and specific about their interest in this mutual disclosure. In the context of these highly intimate and sexualized relationships, they shared their life histories, and we used our SM experience—common and uncommon—to inspire reflection and discussion. (Newmahr 2008 : 628)

Elle cite Berger qui explique, sur la base de sa propre expérience empirique, que le partage d'information entre le chercheur et l'enquêté facilite la confiance et réduit le fossé hiérarchique entre chercheur et répondant (« *hierarchical gap between researchers and respondents* ») (Berger 2001 : 507).

4/ Éthique rédactionnelle

A/ La problématique de l'anonymat

Faire reposer l'étude sur des personnes connues du public, que ce soit sous un pseudonyme ou sous véritable identité, pose le problème de l'anonymat. Contrainte de

citer l'auteur, il sera possible de faire le lien entre l'auteur et l'informateur. Toute possibilité d'anonymat s'envole. Par ailleurs, certains, bien qu'ils publient sous couvert d'un pseudonyme, sont facilement identifiables. C'est le cas d'Étienne : il est fort aisé de faire le lien entre le pseudonyme et son identité réelle puisque ce dernier se montre sans masque à la télévision (lors des émissions de radio qui sont aujourd'hui filmées) et s'y présente sous le nom d'Étienne Liebig. Le pseudonyme ne permet plus l'anonymat.

Ainsi l'anonymisation des membres de la population n'était pas toujours possible, et il s'est avéré que la plupart ne le désiraient pas. Certains souhaitaient même vivement s'exprimer sous leur propre nom, façon de prouver (aux autres et parfois aussi à eux-mêmes) qu'il n'y a rien de honteux dans ce qu'ils racontent et font. Par exemple, anonymiser Christelle était possible puisqu'elle ne présentait pas son identité sur son blog. Pourtant elle a refusé l'anonymat, arguant que « tout le monde savait » dans son entourage proche et professionnel et qu'elle n'a aucune raison de se cacher. Elle assume.

Erik, Hugo et Christelle ont rejeté l'anonymat pour ces raisons. D'autres ont accepté après réflexion d'être présentés sous leur véritable identité ou pseudonyme de créateur, sachant que cela serait problématique pour moi de les rendre anonymes. C'est le cas d'Étienne, Catherine, Gala et d'Ilo. Pierre, après un tournant décisif dans sa vie, m'a également proposé de le présenter sous son véritable prénom, mais j'ai décidé de le maintenir dans l'anonymat malgré cela : sa décision fait suite à des changements très importants et récents. J'ai estimé que nous manquions de recul (moi comme lui) sur sa capacité à assumer au grand jour toute sa diversité. J'ai préféré le protéger d'un éventuel regret. On pourrait parler de maternalisme scientifique, pour ma part j'y vois un acte de prévention compte tenu de la sensibilité de la personne que j'ai rencontrée.

M. M. et PD sont les seuls à avoir demandé l'anonymat. Anonymiser PD était chose aisée puisqu'il n'a pas rendu ses œuvres publiques. Cela s'est avéré plus délicat concernant M. M. dans la mesure où il me fallait parler de ses peintures. La présentation de ses œuvres risquait de compromettre son anonymat (il publie sous sa véritable identité). J'ai donc décidé de ne pas ajouter les représentations de ses tableaux et de me

contenter de les décrire même si cela ne me permet pas d'assurer un anonymat infallible⁹⁴.

Concernant ceux qui ont accepté de parler à découvert j'ai décidé de réitérer la question de l'anonymat à la fin de chaque entretien, comme précisé précédemment. Bien qu'ils aient accepté sans difficulté l'absence d'anonymat, étant déjà « exposés », j'ai décidé d'ajouter cette sécurité supplémentaire. J'ai estimé qu'un accord réitéré était plus rassurant, d'autant plus lorsqu'il est formulé en connaissance de cause, une fois les propos prononcés. C'était là une façon de faire preuve de bienveillance à leur égard.

Cette démarche m'a permis d'emboîter le pas à un temps de *débriefing* concernant l'entretien. Cela invite les informateurs à pointer les sujets abordés qui leur semblent plus sensibles qu'il me faudra traiter avec d'autant plus de tact et minutie. Ce temps d'échange me permettait de comprendre ce qui est assumé, ce qui l'est moins, ce qui l'est devenu ou ne l'est plus, d'où une source d'information supplémentaire permettant de donner toujours plus d'épaisseur au reste de leurs propos.

Enfin, concernant tous ceux qui ont généré un « personnage » afin de diffuser leurs artefacts, il importe de ne pas confondre ce « personnage » et leur « personne ». Ce sont deux créations distinctes, même si elles s'influencent mutuellement et peuvent tendre vers la fusion. Comme souligné précédemment, Étienne Liebig est un pseudonyme et pourtant l'homme rencontré se fait appeler ainsi dans une grande partie de son quotidien. Au-delà de ça, la personnalité est une création et tout individu se performe. Il y a fort à parier que le fait de se mettre en mot à travers un personnage peut influencer celui qu'on est au quotidien, modifier la façon dont on se joue.

Pour autant, il me semble important de dissocier la personne en face de moi du personnage dépeint dans les ouvrages et que le lecteur fasse de même. D'une part parce qu'une personne est, selon moi, composée d'une pluralité de personnages et il n'y a pas lieu de réduire les individus à une seule de leurs facettes. D'autre part, parce qu'il serait potentiellement préjudiciable d'attribuer les actes de Berlin Tintin à Erik dans la mesure

⁹⁴ J'avais également envisagé d'en faire des schémas inspirés de ceux réalisés en biologie (usant de formes simplifiées et d'annotations) pour soutenir la description étant donné que ses peintures accumulent un grand nombre d'éléments dont l'agencement global est difficile à rendre par la description discursive, mais même ainsi je trouvais que les œuvres étaient bien trop aisées à reconnaître, donc j'ai abandonné la technique pour ce cas et la garde pour une autre occasion.

où les expériences de Berlin Tintin sont un composite d'expériences appartenant à une kyrielle d'individus différents (amis de l'auteur, personnes interviewées, etc.). Même si tout cela permet à l'auteur de présenter sa conception du monde, Berlin Tintin et Erik ne peuvent être considérés comme une seule et même personne (chose qu'ont tendance à faire ses détracteurs, comme nous le verrons).

Ce qui vaut pour Étienne et Erik peut valoir pour d'autres, ce pour quoi je décide d'opérer une distinction nominative afin de dissocier « personne » et « personnage » afin que le lecteur puisse rendre à César ce qui est à César.

Ainsi « Gala Fur » sera le personnage et la personne rencontrée sera nommée « Gala » puisque c'est ainsi que je m'adressais à elle lors de nos entretiens. De même pour « Erik » (la personne rencontrée) dont « Berlin Tintin » est le personnage. « Christelle » sera mon informatrice et son personnage sera dit « La maîtresse » puisque c'est ainsi que Daiji (corédactrice des textes analysés) la présente. « Étienne Liebig » sera le personnage de celui que j'appelle familièrement « Étienne ». Enfin, celle que j'ai présentée jusqu'ici sous le nom de Catherine a pour sa part deux personnages dans ses écrits, « Catherine Robbe-Grillet » et « Jeanne de Berg ». Je propose donc de dissocier la personne rencontrée en la présentant sous le seul prénom de « Catherine ».

Pierre, M. M. et Ilo et Hugo ont également un personnage, mais il n'est pas nécessaire de le nommer spécifiquement dans la mesure où je n'ai pas eu à citer d'ouvrages dans le corps de la thèse ou bien que très rarement (dans lequel cas il sera précisé que l'information est tirée d'un ouvrage, d'un site internet, etc.). Cette division préventive importe tout particulièrement pour les auteurs puisque je serai amenée à citer leurs écrits, et de ce fait les propos de leur personnage, très fréquemment. PD, pour sa part, n'a pas créé de personnage puisqu'il n'a pas publié.

B/ Appeler une chatte une chatte

J'ai décidé d'employer le langage vernaculaire de mon « ethnologie », leur langage. C'est une autre manière de leur donner vie à travers mon écrit. Comme je le présentais précédemment, disposer d'une grande diversité de vocabulaire et parler « la même langue » furent d'une grande aide sur le terrain afin de l'approcher et d'œuvrer à un rapport horizontal. J'ai puisé dans des champs lexicaux divers, du plus scientifique (vocabulaire sexologique, biologique, psychologique) au plus « vulgaire », d'aujourd'hui ou d'hier. Les personnes rencontrées faisaient de même et je me suis très vite aperçue que le choix des mots revêtait une grande importance pour les informateurs.

Le cas qui a généré le plus de remarques est l'appellation du sexe féminin. Étienne aime à parler de « chatte » par exemple ou encore de *schneck**, tout comme Pierre et M. M. Cela pourrait sembler anecdotique, notamment si ces derniers n'avaient pas d'autres mots pour parler de cette zone du corps féminin, or des mots, ils en ont à foison. Étienne se complaît justement à jouer avec la grande diversité des mots du cul comme en atteste son ouvrage *Sexercice de style* (Liebig 2013). Il s'avère que les deux partenaires de créations, M. M. et Pierre ont également bien des mots en stock qui leur permettraient, s'ils le désiraient, de ne pas employer *schneck** et pourtant ils s'y tiennent mordicus. Ce n'est pas un usage par défaut, c'est un choix, parce qu'une *schneck** ce n'est pas une vulve tout comme une vulve n'est pas une chatte, etc.

Me revient une anecdote. Nous étions en pleins préparatifs pour la séance photo, je théorisais les prouesses à venir avec Pierre et j'ai employé le terme de vulve. Il m'a interrompu et m'a dit tout net « Tu en dis de ces gros mots ! (...) On dit pas vulve ici, on dit *schneck** ! » Propos particulièrement ironique sachant que *schneck** est un terme argotique employé en alsacien⁹⁵ pour désigner le sexe féminin, pouvant être pris, par quelques jacobins qui traitent de patois les langues locales, comme une appellation vulgaire. À travers ce propos, Pierre renverse volontairement les normes en valorisant le mot argotique et dévalorisant le terme scientifique, ce qui donne le ton de la séance photo.

⁹⁵ Et apparemment aussi chez les Roms d'après ce que m'en rapporte Étienne.

En sus, *schneck** invoque une certaine représentation du sexe féminin, différente de celle de « vulve », et les représentations comptent énormément lorsqu'il est question de scripts sociaux.

La première fois qu'on m'a désignée via le terme de *schneck** je n'étais encore qu'une enfant. Ne comprenant pas le propos j'ai demandé à ma mère pourquoi cet homme m'a appelé « petit escargot » (*schnecke*), elle m'a alors expliqué que les femmes, lorsqu'elles sont grandes, laissent des traces derrière elles si elles ne mettent pas de culotte, comme les escargots. *Schneck** fait donc référence à l'une des caractéristiques du sexe féminin : sa capacité à « mouiller », « baver ». Image peu ragoûtante pour la petite fille que j'étais, mais fortement plaisante et érotique pour les deux créateurs qui nourrissent un vif intérêt pour les diverses sécrétions corporelles.

C'est un terme sans prétention qui a par ailleurs un petit caractère transgressif puisqu'il peut aisément faire ou composer une insulte⁹⁶. Rien de mieux pour tester la souplesse d'esprit d'une partenaire et commencer à la titiller voire à générer de la complicité si elle comprend le propos et en joue à son tour.

Ainsi Pierre avec son intervention m'invitait à prendre mes distances avec les conventions et à envisager le crade*, car contrairement à la « vulve » qui est bien sous tous rapports, propre et sans sécrétions (en tout cas, je n'ai jamais vu une vulve représentée avec de la « cyprine » dans les documents de biologie ou de sexologie), la *schneck** est de ces bêtes rampantes qui engluent tout sur son passage et qui peuvent laisser imaginer des odeurs.

PD, pour sa part, n'aime pas trop le terme de *schneck** car il l'amène à imaginer une entité amputée, sans bras ni jambes. Il goûte également peu le terme « chatte », même s'il apprécie la proximité phonique avec le « chas » (de l'aiguille) qui appelle à imaginer la fente. C'est ce qu'il m'explique durant un moment *off* pointant ainsi l'importance que revêtent les mots dans sa façon de penser la sexualité. Pour la population étudiée, la sexualité est quelque chose qui se rêve, s' imagine et se met en scène. En cela les mots revêtent une grande importance : ils emportent la personne dans

⁹⁶ Par exemple « *àlti schneck** » qui veut dire « vieil escargot », en somme « femme décrépite ».

un imaginaire plutôt qu'un autre. Ils colorent le propos, donnent un caractère particulier aux choses évoquées.

Parlez de « con » ou de « motte » et on revient aux orgies du XVIII-XIX^{ème} siècle, parlez de « zézette » et l'on retourne à l'enfance, etc. Il s'agit de sexes aux différentes propriétés physiques et comportementales, sans compter que ces dénominations ne répondent pas uniquement à une simple représentation sociale du sexe féminin, ils répondent de même à une réalité : certaines femmes, à grand renfort de lingettes nettoyantes et de serviettes hygiéniques s'acharnent à performer une vulve plutôt qu'une *schneck**. Enfin, une « zézette » n'a pas les mêmes propriétés et la même apparence qu'une « chatte » qui se distingue entre autres par sa toison. On ne peut donc considérer, en ce contexte, chatte/vulve/*schneck**/zézette comme des synonymes.

Vouée à traiter des représentations de la population rencontrée, il m'était impossible de me passer de toutes ces variations. D'une part, comme anthropologue il me faut bien employer les termes de la population ! D'autre part, déplier le vocabulaire permet de gagner en précision et en complexité tant sur le plan de la description que de l'analyse. Une « *schneck** » n'est pas une « vulve » tout comme un « orgasme » n'est pas le synonyme parfait de « jouissance ». « Baiser » ne peut pas se substituer à « faire l'amour » ou encore à « rapport sexuel », de même qu'« enculer » n'est pas « sodomiser » ou « avoir un rapport anal ». Ainsi je vais non seulement citer le terrain, mais je vais également m'approprier ce vocabulaire, en tant que donnée pertinente de mon étude. Mon objectif n'est pas de parler vulgaire, mais de faire exister les différentes représentations et gagner ainsi en finesse d'analyse.

Développer le champ lexical est d'autant plus important lorsqu'il s'agit d'un objet qui, comme j'ai pu le constater lors de mon premier terrain, peut résister à la mise en mot. Mon credo est le suivant : plus le chercheur dispose de mots, plus il est aisé de penser, de communiquer (avec précision), de comparer et donc d'approcher la complexité. La diversification des mots permet d'approcher la diversité du réel. Limiter son vocabulaire par convention, coutume ou pudeur revient à limiter le champ accessible à la réflexion (Weber 2016). Ainsi, de nombreux termes, distingués par un astérisque, seront définis par mes soins dans un glossaire (voir en annexe le « Petit Pervers non illustré »).

C/ Transfert de savoirs, transfert de pouvoir

(...) il n'y a pas de circulation de savoirs sans circulation parallèle de pouvoirs. Les transferts d'autorité d'un monde dans un autre sont inévitables et le savant qui s'exprime comme expert ou comme militant le fait toujours, du point de vue des décideurs ou des citoyens, en tant qu'il est précisément doté de savoir légitimes parce qu'ils proviennent du monde de la science. Une vigilance éthique et politique s'impose ici. (Fassin 2006 : 103)

Comme présenté précédemment, les informateurs adaptent leurs discours à la personne qui leur fait face. En fonction de ce qu'ils perçoivent de l'interlocuteur ils vont se livrer ou non, aborder ou éviter certains sujets ou encore jouer avec le vocabulaire à leur disposition en vue d'orienter le propos.

Ils sont plusieurs à se méfier tout particulièrement des journalistes et autres professionnels des médias qui les contactent afin de les inviter à parler de leurs œuvres et/ou de leurs pratiques sexuelles. Les informateurs savent que ces derniers ont tendance à déformer, exagérer leurs propos voire à chercher à les tourner en dérision. Gala Fur rapporte l'expérience d'une amie :

La femme dominatrice* est très, très mal vue. (...) À la télé par exemple il y en a une qui a fait les frais de la télé, moi je lui avais dit « N'y va pas ! », tu vois, elle est ressortie en pleurs. Ils sont très, très durs... (...) Ils veulent tout ramener à de l'argent et à de la prostitution en fait. C'est ce sur quoi ils se basent pour...pour être insultant, méprisant. (...) ce qu'ils veulent c'est ridiculiser et amuser le public.

Elle avait déconseillé à cette amie, adepte de pratiques *kinky**, de participer à l'émission de Cauet car elle allait se faire « ridiculiser », ce qui n'a pas loupé.

À ce propos Ilo et Hugo disent avoir « envoyé chier » ce même Cauet ainsi que Delarue car ils étaient au fait de leur tendance à « tourner en ridicule » les personnes invitées. Ils ont vu comment ces animateurs ont traité un de leurs amis, lors d'une émission, comment ils parlent des gens qui vont dans les mêmes soirées qu'eux : ils se « foutent de leur gueule ». Pourtant Ilo et Hugo ne refusent pas toute demande d'interview ou de

reportage. Ils sélectionnent leurs interlocuteurs pour se préserver de cette moquerie qu'Hugo n'hésite pas à qualifier de « malsaine » et « malhonnête ».

De son côté, Catherine a déjà vu ses propos exagérés, déformés par un journaliste. Ce dernier a présenté Beverly comme une femme « séquestrée dans le château » de Madame alors que cette dernière a « offert sa liberté » à sa maîtresse de son plein gré. Catherine ajoute :

Je n'ai jamais séquestré Beverley mais il fallait dire ça parce que c'est ce que le public anglais du tabloïd attendait ! Voilà ! Mais là, je me suis fait piéger ce jour-là, je ne me suis pas rendu compte.

Enfin, Erik a fait plus d'une fois les frais des émissions télévisées. Il n'a pas tant été tourné en ridicule qu'interrogé, jugé, et même insulté à propos de ses ouvrages et des pratiques sexuelles que les personnalités en présence lui ont attribué⁹⁷.

Ils tentent tous de se préserver du jugement, mais la moquerie, mine de rien, semble les affecter tout autant. Je parle à ce propos d'*effet zoo*. L'effet zoo c'est être observé par des individus intouchables, préservés du jugement, leur servir à la fois d'animation et de support pour réaffirmer leurs valeurs et leurs choix de vie, nécessairement plus saine. Cet effet zoo lié à la moquerie n'a pas lieu lorsqu'elle est réalisée entre pairs (ou en tout cas entre deux personnes qui se sont préalablement exposées), avec de surcroît un brin de second degré. C'est ce que j'ai pu constater sur le terrain.

Avec la majeure partie des informateurs, nous avons pour coutume de nous moquer de nous-mêmes, de nos goûts, tendances, voire de nos pratiques elles-mêmes. Nous aimions également nous « traiter » mutuellement en usant de termes communément employés comme insultes (ou ayant un caractère fortement péjoratif). Je traitais PD de « Papy Déviant », d'où le choix de cet acronyme qui, par heureux hasard, fait référence à une autre insulte (« pédé ! »). Étienne me traitait souvent de « jeune salope » et moi, en retour, de « grand pornophile ». M. M., quant à lui, m'a traité indirectement de « malade » (car tous ceux qui apprécient ses œuvres le sont nécessairement) tout en me

⁹⁷ Cette vidéo en témoigne : <https://www.youtube.com/watch?v=dfwusCbn-9s> (Dernière consultation le 2 avril 2019.)

regardant avec malice. Ces insultes étaient toutes envoyées sur le ton de la rigolade et n'eurent aucun effet délétère sur notre relation, au contraire elles renforçaient notre complicité.

Il y a donc possibilité de faire de l'humour tant sur soi que sur les pratiques... d'accueillir les traits d'humour d'autrui, mais pas avec n'importe qui ou pas dans n'importe quel contexte. La sexualité est pour eux à la fois chose sérieuse et chose dont il est possible de (il faut ?) se moquer. Comme dirait Étienne :

Tu vois, dérision et provocation, euh...c'est l'idée que, que rien n'est très important. Il y a deux choses dont il faut se moquer, c'est la mort, tu vois, et puis le sexe.

et de rajouter plus loin :

Je m'en fous de tout ! Mais par contre le cul je m'en fous pas !

Cela peut paraître paradoxal de prime abord et pourtant j'y lis une désacralisation de la sexualité (ou une volonté de la désacraliser), en vue d'en faire un espace ludique, propice à l'expérimentation. En même temps, cet espace ludique source de richesse (plaisirs, bonheurs, découvertes) apparaît comme une chose précieuse. Le jeu c'est sérieux en quelque sorte (Cf. Part. 2, chap. II, 2/). L'enfant peut se vexer lorsque l'adulte ne prend pas ses jeux au sérieux, tournant cela au ridicule, rappelant par la même occasion l'ascendant qu'il détient sur lui. Ici, il en va de même.

Ni l'humour ni le ridicule (quant aux pratiques et pratiquants) ne sont combattus dans l'absolu. Ce qui est combattu c'est la volonté de dominer qu'ils lisent derrière certains rires et propos. Ils sont plusieurs à le souligner. L'objectif de cette ridiculisation consiste à réaffirmer certaines conceptions qui les desservent, comme le fait de comparer la domination féminine à de la prostitution afin de la dévaloriser, de sanctionner cette pratique. Ce faisant, les professionnels des médias divertissent le peuple, comme le soulignent Gala et Catherine (ce qui leur fait gagner de l'argent), tout en confortant les normes genrées qui nous gouvernent. Ils redorent ainsi certaines valeurs sociétales telles que la non-commercialisation de la sexualité.

Ceux qui s'adonnent à ces jugements, ou du moins ceux qui peuvent se le permettre, sont ceux que je vais appeler dans le cadre de cette étude les *normos**, autrement dit ces individus qui restent totalement opaques quant à leurs expériences sexuelles (Cf. Part. 1, Chap. II, 3/). En se terrant dans le silence, ces derniers jouissent d'un atout de taille comparativement aux *kinky** qui s'exposent : ils peuvent juger à loisir sans être eux-mêmes inquiétés. Leur silence ne permet aucune prise sur eux⁹⁸ et de ce fait la relation entre *kinky** et *normos** est fondamentalement inégale.

À l'inverse, une relation entre personnes qui se sont ouvertes l'une à l'autre sur une partie de leur vie privée ne pose pas cette problématique. Si l'un d'eux se permet un jugement, l'autre peut faire de même pour se défendre. Par ailleurs, entre « nous », l'humour et la raillerie sont également possibles, car il y a complicité : la moquerie est désamorcée, car nous savons que celui ou celle qui « se moque » partage notre vision du sérieux et du ridicule. Il/elle sait que c'est très sérieux de jouer.

Il s'agit finalement d'une question de savoir et de pouvoir typiquement foucauldienne : le *normos** est tel le vigile au centre du panoptique, dérobé à la vue, qui observe l'intimité exposée des prisonniers, accumulant des informations (Foucault 1993). À terme, il est capable d'user de ces informations pour avoir un ascendant sur les personnes exposées.

Si les personnes rencontrées s'exposent de leur plein gré, ce n'est pas par plaisir ou par exhibition, c'est politique. Tous les écrivains m'ont fait part d'une volonté de diffuser une autre façon de vivre sa sexualité. Il s'agit à la fois de montrer que cela est accessible à qui souhaite, mais également de contrarier certaines conceptions populaires qu'ils estiment fausses ou caricaturales (notamment les propos des médecins et autres non-praticiens qui ne savent finalement pas de quoi ils parlent). Enfin, il s'agit également de travailler la tolérance par la compréhension et d'ouvrir ainsi le champ des possibles.

⁹⁸ Les gens ont bien raison de ne pas parler car, selon mon expérience, en parler c'est forcément montrer des expériences étranges. 1/ Le diable est dans les détails, dès qu'on *sexpose* à ce point (ne pas se contenter de parler d'avoir un rapport sexuel) on découvre forcément des différences 2/ la mise en mots rend souvent le récit étrange. En fait en en parlant ils vont forcément s'éloigner du stéréotype du *normos** car le *normos** est un personnage de cinéma dont l'anatomie est maîtrisée (pas de lèvres qui dépassent, pas de sexe qui tombe en panne), dont les fluides sont maîtrisés, et dont les goûts sont modérés. Or ce schéma ne résiste pas à une mise en mots détaillée, comme j'ai pu le constater lors de la soixantaine d'entretiens menée avec les étudiants. Bien qu'ils fussent pour la plupart persuadés d'avoir une expérience « pas très intéressante » chaque entretien où nous parvenions à entrer dans un certain degré de précision et de détail recelait des surprises.

Ainsi, s'ils exposent leurs pratiques, ce n'est pas sans raison. Toutefois, ce processus est largement menacé par l'effet zoo (ou de panoptique) opéré par les normos* : en pointant le ridicule de ces pratiques, ils détournent l'attention du message et rappellent les normes en vigueur.

Allant à mon tour me faire le médium de leurs discours, il me fallait me questionner sur la problématique du ridicule. Générer de la moquerie n'est pas mon intention, pourtant le risque est palpable, étant donné que je vais transférer des discours d'un contexte à un autre. En effet, les propos ont été recueillis dans un contexte d'exposition mutuelle et complice. La dérision et l'humour y sont très présents, les formulations invitent souvent à rire. Je vais manipuler ces discours et les transposer dans un écrit qui à terme sera accessible à une population d'inconnus, présumés normos*. Or, ne pouvant ni modifier les propos recueillis ni demander à chaque personne souhaitant consulter le document de s'exposer un minimum pour équilibrer l'échange, le risque d'effet zoo est particulièrement présent.

Je ne souhaite pas mettre en cause le droit de se moquer. Il m'insupporterait de me faire agent de la censure à l'heure où notre champ de liberté concernant l'humour se réduit sous prétexte de racisme, de sexisme, de xénophobie, etc.⁹⁹ Toutefois, il me semble important de prendre cette problématique à bras le corps par respect pour les personnes qui ont participé à cette enquête. Il n'y a pas lieu que mon travail leur serve dans l'absolu, mais il n'y a aucun intérêt à ce qu'elle les desserve, surtout si c'est pour pérenniser des représentations déjà bien ancrées dans la mémoire populaire. Je me retrouve dans une posture délicate.

J'ai ressenti un profond malaise lors d'échanges à propos de ma thèse avec des personnes que je considérais comme des normos*, dans des circonstances où je n'étais pas moi-même exposée. Présentant les informations telles quelles, avec ce brin d'humour qui me caractérise, je me suis retrouvée dans une posture de complice des normos* : ces derniers ont profité des informations données et de mon ton léger pour se moquer des pratiques en question. L'humour est une excellente vaseline, il sert à

⁹⁹ Je note que personne ne s'indigne lorsque quelqu'un fait des blagues sur les « masos » ou sur ceux qui aiment lécher les pieds, là aussi il y a deux poids deux mesures selon que la population visée est en odeur de sainteté ou non, ou plutôt selon que la société se sente endettée à leur égard ou non, pour avoir fait preuve de domination, de persécution ou toute autre forme de violence à leur égard.

transmettre certains exemples particulièrement complexes. Il invite à dédramatiser, mais parfois cet atout peut se retourner contre celui qui l'emploie, en générant justement un effet zoo. Plutôt que de rendre l'autre poreux aux informations, l'humour offre aussi le moyen de se calfeutrer dans ses conceptions initiales. Je me sentais alors en porte-à-faux vis-à-vis des informateurs pour les avoir exposés de la sorte à la moquerie.

Que je le veuille ou non, je suis un agent double. J'ai beau retransmettre mes découvertes à mes informateurs et me sentir investie dans le projet commun souligné précédemment, il n'empêche que je vais livrer leurs dires à une population qui pourra s'en servir, sans difficulté, à leur rencontre.

Afin de neutraliser ce phénomène, lors d'échanges verbaux j'ai fréquemment pris le parti de m'exposer. Cela présentait un double intérêt : d'une part, cela donnait envie à l'autre de faire de même et donc d'horizontaliser l'échange, d'autre part je me positionnais clairement du côté de la population, partageant leur vulnérabilité face à la moquerie et à la critique. Toutefois, cela n'était pas possible en toutes circonstances car dans certains cas, s'exposer représente un risque trop important (perte de la face, perte en légitimité, risque de discrimination, etc.). Enfin, mettre ma propre intégrité en caution ne règle rien dans l'absolu. Tout au plus, cela soulage superficiellement de la culpabilité d'être une espionne.

Je me retrouve bien démunie face à cette problématique. Sur le plan de la transmission des informations, je ne peux rien faire, si ce n'est faire preuve de retenue dans l'exposition des données qui ne s'avèrent pas nécessaires à la démonstration. Ce pourquoi, j'ai décidé de ne pas transmettre les entretiens en annexe (sauf demande justifiée). Nulle tactique imaginée par mes soins ne me semble susceptible de pallier ce souci sans affaiblir le produit de mon travail. La seule chose qui m'a semblé pertinente et intéressante consiste à écrire sur cette problématique comme je viens de le faire, à faire exister cet effet zoo, à informer le lecteur (et donc partager avec lui un peu de ma responsabilité). Libre ensuite à chacun de s'en préoccuper ou non.

Conclusion partielle

Finalement, il s'agit là d'une démarche inductive qui s'inscrit dans ma volonté initiale de déconstruction ou, en tout cas, de prise de distance vis-à-vis de ce qui a déjà été réalisé sur la question de la sexualité.

J'ai le sentiment d'avoir mené une enquête collective. Ma démarche étant si proche de celle entamée par les informateurs, j'avais parfois l'impression que nous formions un groupe de travail. L'effort commun d'horizontalisation de la relation, les retours opérés sur mes résultats et écrits ainsi que nos *brainstormings* et échanges de références (scientifiques ou non) ont largement contribué à ce sentiment. La recherche pour autant reste la mienne et les hypothèses présentées n'engagent que moi. En effet, je suis la seule à avoir décidé de l'orientation de la recherche et de la cohérence du produit final. Il importe, toutefois, de relever ce degré important d'implication des informateurs qui a pallié l'absence autour de moi d'une communauté scientifique spécialisée sur les questions de sexualité pour me nourrir.

Enfin, mon souci éthique ainsi que mon intérêt pour le plaisir m'ont amené à faire preuve d'originalité quant à la sélection de mon terrain. De ce fait, celui-ci n'a pas été choisi dans une perspective de lutte contre une problématique classique de la sexualité et ne découle pas non plus d'un territoire géographiquement défini, comme il est coutume dans notre science. C'est en partie ce qui fait l'originalité de mon approche.

Je note également que l'absence de financement et le fait de jouir de plus de 3-4 ans de temps imparti au doctorat ont grandement contribué à l'originalité de l'étude. Je disposais de toute la liberté nécessaire à l'entreprise d'une véritable démarche inductive. Je pouvais à loisir choisir l'objet de mon investigation et prendre le temps de m'imprégner du terrain avant de décider de l'orientation précise de l'enquête. J'ai pu fonctionner en pro-jet et non en projet. Les recherches financées sur la sexualité sont encore aujourd'hui souvent intéressées par la question de la prévention (du SIDA notamment) ou alors du genre. Il existe certes des financements qui laissent le champ libre au chercheur quant à l'objet et à son approche, mais je tiens à rappeler que pour les

obtenir il faut formuler un projet... Cela m'amène à me demander, à la suite de récentes pressions concernant la réduction du temps et l'obtention d'un financement pour le doctorat¹⁰⁰, si des démarches inductives telles que celles-ci seront encore possibles dans l'avenir.

Cela me semblerait dommageable, car d'après mon expérience, un long tâtonnement et une importante marge de liberté sont, hélas, nécessaire au murissement d'une recherche déconstructive.

Une approche éthique similaire à celle employée par la population

À ma grande surprise, il s'est avéré que les techniques dont j'ai usé en vue de respecter mon impératif éthique, se rapprochent sensiblement de celles que j'ai relevées sur le terrain, lorsqu'il s'agit de favoriser le partage d'une expérience sexuelle satisfaisante.

Tout comme les personnes rencontrées, mon approche se fonde non pas sur le recueil d'un consentement libre et éclairé en amont de l'interaction, comme nous le verrons en troisième partie, mais sur une approche bienveillante et attentive à l'autre. Une approche empathique qui se manifeste par une multitude de petites attentions :

- présenter son *personnage érotique* le plus tôt possible dans la relation ;
- sélectionner la population en fonction des problématiques éthiques ;
- rendre l'informateur acteur en lui laissant le choix des lieux, de l'heure, de l'orientation d'une partie de la conversation, ce qui lui permet de rester temporairement dans sa zone de confort ;
- accepter et soutenir les initiatives de l'informateur ;
- être attentif à l'état émotionnel de l'autre ;
- rappeler à des moments charnières certains droits fondamentaux pour inciter les individus à s'en saisir au besoin et parer ainsi à une potentielle vulnérabilité (par exemple : droit de ne pas répondre, droit de demander l'anonymat et ce à tout

¹⁰⁰ La politique universitaire et étatique tend à évoluer concernant les thèses en sciences humaines et sociales. L'idée consiste à s'inspirer des thèses de sciences dites « fondamentales » et réduire le temps de la recherche à trois ou quatre ans et diminuer le nombre de thèses non-financées. Ces choix, sans doute rationnels du point de vue des institutions, me semblent préjudiciables pour notre science, car il devient nécessaire de penser en projet afin d'obtenir des financements. En outre, des enquêtes qui nécessitent des démarches longues (car inductives ou ayant besoin de temps pour intégrer le terrain ou même apprendre sa langue) ne seront plus possibles.

moment ce qui permet également de rappeler qu'un accord n'est jamais définitif) et proposer des alternatives ;

- prévenir sur ce qui va suivre, notamment lorsqu'il est question d'entrer plus en profondeur dans l'intimité ou bien lorsque la demande risque de déstabiliser l'informateur.

Enfin, comme une sorte de leitmotiv, il me semble important de ne jamais présumer que l'autre est parfaitement informé et que, par conséquent, il est possible d'agir sans plus de précautions (je fais ici référence au choix de mon confrère qui estimait qu'il disposait pleinement toutes les données divulguées par l'informateur, y compris de celles recueillies hors du cadre officiel de l'enquête).

J'ai préféré cette procéder de la sorte pour plusieurs raisons. Tout d'abord, je ne peux m'empêcher de penser qu'un consentement pleinement libre et éclairé n'est qu'utopie, un idéal inatteignable (ce qui n'empêche pas de tendre vers). En outre, je ne me sentais pas en mesure d'éclairer parfaitement les personnes interrogées sur les impacts possibles de cette expérience. Je n'étais moi-même pas assez expérimentée et sachante pour pouvoir anticiper et présenter tous les risques et autres options possibles au moment de démarrer les entretiens (et alors que le temps m'était compté). Surtout, ce choix a été motivé par la crainte que tout cela formalise la relation et qu'elle perde en spontanéité (problématique qui est d'ailleurs partagée par la population), voire qu'elle la rende impossible, car cela aurait tué toute marge de jeu¹⁰¹.

Au risque de déflorer la conclusion de la troisième partie de ce travail, je souhaite d'ores et déjà annoncer que le consentement libre et éclairé n'est pas forcément le seul outil permettant de respecter l'intégrité de l'individu qui se prête à l'expérience. Pour autant, nous ne pouvons nous passer d'une éthique. Il m'importe donc d'ouvrir une réflexion sur le développement d'autres méthodes de prévention des dangers liés à la recherche

¹⁰¹ J'entends par là, autant la marge de jeu érotique, le fait de pouvoir envisager de déborder du cadre académique, de disposer d'une marge de pouvoir pour l'informateur (comme pour moi). Tout n'étant pas défini en amont, il était possible de négocier, de jouer avec les représentations que nous avons d'un entretien scientifique et de l'orienter à notre guise vers nos intérêts. Cela semble moins sécurisant, mais, comme je le montrerai ce n'est qu'une impression. Il est tout à fait possible de sécuriser ce type de processus à condition de rester attentif. Cela enjoint d'ailleurs le chercheur à ne jamais relâcher complètement son attention concernant l'interaction qu'il mène et les risques qui la surplombent, bref à se comporter en anthropologue, car il ne peut se reposer sur un contrat signé qui le déresponsabilise tant qu'il ne s'écarte pas de ce qui a été convenu.

concernant tout individu qui y contribue, ce qui inclut les informateurs, mais également les chercheurs. On se pose toujours la question du consentement de la personne qui nous apparaît comme étant la plus vulnérable, au regard de son statut, de sa sociographie et de la situation, mais c'est souvent omettre que tout individu est potentiellement vulnérable dans l'absolu, y compris s'il se trouve apparemment en situation de domination et de maîtrise.

Une méthode avec ses imperfections et limites

Malgré les techniques présentées ci-dessus il me semble que les difficultés complexes à contourner me concernant découlent de la collaboration instaurée avec les informateurs. Même si leur militantisme reste modéré, les informateurs se sont montrés particulièrement engagés dans la démystification de leurs pratiques, voire dans leur promotion. Ils s'inscrivent tous dans une démarche qui vise à augmenter la compréhension et la bienveillance envers la diversité des désirs, des façons de trouver du plaisir et de manières de vivre sa sexualité. C'est également cette perspective qui motive, en fond, ma recherche depuis ses prémisses. Elle me semble ainsi répondre à une demande, à un besoin partagé d'anthropologie. C'est d'ailleurs pour cela que la collaboration a pu exister et fonctionner entre nous, car nous portons la même cause. Mon engagement scientifique est effectif, mais ne diffère en rien de l'engagement d'une chercheuse sur une question féministe (ou sur les questions de discrimination en général).

Par ailleurs, en me soumettant au terrain pour des raisons éthiques je n'ai pu recueillir toutes les données nécessaires à une étude comparative exhaustive. Prenant ce qu'on me donnait et choisissant de ne pas faire pression pour obtenir certaines données, les corpus informatifs constitués s'en retrouvent particulièrement inégaux. C'est la limite de ma ligne de conduite éthique. Ainsi, comme dans tout travail ethnographique, les résultats de la recherche ne sont que des propositions qui mériteraient d'être approfondies lors d'une autre recherche. Ma recherche n'avait pas d'autre prétention que de défricher un terrain et de penser la viabilité d'un croisement d'individus qui n'étaient jusque-là pas envisagés comme une population cohérente. C'est avant tout une expérience originale.

Aussi, ma volonté de préserver mon intimité à tout prix a parfois pris le dessus sur ma curiosité et limité mon accès à l'information. Les informateurs m'ont donné des pistes, des films, des sites internet pour nourrir ma réflexion. Je me suis renseignée, mais il était fréquent que je ne creuse pas plus, craignant que cela me confronte à des découvertes que je souhaitais faire dans le cadre de ma vie privée. Ma curiosité avait ses limites, chose que certains informateurs avaient parfois du mal à comprendre.

Le fait de me présenter comme « pair » était confortable, mais cela m'a également donné du fil à retordre, car certains questionnements étaient alors malvenus, voire suspects. Il s'est avéré difficile de demander des précisions concernant certains phénomènes, dans la mesure où je devais déjà savoir pour l'avoir vécu par le corps. C'était le cas par exemple de la différence entre érotisme et sexualité employée, entre autres, par Jeanne de Berg. Je comprenais par le corps ce qu'elle entendait par cette formule, mais j'avais besoin qu'elle développe ce concept avec ses propres mots pour m'assurer qu'il n'y avait pas malentendu. J'ai donc outrepassé ma règle de « ne pas insister » pour tenter de lui extirper ces informations durant un entretien. Mais à force de persévérer, la dame a fini par me dire « C'est drôle que vous ne compreniez pas ça... la différence qu'il y a entre les deux. » J'ai alors ressenti le besoin de lui assurer ma bonne compréhension du concept. Mon statut de pair était en jeu : si je ne comprends pas ça, c'est peut-être parce que j'ai menti ou exagéré à propos de mon expérience en matière de jeux *kinky**.

J'ai compris par la suite que sa réticence à développer ne relevait pas d'une volonté de faire de la rétention d'information, mais de la difficulté à dire : comment décrire une telle émotion avec notre langue si pauvre en la matière ? Ce n'est pas quelque chose qui peut s'expliquer, ça se ressent. C'est comme expliquer l'amour. En insistant, je lui ai donné l'impression de ne pas comprendre, ce qui faisait légitimement planer le doute sur mon vécu. C'est là une problématique classique liée à une situation où l'on est plus ou moins entre paires : certaines choses n'ont pas à être développées puisque l'autre est supposé déjà connaître.

Chapitre II : Description détaillée du terrain

La question de l'orientation sexuelle

Il est temps à présent de présenter les dix informateurs retenus pour cette enquête. Il m'est apparu logique, de prime abord, d'organiser cette présentation sous l'angle de l'orientation sexuelle, autrement dit la préférence pour un sexe/genre, car c'est une variable qui importe dans les recherches portant sur la sexualité.

Je suis consciente du fait que ces distinctions ou ce partage ont été inventés par la médecine du XIX^e siècle dans le cadre d'un effort de discrimination et de criminalisation, et que l'on continue à les utiliser communément à des fins d'exclusion. Par conséquent, chaque discours reprenant ce partage le fait exister un peu plus. Mais je ne puis faire semblant de vivre dans un monde sans mélancolie. L'orientation sexuelle est centrale, à la fois dans le discours des informateurs, dans les discours *sur* mes informateurs qui me furent rapportés et surtout dans le microcosme scientifique auquel, via cette thèse, j'ambitionne de participer. Elle est aussi devenue un marqueur identitaire d'appartenance à une ou des minorités, et à ce titre ne peut être évitée.

En effet, il est coutume dans les études portant sur la sexualité de présenter l'orientation sexuelle de la population rencontrée dans la mesure où il s'agit là d'une variable susceptible, d'après les chercheurs, d'impacter les comportements sexuels. Elle peut également suggérer un traitement différencié des populations.

J'en veux pour preuve le cas de l'étude ACSF (Analyse des Comportements Sexuels en France) (Spira, Bajos, Béjin et le groupe CSF 1993). Les chercheurs n'ont pas restreint la population sur le plan de l'orientation sexuelle, mais ils ont toutefois différencié le questionnaire en fonction des choix individuels en matière de partenariat sexuel : ceux qui ont reconnu avoir eu des rapports avec des individus du même sexe se sont vu attribuer une question supplémentaire sur l'insertion du poing dans l'anus (*fist fucking**)

et les autres non. Le groupe de chercheurs justifie cette décision par une volonté de ne pas « heurter les sensibilités des interviewés » (ibid.). Cela atteste surtout d'une conception différenciée des individus selon leur orientation sexuelle, qu'il s'agisse de leurs pratiques, mais, aussi, leur capacité à être choqués, offusqués, par certaines questions d'ordre sexuel.

Prise dans ces traditions sociologiques, il m'a semblé inévitable de me prêter à une présentation de la population en fonction de ses goûts en matière de sexe/genre. Pour se faire j'ai retenu quatre catégories : homosexuel.le.s, hétérosexuel.le.s, bisexuel.le.s et une catégorie imposée par le terrain et intitulée « tout ce qui fait du bien ». Là encore, le choix des catégories (hormis celle issue du terrain) est lié à des préconceptions qui invitent à penser une humanité répartie, d'après ses goûts, sur un axe allant de l'homosexualité à l'hétérosexualité¹⁰² avec, toutefois, une ouverture sur une position d'entre-deux, la bisexualité, qui peine cependant à se distinguer comme une identité sexuelle à part (Deschamps 2002).

Nous allons très vite constater que ce classement n'est pas optimal : les informateurs débordent des cases et ces dernières ne permettent pas de penser toute la complexité de leurs goûts en matière de partenaire et de pratiques. Cet enchaînement de portraits atteste d'ailleurs de la difficulté d'en rester à cette problématique du goût pour le sexe/genre : les premiers portraits sont centrés sur cette problématique et, petit à petit, d'autres variables, d'autres axes de réflexion vont venir concurrencer l'analyse initiale. En comparaison, la seconde moitié des portraits est bien plus détaillée sur les autres goûts de la population.

J'aurais pu opter pour une autre répartition, un éventail allant de l'homosexualité à l'hétérosexualité inspirée des résultats d'Alfred Kinsey, par exemple. Cela aurait permis de penser de façon moins tranchée homosexualité et hétérosexualité (Kinsey 1948), mais le souci reste le même. Comme le rappelle Jonathan Ned Katz : « ce fameux

¹⁰² Katz précise sur ce point que « Le soulèvement des militants(e)s [suite à l'épidémie du sida], gays et lesbiennes, et son écho dans les médias, contribue à banaliser complètement l'homosexuel et l'hétérosexuel et à en faire, aujourd'hui, des catégories confirmées. À la fin de ce siècle, l'hétéro et l'homo se sont installés comme deux réalités concrètes de la vie quotidienne postmoderne.» (Katz 2001 : 163). À la suite de cet événement sanitaire, ces deux catégories sont devenues monnaie courante tant dans l'usage commun que dans le milieu universitaire et continue à construire et légitimer nos représentations et à orienter nos recherches. Il rappelle ainsi que ces catégories sont des constructions et donc des concepts modifiables, révocables.

continuum réaffirme avec force la division de la sexualité en deux pôles hétéro et homo. » et contribue, en outre, « à assurer la domination du concept d'hétérosexualité. » (Katz 2001 : 97-98)

Ces approches ont tendance à ne prendre qu'une seule variable en compte : celle relative au genre et au sexe. Or, comme nous allons le voir, d'autres variables peuvent se montrer décisives pour une présentation plus complexe des goûts individuels en matière de sexualité.

J'aurais également pu faire un classement inspiré de la liste des paraphilies¹⁰³ ou de l'adhésion à une sous-culture, mais cela ne m'a pas traversé l'esprit. Cet oubli est significatif : ce n'est pas une question qui se pose dans la plupart des études, notamment celles, très nombreuses, centrées sur la problématique du sida. La question de l'orientation sexuelle importe bien plus que les paraphilies, dans la mesure où elle se fait facteur de risque supplémentaire¹⁰⁴. C'est une approche rarement abordée dans les autres études sur la sexualité, à moins que celles-ci portent précisément sur une communauté érotique (exemple pour le sadomasochisme, le fétichisme*, etc.). Cela peut expliquer pourquoi cela n'est pas un réflexe. En outre, nous verrons qu'une telle approche n'aurait pas facilité la présentation des informateurs, étant donné qu'ils n'ont pas un seul goût, mais plusieurs. La population va s'avérer particulièrement résistante à la classification.

Ainsi, les portraits vont être distribués en quatre catégories, selon les déclarations des individus¹⁰⁵. Sachant qu'il peut exister une distance entre l'autodétermination et les expériences sexuelles de l'individu en question, je mettrai les déclarations en

¹⁰³ Qui est, à ma connaissance, la liste la plus étendue concernant les goûts *kinky** en matière de sexualité.

¹⁰⁴ Notons d'ailleurs que, pour ces études fondées sur le sida, les autres variables de goût comptent peu, car elles n'impliquent pas des risques de contamination particuliers (à tort ou à raison là encore). Les sadomasochistes, les fétichistes*, ne font pas partie des groupes à risques prioritaires (bien qu'il y ait des risques supplémentaires en cas d'activités impliquant des lésions et du sang par exemple). De ce fait, ils ne sont pas distingués du reste de la population, contrairement aux homosexuels masculins et aux usagers de drogues. Cela peut contribuer à expliquer pourquoi ces recherches, qui ont par ailleurs contribué à façonner les connaissances globales concernant la sexualité humaine, ne s'intéressent pas aux autres goûts en matière de pratiques et de partenaires sexuels.

¹⁰⁵ Je vais me baser sur les déclarations faites dans les artefacts (notamment les livres) mais aussi sur les déclarations spontanées faites lors des entretiens. Si l'orientation sexuelle n'a pas été présentée spontanément je me baserai alors sur la réponse fournie à ma demande lors du second entretien.

perspective avec les informations tirées des artefacts et des entretiens afin d'entrer dans la complexité¹⁰⁶. Je vais présenter un certain nombre de relations et d'expériences sexuelles qui confirment ou nuancent la déclaration initiale. Pour entrer davantage encore dans la complexité, je ne vais pas me contenter de présenter la fréquence des rapports génitaux avec les hommes et/ou les femmes, je vais également chercher à comprendre ce qui génère une préférence, autrement dit interroger les représentations genrées en matière de sexualité. Je porterai mon attention sur les fantasmes concernant les hommes et les femmes, le degré de génitalité et d'affection, le type de relation nouée, et ce toujours en fonction de la variable sexe/genre.

Présenter cette tentative de classification, bien qu'elle soit boiteuse, est aussi une façon pour moi de critiquer les catégories en usage (homo, hétéro, bi) et, par la même, les études qui les pérennisent en les prenant justement comme des variables décisives. Le fait d'étudier chaque catégorie séparément empêche de penser les points communs et la porosité de ce qui est aujourd'hui considéré comme des communautés érotiques relativement imperméables.

Cette présentation me permettra également de présenter dans les grandes lignes les goûts sexuels des informateurs concernant d'autres variables que le genre et le sexe. J'en profiterai également pour introduire certaines problématiques telles que les modes de relation, les notions d'amour, d'amitié et de complicité, le lien entre l'art et les pratiques érotiques, etc. qui seront développés plus en profondeur dans les parties analytiques qui suivront. Cette présentation, pour se faire support suffisant à l'analyse, a cependant besoin d'être complétée.

L'une des variables de sélection principale de la population étant la création d'artefacts érotiques je vais compléter le portrait initial par une présentation des artefacts produits par les informateurs. Je ferai un point également sur la publication de ces artefacts et la création (ou non) d'un pseudonyme.

¹⁰⁶ Rommel Mendès-Leite et Catherine Deschamps ont souligné que l'identité sexuelle donnée par les individus (autodétermination) n'est pas toujours en adéquation avec les pratiques effectives (Deschamps, Mendès-Leite 1997). Par exemple : un homme peut se dire hétéro (et se penser comme tel) bien qu'il ait des rapports occasionnels avec d'autres hommes. Comparer autodétermination et parcours de vie sexuelle permet d'entrer dans la complexité et, pourquoi pas, de ré-estimer l'orientation sexuelle de l'individu en se servant des catégories plus complexes proposées par Kinsey (1953) ou Klein (1993).

Enfin, je ferai un point sur ce que je vais dorénavant appeler les « normos* » et leur sexualité. Il s'agit donc de s'interroger sur la normalité, à la fois telle que mes informateurs (et aussi moi-même) la caractérisent et telle que la définissent ceux qui s'en revendiquent. Cette description peut sembler hors de propos et pourtant elle a du sens, car les personnes interrogées, comme présenté en amont, s'opposent explicitement à une certaine « normalité » (peu importe leur orientation sexuelle et leurs goûts), à un « eux » qui n'est justement pas « comme nous ».

Par ailleurs, il m'importe également de ne pas tomber dans l'écueil mis en exergue par Katz :

(...) à moins que nous ne soyons poussés par des voix insistantes, nous ne désignons pas la « norme », le « normal » ou le processus social de « normalisation » et nous les examinons encore moins de manière circonspecte ou comme des sujets susceptibles d'être débattus. L'analyse de l'anormal, du déviant, du différent, de ce qui est autre, ainsi que des minorités culturelles, a toujours eu plus de charme. (Katz 2001 : 21)

Il importe de ne pas se laisser entraîner par l'attrait de l'exotisme et de se détourner de l'étude de ce qui fait, faussement, évidence, et ce, particulièrement, lorsque les objets de recherche sont connectés, liés et méritent une étude commune.

Effectivement, normos*/*kinky** tout comme homme/femme, sont des concepts indissociables. Penser l'un implique nécessairement de penser l'autre. Là encore, mon intention est critique. Il s'agit de questionner la distinction entre *kinky** et normos* et de voir si celle-ci a un sens tant sur le plan des représentations de la sexualité que sur celui des pratiques. Il s'agit de présenter les prémises du doute quant à cette division qui va m'accompagner tout au long de ma réflexion.

Mais avant de parler d'orientation sexuelle, il me faut dans un premier temps présenter le cadre de cette sexualité, autrement dit le concept de sexualité lui-même.

Définition préliminaire : la notion de sexualité

Avant de me pencher sur la présentation détaillée des participants de l'enquête, il me faut, préciser ce qui est entendu par « sexualité » au sein de cette population. Je vais donc anticiper quelque peu mon analyse des points communs de la population et présenter une première définition de la sexualité fondée sur les représentations et pratiques de mes informateurs.

La sexualité est un concept particulièrement étendu pour la population rencontrée. Elle intègre les différents types de contacts et de stimulations génitales sans pour autant s'y réduire.

Certaines interactions peuvent se concentrer sur la stimulation d'autres zones corporelles, reconnues comme érogènes ou non. Une fesse peut être ainsi malaxée, caressée, fouettée, tout comme une cuisse peut être mordue, léchée, de même que les pieds. On s'éloigne dès lors de beaucoup de la pénétration d'un sexe par un autre. Notons également que ces pratiques n'ont pas pour vocation de « préparer le corps » à la génitalité et à la pénétration. Il ne s'agit pas nécessairement de ce qu'on nomme communément « préliminaires », car elles peuvent être considérées comme des fins en soi.

La sexualité telle qu'ils la conçoivent peut, dans certains cas, exclure les contacts corporels. Il est fréquent que des artefacts séparent les épidermes (souvent des vêtements, en latex par exemple) ou permettent une stimulation indirectement du partenaire (par exemple le fouet se fait médium entre les deux partenaires). La stimulation n'est pas forcément corporelle, elle est très souvent visuelle, mais également auditive, parfois olfactive et gustative, ce qui ne nécessite pas de contact physique direct (il suffit d'exposer quelque chose sous une luminosité suffisante pour offrir une stimulation visuelle). Ainsi, les cinq sens peuvent être stimulés, et on pourrait rajouter un sixième : l'imagination. C'est pourquoi certains informateurs parlent d'une sexualité avant tout « cérébrale ».

D'un point de vue purement biologique toute sexualité est nécessairement « cérébrale » puisque les sensations physiques sont perceptibles grâce à un traitement cérébral. La

différence se situe dans le fait que les informateurs en sont particulièrement conscients : ils parlent et pensent cette « *cosa mentale* » (De Berg 2007 : 69). Surtout, ils organisent les interactions sexuelles, de sorte à impacter le partenaire mentalement. Avant de penser à créer des « sensations », ils tendent à générer des « émotions » fortes, notamment via un jeu de transgression que je développerai plus tard.

Par conséquent, la sexualité ne peut être définie par le contact ou la stimulation d'une partie spécifique du corps. En outre, les interactions reconnues comme sexuelles ne se concentrent pas forcément dans le contact avec un autre être humain. L'interaction sexuelle peut se concentrer entre soi et soi-même (l'onanisme). À l'inverse, elle peut inclure bien plus de deux partenaires. Elle peut également inclure un objet, quelque chose de non humain, pas nécessairement animé, ni forcément physique. Nous verrons par exemple que pour Pierre la création de sculpture génère une relation entre l'homme et la matière, puis entre l'homme et la sculpture qui, selon lui, relève de la sexualité. Une définition, fondée sur les types d'objets de désir et la façon de les stimuler, est une entreprise vaine tant je dénombre de variations.

Il ne reste alors que le résultat, l'objectif visé lors de l'acte sexuel, pour discerner ce qui en est de ce qui n'en est pas. L'objectif idéal comme je l'ai précisé c'est la stimulation des sens et tout particulièrement de l'imagination, mais là encore il n'y a pas de sensations, d'émotions précises à obtenir. La joie, tout comme la peur ou encore le trouble peuvent être recherchés. Catherine se dit à la recherche d'une « émotion érotique », Pierre d'une « tension sexuelle ». Concepts difficiles à définir.

Toutefois, d'après les propos récoltés, l'objectif recherché dans la sexualité présente deux caractéristiques :

- Il s'agit d'une stimulation mentale, cérébrale puissante que les individus rattachent au sexuel
- Cette stimulation mentale tend à travailler l'excitation, à la nourrir, la complexifier, qu'à y mettre fin.

Par ailleurs, les informateurs ont souvent tendance à parler alternativement de « sexualité » ou de choses/pratiques « érotiques ». Pour eux, « érotique » et « sexuel »

sont manifestement synonymes mais ils vont employer ces termes de façon stratégique en vue de distinguer leur conception de la sexualité de celles des normos*.

Lorsqu'ils parlent uniquement de leurs pratiques ils disent volontiers que cela relève de la « sexualité », car ils pensent le concept à leur échelle : « cela relève de ce que je comprends comme sexuel ». Mais dès lors qu'ils parlent de leurs pratiques dans un contexte plus étendu, qui suppose une comparaison aux pratiques et conceptions des normos*, ils vont préférer l'adjectif « érotique » concernant leurs pratiques ainsi que leur conception de la sexualité.

Le problème, selon moi, c'est que « sexualité », dans un contexte étendu, peut faire référence à « la sexualité ». Autrement dit, aux pratiques et à la conception dominante dans la société, celle des normos*, or ils perçoivent une distance entre leur conception/pratiques de la sexualité et celle des normos* (chose qui transparaîtra dans les descriptions à suivre). « Érotique » permet par conséquent de marquer leur distance vis-à-vis de cette conception et des pratiques présumées majoritaires. C'est une stratégie de distinction. En outre, « érotique » permet de mettre en relief l'un des points centraux de leur conception : ce travail de l'excitation (Cf. Part. 2, chap. I, 1/).

Pour ma part, je parlerai de « sexualité » plutôt que de choses « érotiques ». C'est une façon d'ouvrir mon propos à la possibilité que la sexualité (entendu dans son sens général) inclue cette conception érotique. Chose qui reste à démontrer, mais qui, faute d'information, reste une hypothèse digne d'intérêt.

Enfin, à leurs yeux comme aux miens, la sexualité et l'érotisme, comme la beauté, n'existent pas dans la nature : elles sont ce que nous y mettons.

Voici, un premier aperçu du cadre particulièrement vaste (et relativement flou j'en conviens) à travers lequel je vais penser les activités sexuelles de la population.

1/ Portraits des informateurs

A/ Berlin Tintin/Erik : homosexuel ?

a/ Une « homosexualité » clairement affirmée (en couple avec la séropositivité)

Berlin Tintin se présente comme « homosexuel » dès les premières pages de son premier ouvrage autofictionnel *Je bande donc je suis* (Rémès 1999). Il exprime cette homosexualité dès les premières pages. Il explique regretter de ne pas être une « bête tasse¹⁰⁷, hétérosexuelle et séronégative (...) Une tasse sans problème existentiel, bête comme une tasse à café. C'est vraiment révoltant d'être un homosexuel séropositif plutôt qu'une tasse qui passe sa vie de tasse à se faire lécher, tasse séronégative qui plus est. Pourquoi suis-je un homo séropo plutôt qu'une tasse ? » (Rémès 1999: 14).

De même, il annonce d'emblée sa séropositivité. Ces deux variables vont conditionner ce qu'il va dire par la suite concernant son expérience sexuelle et de sa vie personnelle¹⁰⁸ (du moins, il tente d'en faire une identité assumée et non honteuse). L'homosexualité, tout comme la séropositivité, est présentée comme quelque chose qui s'impose au héros : c'est un aspect de lui-même qu'il n'a pas choisi et dont il ne peut se défaire, il doit composer avec. Homosexualité et séropositivité sont présentées comme des bagages pesants. Cependant, avec le temps, l'acceptation et les expériences, elles deviennent moins encombrantes, Berlin Tintin tente même de faire de cette homosexualité une fierté plutôt qu'une honte.

¹⁰⁷ Il parle bien ici d'une tasse, objet servant à boire thé et/ou café, bien que dans le jargon gay « tasse » désigne aussi les lieux publics (toilettes notamment) où des hommes se rencontrent pour du sexe anonyme (Humphrey 2007).

¹⁰⁸ Ici sa « séropositivité » est attribuée à son comportement (homo)sexuel, les deux variables sont donc intimement liées, ce qui ne l'aide pas à supporter, accepter, cet appétit pour les hommes qui l'a apparemment « condamné ». Je rappelle qu'il découvrira sa séropositivité en 1989, alors qu'il est à peine majeur et que l'épidémie tue à tout va, car les rares traitements sont encore peu efficaces ; ce n'est pas rien d'être « séropo » à cette époque où ce verdict représente une épée de Damoclès. Ce n'est toujours pas évident de l'être à l'heure actuelle malgré les avancées thérapeutiques !

b/ « Cybercochonne de l'espace » : pour une homosexualité subversive

Berlin Tintin est homosexuel (tout comme il « est séropositif ») chose que le personnage met en avant tout au long du livre par la répétition, mais aussi par la présentation de son parcours de vie qu'il dit typique du « jeune pédé » : rejoindre la capitale, se faire un premier tatouage, attraper le VIH. Cependant, il relève qu'il n'y a pas une seule façon d'être et de se vivre homo comme il le précise dans ce passage :

L'uniformisation des fantasmes et des looks, ce désir de vouloir être et faire mode : cheveux courts, jeans, treillis, débardeur, perfecto, Bombers, et patati et patata ! Les looks tafiole, pauvresse chic, zinda¹⁰⁹. Ou cybercochonne de l'espace comme moi : les cheveux rasés à blanc, des couleurs vives donc, treillis et cuirs, une bonne dose de provocation et de trash, quelques piercings, tatouages et un zeste de vulgarité. Passant de la pédale honteuse à la folle radicale. (Rémès 1999 : 82-83)

« Cybercochonne de l'espace » est un terme qui lui appartient. Il emploie ce concept pour se désigner lui-même ainsi que d'autres personnes qui partagent, selon lui, une certaine façon de vivre l'homosexualité. Façon qui s'oppose celle qu'il nomme « intégrationniste », qui concerne, selon lui, une grande partie de la communauté homosexuelle actuelle. Par « intégrationnistes » il désigne des personnes homosexuelles qui veulent se faire aussi hétéro que les hétérosexuels, autrement dit « normales » (et par la même occasion, dominantes ? nous y reviendrons). La « cybercochonne de l'espace » s'oppose à cette normalisation (Broqua, De Busscher 2003 ; Girard 2014) comme il l'explique dans cet extrait :

Contre le consensus qui bande mou. La cybercochonne de l'espace cherche à casser le conformisme ambiant. L'intégrationnisme à tout va des minorités, comme celle des homos ces dernières années, même et surtout s'il apporte de remarquables avancées tel le Pacs et patati et patata, ne doit pas faire perdre de vue que les différences et en particulier l'homosexualité sont aussi licencieuses, subversives, hystériques, purement sexuelles et trashes voire crads. Qu'il ne faut pas confondre droit à l'indifférence et droit à la différence. Que l'homosexualité et les marges ne sont pas forcément positives, hygiénistes et propres sur

¹⁰⁹ Terme péjoratif faisant référence à la misère, donc un look de miséreux.

elles. (...) les cybercochannes de l'espace sont donc pour la République du désordre et la Démocratie de la sodomie, oui-oui. (...) le slogan d'une association d'étudiants gays est « être visible, mais pas exhibe ». Se couler dans le moule donc, dans la norme, devenir, pourrait-on dire en caricaturant, aussi fade et triste que nos amis les hétéros. Pour les technotruies, c'est l'inverse : il s'agit d'être, non pas seulement visibles, mais très-très exhibes. (...) la cybercochonne de l'espace doit donc casser l'orthodoxie de l'esthétique gay habituelle, ainsi que la subvertir. (Rémès 2003 : 163)

Il reprend plus loin cette conception particulière de l'homosexualité et de l'homosexuel qu'il estime être son devoir (sur le plan sociétal). C'est plus qu'un style vestimentaire ou qu'un mode de vie, c'est politique pour Berlin Tintin :

L'homosexualité se doit de rester subversive, iconoclaste et créative. Elle doit être la mouche du coche d'une société intégrationniste. C'est à elle de proposer des modèles alternatifs et innovants (notamment de vie, sociaux, amoureux et de couples) contre l'atavisme hétérosexuel : mariage, gosse, boulot, dodo et lobotomie. Les pédégouines sont de plus en plus hétéronormatifs, hygiénistes, normatifs et aseptisés. Est-ce que les homos vont devenir aussi ennuyeux que certains hétéros ? On assiste à la droitification de l'homosexualité. Quasi réactionnaire. Les gays sont parfois des censeurs de première alors que l'homophobie régresse chez les hétéromachintrucs. Ils n'acceptent plus les discours déviants et alternatifs. (ibid. : 213)

Il parle aussi du comportement de la « cybercochonne de l'espace » qui se doit de s'habiller avec des couleurs criardes, de pisser sur ses potes, de manger ses crottes de nez. En somme, être une « cybercochonne de l'espace » ne se limite pas à assumer une attirance sexuelle et/ou affective pour les hommes. Il présente ici une sorte de projet sociétal pour l'homosexualité. Selon lui, les homosexuels se doivent d'être le contrepoids, le contre-pouvoir d'un modèle hétérosexuel dominant. C'est à eux de questionner, tirailler les conventions, et d'exploiter les marges afin d'ouvrir le champ des possibles.

Toutefois, il ne s'est pas toujours situé en marge de la communauté gay. Cet écart s'est fait progressivement. En effet, au début, jeune homo séropo, il s'engage dans les associations de lutte contre le VIH et l'homophobie, en l'occurrence auprès d'Act Up. Il travaille également comme journaliste pour des magazines tels que Gay pied et Nova et propose des articles notamment sur la prévention sexuelle. Il est alors intégré à la communauté et jouit de ce qu'elle offre, tout en se sentant déjà d'une certaine branche de l'homosexualité. Selon lui, s'affilier à Act Up c'est déjà attester d'une conception particulière de la « pédéitude » :

Mais, même si j'ai beaucoup évolué et grandi, travaillé sur moi-même, je reste un homosexuel noir. J'aime cultiver cette homosexualité sombre, provocatrice et scandaleuse, fille putative de Genet, Burroughs et des autres du bastringue. Rien ne m'irrite plus que l'hygiénisme mental contemporain. Tous ces gays et hétéros javellisés et lyophilisés, ça me fait rire comme un rat mort. L'homosexualité est forcément une force créatrice, flamboyante et subversive, déstabilisante pour la société. Anar, je suis pour la République du désordre, la démocratie de la sodomie. Inverse, renverse, pervers. C'est là ma première raison d'être. Alors, j'en rajoute toujours, quitte à tomber dans l'excès. Rajoute des couleurs aux peintures de la vie. Du rose fluo, un triangle rose fluo sur fond noir, un rouge vif comme le sang. La signalétique d'Act Up que j'aime tant. (Rémès 1999 : 210)

Durant la période retracée par l'auteur (1997-1998) la conception de l'homosexualité revendiquée par Act Up est en adéquation avec celle de Berlin Tintin : noire, subversive, profondément provocatrice. Cela va radicalement changer avec la polémique qui éclatera dans les années 2000 à propos du *bareback**. Erik, traitant de ce sujet dans *Je bande donc je suis* (Rémès 1999) et *Sérial fucker, journal d'un barebacker* (Rémès 2003), sera pointé par Act Up (et tout particulièrement son vice-président, Didier Lestrade) comme un prosélyte en la matière¹¹⁰. La rupture ne tarde pas : Erik prend ses distances avec le milieu associatif et plus largement avec le milieu gay (le

¹¹⁰ Il sera d'ailleurs invité dans l'émission d'Ardisson durant laquelle Lestrade et les invités feront le procès, rapide et sans appel, d'Erik, lui reprochant de faire la promotion du *bareback**. <https://www.youtube.com/watch?v=UHTbUCExzWg> (dernière consultation le 6 avril 2019).

Marais notamment) comme il le décrit dans *Serial Fucker, journal d'un barebacker* (ibid.)¹¹¹.

Lors d'un temps *off*, Erik me parle de cette prise de distance et m'explique qu'il ne fréquente quasiment plus les lieux de rencontre homo, d'autant plus qu'internet lui permet de rencontrer des partenaires potentiels et de les faire venir directement chez lui. Plus besoin de lieux de socialisation spécialisés pour cela. En outre, il n'a plus de contact avec les associations et entreprises gay dont il était pourtant si proche à l'époque, ces dernières lui ayant tour à tour tourné le dos (planté un couteau dans le dos ?).

« Homosexuel » donc, oui, mais pas « intégrationniste », plutôt « cybercochonne de l'espace » : pour Berlin Tintin il s'agit là de quelque chose de politique, lié à des rapports de pouvoir et à une conception de la vie qui outrepassse la sphère de la sexualité.

c/ Une orientation sexuelle évolutive

Homosexuel donc, ce qui implique en théorie qu'il désire/aime des individus de son sexe. Toutefois, lors de l'entretien, l'auteur (et non le personnage) répondra à ma question concernant l'orientation sexuelle par la phrase suivante :

Donc c'est anciennement bi et euh... gay ! À 100%. (Rachel : À l'heure actuelle ?) Ouais.

Il pointe ici une bifurcation dans son orientation sexuelle, bifurcation dont on trouve quelques traces dans les romans lorsqu'il évoque des relations sexuelles (et apparemment affectives) avec des femmes. Il dira d'ailleurs durant l'émission d'Ardisson qu'il a eu des expériences hétérosexuelles¹¹². Toutefois, cette phase « bi » est présentée par Berlin Tintin comme une sorte d'essai thérapeutique en vue de se défaire d'une homosexualité trop pesante :

¹¹¹ Je rappelle que je parle ici du personnage de Berlin Tintin décrit dans un livre qui retrace une certaine période. Le propos est ancré dans le temps, de 1989 au début des années 2000. Ces propos ne valent pas nécessairement pour le Berlin Tintin actuel, autrement dit pour l'avatar semi-fictif d'Erik.

¹¹² Voici la vidéo en question : <https://www.youtube.com/watch?v=dfwusCbn-9s> (Dernière consultation le 2 avril 2019.)

J'avais même fait l'amour à quelques femmes pour tenter de me guérir de cette putain d'homosexualité, devenir normal et facile à porter. Mais non, c'était plus fort que moi, j'étais un sale pédé et je le resterai. Et tant mieux. Il faudrait bien que je m'assume un jour totalement, ne plus me cacher ma vérité, que j'accepte de devenir moi. (Rémès 1999 :68)

Cette tentative thérapeutique ayant échoué, il se tourne vers une identité homosexuelle pleine et assumée, d'où ce « 100% gay » qui le caractérise actuellement. Berlin Tintin fait également mention d'expériences sexuelles impliquant des femmes, il dit avoir « partouzé des filles » avec un ami connu à la fac (ibid. : 171-172).

Je rappelle que c'est là le vécu de Berlin Tintin et que rien ne permet d'affirmer qu'il reflète parfaitement le vécu personnel d'Erik. Toutefois, je trouve intéressant de souligner qu'Erik brosse un personnage à son image, un homme « 100% gay » bien qu'il ait connu des femmes bibliquement.

Enfin, il me semble intéressant de rajouter qu'en *off* Erik m'a parlé de soirées intimes, avec des hommes principalement, mais qui peuvent également inclure des femmes selon les circonstances. De ce qu'il m'en dit, il n'a pas de contact direct avec les femmes lors de ces expériences, il laisse les autres hommes en présence s'occuper d'elles. Il n'empêche qu'ils sont tous mêlés à une même dynamique sexuelle et qu'ils peuvent s'observer. Ma définition de la sexualité n'étant pas restreinte aux contacts physiques cet exemple peut être conçu comme un rapport sexuel. Pour autant cela ne remet en rien question son orientation sexuelle en question puisque j'estime que l'autodétermination prime sur mes interprétations. Cela permet toutefois de mettre en relief la complexité qui se cache derrière une identité claire et affirmée.

d/ L'amour comme relation fraternelle

Berlin Tintin évoque dans les deux ouvrages des femmes, des amies, dont il est très proche (l'une ayant même été « sa copine » par le passé) qui auraient désiré faire un enfant avec lui. Chose qui, malgré certaines réticences¹¹³, semblait le séduire sur le plan

¹¹³ Problème de transmission de son virus, fait de donner à l'enfant un père homosexuel et séropo, etc.

de l'expérience partagée avec ces femmes. Voici comment il évoque l'une de ces femmes et ce désir d'enfant dans son premier ouvrage :

Je parle avec ma copine Christine. Nous étions sortis ensemble quelque temps (c'était avant que je ne m'assume complètement comme pédé non hétérosexuel). Maintenant, nous sommes les meilleurs amis du monde : une sœur. Elle est toujours célibataire (les hétéros, ça a de plus en plus de mal à rester en couple). Au retour de l'enterrement, j'apprends par Véronique, sa meilleure copine (qui est l'ancienne petite amie de Bruno) qu'elle parle de faire un gosse avec moi. Je n'étais même pas au courant ! C'est vrai, à un moment, nous pensions faire un gamin (...) Bon d'accord, c'est une idée un peu folle, un père pédé séropo qui ne vit pas avec la mère... mais après tout, le monde est bien rempli de fous qui font des gamins (des hétéros pour la plupart). J'aurais été content d'avoir un gamin. (Rémès 1999 : 172-173)

Berlin Tintin semble donc conserver des relations affectives avec certaines femmes, relations qu'il rapproche de celles qu'on peut avoir entre un frère et une sœur concernant cette ancienne petite amie. Il évoque également un lien fraternel s'agissant de ses « maris »¹¹⁴ actuels : hommes qu'il aime, avec qui il a des rapports sexuels réguliers, et avec qui il partage, entre guillemets sa vie (se voient souvent, parfois vivent ensemble). Il opère ce rapprochement à propos de sa relation avec Jacques, son premier amant :

On jouait dans les vagues tels des enfants avant la loi, deux frères, deux amants. On riait, c'était beau. (...) (ibid. : 35)

Mais aussi avec Bruno :

Nous passions tout notre temps ensemble, fusion gémellaire dans laquelle j'aimais à me perdre. On baisait comme des fous, on s'entreculait de même que les mouches. Deux amoureux de romans à quatre euros qui ne vivaient que pour eux. Deux frères, deux amants (ibid. : 47)

¹¹⁴ Il ne s'agit pas d'un homme avec qui Berlin Tintin a contracté un mariage officiel (le mariage entre personnes de même sexe n'existe pas encore à ce moment-là). C'est une façon, courante dans le milieu gay, de désigné le partenaire privilégié (souvent la personne avec qui ils se reconnaissent « en couple »).

Didier est présenté comme « un frère aîné ». (ibid. : 77). Enfin concernant sa dernière relation importante avec Thierry il dit :

Je l'adulte, on s'aime comme deux enfants, deux frères et on s'encule idem ! (...)
Nous sommes jumeaux astrals, nés la même année, le même mois et le même jour. Cela me fait un bien fou cet amour quasi gémellaire (...) (ibid. : 204)

Dans ses ouvrages, la relation amoureuse, affective chez Berlin Tintin est systématiquement liée à un amour fraternel, familial, amical, ce qui me fait songer au concept grec *Philia*¹¹⁵.

Cette similarité dans la façon de présenter les relations, me laisse supposer qu'en considérant Christine comme sa sœur, il avait alors nourri pour elle des sentiments potentiellement proches de ceux qu'il nourrit pour ses « maris ».

e/ « Oversize queen » : celui qui les aimait grosses

Toutefois, l'attirance physique n'est pas là. Il n'a aucun désir pour le corps des femmes, mieux, leur sexe a tendance à lui faire peur, à le rebuter¹¹⁶. En outre, son désir n'est pas tant orienté vers les hommes que vers un type d'homme particulier, l'homme « viril », et plus particulièrement vers leur pénis qui, pour être digne d'intérêt, se doit d'être « massif et volumineux » :

Dans la multitude des rencontres, je tombe, nez à nez, oulala, sur un membre imposant et lourd, comme je les aime, agréablement porté par un mètre quatre-vingt de viande rouge. J'en fais mon affaire, je tâte, soupèse et achète. Nous restons là, à faire l'amour, nous prendre. (Rémès 1999 : 58)

La dimension de la queue ainsi que son allure générale, le personnage de la personne pourrait-on dire, le type de masculinité qu'il performe compte pour beaucoup dans le choix du partenaire. Dans son ouvrage, il dit :

¹¹⁵ L'amour/amitié pour celui qui est comme soi (semblable), communauté, famille, amour entre personnes élues, qui ne concerne pas toute l'humanité.

¹¹⁶ Erik me confie en *off* qu'il est, tout comme son personnage, quelque peu apeuré par le sexe féminin.

Je préférais m'apesantir sur l'homme-rhino, piercing-cornes au nez et menton. Un animal, une bête marquée au fer, les bras et le torse couverts de signes. Ça m'excitait. M'ex-cite. (ibid. :100)

Partant de ces goûts, Pierre, un de ses maris, fera exception tant il est aux antipodes des canons de Berlin Tintin :

Pierre était une mignonne chose superficielle avec un joli visage, une folle petite-bourgeoise. Je tombais fou amoureux de ces yeux de chien. Pourtant, il était plutôt pour moi un contre-fantasme, la liste était longue : pas viril pour un euro, immature, prétentieuse, sexuellement et mentalement passive et surtout over-top-bourgeoise¹¹⁷. Toi tu es né avec une petite cuillère en argent dans le derrière ! Sans parler de cette chose ridicule entre les jambes qui n'avait de phallique que la symbolique alors que j'étais une over size queen ! (ibid. : 176)

En somme, Erik est particulièrement attiré par un archétype du mâle et notamment par le mâle hétérosexuel qu'il s'amuse à nommer « l'hétéro des familles ». Ce qui plaît chez l'hétéro c'est sa performance de la masculinité, mais aussi le fait qu'il n'est pas censé aimer et désirer des relations sexuelles avec ses congénères testiculés. Séduire ce type d'individu excite beaucoup Berlin Tintin comme il l'évoque dans ce passage du *Maître des amours* (Rémès 2000) :

Rien n'est meilleur que de dépuceler un bon gros mâle hétéro. J'adore les puceaux, mariés, pères de famille. Comment dire, ça me transcende, j'exulte. Je trouve ça trop subversif d'enculer un père de famille. Qui se la joue macho au ménage et que je tire chez moi comme une salope. (ibid. : 102)

Ainsi, il n'est pas attiré par n'importe quel homme, et pas nécessairement par des homos, surtout quand il s'agit d'une relation purement sexuelle, autrement dit génitale. Quand l'individu compte peu, c'est la « bite » ou le personnage qui prime. Notamment lorsque ce personnage permet de performer un acte transgressif. Baiser un hétéro, n'est-ce pas baiser la norme elle-même ? Un acte transgressif et donc jouissif, politique ?

¹¹⁷ Je sais que ce terme nécessite un éclaircissement, mais ce sera fait plus amplement dans une prochaine partie, car c'est un concept qui traverse la quasi-totalité de ma population.

f/ La préférence sérologique

Une seconde variable, moins fantaisiste cette fois, compte également dans le choix du partenaire d'un soir comme du « mari », il s'agit de la sérologie. Berlin Tintin étant « séropositif », avoir des rapports avec un « séronégatif »¹¹⁸ pourrait s'avérer risqué pour ce dernier s'ils ne se protègent pas ou si la protection défaille (exemple : la capote craque). De ce fait, il a tendance à favoriser les partenaires « séropo » plutôt qu'un partenaire « séronég' ». Il mentionne cette préférence à plusieurs reprises. Il parle notamment de sa relation avec Zébulon qui s'avérera plus que problématique :

Je n'avais pas envie qu'il me baise non plus. D'abord parce qu'il était safe. Ça m'excitait de moins en moins ce truc. Ça ne m'excitait plus du tout en fait. Avec la haine qu'on a reçue, on est de plus en plus nombreux à s'être radicalisés : on accepte de moins en moins les capotes. À la limite, le bareback devient un acte politique. Puis aussi parce que je n'aime pas sa queue, trop petite à mon goût. (Rémès 2003 : 117)

Il ajoute, toujours à propos de sa relation avec Zébulon :

Non, je ne peux pas vivre avec un séroneg, pas baiser avec lui simplement. Je n'ai pas envie de le contaminer. Surtout lui. Il est trop gentil, trop honnête, trop droit. Il ne le mérite pas. (ibid. : 189)

La peur de contaminer l'autre est présente et pesante. Avoir des rapports avec un individu sérodifférent¹¹⁹ implique également de faire l'aveu de sa sérologie (ou non), ce qui peut déboucher sur des expériences symboliquement invasives, comme c'est le cas avec Steph, jeune homme rencontré dans son quartier (et qui a pour particularité de consommer héroïne et méthadone). Sachant Berlin Tintin atteint du VIH, il lui demande de garder ses sous-vêtements pendant que ce dernier s'attelle à le goder tant il craint la contamination. Notre héros mettra fin prématurément à l'expérience.

Le partenaire « séroneg' », et notamment son comportement, rappelle à Berlin Tintin qu'il n'est pas une « bête tasse hétérosexuelle et séronégative ». La « sérodifférence »

¹¹⁸ Terme employé dans le jargon médical pour désigner une personne reconnue non contaminée par un virus (en l'occurrence le SIDA) grâce à un test (sanguin). L'individu reconnu contaminé sera dit séropositif.

¹¹⁹ Autrement dit, un individu qui n'a pas la même sérologie que soi, ce qui implique un risque de contamination.

appuie sur la plaie ouverte depuis l'annonce de la contamination. Pire, elle invite Thanatos (le SIDA), dans les folies d'Eros. Même si ces deux ont pour coutume de « partager le même lit », certaines interventions de Thanatos s'avèrent « a-érotique », débandantes pour ainsi dire.

Il s'agit alors de parvenir à composer entre recherches d'une expérience sexuelle satisfaisante et évitement du risque de conversion sérologique d'un des partenaires (au VIH). La solution trouvée par le jeune homme consiste à avoir des rapports dits « *bareback** » entre personnes séroconcordantes. Autrement dit, Berlin Tintin s'adonne à une sexualité sans préservatif principalement avec d'autres individus séropositifs¹²⁰. L'abandon du préservatif entre partenaires de même statut sérologique a un effet libérateur sur Berlin Tintin :

Je me sentais bien, sans complexe ni culpabilité. Je me sentais libre. Délesté de toute honte. J'étais content et fier, heureux même. Ni mon homosexualité ni ma séropositivité n'étaient plus mon opprobre. Tout autour, des hommes comme moi qui ne se mentaient pas, qui pouvaient vivre leurs fantasmes, sans leur croix. (ibid. : 11)

Avoir des rapports « séroconcordants », dans le cas de Berlin Tintin, est source de bien des avantages :

- Non-usage du préservatif et par conséquent pas de souci d'excitation et de réduction du plaisir physique¹²¹. Le SIDA, en tant que menace, disparaît le temps du rapport puisque les partenaires sont « séroconcordants » et qu'ils font souvent peu cas du risque de « surcontamination »¹²² ;
- Ouverture des jeux possibles (plan jus* par exemple) ;

¹²⁰ Je précise « principalement » parce qu'il y aura quelques exceptions à cette règle ; ce point sera approfondi.

¹²¹ Sans compter que déjà en soi le préservatif est la terreur des érections, que ce soit par un effet symbolique (si elle me demande de mettre une capote, c'est qu'elle/il n'est pas « sain/e » ?) ou physique (par perte de sensibilité) ou technique (prend du temps à enfiler ou n'y arrive pas), et cela concerne tous les individus dotés de cette cédille capricieuse. Comme dit l'adage : « le sexe est la chose la plus légère au monde, une seule pensée peut le soulever », l'inverse est tout aussi vrai : une seule pensée peut le faire s'effondrer et la capote et tout ce qu'elle engendre symboliquement est un zappeur potentiel d'érection toute catégorie (qu'il s'agisse d'homo, hétéro, autre, etc.)

¹²² Surcontamination désigne le risque d'être infecté par une autre souche du virus alors que l'individu est déjà infecté par le virus en question. Risque souvent relativisé à l'époque où le SIDA tue à la chaîne : étant déjà contaminé le pronostic vital était déjà en jeu (Rémès 2003).

- Égalité entre les partenaires, pas de jugement et de discriminations liées au VIH.
Il est à nouveau possible de faire communauté.

Le refus de la capote va également s'avérer politique. Mais nous y reviendrons plus tard (Cf. Part. 2, chap. II, 2/).

Par ailleurs, le fait d'assumer la pratique du *bareback** ajoute une dimension supplémentaire à son identité homosexuelle. Cela le rend définitivement subversif et dangereux aux yeux de certains membres de la communauté homosexuelle parisienne qui rejettent celle-ci et ses partisans (cela sera plus amplement développé).

Le VIH reste une barrière bien difficile à dissiper entre deux individus qui souhaitent s'aimer ou simplement se rencontrer sur le plan physique. Des ouvrages d'Erik je retiens que ceux qui sont « séronégatifs » ne savent pas ce que c'est que d'être « séropositif », et ceux qui sont « séropositifs » semblent parfois oublié ce que c'est que d'être « séronégatif ».

En somme

Berlin Tintin a connu différentes identités dans sa vie sexuelle et aujourd'hui il s'est arrêté à « 100% gay ». Néanmoins, il faut relever que cette identité n'est pas uniquement fonction de ses goûts en matière d'hommes, c'est en grande partie aussi une démarche politique. Il importe également de retenir qu'il n'aime pas les hommes, il aime un certain type d'homme ou, pourrait-on dire, un certain type de personnage. Il a des préférences en matière de forme de sexe, de corps, mais aussi de performance d'un genre et d'une orientation sexuelle. En outre, Berlin Tintin s'adonne à une pratique qui fait polémique, le *bareback**, mais prioritairement avec des individus qui ont le même statut sérologique que lui. Choix controversé en pleine épidémie de SIDA, mais qui prouve l'importance de la satisfaction sexuelle à ses yeux. Enfin, il est intéressant d'ajouter que Berlin Tintin s'est essayé aux pratiques SM* (notamment avec l'un de ses maris), au *fist fucking** ainsi qu'à la prostitution. Points qu'il ne met pas forcément en avant dans sa présentation de son orientation sexuelle (en tout cas pas dans tous ses ouvrages), contrairement à l'homosexualité et la séropositivité...

B/ Étienne(Liebig) : hétérosexuel ?

a/ Quand l'homo révèle l'hétéro

Dans l'un de ses ouvrages qu'il considère comme le plus fidèle à sa biographie personnelle, de sa réalité, Étienne Liebig se définit comme hétérosexuel. Contrairement à Erik, qui met cette variable personnelle en avant dès les premières pages, Étienne Liebig nous révèle ce secret de polichinelle, bien plus loin au fil des pages. Je parle d'un secret de polichinelle car tous ses ouvrages, même les moins autobiographiques¹²³, font montre de sa focalisation sur le « beau sexe ». Pas besoin qu'il se dise hétérosexuel pour s'en douter. Certains titres d'ouvrages sont explicites : *Comment draguer la catholique sur les chemins de Compostelle* (Liebig 2006), *La vie sexuelle de Blanche Neige* (Liebig 2009/a).

Cette hétérosexualité est confirmée à la 177^{ème} page de son livre *Je n'ai jamais rencontré Mitterrand, ni sa femme, ni sa fille...* (Liebig 2008/a) alors que le jeune homme se retrouve à poser nu pour la seconde fois au domicile d'un homme à des fins artistiques, mais aussi érotiques (il le surprend à jouir durant l'exercice « artistique »). Cette expérience, motivée par des questions financières et de curiosité personnelle, va amener Étienne Liebig à expliciter son orientation sexuelle :

Daniel me suivait partout, son crayon à la main. Il m'a demandé de bander, pour les besoins artistiques bien sûr. Je n'ai pas pu. Il m'a alors proposé des revues pornos avec des filles nues pour m'exciter, j'ai essayé, mais de le savoir en train de m'épier m'a gêné et ma queue est restée désespérément molle. Il semblait désespéré de me savoir hétérosexuel sans faille et sans espoir. (Liebig 2008/a : 177-178)

Ainsi, l'hétérosexualité ne s'expose ouvertement qu'au moment où le héros est confronté au désir, apparemment homosexuel, d'un autre homme : devenant l'objet de désir d'une personne qu'il ne peut désirer, il mentionne alors son « hétérosexualité sans faille ». Cela fait échos aux propos de Katz qui avançait dans son travail sur

¹²³ Ils sont apparemment moins autobiographiques parce qu'ils concentrent une plus grosse part de fiction, même s'il assure avoir vécu toutes ces relations sexuelles, mais pas nécessairement dans le contexte exposé, par exemple : il n'est jamais allé draguer la catholique à Compostelle, mais il dit avoir vécu chacune des expériences sexuelles relatées.

l'hétérosexualité, non seulement que cette dernière était la plupart du temps silencieuse, car considérée comme allant de soi, mais aussi qu'elle était récemment contrainte d'exister, de se dire, lorsqu'elle est confrontée à l'homosexualité (Katz 2001). Il s'agit de se distinguer (souvent pour dominer étant donné que les deux catégories sont hiérarchisées). Ici c'est clairement le cas : l'homme se révèle hétérosexuel, ne pouvant donner le change face au désir d'un autre homme.

Notons également qu'il se plaît à se dire « obsédé ». Il a d'ailleurs écrit un ouvrage, mêlant ses souvenirs d'enfance et expériences en tant qu'adulte, qu'il a intitulé *L'enfance de l'obsédé* (Liebig. Sd. Non publié). C'est là une autre étiquette qu'il s'attribue, notamment en vue de mettre en valeur son intérêt, fort, pour la sexualité et notamment pour les femmes.

b/ L'ange de Théorème

Pendant, il me semble, concernant Étienne, que révéler ainsi son hétérosexualité consiste moins à se distancier clairement de l'homosexuel, se défendre de cette identité, qu'à affirmer une impossibilité. C'est là une des limites de son désir. Cette incapacité à désirer se manifeste aussi pour certaines femmes. Par exemple, le corps de Carina ne génère aucune attraction chez Étienne Liebig (hormis son sexe) car trop maigre, pas assez rond. Dans les deux cas, il est question d'une limite qu'il ne parvient pas à dépasser et non d'une limite qu'il se doit de respecter. C'est un segment d'entretien, où il évoque son unique expérience génitale avec un homme¹²⁴, qui me met sur cette piste. Le voici :

Je suis arrivé dans cette institution [en tant qu'employé] (...) à dix-neuf ans, tu vois, dix-huit ans...j'ai dit « Bon ici je baise tout le monde ! » [Sous-entendu tous les autres employés] J'ai dit ça. C'était un grand centre avec des enfants autistes, et j'ai dit « Bin écoute, tous les adultes là, hommes, femmes, tous ceux

¹²⁴ Je précise « génital », car il a manifestement eu d'autres expériences sexuelles et érotiques, consenties ou non, avec des hommes, d'après ce qu'on apprend dans *L'enfance d'un obsédé* (Liebig. Sd. Non publié) ouvrage qu'il considère aussi comme représentatif de son expérience sexuelle. Il me confirmera par exemple les attouchements qu'il a reçus d'un abbé durant son enfance et le fait qu'il ne vit pas cela comme une violence ni comme une expérience désagréable... Il s'agit donc ici de la seule expérience consentie et où il aurait eu des rapports génitaux avec un autre homme.

qui veulent faire l'amour avec moi. » J'ai dit ça a un repas « Tous ceux qui veulent faire l'amour avec moi, je suis partant ! » J'étais très joli, tu vois, et donc, et donc j'ai, j'ai à peu près... euh... baisé toutes les éducatrices, la directrice, la psy, la femme de ménage, la nana qui était la repasseuse euh... à côté y'avait une école (...) j'ai baisé aussi les instit' euh... bref, j'ai à peu près fait l'amour avec tout le monde et euh... et à un moment il y a un mec qui est venu et qui était un mec formidable, très, très joli, et qui m'a dit « Moi aussi je voudrais bien faire l'amour avec toi ! » Et là... comme je m'étais un peu engagé... j'ai dit « Écoute, ok, on va tenter le coup, mais je te promets rien quoi ! » (il sourit) Et donc voilà... ça a pas trop bien marché, ça a pas trop bien marché... j'étais pas trop bon... voilà, donc ça a été ma (petit rire, bredouille) relation homosexuelle adulte. Et c'était presque un... enfin tu vois, c'était pour correspondre au personnage (Rachel : Oui, que tu avais vendu) et je me disais que, dans cette histoire de *Théorème*¹²⁵, la sexualité révèle, enfin voilà la sexualité dans ce film n'est pas, c'est pas du sexe, c'est une forme de révélation, tu vois et te formes, comme si tu te baignais dans une eau magique, ou comme si tu mangeais un plat magique, tu vois ? Elle te révèle juste à toi-même. Et moi j'avais pris ça comme ça, voilà, en me disant que je suis l'ange de... (il rit) et c'était facile quoi tu vois ? Donc avec les nanas c'était facile, mais avec les mecs beaucoup moins...

Il a donc eu une relation sexuelle avec un homme, non pas par désir pour ce dernier, mais en vue d'être fidèle à ses propos et au personnage qu'il avait exposé à ses collègues (« ici je baise tout le monde »). Le rapprochement avec un homme et le partage d'une expérience sexuelle avec lui n'est pas considéré comme un interdit, dans le cas d'Étienne, et encore moins comme un danger qui pourrait remettre en question son identité sexuelle au point de devoir refuser la proposition qui lui est faite. Être

¹²⁵ Il fait ici référence à *Théorème* le film polémique de Pasolini (Actos films 1968), film qui l'a marqué comme il le souligne dans son premier ouvrage autocentré. Je suppose que dans son « *trip** » de « baiser avec tout le monde ici » fait référence au personnage central de ce film, cet homme beau joué par Terence Stamp, et auquel succombe chaque membre de la famille bourgeoise qui l'accueille. Comme un « ange » présent pour rappeler la transcendance du désir charnel, un « ange » présent pour déstabiliser les lignes de vies trop rigides, engoncées dans les normes d'une catégorie sociale supérieure. C'est un personnage qui lui correspond bien, lui le communiste en combat contre la bourgeoisie hypocrite. Il avait donc un personnage à tenir... Et ce jusqu'au bout. L'ange de Pasolini ne se défile pas face au désir du fils de la petite famille, Étienne Liebig ne devait donc pas se défiler face au désir de cet homme bien qu'il le prit un peu de court, son propre désir ne trouvant pas de quoi se nourrir face à ce corps, ce genre, ce sexe.

cohérent avec le personnage Pasolinien était visiblement plus important que la préservation d'une « hétérosexualité sans faille ». Hétérosexuel, n'est pas une identité qu'il lui faut performer à tout prix. Son absence de goût et de compétence concernant les hommes est plutôt présentée comme une qualité qui lui ferait « défaut ».

Il révèle ici son désir d'ouverture, ouverture envers la pluralité des expériences possibles, mais cette ouverture à ses limites, des limites pensées comme propres à l'individu, ontologiques : « (la sexualité) te révèle juste à toi-même » me dit-il en entretien. D'après lui, cette limite fait donc partie de lui, elle s'impose à lui, tout comme l'homosexualité s'impose à Erik. Les contours érotiques d'une personne, ses goûts, ses tendances sont pensées par Étienne comme liées à un « soi » et masqués, ils n'apparaissent que par la confrontation à l'expérience sexuelle : c'est le vécu, les réussites (ce qui génère désir et du plaisir) et les échecs (ce qui n'en crée pas) qui donne ses contours à l'identité sexuelle. De ce fait, l'identité sexuelle n'est vraie que jusqu'à nouvel ordre, et susceptible d'évoluer. Elle n'est pas décret *a priori* mais conclusion suite à l'expérience.

c/ Une fascination pour le corps des femmes

Le héros est toujours focalisé sur les femmes. Dans ses ouvrages les plus autobiographiques il est toujours question de femmes, qu'elles soient partenaires de jeux sexuels ou en compagnes. Précisons que l'écrivain a été marié deux fois et est actuellement père de deux enfants. Il aime les femmes, mais surtout il aime leur sexe. Étienne Liebig est très intéressé par le goût et les odeurs de « chattes », par ce que ces segments du corps sont capables de produire, en termes de liquides, d'orgasmes. Il se reprochera d'ailleurs, toujours à propos de son « amie » Carina, de ne ressentir du désir pour la jeune femme qu'en observant « sa chatte » :

J'ai regardé son sexe pendant qu'elle se séchait les cheveux (...) je n'avais jamais pris conscience qu'on pouvait séparer ainsi quelqu'un en deux. J'avais devant moi une chatte qui arriverait à me faire bander et le reste d'un corps qui n'avait aucun effet sur moi, qui me générait plutôt comme celui d'un enfant, ou plutôt d'un malade. Je me suis demandé si j'étais tout à fait normal ou pire que

macho. Est-ce que tous les hommes ont des pensées comme ça ? Tous ? (Liebig 2008/a : 51-52).

Toutefois, si cette partie de leur corps l'intéresse tout particulièrement (ce qu'il explique bien dans *L'enfance d'un obsédé*), le reste du corps des femmes l'attire aussi énormément. Lorsqu'il présente une femme qui l'intéresse, il décrit souvent son visage, ses seins, ses formes, mais aussi son caractère. En outre, il considère qu'un simple pelotage de sein peut suffire à son bonheur (Liebig, enfance de l'obsédé), pourvu que celle qui se prête au jeu trouve également satisfaction dans l'acte. Son plaisir est lié à celui de la dame : les manifestations de ce plaisir, les différentes sortes d'orgasmes, les sécrétions, les cris sont de merveilleux adjuvants à ses propres plaisirs.

Les potentialités de jouissance des femmes, qu'il considère physiologiquement différentes de celles dont jouissent les hommes, le fascinent, comme en témoigne un passage de notre premier entretien. Je lui demande comment il a fait pour décrire avec autant de finesse les orgasmes de sa Blanche Neige (Liebig 2009/a), voici sa réponse :

Parce que tu vois les hommes, on a vraiment une façon de jouir différente des femmes... J'aime bien la durée chez les femmes et puis la répétition tu vois. Y'a des femmes qui peuvent jouir sept, huit fois de suite comme ça tu vois, c'est, c'est juste juste miraculeux ! Tu vois ? Moi je jouirais huit fois de suite il faut appeler le SAMU quoi après ! (Je ris) Elles jouissent huit fois de suite, elles prennent une douche et elles repartent ensuite chez papa et maman, tu vois, c'est... c'est... c'est merveilleux quoi, moi je suis toujours émerveillé quoi, ce truc... Donc après tu vois j'imagine, j'imagine (...) comment elles réagissent, des fois elles sont surprises par leur propre orgasme tu vois... des fois c'est, c'est plus fort que, enfin, t'as l'impression toujours qu'il y a un effet de surprise, t'as l'impression que les femmes sont jamais euh lassées de leur orgasme et qu'elles sont toujours surprises par leur orgasme tu vois ? Comme si celui-là était toujours le meilleur qu'elles aient vécu, tu vois, c'est... en tout cas, peut-être qu'elles font semblant, en tout cas au moment où elles le vivent, c'est... c'est franc et c'est... c'est honnête quoi, c'est... elles se donnent et elles sont contentes de jouir et au moment le cerveau on sent vraiment que clac ! Il déconnecte complètement de, de, du reste du monde et que... (...) (Rachel : et tu

penses que la jouissance masculine elle est différente à ce niveau-là ?) Ouais, elle est différente, elle est différente. Enfin moi je sais, moi par exemple, comme je suis très sensible du cul je sais que... avec le cul... je jouis plus fort, si je, si j'éjacule et que j'ai un doigt dans le cul ou tout ça, c'est plus fort et donc j'atteins un orgasme qui est quand même assez puissant, assez fort, quand même par rapport à avant, juste l'éjaculation, ouais.

Notons qu'il m'a exposé plusieurs techniques de masturbation permettant de générer différents types de jouissances à ses partenaires, techniques acquises au contact de ses multiples rencontres.

D'autre part, dans ce tronçon d'entretien il évoque aussi un plaisir particulier qui a bien des fois remis en question son identité sexuelle aux yeux de ses partenaires, il s'agit de sa sensibilité aux stimulations anales.

d/ Les joies de l'anus : tout plaisir est bon à prendre

Sa passion pour les tourments érotiques de l'anus (anulingus¹²⁶, pénétration avec le doigt, sodomie de la partenaire, jeux avec les selles, etc.) est explicitement rapportée dans les ouvrages d'Étienne. Il lui arrive de souligner dans les ouvrages la réaction suspicieuse de ses amantes face à son goût pour les caresses portées à ses fesses et à sa rosette :

Je lui avais dit que j'adorais être caressé sur cette partie, parfois elle approchait son doigt de mon anus et cela me rendait fou de plaisir. Toutes les femmes n'aiment pas jouer avec le trou du cul de leurs amants, certaines rechignent d'autres ont la sensation de satisfaire des plaisirs homosexuels refoulés et chaque relation se transforme en psychanalyse lacanienne sur la part féminine de chacun d'entre nous. Linette aimait cela, ne posait pas de question et c'était bien agréable. (Liebig. Sd. *L'enfance de l'obsédé*. Non publié)

Or, le malaxage des fesses et le doigtage de l'anus comme adjuvant aux plaisirs est perçu par Étienne comme une sensibilité normale pour un homme. Il souhaite d'ailleurs

¹²⁶ Stimulation de l'anus avec la langue pour les non grecquophiles.

inciter ceux-ci à découvrir les joies de ces jeux à travers ses ouvrages. Il estime que « c'est dommage que les hommes ne jouissent pas tous du cul quoi, c'est clair parce que c'est... c'est tellement bon, ça augmente le plaisir en fait, faut être con pour s'en passer quoi. Bon après... ils y viendront peut-être un jour hein ! ».

D'après sa doctrine personnelle, il s'agit là d'une zone érogène comme une autre, d'une ressource de plaisir qui, mérite d'être découverte et expérimentée. Cela ne remet pas en question ni sa virilité ni son orientation sexuelle. Par ailleurs, les pratiques anales rapportées dans les ouvrages où il se présente adulte ne sont, dans son cas, opérées qu'avec des « partenaires sans cédilles ». Cela l'aide sans doute à maintenir son hétérosexualité en place, cohérente. Son désir ne tourne qu'autour des corps ronds, tous de courbes et doté de la fameuse « chatte » qui le passionne tant. D'autre part, les jeux liés à l'anus sont plutôt, pour Étienne, liés à une autre orientation qu'il dit « scatologique ».

Les plaisirs du cul sont liés à sa sensibilité aux caresses diverses et pénétrations, mais également à ce que cette zone du corps produit comme odeurs, et matières et bien entendu à la symbolique de ces dernières. Ce penchant affirmé pour les joies du cul et de l'anus n'a rien d'homosexuel à ses yeux. Ainsi, son approche des plaisirs anaux est tout à fait en adéquation avec son hétérosexualité, elle nourrit d'ailleurs son personnage d'*obsédé* (terme tiré du titre d'un ouvrage non publié) en démultipliant ses obsessions.

e/ Des expériences qui tiraillent son hétérosexualité

Une dernière chose pourrait laisser planer le doute sur son hétérosexualité. Il s'agit de ces situations érotiques partagées avec des hommes durant son enfance. Il est question notamment de séances de lavage régulières avec un abbé. Ce dernier lui lavait le sexe et les fesses. Bien qu'il fût mineur à l'époque des faits, l'écrivain associe aujourd'hui ces activités à son parcours sexuel, estimant qu'à travers cette relation il cherchait à en apprendre plus sur la sexualité. Lorsque ces petites séances de lavement furent révélées au grand jour, le regard que certains adultes posaient sur lui avait changé :

Je vivais sous la surveillance de Nicole Le Chatellier et Mme Quentin qui étaient absolument persuadées que les séances de lavage de quéquettes m'avaient rendu

homosexuel. Elles ne supportaient pas que je sois seul avec un autre garçon et voulaient à tout prix que je joue avec des filles, sans doute pour me sauver des flammes de l'enfer gay. J'étais d'ores et déjà hétéro et la fascination pour tout ce qui touchait le corps féminin était totale et définitive. (ibid.)

Ce n'est pas la première fois qu'il est soupçonné d'homosexualité par les adultes qui l'observent. Dès la maternelle sa maîtresse sera intriguée de le voir jouer avec les filles à des jeux considérés « de fille » (langer les poupons, etc.) ce qui l'amènera à suspecter une potentielle homosexualité. Toutefois, cela ne semble pas avoir affecté Étienne Liebig dans la considération de son orientation sexuelle. Par ailleurs, il avait des jeux érotiques avec de jeunes ami/e/s de classe, comme il le décrit dans le récit retraçant son enfance. Mais, une fois de plus, ces jeux d'enfants ne semblent pas avoir induit de trouble dans son esprit. Parce que jeu ? Jeu d'enfants qui plus est ?

Bien qu'il affirme n'avoir aucun désir particulier pour ces collègues XY, que ce soit pour leur corps, leur sexe ou pour leur personnalité, Étienne Liebig se retrouve à maintes reprises dans des échanges ambigus avec ces derniers au fil des deux ouvrages les plus autofictionnels (exemple : simulation d'acte sexuel). Ce qui semble l'attirer dans ces relations c'est le fait de se sentir désiré (dans le cas de l'abbé) mais c'est surtout pour lui une façon de découvrir les choses du sexe. D'explorer l'inconnu, l'interdit.

f/ Plus que l'amour des femmes : l'amour de la transgression, de la subversion

Il évoque une seule situation où le jeune garçon qu'il était s'est retrouvé excité par la vue d'un sexe masculin :

(...) Roffo continuait d'exhiber son sexe en toutes circonstances. De temps en temps, il bandait et semblait alors particulièrement fier de sortir son oiseau tendu alors que la pudeur était devenue le lot de tous les autres enfants du même âge. Bien sûr, nous rigolions tous en nous moquant mais je dois dire très honnêtement que le zizi de Roffo ne me laissait pas indifférent. Je savais que la normalité voulait que l'on désirât une fille quand on était un garçon mais j'étais

assez excité par cette image volée à la norme qui semblait choquer le monde adulte. (Liebig. Sd. *L'enfance de l'obsédé*. Non publié)

Considérer qu'il y a là seulement désir pour le sexe masculin serait omettre qu'Étienne entretient un lien particulier avec la transgression. Chez lui transgresser est une passion ! Il s'agit d'un autre adjuvant qui ajoute une saveur toute particulière aux évènements sexuels, il parle notamment de l'« inversion des valeurs » :

Moi j'aime bien l'idée que... de cette femme euh, sur qui tu vas pisser et puis après on va ressortir, elle va être de nouveau habillée avec son petit tailleur Chanel (je ris) elle va reprendre ses activités et vingt minutes avant elle était allongée dans la baignoire, tu lui pissais dans la bouche et, et elle se masturbait quoi. Et hop après un coup de flotte par là-dessus, un coup de dentifrice et on ressort dans la rue, maquillée... (...) Ahh moi je suis à chaque fois, pour moi c'est « Wouaw ! », c'est juste le paradis quoi ou alors la dame que... on fait des trucs incroyables et qui va retrouver sa famille, son mari et ses gosses après et regarder question pour un champion le soir quoi. Je trouve ça juste merveilleux quoi ! C'est des parenthèses enchantées.

Transgresser c'est faire ce qu'on ne devrait pas faire, voire ce qu'on ne devrait pas voir (comme les seins de la voisine), renverser les normes et apparences, bref toutes ces petites choses qui semblent extraordinaires uniquement de par leur écart à la conception qu'on se fait de la norme. Le plaisir ne dépend pas uniquement du corps de l'autre, se son sexe et de ses capacités orgasmiques, il est aussi lié à la situation en elle-même. La situation de transgression peut rendre attractif et désirable un corps, un organe qui, en d'autres conditions, ne le serait pas.

En somme

Étienne Liebig est donc hétérosexuel, malgré divers écarts avec des partenaires masculins ainsi qu'un goût assumé pour le plaisir anal. S'il est hétérosexuel, c'est notamment par son intérêt « obsessionnel » pour les femmes. Il considère son hétérosexualité comme une limite expérimentée empiriquement, car son désir, son attraction, sa fascination se portent exclusivement sur les femmes... Mais ce qui pourrait

le pousser à aller au-delà, c'est sa curiosité, son désir d'expérience, ses fantaisies (comme lorsqu'il joue à l'ange pasolinien) et, surtout, le transgressif. Phénomène qui a visiblement le pouvoir de rendre érotique ce qui ne l'est pas en soi.

C/ PD : hétérosexuel?

a/ Une hétérosexualité déduite du silence

Avant de détailler le portrait de PD, je tiens à préciser qu'il est le seul à ne pas avoir rendu publiques ses créations et par conséquent son personnage. Je ne dispose pas d'éléments complémentaires permettant de tirer ses propos, comme je l'ai fait pour les autres individus de la population.

Le connaissant de longue date, son orientation sexuelle semblait relativement claire. Ami de comptoir, je l'ai toujours connu pour ses goûts en matière de femmes. Je l'avais par conséquent, classé dans les hétérosexuels fascinés et donc supposés exclusifs. Les femmes sont d'ailleurs notre sujet de conversation privilégié : nous parlons de la couleur de leur culotte, de l'art de mettre une petite poitrine en valeur, etc. Il n'a jamais confirmé verbalement cette hétérosexualité supposée¹²⁷, ses discours, ses comportements et ses regards semblaient parler pour lui. Je n'aurai pas non plus l'occasion, lors des entretiens, de poser cette question, car j'ai réalisé le second entretien avec lui bien avant d'avoir finalisé mon questionnaire, tout simplement parce que l'occasion s'est présentée. J'ai donc improvisé et oublié cette question d'orientation sexuelle qui me paraissait hors de propos.

¹²⁷ Comme le relève Catherine Deschamps, l'hétérosexualité n'a pas besoin d'être revendiquée d'une quelconque façon pour exister : « les hétérosexuels, sont tellement « visibles » et majoritaires qu'ils n'ont pas à « se donner à voir » pour prouver leur existence ainsi, le marquage de la « personne » hétérosexuelle provient dans une certaine mesure des homosexuels qui regardent et qualifient leurs « ennemis » stratégiques. Les hétérosexuels, on le constate au quotidien, ne se disent pas entre eux qu'ils sont des hétérosexuels. » (Deschamps 2002 : 125). Jonathan Ned Katz parle également de cette existence silencieuse de l'hétérosexualité, mais ce de façon plus globale : « par le truchement d'un étrange silence, l'hétérosexualité est devenue le fantôme souverain, la présence absente qui hantait çà et là les textes modernes sur la sexualité. » (Katz 2001 : 69).

Le premier entretien confirmait ce qui pour moi était alors une évidence : il ne fait mention que de partenaires de sexe féminin et montre de surcroît un amour aigu, une passion (on pourrait presque aller jusqu'à qualifier cela de « fascination »), pour le sexe des femmes. Tout comme Étienne, ce qui se cache entre les cuisses des femmes est un objet de curiosité depuis son enfance. Le premier mystère à résoudre était « comment font-elles pipi ? » Puis son intérêt a progressé : « comment se masturbent-elles ? », etc. Cette passion pour le sexe des femmes se manifeste également à travers les descriptions très fines qu'il est capable de faire de certains sexes rencontrés par le passé (il précise, non sans humour, qu'avec la vieillesse les femmes sont de moins en moins enclines à tomber la culotte devant lui et de ce fait ses « statistiques sur les clitoris s'étiolent »).

b/ « Pervers », « obsédé » : entre taquinerie amicale et violence

La seule étiquette qu'il se colle durant nos entretiens, avec beaucoup de second degré, est celle d'obsédé :

Si tu es une sexopathe, moi je suis un obsédé ! (Rachel : Ah ! Ce n'est pas pareil ?) Non. Toi ça relève de la pathologie, moi ça relève du vice ! (On rit)

Cette étiquette lui convient, tant qu'elle est prise avec ironie. Cependant, dès qu'elle lui est apposée et imposée par autrui (surtout ces dames) et pensée sérieusement, cela peut l'affecter. « Obsédé » oui, « pervers » ou même « vieux pervers » pourquoi pas, mais à condition que ce soit dans le « bon sens du terme »¹²⁸, autrement dit que ce soit dit avec second degré et si possible par quelqu'un qui « en est ».

Ainsi il me laisse volontiers l'appeler « PD », acronyme de ma composition (abréviation de « Papy Déviant »), car il sait que c'est fait avec humour et qu'il me sait « sexopathe »¹²⁹. Formulé de la sorte, avec bienveillance et complicité, le terme stigmatisant peut être employé par lui ou d'autres pour parler de ses goûts particuliers, mais « obsédé » n'est pas une identité pour autant : s'il est « pervers » ou « obsédé », c'est uniquement parce qu'il sait que c'est ainsi que certains jugeront ses goûts sexuels.

¹²⁸ Voir la définition de pervers dans le glossaire.

¹²⁹ Qualificatif que je me suis attribué durant notre entretien.

Sans ce jugement extérieur, dont il est au fait, il n'aurait peut-être aucun intérêt à se présenter comme tel, même par jeu.

c/ Une expérience qui remet son hétérosexualité en question

Lors du premier entretien, PD ne montre aucun écart avec l'hétérosexualité que je lui ai attribuée. C'est lors de la deuxième entrevue que tout se corse. Peu de temps après le début de l'entretien, PD m'accule avec une question, tel le sphinx : il me faut donner une réponse (si possible la bonne¹³⁰) avant de pouvoir progresser dans l'entretien :

Là j'ai parlé de moi et tout à l'heure j'ai... non, tiens, je vais inverser le propos !
Que penses-tu de la sodomie ? (Rachel : Alors, ce que j'en pense ou ce que j'en ai vécu ?) Ce que... ce que tu en penses d'abord.

Je lui dévoile mon goût pour la pratique, que j'ai toujours été interpellée par les plaisirs anaux et qu'après avoir expérimenté la sodomie par hasard j'en ai très rapidement fait une activité occasionnelle. Après cette réponse, manifestement satisfaisante, il reprend son rôle d'informateur et se lance dans une révélation. Il me raconte qu'encore jeune homme, il a suivi une femme dans une « partouze » et qu'il a été sodomisé à son insu ce soir-là. C'est cette expérience qui lui a fait découvrir sa sensibilité de la « rosette ».

Pour PD, il s'agissait d'une révélation dangereuse, ce qui peut expliquer toutes les précautions dont il use pour en parler¹³¹. De lui-même, il met en relief le trouble occasionné par cette expérience (non désirée !) et l'impact sur son genre et sur sa sexualité. Il dit avoir vécu un moment difficile, tourmenté qui prendra fin au moment où il décide, par curiosité, de retenter l'expérience. Suite à cela, il estimera que les stimulations anales sont plaisantes et que ce goût n'a pas à remettre en question son

¹³⁰ Je suppose même qu'une « mauvaise réponse » ou « insatisfaisante » aurait pu couper court à l'entretien...comme pour le sphinx.

¹³¹ Katz explique ce phénomène en rappelant que, dans la théorie freudienne très influente, « même si elle désignait le modèle dominant, la catégorie hétérosexuelle restait terriblement dépendante de la catégorie homosexuelle qui lui était cependant subordonnée. Hétérosexuel et homosexuel apparaissent au public comme des frères siamois, le premier représentant le bien, le second, le mal. » (Katz 2001 : 68). Toujours selon Katz, cette « morale totalitaire » fait que toute proximité avec un comportement attribué à l'homosexualité menace l'hétérosexualité : « un ressenti ou un comportement un tant soit peu homosexuel projette l'hétérosexuel dans l'inquiétude d'être considéré comme anormal. » (ibid : 76). Ce point est ce qui est éclairant dans le cas de PD puisqu'il va justement faire preuve de goûts qu'il attribue lui-même à l'homosexualité et donc se montrer méfiant dans l'exposé de ces tendances afin d'éviter les jugements.

hétérosexualité (du moins tant que ce n'était pas révélé à n'importe qui). Il aime les femmes, point barre.

La question était, je suppose, posée à dessein. Il s'agissait d'une part, de déshomosexueliser la sodomie, car en demandant à une femme si elle aime ça il peut remettre la sodomie dans un contexte hétérosexuel, d'autre part, de me prendre à partie et de réduire ainsi le risque de jugement de ma part. Si je le jugeais, je me jugeais moi-même.

Il m'explique par la suite qu'il est retourné dans les soirées où il a découvert ces plaisirs, non pas parce qu'il recherchait des partenaires hommes en particulier, mais simplement parce que les pratiques qui avaient lieu dans ces « partouzes » lui plaisaient. Ces expériences de groupe apportent leur lot de découvertes, ouvrent de nouveaux horizons à approfondir. Par exemple, il découvre sur place l'usage du lavement anal et ses plaisirs et développera ensuite en solitaire des objets permettant d'augmenter la satisfaction, en l'occurrence des canules à lavement anal (permettant un jet continu, contrairement à la poire à lavement qu'on lui avait conseillé).

Ce goût pour le sexe anal est, pour PD comme pour Étienne, totalement détaché de toute forme d'homosexualité, puisque dissocié d'un désir pour l'homme : il s'agit d'un plaisir comme un autre, qu'un homme, un objet (ou une femme munie d'un objet ?), peuvent procurer.

d/ Des hommes, pourquoi pas, mais comme « adjuvant » ou « bon technicien »

Après cette première fois troublante, il aura d'autres échanges sexuels avec des hommes, durant lesquels il pouvait aussi bien pénétrer qu'être pénétré. Cependant, il me précise que ces interactions sexuelles entre hommes étaient toujours réalisées en présence d'au moins une femme.

Il évoque lors du second entretien le cas d'une femme, en couple, qui lui avait proposé « une petite rencontre à 3 » avec son « mec », mais ce dernier se montrant réticent, la rencontre n'a pas eu lieu. Il me rapporte également, en *off* cette fois, une anecdote : il était avec une « petite jeune » qui vivait en collocation avec deux « pédés » qui

commerçaient régulièrement entre eux. L'un des deux avait également couché avec la « petite jeune » en question. Ce soir-là lui et la demoiselle étaient « à poil » car seuls dans l'appartement. Elle cuisinait, à peine couverte d'un tablier, quand soudain le colocataire est arrivé. « Meuh ! » fut la réaction des trois protagonistes. C'est PD qui a mis fin au malaise en invitant le colocataire à se joindre au repas. Le colocataire s'installe et « se met au diapason » en se défaisant à son tour de ses vêtements.

PD m'explique que la soirée tournera au meilleur, au plus imprévisible. Ils ont « pris » chacun « la nana » et il s'est laissé « enculer » par le colocataire qu'il a « enculé » en retour.

C'est en évoquant ce souvenir qu'il me précise qu'il n'a jamais été seul en face à face avec un homme durant un acte sexuel et que cela le confortait dans le fait qu'il n'était pas gay. On peut supposer, comme le suggère Rommel Mendès-Leite et Bruno Proth (2000) que la présence féminine sert uniquement à éloigner le soupçon d'homosexualité (aux yeux de PD ou des autres). Or, il me semble que ce n'est pas le cas ici, ou en tout cas que ce serait réducteur. En effet, le désir de PD pointait initialement vers la femme, l'homme est un élément imprévu, un supplément ludique, une « carte à jouer » qui permet de donner une autre dimension à l'expérience. Comme une option dont on aurait bien tort de se priver, sachant que cela peut être source de satisfactions diverses (pénétration anale, observation d'un acte sexuel, etc.). L'homme n'est jamais désiré parce qu'il est homme, il est désiré pour son potentiel, pour les compositions érotiques qu'il permet de réaliser ainsi que pour certains savoir-faire sexuels que PD attribue au genre :

Y'a quand même un truc qu'il faut dire, c'est comme sodomiser un garçon et une fille, tu peux te dire « Un cul c'est un cul ! » Non ! Un cul de garçon, ça... les yeux bandés ! Sans... putain, sans autres informations tu fais la différence immédiatement ! (Rachel : Tu fais la différence à la manière dont il se joue, dont il est joué ?) C'est la manière dont il se laisse pénétrer. (...) ça c'est... rien à voir ! Non.

Ainsi, les « culs » ne se valent pas, ils ne sont pas interchangeables : ils sont agis par une personne et certains « culs » font montre de capacités différentes et procurent par

conséquent des plaisirs différents. Ce n'est pas la forme du « cul », sa beauté qui distingue un cul de femme d'un cul d'homme d'après PD, c'est la manière dont il est agi. D'après lui, les hommes contractent leurs muscles anaux pendant la pénétration, contrairement aux femmes, ce qui change tout. Lors du même entretien il déplore d'ailleurs la passivité des femmes comparativement aux hommes :

Y'a quand même un truc, qui m'est apparu, c'est que là encore, les choses, je veux dire, les plus communes... qui te paraissent être bien faites, tu vois les garçons, acteurs, souvent... les filles sont bien passives. C'est souvent un peu pénible.

« Passif », terme souvent employé par les chercheurs, mais aussi par les homosexuels pour désigner celui qui se fait pénétrer, semble d'un coup très mal adapté, étant donné qu'il laisse sous-entendre qu'en se faisant pénétrer l'individu n'est pas « actif ». Or, le propos de PD montre l'inverse. L'activité est une qualité du partenaire dit « passif », ne serait-ce que par l'agir de ses muscles et, on peut le supposer, d'autres actions (caresses, stimulation avec les doigts des testicules de l'actif, mouvements de bassins, etc.¹³²).

Il est donc question d'un savoir-faire que PD lie au genre mais ce savoir-faire peut aussi être pensé comme lié à l'assiduité dans la pratique, voir à l'orientation sexuelle comme le souligne Erik concernant la manière de bouger du pénétrant :

Il m'a pris, debout. Comme ça, vite fait, bien fait. Quoique... il bougeait comme un hétéro. Mal. Sans art. Je lui ai demandé de se retirer avant de jouir. (Erik 2003 : 165)

C'est peut-être un stéréotype, mais cela marque le fait que le genre, l'orientation sexuelle (ou en tout cas la pratique répétée) peuvent tout changer et peuvent se faire variable d'estimation des qualités spécifiques à la personne. Entre autres variables, le genre est considéré comme déterminant sur le savoir-faire sexuel et peut, de ce fait, être un atout qui pousse à avoir des relations avec un individu non désiré.

J'ai souvent entendu des amis, ceux qui osent parler de leurs écarts avec d'autres hommes, vanter les mérites de la fellation réalisée par un autre homme, car celui-ci sait

¹³² Je parle de ma propre activité en tant qu'individu soi-disant « passif ». Il y a apparemment là un préjugé sans doute d'origine sexiste.

comment s'y prendre. Ils expliquent cela par le fait qu'il « a une queue lui aussi ». PD relèvera aussi cette différence entre hommes et femmes. Ainsi, son intérêt pour les hommes n'est pas fait de désir, simplement ces derniers sont reconnus par PD comme étant de meilleurs techniciens.

À ce propos, Erik m'a parlé en *off* de ces « hétéro » (souvent mariés précise-t-il) qui ont une relation sexuelle avec lui dans l'espoir de jouir d'un massage prostatique qu'ils n'osent pas demander à leurs femmes¹³³. C'est là un exemple supplémentaire de techniques spécifiques que des hommes peuvent attendre, rechercher auprès d'autres hommes, mais je suppose qu'il y a encore bien d'autres avantages (par exemple des rapports sexuels rapides, gratuits, le « sexe anonyme », etc. bref tout cet arsenal de pratiques que le mouvement « homosexuel » a développé, codé, et rendu largement accessible à toute personne intéressée).

En somme

Résumer l'orientation sexuelle de PD est délicat : il est officiellement hétéro, mais ne boude pas pour autant les plaisirs anaux, tout comme Étienne. Toutefois, contrairement à lui, de temps à autre, il conçoit des rapports sexuels entre hommes. C'est cependant les femmes qui suscitent du désir, que ce soit en tant que partenaire de vie (compagne) ou simplement « copine » de jeux sexuels. Les hommes sont prisés pour certains de leurs savoir-faire ou parce qu'ils permettent de complexifier le jeu érotique.

D'après lui, son hétérosexualité est également garantie par le fait qu'il ne s'est jamais retrouvé seul avec un homme pour un rapport sexuel. Il y a toujours une femme dans l'affaire, objet de désir premier, et même de fascination.

Enfin, la révélation de ces pratiques anales et pratiques entre hommes n'est pas aisée. Elles ne peuvent pas être de notoriété publique pour PD qui craint visiblement de perdre son étiquette d'hétérosexuel (qu'il performe par son silence), ou plus globalement d'être jugé ? C'est mon hypothèse. Il y a là un enjeu dans le silence et la révélation, qui ne peut se faire qu'à quelqu'un capable d'entendre et de comprendre par le corps.

¹³³ Ce pourquoi il a décidé d'écrire un nouveau *Osez*¹³³ sur le massage de la prostate pour mettre ce savoir à disposition des femmes, toujours dans son souci de diffuser les techniques des plaisirs.

Enfin, notons qu'il se dit également « obsédé » (toujours comme Étienne) et accepte celui de « pervers » s'il est attribué avec bienveillance. Par ces mots, il relève son sentiment d'un écart entre ses pratiques sexuelles et celles qui font la norme (d'après ses représentations).

D/ Christelle : hétérosexuelle ?

a/ Des soumises, oui, mais pas bisexuelle pour autant

Je n'ai réalisé qu'un seul entretien avec Christelle et n'ai donc pas eu l'occasion de lui poser la question de l'orientation sexuelle. Toutefois, elle évoque d'elle-même son orientation alors qu'elle me présente leur désir (à elle et celui qu'elle nomme son « cœur »¹³⁴) de trouver une soumise commune pour leur couple. Elle me précise qu'ils souhaitent qu'elle soit soumise aux deux membres du couple, mais pas nécessairement « sexuellement ». Autrement dit, en ce qui concerne la relation entre cette soumise hypothétique et Christelle, elle pourrait se concentrer uniquement autour de jeux de domination. Christelle n'aurait pas de jeux génitaux avec la soumise. L'aspect sexuel avec cette soumise hypothétique la désintéresse, mais elle apprécierait qu'elle soit « soumise sexuellement » à son « homme » car elle prend plaisir à le voir avec d'autres femmes.

Elle m'explique que vouloir une relation qui inclut le « sexuel » avec cette soumise impliquerait que celle-ci soit bi, ce qui compliquerait la recherche qui est déjà en soi une affaire des plus complexes :

(...) c'est l'utopie parce que déjà une soumise, seule, à peu près mentalement... saine (soupir). C'est pas évident à trouver parce qu'en général si à 40 ou 50 ans elles sont soumises c'est qu'elles découvrent leur sexualité c'est qu'elles sont en instance de divorce, c'est qu'elles cherchent avant tout un mec et pas un dom', c'est deux choses différentes. Donc on sait très bien que c'est compliqué et

¹³⁴ Petit nom qu'elle emploie devant moi pour parler de Daiji mais aussi de son *homme*.

qu'on trouvera peut-être pas mais si en plus, je lui ai dit, « Si en plus tu veux la notion de couple, les femmes elles ne sont pas forcément bi ! »

En poursuivant son propos elle précise ses goûts, par la négative :

Donc si elles ne sont pas bi elles vont s'imaginer que moi je suis bi, or j'estime que je ne le suis pas ! J'ai Daiji certes, mais je saute pas sur d'autres gonzesses, j'ai pas envie d'autres gonzesses quoi. En fait je dis souvent « Je suis fidèle à Daiji et profondément infidèle à mon amant ! » C'est paradoxal, mais c'est une réalité. Tu vois ? La fille vachement compliquée (je souris).

Ainsi, Christelle ne se reconnaît pas comme bi, bien qu'elle ait « sa soumise » qui, pour sa part, est clairement identifiée comme lesbienne (par Christelle, et apparemment par Daiji elle-même). D'après ce qui est révélé sur le blog, cette relation inclut des jeux génitaux mais cela ne semble pas compter pour Christelle dans la détermination de son orientation sexuelle. Elle se définit là uniquement en opposition à la bisexualité, et puisqu'elle n'a pas d'attirance particulière pour les femmes, il est possible d'en déduire qu'elle se situerait dans une certaine hétérosexualité¹³⁵.

En effet, son partenaire de vie actuel est un homme, et le précédent l'était aussi. D'autre part, comme elle le précise dans la citation, elle est « infidèle à son homme » mais uniquement avec d'autres hommes.

Enfin, ses dominants (dans la période où elle endossait la posture de soumise) étaient apparemment tous des hommes. Lorsqu'elle s'essaie au rôle de dominante, ses premiers soumis sont, eux aussi, des amputés du chromosome X¹³⁶.

Précisons que les relations de domination entretenues par Christelle n'ouvrent pas toutes sur des rapports génitaux. Dans le cadre de sa première relation de domination avec son ancien professeur il n'était pas question de jeux génitaux :

Bon bah je suis son esclave et on n'est pas amants. (...) y'avait pas de fellation, pas de cunnilingus, pas de euh... pas de pénétration.

¹³⁵ Je reste évasive puisqu'elle ne l'a pas dit clairement, je ne sais pas s'il s'agit d'hétérosexualité ou, comme M. M par exemple, d'une orientation « quand même plus hétéro qu' homo »...

¹³⁶ Mon terme.

Ce sera différent avec son deuxième dominant puisqu'ils auront à la fois une relation de domination et une relation de couple (qui inclut, dans son cas, les rapports génitaux). Tout dépend donc de la relation et de son cadre. Il m'est possible, pour le moment, d'affirmer que les goûts en matière de jeux de domination et de sexualité, ainsi que de relations affectives suivies (qu'on pourrait même qualifier d'« amoureuses »), sont visiblement orientés vers les hommes, et plus précisément vers des hommes mûrs.

b/ « Je ne l'ai pas choisie »

Ainsi aucune autre relation avec une femme n'est mentionnée par Christelle lors de la présentation de son parcours érotico-sexuel, en dehors de Daiji et de cette potentielle soumise de couple qui, selon moi, serait de préférence une femme afin que Christelle puisse voir son homme avoir des rapports avec une autre femme¹³⁷.

En ce qui concerne Daiji, je n'ai aucune preuve que Christelle cherchait spécifiquement une femme ou un homme lorsqu'elle l'a rencontrée. Elle précise que ce n'est pas elle qui a choisi Daiji :

Daiji je ne l'ai pas choisie, c'est elle qui m'a choisie.

Pour comprendre ces paroles, il me faut présenter la manière dont elles se sont rencontrées et la spécificité de cette relation. Daiji et Christelle se sont rencontrées via un site internet spécialisé dans les rencontres BD/SM*. C'est Daiji qui fait la démarche de prendre contact avec sa future maîtresse. Elle a envoyé des mails pendant un an, sans réponse jusqu'à ce que Christelle se souvienne de son inscription sur ce site et s'y connecte. Elle y découvre alors les mails de la jeune femme et analyse :

C'est vrai que ça fait longtemps que je n'y suis pas allée [sur ce site] depuis des lustres, mais bon il n'y aura que des hommes, etcetera. Et bin non, non, non. Il n'y avait que ses mails et je me dis « Oh c'est quoi ça ? » Et puis je me connecte, je me dis « Ola c'est une femme ! Ok bon admettons » parce que sur ce site-là la plupart des nanas sont des mecs par derrière (...) j'ai lu son annonce et là je me dis « Oh putain ! Linguistiquement c'est une femme, donc à moins que ce soit

¹³⁷ Peut-être y-a-t-il encore d'autres raisons à ce choix que j'ignore : son « cœur » n'aurait peut-être pas de goût pour un soumis du même sexe que lui ?

un mec super doué qui maîtrise les tics linguistiques et les codes des femmes pour écrire, c'est vraiment une femme ! » Je lis jusqu'au bout et je me dis « En plus c'est une femme à emmerdes ! » Avec la photo qui va bien avec l'ange totalement dépressif (...), noir avec les ailes dans le dos et tout je me suis dit « Oh putain chaud devant ! » Puis je lui ai répondu, mais une réponse brève tu vois (...) puis je sais pas, 24 heures après euh... « tffuuuu ! » [cette onomatopée signifie qu'elle a reçu un roman en guise de réponse] Je me dis « D'accord, elle écrit sans faute, elle a un cerveau, mais elle est totalement perdue ici ce qui est normal, bon.

c/ Le genre : une information qui compte dans la présélection des partenaires de jeu

Il y a plusieurs choses à relever de ce bref morceau d'entretien. Premièrement, Christelle analyse les écrits de Daiji pour vérifier qu'elle est bien une femme, car, comme d'autres me le diront, les femmes présentes sur ces sites sont souvent des hommes (travestis ou non). Ils profitent de l'outil internet et de l'opacité qu'il offre pour prendre contact sous une fausse identité. Les « vraies femmes » sont rares sur ces sites. Se pose un second souci, déjà évoqué précédemment : est-elle « saine » ? Par « saine » Christelle entend : être capable de comprendre le cadre de la relation et de s'y tenir¹³⁸, mais aussi ne pas être pétrie de problèmes psychologiques plus ou moins importants tels que manque d'estime de soi, dépression, voir des problèmes plus lourds, comme c'est apparemment le cas de Daiji qui, d'après Christelle, est « (autiste) asperger ET précoce »¹³⁹.

Le genre peut apparemment être un indicateur, mais il en va de même pour l'âge, qui permet de présager de la bonne disposition d'un partenaire potentiel. Comme elle le disait dans une précédente citation :

Si a 40 ou 50 ans elles sont soumises c'est qu'elles découvrent leur sexualité c'est qu'elles sont en instance de divorce, c'est qu'elles cherchent avant tout un mec et pas un dom' c'est deux choses différentes.

¹³⁸ Elle déplore que bon nombre de femmes « soumises » tentent par le biais d'une relation D/S* de devenir « petite amie » et donc de réformer le cadre relationnel posé en amont.

¹³⁹ Propos issu d'un mail reçu le 4 juillet 2015.

d/ Une relation BDSM sur mesure : entre « éducation » et « thérapie »*

Dans le cas de Daiji la problématique est autre : cette dernière a besoin, d'après Christelle, d'assumer son orientation sexuelle (elle se présente comme lesbienne) et de s'émanciper de la pression familiale. Aux yeux de Christelle, Daiji n'est pas juste une jeune femme, lesbienne, en recherche de domination, elle représente un véritable *challenge*. Par son « handicap »¹⁴⁰, sa situation familiale, son état émotionnel, psychologique, Christelle comprend qu'une relation de domination-soumission (D/S*) avec elle ne sera pas de tout repos.

Christelle pose des enjeux à cette relation : il ne s'agit pas tant d'un jeu érotique entre complices, que d'une relation *thérapeutique* (inspirée de *l'éducation positive* employée pour l'éducation des animaux de compagnie) visant à permettre à Daiji d'avoir des rapports BDSM* sains et *safe**¹⁴¹.

Pour Christelle il s'agit d'un engagement de taille :

On s'est vues et c'était juste évident. Mais je ne l'ai pas choisie et j'ai réfléchi avant de dire oui. Pour différentes raisons qui ne sont pas de l'ordre de la personne en face, mais de choses qu'à l'époque elle savait pas et que je savais déjà à l'avance et j'estime que tu fais les choses bien ou tu les fais pas. Voilà donc moi j'ai plutôt envie de... de construire les gens que de... que de les détruire¹⁴², donc voilà. Voilà et là ça va faire bientôt trois ans.

¹⁴⁰ Terme employé de temps à autre par Christelle pour faire allusion au fait que Daiji est sujette à l'autisme de type asperger.

¹⁴¹ Tous les dominants n'auraient peut-être pas considéré qu'il y a là des enjeux particuliers, c'est Christelle par son expérience, le fait qu'elle sait qu'on peut faire beaucoup de mal à une personne en la dominant sans vergogne, qui considère que cette relation aurait une dimension sérieuse, qu'elle serait plus qu'un jeu entre partenaires complaisantes, mais bien une relation thérapeutique. Ce qui peut s'entendre, car comment dominer une femme qui n'ose pas dire « non » (ce qui est le cas de la jeune femme) ? Comment obtenir le consentement d'une personne qui ne sait pas se respecter, elle et ses limites ? Avant de pouvoir avoir une relation plus légère avec Daiji, Christelle se devait d'après son éthique personnelle d'accompagner Daiji à la rencontre de ses désirs et de ses limites et de la dresser à savoir dire non quand il s'agit de respecter une de ses limites. Pour une définition plus précise de *safe**, voir violence dans le glossaire.

¹⁴² Elle fait référence à une situation qu'elle a connue personnellement, elle ne sait que trop bien quelle peut être l'influence néfaste d'un dominant sur un dominé s'il est focalisé sur son désir et ne se préoccupe pas des répercussions que cela peut avoir sur celui ou celle qui se soumet.

Daiji est donc bien plus qu'une femme, plus qu'une lesbienne, plus qu'une soumise, c'est une personne que Christelle décide de prendre sous son aile. C'est l'originalité de sa situation et l'envie de « construire » la jeune femme qu'elle sent en péril qui va motiver Christelle et la détourner de son attirance prioritaire pour les hommes¹⁴³.

Ainsi, Christelle parle de cette relation comme une sorte de « psychanalyse éclair », avec des objectifs précis¹⁴⁴ visant à améliorer la vie, la situation émotionnelle-affective de Daiji ainsi que sa capacité à jouer aux jeux BDSM*. C'est ce qu'elle présente dans ce fragment d'entretien :

Donc c'est une belle histoire, c'est une histoire qui est compliquée mais euh... qui ne durera pas éternellement, parce que je ne suis pas là pour que ça dure éternellement. Je veux qu'elle prenne confiance en elle, je veux qu'elle prenne son envol, je veux qu'elle puisse rencontrer une femme et... dans la mesure du possible faire sa vie avec. Mais ça va être compliqué du fait de l'élément dont je t'ai fait part (...) après je lui ai dit « On peut vivre très bien en n'étant pas dominante tu sais Daiji, mais effectivement il faut que tu t'affirmes, que tu aies confiance en toi. Il faut que tu apprennes à ne plus écouter ta mère, t'as 31 ans maintenant humm que tu te le dises ! » Et maintenant, elle commence à dire qu'elle est quelqu'un de bien, qu'elle se trouve jolie, que donc voilà. (...) Et puis viendra un moment donné où je lui dirai « Je ne suis pas ta dom', je ne suis plus ta dominante, je suis la personne que tu aimes et c'est largement suffisant tu n'as pas besoin d'être rassurée par la position que j'occupe pour te sentir aimée, moi je t'aime pour ce que tu es, pas parce que tu es ma soumise. » Donc euh voilà, c'est, oui elle est bandante quand elle est à genoux, quand elle est toute belle euh, toute machin, mais j'aime la femme qu'elle est, je ne l'aime pas juste euh... inclinée parfaitement parce que je crois que j'ai jamais rencontré une soumise aussi (elle soupire)... pffff hum... parfaite. Ça elle ne le sait pas, tous les jours qui passent depuis qu'on est ensemble j'écris dans un cahier que je lui remettrai

¹⁴³ Je mets un bémol à cette interprétation, car je ne sais pas si à l'origine elle ne cherchait pas précisément une soumise de sexe féminin, ne serait-ce que pour expérimenter, cela ne serait pas impossible.

¹⁴⁴ Les objectifs sont les suivants : « qu'elle puisse s'exprimer librement sans être jugée, qu'elle prenne confiance en elle, qu'elle s'affirme, qu'elle accepte sa sexualité, qu'elle commence à s'aimer, qu'elle soit heureuse, qu'elle accepte son handicap » (propos issus du mail du 4 juillet 2015)

à la fin de notre histoire BDSM* mais j'ai rien à lui apprendre en tant que soumission. Rien ! J'ai juste à lui apprendre euh à ce qu'elle ait confiance en elle, à ce qu'elle sache ce qu'elle veut, à l'aider dans ses choix, à être là pour, de temps en temps lui rentrer un peu dedans quand elle se laisse aller ou parce qu'elle a eu sa mère au téléphone et que c'est catastrophique, mais en termes de soumission, ou de ce qu'est la soumission, l'obéissance, l'exigence, euh j'ai rien à lui apprendre.

Christelle présente cette relation comme une mission qui a pour finalité l'émancipation de Daiji, de sa famille, mais également de cette relation de domination. Leur relation D/S* est temporaire puisque, en la matière, elle dit n'avoir « rien à lui apprendre ». Cette relation se doit d'évoluer vers quelque chose d'autre qu'il m'est difficile de définir, car elle lui souhaite de « trouver l'amour » avec une autre femme tout en précisant qu'elle sera toujours là pour elle, tant que cette dernière l'accepte dans sa vie :

Un jour je lui ai dit « Daiji, dis-toi bien une chose, écoute-moi bien, je te le redirai pas dix fois, je serais à tes côtés aussi longtemps que tu m'y accepteras » (...). Un jour, je lui ai dit « J'ai adopté un chien, je t'ai adopté, je t'ai prise sous mon aile et je te suivrai jusqu'au bout au même titre que je suivrai mon chien jusqu'au bout et quand j'ai fait piquer mon chien, je dis bien quand j'ai fait piquer et que j'ai piqué mon chien, je lui ai dit « Tu te souviens de ce que j'ai dit un jour ? Je l'ai accompagné jusqu'au bout ! » Et ça sera le cas avec elle et Dieu sait que parfois... Pffffiouuu (souffle d'épuisement) parfois j'ai envie de... ouhhhhh parfois c'est rude épreuve hein, ma patience, ma compréhension d'elle. Des fois c'est compliqué, mais... hum... mais je suis comme ça ! (...) Enfin pour moi, c'est normal d'être comme ça avec quelqu'un qui te donne tout, parce qu'elle me donne tout. Tout ! Même euh, même l'indicible.

e/ Une autre façon d'aimer

La relation a donc pour objectif d'évoluer, de sortir du cadre BDSM*, et en même temps elle peut s'étendre indéfiniment, ou du moins jusqu'à la fin de la vie. De quelle relation s'agit-il sachant que Christelle me dit clairement ne pas être amoureuse de

Daiji, ce qui semble contredire les citations que j'ai présentées ci-dessus ? Plutôt qu'une erreur de formulation, il me semble qu'il est question ici de différentes formes d'amour. En français, nous n'avons qu'un seul terme pour dire l'amour, ce qui laisse entendre qu'il n'y a qu'une seule forme d'amour, une seule manière d'aimer. Pourtant aime-t-on son père comme on aime son conjoint ? Aime-t-on son conjoint comme on aime son animal de compagnie ?

Je pointe ici la comparaison qu'elle fait avec son chien, référence qui n'est pas anodine puisque, nous le verrons plus tard, les fantaisies de Christelle tournent beaucoup autour d'un jeu où le soumis est chien/ne¹⁴⁵. Cette comparaison n'est donc pas anodine, sans compter que la technique que Christelle emploie pour « dresser » Daiji est une technique qu'elle dit ouvertement avoir empruntée au dressage canin. Daiji est sa chienne, d'une certaine manière. Il ne faut pas entendre « chienne » comme une insulte dans ce cas précis, il n'est pas plus question de déshumaniser Daiji. Ce que je cherche à dire c'est que Christelle considère Daiji comme elle considère ses chiens : il s'agit d'un être vulnérable, attachant qu'elle aime d'une certaine façon, qu'elle a décidé d'élever et d'accompagner tout au long de sa vie. Christelle se sent responsable de cette jeune femme.

Si l'on revient à un rapport humain-humain (ce qui n'est jamais nié), il me semble qu'on pourrait comparer cette relation à celle parent-enfant : Christelle est responsable de cet être, elle se doit de la protéger, mais aussi de lui apprendre à se faire respecter, à devenir indépendante pour ensuite faire sa vie loin d'elle, sans que cela remette en question l'amour qui les lie (du moins pour Christelle).

Cette forme d'amour est nettement dissociée par Christelle d'une autre forme d'amour plus égalitaire¹⁴⁶ et passionnée, rattachée à la notion de couple et de désir sexuel. Cet amour elle le ressent pour celui qu'elle nomme « mon cœur ». Ce qu'elle ressent pour

¹⁴⁵ Le collier qui rappelle à Daiji sa soumission à Christelle est un collier de chien. Aussi certains jeux proposés par Christelle mettent directement Daiji en compétition avec son chien, ou la mettent en position de chienne, exemple : jeu du lancer de bretzel à rattraper avec la bouche qu'elle me montrera en vidéo sur son portable où Daiji et le chien se font concurrence. Elle dit aussi s'amuser régulièrement à promener sa soumise en laisse.

¹⁴⁶ Cela ne veut pas dire que la relation est exempte de jeux de domination, mais plutôt que la responsabilité est partagée entre les individus concernés.

Daiji relève plutôt d'après mon interprétation d'une forme d'amour filial, mais qui a pour particularité de ne pas exclure les jeux génitaux.

Peut-on réellement comparer une relation BDSM* entre deux femmes à une relation maître-animal de compagnie puis en venir à la relation parent-enfant ? Il me semble que dans les trois cas il y a des points communs notables : une hiérarchie claire (même si les deux évoluent, grandissent au contact l'un de l'autre), le dominant est responsable du dominé (entendu ici le plus vulnérable) et se doit de l'éduquer, de lui donner les moyens de vivre au mieux. Notons que cela n'est pas le cas de toutes les relations BDSM*. Il s'agit du BDSM* tel qu'il est pensé par Christelle et ajusté au cas atypique de Daiji¹⁴⁷. Le BDSM* a bien des visages, des manières de se pratiquer et des objectifs, ceci n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

En somme

Si on en revient au sujet qui nous intéresse pour le moment (l'orientation sexuelle), je déduis que Christelle n'a pas d'attraction sexuelle particulière pour les femmes, mais qu'elle peut toutefois s'adonner à la sexualité avec l'une d'entre elles dans des situations particulières. Parfois, la personnalité (et donc la personne) est plus importante que le sexe/genre. Le cadre BDSM* peut également faciliter les écarts au désir comme le souligne Pat Califia qui, bien que lesbienne revendiquée, se permet de jouer avec des hommes dans le cadre d'activités SM* car, dit-elle « le genre n'est pas pour moi une limite. Je suis limitée par ma propre imagination, cruauté et compassion (...) » (Califia 2008 : 25)

Force est de constater qu'il en va de même pour Christelle. Ses relations avec les femmes ne débordent pas le cadre du BDSM*, elle ne les recherche ni comme amantes ni comme partenaires de vie/amoureuses contrairement aux hommes. Par ailleurs, elle n'aime pas les femmes de la même façon qu'elle aime les hommes, ce pourquoi, selon moi, la relation entre Daiji et Christelle n'est pas prise en compte dans l'estimation de l'orientation sexuelle de cette dernière. Elle ne remet pas son hétérosexualité en

¹⁴⁷ On peut supposer que toutes les relations D/S* entreprises par Christelle n'ont pas ce caractère « thérapeutique/éducatif », du moins pas aussi prononcé.

question, sans doute parce que la relation est plus affective que sexuelle, qu'elle n'était pas désirée au départ et que l'attachement est autre.

E/ M. M : hétérosexuel ?

a/ « Plus hétéro que homo »

M. M. se dit « quand même plus hétéro que homo », alors que je le questionnais sur d'éventuelles récurrences dans les agencements des personnages masculins et féminins dans ses œuvres. L'orientation n'est pas aussi tranchée que chez les informateurs précédents, il s'agit ici plutôt d'un penchant. Cela rappelle l'éventail conçu par Kinsey pour son enquête sur les hommes américains (Kinsey 1953). Cet éventail s'ouvre de l'hétérosexualité exclusive à l'homosexualité, exclusive elle aussi, avec entre les deux un espace de possibilités. M. M. se situerait sans doute plus facilement dans une telle construction. Je ne pourrai pas tirer son propos comme je l'ai fait pour Erik et Étienne car je ne dispose pas d'autant de données concernant sa vie sexuelle en dehors des séances photo. Je note cependant que durant les entretiens (ainsi que dans l'ouvrage incluant une interview) il n'évoquait que des rapports avec des femmes.

Il m'explique également qu'il s'est marié deux fois à des femmes¹⁴⁸. Ainsi s'il a eu des rapports sexuels ou même affectifs avec des hommes il n'en dit rien. Peut-être que ces expériences passent au second plan tant M. M. est porté sur les femmes. En effet il présente un goût pour le corps des femmes semblable à celui d'Étienne et PD. J'insiste sur « corps », car je ne sais rien concernant l'affection qu'il peut leur porter, ce n'est pas mis en avant lors des entretiens. À aucun moment, il dit aimer les manières spécifiques aux femmes ni qu'il ressent de l'amour que pour ces dernières.

¹⁴⁸ Ce qui ne prouve rien, mais je le souligne pour la forme, car cela peut faire illusion.

b/ Un imaginaire érotique plus complexe

« Plutôt hétéro » donc. Cela se tient dans le sens où bon nombre de compositions sexuelles peintes par ses soins montrent des hommes ayant des rapports (génitaux ou non) avec des femmes¹⁴⁹. Dans l'un de ses *art-book* la pénétration buccale, vaginale ou anale d'une femme par un homme n'est pas rare. Toutefois ces mêmes actes sexuels se retrouvent aussi réalisés entre hommes. 10 peintures sur 77 représentent ce type d'interaction entre hommes, et 7 d'entre elles sont d'ailleurs uniquement composées de personnages masculins¹⁵⁰. Mais ce n'est pas parce que 10 peintures sont apparemment orientées HSH* que le reste est pour autant à considérer comme hétéro. Je relève deux peintures composées uniquement de femmes et que parmi ceux-ci il n'y a qu'un seul rapport FSF* (sous-entendu génital). Toutefois, il me semble délicat de réduire ces peintures aux cases classiques hétéro-homo-bi tant les compositions sont complexes : plusieurs hommes qui observent une femme en train de se faire prendre par l'un d'entre eux, est-ce que cela relève d'une forme d'hétérosexualité ou de la bisexualité ?

Par ailleurs, le genre des individus représentés est parfois trouble. Certains personnages, dotés d'un membre érectile, sont couverts d'attributs féminins (soutien-gorge, guêpière par exemple). Il joue avec les codes de la masculinité et de la féminité. Enfin, certains personnages pourraient très bien tromper le spectateur, car affublés d'un masque de diable : le personnage en question a le corps entièrement recouvert d'un costume trois-pièces, on pourrait croire qu'il s'agit par conséquent d'un homme, mais rien n'est moins sûr. D'autres personnages ne sont tout simplement pas humains : sont invités régulièrement dans les compositions ainsi que dans les actes sexuels des animaux (un chien qui par exemple vient lécher l'entre jambe d'une femme-poupée) mais également des squelettes, des fantômes, démons et autres personnages qui sont plus, moins ou autre qu'humains.

En outre, un grand nombre d'actes ne sont pas centrés sur la stimulation génitale. Et, lorsque c'est le cas, la stimulation n'est pas nécessairement opérée avec un sexe. Il est

¹⁴⁹ Je rappelle que les œuvres érotiques étudiées font écho avec plus ou moins de précision aux fantasmes personnelles des informateurs, l'analyse de ces dernières, y compris lorsqu'il s'agit de peinture, peut donc apporter des informations notables sur les goûts des personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche.

¹⁵⁰ Je me fonde sur les vêtements, la coupe de cheveux et surtout sur la présence d'un pénis pour estimer le sexe de l'individu, ce qui, dans les œuvres de M. M. n'est pas toujours chose aisée.

souvent fait usage d'artefacts pour cela (gode par exemple). Pour ce qui est des pratiques autres que génitales ou buccogénitales, ces œuvres sont une ode aux paraphilies. Je discerne des pratiques qui relèvent :

- du voyeurisme,
- du *Fist fucking**,
- des classiques du BDSM* : ligotage, flagellation, cire chaude, etc.,
- des jeux d'urine, scatologiques.

Enfin certains tableaux font place à des pratiques fortement invasives sur le plan physique tel que le clouage des tétons, des blessures par couteaux, des brûlures, des amputations, des écorchements, etc.¹⁵¹ Des scènes de meurtre d'animaux et/ou d'humains peuvent également être représentées (par décapitation, éviscération, etc.). Il n'est donc pas juste question de scène de sexe, ni de partouze ou encore de zoophilie, puisque toutes ces pratiques se croisent jusqu'à rendre l'acte représenté inclassable.

Ce qui ressort malgré tout c'est le sadisme¹⁵². Le peintre se dit d'ailleurs volontiers « sado » sans pour autant préciser s'il s'agit d'une posture de dominant dans un jeu BD/SM* ou du sadisme entendu au sens psychiatrique du terme. Je relève par ailleurs que, dans ces scènes de meurtre ou de sadisme, les personnages qui endurent des blessures plus ou moins graves et grimacent de souffrance et/ou de peur sont plus souvent des femmes. Ainsi, puisque rien ne laisse entendre que ces actes sont consentis, il me semble possible de dire que les victimes du sadisme des autres personnages (plus souvent des hommes, mais parfois aussi des femmes) sont des femmes. Bien entendu, ces peintures ne sont pas des témoins de ses pratiques sexuelles et érotiques (même si certaines sont inspirées des séances photo réalisées avec Pierre), mais elles sont représentatives de son imaginaire fantasmagorique¹⁵³ :

¹⁵¹ Certaines de ces pratiques telles que les jeux avec arme blanche peuvent relever des jeux BD/SM* pour certains adeptes. Nous verrons d'ailleurs dans un exemple que Jeanne de Berg s'y adonne. Mais dans le cas de ces tableaux, la terreur peinte sur le visage des personnages qui endurent ces blessures permet difficilement d'envisager qu'il s'agit d'autre chose que de torture et donc d'acte sadique. Ce pour quoi je les présente à part.

¹⁵² Une de ces œuvres a d'ailleurs été employée pour illustrer l'entrée « sadisme » dans un dictionnaire illustré. Je ne peux citer la référence sous peine de risquer de mettre à mal l'anonymat (déjà fragile).

¹⁵³ Voir partie sur présentation des œuvres et lien avec sexualité fantasmée ou réalisée de l'auteur où j'explique la légitimité d'analyser l'œuvre pour comprendre le créateur. Aussi, la sexualité peut se vivre principalement par la pensée : le fantasme c'est de la sexualité.

C'est mon petit monde enchanté !

Fantaisies qui, d'après la grille d'orientation sexuelle de Fritz Klein (1993), sont à prendre en compte dans l'estimation de l'orientation sexuelle individuelle.

Enfin, derrière la variation des scènes, je relève des personnages et des situations récurrentes : une grande partie de ces scènes se déroulent dans une pièce à la tapisserie à motifs répétitifs ou bien dans une forêt très sombre. Aussi certains personnages sont récurrents comme celui du soldat, de la femme ou de l'homme des années 30 (marqué par des coiffures très reconnaissables par les ondulations et la brillance cirée des cheveux ainsi que des vêtements typiques de l'époque). Il y a aussi beaucoup de personnages aux traits asiatiques (on peut supposer japonais par sa fascination assumée, revendiquée pour le Japon). Ainsi, d'autres variables que le sexe, le genre semblent compter pour le peintre, des variables sociographiques, mais aussi contextuelles.

c/ Un focus sur la « schneck » et passion pour l'insolite*

Ce penchant « plutôt hétéro » s'exprime aussi dans les compositions photographiques qu'il réalise avec Pierre, durant lesquels il lui arrive de délaissier son appareil photo pour passer de l'autre côté de l'objectif, là où tout se joue. Dans ces moments, il reste souvent à proximité des femmes, son attention est portée sur elles. Cela n'empêche pas des compositions plus complexes, incluant des « amis » à cédilles, mais l'attention des hommes est toujours tournée vers les êtres vulvaires qui sont, la plupart du temps, nus et attachés, contrairement à eux qui sont libres et relativement vêtus, déguisés. Toutefois, il ne montre jamais son sexe et ne s'en sert jamais pour pénétrer ces dernières. S'il lui arrive de pénétrer les « amies » qui se prêtent aux photos, c'est toujours à l'aide d'artefacts, tels qu'un gode ceinture ou avec le nez long et dure d'un masque clownesque qu'il porte sur son visage.

Plus que sur les femmes, son attention est visiblement tournée vers les « schneck* ». J'ai d'ailleurs ouï dire qu'il possède une véritable collection de photos de « schnecks* ». Notre rencontre s'est même jouée sur une photo de « schneck* » : Pierre m'avait affirmé que pour contacter M. M. et l'inciter à participer à mon enquête il suffisait de lui envoyer une photo de ma « schneck* ». Pourrait-on parler de vulvophilie ? Pardon, de

schneckophilie ? Dans l'absolu, on pourrait simplement classer cela dans le fétichisme* de la « *schneck** » afin de pointer ce focus sur une partie seulement de l'anatomie, tout comme d'autres se focalisent avec tout leur désir sur des pieds, des nuques, etc.

Cette tendance à aimer en morceaux est pourtant à nuancer au regard de ce qu'il dit à propos de ces séances photo. Lorsqu'il disserte longuement sur un filet gluant de cyprine et de sang qui s'échappe d'un sexe (comme ce fut le cas lors d'un entretien) ce n'est peut-être pas tant parce qu'il s'agit de ce qui s'écoule d'une « *schneck** » que parce qu'il s'agit là d'un évènement singulier. Il s'avère que ce qu'il recherche c'est bien moins la « *schneck** » que l'insolite. Pour lui, un regard, une expression peut être insolite. C'est pourquoi il apprécie tant les séances photo avec « J » (une « amie »), cette dernière à l'art de performer des expressions et poses étonnantes :

En général, j'aime bien les séances avec « J » parce qu'elle est très très mince et hyper souple et euh... et... capable de tout. Elle est vraiment cool et en plus en général, sur les photos elle a des visages de dingue. La plupart du temps j'utilise pas vraiment les visages parce que... ils répondent pas à ce que je cherche, alors que elle, elle a toujours les expressions étonnantes ! (...) mais elle a vraiment des airs de dingue alors qu'elle est myope comme une taupe, quand elle enlève ses lunettes elle voit plus rien, pratiquement... mais putain elle dégage ! Alors parfois elle a des airs inquiets ou au contraire des airs tu vois un peu altiers comme ça, un peu méprisant et tout ou alors parfois au contraire de gamine... elle change tout le temps de visage et j'adore quand on fait des photos avec elle, c'est toujours magique quoi.

Ainsi, le focus sur les femmes oui, et plus précisément sur leurs attributs, mais dans le fond n'est-ce pas avant tout un intérêt pour tout ce qui, pour M. M., sort du commun ? Tout ce qui est rarement observable ? Le sexe féminin, masqué par les vêtements et sous-vêtements au quotidien est-il finalement désiré pour ce qu'il est ou parce qu'il est objet rarement observable ? Il en va de même de ses sécrétions qui peuvent susciter la fascination chez M. M. : sont-elles attractives en soi ou bien le sont-elles parce qu'elles sont souvent dérobées au regard d'autrui ? Je penche plutôt pour la seconde option. Cela pourrait par ailleurs contribuer à la compréhension des scènes érotiques étranges qu'il

peint : il s'agit là peut-être de générer de l'insolite tout en restant proche de certaines tendances et goûts qui lui sont chers.

d/ Accumulation d'étiquettes

« Quand même plus hétéro que homo » n'est pas la seule étiquette qu'il s'attribue au fil de nos échanges. Il se dit aussi « *japasen** », terme qu'il traduit par « chasseur de Japonaise ». Il me fait part d'une importante fascination pour le Japon, sa culture, mais aussi pour le physique particulier de ses habitants. Il évoque une attirance toute particulière pour ces visages singuliers dont l'esthétique lui plaît énormément. Il en fait mention lors de notre second entretien, mais aussi dans l'interview présentée dans son *art-book* :

Un soir, je suis allé à un concert. En partant, j'ai raccompagné deux copines japonaises de Billy. En discutant avec elles, je suis vraiment tombé sous le charme. Je me suis rendu compte que j'ai toujours rêvé d'être entouré de visages comme ceux-là et tous mes rêves de gamin me sont revenus.¹⁵⁴

Il ajoute lors de l'entretien à propos de la même anecdote :

... elles étaient superbes quoi, et dans l'ascenseur il y avait une lumière, tout d'un coup c'était des visages hantés comme dans, un peu dans les films de fantômes japonais et je suis complètement tombé sous le charme. Putain ! (On rit) Après j'étais devenu comme on dit *japasen** ! Le chasseur de Japonaises...

Comme précisé en amont, il se dit volontiers « sado » (sadique) mais également « *scoptophile** ». Il me semble que dans son cas « sadique » ne fait pas référence à une posture dans des jeux D/S* mais plutôt à un personnage qu'il se plaît à incarner. Il conte souvent ses jeux d'enfants consistants à noyer des chats et crever les yeux des poules... preuve d'un authentique sadisme ou mise en scène discursive d'un personnage ?¹⁵⁵ Il m'en parle pour la première fois en évoquant les poses qu'ils expérimentent avec les filles durant les séances photo :

¹⁵⁴ Citation tirée de l'un des *art-book* de l'informateur. Je ne donnerai pas la référence pour des raisons de préservation de son anonymat.

¹⁵⁵ Pour une analyse plus complexe de la notion de sadique se rapporter à la partie 3, chap. I, 2/.

La plupart du temps, quand je pose avec les filles, y'a toujours un moment donné où je joue un jeu, je suis à quatre pattes et elles me chevauchent. Alors que je suis pas maso, je suis sado, mais la situation m'amuse.

Il se présente « sado » en opposition à « maso, » ici dans le cadre d'un rôle durant une mise en scène, mais le propos reste ambigu : est-il question uniquement de jouer au sadique ou bien est-il en train de présenter une forme de perversion ? Nous y reviendrons plus tard. Notons pour le moment qu'il aime également à jouer au diable, se représentant de temps à autre dans ses ouvrages avec des attributs propres aux démons (des cornes notamment). L'un de ses éditeurs a d'ailleurs décidé de publier 666 exemplaires (chiffre de la bête) d'un de ses fanzines, contribuant ainsi à construire à M. M. un personnage sulfureux et inquiétant. Plus que le sadique, il se fait représentant du mal.

Enfin, scoptophile*, fait référence chez lui au « plaisir de regarder ». Le plaisir peut être esthétique, lié à l'objet, l'action observée, mais il peut aussi être tiré de l'effet généré par la posture de voyeur. Dans ce cas, le plaisir est tiré du trouble généré par l'observation.

Il se présente comme scoptophile* lors d'un échange de mails afin d'expliquer (et d'excuser ?) ses propositions en vue d'une nouvelle séance photo. Il évoque également cette étiquette lors du second entretien, alors que je lui demande s'il considère que ses pratiques avec les modèles (lors des séances photo) relèvent du sexuel ou non à ses yeux. Il répond :

Non, non, non, non où alors il y a souvent les godes aussi. Il m'arrivait d'avoir le gode et de pénétrer comme ça, c'est pas forcément sexuel, mais c'est érotique ! Mais c'est pas sexuel forcément, tu vois, j'ai pas... un rapport sexuel avec elles, pour moi... j'ai, parfois, y'a toujours un peu une magie qui se passe, mais il y a toujours encore une distance. Ou alors y'a un truc magique qui se passe au moment même et après ça repart quoi. Mais le but c'est quand même toujours mes images. C'est vraiment... scoptophilie* quoi !

Il me rappelle ainsi, à la fin de son argumentation, que son objectif premier concernant les séances photos c'est la création d'images insolites¹⁵⁶. Et ces dernières sont manifestement source de plaisirs pour lui. Toutefois, « scotophile* » me semble pas tant une identité qu'un argument permettant de clarifier son comportement, d'exprimer ses désirs en usant d'une catégorie créée par les psychiatres et peu connue (en tout cas moins connue que celle de voyeur). Les étiquettes sont des moyens de communication.

Il devient difficile de cerner une orientation sexuelle claire pour M. M : est-il plutôt hétéro qu'homo ? Oui. Mais sadique de surcroît ? Ascendant « scotophile* » tout en étant capable de jouir de situations insolites ? Comment synthétiser tous ces axes de désirs en une seule catégorie, une seule étiquette ?

Pierre va attribuer à lui-même comme à M. M., une étiquette beaucoup plus ample et flexible, presque utopique, lors de notre séance photo : celle de pervers polymorphe. Alors que je m'excuse de poser tant de contraintes à l'expérience (refus de montrer mon visage, mes seins, etc.) Pierre m'arrête net dans ma diatribe et me dit :

Tu vas arrêter de t'excuser, on est des pervers polymorphes tu sais !

Par « pervers polymorphe », il entend que tout est potentiellement susceptible de leur plaire, de les intéresser. Autrement dit, ils trouveront déjà, ci et là, des éléments stimulants, voire jouissifs quelque soient les situations. Ce jour-là, Pierre parlait pour eux deux mais M. M. ne s'était jamais attribué ce qualificatif jusque-là. Il va confirmer les propos de son « ami » lors du second entretien, évoquant des bêtises auxquelles il s'adonnait avec ses enfants dans les magasins.

C'est comme si tout d'un coup tout devient un terrain de jeu et tout est possible et ça, c'est un truc... (...) Et puis en même temps j'aime bien aussi toujours ce truc parce que ça te met un peu en... en ligne directe avec euh... ce qu'on appelle le pervers polymorphe ! Les gamins... tu sens que TOUT peut être érotisé tu vois, n'importe quel petit truc. Et ça c'est pas mal quoi !

¹⁵⁶ Par image j'entends à la fois les photos mais aussi ce que le « *in vivo* » offre au regard.

Ainsi, il ne se présente pas directement comme « pervers polymorphe », mais valorise cette qualité qu'ils reconnaissent à l'enfant et qui apparaît comme une sorte d'utopie. L'idéal c'est la diversité, la démultiplication des possibles et non la réduction. Il s'agit d'un mouvement, d'une dynamique qui pousse toujours au-delà des limites, au-delà du « déjà érotisé ». Un tel individu échappe alors totalement à la catégorisation (hormis à celle de pervers polymorphe). M. M. tend vers cette utopie par la démultiplication de ses goûts et tendance. Mais s'il ne dévalorise pas totalement la notion de « monomanie », c'est aussi parce qu'il semble considérer qu'il est bon d'être obsédé par certains objets, ce qui est son cas comme nous l'avons vu. Ainsi il semble tendre vers l'élargissement des goûts tout en restant fidèle à certaines de ses manies.

En somme

M. M. est donc « plutôt hétérosexuel » si l'on concentre la réflexion sur la question du goût pour le sexe et le genre d'autrui. Orientation qui semble se confirmer par cette fascination pour les femmes et leur corps, leur sexe qu'il partage avec PD et Étienne. Toutefois, l'analyse de ses peintures et des étiquettes qu'il s'attribue montre que le genre ne suffit pas à penser ses goûts érotiques. Il s'avère d'ailleurs complexe de décrire une de ses œuvres uniquement sous l'angle du genre/sexe, car une multitude d'autres variables viennent complexifier l'analyse et surtout détourner l'attention (sûrement parce qu'elles ont une dimension extraordinaire, spectaculaire). Il me semble impossible de penser les fantaisies de M. M. sans penser à la variable ethnique, à la performance d'un personnage (sadique, victime, etc.) et surtout sans penser à ces pratiques dites « paraphilies ». Plus globalement, il y a le goût de l'étrange, de l'insolite, du différent, du nouveau, par conséquent, et ses goûts sont voués à évoluer et la liste des obsessions à s'allonger. Difficile dans ces conditions de le classer.

F/ Gala (Fur) : bisexuelle ?

a/ Une bisexualité non-dit

Gala Fur ne s'ouvre pas explicitement sur son orientation sexuelle dans ses ouvrages. Elle ne se revendique jamais de la bisexualité, mais cela une fois de plus se devine et apparaît plus explicitement dans son ouvrage *Gala Strip* (2010). Un homme a pris contact avec elle via un *chat* spécialisé et lui demande si elle accepterait de dominer sa femme, lui n'étant pas disposé à le faire pour le moment. À cette occasion la bisexualité de Gala Fur sera mentionnée, non par elle, mais par l'homme en question :

Nous avons souvent évoqué l'éventualité d'une rencontre, avec ma femme. Les dominatrices bisexuelles sont rares sur les réseaux... et puis j'avoue que mes conversations avec quelques-unes de vos consœurs m'ont donné froid dans le dos. (ibid. : 116)

Gala Fur ne semble pas contrarier l'interprétation de l'homme, je présume donc qu'elle lui convient.

Cette bisexualité est une variable parmi d'autres qui est peut-être d'ailleurs mentionnée sur le site¹⁵⁷ par Gala Fur. Cela fait partie des indications qui permettent d'estimer l'ampleur des possibilités du partenaire et les chances de concordance.

Autre indice relevé au fil des pages : dans *Séances*, l'« amant et nouveau dominant » de Macha (complice et compagne de jeu de Gala Fur) tente de cerner la relation qui lie les deux femmes et dit :

J'aimerais bien comprendre quand même : une femme avec une femme, quand ni l'une ni l'autre n'est lesbienne, au fond, il doit s'agir d'une forme de tendresse ! (Fur 2006 : 135-136)

Par ce propos, l'homme laisse entendre que ni Gala Fur, ni Macha ne sont clairement déterminées dans leur orientation sexuelle, que cela crée un trouble : apparemment elles ne sont pas lesbiennes pourtant elles entretiennent une relation particulière ensemble. Il place alors cette relation hors du sexuel, dans une « forme de tendresse », mais c'est

¹⁵⁷ Ce type de site invite souvent à se définir sur son genre mais aussi sur ses goûts sexuels.

sans doute passer à côté de la complexité de celle-ci ainsi que des rapports émotionnels, érotiques et sexuels que Gala Fur entretient avec autrui. Une fois de plus, la détermination de l'orientation sexuelle ne vient pas de Gala Fur mais d'un tiers, plus ou moins au fait de ses relations, qui s'essaie à une interprétation. Gala Fur, elle, reste silencieuse sur ce point tout au long des pages et laisse le lecteur deviner, interpréter à son tour.

Toutefois, cette orientation est confirmée lors de l'entretien. À la suite de ma question sociographique l'auteure me répond :

Je dirais bisexuelle, mais quand même hum... avec une préférence pour les hommes.

Elle utilise ainsi une étiquette bien connue de la sociologie pour situer ses préférences en matière de sexe/genre mais qu'elle la nuance par une préférence pour les hommes. Cette ouverture aux deux sexes/genres ainsi que cette préférence pour la gent masculine se manifeste également dans les informations qu'elle me dispense concernant sa vie affective et sexuelle du moment.

Elle me parle d'un « compagnon », terme qui me laisse supposer que la relation ne se résume pas à un rapport SM* (peut-être même sort elle totalement de ce cadre) et qu'elle inclut une dimension affective et des activités autres. Elle parle à son propos de « complicité amoureuse ». Par cette formulation peu commune, elle cherche à distancier sa relation du concept d'amour qu'elle considère comme une « construction bourgeoise ». Elle confie d'ailleurs en *off* ne plus être plus tombée amoureuse depuis très longtemps, preuve qu'elle fait une différence claire entre « amour » et « complicité amoureuse ».

Cette « complicité amoureuse » n'est pas réservée aux hommes. Elle semble également possible avec des femmes. En outre, les « complicités amoureuses » peuvent exister en parallèle les unes des autres. C'est ce qu'elle me fait entendre lorsqu'elle me reprend sur mon emploi du concept de polyamour* :

Oui on pourrait parler de polyamour*, mais polyamour*... (...) disons « relations suivies avec complicité amoureuse » avec deux personnes... donc mon compagnon et ma soumise actuelle.

Cette complicité amoureuse peut inclure un rapport D/S* plus ou moins explicite, mais d'autres relations D/S* moins denses sur le plan affectif peuvent également se construire en périphérie de ces relations privilégiées. Ces dernières peuvent impliquer des hommes comme des femmes, mais dans les faits cela concerne majoritairement des hommes. C'est ce qui transparait de son propos lorsque je lui demande combien elle a de soumis/e/s :

Je sais pas, je les compte jamais. Des filles, non il n'y en a que deux, parce que « V » c'est un peu... on ne peut plus l'appeler « soumise » ma soumise mais... je sais pas, les hommes peut-être une dizaine.

Cette disproportion peut s'expliquer par cette préférence pour les hommes, mais également par la profusion d'hommes intéressés par la soumission sur le marché SM*. Toutefois, lors de notre second entretien, alors que nous parlons de ses relations avec ses soumises, Gala expose une particularité féminine qui pourrait également permettre d'éclairer cette prédominance masculine :

J'ai jamais plus d'une soumise à la fois parce que c'est ingérable. (Rachel : Les soumises femmes, en particulier ?) Oui, oui. (Rachel : Pourquoi c'est ingérable par rapport aux hommes ?) Parce qu'elles s'attachent. Les hommes c'est plus facile de les gérer, ils comprennent mieux quand on leur dit que l'amour ne rentre pas en ligne de compte, j'en parle pas, ça ne m'intéresse pas. C'est une construction bourgeoise. Un homme peut comprendre ça, mais une femme comprendra ça avec sa tête, mais pas avec son cœur donc...je l'avais dit à « VB » aussi que l'amour était une construction bourgeoise, mais ça n'a rien changé. (Elle sourit et rit doucement) Elle ne m'a pas cru.

Gala réduit volontairement le nombre de soumises car ces dernières sont estimées plus difficiles à gérer émotionnellement que les hommes. Les soumises demandent

apparemment un plus gros investissement en temps et en énergie, notamment pour maintenir le cadre de la relation en place¹⁵⁸.

Pour autant, une analyse plus approfondie des relations que la dame noue avec les hommes et les femmes, dans un cadre SM*, va nous permettre de formuler une hypothèse supplémentaire concernant l'impact du genre sur la relation sexuelle. Je vais commencer par détailler les relations que Gala Fur noue avec les hommes avant de passer à celles entreprises avec des femmes et d'opérer une comparaison.

b/ Les relations aux hommes

Comme évoqué précédemment, Gala Fur, à travers ses ouvrages, propose sa propre grille de classification concernant ses relations avec les hommes. Cette grille se distingue de celle qu'on peut retrouver dans les questionnaires sociologiques, par exemple : couple, célibataire, marié.

Le concept de « couple » par exemple n'est convoqué qu'une seule fois dans ses ouvrages. Elle l'emploie à propos de sa relation avec un certain Guillaume et dit accepter de « jouer au couple » avec ce dernier. Le couple n'est pas un qualificatif qui lui convient pour définir ses relations, c'est pourquoi il est employé au second degré, comme un jeu, une fantaisie parmi tant d'autres qu'il est possible de mettre en scène.

Elle propose alors ses propres termes, ses propres catégories pour qualifier et distinguer les différents types de partenaires et de relations. Après analyse, celles-ci sont définies selon les variables suivantes : la place de la génitalité (ou son absence) dans la relation, les qualités des personnes et par conséquent le type de satisfactions échangées, la rigidité ou à l'inverse, la souplesse dans les rapports D/S* et enfin la part d'investissement personnel, en énergie, temps et émotion de la part de la dominatrice* dans ces relations. Il est possible que d'autres variables entrent en ligne de compte, il ne s'agit là que de celles que j'ai pu identifier au fil des pages (des plus récurrentes et fiables à mon sens).

¹⁵⁸ Cela n'est pas sans rappeler les propos de Christelle qui présentait cette tendance manifestement féminine à vouloir rechercher l'amour en passant par des relations D/S* (qui peuvent souvent exclure la dimension amoureuse).

Voici donc les différentes catégories de relations que j'ai parfois dû nommer par moi-même lorsque Gala Fur ne le faisait pas d'elle-même, ou encore lorsqu'il s'agit d'un regroupement de catégories effectué par mes soins. Ces catégories sont poreuses, il est délicat dans certains cas de classer l'individu avec précision. Certaines relations peuvent se situer à la frontière entre deux de ces catégories. Ces catégories ne sont que des outils pour faire émerger des récurrences et non des réalités fixes ou des normes à respecter.

Je vais commencer par présenter les relations les moins affectives pour progresser petit à petit vers les plus intenses (et de ce fait souvent les plus complexes).

La première catégorie est celle des soumis à fonction. Dans cette catégorie, créée par mes soins, je regroupe tous les rapports de soumission qui s'organisent autour d'un échange de domination contre satisfactions utilitaires, autrement dit des apports qui ne relèvent pas de l'érotique ou du sexuel pour Gala Fur. Il s'agit là d'« homme de ménage », de « Webslave », de « soumis intellectuels » qui, en échange du savoir-faire de la dame en matière de domination, fournissent des services qui facilitent son quotidien. Comme leur titre l'indique, certains s'attèlent au nettoyage de l'appartement, à la gestion du parc d'ordinateurs, effectuent des recherches à la Bibliothèque nationale, de la traduction de ses livres en anglais, etc. D'autres encore se chargent d'initier Gala Fur à l'opéra.

Ces échanges peuvent également avoir une dimension fantaisiste, dans la mesure où ils permettent à la dominatrice* de réaliser un caprice. Concernant par exemple l'homme de ménage, son rêve consistait à pouvoir « convoquer » ce dernier « à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit si j'avais, par exemple, renversé une boîte de thé sur la moquette. » (Fur 2003 : 52) Et Luigi, même s'il ne répondait pas totalement à ses critères de disponibilité, avait obtenu ce poste pour « ses talents de repasseur et à sa voix enjouée, parfaitement phonogénique. Lorsque je lui avais parlé des draps en lin brodés par ma grand-mère, son enthousiasme m'avait touché. » (Fur 2003 : 55). L'homme, même s'il ne remplissait pas les critères de disponibilité présentait des

talents, des qualités lui permettant de performer le rôle d'homme de ménage. Il contribue ainsi à la réalisation d'une fantaisie de la dame : parodier la bourgeoise.

Ces relations sont caractérisées par une disponibilité génitale à sens unique : seul Gala Fur à accès au sexe de ses partenaires. Le sien leur reste interdit (sauf dans le cas de Luigi qui en quelque sorte « confirme la règle »). Il est donc fréquent qu'elle ordonne ou introduise d'elle-même des objets dans ou autour du sexe de ses « patients », comme un gode, cage pénienne par exemple. Cela participe au panel d'actions qui soutiennent et complètent la domination (exemple : donner des ordres, humiliation, faire lécher les chaussures, coups de fouet, contraintes, etc.). En outre, le rapport D/S* qui les unit est clairement défini et ce cadre n'est jamais remis en question.

Ces partenaires sont pour beaucoup rencontrés via les sites spécialisés (ou via le minitel avant l'avènement d'internet). De temps à autre, un postulant peut proposer une candidature spontanée suite au bouche-à-oreille. Enfin, ces relations se filent souvent sur le long terme (plus d'un an). On retrouve certains de ces hommes dans plusieurs ouvrages. Par exemple, un certain Patrick qui est présent dans *Séances* (Fur 2006) jusque dans *Gala Strip* (Fur 2010) qui dépeignent des périodes de vies différentes, ce qui fait montre de la pérennité de la relation.

Ainsi la dame échange son art de la domination pour s'offrir certains services qui pourraient être coûteux, hors de portée, tout en les inscrivant dans une dimension ludique, fantaisiste : tout cela sert à faire vivre son personnage de femme sévère et bourgeoise¹⁵⁹.

La seconde catégorie est encore une de mes créations, il s'agit de celle des soumis érotiques. Ces soumis se distinguent des précédents en cela qu'ils offrent avant tout une satisfaction érotique : une émotion forte, des frissons, une excitation, une augmentation du désir, une stimulation de l'imagination qui, aux yeux de la dominatrice*, suffisent à compenser son investissement dans la relation. Ces derniers laissent plus de place aux

¹⁵⁹ Je précise qu'il s'agit uniquement d'un rôle, elle-même ne se reconnaît pas comme « bourgeoise », elle se plaît à l'incarner, le parodier au fil de ses aventures et rencontres.

fantaisies de la dominatrice*, parfois offrent aussi de nouvelles perspectives à explorer à cette dernière.

Dans le cadre de ces relations, la dame semble plus encline à permettre la stimulation génitale (en ce qui la concerne). La stimulation génitale n'est pas la règle, cela se présente plutôt comme une option possible parmi d'autres et se limite souvent à des caresses des doigts, de la bouche, de la langue. Le rapport D/S* est relativement clair même s'il peut y avoir des tensions dans le rapport de pouvoir qui apparemment ne desservent pas le jeu, bien au contraire. C'est le cas par exemple de celui qu'elle présente comme Viking :

Je le tape pour le principe, comme un enfant qui agite son hochet parce qu'on le regarde. Déséquilibrée par les pressions de son visage, la grande dominatrice bascule en arrière. C'est son nez, son menton qui me branlent. Je me rends compte qu'il enfreint la règle. – depuis quand regardes-tu les maîtresses dans les yeux ? J'emploie à dessein le pluriel, pour lui rappeler aigrement qu'il n'est rien d'autre qu'un client des domina de « la scène ». Mais il continue. Mes coups de fouet pleuvent maintenant sur son dos n'importe comment. Je le fouette d'un coup sec sur le gras d'une poignée d'amour. Il ferme enfin les paupières. (Fur 2006 : 147).

Ces derniers sont souvent rencontrés via des *chats* spécialisés ou lors de soirées également spécialisées. Je ne sais pas qu'elle est la durée moyenne de ces relations, il semblerait que cela soit très aléatoire.

La troisième catégorie est celle des « amants » et « hommes-jouets ». Ces relations se distinguent par une plus large place à la génitalité qui inclut par ailleurs la pénétration (vaginale apparemment s'il y a possibilité de pénétration buccale ou anale cela n'est pas précisé dans les livres).

Ces partenaires sont choisis pour des qualités qui favorisent une expérience génitale plaisante, d'après les critères de Gala Fur, comme un savoir-faire sexuel, un sexe attirant, un corps et une façon de performer la masculinité susceptible de fait émerger

certains désirs chez la dame (en l'occurrence ici plutôt des hommes relativement massifs et masculins), etc. Il s'agit de variables qui ne sont pas forcément attendues et nécessaires pour faire un « bon soumis »¹⁶⁰. Ils peuvent également être choisis pour des qualités relationnelles comme le laisse entendre Gala Fur concernant Sylvain, digne représentant des « hommes-jouets » :

Avant de devenir une droguée du virtuel, j'avais pris l'habitude de choisir comme amants de jeunes artistes, des poètes, des Noirs. J'aime les « hommes doux » qui ne cherchent à aucun moment à entraver ma liberté. (Fur 2003 : 117)

J'exprimais ma sensualité en compagnie d'hommes-jouets, dont mon ami Sylvain, des garçons malléables et tendres qui constituaient mon entourage au quotidien et me ramenaient aux jeux de l'enfance (ibid. : 44).

Ces interactions ne s'inscrivent pas nécessairement dans des rapports sadomasochistes et, si c'est le cas, la dimension D/S* semble moins nette, moins stricte. Le pouvoir et la domination de Gala Fur peuvent être mis en tension, il n'est pas acquis ou, du moins, il ne semble pas acquis. Dans le fond il n'est jamais, ce qui peut nourrir aussi l'excitation et le désir. Cette oscillation du pouvoir est mise en exergue à travers ce jeu entre elle et Sylvain. Lui le chat, elle l'oiseau :

Dans la chambre, comme je tentai en vain d'ôter ma robe à plumes, le chat se mit à griffer l'autruche. M'aidant à enrouler vers le haut le fourreau qui collait à ma peau, il lécha les marques de contention laissées sur mes fesses par la gaine de latex, et m'abandonna soudain, la robe retroussée jusqu'aux épaules. Il rapporta de la salle de bain une paire de ciseaux à ongles et mima ce qu'il attendait de moi. Les bras entravés, je regardai en silence son petit numéro. Il enleva ma robe puis s'étendit sur le dos. Penchée au-dessus de lui, je découpai le collant autour de sa verge qui en jaillit. Au moment où il tentait de l'introduire dans ma bouche, je le repoussai mais il me menaça d'un ton moqueur : « Allons l'oiseau, tu veux que je te torde le cou ? », avant de me pénétrer. (ibid. : 176-177).

¹⁶⁰ Et vice versa, les qualités qui font un bon soumis ne sont pas les mêmes que celles qui font un bon amant.

Certaines de ces rencontres paraissent brèves, l'individu disparaît rapidement au fil des pages pour ne plus jamais réapparaître, tandis que d'autres font apparemment leur nid dans le quotidien de Gala Fur. Cela semble être le cas de Sylvain qu'on retrouve dans deux ouvrages. On sait peu de choses sur le mode de rencontre de ces hommes. Je note par ailleurs qu'ils ne sont pas les personnages les plus fréquents dans les ouvrages : j'en dénombre que deux ou trois¹⁶¹. Je rappelle que les catégories que je présente ici sont parfois poreuses et qu'elles ne permettent pas de rendre compte de toutes les relations exposées par Gala. Ce ne sont là que les modes de relations les plus fréquemment présentées par la dominatrice* à travers ses ouvrages.

Je propose une dernière catégorie, celle des relations autres. Ces relations sont atypiques, inclassables, mais fréquentes et particulièrement mises en relief dans les ouvrages de Gala Fur, notamment parce qu'elles sont source de nouveauté. Ces relations sont décrites avec bien plus de précision et, souvent, ces partenaires se font personnages récurrents, voir centraux, d'un ouvrage. C'est autour de ces relations que la dominatrice* brode son récit. Ces relations servent de point de repère temporel, émotionnel, etc.

Je compte deux relations atypiques avec des hommes dans *Les soirées de Gala* (Fur 2003) : celle avec Masolates, alias Guillaume, et celle nouée avec Vincent. Je n'en ai pas trouvé dans *Séances* (Fur 2006) dans la mesure le personnage récurrent est une femme, nous y viendrons. Enfin, j'ai cerné une relation particulière dans *Gala Strip* (Fur 2010) qui est exposée dès la 4^{ème} de couverture :

Gala Strip raconte ma relation sadomaso avec un chanteur pop que je n'ai jamais réussi à soumettre (...) (ibid.)

¹⁶¹ Peut-être y en a-t-il plus, mais alors ils sont reclus dans une certaine zone de l'intimité de Gala Fur qui n'a pas lieu d'être exposée dans ces ouvrages principalement orientés vers le sadomasochisme, sachant que la dominatrice* n'est pas du genre à exhiber son intimité sans raison, si elle expose les choses c'est pour servir la compréhension et le changement des représentations qui pèsent sur le sadomasochisme. Sylvain a par conséquent tout à fait sa place car il permet d'illustrer les autres formes de relations que la domina peut nouer et surtout aussi parce qu'il est un de ses grands complices, partenaire de découverte avec qui elle s'aventure dans les soirées fétichistes* et SM*.

Il s'agit de celui qu'elle a renommé Chris Malle. Dans le même ouvrage, un certain Martial sort également du lot, bien que cette relation passe quelque peu au second plan comparativement à la première. Selon moi il est également question d'une relation particulière.

Ces relations sont plus rares et atypiques parce qu'elles flirtent souvent avec la passion amoureuse¹⁶² et surtout parce qu'elles vont chambouler, renverser, voire s'extraire du cadre SM* initialement posé : les évènements qui suivent viennent contrarier le déroulement traditionnel d'une relation dominatrice*-soumis telle qu'elle est posée par la dame. Ce chamboulement est tantôt imposé à Gala (créé par un certain rapport de force, jeu de pouvoir, guerre de domination) tantôt désiré par la dominatrice*.

Il s'agit par conséquent de relations houleuses, complexes qui font place à des tensions émotionnelles, n'ayant pas lieu dans les autres relations, telles la jalousie par exemple. Dans le cadre de ces relations, Gala Fur, généralement intransigeante sur l'équivalence des échanges, a tendance à mettre de l'eau dans son vin, manifestement au nom de la passion, quitte parfois à se sentir finalement abusée (Cf. Part. 3, chap. I, 2/).

J'ai préféré ne pas nommer cette catégorie, car, malgré les quelques points communs présentés, elles sont profondément singulières. Ces relations ressemblent plutôt à des épisodes et semblent ne pas tenir sur un aussi long terme que celles menées avec les soumis (on est apparemment sur une relation de moins de 6 mois avec Guillaume par exemple).

Enfin, il est important de noter que la génitalité et la pénétration sont possibles et cristallisent souvent des enjeux dans la relation. Elle se fait parfois outil de domination.

c/ Un point sur les relations « payantes »

Il serait possible de créer une catégorie supplémentaire, celle des « soumis payants » mais cela s'avère plus complexe. Il s'agit là d'hommes qui ont souvent été rencontrés via internet ou des petites annonces, autrement dit des hommes que la dominatrice* n'a

¹⁶² À dissocier de l'amour qu'elle estime être un concept « petit bourgeois » comme elle me le dira lors d'un entretien ainsi que de la notion de couple. « Passion amoureuse » est mon terme choisi ici pour parler de ces élans purement émotionnels qui apparemment ont un impact important sur Gala Fur.

pas encore vus et testés, elle ne sait donc pas ce qu'elle peut espérer d'eux. Elle propose alors un échange : ces hommes sont invités par la dominatrice* à échanger une certaine somme (déterminée par la dame) contre son savoir-faire en matière de domination.

D'autres proposent également de rémunérer la dominatrice* en échange de sa compagnie lors de soirées fétichistes*. Dans ce contexte, il n'y a pas nécessairement d'interaction SM* entre l'homme et la dominatrice* au cours de la soirée, c'est le cas avec le chirurgien dans *Gala Strip* (Fur 2010). Cet échange d'argent contre présence s'explique par le fait que certaines soirées n'acceptent pas les hommes seuls (car ces derniers sont suspects). Ils se voient donc contraints de se trouver une compagnie féminine pour l'occasion, quitte à payer pour cela.

L'échange d'argent proposé par Gala Fur vient manifestement compenser le risque d'absence de satisfaction et intervient dans un objectif bien précis : équilibrer les échanges afin que le binôme soit quitte à la fin du jeu. Puisqu'elle ne connaît pas ces hommes, qu'elle n'a pas pu vérifier leur potentiel, l'échange d'argent assure une compensation au cas où la rencontre serait jugée décevante. Aussi l'argent permet de limiter l'investissement personnel et de préserver la liberté de Gala Fur, qui peut stopper la relation avant ou après chaque échange monétaire, autrement dit à la fin de la première rencontre, ou même avant que celle-ci ne commence. Elle peut ainsi renvoyer l'homme qui attend sur son palier s'il montre des variables déplaisantes. Tant que l'argent n'est pas perçu, elle n'est engagée en rien.

Il faut souligner cependant trois points non négligeables à propos de ces relations :

1) ces échanges fonctionnent comme ceux qui s'opèrent entre la domina et les deux autres catégories de soumis : son art est prodigué en échange de qualités particulières (un savoir-faire spécifique utile à la dominatrice* ou bien une alchimie érotique qui a une valeur importante aux yeux de cette dernière). L'argent pourrait, dans certains cas, être la qualité des hommes sans qualités ?

2) Ces échanges économiques peuvent s'effacer au fil de la relation, soit parce que l'argent devient une gêne (notamment lorsque la dominatrice* souhaite investir la relation de ses propres fantaisies ou l'orienter vers une relation plus émotionnelle), soit parce que l'individu fait montre finalement de qualités qui suffisent à donner le change.

De ce fait, il me semble inopportun de faire une catégorie « soumis payant » car l'échange d'argent est très souvent une étape plus ou moins longue, jusqu'à ce que le soumis révèle d'autres qualités (et classé dans une autre catégorie) ou évincé. Il est possible toutefois que certains soumis rétribuent la dame tout au long de leur relation, mais cela peut se faire autrement que par un échange d'argent, par des présents par exemple.

3) Enfin, l'argent est avant tout un outil de maîtrise de la relation et de sélection des individus.

Le marché sexuel *kinky** est très fourni en hommes d'après les dires des informatrices qui s'adonnent à ces plaisirs¹⁶³. Il est complexe de trouver un partenaire qui résonne avec ses propres fantasmes. Sans compter que, comme le souligne la dominatrice*, au fil de ces aventures, il y a des loups qui aiment à se faire passer pour des agneaux. Certains hommes prennent plaisir à malmener une dominatrice* :

À leurs intonations, je devinais lesquels ne viendraient pas au rendez-vous : velléitaires, plaisantins, employés des télécommunications, ou dominateurs qui se disaient : « Ah, ah ! Qu'elle m'attende... », entre autres suspects, les candidats qui ne s'enquerraient pas des modalités d'une future rencontre. (Fur 2003 : 108)

L'argent devient alors un moyen d'évaluer le sérieux de celui qui souhaite se présenter aux pieds de « Madame ». Elle l'explique très clairement dans ces quelques lignes :

La question subsidiaire se chargeait d'éliminer les trois quarts des aspirants à la docilité. « Avez-vous un budget pour ces jeux ? » Lors, adieux bafouilleurs, renâcleurs et frimeurs. L'argent que je réclamais pour une première séance me permettait de ne pas m'investir ou me démoraliser à coups d'expériences ennuyeuses. L'homme était ainsi motivé de la même manière que s'il se rendait chez un psy. Lorsque sa figure ne me plaisait pas, j'inventais un prétexte quelconque et lui fermais la porte au nez. Lorsqu'il arrivait que le partenaire devienne mon amant, l'argent disparaissait de la relation. Sinon, l'homme sombrait dans l'oubli, et l'argent accélère l'oubli. » (ibid. : 109-110).

¹⁶³ Gala Fur en atteste tout comme Catherine et Christelle.

En complément d'autres variables (ton de la voix, vocabulaire, enthousiasme, etc.), l'argent permet d'opérer une présélection, notamment lors de l'échange téléphonique qui précède la première rencontre, de sorte à augmenter les chances de faire une « bonne rencontre » et de s'épargner quelques petits malins qui ne désirent pas jouer le jeu, mais se jouer d'une dominatrice*.

Ainsi la relation d'argent ne diffère pas fondamentalement des deux autres relations avec les soumis à fonction et les soumis érotiques présentées ci-dessus dans la mesure où il est question d'échange et que l'argent remplace la qualité absente, non révélée. Surtout cette relation m'apparaît plutôt comme l'étape avant la catégorisation finale, selon les qualités que l'individu va révéler. Aussi l'échange d'argent permet d'augmenter les rencontres, car il compense le risque de mécontentement et se fait variable de sélection supplémentaire.

Je n'en fais donc pas de catégorie, car l'argent est une qualité comme une autre pour certains individus, mais aussi parce que l'échange d'argent n'est pas toujours maintenu dans le temps et qu'à terme la relation peut se baser sur un autre type d'échange.

d/ Relations aux femmes

Maintenant que nous avons tracé les relations avec les hommes, nous allons nous préoccuper de celles que Gala Fur entretient avec les femmes.

Tout d'abord, il me faut préciser, qu'au prorata, les partenaires féminines sont moins fréquentes que les partenaires masculins dans les ouvrages étudiés. Gala Fur évoque également quelques connaissances transsexuelles-transgenre¹⁶⁴ (*male to female*) que je vais considérer comme des partenaires femme car manifestement Gala les prend comme tel. En effet, en *off* Gala me parlait de soirées entre dominantes, « réservées aux femmes » où les dominantes « transsexuelles » étaient acceptées, décision

¹⁶⁴ Il est question d'individus qui ont subi des transformations physiques en vue de se féminiser ou non mais dans tous les cas qui embrassent une identité féminine. Il peut s'agir donc de personnes transsexuelles ou transgenre selon la façon dont ils conçoivent leur transformation. La différence entre le concept de transgenre et transsexuel est plus complexe, ce n'est pas uniquement une question de degré de transformation du corps, c'est également lié à une conception du sexe/genre et à des revendications politiques précises, mais je ne dispose d'aucune information sur ces points donc j'en reste là.

manifestement soutenue par l'informatrice¹⁶⁵. Le sexe performé prévaut sur le sexe biologique.

Il peut arriver qu'une femme échange une séance de domination contre de l'argent ou un présent mais l'auteure précise que cela est particulièrement rare. Un tel cas est présenté dans *Gala Strip* (Fur 2010), mais c'est le conjoint de la femme, qui s'occupe de la prise de contact et, je devine, de la transaction. Le premier jeu entre Lou et Gala Fur sera quant à lui négocié en échange d'une œuvre exposée dans la galerie où elles se sont rencontrées, dérobée par les soins de la jeune femme (ibid. : 38).

Le fait que les femmes ne sont pas amenées à payer peut s'expliquer par le déséquilibre, entre hommes et femmes, existant sur le marché sexuel SM* (déjà évoqué supra). Les hommes y sont bien plus nombreux que les femmes et de ce fait elles se font denrée rare et précieuse, et ce peu importe la posture qu'elles désirent endosser durant le jeu. J'ai pu constater les effets de ce déséquilibre entre hommes et femmes par moi-même, en m'inscrivant sur un site de rencontre spécialisé SM*, qu'il ne fallait aucune autre qualité que celle d'être femme pour avoir du succès : en me présentant comme femme et dominante sur le site (parce qu'il fallait choisir), des dizaines de propositions me sont parvenues en quelques heures à peine, toujours de la part d'hommes. Je n'avais pourtant pas précisé grand-chose concernant ma morphologie et ma sociographie et n'avait pas posté de photo¹⁶⁶. Le fait que je sois une femme (ou en tout cas, que je me présente comme telle) semblait suffire. Pourquoi alors payer puisque les propositions gratuites abondent ? Je présume que payer peut toutefois s'avérer intéressant dès lors qu'il s'agit d'assouvir une fantaisie particulière avec une personne en particulier, qui serait susceptible de refuser le jeu.

Les rapports entre Gala Fur et les femmes rencontrées sont donc, dans la quasi-totalité des cas, non tarifés.

¹⁶⁵ L'ambiguïté dans le genre/sexe n'est d'ailleurs pas étrangère à la dame qui dit aimer « mettre un masque, inverser les genres en basculant du masculin au féminin lui était étranger. » et qui s'était très tôt « sentie travestie dans le rôle qu'on m'avait imposé » (Fur 2010 : 66). Pour elle, le genre n'a rien de définitif, il est possible de jouer avec.

¹⁶⁶ Je m'étais également inscrite sur un site de rencontre non spécialisé, ou pourrait-on dire spécialisé dans les rencontres amoureuses, et le simple fait de ne pas mettre de photo avait largement impacté mon potentiel d'attraction. La plupart des hommes qui s'intéressaient à mon profil faisaient de la diffusion d'une photo personnelle la condition à la poursuite de notre échange et m'évinçaient dès lors que je refusais. Ce n'était pas le cas sur le site internet spécialisé (sans doute que la volonté de rester anonyme était compréhensible et donc moins problématique).

Il est intéressant par ailleurs de préciser que Gala Fur recherche des hommes et que les relations avec les femmes présentées dans ses ouvrages ne sont pas de son fait. Ce sont elles qui viennent à Gala Fur, et non l'inverse. Elle dit à ce propos dans *Séances* (Fur 2006) :

Après la petite Fanfan, d'autres filles m'ont abordée sans que je leur tende la perche. Il suffisait que l'une s'en aille pour qu'une autre sonne à ma porte. Un relais spontané de soumises en manque. Un marathon. Lesbiennes, bisexuelles, dociles ou masochistes, tarifées ou gratuites, toutes flairaient en moi la dominatrice. (...) Mais une distance involontaire me séparait d'elles. C'était comme si je subissais mon propre pouvoir. Persuadée qu'une relation dont je ne me sentais pas l'instigatrice serait éphémère, je l'habitais comme une chambre d'hôtel, prête à filer à l'anglaise. Et pourtant, chaque soumise se vautrait dans mon intimité, durant des mois. Des années parfois. (ibid. : 25)

Les soumises sont souvent présentées comme des parasites, des individus agaçants qui tentent d'imposer leurs désirs à la dame. Macha, qui va d'ailleurs obtenir d'habiter temporairement chez Gala Fur, est présentée dans les premiers temps de la relation comme un animal peu docile, une « emmerdeuse » (ibid. : 36) :

Sans égard envers l'intimité de ma conversation [téléphonique, avec un soumis potentiel], elle n'avait de cesse d'être battue. À mordiller la pantoufle de sa maîtresse, elle se comportait comme un chiot pressé d'obtenir une réaction, un coup de savate. (ibid. : 35)

Même plus tardivement, après de nombreux jeux partagés, Gala Fur confirme que la jeune femme était prise d'un « masochisme mortifère » et qu'elle était soulagée dès lors que son « amie trouvait une poire pour sa soif d'extrême » (ibid. : 136).

Jane, une Américaine, va également être présentée sous les traits d'une personne quelque peu envahissante :

« (...), une jeune allumeuse en short m'entreprit sur les marches. Avec un fort accent américain, elle me révéla de but en blanc qu'elle était *switch*, c'est-à-dire tantôt dominante, tantôt soumise, et me proposa de se prêter à tous les jeux qui

pourraient me séduire. Nous devions nous y livrer sur-le-champ, insista-t-elle d'une voix enjôleuse, avant que la lubie qui la tenait d'obéir à mes caprices s'envolât. En dépit de ma tenue neutre et de l'absence d'accessoires du genre menottes à la ceinture ou badine à la main, elle avait flairé en moi la dominatrice. » (Fur 2003 : 64)

Gala Fur n'a plus envie à ce moment-là de dominer et rejette la proposition, mais la femme insiste, tente de s'imposer en s'affalant dans le chemin pour la contraindre de rester. Elle en déduit que « Jane faisait partie des êtres vampires qui se nourrissent de l'énergie des autres, comme quelques patients que je m'employais à évincer dès que je découvrais le gouffre qui les habitait. » (ibid. : 66-67)

Les relations avec les hommes sont monnayées, car Gala Fur prend un risque en les choisissant (elle ne sait pas si elle va obtenir satisfaction) mais ces rencontres masculines sont désirées par Gala Fur. Pour ce qui est des femmes qui viennent spontanément à elle, la relation SM* est également négociée non pas parce qu'elle ne sait à quoi s'attendre, étant donné qu'elle rencontre souvent ces femmes en chair et en os de suite, mais parce que la dame n'a pas recherché ces relations. Elle ne désire pas ces relations sans compter que ces femmes apparaissent souvent comme des partenaires oppressantes. Certaines propositions vont rapidement être déclinées (c'est le cas pour Jane) mais Gala Fur va concéder à jouer avec d'autres, notamment à Lou et à Macha avec qui elle va entretenir une relation sur la durée. On va ainsi retrouver Macha dans deux ouvrages : *Séances* (Fur 2006) et *Gala Strip* (Fur 2010).

Sur plusieurs points, ces relations vont s'apparenter à celles des « amants » et autres « hommes-jouets » présentés précédemment. Plus précisément, elles vont se rapprocher de la relation nouée entre Gala Fur et Sylvain. En effet, elles vont s'étendre dans le temps et la génitalité s'avère possible et réciproque : les deux partenaires peuvent agir sur le sexe de l'autre, et ce dans le cadre de jeux plus ou moins teintés de SM*. Enfin, ces relations font place à une sorte d'amitié, une « complicité » particulière. Ces individus, pour Gala Fur, ne sont pas que des amant/e/s, que des ami/e/s, et en même temps ce ne sont pas non plus que des soumis/es... Gala Fur entretient avec Lou et Macha, tout comme avec Sylvain, un lien qui relève de ces trois concepts sans

appartenir à l'un ou l'autre. Serait-ce là la fameuse « complicité amoureuse » présentée par l'écrivaine ? Il se pourrait bien.

Il y a toutefois une différence fondamentale entre les relations nouées avec ces femmes et celle présentée avec l'« homme-jouet » : Gala va inviter Lou et Macha à jouer à « l'assistante dominatrice » (Fur 2010 : 81). Elles vont ainsi dominer un soumis, un homme, en sa compagnie, or ni Sylvain ni aucun autre homme n'a été invité à endosser ce rôle (ni n'en a formulé le désir d'ailleurs) par Gala Fur. Il peut arriver qu'elle soit dominée par un homme mais la co-domination semble être plutôt une affaire de femmes.

Dans les ouvrages, je relève une seule expérience durant laquelle Gala Fur domine de concert une jeune amie avec un autre homme, mais la situation est particulière : la dame est encore novice en matière de domination et l'homme l'accompagne dans ses premiers pas, ou plutôt dans ses premiers coups de cravache. Il lui dicte ce qu'elle doit faire et comment elle doit s'y prendre.

Dès lors qu'il s'agit d'initier quelqu'un d'autre ou de partager le pouvoir, Gala Fur semble se tourner exclusivement vers des femmes (dans ses ouvrages). Lou se fera donc « assistante dominatrice » durant un jeu avec un soumis spécialisé dans le ménage mais très vite elle va chercher à reprendre sa posture de soumise et inciter Gala Fur à congédier le soumis pour prendre sa place et rassembler toute l'attention de sa maîtresse sur elle. Quant à Macha la dame va régulièrement l'inviter lors de telles séances de domination (cette dernière va même devenir dominatrice* à son tour). Depuis lors, la jeune femme n'est plus considérée comme sa soumise.

Je relève par ailleurs que Gala Fur accompagne régulièrement d'autres femmes dans leur découverte de la domination au fil de ses ouvrages. Elle va, par exemple, permettre à Yasmine, une amie de Macha jusque-là soumise, de faire ses gammes sur un « cobaye » (Fur 2006 : 109-118). Gala Fur organise également des soirées privées qu'elle nomme « soirée de la grande roue bouddhique » durant lesquelles, comme elle le présente sur la petite annonce servant à recruter des soumis pour l'occasion, des hommes seront « livrés à plusieurs dominatrices le soir de la pleine lune » (Fur 2010 :

55). Ces soirées sont l'occasion de partager le pouvoir entre femmes expérimentées, mais également d'initier quelques novices à l'art de la domination :

Ce soir, on initiait la plus jeune des invitées. D'un naturel emporté, cette étudiante, nommée Petra, apprenait à retenir son bras. Au début la cravache est comme un jouet dont on ne mesure ni l'effet ni la force, réifiant le sujet venu offrir sa chair. Steelbud subissait sans broncher sa maladresse, fier d'être l'instrument d'un apprentissage. (ibid. : 58)

Je note que, contrairement à la domination de femmes soumises, le partage du pouvoir et la complicité entre femmes dans le cadre de la domination d'hommes semble désirée par Gala Fur : c'est elle qui propose à Lou comme à Macha de l'assister lors d'une ou plusieurs séances de domination. C'est également elle qui est à l'origine de la proposition de ces soirées durant lesquelles les femmes s'unissent pour dominer des hommes. Les relations entre femmes seraient-elles plus désirables pour Gala Fur dès lors qu'elles se concentrent sur une forme de complicité dans l'acte de domination ?

Une autre comparaison va permettre d'approfondir cette hypothèse. En effet, Macha pourrait être considérée comme une relation « autre » car elle est finalement le personnage récurrent et de fait central de *Séance* (2006). Pourtant je la distingue des individus tels que Vincent, Masolatex ou Chris Malle dans la mesure où la relation n'est pas présentée absorbante. Gala Fur ne fait pas état d'une passion particulière la concernant et si la relation peut s'avérer houleuses ou complexes avec cette dernière, ce n'est pas lié à un attachement trop important ou un enjeu quelconque, mais plutôt à un manque d'attachement. Comme souligné précédemment Gala Fur se sent parfois dépassée par la présence et les demandes insistantes de la jeune femme. *A contrario* elle recherche, ou accueille avec intérêt, les interactions avec les hommes que j'ai classés parmi les « autres ».

En outre, il me semble intéressant de relever que la relation avec Vincent et Chris Malle s'apparente à un combat pour la domination. Entre Gala Fur et ces deux hommes une bataille est livrée et va nourrir la passion de la dame (pas nécessairement pour la personne mais en tout cas pour la situation).

Il y a dans ces situations, face à ces hommes virils, prétentieux, sûrs de leur ascendant, un enjeu de pouvoir. Elle l'explique à Lou lors d'un temps de confiance où elle s'ouvre sur ce qui lui plaît, ce qui l'excite dans cette relation avec le chanteur mégalo :

- Sa résistance. Il n'a jamais été soumis à qui que ce soit. C'est un rebelle, un être asocial dans mon genre. Mon plaisir c'est de le conquérir.
- Et s'il te dominait ?
- Il est beaucoup trop paresseux. Et si c'était le cas, je ne pense pas qu'il me respecterait par la suite.
- Et après ? Quand il sera devenu ton esclave et qu'il te mangera dans la main ?
- Je ne crois pas qu'on en arrivera là. Dans le meilleur des cas, il lâchera prise. J'aurais la satisfaction de la victoire, vois-tu, la jouissance que me procure le pouvoir absolu sur un homme.
- Et sur une femme ?
- C'est plutôt mater la masculinité qui m'excite. » (Fur 2010 : 52)

Ici Gala Fur met en avant le *challenge*, le combat qu'elle livre contre cet homme, et précise par la même que c'est parvenir à soumettre un être jusque-là « insoumis », et plus précisément un individu pourvu de « masculinité », qui suscite son intérêt.

Avec les femmes il n'y a pas de tels combats, sans doute parce qu'elles se montrent soumises, qu'elles ne cherchent pas à prendre l'ascendant, mais aussi parce que, dans le fond, la domination d'un homme diffère de la domination d'une femme : il ne s'agit pas de dominer un homme mais de soumettre la masculinité elle-même. Il me semble qu'il y a là un jeu qui consiste à reprendre l'ascendant, symboliquement, sur une population qui en temps normal détient le pouvoir.

Elle précise cela dans la préface de *Gala Strip* (Fur2010) alors qu'elle présente une fois de plus la différence entre soumise et soumis :

Ces dernières années, les soumises ont en quelque sorte volé la vedette aux soumis, auxquels je tiens cependant à exprimer mon admiration, car il faut du

courage pour se mettre à genoux devant une dominatrice, et même un certain idéalisme. Peut-être qu'à l'âge adulte, certaines femmes sont encore prêtes à déconstruire les hiérarchies traditionnelles avec grâce et légèreté, et à cultiver l'espièglerie des jeux de l'enfance sans se fier de but. (ibid. : 8)

Au-delà de la particularité qu'elle reconnaît ici à ses consœurs, elle exprime clairement un désir de « déconstruire les hiérarchies traditionnelles », autrement dit celles qui sont à l'œuvre dans la quotidienneté. Et ces femmes semblent à même de l'y aider.

Il faut dire que la domination masculine, à l'œuvre dans le quotidien, génère un lien particulier entre les femmes (ainsi qu'avec d'autres individus dominés tels que les homosexuels, transsexuels, ce qui pourrait expliquer également le rapprochement avec des dominatrices* qui ont troqué un genre/un sexe pour un autre). La sexualité de Gala Fur, ses désirs et fantaisies, semblent particulièrement habités par ce désir de renverser la vapeur, de soutirer le pouvoir à ceux qui jusque-là le détiennent. Cela permet d'éclairer les rapports que la dame entretient avec certains individus : les hommes très masculins et sûrs d'eux stimulent un désir de combat pour l'obtention du pouvoir (c'est le cas avec Vincent et Chris Malle) tandis que les hommes moins virils comme Masolalex ou Sylvain vont susciter des relations qui s'orientent plus vers l'affectif et la complicité. Enfin, cette fantaisie de renversement du pouvoir peut également donner du sens à cette tendance à partager le pouvoir avec les femmes, plutôt qu'à les dominer. Dans une telle perspective, dominer une femme n'implique pas autant d'enjeux sur le plan symbolique.

Cela ne signifie pas que Gala Fur ne prend pas plaisir à dominer des femmes, mais cela peut contribuer à la compréhension de cette préférence pour les hommes, ou plutôt pour certains hommes.

Je fais donc l'hypothèse que là encore des fantaisies particulières influencent grandement sur l'attractivité et l'attribution de rôle des hommes et des femmes.

e/ D'autres étiquettes

Dans ses ouvrages, Gala Fur s'attribue d'autres étiquettes. Elle s'y présente le plus souvent comme « dominatrice* » (elle fait de même sur son site internet). Par dominatrice*, elle rend explicite son goût pour la domination, le pouvoir et les jeux SM*. En outre, le terme laisse également présupposer que cette activité de domination dans un cadre SM* est rémunérée, professionnalisée¹⁶⁷. Il semblerait que c'est l'étiquette érotique/sexuelle qui la présente avec le plus de justesse. Cependant, elle en évoque d'autres, moins fréquemment. Elle mentionne plusieurs fois sa qualité de « voyeuse » :

En appui sur les coudes, j'avais du mal à dominer la situation comme l'impliquait mon rôle, et seule ma pulsion voyeuriste me retint de m'effondrer, comme n'importe quelle bourgeoise en proie à un émoi similaire. (Fur 2003 : 58)

Voir un homme se caresser, c'est le découvrir quand il est seul avec lui-même et moi, sans détourner les yeux pour autant car j'ai un tempérament compulsif de voyeur, je n'apprécie pas ce spectacle à sa juste valeur. (Fur 2010 : 34)

Cette occupation aurait gâté mon plaisir de voyeuse. (ibid. : 92)

Elle se reconnaîtra également dans la notion de « perverse » :

Il me demanda si je me considérais comme une perverse, ou plutôt comme une vicieuse¹⁶⁸. Perverse, certes. Mais vicieuse ? (ibid. : 21)

Et plus précisément de « perverse polymorphe »¹⁶⁹ :

Celui que j'appelle Chris Malle est un pervers polymorphe qui me ressemble. (ibid. : 8)

¹⁶⁷ Il y a d'autres termes pour présenter un goût pour la domination : maîtresse, dominantes, *top*, etc. « Dominatrice » est un terme connoté, mais cela reste souvent ambigu.

¹⁶⁸ Je ne sais pas ce qui est précisément entendu par cet homme par « vicieuse », peut-être que Gala Fur non plus, d'où son interrogation et son hésitation à lui répondre. Aimer le vice, oui, mais pour cela il faudrait croire que ce qui est pratiqué-là relève du vice...

¹⁶⁹ Ce terme a été employé par Freud pour désigner la capacité d'un enfant à érotiser tout et rien (Freud 1987).

On retrouve ici le même concept que celui invoqué par M. M. entendu comme l'élargissement du champ de ce qui est érotique à l'infini. Gala Fur se l'attribue sans doute en vue de pointer son désir d'explorer, autant que faire se peut, son potentiel érotique, explorer toujours plus le champ des possibles.

Ces étiquettes qu'elle s'attribue ne sont pas anodines : elles sont toutes tirées du verbiage scientifique, psychiatrique et psychanalytique et sont, par ailleurs, employées comme insultes dans la vie courante : traiter un homme de « pervers » permet de signaler un comportement indésirable, étrange, inquiétant résonnant avec un désir, une pulsion sexuelle (exemple : homme qui se caresse le sexe en pleine rue). Seul « dominatrice* » n'est pas un terme emprunté à ce champ lexical pathologisant.

On pourrait parler de stigmates, et potentiellement de retournement du stigmate par l'autoattribution de ces insultes (Goffman 1975). Néanmoins, même s'il y peut y avoir une volonté de détourner une étiquette négative en se l'appropriant volontairement, il faut souligner que dans l'autre monde, celui du jeu, les valeurs ne sont pas les mêmes : bien souvent ce qui est dévalué dans le monde vanille* est estimé, voire même prisé dans les jeux BD/SM*¹⁷⁰. En outre, ces étiquettes sont autant d'indices permettant de négocier les jeux et d'augmenter les chances qu'ils soient satisfaisants.

En somme

Il est donc question ici d'une certaine bisexualité, fondée sur une attraction physique et émotionnelle envers hommes et femmes. Ce n'est, toutefois, pas une étiquette revendiquée, contrairement à Berlin Tintin¹⁷¹. Gala peut donc choisir des hommes comme des femmes, quelques soit le type de relation : SM* ou non, économique ou non, avec une dimension plus ou moins affective. Pour autant, la variable sexe/genre peut orienter ses choix, particulièrement dans le domaine des interactions SM* puisque, d'après elle, les hommes et les femmes ne vivent/pensent pas le SM* de la même façon. La variable se fait alors décisive dans le choix des personnes qu'elle va prendre sous sa coupe. Je note également, la concernant, la présence d'une fantaisie de renversement de

¹⁷⁰ C'est le cas par exemple du contact avec « la merde » ou de la douleur physique et de l'humiliation.

¹⁷¹ Je ne compare pas au cas des hétérosexuels car l'hétérosexualité n'a pas lieu d'être revendiquée, comme nous l'avons vu dans le cas de PD.

la domination masculine qui rend les hommes plus attractifs dans la mesure où ils représentent un *challenge*. Gala Fur aime manifestement à combattre pour asseoir sa domination. C'est là un jeu érotique grisant. À travers cette fantaisie, les femmes sont souvent invitées à s'allier à la dominatrice* dans l'optique de tourmenter la gente masculine. Il ne s'agit pas de vengeance me semble-t-il mais d'un jeu particulièrement stimulant doublé d'une entreprise de déconstruction/retournement des hiérarchies traditionnelles. Nous verrons à ce propos que, pour Gala, le SM* n'est pas qu'un jeu, c'est aussi olitique. Enfin l'orientation sexuelle de la dame ne se réduit pas à la bisexualité et au sadomasochisme, elle se présente volontiers comme « voyeuse » et semble également s'inscrire dans une démultiplication des goûts sexuels en se qualifiant, également, de « perverse polymorphe ».

G/ Pierre : bisexuel ?

a/ « Bi, si c'est un mot »

Lors du second entretien, Pierre répond à l'aide d'une case à ma question concernant l'orientation sexuelle, comme il a dû le faire sur Fetlife ou d'autres sites de sociabilité/rencontres *kinky**.

Pierre se range dans la catégorie des « bi » et précise aussitôt que « bi » est sa réponse, si c'est « un mot » que j'attends. Il me fait ainsi comprendre qu'il se passerait volontiers de mots, de réponse. Souhaite-t-il se défaire de toute détermination ou bien simplement dépasser les catégories classiques, car trop étriquées pour accueillir sa réalité ?

Lors du premier entretien il souligne déjà une certaine ambiguïté dans son désir en parlant du genre de ses sculptures :

Je me rends compte qu'il y a souvent une ambiguïté dans euh... dans les corps et dans les visages aussi. Par exemple ce visage-là tu vois, tu mets le visage, j'ai plus l'impression que c'est un visage d'homme qu'un visage de femme et euh...

après tu peux toujours réfléchir, en faisant de la psycho à deux balles moi je suis très ambigu aussi dans mes désirs.

Le terme bisexualité est sans doute celui qui parvient le mieux à traduire en langage commun cette « ambigüité ». Il précise plus tard qu'il a malgré tout une préférence « féminine, sans doute ». Tout comme Gala Fur, il n'est pas question d'un désir parfaitement similaire les deux sexes/genres.

Il a apparemment commencé par « aimer les femmes ». Il précise à ce propos qu'il s'était catalogué plus jeune comme « hétéro », car cela allait de soi. Ce n'est qu'après une expérience imprévue avec un homme qu'il en viendra à envisager qu'il serait plutôt bisexuel :

Le fait justement que je me sois catalogué hétéro quand j'étais ado et que le premier mec c'était par hasard, je me suis jamais fermé de porte. Donc la première fois que j'ai eu l'occasion avec un mec, je l'ai fait, sans trop me poser de question et je trouvais ça sympa mais je commençais à me poser des questions « Ah mais en fait j'aime les mecs ?! » Mais bon à quinze ans tu te dis justement c'est l'un ou l'autre, et euh... (temps) et après je me suis dit « Bin non j'aime les deux et je prends les choses telles qu'elles viennent ! »

Il a osé saisir l'opportunité et, ayant apprécié, il a recomposé son identité avec cette nouvelle donnée.

b/ Une approche différente des deux sexes/genres... jusqu'à nouvel ordre

Durant les entretiens il explique ressentir de l'amour pour les femmes, contrairement aux garçons, mais il ne gage pas que cela ne pourrait pas arriver dans l'absolu. Par ailleurs, Pierre ne « recherche » pas forcément les mêmes pratiques, les mêmes satisfactions avec les femmes qu'avec les hommes :

Tu parlais des câlins et des choses comme ça tout à l'heure, c'est surtout avec les filles que je préfère ça. C'est quelque chose que je vais chercher avec les filles.

Tout ce qui s'apparente à l'affectif et aux jeux amoureux (baisers, caresses) sont recherchés auprès des femmes tandis qu'il se montre plus focalisé sur la génitalité avec

les hommes. Il confirme n'avoir jamais été amoureux d'un homme, les hommes c'est plus « son pain quotidien » dit-il. Ses relations avec les hominidés testiculés sont moins tournées vers l'affectif et donnent que très rarement suite à une « seconde fois », contrairement à ce qu'il vit avec les femmes. Ses relations avec les hommes relèvent plutôt de la sexualité anonyme (Humphrey 2007 ; Mendès-Leite, Proth 1996).

Il rencontre ses partenaires masculins dans les saunas et « boîtes à cul »¹⁷² qu'il fréquente plusieurs fois par semaine. Il y trouve des hommes dont il se sert comme « objet », ce sont des individus non personnalisés : c'est un corps, une « belle bite », ce n'est pas René ni Bertrand, ni Yann. Cette sexualité se rapproche de celle décrite par Erik Rémès. Une sexualité anonyme, anthropophage (consommation de corps) et d'enchaînement :

Je soupèse et achète. Miam ! Au suivant. (Rémès 1999 : 112)

Ses relations avec les femmes s'inscrivent souvent dans une forme de couple (agencé à sa sauce) bien que ce ne soit pas systématique. Il a entretenu des relations de long terme avec certaines femmes. L'une de ces relations s'est concrétisée par un mariage (motivé par des raisons purement administratives précise-t-il) et deux enfants, désirés. Il peut également avoir des rapports épisodiques avec la gent féminine. Il précise avoir, de temps à autre, des rapports sexuels avec des femmes équivalents à ceux qu'il mène avec des hommes bien qu'il se montre « plus difficile » en matière de femmes :

Par exemple les mecs je vais rarement les embrasser, mais pas jamais ! Y'a des mecs que j'ai envie d'embrasser. Mais je suis moins difficile avec les mecs qu'avec les filles, c'est peut-être pour ça aussi ! Si j'ai envie de cul, le premier mec qui passe, il a une belle bite, euh, je m'occuperai de sa bite et je ferai abstraction du mec qui a autour. Si le mec est sympa, alors je ferai pas abstraction du mec et là je me laisserai aller à des caresses, des câlins, des choses comme ça. C'est... j'ai pas envie de mettre en mots, c'est tellement selon la personne, ça m'est déjà arrivé dans des soirées aussi de baiser des filles comme je baiserais des mecs, juste genre, ouais, si y'a une soirée, qu'il y a du monde, que

¹⁷² Où la sexualité anonyme est pratique reine.

c'est le moment, que le jeu s'y prête, je pourrais aussi faire des trucs à une nana en m'occupant que de son sexe, alors que le reste de la nana ne me plaît pas...

Ce passage remet en question l'importance du genre, du sexe, qui semble orienter les relations de Pierre. Il souligne à travers son propos deux choses essentielles à la compréhension de sa réponse gênée à ma question sociographique.

D'une, le sexe/genre ne fait pas tout, d'autres variables peuvent entrer en jeu et contrarier ses « habitudes » relatives aux hommes et aux femmes. Ces variables sont le contexte et la personnalité (si la personne lui plaît physiquement ou pas, si elle/il est intéressant/e ou pas, etc.).

Notons que le lieu de la rencontre peut faciliter ou à l'inverse compliqué, voire rendre impossible la rencontre de la personne. Par exemple, à travers un *glory hole** on baise un « cul », une « chatte », une bouche anonyme. L'artefact à pour spécificité de ne permet d'accéder qu'à ces zones corporelles. On ne voit pas la personne, on ne peut donc pas être touché par sa personnalité. Le contexte se fait primordial tant il est susceptible d'impacter les rencontres, favorisant certaines interactions, certaines fantaisies plutôt que d'autres.

De deux, rien ne semble prédit, déterminé à tout jamais dans la conception que Pierre a de sa propre sexualité. Toutes ses affirmations concernant ses tendances, ses goûts en matière de sexualité sont sans cesse nuancés : il n'aime pas les hommes, mais il ne peut pas jurer que ça n'arrivera jamais ; il n'embrasse pas les garçons en général « mais pas jamais ! ».

« Jamais » semble être un terme proscrit dans son langage, comme s'il s'octroyait toujours une ouverture, une fenêtre sur l'infinité des possibles. Il se veut ouvert, prêt à se laisser porter par les opportunités qui se présentent à lui. Par conséquent, les contours érotiques de Pierre sont pensés souples, sans cesse susceptible d'évoluer. C'est ainsi qu'il se pense, c'est ainsi qu'il se présente, et c'est ainsi que je le prends¹⁷³.

¹⁷³ Je dis ça ainsi parce que je ne peux pas attester que c'est vrai, mais, comme dit, je prends le parti de le croire, d'autant plus que ça va avec sa philosophie artistique qui fonctionne sur le même principe. Mais il ne faut pas croire pour autant qu'il est sans limites : ses désirs sont souverains lorsqu'il se sent en sécurité pour les réaliser, nous y reviendrons, ainsi il est possible qu'il ne se laisse pas aller à telle ou telle pratique si par exemple il sent que des gens autour pourraient le juger.

Je retrouve là cette volonté constante de ne pas se fermer aux possibles, désir d'ouverture qui peut aussi s'entendre comme une certaine humilité face à ces choses qui parfois nous dépassent : il ne sait pas ce que l'avenir lui réserve et concède une importante marge de manœuvre au hasard dans sa vie. Il n'est pas tout puissant sur sa personne et il n'a pas fini de se rencontrer au fil des expériences. Philosophie de vie sur laquelle je reviendrai en temps voulu.

Ainsi, il ne sait pas ce qu'il est dans l'absolu. Se donner une orientation sexuelle est alors chose complexe, gênante car il s'agit de déterminer ce qui dans l'idéal ne devrait pas l'être. Il donne alors une tendance susceptible de refléter une vérité personnelle temporaire : il a eu des rapports sexuels avec les deux sexes, mais il tombe apparemment plus facilement amoureux des femmes, il est donc bisexuel avec une préférence pour les femmes. Il s'agit d'un constat, non d'une identité, chose qu'il souligne dans la suite de sa réponse :

Personnellement je ne mettrais pas de mot, je suis attiré par ce qui m'attire (on se sourit) donc je vais pas me poser trop la question...

S'il est « bi » c'est uniquement par défaut, c'est une catégorie qui permet de communiquer sur ses expériences, mais qui ne le satisfait pas dans l'absolu puisqu'il se veut fondamentalement mouvant. En outre, nous verrons que ses goûts ne se focalisent pas uniquement sur le sexe/genre.

c/ La « case » comme outil de communication

Bien que cela le gêne dans l'absolu, Pierre va de temps à autres s'attribuer une orientation sexuelle mais pas toujours la même. L'usage d'une catégorie d'orientation sexuelle classique, largement connue et diffusée dans la société, présente plusieurs intérêts.

D'une part, cela permet de médier son comportement sexuel, de traduire son expérience à quelqu'un sans pour autant rentrer dans les détails. La case donne une idée de ses goûts sexuels tout en masquant finalement l'essentiel.

Les cases sont partout et il est fréquemment demandé de s'identifier. Même dans les milieux *kinky** il est nécessaire de s'engoncer dans des cases afin de communiquer avec d'autres membres de la communauté et faciliter la sélection d'un « bon » partenaire (Cf. Part. 3, chap. II, 1/). Ainsi, lorsque Pierre a voulu créer un compte sur Fetlife il a dû se déterminer lors de son inscription, autant sur le plan de l'orientation sexuelle (hétéro, homo, bi, autre) que sur le plan des rôles (sadique, masochiste, etc.).

Toutefois, Fetlife a cet avantage, souligné par Pierre, de ne pas se limiter aux étiquettes sexuelles les plus classiques. Sur le site on peut être « *straight* », « *bisexual* », « *gay* »/ « *lesbian* » mais aussi « *heteroflexible* », « *homoflexible* », « *queer* », « *pansexual* », « *asexual* » ou encore « *unsure* »¹⁷⁴. En outre, en proposant de s'identifier via des rôles, en sus de l'orientation sexuelle, il est possible de présenter une identité plus complexe¹⁷⁵. On peut alors être « *gay* » et « *princess* », ce qui n'a rien à voir avec un « *gay* » « *dominant* » par exemple. Ce sont des personnages totalement différents avec des attentes et des propositions de jeux différents. Ces indications permettront à la communauté du site de présumer des jeux envisageables avec un tel individu. Malgré la grande marge de manœuvre proposée par le site l'identification reste problématique pour Pierre :

Sur Fetlife tu choisis ton truc « sadique », « dominant », « machin ». Enfin ce qui est bien sur Fetlife c'est qu'il y a 250 rôles différents donc tu te rends compte de la complexité des choses mais... mais c'est vrai que souvent quand on me pose la question « t'es quoi ? » [j'ai envie de répondre] « Chui Rien... » tu sais on va pas mettre des cases...

Il m'explique cependant que se dire « bi », selon les circonstances, les interactions, peut être un atout comme un inconvénient :

Ouais, enfin le statut de bi, moi je peux te dire juste que plus tu l'assumes, plus je me rends compte que c'est facile à gérer. Après je le dirais pas à ma mère

¹⁷⁴ Ce sont les propositions qu'il est possible de sélectionner sur le site dès lors qu'on opère une inscription : https://fetlife.com/signup_step_profile (dernière consultation le 7 novembre 2018). J'ai choisi de parler de ce site en particulier, car Christelle, Hugo et Ilo y sont également inscrits et qu'il est présenté par ces derniers comme particulièrement populaires dans le milieu BD/SM* et fétichiste* français.

¹⁷⁵ Il est également possible de définir son genre et là aussi le choix dépasse largement les identités classiques d'homme et femme, ce qui fait encore gagner en complexité.

mais c'est beaucoup plus facile à gérer... après ça dépend du milieu dans lequel tu es. J'ai déjà eu des prises de tête avec des pédés qui me disent « Ah mais non, t'es juste un pédé refoulé ! » Mais non putain j'aime trop la chatte ! Chui pas du tout refoulé, et même, parfois j'aimerais bien faire partie de cette communauté parce que je me sens un peu en dehors et y'a une communauté qui donne envie quoi, parce que la communauté des gays donne plus envie que la communauté des hétéros... (Rachel : Ah bah ça c'est clair !) Mais certains effectivement vont te dire « non » parce que les mecs ils croient que, que t'oses pas assumer le truc, que t'es un pédé refoulé qui va sucer une queue de temps en temps.

Ainsi, il arrive que Pierre use du terme bisexuel afin de se présenter à autrui dans la mesure où le contexte s'y prête et que cela facilite les interactions avec les individus en présence. À l'inverse, il évite de se dire bi, notamment en milieu gay, histoire d'éviter les jugements hâtifs¹⁷⁶. La présentation de l'orientation sexuelle peut relever d'une stratégie de communication et d'intégration, comme l'avait déjà souligné Jean-François Bayart (2014).

d/ Au mieux « rien » ou, pourquoi pas, « pervers polymorphe »

« Rien » n'est pas une étiquette. Et au regard de ce que j'apprends sur lui durant les entretiens, il serait aisé de le cataloguer. Si on prend en compte le fait qu'il est intéressé par les jeux anaux, qu'il fréquente des lieux de rencontre permettant une sexualité anonyme avec d'autres hommes et qu'il ne saurait dire, dans l'absolu, s'il pourrait tomber amoureux d'un homme, il serait tentant de le considérer comme un « pédé refoulé » comme le font certains gays qu'il a rencontré. Mais ce serait omettre un fait important : il « aime trop la *schneck** ! »

En outre, il pratique le *Shibari** dans son intimité mais aussi lors de performances privées (séances photo) et semi-publiques (lors de spectacles). Pratique qui inclut, selon les circonstances et la relation, un jeu de domination plus ou moins important et explicite.

¹⁷⁶ Pour plus de détails sur les représentations de la bisexualité se référer à l'ouvrage de Catherine Deschamps. 2002. *Le miroir bisexuel : une socio-anthropologie de l'invisible*. Paris : Balland.

En observant Pierre lors d'un *show*, il serait tentant de le considérer comme un dominant, hétérosexuel de surcroît (puisqu'il attache très majoritairement des femmes), mais ce serait une fois de plus réducteur. D'une part c'est oublié son goût pour les hommes, d'autre part il arrive durant ces jeux de cordes que la situation soit renversée : la femme qu'il attache se rebelle et l'attache à son tour. En outre, il ne se conforme pas aux codes vestimentaires du milieu BD/SM* particulièrement friand de jeux de contraintes. Dans ce milieu des « dominants » portent souvent des vêtements masculins relativement couvrants, sobres et souvent de couleur noire¹⁷⁷ tandis que Pierre aime à se recouvrir d'attributs féminins (porte-jarretelles, corsets, culotte, escarpin) qui pourraient le faire passer de prime abord pour un soumis et/ou un travesti. Le fait qu'il attache des femmes contrarie cette estimation puisque cela laisse entendre qu'il tient une posture de dominant. Être vêtu de la sorte tout en manipulant des cordes sur autrui jette le trouble : il montre à la fois des caractères de dominant et de soumis. Son personnage échappe à l'interprétation, à une lecture claire de ses goûts et tendances. Serait-ce le signe d'un goût pour la transgression déjà relevé dans les portraits précédents ?

Ainsi, en fonction de là où on rencontre Pierre on pourrait le penser tantôt gay, si est croisé dans un sauna, ou adepte du BD/SM* et hétéro, si la rencontre se fait en soirée BDSM*/*fetish**. Il est possible de le classer dans bien des cases différentes, mais lorsqu'il accepte de s'ouvrir sur la diversité de son expérience sexuelle un grand chaos apparaît et le « rien » prend tout son sens. Il a du sens pour deux raisons.

Premièrement, il accumule les goûts. Notons que la présentation que je viens de faire de ses activités sexuelles est loin d'être exhaustive. Deuxièmement, il se joue des conventions, qu'il s'agisse de celles du monde vanille* mais également de celles en vigueur dans les milieux spécialisés. Il se plaît à contrarier les identités de genre tout comme à brouiller les postures traditionnelles du SM* que ce soit par le vêtement et/ou par le comportement. Dans son monde rien n'est fixe, ou plutôt, rien ne doit l'être, car

¹⁷⁷ C'est ce que me rapporte Pierre lors de nos entretiens. C'est en effet un costume que j'ai pu rencontrer sur le terrain lors de mes immersions en soirées BDSM*/*fetish**. Toutefois certains hommes étaient déguisés avec plus de fantaisie (des vêtements plus travaillés et parfois plus colorés), tout en conservant uniquement des marqueurs, masculins mais par leur comportement je ne pouvais affirmer qu'il s'agissait de dominants. Les voyant en compagnie d'une femme qui n'avait pas de signes ni un comportement de soumise je les pensais de fait en couple et donc plutôt intéressés par des pratiques échangistes.

on approche là à mon sens d'une certaine philosophie de vie, une utopie : tout est possible (enfin presque¹⁷⁸).

Cela n'est pas sans rappeler le concept de « pervers polymorphe » déjà évoqué dans le cas de M. M. et de Gala Fur.

Polymorphe est le mot-clé concernant son orientation sexuelle (entendu dans un sens élargi, qui dépasse de loin la simple attirance pour un genre-sexe ou les deux). Comme souligné précédemment, le « pervers polymorphe » est un concept emprunté à la psychanalyse employé par les informateurs afin d'évoquer la capacité, idéale, de tout érotiser.

Pierre s'est lui-même qualifié de pervers polymorphe (ainsi que M. M. par la même occasion) lors de notre échange avant la séance photo, comme précisé en amont. Il signale ainsi sa souplesse, sa capacité (volonté ?) à érotiser, à tirer satisfaction d'un grand nombre de situations, de jeux. Cela ne relève en rien de l'inné. Il est certes curieux et ouvert, ce qui l'a sans doute encouragé à accepter certaines propositions nouvelles, mais il travaille, conscient et volontaire, en vue d'ouvrir toujours plus le champ des possibles.

En somme

Pierre se distingue des informateurs présentés jusque-là par un malaise explicite vis-à-vis de ma demande d'autodétermination de son orientation sexuelle. Il est réfractaire à la mise en mot et donc à la classification, mais soucieux de jouer le jeu de l'enquête sociologique, ce pourquoi il finit par accepter de se dire « bisexuel ». Il est certes friand d'hommes comme de femmes toutefois le genre/sexe de l'individu peut influencer la relation : il a plutôt tendance à développer des sentiments pour les femmes tandis que les relations aux hommes relèvent plutôt d'une sexualité anonyme, génitale. Pour autant, il refuse de faire de cette tendance une identité qui en ferait une vérité personnelle pérenne dans le temps. On retrouve ici la prédominance de l'information empirique sur les préconceptions : c'est l'expérience qui définit les contours du désir

¹⁷⁸ Nous verrons plus tard qu'il partage une éthique de jeu avec les autres informateurs qui limite malgré tout le champ des possibles.

individuel. Ainsi tant qu'il se permet de nouvelles expériences il est potentiellement voué à l'évolution, à la remise en question de ses tendances. Il se pense ainsi comme un individu mouvant, susceptible d'évoluer dans ses goûts. Rien d'étonnant alors à ce qu'il trouve un relatif confort dans la notion de « pervers polymorphe ». Même s'il s'agit là encore d'une case, celle-ci ouvre sur des possibilités infinies de désir, plutôt que de les réduire. En outre, cette case fait place à la diversité de ses goûts. « Pervers polymorphe » est décidément un terme intéressant dans la mesure où plusieurs informateurs se l'attribuent. Peut-être y a-t-il là une piste à suivre afin de donner cohérence et corps à ce groupe d'individu ?

H/ Catherine (Robbe-Grillet) et Jeanne de Berg : bisexuelle ?

a/ De Catherine Robbe-Grillet à Jeanne de Berg

Avant d'entrer d'aborder la question de l'orientation sexuelle de cette femme il me semble nécessaire de présenter Catherine Robbe-Grillet et Jeanne de Berg et de les distinguer puisque Catherine considère qu'il s'agit de deux facettes distinctes de sa personnalité, de sa vie.

« Jeanne de Berg » est le double cérémoniel de Catherine Robbe-Grillet. Chacune représente un pan de vie distinct de la dame : Catherine Robbe-Grillet est mariée et soumise (dans un cadre SM*) à Alain Robbe-Grillet. Elle dispose d'un accord marital qui lui permet d'avoir des relations extra-conjugales selon son bon plaisir. Jeanne de Berg est, pour sa part, dominante dans les jeux SM*. Elle organise des « cérémonies » sadomasochistes (auxquelles Alain ne participe pas) où elle tient le rôle de « maîtresse de cérémonie ».

Jeanne de Berg est née lors des publications des ouvrages de Catherine. Un premier livre *L'image* (De Berg 1885/a) est publié en 1956 sous le pseudonyme de « Jean de Berg » qui sera féminisé par la suite¹⁷⁹, donnant ainsi « Jeanne de Berg ».

À ma question concernant l'orientation sexuelle, Catherine me répond :

Mon orientation sexuelle ? Dans les catégories homo, bisexuelle, gay, lesbienne... je dirais... bi. Bisexuelle. Je me suis toujours intéressée aussi bien aux hommes qu'aux femmes. (...) Je peux dire donc que j'ai toujours été bisexuelle, depuis mon plus jeune âge... au moins dans ma tête. Je sais qu'il y a des hommes et des femmes qui ne supportent pas l'idée de l'homosexualité. Je trouve ça étonnant, mais il existe bien des femmes qui ne s'intéressent qu'aux hommes.

Sans présenter de préférence, elle précise toutefois que les hommes et les femmes sont des individus très différents et que cela va forcément impacter la relation, le désir :

J'ai d'ailleurs écrit dans "Jeune Mariée" que j'étais très étonnée que tout le monde ne soit pas comme moi ! Une femme, c'est vous, c'est votre reflet, un autre vous-même que vous voyez dans la femme qui est en face ou à côté de vous, tandis que l'homme... L'homme c'est quand même l'autre. Un homme ne fonctionne tout simplement pas comme moi. C'est mal vu, je le sais, mais je continue à penser qu'un homme et une femme, ce n'est pas pareil, surtout en ce qui concerne la sexualité et les fantasmes. Mais à ce titre-là, un homme est tout de même très intéressant. C'est passionnant de voir comment ça fonctionne et je peux vous dire que ça ne fonctionne pas comme moi ! Je l'ai toujours pensé.

Dans un de ses livres elle affirme qu'« une femme qui aime vraiment l'amour aime les hommes, mais aussi les femmes. » (Robbe-Grillet 2004 : 168) tout en précisant avec aplomb qu'un homme et une femme ce n'est pas pareil. Une femme est une « même », tandis qu'un homme est « autre ».

Pour voir si cela a un impact sur les choix de partenaires et les relations, comme cette argumentation le laisse présumer, je vais une fois de plus présenter les différents types

¹⁷⁹ Les raisons de ce choix d'un pseudonyme masculin peuvent s'expliquer comme le choix de Pauline Réage à la même période : « Une femme ? Écrire des choses pareilles ? Ce n'est pas possible... ».

de relations entretenues par Catherine Robbe-Grillet et Jeanne de Berg. Les ouvrages m'ont permis, dans son cas, d'opérer une chronologie qui permettra de voir si la dame à toujours eu une inclination pour les deux sexes/genres.

b/ Avant le mariage

Avant d'avoir connu Alain, Catherine Robbe-Grillet avait déjà une vie sexuelle active. Elle en témoigne dans *Jeune mariée* (Robbe-Grillet 2004), parlant de son hésitation entre deux hommes, Alain et un ancien « fiancé ». Le fait d'avoir eu des « fiancés » ne certifie rien concernant son activité sexuelle. Ce qui va mettre fin au doute c'est l'évocation d'un avortement, présenté par Catherine Robbe-Grillet comme une expérience complexe qui aura un impact sur les premières années de relation avec Alain.

Dans le même ouvrage, elle évoque des relations avec des femmes qui l'ont amené à se questionner sur son orientation sexuelle : serait-elle lesbienne ? Toujours dans le même ouvrage elle explique à son lecteur qu'Alain l'a détournée de l'homosexualité par son amour et sa passion :

C'est pour moi le mari idéal, il est gentil, intelligent, il a bon caractère, il est prévenant, amoureux avec tendresse. (...) Sexuellement, je lui dois tout ; sans lui, je serais devenue homosexuelle. Je le devenais déjà. Tous mes rêves concernaient des femmes, tous mes désirs allaient vers des femmes ; malgré mon angoisse, ma honte, ma peur, j'avais commencé à « aimer » des femmes : Monique, Jacqueline, et surtout Michèle. Michèle avec laquelle j'ai passé des nuits entières à Sainte-Albane. Nous avons une jolie chambre campagnarde avec deux grands lits douillets : un feu de bois continu la réchauffait. Le soir, Michèle venait dans mon lit, nous nous caressions. Il n'y a rien de plus beau que le visage d'une femme qui fait l'amour : elle avait les yeux un peu perdus, les lèvres entrouvertes. (ibid. : 120-121).

Ces relations avec des femmes sont manifestement suivies puisqu'elle reverra Michèle durant les cinq années retracées dans *Jeune mariée* (De Berg 2004). Elle rencontre aussi d'autres femmes, avec ou sans leur mari. Nous y reviendrons plus tard. Pour le moment,

il est intéressant de relever qu'elle a « aimé » plusieurs femmes par le passé et qu'apparemment cet amour n'était pas uniquement sentimental, il était aussi charnel comme en témoigne timidement¹⁸⁰ la description de ses nuits avec Michèle.

c/ Mariage et relation avec Alain

Alain entre dans la vie de Catherine Robbe-Grillet. Bien que la jeune femme ne soit plus vierge, elle ne fait pas pour autant « l'amour » avec son fiancé. Elle lui a posé la pénétration comme limite afin de prévenir une autre grossesse (et éviter l'avortement). Alain respecte ses volontés sans rechigner, ce qui ne les empêche pas d'avoir des temps de tendresses et de s'adonner à des jeux érotiques divers. Difficile toutefois de cerner précisément la nature de ces jeux tant l'auteure écrit de façon elliptique à ce propos. L'interdit de la pénétration est levé à leur mariage. Lors de la « nuit de Zadar » Catherine Robbe-Grillet comprend que son mari est « impuissant » (Robbe-Grillet 2012 : 90).

Ce moment est crucial dans la relation de Catherine Robbe-Grillet et Alain car il change la donne sur plusieurs plans. C'est à partir de là que Catherine Robbe-Grillet pense réellement aimer¹⁸¹ Alain (avant cela elle n'en était pas certaine), qu'elle s'attache à lui et décide de faire de son mieux pour réaliser les espoirs de son mari : vivre ensemble, heureux. C'est également après cette révélation et plusieurs « essais malheureux d'amour » (Robbe-Grillet 2004 : 23) qu'Alain en vient à autoriser Catherine Robbe-Grillet à avoir des relations extraconjugales. « Extraconjugales » ne me semble pas être le bon mot dans la mesure où ces aventures vont avoir leur place au sein du couple : le mari y consent, s'y intéresse et Catherine Robbe-Grillet va prendre l'habitude de tout lui conter (Alain fera de même concernant ses relations avec d'autres femmes).

¹⁸⁰ La dame est pudique (Jeanne de Berg l'est un peu moins), comme elle me le confie en entretien. Elle est rarement explicite concernant ses rapports sexuels. Aucune mention de masturbation, de cunnilingus, de contact des sexes, de pénétration diverses, d'emploi d'objets, etc.

¹⁸¹ Cette question de l'amour qu'elle éprouve à l'égard d'Alain est récurrente dans *Jeune mariée* (2004) car en réalité il est fluctuant. La jeune femme se dit incapable de vivre dans un état de passion continu. Cela la prend seulement par petits épisodes. L'amour (passionnel) chez Catherine Robbe-Grillet est pensé comme un sentiment discontinu qui vient s'ajouter à l'affection, la complicité et l'amour plus tempéré qu'elle ressent sur le long terme envers son mari.

Leur mariage survivra à ces aventures. Catherine Robbe-Grillet dit d'ailleurs n'avoir jamais craint qu'Alain la délaisse et se montrait paisible face à la relation que celui-ci nouait avec Catherine Jourdan. Elle s'y intéressait et s'en amusait. Certaines situations pouvaient même l'exciter comme elle le précise dans *Alain* (Robbe-Grillet 2012) : l'idée de pouvoir observer secrètement les amants faisant l'amour, avec la complicité d'Alain, l'excitait beaucoup. Ces confidences vont également contribuer à resserrer leurs liens qui seront dès lors partagés entre une forme d'amour et d'amitié, une sorte de complicité comme on peut en trouver au sein d'une fratrie : ils se confient l'un à l'autre, se soutiennent, se conseillent et s'amuse entre eux à imaginer la suite des aventures entamées. Catherine Robbe-Grillet le qualifie d'ailleurs de « meilleur ami », de « frère » dans ses ouvrages. La prédominance d'un lien fraternel et amical sur l'amour est sûrement le fait de la difficulté pour la dame à ressentir de l'amour (Robbe-Grillet 2004 2012), mais aussi à la rareté des rapports sexuels « normaux » avec Alain.

Alain est également comparé à un « père » tant il se montre protecteur envers la jeune femme. Cette relation paternelle est également liée à leur écart d'âge¹⁸², à leurs jeux érotiques et plus particulièrement aux fantasmes d'Alain. Catherine Robbe-Grillet aimait à jouer à la petite fille et Alain était à la fois attendri et érotiquement sensible à cette qualité particulière de sa jeune épouse.

Enfin, Alain est également le « maître » et Catherine Robbe-Grillet « sa petite esclave toujours disponible » comme défini dans leur « contrat intime » (Robbe-Grillet 2004). Elle se pense elle-même « vicieuse » et se prête dans un premier temps avec intérêt aux jeux que ce dernier lui propose qui, par ailleurs, peuvent inclure un autre homme (souvent issu du cercle de connaissances d'Alain). Il me faut préciser que la jeune femme qui rédige ses mémoires était parfois interloquée par les pratiques de son mari, d'où un questionnement récurrent dans *Jeune mariée* (2004) quant au degré de « normalité » de leurs manières de « faire l'amour ».

« Normal » ou non, difficile pour le lecteur de prendre place dans le débat étant donné la rareté des détails à propos de ces temps intimes. Tout au plus elle fait mention d'une « position très curieuse » qui, aux yeux d'Alain, ne relève pas « d'amour normal, mais

¹⁸² Alain a 35 ans et Catherine Robbe-Grillet 27 mais au-delà de ça la jeune femme a un physique d'adolescente qui donne à penser qu'elle est la fille et non la femme d'Alain.

(...) d'un esclavage et d'une humiliation supplémentaires » (Robbe-Grillet 2004 : 113). Ces jeux incluent douleurs et domination (peut-être aussi d'humiliation connaissant la dame) ainsi que d'autres pratiques que l'on trouve communément dans les films pornographiques contemporains (exemple : l'éjaculation sur le visage et la poitrine).

L'étrangeté de ces activités ne semble pas freiner la jeune femme outre mesure. Tout au plus cela la motive à trouver un amant avec qui elle pourra pratiquer l'« amour normal », autrement dit un homme. Elle en rencontrera au fil des pages de l'ouvrage retraçant ces premières années en tant que femme mariée.

La sexualité de Catherine Robbe-Grillet et Alain sera donc faite de rares échanges génitaux et de beaucoup de jeux de domination pouvant faire place à des invités extérieurs au couple mais proches de ce dernier. Ainsi Catherine Robbe-Grillet sera fréquemment offerte aux caresses d'amis d'Alain, puis un amant de Catherine Robbe-Grillet obtiendra une place dans les jeux du couple et endossera le rôle de « mari en second ». Un passage de *Jeune mariée* (Robbe-Grillet 2004) laisse également présager que Catherine Robbe-Grillet invitait dans l'intimité conjugale des « amies aux mœurs libres, prêtes à se soumettre à ses exigences bizarres [celles d'Alain] » (Robbe-Grillet 2012 : 80). Cependant, ces rencontres n'allaient pas jusqu'à la pénétration génitale, de ce que je lis entre les lignes. Le couple accueillait déjà des hommes et des femmes dans ses jeux, mais l'objet central des attentions d'Alain reste les femmes et tout particulièrement sa propre femme. Catherine Robbe-Grillet quant à elle semble ouverte, dans ce contexte aux hommes comme aux femmes.

d/ Amants et amantes

Comme évoqué en amont, Catherine Robbe-Grillet va rencontrer quelques hommes au gré de ses activités quotidiennes. Les propositions ne manquent pas. Elle va en décliner certaines et en accepter quelques-unes. Une fois de plus, difficile de savoir ce qu'elle fait concrètement avec ces partenaires, mais cela relève pour elle de l'« amour « normal » » qu'elle ne peut vivre avec son mari :

(...) nous avons fait l'amour avec violence ; j'avais un désir tel que j'en perdais presque connaissance ; je voulais faire l'amour d'une façon normale, dans la

position traditionnelle, et toutes les initiatives qu'il prenait dans ce domaine me déplaisaient ; mais je ne me rappelle pas avoir pris tant de plaisir à faire l'amour « normal » car il ne s'est agi pratiquement jamais de celui-là avec Alain. » (Robbe-Grillet 2004 : 503)

Bien que ces rencontres semblent répondre à un besoin, elles ne sont pas plus recherchées que cela par la dame. Elle se vante de ne pas nourrir de sentiments à l'égard de ces amants et de pouvoir ainsi profiter de ses escapades « comme les hommes », sans sentimentalisme encombrant (ibid. : 246). Ces relations sont souvent sans lendemain, de ce fait, les amants disparaissent souvent après quelques pages pour ne plus jamais réapparaître.

Les amantes sont aussi présentées sous l'angle de la recherche de plaisirs physiques (je dis ça car ce n'est pas vraiment ce qu'elle induit dans « caresses » et « amour saphiques »). Elle dit rêver de femmes et ressentir un manque à propos du corps de Michèle. Toutefois, elle est moins restrictive sur le plan affectif les concernant. Elle parle souvent de sentiments, notamment à l'égard de Michèle qui, contrairement aux amants de passages, revient tout au long de l'ouvrage en tant qu'amie ou amante potentielle.

Je note toutefois qu'elle présente plus d'amants potentiels que d'amantes. La plus forte proportion d'homme peut s'expliquer par le fait que Catherine n'est attirée que par les personnes qui ont en amont manifesté un intérêt à son égard. Elle précise en entretien qu'elle ne cherche pas de partenaire, ils viennent à elle. Ainsi les hommes qu'elle envisage comme amants potentiels sont très souvent des hommes qui l'interpellent dans la rue, une forme de drague qui a encore cours aujourd'hui.

Cette drague de grand chemin est souvent hétérosexuelle dans le sens où elle provient d'hommes à l'égard de femmes. Les temps et lieux de dragues entre femmes sont peut-être plus circonscrits à des lieux spécifiques comme des boîtes de nuit, des bars réputés pour accueillir ce type de population. C'est en tout cas ce que je constate aujourd'hui de ma propre expérience. Il y a fort à parier qu'entre 1957 et 1962 il en allait relativement de même, or Catherine Robbe-Grillet ne semble pas fréquenter ces réseaux

spécifiques¹⁸³. Le déséquilibre entre rencontres féminines et masculines n'est peut-être pas tant le fait d'une préférence personnelle qu'un effet circonstanciel.

En parallèle de ces rencontres opportunistes la femme dit nourrir des désirs de rencontres à plusieurs, chose qu'elle évoque à différentes reprises :

Je suis obsédée en ce moment par des idées de « parties » à trois ou quatre, d'amours homosexuelles, d'aventures en tout genre. Je n'ai pourtant guère de tempérament. Il y a quinze jours que je n'ai pas fait l'amour avec Alain (il est pris par son travail et ne peut rien faire d'autre). Avant cela, nous avons été chastes pendant un mois car je n'avais envie de rien. Je n'ai donc pas de besoins physiques. Alors pourquoi ces obsessions érotiques ? Alain dit que c'est parce que j'ai l'esprit vide. (ibid. : 285)

L'emploi de termes flous ne permet pas de préciser la nature exacte de ces rencontres fantasmées. Toutefois, ces « obsessions érotiques » semblent l'interpeller, elle qui considèrerait jusqu'alors ne pas avoir de « besoins physiques » (ce qui laisse présumer qu'il s'agit de rapports génitaux).

Elle évoque par la suite des tentatives parties à trois, avortées, avec la fameuse Michèle et son mari, des rencontres avec des femmes qui laissent entendre de possibles « activités de groupe », ou encore des soirées entre couples qu'elle loupe une fois encore¹⁸⁴. « Activité de groupe » m'évoque les orgies ou l'échangisme et donc la génitalité et la pénétration. Pourtant, lorsqu'elle finit par avoir une aventure avec un couple il n'y a que peu de génitalité et celle-ci n'est pas partagée avec ces deux complices. En effet, elle fait une escapade dans le bois de Boulogne avec Catherine et Alain : Catherine est en posture de voyeuse et Alain prend la direction des opérations, livrant sa jeune amie (Catherine Robbe-Grillet) aux regards et aux mains baladeuses des

¹⁸³ Attention, je n'insinue pas qu'une drague féminine n'est pas possible en dehors de ces lieux spécifiques, je dis juste qu'elle est sans doute moins évidente car moins conventionnelle, ou alors peut-être plus discrète, masquée.

¹⁸⁴ Je relève qu'Alain Robbe-Grillet ne participera à aucune de ces soirées « de couple » d'après ce qui est présenté dans les ouvrages, à l'exception d'un soir où il a tenté d'embrasser Catherine (la compagne de cet autre Alain) mais l'alchimie n'était pas au rendez-vous ce soir-là : Catherine se montre crispée et son mari s'intéresse peu à Catherine Robbe-Grillet. Catherine s'aperçoit que son mari est peu enclin aux pratiques échangistes.

passants. Mais Catherine Robbe-Grillet, terrorisée et déçue de ces attouchements, demande rapidement à mettre fin à l'expérience (l'expérience est détaillée et analysée part. 3, chap. I, 2/)

Je note que, dans ce jeu comme dans ceux proposés par son mari mêlant un de ces amis, Catherine Robbe-Grillet tient toujours un rôle qui fait écho au personnage de la petite Anne de l'*Image* (De Berg 1985/a) récit érotique imaginé par Catherine. Anne est une jeune femme apeurée, exhibée et offerte à des personnes qu'elle ne connaît pas ou peu, sorte de victime au désir illisible, car voilé par la crainte et la fragilité. Y-a-t-il un lien entre ses récits et son comportement, ses jeux ? Très certainement.

Catherine Robbe-Grillet fait part à son lecteur d'autres temps de jeux de ce genre avec ce même couple, mais il n'est pas tant question d'activités centrées sur des contacts génitaux à plusieurs que de performances érotiques. Activités scénarisées qui visent manifestement à accroître le désir, une certaine excitation notamment.

Finalement, l'« amour normal » n'est opéré qu'avec ces hommes rencontrés à la volée (et qu'elle ne revoit pas) tandis que dans ses autres relations, qu'il s'agisse de celle menée avec son mari (et ses amis) ou bien avec ces couples d'amis, l'expérience s'éloigne de l'acte de pénétration pour favoriser un jeu érotique troublant toujours empreint de domination, de soumission.

Je relève que les hommes et les femmes, dans ces jeux à plusieurs, ne tiennent pas le même rôle vis-à-vis de Catherine Robbe-Grillet. Tout comme dans les jeux érotiques à trois du couple Robbe-Grillet l'homme est souvent en posture de domination. C'est lui qui donne le la. Les femmes peuvent se faire complices ou voyeuses comme c'est le cas dans l'aventure du bois de Boulogne.

Il s'agit d'un schéma érotique parmi d'autres, sans doute influencé par le fait que Catherine Robbe-Grillet tient à ce moment-là la posture de soumise auprès de son mari et d'autres hommes pendant une vingtaine d'années avant de renverser la vapeur. Elle était alors coutumière de la domination opérée par un homme même si à l'époque elle pensait déjà la domination féminine comme un fait possible et intéressant (comme le prouve le récit de l'*Image* où une femme tient une posture de domination). Sans doute que les scripts érotiques de son mari étaient plutôt tournés vers cette répartition

spécifique des sexes et genres et qu'elle s'en faisait complice de bon gré. Peut-être aussi n'avaient-ils pas eu l'opportunité de rencontrer une femme clairement dominante ? L'auraient-ils incluse à leurs jeux si ça avait été le cas ? Une telle expérience à peut-être eu lieu, mais si c'est le cas, cela n'est pas conté...

e/ La naissance de Jeanne de Berg

Après vingt années de soumission, Catherine est passée en quelque sorte de l'autre côté du miroir. À la suite d'une relation avec un homme qui lui a permis d'endosser le rôle de dominante, elle dit :

Pendant des années et des années, j'ai été du côté de la lanière puis, au terme d'une mue graduelle initiée par un jeune dominateur qui aimait, à l'instar de Sade, inverser les postures, j'ai définitivement pris en main le manche du fouet. (Robbe-Grillet 2012 : 82)

Sa transition est marquée par la mise en scène de Jeanne de Berg.

Lors de notre premier entretien, Catherine m'explique sa décision de publier les « cérémonies » sous un pseudonyme. Il s'agissait de préserver son anonymat¹⁸⁵ et de se distancier de son mari (de sa célébrité) :

À l'époque on prêtait peu d'autonomie aux femmes et donc si j'écrivais Catherine Robbe-Grillet je n'étais alors que le reflet d'Alain. (...) Je préférais avoir mon autonomie, d'autant plus qu'il n'y participait pas !

Il n'est pas tant question d'émancipation (je ne pense pas qu'elle souffrait d'une emprise maritale, au contraire) que d'un désir de créer un espace de jeu qui lui est propre, où ses désirs et fantaisies sont premiers et ne souffrent d'aucun regard et d'aucune contrainte extérieure. L'absence d'Alain lors des « cérémonies » y contribue également.

¹⁸⁵ Cet anonymat qui était un atout pour ses jeux de sélection des candidats : elle leur donnait rendez-vous et ces derniers ne sachant pas qui elle était, elle pouvait les observer en toute discrétion, c'est ce qu'elle me dira en entretien.

Jeanne de Berg est différente de la Catherine Robbe-Grillet que j'ai dépeinte jusqu'à présent. Elles évoluent dans des temps différents et ont des caractères distincts. Catherine explique volontiers durant l'émission *On n'est pas couché* que là, devant eux, ils ont Catherine Robbe-Grillet, une personne plutôt « vive et joyeuse »¹⁸⁶. Jeanne de Berg au contraire est bien plus autoritaire. La différence se marque aussi sur la question du rire : Catherine Robbe-Grillet est rieuse et tolère qu'on rie avec elle, Jeanne de Berg quant à elle ne tolère pas le rire, surtout lors de ses « cérémonies », il s'agit là de choses sérieuses auxquelles elle donne un caractère sacré par la mise en scène. Or, le rire brise le sacré, il démystifie. Le lien entre Catherine Robbe-Grillet et Jeanne se concentre sur ce corps qu'elles partagent, pour le reste chacune mène sa vie à sa façon, chacune de son côté.

Jeanne de Berg organise donc des « cérémonies ». C'est dans ces temps que Catherine Robbe-Grillet fait place à son double ou, plus généralement, dès que la dame souhaite endosser une posture de domination dans un cadre SM*. Ce double, aux talents de domination et de metteuse en scène, écrit le script des « cérémonies » (souvent inspirées d'œuvres artistiques ou littéraires) et en organise le déroulement.

Ces « cérémonies » impliquent la participation d'individus, plus ou moins nombreux selon la complexité des « scénarios » et des « tableaux ». Les « cérémonies » sont composées au minimum de deux personnages et peuvent en inclure jusqu'à une dizaine¹⁸⁷.

Y sont invités des hommes comme des femmes, selon le script et la distribution des rôles, ainsi que des personnes transsexuelles. Celle présentée dans l'ouvrage avait transité d'homme à femme et était reconnue par « Madame » comme un membre de la communauté féminine (ce qui rappelle l'estimation de Gala Fur). Les personnes sont choisies selon leurs qualités, en matière de soumission ou de domination (voire des deux) mais aussi pour leurs goûts et de leur apparence physique.

¹⁸⁶ <https://www.youtube.com/watch?v=4EMEezdOy6k> (dernière consultation le 13 avril 2019).

¹⁸⁷ Dans le cadre de ces « cérémonies », chaque individu représente un risque de variables parasites qui pourraient mettre à mal les opérations (exemple : si le participant n'adhère pas au déroulement des « cérémonies », ne respecte pas les règles, etc.) Par conséquent plus il y a de participants, plus l'entreprise est complexe à mener à bien.

Jeanne de Berg précise, dans le cas de la seconde version du « martyr de Sébastien » (De Berg 1985/b) incluant Sébastien et une soumise, toute l'importance du physique de ces deux esclaves :

Ce couple correspondait tellement à un stéréotype que c'en est presque gênant ! Une jeune femme brune avec un garçon blond, ça fait publicité pour magazine de luxe ! Mais, au fait, pourquoi essayer de fuir les clichés ? Pourquoi ne pas avouer que c'est ce que j'avais envie d'avoir sous les yeux : un cliché vivant... Une brune et un blond, et beaux en plus, ce qui, si je puis dire, n'arrange rien ! (ibid. : 75)

Néanmoins, selon les scripts, d'autres variables physiques, mentales peuvent revêtir de l'importance. Il importe à la « maîtresse de cérémonie » que les participants puissent interpréter au mieux leur rôle, ce qui implique, nous le verrons, que les goûts de ces participants soient en concordance avec le rôle et la fantaisie joués, (Cf. Part. 3, chap. I, 2/). Ici genre et sexe sont des variables parmi d'autres qui permettent le tri des prétendant/e/s et la distribution des rôles.

Puisqu'il est question de « cérémonies sadomasochistes », les rôles sont souvent teintés de postures traditionnelles du SM* : dominant, soumis mais aussi public¹⁸⁸. C'est en fonction de ces qualités (mais aussi de leurs fantaisies), dont « Madame » a connaissance, qu'elle leur attribue à chacun un rôle approprié. Les hommes comme les femmes peuvent tenir l'une de ces trois postures : la posture n'est pas fonction du sexe, mais des qualités individuelles (qui peuvent toutefois être pensées comme influencées par le sexe et/ou le genre). Il y a donc des maîtresses comme des maîtres, des soumis et/ou des soumises, des spectateurs et/ou des spectatrices.

Notons que tout ce petit monde reste sous la direction de « Madame », dominant/e/s compris. Cela ne veut pas dire qu'ils lui sont « soumis » à l'instar des individus en posture de soumission, mais qu'ils acceptent, le temps de la « cérémonie », de suivre la trame onirique proposée par Jeanne de Berg. Ils conservent ainsi une certaine marge de

¹⁸⁸ Il n'y a jamais de « public » dans ces « cérémonies » dans le sens de personne non engagée dans le jeu, sans rôle. Dans ce contexte précis, « public » est un rôle à part entière (distribué par Jeanne de Berg) qui se distingue de la soumission et de la domination en cela qu'ils sont extérieurs à l'action : ils n'en sont ni l'instigateur ni l'objet, ils observent et contribuent ainsi à la dimension érotique de la scène.

manœuvre due à leur rôle (quand ils y sont invités par la « maîtresse de cérémonie »). Leur relation à « Madame » relève plutôt de la complicité, dans le sens où ils sont acquis à sa cause et tiennent à aider « Madame » à réaliser sa fantaisie.

Toutefois, même si les soumis, tout comme les dominants, peuvent être des hommes ou des femmes, Jeanne de Berg met en avant dans ses ouvrages une inclinaison particulière pour la complicité et la domination entre femmes, d'où le titre de son premier ouvrage *Cérémonies de femmes* (De Berg 1985/b). Ce livre est une lucarne sur ces « cérémonies » et échanges SM* durant lesquels Jeanne de Berg est toujours en compagnie de femmes dominantes (souvent aguerries). Elles dominent en chœur principalement des hommes.

Ces femmes dominantes sont présentées comme un cercle d'« amies intimes », chères à Jeanne de Berg. Certaines « cérémonies » donnent lieu à des rapprochements physiques entre elles, comme c'est le cas lors de celle intitulée « la transe de l'ours ». Elles s'embrasseront toutes les trois au-dessus de l'homme qui emprisonne en son séant les mains de deux d'entre elles (ce qu'on pourrait qualifier de double *fist**). Elle ne mentionne aucun contact charnel de ce type avec un « maître » invité.

En contraste, je note que les soumis sont plus souvent des hommes que des femmes. Cela peut une fois de plus s'expliquer par le déséquilibre des sexes récurrent dans les milieux BD/SM*. D'après Catherine cette singularité du marché sexuel BD/SM* renforce la complicité entre femmes, comme elle l'explique lors de la conférence donnée au FI : AF (French Institute : Alliance Française)¹⁸⁹ :

Là aussi, je m'aperçois que c'est quelque chose de peu connu : à 90%, ce sont des hommes qui s'intéressent au sadomasochisme. Dans ce milieu, la personne désirée est la femme et comme c'est elle qui est demandée - quel que soit son rôle, dominatrice ou soumise - c'est elle qui domine. J'aime avoir, autour de moi, des complices, des femmes dominatrices. En tant que dominatrices, elles ont tous les hommes qu'elles veulent. Les dominateurs, en revanche, ont beaucoup plus de mal à trouver des femmes soumises, ce qui crée dans les soirées, un déséquilibre notable. Dans une soirée organisée par des dominatrices, il y a une

¹⁸⁹ Voici la vidéo de la conférence en question : <https://www.youtube.com/watch?v=ULXoPAEDI8o> (dernière consultation le 2 avril 2019).

espèce de circulation qui se fait de femme à femme, sans jalousie, sans rivalité. Tout se passe dans la complicité.¹⁹⁰

La profusion de soumis permet apparemment de neutraliser les rivalités/jalousies et contribue à la création d'un climat propice à une complicité féminine sereine. On peut également présumer qu'à l'instar de Gala Fur, il y a chez la « maîtresse de cérémonie » un certain plaisir à renverser l'ordre établi dans la quotidienneté en dominant les dominants. Ce jeu, qui repose sur l'opposition des sexes et la coalition entre femmes, peut s'avérer un particulièrement amusant d'autant plus que les hommes se bousculent pour se présenter aux pieds d'une femme de poigne.

En outre, le genre et le sexe sont susceptibles, d'après Catherine d'induire des façons de dominer différentes, ce qui peut aussi expliquer qu'elle favorise les dominantes plutôt que les dominants. Lors de la même conférence, elle explique que les hommes ne dominent pas de la même manière que les femmes et que les soirées entre dominants mâles s'orientent beaucoup sur la génitalité, chose qui n'a pas nécessairement sa place dans ses propres jeux, tout dépend de sa fantaisie. La génitalité n'est pas l'objectif principal de sa pratique comme elle me l'indique lors des entretiens. Le but est avant tout « l'émotion érotique ».

Plusieurs informatrices mentionnent également lors des entretiens ou en *off* cette différence entre homme et femme concernant l'endossement des différentes postures du jeu SM*. Christelle et Gala Fur mettent l'accent sur une façon propre aux femmes de dominer qui se distingue de celle des hommes. Elles plus sensible, subtile et surtout moins concentrée sur la recherche de génitalité¹⁹¹. Elles reconnaissent également une plus grande inventivité aux femmes en matière de jeu¹⁹².

Notons que Jeanne de Berg n'est jamais soumise lors de ces « cérémonies ». Cette posture dans les jeux ne l'intéresse plus, du moins, elle n'est plus intéressée par le fait

¹⁹⁰ Toutes les citations tirées des entretiens et de ses interventions orales dans les médias ont été revues avec Catherine Robbe-Grillet pour les reformuler sans en perdre le contenu.

¹⁹¹ Gala me précise par mail que c'est surtout le cas des hommes dominants et des masochistes.

¹⁹² Il peut s'agir là de préjugés sexistes, toutefois les informatrices rapportent des événements qui viennent corroborer ces propos. Cela fait partie des informations accumulées au fil des expériences.

de la vivre directement¹⁹³. Sa soumission est une époque révolue, ce pour quoi Jeanne de Berg est toujours habillée lors des « cérémonies »¹⁹⁴ (la nudité étant couramment réservée à la soumission dans les milieux BD/SM*). De même, elle est beaucoup moins impliquée physiquement dans les jeux SM* que par le passé. Elle reste au centre des attentions par son rôle de « maîtresse de cérémonie ». Elle reste objet d'adoration mais les activités ne se concentrent plus sur son corps, sa personne.

Ses contacts avec autrui sont dès lors de son fait (dans le sens où elle en décide). Dans les ouvrages elle témoigne principalement des caresses, baisers, ou bien des gestes techniques (impliquant souvent l'usage d'artefacts : fouets, corde, etc.). Toutefois, une exception subsiste, il s'agit de l'expérience relatée dans le chapitre « Talon aiguille » de *Cérémonies de femmes* (De Berg 1985/b). Entrant progressivement dans un jeu avec un jeune inconnu New Yorkais réceptif, elle finit par se laisser happer par la magie du moment et offre son sexe à la langue de son partenaire de jeu du moment (exemple relaté plus en détail partie 3, chap. I, 1/).

Il me faut préciser qu'il n'est pas question d'une « cérémonie » à proprement parler dans ce cas précis. Les « cérémonies » ont pour particularité d'être organisées en amont, réfléchies, scénarisées, orchestrées, ce qui implique de préparer les participants, les lieux, les instruments, etc. les « cérémonies » ne sont pas des expériences improvisées contrairement au cas ici présenté. La dame peut encore se prêter à certains contacts selon la magie du moment, mais force est de constater que cela est rare (peut-être est-ce le cas dans des temps autres, plus intimes qui ne sont pas livrés au lecteur).

Retenons que distinction entre contact génital et contact non génital (exemple : contacts sensuels : caresses, baisers, etc.) n'a pas grand sens dans la sexualité de Jeanne de Berg car tous ces gestes ont un objectif commun qui consiste à travailler l'« émotion érotique », la nourrir de sorte à toujours l'augmenter ou la relancer. Il n'y a plus de distinction à faire entre une caresse d'une zone du corps comme le cou, ou les seins, ou même les lèvres et une caresse des zones sexuelles, car toutes tendent vers ce même

¹⁹³ Elle dit, toujours lors de la conférence du FI : AF, revivre en quelque sorte sa soumission à travers la soumission de Beverly. Elle vit la soumission indirectement, à travers cette dernière.

¹⁹⁴ Il peut lui arriver de découvrir une partie de son corps, mais c'est toujours pour se faire « adorer » par ses soumis.

objectif. Les seules différences résident dans la symbolique générée par la scénarisation du contact de la zone corporelle ainsi que dans l'effet sensoriel que cela génère¹⁹⁵.

f/ Des relations privilégiées

Catherine Robbe-Grillet a été mariée une seule fois et a connu deux fiancés (Alain et un autre avant lui). Toutefois il me semble possible de considérer Beverly, l'une de ses soumises, comme une partenaire de vie. En effet, à la toute fin de notre second entretien Catherine m'explique que Beverly était en quelque sorte choisie par Alain pour prendre sa succession après sa mort. En outre, cette dernière lui a librement offert sa liberté :

Actuellement je vis avec Beverly dans le plus grand des bonheurs. Comme je vous l'ai raconté, en toute liberté elle m'a offert sa liberté en prononçant un serment d'allégeance (que, d'ailleurs, je ne lui avais pas demandé). Elle a décidé, il y a longtemps déjà, de se mettre entièrement à mon service, 24 heures su 24. C'était le 5 mai 2005. À l'époque elle avait un mari et moi aussi, mais je dois dire que ça s'est merveilleusement bien passé. C'est-à-dire qu'Alain aimait beaucoup Beverly et il a toujours eu l'idée qu'après sa mort elle prendrait sa succession. Quant au mari de Beverly... un jour il m'a remercié de rendre Beverly heureuse. Donc ça s'est passé en toute sérénité. Il n'y a jamais eu de jalousie, de drames... Puis je suis devenue veuve et elle aussi et depuis, nous vivons ensemble dans le plus grand bonheur. Il ne peut pas y avoir de problèmes entre nous étant donné qu'elle a décidé que, de toute façon, j'avais raison, qu'elle était ma suivante et ma soumise.

Prendre la succession d'Alain consiste à prendre soin de la « petite fille », de veiller sur elle et son bonheur. C'est ce que Beverly fait au quotidien : elle s'attache à surveiller l'état de santé de Catherine, s'occupe des tâches liées à la maison (bricolage, etc.) et tend à faire son bonheur.

¹⁹⁵ Par exemple, caresser une joue peut paraître un geste tendre relativement anodin, mais le faire à l'aide du bout d'une cravache peut générer des émotions différentes. Le toucher du cuir, l'odeur, sans oublier que cela peut apparaître comme une douce menace (puisque'il s'agit d'un objet potentiellement source de douleur qui frôle délicatement (pour le moment ?) une zone à la peau réputée fragile et sensible) peuvent suggérer un trouble intense à une personne qui y est sensible. À côté de cela, toucher un sexe d'un geste mécanique peut apparaître bien moins stimulant physiquement et émotionnellement.

Leur relation est dépeinte par Catherine comme simple et sans nuages. La soumission de Beverly aide à cela, car même si elles ne sont pas dans le jeu 24h/24h, tous leurs rapports sont imprégnés de cette hiérarchie.

Leur mode de vie, d'après mes observations et les informations dispensées par Catherine, ressemble à celui du duo Robbe-Grillet : une vie quotidienne mais dans une proximité mesurée, qui laisse de la place à l'indépendance. Elles disposent de temps seul et de temps de vie commune en vue de préserver la relation de l'usure quotidienne. C'est ce qu'elle m'explique en entretien :

Nous avons un mode de vie particulier. Nous sommes chacune chez nous... Je tiens à garder une certaine distance, car il n'y a rien de plus usant que la proximité continuelle. Nous avons, donc, la possibilité d'avoir des moments où elle lit, par exemple et moi, je fais autre chose...

Leur manière de cohabiter, au niveau spatial, rappelle la description des chambres des deux époux. Dans *Alain* (Robbe-Grillet 2012) Catherine Robbe-Grillet explique que chacun dispose de sa chambre et de son propre lit. Les appartements de Catherine et Beverly répondent à la même nécessité d'isolement et de proximité à la fois puisqu'elles vivent dans des appartements mitoyens.

J'en déduis une forte proximité entre le rôle que tenait Alain auprès de Catherine et celui que tient aujourd'hui Beverly. Toutefois, l'attachement de Beverly à Catherine n'est pas classique : elle s'est « abandonnée » à Catherine. Catherine est l'un des plus importants points d'ancrage de la vie de Beverly. C'est là encore un point commun partagé par Beverly et le défunt mari : tous les deux considèrent Catherine comme une forme d'« absolu », de « dieu¹⁹⁶ ». Lors de la conférence de la FI : AF, abordant la question du « serment d'allégeance » prononcé par Beverly¹⁹⁷ à son égard, Catherine évoque cette notion d'« absolu » et fait le lien avec la vocation des Carmélites :

¹⁹⁶ Elle précise dans *Jeune Mariée* (Robbe-Grillet 2004) que c'est Alain même qui la qualifie ainsi.

¹⁹⁷ Le serment est abordé dans le cadre d'une question posée par le public : un tel serment pourrait être pensé comme antiféministe, car il s'agit d'une femme qui offre sa liberté à quelqu'un d'autre, chose qui semble intriguer le public, d'autant plus que Beverly est considérée comme une femme forte et intelligente.

Par exemple, il est tout à fait admis que quand on devient Carmélite dans la religion catholique, quand on rentre dans un monastère, quand on choisit un absolu et qu'on s'y consacre, ce n'est pas parce qu'on est passif ou qu'on n'a aucun caractère, mais au contraire, parce qu'on a beaucoup de caractère. Pour Beverly, c'est un peu pareil. Elle ne s'est pas consacrée à Dieu, à un au-delà, mais à un individu. C'est un engagement fort et Beverly, qui a du caractère, a choisi son absolu : moi. C'est bizarre, mais c'est comme ça.

Beverly s'est officiellement attachée à Catherine, mais il ne s'agit là que d'un contrat entre Beverly et elle-même. En effet, Catherine ne lui a pas demandé ce serment et n'est donc pas impliquée dans ce contrat. Ici encore, il y a une ressemblance entre la relation que Catherine noue avec Beverly et celle qu'elle entretenait avec Alain : elle était dépourvue de tout contrat sadomasochiste¹⁹⁸. Catherine était liée à Alain uniquement par le mariage, et je note d'ailleurs que les deux femmes portent toutes deux une bague, discrète mais similaire (je ne me souviens plus à quel doigt). Cet accessoire m'a fait songer à une alliance... façon de symboliser une relation « maritale » informelle ?

Outre les corrélations, les deux relations diffèrent sur un point important. Comme évoqué précédemment, Alain n'a jamais pris part aux « cérémonies » organisées par Jeanne de Berg, tandis que Beverly y joue un rôle clé. Elle est non seulement l'une de ces complices, femmes dominantes¹⁹⁹ avec qui Catherine aime à partager ses expériences, mais plus que tout autre, elle est sa « suivante ». Elle est celle qui aide à la préparation des lieux, des objets et ustensiles qui serviront à la « cérémonie²⁰⁰ ». Elle est aussi, au besoin, les yeux, les mains de Catherine.

Ainsi, contrairement à Alain, Beverly prend pleinement part aux « cérémonies ». On pourrait ajouter que Beverly est officiellement soumise à Catherine, contrairement à Alain qui n'endossera jamais ce rôle face à sa femme. Toutefois, la vénération d'Alain

¹⁹⁸ Son mari avait rédigé à l'intention de son épouse un contrat de « prostitution conjugale » retranscrit dans *Alain* (Robbe-Grillet 2012) qu'elle n'a jamais signé. J'évoque plus en détail ce refus d'engagement partie 2, chap. II, 1/.

¹⁹⁹ Elle tenait par le passé le rôle de dominante envers des hommes soumis, de ce que m'en confie Catherine.

²⁰⁰ Lors de la conférence de la FI : AF elle explique que c'est elle qui a confectionné la verge qui a servi lors d'une « cérémonie » concernant Tony, la journaliste qui anime la conférence.

envers Catherine m'enjoint à relativiser cette distinction dans la mesure où l'on peut très bien tenir une posture de domination et s'avérer soumis à l'autre, souvent par amour.

En traçant ces proximités et différences entre la relation Catherine-Alain et Catherine-Beverly, je cherchais à savoir si finalement la dame pouvait choisir et reconnaître un homme tout comme une femme comme partenaire privilégié²⁰¹. Les indices relevés²⁰² m'enjoignent à répondre par l'affirmative et cette dernière citation, tirée de la fin de notre second entretien, semble me confirmer :

Je l'ai dit sur France Culture « Dans les chansons, dans la littérature, les amours passionnels finissent toujours mal, mais entre Beverly et moi, c'est le bonheur. Oui, quelquefois il y a bien des amours réussis. Et la question de s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme ne s'est jamais posée. Il se trouve que nous sommes deux femmes. C'est tout. »

Elle fait entendre que sa relation avec Beverly relève de la relation amoureuse (telle qu'elle la conçoit) et que le genre et le sexe importent peu dans le choix d'un partenaire de vie.

Toutefois Beverly n'est pas la seule à entretenir une relation privilégiée avec la dame.

Lors de la conférence à la FI : AF, l'animatrice demande à « Madame » à combien s'élève le nombre de ses soumis. Même si Beverly répond en anglais, non sans humour, qu'elle en a « beaucoup, beaucoup, beaucoup ! », Catherine se contente de dire qu'elle ne les compte pas et précise que certaines relations sont plus longues et d'autres plus fugaces :

Dans notre monde il y a quand même des relations qui sont puissantes, qui sont très fortes : celle que j'ai avec Beverly, évidemment, mais j'ai, en plus, quelques soumis qui, eux aussi, comme elle, me conçoivent comme un absolu, ce qui ne cesse pas de m'étonner. Puis il y en a d'autres qui sont éphémères, l'histoire d'un

²⁰¹ Pour plus de détails sur ce concept, se référer à la partie 2 chap. II, 1/.

²⁰² La dame est avare d'indices concernant ses sentiments, comme cela est précisé dans « brique », chapitre d'*Alain* (Robbe-Grillet 2012 : 31-34) sur les (non) manifestations sentimentales de Catherine. Elle y est dépeinte comme peu expressive sur la question, ce pour quoi un ami de son mari compare son cœur à une brique. Difficile alors d'estimer ses sentiments exacts.

soir où il faut, malgré tout, une attirance mutuelle. Non... je ne peux pas vous dire un chiffre. C'est mouvant.

En effet, dans le cadre de ses activités SM* Jeanne de Berg noue des relations différentes. Tout dépend de l'attrait que suscite la personne et de la concordance qui s'installe entre eux : il importe que tout le monde trouve son compte dans les jeux, chose dont « Madame » tâche toujours de s'assurer. Cela dépend également du degré d'investissement de la personne dans sa relation avec la dame. Ainsi, même si Beverly reste une exception et se distingue largement des autres soumis, cela n'empêche pas « Madame » d'avoir d'autres relations fortes avec des soumis/es.

Certaines de ces relations sont présentées à travers *Cérémonies de femmes* (De Berg 1985/b) et *Petit carnet perdu* (De Berg 2007). Elle parle longuement de Sébastien, de Vincent et du Noir, trois hommes qui lui sont soumis. On retrouve deux d'entre eux lors de plusieurs « cérémonies », ils traversent les ouvrages. D'après mon analyse, ces soumis se distinguent des autres, car ils sont de ceux qui ont fait de Jeanne de Berg leur « absolu », à l'instar de Beverly. Ils sont également distingués des autres par une marque, opérée lors d'une « cérémonie » particulière durant laquelle le soumis est l'objet de toutes les attentions. C'est leur « cérémonie » pour ainsi dire puisqu'elle se construit autour de la ritualisation de leur volonté d'être lié à l'« absolu » qu'ils se sont choisis.

Sébastien sera marqué par un tatouage (les initiales « JdB ») et une brûlure de cigarette lors de la « cérémonie » dite de « La marque » (De Berg 1985/b : 111-158), Vincent sera marqué par une brûlure (représentant également les initiales de « Madame ») lors d'une « cérémonie » évoquée dans *Petit carnet perdu* dont on ne connaît pas le titre (De Berg 2007 : 86-88).

Quant au Noir, c'est un peu particulier. Contrairement aux autres exemples présentés, la « cérémonie » durant laquelle le Noir se fait consacrer n'avait pas pour but initial de l'introniser au rang des « favoris ». Cela s'est fait par la force des choses : un incident notable aura lieu lors de la « cérémonie » dite du « Sacrifice » (De Berg 1985/b : 159-2) Je fais l'hypothèse que cet évènement a marqué le soumis (large cicatrice sur la cuisse)

comme sa maîtresse et créé un lien particulier entre eux (la cérémonie est détaillée partie 3, chap. 1, 2/)

Le point commun à toutes ces « cérémonies » c'est le changement de statut marqué par la conservation d'une trace physique et d'une ou plusieurs « reliques »²⁰³.

Ainsi il y a formation d'un groupe de « favoris » qui, d'après les écrits, ne semble pas inclure de femmes (peut-être que c'est le cas, mais une fois de plus, cela n'est pas relaté). Enfin, notons que la relation à ces favoris se distingue de celle que la dame entretient avec Beverly car ils n'ont pas vocation à devenir des partenaires de vie.

g/ D'autres étiquettes

Achevons cette description par la présentation des autres étiquettes que la dame s'appose volontiers. Évidemment il y a « maîtresse de cérémonie », qui fait référence à la fois aux rites sacrés et au sadomasochisme. « Maîtresse » marque aussi sa posture dans ces temps particuliers. Par ce titre elle s'éloigne aussi des figures classiques du SM* car il ne s'agit pas un titre commun, mais un titre ajusté.

Elle se qualifie également de temps à autre de « vicieuse » dans les ouvrages. Qualificatif qu'elle associe à son rôle de « petite fille », générant ainsi un personnage troublant associant candeur et vice (contraste qui plaisait particulièrement à son mari).

Aussi, même si elle n'emploie pas de qualificatif spécifique, la dame fait montre d'un goût prononcé pour l'observation, pour le « voir », qu'elle soit cachée ou non. Il s'agit d'une activité, source de plaisirs, récurrente dans ses ouvrages. Sa propre description des faits, fine et précise, témoigne de son observation assidue et ce goût est exposé dans différents exemples, notamment celui-ci tiré de *Cérémonies de femmes* (De Berg 1985/b) :

Subitement, je me jette par terre, à plat ventre, tout contre les maxillaires écartelés, pour voir cela [les pointes d'escarpins de ses amies qui fouillent et distendent la bouche de Sébastien] de très près, au ras du caniveau, là où on

²⁰³ Il s'agit souvent des objets qui ont servi lors de la « cérémonie » et qui sont susceptibles de la symboliser, de l'évoquer, par exemple : la cigarette qui a servi à dessiner la brûlure ou encore le couteau qui a blessé le Noir. Ces objets sont soit offerts au soumis, soit conservés par Jeanne de Berg.

flaire la boue, les émanations fangeuses, au ras de la bouche d'égout, trou humide où je plonge les doigts. Je palpe la langue entre les tiges de cuir rigide, baveux. J'extrais les trois talons, un à un, en douceur. (ibid. : 141-142)

Ce plaisir à regarder, souvent lié à sa curiosité, fait écho à la scopophilie* ainsi qu'au voyeurisme déjà évoqué par d'autres informateurs.

Enfin, Jeanne de Berg nous offre un indice concernant un autre goût à la toute fin de *Cérémonies de femmes* (De Berg 1985/b). Dans les dernières pages, elle part d'une conversation avec une certaine Marie. Elle demande à Jeanne si elle compte rédiger une scène qu'elle lui a raconté, une scène qui se serait déroulée dans les toilettes d'un certain « J. V. ». Elle répond :

Non, ce qui tourne autour de la scatologie, je peux le vivre, le raconter à la rigueur, l'écrire, non, je ne le peux pas... (ibid. : 202)

Les plaisirs de la domination, de la flagellation, de l'humiliation, (etc.) seraient complétés des plaisirs autres ? De types scatologiques²⁰⁴ ? Encore un os que Jeanne de Berg nous tend, qu'elle nous invite à ronger sans jamais atteindre la moelle.

En somme

À travers ses écrits, la dame montre effectivement un attrait pour les hommes ainsi que les femmes et ce depuis le début de l'histoire qu'elle nous conte. Elle se montre capable d'« aimer » (à sa façon, sans passion) et de choisir un partenaire de vie d'un sexe/genre comme de l'autre. Elle recherche également des amants hommes comme femmes pour pallier des besoins charnels sur lesquelles elle reste particulièrement évasive, tout comme en entretien... Par exemple, je ne sais si elle a des rapports génitaux avec Beverly ou non, cela semble relever d'un degré supplémentaire d'intimité.

Elle va également rechercher des expériences érotiques avec des couples homme-femme. Il est intéressant de noter que, comme dans le cadre de sa relation avec son mari, les hommes auront plus souvent le rôle de dominant et les femmes celui de

²⁰⁴ À noter que des jeux d'urine ont été relevés dans les ouvrages de Jeanne de Berg, mais ils ne représentent pas un jeu aussi récurrent que l'usage du fouet par exemple.

soumise, modèle qui se renverse lorsqu'elle endosse la posture de dominante. Les hommes, comme les femmes, seront également conviés aux « cérémonies » de Jeanne de Berg mais ils se retrouvent alors souvent en posture de soumission et les femmes endossent le rôle de dominantes. On peut ajouter au foisonnement de soumis (hommes) et à la fantaisie de renversement de la domination masculine, le fait que l'homme étant l'« autre » pour la dame, il se fait objet d'observation et de jeu sans pareil.

Le sexe et le genre, une fois de plus, ne font pas tout, surtout dans le cas des « cérémonies » où le corps, mais aussi les goûts et les capacités des participants deviennent des critères tout aussi importants. Il ne s'agit pas de trouver un homme ou une femme mais la personne susceptible d'incarner et de performer au mieux le rôle qui lui a été attribué. La dame fait également part d'autres étiquettes que celle de bisexuelle, à l'instar de tous les autres informateurs présentés et donc de contours érotiques complexes.

I/ Ilo et Hugo : « Tout ce qui fait du bien ! »

a/ Un binôme

Ilo et Hugo sont un peu à part dans mon panel pour deux raisons.

Tout d'abord, c'est la seule fois où j'aurai des entretiens officiels²⁰⁵ avec deux individus qui s'avèrent à la fois partenaires sexuels, partenaires dans la vie ainsi qu'au travail.

J'ai contacté Mademoiselle Ilo pour ses créations en latex. Nous convenons d'un rendez-vous par mail et le jour J, à ma grande surprise, ce n'est pas une femme qui m'ouvre la porte, mais un homme : Hugo. Ilo nous rejoint peu de temps après, le temps qu'Hugo m'explique que c'est avec lui que j'ai échangé par mail. Ainsi, interroger « Mademoiselle Ilo » (qui est une marque, le nom d'une entreprise, mais également le pseudonyme de la créatrice), c'est s'entretenir à la fois avec Ilo et Hugo.

²⁰⁵ J'aurai également des échanges avec Catherine Robbe-Grillet et sa soumise et partenaire de vie Beverly mais uniquement en *off*.

Ilo est la créatrice, elle imagine et conçoit les tenues en latex. Hugo, lui, s'occupe de tout ce qui est communication (échanges avec les clients, photos) et web (promotion des produits sur les sites).

J'ai commencé par interroger Ilo, c'était là mon idée de départ, mais Hugo n'étant jamais loin, il a pris progressivement part à nos échanges. Sa participation a d'autant plus de sens que, des deux, c'est Hugo qui est le grand amateur de latex (« fétichiste* » dit-il volontiers) tandis qu'Ilo est moins portée sur la matière que sur le plaisir de créer avec la matière. Surtout, c'est Hugo qui a initié Ilo au latex (Ilo le présente comme tel). Ainsi il m'a semblé important d'inclure les deux personnes dans l'enquête. De plus, c'était l'occasion pour moi d'interroger deux partenaires sexuels/de vie, occasion qui s'est rarement présentée sur le terrain.

Les entretiens ont donc été menés à trois, prenant du coup une tournure proche du *focus group*, d'un débat autour de mes questions et propos²⁰⁶. Même si leurs avis peuvent diverger, qu'ils ont chacun leurs particularités, il m'a semblé difficile de faire des portraits individuels étant donné que les informations ont été récoltées en groupe. Puisque leurs propos se répondent et se complètent, il m'a alors semblé logique de faire le portrait d'un duo tout en précisant les spécificités de chacun et les désaccords.

Enfin le second point qui distingue Ilo et Hugo des autres informateurs c'est leur refus, clair et assumé, de jouer le jeu proposé par l'anthropologue : quand je leur demande de présenter leur orientation sexuelle, autrement dit de se classer sagement dans une case (hétéro, bi, homo), ils vont rejeter ces catégories et proposer la leur : « tout ce qui fait du bien ». Ils m'ont ainsi contraint à créer une case supplémentaire.

Je vais dépeindre les relations d'Ilo et Hugo pour voir ce que cela signifie « tout ce qui fait du bien », s'il y a des tendances, des goûts récurrents à relever.

²⁰⁶ Comme évoqué dans la partie méthodologique, je suis partie prenante dans les débats, je donne toujours le change pour horizontaliser au maximum la relation, leur donner l'occasion aussi de contrarier et réajuster mes conceptions.

b/ Ilo et Hugo avant mademoiselle Ilo

La majeure partie de nos échanges va concerner une période en particulier : celle de leur vie de couple. J'ai toutefois recueilli quelques informations concernant leur passé respectif.

Ilo m'a parlé de relations avec des hommes de son âge, notamment d'une relativement longue (six ans), mais qui s'est avérée décevante sur le plan sexuel :

Tu te demandes bien l'intérêt du truc parce que c'est... parce que la personne avec qui tu la découvres n'est pas plus avancée que toi et donc ça va pas bien loin et petit à petit bah tu... non. C'est plus vers, oui, trente ans, après une relation assez longue de six ans qui était euh... sur le plan sexuel ne m'apportait rien de satisfaisant ou je me suis dit « Mais c'est pas possible, il y a forcément autre chose, je vais pouvoir trouver mon plaisir autrement que là-dedans parce que c'est pas satisfaisant de cette, de cette façon-là quoi » (...) c'est pas que la personne n'était pas intéressée par le sexe c'est qu'elle se défonce trop. (...) donc c'est pas que c'était un manche et que je me suis fait chier systématiquement, je suis quand même resté six ans avec, mais c'est juste que c'était quelqu'un qui était très versé vers la défonce et que du coup ça joue aussi là-dessus et il était pas performant, c'était un peu chiant. Voilà donc euh, je l'ai surtout quitté parce qu'il se défonce trop et que moi bossant, commençant à avoir un peu de sous pour avancer dans la vie et lui qui était toujours en train de... fallait que je le traîne... bon clairement là c'était plus jouable quoi. Donc euh, mais du coup c'était aussi, ça fonctionne pas quand y'en a un qui est défoncé sur ton canapé euh...

Le penchant pour la drogue de son partenaire a visiblement nui à leur relation. Ilo y met fin. Indépendante financièrement, elle ne cherche pas à se remettre de suite en couple. Elle veut profiter et surtout découvrir d'autres choses sur la sexualité. Elle se dit que « Ça peut pas être que ça ! ». Elle va alors se servir d'internet et des sites de rencontre pour entrer en contact avec des hommes pour des « plans cul ». Hommes souvent plus âgés qu'elles :

Je rencontrais via internet des mecs avec qui je sortais, plus les plan culs, qui étaient généralement plus âgés parce que, voilà, plus de bouteille (...) on allait dans des boîtes échangistes parce qu'on me l'a proposé et que j'étais curieuse et que je voulais voir et puis des fois c'était juste des plan culs normal, banal, rien de plus...

Ainsi, elle, qui fréquentait déjà le « milieu goth » avec ses « potes d'école », va se mettre à fréquenter également le « milieu échangiste ».

Hugo pour sa part a été marié pendant un temps (il a divorcé par la suite) et a eu deux enfants de ce « premier lit ». Il ne mentionne rien de particulier sur le plan sexuel hormis une vive attirance pour le latex découverte en observant un magazine érotique dans un kiosque à journaux :

Y'avait là « Domina magazine » et y'avait une fois une photo avec une nana qui était en *catsuit* en latex, et j'ai flashé sur la, mais vraiment, sur la photo. J'ai acheté le bouquin sans savoir ce que c'était et j'ai mis les pieds dedans...

Cet événement a généré un tournant dans sa vie. Dès lors, il souhaite en découvrir davantage. Il a tenté de partager son goût avec sa femme, mais cela n'a pas marché. Il pense d'ailleurs que cela a contribué à les amener au divorce. C'est en montant sur Paris qu'il commence à arpenter les soirées *fetish** et *SM**.

Il fait un détour par les soirées échangistes, où il rencontre Ilo, qu'il désigne comme étant son « alter ego ». Ensemble, ils vont (ré)intégrer le milieu *fetish** parisien. Leur rencontre est donc déterminante pour la suite, car Hugo va initier Ilo au latex et sans doute à certains jeux et Ilo va permettre à Hugo de vivre enfin pleinement ses fantaisies.

Notons que, jusqu'à leur immersion dans les milieux spécialisés, leurs expériences n'avaient rien de bien *kinky**. Après ces découvertes, Hugo se dit « fétichiste* du latex » tant son attraction pour cette matière est puissante. Pour autant, cela ne résume pas ses goûts, ce n'est un trait prédominant. C'est la seule étiquette qu'il s'attribue, mais il m'a confié bien aimer aussi la notion de « *kinky** » car elle n'est pas restrictive : être *kinky** c'est avoir des goûts qui s'écartent de la norme, voilà tout. Ilo quant à elle ne s'en est attribué aucune.

c/ Des artefacts qui marquent un goût pour le latex et la fête

Contrairement aux écrivains et autres artistes, il est difficile de faire parler leurs artefacts et d'en tirer des informations sur leur orientation sexuelle, leurs goûts (concernant les hommes et les femmes notamment) puisque les tenues sont pensées pour la vente : elles ne répondent pas uniquement à leurs goûts personnels.

Les tenues ciblent principalement une clientèle féminine, même si Ilo réalise également des tenues pour hommes. Le latex est une matière qui a pour caractéristique de magnifier les formes du corps, il n'est donc pas étonnant que le corps féminin, toujours au centre de la mode, stimule particulièrement l'imagination des créateurs par les opportunités qu'il offre. Seins, fesses, hanches, toutes ces courbes n'attendent qu'à être magnifiées par la matière luisante et extrêmement moulante²⁰⁷. Sans oublier que les femmes sont encore souvent l'objet central du désir (allez savoir pourquoi), c'est donc elles qui vont être mises en valeur. De fait, ces produits en disent plus sur leur clientèle, sur les usages du latex que sur leurs goûts personnels en matière de sexe/genre.

Il en va de même pour leurs autres créations : les photos sont pensées pour la vente et la promotion des produits. Elles sont certes modelées par les goûts du photographe (Hugo), ses choix esthétiques, mais ce dernier doit tenir compte malgré tout de l'objectif que représente la promotion des produits.

Toutefois, si j'ai retenu ces personnes comme informateurs c'est que les entretiens ont mis en exergue un lien entre les artefacts et les goûts/expériences de leurs créateurs. Ces tenues n'apportent que peu d'informations concernant leurs goûts en matière de sexe/genre mais elles pointent une certaine conception de la sexualité.

Il est intéressant de préciser qu'Ilo et Hugo n'ont pas suivi la mode et les conventions du milieu *fetish** en matière de vêtements. Ilo m'explique qu'au moment où ils se sont lancés dans cette entreprise la gamme des vêtements en latex, proposée pour l'usage intime ou pour les soirées, était relativement réduite : il y avait peu de choix de couleur (souvent que du rouge et du noir) et peu de fantaisies dans les formes. Les tenues se

²⁰⁷ Je me sens dans l'obligation de nuancer, car les formes généreuses et voluptueuses ne sont pas le propre du beau sexe, toutefois c'est régulièrement les courbes féminines que l'on cherche à magnifier par les vêtements, le corps masculin souffre sans doute d'un manque de valorisation d'érotisation dans une grande partie de la population. À ma connaissance, en France, c'est principalement la communauté homosexuelle qui a travaillé à l'érotisation du corps masculin...

contenaient de mouler le corps, de le couvrir plus ou moins et, parfois, de permettre l'accès à certaines zones du corps grâce à des tirettes (ouvrant l'accès le plus souvent aux seins, au sexe ou à la bouche).

Ilo et Hugo ont également attiré mon attention sur une autre gamme de produits en latex qui cette fois ne relève plus du tout de l'apparat, mais purement et simplement de l'outil sexuel, du *sextoy*. Ces objets n'ont aucune visée esthétique : ils sont généralement de couleur noire et ne sont même pas lustrés par les utilisateurs d'après Ilo et Hugo, alors que l'une des principales qualités esthétiques du latex c'est son aspect brillant et humide (obtenu par un lustrage avec un produit spécifique). Il s'agit par exemple de tenues générant des contraintes comme les boléros de contrition ou des sortes de sac permettant d'enfermer la personne. Le latex est alors employé pour ses qualités de contrition et de sudation et non pour son aspect esthétique.

Tous ces objets, déjà disponibles sur le marché, manquaient de fantaisie pour Ilo. Ils ne l'amuse pas. C'est alors qu'elle a décidé de créer des artefacts répondant à ses désirs : des tenues colorées, avec parfois des jeux de volumes. Surtout, les tenues qu'elle crée s'apparentent souvent au déguisement ou à la mode vestimentaire. Sa première création (pour elle) était d'ailleurs une tenue d'infirmière.

Elle va ainsi créer, avec la complicité d'Hugo, une ligne de vêtement en latex qui s'écarte des produits jusqu'alors commercialisés. Une ligne de vêtements qui répondent à ses propres fantaisies, à ses goûts personnels et qui, par bonheur, vont rencontrer un succès notable, suffisant pour pérenniser la petite entreprise.

Ainsi ces productions font état d'un goût prononcé pour le latex et plus particulièrement pour un usage festif et ludique, voire carnavalesque, de cette matière. Lors d'un entretien Ilo me dit :

(...) la sexualité c'est léger et puis on peut aussi s'amuser du sexe.

Elle montre ici son intérêt pour une certaine conception de la sexualité, plus « légère », amusante, qui s'oppose en toute logique à une approche grave, trop sérieuse ou anxieuse.

Cependant, Ilo et Hugo ne créent pas uniquement des artefacts en latex et des photos, ils organisent également des soirées, qui permettent notamment de faire la promotion de leurs produits.

d/ Des soirées

Les propos qu'ils tiennent concernant les soirées qu'ils ont organisées²⁰⁸ et celles organisées par d'autres sont bien plus éclairants quant à leur conception et leurs pratiques sexuelles. En effet, les soirées organisées sont à l'image de ceux qui les organisent : les soirées *Fetish In Paris* et plus récemment les *Latex addict* sont faites pour eux et leurs amis, d'après des goûts communs. Cette volonté de s'investir²⁰⁹ dans la création de soirées fait suite à une frustration vis-à-vis des soirées jusqu'alors proposées sur Paris. Selon eux, certaines sont « mal fréquentées », d'autres promeuvent une forme d'anarchie dans les pratiques et les comportements qui les dérangent. De surcroît, les lieux étaient « crades* ». En somme, ces soirées ne réunissent pas les conditions propices à l'épanouissement de leurs fantaisies.

Au-delà des problématiques sécuritaires (qui seront traitées plus tard partie 2, chap. 2, 2/) ce qui leur déplaît, c'est à la fois l'ambiance et la population. Ils disent notamment avoir du mal à cohabiter avec les adeptes des pratiques scatologiques (ce qui explique les soucis de propreté). Ils sont aussi peu friands des soirées où les pratiques SM* prédominent²¹⁰. Le SM* n'est pas leur tasse de thé, ils disent durant l'entretien avoir peu de goût pour les jeux reposant sur la douleur. En outre, certaines façons de pratiquer le SM* leur semblent trop sérieuses, trop rigides, ce qui génère une ambiance toute particulière qui va à l'encontre de leur conception profondément ludique de la sexualité.

²⁰⁸ Organisation des soirées *Fetish In Paris* durant 6 ans (2005-2011) et qu'ils redémarrent actuellement sous le nom de *Latex Addict* depuis mars 2017.

²⁰⁹ Ce qui n'est pas une sinécure, surtout à Paris où la location de salles est complexe et onéreuse, comme ils en témoigneront à maintes reprises lors de nos échanges. Aussi ces soirées sont organisées sans recherche de marge de profit, ils cherchent avant tout à rentrer dans leurs frais. Je note toutefois que ces soirées leur servent aujourd'hui à faire la promotion de la marque en organisant des défilés pour animer l'évènement.

²¹⁰ Nous verrons plus loin que les amateurs de jeux SM* se retrouvent souvent à cohabiter avec les fétichistes*.

Bien qu'il existe un grand choix de soirées (qui s'est toutefois réduit avec le temps d'après le duo), offrant des cadres et des ambiances différentes, Ilo, Hugo et quelques-uns de leurs amis ont décidé de créer une association et leurs propres soirées : les *Fetish In Paris*. Ils allaient alors pouvoir créer l'espace idéal pour leurs jeux.

Leur concept de soirée est présenté par Ilo durant notre second entretien :

Le genre de soirée qu'on faisait c'est « fédératrice » tu pouvais être SM*, fétichiste* et aimer le pied euh... être genre, gay, ce genre de soirées-là assez... complètes !

Leurs soirées ne se veulent pas « communautaires » : elles ne sont pas réservées à une population avec un type de goût en particulier. Les soirées BDSM*/*fetish** permettent déjà un certain brassage, il en existe aussi des plus restrictives, plus spécialisées, (réservées aux femmes dominantes et à leurs soumis par exemple²¹¹), mais le groupe d'amis veut aller encore plus loin. Ils souhaitent aussi ouvrir les lieux aux personnes de diverses obédiences que ce soit sur le plan de l'orientation sexuelle, des goûts/rôles ou encore du genre (avec sans doute pour limites la scatologie). Le but c'est justement le croisement (ou la mutation ?).

Néanmoins, créer un tel espace s'avère particulièrement complexe. Comme nous le verrons plus tard, plus la population est mélangée plus il est parfois difficile de trouver chaussure à son pied, mais aussi de trouver une ambiance propice à certaines fantaisies²¹². Rubin rapporte la tentative complexe et éphémère d'une femme dominante nommée Cynthia Slater d'étendre des soirées réservées aux hommes gay à des individus de sexe/genre et d'orientation sexuelle différentes (lesbienne, hétérosexuel.le.s) (Rubin 2010).

Cynthia est parvenue à ses fins par l'intermédiaire de Steve (son amant), organisateur des soirées des *Catacombes*. Elle a loué les *Catacombes* un vendredi soir afin d'organiser « une grosse soirée SM mêlant les sexes et les orientations sexuelles. (...) c'était la première fois qu'un nombre significatif d'hommes gays, de lesbiennes, de bisexuels et d'hétérosexuels *kinky** se retrouvaient pour une soirée dans la Bay Area. » (ibid. : 242).

²¹¹ Exemple apporté par Gala durant nos échanges.

²¹² Il n'existe pas une ambiance propice à toutes les fantaisies. Le choix de tel ou tel type d'ambiance sera forcément clivant.

Toutefois cela ne s'est pas fait sans mal. Rubin précise que les habitués des Catacombes étaient « épouvantés » par cette initiative dans les premiers temps. Elle ajoute que, juste après la mort de Steve, les Catacombes sont redevenues un lieu réservé aux hommes gay avant de fermer définitivement, montrant ainsi que le mélange est difficile à opérer et encore plus à maintenir dans le temps.

Par ces propos, Ilo invite à penser que lors des *Fetish In Paris* ce mélange était possible et réussi. Toutefois, lors des deux soirées *Latex Addict* je n'ai pas retrouvé cette mixité, notamment sur le plan de l'orientation sexuelle. La grande majorité des binômes étaient composés d'un homme et d'une femme et je n'ai vu aucun contact sexuel entre hommes. Dès que plusieurs hommes participaient à une même expérience sexuelle, ils étaient tous exclusivement concentrés et en contact physique avec la/les femme/s participant²¹³.

Ont-ils changé de politique entre-temps ? J'en doute. Il me semble que la concentration d'interactions hétérosexuelles observées est due au lieu qui accueille les *Latex Addict*. Ces soirées se déroulaient dans un club échangiste, pourvu d'un espace (donjon) et de matériel permettant également des jeux SM*. Je présume que le lieu a influencé la composition de la population et donc les jeux.

Retenons toutefois cette volonté d'élargissement des soirées, notamment sur le plan de l'orientation sexuelle, qui sort de l'ordinaire et qui montre une fois de plus que cette variable ne compte pas vraiment à leurs yeux.

Enfin, la volonté d'ouvrir les soirées à un grand nombre de goûts érotiques différents est stipulée via le *dress code** qui se veut relativement souple. Ce *dress code** ne se limite pas aux tenues en latex et encore moins aux tenues en latex colorées et orientées « déguisement ». Il est possible de venir en cuir, vinyle ou en tout autre « tenue extraordinaire », ce qui laisse une large marge d'interprétation. Ils ouvrent ainsi les portes non pas juste aux fétichistes* du latex, mais aux individus *kinky** de tous poils.

²¹³ À ce propos, Welzer-Lang explique dans son article sur les pratiques échangistes que la bisexualité féminine est possible, voire nécessaire, tandis que la bisexualité masculine n'est pas de mise : les hommes impliqués dans un même acte sexuel se concentrent alors sur la ou les femmes présentes (Welzer-Lang 2001).

En suivant Ilo et Hugo dans trois soirées, je pensais avoir l'occasion de les voir à l'œuvre, mais ce ne fut pas le cas pour deux raisons. La première raison est liée en grande partie à ma présence. Ilo a passé une grande partie de la nuit *Démonia* à mes côtés à m'expliquer l'organisation des lieux, les comportements, plutôt qu'à « jouer ». Il faut dire que c'était là ma toute première soirée BDSM*/*fetish** et mon informatrice avait manifestement à cœur de m'accompagner dans cette découverte. Hugo, pour sa part est resté fidèle à ses habitudes (d'après Ilo). Il nous a quittées une bonne partie de la soirée en quête de « quelque chose », autrement dit d'un évènement, d'une interaction qui relève selon lui de l'insolite. Une fois revenu, il nous raconte sa découverte : une femme se faisant plâtrer par son partenaire en public. Cela l'avait interpellé et bien amusé.

Il est intéressant de noter qu'en soirée c'est visiblement l'extraordinaire, l'inconnu, l'étrange qui sont recherchés. Est-ce que derrière « tout ce qui fait du bien » se cache « tout ce qui sort de l'ordinaire » ? Cela pourrait en tout cas éclairer ce désir d'ouvrir les soirées à d'autres populations dans la mesure où cela revient à augmenter les chances de découvrir quelque chose de « nouveau », d'« insolite ».

Enfin si je n'ai pas pu observer Ilo et Hugo jouer dans les deux autres soirées c'est parce que ces derniers en étaient les organisateurs. Ils étaient par conséquent occupés à diverses tâches : Ilo gérait l'animation de la nuit (notamment l'habillage des filles pour le défilé de tenues en latex et les performances artistiques) et Hugo la sécurité. Activités auxquelles ils ont consacré la quasi-totalité de leur nuit.

Malgré cela, j'ai eu la surprise de retrouver Ilo en fin de soirée dans une alcôve de l'étage (là où les « choses » se passent) accompagnée d'une de ses modèles et du compagnon de cette dernière. Tous les trois étaient allongés sur un lit tandis que les deux femmes se caressaient les mains. Ilo avait déjà mentionné un attachement particulier à l'égard de cette modèle, à qui elle reconnaît des formes généreuses qui ne la laissent pas insensible.

De cet exposé et de leur rapport aux soirées, je retiens un faible goût pour le SM* trop strict, un désamour du crade* (hormis l'urophilie qui peut encore passer selon Hugo), et surtout une volonté de ne pas limiter le lieu à une faction érotique spécifique, mais au

contraire d'étendre toujours plus le champ d'activité possible, même si cela est parfois complexe à mettre en place.

e/ L'intimité du binôme

Il semblerait qu'ils aient régulièrement, dans leur intimité (entendre les temps où ils sont seuls) des jeux de dominations soft²¹⁴ durant lesquels Ilo serait la dominante et Hugo le dominé. Ce jeu de domination se veut très ironique, surjoué. Il transparaissait régulièrement durant nos rencontres. Par exemple lorsqu'Hugo se propose de préparer le thé et que je lui demande s'il désire un coup de main, Ilo intervient et me dit que ce n'est pas nécessaire. Elle rajoute d'un rire que c'est son rôle, à Hugo, de faire le thé, ce qu'il confirme aussitôt avec, lui aussi, beaucoup de second degré. Cette répartition des rôles est présentée comme coutumière et toujours ironique. Je suppose que ce jeu, dans les temps intimes, implique souvent du latex, étant donné qu'Hugo est très porté sur cette matière et qu'ils en ont à profusion. Je n'aurai toutefois pas plus d'information sur leurs relations sexuelles à deux, cela est visiblement privé. En revanche, ils se font plus bavards sur leurs relations sexuelles incluant d'autres personnes.

En effet, il leur est coutumier de partager des moments plus ou moins « intimes » avec d'autres partenaires comme ils le précisent dans ce fragment d'entretien :

Hugo : Bah y'a des parties de la vie privée qu'on va partager euh... occasionnellement.

Ilo : En fait notre vie privée on va la partager, c'est en fait des cercles de... d'intimes si tu veux, avec qui on va pouvoir partager des moments plus ou moins intimes d'ailleurs. Des fois, c'était assez privé, on a fait des trucs notamment avec « A », avec, tu vois des parties de latex ensemble, d'autres personnes avec qui on a rien fait mais qui savent que, qu'on évolue dans ce monde-là et qui y évoluent aussi. (...)

Hugo : Oui et puis tu as aussi, tout n'est pas téléphoné ! C'est-à-dire que c'est l'instant qui fait que soit y'a quelque chose qui passe ou pas (...), si l'opportunité

²¹⁴ J'entends par là des jeux qui n'impliquent pas d'usage de la douleur, aspect qui ne les attire pas.

est là et que ça correspond à ton désir, le mien, celui de l'autre personne, et boom, ça peut partir à quelque chose, les trois mêmes personnes se retrouvant dans la même situation mais dans une ambiance différente il se passerait... [rien ?] Il n'y a pas de téléphoné.

Ainsi Ilo et Hugo peuvent avoir des jeux avec d'autres partenaires, mais ces activités s'inscrivent dans le cadre des activités du binôme : en matière de sexualité, ils font tout ensemble. C'est une habitude ou plutôt un principe :

Hugo : quoiqu'il se passe, on est toujours ensemble !

Cette conception de la sexualité fait écho aux pratiques typiques du milieu échangiste, milieu qu'ils ont apparemment pas mal fréquenté par le passé. D'après Daniel Welzer-Lang, la pratique échangiste relève de la sexualité du couple : les membres du couple peuvent avoir des interactions sexuelles avec d'autres individus, pour autant cette pratique se fait en couple (les deux membres du couple sont présents) et le couple reste effectif avant, pendant et après l'acte (Welzer-Lang 2001).

D'autre part, la citation présentée met également en exergue l'importance du contexte. D'après Hugo, beaucoup de choses peuvent se faire « si l'opportunité est là », ce qui n'est pas sans rappeler les propos de Pierre. Je retrouve donc ici cette tendance à ne pas limiter le champ des possibles et à laisser faire une sorte d'heureux hasard qu'il faut juste savoir saisir quand il se présente.

Ilo et Hugo ne se contentent pas des soirées semi-publiques (Moser 1998), ils organisent aussi des « petites soirées », plus intimes cette fois, à l'atelier même, avec pour seuls invités des « complices » et « amis » proches. Hugo m'avait parlé en l'occurrence d'une soirée qu'il comptait faire et qui tournerait autour du *vacuum bed**. L'idée est la suivante : inviter des complices, mettre quelqu'un dans le *vacuum bed** et jouer tous ensemble en le caressant, en usant des vibromasseurs sur son corps, etc.

Il ne s'agit pas clairement de sexualité génitale dans ce cas précis (bien que de tels jeux puissent mener à l'orgasme) car il y a toujours entre les peaux le latex, le contact est indirect. Toutefois je ne sais pas jusqu'où s'étend le champ des possibles en matière de

jeu concernant ces moments entre amis, sans doute que cela dépend de l'ambiance, du hasard comme le soulignait Hugo précédemment.

Je relève toutefois que la génitalité avec d'autres individus que le partenaire de vie était une pratique possible par le passé, pour Ilo et Hugo, tous deux adeptes durant un temps des soirées échangistes avant de favoriser les soirées BDSM*/*fetish**.

Le sexe/genre des amis invités n'est pas précisé, mais j'ai pu me faire une idée de leur environnement amical (incluant des complices) lors des « *before* ». Il est composé de beaucoup de modèles et connaissances de soirées, principalement des femmes, souvent accompagnées de leur partenaire privilégié du moment. Le tout mélangé donne une impression de mixité même si les amies sont majoritairement des femmes (les petits amis deviennent potentiellement des amis avec le temps).

Ils ont également pour amis des couples dont ils semblent particulièrement proches. En outre, certaines amitiés se nouent avec des clients (souvent en couple eux aussi) lors des échanges commerciaux. Petit à petit, suite aux mails et souvent à une rencontre lors des soirées, un lien amical se crée, susceptible d'ouvrir sur des jeux sexuels (pour plus d'information sur cette relation amicale singulière voir partie 2, chap. II, 1/.). Ils connaissent également des hommes (qui sont mentionnés sans être présentés comme « compagnon de ... ») comme c'est le cas d'un amateur de *zentai** que je retrouverai à la session de dédicace d'une autre interrogée.

Ainsi Ilo et Hugo ouvrent leur intimité à des personnes extérieures au couple : des hommes, des femmes, des couples. Je note toutefois que les « amis » évoqués par Ilo et Hugo sont prioritairement des femmes. Ce n'est pas nécessairement une question de goût, mais un effet circonstanciel puisque ces amitiés particulières sont souvent créées dans le cadre de leur activité professionnelle et qu'ils travaillent avec beaucoup de femmes.

f/ Sexe/genre et autres variables corporelles : des contraintes à contourner

Finalement, la sexualité d'Ilo et Hugo est particulièrement marquée par cette volonté d'étendre toujours plus le champ des possibles. Limiter leurs contours érotiques à « tout

ce qui fait du bien » a du sens dans cette perspective. Cela n'est pas sans rappeler l'utopie du pervers polymorphe présentée précédemment même s'ils ne vont pas évoquer précisément ce concept.

Une dernière information, qui concerne cette fois plus particulièrement Hugo, vient corroborer encore davantage cette tendance à l'ouverture.

Hugo m'a confié par mail un « fantasme » récurrent alors que nous échangeons à propos du concept de jouissance²¹⁵. Je n'entrerai pas dans les détails, pour préserver son intimité (je sais que le partage de ce récit très intime lui a coûté). En résumé, il s'agit d'avoir des rapports sexuels, sensuels, avec des clones. Tous les participants de la fantaisie sont munis d'une même combinaison en latex, sorte de « scaphandre » qui les rend totalement anonymes car elle efface toutes les variables personnelles marquées par le corps : sexe, taille, poids, âge, race, classe sociale, etc. deviennent indiscernables. Il développe :

Un corps unique recouvrant des corps différents. Que tu sois un homme ou une femme, que tu sois grande ou petite, obèse ou anorexique, l'ayant revêtue, extérieurement, tu es totalement identique aux autres, rien ne te différencie. Extérieurement, c'est un corps, sans doute assez androgyne... (...)

Ainsi vêtue, tu rejoins un espace où d'autres personnes sont dans la même tenue que toi. Ce sont tes clones. Ils sont anonymes. (...) Tu n'es qu'un parmi les autres ... Le scaphandre face à toi est-il celui d'un homme, d'une femme ? Tu ne peux le savoir ... (...) (ils) ne savent pas qui tu es, ni même si tu es un homme ou une femme.

Tous les individus se ressembleraient et seraient libres d'interagir entre eux comme bon leur semble. Une telle combinaison n'existant pas pour le moment, cela va encore rester un rêve pour quelque temps. Il existe déjà des tenues offrant un certain anonymat car masquant certaines variables individuelles, c'est le cas par exemple du *zentai**, mais cette tenue ne permet pas d'effacer les contours du corps (taille, poids) puisqu'il le

²¹⁵ Ce n'est pas étonnant que finalement ce soit lui et non Ilo qui se confie le plus étant donné que c'est avec lui que j'ai, au prorata, le plus échangé. Lorsque nous étions en présence les uns des autres, les échanges étaient relativement équilibrés, mais dès lors que nous communiquions à distance c'est Hugo qui répondait à mes mails et mes SMS car c'est son rôle dans l'entreprise : communiquer.

moule parfaitement. Il existe par ailleurs des tenues de latex qui peuvent être gonflées et offrir un autre aspect au corps²¹⁶. Cependant, si le latex est gonflé, le contact physique avec le corps de l'autre est remis en question, or la fantaisie d'Hugo implique que ces corps soient accessibles et sensibles. Chaque caresse, pincement, doit être ressenti. Si le corps est isolé, sensuellement, le jeu perd nécessairement de son intérêt. Ces soucis techniques n'ont pas encore de solution.

S'il est temporairement irréalisable, ce fantasme en dit cependant long sur les fantaisies d'Hugo. Il témoigne à nouveau d'une volonté de pouvoir élargir au maximum le contact érotique, et ce avec tout type d'individu. Rendre les corps « mêmes » c'est certes se priver des joies de la différence, mais c'est la chance de ne plus être freiné par le corps de l'autre sous prétexte qu'il ne répond pas à certains critères : trop d'embonpoint ou pas assez, ou mal réparti, ou bien simplement parce qu'il s'agit d'un homme et non d'une femme. Ni l'âge, ni le sexe, ni la forme du corps ne peuvent plus faire frein à la rencontre des individus. C'est là, selon moi, ce qui est recherché à travers cette grande mêlée entre clones : effacer le corps pour rencontrer chaque participant et découvrir tout son potentiel érotique.

Je ne pense pas que ce dispositif soit là avant tout pour protéger Hugo du sexe de l'autre et de l'impact que cela pourrait avoir sur lui (« suis-je homo ? Hétéro ? Bi ? »). Ce n'est pas une façon d'assumer certains désirs refoulés grâce à l'annulation du genre. C'est plutôt, me semble-t-il, l'opportunité de pouvoir jouer de façon universelle et d'ouvrir toujours et encore le champ des possibles car il serait alors capable d'interagir avec n'importe qui. Notons d'ailleurs que les variables parasites qui tendent à être effacées par le scaphandre ne se limitent pas au sexe.

Par ailleurs, le masque, l'effacement de toute variable individualisante, peut également permettre au joueur de gagner en liberté car son identité est cachée. Sous le masque (enfin le scaphandre) il devient enfin possible de devenir autre et d'agir dans une certaine forme d'impunité. Le comportement ne peut plus être jugé en fonction de l'âge, d'un sexe, etc. ni attribué à un individu reconnaissable. Ne pas savoir ce qui se cache sous ce comportement (parce que dans ces conditions l'individu n'est plus que

²¹⁶ Par ce procédé, il est possible de féminiser un corps en gonflant des faux seins ou encore de l'animaliser.

comportement, il ne peut être estimé autrement) peut également générer du trouble, du mystère : est-ce un homme ou une femme ? Quel est son âge ? etc.

Neutraliser c'est laisser la place libre à l'imaginaire pour peindre ce qu'on désire sur ces individus indéterminés. Le joueur peut par exemple s'imaginer que l'autre est sa voisine du dessus ou bien une personne amputée. Tout devient permis, possible. Finalement, l'individu devient un support à fantasme et n'est jugé que pour ses actes, sans relation aucune à sa sociographie.

Ainsi leurs goûts en matière de sexualité se définit plus aisément par la négative, par ce qu'ils n'aiment pas, plutôt que par ce qu'ils aiment, dans la mesure où ils se veulent susceptibles d'aimer beaucoup de choses et attestent d'une certaine souplesse en matière d'activité sexuelle dès lors que l'ambiance, les circonstances s'y prêtent.

En somme

Ilo et Hugo, vont aller plus loin que Pierre et refuser de déterminer leur orientation sexuelle. Ils vont se présenter comme des opportunistes : si une expérience nouvelle se présente, de façon attrayante, il n'y a pas lieu de s'y dérober. L'absence de détermination de l'orientation sexuelle permet sans doute d'éviter certains jugements pour incohérence (lorsque les actes semblent contredire les dires) et autorise d'autant plus à se prêter à de nouvelles expériences. Il n'y a pas de cohérence à maintenir par les actes, pour soi comme pour autrui. Ils s'octroient ainsi une certaine liberté. Plus qu'une volonté de se montrer ouvert aux nouvelles opportunités, le binôme recherche l'insolite, la nouveauté, dans une certaine limite. C'est ce que révèle l'analyse de leur conception des soirées, publiques comme intimes, qui se veulent ouvertes à une population très diversifiée tant sur le genre/sexe que dans l'orientation sexuelle, les pratiques, les goûts (ce qui augmente les chances de faire de nouvelles expériences). Les critiques concernant les autres soirées pointent leurs limites en matière de sexualité, en l'occurrence le crade* et les jeux SM* trop sérieux ou trop récurrents. Cependant, la fantaisie d'Hugo rappelle que les variables de sexe/genre tout comme la forme du corps, l'âge peuvent potentiellement gêner l'ouverture de soi aux nouvelles expériences. Enfin,

concernant les étiquettes il est intéressant de préciser que « *kinky** » se rapproche du concept de « pervers polymorphe » en cela que tous deux permettent de penser l'accumulation des goûts, sans plus de logique préalable.

J/ Une population qui malmène les catégories existantes

a/ Des individus qui vont au-delà des goûts initiaux pour diverses raisons

Concernant la problématique de l'orientation sexuelle il est intéressant de relever que la grande majorité des informateurs ont eu au moins une interaction sexuelle avec un homme et une femme dans leur vie, et ce quelle que soit l'orientation sexuelle déclarée. Je dis « grande majorité » car je ne peux rien affirmer concernant Ilo, Hugo et M. M. qui n'ont donné aucun exemple concret allant dans ce sens. Toutefois, certains propos incitent à supposer que cela est fort possible.

Si certains se sont prêtés à des interactions avec une personne dont le sexe et le genre ne génèrent aucune appétence particulière c'est pour diverses raisons.

Il y a d'abord des raisons qui n'ont rien à voir avec le sexe et le genre : dans le cas d'Étienne, son interaction sexuelle avec un homme est uniquement liée à une volonté de s'en tenir à ses propos, à son personnage (« ici je baise tout le monde »). Quant à Christelle, si elle s'écarte de ses goûts coutumiers en prenant Daiji sous son aile c'est parce qu'il s'agit là d'une personne, d'un cas, qu'elle considère comme hors du commun. En ce qui concerne Christelle et Daiji, leur relation dépasse largement l'optique de la recherche de plaisir : c'est plus qu'une relation sexuelle.

Notons également qu'un corps non désirable, de par son sexe/genre, peut générer une émotion sexuelle puissante dans la mesure où celui-ci s'offre au regard dans des situations inopportunes. Par exemple, lorsqu'Étienne Liebig observe le sexe de Roffo il ressent un trouble important alors qu'il n'a pas d'attrance pour le corps et le sexe des hommes. Ce n'est pas tant le sexe de Roffo qui génère l'émotion, mais le contexte dans lequel il s'offre à la vue d'Étienne Liebig : Roffo exhibe son sexe turgescent devant ses

camarades dans la cour d'école « pour un oui, pour un non » (Liebig. Sd. *L'enfance de l'obsédé*. Non publié) et transgresse ainsi les règles du lieu. Le contexte peut ainsi changer la donne et rendre l'indésirable non pas désirable mais stimulant sexuellement, la transgression génère chez certains une certaine excitation.

b/ Le sexe et le genre comme information concernant les qualités sexuelles individuelles

Le sexe et le genre peuvent se faire variable décisive dans le choix du partenaire. Non pas parce que l'individu est émotionnellement et/ou physiquement attiré par ce sexe/genre mais parce les informateurs considèrent que le sexe/genre donnent des qualités sexuelles particulières aux individus. Il est alors possible de faire abstraction du manque d'appétence pour ce sexe/genre en vue uniquement de profiter d'un savoir-faire et de qualités spécifiques qui peuvent s'avérer intéressantes et désirables.

C'est le cas de PD qui peut avoir des rapports avec des hommes, genre/sexe qui ne l'attirent pas, uniquement parce que ces derniers offrent des particularités, des savoir-faire appréciés (dont les femmes ne disposent pas).

Le sexe/genre peut également être une variable discriminante parce qu'il n'est pas toujours signe de spécificités sexuelles désirables.

Par exemple Gala Fur (mais aussi Christelle) attribue des comportements et des attentes spécifiques aux femmes soumises qui les rendent plus complexes à gérer que les hommes. Elle va se méfier de ces dernières, sur le plan affectif, car elles sont considérées bien plus prompt à l'attachement amoureux et peuvent désirer, à travers la soumission, trouver l'amour et sortir du cadre de la relation SM* telle qu'il est pensé par la dominatrice*.

c/ D'autres variables qui importent et qui mériteraient d'être prises en compte ?

Concernant les interactions qui s'avèrent en cohérence avec les déclarations des informateurs, concernant leur orientation sexuelle, il est intéressant de relever que ce ne sont pas juste des hommes ou des femmes qui sont recherchés. Il est question d'hommes et de femmes possédant certaines qualités : Berlin Tintin cherche des hommes, certes,

mais surtout des hommes massifs (physiquement et surtout génitalement) ou bien des « hétéros des familles ». Autrement dit, il cible des hommes susceptibles de performer une certaine masculinité. Étienne Liebig quant à lui, bien qu'il aime visiblement les femmes et leur sexe dans leur diversité, peut être freiné par un corps trop maigre, dépourvu des formes qui font la féminité (pour lui). M. M., tout aussi sensible aux femmes et à leur sexe qu'Étienne, les aime tout particulièrement lorsqu'elles sont japonaises. Jeanne de Berg et Gala Fur vont également rechercher des individus avec des caractéristiques particulières selon les rôles qu'elles désirent leur attribuer. Le martyr doit être jeune et beau au point d'évoquer un cliché qu'on peut trouver dans les magazines. Un homme de ménage doit, dans l'idéal de Gala Fur, être particulièrement disponible pour pouvoir répondre aux caprices de sa maîtresse.

Ce n'est pas juste un sexe ou un genre qui rend un individu désirable, c'est aussi un âge, un physique, une façon particulière de performer le genre, etc. Il y a bien d'autres critères qui peuvent entrer en ligne de compte dans la sélection du partenaire et qui dépassent bien souvent la seule problématique du sexe et du genre. Cela n'a rien d'étonnant lorsqu'il est question de sélectionner un potentiel partenaire de vie, un conjoint, un mari : on ne va pas uniquement se baser sur le fait qu'il est homme ou femme, on va rechercher un certain physique, un certain niveau social, des qualités morales, etc. même lorsqu'il s'agit uniquement de relation sexuelle l'individu n'est pas moins sélectif²¹⁷.

Si tant de variables comptent dans le cas des informateurs c'est, me semble-t-il, parce qu'ils pensent les interactions sexuelles dans le cadre de leurs fantasmes : chaque interaction sexuelle est pensée comme un script complexe et non comme un enchaînement de « sexons »²¹⁸. Ils pensent la mise en scène, la dramaturgie, les effets de suspens, etc. De ce fait, les partenaires sont choisis selon leur capacité à contribuer à la réalisation de ces scripts.

²¹⁷ Bien que le degré d'exigence puisse varier selon les atouts de l'individu désirant et ses chances de séduire.

²¹⁸ J'emprunte ce terme à Bolton, R. 1992. Mapping Terra Incognita : Sex Research for Aids Prevention – An Urgent Agenda for the 1990s. In Herdt G. Lindenbaum, S. *The Time of Aids : Social Analysis, Theory, and Method*. Londres : Sage Publications, p.145, cité par Mendès-Leite. Il permet d'évoquer « les unités élémentaires de comportement qui constituent des éléments significatifs (*meaningful*) dans les rencontres sexuelles » (Mendès-Leite 2000 : 73).

Or, on ne saurait sélectionner un acteur uniquement parce qu'il est homme ou femme. Dans cette perspective où l'affect et l'attraction sexuelle (entendu génitale) peuvent devenir secondaires, bien d'autres variables que le genre et le sexe peuvent entrer en ligne de compte, selon la fantaisie de la personne.

Notons que certaines fantaisies sont particulièrement récurrentes, elles deviennent alors des *goûts* qui peuvent transparaître à travers les propos, les expériences sexuelles dépeintes, mais également à travers les autres étiquettes que les individus se collent volontiers.

La scopophilie* ou le voyeurisme font état d'un goût pour l'observation d'une scène à caractère sexuel. Le fétichisme* du latex qui concerne Hugo est un goût exacerbé pour cette matière. Dans son cas, la seule vue de la matière ou un contact avec elle (sans que celle-ci soit portée par un humain) peut suffire à susciter l'excitation. Se dire « dominatrice* » ou « maîtresse de cérémonies sadomasochistes » laisse deviner un goût pour la domination, etc. Ces étiquettes ne disent rien concernant le partenaire, elles concernent plutôt la situation, les pratiques, les rapports entre les individus, les accessoires. Cela atteste une fois de plus l'intérêt pour une mise en scène complexe de scripts personnels et non un simple enchaînement de positions sexuelles.

d/ De la difficulté à catégoriser

Fetlife, site de socialisation, notamment sexuelle, particulièrement populaire auprès d'une partie de la population, propose à ses adhérents de se présenter via leur orientation sexuelle et de choisir un ou plusieurs « rôles » parmi une liste proposée. Les rôles sont des étiquettes qui indiquent la posture, le personnage que la personne aime à performer dans les jeux. Le site permet ainsi de se présenter sous une identité sexuelle bien plus complexe et fine que bien des questionnaires sociologiques.

La recherche pourrait s'adosser sur ce modèle de catégorisation pour gagner en complexité. Néanmoins, les catégories obtenues seraient si nombreuses et complexes que l'analyse serait impossible. En proposant 11 choix d'orientation sexuelle et 78

choix de « rôles » dans les jeux, on obtient 858 combinaisons possibles²¹⁹. Notons que ces « rôles » ne permettent pas de rendre compte de tous les goûts. Cette classification ne permettrait ni à M. M. de présenter son goût pour les japonaises (*japases**), ni à Étienne de préciser son goût pour les jeux scatophiles par exemple. Avec plus de 800 combinaisons possibles, il n'est toujours pas possible d'être exhaustif. Il faudrait encore ajouter des cases.

Enfin, certains individus pourraient cocher de multiples cases et attester ainsi d'un goût pour plusieurs rôles. Ces variables ne sont pas excluantes et la population se démarque d'ailleurs par son accumulation de rôle et de goûts autres : on peut très bien aimer dominer et, dans certains cas, apprécier de se soumettre comme en atteste le parcours de Gala Fur. S'il fallait prendre en compte l'orientation sexuelle, les rôles (potentiellement multiples) ainsi que les goûts pour les parties du corps, les situations, les matières particulières etc. (également multiples) cela donnerait lieu à une identité sexuelle à rallonge. Par exemple, un individu pourrait être « hétéroflexible », avec pour rôle « dominant » et « *princess* » tout en ayant goût pour les jeux de couteaux, le voyeurisme, le bondage, etc. À ce degré de complexité on ne produit plus des catégories, mais des subjectivités. Cela peut expliquer pourquoi la recherche n'envisage pas dans ce degré de précision : toute classification et analyse devient dès lors impossible à moins de rassembler les individualités éparses à travers de nouvelles catégories nécessairement moins précises.

Dans l'ère de la distinction et de l'individualisme et tout particulièrement sur ce genre de réseaux sociaux ce processus d'individualisation a du sens. Surtout lorsqu'il est question de stratégie de séduction²²⁰. Il faut pouvoir se distinguer des autres, tout en restant lisible, d'où l'intérêt d'user encore des catégories et de les démultiplier. Mais pour la science cela représente un nouveau casse-tête.

Ma critique concernant la focalisation sur l'orientation sexuelle trouve ici sa limite. Je laisse la question ouverte, dans l'espoir que d'autres chercheurs/ses s'en saisissent. Aussi, demander à la population ici présentée de spécifier ses rôles et ses goûts a du

²¹⁹ Et là nous n'avons pas encore ajouté le genre ! (le site propose également de se définir sur ce point).

²²⁰ La présentation de soi, sur le site, peut être pensée de façon stratégique en vue d'attirer ou repousser certains partenaires ou bien afin de se démarquer de la masse dans la mesure où le site sert, entre autres, à trouver des pairs et pourquoi pas de nouveaux partenaires de jeu.

sens dans la mesure où ils se connaissent, en ont plusieurs, et qu'ils disposent de mots pour en parler (étant, pour la plupart, initiés au vocabulaire spécifique de certaines communautés érotiques). Ils sauront par exemple penser la différence entre « dominant », « *top* » et « *master* », trois déclinaisons de la posture de domination dans les jeux D/S*, et la justifier lors d'un échange verbal. Mais qu'en est-il d'un individu non-initié ? D'un jeune qui n'est qu'aux prémices de sa sexualité. On peut légitimement se questionner sur l'intérêt de proposer un tel degré de présentation de soi à une population non-*kinky**. Comme j'ai pu le constater, certains ne sauront sûrement pas quoi répondre et se verront contraint de construire une identité sur le moment.

Pour autant, ne pas interroger ceux qui ne semblent pas concernés par les pratiques *kinky** sur leurs rôles, leurs goûts revient à confirmer leur normalité, car on n'offre pas l'occasion à ces personnes de faire part de leurs connaissances concernant leurs goûts, les vocabulaires sexuels et donc la variété des pratiques. Si une étude nationale s'intéressait à ces points, nous serions peut-être étonnés des résultats et obligés de réévaluer le pourcentage de personnes ayant des pratiques *kinky** et, pourquoi pas, les normes elles-mêmes²²¹. Ainsi, difficile pour la recherche (surtout statistique) d'approcher ce degré de complexité et, en même temps, en ne le faisant pas nous reproduisons peut-être, nous chercheurs, une certaine représentation de la sexualité et notamment de normalité dans la mesure où ces particularités sexuelles sont susceptibles d'être conçues comme telles²²².

e/ Le rejet de la détermination : une conception des goûts comme infiniment mouvant

Enfin, la population présentée fait montre d'une autre particularité qui rend d'autant plus superflu tout type de catégorisation : à leurs yeux, leurs *contours érotiques*, autrement dit leurs goûts et rôles dans les activités sexuelles ainsi que leurs limites,

²²¹ Notons qu'une étude nationale a déjà cherché à récolter des informations sur quelques goûts. En effet, le groupe ACSF (Spira, A. Bajos, N. Béjin, A. et le groupe ACSF 1993), également motivée par la prévention du sida, s'est intéressé à certaines pratiques telles que le sadomasochisme, le *fist fucking** et la consommation de services sexuels (prostitution). Outre le fait qu'ils abordent trois goûts/pratiques qui semblent s'écarter de la norme, il me faut préciser que ces trois questions n'ont pas été proposées à l'intégralité de la population interrogée. Par pudeur (naïveté ?) la question de la consommation de services sexuels n'a été posée qu'aux hommes et celle concernant le *fist fucking** qu'aux personnes qui ont attesté avoir eu des rapports sexuels avec des personnes du même sexe.

²²² Pour rappel, un bon nombre de ces goûts sont encore classés dans les paraphilies à l'heure actuelle.

n'ont rien de stable et de définitif. Ils se veulent infiniment mouvants, évolutifs, la catégorisation apparaît souvent comme une façon de déterminer, de figer ce qui ne peut l'être (et ne doit pas l'être).

Certains prennent de nombreuses précautions lorsqu'ils parlent de ce qu'ils aiment et n'aiment pas afin de ne pas limiter leur potentiel érotique et affectif. C'est le cas par exemple de Pierre qui précise, lorsqu'il dit ne pas ressentir d'amour pour un homme, qu'il ne peut assurer que ce ne sera jamais le cas. Il reste ainsi, symboliquement, ouvert à cette possibilité.

Le fait de présenter le pervers polymorphe comme une utopie désirable atteste également d'une volonté d'évoluer, développer les goûts jusqu'à pouvoir tout érotiser (dans l'idéal). D'autres étiquettes particulièrement floues mettent également en valeur un potentiel, un intérêt pour la sexualité et sa diversité sans pour autant préciser, déterminer les goûts. C'est le cas de l'étiquette de « pervers », d'« obsédé » qui ne signal dans l'absolu qu'un attrait fort (pathologique ?) pour la sexualité, notamment *kinky**. Impossible de deviner les contours érotiques précis de celui qui se présente ainsi. La réponse d'Ilo et Hugo à ma question concernant l'orientation sexuelle fait état de ce même potentiel mouvant, infini. « Tout ce qui fait du bien » est également une façon de ne pas définir strictement les goûts et tendances et d'ouvrir ainsi à un potentiel infini.

Que dire alors de l'usage qu'ils font de certaines étiquettes, autres certes qu'« homo, hétéro, bi », mais qui restent des outils d'identification, de présentation d'un goût spécifique voire d'une affiliation à une communauté ? J'ai déjà relevé lors de la présentation du portrait de Pierre qu'il y avait des stratégies derrière l'énonciation ou non d'une orientation sexuelle, et nous verrons que ces étiquettes, énoncées ou performées, servent à communiquer et notamment à négocier les interactions sexuelles. Par exemple, M. M. se dira *scoptophile** au moment où il tente de négocier avec moi, par mail, une nouvelle séance photo. Ainsi, il fait part, discrètement, de ce qui motive sa requête et l'enjoint à oser la proposition. Bien que trop étroites, restrictives, ces étiquettes restent des outils de communication non négligeables, sans oublier que ces goûts font partie d'eux, de leur personnalité.

En effet, les goûts sont souvent conçus comme liés à la personnalité, c'est quelque chose qui peut s'imposer à l'individu bien qu'il puisse le nier. Par exemple, le goût pour le latex est quelque chose qui s'est imposé à Hugo (c'est ainsi qu'il le présente). Ce n'est pas un choix, c'est une matière à laquelle il s'est découvert sensible après y avoir été confronté par hasard.

Cette impression que l'expérience empirique révèle la « nature » personnelle se retrouve fréquemment dans les discours des informateurs. Partant de cette conception, avant l'expérience, la confrontation à un récit, à une image ou à la pratique, l'individu est potentiellement opaque à lui-même. C'est l'expérience et leur multiplication qui permettent finalement de révéler les contours érotiques de la personne. Les expériences nouvelles pouvant se présenter tout au long de l'existence (à moins que l'individu s'y refuse) de nouveaux goûts sont susceptibles d'émerger, jusqu'à la fin la vie. L'individu est par conséquent une sorte de *work in progress*, toujours en construction ou, pour rester dans leur représentation, en découverte de son potentiel et ne peut être défini autrement que de façon autoritaire. Cela éclaire encore davantage ce goût pour l'indétermination ou pour les étiquettes floues.

En outre, il est important de noter que certains vont également travailler leur potentiel érotique, toujours dans cette perspective polymorphe. Il n'y a pas que le hasard des bonnes rencontres qui peuvent faire évoluer les contours érotiques, l'individu est également acteur dans sa propre mutation (Cf. Part. 2, chap. 1, 1/). Ainsi, toujours d'après les représentations des informateurs, cette « nature » peut être forcée, orientée. Autrement dit, ils tendent à gagner en complexité et très vite les catégories, outils dont dispose le chercheur, s'avèrent incapable de contenir leur individualité.

J'en déduis que les personnes rencontrées ne peuvent être présentées qu'à travers leur collection d'expériences²²³, qui ne peut être résumée en un mot ou même un groupe de mots. Tout au plus, ils peuvent être définis par eux-mêmes ou par leur personnage : « un Étienne Liebig », « un Berlin Tintin », etc. Nous verrons plus tard que cela fait particulièrement sens, vu leur parcours érotico-artistique, car ils vont se présenter au monde sous toute leur complexité, via la diffusion de leurs artefacts et faire pour

²²³ Erik me dira d'ailleurs qu'il est « la somme de ses amants ».

certains référence²²⁴ (hormis PD). Ils sont singuliers, et c'est d'ailleurs le principal point commun que je leur reconnais²²⁵ (ce pourquoi je n'accorde par *kinky** au pluriel d'ailleurs : considérant cette population, chaque individu est fondamentalement unique, différent).

Enfin, pour faire ma propre critique, il me faut avouer avoir succombé à l'attrait de l'exotisme. Éduquée durant mes cinq années d'études en sociologie à porter mon attention sur tout ce qui est susceptible de relever de la déviance²²⁶ je ne me suis pas non plus lancée dans une étude des goûts et rôles d'un échantillon aléatoire ou représentatif de la population française. Consciente cependant du manque d'intérêt porté à ceux qui font la norme et de l'interdépendance entre le concept de *kinky** et celui de *straight*²²⁷, les normos*, j'ai décidé de faire un point sur ce qui semble aller de soi, sur la norme et ceux qui la pratiquent. La performant ? Nous y viendrons après avoir complété les portraits des informateurs.

2/ Production d'artefacts érotiques et publication

Maintenant que les goûts sexuels des informateurs ont été brossés, il me faut compléter ces portraits par la présentation de la création d'artefacts érotiques. Cette activité qui, au départ, n'était qu'une variable de sélection de la population va s'avérer centrale pour penser les activités sexuelles des informateurs, il me faut donc en faire la présentation.

²²⁴ Par exemple, des amis de Christelle vont lui dire qu'elle « fait sa Catherine Robbe-Grillet » à cause de sa pratique BDSM* et sa tendance à rédiger son parcours.

²²⁵ Cette singularité n'est pas juste le fait d'un parcours comparable à aucun autre, c'est aussi le fait de le revendiquer comme tel.

²²⁶ Catherine Deschamps a présenté dans un article les effets d'un tel modelage de la pensée des chercheurs sur la recherche notamment dans la sexualité.

²²⁷ C'est la lecture de Katz (2001) et de Deschamps (2002) qui m'ont ouverte à ce manque d'intérêt concernant l'hétérosexualité, considérée comme normale et allant de soi. Pour ce qui est de la complémentarité des concepts et de l'importance de les étudier conjointement je dois cela à Butler (2006).

Pour ce faire, je vais présenter les artefacts créés par chaque informateur, leur diversité ainsi que leur contexte d'émergence et les motivations qui les poussent à créer. Je vais également exposer leurs motivations au partage de ces artefacts avec un public ainsi que les difficultés rencontrées à la publication. Je tenterai également, avec les informations dont je dispose, de préciser le public touché par ces artefacts et son ampleur. Je ferai également un point sur la dimension économique de l'activité, dans quelle mesure les revenus tirés de la publication permettent à l'informateur de vivre (ou non) et s'il a d'autres activités lucratives en parallèle. Il s'agit de cerner si la création d'artefacts érotiques tend plus vers l'activité professionnelle ou le simple loisir. Je préciserai enfin s'il y a emploi de pseudonyme et, si oui, les raisons de cet usage.

Notons que d'après ma définition d'artefact érotique (Part. 1, chap. I, 1/) toute expérience sexuelle peut être considérée comme un artefact érotique. La présentation des rapports sexuels étant déjà réalisée je ne vais pas revenir dessus hormis lorsqu'il s'agit d'expériences sexuelles particulièrement médiatisées comme c'est le cas par exemple des « cérémonies » orchestrées par Jeanne de Berg.

Je vais débiter la présentation par la partie de la population pour qui la publication n'était pas une perspective première, puis je continuerai avec ceux qui ont créé précisément dans la perspective de partager leurs créations. Enfin, nous aborderons le cas du seul informateur à ne pas avoir rendu ses artefacts publics, ce qui ne l'a pas empêché de les partager avec quelques privilégiées. Certains parcours se rapprochant, je vais parfois coupler les présentations pour plus de commodité.

A/ Ceux pour qui la diffusion n'est pas une perspective première

a/ Pierre

Pierre a de multiples talents artistiques. Il crée des sculptures (artefacts qui m'ont menée jusqu'à lui) mais il réalise également des peintures, des photos. Il crée aussi des

spectacles, seul, en « couple »²²⁸ ou en groupe. Je note qu'il a créé des tenues ainsi que des outils pour ses spectacles²²⁹. De surcroît, il lui arrive de réaliser des objets qui servent de jouets, d'outils dans le cadre de ses relations sexuelles intimes (entendre, celles qui ne sont pas exhibées devant un public). Les artefacts rendus publics sont les sculptures, les photos, parfois retouchées à la peinture, ainsi que les spectacles.

Lors de notre rencontre, il ne vivait pas de ses créations. Ces activités relevaient du loisir. Il pratiquait la médecine²³⁰ et en tirait son revenu principal. La vente d'œuvres et les recettes de certains spectacles formaient un revenu complémentaire irrégulier. Suite à un virage important dans sa vie (qui a eu lieu durant le temps de la recherche), Pierre a mis fin à son activité professionnelle et les spectacles sont devenus son activité principale. Il vit aujourd'hui des revenus tirés de ces spectacles, ainsi que d'un revenu compensatoire. La présentation que je vais faire se concentre avant tout sur cette période où l'activité artistique-érotique n'était encore qu'un loisir puisque c'est dans cette période que nous avons réalisé les entretiens. Sa conversion professionnelle était encore trop récente pour permettre un recul suffisant sur sa nouvelle situation.

Concernant les sculptures et autres artefacts plastiques, Pierre les crée avant tout pour lui, pour son plaisir et ses propres besoins. La mise en public s'est faite progressivement. Il a commencé par publier des photos de ses œuvres sur Myspace pour les partager avec une petite communauté. C'est alors qu'il a commencé à intéresser des galeristes. Comme il me le précise lors de l'entretien il ne démarché pas les galeristes en vue d'exposer, ce n'est pas son truc :

C'est une démarche qui me gêne énormément tu vois c'est... entrer dans une galerie, dire « Bonjour j'ai quelque chose à vous proposer, regardez c'est... » Je me sens pas capable. Je l'ai fait une fois avec une amie qui voulait absolument me présenter à une galeriste qu'elle connaissait à Paris. Je me suis laissé convaincre. J'ai dit « plus jamais »...

²²⁸ J'emploie ce terme, car il a réalisé des spectacles avec plusieurs de ses relations privilégiées (des femmes). Couple me permet d'indiquer qu'ils sont deux et de laisser supposer qu'ils ont un lien affectif particulier, mais je le conserve entre guillemets, puisque ce n'est pas son terme.

²²⁹ Par exemple, il a coulé l'une de ses sculptures en cire pour pouvoir la faire fondre sur lui sur scène.

²³⁰ Je ne donnerai pas plus de détails concernant sa fonction pour préserver un anonymat déjà fragile.

Ainsi, il se contente d'accepter les opportunités d'exposition qui s'offraient à lui, mais ne cherche pas à en provoquer davantage.

Il s'est progressivement fait connaître, et ce dans plusieurs domaines, car il a rendu publiques ses sculptures, sa pratique du *Shibari** et certaines de ses fantaisies mise en scène lors de spectacles « grotesques ». Depuis peu, il expose également des photos retravaillées à la peinture.

Il a choisi un pseudonyme différent pour chaque activité. De ce fait, il existe publiquement sous quatre noms différents²³¹. Sa pluridisciplinarité artistique l'a amené à se démultiplier. La création de différents personnages est une tactique de préservation de soi, de sa vie privée et surtout de sa famille face aux réactions d'individus interpellés par ses créations (je rappelle qu'il est père de deux jeunes enfants). Segmenter son identité en de multiples personnages permet également d'éviter que les réactions générées par les œuvres (pas toujours positives et enthousiastes) ne pèsent sur un seul personnage. À cette époque, Pierre se montre méfiant, ce pourquoi il ne désire pas s'exposer dans toute sa complexité, montrer que toutes ces créations diverses, tant sur le plan des arts que des fantaisies *kinky**, viennent d'un seul et même individu. Segmenter sa création artistique permet de limiter le risque de passer pour un artiste « trop » : « trop » touche à tout, « trop » étrange... simplement « trop ». Le pervers polymorphe, tel qu'il l'entend, n'est pas une perspective valorisée par tous et il en est conscient.

Cette réalité-là, il préfère la garder pour lui. Il me confie en entretien que je fais dorénavant partie du petit groupe de personnes à connaître toute l'étendue de son activité, à pouvoir faire le lien entre les différents artistes qui ne font qu'un. Il m'a dévoilé, très progressivement, la variété de ses activités, au fil de nos échanges et de révélations mutuelles. C'est ce qui m'amène à penser que la subdivision visait la préservation de soi face à ce « trop », « trop » qu'il a choisi d'exprimer, mais qu'il peut trouver lourd à porter, seul. À plusieurs c'est plus simple ?

²³¹ Il a créé un pseudonyme pour exposer ses sculptures, mais avec le temps il finira par accepter d'exposer ces créations sous sa véritable identité, il faut noter que ce sont les productions dont le caractère sexuel est le moins irritant puisqu'il s'agit de nus, grand classique de l'art. En somme, c'était le type de création qui risque le moins d'impacter son personnage professionnel (car si l'on tape son nom-prénom sur Google on va forcément croiser l'artiste et le professionnel et se douter qu'ils ne font qu'un).

La réunification de ses personnages est pourtant en voie de se faire. Suite à l'évènement qui a fait chavirer sa carrière médicale, il a connu une période de remise en question et de recherche durant laquelle il a commencé à croiser ses créations et, de ce fait, de fusionner certains de ses personnages publics. Il n'avait plus besoin de se cacher autant que par le passé, puisqu'il n'avait plus d'identité professionnelle à préserver du stigmate potentiel de ses activités artistico-érotiques²³². Il a notamment été invité à réaliser une performance scénique dans une galerie où étaient exposées certaines de ses photos retravaillées par ses soins à la peinture. Cette expérience est présentée par Pierre lors de notre second entretien comme une sorte de « *coming out* », car elle a permis à un public (certes réduit) de faire le lien entre le plasticien et le performeur, mais aussi avec l'identité physique de Pierre. En effet, ce dernier était toujours fortement grîmé sur scène, pour des raisons artistiques, mais aussi en vue de préserver son anonymat. Or, durant ce *show*, il s'est présenté sans fard sous les projecteurs et a opéré la métamorphose en son personnage onirique, sous les yeux des spectateurs qui pouvaient alors mettre un visage sur l'artiste polyvalent.

Lors de ce spectacle, il va se présenter sous un nouveau personnage, créé plus récemment, qui dès lors va permettre la fusion de ses identités parcellaires. C'est le pseudonyme qu'il emploie encore aujourd'hui pour se produire sur scène.

C'est depuis lors que l'informateur m'a proposé de le présenter sous son véritable prénom dans ma thèse et non plus sous un énième pseudonyme, considérant que maintenant, de toute façon, le public pouvait faire le lien entre les différentes identités qu'il avait créés et les lui rattachés. C'est un changement sans précédent pour Pierre car il est en train de se rassembler et de se montrer au complet, comme un puzzle qui auparavant était éparpillé et donc les pièces se combinent enfin jusqu'à laisser entrevoir un visage. Je ne peux dire si cette réunification lui a été profitable ou si cela a généré de nouvelles problématiques, l'évènement est encore trop récent. S'exposer n'est pas chose évidente. Je ne peux pas non plus attester qu'il s'agit là d'un choix plein et entier de la part de Pierre, je pense plutôt qu'il a fait comme toujours : il a suivi les opportunités séduisantes qui s'offraient à lui.

²³² Il s'est d'ailleurs aperçu en quittant son travail que plusieurs collègues l'avaient percé à jour et l'avaient manifestement accepté avec toute sa complexité.

Pour autant, Pierre ne s'est pas délesté de toutes ses défenses. En effet, le contexte dans lequel il se livre à ce « *coming out* » est relativement sécurisant, dans la mesure où le lieu et le type de performance opèrent un tri dans la population. Il explique que le public présent est le même que celui du Cabaret Bizarre²³³, un public LGBTI, ou en tout cas LGBTI *friendly*. Autrement dit un public relativement acquis ou en tout cas dont on peut supposer qu'il fera un accueil chaleureux, compréhensif... complice à Pierre.

Le public est une variable importante pour lui, car lorsqu'il se met en scène, c'est pour « partager de choses avec des gens ». Connaître un peu son public contribue à son enthousiasme et sans doute à accepter certaines prises de risque, notamment vis-à-vis de l'exposition de son identité. Lors d'un entretien, il me fait part d'une autre soirée, d'une autre performance et de l'importance du public :

C'était une soirée cuir à Bruxelles, et... bah c'est des gens que je connais, je sais que c'est des mecs sympas, j'y étais souvent, je sais que le public est vraiment chouette. Ouais t'arrives, t'es bien reçu (...) Tu fais ton truc, tu te fais plaisir, tu as vraiment un retour du public... (Rachel : Un échange ?) Ouais un échange, enfin je sais que je leur fais plaisir... (...) « G » [un ami] m'a dit y'a pas longtemps « Tu sais à Bruxelles, là (...) il y a encore ta flaque de sang...²³⁴ (...) alors je sais, c'est con, mais ça fait plaisir quoi. Enfin, t'es passé et les mecs ils se souviennent que t'es passé, ce que j'avais fait en plus c'est, enfin c'est vraiment dans un squat, c'est une espèce de... c'était dans une cage, j'ai fait ça dans une cage ! Avec là, tout le public autour qui est là, comme ça, devant la cage et c'est un truc qui t'excite quoi, tu vois... (...) pour les mecs t'es pas juste un mec comme un autre qui est passé sur scène. (...) si *Démonia* me demande

²³³ Soirées qui font la place belle à des performeurs *freak** jouant volontiers avec le genre, la sexualité, la violence, bref avec les conventions. Je note par ailleurs que le Cabaret Bizarre impose un *dress code** au public à l'instar des soirées BDSM*/*fetish**, le *dress code** est le suivant et il n'est d'ailleurs pas sans référence à cet univers *kinky** : « satyrs, nymphs, gods and goddesses, masters and slaves, masks, venician masks, gas masks, latex masks, leather masks, angelic masks, devilish masks, pagan masks, aleister crowley, rubber, fetish, clowns, weimar berlin, the golden age, venus in furs, boudoir, gothic, weird dreams, militia, black magic, uniforms, 1920's, 1930's, fate... (...) Full Fantasy Costumes Only! No Cheesy & Cheap Fancy Dresses! Absolutely NO street wear! No Sneakers ! ».

²³⁴ Certaines performances impliquent des actes de perforation de la peau qui peuvent, dans certains cas, générer la perte de sang. Si le sol n'a pas été protégé, il peut rester des traces de l'évènement, ce qui semble être le cas dans l'exemple présenté.

demain je leur dit non ! « Non ! », quoi, tu vois. Je vais pas aller faire ça à *Démonia*, y'a aucun... (...) J'ai l'impression que j'ai encore des choses à dire et que c'est les gens qui me le demandent et que c'est le lieu qui me plaît, enfin, comme la galerie quoi. Tu vois les organisateurs savaient ce que je faisais sur scène ils ont vu des photos, des sculptures, ils m'ont proposé de montrer les deux et j'ai trouvé ça vachement chouette et après ils m'ont demandé de faire une perf' aussi...

Pour Pierre, ces performances importent et il se permet de refuser des offres si le public et le lieu ne lui permettent pas de vivre une expérience désirable, excitante. S'il s'expose, c'est par plaisir, parce que la proposition le séduit et qu'il sait qu'il aura un public complice. Ainsi, bien qu'il s'expose avec de moins en moins de précautions, il ne le fait pas pour autant devant n'importe qui et en n'importe quelle circonstance. Il cherche toujours à éviter l'opprobre.

Je relève par ailleurs que les spectacles font partie, selon Pierre, de sa sexualité ; ce pourquoi il parle de « donner du plaisir » au public et de l'excitation qu'il tire en retour. Dans le fond, il s'agit là d'une expérience sexuelle complexe où un individu en entraîne un certain nombre dans sa fantaisie, à l'instar des « cérémonies » de Jeanne de Berg. Or, pour ce faire, personne ne doit être réellement spectateur. J'entends par là que tout le monde doit être impliqué dans le jeu, complice de ce jeu d'où l'intérêt que la population soit triée, sélectionnée, grâce au lieu, au type de soirée, via un tarif, un *dress code** etc.

Pour finir, Pierre a professionnalisé ses spectacles, mais il est important de rappeler qu'il ne vit pas uniquement des revenus qu'il en tire. Cela lui offre une certaine marge de manœuvre pour refuser des propositions si ces dernières lui déplaisent. Le refus ne remettrait pas sa subsistance, son train de vie, en jeu.

b/ Catherine Robbe-Grillet (Jeanne de Berg)

Jeanne de Berg et Catherine Robbe-Grillet ont rédigé des livres autobiographiques avant tout, portant principalement sur la question de la sexualité et pouvant donc être catalogués comme érotiques. Ils sont d'ailleurs vendus à la boutique de la Musardine, spécialisée dans l'érotisme. Elle réalise également des « cérémonies » SM* : elle en

rédige le script et dirige la réalisation. Elle a également joué dans des pièces de théâtre, c'est pourquoi elle est souvent présentée comme auteure et actrice bien qu'elle ne vive pas de ces activités littéraires et artistiques. Effectivement, Catherine ne vit pas des recettes de ses livres, mais prioritairement des revenus de son mari. Ni la publication d'ouvrages, ni la réalisation de « cérémonies » n'ont été motivée par l'argent. Elle affirme s'adonner à ses jeux SM* uniquement par plaisir et n'avoir jamais demandé ou perçu une quelconque rétribution pour cela. Elle détient donc une certaine liberté concernant ces activités, surtout concernant la publication d'ouvrages, car publier est toujours une prise de risque : qui sait si l'ouvrage va plaire, trouver un public et donc être rentable ?

Catherine m'explique que ses ouvrages sont des versions romancées de ses « carnets d'heures » et autres « journaux intimes » qu'elle tient depuis des années²³⁵. Il est explicitement présenté dans les pages de *Jeune mariée* (Robbe-Grillet 2004) et *Petit carnet perdu* (De Berg 2007) qu'ils sont une version remodelée de ces productions intimes. Le premier en a d'ailleurs gardé la forme d'un écrit daté. Le second ouvrage raconte l'histoire de la perte puis de la récupération d'un de ces « petits carnets ». Il lui est revenu agrémenté des commentaires d'un anonyme. *Petit carnet perdu* (De Berg 2007) reprend ainsi une partie du journal intime et nous livre les commentaires de l'inconnu ainsi que la réponse de la dame au griffonneur anonyme. Ces deux ouvrages sont donc des écrits intimes à l'origine, des écrits qui devaient rester pour elle et, éventuellement, un cercle restreint de complices (Alain et complices de « cérémonies »). Elle n'écrivait pas dans la perspective d'être lue par des inconnus.

Elle m'explique lors de notre second entretien que c'est une connaissance, impliqué dans la publication, qui lui a suggéré de partager ses écrits :

Pour « Cérémonie de femmes » j'avais donné une série d'interviews (...) C'est un éditeur qui a lu ces entretiens, qui a dit « Mais c'est intéressant, on devrait le publier en livre, est-ce que tu pourrais le continuer ? » Donc j'ai écrit certains chapitres. On voit très bien d'ailleurs ceux qui sont de simples entretiens et ceux que j'ai écrits par la suite. Ils sont sortis sous le titre de « Cérémonies de

²³⁵ Hormis *L'image* (De Berg 1985/a) qui est en quelque sorte le récit d'une fantaisie qui n'avait alors pas encore été jouée jusqu'alors. Elle le présente comme un « roman imaginaire mais tout à fait vraisemblable ».

femmes ». Donc c'est quelqu'un qui m'a sollicité, qui trouvait ça intéressant et qui m'a sollicitée (...) « Jeune mariée », c'est parce qu'il devait y avoir une exposition sur Alain et, comme il n'écrit pas d'agendas, c'est quelqu'un qui a de vagues idées sur ce qui s'est fait, ce qu'il a fait. Reconstituer sa biographie c'est impossible ! Il n'a pas de carnets, il n'a pas d'agenda, enfin bon. Alors que moi j'écrivais tous les jours, ou à peu près, ce qu'on faisait, nos voyages et tout ça. Donc j'ai été amenée à regarder les agendas et je suis retombée sur des cahiers que j'avais écrits dès le premier jour de notre mariage en 1962, et là c'était un journal ! Et puis je me suis aperçue que j'y allais carrément, étant donné que ce n'était pas destiné à être lu par qui que ce soit sinon par moi. Je disais des tas de choses qui auraient pu heurter Alain, sur sa sexualité entre autres. Et... je lui ai fait lire. Après avoir beaucoup hésité je lui ai fait lire, de même qu'à celui qui organisait l'exposition, et tous les deux m'ont dit « Mais c'est très intéressant, on devrait publier ça en livre ! » Donc là aussi ça a été sollicité... (...) Donc, ça a été publié sous le nom de « Jeune mariée » et j'ai beaucoup hésité, parce que je trouvais ça très intime quand même... j'ai beaucoup hésité. J'ai attendu six mois avant de... et puis on m'a proposé un à-valoir je me suis dit « Bon... si on me propose un à-valoir c'est que ça vaut vraiment quelque chose ?! » Et donc j'ai accepté. Donc au départ ça a presque toujours été... des raisons extérieures. Et après j'ai voulu continuer parce que... le petit carnet perdu c'était quand même très intéressant, ça me permettait euh, de répondre à des tas de questions qui se posent sur le sadomasochisme.

Ainsi l'impulsion est venue de l'extérieur, à plusieurs reprises. Ce n'est que par la suite qu'elle s'est dit que la publication pouvait également servir un dessein personnel : pallier « l'extraordinaire méconnaissance de ce genre de relation érotique » et faire contrepoids certains discours existants sur la question.

La publication a posé plusieurs problèmes. Notamment, publier le journal de ses premières années de mariage revenait à inviter de sombres inconnus dans sa vie intime, dans ce qu'elle avait de singulier. C'est là tout le souci de l'exposition d'un produit qui, à l'origine, n'était pensé que pour soi : il manque d'enrobage, les mots sont francs, car formulés dans le secret et voués à le rester. Ne voulant visiblement pas faire de coupes

dans sa réalité, Catherine a alors demandé l'avis de son mari avant la publication de l'ouvrage qui l'exposait tout autant qu'elle. Ainsi tous les ouvrages ont été publiés avec l'accord d'Alain avant sa mort (à la demande explicite de ce dernier pour que cela ne passe pas pour une « trahison post mortem »). Exposer sa vie intime c'est aussi risquer d'exposer celle des autres.

Il est intéressant de souligner que, comparativement aux autres écrivains rencontrés, elle est l'une des rares²³⁶ à avoir publié des ouvrages à caractère érotique dans une grande maison d'édition, non spécialisée en la matière. En effet, ses ouvrages ont été publiés par exemple chez Grasset et Fayard. Ils sont certes distribués à la Musardine mais elle ne fait pas partie de « leurs auteurs » comme me l'explique l'un des employés de la maison d'édition lors d'une de mes visites au point de vente parisien. Cela est visiblement dû aux propositions qui lui ont été faites et donc, indirectement, à l'influence de son mari, écrivain jouissant d'une certaine notoriété.

Le fait d'être publiée dans de grandes maisons permet de toucher un public beaucoup plus large. En effet, les ouvrages de la Musardine ont une visibilité et une distribution limitées, comparativement aux grandes maisons. Après quelques observations dans les librairies Strasbourgeoises²³⁷, j'ai pu constater que les ouvrages de la Musardine (lorsqu'il y en a) sont souvent « planqués ». Ils ne sont jamais mis en lumière, exhibés hors de leur rayonnement comme c'est le cas de certains *mommy porn*²³⁸ particulièrement en vogue²³⁹ ou des ouvrages non-érotiques. Les seules publications issues de la

²³⁶ Il semblerait que Gala ait aussi publié dans d'autres maisons d'éditions moins spécialisées mais sous un autre pseudonyme et les ouvrages sont moins axés sur le SM*.

²³⁷ J'ai observé le type d'ouvrage érotique vendus et leur disposition/présentation dans la Fnac, la librairie Kleber, la librairie-papeterie Broglie ainsi que dans les kiosques à journaux de la gare, à Strasbourg. J'ai également observé les ouvrages vendus en sexshop à Strasbourg, mais aussi à Paris. Tous distribuent des ouvrages érotiques. À l'heure où une grande partie des ventes, notamment d'objets « honteux », se fait via internet, il me faut préciser que les ouvrages de la Musardine, y compris les plus licencieux, sont tout à fait aisés à trouver sur de grandes plateformes de distribution telles qu'Amazon. Mais l'étude de ces sites internet et de leur présentation des ouvrages est biaisée, car le site va me présenter les ouvrages liés à mes recherches et m'en proposer d'autres avec un sujet connexe. Le site s'adapte et fait la promotion des produits selon les goûts du client, ils ne me disent rien par conséquent sur la promotion et les ventes des ouvrages qui m'intéressent. C'est pourquoi j'ai préféré axer mon attention sur les points de vente physiques, où la disposition des objets dans l'espace en dit long sur le désir et les chances de vente.

²³⁸ Littéralement « porno pour maman ». Ce terme sert à désigner des livres qui ciblent la ménagère en quête de romance et d'aventure sexuelles.

²³⁹ *Cinquante nuances de Grey* (James 2014) est souvent en tête de gondole, exposé aux yeux de tous, que ce soit lors de la parution d'un nouveau tome ou bien simplement pour relancer les ventes lors d'une occasion propice comme la Saint-Valentin.

Musardine que j'ai pu observer sur un tourniquet relativement bien exposé sont quelques exemplaires de la collection *Osez* et notamment les plus *soft* : ils ont exposé *Osez... les massages érotiques* (Rémès 2012) ou *Osez... trouver le point G* (Ovidie 2017) et non pas *Osez... le fist fucking* (Rémès 2014). Ouvrage que je n'ai trouvé en vente que dans des sexshops ou directement au point de vente de la Musardine. Les autres restent sagement cantonnés à leurs rayonnages, rarement visibles et difficilement accessibles.

Pour accéder aux rares ouvrages de la Musardine à Strasbourg il faut, à la Fnac, accepter de se mettre à genoux, car le rayon érotique est situé au ras du sol. À la librairie Kléber, le rayon est dans un couloir étroit ce qui complique l'observation du rayon : on finit nécessairement par gêner le passage... Un autre rayon d'ouvrage sur la santé sexuelle est également situé au ras du sol. Enfin dans la librairie-papeterie Broglie j'ai mis beaucoup de temps à trouver le rayon érotique, puisqu'il était situé dans un renfoncement au fond d'une pièce.

Enfin, je relève que le pourcentage des ouvrages estampillé « Musardine » ou « Blanche » (deux grandes maisons d'édition spécialisées dans les ouvrages érotiques ou, plus largement, licencieux) est plus qu'anecdotique comparé au nombre de *mommy porn* présentés. Ces derniers prennent la quasi-totalité de l'espace (à vue de nez, plus de 80% du rayon). Les œuvres à caractère sexuel ne se distribuent certes plus « sous le manteau », comme disait PD, évoquant ses jeunes années, mais elles restent entreposées avec timidité ou négligence. Elles reposent là où il reste de la place ou là où elles échappent au regard des plus jeunes, serrées, perdus parmi une masse d'ouvrages empreints de romantisme *straight*.

Considérant cette stratégie de distribution, il y a de fortes chances que les ouvrages de Catherine soient plus accessibles et donc populaires, car mieux exposés, valorisés. En outre, lorsqu'elle publie sous « Robbe-Grillet », son nom de famille peut également générer un surplus d'intérêt, vu la reconnaissance de son défunt mari dans le milieu littéraire.

Toutefois, Catherine, comme je l'ai déjà évoqué dans la première partie de son portrait, n'a pas toujours publié sous son véritable nom de famille. Elle a publié *L'image* (De

Berg 1985/a) sous le pseudonyme de « Jean de Berg » puis *Cérémonies de femmes* (De Berg 1985/b) et *Le petit carnet perdu* (De Berg 2007) sous sa version féminisée²⁴⁰ « Jeanne de Berg » (devenu son nom d'usage lors des « cérémonies »).

Comme précisé dans le portrait, Jeanne de Berg est une création liée à l'avènement d'un monde à part, d'un espace-temps distinct où Catherine devient dominante. Un univers dont son mari n'a pas les clés bien qu'elle le laisse toujours observer par la lucarne (en lui racontant ses aventures, après coup). Le pseudonyme lui offre un espace où elle n'est pas « femme de » et permettant de rester une figure secrète. Elle explique en entretien que, drapée dans l'anonymat, elle pouvait ainsi donner rendez-vous à ses prétendant/e/s et les observer en toute discrétion. Du moins cela était possible jusqu'à ce que le lien entre Catherine Robbe-Grillet et Jeanne de Berg soit connu du public.

Avec le temps le secret s'est ébruité. Au moment où je rencontre Catherine, la connexion entre la « femme de » et la « maîtresse de cérémonie sadomasochiste » n'avait plus rien de secret²⁴¹. Jeanne de Berg n'a pas disparu pour autant. Elle existe dans ses performances et ses discours :

Je tiens à dire tout de même que j'ai deux vies, j'ai la vie de Jeanne de Berg qui est celle qui organise les cérémonies qui est assez autoritaire, qui a pas mal de convictions et il y a l'autre, celle qui est là [sous-entendu celle qui leur fait face], qui est Catherine Robbe-Grillet. C'est une petite vieille dame qui par ailleurs s'intéresse à beaucoup d'autres choses, au théâtre, au cinéma, aux voyages... (Beverly : aux confitures !) Aux confitures... et qui ne passe pas son temps à dominer. (FI : AF)

Le fait qu'elle signe ses œuvres sous Catherine Robbe-Grillet ou Jeanne de Berg, selon la part de vie présentée, et ce, malgré la révélation du lien entre les deux auteurs, montre que « Jeanne de Berg » est plus qu'un pseudonyme : il ne servait pas uniquement à masquer l'identité de l'auteur, c'est un personnage à part entière.

²⁴⁰ Elle m'explique en entretien que si elle avait opté pour un pseudonyme masculin pour *L'image* (De Berg 1985/a) c'est parce que le narrateur était un homme. Par la suite, le narrateur fait place à une narratrice, à son double cérémoniel, d'où l'intérêt de la féminisation du pseudonyme.

²⁴¹ L'ouvrage intitulé *Entretien avec Jeanne de Berg* (Robbe-Grillet 2002) qui présente l'entretien entre Jeanne de Berg et Irène Frain a sans doute contribué à faire le lien entre Jeanne et Catherine puisque celui-ci est publié sous le nom de « Catherine Robbe-Grillet ».

Concernant ses autres activités artistiques je note qu'elle jouera dans des pièces de théâtre, dont une où sa soumise et compagne Beverly lui donne la réplique. Elle ne cache pas cette relation, elle ne cache pas ses activités SM* et dévoile même son intimité conjugale (et extraconjugale), ce qui peut donner l'impression d'une vie en transparence. Pourtant tout n'est pas révélé, tout n'est pas publié. De ce que m'en dit Catherine, nombre de petits carnets restent, pour le moment, des biens personnels, intimes. Elle envisage d'en faire don à l'IMEC (Institution de la Mémoire de l'Édition Contemporaine) après sa mort. Ces derniers récits cachés seront à leur tour rendus publics, mais qu'une fois ces artefacts orphelins.

c/ Christelle

J'ai contacté Christelle à propos de son blog. Ce qui y est exposé est particulièrement intime, car c'est le fruit de l'exercice demandé par La maîtresse à sa soumise Daiji.

Selon Christelle ce blog répond à un double objectif : il doit permettre la communication entre la dominante et sa soumise en dehors des temps forts de jeux²⁴². C'est par ce biais, entre autres²⁴³, que la jeune soumise atteste avoir rempli les devoirs demandés par sa maîtresse (par exemple faire un *post* à une régularité déterminée, conter une expérience réalisée selon les instructions de La maîtresse, etc.). Les deux femmes étant séparées géographiquement, une bonne partie de leur relation se fait à distance. Le blog est un outil qui permet de pallier cette distance. Le blog leur permet de garder contact, de communiquer, et se fait source d'information complémentaire, nécessaire pour la domination (le savoir c'est le pouvoir, comme dirait Foucault). Toutefois, elles auraient très bien pu faire cela par mail, à l'abri de tout regard extérieur.

La mise en public est pensée, volontaire. Ce n'est pas quelque chose qu'elle propose à tous ses soumis, cela est spécifiquement pensé pour Daiji. En effet, Christelle estime que Daiji a besoin de s'assumer et le regard d'autrui peut y contribuer :

Si j'ai fait ça avec Daiji, bon déjà parce que j'adore écrire et elle aussi, mais c'est surtout pour qu'elle puisse exprimer ses émotions, parce que pour elle c'est

²⁴² Pour plus de précisions sur cette notion de temps fort se référer à l'introduction de la 3^{ème} partie.

²⁴³ Elles ont aussi des communications privées par téléphone ou bien en face à face en dehors des temps froids lorsqu'elles sont en présence l'une de l'autre.

très compliqué d'écrire ce qu'elle ressent, ce qui l'habite, ses états d'âme. C'était pas du tout à but de... euh exhibitionniste comme certains qui envoient leur blog partout sur la terre. Nous non. J'ai personne pour ainsi dire en bannière et je veux que personne d'ailleurs, pour ainsi dire, nous mette en bannière dans leur blog. C'est pas le but du blog.

Elle voulait donc que la jeune femme ait un espace d'expression et qu'elle puisse avoir des retours de la part de personnes capables la comprendre et l'encourager.

Ainsi ce journal en ligne ressemble plus, à terme, plus à une correspondance, entre la jeune soumise et sa maîtresse, puisque cette dernière publie régulièrement des post en réponse à ceux de sa soumise mais aussi avec une communauté bienveillante puisque les internautes peuvent commenter les *post*. Le « journal intime » se fait véritable conversation en réseau.

Cet objet est donc écrit pour La maîtresse, mais également pour des inconnu/e/s du net. Il me semble toutefois que l'échange avec La maîtresse prédomine car dans ses *post* Daiji s'adresse directement à elle et non aux membres de la communauté virtuelle qui suit leurs aventures. En cela, l'écrit conserve une dimension intime, tant elle semble faire abstraction du caractère public de la conversation. En outre, Christelle m'explique lors de notre entretien que le blog n'est pas accessible à tous.

Fidèle à son objectif d'accompagner la jeune femme dans son acceptation de soi, il n'est pas question de l'exposer à des regards malveillants. Par conséquent, Christelle a pensé le blog de sorte à ce qu'il ne soit pas accessible à tous. Il ne peut être trouvé via un moteur de recherche, l'internaute ne peut y accéder que s'il détient l'URL. L'accès au blog se fait donc au gré d'une chaîne de transmission. Cela limite le nombre d'individus pouvant accéder à l'objet et permet de générer un tri, indirect, du public : les individus transmettront l'URL à des amis ou des personnes intéressées par ce type de jeux. L'information circule ainsi au sein d'une population principalement adepte de jeux BDSM* et de ce fait capable d'apprécier la démarche et d'encourager la jeune soumise. Comme elle le précise dans le passage cité, le blog n'a pas pour vocation de faire la promotion de leur binôme et de leurs activités BDSM*, il ne s'agit pas de gagner en

popularité sur le Net. L'objectif est centré sur les besoins de Daiji, estimés par Christelle, d'où cette diffusion volontairement limitée de l'artefact.

À travers ce blog, sa soumise reste masquée par son nom de soumise « Daiji », décidé communément par les deux femmes. Christelle, quant à elle, est uniquement présentée comme « Maîtresse » mais cela est dû au fait que Daiji souhaitait l'appeler ainsi et que la dominante lui a demandé de s'y tenir strictement (histoire d'entretenir la logique du jeu, je présume). Je présume que Christelle n'aurait pas rechigné à user de son prénom publiquement. Il faut dire qu'elle est de ces informateurs qui ont rejeté ma proposition d'anonymat (alors que, dans son cas, le maintien de l'anonymat était bien plus aisé). C'est un choix politique si je puis dire, tout comme cela l'est pour Erik : ils ont décidé de s'assumer au grand jour. Elle m'explique à ce propos que tout son entourage est au fait de ses goûts et de ses relations. Elle ne souhaite pas vivre cachée.

Le blog est l'artefact érotique qui m'a amené jusqu'à Christelle, mais il s'avère qu'elle en a produit d'autres écrits. Elle a ses propres « petits carnets », certains de ses amis disent d'ailleurs, non sans humour, qu'elle fait sa « Catherine Robbe-Grillet ». Ces carnets, contrairement au blog accessible via internet, sont tenus secrets et protégés. Elle en a débuté un au commencement de sa relation avec Daiji, mais cette dernière n'y a pas accès. Elle n'en a même pas connaissance. Christelle m'explique qu'elle lui en fera cadeau lorsqu'elle estimera le moment venu, tout comme son premier dominant l'a fait pour elle. Il s'agit donc d'écrits privés, mais qui, à terme, seront partagés dans un cercle extrêmement ténu. Elle confère une grande importance à ces écrits au point où ils sont désormais conservés dans un coffre sécurisé en dehors de son logement. C'est un cambriolage qui lui a fait prendre conscience du risque de perdre ces écrit et que cela lui était insupportable.

Pour finir, elle ne vit pas de ses créations. Ni elle ni Daiji ne tirent un quelconque revenu de ces activités érotiques et créatives et ne semblent pas s'en préoccuper. Comme dit, « ce n'est pas le but ». Christelle gagne sa vie grâce à des jobs qui n'ont rien à voir avec ses passions érotiques. Elle a été un temps agent immobilier, « croque-mort », et lors de l'entretien elle travaillait dans les assurances.

B/ Ceux qui créent dans l'optique d'être publié

a/ Étienne et M. M.

Étienne et M. M. ont pour point commun de produire des artefacts érotiques dans la perspective de les exposer et potentiellement de les vendre, sans pour autant faire de cet objectif un impératif. C'est pour cela que je vais présenter leur parcours conjointement.

J'ai contacté Étienne pour ses livres érotiques, mais il est intéressant de noter que son champ d'activité artistique ne se limite pas à l'écriture de romans et d'articles pour les journaux (satiristes et féministes). Il s'adonne à la musique, au jazz plus particulièrement (il joue du saxophone). Il est d'ailleurs souvent présenté comme auteur, musicien et compositeur²⁴⁴ ainsi qu'en tant qu'éducateur spécialisé, car c'est là le travail qui le fait vivre. En outre, il détient un doctorat en anthropologie, ce pour quoi il écrit également des ouvrages sur des problématiques sociétales.

C'est pour ses peintures que j'ai tenu à rencontrer M. M. C'est son principal champ de création érotique bien qu'il crée également, à l'occasion, des installations. Mais il me semble intéressant de noter que, pour réaliser ses peintures, il lui faut récolter/créer des supports visuels qui lui permettront ensuite de peindre ses fantaisies. C'est là tout l'intérêt des séances photos : créer de la matière pour les peintures. Il n'hésite pas, par ailleurs, à passer devant l'objectif quand l'occasion se présente. Il est photographe ou modèle selon les opportunités. Enfin, il m'a parlé de son intérêt pour l'écriture, mais il estime ne pas maîtriser suffisamment bien la plume pour s'y lancer vraiment. Il dit attendre, pour s'y mettre plus sérieusement, de « sucrer les fraises » (autrement dit de ne plus être en mesure de peindre à cause des affres de l'âge). Actuellement il est à la retraite, mais par le passé il était professeur des écoles (situation professionnelle dont je tiendrai compte).

Étienne comme M. M. ont toujours eu (et jouissent toujours) d'un revenu stable et sécurisant. La production d'artefact érotique fournit un revenu complémentaire, instable et incertain, mais manifestement ils ne comptent pas sur cette ressource pour assurer leur subsistance. La production érotique n'est pas motivée par le gain, c'est une activité

²⁴⁴ C'est ainsi qu'il est présenté à la télé et à la radio lorsqu'il intervient dans l'émission *les Grandes Gueules*.

à laquelle ils s'adonnent avant tout par passion, d'après les propos recueillis en entretien. Étienne mentionne également que s'il écrit c'est aussi pour encourager ses lecteurs à tenter de nouvelles choses. C'est d'ailleurs pour cela qu'il crée un héros faillible, un héros humain, plausible et des femmes réalistes, des femmes qui « ne pensent pas qu'à se faire tirer » contrairement à ce qu'il voit dans d'autres ouvrages érotiques :

Esparbec [auteur érotique connu], si tu veux ça fait beaucoup bander, ça fait mouiller les femmes et tout, je te jure ! Sur le plan érotique c'est extrêmement efficace ! Mais moi je suis toujours un peu gêné parce que c'est toujours des nanas qu'on rencontre rarement dans la vie quand même. (...) si tu lis mes bouquins euh, surtout les bouquins réalistes euh... tu vois, les femmes dont je parle, on peut les rencontrer ! Elles peuvent résister, elles peuvent dire non, c'est pas des obsédées sexuelles.

Partager son expérience est une façon pour lui de montrer à ses lecteurs que tout cela est possible, accessible à chacun pour peu de rester ouvert à l'aventure. Il a cœur d'enjoindre autrui à développer son potentiel érotique personnel.

Ils se permettent tous deux de produire à perte ou de refuser des commandes : M. M. refuse les commandes qui ne le séduisent pas ou alors il négocie pour n'être tenu à aucune date de rendu. Créer sans date butoir lui permet de donner le temps à une idée séduisante de germer dans son esprit. Sans idée séduisante, il semble refuser d'investir du temps dans la création, ce qui prouve qu'il n'y a pas création sans un minimum d'intérêt et de plaisir personnels.

Étienne quant à lui a produit plusieurs livres qui ont été refusés par sa maison d'édition (la Musardine). Il n'y a jamais certitude de publication, hormis lors de négociations en amont ou après acceptation d'une commande. Le fait que l'objet ne soit pas publié ne semble pas froisser Étienne outre mesure. Il a produit ainsi une revisite de la vie de Jésus en lui rendant sa sexualité et il a également produit *L'enfance de l'obsédé* (Liebig. Sd. Non publié), récit où il livre ses premières curiosités sexuelles, les deux écrits ont été refusés à la publication. Toutefois, Étienne n'a pas dit son dernier mot et souhaite visiblement démarcher une autre maison d'édition. S'il écrit, c'est avant tout par plaisir,

parce que cela l’amuse (d’inventer une sexualité à Jésus par exemple et surtout de jouer avec les mots) mais aussi parce que cela peut s’avérer excitant. Il dit d’ailleurs « bander », de temps à autre, durant la retranscription de ses souvenirs :

Bien sûr, je bande, tout, oui, oui... et puis je me projette beaucoup dans ce que je... en plus c’est que des trucs vécus, enfin tu vois... j’invente rarement donc... ça me rappelle des souvenirs ! Donc ça me fait bander quoi !

Peut-être aurait-il plus de chance d’être publié s’il changeait de stratégie, mais cela ne semble pas être au programme.

Rendre publics les artefacts n’est pas toujours chose aisée, surtout lorsque ceux-ci sont particulièrement scabreux ou provocateurs. Redonner une vie sexuelle à Jésus, parler d’expériences sexuelles entre enfant et adulte²⁴⁵ ou peindre des individus qui dépècent et baisent en même temps un autre n’est pas une mince affaire dans un pays où, bien que l’art et la presse sont présentés comme libres, la morale « chrétienne » a la peau dure. M. M. en atteste :

La conservatrice du musée²⁴⁶, elle m’a demandé de faire un dessin dans le livre d’or, ce que j’ai fait, et là au printemps elle m’a proposé d’exposer un truc, alors qu’au début elle m’avait dit « Je peux pas t’exposer parce que j’avais pas envie de finir mes jours en prison ». Elle m’a dit « Si je t’expose c’est le jour où je quitterai le musée ». (...) Le seul musée qui a acquis des trucs [sous-entendu des peintures] c’est le [nom du musée] à Genève ? (...) Et le directeur, il m’a dit « quel autre musée prendrait tes œuvres !? » ?

Un artiste de renom a qualifié les œuvres de M. M. de « saute-fusible ». Il ne cherche pas à plaire au public, il cherche avant tout à déposer sur le papier ses propres fantaisies. Pas étonnant que les médiateurs hésitent à l’exposer, considérant qu’associer leur nom à ces œuvres est potentiellement dangereux pour leur carrière, leur renommée personnelle.

²⁴⁵ Dans *L’enfance de l’obsédé* (Liebig. Sd. Non publié), Étienne Liebig raconte ses expériences, enfant, avec un abbé, il pense d’ailleurs que c’est en partie pour cela que l’œuvre a été refusée à la publication. En *off*, avec humour il me dit que ce livre est « maudit ».

²⁴⁶ Dédié à un artiste célèbre notamment pour ses dessins politiques et érotiques.

Il parvient tout de même à exposer, c'est d'ailleurs lors de deux expositions que j'ai découvert son travail : l'une lors d'une convention de tatouage de Strasbourg et l'autre hébergée par la Maison Bleue²⁴⁷ (lieux qui font régulièrement la place belle à des concerts, des performances de suspension avec crochets, de *Shibari**, etc.). À noter toutefois que ces lieux sont excentrés du centre-ville, payants (pour le salon du tatouage) et souvent fréquentés par une population spécifique attirée par ce type d'exposition et de spectacles. Le champ d'impact est donc relativement faible et sécurisé.

M. M. est également publié par une petite maison d'édition intitulée Bon Goût (non sans ironie) et Mondo Bizarro, éditions spécialisées dans la diffusion de produits artistiques « bizarres » comme le nom l'indique. Ainsi il ne rechigne jamais à « répandre le venin » comme il se plaît à le dire, mais exposer, diffuser ses œuvres est souvent une affaire complexe.

Quant à Étienne, il publie ses ouvrages érotiques à la Musardine prioritairement. Maison d'édition qui, comme décrit précédemment, ne jouit pas d'une grande visibilité dans les lieux de vente autres que ceux spécialisés dans l'érotisme et la sexualité.

Ainsi, Étienne et M. M. créent avant tout pour leur propre amusement et non en vue de séduire un public et ouvrir un marché rentable. Parfois, ça prend parfois ça ne prend pas, mais cela n'est pas problématique étant donné qu'il ne s'agit pas là de leur source de revenus principale, qu'ils ont des revenus fixes en parallèle. L'absence de rentabilité ne les met pas en danger, eux et leur famille.

Concernant la question des pseudonymes M. M. n'en a pas. Certains de ses fanzines présentent même des photos de l'artiste. Il ne semble pas rechercher l'anonymat, hormis dans le cadre de ma recherche. J'émetts l'hypothèse qu'il maîtrise relativement bien le champ d'impact de ses publications : il sait où tout cela circule, jusqu'où cela peut se répandre, or dans le cas de cette recherche il n'a pas de maîtrise du circuit de propagation de ses dires ni de leur mise en forme (qui peuvent être malmenés par

²⁴⁷ Lieu accueillant des expositions, mais aussi des concerts et des performances.

l'analyse). La maîtrise de son propos et de son devenir est une problématique récurrente parmi les membres de la population.

Quant à Étienne Liebig, il s'agit bel et bien là d'un pseudonyme inventé de toute pièce. Or, le lien entre ce personnage et sa réelle identité est aisé à faire : il suffit pour cela de faire une rapide recherche sur internet. En outre, son visage est associé à son pseudonyme étant donné qu'il passe à la télévision sous le nom d'Étienne Liebig.

La question se pose alors : pourquoi continuer à se présenter sous ce pseudonyme ? Il m'explique que cela lui sert principalement à dissocier son activité d'écrivain érotique de son travail dans le social où il est connu sous sa véritable identité (il est plus aisé de trouver la véritable identité de l'Étienne en partant de son pseudonyme que l'inverse). En outre, il semble s'être accoutumé à être appelé et nommé ainsi. Il s'agit là d'un personnage, d'une version de lui dont il aime à jouer et qui le galvanise. En effet, Étienne Liebig n'est pas juste son nom d'auteur érotique, c'est aussi le nom du héros dont on suit les aventures à travers ses livres. Étienne Liebig est ainsi plus qu'une seconde identité c'est un personnage qui habite autant la réalité que la fiction, et qui par certains côtés est devenu plus réel que celui que son créateur a, en fait, moins d'occasions de représenter au quotidien.

b/ Gala (Fur) et Erik (Berlin Tintin)

Si j'ai pris contact avec Gala et Erik c'est parce qu'ils ont tous deux produit des romans érotiques. À l'instar des individus présentés jusqu'à présent, leur activité artistique ne se limite pas à un type d'artefact. Erik écrit et réalise également des peintures qu'il a exposé par le passé (je ne sais pas s'il les commercialisait ou non). Gala quant à elle s'adonne également à la réalisation de documentaires et films érotiques. Tous deux ont pour particularité de vivre en majeure partie de la vente d'artefacts érotiques divers.

En effet, en plus de ces activités plus ou moins lucratives, ils sont tous les deux journalistes (ou l'ont été) pour des revues spécialisées.

Berlin Tintin était publié essentiellement par des magazines gay. *Pride : Chronique de la révolution gay 1992-2005* (Rémès 2017) est d'ailleurs une compilation de ses

meilleurs articles. Ses sujets préférés sont la prévention des IST (et plus récemment du *Chemsex**), la question homosexuelle (notamment l'homophobie) et parfois des sujets plus globaux sur la sexualité et le plaisir. Gala, pour sa part, a réalisé des reportages pour une revue SM*. Dans *Les soirées de Gala* (Fur 2003), son personnage va d'ailleurs visiter les donjons parisiens et rencontrer les dominatrices* qui y opèrent dans le cadre de ses activités journalistiques. Elle se rend également dans les manifestations SM* et en fait des articles.

Tous deux ont une approche que je qualifierai d'engagée, car à travers leurs différents écrits (articles et livres) il s'agit de démystifier certaines pratiques, certaines façons de vivre et d'enjoindre la population à la tolérance, à l'ouverture. En entretien, Erik m'explique qu'il écrit pour dire l'indicible, révéler ce qui se passe dans la communauté. C'est selon lui son devoir en tant que journaliste. Tous deux disent également écrire dans l'optique « d'assumer » leurs goûts sexuels.

Ces sujets d'investigation n'ont pas été imposés aux deux informateurs. L'objet d'investigation n'est autre que leur propre « communauté », pratiques et fantaisies. Ils n'ont pas eu à se modifier, à se formater pour le poste, celui-ci est adapté à leurs particularités érotiques personnelles. Ils ont trouvé une activité professionnelle adaptée, permettant de vivre de ce qui les passionne, mais aussi de ce qui compte pour eux sur le plan politique.

Notons également que les deux personnages créés par Gala et Erik vendent un autre type d'artefact érotique : des séances de « massage » pour Berlin Tintin et de « domination » pour Gala Fur. Je suppose que vendre des services érotiques/sensuels/sexuels pourrait s'avérer être une source de revenus non négligeable.

La professionnalisation de la création d'artefacts érotique pourrait peser sur la liberté des informateurs à créer uniquement au gré de leurs fantaisies. Toutefois, je constate que les informateurs s'arrangent pour avoir à faire le moins de concession possibles concernant leurs créations, et conserver ainsi une certaine marge de liberté.

S'ils tiennent à publier leurs artefacts érotiques et potentiellement à vivre de cette activité, ce n'est pas à n'importe quel prix. Erik, par exemple, a refusé des commandes :

Il voulait [son éditeur] que j'écrive un roman. Une romance gay, tu vois, pas un truc *trash*, un truc très positif et euh... ça m'intéresse pas quoi. Je préfère... il faut s'attaquer à la part obscure. C'est ça le plus intéressant quoi. En fait il voulait que je fasse « Cinquante nuances de Grey » en cinquante nuances de pédés tu vois ? (...) Donc pas de drogue, pas de *fist**, pas de SM* trop prononcé, moi ça m'intéresse pas quoi, tu vois. Donc mes éditeurs classiques ils me prenaient plus de bouquins quoi. (...) c'était trop *underground* et pas assez vendable quoi.

En refusant ces opportunités Erik perd potentiellement une occasion de vendre à coup sûr un ouvrage²⁴⁸. C'est un manque à gagner notable. Il préfère la vulnérabilité financière à la soumission au marché. Il aura également bien des difficultés à publier certains ouvrages, notamment un qui, comme pour Étienne, traite de la question des rapports sexuels entre mineurs et adultes :

Le livre sur la sexualité des enfants je l'ai pas signé parce qu'il [son contact à la Musardine] veut prendre sur pièce, mais il m'a dit que si c'était littéraire il le prendrait quoi alors que [son contact aux Éditions Blanches] m'a dit « Non », directement quoi. Il veut pas avoir un bouquin où on voit un gamin de douze ans se faire enculer ça, ça... (...) C'est un sujet hyper tendu quoi. Je savais que j'allais avoir des problèmes avec ça, mais bon tant pis.

Ses propositions sont souvent refusées, car comme il l'évoquait dans la citation précédente, il a toujours à cœur de s'attaquer à la part « obscure » de la sexualité. Autrement dit à ce qui se fait en silence, jamais rapporté (souvent parce que l'entreprise est justement beaucoup trop risquée).

Guillaume Dustan a fait partie de ceux qui ont tendu la main à Erik pour faire entendre sa voix, mais il faut dire qu'il était lui aussi coutumier des scandales. Il fallait un éditeur aussi subversif que lui pour l'aider à creuser sa place parmi les ouvrages érotiques supposés être de simples supports à rêverie et masturbation.

²⁴⁸ En répondant à la proposition de l'éditeur, il aurait eu la certitude d'être publié et sans doute que le livre aurait connu un certain succès, car ces derniers connaissent le marché et savent ce qui se vend bien et ce qui se vend moins bien.

Pour publier, Erik a toutefois accepté quelques modifications de forme, mais jamais de fond. Il a notamment accepté de présenter l'histoire comme une autofiction, en écrivant à la première personne (style privilégié par les maisons d'édition qui l'ont publié). Sur le fond il se dit sans concessions. Son témoignage et sa pensée sont préservés, bien que cela ait un prix. À l'heure actuelle, il est publié chez Blanche et à la Musardine, affiliation par défaut selon l'auteur :

Rachel : Et c'est quand même des éditeurs érotiques...

Erik : Oui, c'est les seuls qui m'ont accepté hein !

Rachel : Mais euh... si toi t'aurais pu choisir ton éditeur, imaginons, demain tu peux te faire imprimer par n'importe qui ...

Erik : Ah bah je choisirai un grand éditeur généraliste hein, bien sûr...

Rachel : Genre ?

Erik : Bah Flammarion. Ouais je pense.

N'acceptant pas de plier sur le fond, sur le sujet de ses écrits et son approche, il s'est vu contraint de passer par des maisons d'édition spécialisées dans l'érotisme offrant moins de visibilité qu'une maison d'édition non spécialisée et connu. Il ajoute plus loin :

Blanche il publie Soral ! Ce qui n'est pas forcément un bon voisinage non plus.

En effet Blanche publie également des écrits politiques, parfois fortement polémiques. Ainsi les ouvrages d'Erik sont susceptibles d'être entachés par les jugements portés sur les autres auteurs publiés par ces maisons. Notons que la plupart de ses livres ont connu une certaine médiatisation (pour un ouvrage qualifié d'érotique), mais ce n'est pas tant le fruit d'un enthousiasme pour sa prose que d'une polémique qui a démarré dans le milieu gay et qui s'est progressivement propagée sur la place publique (pour plus de détails se rapporter à la partie 2, chap. II, 2/).

Gala me dépeint à son tour un véritable parcours de combattante afin de publier ses livres. Elle a dû essayer bien des refus avant de trouver un éditeur. Parcours d'autant

plus rude que, tout comme Erik et les autres auteurs interrogés, elle n'était pas prête à transiger avec le fond, avec sa réalité :

Tout est passé sans modifications. Je n'accepte pas les modifications.

En somme, plutôt chercher ailleurs que soumettre son œuvre à la modification. Gala me fait part en entretien des raisons présentées par les maisons d'édition pour justifier leur refus :

Gala : Chez Grasset ils sont trois à avoir la décision finale, ils doivent être tous les trois d'accord et y'en avait un qui était pour et deux qui étaient contre... donc il [l'ouvrage] n'est pas passé bien que celui qui était pour voulait vraiment le bouquin. Par la suite, assez découragée... après avoir sonné à pas mal de portes avec ton *book*, tout d'un coup quelqu'un te dit que « Ah bah tiens ton livre là je vais te l'éditer. » (...)

Rachel : Et pourquoi vous dites que c'est un livre qui est paru trop tôt ?

Gala : Bah si je l'avais présenté chez Grasset disons, deux ans plus tard, je pense que les deux autres personnes auraient dit « Banco ! ».

Rachel : C'est plus par rapport aux éditeurs ?

Gala : Par rapport aux éditeurs, oui, oui... euh l'opinion publique fait l'éditeur et c'est pas l'éditeur qui fait l'opinion publique donc... (...) l'éditeur il suit le mouvement et, à quelque part, il ne publie que ce qu'il y a dans la tendance... (...) et ce qui peut leur rapporter trois sous. (...) Heureusement qu'il y a quand même eu Grasset [nom du contact] en l'occurrence qui m'avait dit que le livre était très bien écrit, qui m'avait fait quelques compliments, mais qui ne le publiait pas parce que les deux autres étaient pas d'accord, on ne peut pas publier un bouquin sur le SM... (...) Après, y'en avait qui... auraient pu être d'accord, mais à ce moment-là il fallait vraiment que ce soit un peu plus misérabiliste quoi. (...) pour eux ils y ont vu que du plaisir et il fallait que l'auteur souffre, que je déballe davantage. Ils disaient que je faisais pas assez de choses, que j'allais pas assez loin...

Dans son cas, le sujet est considéré hors de la tendance, non rentable. Elle aussi visait une maison d'édition non spécialisée dans l'érotisme, et connue. Était-ce pour pouvoir atteindre plus de monde ? Pour mieux valoriser leur produit et leur écriture ? Sans doute les deux. Le fait est que, tout comme Erik, ces grandes maisons non spécialisées ont refusé son ouvrage, ou du moins l'ont refusé en l'état. Il fallait modifier le fond, faire du personnage masculin un « initié » au SM*, et cela Gala n'y consentait pas. La répartition des rôles D/S* selon le genre est l'autre argument présenté par les représentants des grandes maisons non spécialisées afin de justifier leur refus :

Quand on voit « Cinquante nuances de Grey » on voit bien qu'il faut que la femme soit soumise, qu'il y ait une initiation (...) en général c'est une femme qui est initiée... y'en a marre ! Les choses ne se passent pas comme ça ! (...) Il faut toujours un récit, un roman, etcetera. Ça doit toujours être un récit de femme soumise. Ça ne peut pas être un récit de femme dominatrice*, la femme dominatrice* est très, très mal vue. Encore aujourd'hui c'est vraiment mal vu.

Ainsi les histoires contant des rapports de domination sexuels peuvent être un filon économique... Mais ce uniquement lorsque les femmes sont soumises à des hommes, que l'histoire s'inscrit dans la logique de ce qu'on appelle le patriarcat. Publier un ouvrage traitant de SM* où l'héroïne est une femme dominante (plutôt que soumise) qui présente la pratique, avec ses hauts et ses bas, mais sans que cela débouche sur de la misère, un échec, cela ne passait pas.

Toutefois, la volonté de Gala à témoigner ne saurait subir les contraintes extérieures qui incitent à lisser le trop irritant ou à rajouter « du pathos » là où il n'y en a pas, sous prétexte de conforter les représentations populaires.

Gala a fait le tour des maisons d'édition, nomade, jusqu'à être acceptée par la Musardine qui est sa principale maison d'édition à l'heure actuelle²⁴⁹.

Ainsi, les deux informateurs visent à professionnaliser certaines de leurs activités créatives (érotiques) mais visiblement cela ne doit pas se faire au détriment de leur liberté de créer. Il ne s'agit pas tant de vivre de l'art que de vivre de son art, ce qui complique les choses étant donné qu'ils ne s'inscrivent pas forcément dans les

²⁴⁹ Elle a aussi publié un roman aux éditions Camion Blanc.

tendances considérées rentables sur le marché du livre (érotique ou non). La liberté et la dimension politique de l'activité priment-elles sur la survie économique ? Nous y reviendrons.

Pour ce qui est de l'usage de pseudonyme, les deux informateurs diffèrent. « Gala Fur » est un personnage, mais aussi un moyen d'assurer l'anonymat de la dame. Elle prend d'ailleurs soin, lors de ses apparitions en public, sous ce pseudonyme, d'apparaître masquée²⁵⁰. Aussi la seule photo de l'auteure observable sur Google la montre également masquée. Conserver une certaine intimité et empêcher la confusion entre elles, auteure et son personnage, sont deux points qui lui tiennent à cœur. Ce pseudonyme lui sert dans le cadre de ses créations à caractère sexuel et plus précisément celles qui relèvent du SM*. À l'instar d'Étienne Liebig, ce pseudonyme est également le nom de l'héroïne présentée dans les ouvrages de l'écrivaine. De ce fait, il s'agit également d'un personnage, d'une identité un peu plus qu'humaine ?

Concernant Berlin Tintin, l'usage de pseudonyme est plus relatif. En effet, les ouvrages sont tous publiés sous le véritable nom de famille de l'auteur « Rémès », ce qui a généré des tensions dans sa famille (notamment avec sa sœur). Conserver son nom de famille et donc associer symboliquement sa famille à ses écrits, s'inscrit dans sa démarche visant à s'assumer pleinement. Assumer son homosexualité ainsi que sa séropositivité. C'est peut-être également un acte militant, mais il ne le stipule pas ouvertement. C'est mon hypothèse.

Si tout comme Christelle il ne compte pas vivre caché, dans la honte de ses goûts, de ce qu'il est, il a toutefois besoin de se préserver et de mettre une distance entre lui et l'histoire qu'il présente dans ses ouvrages. Effectivement, il ne s'agit pas que de son histoire, c'est un *patchwork* d'histoires récoltées au fil des années qu'il a rassemblé et cousu par la fiction. Berlin Tintin, héros de l'histoire, c'est un peu lui, mais ce n'est pas que lui, d'où l'intérêt d'effectuer une dissociation. Enfin, Berlin Tintin, même s'il ne permet pas l'anonymat, sert toutefois de bouclier face aux accusations de ceux qui présument que l'auteur et le personnage ne feraient qu'un. Ce double lui permet de

²⁵⁰ Lors de la séance dédicace, à laquelle je me suis rendue sur son invitation, elle portait justement un masque.

maintenir un espace de doute et donc de liberté, car sous le masque il reste inaccessible pénalement. Mais il n'a pas échappé pour autant à la vindicte populaire.

c/ Ilo et Hugo

Ilo et Hugo sont les seuls membres de la population à vivre d'une seule activité créative à caractère sexuel : la vente de tenues en latex. Toutefois, cette unique activité implique la création de différents artefacts érotiques. Ils produisent également des photos et plus rarement des clips vidéo pour faire la promotion des vêtements à travers des mises en scène qui invitent aux fantaisies. Ilo et Hugo organisent à nouveau des soirées *BDSM*/fetish** qui, aujourd'hui, permettent également d'offrir une visibilité à la marque et à ses produits en faisant défiler des modèles portant les tenues réalisées par Ilo²⁵¹. Enfin, je note qu'Ilo et Hugo créent également des artefacts pour leurs jeux et fantaisies intimes. Par exemple, Hugo cherche encore aujourd'hui à créer un *vacuum bed** spécial avec une esthétique toute particulière, répondant à ses propres *trips**.

À l'instar des autres créateurs, ils n'ont pas débuté leur activité dans le latex parce qu'ils y ont vu un marché prometteur, ils se sont lancés dans cette activité parce que cela les passionnait (Hugo se dit « fétichiste* du latex » et Ilo particulièrement amusée par la création de tenues en latex). En outre, ils avaient envie de faire exister leur propre conception du latex : ludique, festif et coloré. Ils ont profité de leurs compétences pour lancer une activité lucrative. Comme relevé dans la première partie de leur portrait, les produits en latex créés et vendus sont à l'image de leurs goûts et se distinguent grandement des produits proposés par d'autres marques. C'était une prise de risque que de proposer un concept nouveau bien que l'existence de soirées *fetish**, toujours plus ouvertes à l'extraordinaire, pouvait conforter leur décision.

Ainsi ils ont parié sur le fait que leurs tenues en latex susciteraient l'intérêt des amateurs et, par chance, ce fut le cas. Leurs produits ayant séduit une clientèle, ils peuvent alors réaliser des artefacts qui leurs plaisent, tout en gagnant correctement leur vie. Ilo ne rejette pas pour autant toutes les commandes qui s'écartent de ses fantaisies. Elle

²⁵¹ Notons toutefois que même si l'évènement permet de faire la promotion de la marque il n'est pas organisé uniquement dans cette optique. S'ils prennent le temps d'organiser un tel évènement c'est aussi parce qu'ils aiment retrouver leur cercle d'amis dans une soirée telle qu'ils la conçoivent. Ils font en quelque sorte d'une pierre deux coups.

accepte de temps à autre de réaliser des objets en latex purement fonctionnels ou bien à l'esthétique plus classique.

Elle propose également aux clients de réaliser des tenues sur mesures, autrement dit adaptées à la taille de la personne, mais aussi à ses fantaisies. Ainsi elle a accepté de réaliser des tenues de Pokemon en latex, chose qui, bien que très ludique, s'écarte grandement de ses goûts personnels. Elle dit avoir accepté le projet par curiosité, car cela l'amusait et non pas par pression financière. Ainsi elle réalise les projets de ses clients lorsque cela l'amuse, ou la séduit et accepte occasionnellement de créer des artefacts plus classiques, mais visiblement ces commandes sont relativement minoritaires. Ils vivent apparemment suffisamment bien des produits de Mademoiselle Ilo pour pouvoir accepter ou refuser certains projets et limiter la production à la création d'artefacts qui suscitent leur intérêt.

Ainsi leur activité semble osciller entre travail et loisir : ils dépendent financièrement de cette activité, mais comme Ilo le dit si bien, c'est un plaisir pour elle de travailler. Elle ne compte pas ses heures à couper et assembler les pans de latex, parce que cela la passionne, l'amuse.

De plus, Ilo et Hugo n'ont pas eu de difficulté à rendre leur ouvrage public. Il faut dire qu'ils n'avaient pas besoin de passer par un intermédiaire pour cela. Ils s'occupent eux-mêmes de la production mais aussi de la promotion et de la vente. Ils n'ont donc pas à négocier avec un partenaire potentiellement frileux pour présenter leurs artefacts à la population. En outre, lors du lancement de leur activité ils disposaient déjà d'un certain réseau dans le milieu *fetish** Parisien, atout non négligeable pour entreprendre. Ils pouvaient alors déjà jouir du bouche-à-oreille (qui s'opère notamment via les réseaux sociaux).

Pour ce qui est de l'usage de pseudonyme, « Ilo » en est un, contrairement à « Hugo ». Hugo me dit d'ailleurs lors de nos échanges que ce n'est pas la peine de l'anonymiser : ses goûts et activités n'ont rien de secret et il assume tout ce qu'il dit. Erik et Christelle ont également refusé l'anonymat.

Pour ce qui est d'Ilo je n'ai pas le sentiment qu'elle se cache particulièrement derrière ce pseudonyme. Il n'est pas là pour lui assurer l'anonymat étant donné qu'elle se montre

volontiers sans masque sous ce pseudonyme, prêtant ainsi son visage à Ilo. Il me semble que, à l'instar d'Étienne, elle a coutume d'être appelée Ilo (ses amis et même Hugo l'appellent ainsi, je n'ai entendu son vrai prénom qu'une seule fois). Il s'agit moins d'un personnage, d'une seconde identité avec laquelle il est possible de jouer que d'un surnom. Ils disent tous deux ne pas avoir à se protéger, car ils vivent dans un univers relativement bienveillant, composé d'individus acquis à leur cause.

Notons que leur activité est relativement soft comparativement à celles des autres informateurs : en partant de l'observation du site et des produits vendus, il n'est pas possible de présumer quoique ce soit à propos de leur intimité et de leurs goûts en matière de sexualité (on peut supposer qu'ils aiment le latex, mais sans plus). Les objets et leur mise en scène sur les photos du site font rarement état de scripts sexuels précis contrairement aux peintures et écrits²⁵². Comme je l'évoquais en amont, l'approche du latex d'Ilo et Hugo est beaucoup moins connotée sexuellement que celle d'autres créateurs d'artefacts en latex. Ils s'éloignent de cet univers SM* avec des tenues beaucoup plus colorées, moins dénudées et surtout très carnavalesques, qui rappellent davantage l'univers de la fête.

Avant de passer à la présentation suivante il me semble important de préciser que la plupart des informateurs qui ont connu des difficultés à diffuser leurs artefacts (à cause du médiateur) ont trouvé/créé un autre média qui augmente leur visibilité²⁵³. Étienne fait de la radio sur une grande antenne. L'émission est même rediffusée sur une chaîne télé, accessible à tous via le net. Quant à Gala, Erik et M. M. tous trois ont créé leur propre site internet où ils parlent, présentent leurs créations érotiques. Toutefois, ils ne parviennent pas pour autant à intégrer la culture de masse.

Je fais l'hypothèse que, dans tous les cas présentés, ceux qui accèderont à ces produits sont des individus déjà intéressés par ces questions de sexualité et qui ont fait des

²⁵² Hormis quelques photos où les modèles revêtus des tenues de latex sont dotés de matériel caractéristique de jeux SM* ou adoptant des postures de domination ou de soumission mais rien de bien étonnant pour une entreprise qui souhaite vendre des tenues en latex.

²⁵³ Je ne peux toutefois faire ici un lien de cause à effet, autrement dit je ne peux pas assurer qu'ils ont créé ces sites ou qu'ils participent à ces événements uniquement pour faire la promotion de leurs œuvres, mais je note simplement que cela peut y contribuer.

démarches pour se procurer des produits répondant à leurs goûts (c'est notamment mon cas). Autrement dit, leur visibilité est relativement restreinte et réservée à une population spécifique (que cela soit voulu comme dans le cas de Pierre concernant ses performances, ou non, ce qui semble être la tendance majoritaire). On est loin dans leurs cas d'artefacts érotiques particulièrement médiatisés dont toute la population est susceptible d'avoir entendu parler tel que *Cinquante nuances de Grey* (James 2014) (qui fait d'ailleurs figure d'exception, car rares sont les objets érotiques médiatisés de la sorte).

Les artefacts, de par leur nature et leur degré de diffusion, opèrent un tri dans la population, mais ce tri n'est pas nécessairement désiré par le créateur. Même si, dans l'absolu, les produits sont accessibles à tous ils n'atteindront très certainement qu'une faible partie de la population étant donné qu'il faut fournir un effort pour y accéder. Il est possible de tomber sur l'un d'entre eux par hasard, mais le plus souvent la rencontre de ces artefacts est le fruit d'un acte volontaire. C'est ce que je déduis de cette présentation, de ma propre expérience ainsi que des informations récoltées au quotidien.

C/ PD : celui qui œuvre dans l'ombre

Concernant la création et surtout la diffusion des artefacts PD fait figure d'exception au regard du reste de la population sélectionnée. Contrairement aux autres informateurs, ce ne sont pas ses artefacts qui m'ont amenée à prendre contact avec lui²⁵⁴. Jusqu'alors compagnon régulier de bistrot, c'est à l'occasion de l'annonce de mon sujet de thèse que PD s'est ouvert à propos de ses créations érotiques et qu'il m'est apparu comme un informateur potentiel.

Une fois son secret révélé, PD m'explique avoir créé divers types d'artefacts : des outils de plaisirs (on pourrait dire *sextoys*) mais également des photos de scènes érotiques. Plus tardivement, il me parlera d'écrits qu'il dit « licenciés ». Certains de ces artefacts ont été créés par lui seul, c'est le cas des écrits et de certains outils de plaisir tel qu'un

²⁵⁴ Nous verrons plus tard que les artefacts ont bien un pouvoir d'attraction.

gode en métal et les canules à lavement. D'autres bricolages érotiques tels que des moulages de sexe, godes improvisés ainsi que les photos ont, quant à eux, été réalisés avec la complicité de certaines de ses partenaires de jeux sexuels.

S'il s'est lancé dans la confection d'un moule de son sexe (et de celui de sa partenaire) c'est parce que l'idée les avait séduits, lui et une de ses « amies ». C'est dans le cadre de cette relation²⁵⁵, motivés par leurs jeux et les idées qui en découlent, qu'ils se sont lancés dans la création. Ils réaliseront ce projet à quatre mains. Il en va de même pour la photo. La partenaire et la relation nouée se font source d'inspiration et conditions dans bien des cas à la réalisation de ces projets, en ce qui concerne PD. La réalisation de photos d'une femme jouant avec un poireau ne pouvait se faire sans la complicité d'une d'elles, peu farouche.

Ainsi ces artefacts érotiques sont inspirés et créés dans un cadre intime, soit entre lui et lui-même, soit entre lui et certaines heureuses rencontres. Aucun de ces artefacts n'ont été rendu public et/ou vendu. Néanmoins, j'apprends qu'ils ont circulé dans un circuit intime, maîtrisé et ténu.

Il m'explique, par exemple, que le gode aux formes suggestives qu'il a créé avec un bout de métal a régulièrement été mis à la portée de celles qui partageaient sa couche. Il déposait l'objet à proximité du lieu des ébats et les invitait à s'en servir si besoin ou envie. La canule à lavement a également été partagée avec plusieurs « amies » qu'il a connues bibliquement.

Ces femmes ont été sélectionnées une à une avec pour critère leur curiosité/attrait concernant la sexualité et leurs capacités (supposées et/ou vérifiées) à ne pas s'offusquer en cas de propositions audacieuses. Il n'a présenté ses créations qu'à celles, « prometteuses », qui sauraient s'en saisir pour leur plus grand plaisir ! Je fais manifestement partie de celles-ci²⁵⁶ et me suis ainsi vue remettre la canule. Il m'a enjoint à mener l'expérience chez moi, et m'invitait à lui faire mon rapport quant aux effets perçus.

²⁵⁵ Relation concentrée sur le partage de bons moments d'ordres ludiques et sexuels.

²⁵⁶ Il me confie un soir, en off, qu'il m'avait très tôt trouvé « prometteuse » et que cela s'est vérifié avec le temps et nos échanges, ce pourquoi sans doute il a accepté de se prêter à l'enquête et qu'il m'a permis d'observer ses créations et m'a invitée dans certains cas à m'en saisir.

Il me montrera également d'autres créations telles que le gode en métal et d'autres jouets, achevés ou non. Certains ne pourront m'être présentés, car les partenaires de l'époque s'en sont allées avec le fruit de leur relation. Enfin, concernant les écrits, il n'a pas encore jugé bon de me les transmettre. Je n'ai pas demandé à les consulter, fidèle à ma politique d'investigation, mais PD m'a dit qu'il me les confierait un jour. Peut-être ne me sent-il pas encore prête, peut-être ne se sent-il, lui, pas encore prêt à ce partage. Je devine que ma lecture de ses écrits ne se fera pas de son vivant, l'artefact est manifestement trop intime.

Il n'est pas hostile au partage de ses jouets et de ses connaissances mais il fait en sorte que cela ne l'expose pas au jugement. Il confie donc ces objets à celles qu'il connaît bien sur le plan sexuel²⁵⁷. Je note qu'il ne désire pas être connu pour cette activité. Ainsi, lorsque nous avons à parler plus précisément de ses créations, il a bousculé nos habitudes et m'a proposé de nous retrouver en d'autres lieux : soit chez lui, où nous étions préservés de toute oreille indiscreète, soit dans un autre bistrot où personne ne le connaît. Il cherche visiblement à ce que ces activités restent secrètes, en tout cas que cela ne s'ébruïte pas dans son entourage quotidien.

Dans son cas, la diffusion des artefacts est moins aléatoire et donc plus sécurisée que dans les autres cas présentés où les objets sont livrés à un public méconnu (bien que trié dans certains cas). Il tend manifestement à maîtriser au maximum la diffusion de ses objets, de même que la diffusion d'informations concernant ses goûts et activités sexuelles afin de se préserver. Son *leitmotiv* pourrait être le suivant : pour vivre heureux, vivons cachés.

Inspirée par ce qui ressort des autres portraits, j'émet également l'hypothèse que PD n'a pas été encouragé à la publication par une « amie ». En outre, il ne semble pas animé d'un besoin de reconnaissance ou d'une envie de contrarier les discours en vigueur sur la sexualité. Enfin, il n'a pas vécu dans un contexte culturel où les individus sont incités à rendre publique une partie de leur vie privée via les réseaux sociaux, contrairement à aujourd'hui.

²⁵⁷ Je ne fais pas partie de celles qui ont partagé sa couche, mais nous avons tant parlé, et uniquement de « ça », depuis des années. Il pouvait aisément se faire une idée sur mon « potentiel » et mes réactions.

PD est donc le seul membre de la population à ne pas avoir rendu ses créations publiques et, de ce fait, à ne pas être connu et reconnu pour ses créations érotiques. Il n'a donc pas eu à créer d'avatar. Nous verrons plus tard que cela peut avoir un impact sur la séduction de nouveaux partenaires et donc l'expansion de l'activité sexuelle (Cf. Part. 2, chap. II, 1/ et Part. 3, chap. II, 2/). N'ayant pas rendu ses activités publiques il est également le seul dont l'activité créative relève uniquement des loisirs et de la vie privée. En somme, PD est en quelque sorte un bricoleur du dimanche.

3/ Les normos*

A/ *Kinky/normos* : un binôme indissociable**

Penser une sexualité *kinky** revient nécessairement à penser une sexualité *straight*, autrement dit « droite, raide » pour rester dans la métaphore anglo-saxonne. Les deux concepts sont les versants d'une même pièce, tout comme homme et femme : l'un n'a pas de sens, d'existence sans l'autre. Pour bien faire, étudier l'un demande nécessairement de s'intéresser à l'autre. En somme il faut s'intéresser à la norme, à la différence, à la frontière qui sépare les deux groupes d'individus. Il ne sera pas question de normes statistiques mais de représentations de la norme dans la mesure où ma démarche est qualitative et qu'elle repose avant tout sur du déclaratif.

Ainsi, même si mon objet de recherche ne porte pas sur les normos* et leurs pratiques, il m'importe d'en parler, de tenter de la mettre en relief et de la questionner.

Katz a relevé avec justesse la tendance des recherches à se focaliser sur l'exotique, l'atypique et le désintérêt pour ce qui fait justement la majorité, la norme²⁵⁸ :

À moins que nous ne soyons poussés par des voix insistantes, nous ne désignons pas la « norme », le « normal » ou le processus social de « normalisation » et nous les examinons encore moins de manière circonspecte ou comme des sujets susceptibles d'être débattus. L'analyse de l'anormal, du déviant, du différent, de ce qui est autre, ainsi que des minorités culturelles, a toujours eu plus de charme. (Katz 2001 : 21)

Biberonnée (et sensible de surcroît) à l'approche compréhensive issue de l'école de Chicago et de l'interactionnisme durant mes études, j'ai développé une attraction toute particulière pour ce qui relève de la déviance. Or, acquise au discours de Katz, il m'importe de ne pas délaisser l'étude et le questionnement de ce qui semble faire norme au profit de l'exotisme de ce qui semble faire déviance. Présenter et penser la normalité est également un choix politique.

Je vais réaliser une peinture de la normalité en utilisant la totalité de mon terrain : ce que les informateurs m'en ont dit mais aussi ce que j'en entends et perçois au quotidien et à travers les entretiens formel et informels menés avec les autres personnes rencontrées durant mon investigation.

B/ Plus qu'hétérosexuel

La normalité est souvent associée à l'hétérosexualité. Après tout l'opposé de *kinky** c'est *straight*, terme employé communément pour désigner les personnes hétérosexuelles.

²⁵⁸ J'ai constaté d'ailleurs avec étonnement que le dictionnaire dirigé par Janine Mossuz-Lavau (2014. *Dictionnaire de la sexualité*. Normandie : Robert Laffont) ainsi que le *Dictionnaire des cultures gay et lesbiennes* dirigé par Didier Eribon (2003. *Dictionnaire des cultures gay et lesbiennes*. Paris : Larousse) ne proposent pas d'entrée « hétérosexuel » ou même « straight » alors qu'il y a une entrée pour « homosexuel ».

D'ailleurs cette normalité non questionnée, car aproblématique, dont Katz va se saisir c'est bien l'hétérosexualité : « le fantôme souverain, la présence absente qui hantait çà et là les textes modernes sur la sexualité. » (Katz 2001 : 69)

Monique Wittig parle d'une « pensée *straight* », d'une structuration du monde fondée sur la distinction et un rapport spécifique entre homme et femme qui, justement, échappe à l'analyse et apparaît comme immuable, universelle :

(...) bien qu'on ait admis ces dernières années qu'il n'y a pas de nature, que tout est culture, il reste au sein de cette culture un noyau de nature qui résiste à l'examen, une relation qui revêt un caractère d'inéluctabilité dans la culture comme dans la nature, c'est la relation hétérosexuelle ou relation obligatoire entre « l'homme » et « la femme ». Ayant posé comme un principe évident, comme une donnée antérieure à toute science, l'inéluctabilité de cette relation, la pensée *straight* se livre à une interprétation totalisante à la fois de l'histoire, de la réalité sociale, de la culture et des sociétés, du langage et de tous les phénomènes subjectifs. (Wittig 2018 : 72-73)

La normalité serait donc liée à l'hétérosexualité ou, plus précisément, à l'hétéronormativité.

Pourtant la présentation des portraits met en exergue qu'il est possible d'être *kinky** et hétéro. Autrement dit, on peut se sentir hétéro, avoir des pratiques sexuelles principalement entre personnes de sexe opposé, tout en se reconnaissant des pratiques *kinky**. L'un n'exclut pas l'autre. Par ailleurs qu'Erik, en *off*, considère que les homosexuels deviennent de plus en plus « gris » (autrement dit « normaux ») contrairement aux hétéros, qui deviennent de plus en plus « colorés » (diversifiés dans leurs pratiques sexuelles, aventureux et donc *kinky**)²⁵⁹. Dans ce contexte spécifique, le fait de se sentir *kinky** ne se construit pas nécessairement en opposition à l'hétérosexualité, c'est plus complexe que cela.

Finalement, ce n'est pas tant une question de choix de partenaire (selon son genre/sexe) qu'une façon de vivre sa sexualité ? Si on revient au terme *straight* le terme fait avant

²⁵⁹ Il lie cette évolution à l'acquisition du droit au mariage des personnes de même sexe.

tout référence à la droiture. Être *straight*, c'est avoir une conduite « droite » ? Mais qu'est-ce qu'une conduite droite sur le plan sexuel ?

C/ Révision du modèle normatif selon Rubin

Ayant également travaillé sur les sexualités *kinky**, Rubin a formulé une définition de la sexualité « bonne », « normale », « naturelle », en prenant compte de ce qui ne suscite pas de réactions négatives auprès de la population américaine (Rubin 2010). Cette sexualité « normale » est décrite comme : « hétérosexuelle, conjugale, monogame, procréatrice et non commerciale. » (ibid.) Elle ajoute qu'elle doit se faire au sein d'un couple, dans une relation stable, avec des individus appartenant à une même génération. Enfin, cette sexualité doit se dérouler à la maison et s'abstenir de recourir aux différents artefacts érotiques. Elle cite à ce propos le « porno », les « objets fétichistes » et « gadgets érotiques de toutes sortes » (ibid.) Elle précise également qu'il ne convient pas d'endosser des rôles « autres qu'homme et femme » Tout ce qui va à l'encontre de ce modèle serait perçu alors comme « anormal », « contre-nature », « mauvais » (ibid.).

Son approche est intéressante, car l'hétérosexualité n'est qu'une variable parmi d'autres dans la définition de la sexualité « normale ». Son approche permet de comprendre comment des homosexuels peuvent avoir (le sentiment d') une sexualité « normale » s'ils s'évertuent à remplir les autres conditions ici énoncées comme, par exemple, le fait d'exercer la sexualité dans le cadre du couple voire du mariage, chose possible depuis peu.

Cependant, cette peinture de la normalité me semble exagérée compte tenu des informations que j'ai tirées de mon quotidien, en France. Il est important de contextualiser le propos de Rubin : il s'agit là de la représentation de la normalité qu'elle attribue aux Américains dans les années 70. Mon étude quant à elle se borne à la France (et plus précisément à l'Alsace et à Paris) entre les années 2013-2018. Les axes de réflexion développés par Rubin sont intéressants, mais il m'importe de les nuancer, voire d'étendre la liste des variables qui font la normalité.

Il importe de relativiser la question de l'orientation sexuelle. Certes, l'hétérosexualité va de soi, c'est d'ailleurs l'orientation sexuelle attribuée par défaut, faute d'information. Comme le précise Catherine Deschamps :

(...), du fait de « l'évidente » hétérosexualité dans les sociétés occidentales, elle est rarement nommée. L'hétérosexualité, plus qu'un sujet, devient l'objet par lequel est définie la normalité. L'hétérosexualité, et les hétérosexuels, sont tellement « visibles » et majoritaires qu'ils n'ont pas à « se donner à voir » pour prouver leur existence (...). Les hétérosexuels, on le constate au quotidien, ne se disent pas entre eux qu'ils sont des hétérosexuels. Pour reprendre une expression du militantisme gay : les hétérosexuels ne font pas leur « *coming out* ». (Deschamps 2002 : 25)

Pour autant, on ne peut nier l'évolution de situation des homosexuels dans la société. Certes, ils sont encore considérés comme une minorité sexuelle, mais ils ont gagné en droit et en reconnaissance. L'homophobie est réprimandée, le mariage pour tous légalisé et la société se questionnent aujourd'hui sur le droit des personnes homosexuelles à former une famille, ce qui implique la procréation (droit PMA, GPA et à l'adoption) et la reconnaissance du lien parental. Notons également que l'homosexualité est la seule « façon d'aimer » qui a été retirée de la longue liste des paraphilies²⁶⁰. Ce type de relation n'est peut-être pas majoritaire, mais il semble qu'elles deviennent de plus en plus tolérables (le combat contre l'homophobie est toutefois loin d'être achevé).

Pour ce qui est du mariage religieux, il n'est plus une condition à la consommation de la relation. Le concubinage s'étend dans le temps et devient monnaie courante²⁶¹. Le PACS est parfois préféré au mariage civil et religieux et sa contraction n'est en rien liée à la question de la sexualité.

²⁶⁰ Les homosexuels ont gagné leur extraction des paraphilies en 1973, année où l'homosexualité a été retirée du DSM-III par L'APA. Elle sera également retirée de la classification internationale des maladies par l'OMS au début des années 90 (le Talec 2008 : 61).

²⁶¹ L'INSEE indiquait en 2011 que « jusqu'à 31 ans, moins d'un couple sur deux est marié et cohabitant » et que sur 32 millions de personnes majeures se déclarant en couple 7 millions sont en union libre et 1,4 millions sont pacés. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281436> (dernière consultation le 28 juillet 2018)

En outre, s'adonner à la sexualité en dehors de toute forme de couple ne choque plus non plus. En atteste le concept de « plan cul »²⁶² facilité depuis peu par une kyrielle d'applications pour smartphone²⁶³. Depuis qu'il est acceptable d'enchaîner les « relations amoureuses », jusqu'à trouver « le bon », ce que Mendès-Leite nomme « monogamie sérielle »²⁶⁴, il est tout à fait toléré que l'individu s'offre des parties de jambes en l'air sans lendemain en période de célibat. Selon moi, le problème n'est pas tant le mode de relation que sa pérennisation dans le temps : ce n'est pas le fait d'avoir des « plan cul » qui pose souci et soulève indignations ou inquiétudes, c'est le fait que ce mode de relation devienne récurrent et évince la recherche d'une « relation sérieuse ».

C'est le constat que j'ai fait suite aux réactions d'une partie de mon entourage et d'un don du sang. Par exemple, lors d'un don du sang, j'ai été invitée à exposer ma situation affective. Cela permet au médecin d'estimer les risques de contamination par une IST et donc la viabilité de mon sang. Je lui ai expliqué que j'avais un partenaire privilégié, que nous n'étions pas en couple et que nous avons chacun nos affaires en parallèle. Le professionnel m'a alors proposé de revenir quand la situation sera « stabilisée »²⁶⁵, autrement dit lorsque nous serons en couple, fidèles. Je lui ai répondu que cela n'était pas dans nos projets, que cette relation était une fin en soi et qu'elle n'avait pas vocation à évoluer. S'en sont suivies de nouvelles questions qui, de mon point de vue d'agent de santé bénévole, n'apportaient rien à l'évaluation de mon état de santé (censé être l'objectif unique de cet entretien). Par exemple, il m'a demandé de préciser en quels lieux nous nous rencontrions. Ce qui n'a aucun intérêt sur le plan médical. Manifestement le mode relationnel que je lui présentais n'allait pas de soi pour lui. Concernant mes proches, certains, informés de ma relation, m'ont incité à la transformer en couple, d'autres, non-informés, me questionnent régulièrement sur ma situation affective : « toujours pas de petit/e ami/e ? »

²⁶² Entendre une relation qui a la sexualité pour seul objectif (en théorie) et qui peut s'étendre dans le temps sans aboutir à une relation de couple. Un « plan cul » peut également désigner une relation sexuelle d'un soir.

²⁶³ Tinder est particulièrement plébiscité et reconnu pour cet usage même s'il n'est pas officiellement conçu à ces fins.

²⁶⁴ Phénomène qu'il lie d'ailleurs à « la libéralisation du divorce, et la régression du tabou de la virginité féminine et de la sexualité pré-conjugale » (Mendès-Leite 2000 : 123).

²⁶⁵ Mon sang a été refusé car je n'ai pas déclaré être en couple, fidèle et confiante dans la fidélité de mon partenaire. Si j'avais menti, mon sang aurait été prélevé, testé et donné.

L'enchaînement de « plan cul »²⁶⁶ ou le célibat de longue durée, amènent à des questionnements ou à des incitations à retrouver la voie du couple. Ces réactions face à mon parcours sexuel et affectif soulignent une conception selon laquelle les individus rechercheraient nécessairement, à terme, à être en couple, ce qui suppose fidélité, maintien de la relation dans le temps et de projets (familiaux notamment). L'important n'est donc pas de limiter la sexualité au couple mais que le désir de couple ne soit pas évincé au profit de relations improductives²⁶⁷. J'en déduis au passage que l'aspect « productif » de la sexualité continue d'importer, c'est en cela que le couple reste valorisé. Pour autant, la sexualité n'est pas limitée à son usage reproductif, le contrôle des naissances promu depuis la révolution sexuelle et largement adopté par la population montre l'intérêt des individus pour une sexualité qui échappe à la pression que représente le risque de grossesse.

Pour ce qui est de la commercialisation des services sexuels, je ne peux que constater la posture abolitionniste de la France et l'adoption de nouvelles lois qui persistent à décourager la commercialisation de ces services²⁶⁸. La sexualité n'est pas censée se monnayer, du moins en apparence²⁶⁹.

La monogamie, ou plus largement la fidélité, reste une variable valorisée, semble-t-il, puisque les individus se mettent encore en couple et que la fidélité leur importe. Philippe Brenot relève parmi les 2513 hommes (hétérosexuels, en couple) interrogés que 78% du panel trouve que la fidélité est une valeur importante. Pourtant 62% d'entre eux se disent également prêt à pardonner une compagne infidèle... sans doute parce

²⁶⁶ Je rappelle par ailleurs que la démultiplication des partenaires est aussi souvent perçue, à tort, comme un facteur d'augmentation des risques de contracter une IST (contrairement au couple qui est, bien entendu, un moyen de préservation plus sûr que le préservatif, du moins selon le médecin cité précédemment), argument qui peut servir à inciter une personne qui s'y adonne à retrouver à réenvisager le couple. Mendès-Leite précise cependant avec justesse que ce n'est pas la démultiplication des partenaires qui augmente le risque de contamination, mais bien l'usage ou non de méthode de protection durant les rapports sexuels (Mendès-Leite 2000).

²⁶⁷ Je dis improductives, car ces relations ne mènent pas au couple et à la construction d'une vie de famille.

²⁶⁸ Concernant la question de la prostitution et de la posture de la France en la matière, se référer à Lilian Mathieu (2015) ou Deschamps et Souyris (2009).

²⁶⁹ Se référer à Paola Tabet. 2004. *La grande arnaque : sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris : L'Harmattan.

qu'ils sont 40% à avoir déjà eu une relation en dehors du couple ?²⁷⁰ Pourrait-on en conclure que la fidélité est importante, mais qu'une petite infidélité de-ci de-là n'est pas si problématique que cela ?

Il est intéressant de relever que, depuis quelques années, le site internet Gleeden propose à des individus en couple/mariés de rencontrer des partenaires sexuels dans la même posture affective, autrement dit à être infidèles. Cette entreprise a affiché ses pubs aux slogans audacieux dans les espaces urbains, par exemple : « Contrairement à l'antidépresseur, l'amant ne coûte rien à la sécu » ; « Tout le monde peut se tromper, surtout maintenant » ; « C'est parfois en restant fidèle qu'on se trompe le plus ».

Le site n'a généré aucune réaction, aucun remous par sa simple existence, c'est cette campagne publicitaire qui a suscité l'animosité d'une frange de la population²⁷¹. Les gérants de l'entreprise ont été accusés (bien sûr !) de faire la promotion de l'adultère. Cet exemple montre une fois de plus que l'infidélité conjugale est tolérée en France mais uniquement dans la mesure où elle se fait discrète, drapée dans le non-dit. L'infidélité est tolérée tant que le mythe de la fidélité est préservé ?

Par ailleurs, d'autres modes de relations affectives et sexuelles émergent et gagnent en visibilité. C'est le cas notamment du concept de polyamour* qui se fait de plus en plus populaire. Des articles y sont consacrés dans les journaux féminins et blogs²⁷². Aussi, des « café poly » sont actuellement proposés par La station²⁷³ à Strasbourg afin d'offrir un espace de parole à ceux souhaitant s'informer sur ce nouveau mode de vie sexuel et affectif. Ainsi il est possible de jouer avec la notion de couple et de l'ajuster, mais il semble important de conserver la notion d'amour et de pérenniser les relations qui

²⁷⁰ Mon interprétation des chiffres trouvés par Brenot, tirés de son enquête sur l'intimité, la sexualité et les comportements amoureux des hommes (Brenot 2011).

²⁷¹ Ces deux articles parlent des réactions générées par ces affiches, les personnes qui s'en offusquent montrent une sensibilité religieuse, catholique : <https://www.lesinrocks.com/2011/09/23/actualite/gleeden-la-campagne-pro-adultere-qui-choque-119301/> ; https://www.huffingtonpost.fr/2015/02/19/publicites-gleeden-promotion-adultere-justice-n_6712068.html (dernière consultation le 20 novembre 2018).

²⁷² Voir cet article du sexologue Philippe Brenot tiré de son blog « liberté – égalité – sexualité » qui n'est qu'un exemple parmi d'autres : <http://sexologie.blog.lemonde.fr/2017/03/27/polyamour/> (dernière consultation le 20 novembre 2018).

²⁷³ La Station est une association lesbienne, gay, bi, trans, intersexe sur Strasbourg qui propose ces « cafés poly » pour « échanger en toute bienveillance autour du polyamour*, de ses petites joies comme de ses aléas. » <http://www.lastation-lgbti.eu/nos-activites/cafes-poly.html> (dernière consultation le 24 juillet 2018)

reposent sur ce lien. Si ce n'était pas le cas, alors on ne parlerait sans doute pas de polyamour*, mais simplement de libertinage²⁷⁴ ?

Concernant l'endogamie générationnelle, je note que le concept de la « cougar » ou de « MILF »²⁷⁵ (*Mother I'd Like to Fuck*) devient de plus en plus populaire. Des films sont réalisés sur ce phénomène sans s'en faire la critique. Pour les hommes, il n'a jamais été choquant qu'un homme plus âgé sorte ou épouse une femme plus jeune. Bien entendu, les relations transgénérationnelles peuvent interpeller mais les seules qui posent réellement problème et concentrent sur elles l'opprobre populaire sont celles qui réunissent dans un même lit un mineur et un majeur (cela est d'ailleurs puni par la loi).

Enfin je présume que l'usage de *sextoys* dans l'intimité s'est démocratisé, notamment depuis que ce marché a réussi à approcher les femmes via les « réunions *sextoys* » et la prolifération des *lovestore*²⁷⁶. Il est difficile de savoir à quel point cet usage s'est démocratisé, mais le développement de ce marché laisse présumer que les entreprises et leurs produits ont trouvé une clientèle. Internet a sans doute facilité l'acquisition de *sextoys* en permettant de choisir, payer et recevoir ses achats « coquins » en toute discrétion. Les blogs sur la toile, toujours plus influents, ne manquent pas de présenter ces produits et d'en vanter les mérites. Est-ce que cela implique pour autant que l'usage de *sextoys* soit exempt de tout jugement, je ne sais. Mais, visiblement, ce n'est plus une chose taboue puisque les magazines, blogs et émissions de télévision en parlent. Avoir la position des Français concernant cette pratique nécessiterait une étude.

Quant à la réclusion de l'acte sexuel au domicile personnel cela me semble également exagéré. L'exhibition est chose interdite par la loi, mais je n'ai jamais entendu de jugements concernant un couple qui oserait avoir une relation sexuelle dans un hôtel ou

²⁷⁴ J'entends par là le fait de nouer des relations sexuelles avec différents partenaires et non uniquement de s'acoquiner en couple avec d'autres partenaires en soirées échangistes.

²⁷⁵ Un film est sorti en 2017, réalisé par Axelle Laffont sur cette attirance sexuelle et s'intitule d'ailleurs sobrement « MILF ».

²⁷⁶ Le concept de « *lovestore* » est récent et cible une population non plus d'hommes seuls mais d'hommes en couple et surtout de femmes (seules ou en couple). Les vidéos pornographiques en sont bannies ou recluses dans des espaces excentrés comme c'est le cas dans le Concorde de Strasbourg. Sont mis en avant la lingerie et des *sextoys* dont le design, les couleurs et le packaging cherchent à séduire une population féminine. *Le Monde* a d'ailleurs fait un article sur cette mutation des entreprises érotiques : https://www.lemonde.fr/economie/article/2018/02/28/sex-shops-la-grande-bascule_5263433_3234.html (dernière consultation le 23 juillet 2018).

dans tout autre lieu autre que la maison dans la mesure où ils n'exposent pas leurs ébats à autrui. Là encore cela nécessiterait une étude.

Tous ces points nécessiteraient une étude. Ce n'est pas parce que les pratiques sont réalisables, légales, médiatisées qu'elles s'affranchissent de tout jugement. Il est difficile d'avoir accès aux jugements individuels et obtenir une tendance à l'échelle d'une nation, et ce d'autant plus que ces jugements peuvent différer selon les circonstances : une personne peut très bien se montrer favorable à l'homosexualité... du moins tant que cela ne concerne pas ses propres enfants. On peut également pratiquer soi-même l'infidélité et trouver cela intolérable lorsque c'est le fait d'une personne célèbre (un politicien par exemple) ou encore tolérer ce type d'écart lorsqu'il s'agit d'un homme et trouver cela abject si la personne adultérine est une femme. L'exposé réalisé est donc particulièrement fragile, car il se base finalement sur une impression, sur un sentiment tout personnel, lié à ce que j'entends, observe, ressens et vis dans cette société.

Toutefois, depuis ce point de vue purement personnel, je ne peux que relativiser le modèle de normalité présenté par Rubin. D'une part, certaines normes présentées ne sont plus source de jugement ni même de surprise dans la France que je connais (c'est le cas des relations sexuelles hors mariage, hors couple, sans objets). D'autre part, même si certaines normes présentées par la chercheuse conservent un caractère d'évidence, l'écart à ces normes ne suscite pas forcément de puissantes répressions. Il me semble que d'autres voies sont possibles et acceptables : l'hétérosexualité reste certes l'orientation sexuelle majoritaire et évidente, pour autant d'autres orientations sexuelles sont possibles et tolérées. Il en va de même pour la fidélité, c'est quelque chose qui semble aller de soi, pour autant l'infidélité peut se pratiquer sous différentes formes, plus ou moins acceptées et valorisées. Ce sont là des pratiques conçues comme minoritaires ou marginales (illégale dans le cas de la prostitution et de la pédophilie) qui peuvent surprendre, susciter le jugement de certains, mais il m'étonnerait fortement que la majorité de la population française s'accorde à dire qu'il s'agit là de pratiques « contre-nature », « anormales », ou « mauvaises ».

Lors d'échanges à propos de ma recherche, j'ai pu relever d'autres sources d'étonnement et de jugements intenses, pouvant indiquer la présence d'une norme.

D/ Des compléments issus du terrain

Je note tout d'abord que les pratiques sexuelles estimées dangereuses pour la santé, notamment celles qui exposent aux virus et aux blessures, sont jugées avec sévérité. Je ne compte plus le nombre de fois où l'on m'a fait la leçon concernant l'usage du préservatif... les écrits d'Erik en témoignent également, notamment *Serial Fucker, journal d'un barebacker* (Rémès 2003). Ainsi j'aurai tendance à ajouter à la peinture de la « bonne sexualité » de Rubin l'impératif d'une sexualité *safe** et consentie de surcroît.

Je relève également un étonnement récurrent de la part de mes interlocuteurs dès qu'il est question d'interactions sexuelles où la génitalité et le plaisir physique n'étaient pas évidents. Par exemple, lorsque la conversation portait sur le sadomasochisme la question récurrente était :

Où est le plaisir là-dedans ?

Le SM* est la pratique sexuelle étudiée qui questionne le plus, car la génitalité et la pénétration s'y font rare, voir en sont totalement absentes. En outre, cette pratique fait usage de la douleur et de l'humiliation, chose qui déroutait souvent mes interlocuteurs. Cela leur apparaît contraire au plaisir. L'exemple des pratiques SM* révèle selon moi les normes de la génitalité et du plaisir, sans lesquelles la sexualité n'a visiblement pas de sens. Nous verrons plus tard que le plaisir est également central pour la population étudiée mais il est trouvé ailleurs, autrement. Si ce plaisir n'est ni perçu ni compris par les interlocuteurs, c'est parce qu'il ne s'agit pas nécessairement d'un plaisir corporel tiré de la stimulation du corps et notamment des zones génitales et érogènes. Ainsi, je présume que la stimulation de ces zones et le plaisir physique retiré sont également une norme potentielle.

Mes échanges avec un sexologue m'ont d'ailleurs conforté dans cette hypothèse. Celui-ci arrivait en fin de carrière lorsque nous nous sommes rencontrés. Il m'a expliqué que la majeure partie de son activité consiste à régler des soucis tels que vaginisme, problèmes érectiles, éjaculation précoce, dyspareunie, etc. en somme tout un tas de tracas qui empêchent la pénétration sexuelle.

Il dit également avoir fréquemment besoin d'éduquer ses patients à la sexualité afin de pallier l'absence d'orgasme féminin. Il m'explique que les femmes sont plus lentes que les hommes, concernant l'excitation, ce pourquoi il leur faut plus de temps pour s'échauffer. Il y a donc un écart entre l'excitation masculine, très rapide, et celle de la femme, plus lente qui explique l'absence d'orgasme féminin (car l'homme y accède en premier et que cela sonne généralement le glas de la pénétration). Il rappelle alors l'importance des préliminaires, technique qui permet de rééquilibrer le niveau d'excitation des partenaires et de favoriser l'accès pour la femme à un orgasme²⁷⁷.

On peut parler de *menu* « *entrée-plat-dessert* » : préliminaires (entrée), pénétration (plat), orgasme (dessert).

Cette logique sexuelle me semble particulièrement répandue. « Préliminaires » est d'ailleurs un terme qui a chu du verbiage médical pour tomber dans le langage populaire. Par ailleurs, plusieurs femmes rencontrées au cours de l'enquête m'ont confié avoir peu d'appétence pour les préliminaires et s'en sont trouvées jugées par leurs partenaires²⁷⁸. D'autres m'ont parlé d'une injonction à l'orgasme qui les épuisait ou qui les rendait anxieuses.

Les problématiques sexuelles ainsi que les techniques développées par la sexologie pour les pallier attestent d'une focalisation sur la génitalité, la pénétration et l'orgasme. Après nous pouvons poser la question de ce qui est venu en premier, entre l'offre et la demande : est-ce que les sexologues ont développé ces axes à la demande des patients ou bien est-ce la sexologie et ses découvertes qui ont généré des besoins qui n'existaient pas auparavant ? Sans doute un peu des deux... (je ne développerai pas cela ici puisque ce n'est pas l'objet de cette thèse)

Enfin, si les personnes rencontrées sont *kinky**, c'est avant tout parce qu'elles s'adonnent à des pratiques considérées (notamment par elles) comme telles. La question se pose alors : est-ce que le fait de ne pas s'adonner à des pratiques *kinky** compose également la norme sexuelle ? Faut-il finalement se limiter au menu « *entrée-plat-*

²⁷⁷ Toute cette technique est affiliée aux découvertes présentées par Masters et Johnson (Masters, Johnson 1968).

²⁷⁸ Le partenaire d'une de ces femmes a d'ailleurs enjoint sa compagne à consulter un gynécologue afin d'élucider le mystère de son manque d'enthousiasme pour cette étape du menu.

dessert » pour être dans la norme ? Ou est-ce que ce menu gagnerait au contraire à être pimenté par une dose de pratiques *kinky** ?

E/ Pratiques *kinky et normalité : pimenter sa sexualité**

Toute cette réflexion fait écho avec un entretien issu de la première salve exploratoire menée avec les étudiants. Il s'agit d'un jeune homme, que je nommerai pour l'occasion M. Do, qui m'a présenté une réflexion complexe concernant sa sexualité et la problématique de la bonne mesure en matière de pratiques et de variation du script sexuel. Je ne puis dire si l'hygiène sexuelle que je vais présenter est plus qu'une conception propre à M. Do, si elle touche une part plus ou moins importante de la population. Néanmoins, elle résonne avec des discours de magazines qui eux sont largement propagés dans la population.

Lors de l'entretien, M. Do me parle de sa relation actuelle et présente une sexualité pensée comme une hygiène pour le couple. Cette hygiène repose apparemment sur plusieurs principes. Tout d'abord, ils doivent avoir des relations sexuelles fréquentes, « au moins trois fois par semaine ! » Moyenne que j'ai déjà lue/entendue dans les médias de masse. Il m'explique également qu'il est nécessaire de « lutter contre la routine ». La routine est présentée par M. Do comme l'une des principales menaces pesant sur le couple. Là aussi, ce n'est pas sans rappeler les slogans de magazines²⁷⁹. Par « routine » il entend la répétition sans variation d'un même script sexuel. Lutter contre la routine revient à changer régulièrement le déroulement de l'acte sexuel, à le faire varier, ou, comme on peut le lire dans les magazines, à « pimenter » l'acte sexuel. Être un partenaire créatif et surprenant est valorisant pour M. Do.

²⁷⁹ Voici plusieurs articles, tirés de magazines féminins populaires, qui proposent justement des astuces pour lutter contre cette « routine » : <https://www.cosmopolitan.fr/couple-comment-lutter-contre-la-routine,1912925.asp> ; <https://www.aufeminin.com/vie-de-couple/8-idees-pour-sortir-de-la-routine-dans-son-couple-s644161.html> ; <https://www.marieclaire.fr/8-etapes-pour-tuer-la-routine-dans-votre-couple,734330.asp> (dernière consultation le 20 novembre 2018). je relève également que cette problématique était récurrente dans le discours des autres étudiants interrogés dans cette première phase d'enquête.

Pour se faire M. Do puise dans les aventures sexuelles que lui content ses amis et s'en inspire. Il évoque par exemple d'un ami qui lui a rapporté avoir fait l'amour dans une barque, idée qui l'a séduit et qu'il dit garder en mémoire pour un jour, pourquoi pas, la réaliser. Dans ce cas, c'est le lieu où se déroule la relation sexuelle qui va être modifié, mais d'autres variables peuvent manifestement être modifiées comme, par exemple, le nombre de partenaires (plus que deux²⁸⁰) ou bien sur le type de pratiques opérées durant l'acte. Il me parle ainsi de petits jeux à tendances SM* auxquels il se prête avec sa copine, toujours en vue de « pimenter » leur vie sexuelle : tirer les cheveux, attacher l'autre, administrer une fessée, etc.²⁸¹

M. Do a donc occasionnellement des pratiques équivalentes (dans la forme) à celle des informateurs qui se reconnaissent *kinky**. Pour autant, lui ne se reconnaît pas comme tel. Il se ne dit pas « être » sadomasochiste ou le pratiquer. Il s'agit juste de « petits jeux » pour « varier ». La créativité, la variation et même l'emprunt de techniques SM* ne contrarient pas son sentiment de « normalité », du moins tant que c'est fait avec parcimonie. C'est là le troisième principe de cette hygiène sexuelle : modérer la variation.

En effet, il dit faire attention à ne pas répéter ces pratiques trop souvent (cela pourrait devenir une routine ?). Durant ce même entretien, je me suis ouverte sur mes pratiques (*kinky**) et le jeune homme m'a interpellé sur un risque qui ne m'était jamais venu à l'esprit, celui le risque de griller toutes mes cartouches, si je puis dire. Derrière son questionnement se cache la crainte que je découvre trop de pratiques trop vite, et que je me retrouve à terme sans idées pour pouvoir continuer à faire varier les scripts. Je comprends alors que, dans sa conception de la sexualité, il existe un stock défini de pratiques réalisables. Explorez ce champ limité des possibles trop rapidement et vous vous retrouvez condamnés à la frustration, ou tentés par des pratiques illégales. En effet, M. Do présume qu'une personne arrivée au bout des possibilités légales pourrait être tentée d'en venir à des pratiques qui ne le sont pas, par souci de variation, pour retrouver frisson et satisfaction.

²⁸⁰ Le plan à 3 est d'ailleurs présenté par M. Do comme le fantasme ultime de son groupe d'ami (lui compris). Parvenir à une relation sexuelle avec deux femmes est une sorte de Graal.

²⁸¹ Une fois de plus, je ne compte plus les unes des magazines qui, surtout après le phénomène *Cinquante nuances de Grey* (James 2014), ont présenté certains jeux SM* comme des moyens de « pimenter sa vie sexuelle ».

Ainsi, pour éviter que cela M. Do maîtrise, modère la variation dans le temps et dans les découvertes, afin de ne pas se retrouver un jour à court d'idées. Il s'agit de préserver le potentiel de jouissance, mais également de ne pas sombrer dans des déviances intolérables. En somme la « pimentation » c'est rajouter un peu de piment pour rehausser le goût, mais pas trop sinon ça brûle.

L'hygiène sexuelle de M. Do se joue sur un équilibre fragile entre répétition et variation. Il ne faut pas céder à la répétition sous peine de mettre en péril le couple, d'où l'importance de varier les plaisirs, mais pour autant il ne faut pas varier de façon excessive au risque de finir frustré ou contraint de flirter avec des pratiques illégales pour ressentir à nouveau le frisson.

Cette pratique de la « pimentation » ²⁸² montre que la normalité, selon M. Do, ne consiste pas rejeter toute pratique susceptibles d'être considérées *kinky**. Au contraire, sa conception de la normalité accueille volontiers les variations tirées des jeux *kinky** dans une certaine mesure. Mieux ces emprunts sont opérés de sorte à contribuer au maintien de la normalité puisque tout cela permet de préserver le couple. Les principes fondateurs de cette hygiène sexuelle étant largement médiatisés, je ne serai guère étonnée qu'elle soit partagée par un certain nombre d'individus, d'autant plus que pimenter sa sexualité de la sorte ne demande pas de s'éloigner des normes présentées précédemment. Il est possible de pimenter sa vie sexuelle tout en restant fidèle, en respectant le menu « entrée-plat-dessert », cela n'implique pas de sexualité vénale, etc.

Mais alors si un certain nombre d'individus s'adonnent aux pratiques *kinky**... qu'est-ce qui fait différence entre ces personnes qui se sentent « normales » et les informateurs qui eux se sentent *kinky** ? Est-ce juste une question de maîtrise et de modération des pratiques *kinky** ? Sur le plan purement pratique, si l'on pouvait avoir accès à ce qui se passe derrière les murs des chambres, verrait-on une si grande différence ?

En outre, il ressort de mon exposé qu'il s'avère particulièrement complexe de présenter un modèle normatif clair et unique. Le champ des possibilités en matière de sexualité s'est amplement étendu notamment après les combats politiques remportés par les

²⁸² Rigaut parle d'une sorte « d'essaimage » qui « s'effectue à partir de la médiatisation du sexe extrême, (...) celui-ci est *copié* par certains couples « normaux », mais désireux d'expérimenter de nouveaux plaisirs. » (Rigaut 2004 : 84). La pimentation serait alors le fait de la médiatisation des activités *kinky**.

mouvements féministes et LGBT, et quelques changements sociétaux notables (notamment sur le plan religieux). Considérant cela ainsi que le principe de pimentation, la différence entre individus *kinky** et *normos** ne peut que laisser perplexe.

F/ *Kinky, *normos** : une affaire de mots ?**

Ayant interrogé à la fois des personnes qui se présentent comme *kinky** et d'autres non, il m'a semblé en finalité que la différence entre les uns et les autres se concentrait principalement sur le mot. Je m'explique.

Nous avons déjà vu précédemment que l'hétérosexualité pouvait se passer de mots. La citation de Deschamps présentée en amont mettait l'accent sur le fait que l'hétérosexualité n'a pas besoin de se dire pour exister, être présumée : elle fait partie de ces évidences que l'on attribue à autrui faute d'information. C'est la déduction faite du silence et de l'absence d'indices contrariants. Au contraire, l'homosexualité nécessite d'être mise en mot pour être révélée (ce qu'on appelle communément *coming out*). C'est lorsque la sexualité ne va plus de soi qu'il s'avère nécessaire d'en parler.

Ainsi les uns parlent, de leur vie privée notamment, tandis que les autres, non. Je retrouve cette distinction concernant les deux populations rencontrées.

En effet, les personnes *kinky** se mettent en mots, souvent bien volontiers. Les personnes rencontrées ont toute déjà mis des mots sur leur vécu en matière de sexualité. Ils ont communiqué sur leurs expériences intimes bien avant de m'avoir rencontrée²⁸³ et je me suis aperçue que cette volonté de se mettre en mot était souvent liée à la sensation que leur vécu revêtait à leurs yeux un caractère insolite, hors du commun. Leur vie leur apparaît comme une succession d'aventures. C'est ce qui les incite pour la plupart à en parler, à la partager. En outre, c'est aussi sous la forme de récit aventureux qu'ils présentent leur vie sexuelle.

²⁸³ Cela faisait partie des variables de sélection de la population.

La plupart des informateurs²⁸⁴ ne sont jamais à court d'anecdotes, de petites histoires insolites, rocambolesques. Ces récits sont souvent bien ficelés. Ils m'apparaissent conçus de sorte à générer suspens, rebondissements, chute et dénouement spectaculaire. Les informateurs jouent sur les temps, sur les intonations, miment les évènements, ponctuent par des bruitages, ils rendent l'histoire vivante et palpitante et mettent toujours en avant le caractère atypique de la chose (« c'était dingue ! », « c'était magique ! », etc.). Ils sont habiles dans la transformation du vécu en contes/aventures. Je présume qu'il s'agit là d'histoires maintes fois répétées, car ils ne marquent rarement une hésitation. Ils ont selon moi construit une sorte de mythologie personnelle, un ensemble d'histoires inspirées des expériences vécues, modelées, romancées de sorte à frôler l'irréel ou en tout cas sortir du commun. Ainsi les personnes *kinky** rencontrées communiquaient volontiers sur leurs expériences privées et avaient tendance à présenter ce vécu sous les formes d'aventures. Il en allait tout autrement avec les étudiants rencontrés lors de la phase exploratoire.

La première chose que j'ai relevée, les concernant, c'est leur tendance à décréter que leur vie sexuelle n'a rien de bien exotique. Combien m'ont affirmé qu'il n'y avait « pas grand-chose à en dire » et ce, avant même que l'entretien ne démarre réellement. Contrairement aux informateurs *kinky** ils n'ont pas le sentiment que leur vie sexuelle mérite d'être mise en mot et présentée à autrui, comme si le récit de leur expérience était déjà écrit, connu de tous. Il faut dire que ce n'est pas évident de se situer en matière de sexualité dans la mesure où ce comportement se dérobe à l'observation. Il ne s'agit pas de la performance du genre qui peut s'observer au quotidien sur tous les individus que l'on croise. Difficile dans ces conditions d'estimer sa proximité ou son écart à la norme.

Aussi, avec les étudiants, pas de petites histoires parfaitement ficelées. Le plus souvent, je sentais qu'ils construisaient leur propos à la minute : ils avaient besoin d'un temps de

²⁸⁴ Tout particulièrement PD, M. M., Catherine Robbe-Grillet, Christelle et Étienne. Ilo et Hugo ne sont pas en reste en matière de petite histoire insolite mais elles sont moins focalisées sur leur vécu personnel que sur ce qu'ils ont pu observer en soirée. D'une certaine manière cela fait partie de leur vécu, tout comme la découverte de peuplades exotiques fait partie du vécu de l'aventurier. Ceux qui n'ont pas présenté leur vécu insolite face à moi, l'ont fait à travers la création d'artefacts.

réflexion, de trouver les mots (ou d'oser les employer)²⁸⁵. Parfois, ils ne savaient tout simplement pas quoi dire comme s'ils ne connaissaient pas leur propre vécu. Ils n'avaient pas de mythologie personnelle et visiblement ils pensaient peu (ou ont eu peu d'occasion de penser) leur expérience sexuelle.

On pourrait supposer que cela est lié à l'âge des étudiants et à un manque d'expérience (en effet, la plupart débutaient tout juste leur sexualité). Pourtant, certaines personnes plus âgées et/ou avancées dans leur parcours sexuel, attirées par mon sujet de recherche, montraient lors de nos échanges les mêmes caractéristiques : un récit en construction et surtout la conviction qu'il n'y a rien à en dire (sans doute que mon intérêt scientifique pour les pratiques *kinky** exposé à influencé les interlocuteurs). Leur vie sexuelle n'a rien d'une aventure, elle n'a donc pas à être divulguée.

Pourtant, j'ai pu constater que le simple fait d'oser parler, et décrire l'interaction sexuelle dans le détail peut suffire à donner un caractère insolite à l'expérience. Cela le distingue dans la mesure où tous les autres se résument à « on a fait l'amour », « on a commencé par des préliminaires et après il m'a pénétré », etc.

Je me souviens par exemple d'une jeune femme qui m'a expliqué qu'elle aimait bien positionner ses pieds de part et d'autre de la tête de son partenaire pendant l'acte pour lui faire de « grandes oreilles ». Ça la faisait rire et le fait de rire finissait par déclencher un orgasme. Certes, la façon de présenter ce vécu n'en faisait pas une aventure, mais par le simple fait d'être entré dans les détails, cette jeune femme a su donner une dimension unique, insolite à son expérience, à mes yeux. C'est d'ailleurs ce qui fait que je m'en souviens.

« Le diable est dans les détails » dit-on. En l'occurrence, c'est l'insolite et donc le caractère *kinky** d'une interaction sexuelle qui apparaît lorsque l'individu daigne offrir une *thick description* de ses activités (Geertz 1973). Le fait de présenter un récit détaillé d'une expérience sexuelle lui donne un caractère insolite, simplement parce que cela individualise le récit, chose qu'on entend assez rarement finalement. Le fait de ne pas présenter son vécu de sorte à le rendre extraordinaire peut être lié à une absence de savoir-faire (conter des histoires fantastiques n'est pas donné à tous) mais aussi et

²⁸⁵ Cela pouvait également arriver avec les informateurs *kinky**, selon les questions, mais c'était bien plus rare et ils retrouvaient très vite une certaine habileté à parler.

surtout à un manque d'intérêt : à quoi bon raconter une histoire somme toute banale ? Le fait d'avoir la sensation que son vécu mérite d'être mis en mots (pour soi ou pour d'autre) ou non est une différence importante entre individu *kinky** et non-*kinky**. Notons qu'une fois encore ce n'est pas tant dans la pratique que se situe la différence, mais dans la façon de la penser et de la parler, ce qui est fondamentalement lié puisque le langage structure la pensée²⁸⁶.

Cela contribue également à nourrir cette impression, partagée des deux côtés de la frontière, que la sexualité « normale » est insipide, sans sel ni poivre. Erik la qualifie, en *off*, de « grise », par opposition à une sexualité « colorée » (*kinky**).

De surcroît, je note une différence importante concernant le vocabulaire employé pour parler de sexualité. Comme j'ai pu en faire l'expérience, converser avec les informateurs *kinky** implique de connaître ou d'acquérir un grand nombre de mots²⁸⁷. Ils disposent d'un vocabulaire spécifique, acquis en milieu spécialisé (en soirée, mais aussi sur internet), dans les ouvrages, ou encore inventé par leurs soins. La culture populaire et son vocabulaire sexuel ne suffisent pas à présenter leurs expériences, leurs pratiques, ils ont besoin de davantage de mots.

À l'inverse, les individus *straight* se contentent du vocabulaire tiré de la culture populaire, souvent peu détaillé, peu précis, car qu'est-ce que « faire l'amour » ? Qu'est-ce qu'un « préliminaire » ? La complexité d'une expérience ne peut transparaître si l'individu se contente de ce vocabulaire et ne se décide pas à entrer dans les détails.

Les individus *kinky** disposent donc d'un vocabulaire plus étendu et spécifique qui suscite souvent l'incompréhension chez les individus qui en manquent (ou n'osent en faire usage ?). Cela peut expliquer pourquoi la différence entre normos* et *kinky** est souvent présentée par ces derniers comme une affaire de culture et notamment de manque de culture concernant ces « autres ». Berlin Tintin, constatant qu'un de ses amis ne connaît pas l'usage des *slings**, déclare :

²⁸⁶ Comme dirait Wittgenstein : « les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde » (Wittgenstein 1922 : 5-6).

²⁸⁷ Le glossaire fourni en annexe de ce travail n'est qu'un aperçu de la richesse de leur champ lexical qui touche aussi bien au vulgaire qu'au soutenu, mais aussi au vocabulaire médical si besoin.

Vous les hétéros de base, vous êtes vraiment des sous-développés du cul.
(Rémès 2000 : 51)

Il suggère par cette raillerie amicale que ces individus ont moins d'expérience, mais surtout moins de connaissances que lui et ses semblables. Les personnes non-*kinky** ne sont donc pas juste silencieuses, elles sont également sans le mot.

Ce manque de vocabulaire peut d'ailleurs contribuer au maintien d'une impression que l'expérience sexuelle vécue est sans sel ni poivre. Je me souviens, d'une personne rencontrée dans le cadre de mes activités professionnelles parallèles à la thèse. Comme bien d'autres, ce dernier m'enjoint à parler de ma recherche et des pratiques observées. Je lui parle du *fist fucking**. Il tique sur ce terme qu'il ne connaît pas et me demande de définir. J'explique qu'il est question d'insérer plusieurs doigts voire la totalité de la main (et plus si envie et possibilité) dans le vagin ou l'anus d'une personne²⁸⁸. Il s'est exclamé, surpris « Mais, je l'ai déjà fait ça ! » Il raconte avoir eu une partenaire par le passé qui aimait particulièrement ces sensations fortes et qui l'avait encouragé à la pénétrer de toute sa main. C'est grâce à notre entretien que cet individu s'est aperçu qu'il avait des pratiques *kinky** en apprenant notamment que ce geste portait un nom précis pour une frange de la population qui se reconnaissent en distance vis-à-vis des normes.

Je ne sais s'il a perçu sa sexualité sous un nouvel angle suite à cela, toutefois, cette anecdote montre qu'il est possible d'expérimenter des pratiques *kinky** sans en rendre compte. Là encore, la différence entre *kinky** et non-*kinky** sur le seul plan des pratiques ne tient pas, puisqu'il s'avère tout à fait possible d'expérimenter des choses typiquement *kinky** sans s'en apercevoir, simplement parce que l'activité reste proche de la norme (stimulation génitale, pénétration) et surtout parce que l'individu ne sait pas que cela fait partie d'une culture érotique spécifique ou ne reconnaît pas l'acte comme distant de la norme.

La différence ne se fait pas tant sur le type de pratiques que sur la perception et le traitement de cette pratique par le langage. Cela me permet de préciser qu'est *kinky** toute pratique qu'on ne saurait mettre en mots, qui nécessite d'en créer de nouveaux ou

²⁸⁸ Je me suis basée sur la définition proposée par Erik dans son ouvrage sur le *fist** (Rémès 2014).

d'en trouver en fouinant dans les ressources proposées par les autres cultures. Mais tout le monde ne va pas nécessairement ressentir cette absence de mot, surtout si l'individu n'est jamais invité à en parler ou s'il ne porte que rarement sa curiosité sur sa sexualité.

Par ailleurs, le fait d'user d'un vocabulaire spécifique permet de faire état de connaissances particulières. Cela peut mettre la puce à l'oreille à l'interlocuteur et lui faire entendre que celui qui l'emploie n'est pas si classique que ça dans sa sexualité. Il est donc possible de performer la normalité comme l'atypique par l'emploi d'un vocabulaire populaire ou spécifique, ou encore, plus globalement, par le fait de mettre ou non en mots sa sexualité. Puis-je affirmer que parole fait le *kinky** et le silence le *normos** ? Cela reste à vérifier mais il est possible que cette différence soit en grande partie une affaire de performance discursive. Autrement dit il serait possible de performer un personnage caricatural, *kinky** ou *normos**, comme on performe un genre masculin ou féminin, et ce simplement par le fait de parler ou non de sa sexualité et par l'usage d'un certain vocabulaire.

Au-delà des connaissances et du regard posé sur soi, cela pourrait être une performance stratégique. Nous l'avons déjà vu pour PD qui se sent *kinky** mais se joue *normos** pour échapper aux éventuels jugements. Nous verrons à travers la notion d'« hypocrite » employée par les informateurs que certains peuvent également performer le *normos** en vue de dominer. En performant le *normos** les individus n'offrent aucune accroche permettant de les stigmatiser, contrairement aux individus *kinky** qui se rendent vulnérables par la diffusion d'informations intimes et précises. Une personne *kinky** performant la normalité peut ainsi juger un de ses pairs en public tout en échappant lui-même à la critique. Il confirme ainsi son statut de *normos** et peut jouir d'une posture privilégiée. La performance pourrait ainsi être indépendante de la conception de soi (je me sens *kinky** ou non) et des pratiques effectives.

Cette hypothèse a contribué à ma décision d'employer le terme de *normos** plutôt qu'un autre pour désigner cette population dont finalement on ne sait que peu de choses concernant leur intimité et leur rapport à la norme. *Normos** est une caricature, un personnage que l'on met en scène, rien de plus. Ainsi le *normos** à un comportement « normal » qui demande à être confirmé par le recueil d'information, sinon il n'est que rôle.

Notons également que les *normos** ne donnant aucune information sur leur vécu spécifique, individuel, peuvent alors incarner le stéréotype de la personne normale et échappent ainsi à tout jugement. En outre, ils ne peuvent pas se distinguer les uns des autres puisqu'ils se taisent tous ou disent la même chose avec les mêmes mots. Ce qui peut aider à comprendre pourquoi les informateurs pensent les *normos** en masse et non en individus.

Cette impression de masse uniforme transparait souvent lorsque nous parlons entre *kinky** : nous parlons souvent d'un « eux », de ces « ils » et de ces « elles ». Je me suis aperçue que lors des entretiens les individus considérés comme « normaux » sont rarement désignés sous ce terme. Il m'importait de donner un nom à cette performance et donc à cette masse et à ses unités puisqu'elle existe dans la pensée des *kinky** comme des *non-kinky** et qu'elle contribue au positionnement de soi vis-à-vis de la norme (si difficile à saisir comme nous l'avons vu précédemment).

Enfin, *kinky** peut également n'être qu'une performance discursive car plusieurs informateurs relèvent que certains membres des milieux érotiques fréquentés, surtout sur internet, parlent beaucoup mais ils les soupçonnent en revanche de ne pas pratiquer. Ilo et Hugo parleront de « fantasmeurs » à propos de ces individus très présents sur les sites spécialisés mais qu'on ne voit étrangement jamais dans les soirées. Gala aura des soupçons concernant la pratique d'un certain « X ». Si *normos** est une performance, *kinky** peut l'être tout autant, pour peu que l'individu ait glané des informations à travers des artefacts spécialisés (livres, films, sites, etc.). Ainsi *kinky** peut tout aussi bien être performé.

Qu'est-ce qui fait alors le *kinky** ou le *normos** ? Pour cet exercice, sera estimé *kinky** tout individu qui présente ses pratiques sexuelles comme étant éloignées d'une norme. Seront *normos** ceux qui, à l'inverse, ne ressentent pas d'écart à la norme ou, à défaut d'information, ceux qui se performent comme tel. Tout est donc principalement affaire de représentation personnelle sur la foi de sa sexualité mais aussi potentiellement de cette fameuse frontière qui sépare *normos** et *kinky**.

De ce point de vue, la distinction entre « eux » et « nous » n'est pas le fait d'une des deux factions : les *normos** comme les *kinky** construisent et entretiennent le mur qui

les sépare, en usant des mêmes outils, souvent discursifs²⁸⁹. Mais ce mur n'a rien d'infranchissable... certains l'escaladent la nuit pour aller en soirée fétichiste* et repassent de l'autre côté au petit matin, délaissant leurs habits de lumière et s'enfermant dans leur écrin de silence. Ballet incessant susceptible de fragiliser le mur et de « normaliser » tout le théâtre...

²⁸⁹ Notamment la dévalorisation de l'autre : si les *kinky** sont considérés bizarres par les *normos**, les *normos** sont parfois considérés de tristes, sans imagination, gris. La critique reste un moyen privilégié pour mettre à distance celui qui n'est pas comme moi. Notons toutefois que tous (*normos** comme *kinky**) ne s'adonnent pas nécessairement à cette critique, mais cela arrive, existe.

Partie 2 : L'idéal liminoïde

Maintenant que la population a été présentée à travers des portraits, il importe de construire une cohérence.

L'idée consiste à légitimer la réunion et l'étude commune de ce panel fortement hétérogène, sans cohérence préexistante. L'opération consiste à la création d'un artefact analytique permettant l'étude de cette population au-delà de l'importante diversité des orientations sexuelles, des pratiques et des rapports aux communautés érotiques existantes. En outre, ce travail permettra d'apporter des informations supplémentaires qui serviront de socle à la thèse principale de ce travail : comment les informateurs font pour générer des expériences sexuelles plaisantes, satisfaisantes.

Toutefois la construction proposée ne collera peut-être pas parfaitement à la peau de chaque membre du panel. C'est un nouveau costume que je tente de leur confectionner, un costume plus ajusté que « *kinky** ». Cela reste du prêt-à-porter, potentiellement trop serré ou trop lâche.

Pour ce faire, je vais à présent penser leurs représentations concernant leur sexualité ainsi que leurs pratiques, ensemble, de sorte à faire émerger les connivences ainsi que les potentiels points de discorde.

Dans un premier temps, je vais présenter les points communs relevés à la suite de l'analyse des entretiens et des artefacts érotiques. Ces points communs concernent les raisons de leur distance à la norme (d'après les informateurs) ainsi que les motivations qui les poussent à s'adonner à ces activités sexuelles *kinky**. Nous verrons qu'au centre de leurs pratiques il y a l'attrait pour l'aventure, les expériences extraordinaires (à l'échelle individuelle) ainsi que le désir de ressentir le trouble via le tiraillement des normes de la structure dominantes, celle des *normos**, du quotidien.

Je m'inspirerai du concept de liminoïde développé par Turner, permettant de penser le jeu avec les normes depuis l'intérieur de la structure, afin de tisser la cohérence de la population. Je donnerai ensuite une dernière preuve du caractère liminoïde de leur activité en exposant les techniques développées en vue de générer de la nouveauté, voire de la transgression. Techniques qui ne sont pas sans rappeler celles de l'avant-garde artistique et de la science, notamment l'ethnographie, deux domaines d'activité particulièrement propices à l'émergence du liminoïde.

Dans un second temps, nous verrons que leur mode de vie affectif et professionnel fait la part belle à l'expérience du liminoïde. Partant de ce constat je poserai l'hypothèse que tout cela est pensé, organisé de sorte à promouvoir l'activité liminoïde, qu'il y a là un lien de continuité. Enfin, nous verrons que, plus qu'une passion, le liminoïde peut se muter en système normatif qui enjoint les individus à s'écarter de tout mouvement social qui tend à se structurer et surtout à se normaliser (autrement dit à se rapprocher du système normatif dominant). Nous verrons que cette dynamique n'épargne pas les communautés érotiques qui, par le passé, offraient aux informateurs soutien et refuge pour jouer. L'étude de cette prise de distance vis-à-vis de ces milieux minoritaires, comparable à celle entreprise à l'égard des normos* et de leur système, viendra compléter la réflexion concernant la frontière entre *kinky** et normos* entamée en amont. Ce sera l'occasion de repenser la cartographie des normes actuelles en matière de sexualité.

Tout au long de cette partie je mettrai l'accent sur la difficulté de pérenniser l'activité liminoïde, activité qui selon Turner est fondamentalement temporaire. Nous verrons comment les informateurs tentent de résister, de contrecarrer cette tendance avec plus ou moins de succès.

Chapitre I : Quand la sexualité se fait aventure : la passion de l'inconnu et du transgressif

Intéressons-nous à présent à la représentation que les informateurs ont de leur sexualité ainsi qu'à leurs pratiques (déclarées) afin de relever les similitudes et construire une cohérence à la population. Cet exposé permettra d'éclairer encore davantage cette tendance à se défaire des identités sexuelles classiques ainsi qu'à accumuler des goûts mais également les partenaires.

Nous débuterons par les notions de curiosité, de jeu et d'aventure. La curiosité, afin d'éclairer l'engagement dans les expériences *kinky**, qu'ils pensent et présentent comme des jeux et des aventures, qui laissent une place à l'aléatoire et au danger. Je ferai le lien entre ces conceptions et l'ambiance culturelle à travers laquelle ils ont rencontré le concept de sexualité qui s'avère propice au développement d'un tel point de vue. Toutefois, nous verrons que cela ne suffit pas à expliquer pourquoi ces individus se sont engagés dans un parcours sexuel *kinky** dans la mesure où la majeure partie de leurs contemporains ont connu cette même ambiance culturelle. Notons au passage qu'il n'est pas question de donner une origine à ces goûts et comportements, mais uniquement de donner du commun à cette population.

Puis nous aborderons le goût prononcé pour les expériences transgressives et la centralité de la transgression dans leur conception de la sexualité. C'est sans doute là que l'écart avec les *normos** se creuse. Sur cette base je nuancerai l'analyse de Poutrain et, indirectement, celle de David Le Breton, sur qui elle appuie son interprétation des pratiques *SM**. Je m'écarterai de leur approche, centrée sur le corps et l'expérience physique.

Ensuite, puisqu'il n'y a pas transgression sans système de normes à malmener, il m'importera de présenter celui que les jeux de la population étudiée ont pris pour cible. Sans surprise, il s'agit du système présenté comme dominant, celui des *normos**.

Cependant, nous verrons que la transgression vise à bousculer certains individus en particulier, nommés « bourgeois ». Ceux-ci se font complices du système en vigueur en réprimant les comportements déviants et valorisant une (apparente) orthodoxie. L'activité sexuelle prend alors une dimension politique : derrière la jouissance personnelle se cache un désir de révolte et de changement social. La liberté individuelle, opposée à la soumission au système normatif, apparaîtra comme un autre principe fondateur de leur conception de la sexualité. Là encore, resituer le propos dans son contexte historique et culturel s'avèrera intéressant, car les informateurs ont vécu mai 68 ou font partie d'une génération qui bénéficie, fraîchement, des effets de « la révolution sexuelle ».

Cela exposé, j'en viendrai au concept de liminoïde conceptualisé par Turner afin de penser une sexualité ludique, susceptible de faire évoluer les mœurs sociétales. Je distinguerai ensuite cette approche ludique de la sexualité de celle proposée par Newmahr, concernant le SM* américain, qui invite à penser la pratique hors du cadre de la sexualité via le concept de « *serious leisure* ».

Pour finir, nous quitterons le champ des représentations pour aborder leur sexualité sous l'angle de la pratique et notamment les techniques employées afin de générer de l'aléatoire, de la nouveauté, voire de la transgression. Nous verrons que le hasard se provoque, notamment via l'usage de techniques inspirées de celles développées par l'avant-garde artistique et l'ethnographie. Cela viendra renforcer la relation opérée entre cette approche de la sexualité et le concept de liminoïde dans la mesure où science et art sont des activités particulièrement propices à l'activité liminoïde.

1/ La sexualité selon les informateurs

A/ Curiosité, aventure, jeu

a/ Curiosité et goût pour l'aventure

La « curiosité » et le goût de « l'aventure » sont les raisons invoquées par les informateurs afin d'expliquer la diversité de leurs goûts et la démultiplication d'expériences qui s'écartent de leurs *majeures*²⁹⁰. Lorsqu'Étienne Liebig accepte les étonnantes propositions de Carina, c'est par curiosité (Cf. Part. 3, chap. I, conclusion). De même, lorsqu'il accepte de poser nu pour un homme qui, plutôt que de le peindre, va se masturber devant le spectacle qui lui est offert, c'est par curiosité qu'il s'engage dans l'expérience.

Quand Ilo me parle de ses rencontres sur internet et de ses premières soirées échangistes, elle m'explique avoir passé le cap parce qu'« on me l'a proposé et que j'étais curieuse et que je voulais voir ».

Enfin si Jeanne de Berg accepte de rencontrer l'« ours », un homme envers qui elle ne nourrit que peu d'espoir sur le plan de la concordance sexuelle, c'est parce qu'il faisait allusion dans sa petite annonce à « des dispositions physiques à peine croyables ». Cela intriguait la dame et lui a « donné l'envie d'une rencontre » bien qu'elle devine aisément que celle-ci sera « sans lendemain. » (De Berg 2007 : 71).

Il s'agit donc de personnes particulièrement curieuses, mais aussi aventureuses. La notion d'aventure traverse d'ailleurs les ouvrages qu'ils produisent. Ce mot est communément employé pour faire référence à une expérience sans lendemain, comme il est d'usage dans le langage courant, mais l'aventure est aussi et surtout l'exploration de l'inconnu.

Catherine Robbe-Grillet, jeune mariée, se dit « obsédée en ce moment par des idées de « parties » à trois ou quatre, d'amours homosexuelles, d'aventures en tout genre. »

²⁹⁰ Autrement dit les grandes tendances que l'on retrouve chez certains : par exemple le goût pour les hommes chez Berlin Tintin, le goût de la domination chez Gala Fur, etc.

(Robbe-Grillet 2004 : 285). Face à un adorateur qui lui « cajole » les pieds, Gala Fur explique :

Mes défenses étaient tombées, comme souvent lorsque je suis confrontée à une nouvelle situation fantasmatique. J'étais embarquée corps et âme dans l'aventure. (Fur 2010 : 22)

Étienne présente également les relations sexuelles qu'il décrit dans *Le savoir-vivre des cochons* (Liebig 2011) comme des « aventures amoureuses ». Cette dimension aventureuse pourrait être uniquement un effet de roman. Effectivement, il est possible que les événements soient tournés comme des « aventures » afin de donner de l'épaisseur et de la dynamique à l'histoire. Mais je me rends compte, lors des entretiens, qu'ils sont nombreux à conter leurs expériences en employant le mot « aventure » ou alors ils parlent d'évènement « extraordinaire », « fou », pointant de la sorte la dimension unique/nouvelle de l'expérience. Ils ne font pas que formuler leur expérience comme une aventure, ils vivent les événements et les perçoivent manifestement comme tels.

Par exemple, lorsque Christelle m'explique comment elle s'est retrouvée contrainte de découper en morceaux l'immense serpent que son ancien conjoint avait adopté (en toute illégalité) parce qu'il venait de décéder, elle présente cela comme une aventure. Elle démultiplie les effets de surprise et de suspens en utilisant la modulation du ton et ses formulations, or « l'aventure n'existe que par sa transformation en paroles (...) elle implique des auditeurs touchés au vif et nostalgiques de faits qu'ils n'ont pas connus et avides d'entendre les prochains épisodes. Le propre de l'aventure est de s'épanouir en histoires, en légendes. Sans un narrateur qui s'en fait le témoin, elle est un non-sens. » (Le Breton 1996 : 58)

PD fait de même lorsqu'il m'explique comment il a malicieusement glissé le bouchon en cristal d'une carafe dans son anus pour surprendre une de ses « amies » alors qu'ils étaient de sortie dans un bar. Cela relève de l'aventure car il s'agit d'une expérience qui, à leur échelle de vie, est insolite. La profusion d'histoires, de petits contes personnels, m'enjoint de penser qu'ils traquent « l'aventure » avec ferveur, ou sont particulièrement prompts à s'y prêter quand l'occasion apparaît.

L'aventure, telle qu'elle est présentée par les informateurs, n'est pas nécessairement liée à un déplacement physique dans l'espace, autrement dit au voyage dans des contrées inexplorées. Il leur suffit manifestement de rencontrer l'Autre pour découvrir de l'Autrement. L'Autre est une énigme, une sorte de territoire qui ne demande qu'à être exploré.

Les écrits de Vladimir Jankélévitch et de David Le Breton m'ont servi de support à penser concernant cette notion d'aventure²⁹¹.

Tout d'abord, l'aventure est quelque chose qui peut être désirée, recherchée, provoquée. Jankélévitch présente le commencement de l'aventure comme « un décret autocratique de notre liberté, et il est en cela, comme tout acte arbitraire et gratuit, de nature un peu esthétique. » (Jankélévitch 2017 : 21). Pour autant, l'aventure n'est pas toujours le fruit d'une décision arbitraire. Comme le rappelle Le Breton, certains se font emporter par l'aventure contre leur gré. L'aventure peut donc être subie ou choisie, voire relever d'un subtil mélange des deux (Le Breton 1996). Georg Simmel, lui, parle d'une nécessité intérieure capable de pousser l'individu vers l'aventure (Simmel 2002). Ici, la nécessité intérieure est liée à la curiosité, mais aussi, nous le verrons plus loin, à une perspective de liberté qui apparaît déjà dans la citation de Jankélévitch. Ce dernier met déjà l'accent sur le caractère gratuit de l'aventure et son potentiel esthétique.

Une autre caractéristique de l'aventure est sa dimension dangereuse, risquée, aléatoire. Le Breton parle d'un « jeu métaphorique ou réel avec la mort » (Le Breton 2000 : 26). Jankélévitch et Le Breton s'accordent sur le fait qu'une « aventure dans laquelle on serait assuré par avance de réchapper n'est pas une aventure du tout ; tout au plus serait-ce une aventure de matamore. » (Jankélévitch 2017 : 23). Sans risque (de mort, entre

²⁹¹ David Le Breton a opéré une distinction entre « aventure » et « nouvelle aventure ». Le « néo aventurier » se distingue de leurs prédécesseurs par une exposition volontaire et maîtrisée de soi face à l'aléa (Le Breton 1996, 2000). D'après Le Breton, le néo aventurier « est avant tout un prospecteur de risque, sa quête première est celle de lieux qui offrent l'occasion de se mettre en jeu sous la forme la plus spectaculaire. » (Le Breton 1996 : 66). Vladimir Jankélévitch évoque également cette distinction entre l'individu « aventureux » et le « professionnel des aventures, motivé par l'argent, en marge des scrupules, bourgeois qui triche au jeu bourgeois qui joue en marge des règles comme on fait du marché noir. » (Jankélévitch 2017 : 9). Cette opposition à la bourgeoisie est intéressante puisque nous verrons plus loin que les informateurs font de même, et nous verrons que cette distinction est à relativiser. Toutefois ce dernier s'est plus intéressé à l'aventure comme une façon de considérer un temps qui se distingue de l'ennui et du sérieux.

autres), l'aventure ne serait que « comédie » selon Jankélévitch. Bien qu'il me semble que cela mériterait d'être nuancé, je retiens toutefois que la prise de risque, plus ou moins importante, réelle ou symbolique est constitutive de l'aventure. Il faut qu'il y ait du jeu, une part de hasard, d'incertitude.

Il en va de même pour l'écart (ici volontaire) avec la quotidienneté et les mœurs qui la régissent. L'aventure peut s'entendre comme le désir d'échapper à la norme sociale connue : elle « projette l'individu dans une autre dimension de l'existence, loin de ses repères familiers ou de toutes formes de routine personnelle. Elle induit une intensité d'être sans commune mesure avec la vie quotidienne. » (Le Breton 1996 : 16-17)

Elle a également un caractère temporaire, c'est « une enclave dans le Sérieux prosaïque de la quotidienneté » (Jankélévitch 2017 : 41). Hormis pour ceux qui courent l'aventure et en font un mode de vie. Néanmoins, les auteurs s'accordent sur le fait que l'aventure s'évanouit très vite. Jankélévitch, prenant l'exemple de l'aventure amoureuse, relève qu'il suffit de se marier, d'installer une vie de famille ou de donner vie à un enfant pour y mettre fin. Dès lors que la chose est institutionnalisée, stabilisée et rattachée à la quotidienneté l'aventure s'effrite. L'aventure est donc un événement, mais aussi un avènement, comme le précise Le Breton, car elle transforme celui qui s'y confronte (Le Breton 1996).

Enfin, je note que les auteurs font régulièrement le lien avec celui de « jeu ». Nous verrons plus tard que cette relation n'est pas sans raison : le jeu est central pour les personnes rencontrées. Pour le moment, poursuivons ce qui motive les informateurs à s'aventurer toujours plus dans l'inconnu.

b/ La sexualité comme zone d'aventure privilégiée

L'aventure et la curiosité se focalisent sur l'inconnu, l'étranger, la nouveauté, et ce d'autant plus lorsqu'il y a incertitude et danger présumé. En cela, il n'est guère étonnant que la sexualité apparaisse comme un territoire privilégié. En effet, pour la majorité des informateurs, la sexualité était une chose taboue dans l'environnement social qui les a vus naître.

Pierre explique qu'il n'avait « aucun échange » avec ses parents concernant la sexualité. Puis, il se reprend et précise :

Il y a eu deux échanges. Le premier, je devais avoir cinq ans, j'étais très fier de mon érection. Ma mère est rentrée dans ma chambre, je lui ai montré, et euh... elle a pas du tout aimé (on se sourit). Je me souviens plus de ce qu'elle a dit mais en gros « tu fais plus jamais ça ». J'ai compris en gros qu'il ne fallait pas. Et puis j'avais vingt ans, vingt-et-un... et ma mère... elle vient à côté de moi, toute gênée et tout, moi j'étais avec une copine et elle me dit « Tiens, je voulais savoir, c'est quoi la nature de ta relation avec « N » ? »... « C'est quoi cette question ? » [lui répond-il] (il sourit, je rigole) « Nan c'est parce que, tu comprends j'veux savoir si vous prenez des précautions, j'veux pas être grand-mère ».

La sexualité était abordée uniquement lorsque le sujet s'imposait, lorsque la sexualité était là, exposée, incontournable, ou bien parce qu'elle représentait soudain une source de danger qui nécessite prévention. Il ajoute plus loin :

J'ai jamais vu mes parents nus, je les ai jamais vus s'embrasser (...) J'ai vraiment été éduqué dans un monde antisexuel, enfin pas antisexuel, asexuel. Et quand il y avait les films à la télévision, si jamais y'avait une scène d'amour, entre guillemets, pas des films de cul mais ouais des films, parce que dans les années 80 les films ils étaient pas *hard* hein, c'était la gêne générale ! Mes parents étaient tous gênés qu'on soit là en tant qu'enfants à regarder ça.

Pierre parle d'un monde sans sexualité. Elle ne se dit pas, ne se suggère même pas, hormis s'il y a danger, si l'adulte se retrouve contraint d'aborder le sujet, craignant le pire. C'est également ce que me dépeint Erik lorsque je le questionne sur l'éventuelle « éducation sexuelle » qu'il aurait reçue :

Erik : C'était archaïque et... médiéval hein !

Rachel : Qu'est-ce que tu veux dire par « médiéval » ?

Erik : Euh... c'est une éducation inexistante à la sexualité quoi !

Rachel : Ils n'en ont jamais parlé tes parents ?

Erik : Non... non... c'est quand il a commencé à y avoir des problèmes qu'ils m'ont offert des bouquins sur la sexualité des jeunes adolescents, et tout ça quoi. (...) Le lendemain je suis parti en bateau avec mon père et euh... on a parlé de rien, de tout, de tout sauf de ça quoi. (...) Mon père était d'une grande pudeur...

Étienne évoque un épisode similaire à celui de Pierre concernant la découverte de la fière érection du fils par la mère. Il avait environ trois ans, d'après ses souvenirs, et la réaction maternelle fut la même. Il écrit à ce propos avoir lié depuis lors « érection avec bêtise ». Il a également décrété que dorénavant « cette affaire ne regardera plus jamais sa mère. » (Liebig. *Sd. L'enfance de l'obsédé*. Non publié).

Christelle présente un contexte similaire et souligne l'impact de la religion :

Moi je suis issue d'une famille où le sexe, c'est assez tabou, c'est-à-dire que hum... je ne suis pas persuadée que mes parents ont eu une vie sexuelle très épanouie, parce que famille catholique, pratiquante. Le sexe c'est pas forcément mal, mais on n'en parle pas.

PD pointe également l'impact de la culture protestante, ainsi que le niveau socioculturel de son entourage. Il explique que cela ne facilitait pas ses recherches sur la masturbation féminine qui le « fascinait » :

Bon. Et donc, à un moment donné (silence) ça marche comment ? [Sous-entendu le sexe féminin] C'était très compliqué, parce qu'il n'y avait pas internet, etcetera. Hum, voilà, bon. (...) J'essayais de comprendre, j'essayais de voir, j'essayais de savoir. Et donc, au bout d'un moment, (silence) comment dire, il a fallu oser avec ces agriculteurs de protestants de merde ! Ahhh prrrt !

En *off*, il s'étend sur la question de cette foi protestante. Selon lui, c'est elle qui poussait les adultes qui l'entouraient à taire, nier les (nombreux) signes de sexualité. Il en conserve un sentiment d'hypocrisie généralisée.

La religion chrétienne est centrale dans l'éducation de certains informateurs : Gala et Catherine ont toutes deux passé une partie de leur scolarité en institution religieuse,

environnées de religieuses. Gala me dit d'ailleurs avoir été renvoyée de cet internat pour avoir introduit des ouvrages de Sade. Les représentants de la religion font censure. Elle précise également à ma demande n'avoir reçu aucune « éducation sexuelle ».

Étienne, pour sa part, était enfant de chœur et au fil des confessions avec l'abbé, il a très vite saisi qu'il y avait une forme de surveillance divine qui pesait sur lui, et plus particulièrement sur ce qu'il faisait avec son sexe et ses petit/e/s camarades.

Sur ce point, Ilo fait figure d'exception. Elle me fait part d'un environnement familial relativement ouvert sur la question de la sexualité, bien que peu prolixes lorsqu'il s'agit d'*en* parler. Elle déclare :

C'est un truc assez naturel, mes parents étaient pas euh... pro explications. Ils ne m'en ont pas abreuvé des tonnes, mais y'avait pas de tabous non plus quoi, c'est, c'est assez cool.

Il est intéressant de relever qu'elle fait partie des plus jeunes membres de la population. J'imagine que ses parents ont peut-être été influencés par ce qu'on a appelé, à tort ou à raison, « la révolution sexuelle », débuté après la guerre et qui a connu son apogée dans les années 70.

Dans un tel contexte, la première approche de la sexualité se trouve teintée de mystère. L'activité n'est pas totalement prohibée, mais reste source de crainte et surtout de silences gênés. Je présume que cela en fait un territoire propice à l'aventure, car il y a secret, perspective de dangers et potentiellement bien des trésors à la clé. J'en veux pour preuve ce passage de *L'enfance de l'obsédé* (Liebig. Sd. Non publié) qui, selon moi, résume parfaitement l'attraction que pouvait alors susciter tout ce qui touchait de près ou de loin à la sexualité pour un jeune individu privé de toute information sur la question :

À cette époque, la censure sur la physiologie des parties sexuelles étaient totales, il était pratiquement impossible de voir de la nudité et le mystère restait complet, obsédant, insupportable pour les petits curieux comme moi. Partout où j'allais, je grappillais comme je le pouvais des détails éclairants. Sous les jupes des

mannequins de la Samaritaine, devant les publicités de la buveuse de café dont la grosse poitrine tendait le chemisier, sur les photos de femmes en maillot de bain et en soutien-gorge des journaux féminins. La télévision était d'une pudeur toute catholique et le moindre début de décolleté ou la plus petite cuisse trop dénudée étaient signalés par un rectangle blanc qui me condamnait à la chambre. Je me souviens toutefois de soirées où mes parents étaient restés à la cuisine avec mon grand-père à discuter de l'avenir de la lutte ouvrière. Je me suis retrouvé seul devant le petit écran à 20H30. Parfois, il y avait un film où l'on entrapercevait la pointe d'un sein comme dans *Pagan Island* ou le début d'une raie des fesses comme dans *Salomon et Sheba*. La présence seule du rectangle blanc me mettait dans un état indescriptible, comme si j'avais déclaré la guerre atomique à la terre entière et j'avais la sensation d'explorer des terres inconnues et transgressives. Le jeu consistait à faire semblant de m'endormir devant le programme lorsque ma mère venait me voir pour m'envoyer au lit. Elle était rassurée et moi, je n'avais pas à me confronter au regard de l'adulte accusateur. (ibid.)

Fais, mais ne dis pas. Fais, mais ne te laisse pas prendre. Tel était le *leitmotiv* qui pesait sur les activités sexuelles durant l'enfance de la majorité des informateurs. Les adultes leur ont dépeint une sexualité comme une zone d'interdit et de mystère, et il semble que leurs silences, leurs non-dits sur la question ont piqué au vif la curiosité des informateurs. Ce silence n'est pas sans rappeler la performance de la norme présentée précédemment.

Nous verrons plus loin que, même adultes, les personnes rencontrées continueront longtemps à agir dans le dos des « adultes » (entendu ceux qui jugent les actes sexuels) tant pour esquiver la réprimande que pour jouir de la sensation de faire une « bêtise ».

Pour autant, il ne s'agit pas pour eux, ou pour moi, de faire de l'aventure une nouvelle étiquette sexuelle. D'une part, ce serait paradoxal puisque j'ai soutenu précédemment qu'ils échappaient à la catégorisation. En outre, cette activité ne recouvre pas la totalité de leur activité sexuelle. Leur sexualité n'est pas seulement découverte et aventure. Ils ont également des activités sexuelles qui visent à répondre à un besoin, à une excitation de façon efficace, comme tout un chacun (hormis les asexuels ?). Néanmoins, il s'agit

d'une tendance, d'une dynamique commune sur laquelle je vais focaliser mon attention durant les chapitres à venir.

c/ Jeu et rapport à l'enfance

La notion de jeu traverse également les différents discours des informateurs. Elle est tout particulièrement employée dans le cadre des activités SM*, mais pas seulement. « Jouet » permet d'ailleurs d'évoquer des objets employés durant les activités sexuelles, comme l'avait déjà relevé Newmahr dans le cadre de sa population SM* américaine (Newmahr 2010/b). En parallèle de cette notion de jeu, l'enfance est très souvent évoquée.

Les interactions sexuelles s'inspirent des jeux de l'enfance et les détournent. Gala Fur détourne par exemple le jeu de « sésame ouvre-toi » avec ses partenaires et autres prétendants au titre :

Mon palier se prête à un éventail d'excentricités grâce à un décrochement en L du couloir. Je joue par exemple à Sésame-ouvre-toi : « Vingt pompes sur les tomettes et je vous reçois. » dans le rôle du distributeur, un autre visiteur glissera des billets de banque sous la porte jusqu'à ce que je lui ouvre. Un exhibitionniste exécutera sur commande et sans musique la danse des canards, ou se livrera à un effeuillage que j'observerai à travers l'œil de bœuf du battant. Le sas est parfois dévolu à la fantaisie de mes patients. (...) Ainsi Chaton, un étudiant venu des Alpes suisses avec, dans son sac à dos, les ingrédients d'un repas de reine qu'il avait l'intention de me cuisiner, miaula à ma porte à genoux, une rose entre les dents. (Fur 2010 : 20)

Avec Chris Malle, elle revisitera également le fameux colin-maillard des cours de récréation :

Je lui bandai les yeux d'un foulard de mousseline, et lui ordonnai de se taire. Je déboutonnai à moitié sa chemise, emprisonnant ses bras à la hauteur des coudes, puis je l'aidai à se lever. Je le guidai jusqu'à un siège ergonomique, oublié dans un coin du grenier. Je l'installai à genoux. Son corps vacilla, comme s'il allait

perdre l'équilibre. Mes paroles rompirent le silence. La voix a un pouvoir extraordinaire pour un être privé de la vue. Je récitai Joyce Mansour (...) tout en me délaçant sur la pointe des pieds. Je pinçai une corde de guitare, secouai un maracas, donnai une chiquenaude à une cymbale qui résonnait encore tandis que j'approchais du tabouret à pas de loup. (ibid. : 112)

Certains jeux d'adultes font écho aux souvenirs de l'enfance. Plusieurs informateurs créent d'ailleurs une continuité entre leurs activités ludiques d'enfance et celles qu'ils ont à présent en tant qu'adultes. Étienne met les deux activités en parallèle, à travers l'écrit *L'enfance de l'obsédé* (Liebig. Sd. Non publié) : il y opère des va-et-vient entre son passé et son présent, suggérant qu'il s'agit là de la même dynamique/logique et que celle-ci a cours tout au long de sa vie. À ce propos, Gala Fur se dit « sadique » depuis l'enfance. Petite, elle « sadisait » déjà sa petite cousine en l'enterrant dans la sciure²⁹².

Entre jeux de l'enfance et activités d'adultes, il n'y a finalement que peu de différence si ce n'est qu'ils savent à présent ce qu'est la sexualité et sont capables d'estimer la portée de leurs actes.

Par ailleurs, les activités sexuelles sont régulièrement comparées à des jeux d'enfants. En observant ses amies jouer dans le bain avec le « chérubin » (un serviteur) Jeanne de Berg pense :

J'ai l'impression d'assister à des jeux d'enfants. Quelle différence, en fait ? La conscience de l'enjeu ? Les leurs seraient inconsciemment pervers, les nôtres délibérément, toute la différence tenant justement dans ce « délibéré »...
(De Berg 1985/b : 170)

Erik dépeint dans ses ouvrages des soirées entre hommes, où ces derniers se comportent comme de grands enfants :

Les hommes s'amuse toujours comme des enfants. À gauche une montagne de viande se fait pisser sur le pantalon puis se fait remplir sa bouteille de bière par de l'urine. Il la donne ensuite aimablement à son voisin, coquinou ! Là-bas, c'est un autre couple qui fait joujou en se renversant de la bière sur la gueule. Un

²⁹² Propos rapportés durant entretien et également présentés dans *Les soirées de Gala* (Fur 2003).

grand skin enfile des aiguilles dans la peau de son partenaire. Il y en a des dizaines sur les bras maintenant. Le temps s'est arrêté. Seul le devenir est ponctué par les cloches des repas ou des activités, suspendu. Je me sens libre. (Rémès 1999 : 96)

On déconne tels des jeunes chiots. Avec François, on adore se cracher de la bière à la gueule et se pisser dessus, ça nous fait hurler de rire, qu'est-ce qu'on est dindes. Le Transfert c'est tout de même un sacré espace de liberté. (ibid. : 101)

Avec la nuit qui se consume, les gens disjonctent et deviennent libres et fous. Le torse nu et bombé, les ailes déployées majestueusement, en transe nuptiale, sur la piste à chalouper, les gens se draguent, se touchent, se roulent des pelles et se sourient tels des enfants (parce que nous sommes tous alors de petits nenfants). (ibid. : 237)

Il s'agit de comportements fantaisistes, dont les enfants sont réputés spécialistes. Erik, toujours, me confie durant un entretien être resté au fond de lui un enfant. Aussi, certains aiment à qualifier leur activité de « bêtises » et leurs partenaires de « complices ». Ils retrouvent dans ces jeux un état d'esprit « canaille », « espiègle », voire « cruel », qu'ils rattachent à l'enfance. Dans l'introduction de *Gala Strip* (Fur 2010), la dominatrice* évoque un attrait particulier pour des partenaires féminines arguant que :

Peut-être qu'à l'âge adulte, certaines femmes sont encore prêtes à déconstruire les hiérarchies traditionnelles avec grâce et légèreté, et à cultiver l'espièglerie des jeux de l'enfance sans se fixer de but. (ibid. : 8)

Le plus important dans tout cela est précisé dans la seconde citation empruntée à Berlin Tintin : à travers le jeu et l'enfance, c'est un « espace de liberté » qui est recherché.

L'enfance est « espace de liberté » pour plusieurs informateurs. L'enfant, tel qu'ils se le représentent, n'a pas encore été socialisé. Il ne connaît pas encore les règles et va donc « naturellement » à l'encontre de ces dernières si cela lui chante. Par ailleurs, il jouit d'une certaine impunité, ou en tout cas encourt une punition* moins sévère que celle réservée à l'adulte, car il est communément accepté que l'enfant est incapable de

comprendre la portée de ses actes et, de ce fait, irresponsable. Cette citation de M. M. témoigne de cet espace-temps de l'enfance idéalisée, qui peut parfois absorber l'adulte :

(...) ça me manque un petit peu de ne plus les avoir petits [sous-entendu que ses enfants soient encore en bas âge], parce que quand j'étais avec les petits enfants je me retrouvais un petit peu dans le monde des contes, avec les mêmes trucs de cruauté, les mêmes trucs de conneries... je faisais plein de conneries. Quand ils étaient tout petits, t'as l'impression qu'avoir un enfant jeune, je sais pas, trois, quatre ans, que tu te permets de faire des conneries que tu ne te permettrais pas autrement, parce que... il y a lui [l'enfant] entre le monde et toi, en même temps c'est lui qui t'ouvre certaines portes... je faisais des conneries monstrueuses, on allait dans les magasins, on se jetait des trucs dans la gueule (je souris) les vendeuses arrivaient « Mais ? Mais ? Mais ! » Pff ! On s'en foutait, on repartait tranquille. (...) c'est comme si tout d'un coup tout devient un terrain de jeu et tout est possible (...)

Juste après ce propos, il fera le lien avec le pervers polymorphe, autrement dit l'enfant capable de tout érotiser.

L'enfance apparaît comme un monde à part. Un monde qui offre plus de liberté, une certaine impunité, et c'est précisément ce qui est recherché, via le jeu. Le jeu est le cadre qui permet à l'adulte d'ouvrir le champ des possibles.

Par toutes ces références à l'enfance, les informateurs manifestent un lien entre leurs jeux d'enfants et certaines de leurs activités actuelles. À leurs yeux, jeux d'enfants et activités sexuelles sont la même chose : une activité ludique, faite pour le plaisir et libre des impératifs posés par la société.

d/ L'utopie du pervers polymorphe et la pratique de l'érotisation

Je note qu'ils sont trois à s'être qualifiés de « pervers polymorphe », concept psychanalytique qui, comme nous l'avons vu précédemment à été détourné par la population en vue d'évoquer la possibilité de tout érotiser (à l'instar de l'enfant).

Gala Fur se dit plusieurs fois perverse polymorphe à travers *Gala Strip* (2010) sans plus de développements. Comme présenté lors des portraits, Pierre et M. M se sont également attribué ce qualificatif à plusieurs reprises. Pierre l'utilise pour la première fois lors d'une conversation précédant notre séance photo. M. M invoque le concept lors de notre second entretien, alors qu'il me contait son plaisir à faire les 400 coups avec ses enfants :

M. M. : C'est comme si tout d'un coup tout devient un terrain de jeu et tout est possible et ça c'est un truc... (...) Et puis en même temps j'aime bien aussi, toujours ce truc parce que ça te mets un peu en... en ligne directe avec euh... ce qu'on appelle le pervers polymorphe! Les gamins... tu sens que TOUT peut être érotisé tu vois, n'importe quel petit truc. Et ça c'est pas mal quoi !

Rachel : Je me demandais ce terme... c'est quelque chose qui te représente ?

M.M : Je sais pas, je trouvais ça marrant ! Je suis sûr qu'il y a des trucs, des significations qui m'échappent totalement.

Rachel : Mais qu'est-ce que ça veut dire pour toi ?

M.M : Disons que tout ce qui est poly est cool ! Moi je n'aime pas les trucs mono ! Quoique monomanie, encore, peut-être, je ne sais pas mais, ouais. C'est... j'aime bien comme terme. Enfin ce que ça englobe, ça veut dire que tout peut être sujet à être érotisé quoi ! Tout peut avoir une résonance, voilà, érotique.

Le « poly », autrement dit la démultiplication des goûts est ici présentée comme une valeur positive, désirable, par opposition au « mono » qui évoque un champ restreint de possibilités. En somme : plus, c'est mieux.

J'ai déjà opéré lors des portraits un lien entre ce concept de pervers polymorphe et le rêve d'Hugo. Ce rêve concernait un artefact en latex susceptible d'effacer toutes les variables distinctives des individus, ce qui permet, idéalement, de pouvoir jouer avec n'importe quelle personne. Certes, il ne s'agit pas de tout érotiser, mais d'augmenter de façon significative la capacité à érotiser un grand nombre de personnes et de situations. Dans les deux cas, il est question de pouvoir étendre très largement le champ de ce qui peut se rapporter à la sexualité et d'offrir des perspectives jouissives étendues.

Il s'agit selon moi d'une utopie, même si les mots comme ceux-ci ne sont pas sans pouvoir performatif. Aucun d'entre eux n'est « pervers polymorphe » puisque tous ont des limites. Tous rencontrent des choses qu'ils ne parviennent pas à érotiser, ainsi que des situations qu'ils trouvent intolérables, comme nous le verrons plus tard. Ils ne peuvent jouir de tout, qui le pourrait ? Cependant, ils peuvent œuvrer à augmenter leur champ d'activité sexuelle en cherchant des moyens d'« érotiser » ce qui ne l'est pas (pas encore ?). « Érotiser » est un terme souvent employé par les informateurs. Il comprend deux sens qui se complètent :

D'une part, érotiser consiste à *irriter* les sens. On pourrait le traduire par « travail de la sensibilité ». J'emploie le terme d'« irritation » afin d'éviter celui « d'excitation ». « Irritation » m'apparaît moins connoté sur le plan sexuel qu'« excitation » qui fait souvent référence à une sensation agréable. Ce terme permet notamment de penser l'excitation des sens via l'emploi d'injures, coups de fouet, ou encore l'usage de ce qui fait dégoût (qui déroutent souvent les normos*). Tout cela va irriter la peau, irriter les sens, irriter le mental, générer une forme d'excitation en somme. Cela déplace le focus sur la transgression, car finalement le résultat de la transgression est une réaction vive et non nécessairement un ressenti agréable de prime abord. Ainsi, j'emploierai le terme d'« irritation » pour tous les processus employés afin de générer des sensations plaisantes, mais aussi troublantes, autrement dit celles qui oscillent entre le plaisir et le déplaisir, souvent bien plus puissantes sur le plan émotionnel.

D'autre part, « érotiser » est également employé pour parler du processus, souvent volontaire, durant lequel une chose (un rôle, un objet, une matière, une idée) qui ne produisait jusqu'alors aucun effet sur le plan sexuel (ni satisfaction, ni irritation) devient un adjuvant, autrement dit un outil suscitant une irritation digne d'intérêt.

Dans ce second sens, érotiser de nouvelles choses contribue à augmenter le champ d'activité sexuelle des individus.

Pour ce faire, Étienne Liebig propose sa technique :

Un petit caca sur le bout du doigt lorsque l'on va fouiner dans le rectum de son amoureux peut dégoûter mais peut aussi devenir un argument très fortement érotique. « Comment ? » vous demandez-vous, au bord de l'écœurement,

lecteurs impeccables à qui l'on enseigne depuis la plus petite enfance que le caca, c'est caca. Mais simplement en érotisant cet objet symbolique, comme vous avez su le faire d'autres parties du corps de l'être aimé, les jambes, les cheveux, les pieds, les mains, le dos ou le cou. Le fantasme se construit, lentement, patiemment, et surtout volontairement. Commencez seul(e) à vous masturber sur des rêves éveillés où la merde intervient dans vos jeux amoureux. D'abord incidemment puis plus nettement. Très vite, vous espérerez en rencontrer dans le réel. Allez chercher, fouiner, prenez le risque, répétez à l'envi qu'un peu de caca de temps en temps ne vous dégoûterait pas, bien au contraire. (...) Puis, au lieu de redouter cet incident, souhaitez-le. (...) adoptez une attitude positive et patientez jusqu'au jour où l'occasion se présentera. Alors, au lieu de vivre cela comme un regrettable accident, vous le vivrez comme un merveilleux cadeau. (Liebig 2011 : 197)

Le contact de la « merde » est une limite qui s'avère souvent complexe à dépasser pour les personnes rencontrées. Pierre, qui partage cette difficulté, explique également comment il œuvre à son dépassement. Il se dit : « pas fan de merde, c'est pas un truc qui m'excite la merde ». Toutefois, il note que, lors d'une séance photo, une jeune femme avait des traces de merde dans sa culotte et que cela ne l'avait pas gêné pour autant :

Mais voilà ça fait partie d'elle, ça fait partie de sa vie (...) elle était stressée et puis je sais pas, en descendant la culotte... ça fait partie du truc et t'as l'impression que tout peut devenir magique ! Tu vois ? En gros c'est ça ouais ! Tout peut devenir magique !

Ainsi la merde, dans ce contexte, a révélé l'une des limites de la jeune femme, ce qui a donné un côté « magique » à l'expérience pour Pierre (comme pour M. M. qui était également présent). Cette matière peut exister et donner une dimension intéressante à une expérience sexuelle mais elle n'est pas désirable pour autant. Pour Pierre, cette substance représente une limite dont il a conscience et sur laquelle il travaille occasionnellement :

J'ai tout goûté, le sperme, la pisse, sauf la merde. J'ai déjà eu la curiosité, c'est pas le problème, j'ai été chercher mais j'ai jamais réussi à franchir le cap... c'est

devant le nez, quand tu as l'odeur qui arrive... j'ai déjà été jusque-là. C'est bien une des seules, une des rares barrières que j'ai, c'est avec la merde, et comme je m'y suis intéressé, j'aimerais vraiment bien savoir ce que ça goûte ! Tu vois, si ça goûte comme l'odeur, parce que... je crois pas ! Enfin j'imagine... J'ai déjà entendu... qu'elle avait un goût différent, mais j'aimerais tellement le savoir ! Et tu vois j'y arrive pas. Enfin, je dis pas que j'essaye tous les jours mais j'ai déjà essayé...

Pierre et Étienne Liebig proposent chacun une technique d'érotisation. L'une consiste à démystifier l'objet, autrement dit à remplacer la croyance (récupérée lors de la socialisation et qui est souvent chargée de craintes) par le résultat d'une expérience empirique personnelle. Cela implique de prendre conscience de la distance entre la croyance et la réalité perçue, et de réajuster la représentation de l'objet en fonction de cette découverte. L'autre technique consiste à insérer progressivement l'objet a-érotique dans un contexte, une mise en scène qui relève pour l'individu du sexuel, du plaisant, jusqu'à ce qu'elle fasse partie intégrante de l'imaginaire sexuel. Il s'agit, dans ce cas, de travailler les représentations avant l'expérimentation. De préparer le terrain en quelque sorte. Les deux procédures semblent pouvoir se combiner par ailleurs. Dans les deux cas, il s'agit d'œuvrer à changer, à terme, la perception initiale que l'individu a de l'objet.

Le fait de pouvoir érotiser un maximum de choses peut être un objectif, ou plutôt un idéal, qui peut motiver l'individu à mener une démarche d'érotisation consciente et volontaire. En somme, il s'agit d'œuvrer activement à l'agrandissement du champ sexuel en prenant le temps de travailler ses représentations, de s'entraîner à érotiser ce qui ne l'est pas. De ce fait, la démultiplication des expériences n'est peut-être pas uniquement le fruit d'une curiosité vorace, c'est sans doute aussi le résultat d'une volonté d'augmenter toujours plus le champ de ce qui est possible et plaisant dans le cadre de la sexualité, via différents processus. Il ne s'agit donc pas uniquement de prédisposition individuelle : s'ils se reconnaissent une curiosité innée, leur capacité à érotiser un grand nombre de choses relève également de l'acquis.

Ainsi, la population étudiée n'est pas liée par une identité ou des *goûts* communs, ce qui la lie c'est sa curiosité (et sa capacité à la suivre) ainsi que sa volonté d'étendre toujours plus le champ de la sexualité.

Retenons pour le moment que leur conception de la sexualité est liée à une particularité individuelle, dite « curiosité », sans doute motivée par un climat culturel où la sexualité est cachée, jugée. La sexualité est également considérée comme une activité ludique, un espace-temps permissif. Enfin, la démultiplication des goûts n'est pas forcément fruit du hasard²⁹³, il s'agit souvent d'un processus conscient et volontaire.

Or, jusque-là, il n'y a rien de bien étonnant. La curiosité n'est pas une caractéristique humaine rare, surtout en ce qui concerne la sexualité²⁹⁴. De même, le silence et les contraintes sociales pesant sur la sexualité de sorte à l'invisibiliser n'est pas le propre de leur époque, de leur culture. Considérer la sexualité comme une activité ludique n'est pas plus surprenant, surtout depuis qu'elle n'est plus contrainte par l'impératif de devoir conjugal et/ou de reproduction. Enfin, pour ce qui est de la démultiplication volontaire des goûts, cela peut s'apparenter au processus de pimentation présenté précédemment.

B/ Une passion pour la transgression...

a/ Sexualité = transgression

Nous l'avons vu, la sexualité est, dans l'enfance de mes informateurs, à la fois une chose mystérieuse et une source de sanction. Il y a dans la sexualité, telle qu'on la leur a présentée (en creux), quelque chose qui relève de l'interdit. Par exemple, il ne convient pas d'exhiber un sexe turgescent face à sa mère, ou de lire des ouvrages de Sade et de les transmettre à ses petites camarades de pension. Cependant, la désobéissance, la transgression d'un interdit social suscitent un frisson tout à fait particulier, qui n'a pas manqué d'intéresser les informateurs.

²⁹³ Par exemple, Hugo a découvert l'un de ses goûts par hasard, en cherchant des journaux dans un kiosque et c'est là qu'il est tombé sur une couverture de magazine présentant une femme toute de latex vêtue.

²⁹⁴ J'en veux pour preuve le grand nombre de personnes qui ont demandé à m'entendre à propos de ma recherche ou à lire mes écrits.

Je vais parler ici de « transgression » plutôt que de « subversion » car, comme le propose Nathalie Heinich, ce terme permet de « respecter une posture de discours descriptive » plutôt que normative (ce qui advient si l'on emploie « subversion ») (Heinich 2004 : 168). Toujours selon Heinich, si « subversion » est valorisant, « provocation » est dévalorisant, notamment dans le domaine de l'art²⁹⁵. Je ne cherche ni à valoriser ni à dévaloriser les activités, il m'importe uniquement de parler d'un phénomène qui consiste à chevaucher les frontières. On pourrait même dans certains cas recourir au concept de profanation : « rendre à l'usage commun quelque chose de sacré » (Agamben 2003). Ainsi, si j'emploie « provocation » ou « subversion » ce sera par citation du terrain²⁹⁶.

Étienne Liebzig exprime très bien la sensation que lui procure la transgression lorsque, depuis sa cachette, il découvre les seins de la voisine :

Je rampais sur la branche comme sur une aile d'un bimoteur en perdition pour atteindre l'hélice qui ne tournait plus rond mais en regardant en bas, au lieu de découvrir la terre plus petite qu'une orange, j'ai été soudain attiré par le décolleté de Mme Fuchs. Le haut de sa robe baillait un peu et j'ai cru voir le tout début de la teinte plus rouge du bout de ses petits seins. Elle parlait, se penchait et le mamelon apparaissait, rose puis carmin. Je ne voyais pas franchement le téton mais je l'imaginai tant qu'il était là, pointu, tendu. Mon sexe frottait sur la branche mais je ne bougeais plus, ne rampais plus. (...). Je bandais plus fort qu'à l'accoutumée encore et je comprenais que ce que je voyais n'était pas pour rien dans cette érection. Plus étonnamment, je savais confusément que je volais de

²⁹⁵ Heinich explique que provoquer c'est rechercher à impacter l'autre, or cela « contrevient au critère fondamental de l'authenticité artistique, laquelle exige avant tout le respect de l'intériorité (c'est la fameuse « nécessité intérieure » selon Kandisky), l'indifférence à l'opinion d'autrui, le souci de développer des ressources personnelles plutôt que de répondre à des attentes extérieures » (Heinich 2012 : 122). Concernant les personnes rencontrées, la « nécessité intérieure » semble présente, elle se manifeste par cette tendance à suivre leur curiosité malgré les embûches mais ils ne sont ni dupes ni totalement désintéressés concernant l'impact de leurs actes sur autrui (notamment lorsqu'ils rendent leurs artefacts publics). Cette conception d'un individu totalement désintéressé, tourné vers sa seule « nécessité intérieure », me semble un brin naïve, ou alors est-ce encore un stratagème pour octroyer à la figure de l'artiste un quelque chose de plus qu'humain ? Nous y reviendrons.

²⁹⁶ Ils peuvent parler de « provocation » lorsqu'il est question d'irriter (sexuellement ou non) quelqu'un (Étymologiquement « provoquer » signifie « appeler », « défier » ou « exciter ».). Ils peuvent également parler de « subversion » quand la transgression est pensée dans une perspective politique.

l'interdit, de l'image cachée, du sexe. Je suis incapable aujourd'hui encore d'expliquer comment un gamin de 4 ans peut avoir déjà construit dans son esprit les limites du regard autorisé et du morceau de peau censuré. Je savais là, sans hésitation que je bandais de regarder ce que je ne devrais pas voir : Les tétons d'une étrangère. Ces seins m'apparaissaient soudain comme l'ultime refuge de la transgression. (...) J'ai ressenti ce jour-là pour la première fois de ma vie, cette sensation sublime et folle que j'ai connue si souvent par la suite à des degrés divers mais avec toujours autant de plaisir. Mélange de froid qui gèle le corps et de chaleur incontrôlable, respiration courte et rapide, bouche sèche, envie de fuir et désir de vivre intensément, d'y rester, d'y mourir. (Liebig. Sd. *L'enfance de l'obsédé*. Non publié).

L'auteur, devenu adulte, se rend compte que l'attrait pour les choses de la sexualité était indissociable de l'interdit qui pesait sur eux. Approcher de la sexualité revenait à chevaucher une limite et expérimenter un frisson renversant. C'est d'ailleurs l'aspect transgressif que l'écrivain met également en avant, lorsqu'il s'ouvre à moi quant à son attraction pour l'urine et surtout l'observation des filles en train d'uriner :

Moi je trouve rien de plus joli qu'une fille qui fait pipi euh... et puis je comprends tout à fait qu'on me dise « Ça c'est n'importe quoi, c'est dégueulasse ». J'trouve qu'une fille qui fait pipi, ça c'est sublime, c'est comme ça. Ma mère n'a jamais pissé devant moi, tu vois... je sais pas pourquoi j'ai construit ce truc-là, je trouve ça très jolie, très poétique et surprendre une femme qui pisse je trouve ça... je trouve que c'est... je sais pas. Peut-être parce que j'ai l'impression qu'on se donne beaucoup à ce moment-là, euh... il y a une espèce de truc très euh... très intime dans le fait. C'est un peu comme de retirer un tampon usagé tu vois ? Y'a un côté... on a l'impression de transgresser, tu vois. On va un peu plus loin. Le tampon c'est la même idée, tu vois. Je trouve ça très érotique, très fort en érotisme cette scène de l'urine et des filles qui pissent voilà !

La transgression génère une « saturation émotionnelle » (Hasting, Nicolas, Passard 2012 : 9) et en cela se rapproche de la notion d'érotisation dans son sens premier. Philippe Braud définit d'ailleurs la transgression comme une « violation (d'une norme

juridique, culturelle ou éthique), porteuse d'une charge émotionnelle politiquement significative. » (Ibid. : 68) et souligne que la transgression est un acte érotique en soi, rappelant à juste titre les propos du marquis de Sade (bien connu de la population étudiée) qui exprime combien « il est très doux de scandaliser. »²⁹⁷ Enfin, la transgression peut également expliquer, dans certains cas, le franchissement des goûts personnels comme précisé dans la conclusion des portraits.

C'est à se demander si la sexualité est objet ou outil : s'approchent-ils de la sexualité parce que c'est l'objet de leur intérêt, de leur curiosité, ou bien s'intéressent-ils à la sexualité parce que c'est un outil/domaine privilégié de la transgression ?

À ce propos, M. M. fait un lien intéressant entre deux actes qu'il estime transgressifs. Il s'agit de deux expériences, deux bêtises différentes réalisées durant son enfance. Il explique que toutes deux génèrent la même émotion, le même frisson, pourtant l'un d'eux n'a aucune dimension sexuelle explicite : il est question ni de génitalité ni de nudité. La première expérience consistait à s'improviser un masque de carnaval en demandant à une camarade de s'asseoir sur sa figure et donc de rapprocher son sexe de son visage, comportement qui lui a été reproché par les adultes. Dans le second jeu, il était question d'enfoncer un chat dans l'eau au risque de le noyer, tout en sachant pertinemment que « c'était mal ».

Ces deux expériences sont mises en lien par M. M. car elles génèrent toutes deux des émotions fortes et comparables selon lui :

Ça me bottait ! [parlant du jeu où il avait fait de la petite fille son masque en la faisant s'asseoir sur son visage] les frissons étaient plus forts que dans le reste ! (...) Ceci dit, il y avait aussi des frissons qui étaient très proches. Quand on avait des gros bidons, où... mon père recueillait l'eau de pluie pour arroser le jardin et, avec le frère de cette gamine, on avait chopé un chat on l'avait jeté dans le bidon ! Et à chaque fois que le chat remontait en nageant, on l'enfonçait quoi ! (il sourit) Et puis on sentait que... c'était vraiment mal ce qu'on faisait et là c'était, c'était une excitation qui était très, très proche, c'était la même...

²⁹⁷ Braud citant Le Marquis de Sade. 1795. *La philosophie dans le boudoir ou Les instituteurs immoraux*. Paris : Gallimard 1976, p125-126. (Braud 2012 : 70).

La seconde expérience n'a pas de dimension sexuelle telle qu'on l'entend communément, il n'est pas question de nudité ou encore d'approche d'une zone génitale ou érogène cachée, et encore moins de leur stimulation. C'est ce qui me laisse penser que le plus important n'est pas la dimension sexuelle de l'expérience, mais ce qu'elle génère, autrement dit la sensation de transgression, qu'ils trouvent particulièrement plaisante.

Je formule l'hypothèse que certains informateurs fusionnent des deux phénomènes, autrement dit que sexualité et transgression soient intimement liées dans leurs représentations. Sexualité suppose transgression et vice versa, et s'il n'y a pas transgression, il n'y a alors pas sexualité digne d'intérêt. Cela permet de mieux comprendre pourquoi certains actes, sans lien explicite avec la sexualité, puissent être reconnus comme relevant de ce champ d'activité, mais aussi pourquoi certains actes explicitement sexuels, sans dimension transgressive, les intéressent peu.

À ce propos, Pierre m'explique durant un entretien qu'il n'aime pas « baiser quand tout le monde baise à côté ». Il parle alors de son expérience d'une soirée inspirée, selon lui, d'un concept américain :

C'est *sex positif*. C'est la même équipe que le *Burning man* et bin voilà, ce sont des gens qui ont importé ça des États-Unis et ils font ça à Londres aussi.

Il explique qu'il est nécessaire de se faire parrainer par des habitués pour pouvoir y participer. Les parrains sont là pour gager du bon comportement du nouveau venu. Il dépeint progressivement un univers fortement réglementé qui ne laisse aucunement place à l'émotion qu'il recherche et qu'il nomme « tension sexuelle » :

Il faut entrer avant 23h. Après 23h la porte est fermée. Euh... bon la soirée il y a un *dress code** (...) Et avant il y avait le côté un peu chiant, bon c'était la première soirée, c'était pas organisé, c'était super débordé au vestiaire, il faut une heure pour pouvoir laisser tes affaires au vestiaire et là t'es obligé de te taper un *show* de cabaret complètement nul et ça se fait dans la *playroom*, donc il faut que le *show* de cabaret soit fini pour que la *playroom* s'ouvre. Bon c'est la première soirée, t'es *open*, tu te dis « Ouais bon y'a des bugs » et la deuxième soirée c'est la même merde. Là tu commences à trouver ça un peu moins drôle

et c'est là que t'as pas envie de voir le *show* de cabaret donc tu restes au bar qui est l'autre grande pièce du truc et puis, comme t'es au bar et que tu vas pas passer deux heures à boire non plus, tu commences à jouer un peu et là on te dit « Non tu peux pas jouer ici, c'est dans la *playroom* qu'on joue. » Et ça, ça m'a vraiment gavé tu vois, même truc, dans une soirée *sex positif*, genre c'est ouvert, c'est une *play-party*, c'est une soirée pour jouer mais tu peux jouer que dans les *playroom*. Tu peux pas jouer au bar et là tu te dis « Mais moi c'est ça qui me... moi j'aime pas baiser quand tout le monde baise à côté ! » mais j'aime bien quand c'est transgressif tu vois je préfère faire quelques petits attouchements et quelques jeux au bar que baiser comme... enfin que baiser couilles rabattues dans la *playroom* parce qu'après c'est ça !

Ainsi, s'il n'a pas envie de « baiser » dans ces moments là, c'est avant tout parce que la « baise » est orchestrée, conditionnée et que toute transgression est sanctionnée. Il faut « baiser » au bon endroit, au bon moment (et peut-être même de la « bonne façon » ?) sous peine d'être mis à la porte. Le cadre décrit s'avère peu propice aux petites transgressions²⁹⁸, au « jeu » tel qu'il l'entend puisque tout est sous contrôle. Pourtant, Pierre n'aspire pas qu'au « jeu », il se rend également aux saunas régulièrement pour y trouver « son pain quotidien ». Cependant, dans ces soirées, il s'attendait à autre chose que de la « baise de sauna », d'où sa déception.

Pierre pointe ici sa distance vis-à-vis de certains concepts de soirées et, en conséquence, de certains individus du milieu. Il est intéressant de relever qu'il n'est pas le seul à ne pas trouver satisfaction dans les soirées spécialisées. J'y reviendrai en temps voulu (Cf. Part. 2, chap. II, 2/). Retenons pour le moment que l'impossibilité de s'adonner à des transgressions sans risquer une sanction sociale peut rendre une activité sexuelle inintéressante, insatisfaisante.

²⁹⁸ Elles sont petites, car à l'échelle de l'individu qui la commet il ne s'agit pas de transgression. Ce n'est pas sa norme qu'il transgresse, mais celle des autres. Cela reste une transgression dans la mesure où l'individu est conscient de malmener les « codes » des autres, mais il n'y a là, pour lui, rien de fondamentalement problématique, il n'y voit pas de conséquences graves. En outre, ce sont souvent des actes qui n'amènent à aucune blessure, si ce n'est une blessure symbolique qui est parfois minorée, à tort ou à raison. Ruwen Ogien dirait qu'il n'y a pas de victime, donc il n'y a pas de méfait (Ogien 2007/a) mais c'est tout de même faire l'impasse sur l'impact symbolique des actes ou en tout cas considéré que le méfait est minime comparé à une blessure physique par exemple.

La stimulation émotionnelle et physique générée par la transgression, souvent nommée « érotisme » est au centre de leur conception de la sexualité. Cette conception rejoint celle Georges Bataille pour qui l'érotisme est fondamentalement lié à la transgression :

Essentiellement, le domaine de l'érotisme est le domaine de la violence, de la violation. (Bataille 2014 :18)

Cela éclaire cette tendance à parler d'érotisme et non de sexualité lorsqu'il s'agit de distinguer leur pratique : c'est par la recherche de transgression qu'ils se distinguent de la masse et de la norme.

Notons deux points importants avant de passer à la suite. Tout d'abord, l'érotisme n'est pas uniquement lié à la transgression : il est également lié à ce qui fait nouveauté, à la découverte de l'inconnu, de l'étrange, or l'étrange et l'inconnu résident souvent au-delà des normes, des conventions puisque ce sont des territoires inexplorés (ou peu explorés). Rencontrer l'inconnu mène parfois à la transgression.

Aussi transgression n'est peut-être pas le mot adéquat, dans la mesure où il est rarement question d'actes qui contrarient les lois. Les personnes rencontrées restent toujours dans le cadre du faisable, du tolérable, même s'ils en frôlent régulièrement la limite. Ils explorent également les impensés, autrement dit les activités sur lesquelles la société ne s'est pas encore prononcée. Bref, s'il s'agit de transgression, il est question de « petites transgressions », d'irritation des normes et règles. Toutefois, c'est là uniquement de ce qui est exposé au grand jour, ce qui a été présenté dans les livres ou transmis individuellement lors des entretiens. Il n'est pas impossible que des transgressions plus importantes aient été opérées, mais celles-ci sont alors tues.

b/ Une quête de l'extrême ?

L'aspect transgressif a déjà été mis en relief par Poutrain, à propos des jeux SM*. Elle explique que « les correspondances entre les interdits, les désirs et les plaisirs sont ici sans équivoque. Le trouble consiste en la mise en danger, réelle ou symbolique, de soi ou de l'autre. La transgression de l'ordre moral établi, dans une valse faite d'hésitations et de frôlements séduit, fascine... » (Poutrain 2003 : 99)

Elle présente la transgression comme un outil au service de ce que je nomme irritation, et met cela en lien avec une recherche d'« extrême ». Toutefois, elle ne précise pas ce qu'elle entend par « extrême ». Elle donne en exemple des situations où les individus mettent leur vie en jeu, et parle également de « quête de l'extrême où les corps subissent, s'affrontent et s'éprouvent » (ibid. : 101).

Elle s'inscrit clairement dans une approche centrée sur le corps (notamment via les pratiques sportives et à risque) inspirée des travaux de Le Breton, qu'elle cite tout au long du chapitre. D'où l'usage récurrent de « corps » à la place d'« individu » ou de « sujet », terme qui induit, volontairement ou non, une représentation dualiste de l'humain, divisé en corps/esprit. Bien que l'effort psychologique soit évoqué, ci et là, cette approche m'apparaît particulièrement « corpo-centrée », et amène à penser l'extrême sous l'angle de la performance physique, du dépassement musculaire et mental, et donc de l'excès, de la souffrance et de la douleur.

Elle compare également les pratiques SM* à une sorte d'ordalie, de rite individuel visant un gain de sens et une affirmation de son identité. Concept souvent invoqué par Le Breton lorsqu'il s'agit de donner du sens à certaines pratiques considérées à risque. Ainsi, dans la conception de Le Breton, réinvestie par Poutrain, il est moins question de transgression que de performance physique et mentale, et d'une recherche de sens.

Les informateurs rencontrés ne mettent pas l'accent sur le dépassement de soi et la reconnaissance de ce dépassement (chose sur laquelle Poutrain insiste, concernant les « sadomasochistes »). Ils parlent certes d'une recherche de plaisir, de « magie », mais celle-ci semble plutôt liée à la découverte, à l'expérience d'un inconnu, et surtout au chamboulement des valeurs, permise non tant par la performance d'un extrême, que par le chevauchement de la frontière entre ce qui semble permis ou pas. Il ne s'agit pas que de s'éprouver soi, de faire des prouesses mentales et physiques pour raviver son existence, mais de remettre en question l'ordre du monde, en mettant à l'épreuve ce qui va de soi afin de gagner en liberté. Aussi, dépasser leurs limites (comme celle de la « merde ») n'est pas présenté comme une fin en soi, c'est un moyen d'ouvrir de

nouvelles perspectives, de démultiplier les jeux comme nous le verrons sous peu. Ils ne montrent pas d'intérêt particulier pour la performance.

En outre, la performance physique et mentale et sa reconnaissance peuvent inciter l'individu à mener une compétition avec lui-même (phénomène souligné par Poutrain) ou avec autrui. Ici, il n'en est rien. Dans les propos des informateurs, il n'a jamais été question de « faire mieux que... » (Sous-entendu mieux que la fois précédente ou mieux qu'un autre) ou d'« aller toujours plus loin ». « Aller plus loin », « faire mieux » suppose une référence, or lorsqu'ils parlent de leurs pratiques c'est sans référence à un soi passé ou à un autre. Il ne s'agit pas d'aller « toujours plus loin », de faire « toujours plus », mais plutôt de trouver « comment faire autrement ».

Je relève également qu'ils ne mettent pas l'accent sur le « ravivement » de l'existence, sur le fait de se montrer à la hauteur, ou encore sur le gain qualitatif (dans le sens d'une qualité reconnue socialement). Ils parlent prioritairement de la jouissance, du frisson lié à la transgression, et l'acquisition de nouvelles connaissances empiriques qui enjoignent à réviser l'ordre du monde. Par exemple, en se prêtant à la fantaisie de Carina, Étienne, encore jeune, va découvrir que les femmes sont des hommes comme les autres : elles sont capable de *trips** similaires aux hommes, découverte révolutionnaire pour le jeune homme tant cela remet en question ses représentations genrées et les rapports hommes-femmes (Liebig. Sd. *L'enfance de l'obsédé*. Non publié).

Ainsi, il est moins question de performance physique et mentale que d'une expérience symboliquement puissante. Il ne s'agit pas non plus de renaître à soi, d'accéder à une mythologie²⁹⁹ en allant jusqu'au bout de ses forces physiques et mentales, mais de cerner la marge de manœuvre entre la construction sociale donnée et l'expérience empirique des interdits, au risque de faire vaciller tout ce qui était stable jusque-là. C'est le principe de la science. Le risque n'est donc pas tant de perdre la vie, de se blesser, même si cela est possible, mais de perdre ses repères et de devoir en construire de nouveaux.

S'adonner à des pratiques érotiques (une sexualité transgressive) relève de l'expérience réflexive. Cela peut éclairer cette tendance des informateurs à mettre l'accent sur la

²⁹⁹ Passer de l'« homme sans qualités » à l'homme d'exception (le Breton 2010 : 73).

dimension « mentale », « intellectuelle » de ces expériences, sans pour autant oublier que cela se joue conjointement par la chair.

Pour toutes ces raisons, je ne peux souscrire à l'approche de Poutrain en ce qui concerne la grande majorité de la population ici étudiée. Comprenant le SM* comme une pratique axée sur l'effort physique, l'endurance à la douleur et à la souffrance, l'approche de Le Breton semblait tout indiquée, mais c'est oublier que le masochisme n'est pas une qualité partagée par l'ensemble des soumis/e/s. Les informatrices qui se sont adonnées à ce type de pratiques mettent bien plus l'accent sur la domination et le jeu de pouvoir, que sur l'endurance physique et mentale. Catherine Robbe-Grillet affirmera d'ailleurs son manque d'appétence pour l'endurance de la souffrance (Robbe-Grillet 2004). La douleur et le déplacement des limites peuvent contribuer à la manifestation de la hiérarchie, mais ce n'est qu'un outil parmi tant d'autres, plus ou moins adéquat, selon les fantaisies des personnes engagées dans le jeu³⁰⁰. Aussi, la transgression, chère aux informateurs, n'implique pas tant douleur, souffrance qu'une bonne mise en scène.

C/ ... qui invite à s'écarter des normes

a/ Une sexualité politique, anti-bourgeoise

Cette attraction pour la transgression est souvent marquée dès le jeune âge. Nous l'avons déjà vu à travers les citations d'Étienne Liebig et nous le retrouvons également dans les écrits de Gala Fur :

Depuis ma petite enfance, j'éprouvais le besoin de tenter le diable par des actes souvent répréhensibles, perpétrés en cachette. Faire l'amour entre deux portes m'excitait au plus haut point à condition qu'il y ait une sérieuse probabilité d'être surpris par un tiers. Le battement du risque aiguillonnait une indomptable

³⁰⁰ Cette prise de distance vis-à-vis du SM* et des concepts de douleur/souffrance est due à la diversité de la population. N'étant pas exclusivement composée d'adeptes du SM* cela permet d'envisager d'autres approches compréhensives. D'où l'intérêt, une fois encore, de ne pas réaliser des études sur une seule communauté érotique, d'autant plus que bon nombre de personnes traversent les communautés érotiques ou pratiquent en dehors de celles-ci, en toute intimité.

envie de transgresser, comme si ma vie tendue à l'excès attendait une occasion de se projeter sur une cible vivante. (Fur 2010 : 12)

Enfant, j'étais la mouche coincée derrière la vitre, prisonnière de la fenêtre fermée. L'envie de provoquer m'habitait déjà comme un air qu'on a dans la tête, une ritournelle (...) (ibid. : 69)

Pour Erik, il semblerait que la transgression n'était pas un choix ou une tendance première. C'est à la suite de la découverte de son goût pour les hommes et sa volonté de l'assumer, d'en faire une fierté plutôt qu'une honte, qu'il s'intéressera à la « provocation »/ « subversion ». La rencontre de son goût pour les hommes l'a mené, qu'il le veuille ou non, aux frontières de la norme. Cela peut également éclairer sa conception de l'homosexualité, fondamentalement liée à la transgression. En effet, comme nous l'avons vu dans son portrait, pour lui l'homosexuel a une sorte de vocation, celle d'être « subversif », fauteur de troubles :

L'homosexualité se doit de rester subversive, iconoclaste et créative. Elle doit être la mouche du coche d'une société intégrationniste. C'est à elle de proposer des modèles alternatifs et innovants (notamment de vie, sociaux, amoureux et de couples) contre l'atavisme hétérosexuel : mariage, gosse, boulot, dodo et lobotomie. (Rémès 2003 : 213)

C'est pourquoi il s'oppose viscéralement aux homos qui ont abandonné la transgression au profit de l'« intégrationnisme », et se sont fait plus normaux que les normos*.

J'en profite pour souligner que la transgression, suppose une opposition. Il s'agit d'agresser un modèle ainsi que la population qui le fait exister. De quel modèle et population s'agit-il ? Sur ce point, Étienne Liebig explique :

Certains comme Hervé était appliqué et sérieux, d'autres étaient sportifs, d'autres étaient travailleurs, j'avais la sensation déplaisante d'être le seul à penser aux filles toute la journée et mû par la seule envie de m'amuser et de « faire chier » les adultes. (Liebig. Sd. *L'enfance de l'obsédé*. Non publié)

Quant à Gala Fur elle développe :

Depuis mon plus jeune âge, le sens de la dérision modèle ma vision du monde. Au pensionnat, je me moquais de mes professeurs, des religieuses de l'ordre de l'Assomption très entraînée à déceler le mal dans le comportement des élèves en jupe plissée. Être assise sur les genoux d'une autre représentait à leurs yeux un premier pas vers l'homosexualité. À quinze ans, je portais en pendentif un petit dé en or. Lorsqu'une nonne me demandait d'ôter ce symbole du vice, je lui tenais tête en arguant qu'il s'agissait d'un Christ cubiste. Mon ultime provocation avait été d'introduire dans la chapelle du pensionnat plusieurs exemplaires de *Justine* ou *La philosophie dans le boudoir* du marquis de Sade. Glissés dans nos liseuses, les ouvrages remplaçaient nos missels pendant l'office auquel nous étions tenues d'assister chaque matin. (Fur 2003 : 110)

Mineurs, leurs provocations visent les adultes (surtout ceux pétriés de principes religieux), représentants et garant de l'ordre du monde en vigueur, prompts à la répression de leurs fantaisies et plus particulièrement à la censure de tout ce qui a trait à la sexualité. Il s'avère que ce désir de « faire chier les adultes », né durant l'enfance, se maintient dans le temps. Or, la distinction et la confrontation enfant/adulte ne tient plus dès lors que les enfants deviennent à leur tour des « adultes »³⁰¹. Il faut une nouvelle cible, plus précise. Il n'est dès lors plus question de tenir tête aux adultes, mais de s'opposer aux « bourgeois ». Il s'agit de celles et ceux qui se soumettent aux règles/normes instituées et valorisées, par la société et/ou les religions³⁰², qui font de leur orthodoxie un gage de supériorité sociale. Une fois majeurs, ce sont eux qui incarnent la figure de l'adulte avec qui ils partagent ce désir de faire respecter les normes, notamment en matière de sexualité.

Les « bourgeois » sont rarement en odeur de sainteté dans les propos et écrits des informateurs, ils sont d'ailleurs souvent un objet de parodie. Gala Fur, par exemple, aime « jouer à la bourgeoise ».

³⁰¹ Du moins sur le plan physique et légal : certains, comme Erik, maintiennent qu'ils sont restés de grands enfants.

³⁰² Il n'est pas tant question des règles présentées dans les ouvrages saints que de celles promues par les individus qui interprètent ces ouvrages.

Cela n'a rien d'étonnant pour des artistes, compte tenu de l'opposition artiste-bourgeois qui avait déjà cours lors de la Révolution (1793) et « ses luttes des idées ». C'est à ce moment-là que le bourgeois devient « symbole du conformisme, uniquement préoccupé de réussite matérielle, fermé aux valeurs esthétiques et aux évolutions » avant de faire partie du vocabulaire des luttes politiques des 19^es et 20^es³⁰³. Ce qui gêne en particulier mes informateurs, c'est la tendance du bourgeois à hiérarchiser les humains selon le respect de règles que les informateurs estiment sans fondement. C'est ce qu'Étienne explique sans détours dans son manuel de « savoir-vivre des cochons » (Liebig 2011)³⁰⁴ :

Le XIXe est le siècle des « savoir-vivre ». Il faut que la nouvelle classe dominante s'auto-persuade de son existence en multipliant les preuves de sa supériorité. On a là d'ailleurs la véritable raison d'être des ouvrages de civilité. Non pas, comme cela est souvent avancé, une méthode du « vivre ensemble » et la marque de la civilisation contre la sauvagerie, mais bien le manuel de la distinction sociale. (...) à quoi sert de savoir tenir son chapeau dans la main, à quoi sert de porter des gants différents selon les heures, à quoi sert le baise-main venu de nulle part et devenu une obligation bourgeoisie ? À rien, si ce n'est à prouver aux autres son appartenance sociale. (ibid. : 18)

La bourgeoisie fait très souvent les frais d'une critique des plus acerbes de la part des informateurs, car ses membres sont considérés comme des répresseurs, des individus qui limitent le champ des possibles, non pas pour éviter des déplaisirs ou pour des questions de préservation, mais pour opérer une hiérarchie parmi les êtres. La critique piquante de Berlin Tintin adressé à des étudiants gays, citée p126-127, montre bien cette résistance, cette opposition.

Les bourgeois sont associés aux normos*, car leur silence équivaut à un accord avec le modèle en vigueur, mais il s'agit en priorité de ceux qui se targuent de détenir la juste façon d'être, qui jugent et tentent de normaliser tous ceux qui n'agissent pas comme il convient. Des normos* évangéliques en quelque sorte. Erik, par exemple, va coller le terme de « bourgeoise » à sa mère qui, par son silence, se soustrait à la critique, mais

³⁰³ Informations tirées de l'entrée « bourgeois » du dictionnaire historique (Rey 2012).

³⁰⁴ Qui est d'ailleurs une caricature de l'idée qu'il se fait des manuels de savoir-vivre « bourgeois ».

s'autorise à juger la sexualité de son fils (notamment la démultiplication des partenaires) dans l'optique de le faire rentrer dans le cadre.

Le bourgeois est d'autant plus honni qu'il est souvent suspecté d'être hypocrite, autrement dit, il s'agirait d'une personne *kinky** qui tait, cache ses goûts et tendances, passant ainsi pour normos*, et profite de ce statut pour juger les autres, ceux qui s'exposent. Deux informateurs, Erik et Pierre, ont tous deux découvert qu'un de leurs proches, qui jugeaient leur sexualité ou jugeaient la sexualité en soi comme fondamentalement malsaine, avait des pratiques qu'ils estimaient *kinky**. Ils savent donc pertinemment que derrière un individu qui se comporte en bourgeois, peut se cacher un semblable.

Derrière la bourgeoisie émerge donc la problématique de la domination d'une frange de la population par une autre et de la répression de la liberté en matière de sexualité.

À ce stade de la réflexion, il est intéressant de préciser que des personnes revendiquant une sexualité *kinky** peuvent avoir un comportement bourgeois s'ils se revendiquent d'une pratique orthodoxe et qu'ils se permettent de juger les pairs qui ne pratiquent pas comme eux³⁰⁵. La seule différence repose sur le fait que ces derniers dominant, non pas grâce au silence et donc aux présupposés, mais par l'affirmation d'une bonne pratique de cette sexualité *kinky**. Si leur pratique est « bonne » c'est parce qu'elles respectent certaines valeurs des normos*, par exemple elle valorise l'égalité des sexes, se veut *safe**, etc. En cela, ces pratiques *kinky** n'ont plus rien de transgressif, elles se trouvent sécurisées, saines, acceptables. Toutefois ces derniers ne sont pas désignés par le terme « bourgeois », sans doute parce qu'il s'agit de pairs malgré tout, mais le principe est le même. Nous verrons que les informateurs prennent leurs distances vis-à-vis de ces pairs qui partagent les tares des « bourgeois ».

À travers cette opposition aux « adultes », puis aux « bourgeois », je retiens une volonté de s'opposer au pouvoir en place, de le tirailler, de le déstabiliser, et ce dans la perspective de créer de l'espace, une marge de liberté propice à l'exploration des possibles.

³⁰⁵ Les informateurs ont particulièrement souligné cette tendance dans le milieu gay et le milieu BD/SM* contemporain. Nous y reviendrons.

b/ Expérimenter sa liberté

Les informateurs sont plusieurs à faire le lien entre leurs pratiques *kinky** et l'expérience de la liberté.

Erik fait dire à Thierry, l'un des maris de Berlin Tintin, qu'expérimenter la scatologie est en lien avec l'expérience de la liberté :

Mais Tintounet, toi qui es tellement provocateur, ces pratiques sont aussi une manière de franchir tes limites. C'est une forme de liberté, une transgression des interdits. Avant de tout rejeter en bloc, demande-toi plutôt quelles libertés ces mecs ont vis-à-vis d'eux-mêmes ? (Rémès 1999 : 253)

Berlin Tintin ajoute, à propos des « manipulations corporelles » plus généralement³⁰⁶, qu'il s'agit d'un acte provocateur qui relève du travail de la liberté :

Toutes les manipulations du corps sont une réappropriation de soi, c'est une question de liberté. Comme la parole, l'écriture et la peinture. C'est aussi un acte provocateur. Dès que tu as un piercing la question idiote qu'on te pose c'est : ça fait mal ? Et pour le tatouage : tu vas garder ça toute ta vie ? Cela me fait beaucoup rire. Ces signes corporels renvoient toujours les gens à l'idée qu'ils sont eux-mêmes putrescibles, et cela, ça m'intéresse. (ibid. : 156)

Lors d'un entretien, Gala m'explique qu'elle s'adonnait à certains jeux avec des insectes étant petite et qu'elle « sadisait » son cousin et sa cousine, et précise que c'était pour elle une question de liberté personnelle :

Quand j'étais petite, je sadisais tous les autres gamins donc bon... c'était comme ça. Je sadisais les papillons, je les endormais à l'éther, je les collectionnais, je les accrochais sur des couvercles de boîtes à chaussures. C'était de toute façon pour moi une espèce de signe, de symbole de liberté quoi. C'était ma liberté. Pouvoir

³⁰⁶ Notons que le tatouage et le piercing sont présentés par Berlin Tintin comme une sorte de rituel de passage du jeune gay, cela fait donc partie de ce parcours sexuel. En outre, ces pratiques peuvent également servir de jeu (notamment dans le cadre BD/SM*) et s'opérer en soirées spécialisées. Ces pratiques peuvent, dans ces contextes, relever de la sexualité. C'est d'ailleurs pour cela que Gala a inclus les « *body modification* » dans son *Dictionnaire du BDSM* (Fur 2017).

tuer les papillons qui étaient très beaux, sadiser ma petite-cousine... c'était l'expression de ma liberté.

Il est particulièrement intéressant de relier ce propos à la réponse qu'elle me donne lorsque je la questionne sur son orientation politique :

Politique... le SM* c'est politique, je n'ai pas à m'investir davantage (dans un sourire), (...) disons que je suis SM* tendance anarchiste.

La postface rédigée par Véronique Bergen au dictionnaire de Gala Fur vient compléter ce propos :

Si le SM* s'est vu rejeté dans les perversions sulfureuses, frappé de désapprobation, c'est parce que la Loi y mord la poussière. (...) La société ne s'y est pas trompée : par sa subversion des rapports de pouvoir, leur recreation ludique, blasphématoire, le SM* contient un germe anarchiste de dissolution du cadre symbolique, de l'architecture législative. Les pratiques sadomasochistes pervertissent la Loi, la caricaturent. (Fur 2016 : 4)

Le SM*, ainsi que les autres formes de jeux sexuels tiraillant les normes, seraient alors plus que de simples jeux visant la jouissance, ce serait une façon de remettre en question de l'ordre établi, voire de le renverser ?

Étonnamment, quand je leur pose la question de leur orientation politique, Étienne et Pierre se disent tous deux anarchistes. Pierre joue d'ailleurs avec ce terme et crée « sexanarchie ». Ce mot, qui plaît beaucoup à son camarade de jeu M. M., lui sert à nommer ses jeux sexuels et ce qu'ils font lors des séances photo.

Cela appuie mon interprétation : il n'est pas uniquement question de jouissance dans cette dimension transgressive, il y a une dimension politique, une volonté de résistance à un ordre établi, considéré poussiéreux, oppressant et suscitant des hiérarchies infondées entre les individus.

Il y a également une véritable envie de disposer d'une marge de manœuvre pour soi, d'une certaine liberté. Pour autant, nous verrons qu'ils ne génèrent ni ne désirent un renversement total de l'ordre établi. La transgression n'est pas toujours renversement

des normes, c'est parfois aussi une façon de les raviver. L'augmentation de la liberté individuelle n'en reste pas moins fondamentale pour les informateurs.

Il n'est pas question d'accéder à une liberté totale, ceci relève une fois de plus de l'utopie. L'optique visée n'est pas de détruire les frontières, de se défaire de toutes limites, mais de les réajuster. Effectivement, il est question plutôt d'une prise de distance vis-à-vis de l'ordre du monde institué afin de confectionner le sien, celui qui serait la juste mesure entre limites sociétales et limites individuelles. Il s'agit de trouver/créer une marge de manœuvre entre ce que la société nous laisse faire sans punir trop sévèrement, et ce que l'individu se permet ou ce qui lui est possible de faire, sans subir de déplaisirs trop importants. Il est possible de comparer cette dynamique à l'« adaptation secondaire » (*secondary adjustment*) qui, selon Erving Goffman : « (...) caractérise toute disposition habituelle permettant à l'individu d'utiliser des moyens défendus, ou de parvenir à des fins illicites (ou les deux à la fois) et de tourner ainsi les prétentions de l'organisation relatives à ce qu'il devrait faire ou recevoir, et partant à ce qu'il devrait être. Les adaptations secondaires représentent pour l'individu le moyen de s'écarter du rôle et du personnage que l'institution lui assigne tout naturellement. » (Goffman 1968 : 345)

Tout système (institution, société) a ses failles. Libre ensuite à l'individu d'exploiter ces failles en vue de gagner en liberté vis-à-vis de ce qui est attendu de lui.

Il est intéressant par ailleurs de préciser que la révolte face à l'ordre institué, concernant la sexualité, est inscrite dans l'ADN de l'époque : une partie importante de la population a vécu mai 68 et les autres ont profité des effets de cet événement, de ce vent de révolte et de liberté. Étienne se montre d'ailleurs fortement inspiré par la culture provocatrice de l'époque :

Bah parce que je trouvais ça euh... enfin moi ça allait dans la logique plutôt de, de l'esprit de Hara-Kiri de ce que j'aime, de ce qu'est la provocation tu vois. J'aime bien ce côté, je sais pas... je me sens proche de Marco Ferreri, du professeur Choron, de Willem le dessinateur, euh de gens comme ça, c'est-à-dire qui jouent en permanence avec l'interdiction, l'autorisé. Mon écriture est

toujours assez euh... assez chiadée quoi, je travaille l'écriture quoi. J'avais aimé Gotlib, tu connais Gotlib le dessinateur ? Tu vois à un moment il avait travaillé dans Pilote, il avait fait la rue Bric-à-brac, à un moment il avait fait un journal avec Mandryka et Claire Bretécher euh qui s'appelait Fluide Glacial à l'époque où ils faisaient du cul.

D'autres font référence au féminisme (Gala, Catherine) ou encore au surréalisme (M. M., Gala Fur, Catherine Robbe-Grillet), qui ne sont pas les derniers en matière de transgression et de révolte contre un « ordre établi » (l'art, le patriarcat). La révolte est aussi centrale chez Erik qui, motivé par sa séropositivité et son homosexualité, va participer au combat contre l'hétéronormativité. Il y a finalement chez tous ceux rencontrés, une insatisfaction face à ce qui est, ainsi qu'une volonté de participer au changement, pour eux avant tout, mais pourquoi pas aussi pour d'autres.

En somme, toute cette démarche vers l'insolite, l'étrange, l'autre est motivée par la curiosité et motivée d'une envie de faire évoluer des règles en vigueur. C'est le désir d'expérimenter une certaine liberté et notamment de créer, créer ses propres règles. Certains diront qu'ils n'ont plus de règles mais nous verrons que cela relève plutôt de l'utopie.

D/ Une pratique liminoïde ?

a/ Le concept de Liminoïde

Je m'inspire ici du concept de Victor Turner présenté dans son article intitulé « Liminal to Liminoid, in Play, Flow, and Ritual : an essay in Comparative symbology » (Turner 1974/b).

Il y parle du liminal, qu'il tire des théories d'Arnold Van Gennep. Il s'agit de la phase du rituel où l'individu est extrait de la communauté, de la structure, et durant laquelle il est en droit de s'adonner à des actes transgressifs (d'après la société).

Le liminoïde ressemble au liminal sans en être (Turner 1974/b). En effet, il s'opère non pas en dehors, mais au sein de la structure. De plus, cette activité n'est pas représentée comme transgression, mais jeu avec les limites. Ce concept est associé par Turner aux temps de jeux, de loisirs nés de l'industrialisation. L'industrialisation a dissocié temps de travail et temps de libre, dont l'individu dispose notamment pour s'adonner à divers loisirs. Il s'agit par conséquent d'un temps à part, privilégié, car soustrait aux problématiques de productivité. Dans ce cadre précis, l'individu dispose d'une marge de liberté vis-à-vis des conventions en vigueur, c'est là son principal point commun avec le liminal : l'individu peut se montrer créatif et se permettre de les tester, de les titiller les normes sociétales.

Dans ce contexte postindustriel le liminal est transgression les normes. Il est jugé néfaste pour la structure et réprimandé pour cela. Le liminoïde, à l'inverse, s'arrête juste devant la limite et passe souvent pour un jeu sans conséquence, bien que cela en irrite plus d'un. Le liminoïde est par conséquent toléré, et peut insidieusement provoquer des révolutions, selon Turner. En effet, dans le cadre de ces « jeux », de nouvelles normes et valeurs sont conçues et la société peut finir par s'en emparer, se laisser séduire, ou à l'inverse les rejeter. Ainsi le liminoïde et le liminal bougent sans arrêt :

Le liminal d'hier devient le régulier d'aujourd'hui, et le périphérique d'aujourd'hui le central de demain.³⁰⁷ (Turner 1974/a : 16)

Sur la base de ce concept, sera considérée comme liminoïde toute activité :

- qui a une dimension ludique (génère de l'amusement, une forme de plaisir lié à l'incertitude) ;
- qui a une dimension créative/expérimentale ;
- à laquelle l'individu s'adonne volontairement ;

³⁰⁷ Ma traduction.

- qui offre à l'individu une marge de liberté, un droit de tirer les normes, car elles s'opèrent dans un cadre temporel et social privilégié (préservé des impératifs de productivité) où cela est toléré ;
- et qui permet ainsi, potentiellement, de proposer de nouveaux modèles que la société pourra intégrer ou rejeter avec le temps.

Les activités considérées comme « sexuelles » par les informateurs, ici étudiées, peuvent relever du liminoïde dans la mesure où tous ces points se retrouvent à travers la conception que les informateurs ont de leur sexualité.

Je n'ai certes pas encore abordé le cadre à travers lequel les informateurs s'adonnent à ces activités et si celui-ci est favorable au liminoïde ou non. Nous verrons sous peu que bon nombre d'informateurs s'adonnent à ces activités durant leurs temps de loisir et que, même si certains ont professionnalisé la pratique, ils œuvrent à la préservation d'une marge de liberté. Précisons que, même si le temps de loisir est l'espace privilégié du liminoïde, ce phénomène n'est pas totalement incompatible avec la professionnalisation. En effet, Turner la science expérimentale, souvent professionnalisée, comme une activité qui rend possible les activités liminoïdes dans la mesure où :

it takes place in "neutral spaces" or privileged areas (laboratories and studies) set aside from the mainstream of productive events. Universities, institutes, colleges, etc., are "liminoid" settings for all kinds of freewheeling, experimental cognitive behavior as well as forms of symbolic action, resembling some found in tribal society (...). (Turner 1974/b : 65)

Ces « zones privilégiées » (ma traduction) sont peut-être quelque peu idéalisées par l'auteur. D'expérience, la science n'est pas totalement soustraite aux impératifs économiques et politiques et cela peut représenter une contrainte pour la créativité du chercheur³⁰⁸. Toutefois, c'est le but de la recherche que de proposer des perspectives novatrices, susceptibles de renverser celles qui étaient jusqu'alors considérées comme « viables », « justes », « normales ». C'est la fonction sociale de ces professionnels. De

³⁰⁸ Je précise que toute contrainte n'est pas nécessairement néfaste à la créativité. La contrainte est parfois stimulante, car elle peut enjoindre à la créativité pour l'individu qui souhaite malgré tout atteindre son but.

ce fait, être chercheur peut représenter un atout car ce statut offre un certain droit à tirailler les frontières de l'acceptable, du connu. C'est également ce qui est attendu des artistes. Ce sont là deux professions³⁰⁹ qui ouvrent la voie à des actes liminoïdes, d'autant plus qu'elles peuvent être relativement préservées de l'impératif de productivité. Nous y reviendrons plus en détail plus loin. Rien d'étonnant alors à ce que les informateurs choisissent ces professions.

Cependant, toute création artistique n'est pas forcément liminoïde d'après Turner (et je pense que cela vaut également pour le scientifique). D'après lui, certaines créations artistiques peuvent renforcer le statu quo plutôt que de le remettre en question :

Of course, given diversity as a principle, many artists, in many genres, also buttress, reinforce, and justify the prevailing social and cultural mores and political orders. Those that do so, do so in ways that tend more closely than the critical productions to parallel tribal myths and rituals- they are "liminal" or "pseudo-" or "post-" "liminal," rather than "liminoid." (ibid. : 71-72)

Ainsi, le fait de pratiquer l'art ou la recherche, professionnellement ou non, n'est pas gageur d'activité liminoïde. C'est là uniquement un cadre professionnel favorable, facilitant.

De même, toute activité sexuelle opérée par les informateurs ne vise pas forcément le liminoïde. Par exemple, je relève à travers les parcours des informateurs des expériences sexuelles qui visent prioritairement à satisfaire un besoin (répondre à une excitation par exemple, recherché un orgasme, etc.). Dans ces cas-là, n'y a pas forcément de jeu, de volonté de créer ou de rechercher de nouvelles perspectives.

Enfin, notons qu'une telle perspective a déjà été introduite par Philippe Rigaut à propos de la population rencontrée en « soirées *Fetish* » (que je nomme soirées BDSM*/*fetish**) fréquentées par certains informateurs. Bien que cet aspect soit peu approfondi et qu'il n'opère pas le lien avec le liminoïde, le chercheur, en s'appuyant sur Joyce MacDougall et Robert Stoller, avance que « le fétichisme « moderne » se place sous le signe de créativité et de la variété (ce qui est assez piquant si on se réfère au sens clinique du terme) et sous celui de l'exhibition. » (Rigaut 2004 : 30)

³⁰⁹ Peut-être en existe-t-il d'autres, mais c'est celles pointées tout particulièrement par Turner.

Il ajoute à propos des pratiques actuelles qui se présentent sous le sigle « SM* » :

Progressivement, le SM, comme on le désigne à présent, est sorti de la sphère de la perversion où l'avaient enfermé les savoirs nosologiques pour accéder au statut de mode de vie, de travail d'esthétisation, de « scène ». Mais ceux qui pratiquent aujourd'hui, ou du moins ceux qui s'y réfèrent afin d'identifier tel ou tel aspect de leur imaginaire érotique, cherchent moins à être des héritiers que des pionniers, en ce sens qu'ils délaissent le culte des grands ancêtres au profit d'une démarche exploratoire aux aspects hétéroclites et mouvants. (ibid. 10)

Il met ainsi en avant la dimension exploratoire de ces démarches et précise que l'activité, à visée esthétisante, repose sur un travail de théâtralisation et sur son exhibition.

Je m'écarte cependant de sa posture sur plusieurs points. Tout d'abord je ne pense pas que l'exhibition soit aussi fondamentale qu'il la présente. Le terrain choisi montre que certaines pratiques restent recluses dans le champ du privé. En outre, si toutefois la pratique est exhibée, elle ne l'est pas forcément de façon immédiate (entendu opérée sans média). Elle peut être présentée à un public a posteriori via un artefact³¹⁰. L'exhibition peut contribuer au plaisir comme le précise Rigaut mais concernant la population choisie, la présentation au monde des pratiques sexuelles relève également d'une démarche politique (surtout lorsque cela est fait via un artefact).

D'autre part, nous allons voir dans la suite de mon propos que la démarche exploratoire est temporaire, difficile à maintenir dans le temps, aussi bien à l'échelle individuelle qu'à l'échelle communautaire : les espaces de libertés finissent toujours par se structurer et limiter le champ des possibles. C'est la triste prophétie énoncée par Turner à propos du liminoïde, qui n'épargnera ni les soirées fétichistes*, ni la population ici étudiée.

³¹⁰ Si le terrain ici choisi permet de remettre cela en question c'est notamment parce qu'il n'est pas limité à l'étude d'un milieu précis, en l'occurrence des soirées « *Fetish* » dans le cas de Rigaut (2004).

b/ Un loisir ?

Adopter ce point de vue revient à rapprocher les pratiques sexuelles *kinky** ici étudiée d'une activité de loisir, chose qui a déjà été opérée par Newmahr.

En effet, la chercheuse américaine a proposé de penser le SM* comme un « loisir sérieux » (« *serious leisure* »), notion qu'elle emprunte à Robert A. Stebbins.

Toutefois, il y a plusieurs différences entre l'approche de Newmahr et celle que je souhaite proposer.

Tout d'abord, dans l'étude présentée, il n'est pas tant question d'une activité de loisir que d'une activité créative et potentiellement révolutionnaire. Le loisir est invoqué uniquement parce qu'il est le territoire privilégié d'émergence du liminoïde. Ce qui va m'intéresser ici, ce n'est pas tant le loisir en soi que la marge de liberté qu'il octroie à l'individu, ainsi que ce qui peut découler de ce type d'activité sur le plan individuel et sociétal.

La dimension créative et révolutionnaire de l'activité de loisir n'est pas prise en compte par Newmahr. Cette dernière opère la comparaison entre SM* et « loisir sérieux » car la population qu'elle a rencontrée ne considère pas son activité comme relevant du sexuel. C'est pourquoi Newmahr invite la communauté scientifique à élargir « le cadre analytique au-delà de la "chambre à coucher" » concernant la pratique SM* (Newmahr 2010/b : 3018) (ma traduction).

Dans le cadre de la présente étude, il en va tout autrement : pour les informateurs, ces pratiques relèvent bel et bien de la sexualité. Et même s'ils malmènent ce concept par leurs jeux, il n'est pas pour autant question de sortir leur activité de ce cadre. Tout au plus ils distingueront leurs activités de la conception conventionnelle de la sexualité en préférant le terme d'« érotisme ». *A contrario*, ils ont plutôt tendance à étendre le concept de sexualité, notamment aux transgressifs qui n'ont de prime abord aucune dimension sexuelle. Pour eux cela relève de la sexualité parce que ces activités génèrent

des émotions fortes qu'ils lient à la sexualité, susceptibles de se manifester physiquement par les signaux traditionnels de l'excitation ou du plaisir sexuel³¹¹.

Dans ce contexte, et dans le respect des représentations de la population rencontrée, il n'est pas question de sortir du paradigme de la sexualité mais, en revanche, de distendre la conception de sexualité.

Néanmoins, considérant que la proposition de Newmahr est justifiée par ses observations empiriques, je ne désire pas réfuter sa proposition. Cela oblige alors à penser non pas une pratique SM*, mais des pratiques SM*. Je me doute, en bonne anthropologue, que la conception de la pratique est influencée par le contexte à travers lequel la pratique émerge.

Il me semble nécessaire de relever que l'étude de Newmahr est récente, elle a lieu après l'avènement de l'épidémie de SIDA (post 2000), et concerne une population nord-américaine. En ce contexte, la sexualité génitale est marquée par le seuil du risque de contamination. Se défaire de la génitalité c'est écarter ce risque et la suspicion de contamination³¹². En outre, les Américains sont connus pour être particulièrement ambivalents sur la question de la sexualité. Ils oscillent entre liberté et répression³¹³. La luxure et les actes sexuels dits « contre nature » y sont considérés comme problématiques. Dans cette perspective, défaire le SM* de son caractère sexuel revient à éloigner le problème de la jouissance tirée d'une activité sexuelle considérée comme anormale/déviante³¹⁴. Déssexualiser et dégénitaliser le SM*, en Amérique, c'est se défaire de bien des problématiques.

³¹¹ Notamment l'érection/gonflement des organes génitaux, sécrétions de liquides (liquide préséminal, sperme, cyprine, etc.).

³¹² Là aussi Rubin explique que, suite à l'avènement du SIDA, les populations gay et *kinky** stigmatisées ont été particulièrement suspectées : « les stéréotypes suivant lesquels les sexualités cuir (en particulier le SM* et le *fist**) sont des pratiques en soi dangereuses, contaminantes, déconseillées et malsaines, ont été facilement recyclés dans le langage des dangers et des risques liés au SIDA. C'est ainsi que les sexualités cuir ont été au premier rang des boucs émissaires désignés pour lutter contre la peur, la panique et le dégoût liés au SIDA. » (Rubin 2010 : 330)

³¹³ Rubin précise que la sodomie et l'homosexualité sont encore punies dans certains États américains (Rubin 2010) tandis qu'une communauté gay et cuir (« *leathermen* ») s'installe et vit sans se cacher plus que de raison à San Francisco.

³¹⁴ D'après Newmahr, la population qu'elle a rencontrée ne distingue pas uniquement sa pratique de la sexualité, elle la distingue précisément de la sexualité *kinky** : « Some SM participants insist that their play has nothing to do with sex at all, and there are community members who decry the presence of any sexual activity in SM clubs, lest SM be conflated with "kinky sex." Others view SM as potentially sexual,

Plus largement, on pourrait même parler de normalisation de la pratique. Newmahr précise que cette population a particulièrement à cœur de se défaire de l'ombre pathologique du SM* :

For many members of this community, which is predominantly urban, middle-class, Jewish, and politically liberal, SM is ethically problematic. This discourse rejects the assumption of the mainstream “SM as role play” by acknowledging the symbolic value of the pain, at least at the outset, and through the primacy it accords the performance of the situated (in-scene) hierarchical relationship. If the pain is real, if it hurts, then the top is cruel and the bottom is a victim. This discourse provides moral reconciliation of the symbolic meanings of SM activities with acceptable egalitarian ideologies. The hierarchical relationship can thus exist in a loving, kind, considerate context for participants. (Newmahr 2010/a : 398)

Cette façon de penser le SM* permet de réconcilier la pratique avec les mœurs de la population en question, et de la rendre de ce fait plus acceptable. J'ajoute que parmi les interprétations de la souffrance relevée par Newmahr³¹⁵, « *sacrificial pain* » et « *investment pain* » font écho respectivement au sacrifice du Christ ou au sacrifice quotidien du chrétien, qui espère en échange accéder au paradis après son passage sur Terre. Valeurs chères à de nombreux Américains.

Catherine Robbe-Grillet a relevé ce mouvement de normalisation de la pratique SM* lors de son excursion en Amérique. Là-bas, elle constate que le SM* se fait « sans mal », qu'il se fait même moyen de se sentir « bien dans sa peau » (De Berg 2007 : 68-69). L'activité anciennement transgressive se montre alors sous un nouveau jour, parée des atours de la normalité.

Enfin présenter le SM* comme un loisir achève d'en faire une activité banale.

but not a core aspect of SM experience. » (Newmahr 2010/b : 328) Il y a une volonté de se défaire de ce stigmaté.

³¹⁵ Newmahr dans un autre article présente les différentes interprétations de la souffrance, centrale dans la pratique de ses informateurs. Elle en tire 4 catégories : « *transformed pain* » qui permet de dépathologiser la souffrance car elle « ne fait pas vraiment mal », « *sacrificial pain* » où la souffrance reste souffrance pour être offerte au dominant, « *investment pain* » qui répond à la logique de « *no pain no gain* » et « *autotelic pain* » où la douleur est désirée pour ce qu'elle est (Newmahr 2010/a).

Il y a manifestement eu un mouvement de normalisation de la pratique dans certains recoins de l'Amérique³¹⁶, et j'émetts l'hypothèse que le groupe étudié par Newmahr s'inscrit dans ce mouvement. Le SM* se fait alors loisir comparable à l'alpinisme ou au kayak, qui peut se pratiquer avec une certaine assiduité, et l'aspect liminoïde n'est plus aussi éclatant dans la mesure où l'activité est normalisée. Cela peut également expliquer pourquoi Newmahr ne s'est pas intéressée à la dimension liminoïde : la pratique, en ce contexte, ne l'est sans doute plus.

Ce mouvement de normalisation, notamment du SM* mais aussi d'autres pratiques anciennement considérées comme *kinky*/transgressives*, n'est pas limité aux États-Unis. Il s'installe progressivement en France et peut-être ailleurs dans le monde.

Je note que certaines pratiques affiliées au BD/SM* (en France) sont aujourd'hui présentées comme des pratiques de loisir, artistiques ou même de bien-être (relaxation) et sont déssexualisées³¹⁷, désérotisées. C'est notamment le cas du *Shibari**. J'ai pu observer des spectacles où des techniques empruntées³¹⁸ au *Shibari** sont employées pour créer des vêtements, et où la seule dimension sexuelle est la nudité partielle du modèle sur lequel le performeur tricote son œuvre³¹⁹. Aussi, le collectif *La place des cordes*, créée récemment à Paris, proposait un espace où apprendre et pratiquer un *Shibari** tout habillé, où le contact génital est proscrit. L'activité est apparentée à un art martial³²⁰ ou à une pratique méditative : « À la place des cordes, on boit du thé et on se ligote »³²¹. Le sol est recouvert de tatamis, la nudité n'est pas permise (les individus pratiquent en sous-vêtements) et il en va de même pour tout contact génital³²².

³¹⁶ Je n'oserai pas parler de l'Amérique tout entière tant les mœurs et valeurs changent d'un État à l'autre.

³¹⁷ La pratique japonaise n'était pas considérée comme sexuelle, mais comme un art érotique. Importée en France elle s'est fait une place de choix dans la panoplie des jeux BD/SM* et a gagné par conséquent un caractère sexuel (ce qui ne veut pas dire que cela implique contacts génitaux et pénétrations).

³¹⁸ Le *Shibari** est apparu au Japon, contexte culturel particulier. Un Occidental peut en emprunter la technique et générer une nouvelle pratique qui n'a plus forcément grand-chose à voir avec la pratique japonaise.

³¹⁹ Le spectacle en question était assuré par Fred Kyrel qui présente sa pratique comme du « fashion shibari » sur son site internet : <http://www.fredkyrel.com> (dernière consultation le 28 décembre 2018).

³²⁰ Ce qui a du sens vu que le *Shibari** selon Midori, découle d'arts martiaux employant les cordes, développés durant la période Sengoku/Muromachi (env 1467-1600). Ces arts martiaux se seraient ensuite développés durant la période Edo (1600-1868) à travers différentes branches, l'une restée cantonnées au traitement des prisonniers et une autre s'approchant de l'art (Midori 2005).

³²¹ <https://www.streetpress.com/sujet/1428327533-place-des-cordes-shibari-paris> (dernière consultation le 28 décembre 2018).

³²² C'est ce qui m'a été dit par Pierre et Gala qui ont fréquenté les lieux.

Ce mouvement de normalisation et de déssexualisation est en train de gagner la France, pourquoi n'a-t-il pas affecté la population ici étudiée ? Il me faut préciser que les informateurs, qui s'approchent de la cinquantaine ou la dépassent, ont connu différentes périodes et notamment une période où la sexualité était encore un tabou, une chose à taire, et les expériences sexuelles étudiées datent pour la plupart de cette période. Le contexte était alors propice à l'expérience d'une sexualité liminoïde. Peut-être suis-je en train d'étudier un phénomène révolu ou en passe de l'être... Nous y reviendrons.

Ainsi, je prends le parti de considérer qu'il existe plusieurs conceptions et façons de pratiquer le SM³²³, et que ces dernières peuvent cohabiter dans un même contexte temporel/culturel.

2/ Plus que sexualité ou art : une sexualité exploratoire

A/ S'approprier les techniques et artefacts issues de l'art et de la science pour explorer de nouveaux horizons

a/ Provoquer le hasard

Nous allons à présent nous intéresser à la façon dont les informateurs génèrent de la nouveauté ainsi que ces petites transgressions. Contrairement à ce que certains laissent présumer par leurs discours, cela n'est pas le fruit d'un heureux hasard.

Pour Étienne, comme pour les autres membres de la population, l'incertitude et l'inconnu sont le sel de l'expérience sexuelle. Il valorise l'improvisation, le fait de se

³²³ Cela inclut également la conception pathologique encore bien ancrée dans les mœurs. Je rappelle que le sadomasochisme est toujours répertorié actuellement dans la liste des paraphilies, autrement dit des pratiques marginales et potentiellement pathologiques.

laisser porter par la magie du moment, de ne rien prévoir et de poser aucune limite en amont. La description de ses aventures peut donner l'impression de partir à la conquête de l'autre sans préparation aucune. Toutefois, en étudiant certaines de ses « aventures », on se rend compte qu'il n'en est rien : il improvise, certes, il « crée de manière subite, instantanée, sans préparation (directe) »³²⁴, mais cette improvisation prend appui sur des scénarios, des souvenirs, des scripts préexistants. Il est question d'une création, d'un acte volontaire et construit.

Chevauchant son scooter dans Paris, nous discutons de ces femmes qu'il rencontre. Il m'explique qu'il a souvent des échanges par textos ou via différents réseaux sociaux, avec certaines d'entre elles, avant de les rencontrer. Ces textos relèvent de ce qu'on appelle dans le langage courant des « sextos » : des messages écrits qui parlent de sexe, parfois ponctués de photos. Cela peut servir d'échauffement. Or, dans ces sextos, Étienne raconte à ces femmes ce qu'il aimerait leur faire. Il se projette et permet à la partenaire de faire de même.

Il lui arrive donc de prévoir, d'anticiper certaines interactions, ce qui ne veut pas dire qu'ils vont se tenir parfaitement à ce qui a été dit. C'est peut-être simplement un tremplin, un support sur lequel inventer par la suite.

D'autre part, il lui arrive également de réinvestir le souvenir d'un événement passé (personnel ou appartenant à la partenaire du moment), et de le rejouer en modifiant certains points. J'en trouve plusieurs exemples dans *L'enfance de l'obsédé* (Liebig. Sd. Non publié). Avec une ancienne amante nommée Noémie, Étienne Liebig va s'inspirer des « soirées baignoires » (qu'il nommait « les Noémiades ») auxquelles ils s'adonnaient étant jeunes, afin de tenter un nouveau rapprochement intime bien des années plus tard. Avec Marie-Line il va se fonder sur un script érotique tiré de l'enfance de cette dernière et le rejouer dans un autre contexte. Étienne Liebig a été engagé par Marie-Line afin d'écrire ses mémoires contre rétribution. C'est dans ce contexte qu'elle lui narre une anecdote particulièrement intime de son enfance :

À chaque fois que je me trouvais à l'étable, j'étais prise d'une envie sauvage de me caresser. Je montais à cheval sur une petite barrière qui

³²⁴ Définition d'improvisation tirée du CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/lexicographie/improvisation> (dernière consultation le 6 mai 2019).

*séparait les box et je me frottais le sexe en posant les mains sur les deux vaches impassibles. De là, où j'étais, je pouvais voir l'entrée et ne jamais me laisser surprendre par l'arrivée de mon père ou du garçon de ferme. Je me masturbais ainsi deux ou trois fois de suite puis je glissais un doigt dans ma chatte pour le sentir longuement... je rentrais ensuite faire mes devoirs.*³²⁵ (ibid.)

Trouvant « la scène bandante » (ibid.), et sentant l'ouverture et le trouble de Marie-Line, Étienne Liebig propose de la rejouer dans le contexte qui est le leur. Ils ne sont pas dans une étable, il y a peu de risques d'être surpris par un garçon de ferme. Néanmoins, Étienne Liebig va profiter d'une autre contrainte – le retour imminent du fils de Marie Line à la maison – dans l'optique de recréer ce climat de sexualité clandestine. Il propose à sa partenaire de s'asseoir avec lui sur l'escalier face à la porte et de s'adonner à des caresses ciblées tout en surveillant la venue du fils. Dans ce cas, l'improvisation prend clairement appui sur des souvenirs qui sont rejoués, réinterprétés.

Par ailleurs, lorsqu'il ne connaît rien de la personne avec qui il désire jouer, et qu'après observation et analyse cette dernière apparaît toujours comme une normos*, il a tendance à reproduire le menu « entrée-plat-dessert » tout en y ajoutant de petites fantaisies. Autrement dit, il lui arrive également de prendre appui sur les scénarios culturels en vigueur.

La démonstration rejoint la proposition de Gagnon : s'il y a improvisation, c'est toujours sur la base de scénarios culturels ou scripts individuels/co-construits (Gagnon 2008). L'improvisation ne part jamais du néant, ce qui vient tordre le cou au mythe parfois trop vivace du coup de génie ou d'une concordance innée des désirs. Ici, la création repose toujours sur du préexistant, une base sur laquelle tisser du nouveau. Ce n'est pas pure invention, il est plutôt question de réinterprétation ou de variation. Pour autant Étienne à raison de parler d'aventure car il y a une grande part de jeu, de risque dans ces entreprises dans la mesure où rien n'a été contractualisé avec la partenaire en amont et qu'une grande partie du script reste à écrire ou à modifier.

³²⁵ En italique dans le texte.

Ainsi, ils ne procèdent pas en projet mais en « pro-jet » comme dirait Jean-Luc Nancy qui emploie ce jeu de mots à propos de la jouissance comme de la création artistique : « On peut avoir un « pro-jet », mais après c'est le jet. Le pro disparaît dans le jet (...) » (Reeth, Nancy 2014). Cela résume bien la façon dont les informateurs vont procéder de sorte à approcher la nouveauté. Ils n'attendent pas béats que quelque chose se passe, ils le provoquent le hasard. De même, ils et ne sont pas non plus dans la projection et la réalisation fidèle et millimétrée d'une fantaisie. Ils sont toujours dans l'entre-deux, entre maîtrise et perte de maîtrise, volontaire et provoquée, ce qui nécessite matière à mélanger et technique pour les mélanger (nous y viendrons sous peu).

Pourtant certaines expériences SM* semblent particulièrement préméditées et maîtrisées au point de chasser toute trace de hasard. Jeanne de Berg, par exemple, fait montre d'une grande maîtrise dans les jeux. Elle se présente d'ailleurs comme « maîtresse de cérémonies », ce qui introduit d'emblée son rôle de direction : c'est elle qui orchestre des événements à venir. Mieux, c'est elle qui conçoit le script à réaliser (sur la base de ses fantaisies). Script qu'elle garde pour elle jusqu'à sa réalisation, de sorte que l'expérience reste une surprise pour les participants. Les « acteurs » ne connaissent pas le script et agissent donc sous la direction de madame. C'est encore elle qui va choisir les participants, selon les qualités requises pour jouer tel ou tel rôle et assurer ainsi la juste réalisation de sa fantaisie.

Elle se montre également à cheval sur le *timing*. Les participants doivent arriver à une heure bien précise, afin de ne pas se croiser³²⁶. Certains actes sont même temporellement déterminés (leur début et fin), coordonnés avec la musique, afin de générer ce qu'elle nomme « tension dramatique » (De Berg 1985/b : 54-55). C'est le cas par exemple de la combustion de la cigarette qui servira à marquer le torse de Sébastien. Jeanne de Berg avait répété cette procédure (sans la brûlure) afin de maîtriser parfaitement le temps qu'il lui fallait pour fumer la cigarette jusqu'à l'obtention du mégot qui lui permettra de créer une brûlure parfaitement circulaire, tout cela en synchronisation avec la musique. Son organisation est millimétrée et s'apparente en tout

³²⁶ Parfois les « acteurs » sont même conduits dans les lieux avec les yeux bandés afin de ne pas découvrir prématurément la scène ou d'autres « acteurs ».

point à celle opérée pour réaliser un film ou une pièce de théâtre : pas de hasard, tout juste une marge d'interprétation. C'est ce qu'elle semble affirmer dans cette citation toujours tirée de *Petit carnet perdu* (De Berg 2007) où elle évoque une « cérémonie » particulièrement complexe à réaliser :

Il va de soi que j'avais intérêt, pour mettre toutes les chances de mon côté, à ne rien laisser au hasard et à réduire la part de l'imprévisible à la couleur du ciel. (...) Mon théâtre ne souffre guère l'incertitude dans l'apparition et la disparition de mes acteurs, dans le montré et le caché. (ibid. : 121)

« Réduire la part de l'imprévisible »... Notamment parce que les risques peuvent être importants, autant pour la réalisation de la fantaisie que pour la sécurité de tous (Cf. Part. 3, chap. I, 2/). À l'inverse d'un Étienne qui semblait partir sans plus de réflexion à la conquête de l'inconnu, Jeanne de Berg se montre particulièrement préparée et semble s'offrir les moyens nécessaires à une maîtrise quasi totale de l'évènement. Tout semble pensé, réfléchi, calculé de sorte à mener ses projets comme elle l'entend, et pourtant... elle se met sciemment des bâtons dans les roues.

Elle sait, par exemple, que plus le nombre de participants est élevé, plus la réalisation de la fantaisie et le maintien de la « tension dramatique » se fait complexe, difficile à maîtriser. Pourtant, elle n'hésite pas dans certains cas, à inviter jusqu'à une dizaine de participants car :

Comment résister à la tentation de multiplier les scènes suscitées par la riche disposition des lieux et, par défi, le nombre des acteurs, au risque, si je ne les tenais pas fermement en main, de les voir, selon la pente naturelle de tout groupe, se laisser aller aux apartés, à première vue inoffensifs, mais signes d'un relâchement destructeur : on ne vient pas à l'église pour converser, si vous voyez ce que je veux dire. (ibid. : 121)

Il faut donc aussi un peu de « défi ». Chose qu'elle génère également, toujours en connaissance de cause, en invitant des dominants dans ces « cérémonies ». Elle explique à propos de la variation opérée sur la base de la « cérémonie » dite du « Martyre de Sébastien » que son contrôle de la situation est moindre, comparé à la fois précédente, à cause de l'augmentation du nombre de participants et l'invitation de dominants :

La première [expérience] était plus linéaire. Tout y était prévu exactement... je savais exactement où je voulais en venir. Nous étions moins nombreux. J'étais seule maîtresse du jeu, rien ne pouvait m'échapper... pas d'aléas possibles... (...)
La seconde est plus foisonnante. Ma mise en scène était, au départ, plus compliquée, puisqu'elle comportait plus de personnages. En invitant deux « maîtres », j'invitais avec eux un certain « aléatoire » : interventions parallèles, simultanées, petites improvisations brusques qui m'échappaient par moments et que je n'ai pas toutes rapportées. » (De Berg 1985/b : 85-86)

De ce que j'ai pu observer et lire, pour les informatrices adeptes du BD/SM*, le propre de la domination est le droit à l'initiative³²⁷. Si les dominants se contentaient d'obéir à Jeanne de Berg ils n'auraient alors de « maîtres » que le nom. Ceux qui sont conviés à participer sont certes triés sur le volet, comme tout autre participant, et restent sous la coupe de Jeanne de Berg, mais leur posture dans le jeu est manifestement respectée : ils peuvent faire preuve d'initiative et ainsi s'écarter des projections de la « maîtresse de cérémonie » (notamment parce qu'ils n'en sont pas informés). Par leur présence et le respect de leur rôle, il y a de l'aléatoire, de la surprise qui s'invite dans le petit théâtre de la « maîtresse de cérémonie ». Je note que la présence de complices dominant/e/s, des femmes particulièrement, est fréquente.

Si l'imprévisible se révélait si néfaste à son projet, inviter des dominants reviendrait à se tirer délibérément une balle dans le pied, or il n'en est rien. Après analyse, des « cérémonies » dépeintes dans les ouvrages, l'aléatoire s'avère souvent le bienvenu.

Par exemple, lors de la « cérémonie » du « Martyre de Sébastien », le déroulement n'était pas fidèle en tout point à la fantaisie conçue par Jeanne de Berg. Effectivement, lors de cette expérience, la « maîtresse de cérémonie » déroge sciemment à son propre script pour suivre sa folie du moment.

Durant un « tableau » elle brise un verre en cristal et use d'une brisure pour faire poindre le sang du martyr sur son torse. Cet événement n'était pas prévu dans son script,

³²⁷ Notons que les soumis peuvent aussi improviser de temps à autre dans la mesure où cela s'inscrit dans leur rôle et dans les désirs potentiels des dominants, et surtout, que cela génère un amusement, un intérêt. Mais point trop n'en faut.

c'est quelque chose qui s'est « imposé » à elle sur le moment. Elle a improvisé sur la base de son script. Elle fait de même durant la variation du martyr de Sébastien :

Contre mon projet initial, j'ai envie, soudain, de maculer Sébastien, qui était resté là, derrière moi, avec, à la bouche, mon fouet, suspendu par une petite chaînette entre les mâchoires serrées. Je lui ôte le fouet, le bandeau et lui dis d'aller se mettre à genoux, mains dans le dos, face à nous, entre les jambes de Salomé. Ainsi placée, sa tête cache le pubis de la jeune femme. Il est « supplicié » à son tour, de la même façon, suivant le même cérémonial. (ibid. : 79-80)

Improvisation, toujours, dans la même « cérémonie », lorsqu'elle décide de réviser la fin qu'elle avait prédite à l'expérience. Elle « aurait dû s'arrêter à son script » mais, dit-elle :

Ma passion me pousse à continuer (...), parce que mon projet initial était seulement de revivre la scène avec une femme. Le tableau achevé, tout devait en principe s'arrêter là. L'ordonnancement de la soirée se trouve donc brusquement bouleversé par cette évidence, qui s'impose à moi : il faut continuer. (ibid. : 80-81).

Elle demande alors aux deux esclaves, couverts d'œufs frais, de se frotter l'un contre l'autre, jusqu'à s'enduire entièrement de cette matière. Puis Madame place un œuf entier entre les deux corps jusqu'à ce qu'il soit broyé par la force de l'étreinte.

Ainsi, Jeanne de Berg n'hésite pas à se défaire de son script lorsqu'une idée lui vient. Souvent l'improvisation est stimulée par la réalisation de sa fantaisie³²⁸ ou encore par un objet en présence : c'est le cristal qui a stimulé son imagination, il en va de même concernant « un filet souple trouvé sur place, par hasard, suspendu dans un réduit » (ibid. : 68) dont elle usera pour emprisonner un participant. On peut également considérer que les individus sont des objets à part entière. Dans ce cas, les acteurs se font également matière capable de stimuler l'imagination sur le moment.

³²⁸ On a beau anticiper, tant que l'expérience n'est pas réalisée il y a des choses qu'on ne peut imaginer, anticiper. La réalisation présente déjà une part de surprise, d'imprévu stimulant et invitant à une autre suite que celle prévue en théorie.

Le script apparaît soudain moins rituel que trame d'improvisation, une base sur laquelle il est possible de broder, selon l'envie et les stimulations du moment. Le hasard, provoqué par l'improvisation et l'invitation de variables chaotiques dans l'évènement, a donc sa place, par petites touches, dans les « cérémonies » de Jeanne de Berg. Je relève que ces écarts aux scripts, souvent présentés comme moments de « folie »/« transe », sont particulièrement valorisés par « Madame ». Cela me conforte dans l'idée que tout cela est opéré à dessein, et qu'une part d'imprévu, de surprise est désirée (à la fois pour les convives, mais aussi pour « Madame », dans la mesure du possible). Jeanne de Berg précise à ce propos :

Bien que le rite aime la répétition, les « cérémonies » ménagent à chaque fois des surprises pour moi et mes amis, ne serait-ce que par des variations, des combinaisons nouvelles dans le choix des acteurs ou l'attribution des rôles. Elles ne doivent jamais être identiques, sous peine d'ennui. Jamais. (ibid. : 95)

Ainsi, après l'étude de ces deux exemples semblant s'opposer, il apparaît qu'il n'est pas tant question de reproduire fidèlement un script que de broder une expérience nouvelle sur la base d'un script personnel ou d'un scénario culturel (ou, pourquoi pas, les deux en les croisant). L'idée consiste à se laisser emporter par le jeu, mais cela implique d'avoir matière à lancer le jeu. Il y a toujours une base, de la matière et de la technique, souvent tirée de l'art ou reconnue comme telle, nous y viendrons sous peu.

b/ Activités sexuelles et créations artistiques : même processus, même objectif

Cette façon d'invoquer le hasard et la volonté de générer une expérience nouvelle se retrouvent dans les expériences artistiques opérées par les informateurs. Je fais référence ici aux expériences qui aboutissent à un artefact, reconnu par la société comme « œuvre d'art », vendue ou exposée sous ce titre et traitée comme telle (exposition, préservation).

C'est le cas par exemple lorsque Pierre crée ses sculptures, exposées et vendues dans des galeries d'art, lorsque M. M. réalise ses peintures, exhibées dans quelques musées et galeries téméraires.

C'est en écoutant Pierre me parler de sa création de sculptures que je me suis aperçue que certain processus, donnant lieu à des « œuvres d'art », ne visaient pas tant à produire un tel artefact, qu'une expérience intéressante, nouvelle à l'échelle individuelle. Pour se faire, Pierre procède également par pro-jet : il prend une base et invoque le hasard pour aboutir à un résultat surprenant. Dans cette perspective, la sculpture n'est pas le résultat (d'un projet artistique) mais le reste (d'une expérience ludique). Je m'explique.

Lorsque Pierre accepte de se lancer dans une nouvelle expérience, il commence par modeler un corps en argile sur la base d'une structure en métal. Pour cela il s'inspire souvent d'une photo réalisée lors d'une séance ou bien d'une expérience sexuelle privée. Durant cette phase, il va « s'amuser » à réaliser des détails très fins :

Tu vois je fais un modelage assez précis. Je m'amuse aussi, parce que je... Tu verras, ça [il indique du doigt les détails très fins de la sculpture d'argile qui repose au sol] après, ça, il n'en reste plus rien. J'ai besoin de ça [sous-entendu de modeler des détails fins] quand même. Donner une certaine vie au modelage, tu vois. Que ça soit... Après ça dépend des détails, mais c'est quand même souvent la bouche, les yeux, le sexe ou le nombril, parce que le nombril je le trouve très vivant et... c'est ces petits détails-là que tu retrouves plus après [autrement dit dans le résultat final] (...) j'aime bien jouer avec des expressions qui sont un peu ambiguës comme ça aussi, tu sais pas trop si... siiii... il est serein, si c'est du plaisir, si c'est de la douleur. Tu sais pas trop si c'est un mec ou une fille... J'aime bien jouer avec ça aussi. (...) Tu les retrouves pas forcément, mais tu les... enfin moi je les vois, tu vois, pour moi ils sont là et... et euh... et je me dis toujours que si ils y étaient pas bah j'aurais pas le même plaisir à le faire.

Il s'amuse à modeler, remodeler, à changer la bouche, le sexe en pinçant la matière, créant un rictus, l'effaçant, recommençant, tout en sachant pertinemment que ces détails vont sans doute disparaître au fil du processus créatif (on ne les retrouvera pas nécessairement dans la sculpture). Il ne vise pas à produire le pli parfait, il joue avec la matière. C'est là une procédure « inutile » sur le plan exécutif, mais cela a du sens, de l'importance pour lui : il en a besoin.

Il n'est pas question d'être productif, autrement dit de calculer les dépenses matérielles et l'énergie humaine au plus juste en vue de créer un produit précis. Ce qui est inutile sur le plan productif n'est pas inutile dans l'absolu, à moins de se limiter à un raisonnement économique, capitaliste. Dans la perspective émotionnelle, ludique de Pierre, tous ces actes comptent étant donné qu'ils génèrent du plaisir, et pour lui, le plaisir, ce n'est pas rien.

On retrouve là, la même dimension ludique et plaisante que celle présentée à propos de la sexualité. Aussi, la démarche est personnelle, centrée sur soi : c'est le plaisir de Pierre qui importe, et non celui de potentiels spectateurs ou consommateurs. D'ailleurs, ce temps ludique ne profite qu'à lui puisqu'il s'y adonne seul³²⁹ et qu'il ne reste potentiellement aucune trace de ce temps ludique susceptible d'être partagé avec le public. Il s'agit là aussi d'expérimenter sa liberté.

Le corps en argile une fois achevé, Pierre va en faire un moule à l'aide de silicone et de plâtre. Avec ce moule, il va ensuite réaliser un tirage de la sculpture en y coulant un mélange de résine acrylique (ou du ciment) et de substances organiques (telles que de la paille ou des copeaux de bois, etc.). Enfin, il s'amuse, à l'aide d'un chalumeau, à brûler certaines zones de l'objet obtenu : la résine va résister, mais les matières organiques vont se désagréger. Les petits détails s'effacent, parfois de larges zones disparaissent. Des crevasses rongent les cuisses, le buste, parfois le visage. Le corps se fait caverne. Certains y voient d'ailleurs une représentation de corps calcinés de Pompéi, au grand désespoir du créateur³³⁰. Pour Pierre, c'est le fruit d'une expérience aléatoire.

Il parle de beaucoup de « hasard », provoqué, notamment dans la phase où il brûle le tirage, car il ne peut maîtriser précisément le résultat final. Certes, il peut décider de répartir stratégiquement plus ou moins de matière organique ici et là, mais le chalumeau

³²⁹ Étant moi-même bricoleuse à mes heures, je lui avais proposé de faire une session de création commune, mais il a décliné ma proposition. Quand il crée, il est seul, ou plutôt il est en relation avec la sculpture. Par ailleurs, œuvrer sous le regard d'autrui c'est s'exposer au risque de jugement, jugement susceptible de peser sur ses choix, son comportement, or Pierre a besoin d'intimité pour se permettre. Il est très sensible au regard et à l'avis d'autrui. Il en a fait l'expérience lors des expositions. Influencé par les retours des galeristes qui exposaient ses œuvres il s'est contraint durant à un temps à créer des sculptures plus rentables (objectif des galeristes). C'est pour éviter cette pression, cette influence qui l'éloigne de sa dynamique créative, qu'il a momentanément cessé d'exposer.

³³⁰ Il se montre souvent exaspéré par les représentations apposées sur ses œuvres : là où il voit Eros, les autres voient systématiquement Thanatos. C'est d'ailleurs ce qui l'a incité à rédiger un manifeste et à le publier sur internet.

et la matière font la loi, et ne permettent jamais une maîtrise parfaite du rendu final. Il estime que le hasard fait bien les choses, que souvent « c'est mieux » que ce à quoi il pouvait s'attendre. Le processus est expérimental, incertain, et c'est précisément ça qui lui plaît. Ainsi, il ne cherche pas à obtenir un résultat précis. Ce qu'il espère c'est la surprise, la découverte heureuse générée par le hasard. L'expérience est donc l'objectif et la sculpture un reste de cette expérience personnelle, intime.

Ce qui m'enjoint également à considérer la sculpture comme un reste et non comme l'objectif du processus, c'est le statut et le traitement réservés à la sculpture une fois que Pierre estime en avoir terminé avec elle. La relation achevée³³¹, il observe le reste obtenu puis le stocke sous des couvertures, dans sa cave, où gisent des dizaines d'autres sculptures. Sa cave, il la surnomme « le deuxième cimetière »³³². L'exposition est, dans son cas, une façon de se défaire de ses encombrantes colocataires plutôt qu'une démarche visant à valoriser l'objet ou à le vendre³³³.

Ainsi, l'expérience achevée, Pierre se désintéresse de l'objet ou du moins il estime que la relation est terminée : il appartient à quelqu'un d'autre de recréer une relation avec la sculpture et de lui redonner vie. Pour lui « vie » rime avec « usage » et « usure » (ou évolution). User d'un objet c'est donc lui redonner vie³³⁴. À ses yeux, la sculpture redevient matière et, dans son idéal, cette matière devrait servir les expériences d'une autre personne.

Enfin je note qu'il arrive que la sculpture ne survive pas à la phase de création. Il ne reste alors plus aucune trace de l'expérience, hormis dans la mémoire de Pierre. Cela atteste une fois de plus que l'objectif n'est pas l'obtention d'un produit.

³³¹ Il compare souvent le processus de création à une relation amoureuse, passionnée, tumultueuse et chronophage.

³³² Le « premier cimetière » étant la pièce où il entresse d'autres restes, notamment les moulages, ou certaines parties de sculpture en argile qu'il a sauvegardées comme un sein ou un visage (le reste du corps en argile modelé est également détruit et rendu à l'état d'argile modelable par sa l'hydratation de la matière).

³³³ Il va également « prêter » des sculptures pour s'en défaire. S'il parle de « prêt » et non de « don » c'est parce que les personnes le plus souvent n'acceptent par le don alors il dit que c'est un prêt. Eux considèrent l'objet comme une œuvre, ils lui attribuent une valeur importante et refuse de fait le cadeau. Pour Pierre c'est différent, le don ou le prêt lui permet de se défaire de ces objets qui l'encombre et avec lesquels son expérience est arrivée à son terme.

³³⁴ Dans cette perspective, un objet préservé de l'usure est un objet mort pour Pierre. Ce pour quoi le lieu de stockage est nommé « cimetière ». C'est aussi pour cela qu'il parle de « tuer » la sculpture lorsqu'il la préserve de l'usure, de l'évolution en la cirant à la demande des galeristes.

Il n'est donc pas question d'un projet dont la sculpture serait le produit final, dans la mesure où Pierre n'a pas de résultat précis en tête et s'adonne à des phases inutiles d'un point de vue productif. Enfin, il ne s'agit pas non plus d'obtenir une sculpture, fruit du hasard, puisque le créateur se désintéresse finalement de l'objet, et peut même en arriver à un stade où il ne reste rien de l'expérience, si ce n'est justement l'expérience elle-même. L'objectif, c'est le processus. Nous retrouvons là une dynamique en pro-jet. C'est le plaisir pris à travailler la matière et la surprise générée par l'expérimentation qui importe. L'activité artistique est dans ce cas précis une expérience ludique source de satisfaction, ouvrant sur de nouvelles perspectives. Il est possible de faire le lien avec la procédure scientifique : prendre tel objet, le combiner avec tel réactif dans telles conditions et observer ce qui se passe.

La surprise, l'extraordinaire, c'est également ce que recherche M. M. à travers la peinture comme en atteste ce passage d'entretien :

M. M. : (...) en gros quand c'est terminé, j'peux rentrer dedans [dans le tableau, comme dans un petit théâtre] et quand c'est une surprise, c'est une surprise, tant mieux !

Rachel : Comment ça « si c'est une surprise » ?

M. M. : Bah parfois, je sais pas toujours comment ça va finir. Une fois que c'est terminé je dis « Ouah putain ça dépasse ce que j'attendais ! » Alors là pfff c'est super ! (...) Parce qu'il faut que ça m'étonne un petit peu quand même ! Parce que c'est ce que je fais toujours, sinon j'pense que j'en aurais marre.

Il faut que le résultat de son « jeu » le surprenne pour qu'il y trouve un intérêt. Je précise « jeu », car j'avais tendance à parler « d'ouvrage », ou de « travail », mais il m'a repris durant l'entretien :

Rachel : Comment tu qualifierais d'ailleurs ton, ton travail ? Pour toi c'est... ?

M. M. : Déjà c'est pas un travail ! (il rit)

Rachel : Oui, enfin ta... parce que « production » c'est pas bon non plus ? (M.

M. : Oui) ton « ouvrage » ? Ton...

M. M. : C'est difficile à dire, la musique conviendrait mieux. J'ai un copain qui était avec moi à l'école (...) il est trompettiste, il faisait du free jazz. Quand on était lycéen, il jouait sur des péniches. Moi j'adorais ce côté, le free, ça me plaisait bien, et euh... (...) [quand on demandait à cet ami] « Comment travaillez-vous votre instrument pour le jazz ? » Il a toujours répondu « Je ne travaille pas, je joue ! » (je souris) Et c'est un peu ça aussi. (...) Il faut jouer tout le temps, c'est ça le truc !

La notion de jeu fait ici écho à la liberté d'action ainsi qu'à la surprise, la sensation de ne pas maîtriser le processus de bout en bout et de ne pas pouvoir anticiper le résultat final. Nous retrouvons là encore les marqueurs de la sexualité telle qu'elle est pensée, voulue par les informateurs.

M. M. présente des techniques permettant d'invoquer le hasard. Il explique durant un entretien :

J'ai jamais l'angoisse de la feuille blanche puisque de toute façon mes images me tombent dessus à l'improviste. Parfois y'a un truc, tout d'un coup, je vais voir une image... Y'a un truc qui arrive et je le fais. Mais la plupart du temps mes images me tombent dessus et je les prends, je les note. Et après quand je commence à... à les mettre en image, je choisis laquelle, sur le moment-même, me séduit le plus, laquelle j'aurais envie de réaliser maintenant ! (...) et euh... donc aucun effort pour les... pour les créer. Ça arrive tout seul ?

Présenté de la sorte, le phénomène peut sembler inopiné, mais en retraçant l'ensemble de son processus créatif nous nous apercevons qu'il ne reste pas à attendre la bonne idée, le coup de génie. Il provoque ce phénomène hasardeux :

C'est un peu comme quelqu'un qui se met certains objets avant de s'endormir en se disant « Ça va combiner des trucs pour faire un rêve » tu vois ? C'est un peu le même processus, parfois c'est des images, j'ai des trucs, des carnets pleins de tas d'images que je découpe... ça peut être des trucs d'actualité horrible, ou bien

des trucs, des jouets... Et parfois quand je fais euh, chaos total, tu vois et tout d'un coup, ça, ça déclenche une image. Et je pense que c'est hyper important de s'entourer de déclencheurs, mais pas forcer le truc, jamais, ça vient toujours tout seul. (...) Bah ces trucs-là [les déclencheurs] c'est des bouquins, mais j'en ai pas besoin, [Sous-entendu, il ne les choisit ni ne les lit par nécessité]. Parfois je les feuillette en disant « Tiens je suis curieux de voir si ça provoque quelque chose ou non ». Parfois oui, parfois non. Mais si ça provoque rien, y'a quand même des tas d'images à ce moment-là qui sont... qui me sont rentré dedans, qui vont alimenter, qui vont se mélanger et puis à un moment donné ça va ressortir. (...) Je lis vachement, et je lis souvent trente, quarante bouquins en même temps et souvent juste deux, trois pages d'un bouquin dans la journée. En bouffant, aux toilettes... Bon, et souvent des trucs très, très variés, c'est pas dans l'optique du *porn*, de l'éros, pas du tout. Mais ça finit par se mélanger quoi.

M. M. invoque le hasard en se nourrissant de « déclencheurs », terme qui n'a rien d'anodin. Il va se remplir d'images pour stimuler son imagination et en générer de nouvelles. Pour ce faire, il consomme beaucoup de livres, de magazines, de fanzines, mais aussi des films, puis il attend que ces images se rencontrent et s'emmêlent de façon originale. Il attend que cela provoque « un rêve ». Les « déclencheurs » qu'il choisit de consommer sont très variés et il en consomme beaucoup en même temps. Quelques pages d'un livre, quelques pages de l'autre, ce qui favorise sans doute la rencontre des images et la formation de ces « rêves ». Je suppose que varier le type de déclencheurs permet de faire des collages plus étonnants. S'il ne s'intéressait qu'aux ouvrages « érotiques »/ « pornographiques » peut être que le résultat serait moins varié, plus attendu, moins surprenant. C'est en variant les genres qu'il augmente les chances de produire des mélanges nouveaux, transgressifs. Finalement le transgressif n'est autre qu'usage d'un artefact considéré comme sacré, rencontre d'éléments qui n'auraient jamais dû se rencontrer ou bien transposition d'un élément dans un nouveau contexte : prenez l'image d'un homme à la peau noire et collez-là sur un crucifix et vous obtenez une polémique aux États-Unis³³⁵.

³³⁵ Je fais ici référence au clip de Madonna intitulé « *Like a prayer* » (Madonna, Sire records, Warner Bros records, 1989) qui a fait scandale à l'époque de sa diffusion, fin des années 90 notamment parce que le Christ était représenté par un homme de peau noire.

Nous retrouvons ce même processus en pro-jet dans les séances photo opérées par M. M. et Pierre. En effet, lorsqu'ils se lancent dans une séance photo, ils ne partent pas de rien. Comme dirait M. M. :

Quand j'arrive avec mes croquis, si on fait que mes croquis, à la limite moi j'ai déjà prévu le truc à l'avance... mais quand on fait une mise en scène, on prend le croquis et après y'a les, on peut décliner les positions, et alors souvent y'a des trucs surprenants qui arrivent. Mais il faut souvent un point de départ, un petit croquis pour démarrer la chose c'est bien.

M. M. réalise des croquis, les participants rapportent des objets, des idées qui vont pouvoir se combiner sur le moment et permettre de dépasser les scripts envisagés en amont et obtenir ainsi quelque chose de nouveau, de moins attendu. Là encore, il y a de la technique derrière le hasard, une démarche volontaire, stratégique. Le hasard est invoqué, provoqué.

Ainsi, démarches artistiques et sexuelles se construisent en pro-jet. Il est nécessaire dans les deux cas de disposer à la fois de matière et de technique permettant d'invoquer le hasard et aboutir à quelque chose qui fait nouveauté, voire transgression.

c/ Des techniques artistiques et scientifiques

User de techniques artistiques n'a rien d'étonnant lorsqu'il s'agit d'un processus artistique, cela peut s'avérer plus étonnant lorsqu'il s'agit de pratiques sexuelles. Je relève dans les expériences apparemment sexuelles, une quantité de techniques connues de l'art, ainsi qu'une technique que je rapproche d'une méthode d'investigation ethnographique.

S'agissant des techniques artistiques, j'ai relevé le rêve, l'écriture, l'improvisation, la mise en scène, et la photographie. Jeanne de Berg parle également de « variation sur un même thème » tel qu'elle est pensée en musique. Elle explique à propos du « Martyre de Sébastien » :

(...) cette scène m'avait si fortement impressionnée que j'ai eu envie de la revivre une nouvelle fois, mais pas la même exactement, car je savais que je

n'en obtiendrais qu'un reflet un peu décoloré, un sentiment de redite, d'écho affaibli. C'est une variation sur ce même thème que je voulais. Oui, c'est tout à fait cela... la métaphore musicale... « variations sur un même thème ». Et dans la multiplicité des variations possibles, j'avais choisi de le rejouer « au féminin » : une femme donc comme idole, objet, statue vivante, martyre. (De Berg 1985/b : 63-64)

Jeanne de Berg parle également de « répétition et différence », « jeux du même et de l'autre, « faire « tourner » un peu une image... pour voir... » (ibid. : 64) pour désigner ce processus de variation. Cela fait écho aux démarches que je nommais jusqu'ici « réinterprétation », « improvisation ». Dans les deux cas, il s'agit de reprendre un scénario culturel ou un script existant et de le modifier quelque peu de sorte à obtenir objet nouveau.

On peut également parler de « détournement », dès lors que le processus créatif consiste à déplacer un objet hors de son contexte et de sa raison d'être culturellement déterminée. C'est le cas lorsque PD utilise un tuyau comme gode, ou bien qu'il emploie un bouchon de carafe en cristal pour en faire un *plug**/bijou anal. Il en va de même, lorsque Pierre utilise une culotte pour bâillonner une de ses « amies » : ce n'est pas la fonction culturellement admise de cet objet, il y a alors détournement.

Ces techniques peuvent être mises au service de la création d'artefacts qui serviront de support à une autre expérience (ex : photos qui serviront ensuite la peinture, la sculpture), mais très souvent il s'agit de modifier des artefacts préexistants de sorte à dépasser les conventions, credo des différents courants dits avant-gardistes.

Je relève que la population fait souvent référence à des artistes qui s'inscrivent soit dans de célèbres courants avant-gardistes (notamment le courant surréaliste) ou plus globalement à des artistes connus pour le caractère transgressif, polémique de leurs œuvres.

M. M., par exemple, s'inscrit dans le mouvement « Phases » qu'il rapproche du courant surréaliste. Il m'a parlé de sa proximité avec le fondateur du mouvement, Édouard Jaguer ainsi que de sa rencontre avec Vincent Bounoure et de son goût pour le travail d'Annie Le Brun. Gala Fur évoque Salvador Dali et sa femme Gala Dali (dont elle a

emprunté le prénom pour composer son pseudonyme). Pierre parle de son attachement aux œuvres de Pierre Molinier, Étienne parle de Pier Paolo Pasolini et Marcel Duchamp, Catherine Robbe-Grillet parle d'André Breton et Man Ray comme des connaissances, Erik lui se retrouve dans les créations de William Burroughs, PD de Bataille, etc. C'est là qu'un échantillon de leurs références en matière d'art (notons que certains sont partagées par plusieurs informateurs). Ils sont manifestement sensibles à cette conception de l'art comme entreprise visant à tirailler l'ordre établi, à sortir des sentiers battus. J'imagine qu'ils se sont probablement inspirés de ces diverses références pour leur propre dynamique créative, à caractère plus ou moins sexuel.

Il est intéressant à ce propos d'invoquer la pensée de Clifford. Celui-ci lie surréalisme et ethnographie dans son ouvrage *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle* (Clifford 1996). Selon lui ethnographie et démarche surréaliste présupposent « une volonté constante d'être surpris, de se défaire les synthèses d'interprétation », ceux qui s'y adonnent se font potentiellement les « réinventeurs et les réorganiseurs des réalités » (ibid. : 148). C'est là une autre façon de dire qu'ethnographie et surréalisme peuvent donner lieu à des actes liminoïdes. Il ajoute que les deux courants « partagent les procédés modernistes du collage, de la juxtaposition et du dépaysement (ibid. : 18). Partant de là, il n'y a rien d'étonnant à ce que la dernière méthode employée par les informateurs s'apparente à une de celles employées en l'ethnographie. Il est question de l'immersion sur le terrain qui permet justement de provoquer le dépaysement évoqué par Clifford.

Celle-ci n'est pas présentée comme un emprunt à l'ethnographie ni nommée de la sorte par les informateurs, mais c'est ce que je déduis de mon analyse de leurs pratiques : lorsqu'ils intègrent un milieu érotique inconnu ou qu'ils se prêtent aux fantaisies d'autrui ils s'immergent dans un monde. C'est là une autre façon de provoquer la rencontre de l'inconnu. C'est souvent ainsi qu'ils procèdent (sciemment ou non) pour courir l'aventure, notamment dans les premiers temps de leur parcours sexuel, lorsqu'ils manquent encore de connaissances, de matière pour créer leurs propres fantaisies.

C'est un phénomène qui apparaît dans les ouvrages de Catherine Robbe-Grillet et d'Étienne Liebzig qui retracent leurs premières expériences sexuelles en tant

qu'adulte³³⁶. Tous deux vont se laisser emporter dans les jeux de leur partenaire, découvrir les goûts de leurs partenaires et, par la même occasion, leurs propres goûts (ou leur absence de goût) pour certaines pratiques. C'est également via ce processus qu'ils commencent à se composer une base de connaissances empiriques. C'est sans doute là l'une des façons les plus sûres de s'écarter du connu, car ils se laissent emporter dans un univers fantasmagorique potentiellement aux antipodes du sien. Nous pouvons donc rajouter à la liste des méthodes l'immersion, autrement dit la confrontation à l'altérité et le fait de se prêter à des expériences méconnues jusque-là de l'individu.

Les individus puisent donc dans des méthodes artistiques, scientifiques, afin de générer une sensation de nouveauté, de transgression, et sciemment ou non, une critique culturelle.

d/ Le besoin de matière mobilisable

Toutes ces techniques ne sont rien sans matière. Pour faire un collage original, un rêve, il faut des images, des idées, comme l'a souligné M. M. D'où l'intérêt d'avoir beaucoup de matière en soi (idées, connaissances) et autour de soi (objets, humains, etc.), à portée de main et de pensée. En outre, il importe que cette matière soit potentiellement transformable, car le processus artistique comme souligner supra, peut modifier l'objet physiquement, mais surtout symboliquement. Il est nécessaire de s'entourer d'objets profanes ou susceptibles d'être profanés (aux yeux de l'individu), autrement dit d'objets qui tolèrent la modification ou le détournement, processus potentiellement désacralisant.

Concernant cette matière employable, j'ai relevé, lors des entretiens en milieu privé (dans le lieu de vie ou bien l'atelier), une forte accumulation d'objets en tous genres en ces lieux. Des objets à connotation sexuelle ou non. Certains lieux de vie/de travail prenaient ainsi des airs de grandes brocantes.

La cuisine de PD par exemple est envahie par de petits objets dispersés ici et là. Bouts de mécanique, inopérants en l'état, dont j'étais incapable de deviner l'usage. Ils gisaient

³³⁶ *Jeune mariée. Journal, 1957-1962* pour Mme Robbe-Grillet (2004) et *Je n'ai jamais rencontré Mitterrand, ni sa femme, ni sa fille* pour Étienne (2008).

d'un côté de la table tandis que l'autre côté était pollué par une accumulation de documents. Il nomme cela « ses archives ». Il s'agit de livres en tous genres, d'articles glanés dans les multiples journaux (souvent portant sur les questions de sexualité) qu'il lit « au bistrot » pour faire passer le temps, mais aussi des morceaux de bois et autres objets divers. Le plus gros des « archives » est concentré à l'étage, dans un espace dédié ; le reste est dispersé dans les autres espaces de l'appartement, dans l'attente d'être employé (ou pas).

L'atelier de Pierre est également un bel exemple d'accumulation d'objets en tous genres, de même que comme son jardin et sa maison. Il y en a partout : des œuvres d'amis dispatchées dans son salon, collection de matériel médical d'une autre époque, crucifix repeint en rose ornant l'atelier. Chez lui, des os de seiche poussent même dans les pots de fleurs.

Chez Christelle³³⁷, même constat, comme en atteste ma description des lieux :

Je prends mon verre et entre dans une pièce sombre où est entreposée une quantité impressionnante de meubles, bibelots, livres, etc. (...) En face de moi une grande armoire où sont exposés des crânes (de chiens ?) mais aussi des flûtes (de champagne ?) en métal, des statuettes de femmes ou de verges plus ou moins humoristiques. Ici et là, je découvre aussi des laisses et des colliers de chiens. L'un porte l'inscription « je suis votre chienne ». Il y avait aussi des tableaux : une geisha à ma droite, en face de moi une femme nue ainsi qu'une œuvre abstraite et derrière moi un tableau représentant une femme enfilant des bas, observée par un homme tapi dans l'ombre. Enfin, je relève la présence de grands vivariums empilés sur ma gauche... apparemment vide. L'espace est manifestement un lieu de vie mais il m'évoque également une sorte de grenier au vu du nombre de choses stockées de façon anarchique.

Cette collection d'objets en tous genres, à l'utilité évidente ou non, à portée de main, de regard, m'a interpellé dans la mesure où il s'agit là d'un phénomène récurrent parmi la population. Au fil des conversations, j'ai compris que bon nombre de ces objets ont un jour servi durant un acte sexuel. Ces objets, à disposition, peuvent servir la sexualité et

³³⁷ Ou plutôt chez son « ex », lieu où elle vivait au moment de l'entretien.

la créativité. Partant de là, les informateurs semblent vivre parmi les déclencheurs et les souvenirs³³⁸. Ces objets, ajoutés à ceux nécessaires aux activités quotidiennes³³⁹, forment un stock important de matière disponible et stimulante. Ils sont susceptibles de faire germer des idées nouvelles et de servir durant la performance. Ils contribuent ainsi à l'effort créatif.

D'autre part, ils sont plusieurs à relever l'importance de l'accumulation de souvenirs et, surtout, à faire le lien entre cette accumulation et leur capacité à créer ou à érotiser certaines situations. PD, M. M et Étienne Liebig parlent d'une sorte de collection de souvenirs, surtout visuels, mais aussi olfactifs. Certains souvenirs se sont matérialisés dans un artefact : écrit, photo, peinture, etc.³⁴⁰ Par exemple, M. M. garde des traces photographiques de certains événements, il s'agit de sa fameuse « collection de *schneck** ». Je présume que c'est une façon³⁴¹ d'accumuler de la matière tout en luttant contre l'oubli.

Étienne Liebig parle d'une grande « bibliothèque personnelle », sorte « d'enfer »³⁴² immatériel composée « d'odeurs, d'images, de sensations, de bruits, de phrases, de souvenirs divers que l'on ressort quand on veut au gré des circonstances et des besoins. » (Liebig. *Sd. L'enfance de l'obsédé*. Non publié). S'y trouvent, entre autres, le souvenir des « tétons de Mme Fuchs, les sexes ouverts de Catherine et Dominique, les doigts de Mimine qui s'affolaient dans sa culotte et les poils pubiens de La Louine. » Souvenirs collectés dans son enfance. Selon lui, cette bibliothèque est « la garantie d'une vie sexuelle richissime » (ibid.). Les souvenirs du passé, particulièrement ceux

³³⁸ Certains objets ayant servi à la sexualité sont chargés de souvenirs. Il arrive également que certains objets se fassent mémorial d'un événement. Christelle m'explique par exemple que le tableau de la femme enfilant ses bas fait écho à la fois où son père l'a surprise en train de faire ce geste.

³³⁹ La nourriture ou les vêtements par exemple ne sont pas épargnés. Toute matière disponible semble pouvoir servir si le cœur en dit. C'est ainsi qu'un poireau se transforme en objet de plaisir entre les mains de PD et d'une amie de jeu.

³⁴⁰ Les artefacts ici étudiés sont d'ailleurs de ces traces d'événements et je présume qu'au-delà du désir de communiquer leurs expériences à autrui il s'agit là pour certains de garder une trace, d'une entreprise de conservation. C'est le cas notamment pour Catherine Robbe-Grillet dont les ouvrages étaient à l'origine des journaux intimes.

³⁴¹ Notons que ce n'est pas la seule façon de faire. PD par exemple est capable, bien des années plus tard, de décrire un sexe féminin observé avec beaucoup de précision sans pour autant avoir de photos ou d'écrit le concernant. Il est capable de décrire avec finesse sa couleur, sa forme, son caractère (sa capacité érectile, ses changements de couleur, de texture, etc.). Je présume que cela est lié à l'usage fréquent de cette image, ce qui permet au souvenir de ne pas se faner.

³⁴² Je fais ici référence à l'enfer d'une bibliothèque, partie où sont conservées les œuvres licencieuses, contraires aux bonnes mœurs pour ainsi dire.

qui ont trait à la sexualité³⁴³, sont accumulés et réemployés, volontairement ou non, dans les activités du présent afin de donner des idées, rajouter une émotion supplémentaire, érotiser une situation. (Notons qu'érotiser revient, d'une certaine façon, à opérer un détournement).

Enfin, ils sont tous de grands consommateurs de culture. Culture pornographique/érotique/sexuelle notamment, mais leur curiosité les pousse également vers des thématiques et sujets tout à fait autres. J'ai pris conscience de cela en relevant la masse de références artistiques et littéraires évoquées durant les entretiens ou au sein des ouvrages³⁴⁴. Mange-tout, les informateurs m'ont souvent noyé sous les noms d'auteurs, d'artistes, de films de tous genres, qui m'étaient jusqu'alors inconnus. C'était au point où, en leur présence, j'en venais à me sentir dépourvue de culture générale et érotique³⁴⁵. Je note également que, lorsque nous entamions un débat concernant la recherche, ils étaient nombreux à pouvoir donner le change, à nourrir le débat avec d'autres références scientifiques. J'en déduis que bon nombre d'entre eux ont manifestement lu des ouvrages scientifiques, notamment sur les questions de sexualité, de féminisme et de genre. Ils se sont manifestement construit un solide socle de connaissances au fil de leurs recherches personnelles.

Cette culture s'est parfois forgée au fil des relations sexuelles d'aventures, à l'aide des partenaires sexuels. Étienne montre dans son ouvrage intitulé *Je n'ai jamais rencontré Mitterrand, ni sa femme, ni sa fille* (Liebig 2008/a) qu'il a construit sa culture au contact de ses colocataires, mais aussi et surtout auprès de ses partenaires d'aventure : Christiane lui fait découvrir Miles Davis, Geneviève l'a sensibilisé aux œuvres de Simone de Beauvoir. Marithé et son mari, quant à eux, l'inciteront aussi à s'intéresser à la psychanalyse (lacanienne notamment), etc.

Ainsi, lorsque la relation sexuelle permet l'échange, la discussion, elle semble être une voie possible d'acquisition de culture générale. De ce point de vue, la démultiplication

³⁴³ Ou en tout cas à une activité qui est pensée connexe par les informateurs.

³⁴⁴ Quatre d'entre eux ont une formation en arts, ce qui peut expliquer cette culture, mais force est de constater que les autres membres de la population ne sont pas en reste.

³⁴⁵ J'ai certes une culture scientifique, due à mes études universitaires, mais cela s'arrêtait là. Je n'avais, jusqu'alors, jamais été attirée par la lecture, la visite de musées, le cinéma, bref la culture en général. Issue de classe moyenne, la seule ressource culturelle à laquelle on m'a accoutumé était la télévision. L'écart entre ma culture et celle des informateurs était donc béant.

des partenaires contribue à augmenter et diversifier la culture personnelle. En outre, les partenaires de jeux acceptent également, selon les circonstances, de partager leurs souvenirs, leur matériel³⁴⁶. L'humain est un important vecteur de matière susceptible d'être employée pour l'activité créative. Mieux, l'humain est matière en soi.

Pierre dote parfois l'inanimé d'une certaine vie³⁴⁷ et, à l'inverse, présente l'animé, le vivant, comme un objet dont il peut user. Par exemple, il compare les hommes qu'il rencontre dans les saunas et « boîtes à culs » comme des objets, précisément à des « jouets », des *sextoys* dont il use pour créer des agencements intéressants :

Tu sais j'ai un petit côté régisseur ! Enfin, j'adore ça organiser des trucs, enfin tu vois, soit organiser, soit improviser avec ce que j'ai sous la main. Pour ça la boîte à cul c'est bien ! (...) moi je vais au sauna parce que je sais qu'il y a des jouets euh... voilà c'est des jouets vivants, je les prends comme des jouets ! Et, et je gère les mecs comme je vais prendre un gode, le brancher et l'éteindre.

À ce propos, Jeanne de Berg peut également présenter un partenaire comme un « bel objet »³⁴⁸.

Précisons qu'en présentant l'humain comme un objet, tous deux opèrent un détournement qui peut faire scandale pour ceux qui considèrent l'humain comme chose sacrée. Présenter la relation à l'autre ainsi est sans doute un acte liminoïde en soi, une recherche de transgression que je présume consciente et donc une façon de générer un trouble plaisant. Toutefois, il importe d'entendre le message derrière la provocation.

³⁴⁶ C'est ce qui s'est passé avec plusieurs informateurs. Notre prise de contact a grandement contribué à augmenter mon stock de matière et de fait ma capacité à créer. Cela s'est ressenti dans mes rêveries et mes fantaisies.

³⁴⁷ Outre le fait qu'il a une relation avec la sculpture, ce qui la place au rang de partenaire, d'individu, il en parle comme d'une matière vivante, qu'il peut « tuer » en la fixant, en la protégeant de l'usure. Il parlait également de la destinée la plus désirable pour ces sculptures... parlant ainsi je finissais par avoir l'impression que nous parlions d'un être vivant et non d'une œuvre.

³⁴⁸ Notons qu'il est fréquent dans les jeux BD/SM* de jouer de l'objectivation, notamment durant le jeu d'examen d'un/e soumis/e durant lequel il est observé, admiré. C'est une façon de manifester la différence de statut entre soumis et dominants : les soumis sont des objets manipulés par les dominants. Christelle me confie lors de l'entretien que, durant son expérience en tant que soumise auprès de son premier « dom' », elle était amenée à servir de porte-manteau ou de chandelier. Dans leurs jeux le dominant pouvait l'« utiliser comme il en avait envie ». C'est également une tactique d'irritation par l'avilissement.

Pour cela il faut rester dans la métaphore de la création artistique. De ce point de vue, l'humain peut être considéré comme une matière mobilisable dans une expérience. C'est d'ailleurs la matière la plus intéressante de toute, car susceptible de réagir de façon inattendue. Elle est bien plus imprévisible que la plupart des objets inanimés puisqu'elle a une volonté et une personnalité propre. Ce sont donc des matières privilégiées dès lors que l'activité s'inscrit dans une perspective de pro-jet. Comme on a pu le voir avec Jeanne de Berg, pour rajouter du « hasard » dans son script il lui suffit d'ajouter des humains (en quantité ou des dominants). Ajouter de l'humain est sans doute l'une des façons les plus efficaces d'invoquer du hasard, de la surprise, à condition, toutefois de lui donner un droit à l'expression de son individualité.

Toujours dans cette perspective, augmenter la matière humaine revient à augmenter significativement le champ des possibles et les chances de rencontrer l'inconnu. Disposer d'un grand nombre de partenaire se fait atout dans une perspective créative. Je suis tentée de parler, dans le cas de cette population, d'une collection de partenaires comme on peut parler de collection d'objets ou de souvenirs. La perspective est d'autant plus intéressante que le pluripartenariat est une pratique récurrente au sein de la population rencontrée, comme nous le verrons plus en détail sous peu. On pourrait alors se demander si ce pluripartenariat n'est pas une façon d'augmenter la matière à disposition et, de ce fait, un moyen d'augmenter la marge de créativité ?

Le fait de présenter l'humain comme matière manipulable peut interpeller malgré tout. En effet, l'« objectification des femmes »³⁴⁹ a été étudiée et s'est faite axe important de la lutte féministe. Ici, il n'est pas uniquement question de femmes, des hommes sont aussi concernés. Cependant, le problème est le même. Rendre l'autre objet peut légitimement laisser supposer un certain oubli du partenaire : oubli de sa singularité, négation de ses volontés, de ses limites... Forme de violence désormais reconnue. Or, dans le cas présent, il n'en est rien. Cette matière humaine n'est désirable que parce qu'elle est vivante, unique, imprévisible, libre de réagir à sa guise. Un humain soumis,

³⁴⁹ La considération des femmes comme objet, moyen et non comme un être humain, est une problématique féministe de longue date qui a été traitée entre autres par Barbara L. Fredrickson et Tomi-Ann Roberts (1997) ou Catharine A. MacKinnon (1991). En France Paola Tabet s'est également intéressée à l'usage des femmes et notamment de leurs corps par les hommes (1998).

parfaitement maîtrisé et manipulable à loisir, n'aurait pas le même intérêt sur le plan créatif, car il ne serait plus générateur de nouveauté et de hasard³⁵⁰. Bien entendu, il peut être intéressant, dans certains cas, de parvenir à faire plier l'autre à ses desseins, mais nous verrons que, là encore, cela n'est pas opéré par la force et l'oppression. Les informateurs feront preuve de séduction, opération délicate où l'autre détient une marge de liberté.

Enfin, supposer qu'utiliser autrui est déshumanisant c'est omettre que nous nous utilisons tous les uns les autres, quotidiennement, et à des fins diverses. Dans les faits, nous nous servons d'autrui lorsque notre projet est de « faire l'amour » ou encore de « faire le ménage » ou de « réparer le lavabo ». Le problème finalement ne serait-il pas tant de se servir d'autrui (dans la mesure où il n'y aurait pas abus) que de dire ouvertement qu'on considère le partenaire comme un objet dont on « use »³⁵¹ ? Qu'on le manipule ? S'il y a en effet manipulation d'autrui par les informateurs il importe également de rappeler que les informateurs se laissent également manipulés par autrui lorsqu'ils entrent en démarche d'immersion. Ils sont alors « objet » des fantaisies d'autrui. Ainsi, si c'est la question du pouvoir et de la domination qui rend la manipulation d'autrui problématique, il faut préciser que ce processus n'est pas à sens unique et peut également concerner les informateurs.

Pour résumer, la matière accumulée peut être matérielle ou immatérielle, personnelle ou non (culturelle, propre à autrui), à caractère sexuel ou non. L'accumulation de ces différentes matières sert leur créativité et sert l'ouverture de nouvelles perspectives. Vivre entouré de matière diverse revient à générer un univers de déclencheurs propice à l'improvisation³⁵². Enfin, cette matière est tirée de l'art ou, plus largement, de la culture générale et transformée grâce à des méthodes artistiques et ethnographiques. Cela a pour conséquence de brouiller les frontières : cette sexualité ressemble à une activité

³⁵⁰ J'ai relevé à ce propos dans plusieurs discours d'informateurs qu'un partenaire trop souple, trop passif, qui se laisse faire et accepte tout est rarement un partenaire valorisé, au contraire, il est souvent considéré comme inintéressant.

³⁵¹ J'entends usage au sens large : il ne s'agit pas d'user uniquement du corps de l'autre, mais de tout ce que l'humain est possible de faire, de générer.

³⁵² Il s'agit là de la créativité présentée par Czuser qui parle par exemple du détournement d'un accessoire à cheveux pour servir des jeux BDSM* (Czuser 2017).

artistique. Peut-être que les expériences qui passent pour artistiques, à première vue (car débouchant sur un artefact reconnu comme art par la société) ont également une dimension sexuelle aux yeux des informateurs, voire sont considérés comme tel. C'est ce que nous allons voir dès à présent.

B/ Fusion de la sexualité et de l'art : des expériences d'avant-garde

a/ De l'art ou du cochon ?

Bon nombre d'expériences rapportées semblent difficiles à classer avec certitude : est-ce de l'art ? Est-ce de la sexualité ? Distinguer ces deux dimensions est-il possible ici ?

Par exemple, lorsque Jeanne de Berg organise une « cérémonie », s'agit-il d'une forme d'expérience sexualité en réunion, ritualisée, ou bien d'une performance théâtrale privée³⁵³? En outre, ces « cérémonies » sont souvent inspirées de tableaux et de récits qui font partie du patrimoine artistique et littéraire (italien en l'occurrence, mais connu mondialement). Elle confie :

Il m'arrive très souvent de me baser sur un texte, sur un décor, sur quelqu'un que je rencontre. Il y'a quelque chose qui... un stimulant. Et le stimulant là [de la cérémonie qu'elle s'apprête à raconter], c'était un texte du Décameron qui raconte une chasse fantôme, laquelle a été illustrée par Botticelli. Donc, le point de départ c'était à la fois cette chasse fantôme ET le tableau de Botticelli.

La dame souhaite générer une « émotion érotique », ce qui permettrait de classer cette expérience dans la rubrique « sexualité ». En outre, l'expérience ne donne pas lieu à un artefact reconnu comme artistique... Quoique ! Il convient de noter que Madame a été invitée à présenter les récits d'une de ces « cérémonies » au centre Pompidou³⁵⁴ et qu'elle a été contactée pour reproduire l'une de ces « cérémonies » en vue d'en faire un

³⁵³ Le public est conçu par Jeanne de Berg comme un rôle à part entière. Il est attribué à des complices triés sur le volet. Le public n'a, dans ces circonstances, rien d'un espace offert à une population inconnue en échange d'argent.

³⁵⁴ Voici le lien de l'« évènement », classé dans la rubrique « spectacles et concerts » : <https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/cn7x4n7/r6r8XXj> (dernière consultation le 1 février 2019).

film. Ainsi la « cérémonie » a donné lieu par la suite à un artefact reconnu comme artistique.

Le même problème se pose pour les autres membres de la population. Quand Pierre réalise un spectacle de *Shibari** lors d'une soirée spécialisée semi-publique³⁵⁵, s'agit-il d'une performance artistique ou bien d'une expérience sexuelle intime qui tend vers l'exhibition ? Le « ou bien » est-il pertinent dans ce contexte ? Il faut prendre en considération que Pierre construit souvent ses spectacles avec ses partenaires privilégiées et que le *Shibari** fait également partie de leurs jeux d'amants. De plus, Pierre perçoit une rémunération pour son « spectacle », mais il dit « jouer avec le public » et rechercher une certaine complicité avec lui (et pourquoi pas à générer une érection à ses hommes venus le voir). S'agit-il d'une performance artistique ou sexuelle ? Or une performance peut très bien être les deux.

De même, pour les séances photo que Pierre et M. M. réalisent avec la complicité de leurs « ami/e/s »/ « complices ». M. M. dit que l'objectif de l'expérience est avant tout la création d'images qui serviront de support à d'autres projets artistiques (les peintures notamment) :

M. M. : J'ai pas besoin de les niquer. Moi ce que je cherche c'est des images de toute façon, pour mes dessins.

Pour autant, il se dit « scotophile* » car il aime à regarder et la prise de photo implique justement d'observer. C'est pourquoi il considère que séances sont « érotiques ». Souvenons-nous qu'« érotique » est une façon de distinguer leur conception de la sexualité de celle des normos*, connus pour se focaliser sur (limitée à ?) la génitalité et notamment la pénétration. C'est donc sexuel, suivant sa conception de la sexualité. Selon lui, ces expériences ne relèvent pas de la sexualité des normos*, mais bien de la sexualité, telle qu'il la conçoit, adossée aux notions de transgression et de jeu. En outre, M. M. précise que les séances photo ont toujours une part de « magie », de « trouble »,

³⁵⁵ J'entends par soirées spécialisées des soirées organisées par des communautés érotiques (gay, BD/SM*, *fetish**, etc.). J'emprunte la notion de « semi-publique » (*semi-public setting*) employée par Moser (1998) pour mettre en avant le fait qu'il s'agit là d'un espace-temps qui oscille entre privé et public : il est public, car les individus ne sont pas invités un à un mais il y a une dimension privée dans la mesure où il y a malgré tout une sélection à l'entrée via le *dress code** et le prix de l'entrée qui peut s'avérer dissuasif.

très plaisante, ce qui n'est pas sans rappeler les plaisirs recherchés par cette population à travers l'interaction sexuelle. Ainsi, même si l'objectif est la création de photos, l'expérience semble générer d'heureux effets secondaires, des satisfactions sexuelles. L'activité ne procure pas uniquement des bénéfices sur le plan artistique.

Il précise également qu'il n'est pas rare que certaines femmes jouissent durant la séance, et cela ne pose visiblement aucun souci, bien au contraire³⁵⁶. Enfin, certain/e/s « ami/e/s » (ou « complices » comme dirait Pierre) qui se prêtent à ces expériences ont une relation d'amant avec Pierre ou peuvent le devenir³⁵⁷. Est-ce de l'art ou de la sexualité ? La frontière n'est jamais nette. C'est ambigu, et nous verrons que l'ambiguïté est au centre de tout car c'est ce qui ménage une part de jeu, d'incertitude et de suspens.

PD quant à lui me rapporte des anecdotes particulièrement « amusantes » concernant ses « camarades » (autrement dit ses amantes). Il était question de prendre des photos de l'une d'elles, jouant avec un poireau, ou encore d'un atelier de création d'objets érotiques par le moulage entre amants du sexe de l'un et de l'autre. Appareil photo et bandelettes de plâtre s'invitent dans un jeu érotique... A quoi bon construire cette opposition ?

Plusieurs allient sexualité et récit. Gala Fur écrit fréquemment des fantaisies³⁵⁸ qui serviront de support à certaines séances de domination. Il lui arrive également de conter des aventures à ses amants pour les émoustiller. C'est le cas avec Guillaume à qui elle

³⁵⁶ Comme nous verrons plus tard, j'ai participé à l'une de ces séances photo et j'ai pu constater que la jouissance des modèles n'était pas un souci, loin de là (M. M. m'avait d'ailleurs enjoint de « me laisser aller » si je le souhaitais).

³⁵⁷ Pierre précise que les participants aux séances photos sont plus souvent des « complices », ce qu'il définit par « des gens avec qui tu sais qu'ils sont à l'aise pour faire ça » (sous-entendu pour se prêter aux diverses expériences qu'ils proposent durant les séances photo. il distingue cette catégorie de celle d' « ami » et d' « amant », car contrairement aux amis il ne les voit pas nécessairement en dehors des séances photo et, contrairement aux amants, il ne « joue pas avec eux ». Il n'a pas de jeux sexuels intimes avec eux. Malgré cela je note que certains participants étaient des amants de Pierre et Pierre précise également en entretien que « Souvent les gens avec qui ça se passe bien, y'a une complicité, souvent une petite tension sexuelle et soit ça devient des amis, soit des amants. ». Ainsi même si une grande partie des participants sont situés dans une catégorie de partenaires à part (celle des « complices »), il arrive que ces expériences photographiques soient opérées avec des amants ou que certains complices deviennent à terme des amants. Notons également que, concernant les spectacles, Pierre a tendance à partager la scène avec des partenaires privilégiées, autrement dit des femmes avec qui il entretient une relation sexuelle et affective particulière.

³⁵⁸ Dans *Les soirées de Gala* sont présentés deux exemples de fantaisies, l'un sur la thématique du jardinage et l'autre sur celui d'une chasseuse alpine (Fur 2003 : 106-108).

racontera l'histoire de l'un de ses « coupe-coupe », exposé sur le coutelas au-dessus de son canapé (Fur 2003). Certaines de ces expériences sont ensuite rapportées dans les livres qui me servent aujourd'hui de support à mon analyse. Jeanne de Berg quant à elle, crée des scripts précis qui servent de trame aux « cérémonies », événements qu'elle retranscrit ensuite dans ses ouvrages. En somme, les récits, une fois réalisés, redeviennent récits.

Même, Étienne écrit des contes érotiques pour certaines partenaires d'aventure et il couche sur le papier bon nombre de ses expériences. Il m'explique par ailleurs qu'il lui arrive de « bander » lorsqu'il écrit et replonge dans l'évènement.

Dans cette perspective, l'écriture de récits érotiques est-elle opération artistique (littéraire) ou bien sexuelle ? Les deux, bien sûr.

Dans la même veine, Pierre, fait le lien entre l'expérience amoureuse, sensuelle, sexuelle et la création de sculptures :

La sculpture c'est une vraie relation (...) y'a toujours un peu d'appréhension avant de commencer quelque chose... un peu comme euh... je sais pas (...) je parlais de désir, c'est comme commencer une nouvelle relation, tu vois. C'est vraiment « J'y vais ? J'y vais pas ? » Ce qui va se passer après, ça va me fatiguer (...) y'a des moments qui sont plus agréables, y'a des moments qui le sont moins et...ça fait partie de... (temps) bah de la vie je dirais, globalement. C'est... ouais, la sculpture c'est une vraie relation, enfin une vraie relation... (temps) je passe par plein d'émotions et plein d'états différents pendant, quand je crée.

C'est une relation qui lui demande du temps, qui grignote sur son temps de sommeil, qui peut le stresser, le passionner, à la fois excitante et anxiogène.

Il parle également du contact sensuel avec la matière :

La phase du modelage est peut-être la phase que je préfère parce que c'est le moment où t'es là avec la terre (...) Tu peux avoir 80-100kg de terre, donc t'as de la matière à mettre. Y'a un côté, un côté assez sensuel dans... dans la terre. (...)

Comment dire avec détermination si cela relève de l'activité artistique ou de l'activité sexuelle ? Et à quoi bon cette question.

Je pourrais continuer la liste des pratiques et expériences qui oscillent entre sexualité et pratique artistique, mais cette opposition est par trop artificielle. Une fois de plus ces gens résistent à la catégorisation.

b/ Plus qu'un objectif et des méthodes communes : un circuit de recyclage

Après tout, qu'est-ce qui caractérise l'acte sexuel ? Qu'est-ce qui caractérise l'acte artistique ? Qu'est-ce qui les distingue ? Il est possible de se fonder sur les représentations de l'individu concerné par l'activité, comme je l'ai fait pour l'orientation sexuelle et se demander alors si la personne reconnaît l'acte comme artistique ou sexuel, si elle opère une distinction.

C'est une question que je n'ai pas posée sur le terrain. La problématique de la distinction ne m'est même pas venue à l'esprit, tant ces expériences étaient présentées de la même façon. En outre, lors des discours les informateurs passaient de l'une à l'autre sans faire aucune différence, ce qui est significatif, à moins que cela soit le fait de mon approche méthodologique, étant donné que je suis passée par les artefacts pour aborder le discours concernant les expériences sexuelles. Nonobstant, j'ai relevé à travers les discours un véritable circuit de recyclage des artefacts érotiques (ou des « restes » de l'expérience) qui achève de lier ces expériences.

Comme nous l'avons constaté dans le cas de Pierre, une photo prise lors d'une expérience qui pourrait être considérée comme sexuelle, va servir de support pour créer une sculpture. Puis le moule de la sculpture peut servir à nouveau pour donner lieu à un tirage en cire. Celui-ci sera destiné à être fondu sur le corps de Pierre lors d'un « spectacle ». De même, pour Jeanne de Berg une « cérémonie » génère des souvenirs. Ces souvenirs vont servir de support à la rédaction d'un récit. Récit qui servira ensuite de support à une nouvelle « cérémonie » ou bien qui sera présenté devant un public dans un musée. Tout ce qui est généré, volontairement ou involontairement, lors d'une expérience est susceptible de servir de support à une autre expérience et ce peu importe

la façon dont elle est perçue et présentée. Les artefacts érotiques circulent d'expériences sexuelles en expériences artistiques et lient tout cela dans une même dynamique.

Cette interprétation est confortée par les démonstrations précédentes, le fait que ces expériences partagent le même but et les mêmes techniques³⁵⁹. Il est évident qu'une forme de satisfaction sexuelle puisse être trouvée lors d'activités « artistiques ». Le frôlement de l'extraordinaire, voire de la transgression, est un plaisir typique de la sexualité telle qu'elle est conçue par les informateurs. Ainsi, même si l'acte est opéré dans une optique artistique, rien n'empêche l'émergence de satisfactions reconnues comme sexuelles. Inversement, si l'acte est opéré dans une perspective sexuelle, il peut être ensuite utilisé et reconnu comme une forme d'art une fois exposé au grand jour. Nous avons vu que ce n'est pas parce qu'il y a création d'artefact érotique que celui-ci est forcément l'objectif de l'expérience. Il est souvent envisagé comme un heureux effet secondaire, un reste qu'il est possible de valoriser. Enfin les deux processus sont conçus comme des jeux permettant d'explorer la liberté individuelle.

De tout cela, il faut tirer une conclusion : ces activités présentées par les informateurs méritent d'être étudiées ensemble, dès lors qu'elles sont opérées en pro-jet et/ou qu'elles sont incluses dans un circuit de recyclage d'artefact. Il n'y a donc pas lieu de faire une distinction claire entre activité sexuelle et activité artistique. Cette frontière vole en éclats.

Relevons que ces pratiques et discours (sur les pratiques) font écho à ceux de l'avant-garde artistique qu'ils affectionnent. Cette description de l'avant-garde artistique par Patrick Marcolini pourrait parfaitement être transposée aux activités des informateurs :

« (...) l'avant-garde a inscrit son action dans le cadre d'un paradigme de l'intensité privilégiant les sensations fortes, et intégrant au registre de l'esthétique aussi bien la beauté panique (convulsive et « explosante-fixe », pour reprendre les mots d'André Breton), que la surprise, l'inattendu, ou même la laideur et le dégoût – en bref tout ce qui *choque*, tout ce qui transgresse et heurte

³⁵⁹ Notons toutefois qu'ils peuvent avoir des activités artistiques ou sexuelles qui n'ont rien d'exploratoire.

les conventions morales ou artistiques. » (...) ils se sont donné pour *cause*, dans les deux sens du terme, la destruction de l'expérience traditionnelle. » (Marcolini 2010)

Par ailleurs, il souligne que cette démarche est empreinte de politique, de volonté de révolution sociale. Pourrait-on alors parler, pour cette population précise, de sexualité d'avant-garde ? Sans doute, mais par commodité je continuerai à parler de sexualité (ou de sexualité exploratoire afin de mettre la dimension artistique/scientifique en avant) dans la mesure où la plupart de ces activités sont reconnues comme tel par les informateurs. Je ne parlerai pas non plus de sexualité liminoïde car si le désir annoncé vise bel et bien cette perspective, nous n'avons pas encore la preuve que les activités des informateurs ont été et/ou sont encore liminoïdes. Il convient en effet de relever l'écart entre l'idéal, les discours et les faits.

L'avant-garde artistique a montré sa limite, comme l'atteste Roland Barthes :

Complice de la bourgeoisie, l'avant-garde exerce une violence esthétique ou éthique, mais non politique, non révolutionnaire contre l'ordre social, qu'en réalité elle consolide.³⁶⁰

Il n'est pas question de présenter les informateurs comme des complices de la bourgeoisie. Il y a chez eux une réelle volonté de tirailler les bourgeois, de les faire choir de leur piédestal, et cela confère force et autorité à leurs pratiques. Toutefois, derrière les propos de Barthes se cache une triste réalité, la tragédie de tout acte liminoïde : celui-ci est toujours temporaire comme le précisait Turner (1990) et, lorsque l'activité génère une révolution, celle-ci aboutit à une absorption et normalisation par la société, de ce qui auparavant était conçu comme limite, irritant. De nouvelles normes vont naître et viendront renforcer le système en place. Elles serviront à générer de la différence, voire de la discrimination. Le système et ses défauts se maintiennent et se contentent de bouger, de redéfinir leurs contours.

³⁶⁰ Tiré de Roland Barthes. 1956. À l'avant-garde de quel théâtre ? In Barthes, R. *Essais critiques*. Paris : Seuil. 1991. Cité par Antoine Compagnon (2005 : 421).

Conclusion de la section

Nous sommes face à une population qui pense l'activité sexuelle comme un jeu/une aventure et dont les intentions liminoïdes sont conscientes, assumées et doublement motivées : le jeu avec les limites vise un objectif personnel, l'obtention d'une forme de plaisir pour soi, mais également une perspective politique, un désir de faire évoluer les représentations d'autrui concernant la sexualité et plus globalement la société.

Cette recherche de liminoïde permet d'éclairer l'attraction pour des pratiques *kinky**, la démultiplication des goûts ainsi que la démultiplication des partenaires, variables qui caractérisent la population. Le liminoïde attire l'individu aux frontières du sexuel, de ce qui est acceptable, connu en à la matière. Il s'agit de prendre congé, temporairement, de la quotidienneté et de ce qui fait normes pour soi. En outre, plus l'individu est souple dans ses goûts et détient des fantaisies variées, plus il est en capacité de créer et de trouver satisfactions dans de nouveaux scripts sexuels. Les goûts, fantaisies sont autant de crayons de couleur : plus on en a, plus on peut faire varier les nuances et générer des dessins complexes. Il en va de même pour la démultiplication des partenaires. Chacun va amener de nouvelles fantaisies, d'autres savoir-faire/savoir-être, d'autres limites, d'autres outils, idée etc. et permettre un mélange original. La collection est fondamentale lorsqu'il est question de cette sexualité exploratoire qui nécessite un renouveau constant. On comprend mieux, dans cette perspective, la difficulté ou le refus de se coller une étiquette : d'une part ils visent à dépasser (déconstruire) ces catégories, d'autre part l'aventure voue l'individu au mouvement, à l'évolution perpétuelle (dans l'idéal). Se catégoriser c'est se limiter.

Penser cette activité sous l'angle du liminoïde permet également d'envisager la sexualité non plus comme le cœur de l'activité, mais comme moyen. Pour la population étudiée, l'essentiel consiste en l'approche de l'insolite, du troublant et la sexualité est territoire/outil propice à cela dans la mesure où, dans le contexte culturel connu des informateurs, elle était cachée, parfois proscrite. La sexualité est territoire à explorer, arme de transgression massive dès lors qu'elle est exposée au grand jour. Pour autant, la notion de sexualité reste centrale, car dans les représentations de certains informateurs,

sexualité et transgression sont fortement liés, jusqu'à la fusion. Cela permet également d'éclairer cette capacité à érotiser des interactions qui s'éloignent pour beaucoup des scénarios culturels courants (souvent fondés sur la génitalité). Ce n'est pas la présence de génitalité qui donne la dimension sexuelle à l'expérience, mais l'émotion, le sentiment de vivre une aventure, de ressentir le danger.

Retenons également qu'une telle activité demande investissement, temps et attention pour accumuler les outils, les matières, mais également pour les combiner jusqu'à obtenir des fantaisies stimulantes. Il n'est pas question ici d'une sexualité impulsive, contrairement à ce que certains discours pouvaient laisser entendre. L'emportement se construit, s'organise. C'est une pratique pensée, réfléchie, organisée en fonction de fantaisies travaillées.

Le concept de liminoïde permet également de penser ces démarches sous l'angle de la pratique artistique/scientifique (exploratoire). À partir de maintenant, je ferai régulièrement le comparatif entre activité sexuelle et création scientifique, artistique, ce qui sera d'autant plus justifié que la majorité des informateurs s'inscrivent professionnellement dans ce type d'activité.

Pour finir, il importe de relever que cette conception de la sexualité se combine avec un discours individualiste. Ils prônent la liberté, la primauté du plaisir individuel³⁶¹ mais, pour autant, l'individu qu'ils dépeignent ne se désintéresse pas des autres. Il pense, considère le monde extérieur, et surtout l'impact de ses actes sur ce monde. L'individu qui s'adonne au liminoïde peut difficilement ne se préoccuper que de lui-même, tant l'activité implique de penser autrui et une structure normative à agresser. Si tout cela est un jeu, comme le présentent les informateurs, il n'a rien d'anodin contrairement à ce que stipulait Caillois (1967), et les informateurs sont conscients de cela.

Ces points récapitulés, nous pouvons à présent nous interroger sur les impacts du liminoïde. Impacts sur leur représentation du monde, sur leur mode de vie et leurs rapports aux autres sachant que cette activité demande du temps, de la réflexion et une marge de liberté qu'il faut peut-être créer ou maintenir.

³⁶¹ Voir à ce propos partie 3, chap. I, 2/ où l'usage du terme sadisme vient conforter ce point de vue qui commence tout juste à transparaître dans cette partie.

Chapitre II : Le liminoïde comme idéal : conséquences sur le mode de vie et limites

Il va être question dès à présent de penser l'impact potentiel de cette aspiration à l'activité liminoïde sur le mode de vie des individus rencontrés.

Dans un premier temps, je vais présenter les modes de vie relationnels/affectifs et professionnels des informateurs et démontrer en quoi ces choix de vie favorisent la l'exploration du champ des possibles en matière de sexualité. Les informateurs n'ont pas expressément fait le lien entre leur conception/pratique de la sexualité et ces choix de vie, mais la proximité de leur parcours et le fait qu'ils sont étrangement propices à la sexualité exploratoire m'enjoint de le faire. En anthropologie il n'y a pas « d'heureux hasard », seulement des pistes à suivre. Je ferai également des hypothèses sur les limites potentielles de ces choix concernant l'optique de s'adonner à des actes liminoïdes.

Dans un second temps, j'aborderai les rapports entre les informateurs et les communautés érotiques BD/SM* et gay. Je focaliserai mon attention sur la dynamique de distanciation, récente, opérée par les informateurs vis-à-vis de ces milieux érotiques. Là encore, je lie cela à la recherche, à l'idéal liminoïde. Nous verrons que, dès que les communautés se structurent, les informateurs, comme allergiques, vont s'éloigner physiquement, mais aussi symboliquement (via le discours) de ces milieux qui s'avéraient propices à l'exploration de leur liberté par le passé. Je constaterai que le liminoïde fait norme pour les informateurs, ce qui les incite au nomadisme communautaire et/ou à la création de leur propre milieu.

L'étude des critiques adressées par les informateurs à leurs pairs *kinky** permettra de mettre en relief une potentielle scission au sein même de la population étudiée. Nous verrons une opposition naître entre ceux qui ont besoin de transgression et ceux qui ont juste besoin de nouveauté, et pour qui la transgression n'importe plus, car leurs pratiques sont acceptées comme « normales ». Scission qui, ajoutés à d'autres preuves

tirées de cette même analyse, permettra de présumer que l'évolution des mœurs sociétales concernant la sexualité, tant espérée par les informateurs, a bien eu lieu.

1/ Un mode de vie propice à la sexualité exploratoire

A/ Le mode de vie des normos* : peu propice à la sexualité exploratoire

a/ Une activité qui demande de l'investissement

Nous avons vu précédemment que l'aventure, les expériences nouvelles, ne sont pas uniquement le fruit du hasard. Cela se crée, se provoque et demande par conséquent un certain investissement, notamment de temps et d'énergie.

Gala explique à ce propos qu'elle a réduit récemment le nombre de ses relations D/S*, car créer des scripts pour chaque rencontre demande du temps, et que cela peut vite devenir harassant. Pierre explique qu'il hésite toujours avant de se lancer dans la réalisation d'une nouvelle sculpture, parce que celle-ci va lui prendre beaucoup de son temps. Il est capable de passer des nuits blanches à son chevet, à la modeler, alors que le lendemain il lui faudra se rendre à son travail. L'imagination comme la réalisation des fantaisies est chronophage, énergivore même pourrait-on dire. Jeanne de Berg fait plusieurs fois part à son lecteur de son épuisement, suite à une « cérémonie » ou d'autres activités SM* :

Je me sens, à la fin, tout d'un coup très fatiguée. Il va falloir que je me modère, sinon je vais voir revenir, avec l'impression de « trop », la saturation de cet été.
(De Berg 2007 : 38)

À propos de la « cérémonie » du « Martyre de Sébastien », elle ajoute :

Plusieurs nuits auparavant, je n'en ai pas dormi. Le jour même, je n'ai rien pu manger et pendant deux jours, trois peut-être, j'en suis restée épuisée... À cause de la passion que j'y mets sans doute... (De Berg 1985/b : 49)

Créer des situations nouvelles, ludiques, demande donc du temps, de l'énergie et peut également générer un certain stress. Ces activités peuvent également nécessiter un certain apport financier afin de se procurer notamment la matière nécessaire au pro-jet. Il importe aussi de pouvoir s'adonner à ces expériences dans une relative impunité. Si l'activité est jugée et l'auteur puni, cela pourrait compromettre l'activité et sa pérennité dans le temps. Enfin, jouir d'une certaine liberté concernant les liaisons affectives et sexuelles s'avère également nécessaire à l'exploration du champ des possibles.

J'ai constaté que le mode de vie des informateurs est particulièrement propice à la création et l'exploration des possibles dans la sexualité, contrairement à celui de certains normos*. C'est ce qui me fait penser qu'il n'y a pas là un heureux hasard et que ce mode de vie est sciemment pensé en vue de favoriser la sexualité exploratoire.

b/ Vie affective, professionnelle et sexualité

J'ai constaté en échangeant avec les informateurs, mais aussi avec des normos*, que les activités affectives/familiales et professionnelles étaient susceptibles de contraindre très largement l'activité sexuelle (aventureuse ou non).

En effet, ces activités, toujours centrales dans la vie contemporaine, s'étendent sur le temps de vie disponible et demandent beaucoup d'énergie. Le temps et l'investissement dans la sphère professionnelle peuvent certes varier d'un individu à l'autre, mais la moyenne reste de 35 heures ou plus par semaine selon les contrats et professions, ce qui fait environ 7 à 8 heures de travail journalier hors weekend. Aussi, les deux derniers gouvernements se questionnent sur la suppression de jours fériés et l'autorisation pour les entreprises de faire travailler leurs salariés le weekend. Ajoutons à cela que le télétravail devient une pratique de plus en plus courante : le travail s'invite dès lors dans la vie privée. C'est ce que je constate auprès des jeunes actifs qui m'entourent. L'entrepreneuriat, qui demande beaucoup d'investissement en temps et en argent, est

également favorisé, davantage encore depuis l'accès d'Emmanuel Macron à la présidence de la République³⁶².

Le temps et l'espace de travail se font par conséquent de plus en plus mouvants. Il en découle que l'espace privé et les temps de repos, jusque-là relativement distincts et préservés de l'activité professionnelle, deviennent potentiellement des espaces-temps exploitables pour travailler³⁶³.

Cependant, le taux de chômage est important et on pourrait supposer que cela libère du temps pour l'activité sexuelle. Mais cela ne représente pas un facteur propice à la sexualité dans la mesure où cette situation peut être source d'anxiété et de préoccupation quant au maintien d'un train de vie acceptable. Disposer de temps est une chose, mais encore faut-il que l'individu ne soit pas surchargé en émotions néfastes à la recherche de plaisir.

Dans ce contexte, la division du temps en temps de travail et temps de loisir est de moins en moins effective. Le temps de loisir, nécessaire à l'émergence de l'activité liminoïde, semble menacé.

Quant à la vie affective/familiale³⁶⁴, l'INSEE estime que le niveau d'enfantement en France reste élevé même s'ils relèvent un « léger repli » depuis le pic de 2010³⁶⁵. Ainsi, la création d'une famille reste une activité courante qui demande temps et attention, même si cela se fait bien plus tardivement (après 30 ans).

Élever des enfants est un travail quotidien, c'est pourquoi les féministes de France et d'ailleurs ont valorisé les activités de la femme au foyer, en les présentant comme un travail à part entière. Entre entretien de la maison, réalisation des courses et des trois repas quotidiens, éducation et soin des enfants (et des personnes âgées parfois), il y a

³⁶² Le nouveau président a promu l'idée de la « Start-Up Nation » lors du dernier salon Viva technology de mai 2018.

³⁶³ Je ne serai d'ailleurs pas étonnée que la baisse des rapports sexuels relevée depuis quelque temps ait à voir avec ce nouveau rythme professionnel et non pas uniquement avec les nouvelles dynamiques affectives et amoureuses.

³⁶⁴ J'ai fait le choix de cette formulation quelque peu barbare, car parler uniquement de sphère familiale pourrait faire oublier l'importance du couple et de la relation affective qui pour bon nombre d'individus va de pair avec la création d'une famille.

³⁶⁵ <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281249> (consulté le 10 juillet 2018).

amplement de quoi remplir la journée d'un honnête travailleur³⁶⁶. Or, les femmes, bien que coutumières des temps partiels³⁶⁷, sont de moins en moins nombreuses à embrasser une carrière de « femme au foyer ». Elles visent aujourd'hui des carrières professionnelles, au moins durant un temps de leur vie. Il leur faut alors gérer le cumul des activités domestique et professionnelle. Heureusement, l'activité domestique n'incombe plus nécessairement aux femmes, depuis la promotion du concept de partage des tâches ménagères, mais l'équité est loin d'être atteinte³⁶⁸. Ce temps d'activité domestique, susceptible de peser sur les deux partenaires, s'additionne à leur temps de travail.

Notons également qu'un couple, « ça s'entretient » comme me l'expliquaient plusieurs ami/e/s proches. Il faut accorder de l'attention à l'autre, se réserver des temps privilégiés à deux m'expliquent-elles, intention pas toujours aisée à concrétiser lorsque l'on travaille (et que l'activité professionnelle implique de se déplacer).

En somme, les journées sont finalement bien remplies. Quelle place reste-t-il pour l'activité sexuelle dans tout cela ? De ce que j'entends autour de moi, il est fréquent qu'elle passe au second plan, voire à la trappe. Plusieurs jeunes actifs de mon entourage me confient qu'un changement de travail (et notamment une augmentation de temps de travail) peut impacter ne serait-ce que la fréquence des rapports sexuels de leur couple.

En outre, les individus ont également des loisirs en parallèle de ce temps de travail. Ils sortent voir des amis, font du sport, du bénévolat, etc. Le temps de loisir disponible n'est pas uniquement mobilisé pour l'activité sexuelle, il est partagé, pas toujours équitablement, entre ces diverses activités dont la sexualité fait partie. Selon l'organisation des individus, des couples, leurs priorités, la sexualité peut rapidement pâtir de cette accumulation d'activités. « Parfois il faut s'organiser pour trouver le temps

³⁶⁶ Lors des manifestations en Italie les féministes scandaient : « conta il lavoro delle donne » (« le travail des femmes compte »).

³⁶⁷ <http://dares.travail-emploi.gouv.fr/dares-etudes-et-statistiques/etudes-et-syntheses/document-d-etudes/article/les-femmes-a-temps-partiel-et-complet>; http://www.lecese.fr/sites/default/files/pdf/Fiches/2008/NI_2008_05_genevieve_bel.pdf (consultés le 10 juillet 2018).

³⁶⁸ L'INSEE rapporte que l'engagement des hommes dans l'éducation des enfants a beaucoup évolué, mais pour ce qui est des « autres tâches ménagères et parentales » la majorité reste effectuée par les femmes, <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1303232?sommaire=1303240> (consulté le 10 juillet 2018).

de faire un câlin », m'explique une amie. Et l'ironie veut que ce n'est pas parce qu'on est parvenu à libérer du temps qu'on a forcément envie de faire « un câlin ».

Je note également que la grossesse et l'enfantement peuvent avoir un impact sur la sexualité. Grossesse et enfantement ne sont pas systématiquement un frein à la sexualité, mais cela peut malgré tout générer des soucis, tels que manque de désir sexuel ou douleurs. J'ai ouï dire, par exemple, que le désir sexuel de certains hommes peut évoluer durant la grossesse et s'amoinrir en lorsque le terme approche³⁶⁹. Le désir et l'attention portée à la sexualité par les jeunes mamans peuvent aussi fluctuer selon les mouvements hormonaux, la focalisation sur l'enfant. Enfin, des difficultés peuvent survenir à la suite d'un accouchement : les rapports sexuels peuvent s'avérer douloureux et donc peu désirables. Je pourrais encore pousser le bouchon plus loin et parler des possibles changements corporels, qui font suite à l'enfantement, de leurs impacts sur l'image de soi, la confiance, et en conséquence l'aisance et le désir de rapports sexuels³⁷⁰.

Enfin, la vie affective/familiale peut également s'avérer particulièrement coûteuse. Il faut pouvoir financer la survie du couple (logement, nourriture), ainsi que ses projets (coût financier lié à la reproduction, achat de maison, voyages, etc.). Selon les cas de figure et leur façon de gérer les ressources, les familles parviennent plus ou moins à préserver un pécule pour l'achat de matériel servant la sexualité (achat de *sextoys*, de lingerie, location de vidéos pornographiques, financement de l'accès en soirées spécialisées et des consommations, etc.) Du moins, si les individus y voient un intérêt...

371

³⁶⁹ Information recueillie auprès d'une amie fraîchement maman, et qui semble confirmé par l'étude de Reichenbach, S. Alla, F. Lorson, J. 2002. Le comportement sexuel masculin pendant la grossesse : une étude pilote portant sur 72 hommes. *Sexologies*. vol.11, n°42, p. 39-44.

³⁷⁰ Une fois de plus il s'agit d'informations récoltées au quotidien auprès de personnes qui m'ont parlé de ces difficultés, mais cela semble correspondre aux résultats présentés par des sexologues français : <http://aius-sexogyn.fr/files/67/COLSON1.pdf> ; <http://docplayer.fr/67953827-La-sexualite-pendant-la-grossesse-et-le-post-partum.html> ainsi que l'enquête menée par Claire-Sauvestre-Foucault menée dans le cadre de mémoire pour l'obtention du diplôme d'état de sage-femme : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00620267/document> (dernière consultation le 6 avril 2019).

³⁷¹ Un vendeur de *sextoy* rencontré durant l'enquête, qui vend des jouets pour adultes en bois en France, mais aussi ailleurs en Europe, m'a expliqué que les Allemands, par exemple, avaient un budget pour les *sextoys*, ce qui ne semble pas être le cas des Français, d'après lui.

D'autre part, les relations affectives/familiales, selon la façon dont elles sont conçues, peuvent également impacter la possibilité d'explorer certaines pratiques/fantaisies. En effet, plusieurs hommes m'ont dit avoir des « fantasmes » particuliers, et considérer qu'il serait impossible de les expérimenter avec leur compagne actuelle. C'est d'ailleurs ce qui était arrivé à Hugo : lorsqu'il a découvert son penchant pour le latex il a tenté de partager cela avec sa femme, mais cette dernière n'était pas ouverte à cette proposition.

Pourtant les partenaires de vie peuvent se montrer ouvertes aux propositions de leurs compagnons/compagnes, mais bien souvent le/la partenaire désireux de tester de nouvelles activités n'est pas au fait de la souplesse d'esprit de son/sa partenaire, simplement parce qu'ils/elles n'ont jamais osé proposer. Les personnes qui se sont confiées sur ce point disent craindre le refus ou, pire, le jugement. Exposer ses goûts sexuels à son/sa partenaire, condition à la réalisation des fantaisies, est déjà un risque en soi³⁷². J'entends dans les témoignages que la tactique qui consiste à taire ses fantaisies est motivée par une volonté de préserver la relation de couple et, je suppose, par la même tous les projets qui y sont rattachés : enfants, maison, etc. Les individus préfèrent alors garder leur fantaisie pour eux ou pour une autre relation.

À ce propos, Berlin Tintin dit rencontrer, à travers son travail de prostitution, un grand nombre d'hommes qui n'osent pas demander à leur femme de leur pratiquer certaines caresses anales susceptibles de stimuler la prostate (Rémès 2000). Ces hommes, « hétéros » et « mariés », prennent contact avec lui pour jouir de ces plaisirs sans mettre en péril leur couple, du moins tant que cela reste confiné dans le secret³⁷³.

En outre, le couple suggère bien souvent fidélité. Le couple est non seulement un important investissement en temps, mais c'est également un modèle relationnel qui, selon la façon dont il est pensé, peut rendre impossible ou compliquer la collection de

³⁷² Par exemple, une femme de quelques années mon aînée, mariée et mère d'un enfant en bas âge, m'a expliqué qu'elle a été choquée par l'envie soudaine de son mari d'expérimenter la sodomie. La femme se dit « très ouverte » sur le plan sexuel (pour en attester elle être attirée par les hommes comme par les femmes, intéressées par l'usage de jouets sexuels divers). Toutefois, la nouvelle requête de son mari a du mal à passer. Elle dit qu'il aurait dû lui avouer ce penchant dès le début de leur relation, supposant ainsi qu'une personne est transparente à elle-même quant à ces désirs et qu'il n'y a pas d'évolution possible. Elle se sent manifestement trahie et ne reconnaît plus son partenaire à l'aune de cette révélation. Cela a changé quelque chose dans la représentation qu'elle avait de son mari.

³⁷³ Nous avons vu dans la description de la sexualité des normos* que la fidélité était une valeur importante. Il y a fort à parier que le fait de « tromper » une femme avec un autre homme n'est pas moins une trahison que si s'était agi d'une femme.

partenaires. Avoir des rapports sexuels avec une autre personne que le conjoint, peut être considéré comme une infidélité, si cela doit se faire il faut parfois opérer en catimini.

Enfin, l'activité professionnelle peut également faire mauvais ménage avec l'exploration des fantasmes personnelles. En effet, la révélation d'un goût particulier en matière de sexualité peut être un motif de discrimination ou de dégradation du statut de l'individu dans l'entreprise. Bien que la sphère professionnelle ne soit pas censée se mêler de la sphère privée, il peut arriver que les goûts soient dévoilés, notamment lorsque des individus ont des rapports sexuels sur le lieu de travail ou avec des collègues. Il peut y avoir également discrimination à l'embauche, si la personne affiche de façon ostensible une orientation sexuelle (pas besoin de préciser « non hétéro », car une sexualité hétérosexuelle ça ne s'affiche pas, c'est la norme). C'était (et c'est sans doute encore) le cas pour certains homosexuels, qui ont alors trouvé refuge professionnellement dans les entreprises communautaires : serveur dans un café gay, journaliste dans un média gay, etc. Ainsi, le travail ne contraint pas directement à l'exploration de la sexualité, mais il peut y avoir sanction si la personne n'est pas assez discrète quant à ses goûts.

Voilà ce qu'il en est pour l'ambiance perçue durant ces années d'enquêtes. J'en déduis que les modes de vie professionnels et affectifs/familiaux parvenus jusqu'à moi sont peu propices à la sexualité et à l'exploration du champ des possibles. La question se pose alors : comment ménager marge de temps et de liberté, sans pour autant faire nécessairement une croix sur ces projets de vie ? Existe-t-il un autre mode de vie permettant d'investir plus de temps, d'énergie et potentiellement d'argent dans la sexualité et son exploration ?

B/ Une autre façon d'organiser la vie affective et sexuelle

a/ Le concept de partenaire privilégié

Comme précisé dans la présentation globale de la population étudiée, toutes les personnes rencontrées n'ont pas fait une croix sur la création d'une sphère affective/familiale. En effet, la quasi-totalité d'entre eux a eu plusieurs *partenaires privilégiés* au cours de leur vie. Plusieurs ont d'ailleurs changé, ou trouvé un partenaire privilégié au cours de l'enquête. Seul PD n'est plus en recherche d'un tel partenariat, mais il en a connu par le passé³⁷⁴.

Je propose de parler de « partenaire privilégié », car en dehors des relations scellées par le mariage³⁷⁵, la plupart des informateurs rechignent à parler de « couple », d'« amoureux », ou à qualifier ces partenaires de « petit copain/copine », « amoureux/amoureuse ». Pourtant, les relations s'y apparentent sur plusieurs points : certains vivent avec ces personnes au quotidien, ils font part de sentiments particuliers à leur égard et visent une relation à long terme, souvent source de projets divers (sexuels et autres). S'écarter des notions d'« amour » et de « couple », des concepts conventionnels en somme, c'est s'octroyer une marge vis-à-vis des normes et se permettre de repenser ces relations, de les ajuster aux désirs et desseins individuels.

Gala, par exemple, me reprend plusieurs fois sur ma formulation, lorsque nous abordons ce sujet : dès que je parle de « conjoint », elle réajuste par « compagnon ». Aussi, lorsque je lui demande s'il elle s'inscrit dans une relation de type polyamoureuse* elle me répond que le polyamour* suppose une notion d'amour qu'elle « n'a pas ». Elle précise :

La dernière fois que j'étais amoureuse c'était y'a très, très longtemps.

Elle va jusqu'à me proposer une dénomination plus adaptée, qui lui est propre, afin d'éviter de qualifier sa relation de « couple ». Elle parle alors de « relations suivies avec

³⁷⁴ De ses dires je déduis que la recherche de partenaire privilégié n'était pas une priorité, un impératif pour lui. Cela se faisait ou non.

³⁷⁵ La contractualisation de la relation facilite sa présentation : ils sont mariés et la personne est donc « la femme » ou « le mari ». Ce qui ne veut pas dire pour autant que leurs relations sont conçues comme classiques, représentatives.

complicité amoureuse », type de relation qu'elle entretient avec un homme et une femme.

Hugo et Ilo n'ont jamais employé la notion de « couple » concernant leur relation, d'ailleurs ils n'en parlent pas et n'utilisent pas d'appellation typique des couples pour évoquer l'autre tels que « mon homme/ma femme », « mon conjoint », « mon chéri »...³⁷⁶. Ils sont l'un pour l'autre « Hugo » et « Ilo ». La seule fois où ce lien fort qui les unit fut verbalisé, c'est lorsqu'Hugo a présenté Ilo comme une « âme sœur ».

Il est fréquent aussi que les partenaires privilégiés soient présentés comme des « ami/e/s », ce qui ne permet pas d'estimer l'intensité du lien à sa juste mesure. Une fois de plus, c'est stratégique. Je relève que ceux qui ont procédé de la sorte l'ont fait dans uniquement lors des premiers échanges, lorsqu'ils n'étaient pas encore en confiance. Par exemple, lorsque Beverly est venue chercher Madame, à la fin de notre premier entretien, cette dernière me la présente comme « son amie » alors qu'elle est bien plus qu'une simple amie tel qu'on peut l'entendre communément, il s'agit de celle qui a pris la suite de son défunt mari, de sa complice de « cérémonies ». Pierre a fait de même, concernant la femme qu'il fréquentait lors du premier entretien. Toutefois, il m'a mis sur la piste d'une relation plus dense en précisant :

Enfin, c'est un peu plus qu'une amie d'ailleurs.

Ce qui m'a semblé d'abord être une forme de pudeur, s'est avérée par la suite être une stratégie de prudence.

En effet, les dénominations classiques, telles que « petite amie » ou « compagne » (qui évoquent le couple), sont très mal ajustées à ce qu'ils vivent. Elles évoquent une relation stéréotypée qui implique amour, fidélité, vie commune, projet d'enfant, etc. qui s'éloigne grandement de la relation qu'ils entretiennent. Effectivement, ni l'un ni l'autre ne vit avec cette partenaire privilégiée³⁷⁷, ni ne vise à le faire à terme. En outre, la

³⁷⁶ La seule à user de petits sobriquets et à parler de couple c'est Christelle. Pour autant, sa conception du couple n'inclut aucunement fidélité.

³⁷⁷ Concernant Catherine et Beverly, il faut préciser qu'elles habitent toutes deux dans le même immeuble, mais dans deux appartements proches, mais distincts. Elles ne vivent donc pas ensemble, elles ont chacune leur propre espace, qui leur permet malgré tout de passer une grande partie de la journée ensemble si elles le désirent. La dame précise à ce propos qu'elle « tient à garder une certaine distance car il n'y a rien de plus usant que la proximité continue, 24h sur 24 ».

relation entre Catherine et Beverly est structurée par leurs rapports SM* : Beverly est sa soumise, sa suivante au quotidien (par choix). Quant à l'amour, Catherine Robbe-Grillet est réputée pour ne pas être très prompte à s'abandonner à ce type de sentiments³⁷⁸. Pierre dit, lui aussi, ne plus rechercher la passion (amoureuse), y compris avec cette femme qu'il fréquente. C'est quelque chose qu'il a connu mais qu'il ne désire plus revivre, trop compliqué. Notons qu'il n'est pas fidèle dans le sens où il a des rapports sexuels avec d'autres individus, hommes comme femmes.

Difficile de se figurer alors une telle relation avec la seule évocation du terme « couple ». Présenter la personne comme une « amie » revient alors à manifester un lien, relativement fort et durable qui n'implique ni amour, ni fidélité et vie commune. « ami/e » est finalement plus ajusté à leur mode de relation étant donné qu'il permet d'éviter les réactions d'étonnement et d'incompréhension : c'est commun de ne pas aimer d'amour son ami, ni de vivre avec. L'amitié n'implique pas plus fidélité. Présentant la relation sous cet angle, ils n'attirent pas l'attention sur la relation, ne montrent aucun paradoxe et s'épargnent d'avoir à expliquer leur écart à la norme. C'est une stratégie discursive visant à masquer leur différence, l'aspect un peu « tordu »³⁷⁹ de leurs relations, et se protéger du jugement d'autrui.

Consciente de leur volonté de marquer leur écart à la norme, de s'en dissocier, il m'a semblé nécessaire d'adapter mon vocabulaire, de créer un autre terme permettant de désigner ces relations particulières. Cela permet également d'entrer plus en complexité dans les conceptions des partenariats. Ainsi, j'ai préféré ne pas parler de « relation de couple », ou de « relation amoureuse », mais plutôt de « partenariat privilégié ».

Concernant la population étudiée, le partenariat privilégié est une relation qui oscille entre proximité et distanciation, vis-à-vis des concepts de « couple » et d'« amour ». Il

³⁷⁸ Dans *Alain* (Robbe-Grillet 2012), elle évoque les boutades de galants proches de son mari, qui comparent son cœur à une brique, tant la dame rechigne à montrer tout sentiment. Elle montre également, dans *Jeune mariée* (Robbe-Grillet 2004), à quel point il lui est difficile de ressentir de l'amour pour son mari, et qu'en cela leur relation est fortement déséquilibrée. Elle m'explique toutefois que, contrairement aux romans et chansons qui dépeignent des amours passionnels qui se terminent mal, en ce qui les concerne, elle et Beverly « c'est le bonheur et ça continue et donc quelquefois il y a des amours réussies ». Je présume qu'elle a une autre conception de l'amour qui exclut la passion. La personne aimée est simplement celle qui lui permet de vivre heureuse.

³⁷⁹ Je fais référence au sens de la notion *kinky**.

s'agit d'une version ajustée par l'individu de ces concepts, qui sous-entendent par ailleurs vie commune (et donc logement commun), amour, sexualité (génitale), enfantement³⁸⁰.

Je relève que les membres de la population, au-delà de leurs différences de goûts sexuels, ont une politique concernant les relations privilégiées relativement proches. En effet, ces relations sont généralement désirées sur le long terme et sont également sources de sentiments particuliers. C'est en cela que le partenaire se distingue des autres et que cette relation peut être rapprochée du concept d'amour et de couple. Toutefois, ils sont nombreux à distinguer ces sentiments de l'amour et notamment de la passion. Il n'est pas question de l'amour décrit dans les films et les livres. Cet amour-là, plusieurs l'ont connu, mais soit il appartient au passé, soit ils disent ne plus le désirer, comme évoqué précédemment.

En outre, ces relations peuvent donner lieu à des projets sexuels ainsi qu'à d'autres types de projets, tels que l'achat d'une maison, la création d'une entreprise, la conception d'un enfant, etc. C'est là encore un point qui va tout particulièrement permettre de distinguer ces partenariats, privilégiés, des autres types de relations incluant de la sexualité : la relation sert de support à des projets complexes impliquant des enjeux importants. A cause de l'engagement dans des projets communs et de ces sentiments particuliers, il peut s'avérer délicat, voire problématique, de mettre fin à ces relations privilégiées. C'est en cela que cette relation se rapproche une fois encore du « couple ». Il s'agit donc de relations complexes « qui comptent »³⁸¹, auxquelles il faut prêter attention, car il y a des enjeux, et le risque d'y perdre gros.

Par ailleurs, à l'instar du stéréotype du « couple », les informateurs ont le plus souvent un seul partenaire privilégié à la fois, hormis Catherine et Gala qui ont (ou ont eu) deux *relations privilégiées* en parallèle l'une de l'autre. Il s'agit donc, le plus souvent, de relations monopartenariales, si l'on accepte la différenciation que j'opère (tout comme

³⁸⁰ Je note toutefois que les normos* ne vivent pas tous le stéréotype du couple, ce concept n'est pas propre aux personnes à la sexualité *kinky** ou encore aux aventuriers du sexe, il convient à toute personne qui crée (avec le partenaire ?) sa propre politique de couple, en opérant des ajustements sur certaines variables.

³⁸¹ Je renverse ici le propos rapporté par Étienne. Il m'expliquait que pour certaines de ces partenaires la relation qu'elles entretiennent avec lui, en parallèle de leur vie conjugale « ne compte pas ». Propos que je vais développer plus loin.

eux) entre ce type de relation, et celle que je vais nommer dorénavant *relation parallèle*. Ce monoparténariat ne repose pas sur une fidélité sexuelle, mais uniquement sur une fidélité affective. Le partenaire privilégié détient en quelque sorte une place unique et distincte des autres aux yeux de l'individu. C'est en cela qu'il est « le seul »³⁸², alors qu'ils entretiennent d'autres relations impliquant des jeux sexuels en parallèle.

En effet, le dernier point commun à la population, qui cette fois fait distance avec la notion d'amour et de couple, c'est justement l'absence de fidélité sur le plan sexuel (ce qui n'implique pas nécessairement des rapports génitaux). Contrairement au concept de « couple », cette absence de fidélité sexuelle n'est pas un motif de rupture, car le parténariat privilégié et les relations parallèles, sont pensés et conçus de sorte à pouvoir coexister et générer le moins de conflits possibles.

b/ Relations parallèles et l'intérêt de la distinction

Les individus avec qui les informateurs nouent une relation parallèle sont également désignés par le terme d'« ami » ou parfois de « complice ». Cela peut à nouveau s'avérer être une stratégie discursive permettant d'éviter le jugement, l'incompréhension. Toutefois, concernant les relations parallèles, le concept d'« ami » à d'autant plus de sens que la relation relève effectivement de l'amitié selon les informateurs. Notons d'ailleurs qu'une fois la confiance instaurée, ces partenaires restent désignés comme « ami/e/s » / « complices ». Cela prouve que l'amitié est bien le cadre émotionnel à travers lequel les informateurs inscrivent ces relations bien qu'elles incluent des expériences sexuelles (dans une mesure plus ou moins importante selon l'informateur et le type de jeu).

Bien que les informateurs aient des jeux/rapports qui s'inscrivent dans leur conception du sexuel avec ces partenaires parallèles, il n'est pas question d'amour ou de sentiments autres qu'amicaux³⁸³, contrairement aux relations privilégiées. Ces relations sont

³⁸² Cela vaut également pour Gala et Catherine Robbe-Grillet dans la mesure où, même si elles ont deux partenaires privilégiés, les relations se distinguent en plusieurs points : pas le même sexe/genre, pas le même type de rapport (notamment sur le plan SM*), pas les mêmes activités, etc. En somme ces relations ne se font pas concurrence.

³⁸³ Ce qui n'empêche en rien que ces sentiments soient particulièrement forts dans certains cas.

fondées sur le désir de partager de bons moments ensemble. Étienne Liebig précise d'ailleurs à propos des relations extraconjugales :

Vous êtes ensemble pour prendre du bon temps, expérimenter vos petits fantasmes et vous confier vos malheurs réciproques. (Liebig 2011 : 122-123)

La relation parallèle, qu'il nomme également à juste titre « relation d'aventure », est censée être un plus, un extra qui n'engage en rien, idéalement du moins³⁸⁴. Par conséquent, ce type de relation n'a plus de raisons d'être à partir du moment où elle n'apporte plus de plaisirs, de pro-jets sexuels et surtout lorsqu'elle se fait source de tension, de problèmes. Il faut dire que beaucoup d'informateurs se montrent particulièrement attachés au fait de vivre une vie heureuse, paisible, préservée des tracass³⁸⁵.

Aussi, le plus souvent, ce n'est pas une relation qui sert de terreau à des projets importants, qui comptent. C'est pourquoi ce type de relation se fait espace de liberté, particulièrement propice aux jeux, dans la mesure où aucun enjeu trop important ne repose sur celle-ci.

Contrairement à la relation privilégiée, les relations parallèles « ne comptent pas » comme dirait Étienne. Non qu'elle ne revête aucune valeur aux yeux des informateurs. Ils les désirent et les liens tissés peuvent être particulièrement denses et solides, mais elles ne remettent pas en cause des pans importants de la vie individuelle. Ce n'est que du bonus et c'est justement ce qui fait leur valeur.

Pour finir, cette relation ne s'inscrit pas dans une dimension monogame : des « ami/e/s » et « complices » ils en ont en nombre, à l'inverse des relations privilégiées. Certains d'ailleurs jouent en groupe, entre amis.

Ainsi, la différence entre les relations privilégiées et les relations parallèles est prioritairement d'ordre affectif. Là où l'une se rapproche de l'amour, l'autre relève

³⁸⁴ Dans le cas d'une amitié plus forte, il peut y avoir des engagements, mais il s'agit plutôt de soutien que d'engagement dans une vie et des projets communs.

³⁸⁵ Notamment sentimentaux... à se demander si ce n'est pas en lien avec leur écart avec la notion d'amour-romantique/passion réputé à fort potentiel dévastateur. Cela peut également éclairer l'absence de signature de contrats, même dans les relations BD/SM*, car cela reviendrait à requalifier les relations en impératifs, à les complexifier et en faire de possibles sources de devoirs et d'ennuis.

plutôt de l'amitié³⁸⁶. Elle repose également sur une différence de dénomination, d'investissement en matière de projets³⁸⁷ et sur le nombre de partenaire pouvant occuper une telle place.

Toutefois, la différence entre les deux relations peut paraître très mince dans la mesure où elles présentent de nombreux points communs. En effet, toutes deux permettent l'expression d'émotions fortes et peuvent s'étendre dans le temps. L'une comme l'autre fait place à des projets ludiques, fantaisistes et leur maintien dans le temps dépend de ces projets³⁸⁸. Sans projets ludiques, satisfactions sexuelles, toute relation impliquant de la sexualité est vouée à s'étioler (plus ou moins vite selon la densité du lien). Enfin, notons que les partenaires parallèles peuvent partager les mêmes caractéristiques sociographiques que les partenaires privilégiés : même sexe, même tranche d'âge, même morphologie, même façon de performer le genre, mêmes goûts sexuels, etc.

Je relève, par exemple, que Gala Fur a tendance à favoriser des hommes avec un niveau culturel élevé³⁸⁹, quel que soit le type de partenariat. En outre, elle peut rencontrer l'un comme l'autre par le biais de son activité de domination, comme présenté dans son portrait.

La distinction peut donc paraître faible vu de l'extérieur, au point qu'il peut y avoir méprise. D'ailleurs, il n'est pas rare que des partenaires parallèles, galvanisés par le lien créé, rêvent à plus, notamment à accéder au rang de partenaire privilégié, qu'ils

³⁸⁶ Notons toutefois que les informateurs peuvent parfois parler de sensation d'« amour » concernant un partenaire parallèle. Il s'agit d'une émotion intense, mais passagère, circonscrite à un instant précis. Par exemple, lors d'une séance de jeux sadomasochistes particulièrement denses entre Gunter et Gala Fur, ce dernier gémit : « Oui j'aime : Gala, je vous aime ! » (Fur 2003 : 208) Gala Fur pour sa part se disait « inondée » de « bonheur », d'« amour » (ibid.). Il ne s'agit pas d'un amour comme celui présenté dans les films, qui lie deux personnes sur un certain temps, et les pousse à cheminer et créer ensemble. Il s'agit plutôt d'un moment particulièrement fort, où deux personnes s'ouvrent l'une à l'autre, donnant un sentiment vif et éphémère d'amour. La description des émotions échappe souvent à la verbalisation, et j'en fais également les frais.

³⁸⁷ On pourrait parler aussi de différences comportementales ou bien de disparité en matière de temps investi, mais la population ne montre pas une tendance commune sur ces points : chacun manifeste la différence à sa façon et parfois cela évolue même selon les cas. Je préfère donc en rester à ces quelques points de distinction, car ils apparaissent communs, mais ils n'ont rien d'exhaustif. Et entrer dans les détails ici ne servirait en rien mon argumentation.

³⁸⁸ Je présume que c'est tout particulièrement le cas de la relation parallèle, la relation privilégiée pouvant être soutenue par d'autres types de projets (ceux qui impliquent des enjeux).

³⁸⁹ Il ne s'agit en rien d'une règle, mais d'une tendance que j'ai relevée à travers les ouvrages.

confondent souvent avec un couple³⁹⁰. Mais ces espoirs sont souvent déçus, car même si la différence peut sembler ténue, elle existe clairement dans la tête des informateurs. Ces derniers ont d'ailleurs tendance à préserver le partenariat privilégié des risques de *putsch* qui pourraient être entrepris par certain/e/s « ami/e/s », « soumis/e/s »³⁹¹. Ils ne mélangent pas les relations et tentent au contraire de maintenir la distinction. Pourquoi ? De ce que j'en ai lu et entendu, la distinction permet de profiter des avantages du célibat (possibilité de démultiplier les partenaires) tout en jouissant de certains avantages du couple (une vie quotidienne commune, un rapport privilégié émotionnellement fort et la possibilité de réaliser certains projets à enjeux).

Cela permet de ménager la chèvre et le chou dans la mesure où les partenaires peuvent encore donner foi aux conceptions classiques de couple et d'amitié. Ceux-ci n'accepteraient pas de s'investir dans un projet de vie trop important avec quelqu'un qui ne leur assure pas une place prioritaire, préservée et distincte dans leur vie. Je suppose que c'est pour cela qu'ils maintiennent une distinction, sans compter que, parfois, la distinction découle d'un constat sur le plan sentimental : la personne sort tout simplement du lot. C'est le cas d'Ilo aux yeux d'Hugo : ce n'est pas qu'une amie, c'est son « âme sœur ».

Je présume également que considérer certains amant/e/s comme des ami/e/s peut favoriser la dimension ludique de la sexualité car justement, cela ne « compte pas ». Il est alors plus facile de partager ses fantaisies, du moins d'oser en faire la proposition.

Tout cela témoigne finalement non pas d'un rejet total des normes, mais d'un désir de souplesse : s'écarter et réviser la notion de couple pour rendre possible l'infidélité

³⁹⁰ C'était le cas d'une amie de Pierre qui, comme il me l'a confié en off, attendait plus que ce qu'il pouvait lui donner. On retrouve également cette problématique concernant la soumise du partenaire privilégié de Christelle : cette dernière a voulu être calife à la place du calife, façon de dire qu'elle voulait prendre la place de Christelle dans le cœur de son « homme ». Informée de ces projets Christelle révélera les intentions déplacées de la soumise à son partenaire qui mettra alors fin à la relation.

³⁹¹ Étienne Liebig préconise par exemple dans ses leçons de savoir-vivre de choisir de préférence un partenaire qui est également pris dans une relation privilégiée qu'il cherche à maintenir : « Choisissez un amant qui a les mêmes aspirations que vous, c'est essentiel à la réussite du projet. Si vous êtes mariée et amoureuse de votre mari, choisissez un homme dans la même position familiale, ainsi il n'y aura pas de malentendu. Soyez claire dès le début de votre relation. » (Liebig 2011 : 122) Il ajoute plus loin : « ne laissez jamais croire que vous êtes prêt à tout quitter pour votre aventure. » (ibid. : 123).

sexuelle et permettre ainsi de collectionner les partenaires et augmenter la matière à disposition³⁹².

Comme je l'évoquais en amont, je ne suis pas en mesure d'affirmer que cette organisation émotionnelle et relationnelle est spécifiquement pensée dans l'optique de favoriser la sexualité exploratoire. Le fait est que cette organisation permet de collectionner les partenaires. Elle est, de ce fait, plus propice à la l'acte liminoïde.

c/ L'investissement familial

Sur le plan familial, je constate avec surprise que les femmes sont toutes nullipares alors que cela n'était en rien une variable de sélection. Nous ne nous sommes pas épanchées sur ce sujet avec Gala et Catherine, et je n'ai pas eu l'occasion de l'aborder avec Christelle³⁹³. Toutefois, j'ai trouvé quelques informations concernant l'absence de descendance du couple Robbe-Grillet dans *Alain* (Robbe-Grillet 2012) :

Vu nos antécédents familiaux, nous n'avons pas cru devoir nous reproduire tant nous étions persuadés que notre progéniture ne pourrait être que défectueuse. Bonne justification peut-être à mon peu d'envie d'enfanter. Être « grosse », accoucher, quelle effrayante perspective : « Tu le regretteras ». Non, je ne l'ai jamais regretté. Quant à Alain, il était comblé : j'étais à la fois « sa femme et ses enfants ». (ibid. : 73)

Tous deux n'avaient visiblement pas d'intérêt pour un tel projet. Madame avait même de l'appréhension quant au phénomène de grossesse et d'accouchement, et Monsieur ne

³⁹² Cela permet d'augmenter le nombre de rencontres et, par ce biais, de découvrir de nouveaux jeux. Les relations parallèles peuvent également servir la sexualité des partenaires privilégiés en permettant de nouvelles perspectives : avoir une « soumise de couple » devient possible. Il devient également possible de rajouter un « public » aux ébats, chose très stimulante pour quiconque a goût à l'exhibition. En somme, cela permet d'augmenter la « matière à », et donc d'étendre le champ exploratoire.

³⁹³ Je n'avais pas encore perçu que cela pouvait être significatif concernant la compréhension de leur sexualité.

ressentait apparemment aucun manque, dans la mesure où Catherine Robbe-Grillet était à la fois femme et enfants, à ses yeux³⁹⁴.

Ilo est la seule à s'être étendu sur les raisons de ce choix :

Moi ça n'a jamais été trop un truc qui me... plus que ça. C'est pas le truc où je me suis dit « forcément ! » J'y ai pas réfléchi plus que ça. Mais... j'aime beaucoup mon calme, ma tranquillité, ma paix, je suis assez indépendante. Euh... honnêtement, à bien y réfléchir je crois que ça fonctionnerait pas du tout. Non mais sans dec', j'aime pas trop qu'on me fasse chier donc des mômes... c'est quand même un peu le principe. (...) J'aime pas non plus... euh, comment... les attaches, tu vois ? Les engagements, que ça peut engendrer. Là on est là en ce moment, on fait ça [sous-entendu leur activité dans le latex], c'est cool, si dans 5 ans ça me saoule je m'en fous, je fais autre chose. On bazardera tout et on ira faire le tour du monde si c'est le *trip** du moment quoi. Et euh, je trouve angoissant de te dire que... euh toute ta vie tu vas te faire du souci pour quelqu'un quoi. Non, je sais pas ? C'est terrible... c'est super angoissant !

Outre le fait qu'elle n'ait pas de désir particulier concernant la procréation, les enfants sont perçus par Ilo comme une contrainte de taille tant ils réclament temps et l'attention. C'est une responsabilité à vie. Ils menacent à la paix personnelle et complexifient le changement de vie et l'exploration du champ des possibles (pas uniquement sur le plan sexuel). Sans enfant, elle se sent plus libre, car elle n'a pas à composer avec une tierce personne. D'ailleurs, avant de tenir ce propos, elle évoquait l'impact de la création d'une famille sur l'activité sexuelle et l'investissement communautaire d'un couple d'amis. L'enfantement a apparemment mis un terme aux escapades du couple en soirée *fetish**. L'enfant est perçu comme un frein, une contrainte à la liberté personnelle.

Difficile pour moi, en l'état, d'estimer à quel point l'absence d'enfant pointe une volonté de se soustraire à certaines contraintes de la part de ces femmes. Il m'est encore moins aisé d'affirmer que ce choix est précisément opéré en vue de favoriser la sexualité exploratoire. Je retiens toutefois que l'absence d'enfants leur a sans doute été

³⁹⁴ Son air enfantin était fréquemment souligné dans *Jeune mariée* où elle exprime d'ailleurs aimer jouer à l'enfant, autant que son mari aime à jouer au père aimant.

profitable. Elles disposaient ainsi de plus de temps, de liberté et de moyens financiers pour l'élaboration et l'expérimentation de leurs fantaisies.

À l'inverse, tous les hommes de la population se sont tous reproduits, hormis Erik³⁹⁵. Il est intéressant, toutefois, de relever que bon nombre d'entre eux n'ont pas eu à s'occuper de leurs enfants à plein temps. En effet, sur les cinq hommes devenus père, trois ont rompu avec la mère des enfants et n'ont, depuis lors, qu'une garde partielle (souvent limitée aux weekends ou aux vacances). Il faut préciser également que la plupart de ces enfants sont aujourd'hui adultes et indépendants. Seul M. M. était encore investi quotidiennement dans son rôle de père, durant le temps de l'enquête. Ainsi, même s'ils ont eu des enfants, la plupart des hommes n'ont pas eu à gérer une vie familiale au quotidien³⁹⁶. Enfin, je relève qu'après avoir eu des enfants d'un premier lit, ces hommes n'ont pas désiré réitérer l'expérience avec leurs nouvelles *partenaires privilégiées*. Comme s'ils avaient fait leur expérience de ce mode de vie classique, et qu'ils avaient tourné la page pour expérimenter un autre mode relationnel et affectif. Non pas qu'ils délaissent la parentalité, ils se présentent tous comme très investis auprès de leurs enfants, mais ils ne cherchent plus à créer une famille avec la partenaire privilégiée du moment.

Le fait que les hommes ont eu des enfants et non les femmes me ramène à cette question de l'impact de la parentalité sur la marge de liberté personnelle, sachant qu'historiquement, cela reste une activité qui hélas impacte principalement les femmes. C'était leur rôle de donner la vie et d'élever leur progéniture, ce pour quoi elles restaient à la maison et embrassaient une carrière de femme au foyer. Aussi, il est connu que lors d'un divorce, c'est souvent la femme qui obtient la charge de l'enfant. Ainsi, l'enfantement peut encore s'apparenter à une contrainte plus oppressante pour les femmes que pour les hommes. C'est un fait qui a d'ailleurs été relevé par la pensée féministe, mouvement duquel Gala et Catherine se revendiquent. Sensibles aux questions féministes, elles ont sans doute perçu mieux que d'autres l'impact qu'aurait pu avoir l'enfantement sur leur vie personnelle et leur liberté. Cela me conforte dans

³⁹⁵ Cela n'est pas bien étonnant, compte tenu de son goût pour les hommes et des difficultés diverses que cela pose pour la reproduction. Je note toutefois que son personnage Berlin Tintin avait apparemment envisagé d'avoir un enfant à la suite de la proposition faite par une de ses amies.

³⁹⁶ Notons que cela n'était pas nécessairement voulu, ils ne se sont pas séparés de la mère pour se séparer des enfants.

l'hypothèse que, même si ce n'est pas la seule et unique raison, l'absence d'enfant est sans doute liée à une volonté de conserver une plus grande marge de liberté individuelle.

Enfin, le mariage tel qu'il est pratiqué par les informateurs ne représente pas forcément une contrainte sur le plan sexuel. Les partenaires peuvent avoir des arrangements qui octroient une marge de manœuvre, à l'un des partenaires ou aux deux, vis-à-vis du contrat, tel qu'il est déterminé par la société et/ou la religion. C'est le cas de Catherine Robbe-Grillet ou d'Étienne, qui ont des relations extraconjugales acceptées par le conjoint. La femme de M. M. est également au fait des séances photo auxquelles s'adonnent son mari et ne s'y oppose manifestement pas. Toutefois, le mariage peut s'avérer particulièrement énergivore, source de problèmes et même économiquement dévastateur, dès lors qu'il se déroule mal ou qu'une procédure de divorce est engagée. Sachant que quatre d'entre eux sont divorcés, cela a pu potentiellement peser sur leur activité sexuelle. Si c'est le cas, aucun n'a directement fait le lien³⁹⁷.

Il est intéressant de souligner à ce propos que plusieurs informateurs disent s'être mariés uniquement par intérêt administratif ou par pression familiale, sans quoi ils se seraient volontiers passés de cette procédure. C'est le cas de M.M. mais également de Pierre qui confie :

Ouais on s'est mariés mais c'était purement fiscal ! (dans un soupir, rire) On a d'abord eu la fille et après on s'est marié, puis on a eu le garçon. Au départ on voulait pas se marier, on avait décidé de ne pas se marier (...) quand on est arrivé en France... on m'a fait comprendre que c'était mieux que je me marie pour des raisons fiscales, administratives, etcetera.

Manifestement, ils goûtent peu les engagements et y concèdent uniquement lorsque cela s'avère nécessaire.

Pour penser l'engagement plus largement, je trouve intéressant de souligner l'absence de contrats dans les relations sadomasochistes étudiées. Peut être certains sont passés sans être mentionnés. Le seul mentionné n'a pas été signé. En effet, Catherine précise

³⁹⁷ Ilo a juste précisé que la femme d'Hugo aurait volontiers empêché son ancien partenaire de revoir ses enfants si cela était possible. Cependant l'impact concerne la famille et non l'activité sexuelle.

dans ses ouvrages que son mari avait rédigé un contrat de soumission à son endroit, mais elle ne l'a jamais signé (Robbe-Grillet 2004, 2012). Elle s'explique également sur son refus d'engagement écrit envers les personnes qui lui sont soumises :

Alors, non... je ne passe jamais de contrat et encore moins de serment d'allégeance, jamais. Je ne veux pas lier ma liberté. Il n'en reste pas moins que bien sûr, un tel amour, une telle dévotion vous attache. Et que je ne pourrais rien faire qui lui soit nuisible. Mais il n'y a rien d'écrit, il n'y a pas de contrat. Parce que quand on s'engage dans un contrat on perd quand même un peu sa liberté. Je parle d'un contrat écrit.³⁹⁸

Ainsi, ces personnes semblent plutôt tièdes quant au fait de s'engager, que ce soit envers une descendance (pour les femmes), ou envers un/e partenaire par le biais du mariage ou d'un contrat sadomasochiste écrit. Et les rares raisons recueillies tournent autour de la question de la liberté et de sa préservation³⁹⁹.

Ainsi, sur le plan affectif/familial, ils sont nombreux à avoir joui, à jouir encore ou à jouir depuis peu (indépendance des enfants), d'une grande marge de liberté, de temps, d'attention, et parfois même d'argent, en limitant leur engagement, mais surtout en négociant leurs relations affectives. Ce surplus peut alors potentiellement profiter à la sexualité exploratoire, dans l'optique, idéale, de s'adonner à des activités liminoïdes.

C/ Vivre de son art ?

Cette partie s'adosse sur la description des artefacts et de leur mise en public présentée à la suite des portraits. Je n'inclurai ni Christelle ni PD dans cette réflexion, étant donné qu'ils n'ont jamais monnayé leurs artefacts érotiques. Nous avons vu précédemment que l'activité professionnelle n'est pas forcément propice à la pratique liminoïde et à

³⁹⁸ Retranscription de la conférence donnée lors du FI : AF : <https://www.youtube.com/watch?v=ULXoPAEDl8o> (dernière consultation le 7 mars 2019).

³⁹⁹ Catherine Robbe-Grillet précise aussi à propos de ce contrat qu'il désérotisait la relation, et qu'il était plein de paradoxes : cela a sans doute joué aussi concernant le contrat formulé par « son Alain ».

l'exploration de la sexualité, notamment parce qu'elle limite la marge de temps imparti aux loisirs. Ne plus avoir (ou ne pas avoir) à travailler est de ce fait un atout de taille.

Certains informateurs n'ont plus besoin à l'heure actuelle de se soucier de l'impératif de subvenir à leurs besoins. C'est le cas de PD et M. M., actuellement à la retraite. Catherine (qui a également atteint l'âge de la retraite) est pour sa part toujours écrivaine et actrice, mais elle a toujours pu compter sur les revenus de son mari pour vivre aisément. Pierre, lui perçoit une indemnisation à la suite de l'évènement qui a mis fin à son activité professionnelle qui le met à l'abri du besoin, momentanément.

Qu'en est-il des autres membres de la population ? De ceux qui sont encore en activité ? Quel est l'impact de leur activité professionnelle sur leurs chances de faire preuve de liminoïde ? Nous allons voir que les informateurs ont fait des choix professionnels qui une fois de plus s'avèrent particulièrement propices à l'exploration du champ des possibles concernant la sexualité.

a/ Entre augmenter le temps imparti à la création et résister à l'impératif de rentabilité

Le meilleur moyen de s'adonner pleinement à sa passion consiste à en faire son métier. Pouvoir s'adonner pleinement à leur art est manifestement le rêve de plusieurs informateurs. Pourquoi ne pas professionnaliser l'activité sexuelle exploratoire et créative dans ce cas ? L'idée est séduisante, toutefois, le liminoïde est une affaire de loisir. Comme nous l'avons vu précédemment, le liminoïde ne s'oppose pas pour autant à toute forme de professionnalisation dans la mesure où l'individu conserve une certaine marge de liberté. Scientifique et artiste sont d'ailleurs des professions favorables à l'activité liminoïde selon Turner. Se pose alors la question de la marge de liberté, de jeu, dont disposent les individus dès lors qu'ils visent à professionnaliser l'activité.

Produire des artefacts est une chose, en vivre en est une autre. Peintre, acteur, musicien sont souvent considérés comme des emplois précaires, à juste titre. Le risque de chômage est élevé et de « fortes inégalités interindividuelles » subsiste (Menger 2010).

Certains artistes peuvent vivre dans l'aisance, mais c'est souvent parce qu'ils ont connu le succès et c'est loin d'être le cas de tous.

La création d'artefacts érotiques n'échappe pas à cette tendance. Je présume que cela est d'autant plus complexe d'en vivre sachant que ces artefacts ont parfois du mal à être conçus comme de l'art⁴⁰⁰. La censure ou la restriction de l'accès à un public d'adulte (parfois même d'adulte « avertis »), peuvent limiter l'exposition des artefacts et de fait compromettre leur popularité.

Il est intéressant, à ce propos, de relever que seuls deux informateurs parviennent à vivre de la création et de la vente d'un seul artefact érotique, il s'agit d'Ilo et Hugo, or ces derniers ne vendent pas des œuvres d'art à proprement parler⁴⁰¹. Il s'agit plutôt d'objets de consommation plus communs, pouvant être considérés comme du prêt-à-porter ou bien comme des outils sexuels à l'instar des *sextoys* ou de la lingerie. Je présume qu'il est plus aisé de vendre, et donc de vivre, de ce type de production. À condition toutefois de trouver suffisamment d'amateurs pour faire tourner l'entreprise.

Or, comme présenté précédemment, Ilo et Hugo ont eu de la chance. Leur concept de tenues en latex a su séduire les consommateurs et jusqu'à présent, la petite entreprise ne connaît pas la crise. Ilo et Hugo peuvent ainsi s'adonner à temps plein à ce qui les passionne. Notons également qu'ils maîtrisent la quasi-totalité du processus de création et de vente⁴⁰². À eux deux ils imaginent, créent, médiatisent et vendent les tenues en latex. Ils n'ont, par conséquent, pas besoin de négocier avec un autre professionnel pour produire, promouvoir ou vendre les produits. Or, tous les cas de figure ne permettent pas de faire l'économie d'un intermédiaire.

⁴⁰⁰ Concernant les peintures, ouvrages, sculptures et spectacles (performances) voir la distinction entre pornographique et érotique présentée partie 1, chap. I, 1/. Pour ce qui est de la pratique sexuelle qui peut également être considérée comme un artefact érotique d'après ma définition, je rappelle simplement que cela peut être considéré comme de la prostitution, activité qui peine déjà à être reconnue comme une profession à part entière.

⁴⁰¹ Je relève cependant que le fait d'organiser des défilés pour exposer les tenues fait écho aux grandes maisons de modes dont les produits peuvent être considérés comme des œuvres d'art. À noter également qu'Ilo a participé à une performance dans un célèbre musée parisien, en créant des robes inspirées des œuvres d'un grand peintre, lui-même exposé. En ce contexte, il a sans doute été conféré à la robe en latex créée par Ilo une valeur, un statut qui pouvait se rapprocher de celui de l'œuvre d'art. La question de ce qui fait l'objet d'art et de ce qui en est ou pas est souvent source de débat, débat dans lequel je ne souhaite pas ici me lancer. Je me contente donc de préciser que ces artefacts sont des objets de consommation (somme toute abordables) qui peuvent en certaines circonstances s'apparenter à des œuvres d'art.

⁴⁰² La seule étape qu'ils ne réalisent pas eux-mêmes, c'est la création de la matière première.

Pour vendre un livre ou un tableau, il est souvent nécessaire de passer par une institution ou une entreprise, afin de produire l'artefact en série, en faire la promotion et le distribuer. Ce sont les maisons d'édition, mais aussi les musées et galeries d'art, selon le type d'artefact, qui se chargent de cela pour les créateurs, or ces derniers ont des exigences. Comme toute entreprise, ils n'ont pas intérêt à produire et à vendre à perte. Ils se doivent donc de sélectionner les produits qui semblent les plus rentables, posent ainsi des contraintes aux créateurs et limitent potentiellement leur liberté sur le plan créatif.

Le parcours des informateurs en témoigne. Le fond et la forme de l'ouvrage peuvent faire l'objet d'une négociation, et il n'est pas rare que le produit soit tout simplement refusé. Gala, Erik, Étienne et M. M. ont tous essuyé des refus. Soit leurs œuvres n'étaient pas dans l'air du temps, soit, le plus souvent, les sujets traités sont considérés comme transgressifs, au point où en faire la promotion s'avère une prise de risque bien trop importante pour celui qui fait intermédiaire. Il n'est plus juste question de produire à perte, mais d'être associé à des œuvres pouvant faire scandale.

Les informateurs rencontrés refusent de se soumettre à ces demandes d'ajustement dès lors que cela contrarie leurs intentions personnelles qu'ils veulent prioritaires. Ils ne désirent pas perdre en liberté de création sous prétexte de vendre. La préservation de la liberté est un frein à la professionnalisation.

J'ai pu constater que même s'ils vendent leurs artefacts et en tirent profit, ils ont tous en parallèle une activité lucrative plus sécurisante. Ils pratiquent la pluriactivité⁴⁰³. M. M. était enseignant en arts, Étienne est éducateur spécialisé, Gala et Erik sont journalistes.

En outre, Berlin Tintin, touche un revenu en échange de services sensuels et sexuels et Gala Fur échange exerce la domination professionnellement. Activités qui pourraient représenter une ressource financière complémentaire non négligeable et sans doute plus régulière que celle perçue pour la vente des livres.

⁴⁰³ Démarche caractéristique des professions artistiques d'après Baumol, W et Bowen, W. 1966. *Performing Arts : the Economic Dilemma*. New York : The Twentieth Century Fund, cité par Pierre-Michel Menger (2010 : 219).

Je fais l'hypothèse que la démultiplication des activités et des ressources contribue à la préservation d'une certaine marge de liberté dans la création. Pouvant se reposer sur un ou plusieurs revenus complémentaires, ces informateurs peuvent se permettre de refuser certaines propositions, d'essuyer des refus et de prendre le temps de chercher un autre éditeur plus conciliant. Ils ne sont pas tenus d'être productifs, d'aller nécessairement dans le sens de ce qui est à la mode, rentable puisqu'ils ont une marge de sécurité sur le plan financier.

En outre, les autres professions (hormis celle d'Étienne), en plus de préserver la marge de liberté du créateur, semblent favoriser l'exploration du champ des possibles en matière de sexualité.

L'enseignement de l'art est présenté par M. M. comme une profession alimentaire et non comme une vocation. Pour autant, s'il a choisi cet emploi plutôt qu'un autre, c'est à dessein :

J'ai toujours voulu faire ça tu vois ? [entendu : passer son temps à dessiner ce qui le séduit] prof c'était un boulot alimentaire, c'était pas un truc, c'était pas une vocation tu vois. Et là aussi je l'ai fait en m'amusant, c'est pas... le seul côté où on peut dire que c'était un boulot c'est qu'il fallait être à certaines heures à l'école quoi, tu vois. C'est tout, c'était la seule contrainte. Autrement pfff... c'était pas une contrainte. (...) je faisais parfois bricoler, moi je faisais des trucs, je dessinais et tout, je m'occupais, je faisais mes découpages, ça passait tout seul, j'avais la musique tout le temps... (...) à l'époque c'était mon prof de dessin, quand mes parents ont flippé parce que je voulais rien foutre tu vois. (je ris) ils sont allés le voir, il a dit « Mais pourquoi il fait pas comme moi ? Y'a tellement de vacances, il pourra pratiquer son art » et c'est comme ça que je suis rentré un peu dans ce truc quoi... mais en glandant hein !

Ainsi M. M. ne voyait pas l'enseignement comme un travail à proprement parler tant l'activité lui semble peu contraignante. Elle offre beaucoup de marge de manœuvre, notamment pour créer. Enfin, il pouvait tirer parti du grand nombre de congés scolaires pour s'adonner pleinement à ses créations. De ce fait, l'enseignement n'était pas un espace-temps pleinement dévolu à la créativité, mais il la sert d'une certaine façon.

Pour ce qui est de Gala et d'Erik, il est intéressant de relever que, dans leur activité journalistique, ils n'écrivent pas sur n'importe quel sujet : ils écrivent une fois de plus sur la sexualité, et ce sous l'angle qui leur importe. Tous deux écrivent des articles pour des revues spécialisées (SM*, gay), ce qui leur permet de couvrir des sujets qui les intéressent et d'acquérir de nouvelles connaissances en matière de pratiques. Par exemple, via son activité journalistique Gala Fur a parcouru des donjons parisiens et découvert des techniques qu'elle mettra ensuite à profit dans sa propre sexualité⁴⁰⁴. Erik, lui, me dit avoir rencontré des amateurs de jeux « scat' » pour en faire un article. Il a ainsi développé ses connaissances sur la pratique et s'est servi de ces informations pour écrire de nouvelles aventures à son personnage. Le temps de travail est ainsi imparti à ces recherches qui leur tiennent tant à cœur.

Je suppose que la création d'articles a peut-être contribué à leur renommée en tant qu'écrivains et favoriser la vente de leurs ouvrages. Enfin, journaliste est un travail qui permet une certaine flexibilité sur le plan de l'organisation du temps, ce qui est toujours un atout lorsqu'on s'adonne à plusieurs activités professionnelles à la fois.

Enfin, se faire rémunérer pour avoir des rapports sexuels augmente en toute logique le temps imparti à ladite activité sexuelle, mais peut-elle encore être exploratoire et relativement libre ? Une fois de plus si l'objectif est de subvenir à ses besoins, il est possible que des contraintes pèsent sur l'activité : accepter des pratiques déplaisantes, avoir des rapports sexuels avec des partenaires peu attractifs, etc. est-il encore possible aux personnages de s'adonner à leurs fantaisies alors que la sexualité est rémunérée ? Est-ce encore une activité liminoïde ?

Là encore, l'héroïne pose ses conditions. Gala Fur se permet de trier avec soin les prétendants. Cela s'avère nécessaire sur le plan sécuritaire (il faut trier le mauvais grain du bon) mais c'est également un droit qu'elle s'octroie, car là aussi elle cherche à conserver une marge de liberté. Pour ce faire, c'est elle qui décide du cadre des activités possibles (en l'occurrence des jeux axés sur les rapports de pouvoirs). Elle se permet de renvoyer un individu peu engageant tant que la transaction n'est pas effectuée. L'échange d'argent lui permet d'ailleurs de mettre fin à la relation dès qu'elle le désire.

⁴⁰⁴ Lors de ces immersions, elle va notamment découvrir un système de suspension qui va l'intéresser fortement et qu'elle va reproduire chez elle (Fur 2003).

Étant dans la posture de dominatrice*, elle a aussi la direction des activités bien qu'elle doive également considérer les désirs et attentes du partenaire (mais cela vaut pour toute relation sexuelle non abusive). En somme, elle s'épargne bien des désagréments même si elle doit parfois se prêter à des expériences peu satisfaisantes. C'est là encore l'intérêt de l'argent qui fait compensation.

Cette marge de liberté peut s'expliquer une fois de plus par la démultiplication des activités lucratives, la survie financière de Gala Fur ne dépend pas uniquement de cette activité, mais également parce que l'activité est suffisamment rentable malgré tout. La dominatrice* jouit peut-être d'une certaine réputation, de savoir-faire particulièrement prisés, d'habitues, ce qui sécurise potentiellement cette activité et lui permet d'être exigeante. La dame conserve ainsi une marge de manœuvre. Notons également que ce type d'activité la maintient dans une dynamique d'immersion, car cela consiste, régulièrement, de rencontrer l'inconnu et de se prêter (dans une certaine mesure) à ses fantaisies. Je note que c'est lors d'une séance de domination rémunérée que Gala Fur découvrira par exemple les émotions étranges liées au port de sous-vêtements en plastique avec un « patient » adepte de cette matière.

Pour Berlin Tintin il en va différemment. Celui-ci semble aller régulièrement à l'encontre de ses désirs, de ses goûts, en acceptant des clients qui le rebutent, notamment physiquement. Il dit :

L'obésité, les tombeaux de chairs flasques, molles, mortes. Puis les handicapés. Les brûlés au second degré, les défigurés, les amputés, les peaux de serpents, dégueulasse. Des gens horribles. Mais bon, ces gens, il faut bien qu'ils baisent aussi. Tout le monde a le droit de baiser. Même les handicapés ou les très-très moches. (...) je suis là pour ça. (Rémès 2000 : 45)

Toutefois, la vente de services sexuels est réputée pour être particulièrement intéressante sur le plan financier, car il est possible de se faire une belle somme d'argent en peu de temps. Si c'est le cas, cela permet de s'offrir du temps à consacrer à d'autres activités. C'est ce que Berlin Tintin laisse sous-entendre dans *Le maître des*

amours (Rémès 2000). S'il choisit de se prostituer⁴⁰⁵, c'est en vue de subvenir à ses besoins le temps de finir son ouvrage *Je bande donc je suis* (Rémès 1999). Il précise :

(...) être pute correspond à un projet de vie artistique quoi. (Rémès 2000 : 10)

La prostitution est présentée comme un choix stratégique en vue de permettre la création d'autres artefacts érotiques, de s'adonner à ce qui compte pour lui politiquement : dire ce qui n'est pas dit. Dans son cas, l'échange de services sensuels et sexuels s'apparente à un job alimentaire comme un autre, qui a l'avantage d'offrir beaucoup de temps libre. Je note par ailleurs que le personnage dit apprendre beaucoup de ces expériences, y compris avec ces hommes qui le rebutent. Lui aussi se maintient de la sorte en posture d'immersion dans les territoires érotiques d'autrui. Cette activité l'entraîne régulièrement à la frontière de ses goûts érotiques, chose que d'autres informateurs semblent faire de moins en moins avec le temps, car les contours érotiques ont tendance à se cristalliser. En cela je vois dans l'activité sexuelle rémunérée un atout potentiel dans le maintien d'une certaine souplesse dans les goûts sexuels et donc la capacité à sortir des sentiers battus⁴⁰⁶.

Dans tous les cas, la démultiplication des activités lucratives (érotiques ou non, liminoïdes ou non) semble contribuer au maintien d'une certaine marge de liberté dès lors qu'il s'agit de vendre les artefacts et surtout d'en vivre. Je note également que les activités complémentaires sont souvent pensées de sorte à contribuer à la sexualité exploratoire. Le temps imparti à la récolte de matière, à la réflexion et à la création augmente de façon conséquente, dans la mesure où le travail choisi consiste précisément à produire des artefacts érotiques originaux.

b/ Les effets positifs de la publication

La vente des artefacts érotiques présente plusieurs avantages. Cela génère un pécule supplémentaire, que l'individu peut investir dans l'acquisition de matière (argile, jouets

⁴⁰⁵ Il se présente comme « tapin » mais met particulièrement l'accent sur les massages, parce que la pratique de Berlin Tintin, dans le meilleur des cas, allie les deux activités, sexuelle et sensuelle (on pourrait même dire émotionnelle dans la mesure où il recherche à transmettre une sorte « d'amour ») (Rémès 2000).

⁴⁰⁶ Je ne parle ici que de pratiques sexuelles rémunérées volontaires, choisies par les individus de leur plein gré. Je ne me risquerai à aucune interprétation concernant celles qui ne le sont pas.

sexuels, livres, etc.), et augmente le temps imparti à la création et à la réflexion sur les sujets qui les passionnent. Mais la vente implique également la diffusion des artefacts dans la société, et cela génère manifestement des avantages complémentaires non négligeables. Cela leur permet aux informateurs d'être connus et reconnus sous leur personnage érotique, et donc pour leurs goûts et pratiques. Cette exposition des tendances sexuelles permet souvent d'amener à eux des consommateurs qui se sentent en résonance avec les artefacts, désireux de rencontrer et d'échanger avec les créateurs/auteurs (verbalement ou plus).

Catherine, Étienne et Pierre attestent d'une importante sollicitation par des amateurs depuis que leurs artefacts sont publics. Ces prises de contact peuvent déboucher sur du partenariat sexuel, et donc sur une augmentation notable de la matière humaine. Étienne précise d'ailleurs que cela lui permet de pallier l'effet de l'âge :

Aujourd'hui je suis écrivain, mec de radio, donc j'ai une autre représentation ! Donc là aussi ça fausse, c'est plus pareil, ça aussi ça a changé les choses dans mes relations hommes-femmes tu vois. (...) Par exemple y'a pas mal de nanas qui sont euh... qui me rencontrent par exemple par Facebook, euh... Twitter. On a des discussions sur Twitter et je sens tout de suite que c'est parce que je suis à la radio ! Et parce qu'elles entendent ma voix et parce que ce que je leur dis leur plaît, que ce que j'écris... les livres sur le cul... Et donc que je suis un mec cool [sous-entendu attractif]. Elles se disent « Tiens, j'aimerais bien le rencontrer » [et me disent] « si tu viens, si tu passes par Nîmes, si je passe à Paris... appelle-moi, on boit un verre. » Et je sais très bien que, une fois sur deux, ça va se terminer au pieu. (...) J'ai de la chance, faut être honnête, parce que plus tu vieillis moins c'est évident de... d'attraper des gonzesses. Bah oui c'est normal !

Les artefacts jetés dans l'univers sont (volontairement ou non) comme autant d'hameçons⁴⁰⁷. La publication contribue ainsi à l'élargissement du réseau « amical », et ainsi à l'exploration du champ des possibles.

Je relève que cette exposition des goûts personnels ne semble pas générer de répercussions sur les professions qui n'ont aucunement trait à la sexualité. Cela

⁴⁰⁷ J'emploie déjà ici la métaphore de la « chasse » chère à certains informateurs et qui sera présentée plus en détail.

s'explique soit par l'usage de pseudonyme, soit leurs activités érotiques sont de notoriété commune et manifestement acceptées. Par exemple, M. M ne s'est jamais caché de sa création de peintures « saute-fusible »⁴⁰⁸, et cela ne posait visiblement pas problème auprès de la directrice de l'établissement. Lorsqu'il lui demandait une autorisation pour s'absenter le temps d'un vernissage, elle acceptait, en se contentant de préciser « Vous envoyez une lettre, vous expliquez que vous avez un truc familial (...) ou alors vous mettez que vous avez un vernissage... Mais ne mettez pas « Au musée de l'érotisme » peut-être ! ».

En outre, dès lors qu'ils rendent des œuvres publiques, ils peuvent briguer le statut d'artiste (écrivain, peintre, etc.) aux yeux des consommateurs⁴⁰⁹.

Or, les artistes jouissent de certains passe-droits comme l'a relevé Nathalie Heinich, et notamment d'une certaine irresponsabilité aux yeux de la loi (Heinich 2005). L'artiste est souvent amené à provoquer, à choquer, voire à frôler les limites du tolérable pour suivre sa fantaisie, or l'art étant reconnu comme un apport substantiel pour l'humanité, s'est posé la question de sa responsabilité de ces individus aux yeux de la loi. Elle parle alors d'« exception esthétique » ou encore d'« autonomie pénale » et s'appuie sur les propos de Jacques Souilliou qui parle d'une sorte de halo de protection entourant l'œuvre d'art, empêchant la loi de s'en approcher et de juger. Toutefois, elle relève que malgré les débats sur l'impunité des artistes, ces derniers font l'objet de plaintes à l'issue desquelles ils seront jugés coupables, mais ne feront l'objet d'aucune peine :

Instituant ainsi le compromis entre la nécessité de faire respecter les lois, en général, et le privilège d'impunité accordé en particulier à une catégorie pour sa contribution à l'élévation culturelle de la société. (ibid. : 328)

⁴⁰⁸ C'est ainsi, me dit-il, que Tomi Ungerer a qualifié ses œuvres.

⁴⁰⁹ Heinich précise qu'il s'agit là d'une catégorie très difficile à définir, à circonscrire. Or là il est question de la représentation de ces personnes aux yeux des consommateurs d'artefacts. La mise en public des œuvres dans des lieux consacrés à l'art, à la littérature ou au spectacle les fait d'une certaine façon entrer dans l'imaginaire du créateur (auteur/écrivain, artiste, performeur).

Les artistes jouissent ainsi d'une certaine marge d'action quant à ce qu'ils peuvent infliger à leurs corps, ce qu'ils peuvent montrer à autrui, à ce qu'ils peuvent dire/écrire. Je fais donc l'hypothèse qu'en publiant leurs œuvres et devenant artistes aux yeux du monde, les informateurs sont susceptibles de jouir d'une forme d'impunité qui ne fait qu'accroître leur marge de manœuvre en matière d'activité liminoïde (ce qui soutient le point de vue de Turner concernant les activités artistiques et scientifiques souligné en amont).

D/ Un mode de vie qui fait place belle à l'exploration des possibles

Il est intéressant de remarquer finalement que les informateurs ont réussi à négocier avec les conventions, et les impératifs liés à la vie dans cette société, et ce, de sorte à favoriser la création d'artefacts érotiques et plus largement l'exploration du champ des possibles. Ils se sont écartés des chemins préconçus, ont tenté d'autres agencements notamment en matière de vie affective. Ils ont repensé le couple pour conserver un partenariat privilégié, propice à la réalisation de certains projets leur tenant à cœur, tout en permettant des échanges sexuels avec d'autres partenaires. Ils peuvent ainsi poursuivre leur collection de partenaires. L'augmentation de la matière humaine est également favorisée par la publication des œuvres puisqu'elles attirent à eux des consommateurs en résonance avec eux sur le plan érotique, et qui feront sans doute de bons partenaires d'aventure, volontaires.

Leurs choix professionnels et leur organisation affective permettent également de laisser une grande marge de temps de loisir. Le fait de n'avoir pas eu d'enfant (notamment pour les femmes) ou bien de ne pas en avoir la garde la majeure partie du temps, offre beaucoup de temps qui peut être investi, entre autres, dans la sexualité exploratoire. Notons également qu'ils ont souvent fait le choix d'activités professionnelles qui laissent une grande marge de temps aux loisirs et qui, dans certains cas, permet également d'être maître de son emploi du temps. Ce qui est arrangeant lorsque l'on sait s'organiser et que l'on désire s'adonner à de multiples activités. Enfin, faire commerce

de ses artefacts érotiques permet de longues plages horaires à la création (dans la mesure où la productivité n'est pas un impératif).

Le mode de vie choisi permet donc non seulement de faciliter la rencontre de nouveaux partenaires, mais permet également pour bon nombre d'entre eux de passer une grande partie de leur temps à créer, à jouer, soit parce qu'ils œuvrent à augmenter leur temps de loisir, soit parce qu'ils ont fait des choix affectifs et professionnels qui font la part belle à l'exploration du champ des possibles en matière de sexualité.

Enfin, relevons que bon nombre d'entre eux avaient ou ont actuellement des dispositions favorables, dans la mesure où leur survie financière est assurée par un autre individu ou par un organisme extérieur, qui ne demande pas à l'individu d'être productif⁴¹⁰.

Le mode de vie ici présenté semble relativement idyllique pour ces passionnés, mais je devine des limites, des contraintes, émerger de certaines conversations. C'est ce que je vais détailler à présent.

E/ Les potentiels effets secondaires peu désirables liés à la publication et au statut d'artiste

a/ Un personnage vorace

Comme précisé lors des portraits, pour rendre publique leur production érotique, plus de la moitié des informateurs ont choisi d'user d'un pseudonyme⁴¹¹. Cela aide à la préservation des différentes bulles d'activités (notamment professionnelles et intimes) de l'impact potentiel de leur statut de créateur d'artefact érotique. Souvent, le pseudonyme remplace à la fois le nom de l'auteur et se fait nom du personnage (exemple : Étienne (Liebig) est l'auteur des aventures d'Étienne Liebig).

⁴¹⁰ C'est également mon cas. Si je suis en mesure de m'adonner à une pratique liminoïde, à une recherche sans impératif de résultat, c'est bien parce que je suis principalement financée par des proches qui soutiennent ma démarche et par mes petits jobs. Je peux ainsi me passer d'un projet et suis libre de ne pas m'y tenir, d'errer intellectuellement jusqu'à trouver de nouvelles règles au jeu.

⁴¹¹ Sur neuf individus à avoir rendu publiques leurs créations, ils sont cinq à avoir créé un ou plusieurs pseudonymes dans le temps, même si certains ont fini par faire tomber le masque avec le temps.

Cela invite à considérer que personnage et auteur ne font qu'un et ce d'autant plus que certains utilisent ce pseudonyme (ou laissent les autres les appeler ainsi) dans les interactions sexuelles ainsi que dans la quotidienneté.

Étienne m'explique qu'il est appelé Étienne Liebig quotidiennement (en dehors de ses proches). Certaines personnes ne le connaissant d'ailleurs que sous cette identité, et ne se doutent pas qu'il s'agit là d'un pseudonyme. Les personnages sortent des livres et prennent pleinement place dans la réalité.

Dans d'autres cas, l'auteur et le personnage ne portent pas le même nom. C'est le cas d'Erik qui a créé Berlin Tintin. Pour autant, ces derniers n'échappent pas à la (con)fusion. Les détracteurs d'Erik lui reprochent d'écrire sur le *bareback** et propager cette pratique mais surtout ils lui reprochent de faire ce qu'il écrit, autrement dit d'être Berlin Tintin. Je présume que le fait que l'ouvrage soit présenté comme « autofictionnel » et rédigé à la première personne invite à cela, malgré la distinction opérée par Erik entre lui et sa création.

Cette confusion entre l'individu et son personnage semble récurrente, et ne se limite pas aux écrivains ayant créé un personnage fictif. Plusieurs informateurs ont relevé la confusion et ses effets.

Pierre constate depuis qu'il est connu pour ses créations, ses performances, qu'il a acquis une « réputation ». Il me confie une anecdote. Cela concerne une femme qu'il a rencontré une fois par le passé et qu'il retrouve bien plus tard (plusieurs mois ? années ?). Ils se sont donné rendez-vous dans un lieu spécialisé où il est possible de « faire des cordes » mais où la génitalité n'est pas de mise dans les temps d'ouverture au public. Il raconte :

On s'est donné rendez-vous là-bas... on a discuté pendant des heures. Moi j'avais vu avec le gars pour dormir là-bas et puis elle m'a dit « Ah il est tard, ça te dérange si je reste dormir là ? » Je dis « Bah non ! » Et entre-temps on avait fait un peu de cordes, mais c'était resté assez sage parce que je la connais pas assez, je sais pas trop (...) et puis c'est aussi un peu les codes du lieu. Enfin tu vois tu peux avoir une tension sexuelle, sûrement mais c'est pas parce qu'on fait des cordes avec quelqu'un qu'on baise avec, tu vois. (...) Et euh... et puis c'était

fin d'été, début septembre. On s'est retrouvé tous les deux à poil dans un lit, enfin un tatami et une couette dessus, et euh... et on s'est juste pris dans les bras pour faire un gros câlin et ça a duré toute la nuit. Aucun des deux n'a dormi, enfin tu te rendors, tu te réveilles, tu te rendors, tu te réveilles... et puis le lendemain moi je suis rentré à Strasbourg et elle m'a vanné euh « Mais c'est quoi cette réputation, merde, moi je m'attendais que tu me défonces comme un con ». Mais moi je défonce pas, c'est pas mon style quoi ! Tu vois.

Il conclut :

Ça fait bizarre quand tu vois que les gens parlent de toi et qu'ils s'imaginent des trucs qui sont pas toi.

Je présume que là encore les individus ne font pas de distinction entre le personnage et la personne et se plaisent même quelque peu à exagérer le trait⁴¹².

De même, en *off*, Étienne me raconte qu'après une soirée arrosée, une de ses connaissances était passablement ivre. Il a donc entrepris de la ramener chez elle et ne la touchera pas. La femme le remerciera par la suite tout en manifestant son étonnement : elle était convaincue qu'Étienne aurait « profité de la situation ».

M.M. quant à lui est souvent associé à ce personnage sadique, ce qui est dû selon moi à plusieurs choses. Tout d'abord, ses œuvres sont dans la grande majorité empreintes d'actes qu'on peut considérer comme violents (mutilations en tous genres). L'amateur peut vite se douter que l'artiste a un goût particulier pour ces scènes (même si ce goût pourrait être purement esthétique). Aussi il arrive que M. M. se représente dans des peintures ou apparaisse dans les œuvres photographiques d'amis. Parfois, il prend un rôle de « maso », comme il me le dit en entretien, mais dans les photos, le plus souvent il endosse son personnage de prédilection : le « sado ». Il n'est pas rare qu'il soit représenté avec une arme blanche, d'où son pseudonyme dans ces circonstances qui fait référence à ce type d'arme.

Histoire de peaufiner le personnage, certains médiateurs de ses œuvres s'amuse à ajouter une aura démoniaque à M. M., en publiant par exemple 666 numéros de son

⁴¹² Le personnage de Pierre est certes très sexuel, il s'amuse à jouer de ses charmes, mais il ne « baise » pas sur scène.

fanzine. Enfin, comme évoqué, il se met en scène dans de multiples anecdotes, et ce sans qu'on le prie de le faire et tisse ainsi sa propre légende⁴¹³. Il est héros et troubadour d'une mythologie toute personnelle. M. M appuie beaucoup, dans ces moments-là, sur son côté sadique, notamment en évoquant les jeux « cruels » de l'enfant qu'il était. Et force est de constater que les gens y prêtent foi.

Effectivement, j'ai entendu un soir une connaissance de comptoir parler de M. M. au bistro. Elle racontait que, lors d'une performance *freak**, M. M. désirait fermement exécuter un lavement anal au lait à l'une des performeuses, sur scène. Toujours d'après elle, la femme aurait refusé, et M.M. aurait très mal réagi face à la frustration. Elle le présentait, à travers cette histoire, comme un homme aux pulsions sadiques impérieuses, qu'il ne saurait contrôler. L'homme qu'elle nous présente n'a pourtant rien de commun avec celui que j'ai rencontré, à moins de se focaliser sur ses dires et non sur ses faits. Qui est M. M. ? Qui, d'elle ou moi, se fourvoie ? Pour argumenter en ma faveur, je rappelle qu'il aime particulièrement « jouer au diable », et me doute qu'il a dû en jouer lors de ce spectacle. Après tout, n'étaient-ils pas sur scène ? Dans un espace dévolu à la comédie ?

Pour la défense de cette camarade de comptoir, je dois avouer qu'il n'est pas évident de ne pas réduire M. M. à son personnage, surtout lorsqu'on ne le connaît pas. Je me souviens avoir eu quelques élans d'appréhension avant de le rencontrer pour la première fois, ne le connaissant alors qu'à travers cette aura sulfureuse. Je craignais ce côté sadique, sauvage, immaîtrisable.

Certes, ces personnages font partie d'eux, ils en jouent, parfois même surjouent, mais ils ne s'y réduisent pas. En tout cas, plusieurs d'entre eux ne le souhaitent pas, surtout quand leur personnage est exagéré.

Ainsi, pour la plupart des individus rencontrés une réputation se crée sur la base de la publication des artefacts, et notamment des personnages créés. Les consommateurs collent sur les créateurs leurs représentations, leurs craintes, leurs désirs, les déforment. Le personnage leur échappe. Notons que le plus souvent les amateurs d'artefacts s'attendent à des « fous du cul », des gens qui ne pensent qu'à ça, qui ne peuvent se

⁴¹³ J'emploie « légende », car il y a du vrai, mais il y a toute une mise en scène, une mise en forme du vécu qui est là pour générer un effet d'aventure.

contenir ou encore à des personnages complètement exubérants, qu'ils ne sont pas forcément, ou du moins pas 24h/24h.

Cette compression de l'individu dans son personnage, et la déformation de ce dernier peut générer des frustrations et déplaisir pour certains, pour autant cela aussi ses avantages. Les individus qui connaissent le personnage s'attendent visiblement à des excentricités de leur part. Ils ne seront pas étonnés que ces derniers aient des comportements atypiques, et seront plutôt interpellés de constater qu'ils sont finalement timides, respectueux, etc. J'émetts l'hypothèse que la médiatisation de leur personnage et l'effet de confusion peut générer une forme de tolérance vis-à-vis d'excentricités, qui ne seront pas concédées à tout un chacun. Marge de manœuvre qui viendrait s'ajouter à celle déjà acquise en tant qu'artiste ? Possible. Mais ce faisant, les informateurs sont de plus en plus écartés de la norme... plus que de raisons car dans les faits ils ne sont pas si différents que cela. Ils restent des êtres humains, certes, mais des humains aux mœurs étranges, jouissant de passe-droits particuliers. Des gens à part.

b/ Un droit à l'excentricité au prix du maintien dans la marge

Le statut d'artiste n'est pas qu'un atout. L'un de ces revers, selon moi, est la représentation de l'artiste comme un individu particulièrement singulier.

À ce propos, Heinich explique que, progressivement, ce n'est plus l'œuvre et sa valeur qui fait l'artiste, mais le personnage excentrique, qui prouve par ailleurs l'authenticité de l'œuvre :

C'est ainsi que le XX^e siècle a vu s'opérer une spectaculaire redéfinition de l'identité d'artiste, dans deux directions opposées : l'une passe par l'intégration d'« outsiders », transformant en artiste des peintres du dimanche (le douanier Rousseau), des bricoleurs (le facteur Cheval), voire des aliénés (art brut) ; l'autre passe par la singularisation d'artistes professionnels connus et commentés par les excentricités de leur personne tout autant que par les qualités de leur œuvre plastique. (Heinich 2005 : 280)

D'après Heinrich, nous sommes passés du régime de « communauté » à un « régime de singularité » où l'artiste se doit d'innover sans cesse, tout en restant identifiable. Faire preuve d'excentricité et se distinguer de la masse est devenu le nouvel art des artistes. Cette représentation de l'artiste, comme individu à part, oriente sans doute encore aujourd'hui nos représentations de cette population.

L'artiste est finalement comme le chercheur, souvent considérés comme des personnages excentriques, frôlant quelquefois la folie. Je suppose que ce préjugé contribue au confinement de la personne dans son personnage, et à l'exagération de ce dernier.

Cela pourrait sembler anodin, surtout si la personne ne s'offusque pas des préjugés. Toutefois, il est intéressant de se remémorer que si une grande partie des informateurs a rendu publics leurs artefacts, c'était dans l'optique de présenter un parcours de vie possible pour tous et « diffuser le venin » comme se plaît à dire M. M.

Ils sont nombreux à vouloir convaincre la population que leurs pratiques sont accessibles, que leurs aventures peuvent arriver à tout un chacun. D'où l'intérêt de rédiger des volumes de la série « Osez », sortes de « Guide sexo » permettant de transmettre l'essentiel à savoir afin de pouvoir s'adonner au *fist**, aux massages érotiques, à la sodomie, ou encore aux jeux BD/SM*. Étienne tout particulièrement considère que ses histoires n'ont rien d'extraordinaire. Pour lui, c'est l'expérience d'un homme ordinaire et il lui importe de présenter ce vécu comme tel, ce pourquoi il présente dans les ouvrages ses limites, ses craintes, ses échecs. Il rend son personnage le plus humain possible. Selon lui, les aventures sexuelles qu'il raconte peuvent arriver à toute personne qui se montre ouverte à l'aventure. Erik, par son approche pansexuelle* du *fist**, tente également de montrer que cette pratique est accessible à tout individu (sachant que la pratique est souvent attribuée aux « homos » ou aux amateurs de jeux *kinky**).

Il ne s'agit pas à proprement parler d'un désir de conversion de la population⁴¹⁴ mais d'une volonté d'enjoindre tout bon entendeur à l'émancipation ou, au moins, de faire évoluer certaines représentations concernant cette façon de vivre sa sexualité.

Je me demande alors si ce titre d'artiste, ou plutôt ses effets secondaires ne contrarient pas cet objectif. Dans quelle mesure un normos* pourra (voudra ?) se comparer à ces personnalités ? À ces artistes excentriques, à ces personnages qui semblent tout droit tirés de la fiction ?

Il se pourrait bien que le surplus de marge de manœuvre potentiellement tiré du titre d'artiste, soit au prix du maintien de leur personne dans une certaine marginalité, un « hors du commun », d'où un renforcement de cette distinction entre un « eux » et un « nous » ? De ce fait, le choix de vie sur le plan professionnel n'est-il pas un frein à leurs volontés politiques ? À quel point cela peut peser sur la portée de leurs propos ? Je n'ai pu mesurer l'impact de ces ouvrages sur la population et leur potentiel émancipateur. Cela réclamerait une étude à part entière auprès des consommateurs des artefacts. Toutefois cela constitue une hypothèse de plus, une limite potentielle aux objectifs révolutionnaires de la population.

c/ Expertise ou phase qui réduit le champ de l'exploration

Grâce à la publication de leurs artefacts, je constate que les informateurs sont également considérés comme des experts par certains consommateurs. J'en veux pour preuve qu'ils sont régulièrement sollicités comme tel par les médias qui les invitent à donner leur avis d'expert sur certaines questions touchant à la sexualité. Par exemple, il a été ainsi demandé à Catherine de rédiger la définition du sadomasochisme dans *Le dictionnaire de la sexualité* dirigé par Janine Mossuz-Lavau (2014). La dame est également souvent sollicitée par les médias, afin de parler de sa vie et surtout de ces « cérémonies ». Il en va de même pour Gala Fur. Elle a, par exemple, été interviewée sur la question du BDSM* sur France Culture. Elle était également invitée comme

⁴¹⁴ Nous verrons en partie 3, chap. I, 1/ que selon la conception de certains informateurs la conversion à proprement parler n'est pas possible.

intervenante et experte aux *munchs** parisiens. Ayant révélé leurs pratiques au grand jour, les médias s'intéressent à eux (pour le meilleur comme le pire) et contribuent ainsi à ancrer leur statut d'expert ainsi que leur personnage. Ils augmentent ainsi leur visibilité, leur attractivité ?

Nous avons vu précédemment que les artefacts servent souvent d'hameçon : ils attirent les personnes en résonance vers les créateurs. Or, si ces personnes prennent contact avec les créateurs ce n'est pas tant pour les initier à leurs propres jeux, ou pour composer avec eux de nouvelles fantaisies que pour être initié par un expert/un personnage atypique, à une sexualité particulière. Bon nombre d'entre eux prennent ainsi contact avec les informateurs en vue d'expérimenter la sexualité de ces derniers. Il m'apparaît qu'avec la création et diffusion des artefacts et du personnage, naît un concept sexuel, ce qu'on appelle couramment un « style » en arts. C'est une façon de penser, de faire et de vivre la sexualité : une sexualité « façon Étienne Liebig » ou « à la Jeanne de Berg » que certains sont désireux de découvrir.

Il s'avère, qu'être connu et reconnu comme expert de son propre style sexuel peut marquer un tournant dans le parcours sexuel : il n'est plus nécessaire de « chasser », les volontaires viennent d'eux-mêmes. C'est ce que j'ai pu constater grâce à Pierre qui a gagné très récemment en reconnaissance concernant ses performances et sa pratique du *Shibari**. Il évoque ce mouvement de personnes curieuses venant vers lui et souligne l'impact que cela a sur sa sexualité :

Je m'en rends compte que depuis un an, un an et demi... les personnes que je rencontre, c'est pas par hasard ! C'est des gens qui viennent vers moi parce qu'ils savent qui je suis et ça change la donne complètement. Tu vois, c'est plus moi qui... tu vois ? Comme on peut tomber amoureux d'une fille et on a envie de lui faire partager sa vie, parce que de toute façon si elle veut partager des trucs avec moi elle doit partager ça et donc je vais la convertir... C'était super, j'adorais ça en plus, ce côté, tu sais, initier quelqu'un c'est vachement sympa, ça peut prendre du temps mais en même temps on s'en fout que ça prenne du temps. (...) mais là c'est l'inverse, depuis ce moment-là j'ai rencontré des personnes, bon pour la plupart c'est des gens que j'ai rencontrés juste une fois ou deux comme ça, mais c'est des gens qui viennent vers moi en sachant

exactement qui je suis. Donc t'as plus l'impression qu'ils ont envie de se payer un *trip** tu sais...

L'initiation a toujours plu à Pierre. Nous verrons d'ailleurs que c'est une forme de plaisir à part entière qui est partagé par la majorité des informateurs. Or, en l'occurrence, il ne s'agit pas là d'initiation telle que Pierre la conçoit et l'aime. La formule « ils viennent se payer un *trip** » est parlante. Il a le sentiment que ces individus viennent à lui comme on va au manège, en sachant très bien ce qui va se passer, ce qu'ils veulent, ce qu'ils attendent. On retrouve un petit quelque chose de l'effet zoo mentionné dans la méthodologie. En outre, le fait que ces personnes soient volontaires, désireuses à ce point d'expérimenter son style, brise la magie de l'initiation qui, idéalement, est faite de doutes, de troubles, de risque de rebuffades. De ce point de vue, il est moins question d'initiation que de consommation : ces personnes attendent de Pierre de faire du Pierre (ou en tout cas ce qu'ils pensent être une sexualité « à la Pierre »).

Souvenons-nous également que Catherine dit n'avoir jamais eu à « rechercher » des acteurs pour ses « cérémonies ». C'est, entre autres, parce que ces derniers venaient spontanément à elle. Comme elle le disait si bien en entretien :

En général ce n'est pas par hasard qu'on s'adresse à moi. Ce n'est pas par hasard, c'est parce qu'on sait ! On me connaît maintenant et donc si on s'adresse à moi c'est qu'il y a quelque chose, un intérêt.

Ces personnes sont intéressées et ce qu'elles désirent, c'est une plongée dans son univers. Enfin, Étienne, dans une citation précédente, évoquait l'attraction liée à son statut d'homme de radio et précisait que :

Du coup, avec la radio et le prestige, ça inverse les choses, et donc du coup je me fais plus draguer que je ne drague !

C'est un peu comme si certains experts avaient officiellement pour fonction sociale de diffuser leurs connaissances, leurs savoir-faire dans la population, ce qui normalise d'une certaine façon leur activité.

Le fait de rencontrer de nouveaux partenaires potentiels disposant potentiellement de matière nouvelle, de connaissances, de fantaisies, d'outils propres, peuvent contribuer à l'exploration du champ des possible. Néanmoins, je me questionne : dans quelle mesure cette reconnaissance comme expert et le fait d'être courtisé pour initier autrui à « son style » contribue à enfermer les informateurs dans leur propre style, réduisant ainsi la dynamique exploratoire ? Les informateurs sont déjà limités par leurs goûts et surtout leur absence de goût pour certaines expériences, choses qui se précisent avec le temps et l'expérience, mais il est possible que ce phénomène vienne encore renforcer ce carcan tout personnel.

J'émet ainsi l'hypothèse que la publication des artefacts associé à la médiatisation contribue à la reconnaissance d'une expertise ainsi que d'un style de sexualité qui leur est propre et, si ces derniers profitent de l'attraction que cela génère auprès des consommateurs, il y a de fortes probabilités qu'ils réduisent leur champ d'activité, qu'ils se retrouvent bloqués dans leur territoire de prédilection. C'est un frein possible à l'exploration.

On peut également se questionner sur le travail de conceptualisation de ses goûts par ces experts, notamment lorsqu'ils sont sollicités par les médias pour en parler : est-ce que cela ne contribue pas encore davantage à la structuration (et donc la limitation) de leur champ d'activité ? Peuvent-ils encore s'écarter de ce personnage maintenant connu du grand public sans perdre en légitimité et en tolérance vis-à-vis de leurs pratiques ? Ne profitent-ils pas également d'une certaine marge de tolérance justement parce que le public à le sentiment, maintenant, de les connaître, de les cerner et donc de pouvoir appréhender leurs comportements et les anticiper ?

Être connu et reconnu, et attirer ainsi des personnes en résonance jusqu'à soi est un avantage majeur, car cela augmente les chances que l'expérience soit plaisante pour tous, comme nous le verrons sous peu. Pour autant, j'ai l'impression que cela marque la fin d'une période d'anonymat, ce qui impacte fortement les relations : les individus savent à quoi s'attendre avec ces personnes, il n'y a plus autant de suspens et donc de jeu. En outre, je me demande si, une fois connus et convoités, les informateurs continuent à se prêter aux fantaisies d'autrui comme au début ? Pratiquent-ils encore l'immersion ? Dans quelle mesure sortent-ils encore de leur zone de confort ?

C'est pour toutes ces raisons, hypothétiques, que je suis amenée à penser que l'exploration du champ des possibles s'amoinde avec le temps et notamment la reconnaissance sociale. Par la suite, il serait plutôt question d'approfondissement, spécialisation d'un style personnel. Cette intuition s'appuie également sur la conception de Turner selon qui le liminoïde, comme le liminal, est forcément temporaire : au bout d'un certain temps tout phénomène sauvage finit par se structurer. Ce point mériterait de retourner sur le terrain pour être approfondi.

Si on s'en tient à ces hypothèses, ce ne sont pas uniquement eux, mais également la société, autrui, qui contribuent à normer et réduire leur champ des possibles en leur donnant un rôle particulier dans la société : être ce qu'ils sont, ou du moins ce qu'on connaît d'eux, et ce au nom de la culture ?

2/ Je t'aime, moi non plus : quand les informateurs prennent leurs distances avec les communautés érotiques

Il y a un autre point commun à la population que je n'ai pas encore abordé jusqu'à présent, il s'agit de la prise de distance vis-à-vis des communautés érotiques qui, par le passé, ont apporté soutien, espace de liberté et bienveillance à ces aventuriers. Le rejet est présenté parfois comme unilatéral (de leur seul fait) ou bilatéral (une rupture commune). Plusieurs communautés sont concernées : le milieu gay parisien et le milieu BD/SM* parisien, mais aussi européen et américain. La population ne prend pas seulement ses distances vis-à-vis des normos*, ils le feraient également envers leurs pairs. Mais pourquoi ?

Tous les informateurs n'ont pas forcément côtoyé ces communautés érotiques. Mon propos va par conséquent se concentrer sur six membres de la population qui ont

fréquenté l'un ou l'autre de ces milieux : Gala, Berlin Tintin, Pierre, Jeanne de Berg, Ilo et Hugo. Ilo et Hugo ont fréquenté la scène parisienne, de même pour Pierre, Gala, et Jeanne de Berg qui ont également découvert des milieux BD/SM* à l'étranger⁴¹⁵. Erik (Berlin Tintin) quant à lui, a fréquenté avec assiduité le milieu gay parisien. Christelle a également évolué dans le milieu BD/SM* parisien, mais elle ne fait pas montre de la même prise de distance vis-à-vis des soirées ni de la population en présence⁴¹⁶.

Afin d'aborder cette prise de distance, ainsi que les raisons qui la motivent, je vais présenter les différentes critiques formulées à l'égard des milieux et/ou des individus qui les composent. Nous verrons qu'étonnamment ces critiques se rejoignent, qu'il s'agisse des milieux BD/SM* ou du milieu gay parisien. Je montrerai que cet éloignement est lié à leur goût pour le liminoïde qui se fait norme et donc limite. Je tenterai également une interprétation concernant la cartographie des normes en matière de sexualité, car cette double marginalisation a de quoi questionner : sommes-nous face à une démultiplication des structures et systèmes normatifs en matière de sexualité ?

A/ Les critiques adressées aux communautés BD/SM*

a/ Population « lisse » et lissage de la pratique

Gala Fur se montre critique à l'égard d'une part grandissante de la population du milieu BD/SM* qu'elle nomme les « BDSMeurs ».

Elle m'explique qu'il s'agit d'individus, présents dans le milieu BD/SM* Français, qui ont pour particularité de parler beaucoup de normes et de porter un grand intérêt aux questions éthiques (notamment lors de *munchs**). C'est un point qui les questionne tout particulièrement. Ils se demandent « comment bien faire », ce qui pourrait sembler étonnant si l'on considère, comme Gala, que le SM* est un concept qui incite à prendre congé des normes et à expérimenter de nouvelles choses. La question première serait

⁴¹⁵ Jeanne de Berg dit avoir visité le milieu SM* américain, Pierre a découvert les soirées européennes et Gala semble s'être également intéressé à la scène anglaise.

⁴¹⁶ Elle peut se montrer critique envers les pratiquants du BDSM* mais cela n'est pas lié à un milieu en particulier, c'est lié à toute personne qui s'adonne à ce type de jeu alors qu'il n'est pas « sain ».

plutôt « qu'est-ce qu'il m'est possible de faire dans cet espace de liberté ? » C'est un écart qu'elle relève et qui, selon elle, les sépare.

Elle reconnaît également à ces « BDSMeurs » des pratiques « lisses » :

(...) il y a toute cette masse maintenant un peu indifférenciée qui fait du jeu de rôles, de *bondage*, qui se mettent des tatouages, etcetera, etcetera. Bon c'est une espèce de masse comme ça avec des pratiques lisses et finalement, assez superficielles, mais... Bon le noyau dur est, le noyau dur SM* existe et existera toujours, ça, ça ne change pas. Simplement, peut-être qu'ils retournent aussi, comme d'habitude dans les eaux profondes le SM* a toujours aimé être un peu *underground*... sous-marin.

Et si ces individus ont des pratiques lisses c'est notamment parce que leur intérêt ne repose plus sur la transgression, il est ailleurs :

Aujourd'hui les gens du BDSM* ont envie de se sentir marginaux. Pour moi le BDSM* est en train de devenir dégriffé, ils dégriffent, lissent, il a perdu... hum, il a perdu ce que le SM* avait, le BDSM* d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec le... SM*.

Avant d'analyser ces propos, il est intéressant de noter que ce concept de « BDSMeurs » est issu du nouvel acronyme « BDSM* » (*Bondage/Discipline, Domination/Soumission, Sadisme/Masochisme*) qui a progressivement remplacé celui de « SM* » (*Sado Masochisme*). Changer de mot, d'acronyme c'est laisser présumer un changement de concept, qui semble effectif pour Gala.

D'après ce que j'ai pu en saisir à travers l'avant-propos (rédigé par Véronique Bergen) et la 4^{ème} de couverture du *Dictionnaire du BDSM* (Fur 2016), la différence se situe sur deux axes selon elles. D'une part le BDSM*⁴¹⁷ se distingue du SM* par une diversification des pratiques (voir un rassemblement anciennement dissocié⁴¹⁸) :

⁴¹⁷ Pour plus de détails, voir l'entrée « BDSM* » du glossaire où je tente de présenter la différence entre les deux mouvements.

⁴¹⁸ Rigaut ne parle pas de BDSM* mais de « galaxie *Fetish* » afin d'évoquer ces mêmes-soirées et relève que : « dans le maelström *Fetish* contemporain, ces déviances sont invitées à fusionner avec une multitude de subcultures hétérogènes qui révèlent ici toute leur plasticité, au prix peut-être d'un brouillage de leurs identités propres : celles du Manga, celle du *body art*, celle du cyber-punk, ou bien encore celle

(...) ce continent mystérieux inclut désormais les fétichismes, le bondage (shibari) et le body-activisme. (ibid. : 4^{ème} de couverture)

D'autre part, la transition du SM* au BDSM* est également marquée par un « passage de l'ombre à la lumière » (ibid. : 3) et donc la perte de la « valence transgressive » de la pratique, comme le précise Bergen. Elle ajoute :

Dégriffé, rendu inoffensif, le SM assiste au devenir conformiste de la transgressions qui lui est inhérente. (ibid. : 5)

Le BDSM* serait alors une forme de SM* normalisé, désamorcé. Cela signifie-t-il que la norme de la structure dominante a également bougé et que le SM* serait devenu une pratique « normale » ? Nous y reviendrons plus tard.

Pour le moment, retenons que Gala Fur fait visiblement une distinction entre une pratique passée, le SM*, et une pratique plus récente, le BDSM*. Les BDSMeurs sont en conséquence une nouvelle population, distincte de ceux qui s'adonnaient au SM*, dont elle se reconnaît.

Rigaut fait également une distinction entre ce qu'il nomme des pratiquants « authentiques », adeptes d'un SM* reposant selon lui davantage sur « la reformulation douloureuse d'un trauma que l'élaboration d'un jeu de plaisir qui motive l'acteur. » (Rigaut 2004 : 7) et « un ensemble de pratiques plus *soft* sur le plan physique, parfois totalement conceptuelles (...) regroupées sous l'appellation BDSM (bondage, domination, soumission, masochisme). » (ibid : 12). Cependant, nous verrons dans la troisième partie de ce travail que, si Gala se distingue des BDSMeurs on ne peut pas pour autant la classer dans la catégorie des « authentiques » puisqu'elle les reconnaît également et s'en distingue subtilement de sorte à conserver une certaine ambiguïté (Cf. Part. 3, chap. I, 2/).

du Rock industriel ou de la littérature gothique pour n'en citer que quelques-unes. L'univers des plaisirs *hard* participe désormais d'une configuration disparate d'esthétiques, de pratiques, de représentations et de savoirs. Il se caractérise par son aptitude en quelque sorte « post-moderne » à l'extériorisation et à la synthèse de formes culturelles jusque-là relativement étrangères les unes aux autres. » (Rigaut 2004 : 10-11) Il souligne ainsi la mixité nouvelle de ces soirées.

Par « lisse », « superficiel » et « jeu de rôles » Gala pointe finalement le fait que ces nouveaux pratiquants, par leurs jeux, n'irritent plus rien ni personne. Pour Gala ce que les « BDSMeurs » font ne relève pas du SM* dans la mesure où ils ne semblent pas motivés par le tiraillement des normes via l'expérience individuelle et la remise en question du système dominant, mais l'acquisition d'un autre système de normes en vue de faire partie d'un groupe marginal, attractif et valorisant. D'après l'informatrice ces individus cherchent avant tout à acquérir une identité, d'où sans doute la référence au tatouage : ils cherchent une marque qui les distingue de la masse.

Elle reconnaît d'ailleurs à beaucoup de membres du milieu un certain « narcissisme », autrement dit une attention toute particulière portée à soi et à la présentation de soi. En somme, ces individus sont centrés sur eux et sur le modelage d'une identité qui, d'après leurs critères, les mettra en valeur⁴¹⁹. En somme, ils ne font « que » jouer⁴²⁰ et ont perdu toute perspective politique. Ils jouent pour eux et uniquement pour eux.

Par ailleurs, il est intéressant de relever qu'elle attribue à ces individus des qualificatifs typiques des normos*. Elle parle de « masse indifférenciée », ce qui est le propre des normos* de par leur silence. Dans un autre passage d'entretien elle présente également les BDSMeurs comme des « bobos », contraction de « bourgeois bohème ». Difficile de dire ce qu'est précisément un « bobo » pour Gala, elle précise toutefois que la plus grande caractéristique de cette population c'est d'être « bien-pensante », ce qui fait écho avec cette « bourgeoisie », dépeinte précédemment (Cf. Part. 2, chap. I, 1/) à ces normos* qui s'attachent aux « bonnes pratiques » et qui tendent à dominer via leur (apparente) orthodoxie. Cela pourrait d'ailleurs éclairer la recherche de normes et d'éthique des BDSMeurs, soulignée par Gala.

Ainsi cette population se rapproche sensiblement des normos*. Précisons également que Gala lie l'arrivée de cette « masse » dans le milieu BD/SM* Parisien avec la parution en France du roman à succès *Cinquante nuances de Grey* (James 2014). Il est intéressant

⁴¹⁹ Notons que, même si c'est apparemment par la négative, la marginalisation reste une façon de se distinguer de la masse, notamment de ces normos*. Cela peut alors être désirable s'il importe à l'individu de se distinguer de la masse. Octavio Paz explique d'ailleurs que le XX^e siècle est celui où la transgression est la norme, il est alors normal d'être *kinky** ? (Paz 1976).

⁴²⁰ Si toutefois il est possible de juste jouer, autrement dit de jouer un jeu qui ne susciterait aucun changement significatif pour l'individu et le monde.

de mettre en parallèle les observations et interprétations de Gala avec le constat de Philippe Paoli⁴²¹ qui confie dans un article portant sur le *Shibari**:

Tout d'un coup on a vu débarquer les vanilles⁴²².

« Vanille* » est le terme employé dans ce milieu pour désigner le reste de la population, non-adepte du SM*, les normos* en somme⁴²³. Ces derniers sont manifestement venus envahir leur milieu. Cela enjoint à supposer que ces BDSMeurs sont des normos*, fraîchement investis dans ce milieu, et qui ont manifestement du mal à se fondre dans la population d'habitues⁴²⁴.

Les critiques de Jeanne de Berg, ne visent pas tant la scène BD/SM* française que la scène américaine. Lors d'un voyage à New York elle s'est intéressée à la pratique SM* sur place (principalement professionnelle et associative, car accessibles). Elle s'est aperçue de nombreux écarts avec sa propre conception de la chose qui ont suscité surprise et désappointement.

Dans *Petit carnet perdu* (De Berg 2007) elle constate que l'aspect thérapeutique du SM*, qu'elle reconnaît, s'est fait « justification » de la pratique. Selon elle, cette tendance a « pénétré, bien au-delà de la sphère commerciale, les pratiques privées du s.m., devenu une méthode parmi d'autres d'épanouissement personnel, une recette singulière, à ne pas négliger, de remise en forme, paradoxalement favorisée par le visage double du puritanisme ambiant : non pas, bien sûr, par sa face austère, pour qui sexe et s.m. ne sont que salissures, mais par l'autre, l'aimable, plus riante, qui les blanchit et les rend, une fois nettoyés de leurs troubles suspects, tout à acceptables par des esprits déjà imprégnés de soucis hygiénistes (d'où découle sans doute la sexualité considérée comme une gymnastique d'entretien, que reprochait fort à ses amantes *wasp* un prix Nobel de littérature). » (ibid. : 67-69)

⁴²¹ Chargé de l'accueil de L'école des cordes, abrité par la boîte BDSM* nommée *Cris et chuchotements*, lieu important de la scène parisienne.

⁴²² <https://www.streetpress.com/sujet/1428327533-place-des-cordes-shibari-paris> (dernière consultation le 18 mai 2018).

⁴²³ Ils parlent également de « vie vanille* » pour faire référence aux temps de vie durant lesquels l'activité BD/SM* n'a pas lieu d'être. Cela concerne principalement les temps de travail et temps de famille pour certains.

⁴²⁴ Notons que tout individu a été normos* avant de devenir *kinky**, ne serait-ce que par obligation.

Elle développe plus loin une liste de tout ce qui l'a fait « tiquer » dans la pratique de ces derniers (ibid.).

Tout d'abord, la pratique est présentée comme un jeu ludique, « drôle »/ « joyeux », voire « enfantin » renvoyant « à la formule, répétée à l'envi, aux allures d'injonction : « *Sex is fun.* » » et dont « les accessoires s'appellent d'ailleurs jouets (*toys*) » (ibid.). La pratique est donc présentée (non naïvement)⁴²⁵ comme un jeu innocent, sans conséquence, ou du moins sans effets considérés néfastes.

Elle précise justement que les seuls effets de la pratique, telle qu'elle est vécue/présentée par les congénères américains sont des effets bénéfiques, ou du moins des effets acceptables, louables aux yeux d'une société américaine puritaine. Elle précise également que les réunions organisées par les associations sont faites de sorte à générer « une atmosphère conviviale qui ne dérange personne (...) il s'agit seulement de s'en retourner *happy*, bien dans sa peau, après des échanges qui peuvent éventuellement se limiter à la conversation » (ibid.). En somme, ces derniers présentent une pratique qui n'agresse en rien la structure dominante notamment parce qu'elle tend à s'inscrire dans sa logique.

Le fait qu'elle évoque l'hygiénisme dans la citation précédente est significatif. C'est là une référence directe à la branche médicale qui se préoccupe de la prévention des risques sanitaires par l'adoption de certaines normes dites « d'hygiène » (exemple : lavage des mains, gestion de l'alimentation). En somme, c'est une science qui vise à préserver la santé et le bien-être des individus. Principe important pour toute société capitaliste, car un individu en bonne santé (heureux de surcroît) est un individu productif, rentable. Cette approche du SM*, développée par les pratiquants américains, est ici présentée comme soumise (de plein gré) aux normes dominantes au lieu de les remettre en question. Elle pointe ici une tendance à l'assimilation, une volonté de justifier la pratique aux yeux des dominants et d'être acceptés, normalisés, d'être finalement en accord avec les normos*. Il n'est plus question d'être transgressif, irritant.

Elle note enfin qu'il y a effacement de toute prise de risque. Effectifs comme symboliques, physiques, psychiques ou sociaux, les risques sont évincés. Elle découvre

⁴²⁵ Je précise cela, car m'inscrivant dans la veine de Turner et non de Caillois, les jeux n'ont rien d'innocent, ils peuvent au contraire générer des révolutions, l'air de rien.

un « s.m. « sans mal » et pour tous » où « l'adepte, quel qu'il soit, quoi qu'il fasse, n'est jamais jugé dans ses activités » (ibid.). La pratique est d'autant plus sécurisée que les associations « proposent des séances éducatives et des ateliers où l'on vous enseigne le « comment faire » d'un « s.m. sans larmes » » (ibid.). Pourtant la dame n'est pas pour une prise de risque inconsidérée. Nous verrons plus tard qu'elle a une éthique et qu'une mise en danger trop importante d'un partenaire peut être considérée comme une erreur, une faute grave. Toutefois elle ne fait pas la promotion d'une pratique sans risque. Il y a, pour elle, toujours une part de risque⁴²⁶, de hasard, c'est d'ailleurs ce qui fait l'aventure.

Elle ajoute que ces regroupements associatifs sont d'ailleurs « plus proches d'amicales que de cénacles fermés ou de confrérie secrètes » (ibid.). Autrement dit, il n'y a même pas un effort de mise en scène visant à générer une crainte, un trouble. La pratique est neutralisée et, de ce fait, ce SM* ne laisse plus de place à l'érotisme :

qu'est-ce qui se perd dans cette omniprésence du « *mens sana in corpore sano* » où, clair, joyeux, naturel, débarrassé de ses aspérités, s.m. signifie avant tout s(anté) m(entale) ? Ce qui, là, n'a d'évidence pas sa place : l'érotisme. L'érotisme s'accommode mal de la transparence sans mystère. Il préfère le clair-obscur, le montré-caché, l'entre-deux, les ombres tremblées, les non-dits ; il joue avec le risque et le malsain, la palpitation des excès, les émotions du voilé-violé, les tensions proches de la rupture. Il craint par-dessus tout le *fun*, le « pour rire » bon enfant et sans façons. Son rire à lui ne dépend pas, il inquiète. Équivoque, ambigu, l'érotisme est, comme la peinture « *cosa mentale* ». » (ibid.)

Rappelons qu'« érotisme » est le terme employé par les informateurs afin de faire la distinction entre leurs pratiques et celles des autres, les normos*. S'il n'y a plus d'érotisme dans cette pratique cela signifie-t-il qu'il s'agit d'une pratique normale ? Est-

⁴²⁶ Dans *Cérémonie de femmes*, elle dit avoir « l'impression d'assister à des jeux d'enfants. » (De Berg 1985/b : 170) en observant les activités érotiques de deux de ses invités, mais aussitôt elle ajoute : « Quelle différence, en fait ? La conscience de l'enjeu ? Les leurs seraient inconsciemment pervers, les nôtres délibérément, toute la différence tenant justement dans ce « délibérément »... que se passait-il donc dans la tête de ce garçon de onze ans quand il a tué, récemment, de quarante-huit coups de couteau, en jouant, sa petite compagne de huit ans ? » (ibid.) Elle pointe ici le fait qu'il y a des enjeux à ces jeux. Autrement dit, ces activités ne sont pas anodines, notamment parce que cela revient à s'adonner à un comportement jugé « pervers ». C'est se mettre en danger, ne serait-ce que sur le plan social.

il question d'une sorte de SM* de normos* ou, du moins, d'un SM* fait pour les normos* ? Pour les séduire ?

Pour résumer, ce qui est reproché aux pratiquants américains, aussi bien dans le domaine professionnel, associatif que privé, c'est finalement la désertisation de la pratique par sa neutralisation (pas d'effets) et son adhésion (sa soumission ?) à des normes dominantes de santé et de bien-être. Cette bombe avec laquelle Jeanne de Berg, comme d'autres, aimait à jouer, ces pairs l'ont désamorcée. Tout l'aspect liminoïde semble évincé ou, au minimum, invisibilisé par un effort de mise en scène, une assimilation du SM* à un jeu anodin. Jeanne de Berg ne pointe pas l'impact de tout cela sur la créativité, la possibilité d'expérimenter sa liberté. On devine toutefois, à travers ses propos, une structuration importante des pratiques de la communauté SM* américaine, dynamique qui réduit nécessairement le champ des possibles.

Il est intéressant toutefois de souligner que Jeanne de Berg ne nie en rien l'aspect potentiellement thérapeutique, bénéfique de la pratique. Elle ne manque pas de le souligner régulièrement dans les récits de ses aventures. Le problème ce n'est manifestement pas le fait de reconnaître ou non le potentiel thérapeutique du SM* mais plutôt le fait de réduire la pratique à ce seul (et noble) objectif ou de se servir de cet argument afin de justifier, légitimer la pratique, de la rendre acceptable... Façon de faire les yeux doux aux normos*.

En ce qui la concerne, Jeanne de Berg ne met pas autant en avant ces aspects thérapeutiques/sains/ludiques. Elle opte pour une tout autre mise en scène : un SM* obscur, inquiétant, sérieux... cérémoniel. Sa mise en scène vise à mettre davantage en relief l'aspect risqué, impactant, trouble de la pratique. Dorénavant je parlerai de *wild* afin d'évoquer cette mise en scène d'une pratique inquiétante, limite, dangereuse. Mise en scène qui ne doit pas être confondu avec l'acte liminoïde car justement, dans ces cas, il s'agit de donner le sentiment que l'acte est liminoïde, par la performance du *wild*, mais rien n'atteste que l'acte irrite tant que cela les normes du système dominant...

Opérer cette distinction amène d'ailleurs à se questionner : pourquoi en rajouter ? Si le SM* est fondamentalement risqué, transgressif, pourquoi doubler l'évidence par de la mise en scène ? Peut-être que cela n'est pas/plus aussi évident. Le SM* n'est-il plus une

pratique transgressive ? Nous y reviendrons. Retenons pour le moment que ces pairs américains n'ont manifestement plus d'intérêt à la transgression, effective ou jouée, et que Jeanne de Berg leur reconnaît une tendance à l'assimilation à la structure dominante. On retrouve là cet aspect « lisse » évoqué par Gala, l'idée d'une pratique qui ne serait plus qu'un jeu, une activité purement ludique ou, pire, qui serait au service du système, de la confirmation et du maintien de ses normes et valeurs. Cependant on ne sait pas vraiment qui sont ces pairs, s'il s'agit de nouveaux venus dans ce milieu (comme cela semble être le cas de ceux présentés par Gala) ou s'ils le fréquentent depuis déjà un certain temps.

b/ La problématique de génitalité comme marqueur de la structuration et de la normalisation du milieu

J'ai été étonnée d'entendre des critiques récurrentes à l'encontre de la génitalité dans le milieu BD/SM* Parisien, alors que les informateurs ne se montrent pas fondamentalement récalcitrants à la pratique, notamment dans les soirées privées. Notons que nombre de passages des romans de Gala Fur mêlent pratiques SM* et génitalité. Ilo et Hugo n'interdisent pas la génitalité dans leurs soirées (les soirées ont même lieu dans un club échangiste) et regrettent même que cela soit le cas dans d'autres soirées⁴²⁷. Pierre quant à lui fait part de son incompréhension face à ces adeptes du SM* qui distinguent SM* et génitalité, parce qu'ils ne reconnaissent pas leurs pratiques comme une pratique sexuelle (un peu comme la population rencontrée par Newmahr 2010a/, 2010/b) et/ou parce qu'ils ont évincé toute dimension génitale de leurs pratiques. La génitalité est un outil comme un autre, un moyen de faire varier les situations, de générer des émotions fortes.

Ce qui pose problème finalement, ce n'est pas tant la génitalité que le focus sur la génitalité.

En effet, Gala se dit gênée par la présence d'échangistes dans le milieu BD/SM* Parisien et précise ne plus aller à *Cris et chuchotements*⁴²⁸. D'après elle, ils sont de plus

⁴²⁷ Ils ont cité notamment les soirées d'une certaine maîtresse K où, même si rien n'est stipulé sur le site de l'organisatrice, toute activité génitale serait proscrite.

⁴²⁸ Célèbre boîte SM* parisienne.

en plus nombreux à fréquenter la boîte SM* depuis peu⁴²⁹. Les échangistes sont les individus qui se rendent généralement en « club échangiste » en vue d'avoir des rapports génitaux soit avec d'autres partenaires que leur partenaire privilégié, soit des rapports génitaux exhibés sous les yeux d'autrui, soit toujours des rapports génitaux, mais à plusieurs. La génitalité est par conséquent au centre de leur activité sexuelle et elle est connue pour cela.

Il est intéressant par ailleurs de noter que ces échangistes sont souvent comparés, voire considérés, comme des normos*.

Dans *Les soirées de Gala* (Fur 2003), par exemple, la dominatrice* reproche à des hommes de toucher des femmes en cage lorsqu'il est inscrit « ne pas toucher » ou, mieux, d'applaudir à la fin d'un jeu, comme s'il s'agissait d'un spectacle. Ils cassent ainsi le *trip** et se mettent sciemment ou non en posture de spectateurs venus au zoo⁴³⁰. Ces comportements qui contreviennent au bon déroulement des jeux en soirée, sont présentés par Gala Fur comme ceux de « goujats ordinaires », autrement dit typique de certains normos*, et sont associés aux mœurs des échangistes :

Ces lourdauds devaient fréquenter le club lors d'activités échangistes. (ibid. : 63)

Il faut dire que l'une des principales problématiques sécuritaires en soirée consiste à gérer les hommes venus exclusivement pour « baiser ». C'est en tout cas ce qu'ont souligné Pierre et Hugo lors des entretiens. D'après eux, ce sont ces individus précisément qui vont avoir des comportements insistants, irrespectueux. Or, ces derniers sont souvent considérés par Hugo comme des normos*, par Pierre comme des échangistes, qui auraient confondu la soirée BDSM*/*fetish** avec un « bordel » ou une soirée échangiste. Hugo tente de décourager cette population de venir dans leurs soirées en augmentant le tarif de l'entrée pour un homme seul. Pierre m'explique en entretien que procéder de la sorte n'est pas forcément une bonne idée car « le mec qui a payé 150 balles l'entrée, il estime qu'il a droit de baiser dans le prix ! (...) les filles qui sont dans le club... ils se rendent pas compte qu'elles ont payé leur entrée, elles aussi. Ils croient

⁴²⁹ Pour des raisons économiques, le patron ouvre sa boîte à une plus large population pour subsister et faire son chiffre d'affaires.

⁴³⁰ Je fais référence ici à l'effet zoo décrit précédemment.

qu'elles font partie du club [sous-entendu qu'elles sont employées spécifiquement pour répondre aux désirs des clients], ils font l'amalgame. »

La façon la plus efficace de réguler cette population et ses comportements nous importe peu ici. Ce qu'il importe de retenir c'est :

1/que pour les deux informateurs, comme pour Gala Fur, ces individus intéressés uniquement par la génitalité (des hommes principalement) posent problème, notamment parce qu'ils sont connus pour enfreindre l'étiquette des lieux⁴³¹ ;

2/ que ces derniers sont souvent considérés comme des échangistes ou des normos*. Les échangistes seraient-ils alors des normos* comme les autres ? En tout cas, ils ont en commun, aux yeux des informateurs, cette tendance à se focaliser sur les pratiques génitales. Ils sont connus pour leur manque de sensibilité pour d'autres jeux et l'étiquette qui importent aux informateurs.

On retrouve finalement la même problématique que celle évoquée précédemment : l'invasion du milieu par des individus qui ressemblent à se méprendre à des normos*. Ou qui en sont ? Sauf que, cette fois, il s'agit non pas d'individus qui ne partageant pas les mêmes motivations à jouer, mais d'individus qui n'ont pas du tout les mêmes jeux et règles de jeu.

Le focus sur la génitalité est donc un signe qui permet de repérer d'éventuels auteurs de troubles, mais c'est également une gêne en soi. Hugo et Pierre notent que les « échangistes » présents dans leur milieu sont un peu encombrants, « chiant » et surtout qu'ils ne sont pas les partenaires les plus intéressants.

En effet, les pratiques génitales, surtout celles des échangistes sont souvent considérées comme répétitives. Elles sont peu attractives pour des personnes en recherche de variété et surtout l'extraordinaire. Pourtant il est possible de réaliser la génitalité de bien des façons différentes : les « kamasutra »⁴³² vendus dans les commerces, proposent de

⁴³¹ L'étiquette peut varier d'une soirée à l'autre (Moser 1998). D'après ce que m'ont expliqué Ilo et Hugo le respect de la volonté et des jeux engagés par autrui sont cependant deux règles fréquentes dans les soirées. Il existe, malgré tout, des soirées où, selon Ilo et Hugo, ces règles n'existent pas. Ils les considèrent alors comme peu fréquentables, dangereuses.

⁴³² Je mets des guillemets, car ces ouvrages n'ont souvent de kamasutra que le nom tant ils s'éloignent du recueil de Vātsyāyana.

multiples postures permettant de stimuler les parties génitales. Cependant cela reste apparemment redondant, assez monotone aux yeux des informateurs. À ce propos M. M. apprécie moins les séances photos qui se focalisent sur la génitalité comme il a pu en vivre avec certains amis. Selon lui cela n'offre pas d'images stimulantes, nouvelles. En somme, c'est banal, déjà vu. Par conséquent, ces individus focalisés sur la génitalité contribuent peu, voire pas du tout, à l'augmentation du champ des possibles. Au contraire, ils rappellent la norme dont tous les informateurs tentent de prendre congé.

Le plus gros souci c'est lorsque la génitalité devient une pratique récurrente, quand tout le monde ne fait plus que ça ou quasiment que ça. Les propos de Pierre permettent d'éclairer ce point. L'informateur a expérimenté un grand nombre de lieux et de types de soirées *BDSM*/fetish**, en France ainsi qu'en Europe (notamment dans des pays voisins tels que l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre). Son discours tourne toujours autour de la difficulté de trouver un lieu qui convienne à ses jeux, où il lui est possible de donner libre court à ses fantaisies et de trouver satisfaction. Pour qu'une soirée lui plaise il faut qu'elle soit propice à l'émergence de ce qu'il nomme « tension sexuelle » (le trouble lié à l'activité liminoïde), or ces lieux sont rares, il explique :

(...) la semaine passée j'étais à Zurich, dans une soirée pseudo *fetish*-SM**, les gens baisaient partout, il n'y avait aucune tension sexuelle. J'étais pas du tout excité... enfin c'est une espèce de mauvais *Kit-Kat* où t'as de la musique de merde. Bon la musique te porte un peu, tu vas au premier étage, y'a des banquettes partout... et j'ai vu personne jouer ! C'était une soirée *fetish*-SM**, alors tout le monde était en latex-cuir... (...) Les gens étaient habillés comme dans une soirée *SM**, enfin tu vois. En gros, c'est costumé. Tu mets un petit harnais de cuir parce que c'est une soirée à thème et tout ça et... y'avait aucun jeu. Les gens ne faisaient que baiser... deux par deux ! Enfin deux par deux l'un à côté de l'autre mais... tu vois j'ai pas vu un trio, j'ai pas vu des gens jouer, j'ai pas... j'ai pas vu de tension sexuelle. Parfois tu y vas y'a personne qui baise, mais y'a une tension sexuelle de dingue...

Pierre rappelle ici que la « tension sexuelle » est une affaire de jeu (et non de sexe), or du jeu il n'y en a pas à ses yeux dans la mesure où tout le monde fait la même chose : ils « baisent » tous deux par deux. Aucune variation, aucun suspens. La soirée décrite n'a

de *kinky** que le nom et l'apparence grâce aux vêtements des participants, mais derrière ces indices trompeurs se cachent finalement des comportements classiques et uniformes. La situation présentée est contraignante, il y a là un comportement dominant et toute personne qui oserait agir autrement serait visiblement déviante.

Cet autre fragment d'entretien, qui aborde une tout autre problématique, celle de la performance d'un rôle, permet d'approfondir cette problématique et de détourner temporairement le regard de la génitalité :

Pierre : Y'a trois semaines on était au *Kit Kat* à Berlin, j'attachais « A » en porte-jarretelles. J'étais en bas résille, en corset et j'ai, entre guillemets, joué au dominant dans cette tenue-là avec elle qui râlait et qui me crachait dessus. Enfin tu vois... euh... tu vois tous ces codes qui sont cassés ! Ça tu peux te le permettre dans certains endroits, il y en a très peu. Tu vas faire ça à *Cris et Chuchotements*, les gens vont te regarder d'une telle façon que tu ne le feras pas ! Du coup tu vas pas du tout te sentir à l'aise dans ce genre de jeu, parce qu'ils comprendront pas que tu casses tous leurs codes. Ils vont se dire « Bon mec-là il arrive en travelo... » Enfin pas vraiment en travelo parce que j'ai les docs [sous-entendu des Doc Martens] en dessous des bas résille, ils savent pas trop en quoi t'es habillé ! Euh donc ils savent pas très bien... ils... ouais ils veulent savoir qui est le dominant, qui est le soumis.

Rachel : Ils ont besoin de pouvoir lire la relation...

Pierre : Oui, et ils n'y arrivent pas. (...) si tu commences à faire un jeu qui est un peu l'inverse de la tenue que tu as, ils vont encore moins comprendre et euh... et si dans le jeu il y a un retournement de situation alors là ils sont complètement largués et... et donc, quand tu joues en public c'est au moins pour avoir le regard bienveillant des gens, si c'est pas une érection ou... (il sourit) mais si les gens te regardent genre « C'est quoi ce truc-là ? » Alors j'ai jamais fait, peut-être que c'est pas comme ça qu'ils le font. Mais dans des lieux comme *Cris et chuchotements* je me sens pas suffisamment à l'aise pour me laisser aller à ce genre de jeu-là, donc du coup j'y vais pas, j'y vais plus. Et quand j'allais à *Cris*

et Chuchotements je jouais au dominant, j'avais le pantalon de cuir, la chemise et je jouais au dominant.

Rachel : Et là tu te sentais à l'aise parce que ça...

Pierre : Bah je me sentais plus à l'aise parce que, parce que du coup je faisais ce que les gens attendaient de moi, mais c'est terrible, d'être dans un espace de liberté pour faire ce que les gens attendent de toi...

Il est intéressant de noter que Pierre n'a jamais vécu la réprimande puisqu'il a toujours fait ce qu'on attendait de lui. Pourquoi se limite-t-il, se contraint-il à un certain comportement, à un type particulier de tenue dans ce cas ? D'après moi, c'est parce que là-bas les comportements sont fortement codés, dictés par une communauté précise. Et s'il le sait, c'est parce qu'il observe une récurrence, une uniformité dans les comportements. Le souci c'est visiblement moins le comportement que le fait qu'un comportement soit récurrent, car il finit par faire norme. Norme qui, par conséquent, le contraint soit au conformisme, soit à la marginalité. La liberté individuelle se retrouve menacée par le risque de stigmatisation intracommunautaire que Pierre ne veut visiblement pas expérimenter.

Derrière la problématique de la génitalité, c'est peut-être la crainte d'une structuration, et de ses effets secondaires délétères pour l'expression de la liberté individuelle, qui se pose. Ce d'autant plus que des individus aux comportements proches de ceux des normos* et échangistes, centrés sur la génitalité, se font de plus en plus nombreux dans les milieux. La génitalité pourrait rapidement faire norme (c'est apparemment déjà le cas dans certaines soirées).

Notons également que l'absence totale de génitalité rebute tout autant les informateurs. Comme évoqué supra, Ilo, Hugo et Pierre ne comprennent pas pourquoi certaines soirées ou membre du milieu rejettent de façon drastique toute forme de génitalité. Ce n'est définitivement pas la génitalité le souci mais la réglementation, la normalisation des comportements, et ce d'autant plus lorsqu'il s'agit d'un comportement considéré propre aux normos* qui tend à se généraliser. Cela menace leur marge de liberté et les renvoie à ce système normatif auquel ils ont tenté d'échapper.

B/ Berlin Tintin et la rupture avec le milieu gay Parisien

a/ Résister à la normalisation

Erik atteste d'une même prise de recul vis-à-vis du milieu gay parisien, qui lui avait pourtant servi de refuge et de communauté de soutien, lorsqu'il a décidé d'assumer son orientation sexuelle. Sa critique est portée par la voix de Berlin Tintin. Il reproche à une partie de la communauté gay parisienne d'être « intégrationnistes », « javellisés », « hygiénistes » (Rémès 1999).

Avant de développer ces points notons que l'investissement du milieu gay par des individus aux mœurs de normos* ne semble pas posé de souci au porte-parole d'Erik, contrairement à ce qu'on a vu avec les adeptes du BD/SM*. Le focus sur la génitalité ne pose pas plus de souci. Il faut préciser que les pratiques présentées par Berlin Tintin sont particulièrement focalisées sur la stimulation génitale. Il importe de préciser que le fait de s'adonner à la génitalité entre personnes du même sexe implique déjà une prise de distance vis-à-vis du système dominant si l'hétérosexualité est reconnue comme norme.

En outre, certaines pratiques présentées par Berlin Tintin ont beau consister en une stimulation génitale, elles n'en sont pas moins insolites. C'est le cas par exemple du *fist fucking** : certes il s'agit de stimulation d'un orifice sexuel (et encore, pas des moindre, lorsque c'est entre hommes) mais il n'est pas question de le stimuler avec un sexe masculin ou un doigt, c'est plusieurs doigts, voire une main, voire (pour les plus courageux) un avant-bras qui va être inséré dans l'anus du partenaire. Je ne sais si cela déroge à la norme des normos*, mais je constate que M. M., cité précédemment à propos de l'ennui généré par les pratiques génitales, ne considère pas le *fist fucking** comme une pratique intéressante. Comme il me l'a confié en *off*, le *fist** donne lieu à des images beaucoup plus intéressantes, car impressionnantes, insolites. Ainsi, la pratique du *fist fucking** est certes une pratique génitale, mais elle n'est pas banale pour autant. Elle est prouesse technique et physique qui visiblement distincte des pratiques des normos* d'après les informateurs. Tout cela peut expliquer pourquoi le focus sur la génitalité n'est pas nécessairement un souci.

Dans ce cas il n'est pas question d'une population extérieure qui viendrait menacer l'équilibre à l'intérieur de la communauté ni d'une trop grande proximité avec les pratiques sexuelles des normos*, le problème est ailleurs.

J'avais déjà défloré le sujet dans le portrait d'Erik ainsi que dans la présentation de la bourgeoisie telle que la population la conçoit. J'avais notamment relevé que la fonction première de l'individu homosexuel, selon Berlin Tintin, est d'être « subversif ». C'est le rôle de la « cyber cochonne de l'espace » catégorie s'oppose à une autre qu'il nomme « intégrationniste ». Pour rappel, voici la citation où les deux concepts sont confrontés :

Contre le consensus qui bande mou. La cybercochonne de l'espace cherche à casser le conformisme ambiant. L'intégrationnisme à tout va des minorités, comme celle des homos ces dernières années, même et surtout s'il apporte de remarquables avancées tel le Pacs et patati et patata, ne doit pas faire perdre de vue que les différences et en particulier l'homosexualité sont aussi licencieuses, subversives, hystériques, purement sexuelles et trashes voire crads. Qu'il ne faut pas confondre droit à l'indifférence et droit à la différence. (Rémès 2003 : 163)

Ici l'« intégrationnisme » est également présenté comme un phénomène récent, lié à des évènements politiques décisifs pour la communauté homosexuelle tels que le Pacs (et plus récemment le « mariage pour tous »). C'est suite aux combats politiques menés par les homosexuels dans l'optique de gagner en égalité et en droits que de telles avancées ont eu lieu. Le Pacs, et surtout le mariage pour tous, offrent une reconnaissance aux couples composés de personnes de même sexe et leur permet finalement d'avoir une vie normale, une vie semblable à celle des hétérosexuels.

Une telle victoire ne peut qu'être une réussite pour une « cybercochonne de l'espace ». C'est la preuve qu'à force d'actes « subversifs » le système dominant a cédé et s'est assoupli. Cependant, il y a un revers à cette médaille : les personnes homosexuelles peuvent dès lors se sentir normales et choisir un parcours, un mode de vie normal. C'est ce que Berlin Tintin reproche à une partie de la population homosexuelle : d'avoir abandonné tout désir de « subversion », trop contents de pouvoir vivre enfin comme tout le monde. De préférer, finalement, « se couler dans le moule donc, dans la norme,

devenir, pourrait-on dire en caricaturant, aussi fades et tristes que nos amis les hétéros. » (ibid.) En somme, ces homos se veulent aussi normos* que les normos*⁴³³.

Pour Berlin Tintin, l'« intégrationnisme » consiste en l'abandon de la volonté de subvertir le système en vigueur et, pire, à adhérer délibérément aux normes dominantes. Ceux qui se soumettent aux normes dominantes sont dit « javellisés », terme que Berlin Tintin attribue aux hétérosexuels (ses normos*) comme aux homosexuels (voir citation présentée dans le portrait de Berlin Tintin partie 1, chap. II, 1/). Cela fait écho à la notion de « lisse » présentée par Gala : ces individus sont propres, nets, sans odeur ni aspérités. Plus que « javellisée » cette frange de la population gay parisienne est aussi dite « hygiéniste ». L'hygiénisme, comme nous l'avons vu précédemment, est une norme attribuée à la structure dominante, une valeur de normos*, à laquelle une part importante de la communauté homosexuelle aurait fait allégeance durant la lutte contre le virus du SIDA d'après Berlin Tintin (et notamment les membres d'Act Up⁴³⁴, Didier Lestrade, l'un de ses fondateurs, en tête).

Cette critique émerge autour du débat concernant la pratique du *bareback**, abordée par Erik à travers *Je bande donc je suis* (Rémès 1999) et *Serial Fucker. Journal d'un barebacker*, (Rémès 2003). Cette polémique est centrale dans la rupture mutuelle entre Erik et une partie de la population homosexuelle Parisienne car elle a fait émerger deux camps fondés sur deux approches différentes de la prévention du risque de contamination par le virus du SIDA.

Les homosexuels dits « hygiénistes », dans les ouvrages d'Erik, sont ceux qui vont adopter les propositions des médecins, soit l'usage du préservatif dès qu'il y a risque de contamination (pour soi ou d'autrui). Suivre cette recommandation revient à faire usage du préservatif dès lors : que le rapport implique des partenaires sérodifférents ; qu'on ne connaît pas la sérologie d'au moins un des deux partenaires ; ou encore lorsque les deux partenaires sont séropositifs, car il y a possibilité d'une surcontamination. Une personne séropositive ou adepte d'une sexualité de *backroom**, anonyme, est, de fait, condamnée

⁴³³ La normalisation de l'homosexualité, ici critiquée par Berlin Tintin, à déjà été dépeinte et pensée par Broqua et De Busscher (2003).

⁴³⁴ Importante association militant pour les droits et la reconnaissance des personnes homosexuelles qui s'est particulièrement engagée dans la lutte contre le SIDA. Il est intéressant de noter que Berlin Tintin faisait partie de cette association par le passé et qu'aujourd'hui la rupture est totale suite à la polémique autour du *bareback** que je vais développer sous peu.

au port du préservatif⁴³⁵. Des jeux tels que les plans jus* se retrouvent proscrits dans la mesure où la règle est d'éviter tout contact entre les fluides contaminants (sperme, mouille, sang) et, prioritairement, les muqueuses. Ces homos sont présentés dans les ouvrages d'Erik comme fortement critiques envers tout comportement dérogeant à cette règle nommée *safe sex**. Le désamour s'avère mutuel car, comme nous l'avons vu, certains de ces homos se montrent très critiques envers Erik et ses écrits et, plus globalement, envers tous ceux qui sont considérés comme des *barebackers**.

Berlin Tintin ainsi que d'autres homosexuels qui se disent (ou sont désignés comme) « *barbacker** » ont rejeté cette politique au profit d'une autre. Il sera d'ailleurs reproché personnellement à Erik de prôner la désobéissance à cette règle du *safe sex** en médiatisant la pratique du *bareback**⁴³⁶.

Il y a donc là deux factions qui s'opposent autour de la question de la prévention du SIDA mais le débat va rapidement se focaliser sur la problématique du *bareback** (et minoriser ainsi la problématique du *safe sex**). C'est ce que souligne Jean-Yves Le Talec dans son article « Bareback et construction sociale du risque lié au VIH chez les hommes gay » (Le Talec 2007). Selon lui, le *bareback** a généré un ardent débat entre « des militants souvent qualifiés de conservateurs, et qui militent en faveur d'une normalisation de l'homosexualité (le mariage gay), réclament un certain contrôle de la sexualité » et « les adeptes du *bareback*, qui décrivent une réalité sexuelle souvent occultée par les mouvements gay ou de lutte contre le SIDA et mettent en avant leur liberté individuelle d'opérer un tel choix. » (ibid. : 74). Le chercheur note également que, parmi les diverses motivations à la pratique ou à l'affiliation à la « subculture » du *bareback**, il peut exister « une volonté de contester et de résister au modèle gay

⁴³⁵ Emmanuelle Cosse, Philippe Mangeot et Victoire Patouillard ont évoqué la lassitude des séropositifs concernant la perspective de l'usage du préservatif à vie (Cosse, Mangeot, Patouillard 2007).

⁴³⁶ Erik se défend d'avoir fait de la propagande. Il estime avoir fait son devoir de journaliste comme il me l'explique en entretien : « j'ai dit ce qu'il se passe dans le milieu gay et moi, mon boulot, c'est toujours dire les choses telles quelles sont, en tant que journaliste ou là en tant que jeune écrivain. » Quitte à dire l'indicible. Cela fait d'ailleurs partie du principe préventif : pour pouvoir agir, se prémunir il faut avant tout savoir, disposer d'informations sur la problématique. Or, dans ce cas, le fait de dire a été présenté comme un acte d'incitation. Rien d'étonnant, dans la mesure où même la prévention des risques liés à la sexualité, via l'information, est souvent été pointée du doigt comme une forme d'incitation à passer à l'acte. Cet article du *Monde* présente cette problématique malheureusement récurrente : https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/09/22/l-education-sexuelle-a-l-ecole-suscite-des-amalgames_5358839_3232.html (dernière consultation le 17 février 2019).

dominant » (ibid. : 80). Le *bareback** à un goût de liminoïde et est devenu pour certains, suite à ce conflit, un acte politique. Nous y reviendrons.

Cette pratique controversée a en quelque sorte révélé (renforcé ?) une fracture naissante au sein du milieu gay français⁴³⁷ entre ceux qui désirent apparemment se rallier aux normes dominantes et ceux qui cherchent à les contester.

Il me semble important d'opérer ici une parenthèse intéressante pour la suite de ma démonstration, concernant la question de la prévention : ce n'est pas parce que Berlin Tintin s'oppose à cette dynamique hygiéniste qu'il abandonne toute perspective préventive.

b/ Une prévention ajustée pour une sexualité satisfaisante

Contrairement à ce que certains détracteurs d'Erik ont affirmé, son personnage n'a pas abandonné de toute forme de prévention. Je parlerai plutôt de *prévention ajustée*⁴³⁸ opérée en fonction d'un calcul gains/coûts où la satisfaction sexuelle fait poids⁴³⁹ et où seuls certains risques, considérés comme les plus importants, vont être pris en considération dans le calcul. Le personnage va ainsi développer d'autres tactiques de réduction des risques et, dans certains cas, accepter le port du préservatif⁴⁴⁰.

En effet, le personnage va avoir des rapports non protégés prioritairement avec des partenaires de même sérologie que lui (séropositif)⁴⁴¹. Il y a certes un risque de

⁴³⁷ Il parle à ce propos de « crise actuelle de l'identité gay » (Le Talec 2003).

⁴³⁸ J'emploie le terme de « prévention » bien que cela soit critiquable dans la mesure où l'informateur estime qu'il est dans une démarche préventive et que, comme nous le verrons, plus loin il n'est pas le seul à considérer ce type de démarche comme tel (Étienne Liebig fait de même).

⁴³⁹ Gabriel Girard avait déjà souligné que, pour les auteurs qui traitent de *bareback**, notamment Rémès et Dustan, « la communauté de destin qu'est la séropositivité entraîne une réévaluation des consignes de prévention : étant déjà infectés, ils optent pour des rapports sans préservatif avec d'autres hommes séropositifs. » (Girard 2014/2 : 160).

⁴⁴⁰ Le Talec a présenté le fait que les pratiques *safe** et des pratiques à risques peuvent être alternées par les partisans du *bareback**. Il précise que « le choix d'opter pour des pratiques sexuelles non protégées n'implique pas que ce choix soit systématique. Face à certaines situations particulières (sérodifférence des partenaires, par exemple), la plupart des hommes rencontrés évoquent la possibilité soit d'interrompre l'interaction sexuelle, soit de choisir des pratiques non risquées, soit d'utiliser le préservatif. » (Le Talec 2007 : 81). Se revendiquer de pratiquer le *bareback** ne signifie pas le refus systématique de toute procédure préventive concernant le risque de contamination au VIH.

⁴⁴¹ On parle alors de sérochoix /sérotriage, pratique contestable (Cosse, Mangeot, Patouillard 2007) mais qui semble particulièrement répandue chez les *barebackers**. Selon l'étude de Léobon et Frigault, les individus séropositifs contactés sur les sites *bareback** sont « 86,8 % à ne jamais ou rarement rechercher

surcontamination mais ce dernier est peu pris en considération⁴⁴² dans la mesure où Berlin Tintin se pense condamné et que les médecins peinent à présenter un discours convaincant sur la question. Il pratique donc une sélection sérologique qui, bien qu'elle soit contestable (Cosse, Mangeot, Patouillard 2007), reste une stratégie de réduction des risques (notamment de primo-contamination et donc de dissémination du virus dans la société⁴⁴³).

Cependant, bien que Berlin Tintin évite autant que faire se peut les rapports sexuels avec des personnes séronégatives, cela peut lui arriver, par désir ou amour. Dans de tels cas, Berlin Tintin a différentes façons de procéder : soit il instaure le préservatif de façon systématique, surtout lorsqu'il s'agit d'un « mari », d'un individu auquel il est lié affectivement ; soit il va suivre la politique préventive du partenaire (ou l'absence de politique préventive). Si celui-ci demande le préservatif, il l'accepte ou stoppe la relation si cela contrarie son envie du moment. S'il ne demande pas le préservatif, il accepte également. Il est rare qu'il négocie le retrait du préservatif, mais il lui arrive de tenter sa chance lorsqu'il estime que le partenaire, par naïveté ou désinvolture⁴⁴⁴, s'est déjà exposé à la contamination (exemple : sodomiser quelqu'un sans préservatif) avec lui ou quelqu'un d'autre. En somme, il négocie uniquement lorsqu'il estime qu'il est peut-être déjà trop tard.

des partenaires sérodifférents, soit séronégatifs. » (Léobon, Fergault 2007 : 99). Pour Le Talec cette tactique relève d'une « relativisation du risque » et précise que c'est là « l'argument pragmatique le plus souvent évoqué dans le contexte de relations non protégées entre séropositifs, dans une démarche plus ou moins clairement affichée de réduction des risques sexuels. » (Le Talec 2007 : 78).

⁴⁴² Girard explique ce phénomène par le sentiment de maîtrise du risque lié la mise en œuvre de diverses tactiques préventives par les individus séropositifs. Cela peut contribuer à relativiser le risque de surcontamination (Girard 2016).

⁴⁴³ Cela pourrait cependant entraîner la naissance d'un nouveau virus ainsi qu'une résistance aux traitements qui pourraient s'avérer extrêmement problématiques pour la maîtrise de l'épidémie. Mais ce sont là des problématiques macroscopiques et médicales.

⁴⁴⁴ Françoise Héritier explique sans détour que bon nombre de personnes ne se sentent pas concernées par le risque du SIDA. Elle cite les propos révélateurs d'une éducatrice : « comme ils sont mariés, et ni gays ni drogués, ils ne sont pas concernés. » (Héritier 2013 : 20). Selon elle le coupable, la personne à craindre c'est toujours l'autre et non soi. Le manque d'implication de la part de la grande majorité de la population hétérosexuelle, marié ou en couple, est le premier constat que j'ai fait en débutant mon parcours associatif. Cela n'a pas changé en 10 ans d'activité. Notons au passage que Le Talec et Welzer-Lang précisent sur le site [multisexualites-et-sida.org](http://www.multisexualites-et-sida.org) que : « S'il a été initialement décrit dans un contexte homosexuel, le *bareback** concerne aujourd'hui tout le monde, hommes et femmes, toutes sexualités confondues. La question de l'abandon ou du maintien des mesures de prévention du VIH et des MST se pose à chacune et chacun d'entre nous. » (<http://www.multisexualites-et-sida.org/prevention/bareback.html> consulté le 30 novembre 2018).

Tout cela est pensé de sorte à pouvoir continuer à vivre une sexualité aussi satisfaisante que possible⁴⁴⁵ (selon ses critères), de profiter de la vie tant que c'est encore possible. Ce qui peut s'entendre vu le contexte sanitaire peu rassurant de l'époque⁴⁴⁶. De plus, tous les risques ne sont pas pris en compte. Les risques sur le plan macro sont mis de côté, seul le risque individuel compte et, plus précisément, la primo-infection. C'est sur ce risque que se concentre toute l'attention. Il s'agit d'une approche de réduction de certains risques, ceux qui comptent aux yeux de Berlin Tintin, et non de recherche du risque zéro. Le risque zéro c'est l'objectif des agents de santé, hygiénistes, pour qui la neutralisation de l'épidémie l'emporte sur le bien-être et la satisfaction individuelle.

Il est intéressant de noter que cette façon de penser la préservation de soi et d'autrui, ajustée, qui peut sembler insuffisante, est partagée par Étienne. Il se montre également très critique envers les politiques hygiénistes (et de ce fait envers la société qui les prône). Selon lui, l'hygiénisme empêche les individus de jouer avec des matières qui peuvent s'avérer très puissantes, érotiquement parlant. C'est le cas du « caca », matière stigmatisée par les partisans de l'hygiénisme, sous prétexte qu'elle est susceptible de transmettre des maladies. Étienne Liebzig reconnaît que des risques existent, mais selon lui les politiques hygiénistes sont excessives.

Sa critique est présentée dans *Le savoir vivre des cochons* (Liebig 2011). Là encore toute prévention n'est pas évincée de la réflexion, mais elle est ajustée de sorte à permettre les jeux tout en réduisant les risques considérés comme les plus importants. En s'appuyant sur des rapports scientifiques il déduit que le jeu avec les selles est problématique uniquement lorsque le partenaire a une pathologie intestinale. Dans les

⁴⁴⁵ Erik parle de sexualité « naturelle » et de « fusion » (notamment par le partage du sperme et le contact peau à peau) avec le partenaire qui serait inconciliable avec le préservatif. Julie Deloupy et Isabelle Varescon retrouvent cette conception au sein de la population d'hommes s'adonnant au *bareback** qu'elles ont interrogé. Ces derniers « ont associé le bareback à l'idée d'une sexualité naturelle, originelle et plus libre, où la fusion avec l'autre devient possible, avec l'idée que ce type de sexualité serait plus intime et plus abouti. » (Deloupy, Varescon 2007 : 125). On reste dans une problématique qualitative concernant la sexualité. Elles précisent également que l'échange de sperme est « un élément fondamental de l'érotisme dans le bareback. » car il se fait preuve de la « fusion avec l'autre » (ibid.). Le Talec rappelle également que le préservatif peut représenter une gêne car il peut provoquer « une rupture dans le déroulement de l'interaction sexuelle, voire une contrainte gênante ou un handicap lorsqu'il interfère avec la fonction sexuelle, en perturbant l'érection ou en diminuant les sensations. » (Le Talec 2007 : 78).

⁴⁴⁶ La période tracée dans *Je bande donc je suis* (Rémès 1999) correspond à un moment où l'épidémie fait encore des ravages (1989-1999), sachant que les premières trithérapies apparaissent à partir de 1996. Les individus infectés meurent les uns après les autres suite à leur contamination, et dans *Serial fucker, journal d'un barebacker* (Rémès 2003), qui retrace la période 1999-2002, l'espoir commence à peine à poindre avec l'avènement de thérapies qui commencent à se faire efficaces.

autres cas il n'y a pas lieu de s'en priver. Pour ce qui est de l'ingestion de cette matière, d'après ses recherches, tout est une question de quantité. Erik n'est donc pas le seul à présenter une politique ajustée à travers ses ouvrages, mais il a osé le faire à propos d'une problématique sanitaire de taille, ce qui peut expliquer qu'il a subi une importante vindicte populaire tandis qu'Étienne non.

Enfin, il y a, dans cette politique, soutenue par Berlin Tintin, un principe particulièrement inacceptable aux yeux des hygiénistes (homos comme hétéros) : le fait de ne pas imposer systématiquement le préservatif dès qu'il est question de relations entre partenaires sérodifférents (su ou présumé). C'est sur ce type d'anecdotes, pourtant marginales dans les écrits d'Erik, que le débat va se concentrer au point d'effacer tous les efforts préventifs présentés dans les ouvrages (qu'ils soient légitimes ou non aux yeux des hygiénistes). Elles ont également servi d'argument pour accuser l'auteur de faire la promotion du *bareback**.

Ces récits, provocants⁴⁴⁷, révèlent un autre aspect de la politique préventive chère à Berlin Tintin : le partage de la responsabilité de la contamination⁴⁴⁸ :

Chacun est responsable de se protéger ou pas (...) tu ne peux reprocher à personne de pas se protéger et de contaminer les autres. (...) la prévention est un acte perso, que chacun doit intégrer, réfléchir et verbaliser. Il faut savoir quel est ton désir, sa force et ses limites. En quoi la peur intervient sur ton désir ? Jusqu'où tu veux prendre des risques ? En quoi ce risque d'excite ? C'est à toi de répondre » (Rémès 2003 : 81)

Il ajoute plus loin :

⁴⁴⁷ L'auteur ne s'en cache pas en entretien, il sait qu'il « n'y est pas allé avec le dos de la cuillère » comme on dit. Notons que c'est aussi son devoir en tant qu'homosexuel (d'après sa conception de l'homosexualité).

⁴⁴⁸ Girard avait déjà relevé à travers les écrits de Rémès mais aussi de Dustan cette volonté de présenter « La responsabilité sanitaire » comme « une question individuelle. » (Girard 2014 : 160). Selon lui, c'est la responsabilité qui est au cœur du débat concernant le *bareback**. Notons que la législation a tranché la question en 2006 en reconnaissant un homme coupable d'empoisonnement pour avoir contaminé plusieurs femmes alors qu'il était au fait de sa séropositivité au virus du SIDA (Borrillo 2014). Daniel Borrillo explique à ce propos que « cette décision rompt avec doctrine de responsabilité partagée laquelle permettait, par une sorte de « présomption de séropositivité », de rendre responsable l'ensemble des partenaires qui s'exposent à un acte sexuel non protégé. Désormais, le fait pour une personne, connaissant sa sérologie, de transmettre le virus du VIH à la suite de rapports sexuels non protégés est constitutif du délit d'administration de substances nuisibles. Toute transmission du VIH devient ainsi une infraction, indépendamment du consentement de la victime. » (ibid. : 92).

Chacun développe sa propre stratégie pour se protéger, en référence à une histoire personnelle n'importe quelle structure collective. Il n'y a pas de modèle, puisque la sexualité est par définition une aventure personnelle, partagée avec d'autres le temps de l'action. La conjugaison temporelle de deux histoires autonomes. On peut faire ce que l'on veut, à la condition d'agir consciemment, de savoir pourquoi on le fait. Oui aux discours informatifs, non aux discours injonctifs et répressifs. (ibid. : 173)

Il s'agit là de lutter contre la surresponsabilisation des individus séropositifs dans les cas de contamination, ainsi que de préparer la population à un risque effectif : le *bareback**. Certes, Berlin Tintin n'enjoint pas à choisir la préservation à tout prix (*safe sex**) mais il invite les individus à s'informer, à faire un choix personnel et surtout à l'affirmer lors de la négociation des pratiques préventives⁴⁴⁹.

Notons qu'il y a aussi deux épisodes de contamination volontaire, l'un attribué à Berlin Tintin et l'autre à un *barebacker**⁴⁵⁰ anonyme qui ont également attisé la polémique. Il est intéressant de relever que ces contaminations volontaires présentées dans l'ouvrage font toujours suite à des critiques proférées à l'égard des *barebacker**. Dans le premier cas, il s'agit d'un homme qui a entendu une « actupienne »⁴⁵¹ s'insurger auprès d'un barman parce celle-ci a constaté des rapports non protégés dans la *backroom** de la boîte. Il va percer la capote et la « plomber »⁴⁵². Dans le cas de Berlin Tintin, cela a lieu suite aux débats houleux durant l'« AG des PD ». Il dit :

Je suis furieux. La lave en ébullition, prête à jaillir. Déverser mes torrents. Tout brûler sur mon passage. Pour me détendre, ce soir, je sors plomber. Je me sens d'apocalypse. (...) l'envie de détruire, tuer. Tous, les uns après les autres. Pas de quartier. Les décimer, un à un. (ibid. : 142)

Ce sont des actes de révolte, voire de vengeance. Ces exemples attestent de la radicalisation de certains *barebackers**, suite aux critiques proférées à leur égard,

⁴⁴⁹ L'auteur présente des cas qui pointent la difficulté de négocier les stratégies de prévention, mais cette problématique ne transparait pas dans sa politique préventive. Les relations de pouvoir et les actes imposés, parfois par la force sont ainsi mis de côté. Se référer à Girard (2016) pour plus de détails concernant cette problématique.

⁴⁵⁰ Individu qui s'adonne au *bareback** ou qui est reconnu comme tel.

⁴⁵¹ Un militant d'Act Up.

⁴⁵² Terme employé afin de désigner un acte de contamination volontaire d'autrui.

toujours par les hygiénistes. Cela pourrait se résumer par l'adage « la violence entraîne la violence » façon, certes extrême, de pointer l'aspect invasif, délétère de ces critiques, surtout lorsqu'elles proviennent de membres de la communauté.

Ainsi le *bareback**, tel qu'il est vécu et présenté par Berlin Tintin, comprend des réflexions et des démarches concernant la prévention des risques. Toutefois, la pratique est rationalisée à une autre échelle (individuelle) et concentrée sur la neutralisation d'un risque considéré comme prioritaire (la primo-contamination). Surtout elle est conçue de sorte à maintenir une pratique sexuelle satisfaisante car le plaisir est primordial pour cet informateur (comme pour tous les autres membres de la population) surtout dans une perspective de vie réduite, menacée. Toute politique préventive qui balayerait cette problématique serait sans doute vouée à l'échec.

Afin d'éviter tout malentendu, je précise que mon propos vise à éclairer le débat et non à justifier une quelconque posture dans le débat. Les deux points de vue présentés sont discutables. En l'occurrence, il m'importe de relever que la problématique du SIDA, sa prévention, a divisé la communauté gay parisienne en deux camps et a donné lieu à deux pratiques préventives distinctes. Ces deux camps se sont construits autour d'une norme appartenant à la structure dominante : l'hygiénisme. Certains vont la rejeter et créer leur propre politique préventive tandis que d'autres vont l'adopter et peuvent ainsi être assimilés (à tort ou à raison) à des normos*. Ce d'autant plus que les critiques qu'ils font à l'égard des *barebackers** peuvent apparaître, au-delà de tout engagement sanitaire, comme une façon de dominer via l'orthodoxie et de faire ainsi allégeance au système dominant. C'est ce qui ressort de ce passage de *Serial Fucker. Journal d'un barebacker* (Rémès 2003):

Les pédégouines sont de plus en plus hétéronormatifs, hygiénistes, normatifs et aseptisés. Est-ce que les homos vont devenir aussi ennuyeux que certains hétéros ? On assiste à la droitification de l'homosexualité. Quasi réactionnaire. Les gays sont parfois des censeurs de première alors que l'homophobie régresse chez les hétéromachintrucs. Ils n'acceptent plus les discours déviants et alternatifs. » (ibid. : 213)

Les anciennes minorités se feraient encore plus normales que les normos* pour confirmer leur droit à l'indifférence ?

Cependant, toute critique, qu'elle défende la politique dominante ou qu'elle s'y oppose, est une façon de faire prévaloir ses valeurs et d'en dévaloriser d'autres. En cela, les *barebackers** via leurs critiques pourraient également faire preuve de division et de hiérarchisation. Sont-ils à l'abri d'un comportement « bourgeois » uniquement parce que les valeurs qu'ils défendent sont minoritaires ? Nous y reviendrons.

Retenons pour le moment que, comparativement aux informateurs adeptes du BD/SM*, la distanciation vis-à-vis de la communauté érotique est ici plutôt présentée comme un changement extérieur à la communauté érotique qui va modifier les comportements et aspirations des membres de cette même communauté. La structuration et la normalisation sont ici fondamentalement liées à des évolutions sociétales, à une augmentation de la tolérance de la structure dominante à l'égard de ce qu'elle stigmatisait par le passé. Il y a là un processus de normalisation de l'homosexualité qui a été renforcée par une partie des homosexuels eux-mêmes, pointant ainsi le fait que ces derniers vivaient en marge de la structure non pas par désir, volonté politique, mais par contrainte. Tous les individus homosexuels n'ont pas le liminoïde pour objectif, voire pour norme, contrairement à Berlin Tintin et son créateur.

C/ Le liminoïde comme norme et ses effets

a/ S'écarter de la norme dominante et de toute forme de structure, toujours

Les informateurs qui ont fréquenté les communautés érotiques font un constat proche : la population du milieu et le milieu lui-même est en train de changer. Que ce soit lié à un renouvellement, une hybridation de la population dans les milieux ou encore une évolution des mentalités des anciens membres, le fait est qu'à leurs yeux, ces milieux se sont structurés et normalisés.

Cette structuration se manifeste via des comportements récurrents, parfois des règlements explicites et va limiter le champ des possibles. Cela rend ces milieux bien moins attractifs aux yeux des informateurs. Eux qui voulaient échapper au contrôle social se retrouvent à nouveau engoncés dans des normes. En outre, ces normes tendent de plus en plus à se rapprocher, à calquer celles de la structure dominante dont ils ont tous cherché à prendre congé. La création de ces soirées visait d'ailleurs originellement cela, à jouir d'un espace échappant aux normes dominantes. C'est pour cette double raison que ces communautés érotiques n'apparaissent plus forcément comme des « espaces de liberté » pour reprendre la formule de Pierre.

Par ailleurs, les informateurs notent que leurs camarades ne sont plus intéressés par le liminoïde. Malmener la structure dominante ne les intéresse plus ou de moins en moins. Ils cherchent à acquérir un statut en « faisant les choses comme il faut », s'attellent à devenir plus normaux que les normos* ou cherchent à pimenter leur sexualité ? Ils se retrouvent face à des individus peu stimulants qui peuvent même s'avérer hostiles car jugeant.

C'est parce que l'idéal liminoïde est absent des motivations et des pratiques qu'ils marquent une distance à ces milieux. J'en conclus qu'ils ont fait du liminoïde leur norme. De ce fait, tout milieu qui tend à se structurer et/ou à se rapprocher des normes dominantes fait répulsif. Que celui-ci soit dominant ou minoritaire ne change visiblement rien.

Toutefois, le liminoïde a besoin d'un système normatif à titiller pour se faire. Ces nouveaux systèmes normatifs, minoritaires, peuvent servir à leur tour de support de jeu, et s'avérer alors stimulants. Pourtant je note que la plupart des informateurs préfèrent s'éloigner du milieu plutôt que de se risquer à malmener les conventions en vigueur. La crainte du jugement des pairs, évoqué notamment par Pierre, met en relief l'importance d'un minimum de bienveillance, de sécurité pour pouvoir s'adonner aux jeux (qui sont d'autant moins transgressifs). Pour rappel, s'adonner au liminoïde ne revient pas à enfreindre les interdits et se marginaliser, mais à titiller les normes tout en restant dans la structure.

En outre, il leur importe visiblement de rester en contact avec leur milieu. Notons que même si ce n'est plus l'espace de liberté rêvé, il reste une ressource importante en partenaires potentiels et idées, or s'ils jouent trop avec les normes en vigueur dans les soirées ils risquent la mise au ban. L'individu pourrait se retrouver sans communauté fixe jusqu'à trouver/créer un nouveau cercle de pairs. Perdre tout point d'attache, c'est pourtant le destin de celui ou celle qui fait du liminoïde sa norme puisque le liminoïde fait évoluer les frontières : que l'acte liminoïde soit rejeté par le système ou normalisé, dans les deux cas il faut retrouver, recréer un espace où le liminoïde est à nouveau possible.

À ce propos, Gala, Pierre, Ilo et Hugo confient aller de moins en moins en soirée semi-publique ou alors uniquement à certaines bien précises. Il faut noter que leurs activités érotiques n'étaient pas entièrement dépendantes de ces soirées semi-publiques : ils ont également leurs propres soirées privées⁴⁵³. Erik quant à lui dit avoir quasiment coupé les ponts avec le Marais qui était⁴⁵⁴ l'épicentre des soirées gay parisiennes. Frustrés de ne pas trouver dans la communauté érotique l'espace-temps propice à leurs jeux, certains ont décidé de créer leurs propres soirées, privées ou semi-publiques.

C'est le cas notamment d'Erik, d'Ilo et Hugo. Erik organise des soirées privées, chez lui, et y convie des amis et/ou des individus rencontrés sur les sites internet spécialisés. Ilo et Hugo m'ont expliqué avoir créé les soirées *Fetish In Paris* précisément parce qu'ils n'étaient pas pleinement satisfaits des soirées existantes. Celles-ci étaient trop orientées SM*, trop contraignantes (exemple : interdiction de la génitalité), ou pas assez sécurisées. En créant leurs propres soirées ils s'octroient le droit de choisir les thèmes, les tendances, les partenaires et surtout les règles... car il y a aussi des règles.

⁴⁵³ Je précise cela car les personnes rencontrées par Newmahr par exemple sont, pour leur part, souvent dépendantes du milieu pour pouvoir pratiquer le SM* car ils ont une vie à part (de famille notamment) qui ne saurait faire place (accepter ?) de telles activités. Ce n'est pas le cas des informateurs rencontrés dans le cadre de cette recherche.

⁴⁵⁴ Plusieurs vendeurs de sexshops gay orientés SM* du marais m'ont expliqué dernièrement que les soirées gays étaient en train de déménager pour s'éloigner du marais, trop investi par les touristes et les normos*.

b/ De la structure derrière les discours libertaires

Le besoin de règles apparaît indirectement à travers les critiques formulées par Gala à l'encontre des échangistes : c'est leur manquement à l'« étiquette »⁴⁵⁵ qui pose souci. Leur comportement contrarie les jeux, l'ambiance nécessaire à leur bon déroulement. Ainsi, tout type de comportement, tout évènement n'est pas forcément désirable/appréciable. Il y a souvent une limite dans l'insolite et le transgressif attendu. L'anarchie, l'absence totale de cadre n'est pas forcément envisageable, désirable. Gala, tout comme Jeanne de Berg, ne fait pas de mystère concernant certaines règles et limites de leurs jeux, mais d'autres membres de la population prônent une volonté de liberté totale : tout devrait pouvoir arriver... mais « tout », dans ce cas, ne veut pas dire « n'importe quoi ». Nous avons vu auparavant que le hasard était provoqué, nous allons voir à présent que le champ des possibles est orienté, limité.

Les soirées d'Ilo et Hugo en attestent. Comme souligné dans leur portrait, leurs soirées sont clairement organisées dans l'objectif d'augmenter au maximum le champ des possibles. Hugo le dit sans détour, lors du second entretien, il leur importe que « tout puisse arriver et que rien ne soit obligatoire pour les gens ». Il ajoute toutefois que cela nécessite de créer « un cadre suffisamment sympa, convivial ».

Ce cadre est créé par le choix d'un lieu qu'ils trouvent accueillant, propre, disposant d'espaces et de matériel propice aux jeux. Un tri des participants à la soirée va également être effectué via l'intitulé de la soirée, les tarifs et le *dress code**. Enfin, les personnes chargées de la sécurité (dont Hugo fait partie) vont veiller durant toute la soirée à réduire au maximum les approches considérées irrespectueuses, indésirables. Notons également qu'une importante partie de la population présente fait sont des connaissances plus ou moins proche d'Ilo et Hugo (amis, clients de Mademoiselle Ilo, modèles photo, etc.). Autrement dit, des individus qui partagent leurs mœurs et parfois certains goûts. Il est vrai qu'ils ne vont, officiellement, poser aucune règle, limite,

⁴⁵⁵ Terme qui peut être employé sur les sites ou par les membres des soirées pour faire références aux règles comportementales, aux bienséances en vigueur dans ces espaces-temps. C'est le cas par exemple sur le site de la boîte gay parisienne nommée Le bunker (http://www.bunker-cruising.com/bunker_sex_club_etiquette.htm dernière consultation le 17 avril 2019).

obligation⁴⁵⁶, mais c'est tout comme, étant donné que ce type de « cadre » n'est pas propice à tous les jeux.

En effet, le lieu en lui-même et les objets en présence vont indirectement limiter le champ des possibles. Par exemple, le fait que la soirée soit organisée dans une boîte échangiste va sans doute décourager les pairs qui souhaitent éviter la génitalité et/ou la proximité avec ceux qui s'y adonnent en priorité. Cela peut également favoriser une population plutôt hétérosexuelle qu'homosexuelle à venir « s'acoquiner »⁴⁵⁷. Aussi les lieux disposent de matériel typique des boîtes échangistes (lits, *glory hole**) ainsi que d'un espace donjon avec quelques dispositifs SM* (croix de Saint-André, *slin*. Le lieu se montre donc particulièrement propice aux jeux échangistes et BDSM*).

Le lieu serait sans doute moins favorable à des jeux crades* (uro', scat', etc.). Ces derniers nécessitent sans doute d'autres dispositifs et aménagements, notamment des revêtements au sol ou aux murs qui puissent être aisément nettoyés⁴⁵⁸. Cela va nécessairement réduire le champ des possibles. Tous les choix opérés par Ilo et Hugo peuvent agir de même et favoriser certaines pratiques et en décourager d'autres. Le simple fait qu'une partie notable de la population présente soit des amis/connaissances qui partagent leurs mœurs permet d'induire un comportement dominant qui peut inciter à un certain conformisme (comme on l'a vu dans le cas de Pierre à *Cris et chuchotements*).

Toutefois, cette réduction du champ des possibles est nécessaire, car Ilo et Hugo ont des limites. Les jeux scatologiques en font partie. Il y a sans doute des choses à découvrir dans cette perspective, ce pour quoi certains informateurs tentent de dépasser cette

⁴⁵⁶ Lors des *Latex Addict* il n'y a aucun règlement intérieur à signer à l'entrée (Rémès 2003), aucun rendez-vous préalable avec l'organisateur (Rubin 2010) ou d'obligation de parrainage comme l'a vécu Pierre pour certaines soirées, enfin aucun règlement/étiquette n'est affiché sur place ou sur un site internet connexe. Les seules obligations sont posées par l'espace qui accueille la soirée, autrement dit la boîte échangiste. Ces règles sont au nombre de deux : port du préservatif obligatoire, indiqué par un pictogramme affiché au niveau du bar ainsi que par la présence de distributeurs de préservatifs gratuits à chaque étage, et l'exclusion des toilettes de l'espace de jeu, stipulé par une affiche sur la porte des lieux concernés. Aucune autre limite n'est clairement indiquée.

⁴⁵⁷ Ilo et Hugo n'ont pas de limite sur ce point, ils m'ont dit ouvertement souhaiter brasser les individus, quelle que soit leur orientation sexuelle. Or je n'ai observé aucun rapport entre hommes sur place. Je présume que le fait que la soirée soit abritée par une boîte échangiste n'encourage pas les personnes homosexuelles à venir car l'échangisme peut être perçu comme une pratique de couple hétérosexuel.

⁴⁵⁸ C'est un dispositif que Gala Fur a rencontré dans sa visite des donjons parisiens (Fur 2003). Je précise « sans doute » car il est difficile d'obtenir des informations sur ces soirées bien plus confidentielles.

limite (ou y sont parvenu), mais cela rebute trop Ilo et Hugo pour être envisagé. Ils ont d'ailleurs arrêté de fréquenter certaines soirées précisément parce que leurs fantaisies peinaient à s'épanouir avec un tel voisinage. Une autre condition à l'exploration de leurs fantaisies est une ambiance bienveillante, conviviale et surtout respectueuse. Ils recherchent un environnement « *safe** » où violences physiques et psychologiques sont réduites à leur maximum. C'est pour ces deux raisons qu'ils ont décidé de ne plus fréquenter les *Nuits Élastiques* : les lieux accueillait des pratiques crades* et ils y ont vu des rapports sexuels suspects, inquiétants⁴⁵⁹.

Conscients de ces limites il s'avère nécessaire de réduire le champ de ce qui est susceptible d'advenir afin d'éviter les déplaisirs, les mauvaises surprises. Cependant il importe, en même temps, de conserver une certaine marge de manœuvre pour l'insolite et surtout le sentiment que « tout peut arriver ». Je présume que c'est pour cette raison qu'aucune limite/règle n'est explicitée. Cela maintient une certaine ouverture et surtout une impression d'absence de contrôle. Pas besoin de cela d'ailleurs dans la mesure où le cadre créé suffit à réduire, discrètement, le champ des possibles et l'orienter vers des événements insolites plus désirables pour le binôme et leurs convives.

Ainsi, l'extraordinaire est toujours recherché, mais le « tout » attendu comprend des limites. Tout événement nouveau à l'échelle individuelle n'est pas forcément désirable et le cadre est fait de sorte à favoriser la génération de certains jeux plutôt que d'autres tout en donnant un sentiment de liberté, de droit absolu, puisqu'aucune règle et limite ne sont explicitées. Tout passe par les objets, les espaces qui induisent certains comportements plutôt que d'autres et, si besoin, l'intervention des personnages chargés de la sécurité lors de la soirée.

Il y a donc de la structure derrière les propos libertaires. C'est quelque chose que l'on retrouve également chez M. M. Lorsque j'ai questionné ce dernier sur les habitudes, rituels instaurés pour les séances photo, les éventuels interdits, ce dernier m'assure qu'il n'y en a pas, c'est « toujours différent ». Pourtant, en discutant avec lui et apprenant son peu d'intérêt pour la génitalité, déjà évoqué précédemment, il n'est pas étonnant que ce type d'expériences advienne rarement durant les séances photo. Là encore, il n'y a pas

⁴⁵⁹ Ils m'ont expliqué avoir vu notamment des hommes avoir un rapport sexuel avec une femme qui, d'après eux, était inconsciente (à cause d'une prise de drogue volontaire ou non).

d'interdit franc, mais il n'empêche qu'il y a réduction du champ des possibles. Il s'agit ainsi plutôt de créer un sentiment de liberté, d'aventure qu'une ouverture totale à l'infinité des possibles. Dès lors que des goûts sont ancrés chez l'individu et surtout qu'il y a conscience des limites, de ses contours érotiques personnels, il y a de très fortes chances que les événements soient organisés pour induire de *bonnes surprises*. Non seulement le hasard est invoqué, mais ce dernier est également contrôlé, maîtrisé, organisé. La structuration n'a pas épargné les membres de la population.

c/ Mettre en scène le liminoïde...

Par ailleurs, il est très intéressant de relever que, de par la création d'un tel cadre, les soirées d'Ilo et Hugo ont été jugées par certains participants de « trop lisses », pas assez « *trash* ». Ici « *trash* » à une signification plus complexe, car il n'est pas uniquement fait référence à des pratiques *trash* comme je l'ai défini dans le glossaire. « *Trash* » est le qualificatif qu'Ilo et Hugo ont attribué aux nuits élastiques et à son organisateur qu'ils présentent comme « quelqu'un d'hyper anarchiste, hyper punk, hyper en marge du système, qui aime pas du tout ce qui peut être lisse, propre. Tout ce qui peut rappeler une certaine idée de la bourgeoisie dévoyée tu vois, tout ça, ça lui passe à côté, il aime quand c'est un peu *trash*, crade*... ». De ce point de vue, qualifier une soirée de « *trash* » revient à se distancier du stéréotype du bourgeois à l'aide d'une mise en scène particulière, qui s'oppose à cet imaginaire. Si ceux qui ont formulé les critiques à l'égard d'Ilo et Hugo partagent le même univers de sens, cela voudrait dire qu'ils les suspectent de normalisation (comme on l'a vu avec Gala) voire de comportement bourgeois (la domination par l'orthodoxie).

Il y a là de quoi interpeller, puisqu'Ilo et Hugo se sont eux-mêmes montrés critiques envers la structuration du milieu et sa normalisation. Seraient-ils dans une démarche de normalisation ? Il faut dire que, par leurs goûts et limites, ils vont avoir à cœur une certaine hygiène et éthique concernant les pratiques⁴⁶⁰ qui peuvent les rapprocher des mœurs des normos*. De plus, comme ils le disent, ils ont pensé la soirée de sorte qu'elle soit attractive pour le plus grand nombre, il est alors logique de se rapprocher des normes dominantes. Cela nous montre que la normalisation peut également être le fruit

⁴⁶⁰ Éthique qui, nous le verrons plus tard, est partagée dans la population.

d'une démarche visant à favoriser une recherche d'insolite, quoique limitée (dans la mesure où, sans ce cadre, les jeux ne sont pas possibles).

En outre, puisqu'ils se montrent critiques envers certains membres du milieu on pourrait effectivement les suspecter d'avoir un comportement « bourgeois ». Nous avons vu qu'ils sont nombreux parmi la population à se montrer critiques, mais cette critique est une réaction face à l'évolution du milieu, de la société qui menace leur espace de liberté et non une volonté de distinguer afin de hiérarchiser et dominer. C'est cependant un risque.

Les informateurs qui se sont montrés critiques à l'égard de pairs me semblent d'ailleurs au fait du risque d'être taxés de comportements bourgeois. Des formules qui tendent vers la tolérance et la relativisation sont récurrentes. Comme évoqué ci-dessus, Pierre va certes dire que les échangistes le font « un peu chier », mais en même temps il va préciser que si ces derniers sont là c'est qu'ils y trouvent leur compte et qu'ils ont droit de cité dans les milieux BD/SM*. De même, Ilo et Hugo vont sans cesse tenir des propos qui viennent modérer, relativiser leurs critiques. Par exemple, lorsqu'ils parlent d'un goût qui ne les touche pas, qu'ils peuvent trouver un peu étrange, ridicule, voire rebutant, ils vont toujours prendre soin de rappeler que chacun est différent et libre de désirer et d'aimer comme il l'entend. Cette tendance à prôner la tolérance, en parallèle à leurs critiques, est certainement motivée par une conscience accrue que leurs critiques peuvent se retourner contre eux. Pierre sait pertinemment que s'il s'adonnait à des jeux génitaux en milieu BD/SM* (ce qu'il pourrait apprécier s'il est d'humeur) il pourrait endurer ce type de commentaire :

« Le mec t'as vu... en fait le mec il est pas du milieu, c'est juste un échangiste qui est venu se perdre chez nous ! »⁴⁶¹

Commentaire qu'il a déjà entendu et qu'il est susceptible de formuler lui-même. Se montrer tolérant malgré la critique, c'est inciter autrui à faire de même, de sorte à pouvoir continuer à cohabiter et surtout respecter les valeurs inspirées du liminoïde.

⁴⁶¹ Propos recueilli lors du second entretien. Il cite là des propos qu'il a entendus dans le milieu BD/SM*.

Je crois qu'il y a également là une explication à cette tendance à l'éloignement du milieu plutôt qu'au tiraillement de la structure des milieux : s'éloigner c'est se montrer tolérant et donc éviter de passer pour un bourgeois qui divise, hiérarchise et discrimine.

On peut se questionner sur le désir, derrière la critique et l'éloignement, non pas de dominer, mais de se marginaliser... processus susceptible de générer un sentiment de liminoïde qui se perd ?

d/ ... signe d'une évolution plus profonde

Il me faut à présent aborder deux questions qui apparaissent en filigrane depuis le début de cet exposé concernant les rapports avec les communautés érotiques : est-ce que leurs pratiques ont encore une dimension liminoïde actuellement ou bien est-ce finalement une mise en scène du *wild* ? Et si cela n'est plus liminoïde, que peut-on déduire à propos de la cartographie des normes ?

La réponse formulée par Ilo à l'encontre de ceux qui ont reproché à leurs soirées d'être « trop lisses » apporte un éclairage intéressant sur ce point :

(...) je peux comprendre que pour certaines personnes il y a besoin de ce... euh, cette espèce de perversion, savoir qu'on est dans un comportement malsain... enfin nous on peut avoir ce comportement euh, peut-être, oui, que ça fait partie...(...) on n'associe pas ce monde-là à un monde dangereux. Pour nous c'est quelque chose de plutôt sain d'exprimer ses... (Hugo : Ses goûts) ses besoins sexuels et t'as pas à être dans, dans une situation de danger. T'as des gens qui ont besoin d'associer cet univers-là à un monde sulfureux, dangereux où ils vont s'y perdre un petit peu, enfin voilà, passer euh une limite pour accepter de... de vivre des choses, de se mettre en danger un petit peu... et que, finalement, s'ils sont dans un cadre trop sain où ils se sentent en confiance ils n'arriveront pas à passer le pas, je peux comprendre aussi le truc.

Ilo explique ici que certains membres du milieu ont besoin d'une part de risque, de dangerosité, un aspect sulfureux dans leurs jeux. Pour elle, le danger, le risque, le malsain, en somme le *wild*, est conçu comme un outil afin d'outrepasser des limites

personnelles, de se lâcher en quelque sorte. C'est également une technique d'érotisation de l'activité qui, sans ça, perdrait en intérêt pour certain. Ilo nous fait comprendre que certains pairs ont encore besoin de transgression et donc de quelque chose de « sacré »⁴⁶², d'une frontière encore bien vivante à tirailler, mais faute d'exister, ils la mettent en scène. Elle explique également qu'il est tout à fait possible de vivre ces fantaisies dans une tout autre perspective, sans besoin de performer le *wild*. C'est apparemment leurs cas à elle et Hugo.

À ce stade de la réflexion il est intéressant de revenir aux propos de Jeanne de Berg, présentés en amont : ce qu'elle reproche aux adeptes du SM* américains, ce n'est pas tant d'avoir abandonné toute perspective politique (c'est le reproche de Gala), mais de ne plus enrober la pratique dans un écrin de trouble, de risque lorsqu'ils s'y adonnent ou en parlent. Il n'est pas question de la pratique en soi et de son pouvoir transgressif, mais de la façon de la médiatiser, de la penser, de l'opérer, en bref de la mettre en scène.

Le fait d'avoir le choix de mettre en scène le *wild*, ou non, m'incite à faire l'hypothèse que ces pratiques ne sont plus fondamentalement transgressives... qu'elles sont finalement tout ce qu'il y a de plus normal, ou qu'elles sont en voie de le devenir. Il est question d'un mythe qu'on rejoue pour ressentir encore un peu le trouble du passé. Je pense que plusieurs informateurs ont connu des périodes où leurs jeux étaient effectivement liminoïde⁴⁶³, mais manifestement c'est chose révolue.

De cela les informateurs ne sont pas dupes. Ils sont acquis à l'idée que la sexualité n'a rien de sacré et que la transgression est avant tout affaire de mise en scène. L'un des propos de Pierre est très éclairant sur ce point. Nous parlions du fait de confronter, ou non, les enfants à des représentations artistiques de la sexualité. La discussion débouche finalement sur la question du caractère sacré, mystique de la sexualité :

Pierre : (...) le sexe ça existe, elle se doute bien que c'est le genre de chose que j'ai fait, que c'est le genre de chose qu'elle fera un jour [parlant de son enfant].
Et quand je te dis que pour moi ce serait bien qu'ils soient un peu plus confrontés à ce genre d'image, c'est peut-être pas plus mal (...) Ça va

⁴⁶² J'entends par « sacré » le fait qu'on ne puisse pas jouer, malmener ce concept, qu'on ne puisse pas utiliser les produits de la société comme matière pour créer.

⁴⁶³ Ou bien où la normalisation était en cours et ne se ressentait pas encore autant qu'aujourd'hui.

démystifier, enfin pas... mais ça participe à démystifier le truc aussi et en même temps j'aime bien rendre le truc euh, mystique, parce que c'est marrant dans le cadre d'un jeu. En même temps c'est pas sacré non plus de faire l'amour, tu vois ...

Rachel : Qu'est-ce que tu entends par mystique ?

Pierre : Bah justement, le côté hum... enfin quand j'ai dit mystifié, c'est vrai que ça enlevait ce côté sacré... d'un acte divin où on va donner son corps à son premier amoureux, enfin tu vois, tout ce truc-là alors, et quand je dis que j'ai un côté mystique, j'aime bien parfois hum... dans le cadre du jeu, en mettre un peu plus que ce qu'il y a. Enfin c'est-à-dire (...) faire comme si c'était sacré quoi tu vois. Alors que ça l'est pas.

Rachel : Hum, hum, oui, rapporter, l'espace d'un temps définit, un peu de... de cette notion-là... peut-être de magique aussi.

Pierre : Ouais c'est ça, c'est ce côté magique aussi chais pas c'est... c'est pas toujours comme ça bien sûr, de toute façon t'es limité, que ça se passe aussi de façon spontanée mais, mais si un jour t'as l'occasion de... d'aller allumer une bougie, de, de choisir une musique et de faire un petit décor et puis, et puis de passer un coup de fil, de dire « Viens maintenant », enfin tu vois, voilà, essayer de faire un petit scénario, un petit truc, en mettant ce côté un peu mystique justement en imitant quand tu rentres dans une église avec les bougies, avec de la musique, euh... enfin je sais pas je pensais à des chants grégoriens que j'ai déjà mis, tu vois.

Ce discours montre que la sexualité n'a plus rien de sacré aux yeux de Pierre. Il précise que la scénarisation peut contribuer à réattribuer une dimension mystique à la sexualité (ce qui peut s'avérer fort plaisant). Il est question de réaliser un bon théâtre. Cet apport permet d'éclairer les emprunts et références récurrentes aux rites et à l'imaginaire chrétien rencontrés dans les artefacts étudiés. Il s'agit sans doute de raviver le caractère sacré de la sexualité en empruntant aux rites et imaginaires existants pour la mettre en scène.

Jeanne de Berg, grande spécialiste de l'emprunt aux rites chrétiens, n'est pas plus naïve sur ce point, bien qu'elle se montre particulièrement stricte concernant la performance des rites : pas de rire, le sérieux est de mise. Sans cela la performance ne suffirait pas à générer l'émotion, le trouble recherché. En parlant de cette notion de sacré, dont elle dit user qu'avec précaution, elle dit :

Rien n'est sacré, tout est sacré. Rien n'est sacré par essence, tout peut l'être pas destination. C'est la volonté de sacralisation qui fait le sacré, l'introduction du rituel dans ce qui pourrait fort bien s'en passer, comme celui, très élaboré, dans la cérémonie du thé, au Japon, alors qu'un sachet de thé vert trempé sans manières dans un bol d'eau chaude ferait le même usage. Sacré sans Dieu ni transcendance sinon celle, provisoire, incarne *hic et nunc* par un homme ou une femme, objets de dévotion en lieu et place du Dieu absent. À partir de là, l'idée de pêché peut retrouver un sens et, avec lui, celle de confession, de purification, de pénitence, de grâce, notion et vocabulaire repris du religieux et mis au service d'émotions profane – autant dire d'une profanation aux yeux de ceux qui croient au ciel, d'un fatras démodé aux yeux de ceux qui n'y croient pas, à l'exception toutefois de hétérodoxes, mes semblables. (De Berg 2007 :88-89)

Le sacré n'existe pas en soi. Elle se montre tout à fait consciente que le sacré n'est qu'affaire de mise en scène avec des individus qui acceptent d'avoir foi en ce jeu, le temps de son déroulement. Tout comme Pierre, elle sait que la « bombe » (la sexualité comme chose sacrée) est désamorcée. Toutefois, comme elle le précise, tout le monde n'est pas encore au fait de cela et l'objet ressemble encore à une bombe pour certains. Avec une bonne mise en scène du *wild* (mise en scène du danger et création d'un cadre où tout est en apparence possible), il devient possible de générer de la crainte, une sensation de danger suffisant pour érotiser le jeu.

En outre, considérant que certains individus croient encore que ces pratiques représentent une sorte de profanation, il est alors possible de jouer avec ces frontières existant dans les esprits. Ainsi, s'il y a mise à tiraillement des frontières de la part des informateurs, ce n'est pas tant au niveau macro (de la société) qu'au niveau micro, individuel, et ils sont conscient de cela. Il n'est plus question d'actes liminoïdes dans le sens où ce ne sont pas les normes de la société qui sont mises à mal, mais sur des

pratiques qui explorent les limites individuelles. Une sexualité exploratoire susceptible de parachever l'évolution des mœurs sur le plan individuel car, tous les indices récoltés portent à croire que le liminoïde d'hier (en l'occurrence leurs jeux sexuels) sont devenus des plus acceptables.

Partant de là, on peut s'interroger sur ces discours récurrents prônant la recherche de transgression, l'activité liminoïde, le « tout possible » dans la mesure où ils savent pertinemment que cela n'est qu'utopie et mise en scène.

Mon hypothèse est la suivante : se présenter comme capable de pratiques liminoïdes est une façon d'attirer le liminoïde à soi, de l'invoquer ou en tout cas de laisser la porte ouverte à cette opportunité. Comme le disait si souvent Tomi Ungerer, enfant terrible et curieux : *expect the unexpected...and it comes*⁴⁶⁴. Il en va de même concernant leur tendance à se dire « ouvert à tout » alors que la plasticité de leur désir est visiblement limitée. Il s'agit de se maintenir dans une posture d'ouverture, toujours dans la perspective d'éviter la sclérose totale de leurs contours érotiques. Enfin, s'ils sont transgressifs vis-à-vis de ce milieu et des normes* c'est parce qu'ils vont à l'encontre de cette angelisation de la pratique en maintenant une posture troublante vis-à-vis des comportements pathologiques. En effet, nous verrons qu'ils continuent à user d'étiquettes problématiques, telles que « sadique », « pervers » et vont revendiquer la primauté de leur satisfaction personnelle (tel Sade) et un goût pour des jeux sexuels beaucoup moins sécurisants.

⁴⁶⁴ Phrase célèbre du dessinateur qu'il répète et complète dans le documentaire « Tomi Ungerer – L'esprit frappeur » réalisé par Brad Bernstein (Corner of the Cave 2012). Cela peut se traduire par « attendez-vous à l'inattendu et il viendra à vous ».

Conclusion de la section

L'analyse des modes de vie des informateurs a permis de mettre en relief l'importance de la sexualité exploratoire dans leur vie. En effet, tout semble orchestré, de la vie intime à la vie professionnelle, afin de :

- pouvoir démultiplier les relations affectives et/ou sexuelles et ainsi augmenter le champ des possibles ;
- augmenter le temps imparti à cette activité (ainsi que d'autres ressources, financières notamment) ;
- et entretenir, voire développer leur marge de liberté.

Leur organisation des relations intimes, qui s'éloigne des schémas relationnels classiques, permet non seulement de collectionner les partenariats sexuels, mais également de libérer un certain nombre de relations du poids des projets de vie qui importent. Ces projets peuvent peser sur les jeux sexuels et notamment sur la liberté des individus dans la sexualité. En préservant certaines relations de ce type de contrainte, les informateurs se constituent un espace où les décisions en matière de sexualité ne sont pas conditionnées par l'impératif de maintenir la relation de sorte à préserver les projets qui reposent sur celle-ci. Ces relations sont maintenues uniquement par l'attachement et le désir de jouer ensemble.

On peut faire le lien avec le système d'organisation familial et intime des Mosuo, ethnie chinoise fondée sur un régime matriarcal (Coler 2008). Chez eux, les individus, hommes comme femmes, ne quittent jamais leur famille pour en générer une nouvelle, bien à eux. Ils restent dans la famille qui les a vus naître et lorsqu'il y a naissance d'un enfant ce dernier sera élevé par la mère biologique et le frère de cette dernière (l'oncle de l'enfant). Le père biologique n'a aucun droit ni devoir vis-à-vis de sa progéniture et se préoccupera, lui aussi, de ses propres neveux et nièces. En outre, la survie des individus est une problématique gérée en famille. Ce faisant, les problématiques économiques et familiales pèsent sur la famille et non sur les relations amoureuses/sexuelles. Les relations entre amants, n'ayant pas forcément vocation à se

maintenir sur le long terme, dépendent alors uniquement de l'affection et du désir que les partenaires ont l'un pour l'autre. Dans les deux modes de vie, celui des Musos comme celui des informateurs, des relations affectives et sexuelles sont préservées car libérés des problématiques économiques et familiales, ce qui permet aux individus de jouir d'une plus grande liberté sur ce plan.

Le fait que les informatrices soient toutes nullipares conforte également l'idée d'une volonté de préserver son temps, sa liberté, et potentiellement son capital économique ; sachant que la responsabilité de l'éducation des enfants pesait (pèse encore ?) sur les femmes.

Sur le plan professionnel, la quasi-totalité des informateurs a embrassé une carrière d'artiste, érotique de surcroît. Les artistes jouissent d'une certaine tolérance concernant leurs activités. On leur reconnaît un droit de transgresser, véritable atout pour qui espère s'adonner à des actes liminoïdes. En outre, la diffusion de leurs artefacts dans la sphère publique permet d'attirer à eux de nouveaux partenaires potentiels, séduits par leurs œuvres et les savoir-faire sexuels qu'ils attribuent aux créateurs (dédit des artefacts).

Cependant, il y a un prix à payer pour ce surplus de liberté : les informateurs peuvent être pris pour des experts et des initiateurs. Il est alors attendu d'eux qu'ils transmettent leurs connaissances, leurs savoir-faire, qu'ils reproduisent leur style... Jusqu'à s'y enfermer ? L'analyse des modes de vie montre déjà à quel point il est délicat de résister à la structuration et donc au maintien d'une capacité à faire preuve de liminoïde.

L'étude de la prise de distance vis-à-vis de ces milieux érotiques par ceux qui les ont fréquentés permet d'éclairer plusieurs points importants, concernant la population et sa passion pour le liminoïde. Plus largement, cela en dit long sur la cartographie normative actuelle concernant la sexualité.

Premièrement, cela permet de comprendre que le liminoïde fait office de norme pour ces informateurs. En effet, la prise de distance est justifiée par une trop grande structuration et normalisation des communautés érotiques. Les étiquettes et conventions se développent et briment l'innovation. Des individus aux mœurs étrangement

semblables à celles des normos* (pour ne pas dire des normos*) se font de plus en plus nombreux dans les milieux BD/SM*. Ces derniers ne montrent aucun intérêt politique à la pratique et ne font même plus l'effort de performer le *wild*. Certains pairs vont même jusqu'à légitimer leurs pratiques en adhérant aux valeurs des normos*. En somme, ces milieux, de par le cadre posé, les populations accueillies, réduisent par trop le champ des possibles⁴⁶⁵ et sont, par conséquent, estimés de moins en moins propices aux activités liminoïdes. La possibilité de s'adonner au liminoïde ou non est devenue un critère d'estimation des milieux. Cette conception du liminoïde comme norme n'est pas sans conséquence.

Un effet secondaire pose visiblement problème aux informateurs : disposer d'une norme permet d'estimer les milieux et invite bien souvent à hiérarchiser ces derniers sur la base de ce concept. Le risque est d'en arriver, sciemment ou non, à tenir un discours bourgeois fondé sur une croyance en une norme, une façon de jouer meilleure qu'une autre (car plus noble, plus juste, plus satisfaisante, etc.) et de dévaluer certains pairs sur cette base. Cela reviendrait à adopter le comportement critiqué. Le risque de glisser dans ce travers discursif est notable : dès lors que l'individu s'attache à une norme, y compris la plus libertaire, il y a possibilité d'estimer, de différencier les pratiques et les pratiquants sur cette base, de hiérarchiser et par conséquent de dominer.

Aussi, s'il y a une norme il y a sans doute une structuration des jeux. En effet, derrière la volonté affichée de rendre le « tout possible », se cache également une structure permettant d'orienter et donc limiter le champ des possibles. Tout événement hors du commun n'est pas forcément désirable. Les informateurs ont des goûts, des désintérets et surtout des limites qui se sont dessinés au fil du temps et de l'expérience. Il importe par conséquent d'orienter et donc de réduire le champ des possibles via des choix dans l'organisation des soirées (sélection des partenaires, thème de la soirée, étiquette, etc.). De ce fait, la structuration, voire la normalisation selon les goûts des informateurs, peut être motivée par le désir d'augmenter le champ des possibles (susceptibles d'être plaisant), bien que cela puisse paraître paradoxal.

⁴⁶⁵ Notons toutefois que le problème n'est pas uniquement la réduction du champ des possibles, mais également des choix de cadre qui sont peu propices à la réalisation de leurs fantasmes.

Deuxièmement, j'avais émis l'hypothèse précédemment d'une double prise de distance, l'une vis-à-vis des normos* et du système normatif dominant, et une autre vis-à-vis des pairs et des communautés érotiques. Mais peut-on parler de double prise de distance lorsque les populations s'entremêlent, se ressemblent à ce point ? D'après les informateurs, les populations se mélangent, et les mœurs tendent à s'uniformiser. On pourrait parler de phénomène d'acculturation, de deux communautés qui, à force de se côtoyer, ont fini par partager certaines normes et valeurs. C'est là la preuve, s'il en manquait, que les activités sexuelles des informateurs n'ont plus rien de liminoïde. Cela conforte également l'hypothèse énoncée précédemment : la différence entre normos* et *kinky** n'est peut-être qu'affaire de performance (notamment discursive).

La révolution sociale désirée par les informateurs est largement entamée mais, visiblement moins heureuse que prévu.

Le liminoïde, comme le précisait Turner, est toujours un phénomène temporaire. Il y avait un drame annoncé : les pratiques liminoïdes des informateurs étaient vouées au rejet ou à l'assimilation par la structure. Dans les deux cas, il y a destruction de leur terrain de jeu : si la pratique devient illicite, il leur sera difficile (car trop dangereux) de s'y adonner ; si la pratique devient licite, voire banale, comme cela semble être le cas, elle perd alors de son caractère transgressif et donc de son attrait. La révolution a eu lieu, mais elle a désamorcé leurs jeux. L'ironie veut qu'ils aient très certainement contribué à scier la branche sur laquelle ils étaient assis.

Cela peut expliquer le besoin de retrouver (recréer ?) un peu de marge, notamment en se repliant sur la sphère privée et/ou en créant leurs propres soirées. C'est ce que Gala laisse entendre en parlant des adeptes du SM* qui retournent dans « les eaux profondes ». Toutefois, il n'est pas vraiment question de marginalisation : ils ne visent manifestement pas à s'extraire totalement du système mais plutôt à investir des espaces où ils peuvent frôler ce risque. Notons au passage que, de par son caractère temporaire, celles et ceux qui font du liminoïde leur norme sont de ce fait voués au nomadisme, à la découverte/création de nouveaux espaces de jeux. Cela peut expliquer le fait qu'ils ne s'affilient pas (ou que temporairement) à une communauté érotique particulière.

Enfin, il est intéressant de préciser que, si cette révolution a effectivement eu lieu, elle est visiblement source de déception pour les informateurs. Les normos* ont certes incorporé les pratiques des informateurs comme tolérables, mais ils n'en ont apparemment pas intégré la logique. Autrement dit, ils n'ont toujours pas plus goût pour le liminoïde, la remise en question de l'ordre établi. Ils cherchent encore à « bien faire », à sécuriser leur statut social en choisissant la « bonne voie ». Surtout, ils n'ont pas abandonné les réflexes de différenciation et de domination par l'orthodoxie. La notion de révolution est parfaitement adaptée à cette situation, car par définition, la révolution n'est pas forcément changement total de régime, mais mouvement circulaire qui revient à son point de départ⁴⁶⁶. La donne a changé, dans le sens où des pratiques sont de mieux en mieux acceptées. Cependant, dans le fond, les mécanismes sociaux restent les mêmes. Il semble difficile pour tous d'y échapper.

⁴⁶⁶ La définition précise donnée par la CNRTL est « Mouvement en courbe fermée autour d'un axe ou d'un point, réel ou fictif, dont le point de retour coïncide avec le point de départ. » (<http://www.cnrtl.fr/definition/r%C3%A9volution> dernière consultation le 23 février 2019).

Conclusion de la partie

Au-delà des goûts en matière d'orientation sexuelle, de pratiques, d'imaginaires érotiques, ce qui fait lien entre les dix personnes rencontrées, c'est un idéal commun : le liminoïde. La sexualité est pensée, désirée comme une aventure, un jeu, source de délicieux frissons, mais aussi comme un outil politique susceptible de mettre l'ordre social en péril. Les motivations qui incitent à s'adonner au liminoïde oscillent par conséquent entre intérêts personnels (micro) et démarche politique (macro). Il s'agit d'un jeu, ludique, plaisant, mais sérieux dans la mesure où il peut impacter, soi comme autrui.

Cette volonté de s'adonner à des actes liminoïdes va impacter l'organisation de la vie affective et professionnelle. Cependant, les choix opérés, notamment sur le plan professionnel, ne seront pas forcément aussi profitables. Les informateurs vont certes gagner en marge de liberté, en matière permettant d'innover et en temps imparti à la création mais ils ne vont pas échapper à la réduction et la structuration de leurs pratiques. L'activité liminoïde est temporaire et finit toujours par être incorporée ou rejetée par la société. Ainsi, jouir sur le long terme des plaisirs liés à l'acte liminoïde demanderait une plasticité plus qu'humaine en matière de goûts, or avec le temps leurs contours érotiques se rigidifient. Le statut d'artiste et d'expert ne va rien arranger. Des consommateurs curieux vont prendre contacte avec les créateurs afin d'expérimenter leur façon de vivre la sexualité. Les informateurs seront potentiellement incités par ces derniers à reproduire leur style et donc s'y conformer, le pérenniser. En outre, ce statut d'artiste induit certaines représentations. L'artiste peut être perçu comme un individu à part, excentrique, chose renforcée par l'exagération et le confinement de l'informateur dans son personnage. Dans ces conditions, on peut se questionner sur l'impact des artefacts concernant le reste de la population : pourront-ils s'identifier à de tels personnages et considérer ces jeux sexuels comme accessibles ? Ainsi, il est probable que ce statut d'artiste leur ouvre des portes tout en les maintenant dans une marge tolérée de la société.

Personne n'échappe à la structuration, mais il est toutefois possible d'échapper à la normalisation, notamment en s'attachant à performer le *wild*. Faute de pouvoir trouver, créer et érotiser sans cesse de nouvelles activités sexuelles, les informateurs vont profiter du fait que toute la population n'est pas encore acquise à l'idée que leurs jeux n'ont plus rien de fondamentalement transgressif pour revivre l'émotion liée au liminoïde. En mettant en scène le *wild* avec des partenaires capables d'y croire, ils vont revivre ce trouble grisant à travers eux. Ils vont jouer finalement avec les frontières qui habitent les esprits, avec les représentations des normos*. Point qui va nous intéresser tout particulièrement dans la partie à suivre. Mettre en scène le *wild* permettra de ré-érotiser ces jeux désamorçés, par l'invocation d'un imaginaire emprunt de danger, hanté par les fantômes du pervers et du sadique, où rien n'est joué d'avance. Nous verrons que cette mise en scène s'avère susceptible d'irriter à nouveau la société qui, depuis peu, attend au contraire une mise en scène extrêmement sécurisée, *safe**, des relations sexuelles.

Avant cela, il m'importe de faire encore quelques remarques complémentaires concernant les résultats de cette analyse. Tout d'abord, il me semble important de préciser que ce n'est pas nécessairement un heureux hasard si cette population partage un attrait particulier pour le liminoïde étant donné qu'ils ont été choisis pour leurs artefacts selon mes goûts. J'ai moi-même un attrait important pour tout ce qui relève de l'étrange et surtout ce qui vient contrarier les allants de soi et les discours convenus. Cette cohérence peut être le fait d'un biais personnel que je n'avais pas forcément identifié en amont.

Il me faut également préciser les limites de la cohérence proposée. Tout d'abord, toutes les activités sexuelles auxquelles s'adonnent les informateurs ne relèvent pas nécessairement de l'exploratoire. Les personnes rencontrées peuvent s'adonner à des interactions sexuelles pensées en projet, visant la satisfaction d'un besoin et, de ce fait, bien moins créatif. La sexualité exploratoire est une part importante de leur activité mais celle-ci ne s'y résume pas.

Par ailleurs, la recherche d'activité liminoïde peut s'organiser autour d'objectifs différents. Certains vont se focaliser sur la recherche de transgression tandis que d'autres vont plutôt se focaliser sur la recherche d'expériences qui leur apparaissent

comme extraordinaire. Nous avons vu concernant Ilo et Hugo que tous deux visent le « tout possible », à l'instar du reste de la population, pour autant ils n'ont pas cet attrait pour l'acte transgressif. Notons que la suite de ma réflexion portera essentiellement sur cette part de la population qui recherche une part de frisson, de danger, d'aléatoire.

Enfin, l'étude de la prise de distance vis-à-vis des communautés érotiques m'a enjointe à formuler l'hypothèse d'une révolution aboutie, ou en voie de l'être : les jeux des informateurs font désormais partie du champ des possibles, de ce qui est tout à fait tolérable. En outre, les informateurs font part d'une invasion de leur milieu par des individus ressemblant étrangement à des normos*. Par conséquent la frontière qui sépare normos* et informateurs, déjà tirillée par mes soins en amont apparaît d'autant plus fragile, mise... fictive. La question est alors la suivante : est-ce que cette différence a encore une quelconque légitimité ? Sont-ils si différents que cela, au-delà des représentations personnelles et des jeux de performance de soi ? Peut-on présumer que ce qui vaut pour les informateurs peut également valoir pour le reste de la population ? Cela demanderait une étude spécifique mais l'hypothèse est permise.

Partie 3 : Cultiver le plaisir, entre prise de risque et prévention

Maintenant que les principaux points communs de la population ont été tracés, il importe d'en venir au sujet qui a motivé ma recherche : la question du plaisir, de sa diversité, et de sa réalisation. Nous allons nous intéresser à la conception que les informateurs ont du plaisir sexuel. Plus globalement, nous allons porter notre attention sur leur éthique : ce qui fait qu'une expérience est positive, satisfaisante et, à l'inverse ce qui fait qu'une expérience est insatisfaisante, déplaisante ou à la limite du tolérable. Nous nous intéresserons ensuite à la mise en pratique de cette éthique, autrement dit aux méthodes développées par la population en vue de générer des expériences satisfaisantes.

Bien que cette analyse soit avant tout focalisée sur la perception de satisfaction par les informateurs, nous constaterons que celle-ci ne peut être étudiée sans penser la satisfaction (ou l'insatisfaction) des partenaires. En outre, cette partie, focalisée sur la satisfaction et sa recherche, implique de s'intéresser à ce qui est communément appelé « risques », « violences ». Toutefois, cette approche aura pour avantage de ne pas oublier la problématique du plaisir.

Effectivement, nous serons amenés à constater que la perception de satisfaction implique l'évitement de certains déplaisirs et d'évènements limites qui ne sont pas à tolérer. Générer une expérience agréable, stimulante nécessite alors de faire preuve d'attention et d'anticiper certains déboires. Autrement dit, il est nécessaire de mener une démarche préventive en parallèle.

Toute la problématique consiste à réduire certains risques, tout en maintenant une part de hasard, de trouble, de transgression, en somme une part de jeu. En effet, comme nous

l'avons vu précédemment, il importe à la grande majorité des informateurs que les interactions sexuelles soient, le plus souvent possible, mâtinées d'un peu de danger, ne serait-ce que symboliquement. Il faut une marge d'incertitude, la possibilité de frôler une limite, voire le risque de la dépasser afin de générer du trouble et surtout d'apporter une dimension liminoïde à l'activité. Ils vont performer le *wild* mais ce faisant, ils vont effectivement réinsérer de l'aléa (et donc du risque), en petites doses, dans l'interaction sexuelle. En somme, cette mise en scène n'est pas anodine, dans le sens où elle implique des risques effectifs, qui seront toutefois contrecarrés grâce à l'application de diverses méthodes préventives et sécuritaires. Par conséquent, il s'agit de rechercher un équilibre complexe entre danger et sécurité afin que l'activité soit pleinement satisfaisante. Tout le jeu consiste à orchestrer une interaction sexuelle complexe, où tout n'est pas gagné d'avance, et faire en sorte qu'au final l'expérience soit mutuellement satisfaisante, éthique. Ainsi, en plus des méthodes préventives, je présenterai au fil de ma démonstration comment les informateurs complexifient la relation sexuelle de sorte à lui redonner une dimension ludique, aventureuse. Nous laisserons ici de côté l'aspect politique de l'activité liminoïde afin de concentrer l'analyse sur la question de la satisfaction.

Je vais commencer par présenter ce qui fait satisfaction, dans l'optique de mettre en valeur ce point central de ma réflexion. Puis je prendrai la question par son envers et chercherai ce qui contrarie la perception de satisfaction (déplaisirs, comportements limites), jusqu'à obtenir une idée précise des conditions nécessaires à une expérience sexuelle satisfaisante, aux yeux des informateurs.

Nous verrons déjà apparaître une problématique éthique concernant le déséquilibre des connaissances entre les partenaires, propice aux abus, ainsi qu'un fort attrait pour les situations d'initiation, marquée justement par ce déséquilibre. Nous verrons également que la satisfaction du partenaire importe à l'informateur étant donné qu'elle stimule leur propre satisfaction. Pour ces raisons, la question du pouvoir et de la séduction sera le second fil rouge de cette réflexion.

Ceci exposé, il sera temps de présenter l'application de cette éthique : comment les informateurs procèdent-ils pour sélectionner les partenaires, les séduire ? Autrement dit comment négocient-ils les interactions sexuelles ? Nous verrons, dans un premier temps, comment ils opèrent dans le contexte spécifique des milieux communautaires, contexte qui facilite grandement la rencontre, la séduction et une négociation implicite. Dans un second temps, nous ferons de même dans le contexte, plus délicat, des situations d'initiation, réalisées en dehors de ces milieux. Situations où il est particulièrement complexe de parvenir à respecter les impératifs éthiques, tant elle est propice aux malentendus et abus. D'où son attrait.

Cette analyse permettra de compléter celle opérée précédemment concernant les motivations qui poussent la population à prendre congé des communautés érotiques : le jeu y est décidément trop simple, trop convenu.

La démonstration aurait pu s'achever là, mais j'ai décidé d'y ajouter une coda⁴⁶⁷. Si ce propos est distingué du reste de la réflexion, c'est parce qu'il n'est pas pensé et écrit uniquement par la socio-anthropologue que je suis. Il est également le fruit de la réflexion de l'agent de prévention, concerné par les politiques publiques en matière de santé et d'éducation à la sexualité.

La rédaction de cette partie a été stimulée par deux affaires de mœurs qui ont encadré temporellement la recherche : l'affaire Strauss-Kahn et l'affaire Weinstein⁴⁶⁸. Ces événements, qui ont généré d'importantes polémiques dans la société française, mais aussi ailleurs en Europe et aux Etats-Unis, m'ont fortement interpellée. Il était, là aussi, question d'éthique sexuelle et son application.

Il m'a semblé intéressant d'opérer une comparaison entre les propositions de protocoles de recherche du consentement qui ont émergé à la suite de ces affaires et les méthodes

⁴⁶⁷ Terme employé en musique pour parler d'une conclusion, d'une « période musicale, vive et brillante, qui termine un morceau. » (définition du CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/coda>, dernière consultation le 4 mars 2019.)

⁴⁶⁸ Les deux affaires concernent des violences sexuelles opérées par des hommes de pouvoir sur des femmes et ont ravivé la problématique du consentement. L'affaire Strauss-Kahn, impliquant un homme politique français, qui a eu lieu en Amérique en 2011 (deux ans avant le début de ma recherche) et l'affaire Weinstein, impliquant un célèbre producteur de cinéma américain, qui a émergé dans les médias fin 2017 (durant la phase de rédaction de la thèse).

développées par les informateurs en vue de favoriser des expériences satisfaisantes⁴⁶⁹. Cela donnera lieu à une réflexion sur le consentement, les différentes façons de le concevoir, leurs atouts et leurs limites. Il m'importera tout particulièrement, de penser la faisabilité, la viabilité des différentes méthodes/protocoles. Il me semble que c'est l'angle aveugle des débats actuels portant sur le consentement sexuel⁴⁷⁰.

Processus de séduction et choix des exemples

Avant de débiter, il me faut préciser le choix des exemples concernant l'analyse du processus de séduction et introduire quelques points qui éclaireront le propos à suivre.

Tous les récits d'interactions sexuelles ne peuvent être employés pour une telle démonstration, car tous ne permettent pas d'observer dans sa totalité le processus de séduction (Fassin 2012) et de négociation (Combessie, Mayer 2013) qui va nous intéresser tout particulièrement. En considération, j'ai choisi de me focaliser sur des exemples qui rendent compte d'un processus qui s'étend, de préférence, de la première rencontre⁴⁷¹ à la projection d'une deuxième interaction sexuelle, si celle-ci est envisagée. Il est donc question d'un laps de temps très court dans certains cas (moins d'une heure dans une *backroom**, par exemple) et très long dans d'autres (un à plusieurs

⁴⁶⁹ Notamment parce que, comme nous le verrons, l'éthique sexuelle des informateurs n'est pas si distante de celle des normos*. Il est alors possible d'envisager que les méthodes des uns puissent également convenir aux autres.

⁴⁷⁰ Le forum européen de bioéthique (Strasbourg) s'est saisi de cette ardente question du consentement sexuel le 2 février 2019 et montre bien l'orientation du débat : les intervenants abordent la problématique de l'obtention d'un consentement viable (libre et éclairé), les impacts délétères d'une interaction non consentie sur la santé physique et mentale des individus, ainsi que la difficulté de prouver qu'il y a eu consentement (ou non) lors des procès. Tous ont également souligné la nécessité d'une éducation à cette problématique du consentement, tant des professionnels amenés à traiter la question que de la population tout entière. Or, à aucun moment le contenu de cette « éducation » n'est évoqué, pensé, questionné. Et lorsque j'aborde cet angle mort, la réponse qui m'est donnée est : « (...) je pense que si vous interrogez autour de vous, tous les hommes et les femmes, il n'y en aura, à mon avis, pas beaucoup qui vous diront qu'ils ont un jour eu à douter du consentement de leur partenaire (...) je crois qu'on sait, a priori. ». Propos étonnants tant ils ne semblent pas prendre en compte tout ce qui a été dit jusque-là par les intervenants eux-mêmes. Appeler à l'éducation est une chose, mais pour ce faire il importe de porter une réelle réflexion quant aux outils que nous allons donner aux professionnels et à la population afin qu'ils puissent se saisir de cette problématique. (<https://www.youtube.com/watch?v=BmW--jemm80>, dernière consultation le 4 mars 2019).

⁴⁷¹ Si ce n'est pas le cas je préciserai dans la mesure du possible comment la rencontre s'est effectuée et la teneur de la relation avec les informations dont je dispose.

jours, parfois même des semaines ou des mois). Ce temps étudié devra, dans l'idéal, permettre de rendre compte des stades suivants, nécessaires à ma démonstration⁴⁷² :

- la rencontre, qui inclut la sélection des partenaires, potentiellement le test de ces derniers et la projection de l'activité sexuelle si besoin est ;
- des temps de séduction/négociation, qui peuvent être réitérés tout au long de l'interaction sexuelle (plus ou moins explicites ou implicites selon le stade) ;
- les différentes scènes/tableaux/activités sexuelles⁴⁷³ ;
- les temps et activités postludes, autrement dit le retour à soi et à la quotidienneté, qui peuvent être marqués par le rangement de la pièce, des changements vestimentaires, des lavements, ou simplement un changement comportemental ou communicationnel ;
- enfin, je ferai état de la poursuite ou non de la relation, s'il y a projection d'une nouvelle expérience sexuelle entre ces partenaires, ou si l'interaction sexuelle prend fin. Si la relation sexuelle s'achève là, je relèverai également les éventuelles relations et émotions subsistantes : relation amicale, vengeance, animosité, etc.

Il est possible de faire une comparaison entre ce processus d'interaction sexuelle et le processus rituel de Turner, puisque nous avons une répartition en trois temps qui vise à s'extraire temporairement de la structure (autrement dit le quotidien). Il y a tout d'abord un temps prélude (préliminaire⁴⁷⁴), incluant rencontre, sélection et test des partenaires. Durant ce temps, un jeu est progressivement instauré, créant ainsi un écart avec la quotidienneté. Puis vient un temps ludique (liminaire) où le jeu est à son apogée, généralement marqué par un effort de théâtralisation particulièrement important⁴⁷⁵ et des méthodes d'effacement de la négociation. Enfin, advient un temps postlude

⁴⁷² Ma délimitation des exemples est ici purement pratique, elle est pensée pour permettre ma démonstration. Elle ne se limite donc pas au temps du jeu qui, par ailleurs, est souvent délicate, à cerner notamment dans les pratiques SM*, car « si elle est inscrite dans le temps et un espace précis, la « préparation psychologique » la dépasse parfois. » (Poutrain 2003 : 92).

⁴⁷³ Je présente ces différentes formulations, car l'activité peut être pensée par certains comme du théâtre.

⁴⁷⁴ Il s'agit bien ici d'une phase rituelle et non de la notion sexologique.

⁴⁷⁵ Attention importante dans le maintien des personnages/postures, ainsi que de la logique de l'interaction. Il s'agit ici d'une mise en scène de soi équivalente à celles qu'on réalise au quotidien lorsqu'on endosse son rôle de vendeur ou de père. Il ne faut pas y voir la théâtralisation telle qu'elle est présentée par les informateurs de Newmahr et Czuser, autrement dit comme quelque chose de « faux ». Ici le théâtre n'est rien de plus vrai et mérite d'être pensé d'un point de vue Goffmanien.

(postliminaire) où le retour à la quotidienneté est opéré par le relâchement de l'effort théâtral (au profit d'un autre théâtre, celui de l'amitié par exemple).

Le phénomène de séduction/négociation ne peut être situé à un stade précis, parce qu'il s'agit d'un processus qui s'étend sur les trois stades et se poursuit sur les potentielles expériences sexuelles à suivre : la séduction prend certes fin avec le jeu, mais sitôt le jeu achevé, un autre peut être projeté, et la négociation est alors relancée.

L'exposé d'un processus aussi complexe demande des exemples particulièrement détaillés, c'est pourquoi ils seront souvent tirés des ouvrages ainsi que de mon expérience personnelle avec les informateurs. Ces récits sont les plus denses et mettent souvent l'accent sur les émotions, les réflexions intérieures, les intentions des protagonistes sans lesquelles il est quasiment impossible de percevoir toute la complexité de la démarche de séduction et de négociation.

Concernant la division du temps en trois phases distinctes, il me faut préciser que cette approche a ses limites. Notons d'ores et déjà que la relation ludique ne s'évanouit pas forcément totalement lors du postlude, notamment parce que le jeu et les rôles ne sont pas que pure fiction. Pour ceux qui les endossent, les personnages, et de ce fait la relation, relèvent de leur réalité. Tout cela est un jeu uniquement dans la mesure où ces relations n'ont pas de place dans le quotidien, mais le jeu est bel et bien sérieux : il permet d'incarner une facette de leur personnalité. Le temps fort est le moment où l'individu peut pleinement exprimer cette réalité personnelle, mais ce moment révolu cette réalité ne disparaît pas nécessairement. Poutrain explique à ce propos qu'il est « difficile de dire quand commence et quand se termine une séance sadomasochiste. » (Poutrain 2003 : 92) Elle précise que celle-ci est « inscrite dans un temps et un espace précis » et précise que la « préparation psychologique » peut déborder outre (ibid.).

L'effort de théâtralisation doit toutefois se relâcher au bout d'un moment, ne serait-ce que pour permettre certaines conversations impossibles en temps de jeu ou pour se reposer⁴⁷⁶ (le jeu demandant énormément d'énergie et de concentration). Une autre

⁴⁷⁶ Par exemple, Daiji avait évoqué à sa maîtresse son désir d'être dans le jeu H24, sa maîtresse a réalisé son souhait sur deux jours et la jeune soumise s'est vite aperçue que cela était bien trop épuisant pour elle

limite à cette conception en trois stades, c'est l'absence fréquente de phase préliminaire ou bien la difficulté de la distinguer de la phase liminaire. En effet, certains individus, aidés par les circonstances (comme un espace-temps pré-codé, sélectif comme c'est le cas des soirées) peuvent très rapidement basculer dans un temps ludique. D'autre part, la « chasse », la sélection, le test sont souvent conçus par les informateurs comme des activités ludiques en soi, ce ne sont alors plus des phases préliminaires, mais des tableaux, des activités sexuelles à part entière, appartenant par conséquent à la phase liminaire.

Toutefois, cette présentation en trois stades permet de cerner une augmentation progressive de la dimension ludique de l'expérience, jusqu'à son évanouissement. Les temps liminaires, qu'on pourrait appeler *temps forts*⁴⁷⁷, car le jeu est à son apogée, se distinguent des deux autres stades par l'effacement de la négociation. Cela ne signifie pas qu'il n'y a plus de négociation, mais simplement que cela doit se faire le plus discrètement possible afin de ne pas contrarier la dynamique du jeu. Elle doit se fondre dans la logique du jeu, devenir implicite grâce à l'usage de codes ou de phrases jouées (Cf. Part. 3, chap. II). Le reste du temps la négociation, ou plus globalement le fait de parler de l'expérience à suivre ou passée, peut se faire plus explicite.

Ce besoin d'effacer la négociation lorsqu'on entre dans le temps fort est important à noter d'entrée de jeu, car il sera central dans les comparaisons sur lesquelles je souhaite faire aboutir mon propos.

comme pour sa maîtresse. Des temps de repos sont donc nécessaires, et je suppose que ceux qui jouent effectivement en H24 vont dans ce cas théâtraliser des temps de pauses.

⁴⁷⁷ Poutrain parle de « pic d'intensité » (notion qu'elle emprunte à l'une de ses informatrices) et compare cela à ce que Goffman nomme « action », c'est-à-dire un temps où l'individu prend, en connaissance de cause, des risques apparemment évitables (Poutrain 2003 : 94). Pour ma part, je préfère parler de « temps fort » car ce temps, dans les exemples étudiés, n'est pas tant marqué par une prise de risque consciente que par une mise en scène plus serrée et plus intensive. C'est le moment où ils s'écartent de la routine journalière, professionnelle ou domestique et entrent pleinement dans la réalisation de la fantaisie.

Chapitre I/ Définition de l'éthique sexuelle de la population

Il est temps d'approfondir ce qui est perçu comme agréable, plaisant, stimulant, dans ces interactions sexuelles, en somme ce que les informateurs en attendent et en retirent, ainsi que ce qui fait frein à l'émergence de ces satisfactions. J'ai déjà exposé précédemment l'intérêt des informateurs pour le transgressif et l'extraordinaire, mais il importe d'approfondir ce point en soulignant ce que ce type d'évènements génère et quelles situations provoquent tout particulièrement « un petit goût de reviens-y ».

Cette question m'intéresse d'autant plus qu'elle m'a été très fréquemment posée par les normos*, intrigués par mon sujet de recherche : « Où est le plaisir là-dedans ? » Question récurrente notamment lorsqu'il est question de jeux qui s'éloignent de la génitalité, qui incluent de la douleur ou des activités reconnues comme des violences (ce qui est souvent le cas des activités BD/SM*). Qu'y a-t-il de plaisant à se faire uriner dessus ? À se faire insulter, fouetter ?

Question qui se pose d'autant plus que, dans le cadre de cette population, la douleur n'est pas centrale, y compris pour les amateurs de jeux BD/SM*, contrairement à ce que Newmahr a mis en évidence sur son terrain (Newmahr 2010/a).

Cette difficulté à percevoir le plaisir dans ces activités invite également à se demander si tout cela n'est pas un souci de grille de lecture. Autrement dit : est-ce que leur imaginaire, forgé par les mots et leur charge symbolique, permet de penser les plaisirs perçus par les informateurs ? C'est mon hypothèse. La notion de plaisir, surtout dans le cadre de la sexualité, est problématique, car elle est chargée en représentation et fait souvent écho à un plaisir charnel nommé orgasme. En outre, le plaisir est souvent opposé à la douleur ainsi qu'à la violence. Pas étonnant alors que leur réunion, notamment dans les jeux BD/SM*, intrigue. Ainsi, pour faciliter la médiation des représentations de la population en matière plaisir, il y a sûrement intérêt à changer de mots afin de gagner en distance vis-à-vis de ces représentations. Je vais donc mettre ces

termes de côté et les remplacer par d'autres que j'estime moins chargés symboliquement.

Je propose donc, le temps de cette analyse, de parler non pas de plaisir, mais de *satisfaction*. Terme proche, synonyme même, qui est défini par le CNRLT comme « état affectif fait de plaisir et de soulagement, éprouvé par celui qui a obtenu ce qu'il souhaitait »⁴⁷⁸. D'après la même source, le terme peut également référer à une compensation, un dédommagement, ce qui fera sens aux vues des résultats que je serai amenée à présenter.

Aussi, la définition de « satisfaction » est particulièrement large et permet de penser les satisfactions psychologiques, ce qui va nous être fort utile. Toutefois, ce terme invite également à penser une satisfaction d'ordre financier. On sort alors potentiellement du cadre d'une sexualité ludique, tournée vers ses intérêts propres, fantaisistes. Pour faire cette distinction, je propose de parler de « gains » dès lors que la satisfaction perçue servira à d'autres fins autres que sexuelles/ludiques (par exemple la survie ou le maintien du couple). Ainsi une somme d'argent peut être un gain ou une satisfaction selon son effet, son usage : si la perception de l'argent contribue à érotiser l'interaction en nourrissant une fantaisie de prostitution, alors cela sera estimé comme une satisfaction. En revanche, si l'argent perçu sert uniquement à payer un loyer ou des courses, il sera question d'un gain. Partant de là, un orgasme peut s'avérer être un gain s'il est perçu comme un moyen d'obtenir la paix entre les conjoints après une dispute⁴⁷⁹.

Je ne vais pas non plus employer la notion de « violence » hormis lorsqu'il s'agit de faire référence aux représentations divulguées dans la culture dominante. Je parlerai prioritairement de « déplaisir » afin de désigner ce qui va générer des sensations/émotions, émotions susceptibles de contrarier l'émergence de satisfaction. La notion d'insatisfaction pourra être associée à des expériences neutres, des expériences ne procurant pas satisfaction, mais qui ne génèrent pas nécessairement des émotions négatives autres que la frustration.

⁴⁷⁸ <http://www.cnrtl.fr/definition/satisfaction> (dernière consultation le 1er mars 2019).

⁴⁷⁹ On pourrait toutefois critiquer cette approche et dire que parmi les objectifs légitimes de la sexualité il y a le gain financier, la reproduction, la santé personnelle, etc. C'est un parti pris compte tenu de la dimension ludique de la sexualité ici étudiée.

Enfin, nous le verrons, ce n'est pas parce qu'il y a déplaisir que l'expérience tombe dans l'intolérable. Ainsi nous nous intéresserons aussi à ce qui fait limite ou plutôt « ce qui ne devrait être toléré ». La formule est certes compliquée, mais je la préfère au terme « intolérable », car il arrive que ces faits soient effectivement tolérés pendant un temps jusqu'à ce que, avec du recul, les informateurs changent d'avis. Il sera donc question de ce qui, dans l'absolu, ne devrait pas être toléré.

Reste un dernier souci : comment discerner les satisfactions, déplaisirs et limites ? Je pars du principe que les informateurs sont comme tout le monde : s'ils poursuivent une activité c'est parce qu'ils y trouvent leur compte. Inversement, s'ils mettent fin à la relation c'est que cela ne les satisfait pas suffisamment ou plus. Afin de relever les satisfactions, je vais rechercher dans les propos des informateurs tous les mots employés de sorte à valoriser une expérience sexuelle. J'ai ainsi récolté des termes récurrents qui servent à dire les satisfactions perçues/attendues, mais aussi des situations qui sont présentées comme particulièrement satisfaisantes.

Notons cependant qu'il n'est pas possible de faire une liste exhaustive des satisfactions, dans la mesure où les informateurs s'accordent sur le fait que chaque individu a des sensibilités qui lui sont propres. Chacun jouit différemment et de choses différentes⁴⁸⁰. Partant de là, il existe une infinité de sources de jouissances possibles et toute tentative de listage est forcément vouée à la partialité. Par conséquent, la présentation des satisfactions que je propose est partielle et centrée sur les satisfactions transversales à la population, ce qui exclut par conséquent les sensibilités toutes personnelles liées aux contours érotiques spécifiques de chacun.

Enfin, cerner la satisfaction par son envers est tout aussi complexe que de chercher à définir ce qui fait satisfaction. Là encore, cela est potentiellement propre à chacun.

Pour ce faire, il me semble intéressant d'étudier les expériences qui mènent à une rupture⁴⁸¹, pendant ou après l'interaction sexuelle. La rupture du lien est potentiellement

⁴⁸⁰ « Cunégonde ne jouit pas comme Culculine », c'est ce que me répète souvent PD avec humour durant nos échanges amicaux.

⁴⁸¹ Cela n'inclut pas les situations de *one shot**, de sexualité impersonnelle, car dans ces situations l'interaction sexuelle est pensée d'emblée comme temporaire, sans lendemain.

le signe d'une insatisfaction ou du franchissement d'une limite. En outre, certains exemples récoltés débouchent sur des animosités, jugements, actes de vengeance, signes typiques de conflits ou d'expériences difficilement tolérables. Je vais donc fonder mon analyse sur des exemples qui présentent l'une de ces variables, ou les deux, afin de comprendre ce qui fait abus aux yeux des informateurs.

Il sera question de différents types de situations :

- des expériences où les informateurs étaient conscients que leurs actes pouvaient mener à une rupture et potentiellement à un jugement, mais cela n'aura pas lieu ;
- des situations où les informateurs ont mis fin à la relation sans stigmatisation ni vindicte ;
- des situations qui ont donné lieu à une rupture, avec vengeance et/ou stigmatisation du partenaire ;
- enfin, des relations qui attestent d'une forme de violence reconnue par la loi, mais qui n'est pas reconnue par les « victimes » présumées.

Cela va me permettre de relever des situations tolérables et ce qui n'a pas à être toléré⁴⁸² jusqu'à dessiner les contours d'une éthique sexuelle commune.

⁴⁸² La formulation peut paraître lourde, mais elle a son intérêt : je ne souhaite pas parler d'intolérable, car je ne sais pas s'il existe un intolérable commun, autrement dit quelque chose qui va rebuter tous les informateurs sans exception. Par contre, j'ai remarqué qu'ils s'accordent sur le fait que certains actes n'ont pas à être tolérés, ce qui est différent, car cela suppose que certains tolèrent ces comportements, à tort selon eux.

1/ Les satisfactions

A/ Ce qui fait satisfaction

a/ Amusement et réponse à la curiosité comme satisfaction première

À travers les entretiens, la notion d'« amusement » était récurrente. Il est intéressant de relever qu'une interaction sexuelle ou bien une soirée pouvait être jugée positivement simplement par son caractère ludique, récréatif. Alors que nous discutons de la difficulté de vivre des expériences plaisantes, satisfaisantes durant les soirées, Ilo et Hugo m'évoquent une soirée privée, peu prometteuse de prime abord, mais qui s'est révélé très « amusante », contre toute attente :

Hugo : (...) rappelles-toi il y a un an, l'anniversaire de Philippe (Ilo : oui, oui).
Typiquement on était partis pour un truc qui n'était pas du tout dans... on fêtait les 50 ans d'un pote et on s'est retrouvé dans un truc euh...

Ilo : Ouais, on s'est bien amusés !

Hugo/Ilo : Voilà c'est ça ! On s'est bien amusés (le disent ensemble).

Hugo : Et c'était pas du tout prévu, c'était pas du tout... imaginé ou imaginable au départ.

Pierre utilise le même terme pour parler de ces rares soirées où il trouve cette « tension sexuelle » qu'il recherche tant. Lors de ces soirées-là il « s'amuse », tandis que les autres non.

De même, Christelle évoque régulièrement durant l'entretien l'aspect ludique des jeux auxquels elle s'adonne avec Daiji. Amusement partagé, par exemple, lors de ce jeu de lancer de bretzels apéritifs qui mettait en compétition Daiji et le (vrai) chien de Christelle : celui ou celle qui rattrapait le plus de biscuits avec la bouche remportait la partie. Souvenir fort, heureux, conservé dans son téléphone portable sous forme de petit film, qu'elle me montre le soir de notre entretien avec émotion en me disant :

On rigole beaucoup !

Drôle encore, lorsqu'elle a amené Daiji au « Macdo » avec son collier de chien autour du cou, sous le regard amusé des jeunes gens de la table d'à côté. Cela l'amuse de la voir marcher dans ses combines, avec sa naïveté de jeune soumise.

PD, quant à lui, utilise le terme de « drôlerie » pour évoquer des expériences sexuelles ou de séduction particulièrement plaisantes.

Par ailleurs, les expériences particulièrement satisfaisantes sont également celles qui se sont avérées « intéressantes ».

Abordant avec M. M. la question des séances photo déplaisantes ou peu satisfaisantes, j'étais très étonnée que ce dernier ne retienne pas de séances particulièrement insatisfaisantes. Pour lui, « c'est toujours intéressant les séances ! » Même réponse lorsque je lui demande s'il a des souvenirs de piètres expériences sexuelles :

Non je pense pas... ils deviennent tous intéressants à la longue !

J'en déduis que pour lui toute expérience est intéressante tant qu'elle est (ou devient avec le temps et l'attention portée) stimulante intellectuellement.

Je relève également que bien des interactions sexuelles complexes (car nouvelles, initiatiques) ont été reconnues comme satisfaisantes par les informateurs, parce que cela répondait à leur curiosité. Ces expériences n'apportaient pas forcément de satisfactions sur le plan physique, mais elles comblaient une curiosité en apportant de nouvelles informations et/ou une approche empirique de ce qui n'était alors que pure théorie. C'est le cas notamment des expériences vécues avec des adultes par PD et Étienne Liebig alors qu'ils étaient mineurs. Obtenir une réponse à une curiosité est la satisfaction la plus accessible et c'est parfois la seule perçue lors des situations d'initiation (trouver la chose irritante est souvent plus complexe et demande du temps).

Là encore, rien de bien surprenant dans la mesure où ils sont adeptes du liminoïde : ce type d'activité apporte du grain à moudre sur le plan intellectuel.

Notons que les dimensions amusantes et/ou intéressantes d'une expérience sexuelle peuvent suffire à la satisfaction. Nul besoin de plaisir physique en prime par exemple.

C'est d'ailleurs l'une des motivations des informateurs à aller en soirée : ils ne s'y rendent pas nécessairement pour avoir un contact sexuel ou rencontrer de nouveaux partenaires, ils y vont surtout dans l'espoir de pouvoir observer « quelque chose ». « Quelque chose » c'est vague, cela sert justement à évoquer ce qu'on ne connaît pas, ce qu'on n'imagine pas, l'inconnu en somme.

C'est pour chercher ce « quelque chose » qu'Hugo nous quittera momentanément, Ilo et moi, lors de la *Nuit Démonia*. C'est aussi à la recherche de « quelque chose » que la jeune modèle et moi-même sommes allées nous aventurer à l'étage de la boîte échangiste, lors de la *Latex Addict*. Cette recherche de « quelque chose » est également évoquée par Jeanne de Berg dans *Cérémonie de femmes* (De Berg 1985/b). Elle explique lors de son immersion dans les soirées SM* newyorkaises attendre « quelque chose », sachant pertinemment qu'« il ne se passerait peut-être rien. » (ibid. : 19). Pourtant beaucoup de personnes sont présentes, dansent, boivent, parlent entre elles, il y a beaucoup de « choses » qui se passent, mais le « quelque chose » en question est relatif à un acte fortement intéressant, irritant, qui capte l'attention, attise la curiosité tout en la nourrissant... comme, par exemple, un homme nu sur un cheval d'arçon se faisant fouetter avec sa propre ceinture par une femme (c'est le « quelque chose » que Jeanne de Berg relève ce soir-là).

Le « quelque chose » se vit et/ou s'observe puisqu'on peut s'observer en train de faire, à condition d'ouvrir les yeux et de ne pas éteindre la lumière. Cela aide à comprendre l'intérêt que les informateurs ont pour l'observation : cela permet de combler la curiosité. M. M. en fait même l'un de ses goûts majeurs, en se disant « scoptophile* », autrement dit individu qui aime à voir. Jeanne de Berg, pour assouvir sa curiosité, son envie d'observer les prouesses d'un soumis avalant trois talons aiguilles, va aller jusqu'à se « jeter par terre, à plat ventre, tout contre les maxillaires écartelées, pour voir cela de très près [les pointes d'escarpins de ses amies qui fouillent et distendent la bouche du soumis], au ras du caniveau, là où on flaire la boue, les émanations fangeuses, au ras de la bouche d'égout, trou humide où je plonge les doigts. » (ibid. : 141-142). La vue est l'un des sens privilégiés pour accéder à la connaissance et embrasser l'étrange. L'observation est d'ailleurs une méthode importante et commune à bien des sciences, notamment celle que je m'efforce de pratiquer.

L'appréhension des phénomènes curieux, extraordinaires, ne passe pas seulement par la vue. Jeanne de Berg, dans l'exemple précédent, mentionne aussi le toucher, d'où l'importance de la proximité des corps, d'autres évoquent aussi le goût ou l'odeur comme c'est le cas d'Étienne avec son concept d'« orgue olfactif » de chatte (pensé sur l'exemple de l'orgue olfactif employé par les œnologues). Tous les sens disponibles peuvent être mis à contribution afin d'approcher l'extraordinaire, se nourrir des événements insolites générés par les interactions sexuelles, et trouver par là même certaines satisfactions.

b/ Glisser dans la fiction

Lorsqu'ils évoquent leurs expériences, notamment celles qui laissent un bon souvenir, les informateurs parlent de « magie », de « transe », de « folie », de « merveilleux », ou encore d'évènements « dingues ». La première question qui se pose est : parlent-ils de la même chose ? Y a-t-il une distance, une différence entre « transe » et « merveilleux » ? Entre « magie » et « folie » ? Dans tous les cas, ces termes font référence à une expérience surprenante, hors du commun. C'est pourquoi je suis tentée de les traiter ensemble malgré les potentielles différences sémantiques. Il importe, dans un premier temps, de vérifier qu'il y a bien un phénomène commun derrière cette liste de mot, puis dans un second temps, d'en fournir une définition.

Concernant les pratiques SM*, des états seconds ont déjà été relevés et étudiés. Newmahr, évoque des changements d'état mental touchant les individus qui s'adonnent au SM*, phénomènes nommés par ces derniers « *subspace* »/ « *bottom space* » si cet état touche la personne soumise (Newmahr 2010a). L'état second peut aussi toucher les dominants, les « *top* »⁴⁸³, mais elle précise que cela est plus rare, plus compliqué. Cela arrive notamment lorsque le « *top* » s'adonne à un jeu qui demande beaucoup de concentration (elle cite les jeux de couteaux) ou bien lors d'une activité de domination physiquement intense (comme le fait de prodiguer de nombreux coups de fouets). Pour les « *bottom* » cet état est souvent lié à l'expérience de « sensations intenses et rythmées » et notamment à l'endurance de la douleur. Adrien Czuser qui étudie

⁴⁸³ Czuser qui a orienté sa recherche doctorale sur ce phénomène, reprend les concepts de Newmahr et parle de « *domspace* » lorsqu'il s'agit d'un dominant qui glisse dans un état second (Czuser 2017).

également la question précise que c'est là « l'un des signes d'un jeu « réussi » » (Czuser 2017) pour les « *kinksters* » rencontrés.

Newmahr lie ces phénomènes au concept de « *flow* » qu'elle emprunte à Mihály Csíkszentmihályi⁴⁸⁴ :

Flow involves challenge and the utilization of skills, intense concentration, an altered sense of time, the loss of self-consciousness, goals, feedback and the conflation of action with awareness. (ibid. : 327)

Précisons que ce phénomène est, d'après Csíkszentmihályi, accessible par la pratique de différents types de loisirs qui n'ont rien à voir avec la domination ou la sexualité comme la course à pied ou le fait de jouer d'un instrument de musique (ibid. 328)

Gala Fur propose également une définition du « *topspace* » ainsi que du « *subspace* » dans son *Dictionnaire du BDSM* (Fur 2016). Voici sa définition de « *topspace* » qui fait le parallèle avec le « *subspace* » :

Comme le lâcher-prise et l'abandon de sa subjectivité activent la sécrétion d'endorphine chez le bottom qui entre alors dans un état de flottement agréable appelé subspace, la concentration, le contrôle absolu⁴⁸⁵ de la situation et le pouvoir sur l'autre permettent au top d'atteindre un état de conscience modifié, le topspace. Cette transe légère est accessible lors d'une longue interaction avec une personne passive. (ibid. : 275).

Dans la définition de « *subspace* » elle précise que cela advient lors de « bondage, petplay⁴⁸⁶ ou une séance SM » (ibid. : 267).

Elle propose également à son lecteur une définition du terme « transe », à travers laquelle elle renvoie aux notions « *top/sub-space* ». J'en déduis que, pour Gala Fur, les trois termes renvoient à une expérience similaire : un état modifié de la conscience qui

⁴⁸⁴ Le concept de « *flow* » de Mihály Csíkszentmihályi est également repris par Turner à propos des effets des activités ludiques qu'il lie à la « *communitas* » (Turner 1974/b).

⁴⁸⁵ Je me demande s'il s'agit là d'un contrôle absolu ou d'un désir de contrôle absolu, ou encore d'une impression de contrôle absolu, étant donné que, comme démontré précédemment, il est très souvent question de pro-jet et non projet, ce qui implique l'impossibilité d'une maîtrise totale.

⁴⁸⁶ Jeu pouvant s'inscrire dans une perspective D/S* où l'un des partenaires se glisse dans la peau d'un animal (chien/ne, cheval, etc.), souvent à l'aide d'accessoires (queues, cagoules, collier, etc.). L'autre partenaire est souvent « maître »/ « propriétaire » dudit animal.

se manifeste par une « sensation de déconnexion », une « transe légère » liée à l'expérience d'une posture de soumission ou de domination et, plus précisément, l'importante concentration que cela implique. Des « trances » (ou des approches) on en retrouve dans ses ouvrages lors d'expériences de dominations⁴⁸⁷ particulièrement intenses, mais elle parle également d'« extase mystique » et de ressentir « l'infini » lorsqu'il est question d'un état émotionnel particulier. Je fais donc l'hypothèse qu'il s'agit toujours du même phénomène et que la diversité des qualificatifs est liée à une volonté, littéraire, de varier le vocabulaire.

Concernant les autres informateurs adeptes de jeux BD/SM*, aucun informateur n'emploie les termes « *subspace* » et « *topspace* » (y compris ceux qui sont acquis au BDSM*). Il est possible que certains aient connaissance de ces termes⁴⁸⁸ mais chacun emploie ses propres mots pour évoquer des états de conscience modifiés. « Transe », « extase mystique », « infini » sont propres à Gala Fur (qui, par ailleurs, est acquise au tantrisme). Jeanne de Berg parle également de « transe », mais aussi de « folie » (De Berg 1985/b), qu'elle lie à l'absorption de drogues, enfin de ce qu'elle en suppose. Elle fournit par ailleurs le récit particulièrement précis d'une expérience durant laquelle elle s'est laissée emportée par un jeu. Voici un résumé de cette expérience.

Lors d'une soirée spécialisée à New York, relatée dans *Cérémonies de femmes* (De Berg 1985/b : 33-40), elle s'adonne à des jeux classiques de domination/soumission avec un jeune homme rencontré sur place. Elle tient sa posture coutumière de dominante. Le jeune soumis joue avec le pied chaussé de la dame en le frottant contre son visage avec « des sensualités de chat » (ibid.) avant d'en avaler tout entier le talon et de lui imprimer un va-et-vient qui la grise :

Toute ma sensibilité reflue là, dans le talon, ce prolongement dur de mon corps qui se gonfle de sève. (ibid.)

⁴⁸⁷ Elle aura également une expérience de soumission dans les cordes de Faye qui débouchera sur une forme de rêve, de *trip** car elle voyage à proprement parler durant le temps de l'expérience et se retrouve à mendier en Inde (Fur 2003).

⁴⁸⁸ S'ils sont répertoriés dans le dictionnaire de Gala Fur c'est qu'ils sont communs au milieu BD/SM* français.

Puis elle joue encore à lui infliger quelques menues blessures, histoire de faire poindre le sang et l'asperge de bière. C'est après que cela se corse. Elle décrit alors un comportement personnel qui la surprend, ponctué d'un oubli total de l'environnement :

Absente à tout ce qui m'entoure, l'univers se résume au champ restreint et plein de ma vision immédiate : un Américain d'une vingtaine d'années aux boucles courtes et blondes, sans nom, sans passé, étendu à mes pieds, vêtu d'une chemise à petits carreaux, d'un blue-jean, de baskets ; rien ne le singularise, pas même le cercle de métal blanc qu'il porte au poignet droit, sinon ceci : qu'à cet instant il est, pour moi, irremplaçable, au centre de l'enclave cernée de néant où nous nous trouvons, lui et moi. Comme si nous étions seuls, je me laisse glisser de la banquette pour m'accroupir sur sa tête. Comme si nous étions seuls... et pourtant mes bras relevés se croisent d'eux-mêmes devant mon visage pour le cacher, pour étouffer les halètements qui me viennent au moment où je sens que, sous ma jupe étalée, sa langue a trouvé la chair entre mes cuisses à travers les mailles élastiques du collant de résille. J'ai l'impression que je vais me noyer « à découvert », comme ça, en public... lorsque plus tard, remontée des profondeurs, je laisse retomber mes bras, je suis bien obligée de voir que nous ne sommes pas cernés par le néant mais par les clients dont les regards convergent sur nous. (ibid.).

Elle marque ici une focalisation de tous ses sens sur ce qui se joue entre elle et ce garçon. Elle en oublie le contexte qui les environne de même que sa pudeur qui, en temps normal, ne lui permettrait pas de se donner à voir de la sorte, en public. Partie sur des jeux de domination classiques, elle a fini par improviser jusqu'à se dépasser. Le phénomène de « *flow* » transparait bien du récit. Il ne me semble pas abusif de qualifier cette émotion de « *topspace* » dans la mesure où il est question d'une activité SM*.

Par ailleurs, il est question, dans cet exemple, d'un bon théâtre. J'entends par là que le pro-jet a fonctionné : ils ont joué à des jeux basiques, connus, et soudain la dame s'est retrouvée emportée loin de ses coutumes et de tout ce qu'elle aurait pu envisager. Lors du « martyr de Sébastien », déjà évoqué, elle vivra une expérience similaire et parlera de « folie », ce qui n'est pas étonnant dans la mesure où elle échappe à son propre

contrôle et qu'elle devient temporairement étrangère à elle-même. Dans chaque cas elle était sans doute incapable de présager d'une telle tournure.

Ainsi, je présume donc que le « *flow* » est également lié à un *bon théâtre* durant lequel le jeu finit par induire chez les joueurs des comportements insolites, par révéler des capacités insoupçonnées (pour soi ou pour l'autre). L'avènement de cet heureux effet n'est pas systématique et dépend de la qualité du jeu, de l'implication des partenaires, de leur résonance érotique⁴⁸⁹.

Focalisé sa recherche sur les rituels d'une communauté BDSM* du Grand-Est et les effets de « lâcher-prise » générées par « les rapports sadomasochistes », Czuser précise, sur la base des propos de Delchambre, « que l'observance d'un jeu efficace consisterait à poser un cadre (c'est-à-dire à signifier le jeu) pour ensuite ne plus porter attention à son égard » (Czuser 2017). Il importe que le cadre se dissolve, que l'individu ne le ressente plus. Il parle alors d'« immersion fictionnelle », terme intéressant dans la mesure où il n'évoque pas nécessairement les activités BD/SM*, contrairement à « *top/subspace* » (ibid.).

Gardons en mémoire cette notion de cadre car elle sera fondamentale pour la suite du propos. ici fera cadre tout ce qui permet de structurer le jeu, de lui donner un sens et des limites. Ainsi un type d'interaction peu servir de *cadre* (ex : cérémonie, séance photo, partouze, etc.) de même qu'un personnage (sadique, pervers, fou, soumis) dans la mesure où il induit un certain imaginaire, certains scénarios plutôt que d'autres. Les contours érotiques d'une personne peuvent également faire office de cadre. De ce fait, les cadres peuvent s'accumuler et complexifier la lecture du champ des possibles, des limites.

⁴⁸⁹ Gala souligne à propos d'une expérience avec Masolatex qu'elle approche cet état extatique mais « sans réussir à dépasser cet avant-goût. Je distinguais au loin un état bienheureux, intense et aérien, mais pour y accéder, il aurait fallu de ma part un degré de participation plus élevé, une implication autre que la maigre satisfaction de combler un manque chez cet inconnu. » (Fur 2003 : 35). Il faut rappeler que l'expérience était rémunérée. Ce n'est pas forcément une situation propice à l'expression des fantaisies personnelles pour la dominatrice* car elle est tenue de donner le change. Ce n'est pas évident de se laisser emporter dans ces conditions.

Nous avons jusqu'ici pensé ce phénomène dans le cadre des jeux SM*, mais qu'en est-il du reste de la population. Ressentent-ils également le « *flow* », ou plus précisément l'« immersion fictionnelle » nécessitant une mise en scène, un pro-jet ? Difficile à dire, dans la mesure où ils dépeignent rarement leur état en détail. Ils parlent de moments « magiques », « merveilleux », ou encore de « parenthèses enchantées », que certains ont tenté d'expliquer.

Alors qu'il m'expose l'objectif des séances photo, M. M. évoque cette « magie » qui, bien qu'elle ne soit pas l'objectif premier de la séance (puisqu'il s'agit de produire des images intéressantes), s'avère régulièrement présente comme un doux effet secondaire. Aucun état second n'est précisé. Toutefois, à la fin de notre séance photo, alors que je lui faisais part de mon état « *stone* », il m'a confié qu'il ressent fréquemment cela suite aux séances.

« Magique », de même, ce moment où Pierre s'aperçoit qu'une modèle a un peu de « merde » dans sa culotte, et qu'elle s'en montre toute gênée. Pourtant il n'a pas d'affinité particulière avec cette matière, mais ce petit évènement a creusé l'écart avec la quotidienneté. Ici ce qui ressort tout particulièrement ce n'est pas tant l'« immersion fictionnelle » que l'importance de l'écart vis-à-vis de la quotidienneté. Ce qui s'est passé-là n'arrive théoriquement jamais dans son quotidien.

Étienne parle de « parenthèses enchantées », de moments « merveilleux », « sublimes » lorsque ses partenaires se métamorphosent devant lui, passant de la mère de famille bien sous tous rapports à la femme aventureuse, avide de jeux d'urine (et vice versa). Pareillement les moments où elles atteignent l'orgasme relèvent du « merveilleux » pour Étienne. Pour sa part, il évoque la rupture avec l'espace et le temps, et fait le lien avec les effets de la drogue ou d'autres activités enivrantes, ce qui fait écho aux expériences de Gala fur et Jeanne de Berg :

À chaque fois, pour moi c'est « Wouaw ! », c'est juste le paradis quoi (...) Je trouve ça juste merveilleux quoi ! C'est des parenthèses enchantées qui sont des soupapes permanentes de sécurité qui permettent simplement de survivre quoi ! (...) tu sais le rapport entre la drogue et l'alcool, le cul, la fête, la sublimation et dieu, c'est toujours euh... (...) c'est comme des ruptures de l'espace spatio-

temporelles, tu vois ? (...) des fois, en fumant bien, moi j'ai jamais pris de drogues trop *hard*, mais en fumant, par exemple, des fois, toc ! T'as une espèce de rupture spatio-temporelle comme ça. Ou en écoutant de la musique, en lisant des poèmes, en faisant l'amour, en, en...pfff je sais pas... peut-être en marchant à genoux dans une église et y'a un moment où schlak ! La toile se rompt et tu communique directement avec quelque chose de sublime quoi.

Certains vont ainsi mettre en relief simplement la sensation de coupure et/ou la distance entre ce qu'ils vivent dans ces jeux et ce qu'ils peuvent vivre dans leur quotidien, notamment via le terme « magique ». Cela ne signifie pas que l'« immersion fictionnelle » est nécessairement absente, mais faute d'information je préfère considérer que ces mots font parfois référence uniquement à la dimension extraordinaire de l'expérience. Les propos d'Étienne cependant invitent au rapprochement avec l'« immersion fictionnelle » décrite précédemment.

Il semble alors possible de retrouver ce phénomène bienheureux dans d'autres pratiques sexuelles, que BD/SM*. Là encore il est fortement valorisé.

Pour finir, il est intéressant de faire un point sur les termes employés pour désigner ces deux satisfactions. Certains termes font explicitement référence à un changement d'état de conscience comme « folie », « transe », mais d'autres évoquent une dimension mystique comme « extase mystique », « sublime », « parenthèse enchantée ». Il y a dans ces mots quelque chose qui invite à penser le sacré, du divin. Cela pourrait de prime abord sembler paradoxal étant donné que les informateurs ont tendance à tout désacraliser en opérant des transgressions. J'y vois un effort de mise en scène supplémentaire, performative pour soi comme pour autrui, en vue de ressentir à nouveau le trouble. Un supplément de mystique peut également renforcer la distance avec le quotidien, profane et certifier le caractère extraordinaire de l'expérience. En somme, cela fait partie de la mise en scène du *wild* car s'il n'y a pas de sacré, il n'y a pas de transgression. Dans cette perspective, il n'est pas impossible que l'« immersion

fictionnelle » ressentie soit attribuée aux pouvoirs mystiques dont la sexualité est idéalement investie⁴⁹⁰ et s'en fasse même la preuve.

c/ Et l'orgasme dans tout ça ?

De ce que j'ai lu dans les ouvrages sociologiques et sexologiques et entendu sur le terrain, il y a de multiples raisons de « faire l'amour ». Cependant, l'orgasme est une raison majeure, depuis que la sexualité ne sert plus prioritairement la reproduction. Les découvertes de William Masters et Virginia Johnson concernant les réponses sexuelles humaines (Masters, Johnson 1968), ainsi que l'engouement des féministes pour la (re)découverte du clitoris (Hite 2002 ; Koedt 2010 ; Maines 2009 ; Muchembled 2005), ont contribué à populariser l'orgasme. En l'occurrence, celui des femmes, étant donné que l'orgasme masculin est considéré comme relativement assuré.

Depuis lors, l'importance de l'orgasme se lit également à travers le marché économique où les offres de produits et techniques permettant d'atteindre l'orgasme se démultiplient. Les sexologues ont développé des méthodes et tactiques pour que tout un chacun puisse y parvenir⁴⁹¹. Des produits sont également mis à disposition des femmes en quête d'orgasme : gels et préservatifs favorisant l'orgasme, *sextoys* clitoridiens tels que le womanizer™ qui assure l'orgasme⁴⁹², ou encore godes (vibrant ou non) conçus de sorte à stimuler le point G et ainsi générer des « orgasmes vaginaux »⁴⁹³, livres expliquant comment parvenir ou offrir un orgasme⁴⁹⁴, etc. Philippe Brenot, sexologue,

⁴⁹⁰ Sa capacité à absorber l'individu à le manipuler, à ébranler ses sens, bien que nous ayons vu que tout cela est le fruit d'un processus bien rodé.

⁴⁹¹ De ce que m'en dit un sexologue rencontré durant l'étude, il s'agit là d'un des soucis récurrents qui motivent les patients à consulter : soit ils n'arrivent pas à opérer une pénétration génitale soit ils n'arrivent pas à jouir (ou bien pas au bon moment, j'y reviendrai).

⁴⁹² D'après la publicité l'outil permet des orgasmes « exceptionnellement intenses » ou encore des « orgasmes multiples ». Se référer à la présentation de l'objet faite sur ce site de vente : https://www.passagedudesir.fr/Womanizer-Markes/p/3/2146/0/?gclid=EA1aIQobChMI1v2Z8IXf2gIVorztCh2hiAuhEAAYAiAAEgK-R_D_BwE.

(Dernière consultation le 13 avril 2018)

⁴⁹³ Sur cette problématique d'orgasmes « vaginaux » ou « clitoridiens », se référer à l'article d'Anne Koedt sur « Le mythe de l'orgasme vaginal » (Koedt 2010).

⁴⁹⁴ Je ne vais pas m'épancher dans la citation d'ouvrages, mais j'invite le lecteur sceptique à simplement taper « orgasme » dans l'onglet de recherche d'un site de vente tel qu'Amazon. Les ouvrages de type guide sexologique ne manquent pas.

parle d'un « terrorisme de l'orgasme » ou encore de « course à l'orgasme »⁴⁹⁵ qui s'inscrit dans un « culte de la performance » (dépassant la seule sphère des activités sexuelles). L'ouvrage de Robert Muchembled, *Orgasme et Occident* (Muchembled 2005), s'achève d'ailleurs sur ce nouveau concept, l'« orgasme simultané », issue de la révolution sexuelle. Désormais, l'orgasme des deux partenaires compte.

L'orgasme peut se faire enjeu et but de la relation sexuelle. J'en déduis que l'orgasme peut être considéré comme l'une des variables d'évaluation d'un acte sexuel : s'il y a eu orgasme, c'est gagné.

La question peut alors se poser : quel est l'intérêt des informateurs pour l'orgasme ? Pourquoi n'en ai-je pas parlé en premier lieu ? La réponse est simple : parce que les informateurs ne l'ont que peu évoqué, notamment en entretien.

Je relève toutefois que les informateurs mettaient moins l'accent sur ce phénomène que sur les satisfactions présentées précédemment. La question de l'orgasme apparaît plus souvent au sein des ouvrages rédigés par les écrivains interrogés (et encore pas tous) ce qui peut s'expliquer notamment par le travail d'un style « érotique », excitant, et la volonté d'intéresser le plus grand nombre.

La fréquence de l'évocation de l'orgasme dans les ouvrages dépend du type de jeu. L'orgasme apparaît plus régulièrement dans les ouvrages des informateurs dont les jeux sont particulièrement centrés sur la génitalité comme c'est le cas d'Erik ou d'Étienne. Pour autant, il est intéressant de relever qu'ils n'en font pas un impératif (hormis lorsqu'il s'agit, pour Étienne, de rendre la pareille à une amante, l'orgasme fonctionnant chez lui sur la base d'un donné pour un rendu⁴⁹⁶).

Par exemple, au cours de ses aventures, Étienne Liebig précise à plusieurs reprises que certains jeux de bouches et caresses peuvent s'avérer tout à fait satisfaisantes. Pour lui, ces jeux sont autosuffisants et peuvent tout à fait se passer d'une ponctuation

⁴⁹⁵ https://www.francetvinfo.fr/sante/sexo/l-orgasme-une-obligation_1978591.html (dernière consultation le 13 avril 2018)

⁴⁹⁶ Dans *L'enfance de l'obsédé* (Liebig. Sd. Non publié), Étienne Liebig précise « chacun sait que dans un couple bien équilibré, il ne faut jamais laisser le partenaire avec un orgasme de retard. » Il lui importe d'être « à égalité de « han » « ho » et « ouiiiiii » ».

orgasmique. Sans s'être concertés, Étienne Liebig rejoint l'avis de M. M. qui m'explique, juste avant de démarrer notre premier entretien, qu'il n'aime pas le terme de « préliminaire », car cela revient à suggérer que ces activités sexuelles n'ont de sens que parce qu'elles préparent à la pénétration génitale et à l'atteinte de l'orgasme (j'y reviendrai sous peu). Cela induit à la fois une interdépendance entre certains jeux, un ordre logique dans les activités, ainsi qu'un but unique et précis, ce qui contrarie nécessairement sa conception de la sexualité qu'il veut exploratoire et idéalement liminoïde. Pierre, quant à lui, m'explique qu'il a rarement un orgasme durant ses virées dans les « boîtes à culs »/saunas où il joue avec d'autres hommes. Il argue que c'est quelque chose de trop intime, qu'il préfère vivre seul, une fois de retour chez lui. L'orgasme n'a donc rien de systématique et n'a pas forcément lieu lors d'une étape précise du processus.

Par ailleurs, l'orgasme est souvent présenté au pluriel. Étienne par exemple ne parle pas d'orgasme, mais d'une diversité d'orgasmes différents : il évoque l'orgasme clitoridien, mais aussi « la fontaine »⁴⁹⁷ ou encore le « *deep point* »⁴⁹⁸, qui amènent chacun des sensations différentes pour celle qui le vit, ainsi que pour celui qui observe le phénomène de l'extérieur. Erik, également focalisé sur une sexualité génitale dans ses ouvrages, fait étalage de formes d'acmés⁴⁹⁹ très diversifiées. Comme celle ressentie par Berlin Tintin lors de la pénétration de l'urètre avec un matériel adapté :

Thierry avance encore de deux centimètres, franchit le sphincter interne et là, sans que je puisse me retenir, je ressens une jouissance-miction infernale, plus de 500 millilitres de plaisir, je me mets à pisser et jouir dans un putain d'orgasme éternel. (Rémès 1999 : 246)

Il parle aussi d'orgasme prostatique (Rémès 2004) et évoque de même des formes d'acmé dont je ne saurais dire s'il s'agit d'un orgasme à proprement parler (autrement dit d'un phénomène qui suit la dynamique définie par Masters et Johnson) ou d'un

⁴⁹⁷ Technique de masturbation particulière qui permet de générer un orgasme accompagné d'une sorte d'éjaculation féminine, d'où la référence à la fontaine.

⁴⁹⁸ Étienne me décrit cela comme un orgasme sans acmé, en plateau, une sorte de plaisir continu généré par une masturbation particulière qui dure le temps de la caresse. Il dit avoir appris cette technique d'une amante chinoise.

⁴⁹⁹ J'emploie ce terme pour parler des pics d'intensité ressentis durant les jeux sexuels dont l'orgasme est une forme parmi d'autres.

phénomène autre. C'est le cas de l'« extase » liée à la pratique du *fist fucking** (Rémès 1999 : 257). Il ne fait pas état d'une forme d'orgasme, mais de différentes formes d'acmé, dont certaines sont d'ailleurs obtenues par d'autres moyens que par la masturbation (externe) de la verge. Ainsi certes ils parlent d'orgasme mais au pluriel.

En outre, ces acmés sont présentées comme autant d'outils d'irritation, parce qu'ils provoquent des sensations fortes, lesquelles peuvent d'ailleurs déclencher des phénomènes surprenants tels un épanchement de liquides corporels divers (mouille, urine, sperme), des pleurs, des râles, des odeurs. D'après les informateurs, l'orgasme peut modifier le corps du partenaire, changer l'émotion sur son visage, changer la texture et la couleur du sexe, etc. Étienne explique :

L'orgasme [sous-entendu celui de la partenaire] c'est juste quelque chose de sublime quoi, de sublime... de sublime. Y'a qu'à voir les femmes jouir. Les regarder jouir, de les sentir vibrer, de les sentir jouir. Sentir tout leur corps qui se tend comme ça, l'odeur de leur chatte qui change, tu sais, qui deviens un tout petit peu plus métallique, un peu plus amer et de, de sentir leur chatte qui coule et d'aller, d'aller plus loin, de prendre leur cul. J'trouve ça, c'est juste... c'est la conquête de... du Graal quoi !

À ce propos, je note que l'orgasme permet d'obtenir un produit fortement érotique pour Berlin Tintin. L'éjaculation, souvent contemporaine de l'orgasme chez l'individu mâle, permet de produire le sperme, élément phare des plans jus*. Ce liquide à la symbolique puissante (Héritier 2013) ouvre la voie à une quantité de jeux : il peut être étalé sur le corps, injecté dans un orifice, lapé dans une gamelle ou encore conservé comme un souvenir de l'être aimé ou désiré que l'on peut chérir⁵⁰⁰ (le tout seul ou à plusieurs, avec ou sans spectateurs). L'orgasme fournit l'élément essentiel à d'autres jeux qui génèrent une irritation puissante chez les amateurs de foutre.

Cela contribue à la compréhension de la récurrence de pratiques focalisées sur l'orgasme, ou plus précisément sur l'éjaculation⁵⁰¹, concernant Berlin Tintin. Ce dernier

⁵⁰⁰ Il s'agit là d'exemples de jeux tirés des ouvrages d'Erik.

⁵⁰¹ Je préfère parler de focalisation sur l'éjaculation plutôt que sur l'orgasme, car il est important de dissocier les deux : l'homme peut éjaculer sans jouir et vice-versa, d'après ce que j'ai appris auprès du sexologue et des hommes, même si cela est rare. Brenot explique que ce sont deux phénomènes le plus

se reconnaît d'ailleurs « fétichiste du jus » (Rémès 2003 : 41). Mêmement, Jeanne de Berg usera aussi du sperme généré par l'un de ses soumis pour s'en humecter les lèvres et contribuer à l'émotion érotique générale de la « cérémonie ». Soit dit en passant, l'orgasme forcé ou l'orgasme comme récompense contribue également à l'ancrage d'un jeu D/S*.

En somme l'orgasme, plus qu'une fin plaisante, se fait un outil au service d'une multitude de jeux.

Enfin, l'orgasme est un évènement surprenant à vivre, mais aussi à observer, ce pour quoi l'accent est plus souvent mis par les informateurs sur l'orgasme du/de la partenaire. M. M. exprime particulièrement bien ce focus sur l'orgasme de l'autre à travers cette citation tirée de notre second entretien :

Par rapport à certaines personnes que j'ai fréquentées, y'a souvent euh... comment dire, ils mettaient souvent en avant... je trouvais que par rapport à leur désirs, qu'ils avaient eux, d'assouvissement, j'étais un peu décalé. Parce que eux, [ce qu'ils voulaient] c'était niquer, dans le style avoir des orgasmes, voilà. Alors que pour moi c'était pas un truc essentiel. Ça c'est sûr. Mais en revanche la chasse était essentielle pour moi ! (...) et souvent ce qui m'éclatait la tête c'était de les voir, elles, jouir, mais ça m'intéressait pas personnellement de jouir. Ça m'arrivait évidemment de temps en temps, mais pour moi c'était presque... un ratage, tu vois. À ce moment-là, j'aimais bien me retenir, tu vois, et l'alcool aidait vachement, tu vois. Avec l'alcool j'arrivais à niquer comme je le voulais, sans éjaculer. (...) C'était pas le propos pour moi. Ce qui m'intéressait justement c'était de voir jusqu'à quel point une fille pouvait se barrer, moi je savais où je pouvais aller. (...) ça c'était une des différences... alors du coup je pensais aussi que j'étais beaucoup plus barré dans l'érotisme que les autres étaient peut-être plus barrés sur la satisfaction d'un désir orgasmique et physique. Alors que moi c'était beaucoup plus dans la tête.

souvent « contemporains » (Brenot 2011) mais qui peuvent par conséquent être dissociés l'un de l'autre. L'éjaculation est un indice, pas une preuve de l'orgasme, et encore moins de sa qualité.

Il y a plusieurs points intéressants à relever, notamment le focus sur la capacité orgasmique non pas de soi mais de l'Autre. M. M. dit savoir jusqu'où lui peut aller en matière d'orgasme et est, de ce fait, plus intéressé par l'autre et ses propres capacités qui lui sont pour le moment inconnues. Je fais l'hypothèse que l'orgasme de la partenaire intéresse tout particulièrement parce qu'elle est femme, c'est l'Autre. En outre, plusieurs hommes de la population (dont M. M.) attribuent aux femmes des capacités orgasmiques supérieures à celles des hommes⁵⁰². On retrouve cette même focalisation sur la capacité orgasmique féminine ainsi qu'un manque d'intérêt pour l'orgasme masculin chez Étienne : ses orgasmes l'intéressent peu, car il les estime relativement semblables les uns aux autres et qu'il ne peut pas en avoir plusieurs d'affilé. Il se présente comme limité en la matière contrairement aux femmes à qui il semble attribuer des capacités quasi illimitées tant dans la multiplication que dans la variété des acmés.

D'autre part, les propos de M. M. montrent qu'il n'y a pas simplement un désintérêt pour son propre orgasme, il y a parfois même intérêt à l'éviter. Il ne précise pas pourquoi il importe d'éviter ce phénomène, mais je présume que cela pourrait contrarier son jeu dans la mesure où il pourrait mettre fin à une érection ou à une excitation nécessaire à certains jeux⁵⁰³.

En outre, la focalisation sur l'orgasme de l'autre et surtout son manque d'intérêt pour son propre orgasme contribue à creuser l'écart entre M. M. et « eux », les normos*, ainsi que certains « amis » participants aux fameuses séances photos.

J'avais déjà souligné que la focalisation de la sexualité sur la génitalité était une des caractéristiques de la conception de la sexualité des normos* mais également l'une des variables qui rendent certains membres des milieux *kinky** ennuyeux, encombrants, voire problématiques. Le propos de M. M. vient confirmer une fois de plus que la génitalité est l'activité sur laquelle il est possible de creuser l'écart.

⁵⁰² Les informateurs ne sont certainement pas les seuls à partager cette conception de la capacité orgasmique féminine. J'ai entendu bien d'autres hommes se dire parfois envieux de la capacité des femmes à enchaîner les orgasmes, et ce sans temps d'attente nécessaire entre deux acmés.

⁵⁰³ M. M m'explique par exemple qu'il vaut mieux selon lui ne pas jouir durant des jeux « scat », car cela pourrait casser l'excitation qui est particulièrement nécessaire, tant la matière est parfois complexe à érotiser. L'orgasme pourrait alors mettre fin à l'excitation, raviver le dégoût initial lié aux selles, et mettre fin trop rapidement au jeu.

Par ailleurs, tant que l'orgasme est considéré comme le but premier d'une relation sexuelle, il convient de mettre en place des stratégies pour y parvenir (menu « entrée-plat-dessert » entre autres), ce qui limite grandement le champ des possibles. Abandonner l'orgasme ou, du moins, ne plus le considérer comme un élément essentiel (surtout une finalité) de la relation sexuelle est peut-être l'un des caps à passer avant de pouvoir jouer avec la sexualité et sortir des sentiers battus.

L'orgasme serait alors une variable supplémentaire avec laquelle il est possible de jouer pour s'écarter du connu (rechercher l'extraordinaire), mais également de la majeure partie de la population. Cela reste un évènement qui peut être apprécié, pour lui-même mais également pour ses effets secondaires, tant qu'il ne contrarie pas la dynamique des fantaisies réalisées. Il est outil intéressant de travail de l'irritation mais il ne représente pas l'alpha et l'oméga de la relation sexuelle. L'essentiel est ailleurs.

B/ Des situations particulièrement appréciées

a/ La « chasse »

La « chasse »⁵⁰⁴ est un loisir souvent lié à celui de l'initiation puisque c'en est souvent la phase préliminaire : avant de pouvoir initier quelqu'un, encore faut-il débusquer un novice !

Des personnes se portent volontaires pour l'initiation, comme nous l'avons vu précédemment : la réputation et les artefacts attirent des personnes désireuses d'expérience et d'apprentissage auprès des experts. Celles-ci sont souvent moins surprenantes, puisqu'ils sont déjà manifestement attirés par les pratiques *kinky** et bien souvent biberonnés de théorie. Leur volonté de s'irriter au contact de tel ou tel expert laisse déjà présager certains goûts. Comme le dit si bien Pierre à propos d'une « amie » :

Elle avait déjà lu la Bible (...) il lui manquait juste le catéchisme !

⁵⁰⁴ Terme que j'ai repris à M. M., mais qu'on peut remplacer par « drague ».

Ces individus ont pour avantage non négligeable d'être volontaires, ce qui facilite grandement la séduction, mais c'est parfois un peu trop facile. Il est possible de vivre de beaux moments d'initiation avec ces prétendant/e/s, toutefois le processus sera sans doute moins complexe, moins intense qu'avec un normos* rencontré dans le grand bain du quotidien, celui dont on ne sait rien et dont toutes les fibres sensuelles/émotionnelles sont à tester.

Le normos* est par conséquent un mets de choix, et la « chasse » consiste en la sélection et la séduction de ce dernier. J'entends par séduction, le fait de prendre contact avec une personne et de tenter, par différents stratagèmes (souvent discursifs), de lui donner envie de s'engager dans les propositions du séducteur ou de la séductrice⁵⁰⁵.

Étienne, PD, M. M. sont de fervents amateurs de ce petit jeu qu'ils divisent clairement du temps d'initiation⁵⁰⁶. Étienne a fait de la chasse un art qu'il divulgue à travers plusieurs de ses ouvrages aux titres évocateurs : *Comment draguer la catholique sur les chemins de Compostelle* (Liebig 2006) et *Comment draguer la militante de gauche* (Liebig 2012). PD quant à lui, parvenant rarement à séduire, tire malgré tout beaucoup de satisfaction (d'amusement) à tenter sa chance. Ces récits de tentatives, plus ou moins fructueuses, nourrissent d'ailleurs chacune de nos rencontres (officielles ou non). Cela fait partie de ses petits plaisirs du quotidien. C'est un jeu en soi avec ses satisfactions propres. M. M. l'affirme : il adore « chasser », c'est quelque chose d'« essentiel » pour lui. L'une de ses majeures, la chasse à la japonaise (« *japasen** »), fait d'ailleurs référence à cette activité.

⁵⁰⁵ Je rejoins ici la définition de « séduction » donnée par Eric Fassin « *provoquer le désir de l'autre* » (en italique dans le texte), qui inclut la domination et se distingue de la violence tant que l'acte se déroule entre « sujets libres » au sens de Foucault, autrement dit tant que chaque individu a à sa disposition une marge de manœuvre et la capacité (même limitée) de formuler des choix (Fassin 2012). Je précise d'ores et déjà que cette « théorie de la séduction féministe » proposée par Fassin me servira de base théorique lorsqu'il s'agira d'étudier la question du consentement lors des situations d'initiation.

⁵⁰⁶ La chasse ne semble pas être une satisfaction masculine, pour autant je relève que les femmes ont moins tendance à chasser dans le grand bain du quotidien. Elles semblent préférer la chasse en milieux spécialisés (via des sites internet spécialisés notamment). Je ne saurais dire si ce mode de chasse, moins risqué puisque les personnes qu'elles y rencontrent sont manifestement intéressées par les jeux *kinky** qu'elles affectionnent, est lié à leur genre ou à leurs goûts pour le SM*, ou encore à leur posture de dominante. Je fais toutefois le constat qu'en dehors des espaces spécialisés, dans le quotidien, ce sont les autres (femmes/hommes) qui font le premier pas vers elles d'après les informations récoltées. Je manque de matériau pour avancer quoique ce soit de plus sur ce point pour le moment.

C'est parce que la « chasse » peut être une source de satisfaction en soi que je présente ce temps séparé de celui de l'initiation. Toutefois, il est fréquent que les deux fusionnent, au point de ne plus pouvoir distinguer quand il est question de chasse et quand l'initiation débute. Cela est dû au fait que la chasse nécessite de tester l'autre, de commencer à tisser le jeu, ce qui est un premier pas vers l'initiation, mais aussi parce que la séduction, objectif premier de la chasse, s'étend bien au-delà des premiers temps de la rencontre comme nous le verrons plus tard.

Ce qui me conforte également dans l'idée que la « chasse » est un jeu à part entière c'est le fait que tous continuent à « chasser » malgré les échecs et le fait qu'ils n'ont pas besoin de chasser pour trouver des partenaires. S'ils chassent c'est par plaisir, quitte à ce que ça prenne du temps, de l'énergie, quitte à ce que la proie leur échappe. Cela fait partie du jeu, tout pêcheur, chasseur sportif en attestera.

b/ L'initiation

L'initiation est une situation récurrente dans les récits des informateurs. Elle fait partie de la gamme de jeux prisés dans le BD/SM*, où il est souvent question de jeux d'« éducation » (d'un/e soumis/e)⁵⁰⁷. L'initiation nécessite des partenaires disposant de niveaux d'expertise différents concernant une pratique : il faut un individu expert (qui maîtrise le sujet et la technique) et un individu novice.

L'initiation peut se faire entre individus *kinky**, dans la mesure où l'un est expert dans un domaine, une pratique, méconnue de l'autre. C'est le cas, par exemple, lorsque Gala Fur, déjà dominatrice* expérimentée, découvre les joies des tenues en plastique avec l'un de ses « patients », surnommé « Plastic » (Fur 2003). Mais, régulièrement, l'initiation consiste à faire découvrir à un individu normos* son potentiel *kinky**.

Parler d'initiation laisse supposer qu'un individu normos* puisse acquérir des goûts *kinky**. Il n'y aurait donc pas différence de « nature »⁵⁰⁸, mais d'évolution ? Dans les représentations recueillies auprès de la population, il y a des deux. Le normos* est souvent considéré comme un individu qui serait resté bloqué sur le chemin de

⁵⁰⁷ L'ouvrage *Histoire d'O* de Pauline Réage fait état d'un bel exemple de cette fantaisie d'éducation (Réage 1999).

⁵⁰⁸ Étant acquise aux théories anthropologiques je ne peux employer le terme de « nature » ou d'« essence » sans l'agrémenter de guillemets.

l'évolution sexuelle. Ainsi, Berlin Tintin dit avec humour à l'une de ses connaissances qui ne sait pas ce qu'est un *sling** :

Vous les hétéros de base, vous êtes vraiment des sous-développés du cul.
(Rémès 2000 : 51).

Derrière la boutade, il y a sa vérité : le sentiment que ces personnes, faute de curiosité ou de témérité, sont prisonnières d'un cheminement prescrit et n'ont pas encore déployé tout leur potentiel en matière de sexualité. De ce point de vue, la différence entre normos* et individu *kinky** est potentiellement qu'une affaire d'évolution, de stimulation.

Étienne et PD mettent souvent en avant les satisfactions qu'ils tirent à initier leurs partenaires à de nouveaux jeux, goûts. Étienne l'exprime clairement dans ce passage :

En fait moi j'aime beaucoup, j'aime beaucoup avoir ce sentiment de... alors je ne sais pas s'il est vrai, ou si c'est pour me faire plaisir ou si... mais j'aime beaucoup ce sentiment. Par exemple, la fontaine⁵⁰⁹, la première fois qu'une femme jouit comme ça, ou qu'elle jouit en se faisant enculer tu vois, que tu la branles pendant que tu l'encules, la première fois qu'elle jouit des deux en même temps, tu vois, et qu'elle est surprise quoi, qu'elle est surprise de jouir du cul... ça lui est jamais arrivé tu vois euh... [jusque-là elle pensait] le cul ça fait mal et que c'est sale et tout ça... et là c'est possible. La première fois qu'elle jouit avec la fontaine et qu'elle se regarde couler, que c'est avec moi qu'elle fait ça et que tout le lit est trempé, je trouve ça, je suis toujours... moi c'est... c'est le père Noël quoi. Pour moi c'est le miracle ! Donc ce côté, oui, initiatique, initiateur de trucs comme ça, ouais.

Revient cet intérêt pour la surprise, l'insolite et la première fois qui fait écho à la première fois qu'un explorateur foule le sol d'une terre nouvelle, ou encore la première fois qu'un alpiniste parvient au sommet d'une montagne qui avait résisté jusqu'alors à tous ses prétendants.

⁵⁰⁹ Terme employé pour parler de l'éjaculation féminine.

Mais la surprise générée par l'initiation ne touche pas uniquement le novice, elle peut également concerner l'expert.

Christelle me fait part de son désir de « dresser »⁵¹⁰ sa jeune soumise. De ce qu'elle m'en dit, je comprends que la satisfaction de l'initiateur/trice se trouve dans le fait d'accompagner l'autre à travers la découverte de ses propres contours, d'observer tantôt les évolutions et parfois les métamorphoses qui s'opèrent au fil des jeux. Elle s'étonne régulièrement des goûts révélés par sa protégée, suite à certaines expériences. C'est une satisfaction d'anthropologue : observer, découvrir l'Autre. L'initiation est un temps de partage et surtout de rencontre de l'altérité.

Le dressage, et plus globalement l'initiation, dans leur cas, ne signifie pas modeler l'autre selon ses désirs, mais le défaire de ses acquis, des contraintes (culturelles notamment) jusqu'à ce qu'il révèle quelque chose de propre. Les nouveaux goûts révélés sont attribués à la « nature »⁵¹¹ de la personne par les informateurs.

Ainsi le normos* peut cacher un « germe »⁵¹² qui ne s'est pas développé et qui n'attendrait qu'un peu d'engrais, de soins, d'attention pour croître, s'épanouir et révéler la « nature » de l'individu, en somme. Celle-ci est souvent surprenante, car si l'on se doute qu'il y a germe, on ne sait pas pour autant ce qui va résulter de la pousse, quelles en seront les fleurs et les fruits. La personne montrera-t-elle un goût pour la domination, pour les jeux « uro », pour l'exhibitionnisme ? Impossible de le savoir en amont. Ainsi, les normos* sont des partenaires de choix, car ils sont tels les œufs en chocolats : ils ont tous le même emballage et cachent tous une surprise différente.

Enfin, il importe de préciser que pour Catherine, qui m'a fait présent de la métaphore du « germe », tout le monde n'a pas nécessairement le germe en lui. Certains individus sont normos* par « nature ». Jeanne de Berg explique toutefois dans *Le petit carnet perdu* (De Berg 2007) qu'il est possible de contraindre un normos* qui « l'est par essence de participer à des jeux *kinky** :

⁵¹⁰ Dressage qui vise à la fois des objectifs ludiques et des objectifs éducatifs, comme apprendre à dire non à des interactions qui dépassent ses limites.

⁵¹¹ Je mets nature entre guillemets, car c'est dans la logique de la pensée de l'informateur, pas dans celle de l'anthropologue. Je fais ici référence à ses contours érotiques, ses goûts et tendances.

⁵¹² Métaphore que j'emprunte à Catherine Robbe-Grillet.

« Si vous ne rencontrez pas tout armée, la maîtresse de vos rêves, fabriquez-la ! » Mais cela ne va pas de soi : les dominatrices sont rares, sous nos climats. Je veux dire : les femmes qui ont ça dans le sang et trouvent spontanément leur plaisir, détaché de tout intérêt, dans le pur exercice d'un pouvoir sensuel, sexuel, sur leur(s) partenaire(s), complices d'un soir ou d'une vie. (ibid. : 14-15)

Elle explique qu'il est possible pour le soumis insatisfait (qui ne parvient pas à trouver la dominatrice* parfaite) de façonner une femme (souvent la sienne), selon ses fantaisies, mais cela pourrait bien donner naissance à une dominatrice* en carton, un personnage qui, dans le fond, serait entièrement soumis à son soumis. Elle pointe le fait que ce n'est pas parce qu'une personne accepte de s'adonner à un jeu qu'elle le fait par plaisir personnel, qu'elle s'y retrouve : elle peut le faire pour d'autres raisons, par amour notamment. Notons que s'il est possible de contraindre la pousse, ce serait toutefois se priver d'une surprise, d'une aventure.

De son point de vue, il y a ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas et c'est pour cela qu'elle considère qu'il n'y a pas « initiation ». Pour elle, initiation est entendu comme implantation du germe chez celui qui ne l'a pas par essence, autrement dit transformation radicale de la « nature » de l'autre. Or, d'après son approche, on ne peut pas induire un goût chez une personne qui n'aurait pas déjà le « germe » en elle. On ne peut modifier fondamentalement l'individualité d'autrui. Il est possible d'amener quelqu'un à jouer à des jeux, même s'il n'a pas le « germe », si ce dernier trouve un autre intérêt que le plaisir personnel, mais on ne peut pas transmettre le plaisir de jouer.

Retenons d'ores et déjà que, de ce point de vue, la satisfaction personnelle est preuve que le jeu relève de l'ontologique, que l'individu a révélé une part de son individualité. Il est la preuve d'une initiation qui a su révéler l'autre. À l'inverse, si l'individu ne trouve pas satisfaction personnelle, il n'est plus question de pratique fondée sur l'expérience de la liberté personnelle, mais d'une énième sujétion à une attente extérieure à soi.

À ce propos, Étienne explique en entretien que la sexualité « te révèle juste à toi-même ». Il confirme que l'initiation est donc exploration des contours érotiques du partenaire et non pas transformation de ce dernier selon les désirs de l'initiateur.

Comme l'a écrit Michel Foucault, l'individualisation est une conséquence de l'assujettissement.

Il y a donc affirmation d'une différence de « nature » entre chaque être humain. Chaque partenaire est à la fois susceptible d'évoluer et en même temps il est limité par son individualité. Toutefois, entre accompagner un « germe » dans son développement, et contraindre la pousse il n'y a parfois qu'un pas. L'initiation est de ce fait un jeu éminemment complexe et, de ce fait, un jeu d'autant plus attrayant, nous y reviendrons.

Enfin, ce qui rend également l'initiation attractive, c'est le fait qu'elle permet de générer des moments particulièrement forts en trouble puisque la personne novice est confrontée à des stimulations nouvelles, qui peuvent générer momentanément crainte, gêne, pudeur, etc. Les initiés sont très sensibles et émotifs, puisqu'ils ne sont pas encore aguerris et qu'ils nourrissent, la plupart du temps, des appréhensions, des mythes, à l'encontre de certaines pratiques *kinky**. Ils donnent foi à la mise en scène du *wild*. Les initiateurs savourent ce trouble, et s'émerveillent lorsque les novices parviennent à le dépasser. Ce sont de petits moments de grâce, où les normes mises à mal s'incarnent sur le visage ému de la personne novice. La satisfaction est également tirée du partage, de l'accompagnement propre à ces situations, et qui contribue à générer cette amitié si particulière pouvant, dans certains cas, s'apparenter à une relation parentale.

Enfin, nous verrons que ces situations d'initiation sont d'autant plus satisfaisantes qu'elles sont réalisées en dehors des milieux érotiques, trop sécurisants. Les jeux *kinky** s'invitent ainsi dans le quotidien, surviennent là où certains ne s'y attendent pas, rajoutant ainsi de l'effet de surprise, une complexité supplémentaire.

c/ Le plaisir manifeste de l'autre

Je relève qu'une satisfaction notable est également tirée des signes/manifestations de satisfaction du partenaire : sentir que l'irritation fonctionne et voir l'autre *jouir*, être (agréablement) étonné, est une source de satisfaction à part entière. Notons que l'orgasme peut être une forme de jouissance, mais ce n'est pas la seule. Par *jouissance*,

je fais référence à une gamme bien plus étendue de ressentis, d'émotions, toutes considérées comme plaisantes et fortement valorisées par celui/celle qui les perçoit. Ainsi un spasme orgasmique, mais aussi un sourire, ou encore une expression de plénitude peuvent être signe de jouissance.

Une formule employée par Étienne Liebig traduit bien cela ; elle concerne une aventure sexuelle durant laquelle la femme a « joui très vite m'entraînant dans son sillage de petits cris suraigus. » (Liebig. Sd. *L'enfance de l'obsédé*. Non publié). L'orgasme de sa partenaire a déclenché le sien. Les signes d'excitation du partenaire ont tendance à galvaniser les informateurs : les satisfactions de l'un entraînent les satisfactions de l'autre.

À l'inverse, une absence de signe de satisfaction ou d'excitation de la part du partenaire peut faire défaillir l'intérêt de son binôme, au point de mettre fin à l'expérience. C'est ce qui est arrivé à Gala Fur, lors de sa première rencontre avec Masolatex : l'homme ne présente aucune érection durant toute la séance alors, « Lassée de mon propre rôle et vexée par l'absence de flatterie tangible – l'érection – » la dominatrice* sonne le glas de l'expérience (Fur 2003 : 38).

C'est comme si la satisfaction (ou son absence) était communicative, virale.

Ainsi œuvrer à satisfaire son partenaire n'est pas uniquement un acte de bonté, d'altruisme, de respect de la morale ou encore une forme de technique préventive pour s'éviter une quelconque vindicte ou jugement, c'est aussi (surtout ?) pour les informateurs une façon de travailler leur propre satisfaction personnelle. Il s'agit d'un acte égocentré, débouchant sur un cercle vertueux. Selon moi, cela encourage vivement les personnes rencontrées à faire preuve de bienveillance envers leurs partenaires, ainsi qu'à nourrir leurs satisfactions. C'est en cela qu'ils ne sont pas de « vrais sadiques » sachant que leur satisfaction est intimement liée à celle d'autrui ; nous y reviendrons.

2/ Les limites du jeu : déplaisirs, insatisfactions et expériences à ne pas tolérer

A/ Quand ça fait partie du jeu

a/ Les punitions*

Nous allons débiter ce tour des expériences déplaisantes par un point sur les punitions* dans le cadre des relations BD/SM*. Il s'agit d'actes pensés de sorte à être déplaisants/douloureux/stressants (c'est le principe même d'une punition*) pour la personne qui les endure. Par conséquent, il n'est pas question d'irritation telle que je l'entends.

Les punitions* dont il va être question ici ne relèvent pas du jeu, il s'agit de sanctions réelles qui servent au contraire à maintenir les conditions du jeu. C'est pour cela qu'elles doivent être dissuasives. C'est le cas lorsque Jeanne de Berg va punir celle qu'elle nomme Sybille. Cette expérience aurait pu déboucher sur une rupture de la relation, si la jeune femme avait refusé de s'y soumettre, car c'est la politique de « Madame » en la matière.

Cet évènement est présenté dans *Le petit carnet perdu* (De Berg 2007 : 134-140). Jeanne de Berg nous confie que la jeune femme, lors de cette précédente séance, avait accepté la proposition de sodomie formulée par un homme en présence, avant de se rebiffer brutalement tout en injuriant l'homme « sans justification » (ibid.). Si la « maîtresse de cérémonie » tolérait ce genre de comportement, aucun jeu ne serait alors possible, car les paroles données n'auraient aucune valeur, aucune fiabilité. En outre, ce serait accepter des comportements véhéments et gratuits, alors que les jeux nécessitent beaucoup de bienveillance comme nous le verrons plus tard. En tant que « maîtresse de cérémonie » (et donc maîtresse du jeu), Jeanne de Berg se doit de punir la Sybille. C'est lors d'une autre « cérémonie » qu'elle décide de mettre sa sanction en application, en infligeant à la jeune femme une sodomie sous les yeux de l'assistance réunie.

Avant d'inviter un complice à opérer le châtement elle va énoncer clairement, à Sybille ainsi qu'aux convives présents, les raisons de la punition* ainsi que l'amende à honorer :

Quelque chose s'est mal passé la dernière fois que nous nous sommes vues, lors de cette soirée où je vous avais conviées chez D. Tout s'était bien déroulé, vous aviez été parfaite, puis un homme vous a demandé s'il pouvait vous sodomiser. Vous aviez accepté, vous aviez dit oui et, tout d'un coup, vous vous êtes mise à l'injurier sans aucune justification, on ne sait pourquoi. » je me lève, la cravache à la main ; je me sens prise d'une colère froide : « Vous savez que je n'admets pas ce genre de comportement de la part de ceux qui ont accepté de me suivre. Personne ne vous obligeait à dire oui, il vous suffisait de refuser, de dire non, tout simplement. Vous savez parler, que je sache ! Vous l'avez démontré fâcheusement en la circonstance ! Mais vous aviez dit oui et quand on dit oui, on s'exécute. Je n'admets pas cette rébellion. Vous m'avez déçue, profondément déçue. (...) la sentence tombe ; mon mécontentement longtemps contenu s'y libère, éclatant en mots crus, inhabituels dans ma bouche : « Vous allez être punie ; ce que vous n'avez pas voulu faire, vous allez le faire ici et maintenant, et cette fois on ne vous en demandera pas la permission. Vous allez être baisée, enulée. Devant nous. Et si cela ne vous convient pas, eh bien, on ne se reverra plus. Ce sera terminé. Voilà tout. » (ibid.)

L'acte peut paraître violent, vu de l'extérieur, mais s'il est fort, symboliquement, c'est à dessein : il ne faut pas que cela se reproduise.

La dame précise que, pour cette pénétration anale, on ne demandera pas la permission à Sybille... enfin presque ! En effet, Jeanne de Berg précise que la punition* est une condition *sine qua non* pour que la jeune femme fasse amende honorable, mais elle précise que celle-ci est libre de refuser la sentence. Si tel est son choix, elle ne pourra plus participer aux « cérémonies » à l'avenir. Elle sera exclue. Si l'on reprend la distinction opérée par Foucault entre domination et violence (Fassin 2012), il n'est pas question de violence, dans la mesure où Sybille a le choix, la possibilité (rappelée explicitement) de se soustraire à la punition*, ou de l'accepter. Elle n'est pas esclave

des décisions de « Madame », elle est la participante d'un jeu dont elle peut accepter ou rejeter les règles et les potentielles sanctions.

Sybille accepte la sentence et aura la confirmation d'être « rentrée en grâce » (ibid.) à la fin de la « cérémonie », lors d'un jeu érotique à deux entre elle et Jeanne de Berg.

Comme cela est convenu pour les punitions*, les satisfactions n'ont pas leur place ici, ou s'il y en a eu, elles n'ont pas été manifestées et sont considérées comme des effets involontaires. C'est ce que répond Jeanne de Berg à son interlocuteur lorsqu'il lui demande si la jeune femme a pris du « plaisir » à cette punition* :

Sybille a-t-elle pris malgré tout du plaisir à sa punition ? Peut-être. Peut-être pas.

La question n'est évidemment pas celle-là, mais celle du pardon (...) (ibid.)

L'éventuelle satisfaction de l'homme qui a accompli la sentence n'est pas plus mentionnée. On apprend qu'il « s'immobilise soudain en se cambrant, les yeux fixes, sans qu'aucun de ses traits ait bougé » (ibid.). On peut supposer une éjaculation et/ou un orgasme mais ce dernier ne s'épanche pas en râles de plaisir. Il se cantonne dans le silence tout comme la « maîtresse de cérémonie » et le reste de l'assistance. « Il ne s'agit pas d'une orgie, mais d'une exécution », précise la « maîtresse de cérémonie » (ibid.).

La punition* est un déplaisir acceptable dans la mesure où la personne qui s'y soumet a le choix de l'accepter ou de la refuser. D'autre part, ces déplaisirs sont justifiés par et pour le jeu, ce que Jeanne de Berg expose clairement lors de l'annonce. Elle différencie ainsi nettement cet acte d'une punition* ludique. Différence amplifiée par la colère explicite que la « maîtresse de cérémonie » laisse apparaître, montrant bien qu'il ne s'agit là pas d'un jeu, mais d'un acte décisif pour la suite de la relation.

En outre, que cela soit volontaire ou non, il me semble intéressant de relever que la dame ne montre aucun signe de satisfaction, à l'inverse elle manifeste plutôt des signes de déplaisir. Ce faisant, elle montre qu'en infligeant des déplaisirs (qui ne peuvent pas contribuer au travail d'irritation, car ils sont foncièrement désagréables et pensés dans ce but), elle ne gagne pas en satisfaction. Elle prend ainsi ses distances, sciemment ou non, avec le cliché du sadique. Je fais ici allusion à la vulgarisation du concept

psychiatrique qui a donné lieu à un personnage hautement haïssable qui tire ses satisfactions (sexuelles) des déplaisirs qu'il inflige à autrui. Les aristocrates dépeints par le Marquis de Sade dans *Les 120 journées de Sodome ou L'école du libertinage* (De Sade 2013) font encore référence en matière de personnage sadique (ainsi que le Marquis de Sade lui-même, à tort ou à raison⁵¹³).

De ce point de vue, la punition* est une façon de rétablir l'équilibre, car à l'origine c'est la dominante qui a subi un déplaisir à la suite de l'infraction de Sybille. Apparaît une sorte d'équilibre dans les échanges : quand l'un prend plaisir, l'autre aussi, et il en va de même pour les déplaisirs.

Notons également que la personne soumise détient un pouvoir dans le cadre des jeux. Elle peut, par son refus de suivre les règles, détruire le jeu et remettre en question les postures des participants. La personne en posture de soumission dispose d'un pouvoir et d'une capacité à engendrer des déplaisirs (notamment à la personne en posture de domination). Cela aura son importance pour la suite.

Je retrouve également ce phénomène dans une expérience vécue et transcrite par Christelle et Daiji. En lisant leur blog, je tombe sur la première expérience de punition* infligée par la maîtresse à sa soumise. Daiji n'a pas respecté les règles de sa maîtresse et n'a manifestement aucune excuse valable pour justifier son manquement à ses engagements. Pour cela, elle sera fouettée avec une baguette en carbone et ne semble pas en vouloir à sa maîtresse pour ce geste. La jeune femme rapporte dans son *post* les dires de La maîtresse, qui lui explique après coup qu'elle n'a tiré aucune satisfaction de la punition* qu'elle lui a infligée et qui l'a fait pleurer. Daiji dit « comprendre sans trop le comprendre en même temps ». Face au trouble de sa soumise, La maîtresse s'ouvre sur sa conception de la « punition* » dans un nouveau *post* :

Je fais suite à une partie de ton précédent *post* Daiji. Voilà quelques années maintenant que j'ai un avis assez tranché sur la notion de « PUNITION » dans

⁵¹³ C'est d'ailleurs de son nom qu'est tiré le concept de « sadisme » répertorié par Krafft-Ebing (2012). Cependant on ne sait précisément s'il s'est livré aux activités qu'il décrit. Il pourrait très bien nourrir des fantaisies sadiques sans pour autant chercher à les mettre en œuvre, à l'instar de M. M. qui n'est pas en reste en matière de fantaisies sulfureuses.

ce milieu. (...) chez moi...une punition est vraiment une punition... Ce n'est pas un sévice fallacieux pour donner du plaisir à la soumise, mais bien une correction dont l'intensité fera qu'elle s'en rappelle. Si j'ai envie de te donner du plaisir, je t'en donne. Si a contrario, tu manques à nos règles, mes souhaits ou mes ordres, c'est une punition... qui ne m'enchant pas et qui aura lieu quand je le décide et comme je le décide. Et ce, peu importe que nous soyons seules ou pas, que tu sois fatiguée ou pas, ou déjà endolorie. Ensuite je n'oublie pas que comme dans n'importe quel dressage, l'erreur ou la faute peut résulter effectivement d'une erreur de comportement ou d'exécution d'actes suite à une règle énoncée, mais peut aussi provenir d'une mauvaise compréhension ou interprétation de ladite règle. (...) N'aimant pas spécialement avoir la sensation d'avoir mal expliqué une règle, un désir, un ordre... N'appréciant pas plus l'échec intimement lié à la faute, et là...il s'agit bel et bien pour ma part tout du moins, d'un échec pour MOI... Voilà un peu les raisons dégrossies qui font que je n'aime pas te punir. Alors oui...ce que tu as remarqué comme regard lors de cette punition était tout à fait exact. Je n'y ai pris aucun plaisir. Je t'ai dit un jour, que ce qui m'importe avant tout, c'est que tu sois bien, en accord avec toi-même, épanouie. J'ai été effectivement triste d'une part de devoir te reprendre pour ÇA (...) D'autre part, faire mal quand c'est toi qui provoque indirectement l'acte sadique ne m'excite pas : j'aime te faire mal lorsque j'ai envie de te faire mal. Je n'ai besoin pour cela d'aucun prétexte. Ma seule envie me suffit pour passer à l'acte, sans crier gare...comme tu as pu le constater le lendemain. Mais le but n'est pas la douleur en soi, mais frôler avec la douceur mélangée, à l'extase le plus jouissif qui soit. Celui où on perd un peu la tête de plaisir. Faire mal pour faire mal, aucun intérêt.⁵¹⁴

Dans ce *post*, la maîtresse explique à sa soumise que ce n'était pas un jeu, mais bien une correction, justifiée par une infraction aux règles, et surtout qu'elle n'a tiré « aucun plaisir » à lui infliger cette souffrance. En précisant cela, elle fait, tout comme Jeanne de Berg, la preuve de son empathie. Elle précise d'ailleurs que si elle aime à être sadique (entendre « infliger des douleurs »), c'est par son propre choix. Son objectif n'est alors

⁵¹⁴ Citation tirée du blog, billet posté le 31 décembre 2012.

pas « la douleur en soi, mais frôler avec la douceur mélangée, à l'extase le plus jouissif qui soit », autrement dit une forme complexe de satisfaction. Par ailleurs, elle rappelle que, ce qui importe, c'est le bien-être et l'épanouissement de sa soumission, chose qui ne faisait pas partie des desseins d'un Blangis ou d'un Durcet⁵¹⁵.

Ainsi certains actes fortement déplaisants sont manifestement tolérés, dans la mesure où ils sont clairement dissociés des jeux qui visent le travail de l'irritation, et qu'ils ne génèrent pas un surplus de satisfaction pour la personne qui génère l'acte déplaisant. Autrement dit, un déséquilibre dans l'échange des satisfactions. En outre, le fait d'accepter cette punition* en fait un choix et non un acte entièrement subi⁵¹⁶ (notamment dans le premier exemple où le droit de refus est explicité).

b/ Quand les déplaisirs sont justifiés

L'exemple à suivre concerne toujours Daiji et Christelle. Il m'a été transmis par cette dernière lors de notre entretien. Il ne s'agit pas d'une punition*, à proprement parler mais d'une opération très complexe relevant davantage de l'éducation que de la recherche de satisfaction. Cela relève de la logique d'une sexualité BDSM* telle que Christelle la conçoit⁵¹⁷. L'expérience consiste à simuler sur Daiji un acte auquel elle se refuse catégoriquement afin de lui apprendre à exprimer clairement son refus dès lors que le jeu dépasse des limites non négociables (selon elle). Il s'agit là d'un principe de sécurité que Christelle a appris à ses dépens et qu'elle souhaite transmettre à Daiji. Considérant sa soumission comme une personne particulièrement fragile et naïve, Christelle cherche à l'armer pour la suite de son parcours dans le BDSM* (avec ou sans elle).

L'expérience sera donc forte en stress et en déplaisir, cette fois sur le plan psychologique. Christelle me confie que cette opération était très risquée, qu'elle

⁵¹⁵ Aristocrates sadiques qui sévissent dans *Les 120 Journées de Sodome ou L'école du libertinage* (De Sade 2013).

⁵¹⁶ Il est intéressant de rappeler que les deux femmes qui ont enduré les punitions* ici dépeintes se sont engagées d'elles-mêmes dans ces relations/aventures, cela nous servira par la suite.

⁵¹⁷ Ce type de jeu a un sens dans le cadre de la relation qui lie Daiji et Christelle, car même si leurs jeux ont une portée érotique, ils ont avant tout une visée éducative. La forme de la séance est donc celle d'un jeu (puisque'il s'agit de simuler), mais un jeu éducatif très sérieux, un jeu à enjeux en somme.

pouvait altérer définitivement la confiance que Daiji lui portait jusqu'alors⁵¹⁸, et de ce fait leur relation. Voici le résumé de l'expérience :

Ce jour-là, Christelle annonce à Daiji qu'elle va lui percer les lèvres (génitales). Elle sait pertinemment grâce à leurs échanges réguliers que la soumise n'a aucun attrait pour cette pratique, qu'elle ne trouve pas cela esthétique. Daiji ne s'oppose pas clairement à la décision de sa maîtresse : elle ne dit pas « non ». Malgré cela, elle va manifester une multitude de signes d'anxiété et de désaccord dont Christelle ne tient volontairement pas compte. Elle sait que certains dominants malintentionnés ou novices seraient susceptibles d'agir de la sorte.

Christelle mime l'opération sur le sexe de Daiji en lui piquant les lèvres avec un objet pointu. Daiji a les yeux bandés, elle ne peut pas s'apercevoir que Christelle simule l'acte. Puis, elle lui annonce que l'acte est terminé et rend la vue à sa soumise en pleurs. Christelle montre une photo de ses « piercings » à Daiji, qu'elle puisse admirer le résultat. Toujours en pleurs, la soumise proteste. Elle dit ne pas vouloir regarder, qu'elle ne désirait pas ces piercings. Christelle met alors le doigt sur l'erreur de la jeune femme :

Ah bon ? Tu n'en voulais pas ? (...) Mais Daiji je veux du « Non » quoi ! Tu comprends ça ? Je t'ai toujours dit « Tu as le droit de dire non ! »

Elle oblige alors la jeune femme à regarder la photo et Daiji découvre l'entourloupe. Elle se rend compte qu'elle n'a pas su dire « non ».

En outre, ce jeu aurait pu s'avérer particulièrement délétère pour leur relation, tant il a été stressant pour la jeune femme. Christelle savait que son projet allait se jouer à quitte ou double, mais la leçon lui semblait nécessaire. D'où l'importance de faire comprendre à sa soumise les raisons, l'intérêt, de cette expérience qui déroge à leurs jeux. Elle lui confie *a posteriori* les motivations qui l'ont amené à agir de la sorte.

Aussi, la morale divulguée par Christelle est intéressante, car elle rappelle que les satisfactions personnelles sont l'élément fondamental, l'unique raison qui justifie de se prêter à une quelconque expérience. L'obéissance ne prime pas sur le plaisir, jamais, car

⁵¹⁸ Notons que tous les jeux peuvent intégrer une visée éducative, mais plus légère sans oublier que les jeux peuvent avoir un effet éducatif, sans que cela soit escompté, car c'est en pratiquant qu'on apprend.

sans plaisir ce n'est plus du jeu. Elle incite ici la jeune soumise à devenir un « sujet libre »⁵¹⁹ capable de faire des choix et notamment de refuser tout acte qui ne saurait lui procurer une quelconque satisfaction.

L'acte est donc présenté par Christelle comme fondamentalement bienveillant : il s'agissait de l'éduquer de sorte à ce qu'elle soit capable de se préserver à l'avenir et à augmenter ses chances de trouver satisfaction dans les jeux auxquels elle se prêtera.

Daiji a manifestement accepté cette explication, ce qui a renforcé la confiance qu'elle porte à sa maîtresse. Elle a compris que si Christelle a joué avec l'une de ses limites c'était pour lui faire apprendre quelque chose. J'é mets l'hypothèse que sans cet accompagnement discursif visant à expliquer le sens précis des opérations, l'expérience aurait pu être interprétée de bien d'autres façons, notamment comme une violence, et ainsi impacter la confiance. Aussi, il est possible de présumer qu'une violence n'est pas uniquement le fait d'un acte d'oppression, c'est peut-être aussi le fruit, sur le moment, d'une difficulté à se revendiquer comme un « sujet libre » de la part de la personne impactée. Se penser comme « sujet libre » peut nécessiter un apprentissage.

Ainsi, endurer un jeu fortement déplaisant ne met pas forcément à mal la relation, dans la mesure où ces actes, volontaires, sont expliqués, justifiés par la bienveillance et le désir d'enrichissement de la personne qui a enduré les déplaisirs.

Enfin, dernière chose importante que nous apprend cet exemple : le stress, l'anxiété semblent contrarier l'émergence de satisfactions, voire la rendre impossible, si ces émotions sont trop intenses.

c/ Un dépassement accidentel des limites convenues pour l'amour du jeu

Des accidents, on s'en doute aisément, ont parfois lieu lorsqu'on s'aventure à jouer à des jeux complexes, notamment ceux qui incluent l'usage de cordes, couteaux, seringues, godes ou *plugs** particulièrement gros ou longs, etc. Mais est-ce que ces accidents sont tolérés, acceptés ? Pour le savoir je propose d'étudier un exemple exposé par Jeanne de Berg dans *Cérémonies de femmes* intitulé « Le sacrifice » (De Berg

⁵¹⁹ Il est question du concept de Foucault repris par Fassin (2012). Cela vaudra pour toutes les prochaines occurrences.

1985/b : 159-202). La « cérémonie » est très longue et complexe, je vais tâcher d'aller à l'essentiel tout en rapportant les éléments qui, selon moi, permettent de comprendre pourquoi l'accident⁵²⁰ était acceptable.

Cette « cérémonie » est à nouveau une mise en scène d'une fantaisie rédigée en amont par la dame. Elle inclut quatre participants⁵²¹ :

- Gaétane, jeune « novice » « convaincante » rencontrée chez des amis qui en savent long sur la « maîtresse de cérémonie » (ibid.);
- « F », amie de Jeanne de Berg, manifestement plus aguerrie ;
- le Noir, soumis que l'on retrouve régulièrement dans les « cérémonies » et qui a pour particularité d'être très sensible à la peur, ce que « Madame » n'ignore pas ;
- et Jeanne de Berg, bien entendu, qui orchestre le jeu comme de coutume.

Le jeu commence par une présentation du Noir, encagoulé, à ces dames : il est observé, estimé et mis à l'épreuve. Jeanne de Berg offre au Noir quelques indices afin qu'il puisse anticiper les événements à venir : elle lui parle du jeune homme présent lors des préparatifs, sur lequel Madame s'est « retenue » car « il ne supporte pas grand-chose » (ibid.). Elle ajoute :

Vous m'avez dit un jour que vous aviez l'impression que je me retenais, comme si vous le regrettiez ! Eh bien oui, je me suis effectivement retenue tout à l'heure... bien trop ! Et c'est sur vous que cela va retomber... d'ailleurs vous êtes là pour ça, pour être notre souffre-douleur... (ibid.)

Cela dit, elle se met à fouetter le Noir avec son « fouet favori », et ce « jusqu'à l'épuisement ». Elle note que la chair « a, sous les coups, des soubresauts vifs mais aucune révolte. Elle ne bronche pas. ». Elle souligne également qu'il n'y a « pas de cri...pas de gémissement... il n'y a pas de bruit d'ailleurs, hormis celui du fouet (...) » (ibid.). Jeanne de Berg passe alors la main à Gaétane pour qu'elle puisse faire ses gammes sur cette peau robuste. Celle-ci montre du plaisir à cela, même si elle est

⁵²⁰ Je parle d'accident, car l'acte était involontaire et potentiellement nocif pour la santé du jeune homme, or Jeanne de Berg ne cherchait pas à estropier le jeune homme, cela semble même être une limite à ses jeux, étant donnée sa réaction, suite à l'évènement malencontreux.

⁵²¹ Officiellement cinq, car il y avait aussi Camille, jeune homme, « chérubin », timide et gauche, qui aura le rôle de femme de chambre : aidant à la toilette et jouet de ces dames, rôle qu'il a conservé tout au long du jeu, car échouant à l'épreuve qui aurait pu le faire passer au grade de « homme de lit » à cause de ses « éjaculations précipitées », il ne participera pas à l'acte central, juste aux préparatifs.

gauche. La jeune femme *résonne*. Tout va bien jusque-là. D'autres petits jeux ont lieu, impliquant Gaétane (qui va osciller entre posture de domination et de soumission à la demande de la « maîtresse de cérémonie ») et le Noir. Arrive « le tableau » principal.

Ils changent de lieu pour le dévoilement de la tête du Noir. Il y a là une « table liturgique » et des outils divers (« les gants, le couteau, le coussinet aux épingles »), ce qui présage de jeux des plus piquants. Jeanne de Berg a conservé les lieux dans une relative obscurité pour renforcer « l'impression de huis clos » (ibid.). Comme toujours, elle s'attache aux menus détails, c'est eux qui font toute la différence. Assise devant le Noir agenouillé, Jeanne de Berg entame le dévoilement de sa tête. Elle use du couteau pour déchirer le voile. Elle progresse lentement, commençant par les yeux avant de libérer les lèvres. Elle poursuit avec le couteau et opère « trois estafilades obliques, sous la clavicule, au-dessus du sein droit » (ibid.). Les coupures sont fines, mais quelques gouttes de sang parviennent à s'extraire du cuir. La maîtresse de « cérémonie » relève l'emportement qui la gagne sur le moment :

Je reconnais ces trances, ces tremblements qui me prennent lorsque je l'étreins pour lécher le sang fade sur sa peau parfumée. Il se met lui aussi à trembler, comme en résonance avec moi. (ibid.)

Elle se reprend. Gaétane et F. lui tendent le coussinet aux épingles. Elle plante les épingles de couture dans le torse du soumis puis sur son crâne. Une fois paré, elle le saisit par la nuque pour lui dégager la gorge et pointe le couteau « dans le creux vulnérable » quand :

Brusquement, je lève le couteau à l'aplomb du coussin et l'abats brutalement dans le triangle d'ombre entre ses cuisses ouvertes ; les cuisses frémissent et se referment dans un instinctif mouvement de protection. Elles se referment à peine... mais c'est déjà trop...c'est déjà trop tard... Le couteau plonge et ressort, vertical, d'un coup. Dans le tremblement des bougies, je regarde la lame. Elle est ensanglantée jusqu'au manche : elle a traversé la cuisse de part en part. (ibid.)

Le temps se dilate, Jeanne de Berg peine à évaluer la gravité de la blessure. Elle semble perturbée, mais reste calme. Elle relève que le Noir s'est renversé en arrière avec

lenteur. Il ne bouge plus et reste calme, tandis que le sang coule de plus en plus. Elle explique qu'une « torpeur » la gagne, l'envahit, « me donne envie de gémir, de mourir. » Elle étouffe une plainte (« Mon Dieu, mon Dieu... ») qui alerte F. et Gaétane. F. observe la plaie, et en déduit qu'elle est superficielle (ibid.). Elle ne l'est pas. Jeanne de Berg le sait. Le Noir finit par ouvrir les yeux, regarde Jeanne de Berg et ne dit rien, il prend l'initiative de se mettre en position pour permettre les soins. Les femmes s'affairent calmement à éteindre le sang. Elles soignent la plaie et la pansent, à la suite de quoi Gaétane et le Noir se remettent à jouer. « Très insouciant », estime Jeanne de Berg. Le Noir bande. Elle relève également que le Noir multiplie les positions et semble mettre « un point d'honneur à ignorer toute prudence...ostensiblement même ! Bien sûr, la blessure se rouvre, recommence à saigner si abondamment qu'une grande serviette blanche puis une autre, apportée en toute hâte, s'en trouvent immédiatement trempées. » (ibid.). Elles remplacent le pansement.

Durant l'opération, la « maîtresse de cérémonie » remarque une protubérance « alarmante » sous la plaie. Un jet de sang lui inonde la main :

Je me sens mal soudain, prise dans une chape de glace qui m'enserme à ne plus pouvoir respirer : ça doit être cela, avoir des sueurs froides. (ibid.)

Elles décident d'emmener finalement le Noir à l'hôpital sans perdre une minute. Il « ne proteste pas » (ibid.). Arrivés aux urgences, Jeanne de Berg explique au médecin qu'il s'agit d'un coup de couteau et reste dans la salle d'attente avec Gaétane. Durant l'attente, elle prend conscience d'avoir « à quelques centimètres près, quelques centimètres seulement, mutilé peut-être un corps, en tout cas une confiance aveugle qui vous permettait tout, sauf cela toutefois : mutiler, estropier... ». Plus tard, le Noir revient avec en main le chiffon ensanglanté qui entourait sa cuisse. Jeanne de Berg a tendance à conserver des « reliques » de certaines « cérémonies » marquantes, mais pour une fois elle propose au Noir de jeter ce « trophée », à moins qu'il souhaite le conserver. Il le jette.

Elle souligne que le Noir a refusé d'être gardé en observation. Elle le ramène en voiture chez lui. Durant le trajet le Noir n'a cessé de lui demander ce que ces dames ont pensé de lui, de son comportement. Elle lui a assuré qu'il était « admirable », estimant que

c'est ce qu'il avait envie d'entendre. Elle se reproche de ne pas lui avoir fait comprendre « d'une manière ou d'une autre, que j'allais le planter entre ses jambes, ce qui aurait évité le réflexe fatal ». L'homme la coupe et lui dit « heureusement que vous ne l'avez pas fait ! Où était le risque alors. ». Il ajoutera avant de quitter la voiture :

Si c'était à recommencer, je recommencerais tout de suite et de la même façon.
J'ai vécu ce soir quelque chose d'unique. (ibid.)

Le Noir semble heureux, il n'en va pas de même pour la « maîtresse de cérémonie ». Malgré cet échange rassurant dans la voiture, la dame est perturbée. Elle se demande si elle pourrait recommencer ces jeux. Elle nous révèle que :

Pendant les heures difficiles de cette nuit-là, j'avais renoncé à tout. J'avais beau savoir que le Noir avait raison, que le risque était au bout de la quête, qu'il en était le prix, l'idée lancinante qu'il s'en était fallu de peu, de si peu, de quelques centimètres et que j'avais failli...j'avais renoncé à tout en bloc, même aux plaisirs anodins (...) (ibid.)

Cela finira par lui passer. L'expérience restera malgré tout un évènement marquant, dont elle a conservé un objet comme souvenir et avertissement : le couteau encore maculé de sang.

Plusieurs choses ont contribué selon moi à faire que cet accident, particulièrement invasif, soit toléré par le Noir.

La première et principale raison réside dans le fait que ce jeu est pensé pour le satisfaire, ou plutôt, le Noir a été choisi parce que Madame le savait capable d'en tirer du plaisir à cette fantaisie tirée de son imagination. Jeanne de Berg dit toujours orchestrer les jeux afin qu'ils répondent à ses fantaisies propres, mais cela ne veut pas dire qu'elle oublie pour autant les fantaisies des participants. Pour générer une concordance, elle a tendance à sélectionner parmi ses prétendants le bon « acteur », autrement dit une personne susceptible de jouer le rôle et le jeu qu'elle a inventé tout en tirant du plaisir à cela. Pour ce faire, il importe de connaître le partenaire, son potentiel et ses goûts, ce qui est le cas concernant le Noir. C'est un partenaire qu'elle connaît bien, elle est

notamment au fait de son goût pour le frisson lié au danger. La fantaisie en question comportant des jeux fortement risqués, elle savait pertinemment que le Noir s'y prêterait de bonne grâce et y trouverait ces délicieux frissons qui le galvanisent tant.

En outre, Jeanne de Berg rappelle au Noir durant la « cérémonie » que ce dernier avait l'impression qu'elle se retenait vis-à-vis de lui, et qu'il le regrettait. Elle montre ainsi qu'elle l'a écouté, qu'elle a pris en compte sa requête et que le jeu qui va suivre est sa réponse. Ainsi, même si le jeu est construit de sorte à plaire avant tout à la dame, elle fait grand cas des remarques et donc de la satisfaction des autres participants.

Par ailleurs, Jeanne de Berg ne s'est pas adonnée à ces jeux dangereux sans attention ni prévention. Le fait d'avoir sélectionné le Noir est déjà en soi une forme de prévention. Le connaissant bien, et ayant eu l'occasion de tester sa résistance à la douleur à plusieurs reprises, elle se doutait qu'il pouvait endurer ses desseins.

Elle fait également preuve de méthodes de prévention. Par exemple, Jeanne de Berg va, par son annonce, introduire les rôles respectifs ainsi que le jeu : Jeanne et sa complice seront les femmes espiègles et sadiques et lui sera « souffre-douleur » et aura à se comporter comme tel, docilement, il le sait. C'est un scénario culturel classique. Il importe d'ailleurs de conserver certains marqueurs de scénarios culturels, notamment lorsqu'il est question d'une fantaisie atypique (le jet d'œuf n'est pas un classique du SM*, mais il l'est peut-être devenu depuis la publication de cet écrit). Cela offre des repères connus aux novices.

En outre, ces moments d'échanges verbaux permettent de dispenser des indices qui servent autant d'adjuvants au désir, d'ancrage dans la fantaisie que de prévention. Cela permet au soumis de se projeter quelque peu, de manifester un éventuel désaccord, une appréhension ou, au contraire, d'adapter son comportement de sorte à contribuer au bon déroulement du jeu (en l'occurrence rester calme et obéissant).

Il s'agit là d'une forme de communication détournée, l'air de rien, qui permet par ailleurs de maîtriser l'effet de surprise. C'est pourquoi Jeanne de Berg s'est reproché de ne pas avoir communiqué au Noir son désir de planter le couteau entre ses cuisses, et ce « d'une manière ou d'une autre », car cela aurait sans doute évité la surprise et le réflexe malencontreux qui en a découlé (le referment des cuisses et donc la blessure).

L'équilibre entre la préservation de la surprise et la prévention des dangers est important et des plus délicats.

En outre, elle se montre également particulièrement attentive aux réactions du Noir tout au long du jeu. Lorsqu'il est fouetté, elle relève que la peau sursaute, mais qu'il « ne bronche pas » et reste calme. Rien ne vient perturber le silence. Le connaissant, elle sait qu'un mouvement de refus de sa part ne serait pas feint, ce serait alors une alerte, mais il n'en fait rien, y compris durant l'accident : le Noir ne dit rien et s'allonge simplement pour faciliter les soins. C'est ce qui va induire Jeanne de Berg en erreur quant à la gravité de la blessure.

En la circonstance, le silence est un signe rassurant, à l'instar de ce qu'Humphrey avait relevé dans les pissotières : le silence indique que tout se passe bien, tandis que des paroles (non murmurées) ou l'agitation sont signe d'un danger, d'un problème (Humphrey 2007). Les normes de communication sont inversées, mais bien présentes, la preuve : le malentendu est possible. En restant calme et en conservant sa posture de soumission, le Noir ne donne aucun signe d'alerte, et enjoint ces dames à poursuivre le jeu. Intention qui va être confirmée par son comportement après soins⁵²² : il va se remettre à jouer avec Gaétane, et va même avoir une érection qui peut être perçue comme un signe de santé et de satisfaction⁵²³. Comme l'ont expliqué plusieurs informateurs : « excité on peut faire (faire) n'importe quoi ». L'homme était manifestement galvanisé par la tournure soudaine des événements et minorait l'importance de la blessure, au profit des satisfactions que cela lui procurait sur le moment.

Son calme et son enthousiasme est, selon moi, ce qui a contribué en grande partie à retarder le recours à des soins plus approfondis et à des services professionnels. En effet, la dame se doute assez vite que la plaie n'est pas superficielle. Pourtant, elle ne se décide pas tout de suite à l'emmener aux urgences, interloquée par la réaction sereine du soumis. Après tout, qui est mieux placé que lui pour estimer la gravité de la blessure ?

⁵²² Preuve supplémentaire d'attention et de bienveillance !

⁵²³ Point de naïveté, je me doute que toute érection n'est pas une preuve de satisfaction (certaines peuvent être le fait de reflexes biologiques, par exemple l'érection matinale). Toutefois, l'érection reste une information souvent prise en compte par les partenaires, qui permet de présumer de l'état d'être de l'individu en question.

On peut toutefois arguer que, par souci de prévention, justement, Jeanne de Berg, aurait dû emmener de suite le jeune homme à l'hôpital afin qu'il reçoive les soins adéquats. Ce serait omettre le fait que ces jeux peuvent être mal perçus hors de l'espace privé, protégé. En effet, comment justifier une telle blessure face au personnel médical ? Aller aux urgences c'est risquer de soumettre l'acte aux jugements de normos* susceptibles d'y voir une « violence ». Demander une aide extérieure peut exposer à d'autres dangers⁵²⁴.

Je relève également que la dame accompagne le Noir à l'hôpital et le raccompagne chez lui à sa sortie, preuve supplémentaire de son attention. Elle n'a pas fui ses responsabilités, elle a pleinement endossé son rôle de « maîtresse de cérémonie ».

Enfin, Jeanne de Berg précise qu'il s'agit là d'une erreur de sa part. Effectivement, une fois aux urgences, Jeanne de Berg s'aperçoit qu'elle a dépassé les limites tacites de leur jeu par manque de vigilance (elle aurait dû le prévenir de ses intentions), ce qui pourrait lui coûter la confiance du Noir. Elle fait part de tout cela au soumis, lors de leur trajet en voiture, temps qui fait office de débriefing postlude. La maîtresse fait son *mea culpa*, pointe son erreur, mais l'homme souligne qu'il n'y a pas de faute ici selon lui : ce silence était nécessaire à la génération du risque qui fait, pour lui, tout le sel de cette expérience. Si Madame avait dévoilé ses intentions, le processus d'érotisation en aurait pâti. Ce que Jeanne de Berg voit alors comme un manquement sur le plan de la sécurité, est perçu par le soumis comme une nécessité pour le travail de l'irritation, considérant ses goûts et sa sensibilité.

L'acte est donc « pardonné », ou plutôt il n'est pas considéré par la personne impactée comme une « erreur » (ibid.). C'était le risque, un risque qu'il assume. Ainsi, cela faisait « partie du jeu », il n'y a pas de « faute » à attribuer à quiconque. Retenons que, certains jeux impliquent de troquer le *safe sex** contre une prévention ajustée. Cela revient à accueillir une certaine marge de risque au nom de la satisfaction et faire le deuil d'une sécurité absolue.

⁵²⁴ Gala Fur fera pour sa part appel à la police dans un cas d'urgence alors que son partenaire tente de pénétrer chez elle alors qu'elle est en pleine séance de domination. Tout se passera bien, mais il s'en faudra de peu, car le partenaire profite de la présence de la police pour dénoncer l'activité de dominatrice* de la dame (ce qui pourrait être assimilé par les forces de l'ordre à de la prostitution). Demander de l'aide aux normos* peut s'avérer potentiellement contre-productif, tant l'écart dans la conception du monde et l'ordre des valeurs est parfois profond.

Pour résumer, le respect des goûts du soumis, additionné à une attention bienveillante de tous les instants ainsi qu'à la reconnaissance d'une erreur, permettent de neutraliser l'accident. Une fois de plus, cette façon de procéder met à distance les suspicions de sadisme car elle atteste d'une sensibilité à l'état physique et émotionnel de l'autre. Jeanne de Berg montre également, sciemment ou non, par son humilité et la reconnaissance de son erreur, qu'elle est capable de recul vis-à-vis de son rôle de dominant : préserver l'autre prime sur la performance du rôle. En outre, la relation qui lie Jeanne de Berg à celui qu'elle nomme « le Noir » n'est pas toute jeune ; sans doute qu'une confiance relativement solide vient également renforcer le sentiment que tout cela était involontaire, qu'il s'agit bel et bien d'un incident, et non d'un acte volontaire de la part de la dominante.

Enfin, il me semble probable, dans ce cas précis, que l'acte aurait été pardonné même si la dame n'avait pas montré toutes les preuves de bienveillance et d'attention, pour la simple raison que le Noir a manifestement été particulièrement excité et transporté par l'expérience. Il dit avoir vécu « quelque chose d'unique » (ibid.), et qu'il serait prêt à recommencer, sachant les risques encourus. La perception de satisfaction permet de justifier certains actes qui peuvent paraître excessivement risqués⁵²⁵.

Bien que l'acte invasif, susceptible de mettre la santé de l'individu en péril, semble être une limite éthique pour Jeanne de Berg, cet exemple montre que ceux-ci, peuvent être tolérés par d'autres. J'en déduis que la blessure, même invalidante, n'est pas une variable qui suffit à caractériser l'expérience insatisfaisante.

d/ Une idée prometteuse en théorie

Entre la fantaisie et sa réalisation il y a souvent de grands écarts. L'exemple qui suit aborde cette problématique. Il est tiré de *Jeune mariée, journal 10957-1962* de Catherine (Robbe-Grillet 2004 : 428-429). Il est question ici de l'autre pan de vie de

⁵²⁵ C'est également le cas pour le *bareback** selon Berlin Tintin (Rémès 2003) : s'il s'y adonne, c'est en grande partie parce qu'il recherche à percevoir des satisfactions incompatibles avec le port du préservatif. La dynamique des *barebackers** décrits par Erik est bien plus orientée sur la recherche de satisfaction, de sexualité, que de recherche explicite de risque, d'ordalie, contrairement à ce que suggère David Le Breton (2000) ainsi que Deloupy et Varescon (2007). Le Talec, en appuis sur les propos d'Alain Léobon, affirme d'ailleurs que « le choix des barebackers s'ancre bien plus dans la sexualité que dans une « culture du risque » (Le Talec 2007 : 81).

Catherine Robbe-Grillet, de sa vie de femme mariée, qui n'en est pas moins aventureuse.

C'est l'histoire d'une « escapade » aux Bois de Boulogne avec un couple d'amis rencontrés il y a peu (ibid.). La femme se nomme Catherine et son mari Alain (drôle de coïncidence puisqu'elle se nomme aussi Catherine et son mari Alain). Le duo avait déjà lancé quelques invitations à la dame, concernant des soirées entre couples. Mais ce soir-là, ils invitent uniquement Catherine Robbe-Grillet à aller danser puis à boire un verre. Durant ce verre, une idée fuse (elle ne sait plus qui des trois convives l'a lancée). Une heure plus tard, ils sont au Bois. Notre héroïne est assise à côté du mari de Catherine qui, pour sa part, se cache au fond de la voiture. Très vite un premier homme les accoste. Alain demande à Catherine Robbe-Grillet de baisser sa vitre. Elle est « horriblement gênée », se cache la tête, tandis que l'homme se « déboutonne » (ibid.). Le couple encourage Catherine Robbe-Grillet à regarder, ce qu'elle fait. L'homme remonte alors la robe de la jeune femme jusqu'à découvrir ses cuisses :

J'étais paralysée de gêne, de honte, de peur. (ibid.)

D'autres hommes les rejoignent pour observer la scène, Catherine Robbe-Grillet demande à Alain de trouver un lieu plus calme, ce qu'il fera. Elle note que « l'homme qui avait commencé à me caresser avait une tête qui ne disait rien à Catherine et Alain » (ibid.). De fait, Alain propose à un autre homme arrivé par la suite de les suivre plus loin. Ils devront se lancer dans une course pour semer le premier partenaire et trouver un coin calme, avant que « le manège » reprenne son cours :

(...) ; comme je restais sans bouger, Alain m'a ordonné d'une voix dure de remonter ma robe. J'ai senti qu'on me caressait le clitoris ; Alain m'a dit ensuite d'enlever ma culotte ; je l'ai ôtée. L'homme me caressait trop fort et me faisait mal ; j'étais à la fois excitée, apeurée, énervée et déçue par ces caresses plutôt désagréables. Alain, je crois, se masturbait en me regardant, mais je n'en suis pas sûre. Il m'a dit ensuite de prendre dans ma main le sexe de l'homme, ce que j'ai fait immédiatement ; j'ai regardé alors le visage de cet homme, visage fermé, comme étranger à ce qu'il faisait ; il n'y avait aucun contact entre son regard et le mien ; il n'avait même pas l'air excité. J'aime que mon partenaire ait un peu

l'air affolé. Ce visage m'a complètement dégrisée. J'ai dit à Alain que j'avais mal. Il a congédié l'homme qui n'a pas protesté. (ibid.)

L'interaction érotique ne s'achève pas là. Le couple ne se contente pas de déposer la jeune femme chez elle et de partir. En effet, Catherine Robbe-Grillet confie au lecteur qu'« en bas de chez moi, nous avons longuement parlé. Au moment de nous quitter, Catherine m'a embrassée légèrement sur les lèvres et Alain sur le front. » (ibid.). On ne sait ce qu'ils se sont dit, mais il y a de fortes probabilités qu'ils aient pris ce temps pour débriefer leur aventure nocturne.

Manifestement, l'idée de se rendre aux Bois plaisait à Catherine Robbe-Grillet, sur le papier, mais une fois prise dans la réalité, les choses se sont avérées complexes. Elle s'est retrouvée face à une gêne intense, qui apparemment ne travaillait pas l'irritation, même si sur la fin elle relève une « excitation ».

Précisons qu'à ce moment-là la dame est encore jeune et surtout novice. Son mari, commence à peine à introduire des jeux de domination et de soumission dans leur vie de couple, et elle développe lentement de nouvelles fantaisies (parties à plusieurs, recherche d'amants, toujours avec la complicité de son mari). Enfin, Jeanne de Berg n'existe pas encore. Elle est donc en plein apprentissage et découverte de ses contours érotiques.

D'autre part, il s'agit là d'une expérience typique qui montre toute la difficulté de passer de la fantaisie à la réalisation, surtout quand la fantaisie inclut beaucoup de variables difficiles à contrôler (en l'occurrence le type d'homme, le nombre d'hommes, leur comportement, etc.). De plus, la jeune femme pouvait deviner ses limites effectives et ses propres réactions en amont de l'expérimentation.

Catherine Robbe-Grillet ne semble tenir rigueur à personne des déplaisirs qu'elle a ressentis sur le moment. En tout cas sa relation avec Catherine et Alain ne sera pas altérée par cette expérience. Notons qu'Alain, bien qu'ayant fait preuve d'autorité a toujours réagi aux demandes de Catherine Robbe-Grillet : lorsqu'elle lui demande de trouver un coin plus calme, il accède à sa requête, de même lorsqu'elle souhaite mettre

fin à l'aventure. Enfin, si le temps de discussion dans la voiture sert bien à débriefer de l'expérience, il s'agit là d'une preuve supplémentaire d'attention : en échangeant à propos de ce qui s'est passé, les uns et les autres montrent une attention aux vécus et ressentis de leur partenaire de jeu. Ainsi, Alain, endossant manifestement une posture de dominant en la présente situation, se montre attentif et sensible au malaise de la jeune femme dès lors qu'il est exprimé. On retrouve ici la bienveillance et l'attention, déjà relevées dans les exemples précédents, qui permettent une fois de plus d'écarter les soupçons de sadisme.

Ce qu'il importe de retenir de cet exemple, c'est la distance entre la rêverie, l'idée, et sa réalisation, et la difficulté, notamment pour une personne novice, de se projeter, d'anticiper ses réactions et surtout ses limites. C'est avec l'expérience que l'individu gagne en informations bien que rien ne soit jamais acquis⁵²⁶.

e/ Quand l'accord est respecté

Alors qu'il me parle de son faible intérêt pour les soumis hommes, car très insipides (sans réactions, sans limites), Pierre en vient à me partager une brève anecdote en *off*. Comme pour nuancer son propos concernant la soumission masculine, il me parle d'une femme rencontrée dans un espace qui ne tolère qu'une pratique chaste du *Shibari**. Cette dernière lui a dit qu'elle suivait son travail sur internet. Par conséquent, elle était au fait de ce qu'il est capable de faire avec des cordes. Il l'a attachée, et m'explique qu'il s'est évertué à la surprendre, à l'effrayer un peu, à l'émouvoir, à générer finalement une quelconque émotion en elle, mais elle restait inerte entre ses mains. Elle acceptait tout avec une passivité qui l'agaçait. Pierre était frustré. Il m'expliquait précédemment que l'usage de la corde implique nécessairement une forme de domination. Il s'agit, selon lui, d'un jeu complexe pouvant susciter bien des émois et des troubles, il le sait d'expérience, mais dans le cas décrit il n'en fut rien. Évoquant ce souvenir en parallèle de son propos concernant les soumis hommes, inintéressants car inertes, Pierre met clairement en avant le fait qu'il a trouvé peu d'intérêt à cette interaction. Il ressentait une forme de déception : aux vu de ses connaissances, de ses

⁵²⁶ « Ne jamais dire jamais » est l'un des leitmotivs de plusieurs informateurs tels que Pierre. En outre, nous avons vu précédemment qu'ils se considéraient tous capables d'évoluer et donc de changer de goût, de réaction avec le temps et de nouvelles expériences.

expériences (et du genre de l'individu) il pouvait espérer un autre résultat. Premier constat : l'accumulation de variables encourageantes n'assure en rien un résultat transcendant.

C'est là l'histoire d'une déception, d'un flop, comme on dit couramment. Toutefois, Pierre semble considérer que cela fait partie du jeu. Parfois ça marche, parfois pas... la sauce ne prend pas toujours. Les expériences particulièrement grisantes sont d'ailleurs souvent présentées par les informateurs comme des perles rares qu'il faut savoir apprécier. Il y a toujours le risque de tomber sur un fruit pas assez mûr, insipide ou carrément sur, cela fait partie des aléas de l'expérimentation.

L'interaction des deux partenaires n'a pas permis à Pierre d'être emporté ou de trouver un quelconque point d'accroche à sa curiosité, il n'y a donc pas lieu de la réitérer. Il n'y aura pas de deuxième fois. Néanmoins, l'informateur ne garde apparemment aucune rancœur à l'égard de la dame. Peut-être ont-ils gardé des rapports cordiaux en dehors de ce temps, je ne sais. Le fait que la relation se réduise à un *one shot** est ici signe de manque d'intérêt, non de déplaisirs. En effet, même si la relation s'est achevée là, Pierre ne se montre pas affecté outre mesure. Ce n'est qu'une expérience sans résonance. Le duo était mal assorti, chose qu'il n'est pas toujours possible d'estimer avec exactitude avant expérience. Une fois encore, difficile de savoir en amont ce qui va se passer et si les satisfactions sont possibles.

Toutefois, relevons également que Pierre peut faire des hypothèses (et non des certitudes) quant au déroulement et à l'aboutissement de la rencontre grâce aux informations qu'il a accumulées au fil des expériences.

Enfin, il importe de souligner que, dans leurs cas, les partenaires sont quittes : ils ont fait finalement ce pour quoi ils étaient là (un jeu de corde sans génitalité) et manifestement la déception quant à l'absence de résonance (et donc de satisfactions) ne contrevient pas à l'accord établi. Ils n'avaient sans doute posé aucun impératif en matière de « résultat ». Par conséquent, il n'y a aucun manque de respect à signaler concernant les règles tacites du jeu.

Un exemple tiré des aventures de Berlin Tintin s'inscrit dans la même veine : les deux partenaires se sont manifestement accordés sur une expérience, mais cette fois, l'expérience ne sera pas juste insatisfaisante, elle sera également source d'importants déplaisirs. Celle-ci est tirée de *Sérial Fucker. Journal d'un barebacker* (Rémès 2003 : 109-112). Notons qu'il ne s'agit pas là de sexualité exploratoire car les partenaires ont un projet, des objectifs précis et déclarés. Dans ce type de cas, les écarts au projet sont d'autant plus simples à relever.

Berlin Tintin drague un certain Steph qu'il rencontre dans un supermarché de son quartier. Cet homme attise son intérêt : physiquement il lui plaît. En discutant, il apprend qu'il consomme de l'héroïne et de la méthadone⁵²⁷. Berlin Tintin lui propose une première fois d'aller boire un verre, l'homme refuse, il laisse couler... Un an plus tard, Berlin Tintin retrouve Steph au même endroit et réitère sa proposition, Steph accepte. Ils vont chez Berlin Tintin, et commencent par discuter. Steph parle de sa « période dope » et confie sa peur concernant le SIDA. Ce jour-là ils se contenteront d'échanger leur numéro de téléphone, rien de plus. Ils finissent par se revoir, mais uniquement pour des « câlins ». « On ne baisait pas » précise Berlin Tintin, ce qui semble lui convenir tout à fait sur le moment. Arrivée à ce stade, la relation s'éloigne grandement du plan baise impersonnel : Berlin Tintin ne côtoie pas cet homme seulement dans l'espoir d'un rapport sexuel, visiblement il souhaite le rencontrer autrement, créer une intimité avec lui.

Au fil des rendez-vous, Steph finit par proposer à Berlin Tintin de ramener « un gode et du gel à cul » (lubrifiant). Il veut aller plus loin sauf que « c'est la seule manière pour lui d'avoir des rapports sexuels avec un garçon séropo ». À ce moment-là, Berlin Tintin ressent un certain attachement envers cet homme, il « l'aimait bien (...) pas mal même ». De ce fait, quand Steph a demandé à Berlin Tintin s'il était séropo, ce dernier « n'a pas su lui mentir ». Sans doute est-ce parce que ce n'était plus un inconnu et qu'il avait envie de s'ouvrir à lui. Berlin Tintin accepte la proposition de Steph. Ils se lancent alors dans une interaction sexuelle sous la dictée de Steph qui cherche à éviter tout risque de contamination : Berlin Tintin doit garder ses sous-vêtements parce que c'est

⁵²⁷ Substitut à l'héroïne.

« plus propre »⁵²⁸, il doit se laver les mains et de laver le gode à la Javel. Enfin il demande à être « godé » (pénétré avec le gode).

Berlin Tintin tente de se masturber en même temps qu'il gode son ami. Steph s'en aperçoit et lui demande fermement de ne pas toucher sa queue :

Tu t'occupes que de moi. Comme ça je suis sûr de ne rien choper. (ibid.)

D'après mes connaissances en tant qu'actrice de prévention des IST, les précautions de Steph sont quelque peu exagérées : il serait tout à fait possible d'avoir un rapport sexuel *safe** (d'après les recommandations médicales) avec Berlin Tintin sans en passer par une telle surenchère préventive. Un préservatif bien manipulé, posé et ôté au bon moment, le tout accommodé de gel lubrifiant, aurait amplement suffi⁵²⁹. En outre, certaines de ces demandes ne sont pas *safe** : pour s'éviter tout risque d'infection, il est préférable de ne pas partager les godes et d'en avoir un bien à soi⁵³⁰. Berlin Tintin sait pertinemment que tout cela est excessif, mais il est également conscient que cet homme nourrit une crainte démesurée vis-à-vis du SIDA.

Il tente de tempérer Steph et lui dit qu'il n'est « pas pestiféré. Je peux bien me branler pendant que je te gode ». L'homme refuse catégoriquement ce qui amène finalement Berlin Tintin à avorter l'expérience :

Écoute, ça ne peut pas marcher comme ça. Je me casse. Je n'ai pas envie que tu me prennes pour de la merde. Je me barre. (ibid.)

Plus tard dans la nuit Steph revient sonner chez Berlin Tintin mais ce dernier ne lui ouvre pas. Il explique à son lecteur qu'il préférerait arrêter là :

Notre histoire ne rime à rien. On ne peut pas faire l'amour entre deux chambres de décontamination. Ça me met mal. Je me sens exclu. (ibid.)

⁵²⁸ Sous-entendu cela évite tout contact avec les fluides de l'autre et donc avec le virus.

⁵²⁹ Tout ce que je dis sur l'aspect *safe** ou non de leurs pratiques est adossé au point de vue des politiques sanitaires en vigueur à cette époque.

⁵³⁰ Voir à ce propos la brochure proposée par l'ENIPSE intitulé *Guide safer sex hard / Soft safer sex : protection, pratiques, risques*. (<http://www.enipse.fr/documents/PREVENTION/2007-guide-safer-sex-hard.pdf> dernière consultation le 13 avril 2018) ou encore *Hard safer sex* (<http://www.enipse.fr/documents/PREVENTION/2004-hard-safer-sex.pdf> dernière consultation le 14 avril 2018) qui précise les dangers liés au partage de *sextoys* et les méthodes pour limiter les risques dans ces situations. Notons que les hépatites sont considérées résistantes à la Javel, d'où l'incitation à favoriser du matériel stérile ou à usage personnel

À la suite de cela, Steph disparaît au fil des pages. Berlin Tintin nous dit que de temps à autre, il le croise dans le quartier, qu'il « a une copine », qu'il « veut avoir un gosse ». Il trouve ça « cool ». Depuis le fiasco ils n'ont manifestement plus eu d'échange de type sexuel.

Tout comme Pierre, il ne semble pas tenir rigueur à cet homme de la triste fin de cette expérience. Il n'aura pas d'acte physiquement et/ou verbalement violent envers ce dernier, après coup. Au contraire, ils gardent une relation somme toute cordiale, relativement amicale. Je formule l'hypothèse que cela est lié au fait que Berlin Tintin comprend parfaitement la logique de son partenaire : il cherche le risque zéro, chose légitime quand on est habité par la peur. La réaction de Steph est « normale », dans le sens où il tend à se protéger d'un virus mortel, ce que la société l'encourage d'ailleurs à faire.

Berlin Tintin a fait preuve de souplesse face à cet homme : contrairement à ses coutumes, il accepte de révéler sa séropositivité et de s'adonner à un rapport excessivement *safe** (il sait que les demandes de son ami sont exagérées). Cela est manifestement lié aux sentiments qu'il a pour Steph. C'est souvent dans le cadre d'un rapport pourvu d'affects, de sentiments, qu'il accepte de se plier à la contrainte du *safe sex**. Il accepte les directives de son partenaire, bien qu'elles soient sources de contraintes et déplaisirs pour lui⁵³¹.

Il tente de trouver son compte dans l'affaire via la masturbation, acte qui ne met pas Steph en danger et qui ne déroge pas aux règles exposées. Mais Steph interdit également cette pratique. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase car :

1/ non seulement il lui interdit l'accès à toute satisfaction⁵³²

⁵³¹ Cela implique un rappel de la maladie, de la sérodiscordance et donc du risque de la contamination, perte de sensibilité sur le plan physique, impossibilité de vivre son fantasme de sexualité « naturelle » et j'en passe.

⁵³² Se masturber était sans doute le seul moyen d'obtenir une satisfaction dans ce cas précis. Non pas qu'il ne puisse pas prendre plaisir à goder un partenaire et s'en contenter dans l'absolu, mais dans cette situation il ne s'agissait pas d'un exercice choisi et érotisant, mais d'une stratégie sanitaire qui rappelait nécessairement le SIDA et le risque de contamination si incompatible avec la satisfaction.

2/ Steph accentue par son comportement un sentiment particulièrement délétère sur le plan érotique pour Berlin Tintin : il lui rappelle qu'il est séropo et donc dangereux.

Berlin Tintin se sent rejeté, ce qui génère un climat peu propice au travail de l'irritation. « Son sida » s'invite violemment dans l'expérience, son statut de personne dangereuse (et donc peu désirable) prend soudainement trop de place... il abdique. Trop de Thanatos tue l'Éros ! Se connaissant, Berlin Tintin aurait pu anticiper sa réaction, mais sans doute que l'envie d'avoir un rapport sexuel avec Steph était plus forte. On en revient à la distance entre la théorie et la pratique, ou plutôt entre les espoirs et les faits.

Le script était limpide, puisque Steph a exposé les étapes et défini le champ des possibilités. Berlin Tintin s'est plié à ce jeu, et a tenté de trouver un peu de satisfaction en cherchant la marge de manœuvre qui lui était accessible sans pour autant contrevenir aux décisions de son ami. Tentative qui ne fonctionne pas. En retour, Steph n'a manifestement pas insisté lorsque Berlin Tintin a signifié sa volonté d'en finir avec cette expérience.

Personne, finalement, n'a dérogé au script énoncé, mais l'acte sexuel n'était plus envisageable dans de telles conditions. L'accord formulé en amont a été respecté par leurs deux partenaires et je présume que c'est ce qui fait que, même si l'expérience a avorté, il n'y a pas d'animosité développée par la suite.

Je profite de cet exemple pour rappeler à quel point un acte sexuel qui n'apporte aucune satisfaction n'a pas de sens pour les informateurs, et que la maîtrise et l'éloignement de certains risques est une condition essentielle pour laisser place aux satisfactions.

Une expérience insatisfaisante et fortement déplaisante est donc possible et acceptable, dans la mesure où les volontés et limites de chacun sont respectées. Cet exemple, associé à celui de Pierre, permet de prendre en considération que la rupture de la relation sexuelle n'est pas forcément signe d'abus. Elle peut être le fait d'une incompatibilité érotique ou de déplaisirs tolérables qui enjoignent soit à stopper net l'expérience sexuelle, soit à ne pas la réitérer.

B/ Quand « ce n'est plus du jeu... »

a/ *Œil pour œil, dent pour dent : un hors-jeu qui saute aux yeux*

La première expérience *hors jeu* est tirée de *Les soirées de Gala* (Fur 2003 : 95- 97). Il ne sera pas question de jugement mais de vengeance. L'histoire se déroule entre la dominatrice* et un soumis rencontrés sur internet (il n'est pas précisé si la séance est tarifée ou non). Le soumis en question se présente sur le site sous le pseudonyme d'« Épicure ». La demande de l'homme est acceptée par Gala Fur, il est invité à la rencontrer chez elle. Elle le décrit comme un « gnome » sur le plan physique. Il n'est sans doute pas son type, mais il a le mérite, par son personnage, de stimuler son imaginaire. En effet, durant leur première rencontre, ils auront une interaction plutôt satisfaisante pour la dame, car source d'une fantaisie soudaine :

La langue du gnome monta le long de mes bas. L'excitation causée par ce tout petit homme en train de lécher mes jambes, puis mes cuisses, me rappela un texte ancien – peut-être fantaisiste – dans lequel un historien prétendait que certaines princesses espagnoles dissimulaient un nain en dessous de leurs robes à cerceaux pour vaquer à leurs occupations. (...) Épicure rentra une langue qui venait de me propulser à la cour d'Espagne. (ibid.)

Lors de cette première rencontre l'homme s'étonne de voir Gala Fur porter des bas autoadhésifs. Ils conviennent d'un rendez-vous « pour composer un assortiment de bas et jarretelle qui nous comblerait l'un et l'autre. ». Ils se retrouvent devant un magasin de lingerie pour choisir le présent promis. Gala Fur sent déjà l'homme quelque peu pingre. Il refuse de lui offrir la parure verte : il ne lui achète que la culotte et le porte-jarretelles et refuse de financer le soutien-gorge assorti. Il la tempère en lui disant qu'ils reviendront, il sent déjà que leur relation « va prendre une tournure d'« amour-tié »⁵³³. ». Jusque-là tout se déroule relativement comme convenu, mais à la sortie du magasin, il va pousser Gala Fur dans l'embrasement d'une porte cochère le temps de la menotter à son achat. Il se moque alors d'elle et de la situation, « d'une voix forte », avant de lui lancer « avec mépris » :

⁵³³ Notion qu'il définit comme « un panaché d'amour et d'amitié, puisque l'amour tout court est réservé à mon épouse. »

Le vert était la couleur des sous-vêtements, réservée aux courtisanes à l'époque de la Rome antique. (ibid.)

Pour parachever le tout, Gala Fur s'aperçoit à son retour que la paire de menottes était factice. Il s'est joué d'elle sur toute la ligne. La relation entre Épicure et Gala Fur prend fin, mais pas immédiatement ; avant cela, la dame a tenu à se rendre dans la galerie d'art du fourbe, pour y briser volontairement et sous ses yeux un vase précieux. Les écrits laissent à penser que c'était là leur dernière entrevue et qu'aucune relation amicale n'en a subsisté.

L'achat de la parure de lingerie faisait partie de la relation ludique instaurée : les essayages pouvaient faire office de première phase de jeu, et l'offrande viendrait nourrir la relation hiérarchique qui les liait. Or, ici, la proposition du soumis n'était que tromperie. Certes, il lui offre de la lingerie, mais à tout autre dessein : lui jouer un tour qui allait renverser le rapport de force, casser le jeu instauré et blesser la dame dans son ego (elle parle d'« ego endolori », ibid.).

L'homme a menti sur ses intentions, il n'a pas respecté la logique des jeux SM*. Il s'est présenté comme un soumis mais il n'en a ni le comportement ni les intentions. Il fait partie de ces hommes dont Gala Fur se méfie, ceux qui se complaisent à malmenager des dominatrices*. En outre, il a creusé un écart dans l'échange des plaisirs, en tirant du plaisir du déplaisir éprouvé par la dame flouée. Il y a « hors-jeu » car :

1/il ne s'est pas tenu au jeu/rôle définis,

2/ il s'offre des satisfactions au détriment de sa partenaire, et semble assumer ouvertement le fait de trouver son compte dans cette dissymétrie.

En tirant plaisir du déplaisir de l'autre, il se rapproche, volontairement ou non, du personnage sadique⁵³⁴, comportement particulièrement suspect dans les milieux BD/SM*⁵³⁵.

⁵³⁴ Gala Fur n'a pas employé ce mot, c'est là mon estimation.

⁵³⁵ Newmahr relève un souci équivalent dans la communauté SM* observée. Elle explique que certains participants peuvent se revendiquer du sadisme, affirmer rechercher sciemment à faire mal, bien que le

L'obtention et la conservation de la lingerie ne suffisent manifestement pas à compenser le déplaisir de la dominatrice*. Le fait que la dame se venge me semble significatif. D'une certaine façon cela permet de mettre fin à la relation en rétablissant l'équilibre dans les satisfactions et insatisfactions : il lui a généré des déplaisirs, c'est à son tour de le faire.

« Œil pour œil dent pour dent » pourrait-on dire. Pourtant, Gala Fur ne réagit pas de la sorte face à chaque tentative d'humiliation perpétrée à son encontre. Des tentatives plus ou moins affirmées de renverser le rapport hiérarchique peuvent, dans certains cas, se faire irritation et ouvrir la voie à un circuit de revanche ludique comme c'est le cas avec Chris Malle (Fur 2010). Les tentatives de renversement du pouvoir opérées par Chris Malle génèrent également chez la dominatrice* le besoin de soutirer une compensation, et de regagner le pouvoir par la même occasion, mais cela semble relever du jeu. Sachant que, là aussi, l'homme ne joue pas vraiment le jeu SM*. Quelle différence entre Chris Malle et « Épicure » ? Je n'en vois qu'une seule : Gala Fur estime que Chris Malle est à sa hauteur⁵³⁶. Entre eux, il s'agit d'un tout autre jeu, un jeu de lutte entre deux fauves d'égale puissance. Il y a du prestige, de l'excitation à conquérir le pouvoir et asseoir sa domination, face à un challenger de taille, il y en a moins avec un « gnome » (surtout s'il gagne...). De ce point de vue, le cadre du jeu est respecté concernant Chris Malle.

Le hors-jeu, autrement dit le dépassement du cadre (accords, logique du jeu SM*) est visiblement une forme d'abus. Notons que, dans ce cas, le hors-jeu sautait aux yeux, parce que le projet était relativement clair et que le comportement de l'individu contrariait en plus de cela la logique du jeu SM*. Cependant, cela n'est pas toujours aussi aisé.

consentement de leur partenaire leur soit nécessaire. Ces individus « sadiques » estiment que générer de la douleur contribue à « leur identité SM ». Pour autant, la question du sadisme, du désir de la douleur (de la distribuer comme de la ressentir) est « éthiquement et politiquement problématique dans le milieu » (Newmahr 2010/a, 406, ma traduction), étant donné que les adeptes sont attachés au credo de « SSC » : « *safe, sane and consensual* ». Nous allons voir plus loin que certains individus du panel s'attribuent également l'étiquette de « sadique » mais il n'est pas tant question d'identité selon moi que de revendication d'une certaine forme de liberté.

⁵³⁶ Elle reconnaît d'ailleurs Chris Malle comme un égal, un « pervers polymorphe dans mon genre » (Fur 2010 : postface).

b/ Noviciat et abus de confiance

Voici un exemple de « hors-jeu » qui peine à être reconnu par l'informatrice, contrairement à celui qui vient d'être exposé. Cet exemple pose la problématique d'une définition claire du cadre du jeu et mettra tout particulièrement en relief l'impact du manque d'expérience dans les relations d'aventures (en l'occurrence de type BD/SM*) et, plus globalement, d'un manque d'information sur la sexualité. Enfin, il sera également question de la difficulté de se penser et se faire « sujet libre » lorsque l'individu est novice.

Lors de notre entretien, Christelle accepte de me parler de son parcours dans le BDSM* et m'explique qu'avant d'être dominatrice*, elle avait débuté en tant que soumise (parcours relativement classique, d'après elle). Jeune adulte, elle a d'abord été la soumise d'un de ses professeurs. Leur relation était « chaste »⁵³⁷ et se déroulait en parallèle de sa vie de couple (avec un jeune homme de son âge). Elle me parle ensuite d'un second « dom' », qu'elle a recherché alors que son couple se « disloquait » et que la première relation de domination avait pris fin. Elle dit être partie en quête un peu naïvement, songeant que « forcément t'as une belle histoire de presque cinq ans, enfin quatre ans et demi, bah toutes les histoires sont comme ça ! (soupir) Hum, hum... ça c'est la théorie, parce qu'après la pratique... L'enfer c'est facile aussi à trouver ! ».

Sa relation avec ce second « dom' » était double, contrairement à la première : ils étaient maître et soumise, mais aussi compagnons de vie. Cette relation de couple était conçue comme exclusive. C'était apparemment la première fois qu'un même partenaire tenait ces deux postures simultanément vis-à-vis de la jeune femme, qui n'a alors qu'une vingtaine d'années, n'a connu qu'un seul dominant et le tout dans une relation sans génitalité. En outre, elle souligne qu'au moment de cette rencontre, elle vient tout juste de perdre sa mère.

L'« enfer » elle l'a apparemment vécu pendant quatre ans avec ce second « dom' », qui s'avère « quelqu'un qui se disait dominant, qui a pignon sur rue maintenant à Paris, puisqu'il fait des manifestations les vendredis après-midi euh dans des clubs etcetera ». En somme, il s'agit d'un homme connu sur la scène parisienne. Elle dit s'estimer

⁵³⁷ Ce qui prouve une fois de plus que la domination (érotique) peut très bien se passer de la génitalité.

heureuse qu'il ne l'ait pas « mise sur le trottoir. C'est à peu près la seule chance que j'ai parce que tout le reste j'y ai eu droit ! »

Elle énumère les actes endurés. Coups, blessures, en précisant bien que lorsqu'il a porté la main sur elle, c'était en dehors de jeux BDSM* (autrement dit, durant leur vie quotidienne de couple). Elle explique, en sus, qu'il a utilisé ses comptes, qu'il l'a « manipulée » pour qu'elle fasse un crédit à son nom. Enfin, elle m'explique qu'il lui a également « refilé des MST » tout en laissant croire que cela venait d'elle : c'était elle qui avait fauté en « allant voir ailleurs ». Tous les déboires présentés jusque-là par Christelle relèvent de leur relation de couple et non des jeux BDSM*.

C'est dans le cadre des rencontres gynécologiques qu'elle a commencé à comprendre que son partenaire abusait de son manque de connaissance. En effet, elle est retournée à plusieurs reprises chez son gynécologue pour traiter ses IST, jusqu'à ce que ce dernier lui demande si elle trompe son partenaire. Elle répond que non. À cette époque, elle faisait confiance à son partenaire de vie et « dom' ». Elle connaissait mal les IST, et principalement leur mode de transmission. Son partenaire lui avait dit que cela provenait des gants de toilette⁵³⁸, ce qu'elle a cru jusqu'à ce que son gynéco l'interpelle :

« Écoutez, qu'est-ce que ça veut dire MST⁵³⁹ ? » Et moi je le regarde je lui dis « Bah maladie sexuelle transmissible ! » Et là, mais mémorable, il me regarde il fait « Bon, Christelle, qu'est-ce que vous n'avez pas compris dans ce qui est français là ? (...) en d'autres termes, si vous vous n'êtes pas allée baiser ailleurs, lui... oui ! Et ça veut dire qu'il ne se traite pas ou qu'à chaque fois que vous vous voyez bah il a pas fini son traitement, ou vous vous avez pas fini le traitement, et que vous vous le refitez à chaque fois...

Suite à cela, j'ai demandé à Christelle s'il était possible que son compagnon ne se soit pas aperçu de son infection (certaines IST sont particulièrement sournoises car discrètes). Cela aurait pu, en partie, disculper l'homme : il aurait pu attraper cette IST

⁵³⁸ Christelle s'est présentée comme une femme appréciant tout particulièrement les hommes beaucoup plus âgés qu'elle, il y a donc de fortes chances que ce second Dom' soit de plusieurs années son aîné ce qui peut encourager la jeune femme à donner foi à ses propos.

⁵³⁹ Maladie Sexuellement Transmissible (cigle aujourd'hui remplacé par IST).

bien avant de la rencontrer, et ne s'en serait pas aperçu. Elle m'assure qu'il devait certainement être informé de son état, car l'infection en question génère des sécrétions « brunâtres et odorantes ». Cet entretien avec un professionnel de santé a permis à la jeune femme d'apprendre les « véritables »⁵⁴⁰ modes de contamination des IST et, de ce fait, de prendre conscience de la double tromperie de son partenaire. Non seulement il couchait ailleurs mais, en plus de cela, il lui mentait à propos de l'origine de ses infections.

Tout cela semble avoir lieu alors qu'ils sont déjà en couple depuis un certain temps, mais elle note que, dès le début, elle aurait dû s'apercevoir qu'il n'était pas un partenaire adéquat, à cause du « premier coup » qu'il lui a fait :

Euh... on s'est vu une première fois, c'est là où j'ai appris le décès de ma mère. La deuxième fois c'était au Père Lachaise, j'y ai perdu ma virginité anale. Il m'a sodomisée j'ai saigné pendant onze jours. (...) et je suis sortie de là, j'avais mal, je pleurais, j'avais les yeux qui coulaient, j'essayais de ne pas pleurer, mais je voyais bien que je saignais car ça coulait, ça coulait !

Elle fait part de l'échange qu'elle a eu avec son « dom' », à la suite de cette expérience :

Ces mots exacts étaient... « Oui bah c'est normal, c'est la première fois. C'est comme quand t'as perdu ta virginité tu as dû avoir mal », [elle rétorque :] « euh non pas du tout j'ai joui et ça s'est très bien passé merci ! » Il dit « Ah d'accord, bah tant mieux mais la plupart des nanas elles ont super mal et elles saignent, bah là finalement c'est normal que tu aies eu mal et que tu saignes ! Et puis de toutes les façons une soumise ça doit souffrir pour son maître. » Et moi bah, dans ma tête, je me sentais non pas souillée, mais fière d'avoir réussi ça. (...) ce qui est totalement con !

« Totalement con » dit-elle aujourd'hui, mais elle ne s'en apercevra que bien plus tard, avec l'expérience. Aujourd'hui, il est évident pour elle que les actes et propos de cet homme sont intolérables, qu'elle aurait dû tout de suite se défaire de lui, mais cela n'était pas aussi évident à l'époque. Il y a, là encore, une forme de « manipulation »,

⁵⁴⁰ Ceux reconnus par la science et le système de santé.

mais cette fois-ci dans le cadre des relations BDSM*, puisqu'il justifie l'acte par la logique du jeu D/S*.

Finalement, ce qui met la puce à l'oreille à Christelle, au point de la décider à mettre fin à cette relation, c'est la contradiction entre ses sentiments et ses propos :

J'avais des traces de coups, je me demandais comment est-ce qu'on pouvait frapper quelqu'un qu'on aime.

C'est alors qu'elle commence à reconnaître qu'il y a eu « manipulation », « foutage de gueule ». Elle dit aujourd'hui, au sujet de ce partenaire :

Cet homme-là, psychiatriquement, c'est ce qu'on appelle un pervers narcissique.

Le pervers narcissique est défini comme un individu qui « se fait valoir aux dépens d'un autre »⁵⁴¹. Ce concept est marqué par l'abus : partout où un « maître » écrase ses sujets en ignorant leurs désirs, le concept est convoqué.⁵⁴² Notons qu'il s'agit là encore d'un concept psychiatrique qui a été vulgarisé et a donné naissance à un personnage populaire particulièrement craint et honni par la population⁵⁴³. Ce d'autant plus qu'il peut se cacher derrière l'être aimé.

Précisons toutefois que Christelle n'attribue pas que des effets délétères à cette relation. « Tout n'était pas à jeter » me dit-elle avant d'ajouter :

Il m'a rendue belle (...) quand mon tout premier dom' est parti je me sentais à nouveau toute seule au monde et pas bien du tout avec la société et pas bien du tout avec moi-même. Et cet homme-là m'a fait perdre vingt-deux kilos et je me trouvais jolie, mais dans ses yeux !

Elle met en relief sa vulnérabilité, liée tout particulièrement à un manque d'estime de soi qui l'a poussée à accepter des choses qu'elle n'aurait pas dû accepter. En somme, elle n'était pas prête pour cette relation, pour faire face à un dominant désinvolte, voire malveillant (elle ne précise pas, mais c'est ce que son discours me fait entendre).

⁵⁴¹ Définition donnée par Alberto Eiguier, reprenant celle de Paul-Claude Racamier (Eiguier, 2017 : 22).

⁵⁴² Ibid.

⁵⁴³ Je ne compte plus les reportages et articles sur les partenaires de vie jugés « pervers narcissiques », mettant en garde contre cette menace, ces individus destructeurs.

Tout d'abord, relevons que la relation est doublement nouvelle pour Christelle : d'une part elle mixe relation amoureuse et relation BDSM*, d'autre part c'est la première fois que ses jeux BDSM* incluent de la génitalité. Il s'agit là d'une formule relationnelle qu'elle ne connaît pas puisque, par le passé, ces deux relations étaient divisées, relatives à deux partenaires différents. Elle avait un petit ami d'un côté et un « dom' » de l'autre. En outre, aucun contrat n'est mentionné, pas plus que d'éventuelles négociations sur la division des jeux avec le quotidien du couple (peut-être est-ce une omission). Dans ces conditions, je fais l'hypothèse qu'il est délicat pour la jeune femme de discerner les temps de jeux de la vie de couple, puisque les deux relations sont opérées avec le même partenaire. Se sentait-elle dans l'obligation d'obéir à toutes ses demandes ? Cela pourrait, en partie, éclairer le fait qu'elle a enduré les coups et accepter de lui donner de l'argent. La femme qui s'entretenait avec moi sait à présent faire la part des choses et se rend compte qu'une partie des violences n'avait rien à voir avec leurs jeux, mais était-ce le cas à l'époque des faits ? J'en doute. C'est d'autant moins aisé quand le dominant et le petit ami sont une seule et même personne, à moins que les temps de jeux et de vie commune soient clairement séparés par des rituels, et encore⁵⁴⁴.

Par ailleurs, je relève que Christelle est particulièrement vulnérable lors de sa rencontre avec ce nouveau « dom' » : n'ayant eu qu'une seule expérience BDSM* jusque là, elle n'est pas encore très aguerrie en la matière. Elle manque d'informations utiles concernant la sexualité en général et ses dangers (par exemple les modes de transmission des IST). De plus, elle est tout juste majeure, et elle vient de perdre sa mère. Elle s'estime peu, manque de confiance en elle et a du mal à vivre avec son apparence physique. Enfin, elle précise être tombée amoureuse de cet homme, ce qui ne facilite guère le détachement et une observation critique des choses. Ajoutons à cela que le partenaire est présenté comme quelqu'un de plus âgé, charismatique, beau parleur et « connu » (réputé ?) dans le milieu BD/SM* parisien. En somme quelqu'un à qui l'on serait tenté de se fier. Cet homme n'est pas responsable de la vulnérabilité de Christelle, mais on peut lui reprocher d'en avoir tiré parti.

⁵⁴⁴ Comme précisé précédemment, même si des rituels peuvent séparer temps de jeu et quotidienneté, cela ne signifie pas nécessairement effacement total du rapport de domination, tout dépend des individus et des relations.

Nous l'avons vu précédemment, un acte déplaisant, mais justifié par le jeu et sa logique peut être toléré. C'est apparemment le cas au moment des faits : Christelle a souffert de cette sodomie, mais elle a toléré l'acte et en a même nourri une forme de fierté dans la mesure où son dominant a justifié sa douleur : « une soumise doit souffrir pour son maître ». Aujourd'hui, avec le recul, elle estime que son second « dom' » l'a manipulée. Il lui a proposé une justification qui l'arrangeait lui et qu'elle trouve à présent injuste, fausse.

Je respecte l'interprétation de Christelle. Cependant je tiens à souligner que s'il s'agit de sexualité exploratoire (ce qui me semble être le cas) il n'y a plus de règles. Il n'y a plus de juste ou de faux, de bien ou de mal dans l'absolu. Tout cela est à définir et c'est là tout le jeu. L'individu ne peut pas nécessairement compter sur des normes (notamment sécuritaires) préexistantes, c'est aux partenaires de poser cela, qu'ils soient novices ou experts. Rester passif c'est parier sur le fait que le partenaire a des normes et valeurs communes aux siennes et s'y tient toujours or, en ce contexte, rien n'est moins sûr. Cela ne rend pas le novice responsable pour autant, notamment s'il n'est pas en mesure d'entreprendre une telle démarche (ce qui semble être le cas). Il n'empêche qu'il s'expose au pire s'il n'œuvre pas à devenir un individu pleinement actif.

Rappelons que le milieu BD/SM* parisien s'est doté de normes depuis déjà un certain temps et, vis-à-vis de celles-ci, son « dom' » est manifestement en tort. Je présume que Christelle parle justement de manipulation en faisant référence aux mœurs du milieu qu'elle connaît à présent (ainsi qu'aux siennes, construites depuis lors). De ce point de vue il y a effectivement écart et donc tort. Notons que cela revient à considérer que le BD/SM* n'est plus nécessairement une activité liminoïde mais une pratique normée.

Le noviciat est donc une situation, un temps durant lequel l'individu est particulièrement vulnérable. Il est aisé de le manipuler. Il a donc tout intérêt à se renseigner, s'observer, se penser, à trouver ses contours érotiques, s'il veut, par la suite, pouvoir jouer comme il l'entend et ce dans le respect de son individualité. Il peut également s'avérer utile, comme cet exemple le suggère, de connaître ses droits ainsi

que les dangers liés à la sexualité avant de se lancer à l'aventure (et cela vaut pour tout type d'activité sexuelle)⁵⁴⁵.

Il peut être intéressant également pour l'individu d'être en contact avec des personnes extérieures (à la relation) avec qui il est possible de parler de sexualité et d'expériences troublantes. En effet, Christelle commence à voir le pot aux roses à partir du moment où son médecin, à qui elle est amenée à se confier, lui fait prendre conscience de sa naïveté concernant les IST. Pouvoir parler avec autrui (extérieur à la situation) permet de prendre du recul, de gagner en réflexivité et en esprit critique en recevant des avis complémentaires, potentiellement contrariants. C'est l'intérêt notamment des communautés érotiques. Elles mettent en contact des pratiquants capables d'entendre, de parler de ce genre d'expérience et de fournir des avis, des exemples personnels qui aideront la personne novice à se positionner, à créer sa norme.

Cet exemple met en exergue la difficulté pour une personne novice, inexpérimentée, de se protéger durant une expérience qui fait nouveauté à l'échelle de son vécu. Le souci ici, est de parvenir à situer les abus, le hors-jeu, pour l'individu manque de références, de connaissance de soi. Chose d'autant plus délicate que les normes changent ou sont à définir. Difficile en ces conditions de prévenir les déboires et de faire respecter son individualité. Il faut alors avancer à tâtons, ce qui est dangereux surtout si le partenaire manque d'attention et de bienveillance.

Reste toujours le droit de dire non, de se dérober aux projets d'autrui, chose qui reste délicat dans le cadre d'un jeu de domination : a-t-on le droit de refuser les projets de son dominant ? Christelle affirme aujourd'hui que oui, ce pour quoi elle éduque Daiji en ce sens. C'est son idéal actuel, mais force est de constater que, par le passé, dire non à son dominant n'était pas plus évident pour elle que pour sa jeune soumise. Une fois de plus

⁵⁴⁵ Notamment la définition du viol, des violences conjugales, du harcèlement afin de pouvoir lire ses expériences via ce prisme. Plus qu'un moyen de punir les délits ces définitions sont des réactifs : ils permettent de révéler les expériences illégales aux yeux de ceux qui les vivent. (C'est ce que j'ai pu constater lors de ma participation à l'atelier organisé par le planning familial : les définitions présentées aux adolescents ont permis de relire certaines expériences personnelles à l'orée de cette information et de prendre conscience de situations d'abus). Notons par ailleurs que le groupe de chercheurs ayant travaillé sur l'enquête ENVEFF (Enquête Nationale sur les Violences Envers les Femmes en France) explique que pour faire face à la violence subie, les femmes ont besoin : de pouvoir parler de la violence subie, d'un entourage capable d'entendre et connaître leurs droits (sn 2003 : 24). C'est là la leçon que nous pouvons tirer de l'exemple de Christelle et cela semble pouvoir s'étendre à tout individu, tout sexe/genre confondu.

sans un cadre clair, difficile de saisir la limite du pouvoir de l'autre. Ainsi être un « sujet libre » est une chose toute relative : Christelle était libre de refuser les jeux qui lui provoquaient des déplaisirs, pour autant il n'était pas évident pour elle de s'autoriser à user de ce droit. Cela pouvait lui sembler contradictoire compte tenu de sa posture de soumise, sans compter que son dominant avait posé l'offrande de sa souffrance à son dominant comme une norme.

Ainsi pour être un « sujet libre », il ne suffit pas de disposer d'alternatives, il faut avoir conscience et de se permettre de se soustraire aux projets d'autrui.

Enfin, il est intéressant de souligner que, même si Christelle reconnaît une responsabilité à ce second « dom' », elle ne se déresponsabilise pas totalement pour autant. Elle dit qu'elle aurait dû refuser ces actes intolérables et relève ainsi une certaine coresponsabilité : certes il l'a « manipulée » sur bien des points, mais elle précise que c'était également à elle de « se casser ». En somme, si la situation délétère a perduré, c'était de leur fait à tous les deux. C'est là les paroles d'une personne aguerrie, considérant son passé et qui aurait souhaité être déjà capable, en ce temps, d'agir en « sujet libre ». Elle sait aussi pertinemment qu'elle ne pouvait l'être, c'est pourquoi, en présentant les choses de la sorte, elle ne fait que pointer le fait que personne n'a intérêt à rester passif. Il faut, au minimum, oser dire « non ».

Concernant le jugement du partenaire, notons que l'individu n'est plus considéré comme un partenaire potentiel. Il est alors jugé « pervers narcissique », individu « cruel », « insensible » et d'« instrumentaliser l'autre » « sans scrupule », en vue de parvenir à ses fins (Eiguer 2017).

Retenons pour le moment, que ce qui fait abus c'est à nouveau le dépassement des règles du jeu, estimé *a posteriori*. Ce qui peut complexifier la reconnaissance de l'abus c'est une absence de cadre ou un cadre brouillé, ici notamment par un entremêlement de deux relations reposant sur des règles différentes. Enfin, le manque de connaissance et d'expérience concernant la sexualité peut rendre un individu vulnérable face à un autre disposant de divers pouvoir (âge, charisme et surtout expérience), et ce d'autant plus s'il n'ose pas dire « non ».

c/ L'absence de sensibilité à autrui

L'exemple est celui de Gala Fur et de Vincent relaté dans *Les soirées de Gala* (Fur 2003 : 199-249). L'expérience débouche sur un jugement du partenaire, mais nous verrons que cette fois-ci, le partenaire est en partie déresponsabilisée par l'informatrice.

Vincent s'est présenté à Gala Fur comme un « patient » potentiel (ibid.). Son pseudonyme sur le site était « *Anonyme* »⁵⁴⁶. L'homme a 55 ans et dit n'avoir jamais payé une femme ni été dominé. À la façon dont elle le décrit, le lecteur est en droit de penser que le personnage (son physique et l'énergie qui émane de lui) ne laisse pas la Gala Fur insensible. Leur première rencontre ressemble à un combat : la dominatrice* le fait mettre nu, l'attache à une chaise et l'accable de « paroles humiliantes » (ibid.). L'homme répond d'un rictus, et lui crache au visage avant de lui mordre le poignet. Le personnage l'attire, indubitablement... Elle l'entreprend comme un *challenge*, promesse d'une « lutte intense pour le pouvoir » (ibid.). Comme souligné précédemment, de telles rebuffades et manques de respect pourraient enjoindre Gala Fur à stopper la relation, or l'homme semble être partenaire à sa hauteur. Le jeu SM* fait alors place à un autre où ces comportements sont non seulement acceptables mais désirés. Il se libère lui-même de ses liens, et s'en va sans mot dire. Il lui envoie plus tard une carte porteuse d'un mot qui plaît à la dame. « Un homme viril enfin, récalcitrant à la soumission » rédige-t-elle à son propos (ibid.).

Cet homme marque un tournant dans cet ouvrage, car il va parvenir à renverser le jeu : c'est lui qui, à terme, qui va endosser la posture de dominant (et Gala Fur celle de soumise).

La seconde rencontre se déroule dans un restaurant. Le rendez-vous débute par une conversation. Gala Fur lui dit qu'il est beau, mais qu'il a l'« air sévère », ce qu'il confirme : ce n'est pas qu'un air (ibid.). Ils quittent les lieux, et se retrouvent dans les appartements de la dame. Vincent la tutoie, et lui explique qu'il s'est laissé faire, qu'il a « joué à son jeu » sans question et sans rechigner (ibid.). Il en vient au fait, il a envie d'elle, de découvrir ce qui se « cache derrière le rôle » (ibid.) :

⁵⁴⁶ En italique dans le texte.

Tu n'es jamais toi-même. Tu es un amalgame de facettes fabriquées au fil du temps, de défenses complexes que tu as échafaudées au fur et à mesure des attaques du monde extérieur. Ta tenue de dominatrice, c'est la cuirasse qui te protège. C'est un déguisement. Je peux te forcer à devenir toi-même. Tu es une femme sensible, et c'est elle que j'aime derrière le domino⁵⁴⁷. (ibid.)

L'homme expose ici son projet, le projet qui va orienter ses jeux avec Gala Fur, ce qui n'est pas sans rappeler le projet que Christelle a posé pour Daiji : contribuer à l'éclosion d'une partie « plus vraie » ou du moins occultée, opprimée, de la personnalité de la dame. Il pose alors une ébauche de cadre :

Je veux faire un pacte avec toi. Tu vas être à moi, me répondre sans mentir, rien me cacher. Tu vas m'obéir, sinon..., c'est toi qui seras battue car seuls la souffrance et la punition, les traitements que tu infliges aux autres, pourront faire tomber le masque que tu portes. (ibid.)

Comme pour la tester, le premier ordre tombe :

Mets-toi à genoux. (Ibid.)

Elle obéit. Elle entre ainsi dans le jeu, mais dit conserver une distance dans les premiers temps : elle se dit que ce n'est rien de sérieux, que « ce n'est qu'un jeu » (Ibid.). Elle souffre de la position à force de la tenir. Elle demande si elle « lui plaît » ainsi (Ibid.). Il la gifle et lui répond :

Tu me plairas davantage si tu continues à me vouvoyer et si tu changes l'expression de ton regard. Arrête de jouer. (Ibid.)

La lutte entre les deux protagonistes est toujours de mise. Il la laisse à genoux pendant une heure, tout en lui posant des questions sur elle. Elle continue à « jouer », autrement dit à se distancier, à se dérober, en trichant sur ses réponses, mais l'homme n'est pas dupe, et la menace de coups de ceinture. Gala Fur s'exclame :

Oh non, pitié ! Pas de marques ! (Ibid.)

⁵⁴⁷ Il fait ici référence au pseudonyme utilisé par Gala Fur sur les sites spécialisés.

Il lui demande d'aller chercher « le fouet approprié à la correction qu'[elle] mérite », et appliquera sa sentence (Ibid.). Gala Fur semble se prendre lentement au jeu. Vincent applique la correction. Après son départ Gala Fur s'est senti soulagée, « bien dans (sa) peau », « dans un état de réceptivité totale. » (Ibid.). Ils vont se revoir, et vont même devenir amants. La relation n'est alors plus « professionnelle », mais intime, car l'échange d'argent a apparemment disparu (en tout cas, il n'est plus évoqué).

Un jour Vincent formule le désir de l'attacher. Gala Fur interprète cela comme un effet de sa jalousie naissante. Elle le dit « jaloux de tout ce qu'il [la] soupçonnait de faire avec d'autres hommes le soir, lorsqu'il dînait chez lui en compagnie de sa femme et de ses enfants. » (Ibid.). Dès lors, la volonté de « posséder » Gala Fur revient régulièrement dans le récit. L'homme lui explique qu'il la prendra en photo une fois attachée, pour qu'elle puisse les montrer à ses « amis », du moins si elle n'en a pas honte. La dame est sensible à ces menaces, cela l'érotise et contribue au déclenchement d'« orgasmes dévastateurs » (Ibid.).

Un soir, Vincent met son projet de corde en application. Gala Fur relève beaucoup de satisfactions différentes durant cette expérience : satisfactions liées aux diverses caresses de son amant, au jeu créé (à la thématique et à sa mise en scène) ainsi qu'au « lâcher-prise » lié à la domination. Sa satisfaction transparaît via son corps : l'écoulement du désir entre ses cuisses, frémissements, « jouissance » (Ibid.). Elle connut ce soir-là une forte irritation due au fait d'être « condamnée à subir le plaisir » (ibid.). Irritation qui, manifestement, a donné beaucoup d'épaisseur et de valeur à l'acte enduré. Le travail de l'irritation opéré par Vincent ce soir-là était visiblement adaptés à la sensibilité de Gala Fur. La dominatrice* relève également que l'homme se montre plus doux et très attentionné durant ce jeu de corde : alors qu'il la transforme en « marionnette » (nue et ligotée pour le servir durant un repas) il l'appelle « chérie », « mon cœur » et lui demande si « c'est bon, comme ça » si « c'est confortable » (Ibid.). Enfin, il la « dépêtra avec tendresse [des cordes], comme une mère s'occupe d'un enfant en train de faire ses premiers pas ». (Ibid.)

Notons qu'en parallèle de cette relation, Gala Fur poursuit ses activités de dominatrice*. Elle s'octroie le droit de continuer à chercher et nourrir des relations avec des soumis. Par ailleurs, elle entretient toujours une relation intime de long terme avec un ancien

« patient », présenté sous le nom de Guillaume. Cette relation prend fin alors qu'elle est encore en contact avec Vincent. Cette rupture l'affecte beaucoup. Là encore, Vincent se montre très attentif, et aide Gala Fur à se « tirer de la dépression par de petites attentions, des fleurs, des bandes dessinées ou des nouveaux parfums » (Ibid.).

Peu de temps après, lors d'un dîner au restaurant, il lui déclare qu'il l'aime (depuis leur première rencontre), et qu'il était en phase de divorce déjà avant de la connaître. C'est à partir de ce moment-là que des phénomènes « étranges » et déplaisants sont relevés par Gala Fur :

- crises de jalousie, lorsqu'« *Anonyme* » s'aperçoit du retour de « *Belle Domino* »⁵⁴⁸ sur le site de rencontres ;
- surveillance : il feuillette son agenda, emporte ses sacs poubelle pour, selon elle, les fouiller à la recherche d'un préservatif, d'une lettre de soumis ;
- interrogatoires sur son emploi du temps,
- coups de téléphone anonymes répétés, longs monologues sur son répondeur, etc.

Vincent investit progressivement une large partie de la vie Gala Fur. Apparemment, il vise à mettre fin à son activité de dominatrice*. Les crises de jalousie et de colère s'accumulent, et lorsque la dame tend une perche à Vincent pour l'amener à avouer qu'il est l'auteur des coups de téléphone anonymes, celui-ci attribue les faits à une dominatrice* qu'il pense en froid avec Gala Fur. La dame endure les coups de gueule, les épreuves de surveillance et autres décisions excessives⁵⁴⁹. À force d'insistance, l'homme parvient à dormir chez elle un soir. Durant la nuit, il se lève pour détruire son matériel de domination et en jette les restes dans les toilettes. Gala Fur se réveille :

Je le contemplai : nu au pied du lit, il me regardait d'un œil dément, les bras ballants. Je crus voir un cyclope. Je m'évertuai à contrôler les battements de mon cœur qui s'emballait, et à feindre la léthargie :

- Peut-être ferais-tu mieux de rentrer chez toi. [lui dit-elle] (Ibid.)

⁵⁴⁸ En italique dans le texte.

⁵⁴⁹ C'est mon interprétation. Dans les faits Gala ne s'est pas encore opposée à ces actes, ses mots laissent juste entendre indirectement que tout cela la gêne de plus en plus, pour ne pas dire l'opresse.

Durant cette même nuit, il la tire hors du lit et la traîne jusqu'au salon. Elle lui dit qu'il lui fait mal, mais il lui rétorque :

Et toi ? Tu ne crois pas que tu me fais mal ? (Ibid.)

Alors que Vincent détruit progressivement la collection de tenues en latex de Gala Fur, elle crie et manifeste de multiples signes d'effroi qu'elle énumère dans l'ouvrage : tremblements, crise de tétanie, sueur, migraine, battements cardiaques irréguliers, claquement de dents, vomissements. Rien n'y fait, Vincent n'est visiblement pas sensible à ces signaux et poursuit sa crise. Il explique à Gala qu'ils vivront heureux, qu'il fait ça pour elle, pour eux. Il dit également avoir contacté ses anciens soumis en imitant son pseudonyme (en rajoutant un point pour s'en distinguer) sur le site, et récolté ainsi bien des informations sur son passé de dominatrice*. Elle le supplie de s'en aller. L'homme ne relève pas son propos et la borde dans son lit en lui assurant :

Je veux t'épouser et je t'épouserai. Je t'appellerai demain matin. Dors bien !
(Ibid.)

Peu de temps après, il disséminera le numéro de téléphone de la dame à des soumis de toutes sortes, jusqu'à ce que le répondeur de la dominatrice* soit dépassé par les sollicitations.

Après ce dernier coup de flamme, Gala Fur coupe tout contact avec Vincent et range symboliquement ses lettres enflammées dans un « classeur jaune, la couleur des fous ». Elle précise (Ibid.) :

Je rêvais de l'enfermer à l'hôpital psychiatrique de Cadillac, le comble du snobisme pour un ancien pilote. (Ibid.)

Même si cela ressemble à une provocation, il y a manifestement un fond de vérité dans ses propos : elle considère dorénavant que l'homme ne dispose pas de toute sa raison.

Les phénomènes étranges et anonymes se poursuivent jusqu'à l'ultime altercation. Vincent revient à la charge, et se rend chez Gala Fur pour la prendre en « flagrant délit » avec un soumis (ce qui était le cas...). Dépassée, elle finit par appeler la police pour mettre fin à ses agissements.

L'histoire avec Vincent se termine par sa mort, mystérieuse. La voiture de Gala Fur est dérobée et retrouvée calcinée avec le corps de l'homme à l'intérieur (partie romancée, d'après mon interlocutrice). La dame se rend à l'enterrement, et verse même quelques larmes sur son parking, pour sa voiture et le défunt.

Le livre ne permet pas de déterminer avec précision le temps écoulé entre leur première rencontre et la rupture opérée par Gala Fur. Cela pourrait aisément se compter en mois. Un temps relativement long, durant lequel Gala Fur accumule satisfactions intenses et déplaisirs tout aussi intenses et angoissants. Il m'intéresse alors de comprendre ce qui a décidé Gala Fur à mettre fin à la relation, mais aussi pourquoi cela a pris autant de temps, sachant qu'elle accumulait des déplaisirs notables.

Tout d'abord, il me semble intéressant de prêter attention au début de leur relation. Le renversement du rapport de force intervient tôt, et est manifestement facilité par le fait que Gala Fur est sensible au personnage de Vincent. Lorsqu'elle s'engage dans la relation, avec réticence, c'est en « sujet libre », car elle dispose d'une certaine marge de manœuvre : elle est en droit d'accepter ou de refuser la proposition de Vincent, de tenter de reconquérir le pouvoir ou encore de se dérober à cette relation naissante. Elle n'est pas totalement contrainte, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il n'y a pas d'effet de domination, de séduction susceptible d'influencer sa prise de décision (c'est le propre de toute interaction, si l'on s'inscrit dans un point de vue foucaldien). En obéissant aux ordres proférés par Vincent, elle fait un premier pas dans son jeu. Elle n'a pas été contrainte à jouer et n'est théoriquement pas plus contrainte de continuer à s'investir dans le jeu si elle n'y trouve plus son compte.

Au début de la relation, elle fait part de puissantes satisfactions perçues lors des jeux auxquels elle se livre avec Vincent. Ce n'est qu'après un certain temps, qu'elle commence à percevoir des déplaisirs, ainsi que des phénomènes gênants qui empiètent sur un pan de sa vie qui, de son point de vue, n'a pas à être soumis à une autorité autre que la sienne. C'est ce qu'elle fait comprendre en se permettant d'agir comme bon lui semble en parallèle de sa relation avec Vincent. Il n'a visiblement pas à maîtriser, ni à imposer ses volontés en dehors des temps qu'ils partagent ensemble.

Il pourrait y avoir un souci de cadre dans la mesure où celui-ci n'est pas clairement exposé. Vincent ne définit/négocie pas jusqu'où peut s'étendre le jeu. Point souvent précisé dans les contrats SM* étant donné qu'il n'y a pas de règles définies en la matière : chacun fait comme bon lui semble. Ici rien n'est dit, le champ d'action de Vincent reste relativement vague et cela peut compliquer l'estimation d'un abus, comme nous l'avons vu précédemment.

Cependant, je doute que c'est là ce qui ait empêché Gala Fur de mettre fin aux événements déplaisants, car cette dernière n'est pas novice. Elle s'adonne à des jeux SM* depuis un certain temps déjà, et ce avec plusieurs partenaires. Elle connaît les tendances du milieu et le fait que la relation SM* est, dans la majeure partie des cas, une relation parallèle qui n'empiète pas sur la totalité de la vie. Toutefois, elle pensait peut-être que cela était accepté, implicitement partagé par Vincent, ce que son comportement démentira. Le malentendu est le risque dès lors que les choses ne sont pas précisées, définies, surtout lors de jeux basés sur l'expression de la liberté individuelle : certes il y a des tendances, mais aucune ne fait règle.

Ici, ce n'est pas tant le peu de définition du cadre du jeu qui pose soucis, c'est surtout le fait que les abus ne sont pas opérés à découvert : à aucun moment Gala Fur n'a la preuve formelle que c'est bel et bien Vincent qui est à l'origine de ces actes déplaisants et abusifs. Le fait qu'elle prenne ses distances avec lui juste après l'épisode de la nuit où il détruit ses affaires semble confirmer mon interprétation, car c'est la première fois qu'il lui inflige des déplaisirs à découvert.

Enfin, notons que jusqu'à la fameuse nuit dévastatrice, Vincent accumulait les marques d'attention et de bienveillance. Au tout début de leur relation, il offre déjà une marque d'attention à Gala malgré sa sévérité. En effet, lorsqu'il décide de la punir, elle manifeste ouvertement qu'elle ne veut pas de marques. Cette requête est apparemment entendue et prise en compte étant donné qu'il propose à Gala Fur de choisir l'objet le plus adéquat (d'expérience elle sait quel outil est susceptible de laisser le moins de traces). Les marques d'attention se poursuivent jusqu'au jeu de corde, durant lequel Vincent se montre sensible à l'état physique et émotionnel de sa partenaire. Il est également là pour elle lorsqu'elle endure la fin de sa relation avec Guillaume. C'est

aussi au moment où cette tendance à l'écoute et à la bienveillance s'interrompt que Gala Fur décide de mettre de la distance entre elle et Vincent.

En effet, lors de cette fameuse nuit où il fait sa crise, il semble ne pas apercevoir les signaux physiques de détresse et de peur manifestés par Gala Fur ni entendre ses propos.

Cependant, Vincent, contrairement à Épicure, ne montre pas de satisfaction explicite à malmenier Gala Fur, mais sur la fin il ne montre plus aucune sensibilité à son état et notamment à sa détresse (ce qui rappelle par ailleurs le personnage du pervers narcissique). Le personnage sadique est sensible, il faut qu'il ressente l'autre et son état de détresse pour tirer sa satisfaction, ici c'est comme si Vincent était imperméable aux réactions de détresse de Gala Fur, notamment lors de son opération de destruction de la dominatrice* (c'est ce qu'il fait symboliquement en détruisant ses outils). L'échange semble impossible, Vincent est centré sur lui-même, n'en fait qu'à sa tête, et ce au détriment de sa partenaire. Cette absence d'empathie, notamment lorsque l'autre est en détresse, semble être une variable importante dans le jugement de l'autre.

En effet, le comportement de Vincent ne coïncide pas en tout point avec celui du personnage sadique qui rebute et incite à prendre ses précautions et distances. Toutefois, il se rapproche de celui d'un autre personnage populaire, peut-être moins exécré, mais tout aussi inquiétant, qu'est le « fou ». C'est d'ailleurs dans cette catégorie que Gala finit par le classer. Notons qu'il s'agit là d'un jugement qui présente l'individu comme inapte aux jeux tout autant que celui ou celle qui est considéré/e comme « sadique » (en référence au personnage du sadique).

Enfin, il me faut avancer une dernière hypothèse concernant le temps pris par Gala Fur avant de s'éloigner de l'individu délétère : l'affect. En effet, l'affect s'est peut-être invité dans la relation, ce qui ne facilite pas les choses. Jeanne de Berg explique à ce sujet dans *Petit carnet perdu* (De Berg 2007) que certaines femmes se plient aux désirs du partenaire par amour. L'amour, ou plus généralement les sentiments, sont dangereux selon elle, car ils enchaînent mais aussi ils poussent à s'oublier au profit de l'autre, pour plaire ou pour faire persister la relation. Il en va selon moi de même avec un attachement érotique intense, lié à l'accumulation de satisfactions.

Cet exemple souligne une fois de plus que l'expérience en matière de jeu est décisive. Cela permet d'avoir une idée de ce qui est fait et accepté dans les milieux (ce qui sert de support réflexif) et de se positionner soi-même et d'agir potentiellement, si besoin est, pour rectifier le cadre ou se protéger. On retiendra également que l'absence d'empathie, notamment vis-à-vis du malaise de l'autre, peut amener l'individu à considérer l'autre comme fou.

Vincent est « fou », le « dom' » de Christelle est un « pervers narcissique », or il s'agit là de personnages nés des concepts psychiatriques, ce qui n'est sans doute pas un hasard...

d/ Les « vrai pervers »

Voici, un dernier exemple permettant de cerner ce qui ne doit être toléré selon les informateurs. Contrairement aux exemples précédents, le jugement est posé par des personnes, extérieures à l'action.

Le propos est formulé par Ilo et Hugo et concerne un dominant, connu d'un autre informateur. Il n'est pas question ici du récit d'une expérience malheureuse, mais de l'estimation des comportements de cet homme fréquentant la scène SM* parisienne. Cela va me permettre à la fois de cerner plus précisément ce qui fait que quelqu'un apparaît suspect, tout en approfondissant la question du stigmatisme psychiatrique apposé à la personne suspecte.

Notre conversation a lieu peu de temps avant de nous rendre en soirées BDSM*/fetish*. Novice en matière de soirées spécialisées je demande au duo d'informateurs quelques conseils sur les codes du milieu : quel comportement est acceptable ? Quels sont les éventuels interdits ? Comment faire pour refuser ou s'extraire d'un jeu ? Etc. Ils me divulguent quelques conseils et indices, qui me permettront de gérer les interactions le moment venu. Par exemple, regarder quelqu'un dans les yeux avec insistance, ou à plusieurs reprises, signifie un désir de jouer. C'est une invitation. À l'inverse, couper le contact visuel en regardant ailleurs permet de signifier son désintérêt. Hugo m'explique également qu'il faut tenter des approches respectueuses, c'est-à-dire discrètes et non

insistantes. Il faut toujours respecter les refus. Forte de ces quelques astuces, ils me disent armée pour aller m'« encanailler » selon mon bon plaisir.

C'est à la suite de cette conversation que nous en venons à parler de celui que je vais appeler « X » et de son comportement qu'ils désapprouvent fortement. « X » est un homme que nous avons rencontré lors de la *Nuit Démonia*, il a approximativement entre 30 et 40 ans. Il s'avère que je l'avais déjà rencontré lors du *munch**, auquel m'avait invité une autre informatrice. Il y était accompagné de deux jeunes femmes qu'il présentait comme ses soumises et formait avec elles un couple « polyamoureux* ». Notons que cette informatrice, qui connaît apparemment bien « X », porte à son égard un regard très différent de celui d'Ilo et Hugo. Elle le présente comme inoffensif et esclave de ses soumises. Je ne saurais dire qui a raison, et cela importe peu au vu de ma problématique.

En effet, Ilo et Hugo me parlent de lui à dessein, pour que je m'en protège. Intriguée, je leur demande pourquoi il me faut me méfier de lui. Ils me répondent qu'il n'est pas *safe**. Je creuse pour en savoir plus, Hugo développe : ils le voient régulièrement, accompagné de très jeunes femmes, présentées comme ses « soumises », qu'il trouve particulièrement maigres. Il ajoute que « X » change régulièrement de partenaires. Il opérerait une sorte de *turn over* de soumises, si je puis dire. Enfin, toujours d'après Hugo, « X » jouerait avec elles à des jeux incluant de l'argent : il prêterait ces jeunes femmes à d'autres dominants, en échange d'une rétribution financière.

Avant d'analyser ces propos, il me semble important de souligner que cette tendance à discerner des partenaires potentiellement néfastes, suspects, n'a rien d'étonnant de la part d'Ilo et surtout d'Hugo. En effet, ils organisent depuis plusieurs années des soirées *fetish** sur Paris et Hugo est très souvent préposé à la sécurité. Autrement dit, il doit observer la population présente, les interactions et, si besoin est, tempérer voire évacuer toute personne qui aurait un comportement inadapté c'est-à-dire jugé susceptible de générer des déplaisirs, une ambiance peu propice aux jeux ou de mettre des participants en danger. En somme, il doit préserver les personnes en présence et faire en sorte qu'elles passent un bon moment (condition pour que les participants reviennent). Garant de l'ambiance et de la sécurité lors des soirées, Hugo a sans doute exercé son attention et sa capacité à détecter les comportements inopportuns et individus suspects.

Cela étant dit, revenons-en à « X ». Son comportement et ses jeux ne sont pas problématiques dans l'absolu⁵⁵⁰. Par exemple, jouer avec des femmes « jeunes » n'est pas forcément un souci. Il faut bien commencer un jour et certains démarrent leur parcours plus tôt que d'autres. D'après moi, ce qui pose problème, c'est l'accumulation de comportements suspects qui invitent à présumer d'un potentiel abus : les soumises ne sont pas uniquement « jeunes », elles sont aussi « maigres » (sous-entendu anorexiques et donc psychologiquement vulnérables), et il ne faut pas oublier qu'il est question de femmes qui se soumettent à un homme, ce qui pose la question d'une potentielle domination masculine *non jouée*.

En effet, la domination masculine est un concept qui existe dans l'esprit de mes informateurs et notamment d'Ilo et Hugo. C'est un phénomène qu'ils tentent de neutraliser durant les soirées, afin d'ouvrir le champ des possibles et d'éviter les abus. Ils me parlent à ce propos du principe de « gynarchie* » qui doit régner en soirées spécialisées selon eux. Pour eux, cela revient à dire que ce sont les femmes qui ont le dernier mot en matière de jeu. Leur « non » ou les émotions négatives manifestées par celles-ci sont toujours légitimes. Ce sont les hommes qui sont souvent suspectés de contrevenir à ce principe, des hommes qui viennent en soirée dans l'optique première de « consommer » des filles et qui ont tendance de ce fait à être particulièrement insistants et gênants.

Ainsi, les hommes sont des suspects privilégiés, et les femmes des personnes qu'il faut préserver et même choyer parce qu'elles sont une denrée rare sur le marché BD/SM*. Il me semble que cela renforce les suspicions d'Ilo et Hugo concernant « X ».

Pour ce qui est des jeux incluant un échange d'argent, la chose n'est pas problématique en soi. C'est d'ailleurs quelque chose de courant dans les milieux ainsi que parmi la population rencontrée. Cela n'est pas présenté systématiquement comme problématique. Pour rappel, Gala Fur et Berlin Tintin s'y adonnent, proposant leur savoir-faire érotique en échange d'une rétribution financière. Catherine Robbe-Grillet, quant à elle, sera aussi l'objet d'une transaction dans le cadre des jeux maritaux (un de

⁵⁵⁰ Je parle toujours du point de vue d'Ilo et d'Hugo en me basant sur nos conversations et mes observations de terrain.

ses amants donnera une somme symbolique au mari de la dame pour jouir de moments en sa compagnie). Le contrat rédigé par son mari à son attention s'intitule d'ailleurs « contrat de prostitution conjugale » (Robbe-Grillet 2012). Dans certains cas, l'argent sert la mise en scène de la fantaisie, dans d'autre il est une satisfaction échangée contre la participation aux jeux.

De même, Ilo et Hugo n'ont rien contre ces transactions, en d'autres circonstances. Nous avons souvent parlé des *money slaves**, et d'amies à eux qui gagnent leur vie en tant que dominatrices*, ou qui offrent certaines faveurs en échange de cadeaux (chaussures, sous-vêtements, etc.), sans que cela ne soulève de critique de leur part. Toutefois, dans ces cas, Ilo et Hugo savent que la personne qui échange des services contre argent ou présents le fait de son plein gré. Par ailleurs, il n'y a pas d'intermédiaire : c'est la personne qui échange un service contre argent/cadeaux qui négocie le jeu et qui bénéficie de la somme. La présence d'une tierce personne dans la transaction invite à se questionner sur son intérêt et son ascendant sur celle qui se prête à l'échange. Se pose la question de la volonté de la personne à se prêter à une telle transaction : le fait-elle de son plein gré ? Y trouve-t-elle satisfaction ? Si ce n'est pas le cas, dans la première configuration il y a abus, dans la seconde l'expérience sort du cadre ludique (ce qui reste toléré par Ilo et Hugo). Enfin, il importe de préciser qu'il s'agit de jeux complexes dans la mesure où ils relèvent d'une interdiction sur le plan législatif.

Dans le cas de « X », on ne sait pas qui a eu l'initiative de ces jeux (le dominant ou la soumise), s'ils sont négociés ou non, à qui profite les gains (d'une façon ou d'une autre), si ces jeux font partie des fantaisies de ces jeunes femmes. Tous les cas de figure sont envisageables, du plus tolérable (cette fantaisie appartient aux jeunes femmes et l'argent pourrait être employé pour se payer de nouveaux jouets communs par exemple), au moins tolérable, piste privilégiée par Hugo : l'homme profite de la vulnérabilité de ses partenaires pour jouir d'un jeu qui est le sien et qui pourrait, en plus de cela, l'enrichir.

Enfin, changer de soumise n'est pas un souci non plus, dans l'absolu, bien que cela puisse paraître étonnant, pour deux raisons. D'une part les jeux BD/SM* demandent une bonne connaissance du partenaire et de la confiance, d'autant plus lorsqu'il s'agit de

jeux complexes susceptibles de mettre en péril l'intégrité physique et/ou psychique de la personne (Poutrain 2003). En outre les relations BD/SM* font souvent place à un jeu d'initiation susceptible de s'étendre sur le moyen ou long terme pour qu'il ait du sens et soit source de satisfactions. De ce point de vue, l'accumulation de relations de courtes durées à de quoi laisser perplexe.

Pour autant, il est tout à fait admis de rencontrer une personne en soirée et d'avoir une interaction de type *one shot** avec elle. Nous verrons d'ailleurs que les soirées sont organisées de sorte à rendre possible les interactions entre individus qui ne se connaissent pas et ce avec un minimum d'échange de paroles. Toutefois le renouvellement régulier des partenaires femmes est d'autant plus étonnant que la composition sexuelle du milieu atteste d'un important déséquilibre entre hommes et femmes. Elles représentent de ce fait une denrée rare. La question se pose alors : comment « X » fait-il pour trouver régulièrement de nouvelles femmes soumises (qui plus est « jeunes ») ? S'agit-il de normos* curieuses qui se seraient laissé séduire ? Cela peut renforcer la crainte de noviciat, et donc de vulnérabilité. En outre, qu'est-ce qui motive ce *turn over* et qui en est à l'origine ? Est-ce que cet homme ou ces femmes se lassent facilement, ou bien est-il question de ruptures du lien à la suite d'expériences jugées délétères ?

Même si le changement régulier de soumise ne suffit pas à estimer qu'il y a bel et bien eu abus, cela n'en reste pas moins un indice qui incite à la suspicion, surtout associé aux autres informations dont ils disposent à son sujet.

Il suffirait, selon moi, de changer une ou deux variables pour que la situation présentée par « X » apparaisse moins suspecte : que les soumises soient plus âgées (ou connues dans le milieu fréquenté comme expérimentées) et/ou qu'il s'adonne à ces jeux non pas avec des femmes, mais avec des hommes et/ou que « X » soit une femme et/ou que leur relation soit de longue durée et/ou que le jeu n'implique pas d'échange d'argent, etc. « X » est considéré comme un individu susceptible d'abus, capable de profiter de la vulnérabilité d'autrui afin de privilégier ses propres intérêts.

On retrouve ici le risque déséquilibre dans l'échange des satisfactions et la suspicion que cela soit volontaire de la part de l'homme.

Ce dernier est qualifié de « vrai pervers » par le binôme d'informateurs. Là encore « pervers » est un concept issu des sciences du psychisme, tombé dans le langage commun. Il désigne communément un individu « enclin au mal ; qui fait, qui aime à faire le mal. »⁵⁵¹ En somme une personne dont la fréquentation expose au danger, ce qui est le cas ici d'après les informateurs.

C/ Deux cas à part : quand il y a violence... mais seulement aux yeux de la loi

La façon dont Christelle estime sa responsabilité dans la relation décrite en amont a de quoi intriguer. Cependant, j'ai recueilli deux exemples tout aussi surprenants sur ce point, si ce n'est plus. Dans les deux cas, la situation peut être considérée comme fondamentalement abusive et condamnable à l'aune de la loi française⁵⁵², or les présumées victimes, Étienne Liebig et PD, ont un point de vue tout à fait différent sur ce vécu qui leur appartient. Leur expérience va contribuer à l'enrichissement de la réflexion concernant le pouvoir de l'individu vulnérable et sa capacité de résistance dans des situations déséquilibrés sur le plan de la connaissance sexuelle. Si j'expose les deux exemples simultanément, c'est parce qu'ils présentent de nombreux points communs.

⁵⁵¹ Définition du CNRTL en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/pervers> (dernière consultation le 6 mai 2019).

⁵⁵² La loi, récemment modifiée, punit le viol ainsi que les agressions sexuelles. Pour être reconnu comme des violences, ces actes doivent être commis « avec violence, contrainte, menace ou surprise » hormis lorsqu'il s'agit d'un mineur de moins de 15 ans. Dans de tels cas, « la contrainte morale (...) ou la surprise (...) peuvent résulter de la différence d'âge existant entre la victime et l'auteur des faits et de l'autorité de droit ou de fait que celui-ci exerce sur la victime, cette autorité de fait pouvant être caractérisée par une différence d'âge significative entre la victime mineure et l'auteur majeur. Lorsque les faits sont commis sur la personne d'un mineur de quinze ans, la contrainte morale ou la surprise sont caractérisées par l'abus de la vulnérabilité de la victime ne disposant pas du discernement nécessaire pour ces actes. »

(<https://www.legifrance.gouv.fr/affichCode.do?idSectionTA=LEGISCTA000006165281&cidTexte=LEGI-TEXT000006070719> dernière consultation le 27 septembre 2018) de ce fait, tout contact sexuel entre un adulte et un mineur de moins de 15 ans est considéré comme une violence sexuelle qui relève du pénal. À propos des viols commis sur mineurs, Véronique Le Goaziou et Maryse Jaspard notent que cela « fait désormais l'objet d'une réprobation sociale maximale et s'est imposé comme « le crime absolu » ou le « point ultime du mal » appelant à une répression toujours plus forte. » (Le Goaziou, Jaspard 2011 : 18).

PD et Étienne Liebig ont fait part d'expérience qu'ils reconnaissent comme sexuelles⁵⁵³ menées avec des adultes alors qu'ils étaient mineurs. Étienne avait évoqué brièvement cette expérience avec un abbé durant l'une de nos conversations informelles et m'a transmis le document où il l'a relaté (Liebig. Sd. *L'enfance de l'obsédé*. Non publié). C'est ce discours qui sera ici étudié. Quant à PD, il m'a communiqué sa relation avec un professeur durant l'une de nos rencontres en *off*. L'un et l'autre avaient bien moins de quinze ans (âge de la majorité sexuelle actuellement). Étienne Liebig avait neuf ans et PD ne devait pas avoir beaucoup plus. Je relève également que les partenaires en question sont tous deux des personnes qui disposent d'une forte autorité sur des mineurs. Leur pouvoir d'abus est d'autant plus fort : ils ont pour eux le poids de l'âge, potentiellement la force physique et surtout l'expérience sexuelle et très certainement la connaissance des normes en la matière. Par leur âge et leur fonction, il s'agit d'individus à qui tout enfant doit respect et obéissance. De surcroît, ces personnes, par leur fonction, ont la confiance de la population⁵⁵⁴.

Je dispose de peu de détails concernant les entrevues de PD et de son professeur. Apparemment c'est l'adulte qui aurait proposé à PD de s'essayer à ces jeux (attouchements), ce qu'il aurait accepté. Ils se sont adonnés à ces attouchements à plusieurs reprises, jusqu'à ce que PD finisse par refuser et mette fin à la relation. Il précise que l'homme n'a pas insisté ni usé de son pouvoir pour le contraindre à poursuivre ces activités. Je ne sais pas si PD a tiré du plaisir de cette expérience, mais il l'a trouvée intéressante. Pour lui, c'était une source d'information bienvenue concernant la génitalité, la sexualité. En outre, lorsque nous en avons abordé ce sujet, le phénomène #balancetonporc était à son apogée. PD m'a alors bien précisé que lui n'aurait jamais « balancé » cet homme, car il s'estime volontaire : il a accepté ces expériences et ne se sent en rien victime.

Dans le cas d'Étienne, l'abbé lui a expliqué qu'il fallait être bien propre pour se présenter dans la maison de dieu et il était de son devoir de veiller à cela. Étienne Liebig n'a pas formulé d'accord ou de désaccord, ce n'était pas le propos : on obéit à l'abbé.

⁵⁵³ Il s'agit prioritairement d'attouchements d'après ce qui m'en a été communiqué.

⁵⁵⁴ Notons au passage qu'aujourd'hui encore le goût des hommes de dieu et des instituteurs pour les jeunes enfants est un mythe populaire, il suffit d'écouter les blagues populaires qui font allusion à la pédophilie qui mettent en scène hommes de dieu et instituteurs pour s'en apercevoir. Ces récits n'ont rien de surprenant en soi, ils frôlent presque la caricature.

L'abbé a donc vérifié l'hygiène (notamment du sexe) d'Étienne Liebig et, estimant que cela laissait à désirer, lui a appris à se laver correctement, manipulant ainsi son sexe et lui lavant également les fesses. Ces sessions de lavage auront lieu régulièrement. Pour le jeune Étienne Liebig ces sessions ont parfois été douloureuses, notamment lorsque l'abbé tentait de décalotter son prépuce afin de laver la zone qu'il recouvrait. Toutefois, il note un certain plaisir lorsque celui-ci lui lavait les fesses. Durant l'une d'elle, l'abbé présente à Étienne Liebig son sexe en érection pour lui montrer comment est fait un sexe d'adulte. Le garçon est fasciné, il découvre enfin ce que les adultes cachent sous les vêtements. Avec le temps, Étienne Liebig va comprendre que l'abbé ne fait pas cela uniquement par zèle, il a un intérêt tout personnel à le laver. Il commence à percevoir son pouvoir de séduction et n'hésite pas à en jouer. Il explique dans son récit :

Parfois dans la sacristie, je me déshabillais entièrement pour enfiler ma chasuble. Je me tenais contre l'armoire où l'on remisait les livres de chants. Je baissais mon pantalon et mon slip et je remuais les fesses pour aider mes fringues à tomber au sol. Je savais que l'abbé me regardait. (...) je compris vite qu'il était en quelque sorte dans une dépendance vis-à-vis de moi. Je n'avais pas conscience que cela puisse s'appeler de l'amour mais je sus assez vite que je pouvais jouer de ces étranges sentiments qu'il ressentait à mon égard. Désir, culpabilité, peur que je parle, envie, trouble, besoin. Tout était confus mais je connaissais ma capacité à la séduction sur cet homme si fort et pourtant si fragile. (ibid.)

Étienne Liebig précise qu'il osait régulièrement se dérober à ces sessions de lavement lorsqu'il n'en avait pas envie. Dans ces cas-là, l'abbé n'insistait pas bien longtemps, et n'a manifestement jamais formulé de menaces envers le garçon. Tout au plus, il rappelait l'importance d'être bien propre pour entrer dans la maison de dieu. La relation prend fin dès qu'elle est découverte par une paroissienne. Étienne Liebig se sent mal. Il se sent en partie responsable de la relation et de la tournure qu'elle a prise. Il explique dans *L'enfance de l'obsédé* (Liebig. Sd. Non publié) :

(...) je sais intellectuellement que l'enfant est manipulable, je ne peux néanmoins pas faire l'impasse sur le fait que cette aventure me soit arrivée à moi, déjà en quête de sexe plus qu'un autre sans doute à 9 ans. Je ne peux nier

que je suis allé chercher en quelque sorte ce bonhomme en jouant sur sa sexualité déconnante. Un autre ne l'aurait pas titillé de la sorte. Je sais que l'adulte, quelles que soient les circonstances a la responsabilité de résister à cet appel de la chair d'un plus vulnérable que lui, qu'il est coupable par définition et depuis peu et heureusement, par législation mais dans mon cas et il n'est certes pas exemplaire, j'ai des difficultés à parler de viol ou d'abus sexuel. D'ailleurs, je n'ai pas le sentiment d'avoir été plus traumatisé par cette expérience que par d'autres jeux sexuels de l'époque avec des enfants de mon âge. (ibid.)

Il ne se sent ni victime ni traumatisé dans la mesure où, selon lui, il a nourri activement cette relation. Cela renforce son sentiment de malaise. De ce qu'il m'en confie durant notre conversation, cela l'a perturbé de ne pas ressentir ce qu'il devrait ressentir, suite à de tels évènements.

Il faut préciser que ce n'était pas les premières expériences sexuelles de PD et Étienne. Ils attestent que, déjà très jeunes, ils recherchaient des expériences diverses, notamment des contacts sexuels avec des camarades de leur âge (filles et garçons confondus), afin de combler leur curiosité face à cette grande inconnue qu'est la génitalité. C'est en cela qu'ils estiment que l'interaction sexuelle avec l'adulte n'était, pour eux, qu'une façon de plus de récolter des informations sur la génitalité et la sexualité⁵⁵⁵. C'était quelque chose qu'ils pouvaient désirer et qu'ils ont recherché notamment en donnant suite à la relation. Ils n'ont peut-être pas formulé de volonté lors de la première interaction (c'est en tout cas le cas d'Étienne) mais par la suite, en connaissance de cause, ils ne se sont pas opposé au jeu. C'est, à leurs yeux, une décision consciente et éclairée, ce pourquoi ils se considèrent volontaires.

Notons aussi que l'interaction n'est pas considérée par eux comme une violence parce qu'ils se considèrent volontaires. S'ils s'estiment volontaires, c'est parce que, d'après eux, ils étaient en recherche d'expériences de ce genre, qu'ils ont contribué à ce que la relation se maintienne. En outre, ils ont perçu certaines satisfactions, et n'ont pas été contraints, ce qui renforce leur sentiment de liberté en la circonstance. La satisfaction

⁵⁵⁵ Étienne Liebig précise à ce propos qu'il se sait différent des autres enfants, ce pour quoi il ne rejette pas loi qui punit ce type d'interaction. Il pense effectivement que des enfants peuvent être abusés par des adultes, mais pour sa part il ne ressent pas d'abus puisqu'il était en recherche d'information et d'expériences et que cette rencontre a su combler ses attentes en la matière.

n'est pas forcément d'ordre physique/orgasmique, il s'agit surtout d'une satisfaction de la curiosité concernant la génitalité qui les questionne tant. Ainsi, pour eux, il n'y a pas forcément déséquilibre dans l'échange de satisfactions, car ils y ont trouvé leur compte. Enfin, ils ne s'estiment pas contraints étant donné que lorsqu'ils ont souhaité se dérober à l'activité les adultes n'ont pas utilisé leur pouvoir/autorité afin de faire plier les garçons à leurs désirs. Il n'y a pas eu menace, ni sanction ni violence physique, leur refus a été respecté. Tout cela a pu contribuer au fait qu'ils se présentent comme « sujet libre » dans les cas décrits, mais ces adultes n'en sont pas moins en faute vis-à-vis de la loi.

On ne peut faire l'impasse sur la possibilité d'une reconstruction biographique par le langage (Bourdieu 1986) ou encore d'un déni (conscient ou non). Cependant cela vaut pour tous les informateurs et surtout ce n'est pas à moi d'en juger. Je reste sur mes décisions méthodologiques : prendre en considération les représentations, interprétations ressentis des informateurs⁵⁵⁶. Je trouve intéressant de souligner cette tendance à s'attribuer une part de responsabilité *a posteriori*, y compris lorsque l'individu se sait particulièrement vulnérable. Je n'y vois pas tant le souhait de partager la responsabilité qu'une volonté de se présenter comme individu actif, désireux, malgré le manque de connaissance. Le fait de se reconnaître un pouvoir de séduction, de s'octroyer le droit de dire non et de mettre fin au jeu contribue sûrement beaucoup à cela, outre le fait qu'ils se sentaient volontaires ou au moins désireux de poursuivre l'activité pour combler leur curiosité dévorante.

Enfin, il est intéressant de constater que Christelle s'est avérée plus vulnérable que PD et Étienne, n'ayant pas su/osé dire non. Dans ces exemples, les mineurs font preuve de capacité à revendiquer leurs désirs, surtout leurs refus, face à un individu doté d'autorité. Je suppose que cela peut être lié à leurs désirs d'agacer les adultes. Retenons pour le moment qu'être adulte n'assure pas d'être en capacité à faire face aux différents déboires auxquels on peut être confronté dans la pratique de la sexualité. Enfin, concernant les mineurs, il n'est pas question de reconnaître une part de responsabilité

⁵⁵⁶ Bien entendu cela est problématique. Cela induit, ici, de relativiser la violence de l'acte pédophile. Mon intérêt n'est pas de nier cette violence, qui par ailleurs est inscrite dans la loi, mais simplement de mettre cette considération en suspend le temps de la réflexion proposée afin de faire émerger d'autres conceptions du monde.

aux enfants, ni de remettre la pénalisation de la pédophilie en question, mais simplement de relancer le débat sur l'existence d'une capacité de la part des enfants à faire des choix et notamment à désirer découvrir ce que tous les adultes leur cachent⁵⁵⁷.

D/ Une éthique commune

a/ Conceptions du tolérable et de ce qui ne devrait pas être toléré

Tout d'abord, relevons qu'une dose trop importante de stress, d'angoisse, est susceptible d'empêcher l'émergence de satisfactions. C'est ce qu'on peut observer notamment dans l'exemple de Daiji : la femme est soumise à une situation fortement anxiogène, qui va empêcher l'émergence de satisfactions. Tout ce qui génère un déplaisir est susceptible d'impacter l'émergence de satisfactions : le rappel de sa maladie et du risque de contagion par le comportement excessivement *safe** de son partenaire va générer un malaise pour Berlin Tintin et contribuer à l'interruption de l'expérience. Il n'est pas intéressant (ni possible) de lister ce qui génère peur, honte, malaise ou angoisse, car cela varie d'un individu à l'autre, tout comme ce qui fait satisfaction. Retenons cependant que ce sont là des ressentis qui, à haute dose⁵⁵⁸, peuvent contrarier l'émergence des satisfactions. Toutefois, la perception de déplaisir ne représente pas nécessairement une chose qui ne doit être tolérée en aucun cas. Tout dépend du contexte, du comportement et des motivations du partenaire qui a occasionné ce ressenti. L'erreur est tolérée.

En effet, le seul fait de ressentir du déplaisir n'enclenche pas nécessairement la fin de la relation et ne suscite pas forcément de représailles. Il en va de même lorsqu'il est question de la mise en danger de l'intégrité individuelle. Cela peut être toléré, surtout si ces déplaisirs sont contrebalancés par d'importantes satisfactions. En outre, les déplaisirs qui ont été tolérés ont souvent été expliqués et légitimés par la logique du jeu ou de la fantaisie. Ceux qui ont généré ces déplaisirs ont également fait preuve

⁵⁵⁷ Je pense qu'on peut distinguer le fait d'être actif et le fait d'être responsable dans la mesure où l'individu manque de connaissances concernant l'activité à laquelle il s'adonne.

⁵⁵⁸ À faible dose, cela peut servir d'irritation. Cela peut aussi être agréable à haute dose, mais uniquement pour des personnes qui ont des fantaisies qui vont dans ce sens.

d'attention, d'empathie, de bienveillance, et d'humilité en reconnaissant ces erreurs, si erreur il y a eu. Ils se sont montrés sensible à l'état physique et émotionnel d'autrui. Je présume que cela rend le déplaisir tolérable, car la personne s'éloigne de ce fait de tous les personnages considérés comme étant des partenaires néfastes (nous allons y venir).

Le fait de n'entrevoir aucune chance de percevoir des satisfactions (cas de Berlin Tintin qui ressent en outre du déplaisir), ou de ne pas en avoir perçu du tout (cas de Pierre), semble inciter particulièrement à mettre fin à la relation. Sans satisfaction, ces relations n'ont pas de raison d'être ou de se poursuivre. Toutefois, l'insatisfaction et la perception de certains déplaisirs ne donne pas lieu ici à vengeance. Il faut préciser que, dans les premiers exemples présentés, les partenaires s'en sont tenus aux termes ou à la logique du jeu entrepris. Il n'y a pas eu d'entourloupes. À la suite de ces expériences peu convaincantes, tout lien avec la personne n'est pas totalement coupé, une relation cordiale peut persister. Cela est dû, selon moi, au fait que l'expérience sexuelle est considérée comme un jeu : parfois l'on gagne, parfois on perd. Il n'y a pas d'impératif à réussir et par conséquent l'échec n'est pas une faute, ou du moins pas une faute impartie à l'autre. C'est la part de « hasard » (autrement dit une estimation erronée du partenaire et/ou un théâtre peu convaincant).

Ainsi, l'insatisfaction et la perception de certains déplaisirs peuvent être tolérées. Pour autant, il n'y a indéniablement aucun intérêt à s'investir davantage dans de telles interactions. Il y a donc une marge d'erreur et d'insatisfaction tolérée.

Ce qui ne doit être toléré, marqué par une rupture totale du lien et une dévaluation du partenaire (via un stigmat), sont les situations où il va y avoir, bien entendu accumulation de déplaisirs (même s'il y a perception de satisfactions), mais aussi :

- perception d'un déséquilibre dans l'échange des satisfactions⁵⁵⁹ (l'un des partenaires va trouver satisfaction tandis que l'autre non ou de façon moindre) ;
- reconnaissance d'une transgression des termes du jeu ;

⁵⁵⁹ Je choisis le terme « équilibré », et non « égal », à dessein, car les satisfactions ne sont pas forcément les mêmes, d'un individu à l'autre (par exemple, un orgasme n'est pas nécessairement échangé contre un autre orgasme). Je préfère donc la notion d'équivalence, qui porte moins à confusion. L'essentiel, c'est le sentiment d'une relation équitable, autrement dit que personne n'ait été lésé, oublié, dans cette affaire.

- et absence d'empathie concernant leur état : le partenaire n'est pas affecté par le malaise de l'autre.

Dans ces conditions, les informateurs estiment que l'interaction n'a plus à être tolérée, bien que certains puissent l'endurer pendant un temps. Comme souligné précédemment, il n'est pas toujours aisé de reconnaître tous ces signes de manque de respect ou de négation de leur personne, surtout pour la personne novice, aventureux, qui débute son exploration du champ des possibles.

Dans ces situations, les partenaires reconnus (ou présumés) responsables sont qualifiés de « pervers narcissique », de « vrai pervers », de « fou » ou se rapprochent par leur comportement du personnage du sadique (sur le terrain, j'ai déjà entendu parler de « vrai sadique » pour désigner ces derniers). Ces jugements sont guères étonnants. En effet, tous ces personnages, fruits de la vulgarisation de concepts psychiatriques, ont pour point commun d'être communément considérés comme des individus dangereux car concentrés sur leur propre intérêt (par volonté ou par incapacité psychique à faire autrement) et/ou défaillants sur le plan de l'empathie.

En effet, le « fou » comme le « pervers narcissique » sont connus pour détenir une rationalité distincte de celle des individus « sains »⁵⁶⁰. Le « pervers narcissique » se distingue du « sadique » par son absence de sensibilité à autrui : autrui n'est qu'un objet qui lui permet d'arriver à ses fins. Il ne tire pas son surplus de satisfaction en ressentant la souffrance infligée à l'autre, mais en instrumentalisant l'autre (souvent à son détriment). De même, le « fou » est insensible à l'état de l'autre. On voit dans le second exemple emprunté à Gala Fur, que Vincent est pris dans un délire, dans sa folie, et semble ne pas percevoir (ou semble nier ?) la terreur manifeste de sa partenaire. Enfin le sadique est certes sensible à autrui mais trouve sa propre satisfaction dans la souffrance d'autrui. Dépourvus d'empathie ou, pire, recherchant le déplaisir d'autrui pour leur propre satisfaction, ces personnages sont l'antithèse des partenaires qui ont échappés au jugement.

⁵⁶⁰ Du moins quand on leur concède une rationalité. Le fou en est souvent considéré privé, ce pour quoi il est fou.

Une éthique, inspirée des vécus individuels des membres de la population, se dessine ainsi ; symbolisée notamment par ces personnages honnis de tous⁵⁶¹. Celle-ci a de quoi interpeller : d'une part il s'agit de personnages dont la société globale se méfie (tout type d'interaction confondu) car ils sont présumés capables d'abus. D'autre part certains informateurs se reconnaissent des affinités avec certains de ces personnages inquiétants, notamment le sadique et le pervers.

Ainsi, de ce point de vue, informateurs et normos* se retrouvent du même côté de la barrière car tous reconnaissent les sadiques, les fous et les pervers narcissiques comme de mauvais partenaires. De ce fait, tous estiment que l'abus n'a pas à être toléré. Cela voudrait-il dire que les informateurs ont conservé ou en sont revenus à une éthique proche de celle des normos* ? C'est une hypothèse. Les déplaisirs, les satisfactions et les façons de générer des satisfactions diffèrent, c'est ce qui les différencie, mais il y a une base commune dans la conception de ce qui est tolérable et de ce qui ne l'est pas entre normos* et *kinky**. Cela expliquerait le fait que normos* et informateurs peuvent s'adonner à des interactions sexuelles et qu'elles soient considérées mutuellement comme satisfaisantes (ou en tout cas non néfastes). Cela rend également l'initiation possible. Autre hypothèse : ce qui vaut en matière de travail des satisfactions et de prévention des déplaisirs pour les informateurs peut valoir potentiellement pour les normos*.

Enfin, que penser de ces informateurs qui se disent sadiques ou pervers ? Cela signifie-t-il qu'ils sont également de mauvais partenaires ou bien qu'il y a encore une subtilité

⁵⁶¹ Welzer-Lang, lors de sa réflexion concernant « le viol au masculin », explique que le sadique, le pervers, mais aussi le meurtrier sont des figures de l'anormal, du monstrueux pour la société (Welzer-Lang 1988). Cependant il précise qu'« en isolant un ou deux cas paroxystiques d'agressions sexuelles qui seront nommés par tous et par toutes comme « les violeurs-types » constitués en isolat discursif, le discours légitime la perception des violeurs qui, eux, sont différents de ceux-ci. » (ibid. : 89) Les auteurs de violences sexuelles peuvent ainsi se servir de ces figures et s'en distancier discursivement pour se défendre des accusations portées à leur égard. En attribuant le viol, « l'horreur », à ces Autres, la société contribue à minorer les « pratiques traditionnelles des rapports de domination » (ibid. : 38). On pourrait supposer que les informateurs font, sciemment ou non, de même, qu'ils emploient des figures typiques de l'Autre afin de légitimer leurs pratiques. Cependant, comme nous le verrons plus tard, les informateurs ne se distancient pas uniquement de ces figures par le discours, ils se distancient également de ces figures via l'usage de méthodes préventives. Notons également que ces résultats ne sont pas tirés de discours de justification, mais d'accusation et que ces personnages existent de façon effective pour les informateurs : le sadique, le pervers, etc. ne sont pas des mythes, ce sont des individus qu'ils peuvent rencontrer au cours de leur parcours sexuel, dans les milieux érotiques.

supplémentaire à saisir concernant leur représentation de l'acceptable et de ce qui ne l'est pas ?

b/ Être ou ne pas être sadique/pervers ?

Un comportement assimilable à celui du personnage sadique ou encore du pervers sont réprouvés par les informateurs, pourtant « pervers », « sadique » sont des étiquettes que plusieurs informateurs revendiquent.

Prendre plaisir à tirailler le partenaire, à l'amener à flirter avec ses limites, comme Christelle le fait avec sa soumise, semble être chose acceptable, sans doute parce qu'il s'agit là de lui apprendre une leçon, et non de la martyriser. Cependant la dominante n'hésite pas à évoquer en entretien l'amusement qu'elle éprouve à la malmener, et dit que cela relève de son « sadisme psychologique ». En même temps, elle cherche à respecter les règles du jeu, les limites de l'autre (l'acte problématique été simulé), et ne tire apparemment aucun plaisir à punir sa soumise. Il y a là une ambiguïté concernant la question du sadisme.

M. M. se dit volontiers « sado », faisant ainsi référence au personnage du sadique sans préciser s'il évoque par là la posture de dominant dans des pratiques SM* consensuelles⁵⁶² ou autre chose : un simple jeu de rôle ? Une caractéristique psychique ? Gala Fur, quant à elle, transforme l'adjectif en verbe et dit « sadiser » des animaux ou des personnes.

Ainsi, plusieurs informateurs se disent « sadiques » ou parlent de pratiques « sadiques », sans fard. Ils osent s'attribuer ce terme fortement connoté psychiatriquement, alors qu'ils condamnent ces pratiques. Il me semble qu'une citation de Gala, déjà évoquée précédemment pourrait contribuer à éclaircir ce paradoxe. Gala s'ouvre sur le fait qu'elle « sadisait » sa cousine étant petite, ainsi que de petits insectes tels que les papillons et explique que c'était un « symbole de liberté ».

⁵⁶² Dans ces jeux les dominants peuvent se présenter sous différents titres : *top*, maître, *master*, etc. qui suggèrent tous la domination, mais à travers des imaginaires différents. Sadique est l'un de ces titres possibles.

J'en déduis que le terme de « sadisme » peut également faire référence à la pratique d'une liberté individuelle souveraine, qui empiète « gentiment » sur celle des autres⁵⁶³. J'émetts l'hypothèse que, par l'usage de ce terme et/ou par une performance modérée de ce personnage, les informateurs rappellent qu'ils s'autorisent à agir selon leur bon vouloir, et que leurs pratiques ne sont pas soumises à une quelconque injonction extérieure : ils n'ont pas à obéir à la morale, à des normes et ils n'ont pas à conditionner leurs jeux en fonction de leurs partenaires⁵⁶⁴ et encore moins à se soumettre à leurs volontés. Avec ces étiquettes les dominantes revendiquent la primauté de leur satisfaction personnelle. Gala est catégorique sur ce point : elle ne fait pas partie de ces dominant/e/s qui sont soumis à leurs soumis, comme cela semble être le cas sur dans la communauté « Fetish » étudiée par Rigaut⁵⁶⁵. Avec la notion de sadisme elle affirme un droit à l'initiative sur autrui, servant leur propre intérêt, mais sans pour autant oublier ou nier l'autre, c'est là toute la subtilité. Ils expriment également le droit qu'ils s'octroient à trouver satisfaction à travers des pratiques pouvant être considérées comme malvenues, malsaines (notamment par les normos*). Ils réaffirment ainsi leur liberté vis-à-vis des mœurs mais aussi ils performant le *wild*.

Ainsi, du Marquis de Sade qui a nourri le concept psychiatrique de sadisme, ils s'inspirent pour leurs propres fantaisies et mises en scène, mais surtout ils ont conservé le désir de toujours privilégier l'expression de leur liberté individuelle. Ils le rejoignent dans leur volonté de libérer l'individu d'un carcan sociétal, empreint de religion chrétienne, mais, contrairement au Marquis qui pratiquait sa liberté en profanant l'autre et y trouvant son plus grand plaisir, les informateurs tentent de créer les conditions

⁵⁶³ Pat Califia se présente comme « sadique » dans son ouvrage *Sexe et utopie* et explique qu'« une part essentielle d'excitation du sadique consiste à délibérément altérer l'état émotionnel ou physique de la *bottom*. » (Califia 2008 : 45). On en revient au fameux trouble évoqué dans la partie précédente or il s'agit bien ici de malmener quelque peu l'autre juste de quoi érotiser le jeu, ce pourquoi je parle d'empiéter « gentiment » sur la liberté de l'autre, notamment en approchant ou faisant mine d'approcher de ses limites, à l'instar de ce qu'a fait Christelle avec Daiji. Cependant, c'est toujours une question de mesure, car si le trouble est trop important il peut gâcher le jeu.

⁵⁶⁴ Il est d'ailleurs fréquent que les partenaires soient choisis en fonction de leur capacité à contribuer à la réalisation de leurs fantaisies personnelles, c'est ce que nous verrons plus en détail.

⁵⁶⁵ Rigaut explique que dans le milieu étudié « le dominateur agit dans des limites qui ont été négociées préalablement, et le soumis a, chaque instant de la séance, la possibilité de reprendre le contrôle des choses en prononçant par exemple les mots « orange » ou « rouge ». Le Maître n'est en définitive que l'exécutant docile des désirs de l'esclave. » (Rigaut 2004 : 78-79) dans ces conditions le dominant n'est qu'un simple exécutant. Or, dans les exemples que nous verrons plus loin, les informateurs peuvent se faire complice de la fantaisie d'autrui, mais ils n'en oublient pas moins de négocier leurs propres fantaisies. Le jeu de pouvoir est bien plus complexe qu'une soumission du dominant aux désirs et limites du dominé parce qu'il y a négociation et que celle-ci n'est pas forcément explicitée et réalisée en amont.

propices à l'expression de leur liberté, sans pour autant impacter négativement autrui. Ils nuisent aux normes, à la morale, aux bienséances, mais il n'est pas question de nuire à autrui, ce qui n'est pas sans rappeler l'éthique minimaliste de Ruwen Ogien (2007/b). Celle-ci est adossée au principe que la liberté des uns s'achève où celle des autres commence et ne reconnaît pas les crimes sans victimes (par exemple : atteinte à Dieu, à la morale, etc.).

« Sadique » est donc un terme complexe, polysémique, utilisé par les informateurs afin de désigner les mauvais partenaires de même qu'une certaine forme de liberté (idéale) manifestée par la primauté des désirs et de la satisfaction personnelle. Pour faire la différence entre les deux, j'ai relevé qu'ils vont souvent parler de « vrais sadiques » à propos des partenaires estimés dangereux. La distinction est mince et peut aisément prêter à confusion, sans doute à dessein.

Il en va de même pour l'emploi du terme « pervers ». « X » est qualifié de « vrai pervers » par Ilo et Hugo, or parler de « vrai pervers » c'est suggérer l'existence de « faux pervers ». Pour rappel « pervers », comme « obsédé » ou encore d'autres termes communément considérés et employés comme des insultes (dans la vie quotidienne), sont souvent employés avec humour sur le terrain. Les informateurs peuvent se l'attribuer⁵⁶⁶, ou l'attribuer à un pair. Il était fréquent qu'ils me « traitent » de « jeune salope », de « perverse » de « malade », me reconnaissant ainsi comme des leurs. Je faisais alors de même, toujours dans le cadre d'une boutade.

Rien d'étonnant à cela, il s'agit à la fois d'un retournement de stigmatisme des plus classiques qui permet de faire groupe, tout en s'opposant à ceux qui généralement usent de ces qualificatifs comme d'insultes (autrement dit certains normos*). Ce n'est pas sans rappeler les Afro-Américains qui se traitent mutuellement de « nègre »⁵⁶⁷. En ce contexte et proféré de la sorte, « pervers » n'est plus une insulte, c'est un outil qui permet de distinguer les *kinky** des normos*, et de nourrir le sentiment de faire groupe

⁵⁶⁶ Par exemple, PD et Étienne se reconnaissent volontiers comme « obsédés » souvent dans un rire.

⁵⁶⁷ Exemple d'un jeune homme blanc qui explique comment il s'est progressivement intégré à un groupe d'hommes noirs, cité par Goffman : « Au début que j'étais avec eux, ils prenaient soin d'employer le mot « noir » en ma présence. Peu à peu, comme nous allions de plus en plus souvent à la pêche, ils se sont mis à plaisanter entre eux devant moi et à s'appeler « nègres ». Le vrai changement, c'était qu'ils utilisaient ce mot de « nègre » en plaisantant, alors qu'auparavant, ils étaient absolument incapables de l'employer. » (Goffman 1975 : 42)

(face à). Parler alors de « vrai pervers » (ce qui est souvent opéré sur un ton sérieux) est une façon de préciser qu'il n'est plus question de boutade : le mot redevient un qualificatif discriminant, une sanction. Traiter quelqu'un du milieu de « vrai pervers » c'est le distinguer des pairs en le présentant comme un cas qui relève de la psychiatrie⁵⁶⁸. Processus qui, une fois de plus, s'apparente à celui opéré par les normos* : distinguer un individu du reste de la population, en le présumant différent sur le plan psychologique et donc potentiellement dangereux.

Aussi il faut préciser que « pervers » ne désigne pas uniquement un individu qui « aime à faire du mal », il sert aussi communément à désigner les individus « dont le comportement sexuel s'écarte de la normalité. »⁵⁶⁹ Ainsi, s'ils sont « pervers » c'est parce qu'ils aiment le sexe *kinky**, qu'ils sont particulièrement investis dans cette activité, mais il n'y a là rien qui relève selon eux du psychiatrique. C'est ce que corrobore le jeu de mots de Pierre, qui se plaît à qualifier ses activités de « *sanely insane* »⁵⁷⁰ (« sainement fou »). Tout cela est « sain » mais le mot laisse subtilement planer un doute qui nourrit le jeu.

Effectivement, en s'attribuant ces termes ambigus, fortement connotés, ils incitent à la confusion, il est alors possible de les confondre avec les « vrais ». Il est d'ailleurs intéressant de relever que plusieurs informateurs acceptent volontiers de laisser planer le mystère sur la dimension « pathologique » de leur sexualité. Étienne dit ne pas savoir si son obsession relève de la maladie ou non, mais cela ne semble pas le perturber. De même, M. M. m'explique qu'il a un « côté asperger » (décelé par une psychologue) et qu'il était atteint d'une problématique génitale⁵⁷¹. Selon lui, cela a sans doute influencé sa façon d'être, et son approche de la sexualité. Tous se défendent de faire le mal, mais ils ne nient pas tout rattachement à un concept psychiatrique (souvent pathologique). Ils sont « pervers », « sadiques » sans l'être, ou pas totalement. Ils nourrissent le trouble.

⁵⁶⁸ Autrement dit, d'une personne « totalement dépourvue de sentiments et de sens moral » qui fait le mal et le désire sciemment d'après la définition psychopathologique donnée par le CNRTL en ligne.

⁵⁶⁹ Toujours d'après la définition du CNRTL en ligne de « pervers ».

⁵⁷⁰ En entretien, il dit aussi « voir la perversion sainement ». Autrement dit, il ne voit rien de si « pervers » dans ce qui est couramment désigné comme tel.

⁵⁷¹ Lors du second entretien, il m'explique qu'un de ses testicules ne descendait pas, et que cela a nécessité une opération. Il présume que cela a peut-être joué sur son absence d'intérêt pour l'enchaînement des actes sexuels et pour l'éjaculation.

Je présume que leur relation à cet imaginaire pathologique, dangereux, malin, est volontairement ambiguë. Ils jouent avec l'imaginaire des mots. Comme le souligne Pat Califia, les mots ont leur importance :

Je suis sadique. Le terme soft est « top » (dominant sexuel) mais je n'aime pas l'employer. Cela édulcorerait mon image et mon message. Si quelqu'un veut connaître ma sexualité, je tiens à en parler avec mes propres termes. Faciliter les choses ne m'intéresse pas particulièrement. Le SM est effrayant. Cela représente au moins 50% de son sens. (Califia 2008 : 25-26)

Rigaut à ce propos précise que l'acronyme BDSM* « escamote le sadisme, remplacé par la notion relativement plus passe-partout de domination, mais ne dissimule pas son indispensable partenaire : le masochisme. »⁵⁷² (Rigaut 2004 : 12). Tous deux notent qu'il y a une certaine réticence à user du terme « sadique » dans les communautés BDSM*/*fetish** sans doute parce qu'il renvoie au pathologique et à l'interdit (l'abus).

Ainsi, il est possible de lire dans cette auto-attribution de « pervers » et « sadique » une volonté de lutter contre une acception angéliste de la sexualité *kinky**, dépourvue de tout caractère malsain ou dérangeant. Ils rompent également avec cette idée que le dominant ne serait qu'un appliquant fidèle à un script conçu en amont, ou pire, soumis à son soumis. Finalement, en s'attribuant ces étiquettes, ils se distinguent simultanément de trois catégories : des normos* (et les invitent à confirmer leurs soupçons), des pairs qui tendent à normaliser les pratiques *kinky**, sans oublier des mauvais partenaires (par l'ajout du fameux qualificatif « vrai »).

Cela permet également de réinjecter de l'érotisme dans leurs pratiques. En effet, en ne précisant pas ce qu'ils entendent par « sadique »/ « pervers » lorsqu'ils s'attribuent cette étiquette, ils laissent l'autre spéculer et potentiellement imaginer qu'ils sont des individus dangereux⁵⁷³. Le trouble génère de l'irritation, c'est pourquoi je vois là une potentielle technique d'érotisation de la situation en déstabilisant l'interlocuteur. C'est une façon de mettre en scène le *wild*.

⁵⁷² C'est son interprétation car on peut également voir dans BDSM* un assemblage de plusieurs acronymes. Selon Czuser BDSM* fait référence au : « *Bondage* (entrave à l'aide de cordes) et à la Discipline (BD), à la Domination et à la Soumission (DS), et/ou au Sadisme et au Masochisme (SM*). » (Czuser 2017).

⁵⁷³ C'est ce que j'ai ressenti avec M. M. et Gala Fur lorsqu'ils m'ont tenu ces propos ambigus.

Ils jouent avec les mots et manient les subtilités pour maintenir ou recréer de l'opacité, de la confusion et donc du trouble. C'est leur conception de l'érotisme ainsi que leur liberté qui sont en jeu.

c/ Pouvoir, vulnérabilité et responsabilité

L'abus pose la question du pouvoir. Qu'est-ce qui fait pouvoir dans ce contexte et qui le détient ? Qui est finalement le plus à même de tirer la couette à soi, s'il le désire ? De même, quel individu est le plus vulnérable en ces circonstances ? Et comment se partagent (ou non) la responsabilité des actes ? Les exemples exposés permettent d'éclairer ces différents points.

Dans une société où la domination masculine est reconnue (et combattue) il est courant d'attribuer un pouvoir particulier aux hommes parce qu'ils sont hommes. Cependant en ce milieu particulier les femmes ne sont pas dépourvues de pouvoir, quand la domination masculine est pensée et des mesures sont prises pour y remédier⁵⁷⁴. Le pouvoir n'est pas qu'une affaire de sexe ou de genre.

À ce propos, Rubin explique, en réponse à Rostom Meslin, qu'il y a « dans le sexe, bien des types de pouvoir, ils ne sont pas tous équivalents, et ne posent pas les mêmes problèmes (...) On trouve dans le SM* les mêmes types de pouvoir que l'on trouve dans toute autre relation. L'argent, le genre, l'âge, l'emploi, les relations familiales, la beauté physique, la force physique, l'attraction sexuelle, le charisme, et les caractéristiques psychologiques : tout cela joue un rôle. » (Rubin 2012 : 160). Le pouvoir lié au genre/sexe, traditionnellement présenté comme problématique dans les rapports sexuels entre hommes et femmes, n'est donc qu'un axe parmi d'autres lorsqu'il s'agit de penser le pouvoir. Rubin invite ici à penser le pouvoir de façon plus complexe.

⁵⁷⁴ On ne parle pas communément de domination féminine, mais il ne faut pas oublier que dans le contexte des soirées et, plus globalement, du marché BD/SM* les femmes sont des partenaires rares, par conséquent elles sont particulièrement désirées, ce qui peut leur octroyer un certain pouvoir. On pourra rétorquer que dans maintes sociétés, les femmes sont également des ressources précieuses, désirables et cela n'a mené qu'à leur asservissement : mariage forcé, troc de femmes, etc., cependant même s'il ne fait pas règle absolue, le principe de gynarchie* semble relativement bien diffusé dans le milieu BD/SM*, ce qui vient renforcer le pouvoir des femmes, car non seulement elles sont désirées, mais en plus leur volonté doit être entendue et respectée.

Le pouvoir lié à l'attraction sexuelle apparaît clairement dans l'exemple de Gala Fur et de Vincent. On retrouve aussi l'impact du charisme à travers l'exemple de Christelle, ainsi que le poids de l'affection portée au partenaire. Autant d'atouts dont un partenaire peut user de sorte à orienter l'expérience à son avantage. Dans cet exemple, apparaît également l'importance de la posture dans le jeu, du personnage endossé : se positionner comme dominant invite à se faire obéir (dans la même logique, tenir une posture de soumis enjoint à obéir). De ce point de vue, le pouvoir dépend de chaque individu, de ses particularités personnelles, physiques, psychiques et sociales. On ne peut désigner un type d'individu en particulier comme détenteur d'un pouvoir notable, d'autant plus que la plupart de ces atouts sont estimés différemment d'un individu à un autre : celui qui attire sexuellement Ginette ne fera pas nécessairement le même effet à Lucette, comme dirait PD. Le pouvoir dépend donc de la composition du binôme et des sensibilités de chacun.

Parallèlement, une autre question se pose : qui conçoit le jeu ? Dans le cas précis des jeux BD/SM* on pourrait être tenté de penser que c'est la personne en posture de domination qui a la mainmise sur le jeu, or il est nécessaire de se défaire de cette représentation. Elle s'avère fautive dans de nombreux cas. C'est celui ou celle qui écrit le pro-jet (en amont ou sur le moment) qui, dans le fond, domine l'interaction. Comme le relevait Barthes à propos des personnages de l'univers sadien⁵⁷⁵ :

L'agent n'est pas fondamentalement celui qui a le pouvoir ou le plaisir, c'est celui qui détient la direction de la scène et de la phrase (...) (Barthes 1970, 36)

Il en va de même sur le terrain. C'est avant tout celui ou celle qui rédige le script et qui parvient à l'imposer⁵⁷⁶ à son/ses partenaire/s qui dirige réellement les opérations. Cette personne est d'ailleurs la plus à-même de trouver son compte dans le jeu puisqu'elle est en mesure de l'orienter selon son bon vouloir. Cependant, il peut arriver que celui qui rédige le pro-jet soit un/e soumis/e et que le/la dominant/e se fasse simple exécutant/e.

⁵⁷⁵ Une fois de plus, il n'est pas question de confondre pratiques sadiennes et pratiques BD/SM* ou *kinky**, cela n'empêche pas pour autant de prendre appui sur ce qui est dit concernant ces pratiques, étant donné qu'elles ont inspiré et qu'elles inspirent encore la sexualité ludique.

⁵⁷⁶ Cela ne se fait pas nécessairement par la force ou la contrainte. Cela peut aussi se faire par la séduction, la négociation comme nous le verrons plus loin.

La domination est alors superficielle, car la personne n'a de dominant que le titre et l'accoutrement. De ce fait, celui qui domine le jeu n'est pas nécessairement celui qui tient la cravache. Il ne faut pas se laisser abuser par les apparences. Dans certains cas de figure, celui/celle qui rédige le pro-jet est également celui/celle qui le met en application. L'individu est alors pleinement maître du jeu et détient un important pouvoir sur ce qui se déroule (c'est le cas de Jeanne de Berg lors de ses « cérémonies » par exemple). Enfin, il n'est pas rare que le script soit corédigé, même indirectement comme nous le verrons plus tard.

Il en va de même dans les relations qui ne s'inscrivent pas dans les jeux BD/SM* : celui ou celle qui domine l'activité est celui qui écrit l'histoire, qui prend les initiatives. Là encore la rédaction de l'expérience, en amont ou sur le moment, est rarement la construction d'une seule personne⁵⁷⁷. Lorsque c'est le cas, le pouvoir est partagé et la responsabilité des actes devrait l'être également, théoriquement⁵⁷⁸.

Malgré cela, il faut préciser que, dans les jeux BD/SM*, la personne en posture de domination dispose théoriquement d'une marge de manœuvre supplémentaire, et ce qu'elle applique son propre script ou celui d'un partenaire. Il s'agit du fameux droit à l'initiative. Le/la dominant/e dispose d'un pouvoir important lors de la réalisation du jeu dont el/elle peut user ou non. Rien d'étonnant à ce que ces derniers soient souvent reconnus comme responsable, au moins en partie. Ces jeux reposent avant tout sur un « échange de pouvoir »⁵⁷⁹ or, qui dit échange dit dette, et si la dette n'est pas compensée (par des satisfactions) il y a faute. Il en va finalement de même lorsqu'un individu accepte de se prêter aux jeux d'autrui.

Enfin, pour achever de briser le mythe d'un dominant tout-puissant et d'un soumis vulnérable, il importe de rappeler que la personne en posture de soumission n'est pas en

⁵⁷⁷ Nous avons déjà vu que l'humain en droit de s'exprimer est une variable générant l'imprévu tant désiré, il est donc logique de laisser l'autre exprimer et impacter le jeu. En outre, nous verrons plus loin que la co-rédaction est également un moyen d'augmenter les chances d'un échange équilibré des satisfactions.

⁵⁷⁸ Mais dans les faits rien n'est moins sûr, car tout dépend de la relation entre le binôme, des arguments de chacun.

⁵⁷⁹ Terme employé par Gala Fur dans son dictionnaire du BD/SM* (Fur 2016), mais qui m'a l'air particulièrement répandu dans le milieu.

reste en matière de pouvoir. Elle détient un pouvoir considérable, susceptible de mettre fin à l'interaction : la désobéissance aux ordres du dominant, aux règles du jeu. Ce qui revient à abandonner son rôle de soumis (et potentiellement mettre fin au jeu). Comme nous l'avons vu dans le cas qui confronte Gala Fur au « Gnome », le soumis n'a pas respecté le jeu ainsi que sa posture de soumission et a ainsi abusé la dominatrice*. Le pouvoir n'est jamais chose acquise et certains partenaires peuvent être revêches et renverser la vapeur voire anéantir le jeu par leur comportement⁵⁸⁰. Dans les jeux de domination, il ne faut pas se laisser abuser par les apparences. Les soumis ne sont pas dépourvus de pouvoir, sans leur bonne volonté à jouer le jeu, ils peuvent anéantir tout le jeu. Une certaine complicité de la part des soumis, ou des initiés (selon le cas), est essentiel à une réalisation satisfaisante d'une fantaisie, nous y reviendrons en temps voulu.

Le pouvoir est donc lié à la rédaction du script et, par conséquent, à la capacité à imaginer des fantaisies. En conséquence, est d'autant plus puissant celui ou celle qui est en capacité de se projeter et d'anticiper les effets de ses actes, d'où l'importance des connaissances et de l'expérience accumulées.

Disposer de connaissances, d'expérience est primordial dans ces activités. Cela augmente la capacité de l'individu à exprimer sa liberté et à tendre vers ses objectifs, les satisfactions. Il importe alors de disposer de connaissances concernant la sexualité et le champ des possibles, mais aussi de connaissance sur soi (si possible tirées de l'expérience). L'individu qui connaît une partie de ses contours érotiques (ses désirs, ses limites) peut agir et négocier les interactions stratégiquement. Tout cela lui permet également de se projeter, de nourrir du désir pour l'expérience et donc de s'engager avec un certain aplomb dans les interactions. En somme, les connaissances augmentent la capacité de l'individu à être acteur, à agir en « sujet libre » et à percevoir des satisfactions.

Les individus ayant accumulé beaucoup de connaissances, les « experts », disposent donc d'un pouvoir important notamment lorsqu'il s'agit d'explorer le champ des possibles. À l'inverse, les individus novices sont plus vulnérables. Or, nous l'avons vu,

⁵⁸⁰ J'avais déjà souligné précédemment, en citant Jeanne de Berg, le pouvoir dont dispose chaque participant : s'il refuse le jeu, il peut anéantir le jeu ou en tout cas empêcher la performance d'un bon théâtre, nécessaire à l'émergence de la satisfaction (notamment de ceux qui rédigent le script).

la situation d'initiation est particulièrement prisée d'une grande partie des membres du panel. Il est donc fréquent que les expériences sexuelles mêlent un novice et un expert. Ces dernières sont particulièrement sensibles compte tenu du déséquilibre des connaissances, et le risque d'abus particulièrement important. C'est pourquoi je m'y intéresserai tout particulièrement par la suite.

Enfin, il m'importe de refaire un point sur cette tendance à endosser une partie de la responsabilité lorsque l'informateur se trouve dans une situation où il est particulièrement vulnérable (notamment parce qu'il ne dispose pas de suffisamment de connaissances et d'expériences pour se protéger, pour agir et réagir).

Précédemment, j'ai émis l'hypothèse que, si PD et Étienne Liebig ont toujours mis un point d'honneur à se dire coresponsable des expériences problématiques déjà mentionnées ce n'est pas pour protéger le partenaire, le disculper ou alléger sa faute⁵⁸¹, mais plutôt pour se présenter comme des individus actifs, capables de faire (et formuler) un choix, d'être « sujet libre » en somme.

Je crois qu'il y a également derrière cette conception la reconnaissance de l'existence des risques liés aux jeux et l'idée que deux personnes œuvrant à la sécurisation de l'activité valent mieux qu'une. Comme nous l'avons vu, divers risques pèsent sur la sexualité et tous les partenaires ne sont pas toujours bien intentionnés. D'autres sont potentiellement naïfs et risqueraient de mettre un partenaire en danger sans même s'en apercevoir. Christelle, à travers son travail avec Daiji et sa propre expérience, nous montre bien qu'un individu, passif, confiant la préservation de son intégrité à ses partenaires, se mue en victime de choix. Être actif (et donc responsable) est une nécessité si l'on désire jouer et jouir de diverses satisfactions, notamment dans le contexte délicat de l'exploration des champs des possibles. En somme, c'est un droit d'être naïf et passif, mais c'est une grande prise de risque de le rester. On retrouve là, en fond, le concept préventif de Berlin Tintin : même si les partenaires sont dans l'idéal tenus d'être bienveillants, il appartient à chacun de se préoccuper et d'œuvrer à sa propre préservation, ce qui implique d'engranger des connaissances sur la sexualité, sur soi et de penser son éthique personnelle. Ce n'est qu'à ce prix que l'individu pourra être

⁵⁸¹ Ils reconnaissent tous deux qu'il s'agit là de pédophilie, que cela est puni par la loi et qu'un autre enfant qu'eux aurait pu vivre cette expérience comme une violence.

actif, capable de négocier et d'augmenter ses chances de trouver satisfaction. Ne pas se vouloir actif et responsable se serait également inviter au paternalisme sexuel⁵⁸², ce qui réduirait à coup sûr considérablement la marge d'exploration : comme l'explique Berlin Tintin, cela revient à laisser d'autre décider des justes limites à la place de l'individu, quitte à être plus restrictif.

Certains individus détiennent ainsi plus de pouvoir que d'autres, plus vulnérables, (selon les situations et relations), mais il n'y a pas forcément répartition binaire des responsabilités, du point de vue des informateurs. De ce fait, il n'y a pas un coupable et une victime, cela est bien plus complexe.

Conclusion de la section

Relever la diversité des satisfactions auxquelles les informateurs sont sensibles importe. Cela permet de proposer des éléments de réponse à cette question récurrente posée par les normos* : « où est le plaisir là-dedans ? » Comme pour eux, la sexualité comprend une recherche de satisfaction personnelle bien que celle-ci peut varier dans ses formes et s'éloigner, parfois pour beaucoup, des satisfactions souvent associées à l'acte sexuel. Il est intéressant à ce propos de retenir que, dans leur cas, « plaisir charnel » n'a que peu de sens. Les informateurs ne divisent pas corps et esprit : impacter l'un revient nécessairement à impacter l'autre. Cela permet de mieux cerner en quoi il n'y a pas lieu, selon eux, de se focaliser sur la génitalité et plus largement sur le contact physique (direct ou indirect). Les mots, les regards sont parfois aussi (voire plus) puissants et stimulants que les caresses ou les pincements.

Conservons également à l'esprit que le désintérêt concernant l'orgasme, comme objectif, peut également contribuer à creuser encore davantage la distance avec les normos*. C'est aussi et surtout une façon de se défaire d'un impératif et, par là même, d'un schéma logique qui tend à réduire le champ des possibles.

⁵⁸² Par ce terme, Quiviger évoque « l'imposition par la justice et la loi de normes touchant aux pratiques sexuelles de majeurs, au nom du bien des sujets concernés et contre leur volonté expresse. » (Quiviger 2012 : 79), concept qu'on peut étendre également aux normes en vigueur dans la société, propagé par exemple par les associations, les agents de santé, etc.

L'énumération des satisfactions apporte cependant peu de surprise, considérant la dimension exploratoire des expériences étudiées. Cela permet principalement de recentrer le propos sur le plaisir et de réaffirmer, une fois de plus, le caractère ludique / expérimental de ces activités. Retenons cependant que, pour les informateurs, s'amuser et répondre à leur curiosité via l'acquisition de connaissances peuvent être des satisfactions à part entière. Cela peut parfaitement suffire.

Cela permet également de mettre en exergue des activités particulièrement prisées des informateurs, telles que la chasse et l'initiation, qui s'avèrent particulièrement complexes et risquées, compte tenu de leur éthique. La « chasse », surtout hors communauté érotique, pose le problème de l'estimation du partenaire et, de ce fait, de la concordance érotique : est-ce que ces partenaires sauront trouver un jeu dont ils tireront tous deux satisfaction ? « Chasser » hors milieu communautaire est une façon d'augmenter les chances que la personne choisie soit novice. Si l'expérience ne s'arrête pas à la « chasse », l'interaction peut déboucher sur une situation d'initiation qui pose, à son tour, un souci de taille : une inégalité, plus ou moins importante, dans l'expérience et la connaissance en matière de sexualité qui augmente les risques d'abus et donc de faute éthique.

Cette éthique est basée sur le respect du cadre (s'il est explicite) et l'échange équilibré de satisfaction ou, a minima, la manifestation d'un effort qui va en ce sens. Autrement dit, il s'agit de s'écarter des stéréotypes de l'abus par la sensibilité à autrui et la manifestation de bienveillance. Stéréotypes d'ailleurs partagés par les normos*. Si leur conception des satisfactions diffère grandement, force est de constater que leur conception des abus est très proche. Cela permet de présumer d'une potentielle proximité concernant les limites absolues du tolérable entre les deux populations.

Parmi toutes les variables susceptibles de conférer un pouvoir notable à l'individu, la connaissance empirique est particulièrement importante étant donné que c'est où c'est celui / celle qui écrit le script qui domine l'interaction. Fort de ses connaissances l'individu peut ainsi inventer un script ajusté à ses fantaisies et augmente ses chances de parvenir à satisfaction, objectif principale de ces interactions sexuelles où les problématiques de couples, d'amour sont soit lointaines, soit absentes. L'individu expérimenté, en possession de connaissance est donc favorisé comparativement à un

autre, novice, et c'est en cela, que la situation d'initiation s'avère particulièrement délicate. L'individu expérimenté peut alors être considéré comme davantage responsable de l'interaction et de ses effets. Il ne faut pas pour autant considérer la personne novice comme dépourvue de pouvoirs, car tout individu dispose, s'il se le permet, d'un pouvoir notable sur le jeu : celui de désobéir, de refuser le jeu ou de contrecarrer la fantaisie en cours de réalisation. Une réalisation satisfaisante nécessite ainsi la complicité du/des partenaire/s. Partant de là, il y a donc tout intérêt à ne pas nier le partenaire et à s'en faire un complice.

Favoriser des situations d'initiation est, en soi, une façon de réintroduire du ludique dans la sexualité, car l'individu, autre, représente une variable inconnue avec laquelle il va falloir composer. Cette situation ramène du jeu, car il y a risque d'enfreindre cette limite commune à la population : celle de l'abus⁵⁸³. Cela génère du suspense et enjoint à faire preuve de créativité. Notons que tout rajout de jeu implique de rapporter une part de risque : pour qu'il y ait jeu il faut de l'aléatoire, que tout ne soit pas parfaitement maîtrisé. Ce qui n'empêche pas de tout mettre en œuvre pour gagner, c'est ce que nous verrons. Tout le jeu consiste à ne pas enfreindre leur éthique, et donc d'une certaine manière celle des normos*. Je fais ainsi l'hypothèse qu'en cela l'activité peut retrouver une dimension liminoïde et donc érotique pour les informateurs.

Notons enfin quelques points complémentaires, importants à retenir pour la suite, concernant le plaisir et ses limites.

L'obtention (ou plutôt la perception) de satisfaction importe particulièrement aux informateurs, au point où son absence peut inciter à mettre fin à une relation. Pour eux, le plus souvent, la sexualité ne vise aucun autre but que la satisfaction personnelle⁵⁸⁴. D'où la division des relations intimes en relations privilégiées et relations parallèles, car ces dernières font la part belle à une activité sexuelle purement ludique, créatives et récréatives.

⁵⁸³ Le risque d'échec est une constante, quelle que soit la situation. Même quand tout semble prévenu, sous contrôle, l'échec est possible, mais dans la situation d'initiation le risque est plus important ou, du moins plus évident.

⁵⁸⁴ Celle d'autrui peut être source de satisfaction personnelle et c'est en cela qu'elle compte aussi.

Toutefois l'absence de satisfaction est quelque chose de tolérable, dans certains cas. Les situations d'initiation, les premières expériences peuvent s'avérer peu concluantes tant le vécu empirique s'éloigne de la rêverie ou des prédictions, mais cela fait partie du jeu. D'après les témoignages récoltés, il faut ajouter que, lorsque les informateurs se prêtent aux fantaisies s'autrui, ils éprouvent souvent des difficultés à percevoir des satisfactions, surtout si l'expérience les amène à se confronter à une norme qui jusqu'alors faisait foi.

L'expérience relatée par Étienne tiré de *Je n'ai jamais rencontré Mitterrand, ni sa femme, ni sa fille...* (Liebig 2008 : 49-61) est particulièrement éclairant. Lorsque Étienne Liebig accepte de se prêter à la fantaisie de son amie Carina (qui consiste à poser nu devant elle, pendant qu'elle se masturbe) il va ressentir un trouble puissant qui va compliquer grandement la perception de satisfaction. L'expérience est nouvelle, particulièrement distante de ce qu'Étienne, encore jeune et inexpérimenté, a coutume de faire. Cela l'extrait de sa zone de confort, mais surtout ce jeu menace une norme qui, jusqu'alors, lui semblait fondée, « vraie » : ce sont les hommes qui « matent » les femmes et non l'inverse. Cette expérience va faire événement⁵⁸⁵. Elle va remettre en question sa conception de la masculinité (car il va endosser un rôle qu'il réservait jusqu'alors aux femmes), mais également sa conception du désir féminin. Sa vision du monde est chamboulée, et de fait les satisfactions difficiles à trouver. Le trouble est trop important. La satisfaction sera au rendez-vous les fois suivantes, une fois sa conception du monde réajustée de sorte à faire une place à ces faits empiriques. Retenons, ainsi que la satisfaction n'est pas forcément évidente lors des premières fois. C'est alors le maintien d'une relation amicale et surtout la réitération, l'adoption du jeu qui permet de comprendre que l'activité est devenue source de satisfaction.

⁵⁸⁵ L'expérience décrite peut être considérée comme événement au sens de Alban Bensa et Eric Fassin, car il y a « rupture de l'intelligibilité » : « L'évidence habituelle de la compréhension est soudain suspendue : à un moment donné, littéralement, on ne se comprend plus, on ne s'entend plus. Le sens devient incertain. Loin d'interpréter comme nous le faisons quotidiennement, sans y songer ou presque, tout à coup, nous ne sommes plus assurés de nos grilles de lecture. Tandis que nous vivons d'ordinaire dans le régime de ce qui va sans dire, nous voici plongés avec l'événement dans le régime extraordinaire de ce qui ne sait plus se dire, ou du moins n'en est plus si sûr. » (Bensa, Fassin 2002). L'expérience de la transgression va malmener le monde tel qu'il leur apparaissait jusqu'alors et va nécessiter une remise en ordre par la création ou l'assimilation d'un nouvel ordre du monde. Cet événement est, selon moi, essentiel pour la poursuite de leur parcours, car c'est alors qu'une marge de jeu apparaît

La perception de déplaisir (peur à haute dose par exemple) ou certain manquement aux règles du jeu peuvent également bloquer l'émergence d'une sensation de satisfaction. Ce qui rend souvent cela tolérable ce sont les preuves d'attention de la part du partenaire et de bienveillance. L'essentiel reste de se sentir considéré, respecté, en somme d'exister pour l'autre. Aussi certains déplaisirs et « erreurs » sont également tolérés notamment lorsqu'ils sont justifiés par la logique du jeu, la recherche de satisfaction. Le respect des termes du jeu importe nécessairement car c'est une preuve de respect de l'autre.

À l'inverse, transgression évidente et non justifiée des règles du jeu n'est pas tolérée. Elle peut signer la fin d'une relation, voire générer un besoin de vengeance si la transgression débouche sur un déséquilibre la balance des satisfactions. Cependant, la perception de la transgression dépend grandement de la clarté du cadre de l'expérience. Or, comme nous l'avons vu, ce dernier est souvent flou et/ou peu explicite. Nous pouvons déjà présager que le fait de flouter le cadre, voire de le rendre invisible, peut s'avérer être une façon d'augmenter la dimension ludique de l'interaction sexuelle.

Par ailleurs, la pérennisation d'absence de satisfaction et de déplaisirs (non justifiés) est clairement présentée comme une limite : d'après les informateurs, cela ne doit pas être toléré hormis si cela est choisi et que la personne en perçoit des gains⁵⁸⁶. La pratique est pensée comme une façon d'expérimenter sa liberté, ce qui implique de se préoccuper tout particulièrement de sa propre satisfaction. D'où l'importance de cet équilibre dans les échanges de satisfaction : il s'agit de ne jamais s'oublier, sans pour autant oublier les désirs d'autrui.

L'attention portée à autrui, ses désirs, sa satisfaction est visiblement facilitée par le fait qu'ils puisent beaucoup dans les émotions d'autrui afin de trouver satisfaction, dans leur trouble, mais aussi et surtout dans leur satisfaction. Je présume que cela les incite sans doute à faire preuve d'une attention accrue envers le partenaire.

Leur satisfaction personnelle étant souvent amplifiée par celle d'autrui, ils n'ont que peu d'intérêt pour le sadisme, entendu comme un désir de faire souffrir l'autre. Ils peuvent pourtant s'adonner à des gestes et des propos communément reconnus comme

⁵⁸⁶ Si cela est choisi, que la personne trouve d'autres formes de compensation, des gains, cela est tolérable, mais sort du cadre de la sexualité telle qu'ils la conçoivent.

« violents » (insultes, coups, etc.) mais ce qui est recherché c'est la génération de satisfactions et non de violence. En somme, la satisfaction n'est pas recherchée dans le sadisme, ce qui n'empêche pas, pour autant, de mettre en scène le sadisme. L'auto-attribution de l'étiquette de « sadique » par certains informateurs est avant tout le moyen de rappeler la primauté de la liberté individuelle (notamment sur les « bonnes mœurs »). C'est sans doute aussi une façon de ré-érotiser le jeu en ravivant le mythe de la pathologie et de creuser l'écart avec les pairs qui eux, sont de plus en plus frileux à l'idée d'employer le verbiage psychiatrique.

Chapitre II/ parvenir à des expériences éthiques et satisfaisantes : entre mise en scène *wild* et méthodes préventives

Maintenant que l'éthique du groupe d'informateurs, en matière de jeux sexuels, est tracée, il s'agit de cerner comment ils la mettent en application : comment tentent-ils de réaliser un échange équilibré de satisfactions ou, au minimum, comment creusent-ils un écart suffisant avec les personnages typiques de l'abus ?

Je vais donc présenter les méthodes développées, employées par les informateurs afin de parvenir à des expériences parfois réussies, dans le sens où ils sont parvenus à se tenir à leur éthique. Nous allons de fait étudier des expériences sources de satisfaction (pour les deux partenaires) ou, au moins, considérées comme tolérables. Il ne sera pas question d'un protocole fait d'un enchaînement logique d'étapes, mais d'un ensemble de méthodes qui se complètent. Ces méthodes peuvent s'étendre sur une grande partie de l'interaction ou sont répétées au besoin. Ainsi plusieurs méthodes peuvent être opérées simultanément, mais je vais tâcher de les dissocier pour mettre en valeur le travail préventif et l'attention portée à l'échange de satisfaction dont les informateurs font état.

Dans un premier temps, je montrerai comment ils opèrent dans le cadre sécurisant des soirées spécialisées, semi-publiques. Puis, dans un second temps, nous porterons le regard sur les méthodes employées lorsqu'il s'agit de situation d'initiation, lors de soirées privées.

Concernant les méthodes, employées en soirées spécialisées, je vais user de mes observations effectuées en soirées BDSM*/*fetish**, des expériences rapportées par les informateurs ainsi que de ce qui a déjà été écrit en sciences sociales à propos de la sélection et de la négociation tacite d'interactions sexuelles dans les milieux BD/SM* et/ou gay en France, mais aussi à l'étranger (principalement États-Unis). Nous verrons

comment les soirées, boîtes, sites internet permettent de sélectionner des partenaires et de négocier l'interaction de façon tacite, dans l'optique à la fois de limiter les déplaisirs et de favoriser des expériences satisfaisantes pour tous les participants⁵⁸⁷.

La différence entre soirées privées et soirées semi-publiques repose principalement sur le mode de sélection des personnes présentes. Dans les soirées privées, les individus en présence ont tous été personnellement invités. Ils ont été sélectionnés stratégiquement, en vue de réaliser une fantaisie précise. Il n'est pas question de plusieurs jeux menés en parallèle, mais d'un seul jeu qui implique la totalité des convives. Tandis que, dans les soirées semi-publiques les individus ont eu vent de l'évènement, ont accepté de se soumettre aux conditions d'accès (*dress code**, parrainage, signature de charte, paiement, etc.), et sur place, ils peuvent jouer ou non, créer leur propre jeu.

Notons que les fantaisies opérées en soirées privées ne pourraient être réalisées en soirées semi-publiques soit parce qu'elles impliquent la maîtrise d'un grand nombre de variables (telles que la musique, l'heure d'arrivée des participants, etc. ce qui n'est pas possible en soirées semi-publiques), soit parce que les règles en vigueur dans les soirées semi-publiques ne permettent pas le type d'interaction visé. C'est pour cela qu'un espace-temps à part (avec ses propres règles) est créé, justement pour la rendre possible.

Cette seconde situation nous intéressera tout particulièrement, car elle pose le souci de l'implicite : est-il encore possible en dehors d'un espace-temps pré-codé ? Y a-t-il un cadre à ces activités ? Si oui est-il suffisamment explicite pour les nouveaux participants ? En outre, la situation d'initiation pose la question de l'écart de connaissance entre les partenaires : comment compenser cet écart de connaissance et donc de pouvoir, notamment dans la négociation ?

⁵⁸⁷ Cela ne signifie pas que toutes les interactions opérées dans les structures spécialisées se déroulent toujours bien.

1/ Application de l'éthique en soirées semi-publiques : trop facile...

A/ Un cadre

Pour débiter, notons que, bien que les politiques (souvent dites, en référence aux règles de la Cour de France, « étiquette ») diffèrent en fonction des structures selon le choix des organisateurs/trices⁵⁸⁸, la plupart d'entre elles sont toutefois cadrées de sorte à promouvoir le respect de l'autre ainsi que des pratiques « consensuelles »⁵⁸⁹. La plupart des études portant sur les communautés⁵⁹⁰ BD/SM* prennent soin de rappeler que ces relations doivent être « consensuelles » / « consenties »⁵⁹¹ (ce qui suppose négociation) pour être considérées comme du BD/SM*, et non du sadisme, du jeu et non de la violence.

Charles Moser rapporte que l'accès à certaines soirées peut être conditionné à la signature d'une charte⁵⁹², ou du parrainage⁵⁹³ (Moser 1998). Il évoque également la présence de « *dungeon masters/mistresses* » dont la fonction est de veiller au bon déroulement des jeux (ibid.). Cela fait écho à la fonction endossée par Hugo durant les *Latex Addict* : il se donne pour tâche de vérifier que « tout le monde passe une bonne soirée ». Moser précise également que certaines soirées n'ont pas de limitations officielles en matière de jeux, mais elles restent attachées à l'« étiquette », autrement dit

⁵⁸⁸ Chose rapportée par Ilo et Hugo, mais également relevée par Moser (1998).

⁵⁸⁹ J'utilise ce terme pour le moment, car je n'ai pas encore opéré la comparaison avec le concept de consentement.

⁵⁹⁰ Je mets le pluriel, car comme présenté en première partie, je présume qu'il existe une multitude de façons de penser et pratiquer le BD/SM*.

⁵⁹¹ Poutrain et Newmahr parlent de pratiques consensuelles (Poutrain 2003, Newmahr 2010/a), Czuser de pratique « consentie par les deux parties » (Czuser 2017). Gayle Rubin parle également de sexualité « consensuelle » et pose une critique de la notion de consentement que nous verrons plus en détail par la suite.

⁵⁹² Expérience que Berlin Tintin rapporte à propos d'une soirée *bareback** aux États-Unis (Rémès 2003).

⁵⁹³ Pierre a expérimenté cette procédure afin d'accéder à une soirée en France. Il précise qu'elle est fondée sur un modèle à l'Américaine. Il explique que les parrains et marraines attestent du bon comportement de leur ami. Il s'agit de sélectionner les participants en vue de garantir une « bonne soirée ». Cette sélection peut également être opérée directement par l'organisateur, comme l'expose Gayle Rubin sur la base de l'exemple des Catacombes (Rubin 2010).

à des normes comportementales définies par les organisateurs⁵⁹⁴. Ces espaces sont donc cadrés et surveillés par les organisateurs, offrant ainsi un lieu propice à l'expérimentation de ce qui n'est pas réalisable au quotidien. Entrons maintenant dans le détail, concernant le choix du partenaire et la négociation du jeu dans ce cadre.

B/ Une sélection silencieuse

La particularité première de ces structures spécialisées est d'offrir une grande marge d'expression aux individus afin de manifester de façon plus ou moins explicite leurs goûts sexuels, leurs fantasmes à travers le choix des soirées fréquentées, la façon dont ils s'habillent et se comportent. C'est là un atout majeur pour générer une interaction « magique » (comme ils disent) : il suffit d'observer le contexte et l'autre (ou son « profil » s'il s'agit d'un site internet), pour formuler des hypothèses relativement fines quant aux chances de concordances des désirs. Il n'est pas forcément besoin de parler ou de négocier.

Les sites internet spécialisés sur les jeux BD/SM*, par exemple, vont proposer au nouvel adhérent de choisir son genre (*male, female, non-binary, genderqueer, transgender, intersex, etc.*), mais aussi son orientation sexuelle (exemple : *straight, heteroflexible, bisexual, gay, pansexual, fluctuating/evolving, etc.*) et rôle (exemple : *dominant, switch, slave, sadist, kinkster, daddy, sensualist, doll, slut, etc.*)⁵⁹⁵. L'adhérent, par le biais du site, fait part d'informations non négligeables, permettant à ceux qui consultent son profil de présumer d'une potentielle concordance sexuelle. Par ailleurs, les sites proposent de choisir un pseudonyme, d'ajouter une photo de profil, d'écrire une présentation de soi ou une présentation de ce que l'individu recherche sur ce site. Cela représente un large espace d'expression, dont l'individu peut se saisir pour préciser encore davantage ses goûts.

⁵⁹⁴ L'étiquette comprend notamment des normes de respect des jeux d'autrui. Hugo m'a expliqué par exemple qu'il était nécessaire en soirée de demander l'accord des joueurs avant d'intégrer un jeu en cours et surtout de ne pas négocier un refus.

⁵⁹⁵ Je prends ici appui sur le site le plus employé par les informateurs qu'est Fetlife : https://fetlife.com/signup_step_profile (dernière consultation le 18 mai 2018).

Gala Fur explique dans *Les soirées de Gala* (Fur 2003), alors qu'elle recherche un homme de ménage, qu'elle prête beaucoup d'attention aux pseudonymes des membres du site :

Les pseudonymes choisis par les postulants me donnaient de précieuses indications. Le chiffon aurait pu tomber des mains de *Violoniste* ou de *Talons aiguilles*, aussi avais-je accordé la préférence à *The Servant, Domestique, Bon élève, Laquais, Soubrette* ou *Mercenaire*⁵⁹⁶. (ibid. : 50)

Elle fait le choix d'éliminer « *Bouche-cendrier* et *Bon chien* », « refusant de m'adonner au tabac à seule fin que mon cendrier ambulant puisse mâchonner quelques mégots, ou de distribuer des sucres tous les quarts d'heure au toutou à deux pattes pour qu'il fasse le beau. » (ibid.). Son propre pseudonyme « Gala Fur » laisse deviner, à une personne quelque peu informée de la diversité des goûts sexuels (ce qui est désormais mon cas) et anglophone, que la dame est amatrice de fourrure. Les pseudonymes donnent la couleur, marquent une ou plusieurs tendances pouvant aider à la projection.

Concernant les espaces de sociabilité et notamment de promiscuité sexuelle spécialisés, le fait même de se retrouver dans telle ou telle soirée peut laisser présager une chance d'entente sur le plan sexuel (cela vaut également pour les sites internet). Par exemple, en se rendant en soirée *bareback**, l'individu laisse entendre aux autres personnes en présence qu'il est intéressé, tout comme elles, par des relations sexuelles « *no capote* » et qu'il est potentiellement prêt à s'y risquer. Rencontrer un partenaire dans un milieu spécialisé précis permet également de supposer que l'individu a potentiellement une base théorique et/ou pratique concernant ces activités ou, au minima une curiosité, une envie d'en savoir plus⁵⁹⁷. Il y a alors des chances qu'il accepte les propositions qui s'inscrivent dans la logique de la soirée.

⁵⁹⁶ En italique dans le livre.

⁵⁹⁷ Du moins si la personne s'y rend seule ou éventuellement entre amis. Il me semble important de préciser que ceux qui s'y rendent en couple peuvent être incités par un partenaire partisan de ces jeux, et accepter de s'y rendre sans plus d'intérêt que celui de plaire à l'être aimé ou de favoriser la survie du couple. Welzer-Lang alerte sur l'impact du conjoint dans la participation à des jeux sexuels, à travers son article sur l'échangisme et la domination masculine : Welzer-Lang, D. 2001/1. L'échangisme : une multisexualité commerciale a forte domination masculine. *Sociétés contemporaines*, n°41-42, p. 111-131. Cependant, je relève que la prise d'initiative pour aller en soirées *BDSM*/fetish** n'est pas toujours le fait de l'homme, comme j'ai pu le constater sur le terrain.

Conséquemment, le type de soirée est un des premiers indices perçu concernant les goûts des personnes en présence. Les artefacts avec lesquels les individus se présentent en soirée, leur positionnement dans l'espace, ainsi que les comportements vont permettre d'en apprendre davantage.

Comme l'ont relevé Michael Pollak (1982), G. W. Levi Kamel (1980) et Charles Moser (1998), certains artefacts et/ou la façon de les porter sont codés⁵⁹⁸. Pollack et Kamel évoquent l'usage de mouchoirs de couleur, une façon particulière de porter ses clés à la poche de son pantalon dans le milieu gay étudié⁵⁹⁹. Cela permet d'indiquer respectivement les goûts pour les pratiques et les postures concernant la pénétration ou le jeu D/S*. Moser, quant à lui, témoigne d'usage de rubans de couleurs noués aux colliers des soumis/e/s⁶⁰⁰ dans les soirées SM*, signifiant les libertés et contraintes de la personne qui le porte. Plus globalement les tenues et accessoires peuvent suggérer une posture de dominant (détention d'une cravache par exemple) ou de soumis (collier de chien autour du cou) ainsi qu'un goût pour certains jeux, car via ces objets la personne se fait personnage et induit ainsi le jeu, un imaginaire qui fera office de cadre. Par exemple, une personne déguisée en cheval grâce à une tenue de latex, comme j'ai pu en observer lors de *La nuit Démonia*, laisse présager d'un goût pour le *petplay*, ainsi que pour le latex (comme matière fétiche).

Le comportement peut venir renforcer l'expression d'une posture, d'un rôle, d'un goût en matière de jeu⁶⁰¹. Les soumis/es, par exemple, sont régulièrement assis/es au sol, à ce

⁵⁹⁸ Chose qui n'est de loin pas propre aux milieux spécialisés. En effet, Bruno Latour a démontré que la plupart des objets étaient socialement codés, empreints de symboles, de sorte que cela facilite les interactions. Il présente les objets comme des « actants », des « médiateurs » des interactions sociales, qui ont permis notamment de passer « d'une vie sociale complexe à une vie sociale compliquée » (Latour 1994 : 46)

⁵⁹⁹ Concernant Kamel, il s'agit plus précisément d'une population qu'il nomme « *leathermen* », autrement dit des hommes recherchant des interactions de type SM* avec d'autres hommes, et qui ont un goût affirmé pour une certaine performance de la masculinité et pour le cuir (Kamel 1980).

⁶⁰⁰ Barthes relève également l'usage de vêtements codés dans les orgies sadiennes : des « rubans, couleurs guirlandes » permettent de signaler les classes « d'âges », « de fonction », « d'initiation » ou « de propriété ». Il ajoute que le vêtement peut être « réglé en fonction de sa théâtralité » (Barthes 1970 : 26) Cela est intéressant à souligner étant donné que Sade a beaucoup inspiré (et inspire toujours) les jeux SM*. Toutefois, je rappelle qu'il n'y a pas lieu de confondre les actes sadiques du Marquis avec les jeux ici présentés : dans le premier cas, il est question de violence, dans le second, théoriquement, non.

⁶⁰¹ Je relève d'ailleurs, à partir de mon expérience en soirée, que le comportement est parfois essentiel à une juste lecture de la posture de l'autre (dominant/soumis/autre) car il est parfois difficile de distinguer les soumises des dominantes, car toutes deux sont souvent habillées de façon sexy (lingerie ou autre tenue qui laisse apparaître les formes ou parfois des zones de peau). La différence entre un homme soumis et un homme dominant est généralement mieux marquée. En outre, le fait d'amener du matériel de domination

que j'ai pu en observer. Parfois, les personnes en posture de soumission sont également tenues en laisse, ce qui permet de marquer les rôles de chacun. En outre, comme l'induit la logique des jeux D/S*, les personnes soumises agissent principalement sur demande, par obéissance aux ordres d'un dominant (principalement dans les temps forts).

L'espace en lui-même est également codé. Mendès-Leite et Proth nous rapportent les concepts de « zones chaudes » et « froides » tirés d'une étude suédoise menée par Henriksson et Månsson dans les cinémas investis par les hommes en vue de s'adonner à une sexualité anonyme (Mendès-Leite, Proth 1996). Le positionnement de l'individu dans l'espace se fait alors significatif de ses intentions. S'il se trouve dans une zone considérée « chaude » c'est qu'il souhaite potentiellement une expérience sexuelle ; au contraire s'il est en « zone froide » c'est qu'il ne désire pas d'interaction sexuelle, ou alors qu'il souhaite se cantonner au voyeurisme⁶⁰². Rubin fait le même constat dans les catacombes : il y a un espace de sociabilité (pour discuter, draguer)⁶⁰³ et un espace de jeu où il faut alors laisser place au silence, ou plutôt aux bruits des jeux : murmures, râles, claquements de fouets ou de mains sur la peau rougie, etc. (Rubin 2010).

Les espaces dans les soirées BDSM*/*fetish** auxquelles j'ai participé sont également codés. J'ai retrouvé une division de l'espace en « zone froide » ou plutôt « tiède » (car quelques jeux peuvent de temps à autre avoir lieu) et en « zones chaudes ». La zone tiède englobe le rez-de-chaussée où se situent le *dancefloor* et le bar. Il s'agit d'une zone d'échange (conversations amicales/drague), de danse, de spectacle et de consommation de boissons. Les niveaux supérieurs et inférieurs sont les « zones

(outils divers tels que fouet, menottes, cordes, etc.) n'est pas forcément le signe distinctif d'un dominant, car comme j'ai pu le constater, certain/e/s soumis/es viennent avec leur propre matériel. Sans doute ramènent-ils leur propre matériel afin de suggérer des jeux qui leur plaisent, ou encore pour des questions d'hygiène et de sécurité sanitaire (c'est un principe de prévention souvent promu dans les brochures mises à disposition dans les magasins ou associations du milieu sensibles à la prévention des IST). Lire le costume est donc parfois insuffisant à la formulation d'une hypothèse solide, d'où l'importance de continuer à glaner des indices.

⁶⁰² De ce que j'en ai observé en soirée, aucune obligation n'est faite de se prêter à un quelconque rapprochement physique (se prêter au voyeurisme est toutefois incontournable), et il est tout à fait possible de passer la soirée à observer, comme je l'ai fait. Humphrey relève également cette possibilité de ne pas participer physiquement aux activités, en prenant toutefois la posture de poireaux, autrement dit de personne qui mate, surveille les arrivées ou attend quelqu'un en particulier (Humphrey 2007).

⁶⁰³ Chose corroborée par Moser, à travers sa description des soirées SM* qui insiste par ailleurs sur l'importance de parler avant de passer aux jeux, notamment lorsque les partenaires ne se connaissent pas, histoire de fixer des limites et convenir d'un *safeword** (Moser 1998).

chaudes »⁶⁰⁴. L'étage est aménagé de lits, alcôves et autres matériels comme par exemple un *glory hole**. La pièce du sous-sol, que l'on m'a présentée comme un espace « donjon », dispose de matériel à caractère SM* comme une croix de saint André, un chevalet et un *slings**. C'est prioritairement dans ces deux espaces que les interactions sexuelles se déroulent, bien que des jeux de dominations *soft* (adoration des pieds par exemple) s'exposent parfois sur le *dancefloor*, surtout en fin de soirée. La seule « zone froide », à proprement parler, se situe derrière la porte des toilettes : il est clairement explicité par une affiche que l'espace n'est pas fait pour les jeux.

Les échanges verbaux sont possibles, puisqu'il s'agit d'une « boîte échangeuse », autrement dit lieu spécialisé officiel et semi-public (contrairement aux pissotières où le silence était une mesure de sécurité nécessaire). Cependant, j'ai constaté que des interactions sexuelles peuvent se conclure très rapidement, sur la base de quelques regards seulement et d'un « on va en haut/en bas ? »⁶⁰⁵ qui en dit souvent long sur les intentions. Pour les habitués, il est facile de deviner la tendance du jeu selon qu'on leur propose de monter ou que de descendre dans le bâtiment : en haut, il est plutôt question de jeux tournant autour de l'univers de l'échangisme (sexualité génitale, caresses, voyeurisme/exhibitionnisme) tandis qu'au sous-sol, il est plutôt question de jeux SM*. Il n'est donc pas nécessaire d'en dire plus.

Ainsi, les soirées permettent à la fois, de favoriser la rencontre de personnes volontaires, curieuses, voire aguerries en matière de jeu, et de faciliter le choix d'un partenaire avec qui la concordance des fantaisies pourrait être au rendez-vous par l'analyse de la présentation de soi (profil internet, port d'artefacts, postures dans l'espace et comportements). Ces caractéristiques permettent d'asseoir un personnage, et, par là même, de suggérer un certain type de jeu. Cela permet de communiquer sans avoir à verbaliser, de donner des indications à autrui afin qu'il puisse opérer une sélection en fonction des univers fantaisistes qui favorisent les chances d'un échange équilibré de satisfactions.

⁶⁰⁴ Il est également possible d'y monter avec son verre et de discuter, d'après ce que j'ai pu constater, mais généralement les personnes se font relativement discrètes pour ne pas gêner les jeux en cours.

⁶⁰⁵ Il faut préciser que ces interactions ont peut-être été préparées avant la soirée. En effet, Hugo m'a expliqué qu'il était fréquent que les personnes qui se rendent à une même soirée se contactent en amont, se donnent rendez-vous et ont déjà décidé d'une partie de l'interaction à venir.

C/ Conversation et négociation masquée

La manifestation d'un intérêt pour autrui peut également se faire dans le silence, car comme me l'a expliqué Hugo, avant de nous rendre en soirée : les regards disent beaucoup. L'observation d'autrui est d'ailleurs l'une des principales interactions en ces lieux. On regarde l'autre, parce qu'il a orné son corps, parce que son accoutrement pique la curiosité, parce qu'il s'adonne à des jeux sous nos yeux... mais aussi, comme je viens de le souligner, pour récolter des informations sur ce dernier. Ainsi lorsque je marchais dans le club qui accueillait *La nuit Démonia*, les hommes et les femmes que je croisais me regardaient des pieds à la tête et je faisais de même. Souvent, nos regards s'accrochaient, un sourire pouvait ponctuer ce moment, mais je détournais vite le regard, car le maintenir équivaut à marquer un intérêt, faire un premier pas vers les jeux en somme.

Malgré ces facilités, j'ai pu constater que la tentative de séduction et la négociation d'un jeu pouvaient donner lieu à un échange verbal plus ou moins long. C'est ainsi que nous avons procédé, moi et un homme déguisé en chatte⁶⁰⁶, pour négocier notre interaction. Notons que c'est moi troisième soirée et que je commence à comprendre le fonctionnement des interactions en ces lieux. Nous étions encore peu nombreux dans la boîte et nous faisons un petit tour du propriétaire avec quelques connaissances d'Ilo et Hugo. La « chatte » nous a suivis. Voici un passage tiré de mon carnet de terrain expliquant le jeu de séduction, de négociation qui a eu lieu entre lui et moi durant cette promenade :

Une fois dans l'espace donjon la jeune femme qui nous suit demande à quoi sert la table ronde en cuir disposée au centre de la pièce. La chatte à poils plastiques répond qu'il s'agit d'une table pour sévices divers, qu'elle a déjà été attachée là, et d'ailleurs aussi là-bas (il désigne la croix de saint Andrée). Je l'observe, elle a des manières efféminées, surtout dans sa voix, j'aime assez. Je ne sais pas quel âge elle a, mais je lui donne facilement dans la quarantaine, voire plus. Je me penche sur la table, l'observe et me baisse pour voir comment elle est faite en dessous. « Il n'y a aucune attache, c'est dommage » dis-je avec malice. À partir

⁶⁰⁶ Féminisé par le port de bas, mini-jupe, d'un soutien-gorge ainsi que d'une perruque blonde en plastique et affublée d'un masque de chat et de moustaches dessinées au crayon.

donjon est accessible. Alors qu'elle me parle je m'aperçois que son masque de chatte est un peu de traviole. Je l'interromps, saisit le masque et le repositionne doucement en ponctuant d'un « voilà qui est mieux ! » Elle me remercie et me demande si ses moustaches lui vont bien, si elles sont bien faites... Je trouve ce petit côté « précieuse » décidément adorable et lui confirme qu'elle est « toute belle ». Une fois en bas, je me défais de l'animal pour aller me chercher une seconde bière... elle me laisse m'en aller en me disant « à tout à l'heure ».

Ma bière en main, je rejoins le petit gang de jeunes novices. Nous devisons un peu. Je vois la chatte à jupette guetter non loin. On se sourit. Nous nous rejoignons. Elle me dit : « On descend ? » Je réponds : « Allez ! » Elle me tend sa laisse, je m'en saisie. Je n'avais même pas vu qu'elle avait cette laisse, décidément elle est garnie ! C'est un peu le *mister gadget* du SM* !

Nous retrouvons ici l'usage d'un double discours comme celui relevé par Kamel dans sa description des précautions prises par les « *leatherman* » avant de s'adonner aux jeux (Kamel 1980). Il explique que les individus vont converser, évoquer des expériences passées et, ce faisant, discrètement marquer leurs limites et goûts, tout en préservant l'aspect érotique du jeu : car sous la discussion *a priori* banale, presque de convenance, les contours du jeu se dessinent pour chacun. Il en va de même ici, malgré quelques propos trop explicites à mon goût, qui ont gâché le suspens. Il y a un effort notable, commun, de dissimuler la négociation. C'est comme si toute notre conversation avait une double lecture : sous l'échange relativement léger, nous sommes en train de nous présenter, de nous estimer, de négocier.

Avec le recul, je m'aperçois que la promenade dans la boîte était une l'opportunité rêvée pour amener les individus à converser à propos de leur expérience, car les artefacts invitent à la conversation et révèlent les individus, leurs connaissances, leurs goûts. En observant les installations en présence, en les prenant comme support de conversation, certains montraient leur manque d'expérience (comme la jeune femme mentionnée au début), et d'autres leurs expériences (comme moi et la chatte aux poils plastiques). Percevant des goûts communs et une certaine attraction mutuelle (manifestée par le maintien d'une certaine proximité physique et de la conversation), une négociation s'est entamée, l'air de rien, entre moi et la « chatte ». Durant cette

conversation je continue de découvrir son personnage en lisant les artefacts dont il s'est garni. Une fois de plus, les artefacts se font outils particulièrement aidants. Ils servent de support pour cette double conversation et, dans certains cas, parlent même à notre place (grâce aux us et coutumes qu'ils évoquent).

Ayant déjà rencontré mon panel d'informateurs et observé deux soirées de ce type, j'étais en capacité de puiser dans les connaissances accumulées pour comprendre les comportements d'autrui, performer un rôle cohérent (celui de dominant), et orienter ainsi le jeu. Par exemple, en le menaçant de l'enfermer dans la cage je cherchais déjà à lui faire comprendre que je briguais plutôt le rôle de dominant⁶⁰⁷. Lui, par ses récits concernant les lieux, les outils environnants, et ceux qu'il porte sur lui, se montre comme un soumis aguerris, capable d'endurer la douleur et, de ce fait, le parfait partenaire pour une dominante en herbe. Je devinais qu'il saurait me diriger, oserait me freiner au besoin, et surtout qu'il saurait endurer sans aucune difficulté la pression de mes petites pinces à linge et mes gestes gauches étant donné qu'il se présente comme amateur de jeux bien plus complexes et douloureux.

Cependant, sa proposition de me laisser jouer avec ses aiguilles a quelque peu cassé le jeu. Le projet était alors explicité, le suspens tué. Toutefois, cela présentait l'avantage de marquer clairement qu'il m'accordait de disposer de lui le temps d'un jeu, même dangereux. J'ai eu conscience de faire un pas supplémentaire vers lui en repositionnant son masque. Je marquais ainsi que le contact physique était possible et, symboliquement, une envie de le redresser. En m'engageant avec lui « en bas » je donnais à mon tour mon accord pour jouer. En me tendant sa laisse, il me confirmait que j'aurais le pouvoir durant ce jeu.

Ainsi la majeure partie de la négociation s'est déroulée de façon souterraine, cachée sous une discussion portée sur et par les artefacts et les expériences respectives. Nous savions, une fois la promenade achevée, qu'un jeu était possible, et de quel type de jeu il pouvait s'agir et les rôles de chacun, mais c'est tout. Le reste était encore flou. Le déroulement des opérations, les outils employés, les limites du possible, tout cela n'étaient pas réellement fixé. J'avais seulement rejeté l'usage des aiguilles,

⁶⁰⁷ J'ai choisi ce rôle stratégiquement, car cela me donnait plus de chance de diriger les opérations et, de ce fait, de choisir les actes qui vont suivre, la dynamique, éloignant la situation de ce que je vis dans mon intimité, toujours en vue de me protéger.

potentiellement au profit de mes pinces à linge bien moins invasives. Je savais également, suite à cet échange, que l'atmosphère de notre jeu serait sûrement légère, quasi burlesque. C'est ce qui m'a poussé à m'intéresser à lui, car je ne me suis jamais senti l'âme d'une maîtresse sévère, impératrice froide et directive, mais plutôt d'une gamine délurée prenant un malin plaisir à tourmenter poupées et animaux en son genre.

Plein de points restent à définir. De ce fait, la négociation ne s'arrête en rien au moment où nous gagnons le donjon. Elle se poursuit tout au long du jeu, majoritairement de façon masquée, par des propos joués en cohérence avec nos rôles. Il nous est également arrivé de négocier de façon plus explicite comme en atteste ce résumé de notre expérience tiré du journal de terrain :

Elle est couchée sur la table. Je dispose mes premières pinces sur ses testicules ! J'en place quatre à distance raisonnable. La chatte m'encourage : « Amusez-vous ! » Comme si elle avait peur que je la manipule avec trop de précautions. Je n'ai aucun dégoût à toucher son scrotum. Je ne sais pas pourquoi, mais ça me semble facile. J'oublie progressivement l'odeur qui en émane en me concentrant sur ce que je fais, ce que je ressens... Je m'amuse à faire cela, mais n'y prends pas de plaisir érotique à proprement parler, c'est plus un plaisir de gamin qui joue aux Legos®... comme quand on tente de construire la tour la plus haute possible, tout en sachant pertinemment qu'elle va bientôt s'écrouler. J'entends la chatte lascive faire un petit « hum ! » à chaque pince posée comme si cela lui faisait mal, bien que sans conviction. Je m'arrête et l'interpelle « Tu fais ces petits bruits pour me faire plaisir hein ? » Sous-entendu : « Tu te fous de moi, ça ne fait pas mal, pas à un grand soumis-chatte comme toi ! » Elle me répond « oui maîtresse ». C'était bien des miaulements de complaisance. Je ris et la traite de salope. Elle sourit. Une fois mes quatre pinces à linge posées je décide de passer à une autre zone érogène et lui demande si je peux lui « ôter ses seins » (autrement dit tout l'attirail qui empêche l'accès à ses tétons). Elle acquiesce de la tête. Elle me demande au passage depuis quand je suis dominante, ce à quoi je réponds avec humour « depuis dix minutes ! » Cette question brise un peu l'ambiance... J'ai l'impression qu'elle fait la conversation par ennui, sentiment renforcé par le fait qu'elle est couchée, les bras croisés sous sa tête, comme si

elle était en train de prendre le soleil sur un transat. J'ai alors une forte envie de lui faire mal, juste qu'un peu, juste pour lui montrer qu'on n'est pas au Club Med ici. J'applique les pinces à linges de façon symétrique sur le second téton. Elle continue à miauler comme une femme qui simulerait mal... Elle me provoque. (...) Je tente d'enlever les pinces du scrotum, d'abord rapidement pour limiter la douleur, mais la chatte ne bronche pas le moins du monde. Est-elle dépourvue de fibre nerveuse ? Alors je pousse le vice à ôter la pince en la tirant lentement, pour conserver la pression. Elle ne frémit même pas et me ressort son sempiternel « Hum ! ». Il m'agace l'animal. (...) Après avoir libéré sa langue de l'emprise de la pince je poursuis à nouveau le travail de ses seins en donnant des pichenettes dans les pinces et dit avec malice « Ça fait quoi quand je fais çaaaaa ?! » Eh bien, ça fait encore et toujours « Hum... ». Je lui demande, agacée : « Tu le fais exprès ? » Elle répond : « Oui maîtresse ! » « Salope ! » Les pinces à linge ne suffiront pas... Il me faut renforcer encore la sensibilité des zones que je travaille déjà et ne pas m'éparpiller. Renforcer, renforcer, mais comment ? Je regarde tout son attirail et retrouve la laisse qu'elle m'avait tendue tout à l'heure. Elle est composée d'une chaîne en métal et d'une anse en cuir souple. Bingo ! C'est risqué... Mais qui ne tente rien... J'ai droit de tenter. En plus si jamais je vais trop loin il pourra communiquer puisqu'il dispose à nouveau de sa langue. Mon objectif est le suivant : parvenir à fouetter avec le bout de la laisse (et le bout uniquement) les tétons de la chatte anesthésiée pour l'obliger à m'offrir un vrai gémissement. C'est sans doute ce qu'elle cherche d'ailleurs, à force de provocation... Suis-je en train de marcher dans son jeu ? (...) Je m'entraîne sur ses cuisses. Le bruit est vraiment plaisant. Elle tortille un peu... Peut-être qu'elle commence enfin à s'assouplir (...) Estimant que je me suis assez entraînée je tente alors l'objectif final qui est de lui claquer les tétons pour le faire miauler une bonne fois pour toutes. Je me lance et... Victoire ! La boucle de cuir s'abat pile à côté des pinces, une fois, deux fois, trois fois, quatre... La chatte se tortille, pince les lèvres, gémit et me dit enfin « Doucement... ». Voilà donc la limite. (...) Je lui dis que c'est terminé. Elle tente de relancer le jeu en m'invitant à me saisir des « pinces à couilles » qui pendouillent à sa jupe, ou de tel ou tel outil de torture. Je lui dis que j'ai eu ma

dose et que je ne me sens pas d'utiliser ces outils que je ne connais pas bien. J'ajoute qu'il trouvera sans doute quelqu'un d'autre pour jouer à cela avec lui dans la soirée. Elle se relève de la table de torture, nous nous sourions et nous prenons dans les bras quelques instants avant de nous en retourner chacun de notre côté.

Une fois dans le donjon j'avais la main, c'était à moi de mener le jeu où je le désirais. Je partais donc sur ce que j'avais décidé avant de venir⁶⁰⁸ et progressait tout en observant les réactions de mon partenaire. Pour vérifier que les sensations infligées étaient bel et bien trop légères pour lui, je lui demande s'il gémit pour me flatter, ce qu'il confirme d'un « oui maîtresse ». Nos propos sont joués de sorte à maintenir/confirmer nos rôles respectifs, tout en communiquant sur le champ d'action qui m'était dévolu.

J'étais étonnée qu'elle me demande de façon si directe depuis combien de temps j'étais dominatrice*, car cela brisait un peu la dynamique du jeu. Selon moi ce propos n'avait rien à faire à ce moment-là. Il faut toutefois reconnaître que notre jeu SM* était des plus superficiels et frôlait la caricature. Nous ne performions pas une scène de domination sombre et inquiétante, mais une sorte de parodie, ce qui me convenait tout à fait puisque cela me permettait de me dire « Ce n'est qu'un jeu, ça ne compte pas » (contrairement à mes activités privées). Je n'avais pas l'impression de m'adonner à un jeu SM*, car il n'y avait pas de vrai jeu de pouvoir, pas de risque. C'est peut-être pour cela qu'elle s'est permis de poser une telle question. Toutefois, avec du recul, je me demande si cela ne faisait pas partie de sa conception du jeu : cherchait-il par ce biais à me provoquer, à m'enjoindre à aller plus loin⁶⁰⁹ ?

Même si mon engagement dans le jeu SM* était léger, je ne pouvais pas être légère dans mon attention vis-à-vis de la chatte : même dans la parodie, chaque acte peut avoir des conséquences. Ainsi, à chaque agissement j'observais les réactions corporelles de mon partenaire au fur et à mesure de mes actes. Notons qu'au moment où j'atteins une limite,

⁶⁰⁸ Désirant me prêter à une interaction pour expérimenter la négociation j'avais défini en amont ce que je pouvais faire ou non, toujours de sorte à respecter mon intimité. Les jeux de pince à linge me semblaient à la fois à ma portée d'un point de vue technique (car peu risqué) et suffisamment éloignés de mes activités personnelles pour que je ne me perde pas ou que je ne ressente pas de malaise.

⁶⁰⁹ Gala Fur parle souvent dans les ouvrages de soumis/es qui la provoquent, la poussent à bout, pour attirer l'attention ou obtenir un geste potentiellement douloureux. C'est son interprétation qui m'a poussée à formuler cette hypothèse.

la « chatte » ne parle plus sous couvert du jeu. Elle dit alors « doucement... » à voix basse. Ce propos se distingue des précédents par l'intonation qui n'avait plus rien de léger et provoquant. Mon partenaire est sorti de son personnage, quelques secondes, pour m'indiquer que je frôlais le hors-jeu. On peut, là encore, faire le lien avec les apports de Kamel concernant les pratiques des « *leathermen* » : pour stopper l'interaction, demander un temps de pause, les individus vont avoir un comportement ou un propos qui va ouvertement contrarier le jeu, par exemple regarder le partenaire dans les yeux lorsqu'il s'agit d'un soumis (Kamel 1980). Dans l'exemple présenté, le propos non joué marque la limite et le fait qu'il soit chuchoté, la volonté de ne pas afficher de façon trop explicite la négociation.

Le jeu n'étant pas entièrement déterminé, suite à la phase de séduction et de négociation, il est négocié sur le moment via des phrases jouées et parfois non jouées, aidant respectivement à nourrir le jeu en masquant la négociation sous la mise en scène et à marquer les limites du jeu. Le fait que tout n'est pas déterminé en amont permet par ailleurs à l'un des deux partenaires de se saisir pleinement de la posture de dominant, marquée par l'initiative et le choix, en apparence égoïste. Ce n'est qu'apparence car, riche des informations accumulées, il est possible de deviner les désirs de l'autre et de les prendre en compte. souhaitant aboutir à une expérience mutuellement satisfaisante, il était préférable de prendre en compte ces informations, de même que de tous les signaux verbaux et non verbaux qui ponctuent l'expérience. Ainsi l'observation de l'autre continue également d'être opérée tout au long de l'interaction (et parfois même après), de sorte à récolter des informations supplémentaires aidant à estimer les ressentis et stopper/réorienter au besoin les opérations.

Cet exemple montre que la verbalisation n'est pas toujours néfaste à l'érotisme de la scène (autrement dit sa dimension troublante), à condition qu'elle soit détournée, autrement dit que la conversation ne soit pas ouvertement jouée comme une négociation : à aucun moment je ne lui demande ce qu'il aimerait que je lui fasse, s'il a mal, si je vais trop loin. Mêmement, à aucun moment il ne me demande explicitement d'augmenter la douleur. Tout cela est dit, mais d'une autre façon. Étant en posture de domination, il me revient de comprendre, de deviner, avant d'agir, c'est là tout le jeu. En outre, la détermination d'un champ réduit des possibles ne brise pas tout suspens

dans la mesure où l'expérience n'est pas entièrement définie, qu'il reste du mystère quant aux objets choisis et à l'enchaînement des sévices. Tout l'art est dans le fait de dire sans dire, d'entretenir une conversation qui permet, discrètement, l'accumulation de données supplémentaires et la négociation de ce qu'il serait possible de faire si l'on joue ensemble.

Toutefois, cet exemple montre également que les personnes aguerries (même fraîchement) aux méthodes de conversation implicite, sont rapidement en capacité de savoir si la partie est gagnée ou non, autrement dit si l'autre est séduit et si un jeu aura lieu. Je l'ai su personnellement dès les premiers échanges, et je dois avouer que même si j'étais enthousiaste à l'idée de jouer, il n'y avait que peu de sensation de *challenge*, de tension érotique, car tout était bien trop convenu, sécurisé. Je n'étais pas troublée, mais c'était amusant de jouer aux Legos®.

Dans ce cas précis, les échanges, même joués, ne voilent que très légèrement la négociation. Le contexte a également brisé une part de suspens : je savais qu'il était là pour ça, je savais à quoi il avait potentiellement envie de jouer. C'était évident au point où, même s'il restait une part de suspens, d'aléa, j'avais du mal à me sentir emportée, à percevoir d'autres satisfactions que celle de la réponse à une curiosité. Tout était trop téléphoné, trop facile ? Un bon théâtre et une grande part de suspens sont nécessaires au jeu comme nous l'avons vu et il n'y a rien de pire que la négociation sécuritaire pour casser un *trip**.

D/ Se passer de toute verbalisation ?

Enfin, il est intéressant de préciser qu'il s'avère possible, dans l'absolu, d'opérer séduction, négociation et interaction sexuelle sans prononcer le moindre mot⁶¹⁰. Cela

⁶¹⁰ L'expérience rapportée par Mendès-Leite concernant les cinémas pornographiques, déjà évoquée plus haut, présente le même constat : « Au contraire de ce qu'il advient généralement lors de la drague hétérosexuelle, les principales formes de communication dans les cinémas étudiés par Henriksson et Månsson sont non-verbales. Ce sont les expressions faciales et le langage corporel qui sont utilisés la plupart du temps pour signifier les disponibilités et les désirs sexuels de chacun. Les auteurs n'ont perçu que très peu de mots échangés au cours de plusieurs centaines d'heures d'observation. D'ailleurs, les

pourrait s'avérer très arrangeant pour maintenir, ne serait-ce que symboliquement, un certain suspens susceptible d'érotiser davantage l'expérience. Humphrey parle d'une recherche de « consentement », permettant de s'adonner à des relations sexuelles entre hommes dans les pissotières publiques, opérée dans le silence le plus total. Tout se passe par le positionnement dans l'espace, les regards et les comportements à l'instar de ce que nous avons vu précédemment (Humphrey 2007). Il précise que l'érection « constitue pour le pointeur le moyen unique, invariable et essentiel de faire connaître son consentement. » (ibid. : 50). Tous ceux qui maîtrisent ces codes sont en mesure de négocier un acte sexuel en toute discrétion.

Cependant, il me semble important de préciser que si tout cela peut se dérouler dans le plus grand silence, visiblement sans malentendu, c'est bien parce qu'en ces circonstances précises le champ des possibles est largement limité et normé. En effet, il est le plus souvent question de fellation et, très rarement, de sodomie. Les variations des interactions menées dans ces pissotières semblent limitées à l'usage des mains, à la façon de performer la fellation⁶¹¹. Les habitués savent qu'il y a peu de chance/risque de s'adonner à une autre pratique, notamment parce que le contexte s'y prête mal : les pissotières n'étant pas destinées aux pratiques sexuelles, celles-ci sont par conséquent clandestines et punissables⁶¹². Il est nécessaire de pouvoir masquer/stopper l'infraction rapidement, d'où la préférence pour la fellation d'après Humphrey. Les individus rompus à ces jeux sont en capacité de se projeter avec un fort degré de précision dans les interactions sexuelles à venir. Dans ce contexte, la dimension aventureuse de l'acte ne repose pas sur l'incertitude concernant les pratiques auxquelles les individus vont s'adonner, mais principalement sur le risque de « se faire prendre la main dans le sac » pour ainsi dire.

Dans le contexte décrit ci-dessus, la projection quant aux jeux réalisables est moins précise. L'activité étant légale et ces espaces faits pour ce type de promiscuité sexuelle,

différentes stratégies de drague sont à l'origine de véritables chorégraphies utilisant des codes corporels qui ne sont pas toujours accessibles à un non-initié. » (Mendès-Leite 1996).

⁶¹¹ C'est quelque chose que je déduis des propos d'un de ces hommes, rapportés par Humphrey, qui met en avant l'importance de ce qu'on peut faire avec ses mains : « À côté des organes [génitaux] eux-mêmes, je pense que les mains constituent la partie la plus importante, même plus importante que la bouche pour embrasser. (...) Avec ses mains, on peut faire des choses fantastiques sur le corps des autres ». (Humphrey 2007 : 83).

⁶¹² Rappelons que l'homosexualité, à l'époque étudiée par Humphrey, était passible de poursuites.

le champ des possibles est conséquemment bien plus étendu. Toutefois, même si le champ des possibles en soirée est beaucoup plus vaste que dans les pissotières décrites par Humphrey, il reste possible de se faire une idée relativement précise de ce qui va se dérouler, grâce à toutes les informations disponibles : la politique des lieux (qui autorise ou interdit certaines pratiques), les thématiques des soirées (qui précisent parfois encore plus le champ des possibles), la tenue des partenaires (précision supplémentaire). En outre, en ces lieux une grosse part de la séduction est déjà opérée dans la mesure où les partenaires sont intéressés par ces pratiques et sans doute désireux de s'y adonner. Tout cela est rassurant, sécurisant. Cela permet de respecter l'éthique décrite précédemment. Cependant, cela peut s'avérer, pour certains, moins attractif que d'autres expériences moins prévisibles, plus risquées.

De plus, même s'il est possible d'innover, la plupart des jeux sont relativement connus, classiques (par exemple une séance de fouet ou de fessée). D'après mes observations, la variation se travaille plutôt dans les détails, la mise en scène des jeux, plus que dans le type de jeu en soi. Il faut préciser que plus les jeux sont connus par une large part de la population et codés, plus ils sont aisés à négocier discrètement. Ainsi, même si les fantaisies gay et BD/SM* sont particulièrement diversifiées, il reste possible de se faire une idée relativement précise de ce qui peut advenir ou non. S'il n'y a pas de certitude possible, il y a malgré tout possibilité de formuler des hypothèses particulièrement fines. Jouer en soirée spécialisée permet de laisser un peu de jeu (dans les deux sens du terme) tout en prévenant les déplaisirs et augmentant considérablement les chances d'un échange équilibré de satisfaction. Mais cela peut s'avérer insuffisamment érotique.

E/ Atouts et limites des soirées semi-publiques

J'ai évoqué en première partie ce qui incitait les informateurs à prendre congé des communautés et/ou à créer leurs propres soirées. Les soirées sont parfois estimées trop structurées, normalisées. Ces normes et coutumes qui permettent de pratiquer l'implicite

se font contraintes, impliquant perte du sentiment de liberté, notamment lorsque le moindre écart aux normes expose aux jugements des pairs.

La question qui se pose ici est celle de la marge de liberté et d'improvisation dans le cadre imposé. Certes, Czuser a exposé que l'improvisation était possible, qu'il était possible de jouer même avec le cadre (investir des objets non-BDSM* dans l'activité BDSM* par exemple, Czuser 2017). En outre, ce cadre s'avère particulièrement « protéiforme »⁶¹³ comme il le précise. Mais on reste, mine de rien, très proche de ce cadre. Le souci se pose dès lors que l'expérience s'éloigne trop des marqueurs de l'activité, surtout dans un milieu fortement contrôlé (certes pour une noble cause puisque les satisfactions peinent souvent à advenir dans un contexte trop stressant, peu sécurisé). L'improvisation est possible, dans certaines limites, or les personnes rencontrées sont très souvent en recherche de plus de liberté, et trouvent rarement ou seulement temporairement leur compte dans ce type de structures, d'autant plus que celles-ci ont tendance à se rigidifier avec le temps.⁶¹⁴

Pour d'autres informateurs, c'est le métissage du milieu qui pose souci. Cela complexifie la reconnaissance de partenaires potentiellement complémentaires, mais surtout cela implique la cohabitation de personnes aux goûts et mœurs divergentes, créant un climat peu propice pour certains jeux (voire la problématique que cela pose avec l'exemple de Gala présenté en première partie). Le métissage est un phénomène de plus en plus répandu, d'après les informateurs.

Rigaut avait déjà souligné le fait que les soirées BDSM*/*fetish** brassaient une grande variété de population et parle de « galaxie *Fetish* éclectique » :

⁶¹³ Le BD/SM* n'en reste pas moins lié à la question de l'exercice d'un pouvoir sur autrui, s'écarter de cela ou brouiller les rôles (dominant/soumis) peut alors contrecarrer la lecture et la fluidité et des interactions. Pierre, qui aime à se vêtir avec des artefacts appartenant aussi bien aux dominants qu'aux soumis et se permet de *switcher** durant un même jeu, sait qu'il peut ainsi poser des soucis de lecture aux autres participants (est-il dominant ? dominé ? travesti ?) et présume que cela pourrait l'exposer au jugement d'autrui. Sentant le rétrocontrôle, il préfère alors respecter les codes des soirées, bien que cela réduise son champ des possibles.

⁶¹⁴ On peut faire le lien ici avec les exemples de « communitas » évoqués par Turner qui, avec le temps, se structurent et perdent finalement de leur caractère « spontané », « immédiat ». De ce fait les « relations libres entre individus sont transformées en relations régies par des normes entre partenaires sociaux. » (Turner 1990 : 130). C'est alors le retour de la distinction, de ceux qui « en sont » et de « ceux qui n'en sont pas », dynamique qui vient remplacer l'expérience et la créativité.

Dans le maelström *Fetish* contemporain, ces déviances [le sadomasochisme et le fétichisme étudié/créé par la psychiatrie] sont invitées à fusionner avec une multitude de subcultures hétérogènes qui révèlent ici tout leur plasticité, au prix peut-être d'un brouillage de leurs identités propres : celles du Manga, celle du body art, celle du cyber-punk, ou bien encore celle du Rock industriel ou de la littérature gothique pour n'en citer que quelques-unes. L'univers des plaisirs hard participe désormais d'une configuration disparate d'esthétiques, de pratiques, de représentations et de savoirs. Il se caractérise par son aptitude en quelque sorte « post-moderne » à l'extériorisation et à la synthèse de formes culturelles jusque-là relativement étrangères les unes aux autres.» (Rigaut 2004 : 10-11)

Rappelons que, depuis peu, les milieux BD/SM* sont de plus en plus investis par les échangistes et les normos* curieux, ce qui augmente encore la mixité en soirées.

En outre, plusieurs informateurs m'ont rapporté que les soirées étaient de moins en moins nombreuses. Les lieux spécialisés ferment les uns après les autres (notamment suite au SIDA). L'âge d'or du SM* est passé, c'est ce que me confie Catherine :

J'ai vécu à New York des choses étonnantes à une époque où, tout ça était... vous venez trop tard ! C'était extraordinairement vivant, extraordinairement troublant. Dans les années 80-90 ça a commencé à décroître, fin des années 90 (...) quand je suis allée à New York en 2003 c'était déjà mort quoi. Et je sais que j'ai dit à mes ami(e)s « En France c'est encore vivant, profitez-en ça va disparaître ! Ça va s'étioler ! »

Gala ajoute que les lieux spécialisés SM* font face à une baisse de fréquentation et se voient contraints de diversifier leur offre, d'attirer une nouvelle clientèle dans l'espoir d'éviter la banqueroute. C'est le cas, selon elle, de *Cris et chuchotements* qui ouvre de plus en plus ses portes aux échangistes (toujours aussi nombreux pour leur part), générant une cohabitation de populations aux goûts et mœurs potentiellement différents.

Les soirées auxquelles j'ai participé témoignent également de ce mélange des genres, car même si le thème est ouvertement *fetish**, elles ont lieu dans une boîte échangiste. Là encore, c'est une question économique. Ilo et Hugo m'expliquent qu'organiser une

soirée revient très cher, car cela implique de louer un espace (ce qui est très cher, surtout sur Paris). Si la soirée ne « fonctionne pas », si la recette ne couvre pas le prix de la location, ils se voient contraints de compléter de leur poche. Dans ces conditions, pas étonnant qu'ils aient accepté la proposition de la boîte échangiste d'héberger leurs soirées (ce qui permet à la boîte d'augmenter son offre). Ils disposent ainsi d'un lieu fixe permettant la promiscuité sexuelle qui plus est propice aux jeux BDSM*/*fetish**, grâce aux dispositifs présents mais cela se fait au prix de la mixité.

Les habitués de la boîte échangiste se mêlent aux amateurs de latex. Ils se fondent dans le paysage car, pour participer à l'évènement, ils sont tenus de revêtir eux-mêmes une tenue *fetish**. Ils peuvent toutefois être repérés, à force d'une observation poussée. Ce qui me mettait personnellement la puce à l'oreille, c'était le fait qu'ils sont souvent en duo homme-femme et que leurs tenues font peu échos à des postures D/S* (sans parler des activités et jeux proposés qui sont particulièrement orientés sur la génitalité... on les retrouve donc à l'étage).

Entre tactiques de survie économique des structures spécialisées et popularisation des jeux BD/SM* le métissage se fait de plus en plus fréquent. Les échangistes et les pratiquants du BD/SM* se retrouvent dans un même espace avec aussi de plus en plus de normos* curieux, osant passer le cap de se rendre dans des lieux spécialisés⁶¹⁵. Cela pourrait théoriquement augmenter le champ des possibles, puisque la variété des populations amène à la variété des fantaisies mais, comme nous l'avons vu précédemment, cela produit souvent une gêne, notamment lorsque les individus désirent s'adonner à des jeux qui réclament un minimum de cadre et de conventions communes. Pour des personnes fortement spécialisées ou visant l'expérience d'une *fantaisie atypique*, trouver chaussure à son pied peut s'avérer beaucoup plus compliqué dans un tel contexte, car derrière une tenue en latex peut se cacher non pas un fétichiste*, mais un échangiste qui s'est vêtu de la sorte pour accéder à la soirée. Autrement dit un script difficile à anticiper pour tout individu n'ayant pas contribué à sa rédaction. En ressort également une tendance à privilégier ou au contraire interdire la génitalité. La réduction

⁶¹⁵ Des « nouveaux » désirent découvrir cet univers, il y en a toujours eu, il y a toujours une première fois et une nécessité d'observer, de s'acclimater. La différence depuis quelques années c'est que ces personnes sont de plus en plus nombreuses.

de l'offre en matière de soirée réduit également les chances de trouver l'espace de liberté le plus adapté à ses désirs du moment.

En outre, dans ces soirées les individus sont en droit de chercher à participer aux activités des personnes en présence. Aucune activité n'est totalement privée (hormis lorsque l'individu se rend aux toilettes dans les lieux observés). Tout ce qui se déroule est, au minimum, soumis au regard d'autrui. C'est une situation qui peut être fort stimulante sur bien des plans, mais qui s'avère peu propice à la réalisation de fantaisies très précises, qui réclament une maîtrise importante des participants, de leurs comportements, de leurs interactions (voir plus loin).

Ajoutons à cela que la chasse et l'initiation, expériences particulièrement privilégiées par certains informateurs, peuvent se faire en milieu spécialisé, mais le *challenge* est moindre, dans la mesure où la personne est déjà manifestement volontaire, curieuse. Peut-être a-t-elle déjà « lu la Bible », pour reprendre les termes de Pierre. Les satisfactions tirées de la chasse et de l'initiation sont liées à la dimension risquée, aventureuse, surprenante de l'expérience. Et l'aventure, le risque sont plus importants lorsque cela est opéré en dehors d'une zone sécurisée où les partenaires potentiels sont déjà potentiellement acquis. Je présume qu'on peut penser la différence en usant de la métaphore de la pêche : c'est comme pêcher en bassin et pêcher en haute mer... Le degré de risque de revenir bredouille ou de tomber sur une espèce inconnue n'est pas le même. En outre, parvenir à chasser en dehors du cadre relève un peu de l'improbable, du magique, tant les chances que les goûts des partenaires soient en concordance paraissent minces (du moins dès lors qu'on estime que les goûts *kinky** sont marginaux, peu diffusés/représentés dans la société).

Il y a donc des intérêts multiples à aller voir si l'herbe n'est pas plus verte en dehors du cadre sécurisé des soirées, du moins pour tout individu qui ressentirait le besoin d'augmenter la dimension ludique de ces activités.

2/ Application de l'éthique en soirées privées : plus risquée...mais plus satisfaisante !

A/ Avant-propos concernant les exemples

Intéressons-nous maintenant aux soirées privées, bien moins sécurisantes mais, du coup, sûrement plus excitantes pour qui a le goût de l'aventure. Nous allons étudier trois exemples⁶¹⁶ qui n'ont pas débouché sur les signes caractéristiques de l'abus : pas de rupture associée à un jugement ou une autre forme de vengeance. Difficile pour autant d'affirmer qu'il y a eu satisfaction pour les personnes novices, c'est toujours quelque chose de difficile à estimer de l'extérieur. En outre, s'agissant d'une première fois, la perception de satisfaction peut nécessiter un temps de réflexion et de réajustement de l'ordre du monde. Cependant, il s'agit d'expériences qui ont été manifestement tolérées. Elles permettent d'exposer les méthodes développées par les informateurs afin de tendre vers cet idéal.

Il sera question d'une « cérémonie » orchestrée par Jeanne de Berg tirée de *Cérémonies de femmes* (De Berg 1985/b : 49-87) ; d'une « séance photo » de *schneck** organisée par Pierre et M. M. où je tiens le rôle de modèle (tirée de mes notes de terrain) ; ainsi que d'une « relation sexuelle » proposée à une certaine Isabella par Étienne, relatée par ce dernier dans *L'enfance de l'obsédé* (Liebig. Dd. Non publié).

Ces soirées privées présentent une problématique supplémentaire, particulièrement intéressante, celle de l'initiation : c'est la première fois que ces personnes jouent ensemble et ils se connaissent peu. Dans tous les exemples sélectionnés les informateurs sont déjà experts et vont être soit en posture de domination, soit à l'origine de la proposition, ce qui revient au même dans la mesure où ils font preuve d'initiative. Ce sont eux qui vont décider, en grande partie ou dans sa totalité, du type de jeu. Ils vont

⁶¹⁶ Tous les exemples présentés sont des résumés rédigés par mes soins. Je comblerai parfois l'absence de données par des hypothèses reposant sur ce que je sais des activités d'Étienne Liebig et de Jeanne de Berg (grâce aux entretiens et autres données dont je dispose les concernant).

emporter le/s partenaire/s dans un univers, un jeu qui est le leur, dont ils sont maîtres et experts.

Dans les cas présentés, il y a au moins un partenaire novice, j'entends par là qu'il ne s'est jamais prêté à ce type d'interaction ou du moins pas avec ces personnes-là⁶¹⁷. Dans le cas de Jeanne de Berg, le jeune homme nommé Sébastien participe pour la première fois à une « cérémonie » ; dans le second cas, je me retrouve face à une situation toute nouvelle ; enfin dans le dernier cas c'est Isabella qui va découvrir ce qu'est une « relation sexuelle » à la façon d'Étienne. Pour rappel, être novice dans une situation n'implique pas nécessairement d'être dépourvu de toute connaissance concernant la sexualité et certains des jeux qu'elle rend possibles. Être novice c'est avant tout ne pas disposer de suffisamment de connaissances pour pouvoir se projeter aisément dans l'interaction. D'où une tendance de la part des novices à suivre l'impulsion de l'autre plutôt qu'à chercher à en imposer une autre (du moins au début).

Parmi les problèmes liés à ce type d'expérience il faut relever que la personne novice, ne pouvant se projeter aisément, peut éprouver des difficultés à savoir clairement si elle désire l'interaction ou non. Cette situation d'initiation pose également la problématique de l'angoisse vis-à-vis de l'inconnu, émotion potentiellement nuisible pour l'émergence des satisfactions. Enfin, l'initiation fondée sur le déséquilibre des connaissances, pose la question de la capacité du novice à participer activement à l'interaction, à négocier ses satisfactions et, plus globalement, celle du risque d'abus de la part de l'expert qui se trouve dans sa zone de confort. Proposant un jeu bien à lui, l'expert pourrait profiter de son expérience, de ses connaissances ainsi que d'autres ressources de pouvoir (genre, charisme, autorité liée à un rôle, etc.), pour faire pencher la balance en sa faveur.

Les exemples présentés sont donc doublement problématiques, parce qu'ils sont opérés en dehors d'univers cadrés, pré-codés, sécurisants, mais aussi parce que tout se joue avec des individus n'ayant jamais participé à ces jeux. Ces derniers sont théoriquement vulnérables. Les situations, propices aux abus, offrent un support parfait pour penser la

⁶¹⁷ S'agissant de soirées privées, les individus qui sont à l'initiative sont en droit et en capacité de poser leurs propres règles, leur propre univers. Les individus ont peut-être déjà expérimenté une interaction du même type, ou sont initiés aux jeux qui peuvent avoir lieu, mais faute d'avoir joué précisément à ce jeu-là avec ces personnes, ils se retrouvent face à un univers et en ensemble de conventions nouvelles qui peuvent s'éloigner de ce qu'ils connaissent.

question suivante : comment conserver du jeu (sous-entendu du risque) tout en augmentant les chances de parvenir à un échange équilibré de satisfaction ? Comment s'en tenir son éthique ? Ces situations particulièrement problématiques sont d'autant plus intéressantes qu'elles sont fréquentes sur le terrain.

Avant de passer à la suite, voici quelques particularités supplémentaires concernant les exemples qui m'ont incité à les choisir. Tous les trois sont particulièrement précis et détaillés, ils offrent, par conséquent, une prise intéressante à l'analyse. L'expérience personnelle rapportée permet en sus de varier l'angle de vision puisque c'est la seule histoire qui est raconté par la personne novice. Cela permet de voir ce qui se passe dans la tête d'une personne en situation d'initiation et de suivre avec plus de sensibilité l'impact des tactiques opérées par les experts sur son état émotionnel, information qui manque dans les autres exemples.

Enfin, j'ai choisi d'ajouter l'exemple de Jeanne de Berg parce que, étant rédigée en amont par Madame et mis en scène par elle-même, la réalisation de la fantaisie est d'autant plus complexe. Cet exemple permet également de rappeler que les experts ne sont pas toujours des hommes ni les novices des femmes, et qu'il n'est donc pas toujours question de domination masculine. Le rapport de force genré traditionnel est ici renversé (une femme domine un homme), mais sur le terrain il existe également des situations où des hommes peuvent dominer d'autres hommes (comme c'est le cas de Berlin Tintin dans certaines de ces aventures), et des femmes dominer d'autres femmes (c'est le cas de toutes les dominantes rencontrées). Par le choix de cet exemple je tiens à répéter que le genre est une source de pouvoir, mais n'est de loin pas la seule.

B/ Présentation des exemples

a/ Jeanne de Berg et le martyre de Sébastien

Cette « cérémonie » a été longuement méditée, comme le précise Jeanne de Berg à son interlocuteur⁶¹⁸ :

J'avais envie de maculer un homme avec des œufs. C'est une idée que j'ai depuis très, très longtemps. Vous avez vu le film qui s'appelle *Glissement progressifs du plaisir* ? Il y a une scène où une jeune femme casse des œufs sur le corps d'une autre femme. (...décrit comment elle procède, avec délicatesse sans les casser). J'avais envie d'autre chose. J'avais envie, au contraire, qu'ils éclatent. J'ai toujours désiré reconstituer en tableau vivant le « Martyre de saint Sébastien » où les flèches seraient remplacées par des œufs. (De Berg 1985/b : 49-87)

Si elle a attendu aussi longtemps avant de réaliser cette fantaisie, ce n'est pas sans raison. En effet, cette « cérémonie » ne pouvait pas s'improviser à la va-vite. Son souci de la mise en scène ainsi que la particularité du jeu principal (le lancer d'œuf), impliquait de trouver à la fois « un décor particulier (un mur nu, un sol qui ne craigne rien) », ainsi qu'« un « acteur » exceptionnel » (ibid.). Ce qui l'enjoint à passer à la réalisation, c'est le fait d'avoir « rencontré l'un et l'autre presque dans la même semaine : un bel esclave qui me paraissait devoir faire un saint Sébastien idéal et, dans l'appartement d'un ami, une pièce vide avec une paroi entièrement recouverte de miroirs, et un sol à toute épreuve. » (ibid.).

Son désir de perfection l'amène d'ailleurs à opérer une répétition avec un autre partenaire de jeu, histoire de s'exercer au lancer d'œufs : il lui importe de pouvoir viser juste le moment venu.

La « maîtresse de cérémonie » se dit tendue, ce projet l'a empêchée de dormir plusieurs jours avant sa réalisation et le jour même elle n'a « rien pu manger ». Pour cet évènement ils seront quatre :

⁶¹⁸ C'est un récit présenté sous la forme d'un entretien avec Jean-Luc Hennig qui faisait alors une enquête sur « les stratégies du voyeur ».

- elle, la « maîtresse de cérémonie » ;
- une « suivante », qui selon la dame « partage ses goûts » et tiendra une posture de complice, de dominante adjointe si je puis dire ;
- un serviteur qu'elle nommera « Séverin »⁶¹⁹ pour l'occasion et qui tiendra un rôle de domestique. Son rôle consiste à préparer et ranger la scène et servir ces dames durant la « cérémonie ». C'est également lui qui fit office de « doublure », durant les répétitions ;
- et le fameux « esclave », qui interprétera le rôle de Sébastien (ibid.).

Le texte ne précise pas comment la « maîtresse de cérémonie » a rencontré tous ses partenaires. D'après nos échanges, il est fort probable qu'ils se soient tous manifestés à elle de leur propre chef, puisque la dame dit ne pas chercher les prétendant/e/s : ils viennent à elle, ayant entendu parler de ses « cérémonies » d'une manière ou d'une autre (livres, bouche-à-oreille). Il n'est pas impossible non plus que l'un ou l'autre partenaire de jeu soit issu de son cercle amical élargi, autrement dit que l'individu ait été recommandé ou présenté par un/e complice de jeux. Cela laisse présager que ses partenaires de jeux sont soit déjà acquis aux pratiques SM*, soit vivement intéressés, et sans doute déjà quelque peu informés des tendances de la dame. Notons également qu'ils sont volontaires. Ils désirent participer à une « cérémonie » organisée par Jeanne de Berg, ce qui fera une différence de taille avec les autres exemples.

La « maîtresse de cérémonie » laisse entendre à travers ses propos qu'elle connaît relativement bien la « suivante ». Elle précise qu'elle a découvert la scène SM* new-yorkaise en sa compagnie. Concernant Séverin, difficile de savoir si elle a déjà eu des temps de jeux avec lui. Sébastien, lui est notre novice, puisque la dame dit avoir à peine fait sa connaissance, mais il n'est pas impossible qu'elle l'ait quelque peu questionné ou testé⁶²⁰. En effet, Jeanne de Berg se montre particulièrement au fait des sensibilités érotiques de tout ce petit monde, cela laisse présager au minimum quelques tests ou

⁶¹⁹ Ce pseudonyme n'est pas anodin, il fait référence à l'avatar de Sacher-Masoch dans *La Vénus à la fourrure*, soumis de type esclave-domestique (car il y a différents types de soumis) fasciné par les femmes puissantes vêtues de fourrure. Domestique qui par ailleurs se veut entièrement à la merci des caprices de la femme adorée. Cela donne indirectement certaines informations sur les goûts et tendances de l'homme en question.

⁶²⁰ Le test revient à instaurer un jeu et observer si le partenaire comprend le jeu et joue comme on l'attend de lui. Jeanne de Berg rapporte dans *Petit carnet perdu* (De Berg 2007) un test qui n'a pas été concluant concernant celui qu'elle appelle l'« ours » : lorsqu'elle lui bande les yeux il tente de tricher, quand elle l'attrape par son collier il fait son précieux et demande à la dame de ne pas le casser. Le test a révélé que l'individu « raisonnait mal ».

échanges discursifs (en face à face ou par lettre, comme elle a coutume de le faire avec certains soumis, ou encore par téléphone avec certain/e/s dominant/e/s).

Précisons également que les trois participants sélectionnés ne se connaissent manifestement pas, seule Jeanne de Berg fait lien entre eux. C'est parce qu'ils l'ont rencontrée elle qu'ils vont être amenés à jouer ensemble. Impossible donc de savoir par avance si l'alchimie va prendre, c'est un pari. De plus, aucun d'entre eux ne connaît précisément la fantaisie à laquelle ils vont se prêter. Seule la « maîtresse de cérémonie » sait ce qui va advenir, puisqu'elle est à l'origine du script.

Maintenant que le contexte de cette expérience est posé, venons-en au cœur de l'action.

Après avoir préparé la scène avec Séverin et « essayé ses gestes » sur ce dernier, Jeanne de Berg se change (ibid.). Elle revêt son costume de « cérémonie ». Pendant ce temps, la « suivante » a amené Sébastien en temps et en heure, selon les vœux de Madame. Comme de coutume, c'est elle qui maîtrise tout. Elle a précisé l'heure d'arrivée de chaque personne, afin de préserver certaines surprises (notamment celle de la rencontre des protagonistes). C'est pour cette même raison que Sébastien a les yeux bandés, il ne faut pas qu'il découvre prématurément la pièce au miroir. Jeanne de Berg le dirige jusqu'à une autre pièce.

La « cérémonie » débute par un jeu de présentation et d'estimation de l'objet. Jeanne de Berg présente le futur supplicié à sa « suivante » :

Il était à genoux. J'ai détaillé l'objet point par point : sa bouche, ses yeux, son cou. Je l'ai déshabillé, peu à peu (avec quelque violence, je dois dire, car j'ai déchiré son tee-shirt), on faisait des commentaires. (ibid.)

Le serviteur ne prend pas part à la discussion, ce n'est pas son rôle⁶²¹. Il observe en silence et se permet un sourire qui est aussitôt dénoncé par la suivante. Il s'agit là d'une infraction aux règles en vigueur dans l'univers de Jeanne de Berg. La « maîtresse de cérémonie » décide de punir le serviteur :

⁶²¹ Je rappelle que le propre du dominant dans les jeux BD/SM* c'est l'initiative, dans l'acte comme dans la parole. Le soumis est donc tenu à l'inactivité et au silence tant que rien ne lui est demandé.

Je me suis mise à le fouetter avec rage, ce qui a tout de suite stoppé ses vellétés de badinage. Je l'ai mis la face contre un mur avec interdiction de regarder ; c'était pour lui un châtement assez dur parce que, justement, il aime bien « voir ». (ibid.)

S'en suit une discussion avec Sébastien. Elle nous fait part de l'importante valeur érotique que ces échanges verbaux ont pour elle. Cependant, elle ne s'ouvre pas avec précision sur ce qui se dit durant ce temps, cela fait partie de leur intimité. Toutefois, elle précise qu'ils ont abordé la question d'une lettre que Sébastien avait promis de lui fournir en amont de la « cérémonie », chose qu'il n'a pas faite. « Il est en faute » et elle lui annonce qu'il sera fouetté (ibid.).

La « maîtresse de cérémonie » s'installe ensuite dans le fauteuil. À sa demande, la « suivante » lui amène le « martyr » et le fait mettre à genoux devant elle. Jeanne de Berg lui attache les poignets et le fait cravacher par la suivante, pendant qu'elle l'embrasse et lui mord un peu les lèvres. Entre-temps, elle a levé la punition* de Séverin qui peut à nouveau d'adonner à l'observation. Jeanne de Berg décide de la fin de cette première activité, et lance la scène suivante :

(...) je l'ai détaché, je me suis levée, je l'ai conduit près de la glace, à genoux, je l'ai fait se regarder, et j'ai craché sur la glace. Il a tout de suite compris ce qu'il fallait faire : lécher le crachat. (ibid.)

Après cela, elle demande à Sébastien de lécher les jambes de la « suivante » avec vénération. Elle interroge celle-ci pour savoir s'il fait ça bien, ce qu'elle confirme. Jeanne de Berg observe la scène. Le serviteur regarde aussi tout en se caressant (il y a été autorisé par madame). La « maîtresse de cérémonie » devine les gestes de ce dernier grâce à la glace qui leur fait face.

Le moment du « tableau » principal est venu. Elle invite Sébastien à s'adosser contre le miroir, les bras en croix. Son serviteur, à genoux, prépare les œufs un à un en les cassant dans le verre de cristal. Jeanne de Berg les lance alternativement sur le corps du supplicié et sur le miroir, le tout dans le silence. Seule la musique (sélectionnée avec soin par la dame) emplît l'espace. Le moment est grave. Jusque-là tout semble suivre le cheminement qu'elle avait imaginé, mais soudainement elle marque un écart :

Dans mon emportement, le son du cristal s'est imposé à moi, inconsciemment, comme suite naturelle, et j'ai brisé le verre, tout d'un coup. Le verre brisé à la main, je me suis approchée de Sébastien, si proche que je pouvais presque sentir battre son cœur. Nous nous sommes regardés... il n'a pas eu un battement de cils, pas un murmure : ma victime était consentante. J'ai alors poursuivi mon geste. J'ai tracé avec une pointe acérée du cristal une croix sur son sein gauche. J'ai léché longuement cette émouvante coupure. (ibid.)

En évoquant ce moment insolite la dame parle à son interlocuteur d'une « cérémonie » mémorable, d'un temps de « folie » (Cf. Part. 3, chap. I, 1/). La réalisation de la fantaisie l'a emportée, mais elle reste maîtresse d'elle-même, ce pour quoi elle parle de « folie dominée » (ibid.). Il lui faut conserver la maîtrise des opérations puisque le jeu ne dépend quasiment que d'elle.

L'acte central de la fantaisie est à présent passé, mais l'évènement n'est pas achevé pour autant. Jeanne de Berg propose à sa « suivante » de « consommer » l'homme ainsi (« maculé, comme ça, par terre, à même le sol ») ou « baigné et parfumé » (ibid.). Elle opte pour la seconde proposition. Le « martyr » est « préparé selon les désirs de ma suivante puis amené sur un lit aux draps blancs où ils ont fait l'amour sous mon regard. Ils étaient très beaux. Lui particulièrement. Comme si... un calme... Comme s'il avait reçu la grâce. Elle aussi l'avait remarqué. Elle me l'a dit plus tard. ». Jeanne de Berg ne précise pas s'il y a eu orgasme. Seules la beauté des tableaux et l'intensité des émotions qu'elle capte sur les visages des participants semblent compter pour elle. C'est, en tout cas, ce sur quoi elle met l'accent à travers son récit.

La « cérémonie » n'est toujours pas achevée. Elle précise qu'une « cérémonie » doit avoir une fin, voici comment celle-ci se termine :

Dans ce genre de cérémonies, j'organise l'ordre des arrivées mais aussi celui des départs. Il faut savoir mettre un point final. Il ne faut surtout pas que ça s'effrite en conversation, en badinage. Il doit y avoir un début, un milieu, une fin. Une fois bu le champagne, j'ai prié ma suivante de bien vouloir s'en aller avec Sébastien et de faire le voyage de retour dans le silence, à nouveau. Je suis restée seule avec Séverin. Cette dernière scène faisait aussi partie du cérémonial : j'ai

assisté à la remise en ordre, moi, debout, bottée. (...) ensuite je lui ai demandé de s'occuper de mon corps... (ibid.)

L'interlocuteur demande à Jeanne de Berg si le serviteur était choisi pour cette tâche, car il était le favori. Elle contrarie l'hypothèse formulée :

J'avais décidé que ça serait comme ça, ce soir-là. Il avait droit à quelque récompense. Il nous avait servi. Pendant un certain temps, il était resté isolé, mis à l'écart... (ibid.)

Pour finir, Jeanne de Berg vérifie qu'il n'y ait plus de traces de leur passage et le serviteur la raccompagne chez elle. Les lecteurs ne sont pas conviés à l'« après » de la « cérémonie », sans doute parce que cela est une fois de plus privé, intime. Toutefois, l'auteure évoque des échanges verbaux *a posteriori*, notamment avec sa « complice ».

La dame ayant tendance à anonymiser les participants de ces soirées, il est parfois délicat de faire le lien entre un serviteur et un autre et d'être assuré qu'il s'agit bien de la même personne ou non. Je ne peux donc pas affirmer que la suivante et le serviteur seront à nouveau invités à d'autres « cérémonies ». En revanche, Jeanne de Berg nous fait part dans ses ouvrages de biens d'autres « cérémonies » faisant la place belle à Sébastien : il reprendra son rôle de martyr dans une « variation » de la « cérémonie » ici décrite, accompagné d'une autre soumise. Le charmant binôme sera « martyrisé » ensemble à grands jets d'œufs crus, toujours. Jeanne de Berg relate également une « cérémonie » toute particulière qui a pour objectif de marquer Sébastien de son sceau et d'officialiser son statut de « favoris ». Ainsi la relation entre Jeanne de Berg et Sébastien va s'étendre dans le temps et fleurir au fil des jeux.

*b/ Pierre, M. M. et Rachel fêtent la journée de la schneck**

Au moment de l'expérience, j'ai d'ores et déjà réalisé un entretien avec M.M et Pierre. L'entretien mené avec Pierre était très long et nous a offert l'opportunité de nous confier intimement l'un à l'autre sur certaines tendances. De plus, cet entretien a été réalisé chez lui, autrement dit dans l'espace où aura lieu cette fameuse séance photo. J'étais, pour ainsi dire, relativement en terrain connu. Suite aux entretiens, eux aussi avaient une

vague idée de ma personnalité ainsi que de mes goûts en matière de sexualité, étant donné que j'ai pratiqué le don contre don. Ils me savent déjà expérimentée dans certains jeux BD/SM*.

Cette séance photo est le fruit d'une boutade lancée par Pierre durant le premier entretien alors que je lui confiais ma crainte qu'un certain informateur refuse ma proposition d'entretien. Pierre devine qu'il s'agit de M. M., son ami. Il m'explique qu'il le connaît bien, et me dit alors dans un sourire « Il suffit de lui envoyer une photo de ta *schneck** » pour qu'il accède à ma requête. Je ris, ne sachant pas si c'est du lard... ou du cochon.

Peu de temps après, je prends contact avec M. M. et lui propose l'entretien. Il me dit être au courant du « *deal* » passé avec Pierre. Ce n'était pas qu'une boutade... soit ! J'accepte sans trop savoir comment nous allons procéder à cet échange. Rien n'a été acté. Je m'imagine qu'il va venir le jour de l'entretien muni d'un appareil photo pour prendre son dû, mais il en a été tout autrement. Arrivé chez moi, il ne fait pas de suite allusion au *deal*. L'entretien se déroule paisiblement, je prends le temps de rencontrer la personne cachée derrière le masque de démon : un homme jovial, taquin et provocateur certes, mais sympathique. Je découvre aussi ses goûts, sa culture artistique et ses fantaisies (et lui un peu des miennes). C'est juste avant de se quitter qu'il évoque la question de la photo. Je lui dis que je suis prête : « J'ai même acheté une moustache postiche pour l'occasion, histoire d'anonymiser mon sexe ! » lui dis-je en rigolant (vert). J'ai tendance, comme bien d'autres, à exorciser le malaise par l'humour. Il répond que si je ne souhaite pas le faire, je ne suis pas obligée, puis ajoute que l'on pourrait même faire une séance photo avec Pierre chez lui, ce qui me permettrait de voir comment ils procèdent tous les deux.

Je pensais à l'un de mes profs d'ethnologie racontant comment il a pris sur lui lorsqu'il fut invité par la population étudiée à boire une bière faite de grains mâchés et fermentés... C'était à mon tour de prendre mon courage à quatre pattes. Et puis, qui sait, au-delà d'être intéressant sur le plan scientifique cela pourrait s'avérer amusant ?! Je dois toutefois avouer que je « n'en menais pas large ». Il s'agissait tout de même de deux inconnus devant qui j'allais exhiber mon sexe pendant qu'ils prendraient des

photos (je ne savais pas encore qu'il me faudrait aussi le mettre en scène). Exercice tout à fait nouveau pour moi.

M. M. lance quelques suggestions. Il me propose de me faire attacher par Pierre. Je décline la proposition, lui expliquant que cela est trop complexe et intime pour moi. Il accepte mon refus sans rechigner. Je me détends et lui confie alors un « délire » que j'ai depuis quelque temps : l'envie de jouer à proprement parler... et qui dit « jouer » dit « jouets ». Je lui propose, faute de cordes, d'utiliser des billes, des Playmobils®, bref plein d'objets de mon enfance pour mettre en scène « ma *schneck** » comme ils disent. Il valide, emballé par l'idée qu'on pourrait insérer certains de ces objets à l'intérieur de moi... (M. M est particulièrement friand d'images de pénétration). Je me sens un peu dépassée, je n'avais pas envisagé cette option. Rien que d'y penser j'avais quelques sueurs froides, mais je n'ai pas osé dire non. Je n'ai pas répondu. Je ne savais pas quoi en penser. J'ai laissé la proposition en suspens en me disant que tant que c'est moi qui les insère... éventuellement... pourquoi pas.

Une sorte de négociation s'est ainsi lancée, d'abord entre moi et M. M., puis avec Pierre, lors du *brainstorming* mené par mail. Nous fixons une date. Le 8 mars nous arrange tous... C'est la « journée de la femme » et je trouve ça délicieusement ironique : quelle meilleure façon de fêter la « journée de la femme », qu'en faisant des photos de chatte !? Entre-temps, les mails s'accroissent de même que les propositions diverses comme, par exemple, faire participer une de leurs amies (ce que je refuse). L'anxiété montait de plus en plus de mon côté, au fil du temps... ils avaient beaucoup d'idées, et moi très souvent je ne me sentais pas forcément capable... et en même temps, j'ai horreur de dire non.

J'ai fini par poser des conditions supplémentaires : pas de cordes, pas de photos de mon visage. Je précise également que je désire garder ma poitrine cachée, histoire qu'il me reste quelque chose d'intime, un petit quelque chose à moi. La liste des interdits et limites que j'avais en tête était en réalité bien plus longue, mais je n'osais pas la leur transmettre en entier, de peur de montrer un manque de confiance qui aurait pu passer comme insultant. Par ailleurs, j'estimais (sans doute à tort) que certaines de ces conditions allaient de soi. Par exemple, le fait de ne pas me toucher sans me demander,

et de ne pas diffuser ces photos sans mon accord. Cela ne relève-t-il pas de normes communes : respect des distances corporelles et droit à l'image ?

Les jours passent. Je récolte les différents objets qui me seront utiles pour la séance photo : un gros calot rouge sang, transparent, et les fameux Playmobils®, petits bonshommes en plastique qui allaient bientôt se découvrir une vocation de spéléologue. C'était aussi une façon pour moi de garder une part de maîtrise, car c'était quelque chose que j'avais personnellement choisi, sans pression.

Le jour J approche... Je suis anxieuse. Trop d'inconnu, trop de « x » dans l'équation (et ce dans tous les sens du terme). Crainte de ne pas maîtriser les opérations, moi qui me reconnais si bien dans le concept de « *control queen* » d'Erik. Toutes mes limites défilent dans mon esprit. Je ne me sens pas capable, pas dans ces conditions, à moins d'un miracle. Je n'avais pas tant peur de me soumettre à des actes que je ne désire pas, car je suis suffisamment curieuse pour vouloir toujours aller un peu au-delà de ma zone de confort. Le risque était plus que je me braque, qu'ils dépassent une limite (que je leur aurais exprimée ou non), que je me sente abusée et que je mette fin à l'expérience ainsi qu'à la relation (relation qui était, par ailleurs, nécessaire pour mener ma recherche). Je me sentais comme en terrain miné : le moindre pas de travers pouvait tout faire exploser. Même si j'avais accepté le *deal*, je savais d'expérience que je n'accepterais pas l'abus (vis-à-vis des limites présentées). En même temps, j'étais curieuse et j'avais un bon *feeling* avec ces deux hommes. En somme : ça passe ou ça casse.

Je retrouve M. M. et Pierre chez ce dernier comme convenu. Il nous demande si l'on désire boire quelque chose. Je demande du thé, M. M. un café. Le temps qu'il prépare les boissons, nous discutons des opérations à venir. À un moment donné j'utilise le terme « vulve » pour parler de mon sexe et Pierre joue soudain l'offusqué :

Tu en dis de ces gros mots !

Je lui demande à quoi il fait référence, il répond :

Bah vulve ! On dit pas « vulve » ici, on dit *schneck** !

M. M sourit, complice, je ris. L'atmosphère est conviviale, presque enfantine. Il me reprend également lorsque je m'excuse d'avoir posé tant de limites à notre expérience :

Tu vas arrêter de t'excuser, on est des pervers polymorphes tu sais !

Si cela s'avère vrai, je n'ai pas à m'inquiéter, ils sauront « faire feu de tout bois » ! Pierre nous propose de monter pendant qu'il termine de préparer les boissons. M. M. se charge de me montrer la chambre où tout va se dérouler.

Je déballe mes jouets et à ma grande surprise Pierre et M. M. déballetent les leurs. M. M. a ramené deux yeux de verres chinés je ne sais où, et Pierre me présente un poulpe en plastique qu'il a commandé sur internet. Nous commençons à imaginer les possibilités. M. M. me parle d'une référence à l'œil de Bataille... mais comment faire tenir l'œil de verre à l'entrée même de la vulve ? Pierre ouvre une énorme malle et en sort plein de *sextoys* dont un petit *plug** en métal. Il nous apparaît possible de coller l'un des yeux de verre dessus... mais avec quoi ? Pierre suggère de la cire. Il y avait justement une bougie sur la table basse, je l'allume et commence à bricoler avec le *plug** et l'œil de verre, le tout sous le regard attentif de M. M. C'était amusant, cela me rappelait mes propres sessions de bricolage, ça me détend.

Tout en m'affairant, je ne peux m'empêcher de réfléchir à la dimension hygiénique de tout ça... ce *plug** n'est certainement pas vierge de tout orifice. Je fais part à Pierre de cette problématique. Il me ramène des lingettes désinfectantes. J'estime dans ma tête la prise de risque que ce partage de *sextoy* représente et finis par estimer que je suis prête à l'accepter.

J'explique à Pierre que j'ai ramené de quoi cacher mes seins, et désire me changer. Il m'indique la salle de bain. Il n'insiste pas pour que je cède sur ce point, au contraire, il retourne à ses fouilles dans la grosse malle et dégote une chemise de nuit, bien plus âgée que moi, pour que je puisse me cacher dedans ainsi qu'un masque de *lucha libre* (si je voulais aussi m'assurer que mon visage était caché), que je décline. Je leur propose à la place de rester cadrer sur le bas de mon corps lors de la prise de photo. Ces attentions me touchent... Je pars enfiler la chemise et reviens toute de blanc vêtue. J'ai hésité à conserver mes sous-vêtements et à les ôter qu'une fois le moment venu, mais je me suis dit qu'il n'était pas trop tôt pour commencer à se faire à l'idée d'avoir de l'air sous les poils. Je laisse tout cela dans la salle de bain et m'en retourne dans la chambre.

Pierre venait de terminer de bâcher le sol. Il s'adonne à des tests photo avec le poulpe en plastique pour vérifier l'éclairage. Ils émettent l'hypothèse de l'utiliser durant la séance photo... Avec humour je lance :

Il ne rentrera pas dans ma *schneck**! Il est bien trop gros et trop rigide !

M. M. me regarde et rétorque :

Tout rentre... au pire il suffit d'élargir la *schneck** avec un couteau !

Je ne sais quoi en penser... Sachant ce qu'il m'a dit avoir fait aux chats (et ce qu'il me racontera plus tard avoir fait aux poules et autres animaux) je ne peux que me demander : « Est-il sérieux ? » Souhaitant masquer mon trouble je lui offre en retour une petite moue enfantine l'air de dire « Tu ne ferais pas ça tout de même ?! » Il ne surenchérit pas. Pierre en rit, il ne semble pas inquiet par les propos lancés par son compère.

Une fois les tests réalisés, Pierre, qui semble endosser le rôle de régisseur, m'invite à prendre place avec mes jouets au centre de la scène. Je m'installe d'emblée jambes grandement écartées, comme pour (me) dire « Tout va bien, j'ai fait ça toute ma vie ». Aucune réaction de leur part... Je respire, la séance photo commence. Je joue avec les petits bonshommes, les places devant mon sexe... les deux amis ne tardent pas à m'encourager pour que je les fasse rentrer là où théoriquement ils n'ont rien à faire. Chiche ! Je tente l'opération et me focalise sur la technique : comment faire des photos intéressantes ? Comment les faire tenir dedans le temps de la photo ? Quelle position prendre pour un meilleur rendu ? Je retourne dans la même dynamique que lorsque je bricolais le *plug** : comment faire ? J'en oubliais que j'étais à demi nue... Qu'ils mitraillaient mon entrejambe avec leur appareil photo... Je bricolais, jouais, comme une gamine concentrée sur un jeu de construction.

M. M. était discret, silencieux. Pierre, lui, m'encourageait, solaire et bienveillant. Il ne cessera de dire que telle image est « belle », « intéressante », etc. Je ne suis pas forcément sensible à la flatterie, mais là j'étais rassurée de savoir qu'ils trouvaient leur compte dans ce *trip** (qui est mien et qui s'éloigne de beaucoup des leurs). J'ai désérotisé toute la situation... j'avais envie de partager, de jouer, mais pas

nécessairement de jouer avec eux. Sans doute une tactique pour me rassurer encore un peu plus, pour ne pas générer des événements que je me verrais obligée de refuser (après tout, je ne savais pas à quel point tout cela pouvait déboucher ou non sur un contact plus physique, plus intime). Par ailleurs, dans ce *trip** tel que je l'imaginai, j'étais seule. Ils restent discrets, mais je sens malgré tout une atmosphère de complicité et de malice qui s'instaure progressivement.

Soudain, la fatalité me rattrape : après avoir bu un demi-litre de thé... je dois aller aux toilettes. Je leur annonce en riant que je dois « faire pipi » et demande :

Est-ce que je l'offre aux toilettes ou est-ce que je vous l'offre à vous ?

« La question ne se pose même pas, voyons ! » répondent-ils en chœur. Au fond, je connaissais la réponse, étant donné ce que j'avais cerné leurs goûts durant les entretiens et l'étude de leurs artefacts. Encore un acte insolite à l'échelle de mon humanité... mais finalement relativement simple d'exécution. En outre, ils semblaient ravis de mon initiative et que je trouvais ça fort drôle que de me répandre sur le sol de sa chambre. Ça me semblait relativement « normal » de faire cela face à eux, pour ainsi dire. Le liquide s'écoule lentement et commence à inonder mes jambes et les jouets. M. M. et Pierre sont devant moi, couchés, chacun avec son appareil photo braqué sur moi... Pierre me dit que c'est « vachement bien » parce qu'on voit le petit bonhomme de plastique sous le jet.

Je le crois, mais, là, tout de suite, la prouesse achevée, je me sens gênée. Je ne me vois pas faire toute la séance photo en baignant dans ma flaque. Je communique ma gêne à mes deux compères. Ni une ni deux, Pierre s'en va chercher une serviette et vient éponger... Il me demande gentiment de lever les pieds, car il y en a encore ci et là. Il fait ça consciencieusement avec autant de soin qu'une mère. Je constate qu'il n'a pas peur de ces fluides... son aisance devient mienne.

Je tente ensuite une petite prouesse, faisant entrer deux petits bonshommes, par les pieds, histoire de laisser sortir juste leur tête... j'essaye de détendre mes muscles pour que les objets restent à leur place pendant qu'ils mitraillent. Je travaille ma position... M. M. sort une connerie, je ne sais plus quoi, mais ça me fait rire. Les contractions liées au rire me font expulser les deux petits corps hors de moi. Pierre dit à M. M. d'arrêter

de me faire rire, mais je sens bien que c'est par taquinerie qu'il lui dit ça... comme une manière de conforter le sale-gosse rieur qui se tient à ses côtés.

Nous décidons de tenter autre chose... Je demande à Pierre de me ramener le gros calot rouge... J'essaye de le faire entrer, mais ça ne passe pas. Il me propose d'aller chercher du lubrifiant. Malgré cela l'objet me résiste. Il part alors voir s'il ne trouve pas des billes plus petites dans sa maison et revint bredouille.

Je repense alors au *plug** cyclope... Il me le ramène. Je l'insère sans difficultés. Je ne vois rien, mais imagine le rendu et ça me plaît beaucoup. Pierre me dit qu'une petites lèvres forme comme une paupière, ce qui l'intéresse beaucoup sur le plan esthétique. Il me demande si je peux tenter de faire pareil avec la deuxième. Je ne sais pas si c'est anatomiquement possible, mais j'essaye, guidée par leurs indications... Ce serait plus simple que l'un d'eux le fasse lui-même, mais ils ne me le proposent pas, à mon plus grand bonheur. Ils se contentent de me guider au mieux... à distance.

À force de jouer avec le *plug**, j'échappe un soupir de plaisir qui, pour le coup, n'échappe pas à M. M. Il me dit de « ne pas hésiter », « de recommencer », que « je peux me faire du bien si je le veux... » Je recommence, mais n'ose pas aller jusqu'à l'orgasme... c'est trop intime. Il a dû le voir, mais ne fait aucun commentaire.

Pierre évoque la possibilité de changer de position. Je m'aperçois que j'offre effectivement peu de variation dans le positionnement de mon corps... M. M. me suggère une autre posture, avec une jambe relevée en appui contre la poutre avoisinante. Il tente de me montrer comment faire en se mettant lui-même en position. Il dit qu'il n'a pas fait de dessin... Je l'observe et l'imité.

Je sens alors à nouveau le besoin d'uriner. Je lance « Les gars ! Pipi ! » Le rituel est adopté. Ils m'encouragent... ils semblent intrigués de ce que ça va donner dans cette posture avec l'œil bien au centre (et moi aussi). Le jet est plus puissant que le premier. J'entends Pierre faire des commentaires, des compliments, mais je n'y prête pas plus attention... Je suis concentrée sur ce que je fais. L'œil de verre se désolidarise soudain de son support de métal. Déçue, je le récupère et place cet objet à la forme d'un petit coquillage sur mon clitoris... Ça tient ! « Le pouvoir du clitoris turgescent ! » Disent-ils ! On rit !

À ce moment-là, je peux dire que le stress m'avait totalement abandonné. Je m'affaire, joue, ris. Je me sens respectée dans mes limites par mes deux complices. M. M. me demande s'il m'est possible d'ôter la chemise et de conserver uniquement le bandeau. Il m'explique que la chemise le gêne, elle est tellement longue et ample qu'il ne parvient pas à discerner mon corps et ma posture, or ces photos sont censées représenter un support potentiel pour ses peintures. Il a donc besoin de lire correctement les lignes du corps pour pouvoir le reproduire avec fidélité. L'argument se tient et je me sens suffisamment à l'aise. Je fais tomber la chemise et poursuis les opérations, uniquement couverte de cette bande de tissu noir qui écrase ma poitrine.

Je finis par sentir la fatigue me gagner à force de concentration et de prouesses. C'est épuisant de s'asseoir sur les normes. Je demande à mettre fin à l'expérience et à me rincer. Pierre me cherche un peignoir. Il me sent hésitante à l'endosser, moi qui suis couverte de fluides ingrats. Il met fin à ma gêne en m'enveloppant dedans avec un sourire, toujours très maternel. Il me demande si je souhaite prendre un bain avec mes jouets, « seule », comme dans la fantaisie que je leur avais décrite. Je trouve sa proposition touchante, mais lui réponds que non. Je suis trop fatiguée pour continuer à jouer, même seule. Il me propose alors un bain ou une douche, je choisis la douche. Il m'accompagne vers une seconde salle de bain où il me laisse seule.

Une fois lavée et rhabillée je retourne les retrouver à l'étage. Je m'assois près de la petite table basse. M. M. me rejoint, pendant que Pierre s'occupe du rangement, en bonne maîtresse de maison (je le féminise pour rire et pour insister sur ce côté très maternel que je lui découvre au fil de l'expérience). J'explique à M. M. que « je suis *stone...* » Comme perdue entre deux mondes, là sans être là. Il me dit que ça leur fait ça aussi très souvent, et dit être lui aussi dans un état étrange. Entre temps, Pierre a refait du thé ... Je me sers, fume une clope (qu'il m'a offerte) et apprécie l'inactivité. Je « laisse infuser » comme dirait ma prof de yoga. L'odeur de la cigarette se pose sur mes doigts, sur mon visage et mes cheveux, mais contrairement à mes habitudes je l'accepte... Aujourd'hui j'ai décidé d'être « crade* ».

J'écoute M. M. raconter ses mythes, ses contes personnels abracadabrantiques, comme une enfant écoute un vieillard au coin du feu. J'ai un peu froid. Les photos chargées sur l'ordinateur de Pierre, nous mettons par terre (M. M. et moi), à quatre pattes, pour les

regarder tandis que Pierre semble s'affairer sur son portable... Je fais défiler les photos. Nous regardons ça paisiblement en lâchant quelques commentaires par-ci par-là (« Celle-là elle est belle ! » (moi), « Ah regarde, là tu vas pisser ! » (lui), etc.). Nous sommes ensuite rejoints par une « amie » à eux qui vient nous tenir compagnie et observer le résultat de la séance photo à nos côtés. Je n'étais pas prévenue de sa venue, et suis soulagée qu'elle n'arrive que maintenant et non plus tôt, en pleine séance photo. M. M. part peu de temps après l'arrivée de la jeune femme, il est attendu chez lui. Je reste chez Pierre en compagnie de son « amie ». Nous passons la soirée tous les trois à discuter de domination professionnelle, à nous montrer des photos d'anus autour d'un bon repas toujours préparé par les soins de celui que j'aime appeler, à présent, avec tendresse et humour « la maîtresse de maison ».

Quelques jours passent, Pierre m'envoie les photos par mail via une plateforme de téléchargement et dans le message il me dit avoir pris un malin plaisir à ramener l'un des Playmobils® sur son lieu de travail, l'avoir posé sur son bureau et observé, amusé, ses collègues jouer avec. J'ai trouvé l'idée fantastique ! Tellement cocasse...

Depuis lors, je ressens, une certaine complicité avec M. M. et Pierre, qui me donnent le sentiment que cela est réciproque. Nous n'avons pas refait de séance photo depuis, bien que nous ayons envisagé ensemble d'autres mises en scènes, happées par la pulsion créative et l'amour de la bêtise. Nous imaginions déjà des tableaux infernaux, avec divers objets insolites et surtout beaucoup de paillettes...

c/ Quand Étienne Liebig rencontre Isabella

Étienne Liebig a rencontré Isabella lors d'une manifestation « contre la pénalisation des clients de prostituées » (Liebig. Sd. *L'enfance de l'obsédé*. Non publié). Elle lui plaît. Il lui propose de poursuivre leur échange ailleurs, elle « n'a pas dit non » (ibid.). Ils ont échangé leur numéro de téléphone. Isabella lui propose de se retrouver le soir même, histoire de discuter.

Ils se rendent dans un restaurant qu'Étienne Liebig affectionne, chez « L'Ami Pierre », où « Faujour, un pote dessinateur de presse exposait ses dessins refusés par les journaux bienpensants. ». Ils boivent, conversent, rient... Étienne Liebig précise qu'ils se sont

« déjà pas mal confiés l'un à l'autre » et qu'il avait « pris deux trois fois sa main dans la sienne en particulier au moment où elle a raconté la mort de son père. ». Pas de rebuffades, Étienne Liebig progresse...

Il n'hésite pas à jouer la carte de la franchise et déploie son personnage d'« obsédé »⁶²² enjoué et assumé. Il lui conte une anecdote d'enfance : comment il aimait ramper au sol car le frottement du parquet était agréable et lui procurait des érections. Il profite de cette histoire pour « allumer les bien-pensants qui voient là des comportements suspects d'enfants « limites ». ». Cela fait réagir Isabella qui aborde alors la question des viols intrafamiliaux, et la difficulté de repérer ces dérives. Étienne Liebig n'aime guère que le sujet de la sexualité infantile soit toujours relié à la pédophilie, il sent ici un point de désaccord, il se tait... stratège⁶²³.

Une fois sortis et de retour à Bastille, Étienne Liebig demande à Isabella où elle habite et lui propose de cheminer ensemble. Elle accepte. Arrivés devant chez elle Isabella propose « non pas le dernier verre mais de monter voir les photos de la manif. Bien entendu, Isabella avait deux enfants, (...) bien entendu, ils étaient chez leur papa, bien entendu, elle avait un petit ami et bien entendu, ce n'était pas évident puisque ce dernier vivait avec une femme et que tous deux avaient trois enfants dont le dernier avait 6 ans (...) ». Ils parlent alors plus en détail de ce « petit ami » qui lui rend visite une fois par semaine. Elle dit ne pas savoir si elle a envie de le tromper, qu'elle est amoureuse, car il est différent du père de ses enfants, « inconstant, machiste et ringard ». Elle ajoute que Philippe « lui fait bien l'amour », parce qu'il « pense au plaisir de l'autre ».

Étienne Liebig tente une argumentation. Il explique qu'avec lui « ce n'est pas vraiment tromper ! » Isabelle répond à la dérision par la dérision, et précise qu'elle est satisfaite sexuellement avec Philippe. Il ajoute « moi, c'est juste un petit pas de côté. Un bonbon pour la route ! Ça compte pas... ». Face au refus, Étienne Liebig tente une ultime approche, physique cette fois. Il l'embrasse sur le front, les joues et lui caresse les épaules « elle n'a pas résisté » relève-t-il. Il demande alors « je continue ? » elle lui

⁶²² Terme emprunté au titre de l'ouvrage.

⁶²³ Manipulateur ? Étienne Liebig est un « chasseur » (terme employé par un autre informateur) et ne s'en cache pas. Même s'il s'agit d'un jeu risqué ce n'est pas forcément une violence comme nous le verrons sous peu.

répond qu'elle « ne sait pas », que « ce n'est pas très loyal pour Philippe... ». Il présume que l'inactivité d'Isabella est une façon de se déresponsabiliser⁶²⁴.

Il continue, déboutonne son chemisier, caresse ses seins, lui embrasse le ventre. Elle dit enfin que « ce n'est pas bien ». Il confirme « Non, ce n'est pas bien. ». Étienne Liebig tente d'ouvrir son pantalon, le vêtement fait de la résistance... Isabella prend soudainement une initiative :

Elle a détaché elle-même le ceinturon et ouvert largement la braguette sans se déshabiller complètement. Je l'ai imitée. (ibid.)

Tous deux torsés nus, ils se sont « frotté l'un contre l'autre longtemps ». Étienne Liebig prend plaisir à gober, sucer les seins de sa partenaire et explique alors :

Le plaisir était intense et j'ai pensé un instant que l'on pourrait s'arrêter là, en chemin comme un apéritif interrompu. Pourquoi pas ? Parfois les femmes nous expliquent qu'elles se moquent de l'orgasme, que le plaisir de la caresse peut être aussi agréable et peut leur suffire. » Il lui dit « si tu veux, on s'arrête là ! » (ibid.)

Isabella rétorque :

Ah non, pas maintenant, je suis excitée comme une puce... continue. (ibid.)

Il l'aide à quitter son jean et promène sa langue sur son sexe. Elle lui demande s'il préfère qu'elle prenne une douche, il refuse et lui dit :

J'aime ce goût-là, ça me donne faim, j'ai envie de manger ton cul. (ibid.)

Il se fraie un passage entre les fesses d'Isabella et y fourre sa langue. « Tu es fou ! », dit-elle. Il répond, fidèle à lui-même :

J'aime le trou ! (ibid.)

⁶²⁴ Il serait également possible d'y lire une tentative gênée de se dérober au désir masculin. La lecture de ce comportement dépend de la façon de penser les femmes et leurs comportements. Or Étienne, par expérience, a fini par admettre que les femmes étaient comme les hommes, capables d'exprimer des désirs, de prendre des initiatives et d'apprécier les aventures extraconjugales.

Elle saisit le sexe d'Étienne Liebig et le gobe. Ils termineront au sol. Isabella « s'est perchée sur ma bite, bien profondément en remuant le bassin comme pour faciliter la pénétration. J'ai continué de caresser son trou du cul avec mon doigt. Elle a joui très vite m'entraînant dans son sillage de petits cris suraigus. Nous sommes restés ainsi, l'un dans l'autre quelques minutes puis nous sommes revenus à la réalité. ». Elle lui demande s'il reste dormir, Étienne Liebig demande à son tour si ça la dérange. Elle répond que ça ne l'arrange pas, qu'elle « doit réfléchir ». Il s'en retourne alors chez lui... Le lendemain, il découvre sur son téléphone portable plusieurs messages de sa compagne d'une nuit :

C'était sympa, hier mais on ne va pas recommencer. Je suis mal ! Isa

Ne prends pas ça pour toi... Mets-toi à ma place. Je n'aime pas mentir. Isa

Mais on peut se revoir.... Prochaine manif... Isa⁶²⁵ (ibid.)

Ce à quoi il répond :

*Pas de problème mais c'est dommage... on avait plein de trucs en commun.
(ibid.)*

Après ce dernier passage, Isabella disparaît de l'ouvrage. Se sont-ils revus hors-jeux sexuels comme Isabella le suggère ? Rien ne l'indique.

C/ Pouvoir et séduction

a/ Quand la fantaisie est rédigée par une seule personne

Comme nous l'avons vu précédemment, un bon nombre d'activités se construisent sur la base d'un pro-jet. Le pro-jet peut se présenter comme une base d'idées sur laquelle broder ou bien comme un script précis acceptant une marge de hasard (provoqué).

⁶²⁵ En italique dans le texte.

L'écriture de ce pro-jet peut se faire seul ou à plusieurs. Rappelons que c'est celui qui écrit le pro-jet qui est, dans le fond, celui qui domine l'interaction. Partant de là, la co-rédaction semble être la situation idéale si les individus visent un échange équilibré de satisfactions, à moins de partir du principe que les partenaires nourrissent, comme par magie, des fantaisies complémentaires

Dans le premier cas, Jeanne de Berg domine en grande partie le jeu, car elle a rédigé seule le pro-jet, conformément à ses propres fantaisies, et se garde de le divulguer aux participants. Elle peut leur transmettre quelques « bribes à rêver » (De Berg 1985/b) mais rien de plus⁶²⁶. Elle ne compte pas négocier ce pro-jet avec les participants (ce qui pourrait d'ailleurs s'avérer long et fastidieux). Procéder ainsi, même si ce n'est pas mentionné par la dame, permet d'éviter les entourloupes : Si les participants savaient par avance ce qui allait advenir, ils pourraient se préparer, trouver des moyens de tourner le jeu à leur avantage. En l'occurrence, ils sont démunis, contraints de suivre la dynamique imprimée par « Madame » ou de la contrarier (dans lequel cas ils seraient punis par la dame ou invités à quitter le jeu). La « maîtresse de cérémonie » pallie leur méconnaissance du script en leur donnant des ordres, façon d'expliquer à l'autre ce qu'il doit faire tout en performant son rôle de dominante. Attribuer à chacun un rôle précis (suivante, serviteur, martyr) aide également les invités à deviner quelque peu ce qui est attendu d'eux (et ce qui ne l'est pas). Elle les inscrit ainsi dans son jeu, les invite à s'en faire les complices.

Notons que procéder de la sorte présente un atout non négligeable pour les participants : puisque Jeanne de Berg gère entièrement le déroulement des opérations, les convives peuvent se laisser porter et découvrir les surprises qu'elle leur a réservées⁶²⁷.

En gardant le secret et la rédaction du script, elle s'octroie de grandes chances de parvenir à ses fins (la réalisation de sa fantaisie et donc la satisfaction), mais cela

⁶²⁶ C'est une façon pour elle d'assurer sa liberté.

⁶²⁷ La dame m'a précisé en entretien qu'elle était étonnée qu'aucune de ses complices dominantes n'ait décidé, à sa suite, de créer ses propres « cérémonies ». Elles comptent toujours sur Jeanne pour cela. Mais cela n'est pas si surprenant si l'on part du principe qu'organiser, diriger, représente des responsabilités et induit également de faire le deuil de la surprise. Il y a toujours surprise, puisqu'une partie du script est offerte au hasard, mais il n'empêche que le maître du jeu connaît la majeure partie de ce qui va se dérouler.

pourrait se faire au détriment de la satisfaction des partenaires dans la mesure où ils n'ont pas contribué à la rédaction de ladite fantaisie. Son pouvoir n'est pas absolu et si elle souhaite asseoir son autorité dans le jeu elle a tout intérêt à augmenter les chances de satisfaction pour ses partenaires, car c'est ainsi qu'elle s'assure leur adhésion à son projet.

En effet, son autorité n'est pas assurée. La dame se montre parfaitement consciente du fait que ses convives sont en capacité, soit de détruire le jeu, soit de renverser le rapport de force. Ils peuvent refuser d'appliquer les règles, les demandes de celui ou celle qui orchestre le jeu ou peuvent encore, en usant de leur pouvoir (comme la séduction, l'amour, la provocation), tenter insidieusement d'imposer leurs propres fantaisies. Jeanne de Berg est consciente que le pouvoir est comme l'équilibre : souvent fragile et instable. Sa fantaisie ne peut être réalisée que si la complicité de ses partenaires lui est acquise (et qu'elle veille au respect des règles et donc de son autorité). C'est ce qu'elle explique dans ce passage tiré de *Petit carnet perdu* (De Berg 2007) :

(...) un rejet, un refus manifeste de leur part [sous-entendu des règles, de l'univers de son jeu] aurait suffi à faire s'écrouler mon édifice. Ils le savent. Ils savent. Ils savent aussi qu'à me défier ouvertement ils risqueraient au mieux un châtimement, au pire une exclusion définitive ; il y a de l'attrait dans ces oscillations du pouvoir. (ibid. : 157)

Elle relève ici l'existence d'un certain plaisir à cette instabilité du pouvoir. Une fois de plus sans difficulté, sans rebondissements, pas de jeu. Pour autant, elle se doit de rester maîtresse du jeu la majeure partie du temps si elle souhaite voir sa fantaisie prendre vie. C'est pourquoi, en vue d'augmenter les chances de complicité de la part de ses partenaires, elle les sélectionne et réfléchit avec attention à la distribution des rôles de sorte que chacun trouve son compte dans sa fantaisie :

Dans les « grandes occasions », je ne choisis en principe que des adeptes dont je connais l'engagement. Pourquoi ceux qui se portent candidats, de façon directe ou détournée, se déroberaient-ils à ce qu'ils ont sollicité souvent avec persévérance ? Dans d'autres circonstances, les éléments moins sûrs seraient cantonnés dans des rôles où leurs éventuelles défaillances seraient prises en

compte par le scénario – prévues, en quelque sorte – et, en tout état de cause, ne mettraient pas l'ensemble en péril. (ibid. : 168-169).

Ce faisant, elle pallie le fait que les participants n'ont pas eu leur mot à dire dans la majeure partie du jeu. Certes, la fantaisie est créée en toute liberté, sans se soucier des avis et envies d'autrui, mais la dame compense cela en attribuant les rôles aux individus les plus capables de trouver satisfaction dans ce jeu et cette posture. Notons toutefois que procéder de la sorte implique une bonne connaissance de ses partenaires, ce qui semble être le cas, d'après les indices relevés dans le récit proposé par la dame⁶²⁸.

Ainsi, un pro-jet qui a été rédigé par une seule personne peut s'avérer difficile à mettre en scène étant donné que les participants disposent d'un pouvoir : celui de la désobéissance. Si Jeanne de Berg souhaite voir sa fantaisie prendre vie dans les meilleures conditions, elle se doit donc de penser les satisfactions des partenaires et de les favoriser afin que ces derniers se fassent complices de son jeu. Bien qu'ils soient volontaires, ils ne sont pas forcément acquis, et elle doit parvenir à séduire ses « acteurs » pour que son théâtre prenne vie. Ainsi, augmenter les chances de satisfaction pour les participants n'est pas qu'une question de respect d'autrui, c'est aussi une façon de s'assurer l'adhésion des participants à ce pro-jet qui ne leur appartient pas sans avoir à passer par la force et l'oppression⁶²⁹. L'échange équilibré de satisfactions devient un atout, en vue d'atteindre la satisfaction personnelle. S'il n'est donc pas question de co-rédaction, le résultat est cependant sensiblement le même puisque les goûts des informateurs sont pris en compte.

⁶²⁸ Elle dit par exemple connaître le goût du serveur pour le fait de « voir », ce pour quoi, pour le punir, elle le prive de la vue. Concernant sa « suivante », elle a déjà été en soirée spécialisée avec elle ce qui a pu être l'occasion de recueillir des informations sur celle-ci. Enfin, concernant Sébastien, je manque d'informations toutefois Catherine Robbe-Grillet m'a affirmé n'avoir jamais eu à « draguer », les personnes viennent à elle ou lui sont présentées. Comme elle le dit, s'ils viennent à elle spontanément « ce n'est pas pour rien ». C'est qu'elles ont été informées d'une façon ou d'une autre (en ayant lu ses ouvrages ou par le bouche-à-oreille) de ses goûts et de sa façon de jouer et qu'elles se sentent en résonance, désireuse de pousser la porte de cet univers. Cela n'assure pas la concordance des désirs, mais en augmente la probabilité.

⁶²⁹ C'est une autre façon de faire, mais sans doute au détriment de l'ambiance et des satisfactions communes.

b/ Quand le volontariat et l'envie n'y sont pas

Par opposition, dans les deux autres exemples, le pro-jet ne préexiste pas à la rencontre, c'est tout l'inverse : c'est la rencontre qui va générer le pro-jet. Pour autant, la co-rédaction de l'aventure n'est pas assurée, étant donné que les experts se montrent bien plus entreprenants, assurés et enthousiastes que leur partenaire.

Leur avantage réside dans le fait d'être le premier à avoir formulé une proposition. Faisant la proposition, ils tentent d'entraîner les partenaires dans leur monde, bien construit, rassurant, enthousiasmant (pour eux), car ils connaissent et maîtrisent ce jeu. J'é mets l'hypothèse que leur connaissance de leurs propres goûts, de leurs limites et l'accumulation de matière, leur expertise en somme, a sans doute contribué au fait qu'ils formulent en premier et avec assurance un pro-jet⁶³⁰. Si les partenaires acceptent de les suivre dans leur univers, la dissymétrie sera évidente : les experts seront en terrain connu contrairement à leur partenaire. Cela pose le souci de la capacité de projection et de la négociation des interactions.

Personnellement, je n'étais pas en capacité de me projeter dans la mesure où je ne m'étais jamais prêtée à une telle séance photo. Cela explique mes craintes et mon manque d'enthousiasme au départ. Toutefois, j'étais en capacité de me figurer certains jeux sexuels susceptibles d'être réalisés, et ce grâce aux entretiens qui m'ont permis de saisir leurs goûts et tendances. Mais je ne parvenais pas à savoir si j'étais capable de me prêter à ces activités, comment j'allais vivre l'expérience, et si j'y trouverai autre chose que les réponses à ma curiosité scientifique.

Concernant Étienne Liebig et Isabella, c'est d'autant plus complexe qu'il est question d'une interaction sexuelle qui peut sembler banale de prime abord, autrement dit d'une interaction qu'Isabella connaît d'expérience. En effet, dans mon cas, je m'attendais à des excentricités, du peu que je connaissais mes partenaires de jeu. Pour sa part, Isabella peut être tentée de se projeter et risquer se fourvoyer, si tant est que, par ses représentations, une interaction sexuelle exclue certains jeux anaux, *kinky**. Contrairement à moi, elle n'est pas informée des goûts et tendances d'Étienne, et pourrait ainsi être surprise par certaines de ses initiatives. Ajoutons à cela qu'elle n'est

⁶³⁰ Leur connaissance du champ des possibles de la sexualité ainsi que leur curiosité des différences de l'Autre doivent également faciliter leur saut dans l'inconnu.

visiblement pas coutumière de l'adultère. C'est une situation nouvelle pour elle, et qui semble lui poser particulièrement souci, contrairement à Étienne Liebig qui a depuis longtemps rejeté l'obligation morale de la fidélité (Liebig 2008/a).

En bref, ni elle ni moi ne sommes en capacité de nous projeter⁶³¹, car l'expérience est nouvelle et cette nouveauté est souvent source d'angoisse.

En outre, il faut préciser qu'aucune de nous ne peut être considérée comme pleinement volontaire pour une expérience sexuelle. Ni Isabella ni moi ne sommes allées au contact de ces hommes en vue de participer à ces jeux. Pour ma part, j'étais désireuse d'en savoir davantage, mais pas forcément en devenant l'objet d'une séance photo. L'observation non participante ou la récolte d'information via un entretien m'auraient suffi. J'avais certes accepté un *deal* (échanger une photo de ma *schneck** contre un entretien avec M. M.), mais lors de l'entretien le *deal* change : il ne s'agit plus juste d'une photo prise à la dérobée, mais d'une séance photo. Ce qui change la donne. L'accord est donc caduc à mes yeux, bien que nous n'ayons pas clairement défini les conditions de prise de cette photo. En outre, il s'agit là d'un accord de ma part, et non d'une volonté personnelle, car à aucun moment je n'ai fait un pas en ce sens. Nous verrons que le volontariat n'est pas forcément une condition nécessaire à une expérience satisfaisante même si cela aide grandement.

Pour ce qui est d'Isabella, elle était volontaire pour revoir Étienne Liebig et parler avec lui, ainsi que pour regarder les photos ensemble chez elle. Rien ne permet d'affirmer qu'elle était volontaire pour plus dans la mesure où je ne dispose pas de son témoignage.

L'absence de volontariat et la difficulté à se projeter peuvent expliquer nos réticences respectives face à la proposition qui nous est faite. Cela fait encore une différence notable avec l'exemple de Jeanne de Berg, où les participants se sont présentés à elle de leur plein gré, dans l'optique de participer à une « cérémonie ». Il est fort probable qu'ils aient lu ou entendu parler des « cérémonies » organisées par la dame, et c'est ce

⁶³¹ La capacité à se projeter est difficile à évaluer et discutable, notamment en ce qui concerne Isabella puisque je ne dispose pas de son témoignage. Mais c'est mon hypothèse étant donné que rien n'a été défini en amont et qu'Étienne Liebig joue de son personnage d'obsédé qui peut laisser présumer à la femme qu'il ne suivra pas forcément les scénarios sexuels en vigueur (Gagnon 2008).

qui les a poussés à prendre contact avec elle. Pour autant, les convives (Sébastien tout particulièrement) ne sont pas en capacité de deviner tout ce qui va advenir, mais ils sont au fait de certaines tendances de la dame et disposent sans doute de certaines connaissances qui peuvent leur permettre de se projeter ne serait-ce qu'un peu.

Catherine n'a pas de goût pour la chasse, elle attend que les proies viennent à elle. À l'inverse Étienne, Pierre et M. M. qui aiment à « chasser », doivent passer par une phase supplémentaire de séduction des partenaires potentiels et, pour ce faire, user potentiellement de leurs pouvoirs (charisme, connaissances, etc.).

D'après Éric Fassin, il s'agit là d'un jeu délicat, car à tout moment il est possible de glisser dans la violence (Fassin 2012). En effet, l'individu fait usage de ses pouvoirs en vue de « *provoquer le désir de l'autre* »⁶³², mais il précise qu'user de pouvoir ne signifie pas nécessairement faire violence. En s'appuyant sur la différence opérée par Foucault entre pouvoir et violence⁶³³ il propose une autre façon de penser la séduction :

Penser la séduction en termes féministes suppose de rompre avec un imaginaire d'Ancien Régime : « la femme séduite » (avant d'être « abandonnée ») n'est qu'une victime passive. Il faut donc essayer d'appréhender la relation de séduction comme une relation de pouvoir, qui n'a de sens que si elle confronte deux sujets « libres » au sens foucauldien : non pas affranchis de la domination, mais confrontés à un « champ de possibilité », en particulier bien sûr celle de dire « non », mais aussi de dire « oui ». On sort ainsi d'une théorie du consentement préalable : loin d'être donné d'avance, le consentement devient l'enjeu même de la relation de séduction. Il ne s'agit donc nullement de mettre le risque de violence entre parenthèses, mais au contraire de partir de cette menace par rapport à laquelle se constitue la relation de pouvoir entre deux sujets. (ibid.)

Sur le plan circonstanciel, Isabella et moi-même sommes toutes deux potentiellement des « sujets libres ». Les deux interactions ont lieu au début du vingt et unième siècle, période où les femmes jouissent de certains droits, comme d'avoir des rapports sexuels hors mariage, de vivre en dehors de la tutelle d'un homme, ou encore d'avorter. Nous

⁶³² En italique dans le texte.

⁶³³ Fassin cite Foucault : « la violence est « action sur des corps », comme le pouvoir est « une action sur des actions ». » (Fassin 2012).

faisons partie d'une génération de femmes qui a gagné en liberté, même si l'égalité des sexes n'est pas acquise. Des conventions sociales subsistent, et compriment le champ d'action des femmes, mais nous sommes toutes deux « sujet libre » au sens de Foucault, car malgré les contraintes, nous disposons d'une marge de manœuvre, ne serait-ce que parce que la loi nous reconnaît le droit de refuser une interaction sexuelle.

Dans ce contexte, nous sommes toutes deux en droit de refuser la proposition qui nous est faite, mais encore faut-il oser le faire. Nous avons déjà vu à travers les exemples de Christelle et de sa soumise Daiji, que dire « non », se soustraire à ce qui semble faire autorité, n'est pas toujours chose aisée, notamment pour une personne relativement novice comme pourrait l'être Isabella. En outre, il est possible qu'Isabella soit sensible aux conventions sociales qui stipulent qu'une femme devrait se soumettre au désir masculin⁶³⁴. Pour ma part, j'étais déjà bien informée et expérimentée, grâce à ma recherche et mes expériences privées. Le fait d'avoir créé ma propre éthique sexuelle de terrain était un atout supplémentaire en la matière. En outre, j'ai coutume de rejeter les propositions d'inconnus. Je trouve un certain plaisir à frustrer les individus entreprenants tout particulièrement lorsqu'ils se font trop pressants. Il n'empêche que, dans le cas présenté, formuler un refus n'est pas moins délicat pour moi, étant donné que je n'aime pas dire « non » à une personne connue, par crainte du conflit. Rappelons également que pèse sur moi une pression supplémentaire susceptible de m'enjoindre à être plus complaisant que de coutume : préserver la relation avec les informateurs, nécessaire à ma thèse. Enfin, j'ai parfois une sorte d'honneur virile à défendre qui me pousse régulièrement à m'engager dans certaines situations risquées, histoire de montrer que je suis aventureuse (oui, je n'échappe pas à l'idéal du liminoïde).

c/ Une éducation à la liberté

En situation d'initiation, opérer une contrainte sur autrui peut avoir un intérêt à en croire M. M. Il me confie en *off* que souvent les modèles, une fois attachées, se « lâchent »

⁶³⁴ Je mets l'accent ici sur la vulnérabilité féminine, car c'est la problématique que pose cet exemple, mais je précise que les normes genrées ne touchent et ne contraignent pas uniquement les femmes. Yaëlle Amsellem- Mainguy, Constance Cheynel, Anthony Fouet soulignent d'ailleurs à travers leur enquête sur l'entrée dans la sexualité des adolescents que les jeunes hommes seraient dans le « devoir de dire « oui » » pour « se valider comme garçon » (Amsellem- Mainguy, Cheynel, Fouet 2016 : 40).

beaucoup plus. Il présume que cela est lié à l'effet symbolique du ligotage : la modèle n'est plus en mesure de gérer ce qui va suivre (bien qu'elle puisse toujours parler, mais cela est symbolique avant tout). De ce fait, elle peut se sentir déresponsabilisée de ses actes et se laisse aller à des actes qu'elle ne se permettrait pas de faire en d'autres circonstances. Exercer une contrainte, ce qu'il associe à la « domination », peut ainsi, selon lui, permettre un report de la responsabilité susceptible de soulager la personne en posture d'initiation, la libérer en quelque sorte. Ce type de « domination » permettrait de travailler la souplesse du novice en matière de jeux. L'exemple de Jeanne de Berg montre également qu'une répartition particulièrement déséquilibrée de l'autorité sur le jeu ne mène pas forcément à des abus et peut permettre de générer d'heureuses surprises.

Toutefois, trop de « domination » peut aussi générer du stress et pléthore de sentiments contraires à l'émergence des satisfactions, tout dépend des personnes et de la façon dont ils appréhendent l'interaction (la contrainte peut, pour certain générer une forte irritation qui permet d'érotiser la situation). Contraindre l'autre peut ainsi être un levier comme un frein.

Dans les exemples présentés, tout particulièrement le second et le troisième, les connaissances sont réparties si inégalement que le risque d'abus se pose. Les experts « jouent à domicile », pour ainsi dire, et sont en outre suffisamment sachant et expérimentés pour pouvoir faire face à la nouveauté (sans oublier qu'ils la désirent). En ces circonstances les informateurs sont les plus à même de trouver/tirer satisfaction de l'interaction et seront sans doute tenus de compenser ce déséquilibre.

Ajoutons que dans deux des cas les experts sont des hommes. Si l'expertise rend déjà les informateurs responsable et capable d'abus, les stéréotypes de genre les rendent d'autant plus suspects. On retrouve dans les deux derniers exemples un rapport généré caricatural, peu engageant : ce sont des hommes, experts, qui proposent une interaction sexuelle à des femmes novices ou moins expérimentées. Ajoutons que, dans mon cas, les informateurs sont bien plus âgés que moi (plus de vingt ans). En outre, ils savent que me prêter à cette expérience représente un atout non négligeable pour ma recherche, que j'ai besoin de leur participation pour mener mon enquête, argument dont ils pourraient user (abuser) pour me faire plier. Tout cela incite à céder et donc à se prêter à une

interaction qui semble, sur le papier, peu enthousiasmante, complexe, inquiétante, et de fait peu propice à un échange équilibré de satisfactions. En somme si l'interaction vire au vinaigre, il y a toutes les chances qu'ils soient considérés comme responsables des déboires.

Toutefois, ils peuvent se défaire en partie de cette responsabilité s'ils parviennent à partager l'écriture du script avec le partenaire. Ce dernier devient, de fait, coresponsable de ce qui va se dérouler. C'est une façon de partager le pouvoir. Cela peut également contribuer à favoriser l'échange équilibré des satisfactions dans la mesure où il pourra également « tirer la couverture à soi ».

Je relève par ailleurs que la co-rédaction est particulièrement désirable pour Pierre, M. M. et Étienne. Comme souligné supra, les informateurs ont plaisir à découvrir les fantaisies de l'autre, c'est là que réside la part de surprise, d'aléa. Faire de la place aux fantaisies des partenaires lorsqu'elles s'expriment, permet d'innover et sortir des sentiers battus. Dans une perspective exploratoire, ludique, aventurière, les experts n'ont pas d'intérêt à opprimer les initiatives des partenaires, à les plier absolument à leurs propres goûts, au contraire il serait plus logique qu'il les encourage et c'est justement ce qu'ils vont faire. Mais comment faire ? Surtout si les personnes en face se montrent timides, peu assurées, qu'elles craignent de s'exprimer ou simplement qu'elles n'ont aucune idée à proposer ? Revenons-en au déroulement des faits.

Dans mon cas, c'est M. M. qui gère le plus gros de la négociation concernant la séance photo. Notons qu'il souligne une fois l'atout que cette expérience représente pour moi sur le plan scientifique, puis il ne se servira plus de ce levier.

L'un de ses propos a cependant été décisif pour la suite. En effet, suite à sa proposition de faire la photo lors d'une session incluant Pierre, ce qui revient à modifier le *deal* auquel j'avais souscrit, il me dit sans détour que je suis en droit de refuser cette nouvelle proposition. C'est ce propos qui m'a rassurée et encouragée à faire des propositions. Par ces mots, il m'a offert de l'espace, il a rappelé explicitement que je disposais d'un droit à dire « non » et, indirectement, qu'il était prêt à l'entendre. Ce « non » ne serait pas nécessairement source de conflit. C'est ce qui m'a donné envie de dire « oui » ou plutôt

de dire « oui mais... ». Notons que c'est une technique de manipulation⁶³⁵ des plus classiques. Robert-Vincent Joule et Jean-Léon Beauvois ont démontré que pour qu'un individu accepte de s'engager il suffit de l'amener à penser que sa décision était pleinement libre (Joule, Beauvois 1998).

Ainsi, je me suis sentie prise en compte, respectée, et ce d'autant plus que lorsque j'ai tenté d'orienter le jeu dans une perspective qui m'était plus favorable, M. M. n'a nullement rechigné ou jugé mes propositions. Il se montrait curieux, enthousiaste, même s'il continuait de négocier pour associer ses propres *trips** au pro-jet. Lorsque Pierre entre dans la négociation à son tour, je note qu'il opère avec la même attention et la même bienveillance : tout refus est accepté sans être négocié et les propositions sont accueillies avec enthousiasme avant d'être hybridées avec ses propres idées. Point important, car il permet de supposer là un réel espace de liberté malgré les possibles manipulations. À aucun moment, je ne me suis sentie contrainte par ces deux hommes, tout au plus j'étais contrainte par moi-même, par mon besoin de (me) prouver que j'étais une « tête-brûlée ».

Une dernière phrase, cette-fois-ci formulée par Pierre, le jour J, va également contribuer à étendre mon sentiment de liberté et, de ce fait, mon aisance et ma capacité à négocier avec eux. À ce moment-là, j'avais posé un certain nombre de contraintes et notamment celle de masquer mes seins. Cela avait du sens pour moi, mais j'avais le sentiment que c'était une demande aberrante, sachant que notre objectif était de faire des photos de moi nue. J'avais le sentiment de contrarier une attente qui, pourtant, n'avait pas été formulée. Je m'excuse alors auprès de mes partenaires d'avoir posé autant de contraintes, et notamment celle du bandeau, mais Pierre me reprend très vite, précisant que cela n'était pas un problème, puisqu'ils sont « pervers polymorphes ». Le pervers polymorphe étant capable de tout érotiser il me faisait comprendre par ce biais que tout est susceptible de leur plaire même si cela contrarie les conventions, ou plutôt devrais-je dire, « surtout » si cela contrarie les conventions.

⁶³⁵ Manipuler quelqu'un à une connotation négative, toutefois la manipulation peut s'avérer bénéfique (c'est d'ailleurs l'approche de Joule et Beauvois). Surtout, le fait de manipuler autrui n'est pas forcément jugé négatif : manipuler son conjoint pour le convaincre de faire la vaisselle n'est pas un mal. En outre, éduquer des enfants n'est autre qu'une forme de manipulation : nous agissons stratégiquement en vue d'obtenir un comportement précis de la part de l'enfant. Ainsi j'invite le lecteur à ne pas entendre ici la manipulation comme une chose foncièrement néfaste. C'est une stratégie sociale.

Il m'enjoint ainsi de me défaire de mes craintes, de mes conventions et préjugés, tout en réaffirmant que ma demande de masquer mes seins n'est en rien problématique. Ce propos, tout comme celui de M. M. a été décisif dans ma volonté et ma capacité à m'investir dans cette expérience, malgré mes craintes et les doutes que je nourrissais.

Ce faisant, ils m'ont montré que le refus était possible avec eux, sans que cela soit source de problème, de jugement, et que ma participation active à la rédaction d'une ébauche de projet était la bienvenue. Je vois là une sorte de pédagogie du « non » et de la co-rédaction. Forme de prévention des déplaisirs qui reste relativement discrète, car nous parlons du projet artistique avant tout et non de la préservation de mon intégrité. Ici le projet artistique sert de support à la conversation et permet de détourné l'attention de la négation opérée, à l'instar des artefacts présents dans les soirées. La négociation permet également de dessiner quelques contours du pro-jet, qui jusqu'alors était particulièrement flou. Cela va m'aider à me projeter sans pour autant me rassurer totalement, car je ne suis alors toujours pas en mesure d'affirmer que je suis capable de me prêter à ces fantaisies en de telles circonstances. Ainsi, une part de crainte persiste malgré tout.

Dans le troisième cas présenté, Étienne Liebig fait de multiples propositions à Isabella depuis leur première rencontre, et ce sans pression. Autrement dit, il n'incite pas Isabella à se soumettre à ses désirs en usant de conventions sociales qui joueraient en sa faveur. Par exemple, il ne lui dit pas « si tu m'as fait monter chez toi ce n'est pas sans raison » ou « maintenant que tu m'as allumé tu dois assumer »⁶³⁶. Soit il se contente de faire une proposition, libre de tout jugement, soit il use d'un propos apparemment absurde⁶³⁷ (par exemple : « avec moi ça ne compte pas ») pour argumenter en faveur de son désir. En argumentant de la sorte, il ne prend pas Isabella à partie dans le sens où, si elle refuse, elle ne passe pas pour une « salope », une « allumeuse ».

⁶³⁶ Phrases tirées de mon expérience personnelle.

⁶³⁷ Cela semble absurde, mais dans le fond ça ne l'est pas : c'est une façon d'initier Isabella au concept de relation d'aventure. Mais, sans plus d'explications, Isabella ne peut pas forcément deviner qu'il s'agit là d'un réel argument et non d'une simple boutade.

Étienne Liebig va également montrer à Isabella qu'elle est en droit, avec lui, de se défaire des conventions sociales. Lorsqu'ils s'approchent d'un moment critique, le contact génital qui pourrait faire basculer Isabella dans l'infidélité⁶³⁸, il lui propose de s'arrêter là, estimant qu'il a eu son content de satisfactions et présumant, grâce à son expérience des femmes, que cela pouvait également satisfaire Isabella. Ce faisant, Étienne Liebig communique plusieurs choses à sa partenaire : il lui rappelle son droit au refus et lui montre qu'il a été attentif à ses propos, qu'il tient compte de ses limites (en l'occurrence, ne pas tromper son petit ami). Il montre également son intérêt pour un échange équilibré de satisfactions, mais ce uniquement à son lecteur en exposant sa réflexion concernant la potentielle satisfaction perçue par sa partenaire. Enfin, en suggérant d'arrêter l'aventure à ce qu'il est courant d'appeler les « préliminaires », sa proposition laisse entendre qu'il est possible et acceptable de contrarier les conventions sociales⁶³⁹, et particulièrement celles qui pourraient jouer en sa faveur (du moins si son objectif était uniquement de pénétrer sexuellement Isabella). Ils ne sont pas obligés de se tenir au menu « entrée-plat-dessert » et à sa logique. Ils peuvent le déstructurer, l'amputer, bref jouer avec ce scénario culturel.

Étienne Liebig ne se contente pas de supposer qu'Isabella est un « sujet libre », capable de dire « oui », « non », ou d'initiatives. Il montre ici qu'il a conscience des normes sociales qui pourraient l'inciter à outrepasser ses limites, et qu'il est soucieux qu'elle agisse par désir et non par convention. En cette situation, Isabella dispose de sa marge d'action et Étienne Liebig tend à l'augmenter (au risque de briser un peu la magie du jeu en révélant la négociation).

Enfin lorsqu'Isabella fait des propositions à Étienne Liebig, ce dernier les accepte ou continue de négocier sans culpabiliser sa partenaire : lorsqu'elle lui fait sa première proposition, celle de se laver, il la rejette en disant qu'il aime ça (sous-entendu le sexe crade*). En argumentant ainsi, c'est lui qui s'expose au jugement, et non sa partenaire. Isabella pourrait sans difficulté invoquer les normes hygiénistes pour justifier un refus et juger les goûts d'Étienne, tant cela est valorisé et partagé dans la société contemporaine.

⁶³⁸ Cela dépend des représentations de chacun concernant la limite qui sépare fidélité et adultère.

⁶³⁹ En l'occurrence le menu normos*, qui laisse présumer que les préliminaires ne sont qu'un échauffement et que la « suite logique » serait la pénétration.

Toutefois, il reste dans ce processus un acte critiquable. En effet, lorsqu'Étienne Liebige et Isabella commencent à aborder l'éventualité d'un rapport sexuel, la femme exprime clairement un refus : elle ne veut pas tromper Philippe⁶⁴⁰. Refus que son partenaire ne prend pas en compte, ce qui peut être considéré comme du harcèlement. Des féministes, un peu aveugles à la multiplicité des situations, ont affiché dans les rues ce slogan : « Quand c'est pas oui, c'est non ». Même les non-féministes acceptent avec justesse la proposition : « Quand c'est non, c'est non ». De ce point de vue Étienne Liebige est en tort. Toutefois, on peut dire deux choses pour la défense d'Étienne. Premier point : il n'utilise toujours pas de menace ni d'intimidation. Second point : s'il outrepassa ce refus, c'est qu'il sent qu'il y a du jeu, une marge de manœuvre, qu'Isabella oscille entre l'envie d'aventure et l'envie de respecter son partenaire.

Je m'explique. L'envie, tout comme le consentement, n'est pas toujours une évidence. Yaëlle Amsellem-Mainguy, Constance Cheynel et Anthony Fouet mettent en exergue le fait que le consentement dépend de trois niveaux de négociation : une « négociation intime (de soi à soi) », une « négociation contractuelle (de soi à l'autre) » et enfin une négociation collective (de soi aux autres) où l'individu « jauge aussi sa décision au regard de normes sociales : société, pairs, morale, politique, etc. » (Amsellem-Mainguy, Cheynel, Fouet 2016 : 38-39). La réponse à ces trois niveaux de négociation peut différer et rendre complexe la prise de décision. Ajoutons que pour la plupart des informateurs, Étienne inclus, seul le désir ou la curiosité importe. Les préoccupations « morales » sont considérées comme relevant de ces principes qui oppressent la volonté individuelle, ce pour quoi ils invitent à s'en défaire, ou au minimum à ne pas les tenir pour absolus, afin de gagner en distance et en liberté. Au-delà des jeux sexuels, c'est aussi à cette philosophie qu'il tend à initier Isabella.

En outre, aussi précis soit-il, le texte ne dit pas tout de l'atmosphère, des soupirs, des regards, qui comptent dans la lecture de l'autre, donc dans la stratégie. Il peut y avoir contradiction entre propos et signes non verbaux, notamment lorsque l'envie est là, toutefois elle n'est pas libre d'impératifs moraux. Jean-Claude Kaufmann souligne

⁶⁴⁰ Notons toutefois qu'il n'y a pas eu proposition explicite d'un acte sexuel, « est-ce que tu veux faire l'amour avec moi ? », et qu'il n'y a pas en retour un « non je ne le veux pas ». En outre, le propos d'Isabella indique qu'elle ne veut pas tromper son partenaire et non pas qu'elle ne veut pas avoir de relation sexuelle dans l'absolu. Le souci c'est que la relation sexuelle implique sans doute de tromper selon ses représentations.

qu'au sein d'un couple, « les gestes disent le contraire des mots et les mots le contraire des pensées ; (...) la parole est une façon de se taire et le silence une façon de parler » (Kaufmann 2014 : 17). Étienne Liebig attache une attention toute particulière à ces signaux non verbaux, qui me semblent pertinents dans le cas décrit.

Enfin, il faut ajouter qu'il se contente jusqu'alors de quelques contacts tactiles tout à fait acceptables entre amis. Caresse des épaules, baiser sur les joues et le front, il s'en tient là, et formule une nouvelle question à sa partenaire « est-ce que je continue ? ». Ainsi, même s'il a poursuivi la négociation, passant outre son refus, il se montre modéré dans ses approches et rappelle explicitement à Isabella qu'elle a le choix, qu'elle peut accepter ou refuser.

Ainsi à la question « s'agit-il d'un manque de respect ? », je réponds non. Cela fait partie du jeu de séduction, dans la mesure où il n'y a aucune menace. Quant à l'inactivité d'Isabella dans les premiers temps de l'interaction sexuelle, je l'interprète comme une hésitation entre désir d'aventure et volonté de respecter la norme de fidélité, et non comme une forme de soumission à la domination masculine. Je sais que ce n'est pas l'opinion majoritaire, mais c'est la mienne, en ce qui concerne Étienne⁶⁴¹.

d/ Intérêts et limites de cette technique

Que ce soit par bienveillance ou par stratégie, il reste intéressant de noter qu'Étienne, M. M. et Pierre se sont montrés attentifs à la complexité de la situation. Ils ne se sont pas contentés de partir du principe que leurs partenaires étaient théoriquement libres de se soustraire à leur demande, ils ont fait un effort pédagogique à leur égard en rappelant que dire « non » était leur droit y compris lorsque cela revient à rompre avec une convention sociale. Ils ont également montré qu'avec eux, en ce contexte, le refus n'est pas source de jugement ni de conflit. Ce faisant, ils ont laissé un espace à la personne vulnérable non seulement pour exprimer un refus et/ou avancer d'autres propositions. Celle-ci peut alors se montrer active dans le processus de création/rédaction de

⁶⁴¹Je ne donne pas ce crédit à tous les individus, mais l'octroi à l'homme que j'ai interrogé, et dont j'ai expérimenté le jeu de séduction et dont je sais le besoin de percevoir la satisfaction de l'autre pour trouver la sienne. On pourrait me reprocher ma crédulité, mais à quoi bon les interroger si c'est pour ne jamais accorder, après réflexion, du crédit à leurs propos ?

l'expérience. Par ailleurs, sa marge de manœuvre est élargie par les invitations à se défaire des conventions et préjugés⁶⁴².

Notons que les experts ne se soumettent pas pour autant aux propositions de la partenaire devenue active. Ils continuent à négocier, de façon à trouver un compromis qui saurait satisfaire tous les participants soit en faisant d'autres propositions, soit en brochant autour de celles qui ont été formulées.

Il est intéressant de relever que pour procéder à cet effort pédagogique, ils ont pris le risque d'être explicites, autrement dit de verbaliser des propositions, ou au moins le rappel que la personne en face est libre de se soustraire à l'aventure. Dans mon cas, le fait de négocier explicitement n'était pas officiellement problématique, car il n'est pas question d'un acte sexuel à proprement parler mais d'un projet artistique. Bien entendu, cela laissait planer un doute : jusqu'où irait la performance artistique ? Mais ce doute fait partie du jeu. Bien entendu, ce genre de projet artistique déborde sur le sexuel. Le jeu de « la séance photo », par l'imaginaire qu'elle induit, rend possible une négociation bien plus explicite de l'acte car il n'est pas explicitement étiqueté comme sexuel. C'est plus complexe dans le cas d'Étienne, car demander explicitement son avis à Isabella revient à prendre le risque de briser la magie du moment. En rendant la négociation trop explicite, il rappelle que tout ne va pas de soi, qu'ils ne s'ajustent pas l'un à l'autre « comme par magie ». Et surtout cela contrevient au jeu qui, d'après mes hypothèses, consiste à parvenir à respecter son éthique sexuelle tout en maintenant une part de risque. Il y a bien ici une part de manipulation, et une sortie du domaine ludique. C'est toutefois un risque nécessaire dans la mesure où Isabella ne se dit peu enthousiaste.

Là encore, la verbalisation est possible, il n'y a pas lieu de maintenir un silence complet pour rapporter du jeu. Mais la verbalisation reste employée avec parcimonie et opérée de façon stratégique. Il convient de ne pas rendre la négociation explicite. Notons que l'avis est demandé explicitement uniquement pour les activités les plus risquées, et non pas à chaque initiative. En outre, lorsqu'il demande son avis à Isabella, il reste évasif sur l'objet de la demande, maintenant ainsi une part de mystère, mais aussi un risque de malentendu. Il compte ici sur des scénarios sexuels largement diffusés, qui permettent à

⁶⁴² C'est une introduction à leur conception de la sexualité qui se veut détachée des conventions, capable d'être morcelée, recomposée, mutée et surtout de s'éloigner de la génitalité et/ou de la pénétration.

Isabella de deviner une partie de ses intentions. Mais nous verrons que la négociation peut être déguisée encore davantage ...

Expliciter la négociation et la reconnaissance de la liberté de l'autre par quelques touches ici et là permet également de nuancer le personnage que ces experts ont construit jusque-là : derrière l'« obsédé » ou le « sadique » ⁶⁴³ il y a quelqu'un d'attentif, sensible et conscient. Ainsi, prendre le risque de briser la magie s'avère parfois un acte de prévention nécessaire lorsqu'il s'agit d'encourager l'autre à se saisir de ses droits, mais aussi tempérer son anxiété en révélant un peu de la personne respectueuse qui se cache derrière le personnage prompt aux pires abus. Ils creusent ainsi l'écart entre eux et les archétypes de l'abus.

Par la co-rédaction, un échange équilibré de satisfaction peut être opéré. Les novices sont plus enclins qu'au départ à faire exister leur désir et orienter le jeu dans cette perspective. Pour autant, on ne peut parler d'une situation de parfaite égalité, considérant que les deux novices ne sont toujours pas familières de ces jeux, contrairement aux experts, et que l'écriture, la création de propositions nécessite de disposer de matière, de connaissances, d'expériences. Isabella pourrait très bien se retrouver sans idées (je note d'ailleurs qu'elle mènera l'expérience vers le menu « entrée-plat-dessert » qui est sans doute sa zone de confort). Pour ma part, j'avais des idées, mais je n'étais pas en capacité d'affirmer qu'en allant dans mon sens je trouverai satisfaction étant donné que c'était, jusqu'alors, uniquement des rêveries. Ainsi, un déséquilibre persiste et maintient la responsabilité dans le camp des experts. Il est donc moins question de deux individus qui s'échangent satisfactions et attention que d'un individu qui, parce qu'il sait comment obtenir satisfaction, se trouve en situation d'endettement et doit donner en retour.

Notons également qu'au moment où les experts ont obtenu l'accord du partenaire, marqué par leur participation active à l'expérience et non forcément par un accord verbalisé, les pro-jets restent relativement flous. Dans mon cas, les choses se précisent, mais ce n'est là qu'un amalgame d'idées, qui n'ont pas encore été combinées et qui

⁶⁴³ M. M. s'était présenté comme « sado » durant notre entretien, et n'avait pas lésiné sur les anecdotes où il violentait des animaux étant petit.

restent à négocier sur le moment. Quant à Isabella, elle se doute qu'Étienne Liebig l'entraîne vers une interaction sexuelle, mais il est fort peu probable qu'elle s'attende à participer à des jeux anaux et crades*. La projection reste complexe.

En outre, malgré la négociation explicite entamée entre moi et les deux complices, toutes les limites qui sont les miennes n'ont pas été verbalisées. J'en ai sciemment exposé certaines, celles que je considérais comme les moins évidentes, tout en gardant celles qui « allaient de soi » sous silence, créant ainsi un risque de malentendu. Le désir d'« être deviné », comme dirait Jeanne de Berg (De Berg 1985/b : 43) n'est pas toujours motivé par une perspective érotique : dans mon cas, le silence est une forme de politesse. Cela me permet de réaffirmer qu'il est parfois difficile, et d'autre fois indésirable de tout verbaliser, quitte à perdre en sécurité.

Ainsi cette première phase de séduction ne suffit pas à assurer à terme un échange équilibré de satisfactions et l'évitement de tout déplaisir. Tout reste encore à créer et à négocier. Voyons comment ils procèdent.

D / Lire et tester l'autre pour cerner ses contours

Nous avons vu que les experts ont différents degrés de connaissance du partenaire dans les situations présentées. Jeanne de Berg dispose d'informations relativement précises concernant les personnes avec qui elle s'adonne à ses jeux. Elle est donc en mesure d'émettre des hypothèses quant à leur capacité à tirer des satisfactions de leur participation à la « cérémonie ».

Étienne, Pierre et M. M. en la circonstance n'ont pas ou peu d'informations quant aux goûts de la partenaire : ils viennent tout juste de la rencontrer, et ce en dehors d'un contexte favorisant l'expression des goûts sexuels (soirées spécialisées).

Pierre et M. M. peuvent toutefois spéculer sur mes tendances, étant donné que je m'étais brièvement ouverte sur mon expérience personnelle lors de nos premiers entretiens. En retour, j'ai aussi une vague idée de ce qui pourrait leur plaire, grâce aux entretiens, mais

également à ma consommation de leurs artefacts dans le cadre de ma recherche. Toutefois, ni eux ni moi ne savons alors précisément ce qui compose l'activité sexuelle de l'autre : ils ne savent pas précisément ce que je fais dans l'intimité, ni comment je le fais, ni avec qui je le fais, et vice versa. Concernant Étienne Liebig et Isabella, ce sont tous deux des territoires vierges l'un pour l'autre (Isabella ne semble pas connaître les œuvres érotiques d'Étienne, ce qui aurait pourtant pu lui donner une longueur d'avance sur lui). Ainsi ni Pierre, ni M. M. ni Étienne Liebig ne sont en mesure de formuler des hypothèses précises concernant ses partenaires potentielles contrairement à de Jeanne de Berg.

Il y a donc deux axes qui peuvent être travaillés par les experts de sorte à produire une interaction mutuellement plaisante :

- récolter des informations sur leurs partenaires en vue de formuler des hypothèses sur les chances de concordance érotique. (cela vaut particulièrement pour Étienne, Pierre et M. M.)
- et/ou aider la partenaire à se projeter dans l'activité afin de modérer l'anxiété liée à l'inconnu et augmenter sa capacité à anticiper le jeu (et donc à être acteur).

Il faut récolter des informations et en transmettre d'autres, en somme : communiquer. Cependant, tout cela doit se faire si possible sans perdre trop en « magie » et tout en conservant les chances de surprise, de trouble qui font tout le sel de ces activités. Étant en capacité de formuler des hypothèses cette partie concernant la récolte d'information ne concerne pas Jeanne de Berg. Je ne peux pas non plus employer l'exemple me concernant puisqu'il témoigne de mon seul point de vue. Il n'éclaire en rien sur la façon dont Pierre et M. M. m'ont appréhendée, observée, analysée lors de nos premières rencontres. Ce propos s'appuie entièrement sur l'exemple d'Étienne Liebig et d'Isabella, car en écrivant, Étienne Liebig confie ses réflexions et stratégies. Il sera compléter par des informations tirées des entretiens et temps *off* concernant Étienne Liebig ou d'autres informateurs pratiquant la « chasse » et l'initiation en dehors des milieux érotiques.

Ainsi, Étienne Liebig ne sait rien de ses contours érotiques, mais je relève tout au long de son récit une observation et une interprétation de diverses informations qui lui permettent ensuite de spéculer sur la personnalité de celle qu'il désire. La difficulté ici

est de deviner les contours érotiques de la personne alors qu'ils sont dans un contexte peu propice à l'exposition d'indices concernant les goûts sexuels⁶⁴⁴. Dans un tel contexte, toute information est bonne à prendre...

Il déduit par exemple qu'elle est une militante du Front de gauche tout comme lui. C'est quelque chose qu'Étienne Liebig devine via l'analyse de leur lieu de rencontre (manifestation contre la pénalisation des clients de prostituées) et du tee-shirt imprimé du signe de l'anarchie qu'elle portait ce jour-là. Il précise également qu'ils ont commencé par échanger sur l'homoparentalité, sujet qu'il considère comme un « lieu commun de gauchiste ». Cela leur fait un premier point commun ce qui, d'après son expérience, est un atout important en matière de séduction. C'est d'ailleurs la méthode employée par son personnage dans *Comment draguer la catholique sur les chemins de Compostelle* (Liebig 2006) : le héros va se renseigner sur la culture catholique de sorte à avoir des sujets de conversation avec les femmes qu'il souhaite séduire. En outre, le partage de valeur commune peut s'avérer rassurant pour une partenaire potentielle : si nous nous entendons sur la politique ou la religion, pourquoi ne pourrait-on pas s'entendre sur le plan sexuel ? C'est là la théorie d'Étienne. Cependant, les informations ici récoltées ne permettent pas encore de formuler d'hypothèses précises à propos de leur chance de concordance sexuelle. Tout au plus ce sont là des variables encourageantes.

Pour le moment, la démarche d'Étienne Liebig rappelle celle relevée en soirée : d'abord observer l'autre et faire des hypothèses sur la base des données récoltées. Demander directement les goûts sexuels d'Isabella serait beaucoup plus rapide, mais il y a peu de chance qu'elle accepte de les dévoiler à un inconnu. De plus, ce serait trop simple : procéder de la sorte casserait tout le jeu de la séduction, de la « chasse ».

⁶⁴⁴ Dans la rue, il est possible de manifester ses convictions politiques ainsi que certaines informations concernant son intimité, mais peu de personnes affichent/expriment leurs goûts en matière de sexualité, encore moins lorsqu'il s'agit de goûts *kinky**. Donner la main à son partenaire sexuel dans la rue ou l'embrasser est possible lorsque le couple est mixte (homme-femme), mais plus risqué dès lors lorsqu'il s'agit de deux femmes ou deux hommes. La fréquence des agressions à caractère homophobes rapportées par les médias en témoigne.

Lors de leur seconde rencontre, Étienne Liebig et Isabella discutent et échangent notamment à propos de sujets intimes. Situation idéale pour poursuivre la récolte d'informations. Reste que ces échanges, tout comme le contexte, sont toujours aussi peu propices à l'évocation des goûts sexuels. Dans ces cas-là, une bonne méthode pour amener l'autre à se dévoiler, c'est de se dévoiler soi-même.

Par le lieu où il l'invite, orné de dessins irritant les bien-pensants, il introduit son goût pour la transgression des bonnes mœurs. Il introduit ainsi son personnage d' « obsédé » et continue à en révéler les contours en contant sa petite anecdote concernant ses jeux de masturbation enfantine sur le parquet. C'est également une façon de se mettre à nu : on n'est jamais plus vrai que sous le masque (théorie d'un autre informateur, que Goffman acquiescerait). Cela amène Isabella à parler de sa conception de la sexualité ainsi que de son rapport aux conventions sociales, à la morale, sans que la question soit explicitée. Étienne Liebig déduit de sa réponse qu'« elle, en tout cas, ne se touchait pas en étant petite ». En se dévoilant c'est elle qu'il découvre. Ce faisant, il permet à son interlocutrice de formuler à son tour des hypothèses le concernant. Peut-être même que ses révélations vont piquer la curiosité d'Isabella.

Cette approche n'est pas sans rappeler celle employée par les chercheurs en sciences sociales lorsqu'il s'agit de recueillir des discours non biaisés sur leur objet d'investigation : usage de questions-excuses pour aborder le sujet de façon détournée, usage de supports pour « faire parler », observation des comportements et de toute donnée pouvant compléter/nuancer les discours (c'est par ailleurs une approche relativement banale dès lors qu'on interagit avec des personnes inconnues). Il s'agit donc de faire émerger ce qui n'est pas visible au premier abord, et ce sans poser de questions explicites susceptibles de rompre la « magie ».

Pour ce faire, les artefacts érotiques sont encore d'excellents outils. Ici, Étienne Liebig se sert de récits personnels qu'il conte, d'autres usent de supports plastiques. À ce propos, M. M. explique qu'il sort toujours avec un exemplaire de ses fanzines au cas où une personne attirerait son attention. Il entame alors une conversation et propose à la personne de feuilleter son fanzine. De la sorte, il la fait réagir, il la teste⁶⁴⁵. Elle peut se

⁶⁴⁵ Ils ont fait de même avec moi.

montrer dégoûtée (ce qui est peu encourageant) ou bien au contraire intriguée, voire intéressée, auquel cas il suggère ... Une séance photo !

PD adopte une approche similaire. Il m'a conté avoir employé l'une des photos de ma *schneck** que je lui avais offertes afin de tester la souplesse érotique d'une jeune femme rencontrée au comptoir. Suite à leurs premiers échanges, il la savait en étude de littérature et ouverte à la prose licencieuse de Georges Bataille ainsi que de Pierre Louÿs (qu'il affectionne tout particulièrement). Tout cela présageait une bonne entente ainsi qu'une certaine ouverture aux activités érotiques exotiques. Pour en savoir plus il se décide, un soir, à lui montrer la photo de ma *schneck** casquée de son œil de verre. Il prétexte que c'est là une interprétation artistique de l'œuvre de Bataille susceptible de l'intéresser. Il me rapporte que la jeune femme a longuement observé, mais n'a pas réagi : elle n'a rien fait, rien dit. Résultat qui a surpris PD et qui lui a fait entendre qu'elle était visiblement peu téméraire.

Là encore, la démarche ressemble fortement à celle observée en soirée : employer les artefacts pour gagner en informations, sous couvert d'une conversation banale. Cette procédure permet, d'une part, de poser les bases du jeu, du cadre, par le biais de la présentation de son personnage. D'autre part, cela permet de tester la réaction de l'autre tout en l'amenant à s'ouvrir sur ce qu'elle est susceptible d'apprécier. Considérant qu'une non-réaction est une réaction, chaque action génère une réaction. C'est ainsi qu'ils vont procéder pour faire émerger les contours érotiques du partenaire désiré. Notons que cela peut prendre un certain temps, surtout si l'on souhaite rester discret et préserver la magie.

Revenons-en à la démarche d'Étienne. Celui-ci profite de ce même moment pour tester également sa partenaire sur le plan physique : il tente plusieurs approches tactiles pour voir si elle accepte le contact physique venant de lui, si elle l'accueille avec tranquillité ou réticence. Étienne Liebig est très sensible à ce qu'il nomme l'« infra-verbal » (Liebig 2011), autrement dit tous les mouvements du corps qui viennent combler les creux du discours.

Une fois montés chez elle, Isabella va exprimer sa réticence concernant l'infidélité. Étienne Liebig décide d'avancer « au talent » supposant, d'après ce qu'il a perçu et

ressenti, qu'il y a une marge de manœuvre à explorer, à savoir la possibilité de s'adonner à quelques jeux plaisants qui ne relèvent pas de l'infidélité. Pour estimer la part de jeu, il lui faut cerner ce que veut dire « tromper » pour Isabella.

Une blague populaire dit que « Sucrer n'est pas tromper », mais qu'en est-il pour elle ? Pour ce faire, il va là aussi progresser par petits tests : il tente un nouveau contact physique en l'embrassant (front et joues) puis, constatant qu'elle « ne résiste pas », il pose alors la fameuse question « je continue ? ». Faute de réponse, Étienne Liebig continue de tester sa marge de manœuvre en se promenant avec ses doigts et sa bouche sur ses seins et son ventre. Il évite soigneusement de s'aventurer sous la ceinture, relève au passage l'inactivité d'Isabella et interprète ce comportement pour présager de la suite. Ainsi il progresse lentement et décompose le menu « entrée-plat-dessert », en activités indépendantes. Là encore, la procédure prend du temps, plus de temps que de formuler une question et d'obtenir un accord explicite (du moins si la question ne suscite pas de débat et que la réponse est claire, ce qui est fort peu probable en la circonstance). Il s'agit donc de cerner le champ des possibles par la récolte de primodonnées⁶⁴⁶ mais également par la provocation de données supplémentaires jusqu'à définir le champ des possibles.

Notons d'ores et déjà que plusieurs cadres au jeu apparaissent ainsi progressivement : le cadre induit par le personnage d'Étienne Liebig, particulièrement étendu (qu'elles sont les limites de la sexualité d'un « obsédé » ?) ; et le cadre défini par contours hypothétiques d'Isabella, bien plus étroit. Au point, où Étienne Liebig pressent déjà des risques de discordances. On peut ajouter à cela un troisième cadre, car l'interaction est mise en scène de sorte à évoquer un coup d'un soir, une relation sexuelle qui de prime abord ne présage d'aucune excentricité particulière (contrairement à une « cérémonie » SM* par exemple). C'est un cadre supplémentaire car cet imaginaire structure le jeu.

⁶⁴⁶ J'entends par là des informations qui peuvent être glanées en un regard, sans avoir nécessairement besoin de converser.

E/ Une démarche de chercheur

À partir du moment où une partie du jeu a été négociée et/ou que les contours de l'autre commencent à apparaître avec plus ou moins de netteté selon les circonstances, il s'agit alors de procéder à l'expérience. Et ce, en visant toujours dans l'optique de respecter leur éthique sexuelle.

Le processus que je vais décrire à présent concerne les trois exemples, car dans chacun l'incertitude persiste. Les dés ne sont pas encore jetés. Dans le cas de Jeanne de Berg, elle a certes réparti les rôles en fonction des capacités et goûts de chacun, mais cela n'assure pas la réussite de son projet. Par exemple, elle peut s'être trompée et doit donc rester vigilante durant la réalisation de sa fantaisie. En outre, elle doit également sécuriser au mieux les événements qui émergeront de la marge qu'elle a dévolue au hasard et parer à tous manquements des participants. Dans les deux autres exemples, il s'agit à présent d'inventer le script, d'improviser sur la base de ce qui a été négocié et/ou de la marge de jeu estimée sur la base des informations récoltées.

Nous allons retrouver une procédure de test et d'interprétation des résultats, ainsi que des entreprises de négociation plus ou moins explicites, mais toujours jouées de façon à rester en cohérence avec la logique de l'interaction. Notons qu'il est respectivement question d'une « cérémonie », d'une « séance photo » et d'un « coup d'un soir », or ces interactions se jouent différemment. Certaines réclament notamment plus d'implicite que d'autres. La « cérémonie » et la relation sexuelle ont tout particulièrement besoin de l'implicite pour contribuer à la magie⁶⁴⁷, contrairement à la séance photo, qui s'avère moins contraignante sur ce point : on a beau détourné l'attention en usant de l'œuvre artistique, il n'empêche que la conversation évoque clairement une négociation.

Nous allons commencer par nous intéresser aux exemples d'Étienne Liebig et de Jeanne de Berg qui demandent un surplus d'implicite, puis nous en viendront à l'expérience qui me concerne ou la négociation peu se faire de façon plus explicite, ce qui pose alors le problème du trouble, de l'érotisme.

⁶⁴⁷ L'implicite contribue à donner un aspect réel à la « cérémonie ». Cela permet d'être emporté par ce théâtre, s'il est bien joué. Quant à la relation sexuelle, nous avons déjà vu précédemment que chez les *kinky** comme chez les *normos** elle gagne souvent sur le plan qualitatif à masquer autant que faire se peut les rouages sociaux qui la soutiennent et la rendent possible.

a/ Improviser en respectant les cadres

Étienne Liebig doit à présent improviser, mais notons qu'il le fait en restant collé aux contours érotiques estimés d'Isabella. D'après les informations récoltées, Isabella est visiblement une normos* ; il y a donc de fortes chances qu'elle connaisse et privilégie le menu « entrée-plat-dessert ». Ses initiatives vont toutes en ce sens : elle va s'abord sucer le sexe d'Étienne Liebig (préliminaires) puis s'empaler sur lui (plat principal) et ce jusqu'à l'orgasme (dessert).

Étienne Liebig aurait sans doute apprécié de s'adonner à bien d'autres jeux plus complexes avec elle, par exemple une douche dorée (reçue ou administrée à l'autre) ou d'autres fantaisies mêlant l'urine et un brin de merde. Il aurait également pu accumuler les excentricités, mais je relève qu'il se contente d'inviter sa partenaire à se défaire de l'obligation hygiéniste (en lui demandant de ne pas se doucher), et d'amadouer son anus, d'abord avec sa bouche et sa langue, puis avec ses doigts. Jeux qui peuvent s'avérer suffisamment problématiques, voire difficilement tolérables pour une normos*. Ainsi il la laisse écrire et suit son mouvement tout en agrémentant l'opération de quelques touches d'excentricité, histoire de tirer un peu la couverture vers lui, mais aussi de rajouter du trouble et de stimuler un potentiel « germe ». Il exploite ainsi pleinement la marge de manœuvre formée par la zone d'intersection des cadres, et joue du fait que ces cadres ne se superposent pas totalement pour créer de petites bêtises : un acte qui reste cohérent, acceptable d'après l'un des cadres (le sien) mais qui dépasse quelque peu l'un ou les des deux autres cadres (celui d'Isabella et du plan cul). Ainsi le doigt dans le cul n'est qu'une demie infraction.

b/ Prévenir l'action sur autrui

Par ailleurs il ne se contente pas de modérer les excentricités, il prend également des précautions avant de les dispenser. Par exemple, avant d'entreprendre la conquête de l'anus d'Isabella, acte potentiellement problématique voir déplaisant pour cette femme, il va procéder à une déclaration.

Isabella lui propose de se laver. Or, l'homme aime les odeurs liées à la sueur, à la macération des sucs, bref le sexe crade*. Il lui dit alors :

J'aime ce goût-là, ça me donne faim, j'ai envie de manger ton cul. (Liebig. Sd. *L'enfance de l'obsédé*. Non publié)

En précédant l'acte de l'annonce, il permet à sa partenaire de réagir, d'exprimer un propos, une émotion, un tressaillement, indices qu'il peut lire et interpréter avant de passer à l'acte. Puisqu'il s'agit d'une déclaration, et non d'une demande, la dimension préventive de l'acte reste implicite : Isabella ne se rend peut-être pas compte qu'il la sonde avant de passer à l'acte. Il performe le *wild*, maintien un sentiment d'insécurité. Par le choix du vocabulaire et le caractère affirmatif de cette déclaration Étienne Liebig continue de performer son personnage d'« obsédé », déjà bien introduit lors de leur discussion au restaurant. Nous verrons plus tard que rester cohérent avec son personnage est tout à son intérêt. Enfin, ce type d'annonce, préliminaire à l'acte, permet également de temporiser quelque peu l'effet de surprise, d'aider le partenaire à se projeter dans la suite des festivités.

Jeanne de Berg fait de même lorsqu'elle décide d'opérer un acte particulièrement risqué. Lorsqu'elle se laisse entraîner par sa fantaisie du moment, elle se met à improviser, mais non sans précaution. Elle brise le verre et s'approche très près de Sébastien. Elle précise :

Nous nous sommes regardés... il n'a pas eu un battement de cils, pas un murmure : ma victime était consentante. J'ai alors poursuivi mon geste.

En procédant ainsi, elle expose la menace, elle laisse deviner à sa « victime » son dessein et lui permet de réagir. Cela rappelle le « consentement » que les hommes s'échangent dans les pissotières (Humphrey 2007) : ils s'observent, émettent des signes, interprètent les signes de l'autre et ensuite seulement, estimant que l'accord est conclu, passent à l'action. Ici, la demande a été discrètement formulée, non pas par une déclaration⁶⁴⁸ mais par la performance d'un geste suggérant l'acte à venir. Elle cherche la réponse à sa question silencieuse dans le regard de Sébastien (et peut-être même dans

⁶⁴⁸ Ce que Jeanne de Berg a également coutume de faire. Je retrouve dans le récit de ces « cérémonies » de nombreuses déclarations jouées. Un soumis rapportant son expérience d'une « cérémonie à Madame » met en relief l'emploi de cette tactique et se montre même conscient de son caractère préventif et érotique : « (...) elle fera cela plusieurs fois dans la soirée [l'embrasser sur la bouche avec tendresse, puis le mordre], en alternant grande douceur et douleur, prenant plaisir à me prévenir auparavant (« je vais te mordre... je vais te gifler... ») pour que je sache que je dois me laisser faire. » (De Berg 1985/b : 67)

les battements de son cœur qu'elle dit percevoir, tant elle est proche). Elle cherche un accord, ou plutôt l'absence de frayeur qui pourrait signifier un rejet. Il ne cille pas, ne dit rien, c'est le signal qu'elle attendait avant d'inciser la peau⁶⁴⁹.

Ainsi, dans les deux cas où les experts vont agir directement sur le corps d'autrui, ils vont faire preuve de prévention, en annonçant en amont les actes les plus risqués. Leur attention portée aux partenaires ne se limite pas à ces temps particulièrement complexes. En effet, les récits attestent d'une attention constante à l'autre à ce qu'il dit, mais aussi à ce que son corps dit pour lui.

c/ Rester sensible à l'autre tout au long du processus

À chacune de ses opérations, qu'il s'agisse d'un mot, d'un acte, d'un contact, Étienne Liebig va noter la réaction : dans son récit il relève chaque réaction physique, chaque propos, y compris chaque silence et absence de réaction, qui sont manifestement considérés comme des indices à part entière. C'est la tactique qu'il présente dans *Le savoir vivre des cochons* (Liebig 2011). Il y invite le lecteur à écouter ce qui se passe sous le silence afin de savoir s'il faut persévérer dans l'entreprise ou non :

En règle générale, le lécheur d'anus sent très bien la volonté de son partenaire d'être gamahuché à cet endroit. Un langage infra verbal s'établit de fait par le resserrement des fesses qui signifie un refus ou du moins une gêne passagère et leur écartement qui est proportionnel au désir et à l'invitation. Une règle de savoir-vivre est de ne jamais forcer un tel accès, car l'anus, plus que tout autre pertuis, nécessite le consentement total de son propriétaire pour être un lieu de plaisir. Certes, un petit coup de langue n'est pas physiologiquement dérangeant, mais bien des hommes et des femmes considèrent déjà ce geste d'amour comme une transgression. Toutes les autres positions du plaisir anal connaissent les mêmes préventions. (ibid. : 177)

Écouter l'autre sert également à décider de la meilleure suite à donner à l'expérience sexuelle entamée. Souvenons-nous que, dans le cas d'Étienne, rien n'est déterminé en

⁶⁴⁹ Rappelons que le silence est souvent signe que tout va bien, c'est ce que révèle Humphrey à propos des pissotières (Humphrey 2007) et c'est aussi ce que nous avons vu dans l'exemple du Noir même si dans ce cas il s'agissait d'un faux signal rassurant.

amont, contrairement à Jeanne de Berg qui procède avec un script prédéfini. Il n'est pas possible de faire tout et n'importe quoi, puisqu'il lui faut respecter les contours érotiques de sa partenaire, mais il dispose malgré tout d'une grande marge d'improvisation. Marge de manœuvre d'autant plus étendue qu'Étienne Liebig pense les activités sexuelles indépendamment les unes des autres. Il n'y a pas de suite logique pour lui, il faut donc faire un choix parmi les possibilités qu'offre cette situation. Pour décider du moment propice pour passer à autre chose ainsi que des activités à suivre, toujours dans la perspective de favoriser la satisfaction du partenaire, il propose encore aux lecteurs/lectrices de « travailler à l'oreille » :

Certains hommes très bien élevés estiment que le gamahuchage doit rester un préliminaire à l'amour, tandis que d'autres non bien moins éduqués considèrent qu'il est une fin en soi et suffit à l'acte charnel. Ce sujet mériterait une étude complète, éclairée des lumières des éthologues et des anthropologues de l'amour et dépasserait largement le propos de ce guide pratique. Pour ma part, là encore je ferai appel à l'échange verbal et infra-verbal au sein du couple. Les cris, les ahanements, les « vas-y », les « encore » ou les « viens », les « prends-moi » doivent suffire à guider l'homme élégant dans sa geste gamahucheuse. (ibid. : 155)

Étienne Liebig ne se contente pas d'une seule ressource d'information (verbale ou non verbale), au contraire il les démultiplie et les croise. Il va prendre en compte à la fois ce qui est dit à haute et intelligible voix, mais aussi les mots épars et les gémissements envoyés à la volée ainsi que les mouvements musculaires et autres réactions corporelles.

Être attentif et sensible à l'autre est un atout de taille : plus on est en capacité de ressentir l'autre, de cerner tous ses signaux, plus on est en mesure d'ajuster ses actes et de procéder de façon implicite.

Se tenir très proche de l'autre permet de mieux ressentir les signaux corporels. C'est ce que fait Jeanne de Berg : elle se tient très près du martyr, au point de sentir les battements de son cœur. Cela était sûrement à dessein. Elle use également du miroir pour observer ce que fait le serviteur derrière elle. En outre, sa « suivante » (dominante complice) met ses sens au service de Madame. Elle va notamment relever le rire

inoportun du soumis, et permettre ainsi à Jeanne de Berg de le punir et sauvegarder ainsi l'atmosphère de sa fantaisie. La « suivante » contribue ainsi à augmenter la perception de la « maîtresse de cérémonie », sa sensibilité quant à ce qui se déroule. En somme ils font feu de tout bois, toutes les informations sont bonnes à prendre.

d/ Le risque de méprise et le besoin de vérification

Il est difficile d'être sensible à tout. Catherine sait pertinemment qu'elle n'est pas omnisciente comme elle l'explique lors de notre premier entretien : certaines choses lui échappent et il est fréquent que ses partenaires aient un autre ressenti, une perception de l'évènement qui diffère de la sienne. En outre, une mauvaise interprétation des signaux recueillis reste toujours un risque. Il s'avère alors nécessaire de vérifier l'impact de l'expérience pour autrui ce pour quoi elle génère des échanges *a posteriori*. Cela lui permet de récupérer certaines informations complémentaires et/ou de réajuster sa vision des choses, et notamment de savoir s'il y a eu satisfaction ou non pour autrui. Elle a pour coutume de demander à ses partenaires de jeux de lui partager leurs émotions, de raconter l'évènement par téléphone, par lettre ou de vive voix, selon les circonstances. Elle récolte ainsi, à froid, des éléments supplémentaires qui, certes, ne permettent plus de modifier l'expérience (puisque'elle est achevée) mais d'aviser pour une prochaine fois.

Cette récolte d'information *a posteriori*, brièvement évoquée dans le résumé de l'expérience de Jeanne de Berg, n'apparaît pas dans celui d'Étienne. Je fais l'hypothèse qu'Isabella, en le congédiant gentiment après coup, ne lui en a pas laissé l'opportunité. En effet, Étienne me précise lors d'un entretien qu'il aime rester auprès de sa partenaire après l'acte, pour qu'elle puisse se raconter à lui. Pour lui, cela fait partie du « voyage ». Lors de ces temps, les partenaires peuvent s'ouvrir sur ce qu'elles ont vécu, ressenties, notamment lors de l'expérience. Elles partagent également avec lui leurs difficultés de couple, leur vie en général (il ne semble pas explicitement orienter la conversation). Il s'agit là d'un espace-temps d'échange à leur disposition. Étienne n'incite pas ces partenaires à parler de l'expérience vécue, mais en offre, malgré tout, la possibilité.

e/ Une démarche exploratoire vertueuse pour tous

Ils s'adonnent finalement à une démarche de chercheur, exploratoire, consistant à mener une opération, observer la réaction, l'interpréter (est-ce une réussite ou un échec ? Autrement dit, est-ce que ça génère satisfaction ? Trouble ? Déplaisir ?) et prendre ce résultat comme une nouvelle donnée permettant de penser la prochaine opération. Cela permet d'ajuster les activités de sorte à favoriser les satisfactions d'autrui.

Prévenir les actes complexes, les annoncer, afin de tempérer l'effet de surprise qui pourrait être source d'angoisse, demande de décomposer l'expérience en actions. Il s'agit d'avancer pas à pas, en restant toujours attentif aux ressentis de l'autre. La récolte d'information ne cesse jamais. Notons également que ces actes de prévention sont toujours joués de sorte à se fondre dans la logique de l'interaction et/ou du personnage qui font le jeu. De la sorte, les pratiques préventives restent implicites et contribuent au maintien de la dimension érotique, ludique de l'expérience.

Opérer toutes ces précautions pourrait s'apparenter à un effort, à un devoir épuisant pour l'expert, or je note que bien souvent cela sert également leur propre satisfaction. Souvenons-nous que la population étudiée est susceptible de trouver satisfaction dans le fait de ressentir, de percevoir le plaisir d'autrui, et que la plupart des informateurs relèvent un plaisir tout particulier à l'observation (« scotophilie* »/ « voyeurisme »). De ce point de vue, la démarche préventive peut se lire également comme une façon d'augmenter ses propres satisfactions. J'en déduis que, pour cette population précise, cette procédure constitue un cercle vertueux.

Enfin, il me semble important d'éviter toute méprise. De la manière dont je présente les choses, le processus semble opéré par une seule personne, qu'un individu actif agit sur un individu passif, mais ce n'est pas le cas. C'est le fait de leurs discours, qui ne donne accès qu'à la réflexion des experts, ainsi qu'à mon focus sur ces derniers dans la mesure où ils sont susceptibles d'être reconnus comme responsables des résultats de l'expérience. Ainsi il y a potentiellement tout un travail opéré par le partenaire, qui facilite ou complique le processus, mais qui reste ici invisible.

F/ Rajouter du trouble quand c'est trop simple

La séance photo se distingue des autres interactions : par sa logique, elle permet aux participants de négocier de façon explicite l'action à venir. D'après les représentations culturelles, dans le cadre d'une séance photo, il est possible de discuter, de donner des directives et de négocier ouvertement : « Peux-tu mettre ton bras comme ça ? » ; « Est-ce que je peux enlever cet accessoire ? » etc. En outre, ce type d'interaction présente un second avantage : le contact physique entre les partenaires n'est pas une obligation. Les personnes investies dans l'expérience peuvent agir à distance par le biais de paroles ou de gestes (si toutefois la personne concède à la demande). La négociation est explicite et peut sembler plus aisée puisque tout est verbalisé, qu'il n'est pas besoin de deviner. On peut penser que cela contribue à réduire les méprises puisqu'il n'est pas besoin d'interpréter des signaux. En sus, il n'est pas nécessaire de tester et de prévenir un geste puisque, dans l'exemple retenu, les individus n'agissent pas directement les uns sur les autres. Pour autant, dans cet exemple, les informateurs emploient des méthodes similaires à celles relevées dans les deux autres cas.

En effet, je retrouve une même volonté d'avancer petit à petit, au fur et à mesure des ressentis. Par exemple, M. M. ne va me proposer de me défaire de ma chemise de nuit que très tardivement. En outre, il va argumenter sa demande en restant dans la logique de notre interaction : dévoiler le corps permet de mieux voir les postures et ainsi de mieux les reproduire par la peinture. Notons également qu'il ne me demande pas d'outrepasser mes limites, car mes seins restent masqués par le bandeau.

Enfin, Pierre et M. M. m'ont également octroyé du temps après l'expérience, temps dont j'ai pu faire usage afin de parler de mes ressentis. J'aborde entre autres ma sensation d'être « *stone* ». M. M. normalise ce ressenti en me confiant qu'il le partage, que cela arrive souvent durant les séances photo. Cela a contribué à tempérer mon trouble. Nous n'aurons pas forcément le temps d'échanger le jour même avec Pierre, car il s'est affairé au rangement et l'arrivée de son amie a donné une autre direction à nos conversations. C'est lors d'une autre entrevue, en *off*, que nous revenons sur l'expérience. Je lui fais part de mon sentiment, de mon trouble à la séance photo, de mes difficultés à faire mienne cette expérience. En réponse, il me dispense sa façon de

penser, de vivre ce sentiment. Il me fournit une piste dont je peux me saisir pour créer une place à ces émotions étranges. Que ce soit volontaire ou non, conscient ou non, cette transmission de représentations et de valeurs contribue à la reconnaissance de la situation comme positive, acceptable, *a posteriori*.

Ils se montrent également respectueux de mes limites. Cette attention apparaît de façon beaucoup plus évidente que dans les précédents exemples, car je profite de la logique du jeu (la séance photo) pour formuler mon malaise, certaines demandes. Il m'est alors possible de voir si ma demande, explicite, est entendue, prise en compte ou contrariée.

Je constate que toutes mes demandes ont été exaucées, sans aucune négociation. Lorsque je formule mon besoin d'hygiène concernant le *plug**, Pierre me fournit dans la foulée des lingettes désinfectantes. Lorsque je fais part de mon malaise à l'idée de baigner dans mon urine, Pierre vient éponger le liquide. En outre, il s'est montré plein de petites attentions qui faisaient écho à nos échanges par mail : sans que je le demande il m'a proposé masque et vêtement pour éviter que mon visage et mes seins n'apparaissent sur les photos, comme je l'avais demandé. De même, toujours sans que je le demande, Pierre me propose à la fin de l'expérience de prendre un bain seule avec mes jouets, conformément à la fantaisie que je leur avais transmise. Il montre ainsi que même si nous nous sommes éloignés de ma fantaisie d'origine, à force de négociation, il se soucie de ma satisfaction⁶⁵⁰.

Ils se sont montrés attentifs, à ce que j'ai dit par le passé ainsi qu' à ce que j'ai dit sur le moment, ce qui a permis de limiter les déplaisirs, de m'aider à me défaire de mes craintes et donc de m'investir pleinement dans l'action. Je note également que, par ces preuves explicites de bienveillance à mon égard, ils m'ont engagée dans le circuit d'échanges de satisfactions. En effet, c'est parce que je me suis sentie respectée, valorisée et encouragée que j'ai eu envie de leur faire un cadeau : leur offrir l'image d'une femme qui urine, chose qui, je le savais, n'allait pas les laisser indifférents.

Je pense également qu'ils ne se sont pas contentés de m'écouter, ils m'ont observé et ont interprété mes comportements. Par exemple, lorsque je glisse lentement de mon

⁶⁵⁰ Ce qui est important étant donné que la satisfaction n'était pas évidente pour moi en de telles circonstances : en effet que pouvais-je attendre d'une séance photo ? Quel plaisir pouvais-je espérer et de quel type ? Sexuel ? Artistique ? Les deux...

focus artistique vers l'orgasme M. M. s'en aperçoit très vite et m'invite à recommencer le geste et à embrasser pleinement les effets secondaires de la séance photo⁶⁵¹. Pierre, quant à lui, sent ma gêne quand il me tend le peignoir et m'y emmitoufle comme pour dire que ce n'est pas grave, qu'il peut être sali.

Il y a donc, dans mon cas, un grand nombre d'actes que je peux aisément identifier comme des actes de bienveillance. Peut-être que cela en devient même trop aisé... trop sécurisant, « lisse » ? C'est en effet le risque, à force de rendre les attentions trop nombreuses et trop explicites, il est possible de perdre en jeu, notamment en sentiment de risque. L'improvisation en situation privée rapporte certes du jeu, ne serait-ce que parce que le cadre est moins sécurisé, surveillé (après tout, je suis seule dans une maison avec deux hommes que je connais peu). Toutefois, dans la mesure où la négociation est verbalisée, cela perd en intensité, en épaisseur érotique. Cela manque de doute, de trouble, de transgression. Même s'ils ne mettent davantage en valeur cette démarche préventive (à aucun moment il n'est demandé si « ça va », si « ça fait mal », « si c'est agréable ») elle est facilement perceptible.

Afin de rapporter un peu de trouble, M. M. va user de son personnage sadique/diabolique. Il va rajouter de-ci de-là quelques pointes de doute, histoire de remettre un peu de tension dans ce jeu trop facile.

Lors de cette expérience il se fait, en quelque sorte, menace silencieuse. Il intervient peu, que ce soit verbalement ou physiquement, il observe. Lorsqu'il s'agit de répondre à l'une de mes requêtes, c'est toujours Pierre qui s'applique à la tâche, en bonne « maîtresse de maison ». C'est également Pierre, en bon metteur en scène, qui va me féliciter, m'encourager ou de donner de nouvelles idées. Je note aussi qu'au début de la séance, alors que j'étais encore tendue, il a lancé une phrase qui a résonné en moi comme une menace :

Tout rentre... au pire il suffit d'élargir la *schneck** avec un couteau !

⁶⁵¹ C'est ce qu'il m'a expliqué en entretien. Les séances photos ne doivent pas être des excuses à la « consommation » sexuelle, pour autant il ne rejette pas le trouble érotique provoqué par un grand nombre de ces séances qui semble relever alors d'un heureux effet secondaire si on s'en tient au discours de M. M. Sans oublier que le plaisir artistique et le plaisir sexuel sont voisins.

Par cette phrase il m'a rappelé que je n'étais peut-être pas totalement en sécurité, que je frayais avec des gens aux mœurs étranges, inquiétantes. Cela, associé à son observation silencieuse (qui contrastait fortement avec le comportement de Pierre) a finalement contribué au maintien d'une pointe de crainte, comme une musique de fond. Il a jeté le trouble en performant le *wild*. Je note d'ailleurs qu'en bon esprit malin, l'une des rares fois où il formule une proposition, c'est pour m'inciter à me masturber et à jouir, ce qui m'a également troublé sur le moment. Par ces mots il a temporairement rappelé que l'expérience n'était pas juste artistique, comme je me plaisais à le croire, elle était aussi sexuelle. Soudain, je n'étais plus en train de poser pour une photo, je m'adonner à un acte sexuel sous les yeux de deux hommes armés d'appareils photos. Après la séance photo M. M. remet une couche de *wild*, alors que nous regardons les photos, en me parlant de ce qu'il a fait à des poules étant jeune... en l'occurrence leur crever les yeux. Je m'aperçois également, en faisant défiler les clichés, qu'il a pris une photo de mon visage. Une seule, au moment où je glissais dans le plaisir⁶⁵². Infraction évidente à mes demandes, mais infraction minime (car une seule photo), comme une erreur ou plutôt une provocation. Une fois de plus j'étais troublée...

Toutes ces interventions sont comme de petits coups d'aiguilles dans la chair, alors que je commençais pleinement à prendre mes aises. Une irritation. La transgression du cadre que j'avais posé était également minime mais suffisante. Il a joué avec mes limites et cela était justifié par son personnage. Personnage qu'il avait déjà bien introduit lors de notre première rencontre (et même avant avec sa réputation sulfureuse). Dans ce jeu, il représente « le malin » et vient rapporter un peu de vice, de peur, l'aléa. Il joue avec mes peurs, ramène du contraste, du doute, une petite sueur froide de temps à autres, histoire que l'expérience ne glisse pas dans un jeu entièrement *safe** et serein.

⁶⁵² Il m'était possible de savoir qui avait pris quelle photo étant donné que Pierre prenait des photos couleur et M. M. uniquement des clichés en noir et blanc. La photo en question était en noir et blanc et succédait à des photos montrant mon activité sur le moment...je pouvais donc aisément deviner quand elle a été prise.

G/ L'importance de maintenir de façon cohérente un personnage et la logique de l'interaction

J'ai pu constater, lors des prises de contact, que les informateurs montrent très vite la couleur quant à leurs goûts érotiques, que ce soit par le lieu de rencontre parsemé d'artefacts résonnants avec leurs goûts ou bien par une performance de leur personnage érotique. Le seul qui ne procède pas de la sorte c'est PD. PD se joue comme un normos* ou, tout au plus, un homme un brin malicieux. Les autres sont sur ce point d'une transparence qui peut parfois s'avérer déconcertante.

Mon premier contact avec Étienne reste un souvenir mémorable. M'ayant proposé de visiter plusieurs lieux qui lui sont chers, il a suggéré de venir me chercher en scooter devant l'appartement parisien de ma cousine. C'est l'été et il fait extrêmement chaud, je porte une jupe courte. Il arrive à l'heure convenue sur son destrier motorisé, me fourre la tête dans un casque et m'invite à m'installer derrière lui. Après une balade d'une quinzaine de minutes, nous arrivons à notre premier point de chute. Je descends du scooter et Étienne m'interpelle :

Bah ! Y'a pas de traces !? T'as mis une culotte !?

Étonnée, mais pas chamboulée pour autant, je réponds avec ironie que « Non, je suis une fille propre, moi ! ». Il range ensuite le casque dans le coffre du scooter et m'apostrophe à nouveau. Il en sort alors un petit vibromasseur coloré avec un grand sourire :

T'as vu ! Toujours prêt !

Était-ce une approche qui m'était réservée étant donné que je venais ouvertement causer de « cul »... J'en doute, compte tenu de ce qu'il rapporte dans ses ouvrages. Le luron est *cash*, sans faux-semblants. M. M. a fait de même lors de notre premier entretien. Il n'a pas lésiné sur les anecdotes croustillantes révélatrices de son côté sadique, voire... démoniaque. Après une heure à peine d'entretien, il m'avait déjà conté comment, enfant, il rodait en meute à l'affût de mauvais coups et, notamment, comment lui et ses camarades ont crucifié un chat et tenté d'en noyer un autre. Christelle quant à elle a menacé de ma fouetter (avec ironie) au bout de cinq minutes seulement de conversation.

Les informateurs se montrent dès les premiers contacts conformes au personnage présenté à travers leurs artefacts érotiques. Cela m'a d'abord interpellée, mais par la suite j'ai vu l'avantage qu'il y avait à procéder de la sorte : présenter son côté le plus irritant de prime abord permet de révéler son interlocuteur. Cela va la faire réagir et sa réaction en dira long sur sa conception de la sexualité. En outre, présenter d'emblée son personnage permet d'opérer une présélection : seuls les plus téméraires resteront. Les partenaires viscéralement discordant sur le plan érotique auront vite fait de fuir.

Présenter son personnage très tôt permet également d'éviter un sentiment de trahison chez le partenaire potentiel. En effet, ne rien laisser paraître de ses goûts et tendances c'est donné l'opportunité à autrui de coller sur soi ses propres représentations. Bien souvent, l'individu sera considéré comme normos*, à défaut de preuves du contraire, et une révélation tardive de goûts *kinky** pourrait alors surprendre. Le partenaire peut se sentir trahi, manipulé, considérant que la personne lui aurait caché ses véritables intentions. PD qui est le seul à avancer masqué, a déjà connu des rebuffades violentes à partir du moment où la partenaire s'aperçoit que non seulement il n'est pas un vieux monsieur dépourvu de libido, mais qu'en plus de cela il nourrit des goûts *kinky**⁶⁵³.

Enfin, s'inscrire d'emblée dans un personnage atypique peut faire qu'à force, les excentricités deviennent moins irritantes, plus tolérables. Pour reprendre l'exemple d'Étienne Liebig : quoi de plus « normal » pour un obsédé que d'affirmer sans détour qu'il désire vous « manger le cul » ?! C'est là une hypothèse que je tire de mon expérience de terrain, remarquant que certains comportements qui me seraient en temps normal apparu comme des signaux d'alarme, indiquant un danger, paraissaient pour le coup intrigant, troublants sans pour autant être source d'inquiétude. Cela est cohérent.

Ainsi le personnage permet de travailler la souplesse du partenaire concernant les petites excentricités dont il est capable, et permet également de tempérer l'anxiété vis-à-vis des expériences *kinky**. Ces écarts à la norme ou à un autre cadre du jeu apparaissent alors

⁶⁵³ Il avait alors invité la jeune femme chez lui pour essayer la canule à lavement anal seule dans sa douche après avoir testé au préalable l'ouverture d'esprit de cette dernière lors d'une longue conversation de comptoir. Elle l'a traité de « pervers » et s'en est allée rageuse alors qu'il ne l'avait aucunement obligé à se prêter à ce petit jeu. J'estime que c'est là le résultat d'une découverte sur le tard de son personnage. L'écart d'âge et le type de jeu pourraient également expliquer ce refus violent, mais alors comment expliquer que les autres informateurs ne font pas part de ce type de problème (sachant que la plupart d'entre eux ont dépassé la cinquantaine et qu'ils ne sont pas en reste en matière de jeux exotiques).

comme « normaux », attendus. Montrer son personnage c'est commencer finalement à instaurer un jeu, un cadre, et plus ce jeu est cohérent plus il permet un écart à la quotidienneté : ce qui n'est pas possible dans la vie courante devient soudainement tolérable, moins alarmant. Cela est d'autant plus important lorsque l'aspect ludique de l'interaction n'est pas évident. Dans le cas de Jeanne de Berg, l'expérience est explicitement ludique par sa mise en scène et l'endossement de rôles pour chaque participant. Cette théâtralité extrait les individus de la quotidienneté, mais dans le cas d'Étienne, ou même celui où je m'illustre, le jeu est bien moins explicite. Instaurer un personnage, c'est alors inviter le jeu dans le quotidien.

J'émetts l'hypothèse que, plus le jeu et le personnage sont cohérents et correctement performés, mieux les excentricités sont tolérées (tout comme on tolère finalement d'une personne folle ou même d'une célébrité d'avoir des comportements sortant de l'ordinaire).

De la même façon, instaurer et maintenir la cohérence de l'interaction permettent de pallier la problématique qui traverse les trois exemples présentés : la difficulté pour la personne qui ne sait pas ce qui va se dérouler de se projeter. Plus l'expert parvient à créer une interaction cohérente dans le temps, plus il y a de chances qu'il neutralise certaines angoisses délétères, car le jeu instauré va baliser l'expérience pour la personne novice. D'où l'intérêt que celui-ci soit adossé sur des scénarios culturels très répandus, comme le rapport du maître et de l'élève, ou encore celui du photographe et de la modèle. Situations sociales relativement connues, répandues, puisque les individus ont pu les expérimenter hors du domaine du sexuel ou bien parce que des scripts sont arrivés jusqu'à eux par la culture matérielle ou discursive (Gagnon 2008). Tisser un jeu cohérent sur le long terme permet ainsi de faciliter la projection des partenaires les plus vulnérables et par conséquent d'atténuer l'anxiété face à l'inconnu.

Dans les cas présentés, tous ont procédé de la sorte, sans doute à dessein. Ils se sont tous tenus à leur personnage avec soin, tant par leurs propos que par leurs actes, tout en restant bienveillants pour que cela ne soit pas confondu avec du « vrai sadisme », de la « vraie perversion », que cela reste juste irritant, troublant. Je ne peux dire si cela a effectivement facilité l'appréhension de l'expérience pour les autres partenaires, mais pour ma part, cela m'a permis de me projeter quelque peu, de tempérer mon angoisse et

de me détendre, de m'investir dans l'activité et même de glisser à un moment donné hors de la perspective purement artistique et de ressentir des satisfactions troubles.

Conclusion de la section

Afin de respecter leur éthique sexuelle (parvenir à un échange équilibré de satisfaction ou au minima ne pas être confondu avec de « vrais » pervers/sadiques) les informateurs ont développé diverses méthodes.

Dans le cas où l'individu n'est pas volontaire, et que le script de l'interaction reste à définir, ils vont tout d'abord encourager l'autre à se faire « sujet libre » et à participer à l'écriture du script. Ce faisant, ils nuancent le déséquilibre des pouvoirs en offrant l'opportunité à l'individu d'orienter l'expérience dans un sens qui lui convient et ainsi augmentent les chances que celui-ci perçoive des satisfactions.

Dans les cas où le partenaire (supposé) novice est un inconnu, les informateurs vont également chercher à cerner les contours érotiques de cette personne en lisant les informations à disposition (vêtements, lieu, comportement, etc.). Ils vont également en faire émerger des informations supplémentaires en usant d'artefacts érotiques qui vont faire réagir le partenaire. Cerner l'autre, ses limites, mais aussi ses fantaisies, permet de mesurer la marge de manœuvre disponible. En situation d'improvisation, ils vont prendre appui sur ces informations en vue d'assurer les chances de satisfactions du partenaire et s'en écarter, selon leurs propres fantaisies, histoire de rajouter du trouble et percevoir, eux aussi, des satisfactions. Il n'est jamais question de s'oublier au profit de l'autre. En outre, les écarts sont opérés avec parcimonie, pour ne pas extirper totalement le partenaire de sa zone de confort.

Dans le cas de Jeanne de Berg, où le script est une fantaisie toute personnelle, la connaissance des contours érotiques des partenaires est un préalable nécessaire. Cela permet de distribuer stratégiquement les rôles de sorte à assurer des satisfactions aux partenaires et à ce qu'ils acceptent de se faire complice de son jeu.

Dans tous les cas, dans la mesure où rien n'est assuré, ils avancent petit à petit, de façon exploratoire, décomposent les actions, préviennent celles qui semblent les plus risquées et observent les réactions du/des partenaires, pour réajuster l'expérience au besoin.

L'attention portée à autrui, à sa sensibilité, à son état émotionnel est maintenue tout au long de l'expérience et parfois même au-delà. Les temps partagés en aval de l'expérience permettent de s'informer sur le vécu du partenaire, de confirmer ou d'infirmes leurs hypothèses. C'est également un temps propice au soutien et au partage de représentations, susceptibles d'aider le novice à digérer la nouveauté (ce qui sert indirectement l'émergence des satisfactions).

Enfin, ils tempèrent les angoisses en faisant preuve de bienveillance (de façon plus ou moins explicite) et préparent l'autre aux excentricités en instaurant rapidement et en maintenant une interaction et un personnage érotique cohérent. Cela permet au novice de se projeter, de trouver sa propre marge de manœuvre, et pourquoi pas de jouer avec les cadres.

Pour rajouter une dimension ludique, de l'aléa, du risque, du trouble, ils vont user de différentes techniques.

Notons que dans ces situations plusieurs cadres se superposent : les contours érotiques (estimés) du partenaire novice, le personnage de l'expert et la logique de l'interaction. Tous structurent l'interaction et le champ des possibles envisageable, ils réduisent ou augmentent le champ des possibles, génèrent de la contrainte, du risque, de l'incertitude, d'où un fort potentiel érotique. Il est alors possible de sécuriser l'interaction en restant dans l'espace où tous ces cercles se croisent, mais il est également possible d'opérer de petites transgressions en jouant avec cette superposition de cadre⁶⁵⁴. Il est possible de

⁶⁵⁴ On se rapproche ici de ce que présentait Czuser concernant la façon dont les « kinksters » font preuve de « créativité, de ludicité » (Czuser 2017). Ils jouent avec la notion de BDSM* qui sert de cadre aux activités. Seulement il ne met pas en relief l'intérêt pour la transgression et ici il est question de plusieurs cadres.

tirailer les limites du partenaire en usant soit de la logique du personnage soit de la logique posée par le type d'interaction opérée. Faire un petit pas de côté qui reste cohérent tant qu'il s'inscrit dans l'un des cadres (ce qui implique que ceux-ci doivent être correctement maintenus). Jouer de la démultiplication des cadres permet de créer du trouble, notamment lorsque l'expérience devient trop sécurisante.

D'autre part ils vont créer du doute en invisibilisant autant que faire se peut toute démarche préventive, bienveillante, de sorte à maintenir l'impression d'un espace-temps, d'une relation non sécurisée, où tout peut arriver. *Wild*. La relation est d'ailleurs choisie et opérée de sorte à être moins sécurisée que celles possibles en soirées spécialisées. Tout le jeu consiste à construire un jeu plus risqué, moins rassurant, prévisible et parvenir malgré tout à une expérience conforme à leur éthique. Ils jouent avec leur propre frontière du tolérable qui s'avère d'ailleurs très proche de celle des normos*.

Notons que tout cela est rendu possible par l'existence et l'usage de scénarios culturels qui servent de repères, de supports, d'appuis afin de masquer la négociation.

Il me faut cependant souligner que l'usage de plusieurs, ou de la totalité de ces méthodes, contribue à augmenter les chances d'un échange équilibré des satisfactions, mais ne l'assure pas. L'attention et les preuves de bienveillance permettront le cas échéant de distancier l'expérience et l'expert des figures typiques de l'abus. L'échange équilibré des satisfactions c'est avant tout l'utopie vers laquelle il faut tendre.

Je tiens à souligner que ce processus demande du temps : temps pour observer l'autre, le tester, le cerner, etc. Même si des interactions sexuelles peuvent subvenir le jour même de la rencontre, ce n'est pas le cas systématiquement. Le temps est aussi souvent nécessaire pour imaginer le jeu, le négocier. Certains vont également reculer le moment décisif, juste pour générer de la frustration. Le temps est une variable importante avec laquelle il est possible de jouer, mais c'est avant tout une nécessité en situation d'initiation, surtout lorsque la personne en face est inconnue, et qu'il y a désir de s'adonner à des interactions complexes.

Conclusion de la partie

Dans la perspective d'obtenir une expérience satisfaisante il est nécessaire de respecter l'éthique et, par conséquent, s'atteler à réduire certains risques (pour soi comme pour autrui) mais ce, tout en conservant une certaine part de suspense, de doute, de danger. Après analyse, cela s'avère tout à fait possible.

Il suffit pour cela de sortir des milieux érotiques, trop sécurisés, où l'activité sexuelle est bien trop entendue et privilégier des relations déséquilibrées entre les partenaires sur le plan de l'expérience et des connaissances sexuelles. En cela, les normos* représentent des partenaires de choix. Effectivement, même s'ils ne sont pas toujours aussi normos* qu'ils ne le paraissent⁶⁵⁵ ils assurent un minimum de challenge : n'affichant aucun goût particulier, ils sont territoire mystérieux à explorer, à découvrir. Sera-t-il possible d'amener cette personne à jouir de jeux *kinky** sans outrepasser de trop ses limites ? Sans abuser de sa vulnérabilité (et se mettre en tort vis-à-vis de l'éthique) ? Est-il envisageable de l'amener à sortir de sa zone de confort et qu'il en tire un certain plaisir ? A-t-il des goûts autres, exotiques, qui n'attendent que d'être révélés ? Jouer avec des normos* c'est ajouter un inconnu dans une équation déjà complexe que les informateurs pourrons s'amuser résoudre. C'est aussi, potentiellement, se redonner la chance de découvrir de nouvelles fantaisies car on ne sait ce qui peut éclore, après stimulation (à moins de contraindre l'autre à devenir ce qu'on attend de lui). Ce sont là des façons simples de rapporter un peu de jeu dans l'expérience sexuelle.

En étant menée en dehors des milieux spécialisés et avec des partenaires novices, le jeu est ainsi complexifié. Le risque de ne pas parvenir à se tenir à l'éthique semble augmenté et cela rapporte une dimension liminoïde à l'expérience. En même temps, de nombreuses méthodes de prévention sont mises en place, de sorte à pallier ces dangers et d'augmenter les chances d'un échange équilibré de satisfaction : observation et estimation des contours érotiques de l'autre, émission d'hypothèses, vérification,

⁶⁵⁵ Souvenons-nous que « normos* » est une performance de la normalité et que, derrière cette façade, peut se cacher un individu expérimenté, « en planque », comme c'est le cas par exemple de PD.

maintien de l'attention, annonce des actes complexes, rappel du droit au refus, performance cohérente d'un personnage, corédaction du script...

Ainsi, les informateurs ne sont pas contre toute forme d'encadrement, de prévention, en somme de sécurisation de l'interaction, mais ils font en sorte que cela soit le moins explicite possible. Ils n'en parlent pas, ou peu, et préfèrent, souvent, à l'inverse, parler de caractéristiques personnelles (sadisme, obsession, etc.) qui invitent à la méfiance. Leur approche s'apparente plutôt à du *safer sex** qu'à du *safe sex** dans la mesure où le risque zéro n'est pas absolument recherché⁶⁵⁶. Il s'agit en l'occurrence de pratique préventive ajustée qui fait place à une marge d'erreur, de risque (effectif ou mis en scène) au nom de la quête de satisfaction.

Cette volonté d'invisibiliser les intentions préventives peut d'ailleurs expliquer le peu de traces, sur le terrain, de contrats dans les récits d'expériences orientées BD/SM* : cerner les contours de l'autre, oui, mais pas de façon aussi explicite et rassurante, à moins que cela serve la fantaisie. La ludicité de l'expérience et le respect des fantaisies, de la part de rêve/magie, sont prioritaires et nécessitent la mise en place d'un bon théâtre.

Le problème principal, finalement, dans les expériences déséquilibrées qui nous intéressent, c'est la juste maîtrise de son ascendance sur autrui. C'est là qu'il peut y avoir abus, tel que cela est entendu par la population, autrement dit orientation de l'expérience dans une perspective qui n'est propice et satisfaisante qu'à un seul partenaire⁶⁵⁷. L'individu peut disposer de différentes sources de pouvoir, mais la connaissance tirée de l'expérience empirique (concernant la sexualité ainsi que sa sexualité) joue un rôle primordial dès lors que l'expérience s'inscrit dans une perspective exploratoire. Notons que l'usage de son pouvoir n'est pas forcément chose néfaste. Il faut bien lancer une dynamique, que l'un des partenaires fasse des propositions. Mais, en accord avec Foucault et Fassin, l'usage du pouvoir trouve ses limites dès lors qu'il est employé en vue d'oppresser totalement l'autre.

⁶⁵⁶ Je ne reprends pas ici la notion de *safer sex** pour mon analyse car les techniques développées sous ce nom visent avant tout à pallier l'absence de préservatif. Avec la notion de prévention ajustée nous penserons d'autres problématiques que la transmission d'IST.

⁶⁵⁷ Notons que prioriser son plaisir est essentiel pour les informateurs, c'est une preuve de liberté, mais cela n'empêche en rien de rester sensible à l'état d'autrui et de lui éviter, autant que faire se peut, de percevoir des déplaisirs.

Agir de la sorte serait une triple prise de risque pour les membres de la population. Premièrement, c'est risqué d'être jugé comme un mauvais partenaire et disqualifié (si de tels comportements venaient à être connus d'individus qui partagent l'éthique)⁶⁵⁸. Deuxièmement, cela pourrait mettre en péril leur propre perception de satisfaction. Oppresser le partenaire jusqu'à ce qu'il devienne ce qu'on attend de lui, revient à réduire les chances de surprises. L'individu ne pouvant exprimer ses goûts, cette merveilleuse variable hasard qu'est l'Autre est alors neutralisée. De plus, leur satisfaction se nourrissant de celle de l'autre, opprimer l'autre à outrance revient à réduire ses propres chances de satisfactions. Troisièmement, cela pourrait enjoindre le novice à la rébellion, or la réalisation de fantaisie nécessite un bon théâtre et de ce fait la complicité de tous les participants. Il importe de ne pas nier autrui de sorte à s'en faire un complice.

On pourrait parler de manipulation, « manœuvre par laquelle on influence à son insu un individu, une collectivité »⁶⁵⁹ mais il me semble important de relativiser la dimension masquée, voire insidieuse, de la démarche. En effet, même si le pro-jet n'est pas exposé clairement, la performance du personnage permet de deviner aisément les intentions. En se jouant « sadique », « pervers », « dominant » ou « obsédé », personnages appartenant au répertoire commun de la population, les informateurs laissent présumer une intention sexuelle et notamment *kinky**.

La notion de séduction, m'apparaît bien plus intéressante, dans la mesure où il s'agit de « détourner [quelqu'un] du droit chemin, du bien, du devoir »⁶⁶⁰. Or, comme le souligne

⁶⁵⁸ Cela arrive particulièrement au sein des milieux érotiques, virtuels ou physiques.

⁶⁵⁹ Définition donnée par le CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/definition/manipulation> (dernière consultation le 6 mars 2019). À propos de la manipulation, Le Goaziou et Jaspard ont souligné, concernant des violences sexuelles reconnues entre hommes adultes et jeunes garçons, que les auteurs avaient tendance à présenter les activités sexuelles comme des « jeux », « un partage amical ou affectueux », ou encore à les échanger contre des cadeaux (Le Goaziou, Jaspard 2011 : 74, 104). Tout cela fait écho aux activités que nous avons observées, car il y a présentation des relations sexuelles comme des jeux, souvent inscrit dans un cadre amical (lorsqu'il ne s'agit pas de partenaires privilégiés) et la relation se fonde sur un échange de satisfactions. Toutefois, il faut veiller à ne pas tout mettre dans le même sac, car j'ai relevé, les concernant, des méthodes qui attestent d'une attention portée à autrui. On peut parler de manipulation, mais non pas d'oubli de l'autre, il n'est pas question de générer une « emprise » afin d'assujettir l'autre à ses désirs et ainsi le nier, comme cela peut être le cas dans les violences sexuelles (Jaspard, Brown, Condon 2003). En outre il n'y a pas de menaces proférées à l'encontre du partenaire (menace de tout révéler pour attirer la honte sur la victime, menace de coups, mort sur la victime ou son entourage, etc.) méthodes souvent employées dans les exemples de violences étudiées par Le Goaziou et Jaspard.

⁶⁶⁰ Définition du CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/definition/s%C3%A9duction> (dernière consultation le 7 mars 2019).

Fassin, la problématique de séduction est la suivante : l'individu est-il « sujet libre » ? Est-il en capacité de suivre une autre voie que celle suggérée, rien n'est moins sûr. Comme nous l'avons vu, l'âge et le fait d'être majeur ne garantit rien. Un individu jeune, mais culotté, peut s'en sortir mieux qu'une personne adulte, sensible au charisme d'un homme mûr. Toutefois l'expérience, l'accumulation de connaissances sur soi et sur l'activité sexuelle et surtout la construction, pour soi, d'une éthique, aident indubitablement à devenir « sujet libre ». Parfois il faut juste un peu de culot, la conscience de son propre pouvoir de séduction et surtout la conviction que le déplaisir à outrance, sans compensation ni explication, ne saurait être accepté pour oser s'émanciper de l'autorité d'autrui⁶⁶¹.

Enfin, l'étude de l'éthique de la population et de sa mise en application nous permet de gagner en informations concernant l'écart qui sépare informateurs et normos*, qui se réduit toujours plus. D'après la conception de l'initiation présentée par la population, il n'y a pas nécessairement de différence de nature entre eux : les normos* peuvent simplement être des individus non/peu développés. En outre, même s'ils ne partagent pas les mêmes conceptions de ce qui fait satisfaction (du moins pas encore...), les deux populations semblent pouvoir s'entendre sur l'éthique sexuelle dans la mesure où ils partagent les mêmes représentations de l'abus. Le fait que les situations initiatiques puissent déboucher sur des expériences tolérables, voire satisfaisantes, atteste de la potentielle proximité entre les limites, les capacités et les attentes des deux populations.

Notons bien que, pour le moment, que toutes ces hypothèses, résultat de l'étude, ne concernent que les dix personnes interrogées. La proximité des conceptions de la sexualité de ces deux populations mériterait d'être approfondie. Cependant, ces constats m'encouragent à supposer que ce qui plaît aux uns est susceptible de plaire aux autres, que ce qui fonctionne sur le plan préventif pour les uns pourrait fonctionner pour d'autres...

⁶⁶¹ Notons également que le fait de défaire la sexualité du couple et de ses projets, comme on l'a vu précédemment peut également contribuer à augmenter la liberté d'action des individus, car il n'y aura pas la pression de mettre en péril des projets qui tiennent à cœur.

Coda : du consentement ?

Pour achever ma réflexion concernant l'éthique sexuelle il m'importe d'ancrer mon propos dans une perspective plus globale ainsi que dans l'actualité française. Pour cela je vais comparer les méthodes développées par les informateurs avec les protocoles visant à obtenir une interaction sexuelle légale. Ce problème est apparu suite à plusieurs polémiques. Je souligne d'emblée qu'il n'est pas question du même objectif : dans un cas c'est une interaction plaisante, satisfaisante qui est visée, dans l'autre c'est une interaction en accord avec la loi, ce qui n'assure en rien les satisfactions, comme nous le verrons. Toutefois, je pense que la comparaison est intéressante puisque, dans les deux cas, il s'agit de réduire ou d'éviter les abus. Nous avons vu que, pour parvenir à cet objectif, les informateurs vont s'atteler à rechercher un échange équilibré de satisfaction, mais à travers la loi l'objectif visé est la recherche de consentement libre et éclairé.

Afin d'opérer cette comparaison, je commencerai par une présentation du concept (juridique) du consentement et des problématiques qu'il pose. Puis je présenterai quelques protocoles qui ont émergé en Europe suite à ces grandes polémiques avant de les confronter aux méthodes relevées précédemment, en milieu spécialisé ainsi qu'en dehors de celui-ci, dans les temps d'initiation. J'espère que cet exercice permettra de gagner un regard critique les méthodes préventives des informateurs, les protocoles et surtout sur la notion de consentement.

A/ Le consentement comme outil pour distinguer le licite de l'illicite

a/ Le consentement comme cadre aux interactions sexuelles

Le consentement est une variable importante dans le jugement des interactions sexuelles, y compris *kinky**, en Europe depuis 2005. En effet, suite à l'arrêt K. A. et A. D. du 17 février 2005, la Cour européenne des Droits de l'homme (CEDH) a reconnu la libre disposition de son corps pour les adultes, y compris lorsqu'il s'agit de

consentement à des lésions⁶⁶². Les États ne sont pas strictement soumis à cette législation, mais il importe de marquer cette valorisation du consentement individuel, car cela ouvre la possibilité de reconnaître certaines pratiques *kinky** comme légales et acceptables. De ce point de vue, des pratiques telles que le sadomasochisme relèvent théoriquement de l'intimité et sont tolérées dans la mesure où il est possible d'attester que les participants s'adonnent à ces jeux de façon libre et éclairée. Partant de là les activités des informateurs entrent potentiellement dans le cadre de la loi.

Daniel Borrillo précise qu'en droit français il n'existe pas de définition du consentement. Le concept est détourné par la négative dans le Code civil, autrement dit par « ce qui peut altérer la dimension libre et éclairé du consentement » (Borrillo 2009) :

Outre la majorité légale, établie à l'âge de 15 ans en matière sexuelle, le consentement doit être dépourvu d'erreur, de dol et de violence. L'erreur existe lorsqu'un contractant s'est trompé sur un élément déterminant de son consentement. Le dol peut être défini comme toute ruse, tromperie, machination ou manœuvre employée pour induire en erreur une personne afin de la conduire à consentir. Enfin, la violence morale, appelée également intimidation, est caractérisée par des menaces ou de chantages sur sa personne ou sur celle de proches. Elle se distingue des autres vices du consentement, en ce qu'elle empêche le consentement d'être libre, alors que les deux autres empêchent le consentement d'être parfaitement éclairé. (ibid. : 26)⁶⁶³

Le consentement pour être viable doit donc être donné par des adultes (ou mineur de plus de 15 ans) sans erreur, dol ni violence morale. Xavier Pin ajoute qu'un consentement ne peut être donné une fois l'acte achevé, « il s'agirait d'un pardon inopérant » (Pin 2009 : 100). Le consentement doit donc précéder l'activité négociée.

⁶⁶² Xavier Pin évoque l'impact de cet arrêt sur le consentement à la lésion de soi (Pin 2009) mais de nombreux chercheurs se sont également intéressés à cet événement et à ses conséquences parmi lesquels Borrillo (2009), Quiviger (2012), Marguénaud (2012).

⁶⁶³ Borrillo relève également une « violence économique nommée « lésion » qui « se caractérise par un important défaut d'équivalence, par un déséquilibre financier entre les prestations de chacune des parties au moment de la conclusion du contrat. » (Borrillo 2009 : 27) mais cette problématique plus orientée sur le cas de la prostitution ne nous concerne pas ici.

b/ Les problématiques que posent le consentement

Conséquemment, les relations marquées par une inégalité de pouvoir et de connaissance (sous-entendu de l'interaction négociée), sont problématiques, voire suspectes, puisqu'un individu est en capacité d'(ab)user de son pouvoir sur l'autre, de le manipuler. Rien d'étonnant alors à ce que la viabilité du consentement donné à une relation hétérosexuelle formulé par une femme soit questionnée, dans la mesure où hommes et femmes ne sont pas sur un pied d'égalité (c'est le cas en France et ailleurs). Alexandre Jaunait et Frédérique Matonti s'interrogent à ce propos :

Si la domination masculine est la structure de pouvoir fondamentale, que vaut le consentement [sous-entendu des femmes à une relation hétérosexuelle] ? Relève-t-il de la fausse conscience ? » (Jaunait, Matonti 2012 : 9)

Ils rappellent ici un débat houleux porté sur la question de l'aliénation du consentement. Le consentement de certaines personnes peut être remis en question, voire littéralement disqualifié dans certaines situations particulièrement déséquilibrées, lorsqu'il apparaît peu probable qu'il soit pleinement libre et éclairé. C'est le cas des femmes, tout particulièrement des prostituées liées à un proxénète, ou des adeptes du sadomasochisme. Leur « capacité décisionnelle » est remise en question « soit au nom d'un idéal qui ne permet pas de consentir à certaines activités (la dignité humaine par exemple), soit au nom d'une qualité de raisonnement que l'aliénation des personnes rendrait nécessairement déficiente » (ibid. 2012 : 10).⁶⁶⁴

La question est hautement problématique, notamment parce que penser de la sorte c'est risquer de priver définitivement certains individus de leur capacité à consentir et donc à disposer librement d'eux-mêmes. Cela revient à en faire des mineurs, des personnes éternellement sous tutelle, dans la mesure où elles sont prises dans des relations de pouvoir qui potentiellement leur échappent et les rendraient vulnérables⁶⁶⁵. Concernant

⁶⁶⁴ Pour plus d'information quant aux arguments présentés pour mettre en cause le consentement, se référer à Bertrand, G. 2012. Deux critiques du consentement. *Raisons politiques*, n°46, p. 67-78.

⁶⁶⁵ Pour contraster Fraisse évoque avec culot la question du consentement du dominant, autrement dit l'individu apparemment le plus avantage, à la domination : « ne faut-il pas consentir à exercer du pouvoir ? » (Fraisse 2007 : 81). Cela se tient d'un point de vue foucauldien où tout individu est nécessairement enchâssé dans des relations de pouvoir qui le contraignent ; peu importe sa posture dans les interactions. Mais cette problématique est souvent balayée, les auteurs étant généralement focalisés sur la posture de victime par excellence qui est celle de dominé.

le consentement des femmes, Geneviève Fraisse précise qu'« avant d'en venir à la conscience de la domination, il faut d'abord indiquer son inconscience, son ignorance due à la difficulté de lire la domination. Il y a le dressage du corps, ne pas courir comme un garçon, servir les hommes à table, dressage inscrit bien avant que la fillette comprenne ce que courir, ou manger assis et être servi, veulent dire. » (Fraisse 2007 : 80-81). Elle pointe ici la nécessité, mais aussi la difficulté de s'émanciper du pouvoir exercer par autrui, notamment lorsque celui-ci est culturellement incorporé.

Un mouvement féministe dit « pro-sexe » tente de lutter pour la reconnaissance d'une capacité à consentir pour ces personnes qui en sont privées. Rubin en fait partie et s'exprime concernant la capacité des adeptes du SM* à consentir à leurs pratiques :

Les arguments les plus stupides sur le SM sont ceux qui consistent à dire qu'on ne peut pas y consentir véritablement. La question du consentement a été obscurcie parce que, de façon extrêmement hâtive, on a appliqué au droit sur le sexe et aux pratiques sexuelles les critiques marxistes de la théorie bourgeoise du contrat. Les marxistes affirment que le fait que quelqu'un consente à faire quelque chose ne suffit pas à prouver qu'il n'y a pas été contraint par des forces qui ont affecté sa décision. Cette distinction est utile car les relations sociales de classe, de genre, de race, etc., limitent bel et bien le champ des décisions possibles. Les relations sociales autour de la sexualité font de même, mais certainement pas en forçant les gens à être pervers. (...) consentir est un privilège auquel toutes les sexualités n'ont pas droit de la même façon. » (Rubin 2010 : 130)

Même s'il m'apparaît justifié de rappeler que les pratiques sexuelles sont traitées inégalement, il me semble qu'elle balaie un peu vite la question du pouvoir, sous prétexte que l'on ne pourrait pas forcer un individu à être pervers (ce qui rejoint d'ailleurs les représentations des informateurs). Jeanne de Berg et Poutrain soulignent dans leurs ouvrages que des femmes peuvent accepter de se prêter à des jeux SM* par amour⁶⁶⁶ et non par goût ou curiosité (De Berg 2007 : 18-19 ; Poutrain 2003 : 47-51).

⁶⁶⁶ Poutrain parle à ce propos de « domination subie », car non désirée, mais acceptée par amour et précise que « la consensualité est parfois à l'origine une non-consensualité » (Poutrain 2003 : 51). Pour ma part je considère cette situation comme une initiation où l'individu n'était pas volontaire. Il est alors question

La recherche de consentement doit donc s'intéresser au déséquilibre des pouvoirs sans pour autant considérer qu'une relation déséquilibrée sur ce plan empêche nécessairement la personne dominée, naïve, de formuler un consentement viable. Le cas échéant, autant se désintéresser totalement de ce concept, puisque la majorité de la population humaine ne pourra jamais consentir à un quelconque acte sexuel.

Je fais à nouveau à Fassin qui, s'appuyant sur la distinction entre pouvoir et violence de Foucault ainsi que sur son concept de « sujet libre », ouvre la possibilité d'émettre un consentement dans une relation déséquilibrée, mais à condition justement de s'intéresser à la question de la domination, du pouvoir et non de s'en débarrasser hâtivement.

Le problème, finalement, c'est qu'un consentement n'est pas toujours signe de volonté ou même de désir. Fraisse dissocie consentement et volonté, mais aussi désir, à travers son argumentaire et alerte sur le fait que le consentement peut n'être, dans certains cas, qu'une simple allégation (Fraisse 2007). David Simard rappelle également que « désirer » et « vouloir » ne sont pas synonyme, notamment dans le cadre de l'activité sexuelle :

Ainsi peut-on désirer quelque chose mais ne pas le vouloir, ce qui arrive communément dans le domaine sexuel (on peut par exemple être en couple et désirer une tierce personne, mais ne pas vouloir suivre ce désir par fidélité à son conjoint). On peut par ailleurs vouloir un rapport sexuel, mais pour d'autres motifs que le désir, ce qui arrive là aussi communément (par recherche de valorisation narcissique, pour calmer une angoisse, pour de l'argent, etc.). (Simard 2015)

Enfin, Judith Butler ajoute à cela que le désir est parfois désirs de différentes choses et non uniquement de l'activité sexuelle en elle-même :

Beaucoup de gens ont des rapports sexuels avec des gens dont ils ne connaissent pas forcément le nom : que dire de cette sexualité sans conséquence (*casual sex*) ? On entre dans la vie de quelqu'un, on en ressort, on se sert l'un de l'autre, pour des raisons précises, sur la base du désir. On dira : « puisqu'il y a du désir, c'est

d'acte « subi », mais d'un processus de séduction, toutefois le lien affectif doit être pris en compte comme une source de pouvoir qui peut profiter à l'initiateur.

humain ». En même temps, on peut en retirer un dîner, ou pas ; cela peut faire partie des motivations, ou pas. Peut-être cette personne a-t-elle de l'argent, une belle voiture – on va bien s'amuser, faire un tour. Sommes-nous prêts à dire que les calculs d'avantages, y compris économiques, à court ou à long terme, n'entre pour rien dans la sexualité ordinaire ? Parfois oui, parfois non. Mais je ne crois pas que le désir soit pur : socialement et psychanalytiquement, une telle conception me semble naïve. On désire quelqu'un pour de multiples raisons. (...) Il y a toujours une certaine opacité dans le désir, parce que des éléments culturels travaillent notre désir, et contribuent à produire les objets de notre désir. (Fassin, Feher 2003 : 51)

De tout cela, je retiens qu'il est particulièrement délicat de savoir ce qui se cache derrière un consentement et, de ce fait, de décider de ce qui est le plus désirable : vaudrait-il mieux que l'acte soit désiré ? S'il y a désir, mais pas de l'acte sexuel en soi, est-ce suffisant ? Acceptable ? Vaudrait-il mieux que l'acte soit volontaire ? La loi est muette sur ces points et ouvre ainsi à la possibilité de consentir à une interaction sans la désirer et/ou sans réelle volonté de s'y prêter, tant que cela est le reflet de la liberté individuelle.

c/ Des protocoles invitant à la recherche du consentement

Le recueil du consentement n'est pas une mince affaire dans la mesure où il faut qu'il soit libre et éclairé or, aucun protocole n'est proposé par les autorités pour y parvenir.

Certains domaines d'activité, également cadrés par l'impératif de consentement libre et éclairé, ont inventé leur propre protocole et l'ont généralisé. Le milieu médical par exemple a développé « une pédagogie de l'acte de dire « oui » de manière à exprimer le respect de la personne concernée » (Fraisie 2007 : 26). L'article R.4127-36 du code de la santé publique stipule que « le consentement de la personne examinée ou soignée doit être recherché dans tous les cas ». Il rend obligatoire l'information du patient quant aux risques auxquels ses choix l'exposent et le respect de sa décision y compris en cas de refus de soin. Pour parvenir à un consentement « libre et éclairé », le Conseil de l'Ordre des médecins préconise la démarche suivante :

Le patient doit formuler son consentement après avoir reçu de la part du médecin, une information claire, compréhensible, adaptée à ses capacités de comprendre la nature des actes et prescriptions proposés, leur intérêt pour sa santé et les conséquences néfastes en cas de refus (article R. 4127-35).

Respectant le principe de l'autonomie de la personne, le médecin donne au patient les explications qu'il souhaite, rectifie des erreurs d'appréciation, reprend les données mal comprises et l'accompagne dans sa réflexion et sa prise de décision. Le consentement ne représente pas tant une fin en soi que la marque d'une bonne compréhension de l'information et d'une relation de qualité avec le patient.

Pour les patients ne maîtrisant pas le français, ainsi que pour les patients présentant un déficit des fonctions sensorielles, un déficit des fonctions cognitives ou une pathologie psychiatrique il sera nécessaire de s'assurer de la bonne compréhension si besoin par l'intermédiaire de la personne de confiance, de la famille ou d'un de leurs proches.⁶⁶⁷

La procédure doit être verbalisée et demande du temps : il faut non seulement transférer des informations au patient, mais également vérifier que ces dernières ont bien été comprises par celui-ci. Il s'agit d'un processus long⁶⁶⁸. L'Ordre préconise également « de recueillir auprès de ses patients *un consentement écrit* dès qu'il s'agit d'une décision d'importance même s'il ne saurait dégager le médecin de toute responsabilité » bien que cet écrit n'ait pas « une valeur juridique absolue sauf lorsqu'il est exigé par la loi⁶⁶⁹ ».

Par ailleurs, le Conseil de l'Ordre met l'accent sur la complexité de la recherche du consentement et des difficultés à trouver une entente entre médecin et patient, et à la maintenir. Ils précisent plus loin, à propos du consentement du patient aux actes médicaux réalisés en établissement de santé :

⁶⁶⁷ Citation tirée du site internet du Conseil national des médecins : <https://www.conseil-national.medecin.fr/article/article-36-consentement-du-malade-260> (consulté le 16 octobre 2018).

⁶⁶⁸ Fraisse a également mis l'accent sur la temporalité de la prise de décision, ce qui rajoute une difficulté et un impératif supplémentaires : prendre le temps (notamment parce que c'est la persistance du consentement dans le temps qui « certifie la qualité de la détermination) (Fraisse 2007 : 49)

⁶⁶⁹ C'est le cas par exemple pour les interruptions volontaires de grossesse, la stérilisation à visée contraceptive, si la personne accepte de se prêter à une recherche, ou encore en cas de prélèvement d'organe (la liste complète est disponible, toujours sur le site du conseil national des médecins).

Ces explications sont d'autant plus nécessaires que le patient, faute de connaître l'éventualité d'une alternative, peut se sentir obligé de donner son consentement. L'alternative, quand elle existe, doit lui être signalée.

L'objectif est clairement d'émanciper le patient de l'autorité médicale (aussi nommée « paternalisme médical ») en lui transférant des connaissances, afin de pallier au mieux le déséquilibre de pouvoir qui menace la viabilité du consentement (Richard, Lajeunesse, Lussier 2014). Tout est pensé de sorte à valoriser l'autonomie du patient.

Le protocole idéal proposé par l'ordre des médecins m'apparaît comme une mise en scène⁶⁷⁰ particulièrement rassurante, car tout est fait pour limiter au maximum le risque de malentendus : la recherche de consentement est explicitée (encore plus fortement lorsqu'elle est marquée par une contractualisation écrite), les échanges sont verbalisés, les informations sont transmises avec un souci de clarté et de compréhension et la bonne compréhension vérifiée. Or, le consentement peut tout à fait être obtenu de façon différente, notamment de façon implicite comme nous l'avons vu dans le cas des pissotières étudiées par Humphrey. Fraisse ajoute :

(...) il n'y a pas de consentement sans corps, telle est ma première remarque. Le consentement ne se réduit pas au langage. Il emporte avec lui le visage, les émotions, les mouvements du corps. Là est, d'ailleurs, l'étonnant de ce terme parce qu'il est entre deux ; entre deux façons de s'exprimer, par les mots, les dire, ou par les gestes, les mouvements ; entre deux personnes, homme, femme, qui utilisent plusieurs langages possibles, du plus physique, matériel, au plus psychique, affectif. (Fraisse 2007 : 127)

Cependant, lorsque le consentement est tacite, la philosophe et historienne précise que « les interprétations vont bon train » (ibid. : 26). L'explicite semble toujours plus

⁶⁷⁰ Je parle de « mise en scène », car la verbalisation n'assure pas toujours une bonne compréhension et donc l'événement de tout malentendu. Aussi je crois qu'il est naïf de penser que l'explicite est plus sécurisant que l'implicite, car comme nous l'avons vu précédemment, lorsque les artefacts, les lieux, les comportements sont bien codés et les personnes habituées à ces codes, la communication peut être tout aussi efficace. Pour réduire davantage le risque de malentendus cela nécessiterait par exemple la mise en place d'un processus extrêmement long où tous les termes employés seraient précisément définis, où les représentations initiales de la personne dont on recherche le consentement seraient interrogées, réajustées, et la bonne compréhension des implications de la décision seraient vérifiées sur le long terme. C'est le protocole complexe proposé par Richard, Lajeunesse et Lussier (2014) qui, comme ils l'ont vérifié sur le terrain Québécois est loin d'être la norme en vigueur.

rassurant bien qu'il ne permette pas d'éliminer tout malentendu ou interprétation erronée, c'est pourquoi je parle de mise en scène rassurante et non d'un protocole forcément efficace (même s'il peut l'être).

d/ Émergence de protocoles pour la sexualité

Le milieu médical a ainsi développé ses propres protocoles de recherche du consentement. Il serait envisageable de faire de même pour les interactions sexuelles, mais aucun protocole de ce type n'a été développé et généralisé à l'ensemble de la population. Mais cela est en voie de changer.

À la suite de scandales sexuels (affaires Strauss-Kahn en 2011 et plus récemment affaire Weinstein fin 2017), des propositions de protocoles ont émergé dans la société contemporaine. Je vais donner quelques exemples de ceux qui ont fait surface en France, mais également en Europe⁶⁷¹, relevées dans les médias et le milieu associatif durant ma recherche. La Suède projette, par l'adoption d'une loi, d'imposer la formulation d'un consentement explicite (à haute voix) faute de quoi l'acte sexuel entre êtres humains adultes sera considéré comme un « viol par négligence »⁶⁷². En France (ainsi qu'ailleurs), un petit clip pédagogique, très populaire sur le net et repris par les associations féministes, incite à verbaliser la proposition d'un acte sexuel ainsi que la réponse, en arguant que c'est aussi simple que de proposer une tasse de thé⁶⁷³. Enfin, une entreprise néerlandaise propose une nouvelle application pour Smartphone permettant de délimiter le champ des activités possibles concernant l'acte sexuel à

⁶⁷¹ J'ai fait le choix d'inclure l'exemple provenant de la Suède, car il pourrait parfaitement être adapté en France, mais aussi parce qu'il a été relayé dans les médias français et présenté justement comme une alternative possible.

⁶⁷² http://www.lemonde.fr/europe/article/2017/12/26/la-suede-veut-renforcer-la-legislation-contre-le-viol-par-negligence_5234524_3214.html (consulté le 12 mars 2018).

⁶⁷³ https://www.youtube.com/watch?time_continue=1&v=oQbei5JGiT8 (consulté le 11 août 2018). Notons que le clip a ses intérêts, il interpelle notamment les individus sur la question de l'ébriété et la capacité de consentement de la personne qui est dans un tel état. Il invite également à ne pas profiter d'un état d'inconscience, etc. mais l'analogie avec l'action de proposer un thé invite nécessairement à penser la proposition verbalisée d'une relation sexuelle : « est-ce que tu désires avoir un rapport sexuel ». J'ai pu constater lors d'une intervention de prévention que cet outil était notamment employé pour enjoindre les individus à demander verbalement, explicitement, le consentement du partenaire. Ce qui est intéressant ici ce n'est pas tant l'outil que son interprétation et son emploi.

venir. Une liste d'activités sexuelles est envoyée au potentiel partenaire qui peut cocher celles auxquelles il désire s'y adonner⁶⁷⁴.

Ces propositions rejoignent le protocole médical présenté ci-dessus : il y a volonté de rendre explicite la négociation et l'accord, qui était jusqu'alors implicite et acceptable comme tel. Dans toutes ces propositions, la recherche de consentement est verbalisée clairement soit en face à face, dans les deux premiers cas, soit indirectement en passant par un médium dans le troisième cas (ce qui permet d'ailleurs de conserver une trace). Là aussi, il y a une volonté claire de se rapprocher d'une mise en scène rassurante.

En outre, l'idée de délimiter le champ des possibles en matière d'activité sexuelle sert également la réduction de risques de malentendus. Étant donné qu'il n'existe non pas un seul script sexuel mais une pluralité (Gagnon 2008), il est important de préciser ce qui est entendu par « avoir relation sexuelle » (ou « faire l'amour », peu importe la façon dont on formule la chose). Pour ce faire, il est nécessaire de présenter la liste des sexons envisagés qui devront être validés (ou non) un à un.

Cependant, je relève qu'aucune de ces propositions n'aborde la problématique du déséquilibre de pouvoir et de connaissance. Aucun effort de pédagogie n'est demandé et aucune technique proposée qui irait dans ce sens. Rien d'étonnant dans la mesure où cela demanderait beaucoup de temps d'horizontaliser la relation (transférer les informations nécessaires). Sans compter que cela impliquerait d'être encore plus explicite sur ce qui pourrait se passer. Il faudrait présenter les risques possibles, les autres alternatives dont dispose le partenaire, etc. ce qui pourrait bien effriter le désir, voire faire naître de la peur⁶⁷⁵.

⁶⁷⁴ <https://legalfing.io/> (consulté le 18 septembre 2018).

⁶⁷⁵ Une connaissance m'a expliqué que, lors de sa première fois, le partenaire, plus expérimenté qu'elle, lui a expliqué ce qui allait se passer (douleurs possibles, saignements, etc.) avant de passer à l'acte. Chose louable, mais l'amie en question précise qu'elle n'a pas pu passer à l'acte ce jour-là prise de peur face au programme annoncé.

B/ Comparaison des protocoles émergents avec les méthodes employées par les individus *kinky**

a/ Consentement ou consensus ?

Avant de procéder à la comparaison je trouve important de souligner que, dans les études portant sur les interactions sexuelles en milieu spécialisé/communautaire, certains chercheurs parlent de « consensus » et d'autres de « consentement ».

Les deux termes sont très proches et même souvent employés comme synonymes. Dans les deux cas il s'agit d'un accord : consensus signifie qu'il y a accord d'une majorité d'individu sur un point tandis que le consentement est une action, celle de donner son accord notamment à un acte légal⁶⁷⁶. Le consentement fait ici clairement référence au cadre légal mentionné précédemment contrairement au consensus.

Newmahr et Rubin vont parler de « pratiques/activités consensuelles » ou de « consensus » tandis que Humphrey et Czuser vont parler de consentement⁶⁷⁷ (Czuser 2017 ; Humphrey 2007 ; Newmahr 2010/b ; Rubin 2010). Califia et Poutrain usent des deux termes (Califia 2008 ; Poutrain 2003). Difficile d'interpréter ces choix étant donné qu'aucun auteur définit ces termes et argumente son choix.

Toutefois, je ne suis pas étonnée que les auteures américaines préfèrent la notion de « consensus » étant donné que le droit de consentir n'était pas (et n'est sans doute toujours pas) attribué à tout type de personnes et dans tout type de rapport sexuel. C'est également le cas en France quoique dans une moindre mesure. C'est une injustice que Rubin prend le soin de dénoncer dans son ouvrage :

(...) une bonne part des lois sur le sexe ne fait pas la différence entre un acte consensuel et un acte contraint. (...) On a le droit d'avoir des pratiques hétérosexuelles tant que l'on n'entre pas en infraction avec la loi et que c'est le

⁶⁷⁶ Je me base ici sur mon interprétation des définitions proposées par le CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/consentement>, <https://www.cnrtl.fr/definition/consensus> (dernière consultation le 6 mai 2019).

⁶⁷⁷ J'avais également usé des travaux de Kamel, Moser et Mendès-Leite pour comprendre les interactions en milieu spécialisé, mais tous ne font pas de focus sur la question. Tout au plus, Kamel évoque brièvement que le « *mutual consent* » n'est pas assuré en milieu « *straight* » (Kamel 1980).

désir des deux parties. Ce n'est pas le cas pour la plupart des autres actes sexuels. Les lois sur la sodomie partent du principe que les actes interdits sont d'« abominables et détestables crimes contre-nature ». La criminalité est inhérente à des actes, quel que soit le désir des participants. (Rubin 2010 : 198)

L'usage de la notion de consensus peut contribuer à marquer le fait que le consentement est refusé par la loi aux individus pratiquant le SM*, la sodomie ou encore les rapports entre hommes. Je me questionne alors sur l'usage de « consentement » par Humphrey, serait-ce lié à un effet de traduction ? Car dans les cas étudiés le consentement est également refusé aux individus puisqu'il s'agit de sexualité entre hommes, qui plus est en lieu public, et que cela était puni par les lois en vigueur dans l'espace-temps de l'étude (Humphrey 2007).

L'usage des deux termes ou en tout cas du terme de « consentement » pour les auteurs français est peut-être lié à un manque d'attention quant à la différence existant entre les deux termes. Je suppose que ce choix peut également se justifier par une volonté d'inclure les pratiques observées dans le cadre de la loi comme le suggère la CEDH.

En tout cas, la recherche d'un consensus est très souvent posée par les auteurs comme une revendication des populations qui s'adonnent aux pratiques sexuelles étudiées. On peut supposer que c'était une variable de sélection de la population dans la mesure où ils étudient une pratique dite BD/SM* et que, d'après eux, dès lors que les interactions ne sont pas consenties il n'est plus question ni de SM*, ni de BDSM*.

Ainsi, certains chercheurs laissent entendre, volontairement ou non, que ces consensus étudiés relèvent du consentement. Cela m'enjoint encore un peu plus à oser la comparaison entre les protocoles émergents et les tactiques développées à la fois dans les milieux spécialisés, mais aussi, en dehors, par les individus *kinky*.*

b/ La question de l'implicite et du pouvoir en milieu spécialisé

Dans les milieux BD/SM*, il n'est pas rare qu'un contrat encadre les relations D/S* et que des questionnaires soient employés en vue de cerner les limites des partenaires (prioritairement celles des soumis/e/s). C'est ce que Poutrain relève dans le milieu SM*

étudié via internet (Poutrain 2007). Les deux outils servent à fixer les règles du jeu. Le questionnaire sert à définir par avance « le scénario, le programme, les instruments utilisés, les limites de chacun. » (ibid. : 51) Tandis que les contrats contribuent à institutionnaliser la relation. Ils « déterminent les rôles de chacun (...), ils spécifient les postures et les façons de parler, ils indiquent les contraintes réciproques, mais également les limites à ne pas franchir. Quelquefois, ils définissent des « cérémonies » particulières. Ils énoncent les comportements que doit respecter l'esclave, mais aussi l'implication effective du (de la) dominant(e). Souvent, les punitions* pour manquement à certaines règles sont prévues. (...) Ils expriment enfin qu'à tout moment, tout reste négociable même si parfois ils semblent n'offrir aucune issue » (ibid. : 60).

Poutrain précise que l'usage de questionnaire est « fréquent », mais aussi que « la négociation ne s'effectue pas toujours à l'aide d'un « formulaire » aussi attendu » (ibid. :53). Elle présente le témoignage d'un informateur qui affirme préférer se passer des questionnaires, car ils « tuent le plaisir de la découverte, le romantisme... » (ibid. : 53) ; il ajoute que c'est bien plus passionnant pour le dominant de découvrir progressivement sa partenaire comme si elle était un « territoire vierge à explorer » (ibid. : 54). Toutefois, concernant le contrat elle affirme que « les relations BDSM ne peuvent se passer de contrats » (ibid. :55) sans préciser si ce contrat est nécessairement rédigé, signé, ni à quel point il peut être confus, imprécis.

Notons que les contrats sadomasochistes « implicites » ou « explicites » sont « dépourvus de toute valeur juridique contractuelle puisqu'ils contiennent des dispositions contraires à l'ordre public qui les rendent donc nuls » (Quivigier 2012 : 82). Aucune possibilité de poursuivre le partenaire pour « rupture de contrat ». Toutefois, il précise qu'ils ne sont pas « dénués de valeur d'usage processuelle, puisqu'on pourra les faire valoir, dans un contexte juridictionnel, évidemment dans le domaine civil, mais aussi, pour atténuer la condamnation, au titre de circonstances atténuantes de l'espèce, dans le domaine pénal. » (ibid.). Je suppose qu'un « contrat » pourrait s'avérer un outil juridique à double tranchant, car même si l'auteur le présente plutôt comme un outil secourable pour la personne mise en cause, il n'est pas impossible qu'il soit également employé pour confirmer un écart ou un manquement à ce qui a été défini entre les partenaires en amont.

Cet outil semble très rassurant, étant donné qu'il permet de poser à l'oral (voire à l'écrit) des conditions à la pratique : cela pose le cadre du jeu. En explicitant ce cadre (devoirs, limites, rôles, etc.), il devient bien plus aisé de repérer les hors-jeux, à savoir les abus. Le contrat aide à relativiser la potentielle « toute puissance » que le soumis pourrait attribuer (à tort) au dominant, en marquant les limites et les devoirs qui incombent à ce rôle. En sus, l'écrit met en relief les droits dont dispose la personne soumise (comme de refuser un acte). De plus, la négociation du contrat pourrait servir de thème de jeu, être mise en scène avec gravité, et permettre ainsi d'explicitier la recherche de consensus et de consacrer un temps important à sa réalisation et à son explication.

Cependant, il faut relever que le contrat, tel qu'il est présenté par Poutrain (2003), n'est pas forcément formulé en amont de l'expérience, contrairement au questionnaire (apparemment moins prisé). Il peut très bien être opéré par la suite, c'est ce que fera Alain, mari et maître de Catherine Robbe-Grillet dans leurs premières années de vie commune. En outre, les contrats sont souvent opérés dans les relations de long terme, pour instaurer les rituels relationnels des partenaires. Or, toute relation SM* n'a pas vocation à se maintenir dans le temps.

Le contrat explicite n'est pas l'unique façon d'œuvrer à un consensus. Nous avons vu qu'une procédure bien plus implicite peut s'opérer, en milieu spécialisé avec des personnes socialisées, en usant notamment de codes communs inscrits dans les comportements, les espaces et artefacts.

La première différence entre les tactiques relevées dans les soirées et les protocoles émergents est l'usage de l'implicite. L'implicite laisse planer le risque de malentendu, on s'éloigne significativement d'une mise en scène rassurante. Pourtant les mésententes sont théoriquement réduites, dans la mesure où les individus attribuent le même sens au même comportement, au même objet. Cela implique une socialisation, le partage d'un univers de sens, ce que Mary Douglas appelle un « monde de pensée » (Douglas 2004).

La socialisation se fait avant tout par l'observation rendue possible par les soirées, étant donné que les individus ne sont pas contraints de participer à une quelconque activité sexuelle (autre que le fait de s'offrir au regard d'autrui en échange de leur droit de présence). Ce temps de socialisation via l'observation peut être renforcé par des

échanges verbaux avec des habitués dans les espaces tièdes, mais aussi par l'expérimentation des méthodes de drague en vigueur dans ce milieu (toute personne en présence peut être sollicitée, mais elle est toujours théoriquement en droit de refuser). D'autres moyens sont mis en place pour initier les personnes désirant jouer. Newmahr atteste d'un encadrement de tous les nouveaux venus dans les soirées auxquelles elle a participé en Amérique, bien que ce temps de socialisation semble principalement orienté sur l'acquisition des méthodes et normes de sécurités (Newmahr 2010/b). La socialisation peut également se faire via le parrainage des nouveaux venus, imposé par certaines soirées. Enfin les *munchs**, ateliers, mais aussi les forums internet, espace-temps communautaires dévolus à la discussion, abordent de façon récurrente les problématiques sécuritaires et éthiques. Il est également possible d'y échanger à propos des méthodes de drague, de l'étiquette et des codes en vigueur dans les milieux.

Ainsi, en un tel milieu, il y a de fortes chances que les individus qui se rencontrent aient des conceptions communes qui leur permettent de négocier implicitement sans trop de malentendus.

Toutefois, chaque soirée peut avoir sa propre étiquette. Même s'il y a souvent d'importants points communs (gynarchie*, tactiques de regards, zone froides/chaudes, usage de l'implicite, etc.) ce qui vaut dans une soirée ne vaut pas nécessairement dans une autre, ce qui peut laisser une marge aux malentendus si l'individu change régulièrement de crèmerie. Toutefois, le bagage informatif tiré d'un milieu peut toujours représenter un atout notable.

Concernant le souci de la domination il faut souligner que ce partage des techniques et l'initiation des nouveaux membres permet d'horizontaliser les relations, dans une certaine mesure. En outre, le principe de gynarchie* en vigueur dans certaines soirées peut également venir tempérer le déséquilibre que l'on connaît entre hommes et femmes dans la quotidienneté. Bien entendu, d'autres formes de pouvoir sont susceptibles de faire pencher la balance en la faveur d'un partenaire plutôt que de l'autre (l'argent, le charisme, etc.). La relation n'est jamais parfaitement équilibrée, mais elle semble plus horizontale dans un tel contexte, dans la mesure où des connaissances sont diffusées et

partagées dans ce milieu, et que le principe de gynarchie* tend à tempérer l'impact éventuel du phénomène de domination masculine.

Notons qu'en dehors de ces milieux, il y a de nombreux reportages, conférences et interventions associatives visant à aider les femmes (et les hommes ?) à prendre conscience de la domination masculine. Toutefois sur le plan de l'initiation à la sexualité je ne peux que constater que les efforts sont plus que timorés.

La loi oblige les établissements scolaires (écoles, collèges, lycées) à dispenser au moins trois séances annuelles d'éducation et d'information à la sexualité⁶⁷⁸. Cependant, j'ai remarqué, au fil de mon expérience bénévole avec SOS Hépatite Alsace Lorraine, mais aussi lors de mes échanges avec plusieurs membres du Planning familial de Strasbourg⁶⁷⁹ que l'éducation à la sexualité est toute relative. Certains établissements ne respectent pas la législation concernant les heures allouées à cette « éducation »⁶⁸⁰. Par ailleurs, ils sont libres de choisir leurs intervenants, du plus laïque au plus marqué religieusement.

Les intervenants peuvent également avoir des orientations précises concernant la problématique sexuelle, comme la prévention des IST ou les discriminations sexuelles ce qui, en matière de sexualité, peut largement influencer le discours et de ce fait les informations disséminées. Pour avoir réalisé des sessions d'information auprès des jeunes avec mon association et observé une même session d'information orchestrée par le Planning familial, force est de constater que les informations diffusées sont toujours partielles et différentes. Avec SOS Hépatites, nous restons focalisés sur les risques de

⁶⁷⁸ Il s'agit de l'article L312-16 du code de l'éducation qui indique qu'« Une information et une éducation à la sexualité sont dispensées dans les écoles, les collèges et les lycées à raison d'au moins trois séances annuelles et par groupes d'âge homogènes. Ces séances présentent une vision égalitaire des relations entre les femmes et les hommes. Elles contribuent à l'apprentissage du respect dû au corps humain. Elles peuvent associer les personnels contribuant à la mission de santé scolaire et des personnels des établissements mentionnés au premier alinéa de l'article L. 2212-4 du code de la santé publique ainsi que d'autres intervenants extérieurs conformément à l'article 9 du décret n° 85-924 du 30 août 1985 relatif aux établissements publics locaux d'enseignement. Des élèves formés par un organisme agréé par le ministère de la santé peuvent également y être associés. » https://www.legifrance.gouv.fr/affichCodeArticle.do?sessionId=7D0CB797D189F9A2099F34521063B3BB.tpdila08v_2?idArticle=LEGIARTI000032400741&cidTexte=LEGITEXT000006071191&categorieLien=id&dateTexte= (consulté le 18 octobre 2018)

⁶⁷⁹ Ces deux associations font de l'information à la sexualité notamment en collège et lycée. Je ne parle ici que des jeunes, car c'est la législation et que cela semble logique de commencer tôt. Il y aurait de quoi faire également avec les adultes, mais comment les intéresser à la question ?

⁶⁸⁰ Ce n'est pas le cas de tous les établissements, certains font même du zèle, mais l'investissement dans cette problématique est particulièrement inégal : tout dépend de la politique de l'établissement.

transmission d'IST (et prioritairement les hépatites et le SIDA, qui ne sont pas forcément les plus courantes), ainsi que sur les risques de grossesse non désirée. Nous n'abordons en rien les problématiques de violence, faute de temps et de formation sur la question. Pas un mot non plus sur le plaisir : dans ces temps d'information on parle de « problèmes », de « risques » et non de plaisir.

Durant la session d'information organisée par le Planning familial de Strasbourg à laquelle j'ai été conviée, les intervenants ont abordé l'impact de la pornographie pour déconstruire certaines représentations erronées (taille du pénis, temps d'une relation sexuelle, plaisir féminin⁶⁸¹, etc.). Puis ils ont fait un focus sur la question des violences sexuelles. Entre associatifs, nous constatons que le temps alloué par l'établissement est souvent trop court pour aborder toutes les problématiques concernant la sexualité. Souvent il n'est possible d'aborder qu'un point ou deux avec un minimum de précision. Même si nous disposions de plus de temps nous devrions dans l'absolu être une cohorte d'intervenants pour dispenser toutes les informations nécessaires puisque nous sommes tous spécialisés sur une ou deux problématiques sexuelles, pas plus.

Enfin, les professeurs de SVT ou encore les infirmières/iers scolaires, souvent chargés de parler de sexualité (ou plutôt de reproduction et de son contrôle), ne sont pas nécessairement formés sur cette problématique et surtout sur la façon d'en parler à des mineurs.

Ainsi, même si quelques efforts sont faits, ils restent, à mon sens, bien trop faibles et ne permettent pas de diffuser largement un même bagage informatif de sorte que tous membres de la population se retrouvent à armes égales lorsqu'il s'agira de faire face aux problématiques de la séduction et de la négociation.

Je fais l'hypothèse qu'il y a plus de chances que les personnes qui se retrouvent en soirées soient « à armes égales » grâce à la permission d'observer sans participer et à la diffusion d'informations et d'outils via les événements et plateformes communautaires. Cela mériterait d'être étudié plus en profondeur. Notons toujours qu'il s'agit là d'une

⁶⁸¹ Cette problématique est souvent abordée pour parler de la physiologie de l'appareil génital féminin.

perspective oubliée par les protocoles émergents qui ne proposent aucun outil pour pallier le déséquilibre des pouvoirs.

c/ Limites des protocoles et des méthodes

Il y a un point commun entre l'un des protocoles émergents (l'application pour Smartphone) et les méthodes développées dans les milieux érotiques, c'est l'attention portée à la définition du champ des activités possibles, et ce sans pour autant définir un script précis en amont. En d'autres mots, les individus ont une idée de ce qui peut advenir, mais ils ne savent pas dans quel ordre les sexons vont s'enchaîner, par exemple (l'application propose de sélectionner les sexons et non d'organiser un script précis et ordonné). De ce fait, dans les deux cas, il s'avère nécessaire d'improviser durant l'interaction sexuelle, ce qui implique de négocier. Une fois le champ des possibles délimité en amont, le problème de la recherche de consentement n'est pas pour autant réglé. L'ordre des sexons pourrait sembler secondaire pourtant, en fonction de ce qui est recherché, il peut importer. Certains enchaînements de sexons pourraient s'avérer gênant, voire, a-érotique pour certains (une fellation après une sodomie ne sera pas au goût de tous, mais l'inverse, potentiellement, si).

Ainsi, les protocoles émergents présentés, en accord avec la logique du consentement, se focalisent sur la négociation qui précède l'expérience sexuelle (puisque le consentement n'a pas de valeur s'il est donné *a posteriori*).

Pour l'application, il est précisé que l'individu est toujours en droit, une fois l'action lancée, de refuser un acte sexuel auquel il avait souscrit en amont sur *LegalFling*. Cependant, l'application ne se propose pas de gérer ce qu'il advient après la formulation de ce premier accord. De même, la loi suédoise ne précise pas à quoi il faut donner son accord : à un acte sexuel ou bien à chaque sexon ? Si ce n'est pas à chaque sexon, il serait nécessaire alors d'ajouter à cette loi l'obligation de définir ce qui est entendu par « relation sexuelle » sous peine de nourrir un risque de méprise. Dans le cas contraire, si l'accord doit être donné pour chaque sexon, cela pourrait fortement contrarier la fluidité de l'expérience sexuelle. Partant de là, nous sommes en droit de nous demander si une

telle mesure serait appliquée par la population, d'autant plus qu'il est impossible de le vérifier à moins de rompre la dimension intime de l'activité.

Les recherches menées en milieux *kinky** montrent un ensemble de méthodes permettant non pas d'accepter, mais de refuser des actes non désirables tout en restant discret, c'est le cas du *safeword** (Czuser 2017 ; Moser 1998 ; Newmahr 2010/b ; Poutrain 2003), des phrases non jouées ou encore de l'infraction à certaines coutumes de jeu, par exemple le fait de regarder un dominant dans les yeux (Kamel 1980). S'il est question de consentement, ce qui est recherché est moins l'accord systématique pour chaque opération que le désaccord concernant une activité précise. Il est nécessaire, notamment pour la personne en posture de soumission, de pouvoir refuser un acte déplaisant.

En outre, dans les milieux spécialisés, un certain nombre de techniques de négociation, discrètes ou silencieuses sont développées. Par exemple un soumis est peut suggérer, par un propos joué de poursuivre le jeu avec tel ou tel outil. Il peut faire de même en montrant simplement l'outil. Il peut également, par son comportement, ses mots, impacter le script du dominant : s'il désire une punition* il peut volontairement aller à l'encontre des demandes du dominant. En jouant avec la logique de l'interaction, avec les rôles, il peut orienter le jeu tout en restant dans l'implicite. Lors des temps d'initiation des nouveaux venus à Caeden, ces derniers sont invités à s'intéresser aux réactions physiques du partenaire. Ils apprennent à lire ces indices pour anticiper l'usage du *safeword** (Newmahr 2010/b). Des méthodes (observables, diffusées) sont employées dans les milieux pour faciliter, sécuriser la négociation qui doit se faire durant le jeu. Ces outils sont importants pour la négociation et montrent que le temps de l'interaction et les négociations qu'il suppose ont été pensés.

Dans ces milieux, l'intérêt n'est pas porté uniquement sur la contractualisation lors du prélude, ce qui se négocie en amont de l'action, contrairement au consentement tel qu'il est pensé dans ces protocoles. Ils ont développé des méthodes de communication permettant de faciliter la négociation pendant le jeu tout en respectant l'effort théâtral et ils emploient également les temps de postlude pour vérifier l'impact de l'expérience sur autrui. S'intéresser au résultat de l'expérience, dans la mesure où le consentement est

potentiellement imparfait, où qu'il peut être obtenu par soumission au pouvoir, peut s'avérer particulièrement pertinent. Fraisse ouvre une piste à ce propos :

Peut-être faut-il se tourner du côté de la jouissance, non pas comme un équivalent au consentement, mais comme une contre-partie du consentement ; non pas la jouissance dans la soumission et son confort, mais dans le plaisir, lié au lien sexuel. » (Fraisse 2007 : 90)

En somme Fraisse, qui semble penser la jouissance comme un objectif important (central ?) à l'activité sexuelle, évoque la possibilité que cela soit rendue en échange de l'accord et de la participation du partenaire à l'activité sexuelle. Toutefois, elle semble avoir une conception précise de la jouissance qui atteste de l'importance, pour elle, du maintien de l'individu dans un statut d'« actif ». Je trouve toutefois dommage de délégitimer la « soumission et son confort » notamment lorsqu'il s'agit d'un choix individuel. Sans oublier qu'être soumis ne signifie pas être inactif, c'est une posture dans le jeu qui demande tout autant d'attention et un savoir-faire.

Il me semble que cet intérêt porté à la prévention est lié à une conscience accrue des risques inhérents aux pratiques *kinky**⁶⁸² ainsi qu'au désir (à l'impératif ?) d'un échange équilibré de satisfaction ou, a minima, d'un écart avec les formes typiques de l'abus⁶⁸³. Autrement dit, ils ne s'intéressent pas uniquement à la phase de négociation qui précède l'interaction, ils s'intéressent également au déroulement/à la mise en scène et au résultat de l'interaction.

Il est possible que les protocoles émergents visent également un tel résultat. Si c'est le cas, ils oublient manifestement de proposer des outils, de suggérer des façons de faire, bref de cadrer les temps de jeu où la négociation a encore lieu et d'inciter les individus à s'intéresser aux résultats de l'expérience. Cet oubli n'est pas étonnant, dans la mesure

⁶⁸² Et ce d'autant plus qu'ils savent qu'ils ont le profil parfait de l'abuseur aux yeux de la loi. Ils ont plutôt intérêt à éviter tout risque de plaintes.

⁶⁸³ En tous cas, dans les soirées observées, organisées par Ilo et Hugo, et donc reposant sur leur propre éthique sexuelle, ou appréciées par ces derniers ce qui laisse présumer qu'ils y trouvent les conditions nécessaires pour trouver satisfaction. Je ne peux pas généraliser cette hypothèse puisque je n'ai pas fait d'étude comparative des soirées sur ce point et que les chercheurs ne mettent pas ce principe en relief, mais on peut le deviner entre les lignes.

où le consentement se focalise sur la négociation qui précède l'acte et ne s'intéresse en rien au résultat de l'expérience.

Notons au passage qu'en prenant le consentement comme paradigme, une interaction sexuelle est « réussie »/légale, dans la mesure où les conditions de l'interaction décidées en amont sont respectées, cela n'implique en rien que l'interaction ait été satisfaisante (pour un ou tous les partenaires). En suivant cette perspective du consentement, les créateurs des nouveaux protocoles délaissent, sûrement involontairement, l'aspect qualitatif de l'expérience y compris les motivations qui poussent les individus à donner leur consentement : qu'ils désirent l'expérience ou non, qu'ils s'y prêtent par un intérêt autre que la sexualité ne fait aucune différence. Il n'est pas question ici de valoriser les pratiques *kinky** ou le fait de rechercher des interactions sexuelles dans un milieu précis, mais de soulever les insuffisances des protocoles proposés et interroger le potentiel de certaines méthodes développées dans les milieux.

Pour résumer, même si le consentement n'est pas recherché de façon explicite, le respect de l'autre et la concorde érotique n'en est pas moins un objet de préoccupation dans le milieu observé. L'aspect implicite de la démarche ne semble pas augmenter le risque de méprise dans la mesure où les personnes qui s'adonnent à ces jeux ont été socialisées aux codes en vigueur dans ce milieu. L'implicite permet, en outre, d'augmenter la dimension ludique, « magique » de l'expérience, en dissimulant la négociation. La verbalisation ne me semble pas une condition à une bonne compréhension, le partage d'un univers de sens si. La verbalisation peut s'avérer nécessaire si les individus ne partagent pas un certain univers de sens. C'est ce qui semble être le cas en dehors du milieu, d'où l'intérêt, potentiellement, de négocier à l'oral. On peut toutefois se questionner sur l'impact de la verbalisation, de l'explicite sur la qualité de l'expérience sexuelle.

La comparaison entre protocoles émergents et méthodes employées dans les soirées spécialisées met en relief le fait que les protocoles, adossés sur le concept de consentement, ont tendance à se focaliser uniquement sur l'encadrement de la négociation opérée en amont du jeu et ne fait aucune proposition concernant la

négociation qui peut avoir lieu durant le jeu, faute d'avoir déterminé en amont un script précis. Dans le milieu étudié, des méthodes ont été développées non pas tant pour générer un accord qu'il faudra respecter, mais pour continuer à négocier et surtout manifester un désaccord, une limite, une absence d'envie, toujours le plus discrètement possible.

Autre lacune, les protocoles émergents ne font aucune proposition concernant le déséquilibre des pouvoirs qui peut exister entre les participants. Bien que la plupart des agents à l'origine de ces propositions de protocoles communiquent également sur la domination masculine (et plus largement sur les inégalités hommes-femmes) il n'y a pas de proposition visant à compenser l'inégalité de connaissances et de pouvoir en matière de sexualité, de séduction, de négociation. Ce n'est peut-être pas plus mal d'un côté, car cela reviendrait à limiter le champ des possibles en diffusant une seule et unique culture sexuelle, toutefois le problème subsiste.

Les interactions en soirées montrent également des limites. Pour que cela fonctionne, il faut accepter d'agir dans un cadre précis, se contenter des partenaires en présence (initiés), accepter les règles en vigueur ou s'exposer au jugement des pairs. Le champ des possibles est relativement restreint par le cadre. Enfin chaque soirée pouvant créer et appliquer sa propre étiquette, on ne peut parler d'un univers de sens transversale à toutes les soirées spécialisées. Les malentendus sont donc possibles.

Enfin, dernier bémol, l'hybridation des soirées peut compliquer le processus de communication implicite, car les personnes en présence peuvent disposer de connaissances, d'outils, de codes et de mœurs différentes. Ce phénomène, relativement récent, induit également un risque de méprise.

d/ Les méthodes employées en situation d'initiation hors des soirées spécialisées

Comme nous l'avons vu précédemment, les interactions menées en dehors des milieux communautaires, incluant une situation d'initiation⁶⁸⁴, partagent de nombreux points

⁶⁸⁴ Je vais me focaliser ici essentiellement sur les exemples où il est question d'improvisation, autrement dit sur les analyses reposant sur les exemples d'Étienne Liebig et Isabella ainsi que le mien impliquant également M. M. et Pierre, car ce sont les exemples qui sont les plus représentatifs de la difficulté posée par la relation d'initiation hors milieu spécialisés.

communs en matière de méthodes de négociation et de prévention avec la recherche de « consentement » implicite opérée en soirées spécialisées. La situation est toutefois plus délicate, étant donné qu'en ces conditions, le volontariat est bien moins assuré, tout comme les chances de concordance des satisfactions et la perception de satisfaction. De plus, la personne en posture de noviciat est emportée hors de sa zone de confort, dans un univers qui lui est inconnu. Par conséquent, elle peut manquer d'outils pour accepter, refuser, ou négocier l'interaction, faute d'expérience et de connaissances. La relation, fortement déséquilibrée, pourrait avantager l'expert.

Il est intéressant de préciser que dans ce type de circonstance, il est rarement possible d'apprendre les méthodes par l'observation comme c'est le cas lors des soirées spécialisées : l'individu est directement plongé dans l'interaction, et qu'il n'y a pas de public lors de ces soirées privées. M. M. et Pierre pourraient accepter un public, mais il y a de fortes chances que celui-ci soit tôt ou tard invité à contribuer à l'expérience. Jeanne de Berg, quant à elle, est formelle : il n'y a pas de public dans son théâtre. Des individus peuvent être présents pour observer, mais dans ce cas c'est un rôle à part entière (les individus sont donc sous contrôle de Madame). En outre l'individu n'a pas le temps de se renseigner en amont de l'expérience dans la mesure où elle le prend de court : la proposition vient de l'extérieur et l'activité va se jouer dans la foulée. La dissymétrie dans les connaissances et d'ailleurs fondamentale à cette démarche, il n'y a pas lieu de la résoudre en amont.

Pour autant, les informateurs ne font pas fi de cet écart de connaissance. Plusieurs méthodes sont employées non pas pour compenser ce déséquilibre de connaissance (c'est la fonction du jeu), mais pour inciter l'autre à être sujet libre et augmenter les chances de satisfactions communes.

Tout d'abord, ils vont rappeler le droit au refus. C'est une liberté dont l'individu dispose en tant que citoyen, mais nous avons vu qu'il n'est pas toujours facile d'en faire usage, surtout lorsqu'on est intimidé, ou face à un personnage à qui on attribue une certaine autorité. Ils incitent ainsi le/ partenaire à pour stopper le jeu qu'ils vont écrire si besoin est. Cela rejoint la dynamique observée dans le milieu communautaire étudié : lors de

l'action il n'est plus tant question de dire oui que de dire non, ce qui est d'autant plus intéressant selon Fraisse car « le consentement individuel s'exprime plus clairement dans le désaccord que dans l'accord » (Fraisse 2007 : 31).

S'intéresser au refus est d'autant plus intéressant qu'il permet de se passer de la validation de chaque sexon (nécessaire pour tout consentement sexuel). Il n'est pas besoin de valider toutes les activités en amont, il suffit de rejeter ce qui déplaît ou pose souci. Procéder de la sorte permet de maintenir une part de magie, et ce tout en permettant à l'individu de respecter ses limites, son individualité, car il n'est pas nécessaire de formuler et de négocier ouvertement un script précis en amont.

Pour autant, l'accord n'est pas totalement évincé : manifesté sous forme de prise d'initiative, de signe d'excitation (ou d'obéissance en cas de posture de soumission) il est écouté, pris en compte, mais n'a pas vocation à être explicité davantage, notamment par la verbalisation. L'accord, n'est pas quelque chose qui se donne forcément en amont, une fois pour toute. C'est une problématique qui doit être pensée et se poursuivre tout au long du processus, notamment lorsqu'il est question de séduction (Fassin 2012).

Toutefois, inciter le partenaire novice à faire usage de son droit à dire « non » revient à expliciter temporairement la négociation au risque de fissurer quelque peu la magie du moment. De plus, cela permet de tempérer le personnage potentiellement inquiétant, performé par l'expert, et de montrer que derrière l'« obsédé », le « dominant », le « sadique », il y a des individus dotés d'une conscience éthique. Ainsi, être explicite, avec parcimonie, peut s'avérer un atout dans certaines circonstances, pour autant, il n'est pas question de tout rendre explicite. Le reste de la négociation est jouée en cohérence avec les cadres posés, de sorte à se faire la plus discrète possible.

Le maintien de ces cadres permet également aux novices de se projeter et, s'ils trouvent une idée, de négocier, de co-rédiger l'interaction, co-rédaction que les experts encouragent notamment par leur enthousiasme ou simplement en se faisant complice du projet. Cependant, ce n'est pas parce que les experts encouragent leurs partenaires à participer à la rédaction du script que ces derniers sont en capacité de le faire, et de

saisir cette opportunité. D'où l'importance de l'expérience et des connaissances, en somme de disposer de matière et de méthodes pour pouvoir créer.

Enfin, les experts vont également agrandir la marge d'action de la personne novice en lui montrant que des propositions apparemment excentriques (distantes des conventions) sont possibles, autrement dit qu'il est possible de se défaire des conventions du quotidien. Ils opèrent cela souvent par des phrases jouées en adéquation avec leur personnage anticonformiste. Ainsi, si les conventions sexuelles du quotidien sont empreintes de domination (notamment masculine) et de convention, les méthodes développées par les informateurs enjoignent le partenaire novice de s'en défaire temporairement et d'oser : oser faire une proposition, même et surtout si celle-ci s'écarte des conventions.

Ces démarches hors milieu spécialisé qui s'inscrivent dans une perspective d'initiation présentent certes des complexités supplémentaires sur le plan de l'accord et du respect de l'individualité du partenaire, mais là encore des méthodes ont été développées pour y remédier. Cela montre que, malgré une mise en scène peu rassurante, il est possible de parvenir à des expériences satisfaisantes ou, du moins tolérables, pour les *kinky** et les *normos**. Enfin, il y a peut-être d'autres façons de penser la prévention de l'acte sexuel.

Ouverture sur la question du consentement

Ainsi le consentement tel qu'il transparaît à travers les propositions de protocole se rapproche lentement mais sûrement d'une forme de contractualisation explicite, à l'image de ce qui se fait déjà en médecine. Il s'agit, pour les futurs partenaires, de définir ce qui va se faire, en amont de l'acte et si possible verbalement ou à l'écrit. Notons que dans le cas des lois sur les violences sexuelles et du petit clip pédagogique sur le consentement, il n'est pas demandé de préciser ce qu'il est entendu par « relation

sexuelle ». Or, cela constitue une imprécision de taille, compte tenu de ce qu'il existe une multitude d'agencements possible des sexons, plus ou moins plaisants selon les goûts de chacun. C'est sans doute là le signe d'une volonté de laisser une marge de liberté à l'individu lors de l'activité sexuelle, mais la problématique de la négociation n'est alors traitée qu'en surface. On ne peut pas parler de consentement pleinement éclairé.

L'application pour smartphone est plus précise sur ce point, car elle tend à définir ce qui compose cette relation sexuelle en demandant à l'individu de valider des sexons un à un. Mais, là encore, l'outil ne couvre pas la totalité de la problématique du consentement. En effet, même si les sexons sont validés un à un, il reste encore aux partenaires à décider lors de l'interaction de l'ordre dans lequel ces derniers vont s'enchaîner. Idéalement, si l'on voulait entièrement se défaire de la négociation en amont de l'acte, il ne faudrait pas se contenter de définir les composantes de l'activité, mais écrire un script précis qui anticipe toutes les difficultés pouvant subvenir et le faire valider par tout individu qui se destine à le réaliser.

Notons que tous ces protocoles visent à préserver les individus, mais également à permettre l'application de la loi par la punition* de celles et ceux qui auraient fauté. Il est donc intéressant, s'il y a création d'un script, que ce dernier soit rédigé et signé. Cela fournit de la matière pour nourrir le jeu juridique⁶⁸⁵. La logique du consentement, sous forme de contractualisation en amont de l'acte, poussée jusqu'au bout permet d'aboutir à un protocole plus rassurant et susceptible de faciliter la répression des violences sexuelles, car il n'y aurait alors plus qu'à se tenir au script prescrit et tout manquement vis-à-vis de celui-ci pourrait représenter un tort (ce qui permettrait par ailleurs de faciliter la reconnaissance de l'infraction). Cela pourrait sembler extrême, excessif, mais, après tout, si les violences sexuelles sont sources de traumatismes physiques et mentaux graves n'y aurait-il pas intérêt à sécuriser l'activité autant que possible ?

⁶⁸⁵ Bien entendu, il s'agit là d'une proposition extrême, mais qui me semble pertinente à penser dans la mesure où la société reconnaît que les violences sexuelles relèvent de l'intolérable et cause des dommages humains conséquents. Aussi cela fait sens, car dans le cas de la loi proposée par la Suède, la demande d'un consentement écrit est envisagée et encouragée : <http://www.rfi.fr/technologies/20180116-legalfling-application-consentement-mutuel-blockchain-whatsapp> (dernière consultation le 27 janvier 2019).

Comparativement à cette proposition plus poussée que je vais nommer consentement-contrat, les protocoles émergents présentés semblent incomplets, voire naïfs, dans la mesure ils laissent une grande marge d'interprétation individuelle et donc d'erreur. Pour autant, ce protocole « idéal » ne permet toujours pas de contrecarrer les potentielles disparités de pouvoirs susceptibles de rendre un consentement caduc. Il ne prouve en rien que l'acte est librement consenti, ce qui reste problématique.

Cela est certes déjà pensé et anticipé par la pénalisation des rapports sexuels mêlant un adulte et un enfant (de moins de 15 ans). L'idée est justement de préserver l'individu mineur du pouvoir de l'adulte, qui dispose théoriquement d'un ascendant sur l'enfant. Pour protéger le mineur, la capacité de consentir lui est retirée et donc toute capacité à avoir un rapport sexuel qui ne relève pas de la violence. L'intention est louable, mais je note que rien n'est fait pour gérer les disparités de pouvoir entre adultes. Le cas de Christelle souligne parfaitement le fait que, même adulte, un individu n'est pas forcément en capacité de formuler un consentement pleinement libre et éclairé : ce n'est pas parce qu'un individu est majeur qu'il est pleinement conscient des risques, qu'il connaît ses droits et les recours possibles en cas de dilemme. Ce n'est pas dit non plus qu'il sache précisément ce qu'il veut, ce qu'il désire. En somme, ce n'est pas parce qu'un individu est adulte qu'il parviendra à se soustraire à l'autorité d'autrui.

Ainsi, ce qui est actuellement fait concernant la disparité des pouvoirs est intéressant, mais insuffisant. Laissons cela momentanément de côté pour continuer à penser ce protocole de réduction des risques idéale.

Première chose à noter : ce consentement-contrat, où toute l'activité sexuelle est précisément définie en amont, rédigée et signée, n'offrirait plus aucune marge à l'improvisation, à l'invocation du hasard. L'activité perdrait toute dimension ludique faute de suspens, d'incertitude. Il y a de fortes chances, par conséquent, que de telles procédures ne soient pas respectées, notamment par la population ici étudiée, ainsi que par d'autres individus qui considèrent la sexualité comme une activité ludique. Choix d'autant plus logique que tant que la sexualité sera recluse dans l'intimité : il n'y aura pas de témoins. Seules les infractions portées aux yeux de la loi seront susceptibles d'être jugées. En outre, si l'objectif est toujours l'obtention d'un consentement libre et éclairé, la contractualisation devra potentiellement faire place à un temps de négociation

et de médiation, d'éducation du partenaire (comme nous l'avons vu pour le modèle médical) ce qui pourrait s'avérer particulièrement long et contrarier la dynamique sexuelle.

Je me questionne sur l'application de ces protocoles qui tendent vers la contractualisation et donc vers la réduction de la dimension ludique de l'activité sexuelle. Ils me semblent pensés de sorte à révéler les infractions et permettre leur dénonciation, chose louable, mais je vois peu d'attention portée à la contrainte que ces derniers peuvent représenter pour la pratique sexuelle et notamment la perception de satisfaction. Le risque alors est d'obtenir un outil intéressant sur le plan juridique, mais qui risque d'être dédaigné par la population (ou en tout cas une partie).

L'expérience du SIDA aurait pourtant pu servir de leçon. Le préservatif s'est vite imposé comme le meilleur moyen d'enrayer l'épidémie et, en toute logique, les agents de santé ont invité la population à inclure cet outil dans leurs pratiques. Force est de constater que cela n'a pas fonctionné car la contrainte que représente le petit étui de latex n'a pas été pris en compte. Pour rappel, le *bareback**, rejet du préservatif, est, entre autres raisons, motivé par le désir de s'adonner une sexualité plaisante, satisfaisante (ou simplement de pouvoir avoir à nouveau une sexualité pour ceux que la capote faisait systématiquement débander)⁶⁸⁶. Cet échec stratégique devrait nous enjoindre à penser la faisabilité des propositions préventives en posant notamment la question suivante : est-ce que cela risque de contrarier les motivations des individus ? Le frein au plaisir devrait être au centre du débat dans la mesure où, aujourd'hui, la sexualité peut être réalisée dans cette seule optique du plaisir.

Cela ne veut pas dire qu'il faut abandonner ces protocoles pour autant. Ils seront peut-être utiles à une partie de la population pour qui ils ne représenteront pas une contrainte. Peut-être y a-t-il intérêt à penser une pluralité d'outils, quitte à en proposer de moins sûrs, mais susceptibles de séduire les personnes résistantes au protocole considéré comme le plus sécurisant. Je pense là encore à la riche expérience acquise autour de la question du SIDA. Face à la réticence vis-à-vis de la politique *safe** du « tout capote » l'association Aides a proposé des méthodes de *safer sex** qui contrarient moins la

⁶⁸⁶ Ces raisons sont celles de *barebacker** homosexuels qui se sont exprimés sur la question, mais le *bareback** n'a rien d'une pratique purement homosexuelle comme le rappelle Berlin Tintin dans plusieurs ouvrages : les hétéros se passent volontiers de préservatif (Rémès 2003).

dynamique sexuelle et la perception de satisfaction bien qu'elle ne puisse garantir un risque zéro de contamination. La question se pose : différentes approches, plus ou moins *safe**, ajustées, pourraient-elles être combinées ? Ne gagnerions-nous pas à proposer non plus un outil, mais une boîte à outils permettant aux individus d'adapter la prévention à leurs besoins (et donc de ne pas l'abandonner sous prétexte de contrainte) ? Vaut-il mieux proposer un seul protocole reconnu *safe** au prix qu'il ne soit pas appliqué par tous ou plusieurs protocoles qui acceptent cependant une marge de risque ? C'est une question que je laisse ouverte et qui mérite selon moi débat.

Enfin, je tiens à souligner que, même poussés à leur extrême, les protocoles fondés sur la logique de la contractualisation ne régleront pas toutes les difficultés aujourd'hui rencontrées lors du jugement des violences sexuelles, notamment du viol. Sachant que « Tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui ou sur la personne de l'auteur par violence, contrainte, menace ou surprise est un viol »⁶⁸⁷, les protocoles de contractualisation du consentement permettraient de rendre l'infraction plus explicite et inciteraient à porter plainte, mais reste toujours le souci de la preuve. En effet, l'acte sexuel étant généralement réalisé en privé, il n'y a pas de témoins pour venir attester ou contrarier les propos des individus concernés par le litige. En outre un viol n'est pas forcément un acte qui laisse des traces de « violence » telles que des hématomes ou des lésions⁶⁸⁸ et de telles traces peuvent être consenties (dans la mesure où l'on donne poids à la décision de la CEDH).

Les protocoles émergents n'offrent pas de preuves supplémentaires d'un consentement libre et éclairé, c'est toujours et encore la parole de l'un contre la parole de l'autre. Le consentement-contrat, dessiné en amont, offrirait une trace (le contrat), mais pour pouvoir juger s'il y a litige ou non, il faut pouvoir comparer ledit contrat à l'acte réalisé par la suite. Dans cette perspective, à moins d'avoir à disposition une vidéo, on est une fois de plus contraint à donner foi (ou non) à la parole de l'un ou de l'autre⁶⁸⁹. On est

⁶⁸⁷ https://www.legifrance.gouv.fr/affichCode.do?sessionId=DD468DAB51B5C7075254174364A22FBE.tplgfr31s_3?idSectionTA=LEGISCTA000006181753&cidTexte=LEGITEXT000006070719&dateTexte=20190308 (dernière consultation le 7 mars 2019).

⁶⁸⁸ Le viol peut être opéré simplement sous la menace verbale et non physique. La victime peut alors se plier à l'acte sans pour autant y avoir consenti et il n'y a alors pas nécessairement de traces de « violence ». (Lopez, Piffaut-filizzola 1993).

⁶⁸⁹ Pour juger d'un viol, il importe de pouvoir établir l'absence de consentement de la victime. Le Goaziou et Jaspard relèvent à ce propos que, souvent faute de preuves, « l'établissement de la réalité du

alors en droit de se questionner sur l'avancée que cela représenterait sur le plan juridique : est-ce qu'une telle procédure, potentiellement néfaste pour le jeu sexuel, en vaut la chandelle ? Là encore, je laisse la question ouverte.

Ainsi, le consentement-contrat n'est pas forcément une réponse idéale au souci de la violence sexuelle. Or, ce n'est peut-être pas la seule façon de penser le consentement. Il est notable et intéressant de relever la confusion opérée par Catherine concernant le consentement lors de la conférence du FI : AF. Elle dit ceci :

(...) même s'il n'y a pas quelque chose d'écrit il y a quand même un contrat tacite qui est le consentement. Dans notre monde, dans le sadomasochisme, il y a toujours du consentement. Donc c'est-à-dire que c'est un échange de plaisir.

Or, le consentement n'a que faire de l'échange de plaisir. C'est un contrat. La méprise de Madame est significative selon moi, car elle relève l'importance de cet « échange de plaisir » qui apparaît à ses yeux comme la condition d'une expérience licite. C'est cela qui fait contrat. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a jamais de consentement (tacite ou explicite) dans le milieu qu'elle évoque, mais qu'une autre forme de contractualisation de l'acte est possible.

Problème, cela est aussi limité dans l'application, car en l'occurrence il ne concerne que les activités sexuelles qui visent uniquement la satisfaction. L'acte sexuel peut être motivé par d'autres objectifs tels que faire un enfant, négocier une augmentation de salaire, voire gagner de l'argent, choses que les informateurs conçoivent, mais qui sortent de la sexualité ludique telle qu'ils la conçoivent⁶⁹⁰. Il peut y avoir mille et une raisons cachées derrière un « oui ». L'échange équilibré de satisfactions ne saurait être un moyen d'estimation de toute forme d'acte sexuel. C'est là que le consentement présente finalement un gros avantage : en ne précisant pas ce qui est échangé, les

viol est le plus souvent issu de l'échange des arguments et de la confrontation des visions » (Le Goaziou, Jaspard 2011 : 181). Il est extrêmement délicat de juger s'il y a violences sexuelles ou non, une question me tiraille alors : est-il intéressant d'investir autant sur la punition* des actes ? Ne serait-il pas intéressant de maintenir des lois, mais tout en investissant davantage d'énergie dans la prévention des violences ?

⁶⁹⁰ Les informateurs ont particulièrement à cœur la sexualité ludique, pour autant ils se montrent ouverts au fait que la sexualité permette d'obtenir autre chose que des satisfactions d'ordre ludique, autrement dit à d'autres types de sexualités : procréative, rémunérée, affective, etc. Ils sont d'ailleurs très nombreux à défendre les personnes qui se prêtent à des actes sexuels (génitaux ou non) en échange d'une rémunération financière, de cadeaux ou d'un privilège social (plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs pratiqué ce type d'échanges).

motivations des partenaires, il ouvre la voie à une diversité de pratiques (et notamment à la prostitution). C'est finalement un concept qui augmente d'une certaine façon le champ des possibles en matière de sexualité.

En effet, le consentement permet à une personne de consentir sans désir de l'expérience ou de consentir par gain. Cela rend l'absence de désir licite.

Ne s'intéressant pas plus à ce qui résulte de l'expérience, il est alors possible d'échanger des satisfactions contre de l'argent ou toute autre forme de gain. Notons d'ailleurs que j'ai jusqu'à présent présumé que ce qui était échangé était des satisfactions. Or, je ne peux attester qu'il s'agit bien de satisfaction et non de gain, pour tous les partenaires puisque je ne dispose pas de tous les points de vue des personnes engagées dans l'interaction. D'où l'importance de pouvoir échanger des satisfactions contre satisfactions ou contre d'autres types de gains.

La limite, s'il devait y en avoir une, ne se situe pas dans ce qui est échangé, mais dans l'échange en lui-même : s'il n'y a pas d'échange (ou au moins effort en ce sens) il y a abus⁶⁹¹. Cet impératif de l'échange fait écho à la théorie maussienne du don contre don (*potlatch*). Ici également « les échanges et les contrats se font sous la forme de cadeaux, en théorie volontaires, en réalité obligatoires faits et rendus. » (Mauss 2007 : 65). Celui qui est en mesure d'obtenir aisément des satisfactions/gains se trouve dans le devoir d'en rendre en retour (ou de tout mettre en œuvre dans cette optique). C'est une forme de *potlatch*. Cela pourrait-il faire office de contrat ? C'est en tout cas une autre façon de prendre en considération autrui. Une fois encore il faudrait mener le débat.

Une chose est certaine, cela ne facilitera en rien le jugement de la violence sexuelle. Il n'y aura toujours pas de preuves (hormis s'il y a échange d'argent ou de biens matériels). D'où l'intérêt, peut-être de miser davantage sur la prévention que sur la répression et, de ce fait, de penser les protocoles et méthodes permettant d'éviter les déboires. Cela pose aussi la question de la détermination des satisfactions/gains échangés susceptibles de convenir à autrui, car il serait potentiellement mal venu de compenser une dette par de l'argent si le partenaire attendait une autre forme de

⁶⁹¹ Notons que le don sans retour matériel ou apparent n'est pas forcément une absence d'échange si, et seulement si, la personne retire une forme de satisfaction d'avoir (apparemment) donné sans recevoir. Cela peut d'ailleurs nourrir une fantaisie de soumission.

satisfaction (exemple : orgasme). Il reste toujours important de chercher à cerner l'autre en amont, d'où l'intérêt des méthodes développées par les informateurs bien qu'il reste toujours le risque de se tromper... La dernière question est : est-ce que l'erreur est humaine ? Est-elle encore acceptable compte tenu des traumatismes qui peuvent résulter d'une violence sexuelle ?

Conclusion

Entre activité liminoïde et performance du wild

Ce qui distingue la présente population, c'est son attrait pour le liminoïde, le jeu avec les frontières, celles de la société parfois, les leurs surtout. C'est aux frontières que peuvent émerger la nouveauté, le transgressif et donc le trouble, cette émotion puissante qui donne une épaisseur à l'interaction sexuelle.

Mais cette frontière est mouvante et la plasticité humaine ne permet pas toujours de la suivre dans ses déplacements. Heureusement, elle subsiste dans l'esprit de certains. Il est alors possible de jouer avec leurs représentations et de faire revivre, le temps d'un jeu, cette frontière source de tant d'excitation. Ainsi, s'ils s'adonnent au liminoïde ce n'est pas à l'échelle macro (celle de la société), mais à l'échelle micro, celle de l'individu et de l'interaction avec leurs partenaires. Le liminoïde à grande échelle, rare et complexe, est remplacé par la performance de scripts *wild* comportant des personnages, des attitudes, des discours qui évoquent ce qui ne saurait être toléré : l'abus. Le liminoïde est un idéal, et les discours qui le présentent comme une activité effective, ne sont pas le signe d'une naïveté de la part des informateurs. C'est une façon de rester ouvert à l'aventure ainsi qu'un moyen de performer le *wild*. Il s'agit d'un discours qu'ils espèrent performatif.

Toutefois, faisant du liminoïde une norme, les informateurs se trouvent rattrapés par le phénomène de structuration qu'ils cherchaient tant à éviter. Cependant, ce désir de s'adonner à une sexualité exploratoire sur le long terme les invite à repenser l'organisation de leur vie privée (et affective/familiale). Cela impacte leurs choix professionnels, dans la mesure où cela demande du temps disponible, ainsi qu'une certaine liberté concernant les partenariats sexuels. Le fait d'embrasser une carrière d'artiste est un atout considérable dans la mesure où ils vont gagner un droit à provoquer, reconnu par la société, mais également l'opportunité de rendre publics leurs

artefacts érotiques et de « diffuser le venin » (M. M.). Cela satisfait leur désir de contribuer à l'évolution des mœurs dominantes et permet d'attirer à eux des individus intéressés, désireux de découvrir leur univers. Mais ces derniers, curieux d'expérimenter leur style sexuel, invitent les informateurs à reproduire et donc cristalliser davantage leurs tendances.

Par ailleurs, le goût pour le liminoïde, plus largement pour une sexualité ludique, exploratoire, peut se faire outil analytique permettant de dépasser certains clivages générés par les normes sociales ou scientifiques de nos institutions. Cela permet de penser dans un même mouvement une population aux orientations et goûts sexuels divers et de recréer du commun là où on avait tendance à accumuler les distinctions. Approcher cette population à travers le prisme du liminoïde permet également de souligner la dimension artistique / scientifique de la sexualité des informateurs. Les activités *kinky** peuvent alors être considérées comme un effort créatif visant à remettre en question les acquis, proposer de nouvelles esthétiques, sensations, etc.

Satisfaction et risque

Les satisfactions sont pensées de façon complexe par la population, qui n'opère pas de distinction corps/esprit. Toute stimulation charnelle génère une stimulation intellectuelle et vice versa. Toutefois, les satisfactions sont fréquemment présentées sous l'angle intellectuel : satisfaction tirée de l'acquisition de connaissances, d'une performance théâtrale « juste », ou d'un frisson esthétique... Cela permet, une fois de plus, de mettre l'accent sur la dimension liminoïde (dans le sens d'exploratoire et artistique) de l'activité et creuser ainsi l'écart avec ceux qui seraient focalisés sur les plaisirs « charnels » ou, plutôt, qui ne sauraient pas les penser et les présenter autrement.

Avide d'expériences troublantes, ludiques, et attachés à une certaine éthique, une relation satisfaisante implique de rechercher un échange équilibré de satisfactions, une sensibilité à autrui, et ce tout en maintenant une part d'incertitude, de risque (même s'il n'est que mis en scène).

Il importe en effet de sécuriser l'activité, afin d'éviter les déplaisirs et tout phénomène susceptible d'empêcher l'émergence de satisfaction, pour soi comme pour l'autre, sans

pour autant perdre la dimension ludique. Jouer hors des soirées semi-publiques fortement réglementées, et choisir des partenaires normos* leur permet d'ouvrir le champ des possibles (surtout d'en donner l'impression) et de s'adonner à un jeu : deviner sans (trop) se tromper le personnage *kinky** de ce partenaire qui, de prime abord, apparaît peu prompt aux excentricités sexuelles. Ils créent une situation où il est particulièrement complexe de respecter les impératifs éthiques, et tout le jeu consiste à y parvenir malgré tout. Histoire d'augmenter la difficulté et le sentiment de risque, les informateurs vont opter pour une sécurisation discrète de l'activité. Le normos* sera testé, analysé, la situation cadrée, mais dans le silence ou alors sous couvert de propos détournés : un art de « tourner autour du pot » pour ainsi dire.

Le risque relève par conséquent de la mise en scène. Toutefois, il est impossible de maîtriser totalement les risques de déplaisir, notamment lorsqu'au moins l'un des partenaires est conduit à sortir de sa zone de confort. Les expériences des informateurs pointent à quel point l'écart entre la théorie (la fantaisie) et la mise en pratique peut s'avérer important. La satisfaction ne se trouve pas nécessairement là où on la rêve. Les premiers troubles peuvent s'avérer plus invasifs qu'érotiques, dès lors que l'expérience malmène certains acquis fondamentaux et chamboule en profondeur l'ordre du monde qu'habitent leurs partenaires.

Les premières fois sont nécessairement des expériences complexes, car les partenaires ne peuvent pas anticiper toutes les mauvaises surprises. Ce n'est qu'avec l'expérience qu'il devient possible de réajuster le jeu et progresser vers une expérience satisfaisante. D'où l'importance de conserver un droit à l'erreur, ici marqué par la tolérance de certains déplaisirs, voire de l'absence de satisfaction, dans la mesure où les partenaires ont agi dans l'optique d'augmenter les chances de satisfaction partagées, qu'ils se sont montrés empathiques, ou qu'ils se sont tenus au jeu. L'acceptation d'une marge d'erreur est ce qui rend possible l'expérience exploratoire (protocole, expérience, résultat, analyse, réajustement).

Dans un tel contexte, la question du consentement ne reçoit pas une réponse univoque. Envisager un consentement explicite, opéré par contractualisation en amont de l'activité sexuelle, et qui impliquerait de discuter clairement, sans détour, des opérations à venir, anéantirait sûrement toute perspective ludique pour les informateurs. Le risque, même

quand il n'existe pas, même s'il n'est « que » du théâtre, fait partie de leur jeu. L'activité sexuelle contractualisée de la sorte a peu de chances de devenir source de satisfaction pour un individu sensible au liminoïde. En outre, il apparaît après comparaison que ces protocoles ne sont pas plus sécurisants que les méthodes développées par les informateurs. Leur mise en scène comprend un temps de négociation explicite qui conforte et rassure. Toutefois, comme ils n'encadrent pas les négociations qui ont cours durant l'activité, et, ces protocoles ne permettent pas une sécurisation totale de l'activité sexuelle⁶⁹². Enfin, la contractualisation suppose que l'individu se connaît (ou se limite à ce qu'il a déjà expérimenté), qu'il soit en capacité de formuler clairement ses désirs ou simplement qu'il se le permette. Certaines expériences ici étudiées montrent qu'un adulte, seul individu jugé capable de donner un consentement libre et éclairé, n'est pas nécessairement en mesure de fournir ces informations, surtout dans un laps de temps compressé⁶⁹³.

Toutefois, une réflexion sur le consentement invite à penser plus largement les échanges sexuels et pointe ainsi la limite de l'échange équilibré de satisfaction qui fait office de consentement pour les informateurs. En effet, cet échange concentré sur les satisfactions ne vaut que pour les interactions sexuelles qui ont pour objectif principal (ou unique) la perception de satisfaction, or il y a bien d'autres raisons qui incitent les individus à s'adonner à la sexualité.

Rapports de pouvoirs dans une activité ludique

En ce contexte, nous avons vu que les connaissances et l'expérience se font pouvoir. Il s'agit là d'un bagage qui permet à l'individu de construire un script susceptible de le satisfaire. Les relations d'initiation, ludiques, confrontent des individus fortement inégaux sur ce plan. Le risque d'abus n'est pas à négliger. Il est d'autant plus délicat d'éviter les abus que les novices n'osent pas forcément se soustraire aux projets présentés par les experts. Il revient alors à ces derniers, s'ils ne veulent pas être disqualifiés (d'après leur éthique) de prendre en compte la vulnérabilité d'autrui.

⁶⁹² Dans l'absolu, aucun protocole ne saurait parfaitement sécuriser l'activité sexuelle, on ne peut que faire au mieux.

⁶⁹³ Entre la demande et l'acte, il peut difficilement se passer un mois, or ici le temps imparti à la réflexion se compte le plus souvent en minutes.

L'objectif n'est pas tant d'obtenir du partenaire un consentement au jeu, en toute connaissance de cause, que de faire en sorte qu'il y trouve satisfaction d'une façon ou d'une autre.

Différentes méthodes sont là encore mises en œuvre, l'idéal étant de parvenir à une co-rédaction du script débouchant sur une composition originale des *trips** des partenaires. Notons que l'absence de jugement concernant les propositions formulées par le partenaire peut favoriser la prise de pouvoir de l'individu initié. Cependant, inviter l'autre à construire le jeu et se montrer ouvert à ses fantaisies ne suffit pas, encore faut-il que celui-ci ait des envies, des idées (ce qui n'est pas toujours le cas) et surtout qu'il se permette de les exprimer. Si l'individu ne sait ou n'ose participer à la rédaction du script, l'expert peut alors lui rappeler son droit au refus. Le refus peut s'avérer plus évident que l'accord et, surtout, procéder de la sorte ne nécessite pas de formuler un avis à chaque étape de l'expérience, contrairement au consentement. Cela permet d'éviter la contractualisation qui brise toute dimension ludique.

L'expert peut également tester le partenaire, prévenir ses tentatives audacieuses, mais surtout décomposer les activités en étapes et observer, analyser les réactions du partenaire de sorte à pouvoir stopper ou réorienter le jeu si besoin est. De même, la performance d'un bon théâtre, cohérent, fondé sur des scripts largement diffusés dans la population, permet au partenaire novice de deviner les intentions de l'expert, de se projeter et par là même de réagir (stopper, dévier le jeu).

Ces méthodes permettent de tempérer l'inégalité de pouvoir en situation d'initiation et contribuent à augmenter les chances d'un échange équilibré de satisfaction. Mais cela reste malgré tout une opération délicate. Notons à ce propos que la division des relations affectives et sexuelles en relation privilégiée et relations parallèles, opéré par les informateurs, permet de créer un espace où les décisions des partenaires ne sont pas nécessairement biaisées par certaines craintes (peur de perdre le partenaire, son logement, la garde de ses enfants, etc.). L'attachement à l'autre, de quelque façon que ce soit, est aussi une source de pouvoir non négligeable qu'il importe de penser lorsqu'il est question de prioriser l'exploration des possibles et la recherche de satisfaction.

Sur la frontière entre individus normos et kinky**

Cette recherche permet de repenser la frontière qui est censée séparer normos* et kinky*. Pensant les deux populations dans un même mouvement, cette dernière s'en trouve grandement remise en question.

D'une part, les normos* se montrent de plus en plus ouverts à l'exploration des possibles en matière de sexualité, bien que cela puisse être justifié par la volonté de maintenir une bonne hygiène de couple et non par simple curiosité (certains informateurs y voient aussi une démarche narcissique, une volonté de se singulariser). En outre, les normos* (et les pairs qu'il y apparentent) se font de plus en plus présents dans les soirées spécialisées. Il est visiblement devenu de bon ton de sortir des sentiers battus. D'autre part, les informateurs comme les normos* considèrent l'abus comme étant ce qui ne doit pas être accepté. Ils partagent également le sentiment que de « vrais » pervers, sadiques, fous existent et qu'ils n'en font pas partie. De ce point de vue ils se retrouvent du même côté de la frontière.

En outre, la possibilité d'évoluer, de passer de normos* à kinky* enjoint d'autant plus à supposer une proximité entre ces populations : ce qui sépare les uns des autres ne serait qu'une affaire de connaissance et d'expérience (dans la mesure où il y a le « germe ») ? Enfin, ce qui sème définitivement le doute concernant cette différence c'est cette double prise de distance, l'une, évidente, vis-à-vis des normos* (du système dominant) et l'autre, plus intrigante, vis-à-vis des pairs (milieux gay et BD/SM*). Ayant fait du liminoïde leur norme, les informateurs se montrent particulièrement sensibles à tous les milieux tendant à se structurer et surtout à incorporer des valeurs qu'ils considèrent comme typiques du système dominant dont ils ont cherché à s'affranchir. Or, suite à l'analyse des raisons qui ont poussé les informateurs à l'exode, au nomadisme communautaire, il est possible de constater qu'elles sont sensiblement les mêmes que celles qui les ont jadis enjoint à s'éloigner du système dominant : trop de règles et donc trop de restrictions concernant le champ des possibles, prédominance d'une politique hygiéniste, tendance à angéliser les pratiques ainsi qu'à rejeter la mise en scène du *wild*.

Difficile de savoir si cette évolution est le fait des anciens membres du milieu, désireux de nourrir la tolérance de la société à leur égard (et de séduire de nouveaux adeptes ?) ou bien de nouveaux membres, fraîchement sortis du placard, tentant d'adapter la

pratique à leurs valeurs de normos*. Quoi qu'il en soit, il y a visiblement une acculturation commune en voie : les systèmes évoluent en incorporant de nouvelles valeurs et la frontière s'efface petit à petit. Si frontière il y a, elle est en carton et ce n'est là encore qu'une affaire de performance⁶⁹⁴.

Notons que cette recherche n'apporte aucune information permettant de justifier une distinction « canonique » entre *kinky** et normos*⁶⁹⁵ : faute d'avoir pu observer les activités des uns et des autres et opérer une comparaison, je ne sais toujours pas s'il y a une différence effective entre les pratiques des uns et celle des autres, ce qui constitue, à mon sens, un résultat de cette étude. De plus, il est intéressant de constater que ces étiquettes sont assumées par les deux populations. Une partie de l'humanité se dit ou reconnaît *kinky**, une autre normos*, sans que cela se justifie d'un point de vue empirique. Il y a consensus concernant l'existence d'une différence. Une question se pose : à quel point cela ne relève pas simplement du fantasme, puisque personne ne sait précisément ce que fait l'autre dans son intimité ? Et pourquoi maintenir cette distinction ? Sans doute fantasment-ils aussi cette différence, afin de désirer encore l'autre et de pérenniser leurs jeux respectifs ? En effet, si demain la distinction s'effrite ou s'effondre, le jeu d'initiation risque de perdre tout attrait. De même la pimentation opérée par les normos* n'aura pas plus d'intérêt. D'où mon hypothèse que cette distinction est une mise en scène conjointe, opérée d'un commun accord par normos* et *kinky**, afin de jouir de l'aventure sans pour autant prendre trop de risques (étant donné que la frontière n'est que mise en scène).

On pourrait toutefois arguer que l'obtention d'une réponse claire importe peu. Après tout, si chacun a envie d'appliquer sur autrui ses représentations pour mieux jouir, quel problème à cela ? Même la stigmatisation peut nourrir le sentiment d'être *wild* et donc contribuer au jeu et à la satisfaction. Une fois de plus, c'est l'agent de santé qui voit là un intérêt non négligeable.

⁶⁹⁴ Les informateurs en sont particulièrement conscients, car ils se méfient tout particulièrement de ces individus *kinky** qui se jouent normos* afin de gagner en autorité.

⁶⁹⁵ Je n'ai d'ailleurs rencontré dans mes lectures aucune recherche qui le peut. Ce n'est apparemment pas un objet d'investigation prioritaire et, surtout, les coutumes méthodologiques ainsi que certains artefacts verrouillent encore les perspectives de la recherche en science sociale.

En effet, si l'on prend le point de vue de la prévention, l'information concernant les risques liés à la sexualité est distribuée de façon inégale dans la population. Selon l'âge des individus, leur origine ethnique, leur consommation éventuelle d'alcool et de stupéfiants, leur orientation et leurs goûts sexuels, une part plus ou moins importante et spécifique des informations concernant la prévention des risques sexuels seront dispensées. De surcroît, la forme du message peut également changer du tout au tout. L'idée d'adapter le message à la population ciblée relève d'une logique somme toute louable, du moins jusqu'à un certain point.

Après avoir analysé tous les documents distribués par SOS Hépatite Alsace-lorraine et Sida info service, j'ai constaté que l'information concernant les risques liés aux jeux crades* et aux pratiques sadomasochistes n'est présente que dans trois documents. L'un est à destination des femmes, et plus précisément des lesbiennes. L'autre cible des personnes intéressées par les rapports SM* entre hommes. Ce sont par ailleurs les seuls documents où des conseils concernant les *sextoys*, leur usage et leur nettoyage, sont dispensés (comme si les hétérosexuel/ le/s n'en avaient pas usage...) Enfin, le dernier est à destination d'une population consommant de la drogue.

Or, si la révolution a effectivement eu lieu et si les normos* sont prêts à s'encanailler et à faire de nouvelles expériences sexuelles, comme mes résultats m'encouragent à le penser, il y aurait grandement intérêt à concevoir des documents transversaux⁶⁹⁶, accessibles à tous ou, en tout cas, à repenser notre manière d'étiqueter les populations, d'estimer leurs mœurs sexuelles et leurs besoins en matière d'information. Si mon analyse est juste, une telle distribution de l'information ne serait autre qu'un jugement de valeur mal venu et contre-productif. Que la population se complaise dans ses fantaisies est son droit. Cela me semble louable, dans la mesure où cela contribue à la satisfaction sexuelle, mais les agents de santé ne peuvent se permettre d'être naïfs en ce qui concerne l'impact des représentations sur la politique préventive. On peut enfin se questionner sur l'intérêt de parler « des sexualités », formule à la mode dans le milieu associatif : est-ce que cela a encore du sens ? N'est-ce pas là encore une façon de séparer ce qui ne devrait plus l'être ?

⁶⁹⁶ Erik Rémès parle d'une approche « pansexuelle », qui ne ferait pas de distinction entre les genres, les orientations et les goûts sexuels a priori. C'est ce qu'il a tenté de réaliser avec *Sexe guide* (Rémès 2004) et *Osez... le fist-fucking. Guide pratique pour elle et lui* (Rémès 2014).

Autres apports

D'autres axes de réflexions ont émergé au fil de ces travaux, moins centraux, mais pas moins intéressants. Par exemple, le pluripartenariat pourrait être pensé comme une collection de relations permettant de stimuler la créativité. C'est un point qui mériterait d'être mis à l'épreuve via une autre enquête.

L'enquête a également débouché sur une double critique concernant le BD/SM*. D'une part, il y a peut-être intérêt à parler séparément des milieux et des pratiques BD/SM*, dans la mesure où les approches peuvent différer de façon plutôt radicale d'une culture l'autre, d'une époque à une autre mais également d'une soirée spécialisée à l'autre. D'autre part, la diversité de la population mobilisée pour l'enquête a permis de décentrer l'attention de ce qui constitue l'évidence commune et ordinaire en matière de jeux BD/SM*, en l'occurrence la douleur, et donc d'une approche corpo-centrée. Celle-ci représente un axe de réflexion important concernant ces pratiques, mais elles ne sauraient s'y réduire. Il est possible, également, d'approcher cela sous l'angle d'une recherche esthétique et créative.

Enfin, la diversité de la population, notamment en matière de pratiques et de goûts, a permis une analyse plus fine des méthodes appliquées pour augmenter les chances de percevoir de la satisfaction et de modérer les déplaisirs. Les pratiques des uns m'ont incité à rechercher leur équivalent chez les autres, attirant ainsi mon attention sur des phrases, des gestes, des regards qui sinon seraient passés à la trappe.

Les limites de ce travail

Comme évoqué en introduction, ce qui est présenté là est le fruit d'une expérience artistique, exploratoire. Il n'est pas tant question de résultats que de pistes qui méritent d'être approfondies via d'autres enquêtes. Si je me fais aussi prudente vis-à-vis de ces « résultats », c'est également parce que la population est fortement diversifiée⁶⁹⁷. Étant si différents, les points développés reposent que très rarement sur le témoignage de la population dans sa totalité, ce qui invite à relativiser les résultats (d'où certaines formules volontairement peu affirmatives).

⁶⁹⁷ Et ce pas uniquement sur le plan de l'orientation sexuelle et des goûts : elle l'est aussi sur le genre, sur l'âge, sur le type d'artefact et leur publication, la fréquentation des communautés érotiques, etc.

La méthodologie et l'éthique choisies ne m'ont pas permis d'obtenir le même corpus informatif pour chaque informateur : certains points abordés avec les uns ne l'ont pas été avec d'autres. Toutefois, j'ai pallié cette contrainte en m'entretenant avec les informateurs sur l'avancement de ma réflexion : je leur exposais ma construction et leur demandais si nous parlions toujours la même langue, s'ils s'y retrouvaient ou s'il me fallait réajuster le tir.

Enfin, comme annoncé en introduction le plaisir, qui était originellement mon fil conducteur, s'est vu concurrencé par la question, toute traditionnelle, du risque et des violences sexuelles. Sans doute que ma formation sociologique et mon intérêt pour la prévention m'ont rattrapés. Toutefois, j'ai pu constater qu'on ne peut penser aux satisfactions sans penser aux déplaisirs, dans la mesure où le premier phénomène dépend de la réduction des seconds.

Par ailleurs, le plaisir est, à mon sens, un axe plus intéressant que celui des violences et des risques étant donné qu'il implique de penser également les violences, tandis qu'en se centrant sur les violences il est particulièrement aisé de délaissier la question du plaisir.

Les pistes à explorer

Un axe de réflexion à tout particulièrement retenu mon attention suite à cette recherche, il s'agit de la question du consentement ou, plus largement les méthodes permettant d'aboutir à une expérience satisfaisante. Cet axe me semble être un point de départ idéal, car susceptible de rejoindre la question de la différence entre normos* et kinky*.

La suite logique de cette recherche selon moi viserait à effectuer le même travail de recherche que celui effectué ici, mais cette fois sur une population assumée de normos* : individus qui, de prime abord, font état de leur non-excentricité en matière de goûts sexuels. Il s'agirait de rechercher leur conception des satisfactions ainsi que leur éthique en matière d'interactions sexuelles. De même, il importerait de s'intéresser aux méthodes déployées par cette population en vue de parvenir à une expérience sexuelle satisfaisante et/ou éthique et de les comparer aux protocoles de consentement (qui, je suppose, auront encore évolué d'ici là).

Cela me permettrait de compléter le tableau, d'avoir les mêmes informations concernant les pratiques des *kinky** et celles des normos* et d'opérer une comparaison. Il m'importe tout particulièrement de voir si les normos* ont également un goût pour une sexualité ludique et la performance du *wild*. Cela permettrait d'étendre l'usage de l'outil analytique développé durant cette recherche.

Cela procurerait également des données afin de repenser les besoins de la population en matière de prévention des violences. Une telle recherche s'impose, d'après moi, maintenant que le voile sur les violences sexuelles est largement levé et que la société a visiblement à cœur de se saisir de cette problématique sociétale. Repenser les lois est une chose importante, mais cela permet de punir les délits et non de les éviter. Nous avons besoin d'outils de prévention, de discours adaptés aux besoins de toute la population, qui plus est, susceptibles de la séduire afin de ne pas avoir à lutter pour qu'elle s'en saisisse.

J'ai constaté au fil de mes lectures que le consentement était surtout pensé par les philosophes et juristes (dans quelle mesure il est possible, viable/biaisé, comment estimer l'absence de consentement, etc.). Les propositions qui en découlent me semblent déconnectées des dynamiques ludiques qui, toujours selon moi, sont susceptibles d'être appréciées par une population bien plus étendue que les dix informateurs rencontrés dans le cadre de cette enquête. Bref, le thème du consentement mérite une enquête empirique. Enfin, il importe également de s'intéresser aux différents pouvoirs et attachements qui pourraient biaiser la participation des individus à une relation sexuelle et voir si cela est considéré comme problématique ou non. L'étude de couples composés d'individus de même sexe/genre pourrait contribuer à cet effort en décentrant l'attention de la problématique du pouvoir tiré du genre/sexe.

Une telle recherche permettrait de nourrir les réflexions actuelles sur la prévention des violences sexuelles dans l'optique de créer de nouveaux outils préventifs adaptés⁶⁹⁸.

⁶⁹⁸ Cela est d'autant plus important que Santé Publique France se base sur la définition de la santé sexuelle de l'OMS qui dépasse l'évitement des violences, il s'agit d'avoir une sexualité qualitative : « La santé sexuelle est un état de bien-être physique, émotionnel, mental et social associé à la sexualité. Elle ne consiste pas uniquement en l'absence de maladie, de dysfonction ou d'infirmité. La santé sexuelle a besoin d'une approche positive et respectueuse de la sexualité et des relations sexuelles, et la possibilité d'avoir des expériences sexuelles qui apportent du plaisir en toute sécurité et sans contraintes, discrimination ou

Enfin, si une telle enquête voit le jour il m'apparaît primordial de porter une attention particulière sur l'impact du genre et les autres sources de pouvoir dont disposent les individus : qui se préoccupe de la réalisation d'une expérience sexuelle satisfaisante ? Les hommes ? Les femmes ? Les deux ? Usent-ils des mêmes méthodes pour y parvenir ? Ont-ils la même conception de ce qui fait une activité sexuelle satisfaisante ? Éthique ? Est-ce que cela pourrait être à l'origine de malentendus ? Enfin, qui prend l'initiative des relations sexuelles, comment se déroule la négociation ? Qui a le dernier mot ? Quels pouvoirs sont mobilisés par les unes et les autres ?

Cette perspective me semble intéressante, dans la mesure où, lors des débats portant sur le consentement, il est sous-entendu (voire affirmé) que la recherche du consentement, et donc la sécurisation de l'interaction sexuelle, est l'affaire des hommes. Cependant, la loi ne spécifie rien sur ce point. Partir de ce principe revient à minimiser la vulnérabilité des hommes, mais aussi à déresponsabiliser les femmes, nier leur capacité à désirer des relations sexuelles ainsi qu'à se montrer stratégiques, actives. Il est donc intéressant de penser la recherche de satisfaction au masculin et au féminin afin de confronter les représentations genrées à l'empirique et, pourquoi pas, tordre le cou à des mythes poussiéreux... quitte à fragiliser les potentiels jeux érotiques qui se nourrissent de ces mythes.

violence. » http://inpes.santepubliquefrance.fr/10000/themes/information_sexuelle/index.asp (dernière consultation le 28 mars 2019).

Ouvrages utilisés

Adam, P. 2001. Lutte contre le sida, pacs et élections municipales. L'évolution des expériences homosexuelles et ses conséquences politiques. *Sociétés contemporaines*, n°41-42, p. 83-110.

Agamben, G. 2002. *L'état d'exception (Homo Sacer 2)*. Trad. Gayraud. Paris : Seuil. 2003.

Altman, D. 2013. Sida : la politisation d'une épidémie [1984]. *Genre, sexualité & société*, n°9, Printemps 2013. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/gss/2802>.

Amsellem-Mainguy, Y. Cheynel, C. Fouet, A. 2016. Entrer dans la sexualité à l'adolescence : le consentement en question. *La santé en action*, n°438, p. 38-40.

André, J. 2011. *Les 100 mots de la sexualité*. Paris : Presses Universitaires de France.

Andro, A. Bachmann, L. Bajos, N. Hamel C. 2010. La sexualité des femmes : le plaisir contraint. *Nouvelles Question Féministes*, vol. 29, p.4-13.

Apollinaire, G. 1908. *Les onze mille verges*. Paris : J'ai lu. 2006.

Appadurai, A. 1986. *The social life of things: commodities in cultural perspective*. Londres. New York: Cambridge University Press.

Ashley, S. 2017. *8 idées pour sortir de la routine dans son couple*. [En ligne] : <https://www.aufeminin.com/vie-de-couple/8-idees-pour-sortir-de-la-routine-dans-son-couple-s644161.html>.

Bajos, N. Bozon, M. Beltzer, N. Godelier, M. 2008. *Enquête sur la sexualité en France : pratiques, genre et santé*. Paris : La Découverte.

Barthe, L. 2006. *Zénobie, la mystérieuse*. Paris : La Musardine.

Barthes, R. 1970. *Sade, Fourier, Loyola*. Paris : Seuil.

Bastide, R. 1972. *Le rêve, la transe et la folie*. Paris : Seuil. 2003.

Bataille, G. 1928. *Histoire de l'œil*. Paris : Gallimard. 1993.

Bataille, G. 1943. *L'expérience intérieure*. Paris : Gallimard. 1954.

Bataille G. 1957. *L'érotisme*. Paris : Minuit. 2014.

Bataille, G. 1967. *La part maudite ; précédé de La notion de dépense*. Paris : Minuit.

- Bateson, G. 1977. *Vers une écologie de l'esprit. Tome I*. Trad. Drosso, Lot & Simion. Paris : Seuil.
- Bayart, J-F. 2014. *Le plan cul : ethnologie d'une pratique sexuelle*. Paris : Fayard.
- Bazin, L. Mendes-Leite, R. Quiminal, C. 2000. Déclinaisons anthropologiques des sexualités. *Journal des anthropologues*, n°82-83. [En ligne] : <http://jda.revues.org/3272>.
- Beaud, S. 1996. L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l' « entretien ethnographique ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, vol. 9, n°35, p. 226-257.
- Becker, H. S. 1963. *Outsiders. Étude de la sociologie de la déviance*. Trad. Briand & Chapoulie. Paris : A.-M. Métailié. 1985.
- Béjin, A. Pollak, M. 1977. La rationalisation de la sexualité. *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 62, p. 105-125.
- Bel, G. Conseil économique et social. 2008. *Les femmes face au travail à temps partiel*. [En ligne] : http://www.lecese.fr/sites/default/files/pdf/Fiches/2008/NI_2008_05_genevieve_bel.pdf.
- Bensa, A. Fassin, E. 2002. Qu'est-ce qu'un événement ? *Terrain*, n°38. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/terrain/1888>.
- De Berg, J. 1956. *L'image*. Paris : France loisirs. 1985/a.
- De Berg, J. 1985/b. *Cérémonies de femmes*. Paris : B. Grasset.
- De Berg, J. 2007. *Le petit carnet perdu*. Paris : Fayard.
- Berger, L. 2001. Inside Out: Narrative Autoethnography as a Path Toward Rapport. *Qualitative Inquiry*, vol. 7, n°4, p. 504-518.
- Bertrand, G. 2012. Deux critiques du consentement. *Raisons politiques*, n°46, p. 67-78.
- Blue Seat Studios. 2015. *Tea consent*. [En ligne] : https://www.youtube.com/watch?time_continue=1&v=oQbei5JGiT8.
- Boehringer, S. Sebillotte-Cuchet V. 2015. Corps, sexualité et genre dans les mondes grec et romain. *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 14, n°14, p. 83-108.
- Bologne, J-C. 1986. *Histoire de la pudeur*. Paris : Olivier Orban.
- Boltanski, L. 2012. *Énigmes et complots : une enquête à propos d'enquêtes*. Paris : Gallimard.
- Bonnot, T. 2002. *La vie des objets : d'ustensiles banals à objets de collection*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Borrillo, D. 2009. *Le droit des sexualités*. Paris, Presses Universitaires de France.

- Borrillo, D. 2014. *Bareback*. In Mossuz-Lavau, J. *Dictionnaire des sexualités*, (p.90-92) Normandie : Robert Laffont.
- Bouillon, F. 2006. Pourquoi accepte-t-on d'être enquêté ? Le contre-don, au cœur de la relation ethnographique. In Bouillon, F. Fresia, M. Tallio, V. *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie* (p.75-95). Paris : CEA/EHESS.
- Bourdieu, P. 1986. L'illusion biographique. *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, vol. 62-63, p. 69-72.
- Bozon, M. Giami A. 1999. Présentation de l'article de John Gagnon. *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, vol. 128, n°1, p. 68-72.
- Bozon, M. Singly de, F. 2005. *Sociologie de la sexualité*. Paris : A. Colin. 2009.
- Bozon, M. Rennes, J. 2015. Histoire des normes sexuelles : l'emprise de l'âge et du genre. *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n°42, p. 7-23.
- Braud, P. 2012. Le concept de la transgression. Un nouvel outil pour les politistes ? In Hastings, M. Nicolas, L. Passard, C. *Paradoxes de la transgression* (p. 67-83). Paris : CNRS éd.
- Brenot, P. 1996. *L'éducation sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Brenot, P. 2011. *Les hommes, le sexe et l'amour : enquête sur l'intimité, la sexualité et les comportements amoureux des hommes en France*. Paris : les Arènes.
- Brenot, P. 2012. *Qu'est-ce que la sexologie ?* Paris : Petite bibliothèque Payot.
- Brenot, P. 2017. *Polyamour*. [En ligne] : <http://sexologie.blog.lemonde.fr/2017/03/27/polyamour/>.
- Le Breton, D. 1991. *Passions du risque*. Paris : Métailié. 2000.
- Le Breton, D. 1995. *La sociologie du risque*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Broqua, C. 2000. Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes. *Journal des anthropologues*, n°82-83. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/jda/3320>.
- Broqua, C, Busscher de, P.-O. 2003. La crise de la normalisation. Expérience et conditions sociales de l'homosexualité en France. In Broqua, C. Lert, F. Souteyrand, Y. Agence nationale de recherches sur le SIDA. *Homosexualités au temps du sida : tensions sociales et identitaires* (p. 19-33). Paris : ANRS : CRIPS.
- Broqua, C. Deschamps C. Kraus, C. 2014. *L'échange economico-sexuel*. Paris, Éditions EHESS.
- Bruneteaux, P. Lanzarini, C. 1998. Les entretiens informels. *Sociétés contemporaines*, n°30, p. 157-180.

Buisson, G. Lapinte, A. Division Enquêtes et études démographiques (Insee). 2013. *Le couple dans tous ses états : non-cohabitation, conjoints de même sexe, Pacs...* [En ligne] : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281436>.

Bunker. Sd. *Sex club etiquette*. [En ligne] : http://www.bunker-cruising.com/bunker_sex_club_etiquette.htm.

De Busscher P.-O. 2010. Le safer-sex ou la « bonne sexualité » comme enjeu politique structurant le champ de l'homosexualité : l'exemple français. *Bulletin d'histoire politique*, vol. 18, n°2. [En ligne] : <https://www.bulletinhistoirepolitique.org/le-bulletin/numeros-precedents/volume-18-numero-2/le-safer-sex-ou-la-%C2%ABbonne-sexualite%C2%BB-comme-enjeu-politique-structurant-le-champ-de-l%E2%80%99homosexualite-l%E2%80%99exemple-francais/>.

Butler, J. Rubin, G. 2002. *Marché au sexe*. Trad. Sokol. Paris : EPEL.

Butler, J. 1990. *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*. Trad. Kraus. Paris : La Découverte. 2006.

Caillois, R. 1939. *L'homme et le sacré*. Paris : Gallimard. 1950.

Caillois, R. 1958. *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*. Paris : Gallimard. 1967.

Califia, P. 2008. *Sexe et utopie*. Trad. Ythier. Paris : la Musardine.

Canarelli, P. Deschamps C. 2008. La fabrique de la passe. *Sociétés*, n°99, p. 47-60.

Carpigo, E. Delfino, P. Higashi, A. Humbert, C. Padilla, A. Perrel, R. Ténoudji, P. 2017. Introduction. *Revue des sciences sociales*, n°56, p. 8-11.

Castaneda, C. 1972. *L'herbe du diable et la petite fumée : une voie yaqui de la connaissance*. Trad. Kahn & Ménant. Paris : Union générale d'éditions. 1977.

Centre Pompidou. 2012. *Catherine Robbe-Grillet*. [En ligne] : <https://www.centrepompidou.fr/cpv/ressource/cn7x4n7/r6r8XKj>.

Champagne, C. Pailhé, A. Solaz, A. INSEE. 2015. *Le temps domestique et parental des hommes et des femmes : quels facteurs d'évolutions en 25 ans ?* [En ligne] : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1303232?sommaire=1303240>.

Chetcuti-Osorovitz, N. 2010. *Se dire lesbienne : vie de couple, sexualité, représentation de soi*. Paris : Payot.

Clair, I. 2016. La sexualité dans la relation d'enquête. Décryptage d'un tabou méthodologique. *Revue française de sociologie*, vol. 57, p. 45-70.

Clifford, J. 1988. *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*. Trad. Sichère. Paris : École nationale supérieure des Beaux-Arts. 1996.

CNRTL. Sd. *Coda*. [En ligne] : <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/coda>.

CNRTL. Sd. *Consensus*. [En ligne] : <https://www.cnrtl.fr/definition/consensus>.

- CNRTL. Sd. *Consentement*. [En ligne] : <https://www.cnrtl.fr/definition/consentement>.
- CNRTL. Sd. *Improvisation*. [En ligne] : <https://www.cnrtl.fr/lexicographie/improvisation>.
- CNRTL. Sd. *Manipulation*. [En ligne] : <http://www.cnrtl.fr/definition/manipulation>.
- CNRTL. Sd. *Pervers*. [En ligne] : <https://www.cnrtl.fr/definition/pervers>.
- CNRTL. Sd. *Révolution*. [En ligne] : <http://www.cnrtl.fr/definition/r%C3%A9volution>.
- CNRTL. Sd. *Satisfaction*. [En ligne] : <http://www.cnrtl.fr/definition/satisfaction>.
- CNRTL. Sd. *Séduction*. [En ligne] : <http://www.cnrtl.fr/definition/s%C3%A9duction>.
- Coler, R. 2008. *Le royaume des femmes : voyage au cœur du matriarcat : document*. Trad. Darneau. Paris : Presses de la cité. 2012.
- Collin, A. Vicuña, M. 2015. *À la Place des Cordes, on boit du thé et on se ligote*. [En ligne] : <https://www.streetpress.com/sujet/1428327533-place-des-cordes-shibari-paris>.
- Colson, M. H. 2013. *Mère d'aujourd'hui, quelle place pour la sexualité ?* <http://aius-sexogyn.fr/files/67/COLSON1.pdf>.
- Combessie, P. 2013. Quand une femme aime plusieurs hommes : le taire ou le dire ? *Ethnologie française*, vol. 43, p. 399-407.
- Combessie, P. Mayer, S. 2013. Une nouvelle économie des relations sexuelles ? *Ethnologie française*, vol. 43, p. 381-389.
- Combessie, P. 2014. Pluripartenariat. In Mossusz-Lavau, J. *Le Dictionnaire des sexualités* (p. 655). Paris : Robert Laffont.
- Compagnon, A. 2005. *Les Antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes*. Paris : Gallimard.
- Conseil national de l'ordre des médecins. 2016. *Article 36 – Consentement du patient*. [En ligne] : <https://www.conseil-national.medecin.fr/article/article-36-consentement-du-malade-260>.
- Corbin, A. 2007. *L'harmonie des plaisirs : les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*. Paris : Perrin. 2008. Corrazé, J. 1982. *L'homosexualité*. Paris : Presses Universitaires de France. 2002.
- Cosnard, D. 2018. *Le sex-shop se meurt, vive le « love store »*. [En ligne] : https://www.lemonde.fr/economie/article/2018/02/28/sex-shops-la-grande-bascule_5263433_3234.html.
- Cosse, E. Mangeot, P. Patouillard, V. 2007. La préférence sérologique ? *Vacarme*, n°40, p. 42-47.
- Czuser, A. 2017. Du jeu dans les marges (du jeu) : De quelques gradients de ludicité dans le BDSM. *Sciences du jeu*, n°7. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/sdj/804>.

- Dachy, M. Centre national d'art et de culture Georges Pompidou. 2005. *Dada : la révolte de l'art*. Paris : Gallimard.
- Dadoun, R. 2003. *L'érotisme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Defert, D. 1989. Le malade, réformateur social. *Gai Pied Hebdo*, n°376, p. 58-61.
- Deleuze, G. 1967. *Présentation de Sacher-Masoch, le froid et le cruel*. Paris : Minuit.
- Deleuze, G. Guattari, F. 1980. *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille Plateaux*. Paris : Minuit.
- Deloupy, J. Varescon, I. 2007. Le bareback, un corps à corps énigmatique. *Psychotropes*, vol. 13, p. 115-129.
- Desaunay, D. 2018. *LegalFling, l'appli des relations sexuelles consentantes*. [En ligne] : <http://www.rfi.fr/technologies/20180116-legalfling-application-consentement-mutuel-blockchain-whatsapp>.
- Deschamps, C. Mendès-Leite, R. 1997. Des mots, des pratiques et des risques : la gestion différenciée de la parole et de la prévention du VIH chez des hommes à comportements bisexuels en France. *Sociologie et Sociétés*, vol. 29, n°1, p.99-111.
- Deschamps, C. 2002. *Le miroir bisexuel : une socio-anthropologie de l'invisible*. Paris : Balland.
- Deschamps, C. Mendès-Leite, R. Proth, B. 2003. Bisexualité. In Eribon, D. Lerch, A. Haboury, F. *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* (p. 72-73). Paris : Larousse.
- Deschamps, C., 2008. La prostitution de rue : un terrain miné ? *Journal des anthropologues*, n°112-113, p. 387-408.
- Deschamps, C. Souyris, A. 2009. *Femmes publiques : les féminismes à l'épreuve de la prostitution*. Paris : Éditions Amsterdam.
- Deschamps, C. 2009. Gagnon John, Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir. *Genre, sexualité & société*, n°1. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/gss/321>.
- Deschamps, C. 2013. Prix et valeur dans la circulation du désir. *Ethnologie française*, vol. 43, p. 391-398.
- Despentes, V. 2006. *King kong théorie*. Paris : Bernard Grasset.
- Devereux, G. 1967. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Trad. Sinaceur. Paris : Flammarion. 1980.
- Devilbond. 2010. *Japasen*. [En ligne] : <https://www.urbandictionary.com/define.php?term=Japasen>.
- Douglas, M. 1986. *Comment pensent les institutions ; suivi de La connaissance de soi ; et Il n'y a pas de don gratuit*. Trad. Abeillé. Paris : La Découverte. 2004.

- Douglas, M. 1966. *De la souillure*. Trad. Courtas. Paris : La Découverte. 1972.
- Dunn, K. 1989. *Amour monstre*. Trad. Mailhos. Paris : Gallmeister. 2016.
- Durozoi, G., 2005. *Dada et les arts rebelles*. Paris : Hazan.
- Duvignaud, J. 1997. *Le don du rien : essai d'anthropologie de la fête*. Paris, Téraèdre. 2007.
- Eiguer, A. 2017. *Les pervers narcissiques*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Eribon, D. 2012. *Réflexion sur la question gay*. Paris : Flammarion.
- Evrard, F. 2003. *La littérature érotique : ou l'écriture du plaisir*, Toulouse : Milan.
- Fassin, E. Feher, M. 2003. Une éthique de la sexualité : harcèlement, pornographie, prostitution : entretien avec Judith Butler. *Vacarme*, vol. 22, n°1, p. 44-51.
- Fassin, E. 2012. Au-delà du consentement : pour une théorie féministe de la séduction. *Raisons politiques*, n°46. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2012-2-page-47.htm>.
- Fassin, D. 1999. L'anthropologie entre engagement et distanciation. Essai de sociologie des recherches en sciences sociales sur le sida en Afrique. In Becker, C. Dozon, J.-P. Obbo, C. Touré, M. *Vivre et penser le sida en Afrique = Experiencing and understanding AIDS in Africa : [issu d'un colloque international, 4-8 novembre 1996, Sali Portudal, Sénégal]* (p. 41-66). Paris : Karthala : IRD ; Dakar : CODESRI.
- Fassin, D. 2006. L'innocence perdue de l'anthropologue sur les terrains sensibles. In Bouillon, F. Fresia, M. Tallio, V. *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie* (p.97-103). Paris : CEA/EHESS.
- Fetlife. Sd. [En ligne] : https://fetlife.com/signup_step_profile.
- FIAFNY. 2016. *Avec plaisir : Ceremonies of Love & Desire*. [En ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=ULXoPAEDI8o>.
- Firdion, J.-M. Laurent, R. 1998. Effets du sexe de l'enquêteur. Une enquête sur le sexualité et le sida. In Bajos, N. Bozon, M. Ferrand, A. *La sexualité aux temps du sida* (p. 117-149.). Paris : Presses Universitaires de France.
- Fortin, S. Houssa, E. 2012. L'ethnographie postmoderne comme posture de recherche : une fiction en quatre actes. *Recherches qualitatives*, vol.31, n°2, p. 52-78.
- Forum Européen de Bioéthique. 2019. *FEB2019 : les soirées du forum – Le consentement sexuel – 02Fev-19h-21h*. [En ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=BmW--jemm80>.
- Forum Européen de Bioéthique. 2019. *Louer son corps : la prostitution*. [En ligne] : <https://www.forumeuropeendebioethique.eu/?s=louer+son+corps>.
- Foucault, M. 1969. *Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard. 2008.

- Foucault, M. 1975. *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Gallimard. 1993.
- Foucault, M. 1976. *Histoire de la sexualité. 1, La volonté de savoir*. Paris : Gallimard. 2012/a.
- Foucault, M. 1984. *Histoire de la sexualité. 2, L'usage des plaisirs*. Paris : Gallimard. 2012/b.
- Foucault, M. 1984. *Histoire de la sexualité. 3, Le souci de soi*. Paris : Gallimard. 2012/c.
- Foucault, M. 1999. *Les anormaux : cours au Collège de France, 1974-1975*. Paris : Le Seuil : Gallimard.
- Foucault, M. 2001. Michel Foucault, une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité. in Foucault, M. *Dits et écrits, 1954-1988. II. 1976-1988* (p. 1554-1565). Paris : Gallimard.
- Foucault, M. Bonnefoy, Claude. 2011. *Le beau danger : entretiens avec Claude Bonnefoy*. Paris : Éd. EHESS.
- Fougeyrollas-Schwebel D. Jaspard, M. 2008. Représentations de la violence envers les femmes dans le couple : mesures du phénomène – Le cas français. *Santé, Société et Solidarité*, vol. 7, n°1, p. 109-116.
- Fraisse, G. 2007. *Du consentement ; un essai*. Paris : Seuil.
- France info. 2016. *L'orgasme, une obligation ?* [En ligne] : https://www.francetvinfo.fr/sante/sexo/l-orgasme-une-obligation_1978591.html.
- Frank, K. 2000. The management of hunger: Using fiction in writing anthropology. *Qualitative Inquiry*, vol. 6, n°4, p.474-488.
- Fredrickson, B. L. Roberts, T. A. 1997. Objectification theory: Toward understanding women's lived experiences and mental health risks. *Psychology of Women Quarterly*, vol. 21, p. 173-206.
- Freidson, E. 1986. Les professions artistiques comme défi à l'analyse sociologique. *Revue française de sociologie*, vol. 27, n°3. [En ligne] : www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1986_num_27_3_2324.
- Freud, S. 1905. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Trad. Koeppel. Paris : Gallimard. 1987.
- Fur, G. 1999. *Les soirées de Gala*. Paris : La Musardine. 2003.
- Fur, G. 2002. *Séances*. Paris : La Musardine. 2006.
- Fur, G. 2010. *Gala strip : roman ; suivi d'Entretiens avec Pierre Bourgeade*. Paris : La Mursardine.
- Fur, G. 2016. *Dictionnaire du BDSM*. Paris : La Musardine.

- Gaissad, L. 2013. La Démence ou la dépense ? Le circuit festif gay entre consommation et consommation. *Ethnologie française*, vol. 43, p. 409-416.
- Le Gall, D. 2001. Pré-constructions sociales et constructions scientifiques de la sexualité. Les questionnaires des enquêtes quantitatives. *Sociétés contemporaines*, n°41-42, p. 65-82.
- Le Gall, D. Le Van, C. 2003. La première fois : récits intimes. *Sociologie et sociétés*, vol. 35, n°2, p. 35-57.
- Gagnon, J. H. 1973. *Les scripts de la sexualité : essais sur les origines culturelles du désir*. Trad. Bourcier & Giami. Paris : Payot. 2008.
- Geertz, C. 1972. Deep Play: Notes on the Balinese Cockfight . *Myth, Symbol, and Culture*, vol. 101, n°1, p. 1-37.
- Geertz, C. 1973. *The interpretation of cultures: selected essays*. New York: Basic books.
- Geertz, C. 1983. *Savoir local savoir global : les lieux du savoir*. Trad. Paulme. Paris : Presses Universitaires de France. 1986.
- Geertz, C. 1988. *Ici et Là-bas : l'anthropologue comme auteur*. Trad. Lemoine. Paris : Métailié. 1996.
- Giami, A. 1999. Cent ans d'hétérosexualité. *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, p. 38-45.
- Giard, A. 2006. *L'imaginaire érotique au Japon*. Paris : A. Michel.
- Girard, G. 2014. Les controverses sur le risque du sida chez les gays et la question de la normalisation de l'homosexualité. *Hermès*, n°69, p. 160-162.
- Girard, G. 2016. Risque VIH et réflexivité. Logiques de prévention chez des gays séropositifs. *Sciences sociales et santé*, vol. 34, p. 81-107.
- Giraud, C. 2014. *Quartiers gays*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Le Goaziou, V. 2011, *Le viol, aspects sociologiques d'un crime : une étude de viols jugés en cour d'assises*. Paris : La Documentation française.
- Goffman, E. 1956. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Trad. Accardo. Paris : Minuit. 1973.
- Goffman, E. 1961. *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*. Trad. Lainé & Lainé. Paris : Minuit. 1968.
- Goffman, E. 1963. *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*. Trad. Kihm. Paris : Minuit. 1975.
- Goffman, E. 1967. *Les rites d'interaction*. Trad. Kihm. Paris : Minuit. 1974.

- Good, B. 1994. *Comment faire de l'anthropologie médicale ? : médecine, rationalité et vécu*. Trad. Gleize. Le Plessis-Robinson : Institut Synthélabo. 1998.
- Hastings, M. Nicolas, L. Passard, C. 2012. L'épreuve de la transgression. In Hastings M., Nicolas L., Passard C. *Paradoxes de la transgression* (p. 7-28). Paris : CNRS Editions.
- Heinich, N. 2011. A quoi servent les créateurs ? L'art et le compromis démocratique. In Ducret A. (ed.) *A quoi servent les artistes ?* (p. 13-30). Genève : Séismo.
- Heinich, N. 2012. De la transgression en art contemporain. In Hastings M., Nicolas L., Passard C. (eds.) *Paradoxes de la transgression* (p. 111-124) Paris : CNRS Editions.
- Heinich, N. 2004. La transgression, entre provocation et subversion. In E. Darragon. *La provocation : une dimension de l'art contemporain [XIX-XX siècles]* (p. 165-169) Paris : Publications de la Sorbonne.
- Heinich, N. 2005. *L'élite artiste : excellence et singularité en régime démocratique*. Paris : Gallimard.
- Heinich, N. 2007/1. Aux frontières de la morale. *Connexions*, n°87, p. 65-72.
- Hennion, A. Latour, B. 1993. Objet d'art, objet de science. Note sur les limites de l'anti-fétichisme. *Sociologie de l'art*, n°6, pp.7-24.
- Héritier, F. 2013. *Sida un défi anthropologique*. Paris : Les belles lettres.
- Hintermeyer, P. Igersheim, J. Raphaël, F. Herberich-Marx, G. 1994. *Un voile sur l'amour, enquête sur les attitudes des jeunes face au sida*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg.
- Hite, S. 1997. *Le nouveau rapport Hite : la sexualité des femmes dévoilée*. Trad ; Carlier & Vacherat. Paris : Robert Laffont. 2002.
- Huffingtonpost. 2015. *Publicités Gleeden : faire la promotion de l'adultère est-il légal ?* [En ligne] : https://www.huffingtonpost.fr/2015/02/19/publicites-gleeden-promotion-adultere-justice- n_6712068.html.
- Humphrey, L. 1997. *Le commerce des pissotières : pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*. Trad. Perez. Paris : La Découverte. 2007.
- Iacub, M. 2002. *Qu'avez-vous fait de la liberté sexuelle ?* Paris : Seuil. 2007.
- INPES. 2012. *Une approche positive et respectueuse de la sexualité*. [En ligne] : http://inpes.santepubliquefrance.fr/10000/themes/information_sexuelle/index.asp.
- James, E. L. 2012. *Cinquante nuances de Grey*. Trad. Beaulieu, G. Paris : Le livre de Poche. 2014.
- INA Talk Shows. 2014. *Débat Eric Rémès et Didier Lestrade « Le bareback et le sida »* – Archives INA. [En ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=UhTbUCExzWg>.

- INA Talk Shows. 2014. *Eric Rémès « Sexe Guide »*. – Archives INA. [En ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=dfwusCbn-9s>.
- Jaspard, M. 2005. *Sociologie des comportements sexuels*. Paris : La Découverte.
- Jaunait, A. Matonti, F. 2012/2. L'enjeu du consentement. *Raisons politiques*, n°46, p. 5-11.
- Joignot, F. 2018. *L'éducation sexuelle à l'école suscite des amalgames*. [En ligne] : https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/09/22/l-education-sexuelle-a-l-ecole-suscite-des-amalgames_5358839_3232.html.
- Joule, R.-V. Beauvois, J.-L. 1998. *La soumission librement consentie : comment amener les gens à faire librement ce qu'ils doivent faire ?* Paris : PUF.
- Kamel, G. W. L. 1980. Leathersex: Meaningful aspects of gay sadomasochism. *Deviant Behavior*, vol. 1, p. 171-191.
- Katz, J. N. 1996. *L'invention de l'hétérosexualité*. Paris : EPEL. 2001.
- Kaufmann, J.-C. 1997. *Le cœur à l'ouvrage*, Paris : Pocket.
- Kinsey, A. C., 1948. *Sexual behavior in the human male*. Philadelphia : W. B. Saunders Company.
- Klein, F. 1978. *The Bisexual Option (2nd ed)*. West Hollywood : American Institute of Bisexuality. 1993.
- Koedt, A. 2010/3. Le mythe de l'orgasme vaginal. *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 29, p. 14-22.
- Von Krafft-Ebing, 1886. *Psychopathia sexualis : encyclopédie des perversions sexuelles*. Trad. Laurent & Csapo. Paris : Camion noir. 2012.
- Kulick, D. Willson, M. 1995. *Taboo. Sex, identity and erotic subjectivity in anthropological fieldwork*. London : Routledge.
- Kulick, D. 2011. La vie sexuelle des anthropologues : subjectivité érotique et travail ethnographique. *Genre, sexualité & société*, n°6. [En ligne] : <http://gss.revues.org/2123>.
- Kyrel, F. Sd. [En ligne] : <http://www.fredkyrel.com>.
- Laplantine, F. 1996. *La description ethnographique*. Paris : Nathan Université.
- Larousse. Sd. *Freak*. [En ligne] : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/anglais-francais/freak/582057>.
- La Station. Sd. *Café poly*. [En ligne] : <http://www.lastation-lgbti.eu/nos-activites/cafes-poly.html>.
- Latour, B. 1991. *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte.

Latour, B. 1994. Une sociologie sans objets? Remarques sur l'interobjectivité. *Sociologie du travail*, n°4, p. 587-607.

Latour, B. 1995. *Le métier de chercheur regard d'un anthropologue*. Paris : INRA.

Latour, B. 2006. *Changer de société : refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte.

Latour, B. 2009. *Sur le culte moderne des dieux faitiches. Suivi de Iconoclash*. Paris : La Découverte.

Laupies, F. 2012. *Le plaisir : leçon philosophique*. Paris : PUF.

Laurent, E. 2014. Éthique et « participation sexuelle » lors d'un travail de terrain en milieu gay au japon. *Journal des anthropologues*, n°136-137. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/jda/4507>.

Legalfling. Sd. [En ligne] : <https://legalfling.io/>.

Léobon, A. Frigault, L.-R. 2007. La sexualité bareback : d'une culture de sexe à la réalité des prises de risque. In Bozon, M. Doré, V. *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins : un nouveau rapport au risque* (p.87-103). Paris : ANRS.

L'équipe Cosmopolitan.fr. Sd. *Comment briser la routine au sein du couple ?* [En ligne] : <https://www.cosmopolitan.fr/couple-comment-lutter-contre-la-routine,1912925.asp>.

Léridon, H. Bozon, M. 1993. L'enquête ACSF : présentation générale. *Population*, vol. 48, n°5, p. 1197-1204.

Levi-Strauss, C. 1973. *Anthropologie Structurale II*. Paris : Plon.

Le service public de la diffusion du droit. 2010. *Section 3 : des agressions sexuelles*. [En ligne] : <https://www.legifrance.gouv.fr/affichCode.do?idSectionTA=LEGISCTA000006165281&cidTexte=LEGITEXT000006070719>.

Le service public de la diffusion du droit. 2016.. *Article L312-16* [En ligne] : https://www.legifrance.gouv.fr/affichCodeArticle.do;jsessionid=7D0CB797D189F9A2099F34521063B3BB.tpdila08v_2?idArticle=LEGIARTI000032400741&cidTexte=LEGITEXT000006071191&categorieLien=id&dateTexte.

Le service public de la diffusion du droit. 2018. *Paragraphe 1 : du viol*. [En ligne] : https://www.legifrance.gouv.fr/affichCode.do;jsessionid=DD468DAB51B5C7075254174364A22FBE.tplgfr31s_3?idSectionTA=LEGISCTA000006181753&cidTexte=LEGITEXT000006070719&dateTexte=20190308.

Lévy, J. J. Quevillon, L. 2010. Sexualités et prévention dans les romans contemporains sur le VIH/sida. *Civilisations*, n°59-1, p. 59-88.

Liebig, E. 2006. *Comment draguer la catholique sur les chemins de Compostelle*. Paris : La Musardine.

- Liebig, E. 2008/a. *Je n'ai jamais rencontré Mitterrand, ni sa femme, ni sa fille...* Paris : La Musardine.
- Liebig, E. 2008/b. *Osez coucher pour réussir.* Paris : La Musardine.
- Liebig, E. 2009/a. *La vie sexuelle de Blanche-Neige.* Paris : La Musardine.
- Liebig, E. 2009/b. *Les Contes de mémé lubrique.* Paris : La Musardine.
- Liebig, E. 2011. *Le savoir-vivre des cochons.* Paris : La Musardine.
- Liebig, E. 2012. *Comment draguer la militante.* Paris : La Musardine.
- Liebig, E. 2013. *Sexercices de style.* Paris : La Musardine.
- Liebig, E. sd. *L'enfance de l'obsédé.* Non publié.
- Liotard, P. 1998. Bob Flanagan : Ça fait du bien là où ça fait mal. *Quasimodo*, n°5, p. 131-157. [En ligne] : <http://www.revue-quasimodo.org>.
- Lista, G. 2005. *Dada libertin & libertaires.* Paris : L'insolite.
- Lopez, G. Piffaut-filizzola, G. 1993. *Le Viol.* Paris : PUF.
- MacKinnon, C. A. 1989. *Toward a Feminist Theory of the State.* Cambridge, MA : Harvard University Press. 1991.
- Maines, R. P. 1999. *Technologies de l'orgasme : le vibromasseur, l'"hystérie" et la satisfaction sexuelle des femmes.* Trad. Bonis. Paris : Payot. 2009.
- Maisonneuve, J. 2007/1. Quelques soucis de définition. *Connexions*, n°87, p. 13-17.
- Malinowski, B., 1927. *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives.* Trad. Jankélévitch. Paris : Payot. 1967.
- Marcolini, P. 2010/3. Avant-gardes, progressisme et révolutions : le choc de la modernité. *Rue Descartes*, n°69. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2010-3-page-4.htm>.
- Marcus, G. E. 1995. Ethnography in/of the world system. *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, p. 95-117.
- Marguénaud, J.-P. 2009/1. Liberté sexuelle et droit de disposer de son corps. *Droits*, n°49, p. 19-28.
- Marquet, J. 2004. *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires.* Belgique : Academia.
- Martin, J. 2002/2. Sida : pour une sexualité responsable. *Mouvements*, n°20, p. 70-74.
- Marzano, M. 2012/1. Dignité et violence : les paradoxes de la sexualité. *Archives de politique criminelle*, n°34, p. 23-30.

Masters, W. Johnson, V. 1966. *Les réactions sexuelles*. Trad. Fréhel & Gilbert. Paris : Robert Laffont. 1968.

Mathieu, L. 2015. *Sociologie de la prostitution*. Paris : La découverte.

Matonti, F. 2012/2. Les mots pour (ne pas) le dire. Viol, consentement, harcèlement : les médias face aux affaires Strauss-Kahn. *Raisons politiques*, n°46, p. 13-45.

Mauss, M. 1925. *Essai sur le don. : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris, PUF. 2007.

Mead, M., 1935. *Mœurs et sexualité en Océanie*. Trad. Chevassus. Paris : Plon. 1963.

Mendès-Leite, R. Deschamps, C. 1997. Des mots, des pratiques et des risques : la gestion différenciée de la parole et de la prévention du VIH chez des hommes à comportements bisexuels en France. *Sociologie et Sociétés*, vol. 29, n°1, p.99-111.

Mendès-Leite, R. Proth, B. 1997/1. Approches socio-anthropologiques de la sexualité "anonyme" entre hommes. *Transcriptase*, n°57 p. 14-17.

Mendès-Leite, R. Broqua, C. 1998. À propos des lieux de rencontre homosexuels. *ANRS-Transcriptase-Le Journal du Sida* (numéro spécial : Réduire l'écart : Genève XIIème conférence internationale sur le sida), p. 16-19.

Mendès-Leite, R. 2000. *Le sens de l'altérité. Penser les (homo)sexualités*. Paris : l'Harmattan.

Mendès-Leite, R. Proth, B. 2000/3. D'une norme à l'autre ? De quelques conséquences de l'assignation sexuelle. *Journal des anthropologues*, n°82-83, p. 71-90.

Mendès-Leite, R. Proth, B. 2002/1, Pratiques discrètes entre hommes. *Ethnologie française*, vol. 32, p. 31-40.

Menger, P.-M. 2010/1. Les artistes en quantités. Ce que sociologues et économistes s'apprennent sur le travail et les professions artistiques. *Revue d'économie politique*, vol. 120. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-d-economie-politique-2010-1-page-205.htm>.

Midori. 2001. *Les sortilèges du Bondage Japonais*. Rome : Gremese. 2005.

Milo, D. S. 1997. *Héros et cobayes*. Paris : Belles Lettres.

Ministère du travail. 2016. *Les femmes à temps partiel et complet*. [En ligne] : <http://dares.travail-emploi.gouv.fr/dares-etudes-et-statistiques/etudes-et-syntheses/document-d-etudes/article/les-femmes-a-temps-partiel-et-complet>.

Moser, C. 1998. S/M (Sadomasochistic) Interactions in Semi-Public Settings. *Journal of Homosexuality*, vol. 36:2, p. 19-29.

Muchembled, R. 2005. *Orgasme et occident*. Paris : Seuil.

Newmahr, S. 2008. Becoming a Sadomasochist Integrating Self and Other in Ethnographic Analysis. *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 37, p. 619-643.

- Newmahr, S. 2010/a. Power Struggles: Pain and Authenticity in SM Play. *Symbolic Interaction*, vol. 33, p. 389-411.
- Newmahr, S. 2010/b. Rethinking Kink: Sadomasochism as Serious Leisure. *Qualitative Sociology*, vol. 33, p. 313-331.
- Ogien, R. 2007/a. *La liberté d'offenser: le sexe, l'art et la morale*. Paris : La Musardine.
- Ogien, R. 2007/b. *L'éthique aujourd'hui. Maximalistes et minimalistes*. Paris : Gallimard.
- Ogien, R. 2007/c. L'incohérence des critiques des morales du consentement. *Cahiers de recherche sociologique*, n°43, p.133-140.
- Ogien, R. 2011/2. Les tendances moralistes et inégalitaires de l'éthique du *care*. *Travail, genre et sociétés*, n°26, p. 179-182.
- Ogien, R. 2012. Les limites du tolérable. In Hastings, M. Nicolas, L. Passard, C. *Paradoxes de la transgression* (p. 49-66) Paris : CNRS Editions.
- On n'est pas couché. 2014. *Catherine Robbe-Grillet – On n'est pas couché 17 novembre 2012*. [En ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=4EMEezdOy6k>.
- Ovidie. 2006. *Osez découvrir le point G*. Paris : La Musardine. 2017.
- Palacios, M. 2005. *Enfants, sexe innocent ? : soupçons et tabous*. Paris : Autrement.
- Pasini W., 2003, *Les nouveaux comportements sexuels*, Paris, Odile Jacob.
- Passage du désir. Sd. *Womanizer*. [En ligne] : https://www.passagedudesir.fr/Womanizer-Marques/p/3/2146/0/?gclid=EAIaIQobChMI1v2Z8IXf2gIVorztCh2hiAuhEAAYAiAAEgK-R_D_BwE.
- Paz, O. 1974. *Point de convergence : du romantisme à l'avant-garde*. Trad. Munier. Paris : Gallimard. 1976.
- Péquignot, B. 2013. De la performance dans les arts. Limites et réussites d'une contestation. *Communications*, n°92, p. 9-20.
- Peretti-Watel, P. Moatti, J.-P. 2009. *Le principe de prévention, le culte de la santé et ses dérivés*. France : Seuil : La République des idées.
- Pfefferkorn, R. 2014. L'impossible neutralité axiologique. *Raison Présente*, n°191, p. 85-94.
- Philip, B. Sd. La sexualité pendant la grossesse et le post-partum. [En ligne] : <http://docplayer.fr/67953827-La-sexualite-pendant-la-grossesse-et-le-post-partum.html>.
- Pin, X. 2009/1. Le consentement à lésion de soi-même en droit pénal. Vers la reconnaissance d'un fait justificatif ? *Droits*, n°49, p. 83-106.

- Pla A., Beaumel C. Division Enquêtes et études démographiques (Insee). 2012. *La fécondité reste élevée : bilan démographique 2011*. [En ligne] : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281249>.
- Pollak, M. 1982. L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? *Communications*, n°35(1), p. 37-55.
- Poutrain, V. 2003. *Sexe et pouvoir : enquête sur le sadomasochisme*. Paris : Belin.
- Pryen, S. 1999, *Stigmate et métier : une approche sociologique de la prostitution de rue*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Pryen, S. 2002/1. Prostitution de rue : le privé des femmes publiques. *Ethnologie française*, vol. 32, p. 11-18.
- Quéré, L. 2016/1. Lutttes féministes autour du consentement. Héritages et impensés des mobilisations contemporaines sur la gynécologie. *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 35, p. 32-47.
- Quesnel, E. 2011. *Gleeden : la campagne « pro-adultère » qui choque*. [En ligne] : <https://www.lesinrocks.com/2011/09/23/actualite/gleeden-la-campagne-pro-adultere-qui-choque-119301/>.
- Quiviger, P.-Y. 2012/2. Du droit au consentement. Sur quelques figures contemporaines du paternalisme, des sadomasochistes aux Témoins de Jéhovah. *Raisons politiques*, n°46, p. 79-94.
- Race, K. 2014. Looking to play? Les technologies de drague en ligne dans la vie gay. *Poli*, n°9, p. 50-61.
- Réage, P. 1954. *Histoire d'O, suivi de Retour à Roissy*. Paris : Le Livre de Poche. 1999.
- Reichenbach, S. Alla, F. Lorson, J. 2002. Le comportement sexuel masculin pendant la grossesse : une étude pilote portant sur 72 hommes. *Sexologies*. vol.11, n°42, p. 39-44.
- Rémès, E. 1999. *Je bande donc je suis*. Paris : Balland.
- Rémès E. 2000. *Le maître des amours*. Paris : Balland.
- Rémès, E. 2003. *Serial Fucker : journal d'un barebacker*. Paris : Blanche.
- Rémès, E. 2004. *Sexe guide*. Paris : Blanche.
- Rémès, E. 2011. *Erik Rémès Tout le monde en parle, Ardisson 2003*. [En ligne] : https://www.youtube.com/watch?v=9NA_Ky35NVM.
- Rémès, E. 2012. *Osez... les massages érotiques*. Paris : La Musardine.
- Rémès, E. 2014. *Osez... le fist-fucking. Guide pratique pour elle et lui*. Paris : La Musardine.
- Rémès, E. 2017. *Pride : Chronique de la révolution gay 1992-2005*. Paris : La Musardine.

- Rey, A. 1992. *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : le Robert. 2012.
- Richard, C. Lajeunesse, Y. Lussier M.-T. 2006. Consentement éclairé et médicaments : leurs et leurs. *Éthique publique*, vol. 8, n°2. [En ligne] : <https://journals.openedition.org/ethiquepublique/1829>.
- Ricoeur, P. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- Rieppi, L. 2014. *Lou Reed on the wild side*. Waterloo : Renaissance du livre.
- Rigaut, P. 2004. *Le fétichisme : perversion ou culture ?* Paris : Belin.
- Robbe-Grillet, C. 2002. *Entretien avec Jeanne De Berg*. Paris : Les impressions nouvelles.
- Robbe-Grillet, C. 2004. *Jeune mariée. Journal, 1957-1962*. Paris : Fayard.
- Robbe-Grillet, C. 2012. *Alain*. Paris : Fayard.
- Rossi, I. 1997. *Corps et chamanisme*. Paris : Armand Colin.
- Rubin, G. 2010. *Surveiller et jouir : anthropologie politique du sexe*. Trad. Flora, Broqua & Mathieu. Paris : EPEL.
- Rubin, G. 2012/2. Une conversation avec Gayle Rubin. *Raisons politiques*, n°46, p. 131-173.
- Sacher-Masoch, L. 1870. *La Vénus à la fourrure*. Trad. Waquet, N. Paris : Payot & Rivages. 2009.
- De Sade, D. A. 1785. *Les 120 Journées de Sodome ou L'école du libertinage*. Paris : Hachette Livre BNF. 2013.
- De Sade, D. A. 1800. *Ernestine : nouvelle suédoise*. Espagne : Gallimard. 2002.
- De Sade, D. A. 1998. *Œuvres. III*. Espagne : Gallimard.
- Sauvayre, R. 2013. *Les méthodes de l'entretien en sciences sociales*. Paris : Dunod.
- Sauvestre-Foucault, C. 2011. *Sexualité du post-partum. Évaluation des informations données aux couples lors de la grossesse et après l'accouchement et leur répercussion sur la reprise des rapports sexuels*. [En ligne] : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00620267/document>.
- Scarpetta, G. 2004. *Variations sur l'érotisme*. Paris : Descartes.
- Schiltz, M.-A. Bouhnik, A.-D. Préau, M. Spire, B. 2006. La sexualité des personnes atteintes par le VIH : l'impact d'une infection sexuellement transmissible. *Sexologies*, vol. 15, n°3, p. 157-163.
- Schneider, C. Sd. *Quelles sont les étapes pour tuer la routine dans votre couple ?* [En ligne] : <https://www.marieclaire.fr/8-etapes-pour-tuer-la-routine-dans-votre-couple,734330.asp>.

- Sedgwick, E. K. 1990. *Épistémologie du placard*. Paris : Amsterdam. 2008.
- Sidaction. 2019. *HSH*. [En ligne] : <https://www.sidaction.org/glossaire/hsh>.
- Sida-info-service. 2017. *Le chemsex en 8 questions*. [En ligne] : <https://www.sida-info-service.org/le-chemsex-en-8-questions/>.
- Simard, D. 2015. La question du consentement sexuel : entre liberté individuelle et dignité humaine. *Sexologies*, vol. 24. [En ligne] : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01224567>.
- Simmel, G. 2002. *La philosophie de l'aventure*. Trad. Cervulle. Paris : L'Arche.
- Simon, P. 1972. *Rapport Simon sur le comportement sexuel des Français*. France : Pierre Charron/René Julliard.
- Sn. 2003. *Les violences envers les femmes en France : une enquête nationale*. Paris : La Documentation française.
- SNEG. 2004. *Hard safer sex gay*. [En ligne] : <http://www.enipse.fr/documents/PREVENTION/2004-hard-safer-sex.pdf>.
- SNEG. 2007. *Guide safer sex hard / Soft safer sex : protection, pratiques, risques*. [En ligne] : <http://www.enipse.fr/documents/PREVENTION/2007-guide-safer-sex-hard.pdf>.
- Sperber, D. 1997. Individualisme méthodologique et cognitivisme : la dimension cognitive dans l'analyse sociologique. In Boudon, R. Chazel, F. Bouvier, A. *Cognition et sciences sociales* (p. 123-136) Paris : PUF.
- Spira, A. Bajos, N. Béjin, A. et le groupe ACSF. 1993. *Les comportements sexuels en France*. Paris : La documentation Française.
- De Suter, L. 2011. *Contre l'érotisme*. Paris : La Musardine.
- Steele, V. 1996. *Fétiche : mode, sexe et pouvoir*. Trad. Guillaume. Paris : Abbeville. 1997.
- Tabet, P. 1998. *La Construction sociale de l'inégalité des sexes : des outils et des corps*. Paris : L'Harmattan.
- Tabet, P. 2004. *La grande arnaque : sexualité des femmes et échange économico-sexuel*. Paris : L'Harmattan.
- Le Talec, J.-Y. 2003. Le bareback : affirmation identitaire et transgression, homosexualité au temps du sida : Tension sociale et identitaire. In Broqua, C. Lert, F. Souteyrand Y. *Homosexualités au temps du sida. Tensions sociales et identitaires* (p. 221-244) ANRS. [En ligne] : http://mediatheque.lecrips.net/docs/PDF_GED/S48021.pdf.
- Le Talec, J.-Y. 2007. Bareback et construction sociale du risque lié au VIH chez les hommes gay. In Bozon, M. Doré, V. *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins Un nouveau rapport au risque* (p. 71-83) Paris : ANRS.

Le Talec, J.-Y. 2008. *Folles de France : repenser l'homosexualité masculine*. Paris : La Découverte.

Le Talec, J.-Y. 2013/3. Questions sur une sexualité gratuite. Récit d'un ouvrier gai. *Ethnologie française*, vol. 43, p. 477-484.

Le Talec, J.-Y. Welzer-Lang, D. Sd. *Le bareback*. [En ligne] : <http://www.multisexualites-et-sida.org/prevention/bareback.html>.

Tiger, L., 1992. *À la recherche des plaisirs*. Trad. Ter-Sarkissian. Paris : Payot & Rivages, 2003.

Trachman, M. 2012. *Le travail pornographique : enquête sur la production de fantasmes*. Paris : La Découverte.

Trachman, M. 2013/2. Une « planque pour mater des culs » ? Sexualisation et déssexualisation dans une enquête sur la pornographie. *Terrains & travaux*, n°23, p. 197-215.

Trachman, M. Vörös, F. 2016. Pornographie. In Rennes J. *Encyclopédie critique du genre* (p479-487) Paris : La Découverte.

Truc, O. 2017. *La Suède veut renforcer la législation contre le viol « par négligence »*. [En ligne] : http://www.lemonde.fr/europe/article/2017/12/26/la-suede-veut-renforcer-la-legislation-contre-le-viol-par-negligen-5234524_3214.html.

Turner, V. W. 1974/a. *Drama, fields and metaphors : symbolic action in human society*. Ithaca (NY) : Cornell University Press.

Turner, V. W. 1974/b. Liminal to Liminoid, in Play, Flow, and Ritual: An Essay in Comparative Symbology. *Rice Institute Pamphlet - Rice University Studies*, vol. 60, n°3 p 53-92. [En ligne] : <https://hdl.handle.net/1911/63159>.

Turner, V. W. 1969. *Le phénomène rituel. Structure et contre – structure*. Trad. Guillet. Paris : PUF. 1990.

Van Gennep, A. 1909. *Les rites de passage*. Paris : A&J Picard. 2011.

Van Reeth, A. Nancy, J.-L. 2014. *La jouissance*. Paris : France culture.

Vigarello, G. 1998. *Histoire du viol XVIe - XXe siècle*. Paris, Seuil. 2000.

Vigarello, G. 2011/7. Violence sexuelle et mutations culturelles. *Esprit*, p. 6-12.

Vincent, J.-D. 1986, *Biologie des passions*, Paris, Odile Jacob.

Weber, M. 2016. *Concepts fondamentaux de sociologie*. Trad. Grossein. Paris : Gallimard.

Welzer-Lang, D. 1988. *Le viol au masculin*. Paris : L'Harmattan.

Welzer-Lang, D. 2001/1. L'échangisme : une multisexualité commerciale a forte domination masculine. *Sociétés contemporaines*, n°41-42, p. 111-131.

Welzer-Lang, D. 2015. Polyamour, libertinage et « matrice hétéronormative ». [En ligne] : <https://polyamour.info/-eX-/Polyamour-libertinage-et-matrice-heteronormative/>.

Wittig, M. 1992. *La pensée straight*. Paris : Amsterdam. 2018.

Wittgenstein, L. 1961. *Tractatus logico-philosophicus*. Trad. Klossowski. Paris : Gallimard.

Glossaire :

Ce glossaire rassemble un certain nombre de définitions nécessaires à la compréhension de mon propos. Il s'agit avant tout de concepts spécifiques aux milieux érotiques étudiés (gay, BD/SM*, *fetish**). Il est également question d'objets, dispositifs et pratiques qui nécessitent une description. Enfin figurent aussi des termes déjà pensés par la communauté scientifique et qui méritent d'être repensés ou précisés à l'aune de ce terrain particulier. J'ai mobilisé des écrits scientifiques, mais je me base surtout sur mon expérience empirique. Les entrées de ce glossaire sont indiquées dans le corps du texte par une astérisque.

BACKROOM

Littéralement cela signifie « pièce du fond ». Il s'agit d'un espace séparé que l'on retrouve dans certains lieux de sociabilité sexuelle qui permettent la promiscuité sexuelle : boîtes, bar, sex-clubs (communément dits « bordel »/ « boîtes à cul »). C'est un espace propice à la pratique d'une sexualité anonyme (Mendès-Leite, Proth 1996). Toutefois ces espaces ne sont pas l'apanage du milieu gay : les espaces échangistes hétérosexuels proposent également ce type d'aménagement d'après Daniel Welzer-Lang (à la différence près que ces espaces sont alors éclairés et non plongés dans le noir) (Welzer-Lang 2001).

BAREBACK/ING/EUR

*Bareback** est un anglicisme né dans le milieu gay (américain, selon Erik) en pleine épidémie de sida. Cela signifie littéralement « monter à cru », autrement dit, baiser sans capote. Dans ce contexte sanitaire particulier, cette pratique peut s'avérer particulièrement dangereuse⁶⁹⁹ : le risque c'est la contamination ou la surcontamination au virus du SIDA. Ce comportement est souvent différencié du phénomène dit « relapse »⁷⁰⁰ (qui concerne toute la population toute orientation sexuelle confondue), et ce tout particulièrement lorsque la pratique est systématique, délibérée, parfois revendiquées⁷⁰¹.

Le *Bareback** est difficile à définir (Le Talec 2007) notamment parce que ce terme comprend différentes dynamiques et différents types de risques. La dynamique la plus polémique est la contamination volontaire (« fécondation ») souvent comparée à un suicide/un meurtre (Le Talec, Welzer-Lang sd). C'est la sérodiscordance des partenaires et donc la séroconversion qui s'avère problématique dans un contexte où l'épidémie n'est pas encore endiguée. D'autres individus, se revendiquant du *bareback**, recherchent prioritairement des partenaires de même statut sérologique (positif ou négatif) : on parle alors de sérotriage ou de sérochoix (Le Talec 2007 ; Léobon, Frigault 2007). Ce faisant ces individus évitent la séroconversion, mais la pratique reste à risque : une surinfection par une autre souche du virus SIDA est possible, de même qu'une co-infection avec une autre IST (hépatite, syphilis, etc.).

C'est cette seconde approche du *bareback** qui est adoptée par Berlin Tintin, c'est par conséquent de ce point de vue que sera pensé le *bareback** dans cette recherche. Notons que pour Berlin Tintin le *bareback** est originellement un moyen de retrouver une sexualité satisfaisante, un compromis entre risque et plaisir. Par la suite, la pratique et le

⁶⁹⁹ Notamment lorsque l'individu s'adonne à des pénétrations (surtout anales) avec des partenaires dont il ne connaît pas la sérologie.

⁷⁰⁰ Relâchement de la prévention et donc de l'usage du préservatif.

⁷⁰¹ Léobon et Frigault par exemple invitent clairement à différencier *bareback** et relapse car l'abandon du préservatif ne relève pas de l'accident mais d'une exposition volontaire au risque d'être contaminé ou de contaminer autrui (Frigault Léobon 2007). Pour Girard, le *bareback** se différencie du relapse car « il s'agit non seulement de pratiques régulières, mais en plus, celles-ci sont revendiquées, au nom du plaisir et de la liberté individuelle. » (Girard 2014 : 160)

fait de se revendiquer *barebacker** (*individu qui s'adonne au bareback**) relèvera également pour Berlin Tintin d'une démarche politique.

BD/SM, SM, BDSM

SM* (sodomasochisme ou sadisme/masochisme) et BDSM* (Bondage/Discipline, Domination/Soumission, Sadisme/Masochisme) sont des acronymes coexistant sur le terrain. Il n'est pas aisé de les dissocier. Au début de mon enquête je pensais qu'ils étaient synonymes, or la plupart des membres du terrain attirés par ce type de jeux font une distinction. C'est pour faire exister cette distinction, notamment lorsque je ne peux dire avec certitude s'il s'agit de SM* ou de BDSM*, que j'ai choisi de séparer l'acronyme avec un slash, de sorte à ce qu'il puisse évoquer à la fois SM* et BDSM*.

Le SM* est un jeu de pouvoir pouvant inclure des pratiques douloureuses et humiliantes. D'après les informateurs, il convient de ne pas confondre le sadique du jeu SM* avec le sadique né des discours psychiatriques, inspiré du personnage du Marquis de Sade (Von Krafft-Ebing 2012) car l'individu qui endosse le rôle de sadique dans ces jeux ne trouve pas sa satisfaction dans le fait de maltraiter le partenaire. La relation doit être équilibrée en matière de satisfaction sinon il s'agit d'abus. Ce n'est plus du SM*. Si les pratiques SM* rappellent les pratiques du Marquis ou encore de Sacher-Masoch⁷⁰², c'est parce qu'ils s'en inspirent pour la mise en scène de leurs jeux ainsi que philosophiquement.

Le BDSM* est un acronyme plus récent qui tend à élargir (préciser ?) le champ des pratiques acceptées par le concept. Pour Gala Fur le BDSM* « inclut désormais les fétichismes, le bondage (shibari) et le body-activisme. » (Fur 2016). La naissance de l'acronyme BDSM* atteste d'une évolution de la pratique et notamment de sa diversification. Cependant, pour certains informateurs la différence entre SM* et BDSM* va plus loin : cela implique une autre population, une autre façon de désirer, de concevoir et de médiatiser les jeux. Pour eux, il s'agit d'une approche plus *soft*,

⁷⁰² Qui à inspiré le concept psychiatrique de masochisme de Krafft-Ebing (2012).

conventionnée et conventionnelle du SM*, d'une mise en scène jugée superficielle car sans impact sur le joueur et le reste de la société. Pour résumer il s'agit d'un SM* désamorcé ou « dégriffé », comme dirait Gala. S'agissant d'une évolution, il eut été logique qu'au fil du temps le nouvel acronyme finisse par remplacer totalement l'ancien, or il n'en est rien. D'après mes analyses, si les deux acronymes coexistent c'est qu'ils servent à désigner deux conceptions, deux façons de faire différentes. C'est donc un outil de différenciation des pratiques et des pratiquants.

CHEMSEX

Contraction de « *chemical* » et « *sex* ». Ce terme, récemment apparu dans le milieu associatif spécialisé dans la prévention de la sexualité, désigne d'après l'association Aides « l'utilisation de produits psychoactifs (sniffés, ingérés, injectés...) pendant et pour les relations sexuelles. Les principaux produits utilisés sont les cathinomes, la méthamphétamine, le GHB/GBL/DB, la kétamine et le crystal meth. »⁷⁰³. Cette pratique est souvent attribuée aux homosexuels, mais d'après Erik (qui s'intéresse particulièrement à ce phénomène) des individus se reconnaissant comme hétérosexuels s'y adonnent également. Tout comme le *bareback**, le *chemsex** n'est pas le propre d'une communauté érotique.

CRADE (sexe/pratique)

Pas besoin d'un dessin, mais une précision reste souhaitable. Ce terme peut être employé de façon valorisante ou non. Lorsque l'individu a du goût pour ces jeux il s'agit d'une fantaisie ; à l'inverse, lorsque l'individu n'est pas attiré par ces jeux ce

⁷⁰³ <https://www.sida-info-service.org/le-chemsex-en-8-questions/> (dernière consultation le 5 janvier 2019).

terme peut être employé comme un stigmatisme concernant à un lieu, une personne ou une pratique. Selon moi, le crade* est avant tout un jeu avec le dégoût et les normes hygiénistes, or nous ne sommes pas tous dégoûtés par les mêmes choses. Ainsi, le concept est-il ajustable selon les sensibilités de chacun. Toutefois, il fait très souvent référence à des jeux incluant des matières produites par le corps humain telles que la bave, le sperme, la « mouille », l'urine et surtout « la merde ». J'ajoute que jouer avec ces matières peut servir les pratiques D/S* via l'humiliation.

D/S

Cet acronyme signifie Domination/Soumission. Il s'agit d'un jeu centré sur l'échange de pouvoir et/ou sa mise en scène, central dans le SM* et le BDSM*. Par conséquent ce jeu est potentiellement double : il est à la fois question d'une performance théâtrale et/ou d'un réel combat pour le pouvoir qui peut contrarier les rôles apparents. Le rapport D/S* peut se limiter à la mise en scène et, inversement, un véritable échange de pouvoir peut exister sans cette mise en scène typiquement BD/SM* (cela peut être le cas dans les jeux d'initiation hors milieux érotiques).

DOMINATRICE

Le terme pourrait être attribué à toutes les informatrices goûtant les joies de la domination et se faire synonyme de « maîtresse » ou « dominante » par exemple. C'est d'ailleurs le cas dans le milieu : certaines femmes dominantes sont appelées dominatrices*⁷⁰⁴, or il s'avère que ce terme précis sert couramment à désigner une femme qui marchandise son savoir-faire en matière de domination (dans un cadre sexuel)

⁷⁰⁴ Je note que souvent ces dernières sont reconnues comme des professionnelles, non pas dans le sens où elles monnaient leur services (bien que ce soit le cas de certaines) mais parce qu'elles sont reconnues pour leur maîtrise et leur savoir-faire en matière de domination sexuelle.

contre de l'argent (parfois des cadeaux, des services). Le sens du mot dépend souvent du contexte et de celui ou celle qui le formule. Pour éviter toute confusion je n'utiliserai dominatrice* que dans le cas où la personne accepte, régulièrement ou occasionnellement, d'échanger son savoir-faire en matière de domination contre de l'argent. Les autres femmes ayant des activités de domination seront désignées soit par leurs propres mots (ex « maîtresse », « maîtresse de cérémonie », etc.) ou seront dites dominantes ou en posture de domination.

DRESS CODE

Le *dress code** est une règle vestimentaire que les individus doivent respecter pour accéder aux soirées *fetish**/BDSM*. Il est souvent indiqué sur les *flyers* et sites internet qui font la promotion de la soirée et se veut volontairement très vaste : il ne s'agit pas de brimer l'imagination des participants en matière de vêtement mais au contraire de l'encourager. Il invite les participants à faire preuve de fantaisie et contribue à générer une coupure avec la quotidienneté. Enfin le *dress code** est également un outil de sélection de la population et l'une des rares règles explicitées concernant les soirées BDSM*/*fetish**.

FÉTICHISME, *FETISH*

Il ne faut pas entendre fétichisme* comme on l'entend dans le milieu psychiatrique ou psychanalytique (Freud 1987), car l'individu n'est pas limité à un seul script sexuel incluant le fétiche pour espérer trouver la satisfaction sexuelle. Ici il est question d'un goût particulièrement prononcé pour un objet ou un type ethnique par exemple. Le fétiche est, pour celui qui se dit fétichiste*, un puissant adjuvant érotique. Il m'apparaît que tout peut être sujet au fétichisme*, mais dans le milieu l'objet du fétichisme* est

très souvent une matière, une partie du corps, ou un artefact particulier. C'est un phénomène assez fréquent chez les amateurs/trices de jeux BD/SM*, mais il n'y a là rien de systématique : ce n'est pas parce que l'individu a un fétiche qu'il a nécessairement du goût pour les jeux BD/SM* et vis-versa.

Parce qu'ils ont souvent des atomes crochus sur le plan érotique, fétichistes* et amateurs de jeux BD/SM* se retrouvent souvent dans les mêmes soirées, celles que je nomme, à dessein, soirées BDSM*/*fetish**⁷⁰⁵.

Tout comme BDSM*, *fetish** est un terme fourre-tout puisqu'un très grand nombre d'individus aux goûts *kinky** très divers peuvent se retrouver sous cette bannière. C'est pour cela que ces deux mots peuvent être, selon moi, synonymes dans le cadre précis des soirées.

Enfin, lorsqu'il est question de tenues *fetish** il est souvent question d'une tenue réalisée dans la matière fétichisée* telles que le cuir, le latex, le plastique, etc.

FIST (fucking)

Selon Gayle Rubin il s'agit « d'une technique sexuelle qui consiste à utiliser la main ou le bras, plutôt qu'un sexe masculin ou un godemiché, pour pénétrer un orifice corporel. Par *fist fucking**, on désigne en général la pénétration de l'anus, même si ces termes sont aussi utilisés pour désigner l'insertion de la main dans un vagin. » (Rubin 2010 : 229). Il s'agit d'une pratique génitale souvent considérée comme atypique, *kinky**, par les informateurs car elle est extrême sur le plan des émotions (Califia 2008) et de l'esthétique. Les informateurs qui ont tendance à dévaloriser les pratiques génitales sont souvent sensibles à celle-ci et la valorisent.

⁷⁰⁵ L'emploi de l'anglais n'a pas de signification particulière, c'est juste histoire d'être fidèle au terrain où il est souvent employé ainsi.

FREAK

D'après le Larousse anglais-français en ligne⁷⁰⁶, ce terme signifie littéralement « insolite », « anormal » et sert à désigner un « caprice de la nature » ou encore un « phénomène de foire ». C'est un terme souvent employé par les informateurs pour parler d'individus aux tenues/comportements/pratiques ou de spectacles défrayant la chronique et de ce fait particulièrement intéressants. C'est un adjectif qui peut sembler péjoratif puisqu'il sert à désigner ce qui s'éloigne de la norme (souvent pour se rapprocher de la monstruosité) mais il peut être employé comme un terme affectueux, valorisant, lorsqu'il est employé entre *freaks**.

FSF

Acronyme de « Femme Sexe Femme » que j'ai créé de mon chef en m'inspirant de HSH*, faisant l'hypothèse que toute sexualité entre femmes ne s'inscrit pas nécessairement dans une perspective lesbienne.

GLORY HOLE

Il s'agit d'un mur parsemé de trous qui permettent d'observer, de toucher, voire de pénétrer des corps inconnus (le mur ne permet pas d'apercevoir le partenaire dans son intégralité). En somme, c'est un outil favorisant les fantaisies de sexualité anonyme. Ces dispositifs sont fréquents dans certaines « boîtes à cul » et clubs échangistes mais on trouve le même principe dans les pissotières américaines étudiées par Humphrey (2007).

⁷⁰⁶ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/anglais-francais/freak/582057> (dernière consultation le 5 janvier 2019).

GYNARCHIE

Ce terme m'a été présenté par Hugo et Ilo et c'est sous leur angle qu'il sera pensé. Pour eux, la gynarchie* signifie la prédominance de la volonté des femmes, leurs paroles et décisions n'ont pas à être discutées. Elles ont un pouvoir décisionnel supérieur et un droit de mise au banc des individus irrespectueux. Ils en font un phénomène opposé à la domination patriarcale et, de ce fait, un outil pour contrebalancer cette tendance du quotidien. C'est dans ce sens que j'emploierai ce terme à mon tour. Notons que ce traitement de faveur n'est pas désintéressé : appliquer la gynarchie* permet de mettre les femmes à l'aise et de leur donner envie de revenir, ce qui n'est pas anodin sachant que les femmes sont une denrée rare sur le marché BD/SM*. La mixité est nécessaire pour la réussite d'une soirée qui, bien que cela ne soit pas spécifié, attire souvent une population hétérosexuelle (lorsqu'elle n'est pas spécifiée homosexuelle). La gynarchie* est donc nécessaire à l'attractivité et plus largement à la survie d'une soirée.

HSH

Cette abréviation de « Homme Sexe Homme », désigne selon Aides « tous les hommes qui ont des rapports sexuels avec d'autres hommes, sans tenir compte du fait qu'ils se reconnaissent comme hétérosexuels, bisexuels ou homosexuels »⁷⁰⁷. J'ai découvert l'usage de cette abréviation dans le milieu associatif (prévention IST) où elle est employée en vue de respecter les différentes orientations sexuelles des individus qui se livrent à la sexualité entre hommes. Cela permet également d'agir contre l'assimilation systématique de toute relation sexuelle entre hommes à de l'homosexualité.

⁷⁰⁷ <https://www.sidaction.org/glossaire/hsh> (dernière consultation le 5 janvier 2019).

JAPASEN

M. M. traduit ce terme, manifestement japonisant, par « chasseur de japonaises ». Plus globalement il semblerait, d'après les rares informations trouvées sur internet, que ce terme fasse référence à un goût très prononcé (qui peut s'apparenter à du fétichisme*) pour les Japonais⁷⁰⁸. Il s'agit donc d'un goût double : pour la chasse et pour un groupe ethnique spécifique.

KINKY

« *kink* », terme anglais qui désigne dans son sens premier une forte torsion, « *a sharp twist or curve in something that is otherwise straight* » et peut aussi servir de manière informelle à qualifier « *a person's unusual sexual preference* »⁷⁰⁹. C'est dans ce second sens qu'il sera ici employé, notamment pour faire référence à la population sélectionnée. Il ne s'agit pas d'un endonyme mais d'un choix personnel développé dans la partie méthodologique. Notons un point important : *kinky** n'existe que s'il y a des *straight* (plus largement les *normos**). C'est donc une catégorie qui existe avant tout par l'opposition, la distanciation vis-à-vis d'une autre catégorie de personne.

MONEY SLAVE

Terme employé par Ilo et Hugo pour désigner des hommes qui se soumettent à des femmes en leur offrant de l'argent ou des cadeaux, apparemment sans contre partie ou en tout cas rien de plus que quelques humiliations. Gala Fur parle de « domination financière » (Fur 2016). D'après elle, « Le jeu est un échange de pouvoir proche du

⁷⁰⁸ <https://www.urbandictionary.com/define.php?term=Japasen> (dernière consultation le 6 janvier 2019).

⁷⁰⁹ Définitions provenant du New oxford American Dictionary 2010.

wallet-rape (viol de portefeuille). Les humiliations verbales se déroulent par Skype ou par mail. » (ibid : 93).

MUNCH

D'après Gala Fur, qui a participé à un certain nombre de *munchs** parisiens entant qu'invitée et spécialiste de la question BD/SM*, le *munch** « est une rencontre informelle de sympathisants désireux de s'informer sur le BDSM* sans qu'il y ait un *dress code** particulier. Le débat s'organise autour d'un verre dans un café ou un restaurant, sur des thèmes variés. » (Fur 2016). Pour avoir participé à l'un d'entre eux, il me semble important de préciser que ce n'est pas un espace-temps dévolu à la promiscuité sexuelle et aux jeux, ni des ateliers⁷¹⁰.

NORMOS

Il s'agit de la population opposée et complémentaire aux *kinky** : sans individus *kinky** pas de *normos**. S'il fallait résumer la différence entre *kinky** et *normos**⁷¹¹, on pourrait comparer les individus à des oiseaux : les premiers seraient très colorés et chaque individu aurait un plumage propre. Aucun individu ne ressemble exactement à un autre. Les seconds, à l'inverse, seraient monochromes, et surtout semblables. Les individus se ressemblent au point de pouvoir former une masse. C'est pourquoi *normos** sera conservé au pluriel car en penser un c'est les penser tous. *A contrario*, *kinky** sera toujours singulier.

⁷¹⁰ Même si l'association parisienne qui organise les *munchs** propose également des ateliers afin de maîtriser de nouveaux jeux, et ce toujours en sécurité.

⁷¹¹ D'après les représentations des *kinky**, auxquelles les *normos** s'accordent souvent.

Toutefois, il me faut préciser que dans la logique grammaticale, *kinky** s'oppose non pas à *normos** mais à *straight*, couramment traduit par « hétérosexuel » (dans un contexte sexuel « hétéronormatif »). Cependant, ce « eux » (employé par les informateurs à la place de *normos**) peut désigner une population bien plus étendue et complexe dont la caractéristique est de se montrer attachée aux normes et notamment à celles de la structure dominante. Ainsi, j'ai décidé d'employer un autre terme, pour penser plus large, et remplacer ce « eux » ou « les autres ». J'ai emprunté « *normos* » à Katherine Dunn qui en fait usage dans son livre *Amour monstre* (Dunn 2016). Cela me permet de parler de ces individus qui ont l'air « normaux », tout en pointant qu'il s'agit là d'une représentation caricaturale de cette population, qui s'éloigne très certainement de la réalité empirique. *Normos** est, par conséquent, un objet mental, un personnage que l'on peut d'ailleurs performer, notamment par le silence.

ONE SHOT

Signifie « un tir ». Expression anglo-saxonne qui à ma connaissance n'est pas employée pour la sexualité (y compris dans le milieu étudié) mais qui m'a semblé appropriée pour parler de ce qu'on appelle couramment « un coup d'un soir », autrement dit une interaction sexuelle qui n'a pas pour vocation de déboucher sur une seconde, et ainsi de suite.

PLAN JUS

Terme employé dans milieu homosexuel pour évoquer des jeux sexuels tournant autour du sperme, substance potentiellement contaminante (concernant le Sida mais aussi l'hépatite B par exemple). *Plan jus** est un terme souvent employé comme synonyme de *bareback** puisque, n'employant pas de préservatifs, les individus vont être en contact avec le sperme (Le Talec 2003). Pour autant les plans *jus** ne se résument pas à des pénétrations anales ou buccales non protégées. De ce que j'en lis dans les ouvrages

d'Erik le sperme peut aussi être récolté (dans un préservatif) puis avalé ou encore injecté dans l'anus. Il parle également de « fétichisme du jus » (Rémès 2003 : 41) et rappelle qu'il s'agit là de pratiques antérieures au sida et donc au *bareback** (ibid.). Partant de là, celui (ou celle ?) qui s'adonne à des plans jus* ne le fait pas forcément dans une perspective *bareback**, telle que décrite précédemment. Il pourrait s'agir simplement d'un goût, d'une attraction particulièrement poussée⁷¹² pour cette matière, tout comme d'autres l'ont pour le latex ou la « merde ». J'aurai également tendance à classer cela dans les jeux crades*, même si un goût pour les jeux crades* n'implique pas nécessairement un goût pour le jeu avec le sperme et que le jeu avec le sperme n'implique pas nécessairement une ouverture à des jeux incluant d'autres substances crades* (urine, merde, etc.). Mais il me semble qu'un pont est possible car il y a aussi derrière cela une forme de provocation et/ou de rejet des normes hygiénistes.

PLUG (anal)

Le *plug** anal est un type de *sextoy* de forme ovoïde associée à un socle souvent plat et quelque peu plus large. La partie ovoïde s'insère dans l'ampoule rectale par son plus petit côté et vient ainsi boucher et stimuler l'anus de l'individu. Le socle quant à lui reste à l'extérieur et contribue à l'insertion ainsi qu'au retrait de l'objet (il permet surtout de ne pas perdre le *plug** dans les méandres de ce conduit). L'objet, par sa forme et sa texture, est pensé pour la stimulation anale et son maintien dans cette zone. Tout individu disposant d'un anus peut en profiter, mais je note qu'il semble particulièrement prisé dans les milieux gay et BD/SM* (je ne sais pas ce qu'il en est pour les normos*).

⁷¹² Comme précisé dans l'entrée *fetish**, il ne faut pas entendre fétichisme comme on l'entend dans le milieu psychiatrique. Dans les propos des informateurs le fétiche est un élément du script sexuel qui n'est pas essentiel à la jouissance mais qui y contribue très largement et exalte les sens. En outre, en présentant le sperme comme un fétiche, Berlin Tintin pointe l'importance de cette substance dans l'acte sexuel et sa dimension érotique, jouissive. Cela lui permet d'éclairer l'intérêt pour le sperme et donc pour le *bareback**.

POLYAMOUR/EUX

Le polyamour*, comme son nom l'indique, consiste à aimer plusieurs personnes à la fois. Il s'agit d'une faculté émotionnelle ainsi que d'un mode de vie étant donné que cela implique d'organiser sa vie en fonction de plusieurs relations sexuelles et/ou affectives. Je ne situe pas bien la différence avec le libertinage, entendu comme le fait d'avoir plusieurs relations sexuelles en parallèle les unes des autres, si ce n'est que, s'il y a sexualité, elle est matinée d'une émotion et d'un lien particulier nommé « amour » et qu'il s'agit là d'un statut revendiqué⁷¹³. Le fait d'inventer un nouveau terme pointe selon moi une volonté de rupture avec les anciens concepts. Visiblement il importe de mettre la dimension amoureuse des relations en avant. Ce concept est valorisé, valorisant ? Notons que l'amour est considéré par Gala comme une valeur bourgeoise, est-ce là encore une actualisation d'une pratique ancienne, dévoyée, en vue de la rendre plus « normale » et tolérable ? C'est une hypothèse personnelle.

PUNITION

Dans le cadre des jeux BD/SM*, les punitions* sont occasionnées par l'individu tenant la posture de dominant sur la personne en posture de soumission. Il s'agit de sanctionner tout comportement outrepassant les règles du jeu si elles sont explicitées ou tout comportement susceptible de nuire à la fantaisie ou à autrui⁷¹⁴. Les punitions* doivent être dissuasives. Elles sont pensées de sorte à être frustrantes, déplaisantes. Cela ne contribue pas au travail d'irritation, si ce n'est en assurant le maintien des conditions de jeu. Elle permet vise uniquement à rééquilibrer le jeu et de réaffirmer les rôles de chacun.

⁷¹³ Sur son site, où est présenté le concept de « café poly », la Station définit le polyamour* comme une « relation honnête, franche et assumée avec plusieurs partenaires simultanément ». (<http://www.lastation-lgbt.eu/nos-activites/cafes-poly.html> dernière consultation le 29 avril 2019).

⁷¹⁴ Ce qui est pensé à l'aune de la fantaisie : si les coups de fouet font partie du jeu ils ne seront pas considérés comme des comportements nuisibles.

Ces punitions* doivent être dissociées des jeux de punition* où celle-ci n'est que pure mise en scène : le dominant pose des contraintes superflues (non essentielles au jeu et à la sécurité) et souvent complexes à respecter (maintenir une bougie dans son anus et marcher sans la laisser tomber par exemple). Lorsqu'il y a infraction les punitions* sont alors tout aussi superficielles que les contraintes : elles servent souvent à nourrir le jeu et l'irritation et ne sont donc pas pensées de sorte à être déplaisantes, au contraire. Seule la mise en scène de l'infraction fait de cela une « punition* » dans la mesure où elle est pensée de sorte à offrir des satisfactions à la fois au dominant et au dominé.

SAFE (sex), SAFER SEX

*Safe sex** est un concept préventif qui s'est largement répandu parmi la population suite à la funeste découverte du SIDA. Signifiant « pratiques (sexuelles) sans risque », le *safe sex** consiste à utiliser un préservatif dans les règles de l'art⁷¹⁵ dès que l'interaction sexuelle comprend théoriquement un risque de contamination au SIDA ou tout autre IST. Autrement dit, il faut employer un préservatif lorsqu'on ne connaît pas la sérologie du partenaire (parce qu'on vient de le rencontrer ou que celui-ci a d'autres partenaires sexuels). L'idée est d'avoir un comportement sexuel sûr, éliminant théoriquement tout risque de contamination.

Une autre approche préventive est née suite à l'épidémie de SIDA, il s'agit du *safer sex**, autrement du « sexe à moindre risque ». Cette approche, à la différence de celle que je viens d'exposer, ne vise pas nécessairement l'élimination de tout risque de contamination, il s'agit de réduire les risques autant que faire se peut. Même si elles peuvent s'avérer complémentaire à l'usage du préservatif (l'un n'empêche pas l'autre), les techniques développées sont pensées de sorte à pallier l'absence de préservatif, qui

⁷¹⁵ C'est-à-dire avec un préservatif viable (non périmé, ni troué) avant tout contact entre les parties génitales, posé dans le bon sens en pinçant le réservoir et en le déroulant jusqu'à la racine de la verge. Un ajout de lubrifiant est un complément non négligeable au bon usage du préservatif dans la mesure où il évite que celui-ci se déchire.

reste l'outil reconnu comme le plus sûr. Les deux approches se distinguent également sur un autre point : le *safe sex** est une « injonction collective » (préservatif pour tous, ou presque...) tandis que le *safer sex** se pense au « cas par cas » comme le relève Pierre-Olivier de Busscher⁷¹⁶.

Le concept *safe** (*sex*) a été repris et adapté dans le milieu BD/SM* et élargit à d'autres types de risques propres à ces pratiques (risque de lésions, d'asphyxie, etc.). Il inclut toujours le risque de contamination par le SIDA et autres IST, mais ne s'y limite pas. Cette adaptation du concept sécuritaire est devenue une règle fréquente, plus ou moins explicitée selon les milieux. Celui ou celle qui ne s'y tient pas est susceptible d'être disqualifié (estimé comme un mauvais partenaire) et exclus du milieu.

SAFEWORD

Comme l'indique l'anglicisme, il s'agit d'un mot de sécurité, d'un code tel que « stop ». Cet outil préventif est employé dans les jeux BD/SM*, il permet de stopper l'expérience ou tempérer l'intensité⁷¹⁷. Cela fait partie, avec le contrat et le questionnaire (Poutrain 2003) de l'arsenal sécuritaire développé par les adeptes des jeux de BD/SM*. Pour autant je ne trouve que très rarement l'usage de *safeword** sur le terrain choisi. Il faut dire que c'est une technique de communication préventive relativement discrète, mais d'autres sont encore plus discrètes, car noyées dans la mise en scène (Kamel 1980). Ces dernières entretiennent davantage la mise en scène du *wild*. Je fais l'hypothèse que c'est pour cela qu'elles sont favorisées par les informateurs rencontrés.

⁷¹⁶ <https://www.bulletinhistoirepolitique.org/le-bulletin/numeros-precedents/volume-18-numero-2/le-safer-sex-ou-la-%C2%ABbonne-sexualite%C2%BB-comme-enjeu-politique-structurant-le-champ-de-l%E2%80%99homosexualite-l%E2%80%99exemple-francais/> (dernière consultation le 29 avril 2019) se référer également à cet article pour davantage de détails concernant le *safer-sex**.

⁷¹⁷ Moser (1998), Poutrain (2003), Newmahr (2010/b) et Czuser (2017) ont également rencontré ce concept sur leur terrain respectif. Dans tous les cas il s'agit d'un mot convenu avec le partenaire ou d'un code convenu dans le milieu pour marquer un problème, un danger quelconque qui demande une attention particulière de la part du dominant et potentiellement une adaptation du jeu.

SCHNECK

Mot alsacien qui signifie escargot, souvent employé pour désigner le sexe féminin.

SCOPTOPHILE/LIE

Aussi dite pulsion scopique, la scoptophilie* est classée dans la liste des paraphilies. Il est question du plaisir éprouvé au fait de regarder. C'est là encore un concept tiré du verbiage psychiatrique, repris par les informateurs, qui désigne effectivement le plaisir de regarder mais de regarder des événements extraordinaires, qui ont une dimension esthétique particulière. L'évènement n'a pas forcément besoin d'avoir un caractère sexuel explicite pour attirer le regard et générer du plaisir.

SLING

Sorte de balançoire, souvent en cuir, suspendue au plafond par les quatre coins dans lequel l'individu va s'allonger. Ce dispositif permet différents types de rapports génitaux : pénétration pénienne anale, vaginale, mais aussi et surtout le *fist-fucking**. Il permet à la personne pénétrée d'être dans une posture d'ouverture agréable, facile à tenir sur la durée, tout en étant à la hauteur souhaitée par le partenaire pénétrant (souvent debout). On peut retrouver ces dispositifs dans les *backrooms** mais aussi dans les lieux accueillant des soirées BD/SM*.

SHIBARI

C'est un art des nœuds japonais, couramment réalisé avec des cordes en chanvre par un homme sur une femme⁷¹⁸. Selon Midori cette pratique se caractérise par « une suspension d'une forte intensité dramatique et par un effet très théâtral » (Midori 2005 : 26). Selon Gala Fur le *Shibari** est arrivé en France fin des années 90 avec l'anglais *Nawashi Murakawa* (John Blake) (Fur 2016), puis la pratique a été réinterprétée selon la fantaisie de celles et ceux qui s'en saisissaient. D'après ce que j'ai pu constater le *Shibari** se fait parfois complément à des pratiques génitales, d'autres fois de pratiques méditatives, ou encore de *body art*, etc. En France elle reste associée au BD/SM*.

SWITCH/ER

Fait de changer d'inverser les rôles dans le cadre des jeux D/S* : le dominant devient le soumis et vis versa. C'est en quelque sorte une capacité qu'ont certains adeptes du BD/SM*, tout à fait admise dans les milieux (tant que le changement n'est pas opéré durant un jeu, d'après Pierre).

TRIP

Terme anglais signifiant « voyage » souvent employé par les usagers de drogue pour évoquer l'état second comparé à un voyage (un *trip** sous LSD). Je l'emploie comme synonyme de « fantaisie », sachant qu'il est employé comme tel par certains informateurs. Gala évoque ces *trips** dans la préface de *Gala Strip* (Fur 2010). Ce terme

⁷¹⁸ Aujourd'hui, en France notamment, cette répartition des genres vis-à-vis de la corde n'est plus une constante. Des femmes attachent des hommes ou d'autres femmes et même si je ne l'ai pas vu je présume que des hommes s'attachent aussi entre eux en usant de la technique dite *Shibari**. De même il n'est plus forcément question de pratique à deux : certains s'attachent désormais seul, d'autre attachent plusieurs individus ensemble. Toutes les compositions sont possibles puisqu'aucune règle ne les régit et que beaucoup acquièrent la technique seul et se trouvent donc libre d'improviser.

met l'accent sur l'aspect aventureux de l'expérience sexuelle (voyage) ainsi que sur l'effet de fiction qu'elle peut générer.

VACUUM BED

Le *vacuum bed** est un dispositif fait d'un support rigide et d'une grande toile de latex : l'individu se place entre le support et la toile puis le vide est fait à l'aide d'un aspirateur (il y a généralement un trou dans la toile permettant à l'individu de respirer). Il se retrouve alors contraint par le latex qui l'immobilise dans la position dans laquelle il/elle était juste avant que le vide soit fait. Hugo rapporte des jeux où les « amis », « complices », nus ou habillés, sont exposés aux désirs d'autres participants qui peuvent caresser le corps ou le tirer aussi à l'aide d'un vibromasseur par exemple. Il s'agit d'un jeu de contrainte ouvrant sur des expériences sensorielles insolites.

VANILLE (la vie)

La vie vanille* est un terme souvent employé dans les milieux BD/SM* afin d'évoquer la vie en dehors des temps de jeu, autrement dit la vie quotidienne (travail, famille, etc.). « Vanille* » est également une étiquette attribuée aux personnes qui ne s'adonnent pas au BD/SM*, c'est une autre façon de désigner les normos*.

ZENTAI

Sorte de combinaison très moulante, comme une seconde peau, qui recouvre intégralement le corps sans même laisser apparaître les détails communs d'un visage :

plus d'yeux, plus de bouche, l'individu n'est plus qu'une forme colorée (unie ou à imprimés). C'est un outil qui rend l'individu anonyme, le libère de sa responsabilité.

The wild side : jouer à la frontière du sexuel

Résumé

La thèse qualitative présentée questionne la diversité du plaisir sexuel. Une population de dix artistes aux goûts, pratiques et orientations sexuelles variées a été mobilisée. Sur la base des données récoltées entre 2013 et 2019 en France et notamment en Alsace et à Paris, trois grandes thématiques ont été développées. Les portraits détaillés des informateurs sont présentés en premier lieu, agrémentés d'une réflexion sur la difficulté de catégoriser cette population avec les typologies existantes. Suite à quoi il importait de donner une cohérence à cette population en mettant le focus sur ce qui fait sexualité selon ses membres. En l'occurrence la sexualité est conçue comme un jeu, une aventure, autrement dit une expérience émotionnelle trépidante car aléatoire, parfois risquée. Nous nous intéresserons aux stratégies développées par les individus afin de maintenir cette activité ludique, liminoïde, dans le temps. Nous penserons également l'impact de ce désir de liminoïde, devenu norme, sur les relations communautaires (distinction et rejet). Enfin, sera abordée la problématique de la construction d'une interaction répondant aux principes éthiques et érotiques de la population. Nous verrons comment celle-ci négocie l'interaction entre nécessité d'une interaction *safe* et satisfaisante pour chaque partenaire et désir d'aventure.

Résumé en anglais

This qualitative research is focuses on a reflection about the diversity sexual pleasure. In order to study the question, ten artists with various sexual tastes, practices and orientation have been involved. Three major themes have been elaborated on the basis of the data collected between 2013 and 2019 in France and especially in Alsace and Paris. Firstly, descriptive portraits of informants are presented, including a reflection on the challenge of categorizing this population with existing typologies. Subsequently, it was important to give consistency to this panel, with a focus on their approaches of sexuality. To them, sexuality is a game, an adventure, in other words a hectic emotional experience, sometimes hazardous. We will examine the strategies developed in order to maintain this playful, liminoid activity over time. We will also consider the impact of this liminoid desire, which has become their norm, on community relations (distinction and rejection). Finally, the problem of performing an interaction that meets the ethical and erotic principles of the population will be discussed. We will see how informants negotiate the interaction between the necessity of a safe and satisfying interaction for each partner and their desire for adventure.